

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

d'Archéologie, Sciences & Arts

DU

DÉPARTEMENT DE L'OISE.

TOME XI.

PREMIÈRE PARTIE.

BEAUVAIS,

Imprimerie de D. PERE, rue Saint-Jean.

1880.

MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

DE L'OISE.



MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

d'Archéologie, Sciences & Arts

DU

DÉPARTEMENT DE L'OISE.

TOME XI.

PREMIÈRE PARTIE.



BEAUVAIS,

Imprimerie de D. PERE, rue Saint-Jean.

1880.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE.

LES

FOUILLES DE HERMES

1878-1879.

A 17 kilomètres sud-est de Beauvais, sur la rive gauche du Thérain, au-dessus du village de Marguerie, dans les flancs du Mont de Hermes, à la jonction des sables glauconieux et des premières assises du calcaire grossier, se trouve un lieu dit, depuis longtemps, « les Carcis, la Vieille Cimetière, le Cimetière de Bulles. » Sa position est celle de tous les cimetières gallo-romains et gallo-francs de l'antique cité des Bellovaques (1).

Des sarcophages s'étaient effondrés sous les roues des voitures, dans le chemin qui traverse cet emplacement. D'autres « luziaux (2) » apparaissaient sur les talus qui bordaient l'entrée de cette petite voirie. Le soc de la charrue heurtait les couvercles de pierre, dans les terres situées en contre-bas et qui forment, entre trois chemins, un espace triangulaire, nommé, sur des plans de 1750, le « Plachot Sainct-Germain. »

Des fouilles furent commencées, en 1876, par un archéologue des environs, qui avait déjà exploré, avec autant d'intelligence

---

(1 Cimetières des Capucins et de Saint-Jacques de Beauvais, cimetières de Saint-Martin-le-Nœud (four Pauclet), Angy, Mérard, Bury, Montataire, Creil, Précy, Verneuil, etc.

(2) C'est le nom que les habitants de la Picardie donnent encore aux cercueils en pierre.

que de désintéressement, les antiques cimetières de Mérard et d'Angy. Il recueillit, dans le Plachot Saint-Germain, un certain nombre de boucles de bronze, quelques plaques de ceinturon, des perles et des pendants d'oreilles, des vases en terre noire et grise, des couteaux de fer, petits et grands, plusieurs lances et plusieurs haches. Mais la distance et sa profession ne permettaient pas à *M. le docteur Baudon* de diriger ni de surveiller les fouilles du Mont de Hermes.

Elles furent reprises et continuées avec une grande ardeur et un plein succès, dès le mois de septembre 1877, par *M. l'abbé Hamard*, curé de la paroisse de Hermes. Des propriétaires avaient mis leurs champs à la disposition de M. le curé, pour y faire des recherches archéologiques après la moisson. Plusieurs portions de terrain furent ensuite achetées ou louées par le nouvel explorateur de la nécropole de Hermes, afin de poursuivre ses travaux en toute liberté.

Et lorsqu'au mois de juillet 1878, M. Alexandre Bertrand, directeur du musée de Saint-Germain, et M. Héron de Villefosse, conservateur au musée du Louvre, vinrent visiter les fouilles du Mont de Hermes, le presbytère était transformé en cabinet d'antiquités mérovingiennes et gallo-romaines. Tous les objets étaient recueillis, avec un soin religieux, par M. l'abbé Hamard, et rien n'échappait à ses yeux de lynx. Il dessinait de sa propre main, avec la plus grande fidélité, les spécimens qui offraient le plus d'intérêt, et consignait dans son album-journal les renseignements, qui pouvaient avoir quelque utilité pour la science.

Aujourd'hui, 1er octobre 1879, avec les modestes ressources dont M. le curé de Hermes peut disposer, grâce surtout à ses sacrifices et à ses travaux personnels (1), mille à douze cents tombes ont été visitées. La « Vieille Cimetière » ne cesse pas de fournir d'intéressantes antiquités, et le musée du presbytère ne cesse pas de s'enrichir.

---

(1) Le Ministère des Beaux-Arts avait accordé un petit secours de 200 francs. La Société Académique de l'Oise avait alloué une somme de 300 francs, dans le désir de favoriser, autant qu'elle le pouvait, les recherches scientifiques. Une nouvelle allocation de 200 francs est venue, de la part de M. le Ministre des Beaux-Arts, encourager les Fouilles de Hermes (décembre 1879).

PREMIÈRE PARTIE.

LES FRANCS.

Les nombreuses découvertes déjà faites dans le Mont de Hermes nous permettent de continuer les études, commencées par quelques-uns de nos collègues les plus zélés et les plus instruits, sur les *Francs du Beauvaisis.* Les Francs-Mérovingiens n'ont laissé, dans notre pays, que des ruines et des tombeaux. Les cimetières sont donc, ici comme ailleurs, « les sources où il faut puiser ce que nous pouvons savoir de plus positif, sur les mœurs et sur l'art franco-mérovingiens. »

De semblables découvertes, faites dans d'autres cimetières de la même époque, nous permettent aussi d'établir d'utiles comparaisons, entre les mœurs des Francs du Beauvaisis et celles des Francs des autres provinces. Nous pourrons même comparer les usages de nos Francs avec ceux des Burgondes, des Saxons et des Germains, et constater le degré de *parenté de nos aïeux avec tous ces barbares,* qui s'emparèrent de la Gaule et de la Grande-Bretagne, à la chute de l'empire romain.

Dès 1850, le docteur Rigollot, d'Amiens, publiait des « Recherches historiques sur les peuples de la race teutonique, qui envahirent les Gaules au ve siècle, et sur le caractère des armes, des boucles et des ornements recueillis dans les tombeaux, particulièrement en Picardie (1). » Mais notre maître à tous, dans l'étude des antiquités funéraires, est l'abbé Cochet, l'auteur de *La Normandie souterraine* (1854) (2), l'habile explorateur des « Sépultures gauloises, romaines, franques et normandes » de la Seine-Inférieure (1857), le savant restaurateur du « Tombeau de Childéric (1859). »

M. Baudot, président de la Société des Antiquaires de Dijon,

---

(1) *Mém. de la Soc. des Antiq. de la Picardie,* t. x, p. 121 à 227.

(2) Nous citons la deuxième édition, 1855.

faisait connaître (1832 à 1852) les « Sépultures barbares de l'époque mérovingienne (1), » qu'il avait découvertes et si bien étudiées dans le pays des Burgondes.

Dès 1841, M. Fréd. Troyon avait donné sa « Description des tombeaux de Bel-Air, » en Suisse. En 1848, MM. Lindenschmit appelaient l'attention du monde savant sur « le Cimetière germain de Selzen, dans la province de la Hesse-Rhénane. » Une « Notice sur les tombes gallo-franques du grand-duché du Luxembourg » fut rédigée, en 1853, par M. Namur. Dans ces dernières années, les intéressantes et fructueuses fouilles, exécutées dans les départements de la Marne et de l'Aisne, ont fourni de nouveaux et importants matériaux à la science des antiquités mérovingiennes. Les « Albums de Caranda, de Sablonières et d'Arcy-Sainte-Restitue, » donnés si généreusement par M. Frédéric Moreau aux Sociétés savantes, et les grands travaux de M. Edouard Fleury sur les « Antiquités et Monuments du département de l'Aisne, » sont venus à propos compléter la série des documents, dont nous avions besoin, pour étudier comparativement nos sépultures du Mont de Hermes.

C'est à ces consciencieux ouvrages que nous renvoyons le lecteur, lorsque nous citons leurs savants auteurs, et que nous nommons les localités par eux si habilement explorées.

CHAPITRE PREMIER.

LES SÉPULTURES.

Les tombes sont *nombreuses* et serrées dans le « Vieux Cimetière » du Mont de Hermes. En certains endroits, où les terres, descendues de la montagne, ont exhaussé progressivement le sol, on trouve même deux et trois sépultures superposées et conservées dans leur état primitif.

I. Les tombes du cimetière de Hermes sont généralement orientées de l'est à l'ouest. L'*orientation* varie, il est vrai, du sud-est au nord-est. Les fossoyeurs ne se servaient pas de

---

(1) *Mém. de la Commission des Antiq. de la Côte-d'Or*. t. v, p. 202.

boussole, et mille circonstances de terrain, de chemins, de murs, etc., occasionnaient nécessairement de ces légères déviations. Elles sont beaucoup plus considérables dans nos cimetières actuels que dans les sépultures mérovingiennes de la Picardie, de la Normandie, de la Champagne, du Luxembourg, et dans les sépultures contemporaines de la Bourgogne et de la Suisse.

La constance de cette orientation frappe d'autant plus, dans les flancs du Mont de Hermes, qu'elle est contraire à la pente des terres, et qu'en dirigeant les pieds vers l'est, on semblait inhumer le mort la tête en bas. Les Gallo-Romains des environs de Beauvais semblaient consulter la déclivité du sol plutôt que la direction des points cardinaux. Pour les nouveaux conquérants de notre pays, l'orientation était de rigueur (1).

Trois ou quatre sépultures, dont deux distantes seulement d'un mètre, se trouvaient orientées du sud au nord. L'une était de 80 centimètres plus profonde que les sépultures voisines. Une autre se trouvait prise en partie sous un sarcophage brisé (2). C'étaient donc deux inhumations des plus rapprochées de l'époque gallo-romaine. D'autres faits de ce genre ont été constatés dans des provinces limitrophes (3). Mais, en général, l'orientation chrétienne triomphait dans nos cimetières mérovingiens.

Cette orientation des tombeaux était observée chez des peuples païens, peut-être en l'honneur du Dieu-Soleil, et en particulier chez les Gaulois, en l'honneur du culte de Kynvelin, l'Apollon-Bélénus des Gallo-Romains.

Mais en conservant cet usage, les Chrétiens y attachèrent un sens bien différent. Ils priaient, de leur vivant, comme ils prient encore aujourd'hui, dans leurs églises, la face tournée vers l'orient. Ils ne voulaient pas, même après leur mort, détourner leurs yeux des régions d'où leur était venus la lumière et le salut.

« On doit ensevelir le corps, disait Guillaume Durand, de telle « manière qu'il ait la tête posée à l'occident et qu'il dirige ses

---

(1) M. Cochet : *Sépultures gauloises*, p. 11, 129.

(2) Sépult. 27 mai, 6 et 10 juin 1878.

(3) Cf. *Notice sur trois cercueils de pierre trouvés à Gouville*, en 1861, par M. l'abbé Cochet.

« pieds vers l'orient. Il prie ainsi, par son attitude même, et « témoigne qu'il est prêt à passer du couchant au levant, » des ténèbres du tombeau à la lumière de la résurrection. Il attend, il regarde l'arrivée, le lever du Soleil de Justice, du Grand Orient, *Oriens ex alto,* du premier né d'entre les morts (1).

Pour mieux exprimer cette attitude de la prière, les morts, étendus sur le dos, la face vers le ciel, ont quelquefois les bras ramenés et croisés sur le corps.

Le plus souvent, les membres supérieurs sont alignés le long du corps, dans la position qui s'appelle « l'horizontale anatomique. » C'était l'usage des Gallo-Romains dans nos contrées. C'était aussi l'usage des Germains sur les bords du Rhin. C'est l'usage que les Grecs reprochaient encore aux Latins, vers le XIII[e] siècle. « Ils ensevelissent leurs morts, disait-on, sans dis« poser les mains en forme de croix (2). »

La position des mains en croix n'était aussi qu'une exception rare dans les tombes franques de la Normandie. Dans les sépultures franco-mérovingiennes de l'Aisne, le « *in modum crucis* est, avec la position horizontale, la règle générale. »

Les usages ne variaient donc pas dans les provinces voisines du Beauvaisis.

On a cru remarquer une inhumation assise dans une tombe, qui renfermait deux corps séparés seulement par une couche de terre d'environ 15 centimètres, à une profondeur de 2 m. 25 c. Ce serait une sépulture de famille, et l'homme, qui aurait été assis au fond du tombeau, était un guerrier armé (4 mars 1879).

Les faits abondent pour prouver, bien clairement, que « l'usage de l'inhumation assise a été de tous les temps et de tous les peuples, et qu'elle a régné surtout à l'époque qui nous occupe, puisqu'elle se trouve chez les anciens Germains et chez les

---

(1) *Debet quis sic sepeliri, ut capite ad occidentem posito, pedes dirigat ad orientem; in quo quasi ipsa positione orat et innuit quod promptus est ut de occasu festinet ad ortum.*

(*Rationale divinorum officiorum.*, lib. VII, cap. XXXV, n. 39.)

(2) *Mortuos sepeliunt manibus eorum nequaquam constitutis in modum crucis, sed deorsum missis circa inferiora instrumenta.* Auteur grec du XIII[e] siècle, cité par M. Cochet. (*Normandie souterraine*, p. 220.)

Saxons, conquérants de la Grande-Bretagne (1). » Mais, dans la nécropole de Hermes, ce mode de sépulture est tout-à-fait exceptionnel.

II. Contrairement à nos usages modernes, la plupart des morts, quatre-vingt-dix sur cent, ont été inhumés sans cercueil. Il en était de même dans d'autres cimetières de la même époque (2).

Des clous, à tige carrée, longs de 3 à 6 centimètres, semés autour des squelettes, attestaient que des morts avaient été ensevelis dans des *bières de bois*. D'autres clous, trouvés dans des sépultures gallo-romaines, portaient 10 et 12 centimètres de longueur. L'épaisseur du bois avait donc, ce semble, considérablement diminué dans la fabrication des cercueils.

Le nombre des bières en bois était fort restreint, dans le terrain exploré jusqu'à ce jour. Il ne dépasse pas le chiffre de huit ou dix.

Cependant le cercueil en bois n'était pas, chez les Francs, un indice de pauvreté. Le roi Childéric avait été inhumé, à Tournay, avec une magnificence vraiment royale, dans une bière en bois. D'autres sépultures mérovingiennes, plus modestes, renfermaient néanmoins, avec des traces évidentes de bois, des objets d'art précieux (3). Au Mont de Hermes, ces sortes de sépultures sont aussi parfois les plus riches en armes, en poteries, en bijoux.

III. A défaut de cercueil, les corps avaient été entourés d'un *encadrement de pierres* ordinairement brutes, mais choisies, quelquefois taillées, assez grosses et posées de champ, quand elles étaient plates. Vous diriez un souvenir lointain des allées couvertes, dans lesquelles les Gaulois inhumaient leurs morts, et dont plusieurs subsistaient encore, dans ces derniers temps, sur des hauteurs voisines du Mont de Hermes (4).

---

(1) *Normandie souterraine*, p. 214-218.

(2) Album de Caranda, pl. I; *Bulletin de la Soc. des Antiq. de France*, séance du 15 février 1875.

(3) Cf. *La Normandie souterraine*, p. 193, *et alibi*.

(4) La *Pierre aux Fées* de Villers-Saint-Sépulcre et l'ossuaire des Novales d'Abbecourt.

Parfois, d'autres pierres étaient posées au-dessus des corps, comme pour compléter la chambre sépulcrale. Il s'est même rencontré deux tombeaux, formés chacun de dix grandes tables de pierre, carrées ou rectangulaires, qui composaient un fond et un toit, en même temps que les bouts et côtés. Enfin, comme pour mieux rappeler les sépultures des dolmens et des *tumulus*, trois, quatre, cinq squelettes se trouvaient réunis, en certains endroits, dans un encadrement commun.

L'explorateur du cimetière franc de Mérard avait déjà signalé, dans notre pays, des tombes formées de dalles inégales, grossières et placées de champ.

Dans des contrées voisines, on dressait aussi, « au fond et sur les côtés des fosses, des revêtements de cliquart. » On construisait même « l'aire et les petits murets à l'aide de gros cailloux trouvés dans le sol de la sépulture. Beaucoup de tombes étaient simplement formées de deux rangées de moellons à peine équarris (1). » Les mêmes traditions se conservaient donc dans les provinces limitrophes du Beauvaisis. Elles se conservaient également dans les provinces fort éloignées.

Dans les localités, où le calcaire était moins abondant, on entourait au moins la tête de pierres ou de silex, pour la préserver du contact et du tassement des terres. Souvent aussi la tête reposait sur un gros silex ou sur une pierre arrondie, comme sur un coussin. Le cimetière de Hermes nous offre des exemples de cette dernière attention des vivants pour les morts. La tombe était ainsi préparée comme un lit de repos, et la mort assimilée au sommeil (3).

A Caranda, où les morts étaient enterrés très-près les uns des autres, « des *pierres plates, placées de champ*, séparaient de nombreuses fosses ou dominaient les morts de médiocre condi-

---

(1) M. Fleury : *Antiq. et Mon. du département de l'Aisne*. t. II, p. 137 et 138. — M. Cochet : *La Normandie souterraine*, p. 406. — M. le marquis Costa de Beauregard : *Académie du Val d'Isère*, 1869. — *Revue des Sociétés savantes*, oct.-déc. 1876, p. 403 et 401. — M. Baudot : *Mémoires des Antiq. de la Côte-d'Or*, t. V, p. 144 et 261.

(2) *La Normandie souterraine*, p. 406. — M. Baudot : l. cit. — M. Fleury : II, 138.

tion. » A Hermes, plusieurs pierres, également plates et taillées, polies même et arrondies à leur partie supérieure, se dressaient aussi *au-dessus de la tête* des corps inhumés. Deux seulement de ces dalles verticales avaient été posées du côté des pieds. Une seule était plantée sur le milieu de la tombe, et s'élevait presque au niveau du sol actuel.

Dans six ou huit de nos sépultures, des *dalles horizontales*, étendues à 50 et 80 centimètres au-dessus des squelettes, et même au-dessus d'un sarcophage, venaient s'appuyer, à angle droit, contre les pierres verticales, et celles-ci s'enfonçaient moitié plus bas et remontaient moitié plus haut. De grandes tables, réunies deux à deux, couvraient même les corps de plusieurs guerriers, dans toute leur étendue; et une troisième pierre, plantée de champ, s'élevait au chevet de chacune de ces tombes (1). On avait déjà remarqué, dans d'autres cimetières de la même époque, de ces dalles étendues horizontalement, à une certaine profondeur du sol (2). On dirait les premiers essais des pierres tombales, qui devaient, quelques siècles plus tard, paver nos églises, et de ces monuments qui se dressent encore chaque jour dans nos cimetières.

IV. Le monument le plus ordinaire du cimetière de Hermes, c'est le *sarcophage*.

Vers 1780, un habitant de Marguerie, François Laurent, maître maçon, dit Cintrond (3), voulut tirer parti de ces pierres taillées, qui encombraient son petit champ. Il put en extraire une quantité suffisante pour construire la moitié des murs d'une grange (4).

Inquiété par les remontrances de ses voisins, cet excellent homme se reprocha d'avoir troublé la cendre des morts, par un

---

(1) Sép. 2 et 14 mars, 3, 4 et 11 avril, 31 octobre 1878, 29 mai 1879, etc.

(2) Cf. Rigollot : p. 183. — *Congrès arch. de France*, 1875, p. 136.

(3) Parce qu'il aurait construit, sur sa porte cochère, un cintre rond, sans doute unique dans son petit village.

(4) Singulière coïncidence ! Pendant que je recueillais ces renseignements sur le père Cintrond, une grange importante se construisait, dans l'Aisne, avec les sarcophages tirés du cimetière d'Arcy-Sainte-Restitue. (*Antiq. et Mon. du dép. de l'Aisne*, par M. Éd. Fleury, t. II, p. 248 ; 1878.)

motif de cupidité. Pour réparer sa faute et calmer ses remords, il fit ériger un calvaire à la pointe méridionale de sa terre. On y voit encore la pierre qui servait de base et les arbres qui abritaient la croix. Depuis cette époque, le canton s'est appelé « la Croix Cintrond et le cimetière Cintrond. »

Il y a quelques années, comme un autre maçon, entrepreneur de constructions, faisait creuser un chauffour dans le Vieux Cimetière, les ouvriers rencontraient encore trois sarcophages juxtaposés. « Tiens, disait l'un d'eux à son compagnon de tra-« vail, voilà qui ferait bien ton affaire! » Clément Caron, qui parlait ainsi, était le fossoyeur du pays. « Ah! lui répondait « son camarade, tu crois donc déjà me tenir? Nous avons le « temps! Mais..... quelle grimace tu nous fais là, farceur!... » Le fossoyeur tombait sur le cercueil de pierre et son compagnon l'emportait sur ses épaules. Le surlendemain, on lisait sur une tombe du cimetière actuel : « Ici repose le corps de Clément « Caron, décédé le 14 mai 1864, âgé de 66 ans. »

Il fallait donc s'attendre à rencontrer un grand nombre de sarcophages, dans les nouvelles fouilles entreprises par M. l'abbé Hamard.

Bel-Air en avait donné 150 et Guiry, près Meulan, 200. Il y en a beaucoup moins dans les cimetières de Normandie. Aucune localité n'a fourni un nombre de cercueils en pierre aussi considérable qu'Arcy-Sainte-Restitue. On en porte le chiffre à 15,000. Caranda, dans le même département, n'a procuré que 30 sarcophages sur 2,200 sépultures franques.

Les fouilles de Hermes en ont déjà mis au jour plus de 200. Il s'en découvre encore tous les jours de nouveaux. C'est donc un des cimetières francs les plus riches dans ce genre de monuments funèbres.

Dans nos cimetières gallo-romains du Beauvaisis, les sarcophages étaient ordinairement isolés et comme perdus au milieu des autres sépultures. Au Mont de Hermes, nos cercueils de pierre sont presque toujours réunis et même juxtaposés deux à deux, trois à trois, cinq à cinq. Nous en trouvons des *groupes* de six et de huit, entremêlés d'autres sépultures. Nous avons rencontré plusieurs rangées de dix et de douze coffres de pierre; parfois les chevets, en retraite régulière les uns sur les autres, formaient comme les degrés d'un escalier.

Dans certains quartiers, des sarcophages, qui se touchaient, se superposaient par leurs extrémités. D'autres étaient posés au-dessus de tombes qui en étaient dépourvues. Il s'est trouvé, en certains endroits, jusqu'à 15 et 20 sépultures en pleine terre, sous les sarcophages. Il sembe que l'usage des cercueils en pierre n'avait pas pris grande extension, à Hermes, dans les premiers temps de l'occupation des Francs.

Tous les *couvercles,* un seul excepté, sont taillés en forme de toit surbaissé, ou, comme disent certains archéologues, en dos d'âne. Cette forme est très rare dans le Soissonnais. C'est un des caractères les plus constants, auxquels on reconnaît les sarcophages francs du Beauvaisis.

Plusieurs couvercles ont été creusés en dessous et forment voûte à l'intérieur, sur une profondeur de 10 ou 12 centimètres.

Les *coffres,* ainsi que les couvercles, sont tantôt d'une seule pierre et tantôt en deux, trois et quatre morceaux. Ils sont généralement bien dressés. Quelques-uns seulement présentent un peu d'irrégularité dans la direction de leurs côtés. Les parois conservent une épaisseur égale, de 5 ou 6 centimètres, sur toute leur étendue. Parfois elles ont un peu de lourdeur. Le plus souvent elles se dressent et se profilent avec une certaine légèreté. Les curieux sont étonnés de voir sortir de terre des cercueils de pierre si bien travaillés.

Le sarcophage qui nous a paru *le plus beau,* le sarcophage modèle, le mieux proportionné et le mieux taillé, un sarcophage aux parois élégantes et sonores, mesurait 1 m. 98 à l'intérieur, 2 m. 15 à l'extérieur. Sa largeur était de 68 cent. à la tête et de 45 cent. aux pieds; sa profondeur de 42 cent. Il a été taillé tout entier dans un seul bloc (2 novembre 1877).

Dans le département de l'Aisne, les sarcophages francs sont rectangulaires. On ne cite qu'une seule exception. Dans le département de la Seine-Inférieure, ils sont plus rétrécis et plus abaissés aux pieds qu'à la tête. Dans le cimetière de Hermes, nos coffres mortuaires affectent ces *deux formes* sensiblement différentes. Les uns reproduisent un rectangle plus ou moins régulier. Les autres offrent un rétrécissement plus ou moins prononcé. Nous n'en avons guère compté plus de douze de la première catégorie. Ceux de la seconde classe composent la grande majorité.

Le *rétrécissement,* de la tête aux pieds, varie de 72 à 33 cent., de 50 à 22, de 52 à 21; c'est-à-dire dans la proportion de 5 à 2 et de 7 à 3.

Il y a aussi une différence notable entre la hauteur du chevet et la hauteur des pieds. Elle varie de 58 à 38, de 55 à 35, de 48 à 32; c'est-à-dire dans la proportion de 3 à 2.

Nous remarquons même un certain rétrécissement dans le fond de l'auge. Tel sarcophage qui porte, au chevet, 72 cent. de largeur dans le haut, n'en donne plus que 62 dans le bas. S'il mesure, aux pieds, 33 cent. à l'ouverture, il n'en a plus que 30 au fond. Mais ce rétrécissement du fond n'est point comparable au rétrécissement des pieds.

Ainsi taillés, les sarcophages mérovingiens de Hermes ressemblent fort bien à nos baignoires modernes, larges à la tête, étroites aux pieds, légèrement évasées par en haut et plus élevées au chevet qu'à l'autre bout. Il y a cependant cette différence que les extrémités de la baignoire sont arrondies, tandis que celles de nos coffres mortuaires sont carrées.

Ce rétrécissement est encore plus exagéré dans les siècles suivants. Il peut donc servir, avec d'autres caractères, à déterminer l'âge relatif de nos sépultures.

V. A voir ces longues auges, on s'imagine que c'étaient des cercueils destinés à une race de géants. En les mesurant, on constate qu'ils ne sont pas généralement trop grands pour des hommes d'une *taille* ordinaire. La longueur varie de 1 m. 70, 1 m. 88, 1 m. 90 à 1 m. 95, 2 m., 2 m. 10 à l'intérieur. Cette longueur des coffres mérovingiens n'a rien de surprenant.

Les ossements, dépourvus de chair, font également illusion au premier abord. On croirait qu'ils sont d'une longueur extraordinaire. Rapprochés des nôtres, il n'en excèdent pas généralement les dimensions.

Il en était de même chez les Francs d'Angy. « Ordinairement, disait M. Baudon, les fémurs, les tibias sont égaux à ceux des hommes actuels, d'une taille ordinaire (1). »

Les tailles exceptionnelles elles-mêmes n'avaient rien d'ex-

---

(1) *Mém. de la Soc. Acad. de l'Oise,* t. VII, p. 5. — Cf. M. Baudot, 111.

traordinaires. Voici (30 octobre 1877) un sarcophage de belles dimensions. Il mesure 1 m. 95 à l'extérieur et 1 m. 75 à l'intérieur. Le couvercle et le coffre sont coupés en trois morceaux, mais les trois pièces sont parfaitement jointes. La terre n'a pas envahi l'intérieur.

Le cercueil renferme un squelette complet et bien conservé. Le mort est étendu sur le dos, les bras croisés sur le corps, la tête un peu inclinée à gauche et posée sur un coussinet de 3 cent. d'épaisseur, que le sculpteur avait ménagé à même la pierre. Les mâchoires sont privées de toutes leurs dents, et les alvéoles sont généralement remplies. Le sujet était d'un âge avancé.

Il n'y avait point de luxe dans la tombe de ce vieillard. Une petite boucle ovale, simple, grossière même, avec un ardillon de même façon; un petit couteau, de 7 cent. de lame et de 5 de soie, rongé par la rouille, avec quelques débris d'un manche en corne; voilà tout son mobilier funéraire.

S'il jouissait d'un cercueil de pierre, c'est qu'il l'avait usurpé. Des ossements étrangers étaient restés au fond du sarcophage, pour protester contre le larcin. Les autres ossements d'un ou de plusieurs corps gisaient sur le couvercle et le long des parois, avec une plaque de fer, une boucle de bronze sans ardillon, mais plus forte et mieux travaillée que celle de l'intérieur. C'étaient évidemment les dépouilles, les moins précieuses, du mort expulsé par le dernier occupant.

Le sarcophage était si peu fait pour lui, qu'il s'était trouvé trop court. Pour y déposer le corps, il avait fallu scier la paroi des pieds. Ceux du mort dépassaient de 8 cent., et quatre pierres carrées avaient été disposées pour les garantir de la pression des terres.

Cet homme avait donc près de deux mètres de taille. C'est le seul de haute stature que nous puissions citer. Etait-il Franc ou Gaulois? Quelle que fût son origine, il n'appartenait pas au siècle de l'invasion, puisque d'autres Gallo-Francs avaient occupé le sarcophage avant lui. Nous ne pouvons donc même pas le citer, comme un exemple de taille exceptionnelle des conquérants de la Gaule.

Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que les *ossements* des Gallo-Francs de Hermes paraissent avoir été doués d'une grande puissance de végétation animale. Un tibia cassé a été retrouvé

dans une tombe. Les deux bouts juxtaposés, sur une longueur de 8 centimètres, se sont soudés si solidement, qu'il serait impossible de les séparer sans briser l'os une seconde fois. Les autres ossements, bien conservés, sont généralement épais et solides. Les extrémités sont développées à proportion et présentent de larges articulations. A Hermes, comme à Angy, les ossements du corps et des membres ont « des empreintes musculaires très-accentuées. » Ces Francs étaient donc parfaitement organisés pour les fatigues et les luttes de la guerre. Pour s'en convaincre, il suffit de les voir au fond de leurs tombeaux.

VI. Un sarcophage tout à fait *monumental* fut découvert dans un groupe de huit, à une profondeur de 1 m. 68. A la vue de son énorme couvercle plat, les curieux s'imaginaient voir l'entrée d'un caveau. La surface mesurait 2 m. 65 de longueur et 1 mètre environ de largeur. Le couvercle avait 13 centimètres d'épaisseur. Pour en dissimuler la lourdeur, on avait chanfreiné les bords sur le pourtour. Il avait été coupé en deux morceaux égaux, qui se raccordaient parfaitement par le moyen de feuillures pratiquées, en sens inverses, dans l'épaisseur des deux tables.

Chacune des pièces était percée, au centre, d'un trou rectangulaire, long de 11 centimètres et large de 3. On pouvait y passer une forte tige de fer terminée par un crochet. Une petite cavité circulaire, menagée en-dessous, sur le côté du trou, à 8 centimètres d'écart, recevait le bec du crochet et lui donnait un point fixe d'appui. Par ce moyen, les ouvriers pouvaient manœuvrer, sans danger d'endommager l'auge, ces pesants couvercles, qui ne donnaient pas d'ailleurs de prise sur les bords.

Le coffre avait aussi été coupé en deux morceaux et les arêtes avaient aussi été abattues aux deux bouts. L'intérieur présentait une capacité de 2 m. 35 de longueur sur 70 centimètres de largeur à la tête et 65 aux pieds. Le fond avait une épaisseur de 17 centimètres, et celle des parois n'était pas moindre de 13.

Sur le couvercle, au-dessus de la tête du mort, s'épanouissait, tracée au trait, une grande *croix à branches égales et pattées*, larges, à la base, de 11 centimètres, et de 20 à l'extrémité. Le développement total est de 65 centimètres au carré.

Dans une des grandes tombes formées de dix dalles, l'une de

ces tables de pierre porte, aussi gravée à deux traits, une *croix de forme latine, légèrement pattée,* haute de 40 centimètres, dont 22 pour le pied et 18 pour la tête, avec croisillon de 28 centimètres. Dessinée à la face intérieure du chevet, elle regardait et dominait la tête du mort (29 mai 1878). (Pl. VII, fig. 3.)

Une petite pierre, de 18 centimètres de côté, trouvée dans une tombe, porte encore une *croix grecque, pattée,* à larges branches. Des trous, profonds de 5 millimètres, sont percés régulièrement et symétriquement vers les extrémités et au centre des branches (11 avril 1878).

L'une des pierres verticales, qui se dressaient sur quelques tombes, présentait aussi, sur la face qui regardait l'orient, une *croix à branches simples,* égales et perpendiculaires (2 mai 1879).

Enfin, sur la table qui couvrait un sarcophage, se montrait une *croix latine, à peine pattée,* accostée, à droite et à gauche, de cercles concentriques, et surmontée d'une rosace à six rayons, qui reposait, comme une couronne, sur la tête de la croix (12 juillet 1878).

Des croix semblables à celles de Hermes, carrées ou allongées, ont été remarquées à la surface extérieure et à la face intérieure des dalles sépulcrales, et des couvercles de sarcophages trouvés à Caranda, à Mons en Laonois, à Château-Thierry, à Pommiers, à Saconin, etc. (1).

Ce sont là des symboles bien évidents de la foi des Francs. Ils sont même d'autant plus significatifs, qu'ils sont imprimés sur des monuments destinés à ne pas voir le jour. Tracés seulement au trait, simple ou double, ces signes religieux n'occupent aucune place déterminée, n'affectent aucune forme exclusive. Leur présence n'accuse aucune tradition reçue, aucune commande faite par les parents. C'est l'expression spontanée des sentiments populaires. Les tailleurs de pierres traçaient la croix, sur les couvercles et les parois des sarcophages, comme ils traçaient, par mode de passe-temps, les signes qui leur étaient le plus familiers (2).

---

(1) Collection de Caranda : pl. I, pl. A, 2 et 3. — M. Fleury : II, 140. — Cf. M. Baudot : p. 277.

(2) Cf. M. Baudot : p. 218. — M. Rigolot : p. 200.

C'est ainsi qu'ils dessinaient, sur d'autres pierres, des figures géométriques, des triangles, des cercles, des arcs, qui se coupent ou s'enlacent. Ce sont là des jeux de compas, qu'on a constatés dans d'autres cimetières mérovingiens (1).

Telle pierre verticale porte un demi-cercle sur lequel une droite se pose comme une flèche sur l'arc d'un chasseur. Telle autre présente un quatrefeuille encadré dans un nimbe rayonné. On retrouve là des notions de géométrie et des ornements d'architecture, qui reparaîtront, dans les siècles suivants, sur nos grands monuments.

VII. Nous n'avons remarqué aucun de ces signes chrétiens, aucune de ces figures géométriques sur la tombe des enfants.

Plusieurs *enfants* avaient été inhumés dans les couches supérieures des endroits, où les tombes étaient superposées. On aurait creusé la sépulture de ces petits défunts, comme on le fait dans certains cimetières de nos jours, entre les fosses des adultes.

Quelques enfants avaient été inhumés dans des sarcophages, avec de grands corps, qui pouvaient être ceux de leurs parents. Deux jumeaux avaient été déposés dans la tombe de leur mère, qui avait perdu la vie en leur donnant le jour. L'usage de réunir, dans le même tombeau, ceux que la mort avait frappés en même temps, dans la même maison, s'observait aussi dans les sépultures d'autres provinces, à l'époque mérovingienne. On y trouve aussi l'enfant reposant à côté de sa mère (2).

Dans le plus beau de nos sarcophages, un jeune enfant reposait sur les genoux du personnage principal. N'était-ce pas encore l'enfant de la maison, inhumé avec l'un de ses parents?

Tous les enfants n'ont pas été ensevelis dans des sépultures de famille; car ils se trouvent assez généralement par groupes ou par quartiers.

Il s'en était trouvé six ou sept dans un espace fort restreint du Plachot Saint-Germain. Un encadrement de pierres leur servait de sarcophage commun, comme s'ils fussent morts en même temps, à une époque d'épidémie.

---

(1) Collection de Caranda : pl. A.

(2) M. Baudot : *Mém. des Antiq. de la Côte-d'Or*, t. V, p. 291.

Dans la partie supérieure du terrain exploré, on a compté plus de cinquante sépultures d'enfants. Nous n'y avons remarqué aucune trace de bières en bois, mais bien plutôt quelques petits encadrements de pierres. C'était donc un usage traditionnel et général pour les enfants comme pour les adultes.

La tombe d'un enfant était couverte, dans toute sa longueur, par une dalle polie, comme nous en avons vu dans les sépultures des adultes.

Parfois les enfants, isolés ou réunis par groupes, avaient leur petit sarcophage séparé.

Le cercueil de pierre d'un de ces petits, à peine engagé dans le talus du chemin, avait été brisé par les roues des voitures. Il portait 80 centimètres de longueur, 30 de largeur et 7 d'épaisseur. Le sarcophage n'était donc pas refusé aux jeunes Francs.

Il s'est trouvé un groupe de trois sarcophages d'enfants. Deux de ces petits cercueils étaient rapprochés comme les berceaux de deux petits frères. Un troisième touchait les premiers par les pieds. La longueur est d'environ 70 centimètres, la largeur de 35 à la tête et de 28 aux pieds. La hauteur ne dépasse point 18 centimètres au chevet. Elle n'est même que de 15 à l'extrémité opposée. On a donc suivi scrupuleusement les règles du double rétrécissement dans la confection de ces petits monuments funèbres.

A quelques centimètres du groupe de ces trois enfants, se découvrait la sépulture d'une dame, parée des bijoux du temps. Etait-ce la mère de cette petite famille?

L'un des sarcophages d'enfants était composé d'un fond avec rebords d'environ 15 centimètres et d'un cadre superposé, d'une seule pièce, haut de 12 centimètres. Le couvercle était aussi d'un seul morceau. C'est le seul exemple que nous ayons à citer de ce type de cercueils en pierre.

L'usage fréquent du sarcophage pour les enfants, et surtout pour les adultes, est donc un des caractères, qui distinguent nos cimetières gallo-francs d'avec nos cimetières gallo-romains du Beauvaisis.

VIII. Mais ce qui surprit un jour l'explorateur des sépultures de Hermes fut de rencontrer, dans un sarcophage, un amas de *cendres et de charbons*. Ce monceau de cendres, en forme de

boule, semblait être le dépôt d'un vase qu'on aurait renversé dans le cercueil. On ne distinguait pas d'os calcinés, mais seulement un fragment de mâchoire et trois dents séparées, des ustensiles et des débris d'une toilette de femme.

Ce sarcophage, voisin de celui de l'homme au tibia cassé, avait des caractères parfaitement mérovingiens, et les objets trouvés à l'intérieur, sur les cendres mêmes, étaient évidemment d'origine franque (12 novembre 1877). Ces deux cercueils, serrés l'un contre l'autre, de mêmes formes, de mêmes dimensions, de même niveau, étaient-ils ceux du mari et de la femme, qui, après avoir été unis dans la vie, n'auraient pas voulu être séparés dans la mort? On serait porté à le croire. En tout cas nous avions, sous les yeux, un premier exemple de sépulture par incinération, qui aurait été pratiquée à l'époque mérovingienne.

Quelques mois plus tard, une fosse, creusée dans le tuf calcaire, ne renfermait aussi que « quelques petits fragments d'os, des cendres et des charbons. » Cependant les objets de toilette, ainsi que les formes et les ornements du vase funéraire, annonçaient encore une sépulture franque (15 février 1878).

Dans une troisième sépulture, sans sarcophage, profonde de plus de 2 mètres, se voyait encore (2 mars 1878), « vers le milieu, un amas de cendres, de charbons et de quelques petits fragments d'os, qui paraissaient avoir subi l'action du feu. » Dans ces cendres, se trouvaient, perdus, des fragments de poterie, l'un à pâte fine et légère, comme celle des Romains, avec filaments d'une feuille d'eau, comme nous en voyons sur les bords des vases dits samiens; l'autre, à pâte plus commune, chargé d'ornemeuts mérovingiens.

Sur le côté nord avait été posée la lance de fer d'un guerrier franc (longueur, 32 centimètres). A l'ouest des débris du bûcher on a recueilli une aiguille, dont la pointe était fortement recourbée (longueur, 7 centimètres) et une grosse perle en forme de tambour.

Des cendres, jetées à côté d'un autre sarcophage, qui avait été violé, contenaient encore quelques débris de toilette, des perles et deux anneaux collés ensemble (9 juillet 1878).

Le 14 juillet 1879, une nouvelle sépulture par incinération se rencontrait sous la pioche des terrassiers. Les cendres renfermaient des fragments de poterie rouge, avec estampille de potier.

Le 19 juillet, encore une fosse à incinération. Elle renferme, avec les cendres et les charbons, des fragments de bronze, déformés par l'action du feu, et un petit ornement, aussi de bronze, incrusté de verroteries.

Le 6 août 1879 nous avons encore rencontré une nouvelle incinération. La tombe ne renfermait qu'un amas de cendres, de charbons et d'ossements calcinés, d'environ 20 centimètres d'épaisseur et de 40 à 50 de longueur et de largeur. Nous n'avons trouvé aucun objet d'art au milieu de ces débris de bûcher. Mais toutes les tombes voisines étaient mérovingiennes.

Ainsi donc les sépultures par incinération se montrent plus nombreuses dans le cimetière gallo-franc de Hermes, que dans les cimetières gallo-romains de notre Beauvaisis. A l'époque de l'invasion des barbares, les nécropoles de certaines provinces conservaient encore autant de dépôts cinéraires que de corps inhumés (1). Cependant, depuis le règne de Constantin, sous l'influence des idées chrétiennes, les incinérations devenaient rares, même dans les contrées où elles avaient dominé.

Mais l'incinération revenait dans les Gaules avec les Francs. La coutume de brûler les corps était générale chez les Germains, dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. Elle dura au moins, suivant le docteur Klemm, depuis le temps où vivait César, jusqu'à l'époque d'Attila (2). Toutefois, les sépultures mérovingiennes par incinération sont relativement fort rares.

Dans les fouilles d'Envermeu, les ouvriers avaient rencontré un vase rougeâtre, de pâte et de forme mérovingienne, rempli d'os brûlés. On conservait ce « vase et les ossements comme une chose mystérieuse et inexplicable. » Dans le cimetière franc de la Butte des Gargans, à Houdan, deux fosses étaient remplies « de charbon, de vases et d'os calcinés, traces évidentes d'un bûcher, comme si on avait brûlé le mort dans sa fosse (3). »

Les cimetières anglo-saxons ont aussi donné des exemples d'incinération. L'usage en était encore si vivace, au VIIIe siècle,

---

(1) *Sid. Apoll*, lib. III, epist. 12.

(2) Tacite : *De mor. Germ.* — Klemm : *Manuel des Antiq. Germain.*, p. 110 ; 1836.

(3) *La Normandie souterraine*, p. 320.

que, pour le supprimer, les lois civiles prononçaient les peines les plus sévères. *Si quis corpus defuncti hominis, secundum ritum paganorum flamma consumi fecerit, et ossa ejus ad cinerem redegerit, capite punietur* (1).

C'est donc sous l'influence des coutumes germaines, plutôt que des usages gallo-romains, que les inhumations par incinération se seraient répétées parmi les sépultures mérovingiennes de Hermes. Ce sont des restes de paganisme, qui attestent que la population n'était pas encore entièrement convertie à la religion catholique, ou, du moins, que les usages païens persistaient parmi les conquérants de la Gaule.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LES VASES FUNÉRAIRES.

Les vases funéraires sont moins abondants, dans notre cimetière du Mont de Hermes, que dans les sépultures gallo-romaines de Beauvais.

Le père Cintrond avait recueilli un certain nombre de ces produits céramiques, auxquels ses héritiers donnaient le nom de « petits pots. » Un revendeur les a enlevés, pour quelques sous, sans qu'on ait su quelles étaient leurs formes. Trois autres vases avaient été retirés des sarcophages du chauffour. Deux furent aussi vendus. Le possesseur du troisième, émotionné de la fin tragique du père Clément, se hâta de réintégrer, dans le champ funèbre, l'objet qu'il se reprochait d'avoir dérobé aux morts.

Six vases entiers furent recueillis par M. Baudon. Les formes étaient diverses, mais elles se rattachaient toutes « au même type : grosse panse et large ouverture. » Au premier coup d'œil, il était facile de leur reconnaître des caractères mérovingiens.

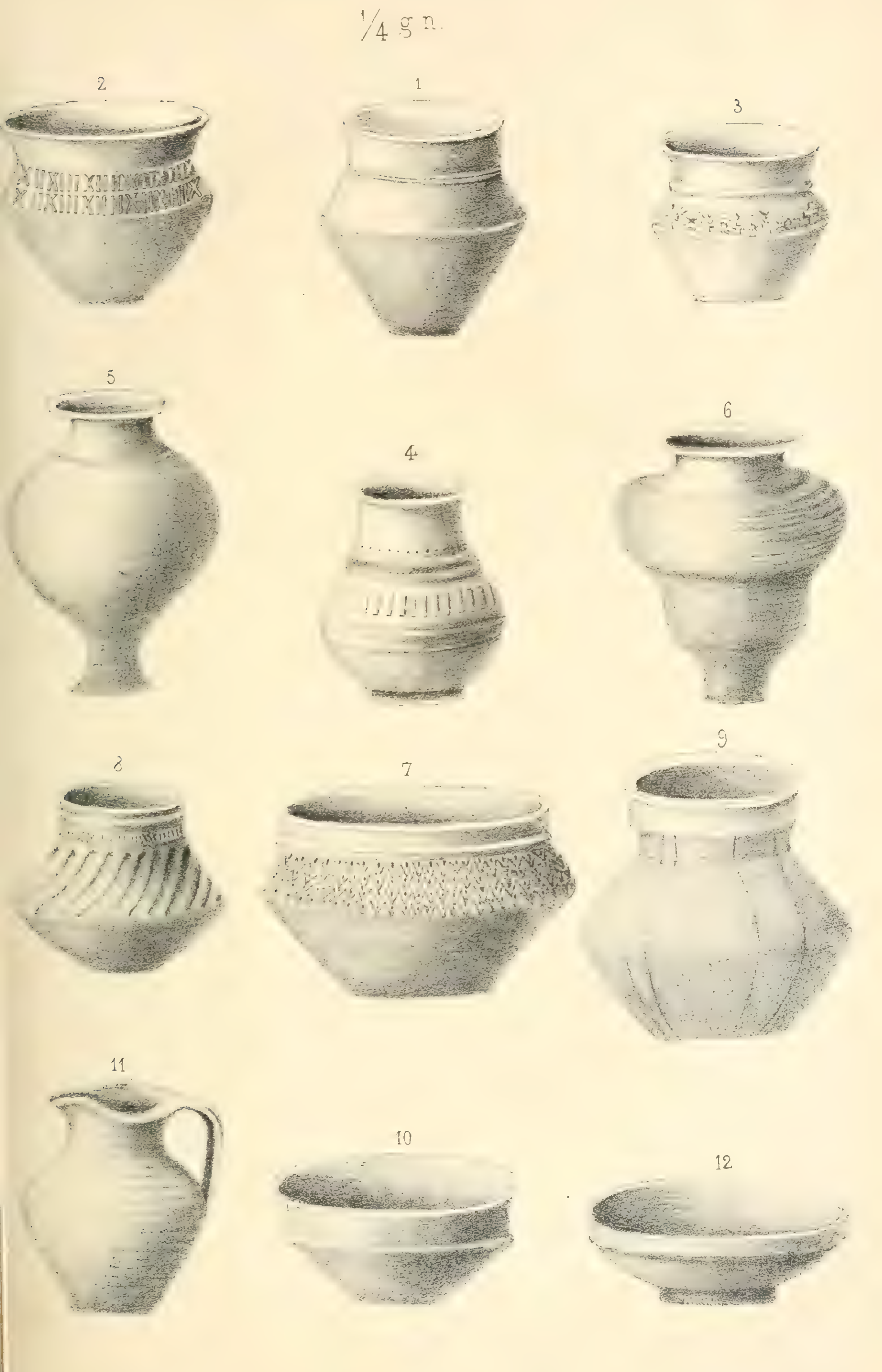
M. l'abbé Hamard possède aujourd'hui une *collection d'environ trois cents vases funéraires*, exhumés des flancs du Mont de Hermes. Vingt-cinq autres avaient été écrasés par le tassement

---

(1) M. Akerman : *Remains of pagan Saxondom*, p. 35. — *Capitul. de part. Saxoniæ*, c. VII, anno 789.

VASES EN TERRE

1/4 g n.



J B Hamard del. Imp Duputel Sangnie Dubernay lith.

des terres, ou brisés par la pioche, dans des inhumations postérieures. Ce n'est, en fin de compte, qu'un seul vase, en moyenne, sur quatre sépultures. Six ou sept tombes du cimetière gallo-romain de Saint-Jacques-lès-Beauvais avaient fourni, dans ces dernières années, trente-cinq vases entiers (1). C'était une moyenne de cinq vases par sépulture, et plusieurs en contenaient six et sept. Dans des cimetières gallo-romains de Normandie, on a trouvé jusqu'à quinze et vingt-cinq vases auprès du même squelette (2). Au Mont de Hermes, dix ou douze sépultures à peine ont donné plusieurs vases. Quelques-uns seulement en renfermaient trois. Encore est-il à remarquer que ces tombes renfermaient parfois plusieurs corps, ou du moins avaient été successivement occupées par plusieurs morts. De notables retranchements avaient donc été opérés, dans le mobilier céramique des défunts, depuis la conquête des Francs.

Ce n'est guère que dans les tombes les plus profondes et les plus anciennes, qu'il se rencontre plusieurs vases pour un seul mort. Dans les sépultures les plus récentes, le vase est encore l'objet funéraire qui reste le dernier auprès des ossements. L'usage d'en déposer survit à la dynastie même des Carlovingiens et persévère, dans notre pays, jusqu'à l'époque dite de la Renaissance.

Lorsque les ossements d'un premier occupant sont refoulés à l'extrémité, son vase est posé sur les débris du squelette. Un second vase, celui du dernier inhumé, est placé entre les genoux. Rarement le vase unique occupe cette position. Il s'en rencontre de temps en temps à la tête, presque jamais sur les côtés dn corps. C'était aux pieds du mort que les Mérovingiens déposaient presque toujours leur vase funéraire.

Ces vases étaient placés dans les tombes des hommes aussi bien que dans celles des femmes, dans les sépultures des guerriers aussi bien que dans celles des civils.

Les enfants en étaient pourvus aussi bien que leurs parents. Soulevez un pan du petit toit qui couvre le dernier berceau de ce petit défunt. La poussière s'est infiltrée par les jointures du

---

(1) *Mém. de la Soc. Acad. de l'Oise*, t. x, p. 215; 1877.

(2) M. Cochet : *Les Sépult.*, etc., p. 58,

couvercle, juste assez pour recouvrir les frêles ossements du pauvre enfant, et pas trop pour empêcher de les apercevoir sous cette couverture fine et légère. Vous voyez émerger, entre les jambes, un vase, aux formes les plus mérovingiennes, haut de 7 centimètres et large de 11.

L'un des quatre enfants du même groupe, qui n'avait pas de cercueil, avait néanmoins, près de lui, sa tasse en terre cuite.

Un autre petit mérovingien avait un vase de terre à côté de la tête. Sa sépulture était des plus anciennes, car elle se trouvait sous un sarcophage (12 novembre 1878).

Un seul vase en terre avait été déposé dans la sépulture dont l'encadrement renfermait six corps d'enfants (24 janvier 1878). Mais d'autres tombes contenaient un seul enfant et plusieurs vases de terre ou de verre.

L'usage des vases funéraires, quoique restreint, était encore général pour les différents âges, comme pour les diverses conditions.

I. Les *vases en terre* sont d'une pâte assez grossière, parfois rugueuse, à cassure un peu celluleuse et souvent dépourvus de couverte. Rarement les vases francs présentent un vernis ou un émail stannifère.

Noirs ou blancs, gris ou cendrés, jaunâtres ou rouges, les vases funéraires de Hermes n'excluent aucune couleur. Toutefois le noir domine sensiblement et comprend plus du tiers de la collection.

La plupart de nos vases mérovingiens se distinguent des vases romains par leurs *formes anguleuses*. Les vases gallo-romains, ceux du moins de la bonne époque, présentaient des formes parfaitement arrondies, dans le sens horizontal, et des lignes courbes tirées de loin, dans le plan de section verticale. Beaucoup de poteries funéraires du cimetière de Hermes n'offrent que des contours anguleux, dans leur section verticale. Vous les diriez composés de tronçons de cônes et de cylindres, soudés bout à bout, sous des angles plus ou moins obtus. Ce sont les vases mérovingiens les mieux caractérisés.

La base forme un premier tronçon de cône renversé, posé à plat sur la section inférieure. (Pl. I, fig. 1.) Le corps du vase est complété par un second cône, rétréci à la partie supérieure, et

ordinairement moins élevé que celui de la base. Un tronçon de cylindre, et même parfois un troisième tronçon de cône renversé, couronne notre vase franc d'un collet droit ou d'un bord évasé. (Pl. I, fig. 2.)

Souvent les deux tronçons supérieurs se fondent en une gorge large et peu profonde, qui surmonte le fond conique du vase, et occupe ordinairement plus de la moitié de la hauteur totale. (Pl. I, fig. 3.)

Les dimensions et les proportions entre la hauteur, le diamètre de l'ouverture et la largeur de la panse conservent à ces vases mérovingiens la forme de tasses ou d'*écuelles* (1). C'est la forme qui se presente le plus fréquemment dans le cimetière de Hermes.

En s'élargissant (h. 0.10, larg. 0.18, ouv. 0.16), nos grandes écuelles mérovingiennes deviennent de *petites soupières*. (Pl. I, fig. 7.)

En supprimant le tronçon intermédiaire, nous obtenons de *petites terrines* composées d'un fond conique et d'une zone ou d'un col cylindrique, qui se rapprochent plus ou moins des plats romains. Ces formes se présentent fréquemment dans les tombes de Hermes, en terre noire, grise ou rouge. (Pl. I, fig. 10.)

Parmi ces vases, plus larges que hauts, il en est dont le col cylindrique se rétrécit ou se trouve remplacé par une gorge aussi fort étroite. Ces espèces de *soucoupes* nous rappellent davantage les patères romaines.

En s'élevant pour se terminer par un court goulot, à bords largement évasés, le vase mérovingien prend quelquefois, mais rarement, la forme d'une *lagène*, dont la section verticale donnerait un losange (2).

Toutes ces variétés dérivent, comme on le voit, du type aux trois tronçons, et elles ont pour caractère commun de présenter des surfaces coniques et cylindriques, qui se raccordent et se coupent sous des angles saillants ou rentrants.

---

(1) Sép. 6 nov. 1877 : h. 0.14, diamèt. de l'ouverture et de la panse : 0.19; 12 nov. : h. 0.055, diam. de l'ouverture et de la panse, 0.085; 14 janv. 1878 : h. 0.08, diam. de l'ouverture et de la panse, 0.09; 11 fév. : h. 0.09, diam. 0.11, etc., etc., etc.

(2) Sép. 8 fév. 1879, h. 0.14, diam., 0.12, ouv. 0.04. — Cf. 2 mai 1879.

Une seconde catégorie de vases mérovingiens comprend les *pots* à panse arrondie, surmontés d'un col plus ou moins élevé, avec ouverture large ou étroite, et munis d'une anse sur le côté.

Dans certains spécimens, l'orifice est encore presque égal au diamètre de la panse. Ce sont alors de *petits* pots à l'eau ou de petits *pots au feu.* Destinés à préparer quelque aliment ou quelque boisson à l'usage des vivants, ils avaient souvent présenté leur panse au foyer, et ils en ont conservé des traces, même dans le séjour des morts (1).

En se rétrécissant à l'ouverture, un de ces pots a pris la forme des vases composés de deux troncons de cônes, accolés par leur base et couronnés par un petit col, sans bec (h. 0.13, diam. 0.14, ouvert. 0 09).

D'autres pots mérovingiens se terminent par un goulot avec un bec opposé à l'anse. Parfois l'orifice est pincé et prend une forme trêflée, comme certains *cruchons* des Romains. Ces pots servaient évidemment, comme nos pots à boire, à contenir et à verser des boissons. (Pl. I, fig. 11.)

Privés de pied et de hauteur, les vases mérovingiens se font remarquer par leur lourdeur. Ce défaut d'élancement est encore aggravé par le mauvais raccord des tronçons, dans les vases anguleux.

Les pots des Mérovingiens sont généralement dépourvus de toute *ornementation.* Un seul cruchon porte, sur son pourtour, six lignes de zigzags superposés. Les petites terrines ou grandes soucoupes, n'ont guère non plus d'autre ornement qu'un filet saillant ou cordon enroulé sur la panse, à la jonction des surfaces coniques et cylindriques. Il y a aussi de petites et de grandes écuelles, qui n'offrent que des parois unies ou ne présentent qu'une rainure ou un cordon sur la convexité de la panse. Le plus souvent ces vases conico-cylindriques n'ont qu'un simple filet dans la gorge. L'un d'eux est cependant chargé de six ou sept cordons superposés. C'est le vase funéraire de la tombe aux six enfants.

D'autres dessins, presque aussi rudimentaires, forment une

---

(1) Cf. M. Baudot, p. 215; M. Troyon, p. 5; M. Cochet, *La Normandie souterraine*, p. 230.

ceinture de stries, de lignes verticales ou obliques autour de la panse. L'un de nos vases porte même une large zone de sillons courbés et parallèles, grossièrement creusés dans l'épaisseur des parois. (Pl. I, fig. 8.)

Les zigzags, les chevrons et les contre-chevrons, simples et doubles, que nous retrouvons si fréquemment dans l'architecture des siècles suivants, constituent un des ornements les plus ordinaires de la céramique mérovingienne. Une petite soupière, ou grande écuelle rouge, est décorée de quatre rangs de chevrons ou zigzags opposés, qui, en se rapprochant, forment des losanges un peu confus. (Pl. I, fig. 7.)

Beaucoup d'autres vases sont ornés de *treillis,* qui encadrent aussi des points carrés, sur trois ou quatre rangs, des losanges simples ou doubles, libres ou imbriqués, vides ou centrés d'un carré, opposés ou superposés sur plusieurs lignes. Parfois des filets horizontaux coupent ou relient les treillis et les losanges. D'autrefois des barres croisées ou verticales forment des séries de chiffres romains : XII, XIII, XIIII et même XIIIII (1) (11 juillet 1878), ou seulement le chiffre XI répété sur toute la bande circulaire (28 août 1878). (Pl. I, fig. 2.)

Deux fois nous avons remarqué des festons, pendants ou renversés, qui sembleraient une imitation grossière des festons qui ornent souvent les bords des poteries samiennes du Beauvaisis (2).

Il nous semble voir une imitation semblable dans deux autres vases, dont l'un porte deux files d'animaux courants et l'autre une bande d'oiseaux volants verticalement (3).

Les zigzags et les festons sont quelquefois remplacés par de *petites arcades* disposées sur plusieurs rangs. Sur un vase de terre grise, la ceinture d'ornements se compose de quatre séries de quatre petites arcatures, qui commencent toutes par une *croix latine* et abritent des feuilles d'eau et des fleurs diverses. La régularité, la netteté du dessin contraste avec la grossièreté habituelle des ornements de la céramique mérovingienne. Ce

---

(1) *La Normandie souterraine,* p. 231.

(2) Sépult. 17 août et 4 octobre 1878.

(3) Sépult 9 avril et 14 juin 1879.

vase a été trouvé, avec de nombreux objets d'art, dans la tombe d'un des principaux guerriers (23 février 1878). (Pl. II, fig. 3).

Une chaîne d'anneaux ovales se déroule, entre deux lignes de points carrés, sur la panse d'un vase jaunâtre. Une *croix de Saint-André* en rattache les extrémités. C'était aussi dans une tombe riche en objets de toilette (1er juin 1879).

Dans l'ornementation d'un autre vase noir, on remarque deux lignes de *croix grecques*, cantonnées chacune de quatre points carrés, en creux, et entremêlées de guirlandes de points losangés, également en creux. C'était dans la sépulture d'un homme qui devait exercer une profession libérale (13 avril 1878).

On retrouve, dans la Bourgogne, ces séries « de pointillés, de zigzags, de brisures, de chevrons, de raies et autres ornements capricieux, comme le goût du potier. » On retrouve également dans la Normandie souterraine, « des damiers, des croix de Saint-André, des zigzags, des entre-lacs, des raies, des brisures, des chevrons, des filets, des losanges et des imbrications de toutes sortes. » On retrouve, enfin, toutes ces décorations sur les bords du Rhin, dans les sépultures de Selzen (1). Elles sont d'*origine germaine.*

Ces ornements s'étendent toujours sur le tronçon intermédiaire ou sur la panse, au-dessus de la ligne médiane, et s'élèvent parfois, en se répétant, vers le col. On n'en voit presque jamais sur le tronçon du cône inférieur.

Partout aussi les ornements céramiques de cette époque sont travaillés *en creux.* C'est encore un caractère général qui distingue les vases mérovingiens, aussi bien que les vases gaulois, d'avec les vases gallo-romains. Nulle part on ne rencontre de décors en relief, moulés ou appliqués (2).

Ils étaient imprimés sur la pâte du vase, à l'aide d'un poinçon, d'une *estampille,* d'une molette ou roulette, gravée en relief et promenée, par la main du potier, autour de la panse du vase à décorer. De là cette répétition monotone du même motif, dont le développement ne pouvait d'ailleurs excéder celui de l'estampille. De là aussi le renversement des types, lorsque l'ouvrier

---

(1) M. Baudot, p. 216. — M. Cochet, p. 231.

(2) M. Baudot, p. 216.

reproduisait, par un second tour de molette, une bande identique et parallèle des mêmes décors, sans prendre garde aux mouvements de la main. Les animaux de la nouvelle bande se trouvaient adossés à ceux de la première, et couraient les pattes en l'air.

Les molettes elles-mêmes étaient grossièrement sculptées, peut-être au couteau et par le potier lui même. Aussi les dessins sont-ils trop souvent irréguliers et confus, parfois informes et indéterminables. Les Mérovingiens étaient bien loin d'égaler les Romains dans les arts céramiques.

« Ce n'est plus, comme le disait fort bien M. Rigollot, ce n'est plus cette poterie rouge, aux formes pures et élégantes, couverte de gracieux ornements de feuillages, de rinceaux, de dessins variés, exécutés en relief. C'est une terre noirâtre, mal cuite, qu'on a cherché cependant à orner de quelque manière, en imprimant sur le côté des traits irréguliers, anguleux, informes, qui indiquent une absence complète de goût et d'invention. »

Nos fouilles de Hermes ont cependant remené au jour un certain nombre de vases, dont les *formes* sont *romaines.*

Cette urne, de couleur noire (pl. I, fig. 5), à parois unies, haute de 17 centimètres, à panse rebondie (16 cent.), terminée par une ouverture rétrécie (11 cent.) et montée sur un pied relativement étroit, rappelle bien les vases romains (10 juin 1878).

Le vase en terre cuite, le plus original que nous ayons trouvé dans le cimetière de Hermes (pl. I, fig. 6), est aussi monté sur un pied étroit et couronné d'un orifice rétréci, à bords réfléchis. Sous les mêmes dimensions que le précédent, il présente de gros renflements arrondis, qui le font ressembler à nos bénitiers actuels. Mais ces formes arrondies ne sont pas celles des vases mérovingiens ordinaires (27 mars 1878).

Ces deux vases étaient dans des sépultures des plus profondes et par conséquent des plus rapprochées de l'époque gallo-romaine, avec des vases en verre, brisés par le tassement des terres.

Il y a d'autres urnes, plus petites (h. 0.13), d'un diamètre égal à leur hauteur, qui offrent le même rétrécissement à leur ouverture (0.10) et un pied à leur base (0.075). Elles se rattachent aux types romains.

Nous en dirons autant de ces petits pots à beurre, élancés, et de ces petits pots au feu ventrus. Ce ne sont point là des formes mérovingiennes.

Plusieurs autres petits vases (h. 0.11, l. 0.10) présentent à la fois des courbes bien amenées et une pâte fine et parfaitement cuite. Ils n'ont ni la lourdeur, ni la grossièreté des vases mérovingiens.

Il est bien difficile de ne pas voir des imitations de *patinæ* ou de *pateræ* dans ces petites terrines ou soucoupes, à formes régulières et arrondies, en terre rouge, quoique non vernissée, et de pâte assez grossière. Elles se trouvaient aussi déposées dans les tombes profondes et anciennes (Pl. I, fig. 12.)

Des archéologues français, allemands et anglais ont retrouvé de la poterie romaine, même de la belle époque, à Londinières, à la Butte des-Gargans (Seine-et-Oise), à Remennecourt (Meuse), à Selzen, à Fairford (1).

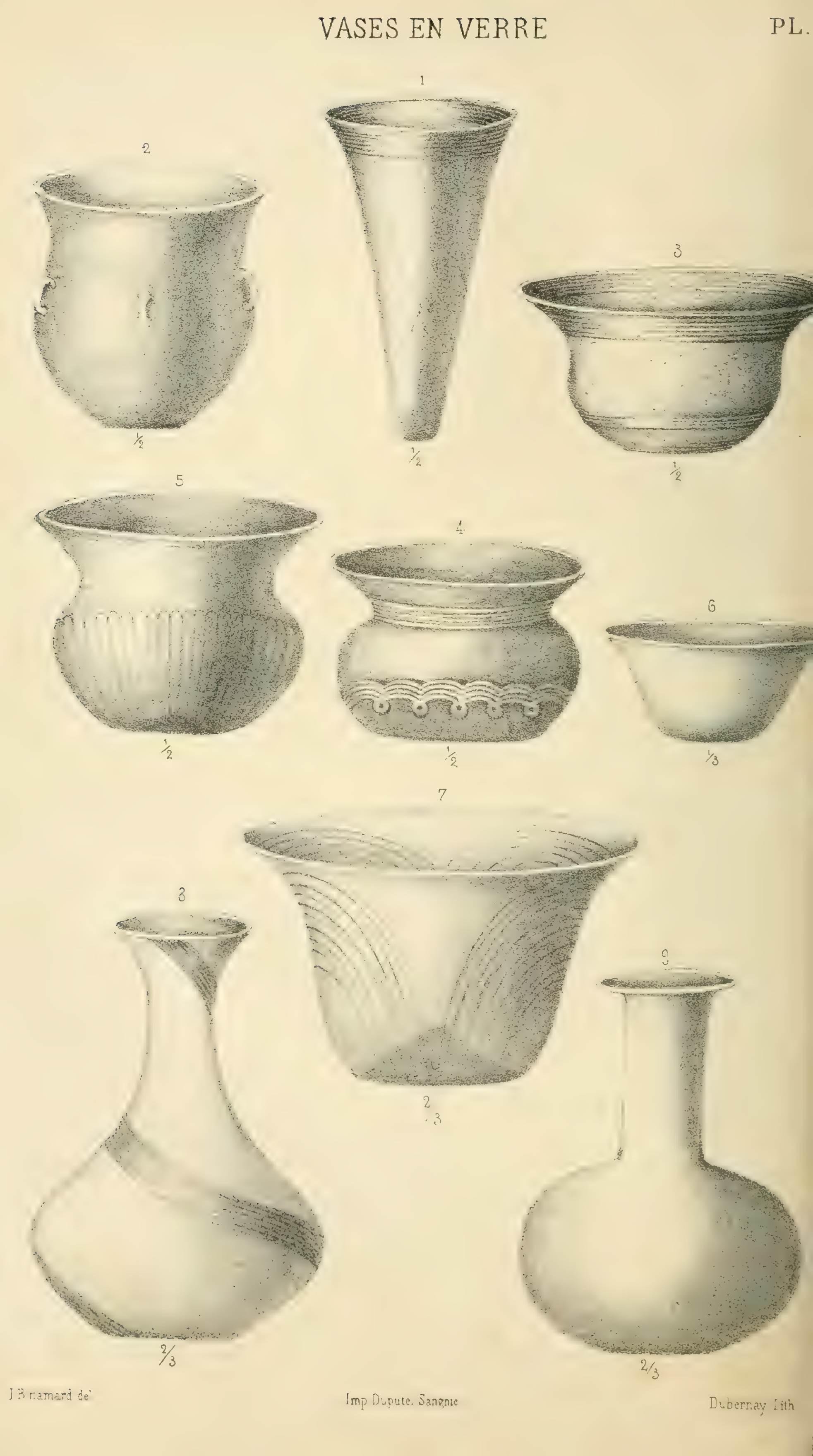
Mais il nous semble qu'à Hermes nous avons plus d'imitations que d'originaux. Le travail accuse presque toujours des imperfections, qui n'étaient pas habituelles aux potiers gallo-romains. Parfois aussi nous retrouvons des ornements mérovingiens sur des formes romaines.

Ce vase noir, à parois minces et lisses, orné de treillis pointillés, parfaitement arrondi dans le bas, monté sur un petit pied annulaire et couronné par un collet droit, rappelle la forme des *cacabus* romains (h. 0.07, diam. 0.09, ouv. 0.07) et un peu celle de nos cocottes actuelles (28 mars 1879). Un autre, de couleur cendrée, reproduit les mêmes formes et les mêmes dimensions; c'est celui qui est orné d'une bande d'oiseaux qui s'envolent verticalement et parallèlement (14 juin 1879). Ces oiseaux sont dessinés en creux et sont aussi mérovingiens que les pointillés. Un troisième, en terre rougeâtre, présente, sous des dimensions un peu plus grandes (h. 0.09, diam. 0.14, ouv. 0.06) et avec un orifice un peu plus rétréci, des formes analogues, mais sans aucun ornement (19 juin 1879).

Il en est, enfin, dont les formes arrondies tendent à devenir anguleuses, lourdes, irrégulières, et dont les parois, minces et légères, sont chargées de lignes verticales d'une peinture grossière. (Pl. I, fig. 9.) Si ces vases sont romains, ils accusent une décadence prononcée.

---

(1) Cf. *La Normandie souterraine*, p. 232.



J. B. Renard del. Imp. Dupuis, Sangnier Dubernay lith.

Quoi qu'il en soit de leur mérite artistique, ces vases, conservés ou imités des Romains, donnent à penser que notre cimetière de Hermes remonte aux premiers temps de l'invasion franque.

II. « A Envermeu, disait M. l'abbé Cochet, nous avons trouvé sept ou huit *vases en verre,* chose assez remarquable, dans une fouille mérovingienne. Sur ce nombre étaient cinq coupes à boire, un bol et deux ampoules. Les *ampoules* ou petites bouteilles, d'un style entièrement romain, avaient la panse ronde, le col étroit et allongé. Une bouteille à peu près semblable a été trouvée à Londinières et une autre dans le cimetière mérovingien de Benouville-sur-Orne. »

Trois petits ballons, surmontés d'un long col, parfaitement semblables aux *ampullæ* des Romains, ont été recueillis dans les sépultures mérovingiennes de Hermes. La plus petite est en verre blanc. La moyenne donne des reflets bleuâtres. La plus grande présente une large spirale dans la pâte du verre. (Pl. II, fig. 8 et 9.)

Les analogues ont été relevés dans les tombeaux gallo-romains (1).

Une tasse, à fond arrondi et rétréci, à bords largement ouverts et légèrement réfléchis, n'a que des parois unies, à reflets micacés. (Pl. II, fig. 6.)

Un second vase, de forme analogue, mais plus large, offre, sous ses bords et au-dessous de la panse, une double série de filets incrustés dans les parois. (Pl. I, fig. 3.)

D'autres tasses, à panse encore plus renflée, présentent une gorge plus prononcée sous leurs bords évasés. L'une est ornée, à sa base, d'une série de côtes ou de folioles étroites, qui rayonnent du fond et remontent sur les parois jusqu'à mi-hauteur. (Pl. II, fig. 5). L'autre est décorée, à la gorge, de filets incrustés, et, à la partie inférieure de la panse, d'une ceinture de festons. (Pl. II, fig. 4.)

Une coupe, en forme de calice, à fond rentrant, a ses parois presque entièrement couvertes de quatre grandes pétales, dessinées par des filets alternativement blancs et noirs, qui s'élè-

(1) Cf. musée de Compiègne, nos 1896 à 1900 : de 9 à 18 cent. de hauteur.

vent de la base jusqu'aux bords et forment comme une belle corolle de tulipe. (Pl. II, fig. 7.)

Citons aussi un vase en verre, de forme un peu plus allongée. Il porte, sur son pourtour, cinq oreillons également espacés et percés d'un petit trou, comme pour recevoir des fils de suspension. (Pl. II, fig. 2.)

Il nous faut encore signaler un verre à boire, de forme conique, sans pied, ne pouvant tenir debout. Il représente un verre à vin de Champagne, dont le pied aurait été supprimé. Au-dessous des bords de cette coupe s'enroule en spirale, dans de fines rainures, un filet de verre blanc d'une délicatesse extrême (27 juin 1879). (Pl. II, fig. 1.)

Ce genre de vase se rencontre en France, en Germanie et en Scandinavie (1).

Il manque à la collection de Hermes un spécimen de belles coupes, hautes de 10 à 12 centimètres, larges de 6 à 8, à courbes gracieuses, aux bords évasés, à la taille légèrement rétrécie, au fond élargi, arrondi, terminé par une pointe ou un bouton. Ce sont de petites cloches de verre renversées. L'usage en était répandu dans la Neustrie et l'Austrasie, sur les bords du Rhin et sur ceux de la Tamise (2).

En somme, les vases en verre se sont montrés rares dans notre cimetière mérovingien. Une seule tombe de notre cimetière gallo-romain de Saint-Jacques-lès-Beauvais nous en a fourni autant que huit cents sépultures du Mont de Hermes.

Les innombrables tombes de Charnay, relativement si riches en poteries, n'ont fourni que trente-cinq vases en verre. Les sépultures de l'Aisne n'en ont donné que quelques spécimens. Les cimetières mérovingiens de Londinières et d'Envermeu n'en ont offert que douze à leur habile explorateur (3). Le petit nombre de verres dans les sépultures franques est un fait général. Ces vases en sont d'autant plus précieux. Mais ils attestent que l'in-

(1) *La Normandie souterraine*, p. 328.

(2) Collection de M. Mathon, à Beauvais. — *La Normandie souterraine*, p. 328.

(3) M. Baudot, p. 212. — M. Fleury, II, 152. — *La Normandie souterraine*, 228, 327, 399, etc.

dustrie verrière était peu développée à l'époque mérovingienne.

La plupart de nos vases en verre du Mont de Hermes nous paraissent même être d'origine romaine. Ils offrent la plus grande analogie avec ceux qui ont été recueillis dans les cimetières gallo-romains de Beauvais. Aussi, les retrouvons-nous principalement dans les sépultures les plus profondes de notre cimetière mérovingien (1).

Ces vases ont des formes élégantes et gracieuses. Leurs parois sont extrêmement minces et leurs ornements fort délicats.

Les Romains ne faisaient guère mieux pour leur service habituel.

III. Les vases en bronze sont encore beaucoup plus rares dans les tombeaux de l'époque mérovingienne. Il s'en est rencontré néanmoins en Allemagne, en Angleterre et sur quelques points de la France. Neuf ont été recueillis dans les sépultures de Charnay. Ce sont, presque tous, de grands bassins circulaires en forme de cuvettes (2).

Le cimetière de Hermes nous a fourni également un *plateau* circulaire, *en bronze argenté.*

Dans une sépulture, ouverte, le 27 mars 1878, dans la partie inférieure du cimetière, le mort avait les pieds dirigés vers le Mont-César, en plein nord. Il semblait protester contre l'orientation des autres tombes.

Le vase en terre noire, à gros renflements arrondis et pied relativement étroit, que nous avons déjà signalé, contrastait aussi par ses formes avec celles des vases mérovingiens.

A côté de la jambe gauche était posé un petit vase en verre, brisé. Il présentait, à l'intérieur, un résidu blanchâtre. Un plus grand vase, en terre (largeur, 17 centimètres), à parois minces et légères, avait été brisé. Cette multiplicité de vases rappelait les usages romains. Une poignée en bronze et des garnitures de même métal étaient les restes d'un coffret déposé dans la sépulture, comme nous en avons vu dans les tombes gallo-romaines de Beauvais.

---

(1) Sépult. 27 mai, 6 juin 1878, etc.

(2) M. Baudot, mém. cité, p. 209. — Cf. M. Cochet : *La Normandie souterraine,* p. 389 et 230.

Sur les jambes du mort avait été posé le plateau en bronze, large de 28 centimètres, monté sur un petit ourlet circulaire et entouré, à sa face supérieure, d'un rebord peu saillant.

Les bassins de Charnay semblaient destinés à servir des *aliments* dans les festins. Le plus grand, large de 35 centimètres et profond de 7, et le plus petit, portant 25 centimètres de largeur sur 6 de profondeur, contenaient, dans les tombes, des débris de la nourriture servie aux morts.

Le plateau de Hermes contient une espèce de tourte ou de galette, posée sur un tissu de fil très-fin et plié en trois. Un os, plat comme celui d'une côte, placé au-dessus, n'avait sans doute pas été servi sans la chair qui l'entourait. C'était évidemment le festin de mort d'un païen.

Rien ne paraissait plus romain que ces vases de terre et de verre et ces mets funèbres. Et voici que sur le côté du squelette on découvre, à la hauteur de la ceinture, une arme purement mérovingienne, une francisque en bonne et due forme. Cet homme, à la tombe si richement meublée, était un Franc ou un Gallo-Romain au service des Francs. Toujours est-il qu'à l'époque mérovingienne, de riches et puissants personnages suivaient encore les usages païens.

Un vase aux formes plus élégantes, plus arrondies, à col plus élancé, à panse plus renflée (haut. 0.11, orif. 0.07, larg. 0.11), ornée d'une zone de stries fusiformes et bien régulières, de rainures en-dessous et de cordons au-dessus (pl. I, fig. 4), conservait encore, à l'intérieur et à l'extérieur, une couche d'un liquide gras ou onctueux, qui s'était épanché et desséché sur les parois. Le mort avait donc emporté une provision des huiles ou des onguents, qui avaient servi à sa toilette pendant le cours de sa vie.

Les formes du vase sembleraient plus romaines que d'autres, et le sarcophage, enterré à 2 mètres 10, serait aussi des plus anciens. Mais les ossements d'un autre défunt avaient été refoulés aux pieds, et un autre vase mérovingien, de façon plus commune, était posé sur le tas avec un couteau de fer. Le mort au vase à parfums n'était donc qu'un second occupant, et son inhumation datait d'une époque moins reculée (11 février 1878).

Les Romains et les Germains croyaient également que les mânes, les ombres des morts n'étaient pas insensibles aux sen-

teurs des parfums, ni à la saveur des mets et des boissons, qu'on renfermait dans leurs tombeaux. C'est à cette croyance païenne que se rattachait la présence des vases funéraires, dans nos sépultures de Hermes. Pourquoi le cruchon à vin ou le petit pot au feu s'y trouve-t-il, ordinairement accompagné d'une écuelle ou d'un bol mérovingien, sinon parce qu'originairement les premiers de ces vases servaient à contenir, et les autres à prendre les boissons et les aliments offerts aux morts (1)?

Trois et quatre fois nous avons aussi trouvé le petit cruchon ou le petit pot à l'eau, avec anse et bec, associé à la tasse ou écuelle mérovingienne dans des tombes d'enfants (2). Une fois ou deux seulement le cruchon s'est présenté sans la tasse aux pieds de ces morts. Ce sont les tombes les plus profondes qui fournissent, le plus souvent, cette association du vase à verser et du vase à boire.

Et ces ampoules, petites mais élégantes, avaient-elles une autre destination que de contenir des parfums exquis, des essences? Les Romains avaient leurs *ampullæ oleariæ*.

Dans d'autres cimetières francs, dit-on, « la plupart des coupes étaient recouvertes d'un tartre rouge, d'un résidu brun, qui ressemble à de la lie de vin desséchée. » On aurait donc déposé dans ces tombeaux des provisions de vin, et il serait « malaisé de ne pas voir là encore un reste de paganisme (3). »

Mais nos vases en verre et en terre de Hermes sont presque tous purs, et leurs parois sont nettes de tout dépôt. Ils semblent donc n'avoir généralement contenu aucun aliment, aucun liquide coloré, ni boisson, ni parfum.

Si les usages païens n'avaient pas entièrement disparu, ils avaient du moins été singulièrement modifiés. Généralement les morts ne savouraient plus les aliments et ne respiraient plus de parfums. Les âmes jouissaient d'une vie plus conforme à leur nature spirituelle.

Ne pouvant extirper ces usages invétérés, les ministres de la religion catholique avaient pris le parti de les détourner de leur

---

(1) Cf. *La Normandie souterraine*, p. 391.

(2) Sépult. 14 février, 12 juillet, 31 août, 11 sept. 1878, 1er mai 1879.

(3) *La Normandie souterraine*, p. 326.

sens païen et de les sanctifier par la bénédiction de la prière. A quelques siècles de là nous retrouvons encore des vases dans les sépultures chrétiennes. Mais ces vases ne contiennent que de l'*eau bénite* et de l'encens jeté sur des charbons. « *Corpus ponitur in spelunca, in quâ, in quibusdam locis, ponitur aqua benedicta et prunæ cum thure* (1). »

Les vases du cimetière de Hermes ne renfermaient pas de charbons. Ils ne pouvaient contenir que de l'eau bénite.

Il avait été d'autant plus facile de faire accepter l'usage de cette eau sanctifiée aux païens convertis, qu'ils se servaient eux-mêmes d'eau lustrale dans leurs cérémonies funèbres (2).

L'Eglise en fit un symbole de la sanctification des âmes, en demandant à Dieu, dans les prières de la bénédiction, de préserver et de purifier des souillures du péché et des influences des esprits infernaux les âmes et les corps des vivants et des morts, en faveur desquels il en serait fait un usage chrétien.

« C'était même, dit-on, contre les possessions du démon, contre les obsessions que cet esprit mauvais exerçait, selon eux, même sur les corps des défunts, que nos pères, dans leur simplicité, plaçaient ces vases à l'intérieur des tombeaux. « *Aqua benedicta ponitur ne dæmones, qui multum eam timent, ad corpus accedant* (3). »

Les Romains croyaient eux-mêmes à ces influences pernicieuses des esprits immondes sur les corps mêmes des morts, et nous savons qu'ils attachaient au son des clochettes la vertu de préserver leurs défunts des outrages de ces mauvais génies. Ils avaient des rites sacrés, pour expulser les démons de la maison du mort, et même les mânes paternels de l'habitation des vivants, au son des instruments d'airain. C'est dans ce but, semble-t-il,

---

(1) Durand de Mende : *Rationale divinorum officiorum*, lib. VI, cap. XXXV.

(2) *Relliquias vino et bibulam lavere favillam,*
Ossaque lecta cado texit Corinæus aheno.
Idem ter socios pura circumtulit unda
Spargens rore levi et ramo felicis olivæ,
Lustravitque viros dixitque novissima verba.
(*Æneid*, lib. VI, v. 227-231.)

(3) *La Normandie souterraine*, p. 230. — Durand de Mende : loc. cit.

que les Gallo-Romains déposaient des clochettes dans les tombeaux (1).

Nous avions déjà signalé plusieurs de ces *clochettes de tombeaux*, dans les anciennes sépultures du Beauvaisis. Nous retrouvons un nouvel exemple de cet usage, dans le Vieux Cimetière de Hermes. (Pl. V, fig. 15.)

Cette sonnette est, comme celles de nos Gallo-Romains, en fer battu et, comme elles, composée de deux lames, dont les soudures se voient nettement sur les côtés. Elle est aussi de forme carrée. Haute seulement de 10 centimètres, elle présente quatre pans trapézoïdaux, qui s'élargissent vers le bas, les uns de 55 à 70 millimètres, les autres de 30 à 50 millimètres. Le sommet, aplati, est surmonté d'une anse plus large que haute, destinée à suspendre l'instrument de percussion. A l'intérieur, le battant était soutenu par un anneau, qu'un rivet fixait dans le cerveau du *tintinnabulum*.

Cette clochette de mort avait été déposée dans un sarcophage, en quatre morceaux, qui se trouvait enfoncé à 1 mètre 80 sous deux autres sépultures. Toutefois, cette sépulture ne touchait pas immédiatement à l'époque gallo-romaine; car il y avait encore au-dessous, à 2 mètres 40 de profondeur, un troisième étage de tombes meublées de vases et d'autres objets mérovingiens. Notre sépulture à sonnettes date donc d'une époque intermédiaire.

Elle se dressait, aux pieds du mort, à côté d'un vase mérovingien de belle forme, orné d'un treillis bizarre. La position de la sonnette contre le vase d'eau bénite confirme pleinement la signification la plus vraisemblable, que nous ayons pu assigner à nos clochettes de tombeaux gallo-romains. Elle était là, comme l'eau lustrale, pour éloigner les esprits infernaux, *ne demones ad corpus accedant* (14 février 1878).

Ainsi donc, dans les tombes franques du Mont de Hermes, des vases gallo-romains sont associés à des vases et à d'autres objets mérovingiens. Mais les produits de la céramique et de la verrerie romaines ne se trouvent que dans les sépultures les plus an-

---

(1) Cf. *Le Mont-César de Bailleul-sur-Thérain*, part. II, sect. I, ch. VII; *Les clochettes des tombeaux;* Paris, chez Lacaze, rue du Croissant, 8; Beauvais, chez Prévost, rue du Châtel, 29.

ciennes, et disparaissent des tombeaux plus récents. Les vases eux-mêmes, ainsi que les autres objets d'arts, finissent par disparaître complètement des sarcophages aux formes moins antiques. Les usages païens s'en vont peu à peu. Nous constatons, dans les tombes les plus profondes, de nombreux vestiges des superstitions idolâtriques communes aux Romains et aux Germains. Mais nous découvrons en même temps, sur les vases comme sur les sarcophages, les symboles de la foi chrétienne.

CHAPITRE TROISIÈME.

LES ARMES.

Les *couteaux*, qu'on ne voit presque jamais dans les tombes des Gallo-Romains, abondent dans les sépultures de nos Gallo-Francs. Nos ancêtres tenaient tant à ces petits ustensiles, d'un usage quotidien, qu'ils avaient fait une loi spéciale et décrété de grosses amendes, contre ceux qui dérobaient leurs petits couteaux (1).

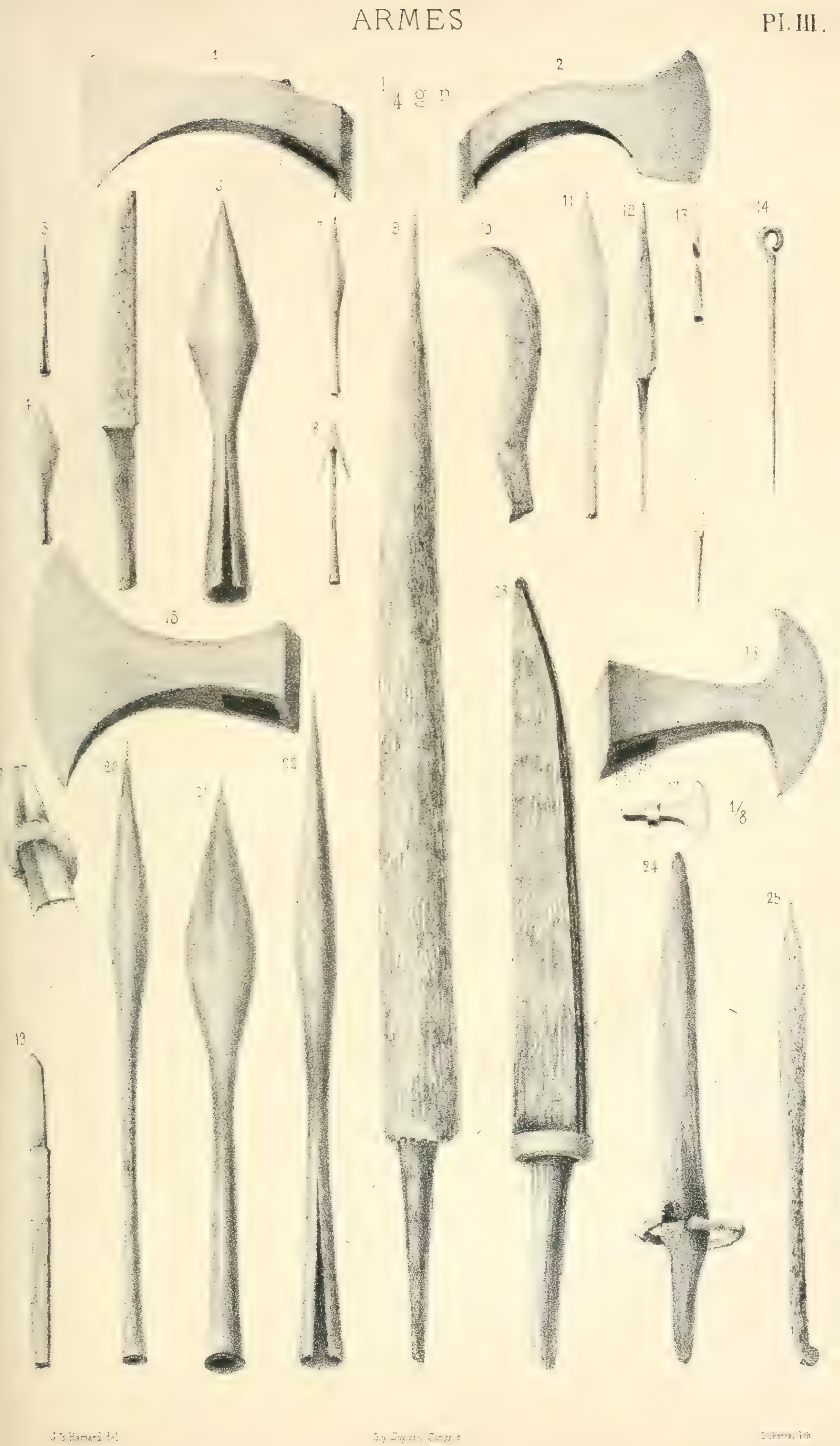
Tous ces instruments tranchants sont *en fer* et partant rongés par la rouille. Droits, pointus, coupant d'un seul côté, ils conservent généralement une soie plus ou moins écourtée, qui se fixait dans un manche de bois ou de corne, comme nos couteaux de table. (Pl. III, fig. 5 et 25.)

Ils ne se fermaient jamais et ne pouvaient se porter que dans un étui de cuir suspendu *à la ceinture*. Les civils et les guerriers s'en servaient également. Les soldats le portaient dans une petite gaîne fixée sur le fourreau des grandes armes. Et souvent ces petites lames se trouvent soudées par la rouille sur le fer des coutelas (2). Deux fois il s'en est rencontré aux pieds des morts, mais c'était à l'extrémité d'une arme qui était privée de son fourreau, ou dans un étui qui avait dû être suspendu. Dans ce dernier cas, l'une des deux boucles étamées du ceinturon n'avait plus qu'un ardillon brisé (18 avril 1878).

---

(1) *Si quis cultellum alienum furaverit sexcentis denoriis, qui faciunt sol.* XV, *culpubilis judicetur. Legis salicæ*, tit. XXIX, art. XII.

(2) Sépult. 28 avril, 10 septembre 1878, etc.


1/4 g n
1/8

Les femmes elles-mêmes portaient le couteau à la ceinture (1), aussi bien que les hommes. Dans bien des tombes, qui n'étaient meublées que de quelques objets, le couteau ne faisait pas défaut. Très-souvent il se retrouve posé, avec le vase funéraire, sur les ossements refoulés aux pieds, dans les sarcophages usurpés.

Les *dimensions* varient beaucoup. Les plus courtes lames n'ont guère plus de 10 à 14 centimètres de longueur, sur 2 ou 3 de largeur. Ce sont les proportions de nos couteaux ordinaires. Ce sont aussi les proportions qu'on retrouve habituellement dans nos couteaux de tombeaux. (Pl. III, fig. 12.)

D'autres, plus effilés, portent de 18 à 24 centimètres de longueur totale et de 13 à 32 millimètres de largeur. Les lames atteignent alors les dimensions de nos couteaux à découper.

Certains couteaux présentent une lame très-pointue, de 15 centimètres de longueur et 3 de largeur. (Pl. III, fig. 11.) Ce sont des *poignards* assez épais pour porter un coup vigoureux. Le nom de poignards est même donné, par certains archéologues, à tous les couteaux mérovingiens.

L'un d'eux a la forme de nos poignards modernes : une lame allongée, étroite comme une feuille de laurier (14 cent.-25 mill.), une pointe effilée sur la ligne médiane et une soie de 15 centimètres, avec manche muni d'un bouton. (Pl. III, fig. 25.)

Ces couteaux de dimensions diverses nous les retrouvons en Picardie, en Normandie, en Bourgogne et dans toute la France; en Suisse, en Belgique, dans le Luxembourg, en Allemagne, en Angleterre, en Scandinavie. Leur usage si fréquent et la façon de les porter viennent du nord et se sont introduits dans nos contrées avec les Barbares.

I. En prenant de plus fortes proportions, les couteaux-poignards deviennent des coutelas, des sabres, que les Francs appelaient *scramasaxes* (2).

---

(1) Cf. M. Baudot, p. 147; M. Cochet, *La Normandie sout.*, p. 238, etc.

(2) *Regem nostrum* (*Clodoveum*) *vita et imperio spoliare meditantes* (*Gothi*), cultellos permaximos, *quos vulgariter* scramsaxos, *corrupto vocabulo, nominamus, palliis contexerunt. (Rorico, Gesta Francorum*, lib. IV.) Le mot *scramasax* est formé des mots teutons *scriman* (combattre) et *sahs* (couteau).

Nous en avons dont les lames portent 25 centimètres de longueur sur 3 de largeur. (Pl. III, fig. 24.) Nous en voyons aussi qui atteignent près de 70 centimètres de longueur totale et 4 ou 5 de largeur. Leur épaisseur va jusqu'à 12 millimètres. Ce sont vraiment, comme on l'a dit, « des armes d'une puissance effrayante. »

Il fallait des bras vigoureux pour les manier pendant les heures de combats. Le plus beau de nos scramasaxes pèse 650 grammes. Il en est qui ne pèsent pas moins d'un kilogramme. C'est évidemment à raison de leur poids, que ces armes ont des soies de 14 et de 17 centimètres de développement. La poignée était en bois, et pour quelques-unes, des plus petites, en corne. Il en reste des débris sur quelques spécimens.

Les *fourreaux* ont laissé de nombreuses empreintes sur les lames des scramasaxes. Ils ont dû être formés de deux feuilles de bois recouvertes de cuir et réunies par de petites bandes de fer (1).

Un de nos petits coutelas porte, à la naissance de la soie, une traverse qui offrait un point d'appui à la main du guerrier. L'un de nos plus grands scramasaxes a conservé, avec les débris de la poignée, un anneau de fer, large de 22 millimètres et de forme ellipsoïde, qui devait singulièrement consolider l'emmanchement. (Pl. III, fig. 23.) Les autres sabres mérovingiens avaient sans doute de semblables liens de fer, pour rattacher la poignée à la soie (2). (Pl. III, fig. 24.)

L'un des plus grands a une soie plate, large de 4 centimètres sur tout son développement et légèrement arquée (8 avril 1879).

Dans les soixante-cinq tombes qui nous ont fourni des armes (juillet 1879), il s'est rencontré treize de ces grands couteaux de guerre. Londinières et Envermeu en ont donné jusqu'à vingt. Charnay en avait procuré jusqu'à deux cents. Son heureux explorateur en concluait que le scramasaxe « était certainement l'arme de guerre principale et habituelle des Barbares (3). »

---

(1) Cf. M. Baudot, p. 47.

(2) Cf. *Ant. de l'Aisne,* II, 155 ; *Les Sépult.*, etc, p. 126.

(3) M. Baudot. p. 117. — M. Cochet : *La Normandie souterr.*, p. 237.

Dans la plupart des localités, les scramasaxes n'étaient pas relativement plus nombreux. Mais on les trouve partout où les envahisseurs de la Gaule se sont établis : dans le Luxembourg, la Lorraine, la Champagne, la Bourgogne, la Suisse, la Normandie, la Picardie. On les retrouve également en Angleterre, et leur nom rappelle celui des Saxons. (1).

Plusieurs de nos scramasaxes de Hermes présentent deux, trois et même quatre *rainures*, creusées sur les deux faces des lames, parallèment au dos, dans toute la longueur des coutelas. L'une de ces rainures, plus profonde que les autres, porte, dans un spécimen, 1 centimètre de largeur.

C'est à ces armes caraxées qu'on avait plus particulièrement réservé le nom de scramasaxes. (Pl. III, fig. 23.)

Quelques archéologues ont supposé que les rainures de ces scramasaxes étaient destinées à recevoir des incrustations de cuivre ou de bronze. On n'a jamais découvert trace de la moindre de ces incrustations sur aucun de ces couteaux, et nul historien n'a fait mention d'un travail de ce genre exécuté sur une arme caraxée (2).

Cependant les chroniqueurs français ont parlé des scramasaxes.

Lorsque Frédégonde voulut faire assassiner Sigebert, roi d'Austrasie, son beau-frère, elle « prescrivit de fabriquer deux cou-« teaux de fer, qu'elle avait aussi ordonné de caraxer plus pro-« fondément et d'infecter de *poison*, afin que si le coup n'était « pas mortel, et ne tranchait pas les fibres vitales, le poison « lui-même arrachât plus promptement la vie (3). »

Déjà, en 586, par les ordres de Frédégonde, deux assassins avaient frappé l'évêque Prétextat, dans sa cathédrale de Rouen, « avec de forts couteaux, qu'on appelle vulgaire-

(1) *Ipse brevis gladius apud illos* saxa *vocatur;*
Unde sibi saxo *nomen peperisse notatur.*
(Godefridus Viterbiensis, apud Du Cange.)

(2) Cf. M. Baudot, p. 146 ; M. Cochet, *La Normandie souterraine* p. 311.

(3) *Fredegemdis duos cultros ferreos fieri præcepit, quos etiam caraxari profundius et veneno infici jusserat, scilicet si mortalis adsultus vitales non dissolveret fibras, vel ipsa infectio vitam velocius extorqueret.*
(Hist. Franc., lib. VIII, cap. XXIX.)

« ment scramasaxes, qui avaient été infectés de poison (1). »

Appuyés sur ces passages de Grégoire de Tours, d'autres archéologues ont prétendu et répété, jusque dans ces derniers temps, que ces rainures étaient généralement des rigoles ménagées pour recevoir du poison. Mais l'historien des Francs n'avait parlé du dépôt de poison que dans des cas particuliers. Il n'en avait parlé que pour faire ressortir la scélératesse personnelle de Frédégonde, et cette circonstance n'eût rien prouvé, si l'emploi du poison, dans les rainures des scramasaxes, eût été un fait habituel. Les rainures étaient même si peu faites pour recevoir du poison qu'il fallut « les creuser plus profondément » et fabriquer deux scramasaxes tout exprès.

Les rainures sont, en effet, le plus souvent, excessivement étroites et superficielles. Ce sont de simples lignes que l'oxydation fait souvent disparaître, tandis que les poignards empoisonnés portent nécessairement des canaux larges et profonds. On a même trouvé des scramasaxes, qui étaient dépourvus de toute rainure. Quatre seulement, sur treize de nos sabres mérovingiens de Hermes, présentent de ces petits canaux.

Des rainures analogues sont visibles sur deux petits couteaux, dont les lames sont de 8 et de 14 centimères. Assurément ce n'étaient point des armes de combat, mais des instruments de table, et le possesseur n'avait pas intérêt à les empoisonner.

Aussi voyons-nous les archéologues les plus réfléchis abandonner peu à peu l'hypothèse gratuite et invraisemblable de l'empoisonnement des sabres caraxés (2).

II. Tacite disait des Germains : « Ils se servent rarement de glaives ou de grandes lances. Ils portent des hastes, qu'ils appellent, dans leur langue, des *framées* (3). » Ainsi donc, quatre cents ans avant l'invasion des Gaules par les Francs, la framée

---

(1) *Tunc duo pueri, cum cultris validis, quos vulgo* scramasaxos *vocant, infectis veneno, malefacti à Fredegunde regina, cum aliam causam se gerere simularent, utraque ei latera feriunt.*

(Hist. Franc., lib. IV, cap. XLV.)

(2) M. Baudot, M. Fleury, etc.

(3) *Rari gladiis aut majoribus lanceis utuntur, hastas vel ipsorum vocabulo frameas gerunt.* (*De mor. Germ.*, VI.)

était une haste à fer court, mais fort aigu, susceptible d'être employé de près comme arme de main, et de loin comme arme de jet. Telle est aussi la framée que les guerriers germains portent sur la colonne de Marc-Aurèle. C'était une petite lance. Mais, à l'époque mérovingienne, la multiplicité des formes et la variété des dimensions ne permettent plus de distinguer les framées d'avec les lances.

La *lance* ou framée est toujours une des armes les plus communes dans nos cimetières francs, soit en Normandie, soit en Picardie. C'est elle qui domine dans nos musées publics et dans nos collections particulières. Elle dominait dans nos sépultures mérovingiennes de Saint-Martin-le-Nœud et de Saint-Martin-Longueau (1).

Les tombes de Hermes nous ont fourni dix-huit à vingt lances proprement dites. Le nombre s'en accroit continuellement. Envermeu en a donné quarante, Londinières soixante-quinze. Nous ne désespérons pas d'approcher bientôt du premier de ces chiffres.

Ces fers de lance se retrouvent en nombre sur les bords de la Seine et de la Loire, de la Saône et de la Meuse, du Rhin et de la Tamise. La framée était donc restée l'arme de prédilection des peuples germains.

« J'ai trouvé à Charnay, disait M. Baudot, quarante fers de lances et pas deux exactement semblables. Si la forme est la même, c'est la longueur qui diffère. Le plus petit a 22 centimètres de longueur et le plus grand 76. Tous sont munis d'une douille, où s'emmanchait la hampe, retenue par un rivet qui traversait la douille, et dont les extrémités, dans quelques uns, sont ornées d'une tête de cuivre ronde et saillante. La partie supérieure est plus ordinairement myrtiforme, comme les lances d'aujourd'hui. Quelques-uns sont carrés, sans élargissement près de la pointe. Les uns portent, des deux côtés, une côte saillante, les autres sont unis et s'amincissent uniformément de chaque côté pour former le tranchant, sans présenter d'arête vers le milieu (2).

---

(1) M. Cochet : *Les Sépult.*, etc., p. 218. — Congrès archéol. de France, 1875, p. 139.

(2) *Mémoires des Antiquaires de la Côte-d'Or*, souvent cité, p 149.

Nos lances de Hermes offrent les mêmes variétés de formes et de dimensions. (Pl. III, fig. 6, 20, 21, 22.) Leur longueur ne dépasse point 52 centimètres (1). Six d'entre elles n'ont que 26 centimètres de longueur totale, 12 de douille et 3 de largeur. Ces petites lances ont la forme de feuilles de laurier ou de myrte. Sept autres, à feuilles plus larges et losangées, ont des douilles relativement plus longues. Leurs dimensions varient de 39 à 30 et 24 centimètres, dont 22, 18 ou 15 de douille d'emmanchement. La longueur moyenne n'atteint pas celle des lances de la vallée de l'Eaulne, qui est de 30 à 35 centimètres (2).

Notre moyenne baisserait encore, si nous ajoutions sept autres fers, qui ne diffèrent des précédents que par leurs dimensions. (Pl. III, fig. 3, 4, 7.) Leurs feuilles myrtiformes ou losangées n'ont au plus que 5 ou 6 centimètres de longueur sur 2 de largeur, et la douille ne dépasse point non plus 5 ou 6 centimètres. D'autres n'ont que 8 centimètres de longueur totale et 3 de lame.

La plus petite a seulement 65 millimètres de long, dont 25 de feuille et 1 centimètre de largeur. Nous arrivons donc insensiblement aux proportions de la *flèche* proprement dite. D'autres traits, de dimensions à peu près égales, ont été trouvés et qualifiés de flèches à Londinières et à Envermeu, à la Butte des Gargans, et à Charnay, à Sablonières et à Caranda. Ces flèches sont ordinairement disposées par paquets de trois, de cinq ou de six (3). Si donc les Francs ne se servaient point d'arcs dans leurs armées (4), ils s'en servaient apparemment pour la chasse. Mais nous ne trouvons jamais ces traits réunis en assez grand nombre, pour former la provision d'un carquois. Ils se présentent deux à deux à la ceinture. Nulle part non plus nous n'avons trouvé trace de ces étuis de bois ou de cuir, nécessaires aux archers des armées.

L'un des plus petits de ces dards (l. 0.07), à pointe épaisse et

(1) Dont 21 de douille, sur 35 millimètres de largeur.

(2) *La Normandie souterraine*, p. 282.

(3) Cf. *La Norm. sout.*, p. 286 et 386. — *Antiq. de l'Aisne*, II, p. 158 — M. Baudot, p. 153.

(4) *Agathias, Hist.*, l. II, 5.

courte (0.03), offre une petite douille (0.04) en torsade. (Pl. III, fig. 13.)

Si dans d'autres fouilles, comme celles de Charnay, on a compté beaucoup plus de fers de flèches, c'est que leurs explorateurs comprennent sous ce nom tous les traits en forme de têtes de lances, à douille ouverte ou fermée sur le côté, qui ont de 6 à 13 centimètres (1)

Nous n'avons recueilli qu'un seul fer de flèche, à fortes barbes longues de 3 centimètres. Peut-être même vaudrait-il mieux l'appeler simplement un dard barbelé. Il mesure 10 centimètres de longueur. (Pl. III, fig. 8.)

Il ne s'est trouvé non plus qu'une seule flèche barbelée dans les sépultures d'Envermeu et deux dans celles de Charnay.

Ces flèches barbelées avaient passé, dans l'esprit de quelques antiquaires, pour des angons. Il ne s'est pas encore rencontré, dans les fouilles de Hermes, de ces longues javelines armées de barbes, auxquelles d'autres archéologues réservent le nom d'angons.

Nous citerons seulement une arme, d'une puissance extraordinaire, qui présente quelque analogie avec les *lances à crochets*, auxquelles des savants voudraient appliquer aussi le nom d'angons. Le fer est quadrangulaire, et les arêtes ont jusqu'à 25 millimètres de saillie sur 10 d'épaisseur. La largeur totale est de 6 centimètres. La longueur de cette arme à quatre tranchants est de 26 centimètres. La douille, complètement fermée, n'a que 14 centimètres de long. Son pourtour, à la base, est de 12 centimètres. Deux pattes s'allongeaient par en bas pour rattacher cet énorme fer à la haste, dont le bois est encore engagé dans le gîte d'emmanchement. Deux appendices latéraux (0.03) rappellent les deux crochets qu'on a signalés à la base de certaines lances (2). Ils rappellent ceux de l'épieu de chasse des Romains, avec sa traverse (*mora*) et son large fer, *lato venabula ferro*, et le *sparus*, autre arme de chasse, muni de crochets. *Agrestisque manus armat sparus* (3). Des armes si pesantes n'étaient propres

(1) Cf. M. Baudot, p. 153.

(2) Cf. *La Normandie souterraine*, p. 283.

(3) *Æneid.*, lib. IV, 131 ; l. XI, 683. — *Ibib. Servius.*

qu'à éventrer un sanglier acculé par une meute de chiens.

La lance est une arme trop commune dans les sépultures de Hermes et autres lieux pour n'être pas une *arme de simple soldat.*

On la trouve ordinairement sur l'épaule droite. La haste est passée dans la main du mort. Le guerrier est encore au port d'armes. Une boucle de bronze à la ceinture et un vase vulgaire aux pieds composent souvent tout le mobilier du mérovingien armé de la lance (1). Rarement la framée était posée sur l'épaule gauche du guerrier franc. Elle n'était encore alors accompagnée que d'un petit couteau et d'un vase noir. D'autres fois la lance était placée aux pieds, la pointe en bas. C'était le signe du repos dans la mort. Mais c'était encore la même pauvreté autour du soldat inhumé (2).

Toutefois la lance n'était pas dédaignée des guerriers d'un grade élevé. Sur le châton de sa bague d'or, le roi Childéric portait une lance. Nous la retrouvons dans des tombes riches en objets d'art. Nous la retrouvons aussi associée à l'épée et à la hache des Francs de Hermes.

III. D'anciens écrivains ont confondu les framées des Francs avec leurs épées, qu'on appelait *spathæ* (3). Les scramasaxes ont aussi été appelés, par certains archéologues, des « épées caraxées, de courtes épées. » Mais les *épées* des Francs se distinguent des scramasaxes en ce qu'elles sont tranchantes des deux côtés. Aussi des écrivains les désignent-ils sous le nom de « sabres affilés des deux côtés. « Leurs lames sont plus fines et ne sont jamais caraxées. Les épées sont aussi plus rares que les scramasaxes. Il ne s'en est rencontré que quinze dans les sépultures de Charnay, qui ont fourni deux cents coutelas. Les tombes du Mont de Hermes, explorées jusqu'à ce jour, ont donné cinq épées contre treize scramasaxes.

« La rencontre d'une belle épée est encore une bonne fortune, » disait naguère le directeur de l'un de nos musées nationaux les

---

(1) Sépult. 14 janvier, 9 juillet 1878, 14 juillet 1879, etc.

(2) Sépult. 13 juillet 1878, 27 juin 1879, etc.

(3) S. Isidore de Séville : *Etym.*, lib. XVIII, cap. V, 3. — *Glossaire latin-français* de l'abbaye de Saint-Germain.

plus riches. Deux de nos cinq épées franques ne portent que 56 et 58 centimètres de *lame*. (Pl. III, fig. 9.) Leur largeur est de 5 centimètres. Ces épées sont les plus fortes et les plus courtes. Une troisième présente 65 centimètres de lame et 45 millimètres de largeur, La plus complète et la mieux conservée mesure 85 centimètres de longueur totale, dont 12 de poignée, avec le pommeau ou bouton terminal. L'épée mérovingienne trouvée à La Rue-Saint-Pierre n'avait pas moins de 88 centimètres. C'est la grande mesure des épées franques de la Picardie et de la Normandie (1). La longueur totale des épées de Charnay est aussi de 80 à 90 centimètres. Une seule des trois belles épées d'Arcy-Sainte-Restitue dépasse ces dimensions. Sa longueur est de 97 centimètres. Il y a donc peu de localités qui aient procuré des épées plus longues que les épées de Hermes.

Il est à remarquer que la *poignée* des épées mérovingiennes est relativement courte, et ordinairement beaucoup plus courte que celle des scramasaxes. La soie ne dépasse guère 10, 11 ou 12 centimètres, en comprenant le pommeau. Souvent, « la main n'avait pas plus de 9 centimètres et demi pour se loger entre la garde et le pommeau (2). »

Les soies conservent des débris du bois ou de la corne des poignées. Des lambeaux de cuir restent adhérents aux lames et montrent que les fourreaux des épées ressemblaient à ceux des scramasaxes (3).

« Plusieurs archéologues ont prétendu que l'épée à deux tranchants était particulière au cavalier. Je serais assez tenté de le croire, ajoute M. Baudot, à cause de sa longueur, qui pourrait peut-être embarrasser un fantassin, et de sa forme, qui se rapproche singulièrement de la latte en usage dans l'arme des dragons. Mais je n'ai pu constater ce fait dans mes découvertes, et je n'en ai vu nulle part aucune preuve positive. En tout cas, je

---

(1) Les deux épées de Londinières n'avaient pas plus de 80 et 82 centimètres. La plus longue des deux épées d'Envermeu en avait 85. L'épée de Misery (Somme) atteignait 87.

(2) M. Baudot, p. 148.

(3) Cf. M. Cochet : *La Normandie souter.*, p. 235. — M. Baudot, p. 148.

pense qu'elle devait appartenir aux *chefs,* car elle ne se trouve que dans des sépultures d'une certaine importance (1). »

IV. Nos Francs de Hermes s'armaient de ces haches, qui sont généralement appelées *francisques*. Ce nom leur était donné, même chez les Espagnols, au siècle de S. Isidore de Séville. (2). Les sépultures attestent, aussi bien que les historiens, que c'était une arme des Francs. Cependant on la trouve aussi chez les Burgondes de France et de Suisse, chez les Allemands des bords du Rhin, et même, quoique plus rarement, chez les Saxons des bords de la Tamise.

Nos historiens modernes supposent que la hache était l'arme principale des Francs. Elle n'est pas assez commune pour mériter cette qualification. Les cimetières francs de la Normandie n'en ont fourni que vingt-huit ou trente. Le musée de Beauvais n'en possède que cinq ou six provenant de Saint-Martin-Longueau ou de Saint-Martin-le-Nœud. Les fouilles de Hermes en ont donné quinze jusqu'à ce jour. Le nombre en est généralement moins considérable que celui des lances.

Il y a pour les haches comme pour les scramasaxes et les lances, à Hermes aussi bien que dans les autres localités (3), une grande *variété* dans les dimensions et dans les formes.

Elles se composent essentiellement d'un tranchant disposé en croissant, d'un corps aplati et allongé, enfin d'un talon presque carré, percé d'un trou de même forme pour recevoir un manche en bois.

Nous avons des haches *droites.* (Pl. III, fig. 15, 16, 17.) Le corps de l'arme et le talon se profilent sur le même axe. Le tranchant s'élève et s'abaisse également au-dessus et au-dessous de cet axe commun, et forme un beau croissant, décrit par le mouvement régulier d'un compas, dont une branche serait fixée au talon.

---

(1) Mém. cité, p. 148.

(2) *Quas (secures) et Hispani ab usu Francorum per derivationem* franciscas *vocant.* (*Etymolog.*, lib. XVIII, cap. VI, 9.) — *Chlodoveus, extensa manu*, franciscam *ejus terræ dejecit, quæ spatha vocatur.* (Aimoin : *Hist. Francor.*, lib. I, cap. XII.)

(3) M. Rigollot, p. 203.

On a signalé ce type dans quelques sépultures de la Picardie, de la Normandie et de la Champagne. Il a ses représentants dans le Luxembourg et en Angleterre. Néanmoins cette espèce est la plus rare. Le musée de Beauvais n'en renferme qu'un exemplaire informe. Le cimetière de Hermes nous a donné cinq haches droites.

La plus forte mesure 16 centimètres de longueur sur 16 de tranchant. La seconde 13 sur 13. La troisième, d'une longueur totale de 13 centimètres et d'une forme élégante, présente, au talon, un appendice saillant et prismatique (35-30 millimètres), épais d'un centimètre, destiné, ce semble, à briser des corps résistants, sans s'émousser comme les tranchants. (Pl. III, fig. 17.) Une nouvelle hache de même forme, et renforcée d'un appendice plus fort, vient de sortir d'une tombe d'officier, il y a quelques jours seulement. Une cinquième hache droite, longue à peine de 10 centimètres, a ses deux pointes coupées parallèlement à l'axe et son talon terminé carrément (0.04). Il règne donc une certaine diversité de dimensions et de formes dans les haches franques de ce premier type.

Les autres haches sont courbes, concaves en dessous et convexes en dessus. Le talon et le tranchant s'abaissent plus ou moins, (Pl. III, fig, 1 et 2.) Parfois l'arme décrit en dessous un arc de 9 centimètres d'ouverture sur 7 de profondeur. Parfois même cet arc dépasse le demi-cercle. Dans certains spécimens, le dos dessine une courbe simple et le taillant s'abaisse tout entier en dessous. Le plus souvent le tranchant se relève, par une seconde courbe plus ou moins prononcée, au-dessus du dos. Dans quatre de ces haches, la pointe inférieure du taillant a été retranchée par une section horizontale.

L'une de nos haches courbes porte 19 centimètres de longueur, 10 de tranchant, 6 sur 5 de talon. La plus petite, pour adulte, n'a pas moins de 15 centimètres de longueur, 8 de tranchant et 35-30 millimètres de talon. La plus forte pèse 12 hectogrammes; la plus faible 450 grammes. Il s'en est trouvé ailleurs de 1 kil. 500. Ces armes, en général, ne convenaient qu'à des bras vigoureux. Mais il y en avait, ce semble, de proportionnées à toutes les forces.

Ces diverses formes de haches ne s'accordent guère avec celle que les poètes et les historiens du temps semblent attribuer aux

francisques. A prendre leurs expressions dans la rigueur du sens littéral, la francisque aurait été une hache à deux tranchants, *bipennis* (1). Agathias ne donne pas aux Francs de Théodebert d'autres armes, avec l'angon et l'épée, que des haches à deux tranchants, πελέκεις ἀμφιστόμους. La hache à deux tranchants est presque inconnue dans les sépultures franques. C'est à peine si l'on a pu déterrer quelques spécimens de bipenne douteuse (2), et l'on se demande encore quelle forme de hache les historiens ont voulu désigner sous le nom de *bipennis*.

« Pour nous, disait l'abbé Cochet, la hache militaire indique un guerrier éprouvé, un homme formé à la vie des camps. Aussi ne l'avons-nous rencontrée que sur des sujets, dont les grands ossements trahissaient la force de l'âge, et qui d'ailleurs possédaient d'autres armes offensives, telles que l'épée, la lance, le scramasaxe ou grand couteau. Lorsque le Franc portait la lance et la hache, ces deux armes avaient toujours été jetées ensemble dans la fosse et mises aux pieds du mort, croisées l'une sur l'autre comme un trophée (3). »

Nous n'avons jamais trouvé la francisque et la lance croisées sur les jambes du guerrier. La hache d'armes reposait bien, dans une tombe, sur le tibia; mais la lance se dressait à côté de la tête (23 février 1878), ou se trouvait remplacée par trois fers de flèches.

Un autre guerrier (2 juillet 1879) avait sa *lance* renversée aux pieds. La *francisque*, au tranchant légèrement remontant et au talon fortement incliné, était posée au niveau de la ceinture. On y recueillit aussi, avec une boucle de métal étamé, la *flèche* barbelée signalée plus haut. Trois vases noirs complétaient ce mobilier funéraire, dans lequel les armes abondaient (11 juillet 1878).

C'est encore à côté du bassin, sur le flanc droit, que nous avons découvert cette autre *francisque* recourbée, à large tranchant, mais écornée par en bas. Et c'est sur l'épaule, du même

---

(1) Sidoine Appollinaire, carm. VIII, *Panegyric. Avit.* — Grégoire de Tours : *Histor. Francor.*, lib. II, cap. XXVII et XLII. — Frédegaire : *Hist. Franc. Epitomata*, XXVI.

(2) *La Normandie souterraine*, p. 306.

(3) *Ib.*, p. 231

côté, que s'allongeait une *lance* de 32 centimètres, myrtiforme, à douille très-étroite. Cette tombe se faisait d'ailleurs remarquer par la multiplicité d'objets et d'instruments réunis à la hauteur de la ceinture (8 février 1879).

Dans d'autres sépultures, les menus objets de la bourse faisaient quelquefois défaut. Le guerrier avait sa *francisque* à la hanche droite et sa *lance* sur l'épaule droite. Deux petites boucles étaient les seuls débris de la toilette du mort. Un vase était posé à la tête. Un autre, plus grand et orné d'une triple zone de zigzags, était placé aux pieds. C'est l'un de nos plus beaux vases mérovingiens (3 septembre 1878).

Un de nos guerriers, dont la sépulture était une des plus profondes, et dont le vase, en terre rouge, monté sur un pied annulaire, imitait le bol romain (*patina*), avait une *lance* renversée à ses pieds et sa *hache* posée sur l'épaule gauche. C'est le guerrier qui aurait été inhumé assis (4 mars 1879).

Le guerrier, dont la sépulture avait été chargée d'une masse de pierres, avait, avec sa hache de fer, une belle lance posée sur l'épaule gauche, et un simple couteau placé, avec une boucle en fer, sous la tête (18 juin 1879).

Dans une sépulture couverte d'une dalle horizontale et d'une autre verticale, le guerrier avait sa *hache* aux pieds et une *épée* de 63 centimètres à la ceinture, sans parler d'un *poignard* et d'un petit couteau, soudés ensemble par la rouille; des ciseaux, une monnaie, des boucles en bronze et d'autres objets déformés (29 mai 1879).

Un autre guerrier, enseveli sous un sarcophage, avait aussi, sur le côté droit de la tête, le vase en verre, sur le bas duquel un faisceau de filets blancs dessinait un élégant feston. Un vase en terre, à petit pied, à ventre haut et rebondi, surmonté d'un petit collet droit (h. 0.09, diam. 0.08), offre aussi des formes romaines, avec une décoration de feuillages liés et losangés, et d'autres ornements indéterminés. Ce guerrier des premiers temps mérovingens tenait, au côté droit de la ceinture, avec le couteau de fer, une petite *hache droite* dont le tranchant avait ses deux pointes abattues, et dont le talon, court, se terminait carrément. Au côté gauche se trouvait une *épée*, longue de 76 centimètres, dont la soie (l. 0.16) était terminée par un bouton et dont le fourreau portait encore des garnitures de bronze à l'entrée et

sur les côtés. Les armes étaient franques et les vases étaient plus romains (21 juillet 1879).

La multiplicité des armes se faisait surtout remarquer dans une sépulture visitée le 24 août 1878. A la ceinture, au côté droit, une *francisque* repose sur un grand *scramasaxe*. Une boucle en fer et un *couteau* les accompagnent. Sur le côté gauche, une *lance* se montre, la pointe en bas, aux pieds du mort, avec un vase en terre noire, de forme romaine.

Deux guerriers, qui portaient des *haches* à la ceinture, n'avaient, avec le couteau, que trois *fers de flèches* (2 et 22 juillet 1879).

Dans une sépulture, la *francisque* à fer épais et large, fortement arquée, écornée à la pointe inférieure, n'était accompagnée que d'un petit *coutelas* de 30 centimètres et de deux couteaux ordinaires. C'était encore une sépulture couverte de pierres plates, l'une horizontale et l'autre verticale (29 mai 1879).

Dans les cimetières francs de la Normandie, « le plus souvent les haches étaient seules (1). » Dans le cimetière contemporain de Hermes, c'est à peine si nous pouvons citer deux ou trois tombes, dans lesquelles la hache ne soit pas associée à d'autres armes. Encore ces tombes se font-elles remarquer sous d'autres rapports.

Dans l'une de ces sépultures, la *fracisque* était placée près de la tête. Un paquet d'ustensiles déformés par la rouille se trouvait, avec trois monnaies romaines, à la région de la ceinture. On ne distinguait, dans la masse, qu'un gros *couteau* (16 juin 1878).

Dans la tombe du guerrier au gâteau, la *francisque* gisait à droite du corps, et, comme dans la plupart des cas, à la hauteur des hanches. Aucune épée, aucun coutelas, aucune lance n'apparaissait ni à la tête, ni au côté gauche, ni aux pieds. Mais cette tombe se distinguait, comme les précédentes, par la variété des objets funéraires. C'était encore la sépulture d'un personnage qui devait occuper un rang élevé (27 mai 1878).

Ainsi donc, à en juger par la multiplicité des objets divers, et surtout par la multiplicité des armes qui l'accompagnent, la hache d'armes dénote ordinairement le tombeau d'un officier.

---

(1) *La Normandie souterraine*, p. 324.

V. Les guerriers francs se servaient peu de casques, encore moins de cuirasses (1). Les petits bassinets, pris par des gens inexpérimentés pour des casques, n'étaient que des débris de *boucliers*.

« Une armature en fer, comme on en remarque sur des boucliers romains, et que l'on appelle *umbo*, occupait le milieu. C'est une calotte plus ou moins bombée, qui présente, à l'intérieur, une cavité suffisante pour loger le poignet du guerrier. Celui-ci tient le bouclier au moyen d'une bande de fer creuse et arrondie, qui traverse la cavité, et est fixée par des rivets au bouclier lui-même par ses extrémités, plus minces et allongées. L'umbo est muni d'un bord plat, où l'on remarque quatre à cinq de ces rivets à larges têtes, qui servaient à fixer cet umbo sur le corps du bouclier (2).

Cette façon de confectionner les boucliers, avec une bosse en métal au centre, était de tradition chez les Barbares comme chez les Romains (3).

L'umbo, sorti des fouilles de Hermes (2 avril 1879), porte 14 centimètres de largeur et 8 de hauteur. La bordure de métal, qui le rattachait au bouclier, avait 4 centimètres. Elle conserve encore ses six clous à larges têtes étamées (2 centimètres), avec des débris de bois. La longueur des rivets mesure l'épaisseur de la planchette du bouclier. Cette épaisseur n'était que d'un centimètre. Mais quelle était la forme du bouclier? Avait-il la forme ronde de l'umbo? Avait-il la forme elliptique des écus du moyen-âge? On n'a pu le constater dans les sépultures de Hermes, pas plus que dans les tombes des autres cimetières mérovingiens. Nous n'avons d'ailleurs trouvé, jusqu'ici, qu'un seul umbo.

Aussi bien, les umbos sont rares. Il s'en est rencontré un à Misery, un à Verrières, près de Troyes, un à Londinières, trois à Envermeu, cinq à Charnay, deux à Selzen, deux dans les tombes gallo-franques du Luxembourg, douze dans les tombeaux saxons de Fairford (4).

---

(1) Agathias : *Hist.*, l. II, 5.

(2) M. Baudot, p. 145.

(3) M. Cochet : *Les Sépult.*, p. 230.

(4) *Mém. des Antiq. de Picardie,* t. X. — *La Normandie sout.*, 287, 292.

Le bouclier, arme défensive, ne servait qu'en temps de guerre. En temps de paix il n'était pas permis de le porter, non plus que la lance, ni la cuirasse, dans les assemblées publiques. Mais c'était le comble du déshonneur de laisser son bouclier sur le champ de bataille. Les Francs mettaient ainsi en pratique l'héroïque devise qu'une mère donnait, dit-on, à son fils en lui remettant son bouclier entre les mains : « Avec ou dessus ! » Accuser faussement un guerrier d'avoir abandonné son bouclier devant l'ennemi, c'était une atroce calomnie et la loi salique la punissait en infligeant de grosses amendes (1).

Le bouclier, en d'autres contrées, a été retrouvé avec l'épée (2) ou avec le sabre et deux lances (3). Le guerrier de Hermes avait, à son côté gauche, un gros couteau et une *épée* de 85 centimètres, dans son fourreau de cuir, avec sa bouterole de bronze et le bouton du pommeau. Aux pieds avait encore été déposé un fer de *lance* (28 centimètres, dont 14 de feuille). Une grosse boucle en alliage étamé complétait le mobilier de la tombe. C'était celle d'un chef.

VI. D'autres archéologues l'avaient constaté avant nous, il règne une grande *diversité dans les formes* et les dimensions des armes franques. Les nôtres, aujourd'hui, semblent toutes taillées sur le même patron, coulées dans le même moule. « Chez les Francs, la taille et la forme des armes variaient suivant les individus. Il est évident qu'il n'y avait rien d'officiel, ni de réglementé, dans les armes de ce temps; tout était libre et individuel (4). »

---

(1) *Si quis alteri imputaverit qood scutum suum projecisset in hoste vel fugiendo præ timore*, CXX *den., qui faciunt sol.* III, *culpabilis judicetur.* (*Liber legis salicæ*, t. XXXII, c. VI.) — *De armis infra patriam non portandis, id est scutis et lanceis et loricis. Ut nullus ad mallum vel ad placitum, infra patriam, scutum et lanceam portet.* (*Caroli Magni et Lud. Piicte Capitula*, lib. III, cap. IV et XXII.)

(2) M. Lindenschmit, de Mayence : *Sépultures de Selzen*, pl. VII et XII. — M. Wylie, *Fairford graves*, pl. dernière.

(3) A Verrières : *Société d'agriculture de Troyes;* 1853, p. 118.

(4) *La Normandie souterraine*, p. 282.

L'aspect du petit musée de Hermes et de tous les autres musées mérovingiens montre la justesse de cette expression d'Agathias le Scholastique, dans sa description de l'armée de Théodebert I[er] : *Arma, ut cuique suum visum erat, apparabant* (1). Chacun s'armait à peu près comme il le voulait.

S'il faut en juger par l'association des armes dans les tombes de Hermes et dans celles d'autres localités, les Barbares de l'époque mérovingienne auraient usé aussi d'une certaine *liberté* individuelle *par rapport au nombre des armes* qu'ils portaient (2).

Quoi qu'il en soit, ces épées, ces lances, ces scramasaxes exhumés de notre cimetière mérovingien, prouvent qu'une partie de la *population* vivait sous les armes. Il serait difficile d'en déterminer la proportion. Bien des tombes ont été bouleversées, dépouillées de leur mobilier militaire, remplacées par d'autres sépultures, à des époques où l'usage de l'inhumation habillée avait cessé totalement ou partiellement.

La position des lieux, la nécessité de garder et de défendre le passage du Thérain, le plus important et le plus fréquenté entre Beauvais et Mouy, suffirait pour expliquer la présence de ces hommes armés sur les pentes du Mont de Hermes. Mais « tous les cimetières francs, saxons ou burgondes montrent des morts armés de toutes pièces et parés comme pour une grande revue militaire (3). » Ces hommes de guerre se montrent partout, comme à Hermes, fidèles aux mêmes traditions, animés du même esprit, chacun à son poste et en son rang, l'épée ou le sabre au côté,

---

(1) *Agathiæ scholastici, de Imperio et rebus gestis Justiniani imperatoris, libri quinque*, lib. II, c. V.

(2) Dans le cimetière de Selzen, les armes se trouvaient distribuées et associées comme il suit :

1° Un grand couteau.

2° Un fort couteau et deux javelots.

3° Une lance et un javelot.

4° Une grande épée seule. — Une épée et une forte lance. — Une grande épée, une lance, un fort couteau et deux javelots.

5° Une francisque et un couteau. — Une francisque, un grand couteau et une lance. — Une francisque, un très-grand couteau, une lance et un javelot. (M. Rigollot, p. 207.)

(3) M. Cochet : *Le tombeau de Chitdéric*, p. 61.

la lance ou la francisque à la main, prêts à se lever encore pour les combats, à la voix de leurs chefs.

Rien ne justifie mieux le caractère belliqueux de nos aïeux, tel que les historiens et les poètes nous l'ont dépeint dans leurs récits et dans leurs chants, quand ils nous montrent les Francs « agitant dans les airs leurs haches rapides et frappant avec pré- « cision à l'endroit prévu. C'est un jeu pour eux, disait Sidoine « Apollinaire, de faire tournoyer leurs boucliers, et, dans leur « course bondissante, de devancer de vitesse le javelot qu'ils « viennent de lancer et de tomber sur l'ennemi avant le trait. Dès « leurs jeunes années, ils sont épris d'un amour précoce pour « les combats. Lorsqu'ils sont accablés par le nombre ou par la « position de l'ennemi, ils succombent sous les coups de la « mort, sans ressentir les émotions de la peur. Ils restent sur « place sans être vaincus, et leur courage semble survivre à « leur dernier soupir (1). »

« A cet enfant (de douze à quinze ans), qui n'a pas eu le temps de devenir un guerrier, ses parents ont donné, comme parure virile et mortuaire : 1° un scramasax long seulement de 50 centimètres, dont 33 pour la lame et 17 pour la poignée, la pointe tournée vers les pieds, le tranchant contre la cuisse gauche; 2° un petit poignard posé sur l'abdomen, et 3° un petit pot noir aux pieds (2). »

Ce petit guerrier mérovingien s'est retrouvé dans le cimetière de Hermes, le 11 février 1879. Il avait à la ceinture sa petite francisque, courbe, à taillant descendant, longue seulement de 11 centimètres et large de 5. A côté avaient été posés deux petits javelots de bronze et un petit couteau en fer. Aux pieds, deux

(1) *Excussisse citas vastum per inane bipennes*
Et plagæ præscisse locum; clypeosque rotare
Ludus, et intortas præcedere saltibus hastas
Inque hostem venisse prius; puerilibus annis
Est belli maturus amor; si forte premantur
Seu numero, seu sorte loci, mors obuit illos
Non timor; invicti perstant, animoque supersunt
Jam prope post mortem.
(*Sid. Apollinaris*, *carmen* v. Panegyricus Majoriano Aug. dictus.)

(2) M. Fleury, II, p. 143.

vases en verre excessivement mince prouvent que l'enfant appartenait à une famille d'un rang élevé.

Un autre enfant, dont le père n'était peut-être qu'un simple soldat, n'avait qu'une petite lance sur l'épaule gauche. Il n'attendait aussi que le nombre des années, pour prendre place dans les rangs des guerriers francs (27 juin 1879).

Puerilibus annis
Est belli maturus amor.

Les dépouilles mêmes des animaux découverts à côté des ossements humains accusent, aussi bien que les armes, le caractère belliqueux des Francs. Les mâchoires et les défenses de sangliers et de renards, qui apparaissent de temps en temps dans les sépultures, semblent être des trophées de chasse et révèlent dans les Francs un goût prononcé pour les exercices cynégétiques. Il se rencontre aussi, par intervalle, des dents et des mâchoires de chevaux. Les dernières fouilles (octobre 1879) ont même mis à découvert le squelette entier d'un cheval. L'animal occupait une place réservée, entre deux cercueils de pierre, dans une rangée de sarcophages. Pour ne point dépasser l'alignement, la tête était repliée sur le corps. Un encadrement de pierres formait une tombe distincte et séparée, analogue à celles qu'occupaient tant de morts. C'était sans doute quelque noble cheval de bataille, qui reposait à côté de son maître.

Toutes les armes de nos Francs de Hermes sont en *fer*. Mais, apparemment, elles étaient mieux trempées que celles des Gaulois; car ce sont elles qui ont triomphé des dernières légions romaines. Le choc de ces armes vaillantes a fait crouler le colossal empire, qui pesait si lourdement sur le monde. Il ne nous déplait pas de les retrouver dans les flancs de ce Mont de Hermes, sur lequel, selon nous, César campait encore la veille du jour où il écrasa le brave Corréus et l'élite des Bellovaques, dans une embuscade éventée par la trahison. Ce n'est pas sans une certaine satisfaction que nous voyons ces lances, ces épées, ces scramasaxes sortir de terre en face de ce Mont-César de Bailleul, où sont venues camper, à diverses reprises, ces troupes étrangères, qui ont tenu notre pays dans l'oppression pendant plus de cinq cents ans.

CHAPITRE QUATRIÈME.

LA TOILETTE DES MORTS.

Les Francs, comme les Gaulois et les Romains, emportaient dans leurs tombeaux une foule d'objets, dont ils s'étaient parés de leur vivant.

Les empreintes de tissus, qui se remarquent très-fréquemment sur les pièces métalliques, suffiraient pour prouver que nos aïeux descendaient tout habillés au fond de leurs sépulcres.

I. Leurs vêtements se fermaient sur la poitrine avec ces espèces de broches ou épingles à ressort, que nous appelons des *fibules.* « Nulle part elles ne sont plus communes que dans les sépultures franques, germaniques, saxonnes et burgondes. Partout où l'on a rencontré des sépultures de ces peuples, on a trouvé des fibules plus ou moins riches, plus ou moins belles, plus ou moins élégantes, mais toujours quelques-unes (1). »

Les unes sont *allongées* et les autres rondes.

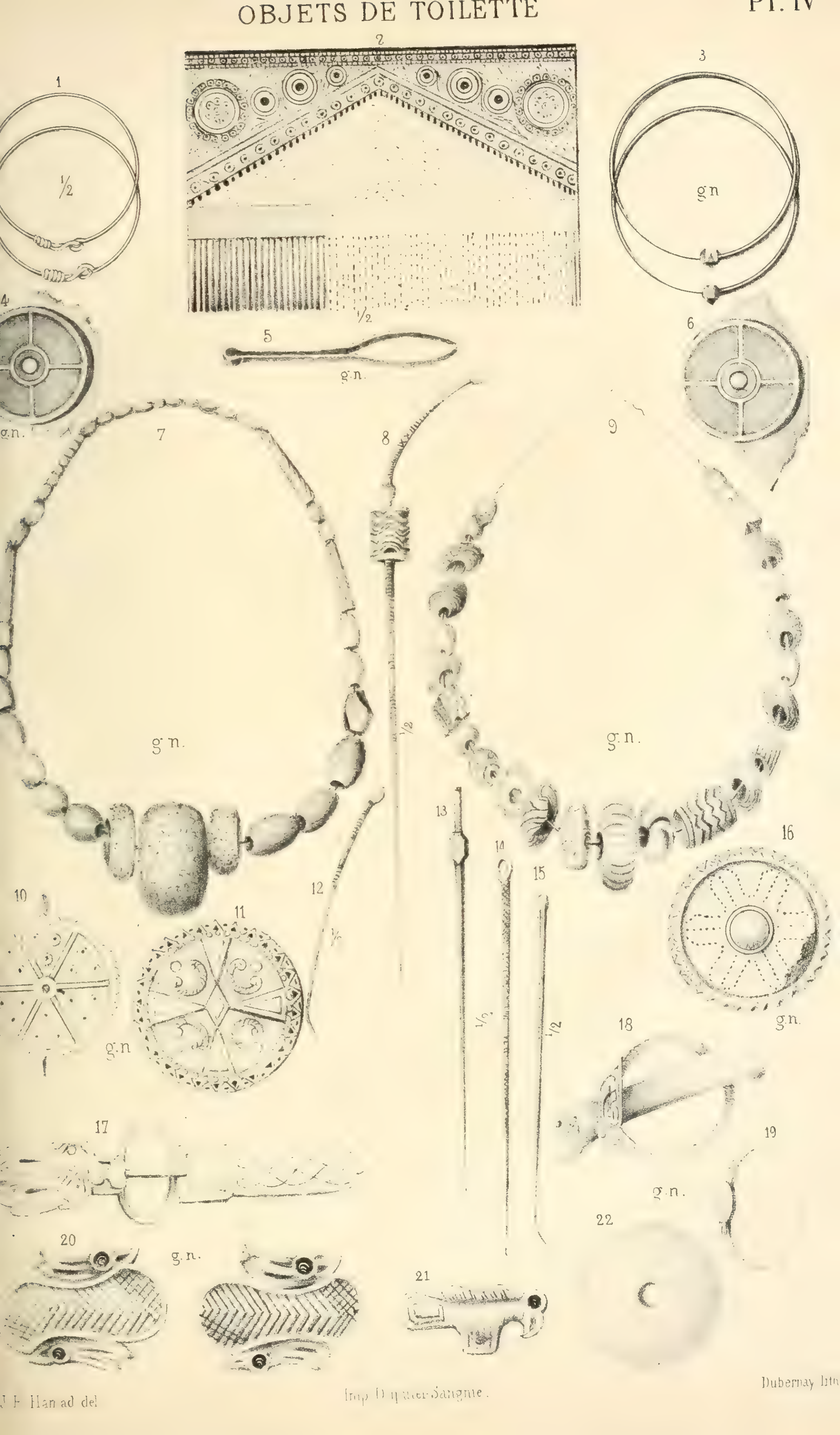
Les fibules les plus simples, dans les sépultures du Mont de Hermes, comme dans le camp du Mont-César de Bailleul, sont formées d'un seul fil, roulé en boudin, dont un bout figure une aiguille, et dont l'autre bout constitue la monture avec son crochet.

D'autres, en bronze, présentent une tige creuse, courbée au milieu en forme d'anse, ouverte en dessous, avec une petite charnière dans le haut pour l'épingle, et un crochet d'arrêt dans la partie inférieure. Des anneaux simples et des lignes de points en font toute l'ornementation. (Pl. V, fig. 3.)

Dans d'autres spécimens, la monture, également ansée, se termine par deux petites plaques en losange, ornées, aux angles et dans le champ, d'annelets percés, qui se prolongent sur la courbure de l'anse. (Pl. V, fig. 5 et 6.)

Cette autre fibule, ansée comme les précédentes, est surmontée

(1) *La Normandie souterraine*, p. 264.



J. F. Han ad del. Imp. Duquet-Sangnie. Dubernay lith.

d'un chapeau triangulaire, également décoré d'annelets percés, aux angles et dans le champ, et d'une lisière de grènetis sur les bords. La queue, plus allongée, large et plate, prend la forme d'un rectangle chargé aussi d'annelets dans le champ et de grènetis sur les côtés. (Pl. V, fig. 4.)

Parmi nos fibules ansées, il en est dont la tête et la queue affectent une forme d'éventail. L'anse est ornée de zigzags, mais les annelets percés reparaissent encore sur les appendices terminaux. (Pl. V, fig. 2.)

Mais plus fréquemment la partie supérieure représente une espèce de main, dont les contours, arrondis en cintre ou arqués en ogive, sont munis de trois ou cinq rudiments de doigts. L'une d'elles, en bronze, se termine par une queue en losange allongé, bordé d'un cordon strié et couvert d'annelets. Toutes les ciselures en relief sont argentées; tous les creux sont dorés. (Pl. V, fig. 7.) Deux autres fibules digitées, en argent et dorées dans les creux, finissent en queue étroite, ornée sur les côtés, ainsi que la paume de la main, d'un filet ondulé. (Pl. V, fig. 16.) Mais les annelets reparaissent en file sur la ligne médiane de la queue. C'est décidément un motif d'ornementation préféré sur les fibules des Mérovingiens.

Deux fibules, plus petites, mais non moins intéressantes, présentent chacune deux têtes greffées, aux deux extrémités d'un corps en forme de serpent court et rayé. Un grenat figure un œil rouge sur chacune des têtes de l'animal. (Pl. IV, fig. 20.) Les similaires se sont montrés dans la Seine-Inférieure, l'Aisne, la Marne, etc. (1).

Plus souvent la monture de la broche est transformée en oiseau à bec crochu, dont les dimensions ne dépassent guère 25 millimètres. Est-ce un aigle? Est-ce un toucan? Est-ce un perroquet? Il n'y a de caractéristique, dans ces petits oiseaux, que la forme et le volume du bec. On est convenu de les appeler du nom vulgaire de *perroquets*. Ils portent ordinairement un œil de grenat. Le corps, les ailes, les pattes sont de bronze ou d'argent doré.

---

(1) M. Cochet : *Les Sépult.*, p. 195. — M. Moreau : *Album de Caranda*, pl. XXXVI. — M. Fleury, II, 176. — *Congrès archéol. de France*, 1875, p. 136, etc.

L'un d'eux est privé de l'œil rouge et son corps est couvert d'un pointillé. Un autre a l'œil de grenat si gros, qu'il forme tout le volume de la tête. (Pl. IV, fig. 21.)

Le premier perroquet de Hermes avait été découvert, le 25 juin 1879, dans une tombe située à 35 centimètres au-dessous d'une autre sépulture. L'oiseau était de bronze. Le lendemain il s'en rencontrait un second, en argent, dans la tombe d'une jeune fille. Les jours suivants, d'autres perroquets apparurent dans d'autres tombes d'enfants et d'adultes; quelques-uns avec des grenats non seulement à la tête, mais sur le corps et sur la queue.

Les perroquets mérovingiens se sont montrés en nombre dans les cimetières d'Envermeu, de Longavène, de Caranda, de Sablonières, d'Oyes, de Brochon, de Nordendorf, etc. On retrouve également ces petits oiseaux, gracieux et coquets, dans les monuments figurés du VII[e] et du VIII[e] siècles (1).

Une petite fibule en bronze représente un simple losange, complètement plat, dont les angles sont accostés chacun de deux anneaux pleins et saillants. Sur un second exemplaire, des grenats sont insérés dans les anneaux (2). Mais le plus souvent les fibules complètement plates, et surtout les fibules chargées de verroteries, prennent la *forme circulaire.*

Deux rondelles en bronze, pleines, à six rayons striés, ne présentent pour tout ornement que des annelets frappés dans les interstices et sur le bouton central. (Pl. IV, fig. 10.) Elles portent en dessous l'épingle, la charnière et le crochet. L'une de ces rondelles (diam. 0.033) est centrée d'une verroterie transparente, en forme de cabochon, et les six rayons enveloppés de six folioles dessinées par des lignes de points. (Pl. IV, fig. 16.) La circonférence de ces fibules de bronze est ordinairement chargée d'un zigzag, autre motif d'ornementation très-fréquemment employé dans les objets de toilette mérovingienne.

Des fibules rondes, parfois plus petites, mais toujours plus riches, se composent de deux disques de métal, dont l'un sert de support aux pièces de l'agrafe, et l'autre reçoit les ornements. L'intervalle est rempli par un mastic très-dur.

---

(1) M. Fleury, II, 124, etc.

(2) Cf. *Congrès archéolog. de Châlons*, 1875, p. 136; Caranda, etc.

Deux petites fibules de ce genre (diam. 0.018) sont couvertes de quatre grenats cloisonnés d'argent et entourés d'un cercle de même, qui rayonnent autour d'une petite verroterie centrale. (Pl. IV, fig. 4 et 6.) Deux autres fibules, de même forme et de mêmes dimensions (diam. 0.020), sont ornées, au centre, d'une spirale en forme de limaçon d'argent. Dans d'autres spécimens, les grenats, toujours cloisonnés d'argent, sont plus nombreux et dessinent des roues à huit rayons (diam. 0.020). Un ovale pointu, espèce de cœur (0.025-0.013), se compose de cinq tablettes, de même substance, enchassées dans des compartiments de formes diverses.

Le plus beau bijou de ce genre (Pl. IV, fig. 11) est une rondelle d'argent, rivée par cinq clous de même sur un fond de bronze, et décorée de quatre grenats triangulaires, qui rayonnent, disposés en croix et sertis d'argent, autour d'un cinquième grenat central losangé. Les intervalles sont occupés par des filigranes gracieusement contournés en demi-cercles pommetés. Le tout était encadré dans un rebord saillant, chargé de zigzags bien conduits. L'artiste avait travaillé cette pièce avec amour et habileté.

Ces grenats de Syrie, mis en œuvre par les Francs et par les Bourguignons, ont été taillés en tablettes, admirablement polis des deux faces et coupés à la meule, qui a laissé sa trace sur les bords. Un petit paillon en argent, fortement doré ou gaufré, était placé en dessous pour donner plus d'éclat à ces tablettes minces et transparentes. De légères cloisons, d'or ou d'argent, étaient soudées sur le fond, et les pierreries fixées en serticlos ou sertissure rabattue, sans griffe ni pointillé (1).

Les fibules servaient donc aux Francs aussi bien qu'aux Romains et aux Gaulois, pour rattacher et retenir leurs tuniques et leurs manteaux. Les Francs tenaient cet usage des Germains, et il subsistait encore du temps de Charlemagne. Le grand empereur se servait de fibules d'or (2).

---

(1) Cf. Baudot, mémoire cité.

(2) *Fibula aurea sagum astringente.* (*Eginhard:* Vita Caroli Magni). — *Tegmen omnibus (Germanis) sagum fibula aut, si desit spina consertum.* (Tacite : *De Mor. Germ.*)

Mais beaucoup de nos fibules mérovingiennes sont trop faibles pour retenir les bords d'un vêtement. D'ailleurs, la richesse du travail indique assez qu'elles étaient destinées à servir d'ornements plutôt que d'agrafes. C'est ainsi que les fibules à grenats et à perroquets, et même des fibules en bronze, signalées comme semblables, se sont retrouvées réunies deux à deux dans la même tombe et disposées symétriquement sur les côtés de la poitrine (1).

Parfois les fibules recueillies sur la même poitrine sont dissemblables. L'une est ansée, l'autre est ronde avec cabochon central; un fragment de rouelle, chargé d'un grenat, indique qu'un troisième ornement, du même genre, était découpé à jour (23 février 1878).

Dans d'autres cimetières, les fibules les plus riches sont reliées entre elles par une chaînette à mailles délicatement travaillées. Parfois la chaînette, attachée à une seule fibule, même commune, se termine par un crochet étroit et double, comme un petit fermoir de bourse, et pouvant se fixer dans les vêtements. On dirait une chaîne de sûreté. Dans tous les cas, en se relevant sur la poitrine, en courbe gracieuse, la chaînette formait elle-même un nouvel ornement, comme celles de nos montres d'or et d'argent (2).

Une chaînette de ce genre a été trouvée, dans une tombe de Hermes, avec une fibule et un double crochet d'attache ou de sûreté.

D'autres décorations, découpées à jour, dont les ornements sont gracieusement contournés, avaient un caractère plus difficile à déterminer. Munies d'une bélière ou d'une aiguille, elles devaient se fixer aussi sur la poitrine et s'attacher aux vêtements. On en avait signalé à Charnay. Arcy-Sainte-Restitue a produit un croissant d'or, au centre et aux cornes duquel étaient suspendues de petites boules d'or (3).

---

(1) Cf. *La Normandie souterraine*, p. 265, 379, etc. — M. Baudot, p. 267, 268, 678, etc. — Hermes : 28 août et 10 septembre 1878.

(2) *Congrès archéol. de France*, 1875, p. 146. — *Mémoires d'antiq. de la Côte-d'Or*, t. v, p. 679.

(3) M. Baudot, p. 195, pl. xviii, 18. — M. Fleury, ii, 245. — Cf. *Revue belge de numism.*, 1842, p. 94.

Le Mont de Hermes nous a donné aussi une décoration du Croissant, en bronze doré, terminé par deux têtes d'oiseaux à bec ouvert, avec aigrette pointue. (Pl. V, fig. 1.) Elégamment découpé à jour et finement quadrillé, ce croissant est encore chargé d'annelets libres ou engagés dans une chaîne de losanges. Au centre est suspendue une autre décoration, d'un travail encore plus délicat, qui représente un quatrefeuille, espèce de rose en croix. La grande décoration se rattache, par une chaînette, à une épingle guillochée (long. 0.135), qui devait se fixer aux vêtements du personnage (27 septembre 1878).

Cette décoration a été recueillie à quelques centimètres au-dessus d'un sarcophage réoccupé, et auprès d'un de ces paquets d'objets divers, que nous retrouvons habituellement à la ceinture des guerriers.

II. Nos Francs de Hermes aimaient aussi à se parer de *perles*. Ils en portaient de toute matière et de toute forme. Ils en avaient en verre pur et en pâte de verre, en verre limpide et en verre coloré, en mastic, terre cuite, ambre, pierre et craie. Ils en fabriquaient de simples, de doubles, de triples, de polyédriques, de cylindriques, de sphériques, unies ou godronnées, renflées ou aplaties. Ce sont de petits grains, de petits tubes, de petits tambours, de petits dés, de petits anneaux, etc. Vous y retrouvez tous les caprices de l'imagination et du hasard.

Les Francs travaillaient et coloraient avec habileté les matières vitreuses, pour en faire des ornements de toilette. Une de ces perles, la première découverte, semble avoir été faite d'un bâton de verre transparent, ramolli à la lampe de l'émailleur, et roulé en anneau sur un axe cylindrique. Les deux extrémités du petit tronçon pâteux ont été repliées et aplaties du même côté. Pour régulariser le contour, une languette de verre fondu a été accolée sur le côté opposé. Les Mérovingiens maniaient donc le verre comme une pâte de mastic, mais ils fabriquaient peu de grosses perles en verre pur.

Pour faire produire à leurs perles, en pâte de verre, des effets de différentes couleurs, les fabricants creusaient, sur les bords et les surfaces, des sillons circulaires et ondulés et les remplissait de mastic chargé de couleurs plus vives et appropriées. De là vient qu'au lavage les couleurs s'en vont avec le mastic, et ne

laissent, entre les mains de l'amateur déconcerté, qu'un objet dégradé. Plongées seulement dans une légère dissolution de gomme, les perles en verre et en émail reprennent la vivacité de leur coloris.

On peut alors juger de l'effet que devait produire les filets, cercles, ondulations, zigzags, dents de scie et croix en X, qui couraient sur les bords et les surfaces des cylindres, des cubes, des grains, etc. Le blanc, le jaune, le rouge, le vert, le bleu, le noir alternaient capricieusement. Les couleurs vertes et jaunes, appliquées sur des grains légèrement aplatis, les faisaient ressembler à des boutons d'immortelles à deux calices opposés.

« Certains de ces grains sont restés très-transparents; ce sont les unicolores rouges, verts et bleus; ce qui tendrait à faire croire que l'*opacité générale* de la matière tiendrait au procédé d'introduction de la pâte vitreuse ou argileuse ou du mastic, dont se composaient les ornements incrustés : cercles, spires, zigzags, étoiles, ponctuations, végétations, qu'on incrustait plus ou moins profondément dans le verre du grain, amené à la température nécessaire pour qu'on y pût tracer les stries ou gîtes de ces pâtes multicolores, et auxquelles le verrier savait donner des formes parfois assez compliquées, très-nombreuses et originales (1). »

De grosses perles se retrouvent *isolées* sur la poitrine de quelques morts, ou tombées sur le côté du corps. On avait recueilli une perle, « en terre verte émaillée, » dans la tombe de la mère aux deux jumeaux. Il s'en est rencontré trois ou quatre autres, en craie blanche, forme de petits tambours, sur la poitrine d'autres défunts et même sur des poitrines de guerriers. La sépulture par incinération, qui semblait être celle d'un soldat franc, renfermait une grosse perle, en pâte blanche, de forme cylindrique (2-1 centimètre).

Ces grossiers bijoux étaient-ils portés par les vivants, en guise de talismans? Les archéologues sont généralement portés à faire de ces suppositions. Lorsque nous sommes embarrassés pour rendre raison d'un objet, nous disons : C'est un amulette, et nous croyons avoir tout dit. Mais des perles de même forme et

---

(1) M. Fleury, II, 180.

presque de même volume se retrouvent dans des colliers, qui ne sont évidemment que des ornements de toilette. D'ailleurs, les morts de Hermes et des autres sépultures mérovingiennes portent, indifféremment, ou de grosses perles isolées ou des colliers (1). Cependant les colliers ne sont pas précisément des amulettes.

Telle dame, qui portait une grosse perle marbrée sur la poitrine, portait en même temps deux perles de moyenne dimension à chacun des deux bras, les unes en verre et les autres en pâte noire avec filets.

On a trouvé aussi, aux bras, de grosses perles isolées : l'une, en pierre, ornée de godrons; l'autre, en terre cuite, percée d'un trou large et oblique. Etaient-elles tombées de la poitrine? Les portait-on au poignet en guise d'amulettes?

Faudrait-il donc considérer aussi comme un amulette ce fragment d'ivoire informe, de 7 centimètres, plat, percé, et encore suspendu à un fil de laiton, trouvé dans une tombe bouleversée, qui renfermait aussi un étui ou manche en os d'un travail délicat? L'ivoire était une substance rare, et les peuples sauvages ou barbares aiment à se parer de tous les objets rares et curieux qui leur tombent sous la main.

La même raison suffit pour expliquer le port des grosses perles isolées, comme simples ornements. Nous ne voulons pas nier cependant que des distinctions honorifiques ne fussent peut-être attachées par les Francs à quelques-unes de ces décorations.

Le roi Childéric avait aussi dans son tombeau une boule de cristal de la grosseur d'une petite orange. Il s'en est trouvé d'autres, du volume d'une noix, dans une sépulture mérovingienne de Picardie (2). Les unes étaient percées d'un trou, quelques autres, parfaitement unies, avaient conservé leur monture en or ou en argent. C'étaient des bijoux précieux.

Mais ou a-t-on vu que c'étaient « des amulettes, des talismans contre le sort et les mauvais esprits? » Les mandarins chinois

---

(1) Cf. *La Normandie souterr.* p. 293. — *Bulletin monumental*, t. x, p. 520.

(2) *Anastasis Childerici*, etc., p. 243. — M. Rigollot, mém. cités, p. 199. — M. Cochet : *La Normandie souterr.*, p. 386.

portent des globules de diverses couleurs en guise d'insignes. Les jeunes Romains portaient des bulles d'or et de cuir. On pouvait sans doute en faire des amulettes par superstition, mais elles étaient, par institution, des décorations, des distinctions sociales et honorifiques (1). Il pouvait en être de même chez les Francs.

Nous devons peut-être considérer comme des décorations analogues, de larges perles hémisphériques, en pâte émaillée, à fond noir d'un éclat résineux, à filets ondulés, de diverses couleurs, figurant des pétales de fleurs ou des mouvements de serpents. L'une est montée sur un anneau de bronze; l'autre est complètement libre. Toutes les deux sont percées au centre d'un trou en entonnoir, pour donner passage à un cordon de suspension ou d'attache.

Des archéologues plus positifs aimeront peut-être mieux faire de ces perles hémisphériques, comme des grosses perles doublement coniques, en terre cuite, des boutons analogues à ceux dont les Romains et les Romaines se servaient, pour rattacher et retenir sur leurs épaules leurs manteaux et leurs robes (2).

On a signalé de ces grandes perles hémisphériques à Sainte-Marguerite-sur-Mer, à Belleville-sur-Mer, à Envermeu, trois localités d'un département limitrophe de notre département.

Le plus souvent les perles étaient portées par les Mérovingiens, et surtout par les Mérovingiennes, sous forme de *colliers* et de *bracelets*.

Les vastes sépultures de Charnay ont donné vingt-quatre colliers complets. C'était plus qu'il ne s'en était découvert dans tous les cimetières francs de la Normandie. Caranda et Sablonières en ont fourni soixante-dix à leur infatigable explorateur (3). Les fouilles de Hermes en ont déjà mis plus de dix au jour.

Ces colliers offrent souvent un aspect bizarre. Les formes les plus dissemblables s'y trouvent rapprochées, comme au hasard. Il en est de même des couleurs et de la matière. En général,

---

(1) Rich : *Dict. des antiq. romaines et grecques*, v° *Bulla*.

(2) M. Baudot, p. 189.

(3) M. Baudot, pl. XVI, p. 185. — *La Normandie souterraine*, p. 369. — M. Fleury, II, 244.

les amateurs de ces ornements cherchaient à se distinguer par le nombre des éléments, aussi bien que par la vivacité et la variété des couleurs et des dessins. (Pl. IV, fig. 7 et 9.)

Les colliers de Hermes sont composés de 6, 12, 20, 25 perles de moyenne grosseur. Le dernier trouvé comprend, seul, plus de 150 petites perles; les unes, bleues et rouges, sous forme de petits cylindres; d'autres, vertes, grisâtres et brunes, en forme de petites lentilles; quelques-unes en or, sous forme de petits oves (1). A ces perles sont entremêlés de petits croissants de bronze. On a remarqué des croissants, de plus grandes dimensions, suspendus au collier de *phaleræ* de certains chevaux romains.

Nous retrouvons ces pendants, en forme de petites lunes, parmi les ornements des Mérovingiens. Ces croissants ont-ils rapport au culte de l'astre des nuits? Seraient-ils d'origine asiatique? Notre Mérovingienne de Hermes l'ignorait probablement elle-même (2).

Il était tout naturel qu'une Mérovingienne désirât être inhumée avec le collier ou le bracelet de perles qui avait été sa parure pendant sa vie. Les matrones romaines elles-mêmes se passaient cette fantaisie. Il y en avait qui réclamaient, par testament, la satisfaction d'être parées dans leur tombeau, ou sur le bûcher, de leur collier de perles à double tour (3).

Ce que les légistes de Rome ont consigné dans leurs répertoires de jurisprudence, les sépultures par incinération de Hermes l'attestent pour les dames, sinon gallo-romaines, du moins gallo-franques. C'est dans les cendres de l'une d'entre elles que nous avons trouvé la première collection de perles.

Le collier de perles était donc en vogue sous les rois mérovingiens; et ici les découvertes de Hermes, comme toutes les autres, servent de commentaires aux légendes des saints. Saint Germain d'Auxerre invitait l'humble bergère de Nanterre à ne point se

---

(1) Sépult. 10 septembre 1879.

(2) Cf. M. de Linas : *Le calice de saint Eloi à l'abbaye de Chelles* — Rich, v° *Phaleræ*.

(3) Papinien : *De servo alieno*, 113; *De legatis*, 1.

parer de colliers de perles (1). Ces colliers étaient les objets ordinaires de la vanité des sœurs de Geneviève. Le saint exhortait la sainte à élever son âme, jeune encore, au-dessus de ces frivolités.

Les grains d'*ambre* frappent et choquent souvent le regard par la bizarrerie de leurs contours. Plus ou moins arrondies, plus ou moins allongées, plus ou moins aplaties, coupées à facettes inégales, couvertes d'arêtes confuses, ces perles prennent toutes les formes, excepté les formes régulières. On dirait que l'ouvrier a eu peur de perdre quelques parcelles d'une substance précieuse à ses yeux. Il a craint de la profaner au contact des outils même du bijoutier. Il s'est contenté de la monter sur un fil de laiton pour la suspendre au cou. Il s'est trouvé des colliers, composés uniquement de perles d'ambre, dans d'autres cimetières mérovingiens (2). Le plus souvent ces grains sont réunis deux à deux, pour être portés au bras, ou confondus avec d'autres, de matière vitreuse, pour former des chapelets ou colliers (3).

Les grains d'ambre étaient aussi en honneur parmi les guerriers, qui reposent dans le polyandre de Charnay (4).

L'ambre servait aux incantations, dont la mode païenne survivait en dépit des condamnations du clergé. En énumérant les sortilèges et les superstitions, que les chrétiens devaient éviter, saint Eloi disait : « Que nulle femme n'ait la témérité de sus- « pendre des grains de succin à son cou. » — *Nulla mulier præsumat succinos ad collum dependere.* — Cette prohibition absolue met l'usage des colliers et des bracelets d'ambre jaune, au nombre des « sacrilèges coutumes du paganisme, que le saint évêque de Noyon s'efforçait d'abolir (5).

« Chez les Barbares, envahisseurs de la Gaule, disait M. Baudot, je ne connais pas d'exemple de collier en métal. Ils étaient tous

---

(1) *Ne margaritarum monilibus ornaretur admonuit.* (Bollandistes : *Acta sanctorum, 3 die januarii.*

(2) M. Fleury, II, 180.

(3) Cf. *La Normandie souterraine*, p. 317, 369, etc.

(4) M. Baudot, p. 260.

(5) *Vita S. Elligii a S. Audoeno scripta*, lib. II, cap. XV.

formés d'une réunion plus ou moins considérable de grains d'ambre, de verre transparent, d'émail, de terre cuite émaillée et non émaillée (1). »

Les chaînettes de bronze entraient néanmoins dans le système des ornements que portaient certains personnages mérovingiens. Il s'en est trouvé de longues de plus de 2 mètres, assez longues pour faire trois fois le tour du corps. Il s'en est trouvé une de 1 mètre 84 centimètres au cou d'un mort inhumé adens (2).

Le plus grand collier que les sépultures de Hermes aient fourni mesure 32 centimètres de diamètre. Il portait, par en bas, un double pendant de 18 centimètres et une grosse perle en pâte de verre de 4 centimètres d'épaisseur. Les chaînons de la circonférence et des pendants sont en fer, longs de 3 centimètres et recouverts d'une feuille de bronze ornée d'annelets.

III. La *toilette de la tête* exigeait ses ornements et ses instruments, aussi bien et plus encore que la toilette de la poitrine.

Il fallait des épingles pour soutenir les tresses ou les nœuds de la chevelure des Mérovingiens. Il s'en est trouvé ailleurs, à têtes de métal sphériques, de 5 à 8 centimètres de circonférence, dorées et composées de deux parties creuses remplies de mastic et soudées ensemble (3). Des globules de mastic, recouverts en partie d'une enveloppe métallique, paraissent être des débris d'épingles semblables, à l'usage des Mérovingiens, ou plutôt des Mérovingiennes de Hermes.

Il s'est rencontré à Envermeu, et surtout à Marseille-le-Petit, de belles épingles terminées par un oiseau à bec recourbé. Celles d'Envermeu étaient en argent. Celle de Marseille était d'or et guillochée dans sa partie supérieure. Le perroquet était décoré de grenats à la tête et aux ailes (4). Rien de comparable n'a encore été trouvé dans les fouilles de Hermes.

---

(1) Mém. cités, p. 185.

(2) Sur les dents, la face en dessous. M. de Gerville : *Essai sur les sarcophages.*

(3) M. Baudot, p. 191, pl. XIII, 14 à 17.

(4) M. Mathon : *Mém. de la Soc. Acad. de l'Oise*, t. III, p. 47.

Nous signalons cependant deux épingles en argent à tête ronde et une épingle en bronze finement ciselée. (Pl. IV, fig. 12.)

Mais à Hermes, les *aiguilles* semblent avoir suppléé les épingles. (Pl. IV, fig. 14, 15.) Nous en avons recueilli neuf entières, et des fragments de plusieurs autres. Ces ustensiles sont tous en bronze de l'époque et tous percés d'un chas. Leur longueur est de 65 à 90 millimètres. L'une de ces aiguilles, à pointe recourbée, a été recueillie, près de la tête, dans une tombe riche en objets de toilette, qui renfermait les deux fibules rondes à six rayons et trois grosses perles au bras, et que surmontait une pierre ornée de méandres et de figures. Nous en avons recueilli une semblable, à pointe recourbée, sur une tête, dans une sépulture qui ne renfermait que deux vases et un couteau (27 août 1878). Une autre aiguille, trouvée dans les cendres d'un guerrier, présente la même courbe que la précédente, et semble avoir servi aux mêmes usages. Une troisième (long. 0.07), à pointe très-fine, aussi recourbée à son extrémité, a été recueillie dans une tombe bouleversée (12 août 1878). Une quatrième (0.08), couverte de chevrons finement ciselés, reposait sur les débris d'une incinération, avec les perles d'un collier (12 novembre 1877).

Les trous, dont ces épingles sont percées, donnaient passage au fil ou cordonnet, qui reliait les diverses parties de ces luxuriantes chevelures (1).

Les *styles* retrouvés assez fréquemment dans les sépultures mérovingiennes furent longtemps employés, dans le cours du Moyen-Age, pour tracer des caractères sur des tablettes de cire et même sur des feuilles de plomb. L'usage des tablettes de cire s'est maintenu, pour les journaux et livres de recettes et de dépenses, jusqu'à ce que le papier de chiffe eût prévalu (2). Il s'en est encore trouvé, ces dernières années, dans les dépendances d'une petite collégiale de Beauvais, dont la fondation même datait de l'an 1136.

Nos styles mérovingiens de Hermes pouvaient donc servir au même usage. (Pl. IV, fig. 8 et 13.) Mais plusieurs styles ont été

---

(1) Cf. Rich : dict. cité. V. *Acus comatoria.*

(2) L'abbé Cochet : *Les sépult.*, p. 167, 187, 190, 304, 327, 337. — *Nouveau Traité de diplomatique*, t. I, p. 463.

trouvés « près de la tête et même sur la tête des morts, » dans les fouilles de Normandie (1).

Un de nos styles de Hermes, argenté et guilloché, mais aujourd'hui brisé, a été aussi recueilli à la tête d'un mort, dans une tombe meublée de divers objets d'art (2 mars 1878).

Un style de bronze, avec nœud et spatule étroite, faisait partie de la toilette d'une jeune mérovingienne, à la Planchette de Vervins (2).

Deux de nos styles en bronze, de 20 et 24 centimètres, se terminent par des têtes à facettes, et ressemblent plus à des épingles à cheveux qu'à des instruments destinés à tracer et à effacer des lettres. Il s'en est bien trouvé deux autres, longs de 10 et de 15 centimètres, qui portent, à leur extrémité supérieure, une étroite et courte spatule, et dont les formes se rapprochent davantage de celles des styles romains proprement dits (3).

Mais ces formes elles-mêmes rendaient les styles de bronze, aussi bien que les épingles en os, propres au double usage de l'écriture et de la toilette.

Le plus beau de nos styles mérovingiens, long de 17 centimètres, terminé par une pointe très-fine et par une petite spatule, orné de ciselures annulaires dans la partie supérieure, présente, sur sa tige, vers le haut, un nœud à quatre facettes, aussi propre à le retenir dans les tresses de cheveux que dans les doigts de la main. Il n'a pas été plié et pouvait parfaitement servir entre les mains d'un écrivain. Il a été recueilli sur la poitrine d'un mort, dans une tombe qui renfermait en même temps sept belles perles de collier et trois grandes plaques de ceinturon (7 novembre 1878). Ce style semblait être aussi tombé d'une tête mérovingienne.

Nous citerons encore un instrument de ce genre, trouvé en dehors du sarcophage modèle. De même longueur que le précédent, muni aussi d'un nœud à facettes, couvert de fines ciselures, fortement recourbé au-dessus du nœud, il était passé dans une perle coloriée (pl. IV, fig. 8), qui semblait avoir servi d'orne-

---

(1) *La Normandie souterr.*, p. 350. — *Les sépult.*, etc., p. 168.

(2) M. Fleury, II, 143.

(3) Cf. *La Normandie souterr.*, p. 350.

ment et de tête d'arrêt dans une forte chevelure (2 novembre 1877).

Un style, retiré d'un sarcophaphe bouleversé, est cassé au-dessus du nœud à quatre facettes losangées. (Pl. IV, fig. 13.) Il conserve encore 16 centimètres de longueur. L'extrémité inférieure est aussi recourbée en quart de cercle, comme pour s'appliquer sur les contours d'une chevelure (14 août 1878).

Le nombre de ces instruments indique assez combien l'usage en était fréquent, parmi les habitants de Hermes, à l'époque des Mérovingiens.

Les peignes n'étaient pas moins utiles que les épingles, pour fixer les cheveux. Ils étaient nécessaires pour y maintenir la propreté. Le musée de Hermes en possède plusieurs, ou du moins les débris de plusieurs.

L'un de nos peignes à cheveux présente, comme les peignes de nos jours, une double rangée de dents opposées, les unes plus grosses et plus espacées, les autres plus fines et plus rapprochées. L'opération se faisait donc à deux reprises, comme avec le peigne (*pecten*) et le démêloir (*rarus pecten*) des Gallo-Romains. Pour assurer la résistance de l'instrument, le fabricant avait renforcé la ligne du centre par une bande saillante, appliquée et rivée de chaque côté. Les bords son striés et le plat chargé de croisettes en X, séparées par des faisceaux de lignes transversales, en creux, réunies trois à trois. Ce peigne s'est trouvé derrière la tête de la dame du guerrier assis (4 mars 1879).

Un second spécimen porte aussi deux rangs de dents inégales et opposées. Le milieu est garni d'une demi-baguette en saillie de chaque côté, également striée sur les bords et ornée, sur la surface, de chevrons superposés. Il a 17 centimètres de longueur. Les extrémités sont percées de trois trous, saus doute pour y passer des fils de suspension.

Un trou semblable a été ménagé, pour le même but, dans un troisième ustensile de ce genre, mais il ne porte de dents que d'un seul côté, comme les peignes à chignons. La partie supérieure est aussi renforcée de deux plaques, rivées avec des clous de bronze et décorées, de chaque côté, de cercles concentriques et de petits annelets.

Les ouvriers en os de l'époque mérovingienne ne négligeaient donc pas les petits détails de commodité ; ils visaient surtout à unir l'élégance à la solidité.

Le dernier trouvé de nos peignes mérovingiens ne porte qu'une rangée de dents égales sur la ligne principale, et décroissantes sur les côtés obliques de l'instrument. Il est surmonté d'un fronton, composé de trois lames d'os rivées par des clous en bronze, et orné sur chaque face de trois systèmes de cercles concentriques, dont le plus grand est pointillé (7 juillet 1879).

Le produit le plus remarqué de cette fabrication (pl. IV, fig. 2), présente aussi un seul rang de dents fortes et espacées, surmonté d'un dos rectangulaire, épais et chargé d'ornements. Il est formé, comme dans les spécimens précédents, de trois plaques fortement rivées. Un fronton triangulaire se dessine dans le champ. Aux angles, des cercles concentriques encadrent des roses d'annelets, et sont eux-mêmes encadrés dans une autre couronne d'annelets. D'autres cercles concentriques remplissent les vides, et d'autres annelets, alignés et centrés, décorent les rampes du fronton et le bord supérieur de l'instrument de toilette (h. 0.08, l. 0.13).

Une ornementation analogue a été signalée dans la « Revue des Sociétés savantes, » sur un spécimen de même forme et de même matière, trouvé à Airon-Saint-Vaast (Pas-de-Calais). D'autres peignes, plus semblables au premier précédemment décrit, ont été relevés dans les tombes d'Envermeu, de Bel-Air et de Selzen. Tous ces instruments de toilette, à l'usage des Francs, des Burgondes et des Germains, conservent un air de famille dans leurs formes et dans leurs ornements. Mais nulle part ils ne paraissent aussi nombreux qu'à Hermes (1).

Nous étions étonnés d'en rencontrer si peu dans les sépultures de nos ancêtres chevelus, lorsque nous avons appris que la Bibliothèque Nationale possédait « un très-beau peigne mérovingien en bois, avec une croix dessus. » Fabriqués en bois, les ustensiles analogues étaient destinés à périr en grand nombre.

Tous ceux qui nous restent sont en os. Ils attestent que les Barbares de cette époque travaillaient l'os avec habileté. Nous en trouvons une autre preuve dans un petit étui ou manche en os légèrement courbé, taillé à sept pans bien réguliers, délica-

---

(1) *Revue dec Soc. sav.*, 1877, t. VI, p. 505. — *La Normandie souterr.*, p. 254, 256, 311.

tement évidé dans toute sa longueur, à parois extrêmement minces, percées d'un trou en dessus et de quatre en dessous, ornées d'annelets centrés. On dirait un travail de dentelle plutôt qu'un produit de l'industrie des tabletiers.

Les Francs se servaient de peignes pour la toilette de leur barbe (1).

Pro barba tenues perarantur pectine cristæ.

Ils se servaient aussi de *pinces à épiler* pour réprimer l'exubérance de ces poils épais et touffus qui, chez les Francs comme chez les Goths, menaçaient d'envahir toute la face. Ces instruments se retrouvent dans les sépultures de l'époque mérovingienne, sur une foule de points de la Picardie, de la Normandie, de la Bourgogne, de la Champagne, etc., partout où se sont arrêtés ces Barbares velus jusqu'aux yeux.

Comme celles des Romains, ces pinces sont toutes en bronze. Le talon fait ressort et les branches sont ornées de ciselures. Ce sont encore les mêmes formes que chez les Romains.

Les Francs de Hermes nous ont laissé trois pinces épilatoires de dimensions bien différentes. Deux d'entre elles mesurent de 8 à 10 centimètres de longueur. (Pl. V, fig. 10.) La troisième n'a pas plus de 4 centimètres. Les premières, vrais forceps à larges mandibules, devaient servir à dégager les joues. Les plus petites, à lèvres étroites, étaient destinées à nettoyer les fosses nasales. C'était un travail auquel le barbier devait revenir tous les jours, quand il procédait à la toilette des chefs de nos Barbares (2). Qnand il n'en avait plus besoin, l'artiste les suspendait par un anneau de laiton resté attaché à l'un de ces ustensiles. Le plus grand et le plus orné a été trouvé dans le sarcophage à incinération, qui renfermait les restes de la toilette d'une femme. Mais nous n'oserions pas affirmer que cette tombe n'ait pas aussi reçu le corps d'un autre défunt, auquel cet instrument aurait

(1) *Sed. Apollin.*, carm. x.

(2) *Pilis infra narium antra fructificantibus quotidiana succisio. Barba concavis hirta temporibus, quam in subdita vultus parte surgentem stirpitus tonsor assiduus genas adusque forcipibus evellit.*

(*Sid. Apollin.*, lib. I, epist. II.)

appartenu, ainsi qu'une forte boucle en métal étamé (12 novembre 1877).

Pour achever la toilette de la tête de nos Francs il faut y rattacher les *boucles* et les *pendants d'oreilles,* dont ils faisaient grand usage. Telle localité en a fourni vingt-deux paires, presque toutes en bronze. Telle autre en a donné pareil nombre, en or, en argent pur ou doré, en bronze nu ou doré (1).

Le cimetière de Hermes ne nous en a procuré, relativement, que peu. Encore la plupart sont-elles d'une extrême simplicité. (Pl. IV, fig. 1.) Ce sont des fils d'archal, terminés d'un bout par un crochet, et de l'autre bout par un nœud caractéristique qu'on peut appeler le nœud mérovingien. D'autres, larges de 3 centimètres (pl. IV, fig. 3), présentent, au lieu d'un nœud, une petite tête à facettes, qui reçoit la pointe de l'autre extrémité (25 juillet 1878). Nous en avons de 5 centimètres de largeur. A voir ces grands anneaux dans les vitrines du presbytère, on se demande si ce sont bien des boucles d'oreilles. Elles ont été trouvées, collées sur les tempes d'une mérovingienne, et elles ont laissé leurs empreintes de vert-de-gris sur le crâne dénudé.

Les fouilles de Hermes ont donné quatre ou cinq paires de boucles d'oreilles, qui ont les mêmes dimensions et la même simplicité.

Deux autres portaient des boules de mastic, enveloppées de feuilles de bronze et ornées de quatre grenats losangés, en saillie, formant quatre facettes sur chaque pendant (17 avril 1879).

Une perle d'ambre, petite et aplatie, est restée attachée au fil de laiton d'une boucle d'oreille. Deux autres boucles, de même métal, faisant la paire, portaient aussi, la première, une autre perle d'ambre, pareillement aplatie mais plus grosse; la seconde, une forte perle en verre, à côtes, d'un bleu foncé. Ces pendants d'oreilles étaient d'inégal volume et d'inégal poids.

A deux de nos boucles, assez petites, se voient, encore pendants, deux coquillages de genres différents, de 4 et 5 centimètres de largeur. L'un est un *cardium,* trop endommagé pour qu'on en puisse déterminer l'espèce. L'autre, en forme de capuchon, haut de 3 centimètres, est une *patella vulgata.* Ces orne-

(1) *La Normandie souterr.*, p. 271, 278, 370. — M. Baudot, p. 269

ments primitifs rappellent ceux des sauvages du Nouveau-Monde. Les objets rares et bizarres avaient un étrange attrait pour les peuples barbares de l'époque mérovingienne (1).

Les *bracelets* proprement dits sont plus rares.

Dans ce sarcophage, qui ne renferme que des ossements réduits en poussière, vous voyez, à la place des bras, deux bracelets composés de plusieurs sections soudées ensemble par de petits rivets. Quelques flocons d'étoffe décomposée sont les seuls restes des vêtements (12 octobre 1878).

Des débris de deux bracelets, en verre, ont été observés dans un sarcophage bouleversé (24 juillet 1878).

Un rond de cuir, orné de cinq boutons ou bossettes de bronze, semblait avoir servi de bracelet. Mais il est tombé en poussière entre les mains de celui qui l'avait relevé (11 février 1878).

Parfois deux anneaux de fer, larges de 5 centimètres, tiennent lieu de bracelets (2 mars 1878).

Un bracelet de même métal, mais ouvert, présente deux renflements arrondis aux extrémités de la tige circulaire (5 juin 1879).

Mais il ne faut pas oublier qu'à Hermes, comme à Caranda, Sablonnières, etc., des perles, réunies en petit nombre, servaient d'ornements aux poignets de nos Francs.

Quant aux *bagues,* elles ne sont pas d'un grand luxe, chez les Barbares de l'époque mérovingienne. Elles sont très-rarement en or. Quelques-unes sont en argent. La plupart sont en bronze. Sur douze anneaux découverts à Envermeu, deux étaient en or et deux en argent. Londinières en a fourni douze autres, dont le métal dominant était le bronze. Les fouilles de Charnay n'ont produit que six bagues. Deux étaient en argent et les autres en bronze.

Nous avons recueilli neuf bagues dans les sépultures explorées au Mont de Hermes. Elles sont toutes en bronze. Toutes aussi elles sont larges et plates. Aucune d'elles ne présente d'anneau à bords arrondis.

Quatre de ces bagues sont dépourvues de toute ornementation. Les sujets, gravés en creux sur les chatons des autres, sont difficiles à déterminer. Sur un nœud, à sept pans, nous ne distin-

(1) Cf. M. Fleury, II, 181.

guons guère que des espèces de chevrons. On croirait voir une forme d'aigle sur cet autre chaton ciselé. Nous avons peine à déchiffrer, sur le plat et sur les côtés d'un troisième, les lettres qui s'y trouvent gravées. (Pl. IV, fig. 19.)

Il n'est pas rare de rencontrer, dans les sépultures mérovingiennes, des bagues timbrées de la croix, à branches obliques ou perpendiculaires, simples ou potencées (1). Nous n'avons remarqué, dans les tombes de Hermes, qu'une simple croix de saint André, sur le chaton d'une bague renfermée dans le sac d'un soldat (16 août 1878).

L'une de nos bagues de bronze est à huit pans. Elle était encore passée à l'un des doigts de la main gauche, et la sépulture renfermait une mâchoire de jeune sanglier, comme si elle eût été celle d'un chasseur (4 mars 1879).

Deux bagues, encore de bronze, recueillies dans une sépulture par incinération, étaient collées ensemble. Elles avaient sans doute été portées en même temps (9 juillet 1878).

Quoique d'un métal vulgaire, ces anneaux, symboles d'alliance et d'amitié, avaient du prix aux yeux de leurs possesseurs, qui les emportaient dans la tombe. L'un d'eux avait été déposé avec soin dans le creux d'un petit godet (2) en terre jaune, à bords larges et plats, et recouvert d'un petit carré de cuir (2 mars 1878).

Il se rencontre des bagues de bronze, dans des tombes riches d'ailleurs en objets d'art (23 février 1878).

Une bague argentée était portée, à la main gauche, par le vieillard d'une taille exceptionnelle (28 mars 1879).

Une autre bague argentée se trouvait aussi, quelques mois plus tard, aux doigts d'un guerrier ou d'un chasseur, dont la tombe renfermait deux fers de flèches (17 juin 1879).

Un fil de métal blanc comme l'argent est enroulé, sur l'anneau d'une bague, en spirale serrée. Le chaton est orné d'une fleur (27 août 1878).

Nous n'avons à signaler qu'une seule bague en argent (5 juin 1879).

---

(1) M. Fleury, II, p. 176 et pl. 265.

(2) Larg. 0.07, épaiss. 0.02.

C'est ainsi que les bagues complétaient la toilette des personnes de toute condition, mais surtout des dames.

Si d'ailleurs les dames de nos jours veulent se faire une idée de la toilette, sinon la plus riche, du moins la plus complète, de leurs aïeules, nous leur montrerons les débris de la sépulture en pleine terre, découverte, le 14 mars 1878, sous la pierre verticale qui portait deux belles figures sculptées en relief. Les ossements de la défunte sont presque réduits en poussière, mais ils sont tous dans leur position naturelle.

A la tête apparaît une aiguille en bronze, légèrement recourbée vers la pointe. Elle aurait donc servi à soutenir les tresses ou les nœuds d'une chevelure mérovingienne. Sur la poitrine sont restées deux fibules, également en bronze, encore armées de leur épingle, de leur ressort et leur crochet. Elles sont couvertes de rondelles pleines, à six rayons, et ornées d'annelets centrés. A la ceinture se rencontre le couteau en fer, le plus usuel des ustensiles francs, et dont les dames ne se séparaient guère plus que leurs maris. Le couteau était accompagné d'un autre objet, que la rouille a déformé. Aux poignets étaient suspendues, sous forme de bracelets, de grosses perles, translucides et ornées de diverses couleurs. Une autre, plus forte, en pierre dure, est chargée de godrons. N'aurait-elle pas été suspendue au cou? Aux pieds se voit le vase funéraire, sous forme de petit plat ou de soucoupe en terre noire, aux contours arrondis comme ceux des poteries romaines. On y avait déposé, comme dans un vide-poche, deux boucles et deux anneaux en fer. C'est tout ce que la mort et la rouille avaient respecté de ces brillantes parures, que les Mérovingiennes se plaisaient à porter jusque dans leur tombeau.

C'est en réunissant ainsi les objets décrits séparément que l'on recompose, par l'imagination, les toilettes du temps; et parfois ces objets se retrouvent nombreux sur le même corps. Dans une tombe des plus anciennes, située 50 centimètres au-dessous d'un sarcophage, on a recueilli une aiguille en bronze près de la tête, les boucles d'oreilles ornées de grenats, un collier de perles et deux monnaies percées, une grosse perle de verre tachée de points jaunes, une autre perle enchâssée dans un anneau de bronze, le bracelet de fer à renflements terminaux, la bague d'argent à la main droite, deux fibules en losanges, chargées de

grenats aux angles, une pince à épiler en bronze et un vase mérovingien de couleur noire (5 juin 1879).

Comment des femmes, si soucieuses de leur toilette, auraient-elles négligé celle de leurs enfants? Dans la sépulture, sans sarcophage, d'une jeune fille de dix ans, apparaissait, à la hauteur du cou, une chaînette en fer avec une série de quinze perles en pâte de verre et en terre cuite, à filets diversement coloriés. Deux monnaies percées avaient été suspendues à ce collier par des anneaux de laiton. Deux fibules en bronze, de 5 et 6 centimètres, à chapeau triangulaire et queue losangée, ciselées et ornées d'annelets, avaient été attachées aux vêtements, sur les côtés de la poitrine. Au milieu, une troisième broche était décorée d'un perroquet. Dans cette sépulture étaient restés des fragments de cerceaux en métal, qui avaient garni un petit seau de bois analogue à ceux qu'on a trouvés, dans plusieurs cimetières de cette époque, et notamment à La Rue Saint-Pierre, à quelques kilomètres du Mont de Hermes (1er juillet 1879).

C'est dans ces sépultures d'enfants de familles opulentes, qu'on retrouve les vases les plus intéressants, avec les objets de toilette les plus précieux. Cette enfant de douze à quinze ans portait : dans sa chevelure, nos deux épingles d'argent, à têtes coniques, et le peigne à fronton triangulaire; autour du cou, une chaînette en bronze, dans laquelle étaient passés cinq grosses perles mobiles, deux anneaux libres et un troisième chargé de lamelles pendantes; le collier de cent cinquante petites perles en verre, entremêlées de petits croissants; sur la poitrine, une fibule de bronze pour rattacher les vêtements; sur les jambes, un petit plat rouge, de forme romaine, avec pied annulaire (pl. II, fig. 12), et sur le côté du vase une cuiller en bronze étamé à manche coudé à la base du cuilleron; aux pieds, une ampoule de verre extrêmement légère et parfaitement sphérique, dans laquelle on remarquait les traces d'un dépôt lie de vin ; un petit pot élancé, à panse arrondie, col droit et petit pied étroit, également d'origine romaine. Et comme s'ils regrettaient de n'avoir pas plus de vases entiers à déposer auprès de leur enfant, les parents avaient entassé, les uns sur les autres, deux fonds et un large col de vases rouges, et à côté six pieds de vases en verre et d'autres fragments d'une finesse extrême. On eut dit tout le service brisé d'un festin de famille, où l'art romain avait pro-

digué ses meilleurs échantillons de céramique et de verrerie.

L'art mérovingien avait mêlé, dans la même tombe, les produits habituels de sa bijouterie et de sa tabletterie. C'est, en effet, dans les ornements de la toilette des Francs qu'il faut chercher ce que l'art nouveau peut avoir d'originalité. Il excellait dans la coloration des perles en pâte de verre, dans la fabrication des fibules, et surtout dans le sertissement des tablettes de grenats de Syrie.

CHAPITRE CINQUIÈME.

BOUCLES ET PLAQUES DE CEINTURON.

Pour compléter la revue de la toilette funèbre et de l'équipement militaire de nos Francs, il reste à inspecter les moyens de suspension de leurs armes et de leurs ustensiles de guerre, et ces ustensiles habituels étaient rattachés à des ceinturons. Les Francs, les chefs du moins, se servaient aussi de baudriers pour porter leurs glaives, et ces baudriers étaient parfois chargés d'ornements en or pur (1). Les ceinturons et les baudriers ont également disparu dans la poussière des tombeaux. Il n'en reste que les garnitures et les accessoires en métal.

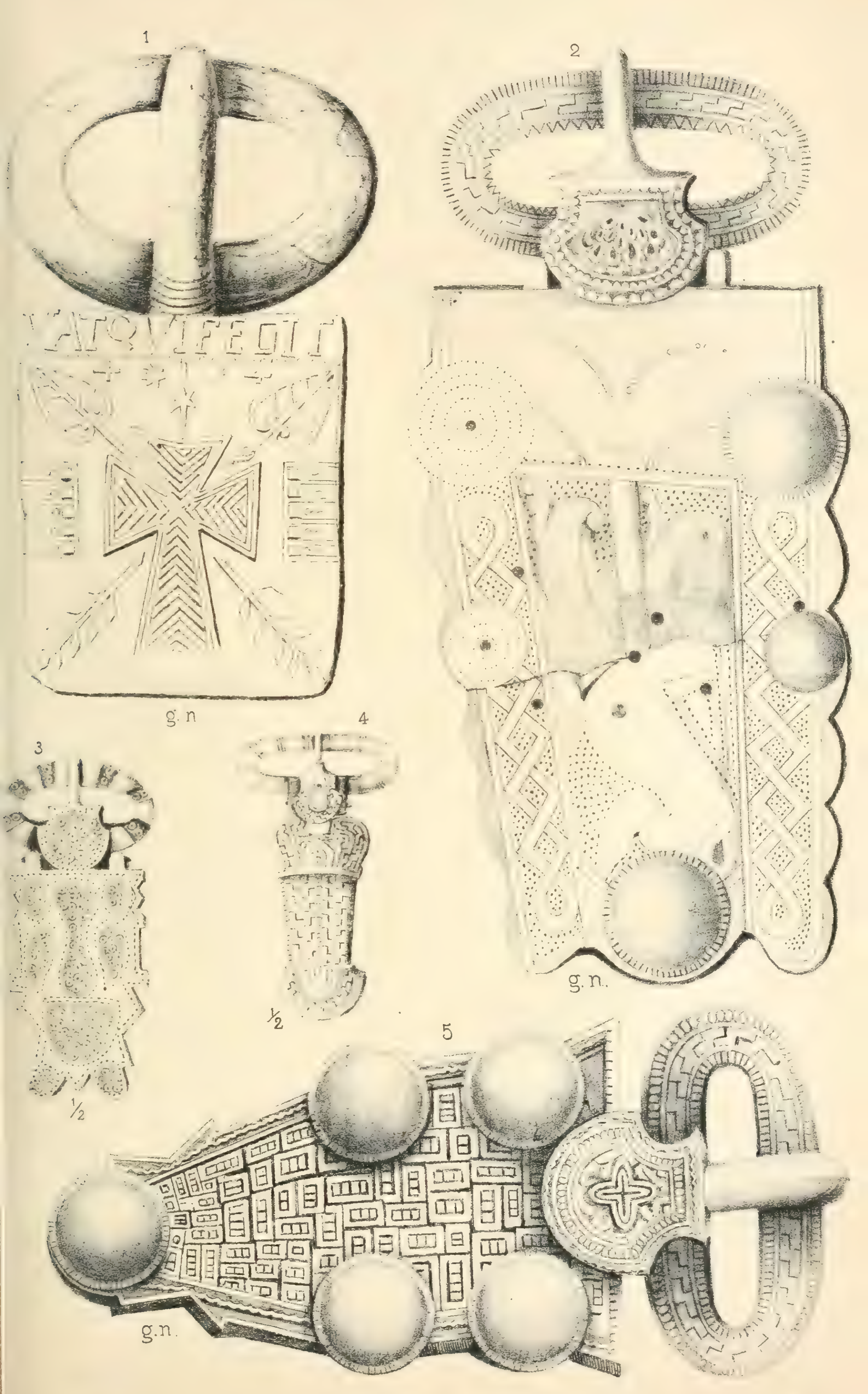
Des *anneaux* en fer et en bronze, recueillis en nombre à la hauteur des reins, ont dû faire partie du ceinturon. Unis ou ciselés, à bords bombés ou aplatis, ces anneaux, frappés ou coulés, trop étroits ou trop larges pour être portés aux doigts, ont servi à suspendre divers objets. Les anneaux de bronze sont plus petits; les anneaux de fer ont 3 et 4 centimètres de largeur. Deux d'entre eux sont enlacés. Un troisième porte un double chaînon.

Mais les garnitures habituelles des ceinturons et des baudriers francs sont les boucles et les plaques.

1. Les *boucles* foisonnent dans les sépultures mérovingiennes. Nous en avons recueilli plus de cent cinquante dans le cimetière de Hermes. On se lasse de les ramasser et l'on finit par ne plus en prendre souci.

---

(1) Greg. Turon : *Hist. Franc.*, lib. I, cap. LXI; lib. VII, cap. XXXVII.



J. B. Hamard del Imp Duputel-Sangnie. Dubornay lith

Parmi les boucles *libres,* les plus nombreuses sont *en fer*, et les fragments ne se comptent pas. Elles sont généralement simples, et si quelques-unes ont été enrichies d'ornements, la rouille les en a dépouillées. Nous reconnaissons cependant sur le métal oxydé des restes de placage et de damasquinure en argent. Les formes les plus générales sont celles d'un ovale ou d'un demi-cercle. Les plus petites représentent un cercle complet.

Les boucles *en bronze nu* sont de forme carrée ou rectangulaire, elliptique ou presque circulaire. Leurs bords sont tantôt aplatis ou arrondis, tantôt convexes en dessus et concaves en dessous. Les plus petites, qui sont aussi les plus simples, n'ont parfois que 12 ou 14 millimètres, dans leur plus grande dimension.

Les boucles en *bronze étamé* se ressemblent presque toutes. Elles sont de forme ronde ou légèrement ovale ; à bords épais, très-bombés en dessus et aplatis en dessous ; avec un ardillon puissant, recourbé à son extrémité, élargi à sa base en forme de chaton ou de petit médaillon, circulaire ou échancré sur les côtés. Ce sont les agrafes de ceinturon qui offrent le plus de solidité. L'une d'elles pèse 125 grammes.

La plupart de ces boucles de métal étamé n'ont pour ornementation que le brillant de leurs surfaces. Une seule a ses bords striés. Quelques annelets sont frappés sur le chaton d'un ardillon. Sur un autre se voit une petite croix de saint André, tracée au simple trait.

Les plus larges boucles de bronze sont *ornées* de lignes parallèles et concentriques, gravées en creux et parfois pointillées. Elles portent aussi des ciselures, des stries, des chevrons ; quelquefois des côtes groupées et faites au repoussé, des annelets frappés au poinçon sur le chaton de l'ardillon, etc. On en faisait des ornements en même temps que des agrafes.

Nous avons même à signaler une boucle en fer, dont l'intérieur est rempli de verroteries, de couleur jaunâtre, cloisonnées d'argent. Trouvée sur le milieu du squelette, elle devait servir de parure, à la façon de certaines fibules. Le même sujet portait deux fibules ou boutons, chargés chacun de quatre grenats, cloisonnés d'argent à huit rayons, et une grosse perle en verre irisé, qui a dû se porter au cou d'une femme (9 avril 1879). Cette boucle n'était plus qu'un objet de toilette.

Les boucles sont généralement munies d'un ardillon de même métal. Nous n'avons remarqué qu'une seule boucle en bronze, avec un ardillon en fer. Encore cette bizarrerie pouvait-elle être l'effet d'un raccommodage.

Une seule, de forme rectangulaire (5 centim. sur 15 millim.), montée sur charnière, présente en avant trois *portes,* deux en carré long sur les côtés et une en carré parfait au centre. Elle était disposée pour recevoir les crochets absents, qui devaient terminer l'autre extrémité du ceinturon.

Cette forme de boucles rappelle celle des agrafes de Caranda, ajourées et quadrillées, qui présentent aussi, en avant, des portes destinées à recevoir des crochets (1).

Ces boucles de fer, de bronze pur ou de bronze étamé étaient en *usage* dans toutes les classes de la société.

Cet homme tient sa lance à droite, la pointe levée en haut. C'est un *guerrier.* Vous apercevez une hache à ses pieds. C'est un guerrier éprouvé. Il n'a qu'un vase noir pour tout mobilier funéraire. Mais vous trouverez, à la hauteur des reins, deux grosses boucles en métal étamé, et une troisième, moins forte, en bronze pur, avec un petit couteau. Descendez jusqu'aux genoux, vous y verrez deux petites boucles en fer. Vous retrouverez également deux boucles en alliage étamé et deux petites boucles de bronze aux genoux d'un soldat, qui ne porte qu'une lance sur l'épaule.

Des sépultures de femmes renfermaient non seulement d'élégantes boucles de bronze, mais aussi des boucles en métal étamé.

De petites boucles ont été recueillies jusque dans la tombe des enfants. L'usage en était donc général chez les Francs.

Les plus fortes de ces agrafes, trouvées à la hauteur des reins, servaient à fermer le ceinturon ou le baudrier, qui portait l'épée ou le scramasaxe; les plus faibles, recueillies au même niveau, étaient employées à suspendre les armes et les ustensiles, les couteaux et les bourses. Aussi en reste-t-il de petites, fixées par la rouille sur les lames et sur les paquets d'objets oxydés. Aux

---

(1) M. Fleury, pl. 227.

genoux, les plus petites boucles fixaient les bandelettes ou les courroies des jambières ou hauts-de-chausses.

> *Strictius assutæ vestes procera coercent*
> *Membra virum; patet iis altato tegmine poples;*
> *Latus et angustam suspendit balteus alvum* (1).

Le grand nombre de ces agrafes métalliques, retrouvées dans les cimetières francs, burgondes, germains et saxons, est encore un signe caractéristique des races teutoniques.

II. Les boucles de bronze ou de fer sont souvent accompagnées de tablettes ou *plaques* de même métal, qui s'allongeaient, en arrière des agrafes, sur le même côté du ceinturon. Bien des fois aussi, sur l'autre bout du même ceinturon, s'étendait une autre tablette métallique, de même forme et de même dimension, qui faisait pendant à la première plaque, et que l'on désigne sous le nom de *contre-plaque*. Parfois même, à la suite de cette contre-plaque, se présente encore un carré de même métal, qui forme une *plaque complémentaire*.

Nous sommes encore ici en présence d'un ornement commun à tous les peuples envahisseurs du ve siècle.

« Nous avons trouvé, dit M. Cochet (2), plusieurs plaques, fort belles, à Londinières, à Envermeu, à Lucy et à Douvrend. M. Rigollot en a dessiné de curieuses, rencontrées en Picardie. M. Moutié en a recueilli d'intéressantes dans l'Ile-de-France. M. Baudot en possède de magnifiques, trouvées en Bourgogne. M. de Widranges en a dessiné de curieuses, rencontrées dans les cimetières francs de la Lorraine. M. Namur en cite un bon nombre trouvées dans le grand-duché de Luxembourg, et celles qu'il reproduit ont une ressemblance frappante avec les nôtres. On peut en voir de très-riches dans les « Collectanea antiqua » de Roach Smith, dans les « Fairford Graves » de M. Wylie, dans les « Remains of Pagan Saxondom » de M. Akerman, dans les sépultures de Bel-Air par M. Troyon, dans celles de Selzen par

(1) Sidon. Apollin., *Panegyr. J. Val. Majoriano Aug. dictus.*

(2) *La Normandie souterraine*, p. 250.

MM. Lindenschmit, et surtout dans « l'Ubbildungen von Mainzer Alterthumern » du même auteur. »

Nous n'avons, dans les vitrines du musée de Hermes, qu'une seule petite boucle *en argent*, avec plaque et contre-plaque. La longueur totale de ces trois pièces ne dépasse point 7 centimètres. Leur largeur commune est de 8 millimètres. (Pl. IV, fig. 17.) Ce n'était évidemment qu'une agrafe de vêtements et non une boucle de ceinturon.

Les plaques de ceinturon sont généralement en bronze ou en fer.

« Nous avons remarqué dans les sépultures de Charnay, disait M. Baudot, que l'*epée* longue et à deux tranchants était toujours accompagnée d'une *boucle en bronze à plaque*, et quelquefois même à contre-plaque, mais rarement; et que le sabre ou *coutelas* était accompagné d'une *boucle en fer* fréquemment, mais pas toujours plaquée d'argent, *avec plaque* et souvent contre-plaque (1). » Il n'y avait pas, dans les sépultures de Hermes, une distribution si régulière de plaques et de contre-plaques de bronze et de fer.

Des guerriers, armés d'une épée ou d'un coutelas, ne portaient pas de plaques de ceinturon. Un officier avait à ses côtés un scramasaxe avec une épée de 85 centimètres, et à ses pieds une lance renversée. Il n'avait, aux hanches, qu'une grosse boucle en métal étamé (2 avril 1879). Deux autres personnages étaient munis de lances, de scramasaxes ou de haches et de flèches. Ils n'avaient ni plaques, ni boucles dans leurs tombeaux, ou n'avaient que des boucles de fer ou de métal étamé, sans plaques (2).

Par contre, on a signalé des plaques en fer, voire des plaques et des contre-plaques, dans des sépultures qui ne renfermaient que des flèches ou ne contenaient même aucune trace d'armes. Il semble donc que les civils portaient des plaques de métal à leur ceinturon.

Des femmes mêmes portaient des plaques de bronze. Une dame, qui avait sur la poitrine deux fibules rondes, à quatre grenats

---

(1) Mém. cité, p. 156.

(2) Sépult. 10 et 20 juin, 9 juillet et 31 septembre 1878; 2 et 22 juillet 1879.

cloisonnés d'argent, et autour du cou un collier de perles de verre, avait aussi à la ceinture une plaque de bronze, découpée capricieusement, mais symétriquement, sur les côtés et couverte de lignes de pointillé et de groupes d'annelets. (Pl. IV, fig. 3.)

Dans une tombe, qui a fourni deux bracelets, s'est encore rencontré une belle et forte plaque, de bronze argenté ou au moins étamé, chargée de cinq grosses têtes de clous et ornée d'un dessin régulièrement natté. (Pl. V, fig. 5.) Cette plaque mesure 12 centimètres de longueur sur 6 de largeur. Aussi hésitons-nous à l'attribuer à une femme. Il y avait de plus, dans le même sarcophage, trois petites plaques découpées à jour. Y aurait-il eu plusieurs inhumations successives dans le même cercueil? On peut le supposer. Mais quelques-unes des plaques, sinon toutes, appartenaient certainement à la dernière personne inhumée (12 octobre 1878).

Y aurait-il eu aussi succession de sépultures dans cette tombe, où l'on découvre une suite de sept perles à la place des bras, et à la ceinture une forte plaque en fer, puis deux autres également de fer? Sur la poitrine était posé ou tombé le plus beau style que possède le musée de Hermes (8 novembre 1878). Etait-ce un homme qui avait porté ce bracelet de perles? Etait-ce une femme qui s'était parée de ces plaques de ceinturon? On n'a remarqué aucun indice de bouleversement. On n'a d'ailleurs trouvé ni lance, ni épée, ni scramasaxe, ni flèche dans ce tombeau.

Les plaques de ceinture se montrent jusque dans les tombes des enfants. N'était-ce pas la tombe d'une jeune fille, qui renfermait ce collier de trois perles de verre, six perles d'ambre, et une dixième plus forte et plus originale, forme d'olive à côtes longitudinales et à stries transversales? La taille était celle d'une enfant. Elle portait sur la poitrine deux petites fibules à perroquets, et à la ceinture une petite plaque de bronze (19 juillet 1879).

Il n'y a donc pas de relation constante entre les plaques et les armes.

La nature du métal des agrafes est-elle, du moins chez les guerriers, en rapport avec la nature des armes?

Il est vrai, un guerrier, armé d'un scramasaxe, avait une plaque en fer (3 septembre 1878). Une autre plaque et même une contre-plaque, également de fer, se sont encore trouvées à la

ceinture du guerrier, qui tenait son scramasaxe entre les jambes (29 octobre 1878). Ces exemples sembleraient confirmer la règle posée par M. Baudot.

Mais voici une plaque et une contre-plaque en bronze, relevées dans la tombe d'un soldat armé aussi d'un scramasaxe (9 novembre 1878). Cette autre plaque et cette autre contre-plaque, pareillement de bronze, reposaient sur le milieu d'un squelette, au côté gauche duquel on avait déposé un autre scramasaxe de 69 centimètres de longueur (1er mai 1878). Dans ces cas, la règle de l'archéologue bourguignon serait en défaut.

La plaque, lorsqu'elle est unique, vient presque toujours à la suite de la boucle. Une fois seulement, en face d'une boucle en bronze, dont l'anneau formait une courbe rentrante au point d'appui de l'ardillon, s'est présentée la plaque de ceinturon la plus simple que nous ayons vue, en métal étamé. Elle ne portait que 4 centimètres sur 16 millimètres et se rattachait au cuir par quatre rivets. C'était dans une sépulture ancienne (10 février 1879).

Une autre plaque de bronze, à grosses têtes de clous, avec dessins divers, semblait encore faire fonction de contre-plaque, en face d'une boucle de métal étamé, et celle-ci ne se reliait qu'à une petite plaque d'environ 2 centimètres de plus grande largeur (31 mai 1879).

Mais les formes et les dessins de ces tablettes métalliques varient, suivant qu'elles sont en bronze ou en fer.

III. A Charnay, les boucles avec plaques, en bronze, étaient moins communes que celles en fer. A Hermes, les agrafes avec plaques en bronze sont plus nombreuses que celles en fer.

Mais le bronze mérovingien n'est plus le bronze romain, ni le bronze gaulois. C'est un bronze dans lequel, avec le cuivre et l'étain, le plomb entre dans une grande proportion. Elle est quelquefois de 40 et de 44 pour cent. D'autres fois elle n'est que de 9 ou 10 pour cent. Parfois aussi le plomb remplace complètement l'étain, devenu plus rare et plus cher que dans les siècles antérieurs (1).

(1) Précis analyt. des trav. de l'Acad. de Rouen, par M. Girardin; 1852.

Quant aux formes qu'elles affectent, nos plaques en bronze sont tantôt circulaires, avec deux oreillons tournés vers la boucle, tantôt rectangulaires ou plutôt trapézoïdales, avec des bords échancrés, tantôt allongées, avec un épanouissement terminal en forme de queue d'écrevisse. (Pl. VI, fig. 4.)

Sur les contours et principalement aux angles des fortes plaques, s'élèvent des *bossettes* larges et fort saillantes, unies ou striées à leur base, que l'on désigne souvent sous le nom de têtes de clous. (Pl. VI, fig. 2 et 5.) Quelquefois les têtes de clous sont munies de pointes ou de doubles queues, qui se rabattaient ou se rivaient en dessous du ceinturon. Dans d'autres plaques, les bossettes font corps avec les tablettes de bronze, et les fossettes produites à la face intérieure montrent que ces plaques ont été travaillées au repoussé. Parfois aussi ces têtes de clous ne sont que mastiquées ou soudées à l'étain sur la plaque. Dans ces derniers cas, des tenons, qui font saillie en dessous, fixaient la tablette de bronze sur le cuir des ceintures, et s'y trouvaient eux-mêmes retenus par des goupilles.

Des plaques et des contre-plaques, recueillies dans nos sépultures de Hermes, n'ont pas d'autre *ornementation* que celle de ces bossettes.

Sur d'autres, des sillons droits et parallèles aux bords dessinent un encadrement allongé, et des filets se superposent dans l'axe des plaquettes. Sur les plaques rondes, les sillons, burinés dans le bronze, forment des cercles concentriques ou des arcs parallèles aux bords des têtes de clous. Souvent les lèvres des creux sont finement striées, et les fonds mêmes sont semés de pointillé. Les surfaces elles-mêmes sont marquées de lignes de points et frappées d'annelets, qui se répètent sur l'anneau de la boucle et se groupent sur la base de l'ardillon.

Les autres motifs de décoration sont des cordons, des torsades, des zigzags, des dents de scie, des chevrons et des contre-chevrons, des grecques, des ondulations, des entrelacs, des nattes, qui couvrent la surface des plaques. (Pl. VI, fig. 2-5.)

Parmi les plaques rondes, il en est qui présentent un système compliqué de cercles creux ou saillants, simples ou doubles, unis ou chargés de perles, formés de grecques ou de dents de scie, et même de roues dentelées et opposées deux à deux, de zigzags et de torsades enrubanées, etc. Au centre, apparaît inva-

riablement une tête barbare, parfois informe, à cheveux hérissés, à barbe pendante. M. Baudot, de la Côte-d'Or, en avait découvert un spécimen dans les sépultures de Charnay. M. Baudon, de Mouy, en avait signalé un second dans les tombes mérovingiennes d'Angy. M. l'abbé Hamard en a rencontré un troisième dans le cimetière des Francs de Hermes. Ces trois exemplaires offrent des variantes dans les détails, mais ce sont les copies d'un type reçu par les artistes ciseleurs, qui reproduisaient librement le modèle commun. Celle de Hermes est une des plaques les plus intéressantes de la collection (1).

Les têtes dessinées sur d'autres plaques et sur les chatons des ardillons sont toujours d'un style barbare et grossier. Il en est de même des figures d'animaux. Quelques traits sommaires indiquent, plutôt qu'ils ne représentent, les formes des organes. Les proportions mêmes sont mal observées. Les autres ornements, en général, sont traités avec un certain goût. « C'est barbare si l'on veut, mais ce n'est point laid. » Toutefois quand il s'agit de figures d'hommes ou d'animaux, nous ne rencontrons que des monstres ou des caricatures. Les Francs, ni les autres barbares, n'avaient « aucun principe des arts qui tiennent au dessin académique (2). »

L'épanouissement, qui constitue la base ou le chaton de l'ardillon; reproduit fréquemment la forme de nos plaques circulaires avec leurs oreillons. (Pl. VI, fig. 2, 3, 4, 5, 6.) Il y avait même des types convenus et imités dans des localités différentes pour l'ornementation de ces petites plaques de bronze. Dans un encadrement de billettes, de dents de scie ou de loup, sont gravés au trait des quatrefeuilles simples ou doubles, avec une croix linéaire au centre (3). Et nous retrouvons ce type sur des ardillons qui se rattachent à des plaques de forme et d'ornementation diverses. L'art du ciseleur franc avait donc déjà ses traditions.

---

(1) *Mém. de la Soc. Acad. de l'Oise*, t. VI, p. 55, pl. IV. — *Le tombeau de Childéric*, p. 256.

(2) Cf. M. Baudot, p. 161.

(3) Pl. VI, fig. 5. — Mém. cit., pl. IV, fig. 1. — *Comité archéol. de Senlis*, 1862-1863, pl. IV, fig. 2.

Sur la base des autres ardillons nous remarquons des espèces de roses, des lettres informes, des apparences de têtes humaines, et d'autres dessins bizarres qu'on prendrait pour des monogrammes confus ou pour des ébauches d'armoiries.

Les *croix* apparaissent de temps en temps, principalement sur les ardillons, croix marquées au simple trait, croix grecques et croix latines, à branches ordinairement rectilignes et quelquefois potencées. Nous signalerons aussi la reproduction assez fréquente de la croix de saint André. A d'autres époques, ces croix en X pourraient n'avoir aucune signification symbolique. Mais nous retrouvons cet ornement, répété avec une certaine persistance, sur les plaques mérovingiennes de Hermes et des autres nécropoles. L'une de ces agrafes de bronze présente ce motif d'ornementation sur la base de l'ardillon ; elle le représente sur le corps de la plaque. Elle reproduit en même temps trois autres petites croix, à branches égales et perpendiculaires, encadrées dans des quatrefeuilles. La liaison de ces diverses formes de croix donne un sens aux symboles moins caractéristiques. On n'attacherait aucune attention à des traits, réunis trois à trois, qui se coupent perpendiculairement de manière à former une triple croix, à branches égales, au centre d'une plaque ronde. Mais le chaton de l'ardillon présente une croix latine bien caractérisée et même légèrement potencée, dont le sens symbolique n'est pas douteux.

Ces ornements chrétiens se remarquent également sur les boucles et sur les plaques de bronze des Francs de l'Aisne, de la Champagne, et surtout de la Bourgogne (1).

Nous devons signaler aussi une plaque rectangulaire entièrement couverte de *verroteries*, de diverses couleurs et de diverses formes, qui avaient été disposées symétriquement dans un cloisonnage compliqué, et retenues par un mastic indestructible (2).

---

(1) M. Fleury, II, 117. — M. Baudot, pl. V et VI, etc.

(2) Nous regrettons que cette pièce et plusieurs autres n'aient pu trouver place dans nos planches. Le dessin les ferait bien mieux apprécier que le texte d'une description. Mais nos ressources, fort limitées, nous obligent de restreindre nos dépenses.

Dans d'autres localités on a également trouvé des cabochons enchâssés dans des plaques de ceinturon.

Les plaques de bronze, ainsi travaillées, étaient destinées à servir d'ornements, plus encore que les boucles des ceinturons, ou plutôt elles ne faisaient qu'un seul et même ornement avec les boucles qui s'y rattachaient.

Deux boucles rectangulaires font corps avec les plaques trapézoïdales, de bronze, qui les accompagnent. Ces deux agrafes, ornées, sur les bords, d'une série d'annelets, et munies, sur la ligne médiane, d'une arête striée, sont identiques. Mais généralement les boucles se rattachent aux plaques par des charnières.

« Les *charnières en bronze* sont formées de petits appendices ou nœuds, le plus souvent au nombre de cinq, fondues avec chacune des pièces. Deux tiennent à la plaque, deux autres à l'anneau et un à l'ardillon. Ceux de la plaque, opposés à ceux de l'anneau et de l'ardillon, s'y encastrent et y sont réunis par une petite broche en fer, passée dans les trous dont ils sont percés, et autour de laquelle ils se meuvent (1). »

« Ce système de charnières des boucles en bronze, » décrit par l'explorateur de Charnay, est exactement celui de toutes les boucles de bronze exhumées des sépultures de Hermes. La plus grande de nos plaques porte sept appendices d'attache, au lieu de cinq, mais le système est toujours le même.

Quelques petites boucles de bronze seulement présentent un système plus simple. La plaque est remplacée par une petite lamelle de métal, percée pour donner passage à l'ardillon, repliée sur elle-même autour de la charnière et fixée sur le repli par de petits rivets. Boucle et plaque n'ont que 3 centimètres de développement, sur 25 millimètres de plus grande largeur.

IV. « Toutes les *boucles en fer* portent l'anneau mobile, ainsi que l'ardillon, réunis par une *charnière* dont le système original ne varie pas. L'anneau, du côté de la plaque, est aminci et arrondi de manière à faire broche. La plaque porte une espèce de patte recourbée par derrière et ajustée à la partie étroite de l'anneau, qui forme l'axe autour duquel elle est recourbée. L'ar-

---

(1) M. Baudot, p. 163.

dillon porte un appendice crochu, qui, passant dans l'ouverture de la patte, vient se recourber aussi, mais dans un sens inverse, sur cette même partie étroite de l'anneau, autour de laquelle il se meut, sans toutefois pouvoir se renverser complètement à cause de l'élargissement qui couvre son appendice et porte sur la plaque qui arrête son mouvement (1). »

Ici encore M. Baudot décrit, dans les moindres détails, le système de charnières de nos boucles de fer de Hermes, en ne s'occupant que des boucles et des plaques de fer des guerriers de Charnay. Il y avait donc aussi, dans la fabrication des charnières, des traditions communes aux Francs et aux Burgondes.

Nous n'avons remarqué qu'une seule plaque en fer, qui se rattachât à la boucle par deux languettes repliées en dessous (5 janvier 1879).

Cette agrafe, de forme circulaire, n'avait pas de contre-plaque. Il en est de même de quelques autres, aussi en fer et de forme ovale. En octobre 1879, il est encore sorti d'une tombe une plaque de ceinturon en fer, de forme trapézoïdale, sans contre-plaque. Cette tablette de métal mesure presque 20 centimètres de longueur.

Mais le plus souvent nos agrafes en fer, dont le nombre s'accroît de jour en jour, comprennent, avec la boucle, une plaque et une contre-plaque ; quelques-unes même une plaque complémentaire.

Les plaques et les contre-plaques sont généralement de *forme* rectangulaire, un peu rétrécie et parfois arrondie à l'extrémité. Les plaques complémentaires sont toutes carrées. Dans un assemblage incomplet, le carré tient lieu de contre-plaque rectangulaire. Mais, en général, la symétrie fait loi, et la contre-plaque reproduit exactement la forme et les dimensions de la plaque.

Les plaques de ceinturon en fer sont sensiblement plus grandes que les plaques en bronze. Leurs *dimensions* sont parfois si considérables, qu'on les avait d'abord prises pour des harnais de chevaux. Nos principales pièces de Hermes mesurent 10 centimètres de longueur sur 2 de largeur, 12 sur 5, 14 sur 6, 15 sur 8. Les pre-

(1) M. Baudot, p. 159.

mières sont fort étroites; les dernières étonnent par leurs dimensions.

Ces larges tablettes de fer sont fréquemment recouvertes d'une *feuille d'argent.* Cette ornementation avait frappé l'imagination de ceux qui découvrirent les premières de ces plaques d'argent. On les attribuait aux Gaulois, et l'on eut la singulière idée d'en faire des coiffures de femmes (1).

La feuille d'argent a quelquefois disparu sous une épaisse couche de rouille, qui provient du métal sous-jacent. Dans quelques spécimens, elle a été soulevée et même détachée par l'oxydation du fer.

Il n'en est pas moins constaté que les Francs connaissaient l'art de recouvrir les métaux altérables d'une enveloppe de métaux protecteurs. Ils faisaient du plaqué d'argent, comme nous en faisons encore, par la superposition et la pression de la lame d'argent sur le métal oxydable (2).

Le graveur traçait ensuite ses desseins à la pointe, en perçant et découpant la feuille d'argent. Des traits noirs, droits ou circulaires, formaient des bandeaux de lignes parallèles ou des faisceaux de cercles concentriques. Souvent deux traits noirs et parallèles dessinaient un ruban, sur lequel s'allongeait une série de points carrés, également noirs. Ces rubans s'enroulaient autour des bossettes et serpentaient dans le champ de la plaque, se repliaient, se croisaient, s'enlaçaient pour former des enroulements capricieux et des nattes variées. D'autrefois des traits simples, toujours pratiqués dans la feuille d'argent, traçaient les chevrons, les zigzags, les losanges, tous les dessins agencés et contournés de mille façons, que nous retrouvons aujourd'hui sur ces plaques de ceinturon.

On avait signalé à Cuignières, sur une plaque de ceinturon, « une *croix* à branches égales, occupant le centre et encadrée d'une multitude de lignes diversement accentuées (3). » La croix était le motif principal de décoration.

---

(1) Montfaucon : *L'antiq. expliquée*, t. V, part. II, p. 192. — Grivaud de La Vincelle, p. 64.

(2) Précis analytique de l'Académie de Rouen, 1852, p. 174.

(3) M. Léon Plessier : *Notice sur l'existence d'un cimetière franc. (Mém. de la Soc. Acad. de l'Oise,* t. V, p. 619.)

Mais rien n'est comparable, sous ce rapport, à l'ornementation de l'une de nos plaques de Hermes. Elle est en fer, mais couverte, ainsi que la boucle, d'une épaisse feuille d'argent. (Pl. VI, fig. 1. De forme à peu près carrée, elle présente, au milieu, une croix latine à larges branches pattées, dont le pied s'appuie sur la base de la boucle, et dont les diverses parties sont couvertes d'un dessin en arêtes de poisson. Des angles de la croix sortent, en se dirigeant vers les angles de la plaque, quatre rameaux, deux branches de laurier par en bas et deux grandes feuilles cordiformes par en haut. Au-dessus de la tête de la grande croix apparaissent encore deux petites croisettes et deux astres, l'un rayonné et l'autre obscur, qui semblent bien représenter le soleil et la lune.

Ce qui nous surprend le plus, c'est de lire le nom du fabricant, inscrit, en lettres romaines, sur le haut de la plaque : VATQUI FECIT (27 juin 1879).

Ces grandes plaques de fer argenté ou de bronze ciselé avaient leur prix aux yeux de leurs possesseurs, et ils les conservaient même grossièrement *raccommodées*. Nous en avons une (pl. VI, fig. 2, des plus larges, dont les morceaux ont été rajustés par des rivets sur une doublure de fer (1). De grosses bossettes ont été remplacées par de petites têtes de clous. Mais on admirait sans doute les entrelacs anguleux dessinés sur ses bords, les formes d'animaux fantastiques tracées au milieu d'un semis de pointillé, et les mille ornements de détail, dents de scie, suite de grecques, segments de cercles ponctués, cercles de petits modillons, roses à plusieurs rangs de feuilles, etc., qui couvraient le haut de la plaque, la base de l'ardillon et les bords de l'anneau.

Il ne faut pas confondre la *damasquinure* avec le placage. Le placage consiste à fixer une feuille d'argent ou d'or sur un métal, pour la travailler ensuite à l'emporte-pièce. La damasquinure est une incrustation de filets d'or ou d'argent dans un sillon creusé à la surface du métal à décorer.

Dès les premiers jours de nos fouilles, il s'était rencontré, à côté d'un sarcophage, une petite plaque en fer, de forme circu-

---

(1) Cf. *La Normandie souterraine*, p. 390.

laire, malheureusement fort endommagée par la rouille. Des filets d'argent brillaient incrustés à sa surface. Ils dessinaient les quatre branches égales de la *croix* connue aujourd'hui sous le nom de croix de Malte ou de la Légion-d'Honneur. La rouille, en rongeant le fer, avait soulevé un bras de la croix. Le réseau de fils d'argent était si fin, si léger, qu'un souffle insensible l'a emporté sous nos yeux.

Nous avons observé des restes de damasquinure sur les anneaux de plusieurs boucles de fer. Nous en avons observé sur des fragments de fer informes. La rouille, qui perce et détache les feuilles d'argent, a facilement détruit le dessin si délicat des filets incrustés dans le fer.

On retrouve des damasquinures dans les sépultures franques de la Picardie et de la Normandie, dans les tombes des Burgondes et dans celles des Ripuaires. C'était encore un art commun aux barbares de la Germanie.

« La damasquinure ou incrustation d'argent sur le fer paraît même avoir été l'art de prédilection des Francs. Peu répandue dans notre pays, à l'époque gallo-romaine, — car je n'en pourrais citer aucun exemple dans cette foule de sépultures, qui ont passé sous mes yeux; — entièrement inconnue dans les tombes chrétiennes de la période normande, cette décoration, au contraire, est prodiguée pendant la période franque, surtout celle des rois mérovingiens.

« Il n'est peut-être pas en France un seul cimetière des premiers temps de la monarchie, qui n'ait fourni de nombreux échantillons de cet art curieux et difficile. On en rencontre dans les plus humbles villages, dans les plus petits hameaux, là où le nom et la chose sont maintenant parfaitement ignorés (1). »

V. C'est à la suite des contre-plaques en fer que se trouvent les *plaques complémentaires*. Elles sont invariablement de forme carrée.

En ne considérant que sa position, des archéologues ont supposé que ce carré de métal était « une terminaison de ceinturon. » Mais nous avons de ces plaques trop larges d'un et même de

---

(1) M. l'abbé Cochet : *Sépult.*, etc., p. 139.

deux centimètres pour passer par l'ouverture de la boucle du même ceinturon.

Elles ne servaient donc qu'à compléter l'ornementation métallique du ceinturon ou du baudrier.

Il nous faut placer aussi à côté des plaques de ceinturon, comme suppléments de ces garnitures métalliques, de petits ornements mérovingiens qu'on rencontre partout, en France comme en Suisse, en Angleterre comme en Allemagne, et que nous désignons sous le nom de *ferrets*. Arrondis dans leur partie supérieure, ils se rétrécissent vers le milieu par deux et quatre échancrures latérales, et se terminent en pointe par le bas. Un seul petit tenon, faisant corps avec la plaquette, et percé d'un trou pour recevoir une goupille, servait à la fixer sur le cuir du ceinturon.

Ces ferrets d'aiguillettes sont fréquents dans certaines contrées et plus rares dans d'autres pays. Nous en avons recueilli plus de vingt-cinq dans le cimetière du Mont de Hermes. On les y trouve tantôt isolés et tantôt réunis deux à deux, et même trois à trois. Réunis, ils sont toujours juxtaposés. Plusieurs ne forment qu'une seule plaque ajourée, dans laquelle ils ont été découpés à l'emporte-pièce.

Presque toujours placés à la ceinture, en arrière de la boucle, la pointe dans le sens opposé, ces ferrets ont été généralement considérés comme des terminaisons de ceinturon. Mais quand il y a deux et trois ferrets conjoints, ils occupent trop de largeur pour pouvoir s'engager dans l'ouverture de la boucle. On a d'ailleurs trouvé des ferrets encastrés dans le cuir même qui portait la boucle. Ce n'était donc qu'un simple ornement de ceinturon.

Dans plusieurs tombes de civils, de soldats et même d'officiers, ces ferrets d'aiguillettes tenaient lieu de plaques (1). Ces accessoires accompagnent ordinairement des boucles en métal étamé; et, comme ces agrafes, les ferrets sont recouverts d'une couche d'alliage brillant et inoxydable.

Les véritables *terminaisons* de ceintures et de ceinturons sont d'autres espèces d'aiguillettes ou lamelles de métal, ordinaire-

---

(1) Sépult. 8 février, 13 avril, 17 mai, 17 août, 18 octobre 1878; 11 avril 1879.

ment en bronze, rarement en fer ou en argent, longues de 3 et 4 centimètres, larges de 10 à 15 millimètres. Doubles ou repliées sur elles-mêmes, elles retiennent encore le cuir des courroies, sur lequel on les a fixés par de petits clous bien rivés. Elles ne se terminent pas en pointe, comme les ferrets précédents, mais par un bout arrondi, pour ne pas blesser les doigs.

Le nombre en est fort restreint. On en avait recueilli onze à Charnay. Nous n'en avons découvert que cinq ou six à Hermes. La plupart des ceintures et des ceinturons n'avaient donc point de garnitures terminales en métal.

C'était encore un ornement de ceinturon que cette petite plaque, formée par un corps de poisson, ou plutôt de serpent, roulé en cœur. Trois tenons devaient recevoir aussi des têtes de clous.

Une de nos plaques circulaires, de 6 centimètres de largeur, est découpée *à jour*. La circonférence encadre une croix potencée. Cette rouelle n'était fixée par aucun rivet. Elle devait donc être suspendue par un cordonnet. Les ouvertures sont usées, comme si elles avaient elles-mêmes servi à suspendre d'autres objets en métal (1). Cette rouelle ajourée pouvait se rattacher elle-même à la ceinture de la personue inhumée.

Deux autres petites plaques, légères et brillantes, de 4 centimètres de côté, aussi ajourées, encadraient un losange, centré lui-même d'un carré. Ces petits ornements, traversés par un tenon ou rivet à deux pattes rabattues, devaient être aussi fixés sur une surface de cuir ou de bois.

D'autres menus objets, boutons d'argent, trèfles et losanges de bronze, losanges de verre bleu dans de petits cadres de bois, etc., ont pu servir aussi de décors aux ceinturons et aux baudriers de nos Francs de Hermes (2). Mais nous avons donné assez de détails pour faire bien connaître le goût des Francs-Mérovingiens dans l'ornementation de ces ceintures de cuir ou d'étoffe, qui jouaient un si grand rôle dans leur costume national.

« La ceinture et la boucle qui en dépend, à la fois objets de luxe et d'utilité, offrent, en archéologie, quelque chose de nouveau et de *spécial aux races teutoniques*. Rien de ce qui les con-

---

(1) *La Normandie souterr.*, p. 250. — M. Fleury, II, 173.

(2) Sépult. 12 août 1878, 18 avril 1879.

cerne n'est imité des arts romains, comme on a pu le faire pour quelques broches ou fibules, dont l'usage était alors commun aux diverses nations civilisées ou barbares.

« Tout, dans les boucles de ceinture, la matière et la forme, le style et la nature des ornements, nous reporte vers un monde différent de celui de l'antiquité classique, et, à ce titre, doit attirer notre attention (1). »

« Les *dessins gravés en creux* sur leurs plaques ne rappellent, en aucune manière, les ornements employés par les artistes dégénérés du Bas-Empire, et n'ont rien de commun avec ce qu'on appelle l'art byzantin.

« C'est en fouillant les tombeaux des peuplades teutoniques qu'on rencontre les premiers exemples de ces dessins, qui ressemblent à des serpents enlacés, à des nattes de cheveux contournés et agencés de mille manières, genre d'ornement qui, dès lors, s'est imité dans tout l'occident, s'est reproduit partout sur les monuments lapidaires, sur les sculptures grossières des porches des premières églises, sur les grandes lettres et les enluminures des manuscrits (2). »

Plusieurs manuscrits, exécutés en France sous la seconde race et même sous la première, ont un caractère d'ornementation entièrement différent des modèles romains reproduits sur d'autres manuscrits des mêmes époques, et identique avec celui des dessins tracés sur les boucles des ceinturons francs. D'autres manuscrits, que l'on fait remonter à saint Augustin de Cantorbéry et au roi Cutbert, sont enrichis d'ornements de style anglo-saxon, qui n'a d'analogie que dans les boucles des Barbares de l'époque (3).

« À notre avis, disait le plus habile explorateur des cimetières francs, plus l'agrafe teutone s'éloigne de la période romaine, plus elle devient compliquée et tourmentée.

« Dès le *temps de Dagobert*, une plaque métallique se creuse

---

(1) M. Rigollot : *Mém. de la Soc. des Antiq. de Picardie*, p. 185.

(2) M. Rigollot : mém. cité, p. 186.

(3) Paléographie universelle de MM. Champollion et Silvestre ; 1841. Les peintures des mss., publiées par M. Le Bastard.

en une fine damasquinure ou se couvre d'un riche assortiment d'incrustations ou de ciselures.

« Au temps de Pépin et de Charlemagne, elle se découpe en lions, en dragons, en chevaux ailés, en chimères et en monstres de toute nature. Ici c'est le prophète Habacuc, les cheveux hérissés, et là c'est Daniel se dressant dans la fosse aux lions.

« Mais cette conséquence du développement que prit la boucle sous la domination des Francs, on etait loin de la soupçonner au temps de Childéric. Le conquérant des Gaules sortit des camps de la Germanie avec une provision de boucles de toutes sortes, riches par la matière et déjà ornées de verres et de pierreries enchâssées, mais vierges encore de ces plaques et de ces contre-plaques, larges et ouvragées, qui décoreront plus tard les agrafes de ses descendants (1). »

A en juger par le grand nombre et le travail de nos plaques et de nos boucles de fer et de bronze, beaucoup des sépultures du Mont de Hermes seraient postérieures au règne de Dagobert.

CHAPITRE SIXIÈME.

OBJETS DIVERS.

A côté des armes, des objets de toilette, des plaques de ceinturon, se trouvent encore, dans nos sépultures mérovingiennes, des ustensiles et d'autres antiquités, qui ne laissent pas que d'avoir aussi leur intérêt.

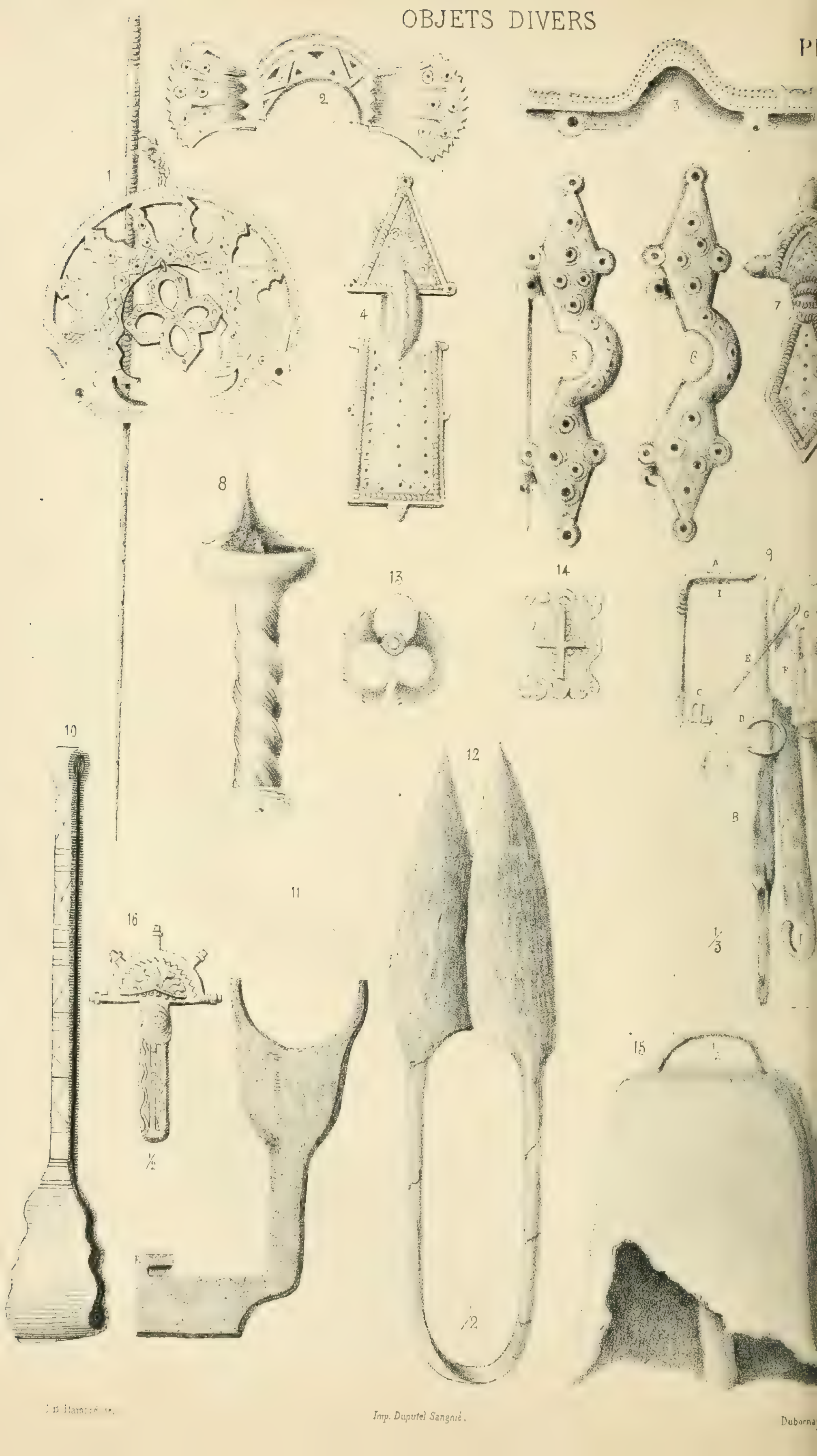
I. Les ustensiles sont des instruments d'usage quotidien ou des symboles de profession personnelle.

Des tiges de fer, longues de 12 centimètres, terminées d'un bout par une pointe et de l'autre bout par un anneau, semblent destinées comme nos *alènes* et nos vrilles à percer le cuir et le bois. On en trouve partout. Il s'en est trouvé avec un bâton couvert de cuir et passé dans l'anneau, comme pour donner plus de prise à la main de l'artisan (2). Nous comptons environ dix

---

(1) M. l'abbé Cochet : *Le tombeau de Childéric*, p. 236.

(2) *La Normandie souterraine*, p. 253.



Imp. Duputel Sagnié.

de ces instruments sortis des sépultures de Hermes. (Pl. III, fig. 14).

Il est rare de fouiller un cimetière mérovingien sans découvrir une ou plusieurs paires de *ciseaux en fer*. (Pl. V, fig. 12.) Les plus grands mesurent 23 centimètres, dont 12 de lames. D'autres, longs de 18 centimètres, n'ont qu'un court ressort et portent encore 12 centimètres de lames étroites. D'autres encore, sur une longueur totale de 20 centimètres, n'en ont que 8 de lames. Nous en avons, enfin, qui n'ont que 10 centimètres de développement, et dont les lames sont de 45 millimètres, et même un spécimen de 6 centimètres dont 3 de lames.

Composés de deux lames triangulaires, réunies par un talon faisant ressort, ces instruments sont de tous les temps et de tous les pays. Nous les trouvions naguère dans le camp romain de Bailleul-sur-Thérain (2). Ils se montrent un peu plus nombreux dans les cimetières mérovingiens. M. Baudot signale « trois paires de ciseaux ou forces à Charnay ; » M. Cochet, « trois ou quatre à Londinières, sept ou huit à Envermeu, un ou deux à Parfondeval. »

Les plus grands ciseaux se retrouvent, sous le nom de *forces*, entre les mains de nos bergers de France et de Suisse. Ils pouvaient servir à tondre les moutons et les chevaux. Les plus petits étaient suffisants pour tailler la barbe et les cheveux. Grands et petits, tous ces instruments devaient être employés à mille autres usages domestiques.

Aussi les retrouve-t-on dans la sépulture des hommes et des femmes. On en a même recueilli une paire à la ceinture d'un guerrier (le 14 juin 1878); mais le plus souvent ils se retrouvent dans des sépultures dépourvues d'armes (4 octobre 1878, etc.).

Nous avons remarqué, parmi les instruments tranchants, des lames recourbées en forme de *serpettes*. Elles ont 14 centimètres de développement, avec une soie d'environ 10 centimètres, qui pouvait recevoir un manche large et fort. (Pl. III, fig. 10.)

Nous retrouvons fréquemment la serpette, avec les ciseaux, dans la tombe des guerriers armés du scramasaxe (30 mai 1879), de la hache et de l'épée (29 mai 1879).

(1) *Le Mont-César*, fouilles exécutées, en 1878, par M. Isidore Berton, p. 70.

Cet instrument se retrouve aussi, de temps en temps, dans les sépultures mérovingiennes des autres pays (1).

Une petite lame (long. 6 cent. larg. 1), fixée dans un manche carré un peu plus long (10 cent.), en fer massif, ressemblerait assez à un *scalpel*. (Pl. III, fig. 19.) Il était sous la main gauche d'un squelette, qui avait aussi deux boucles aux genoux, mais aucune arme dans son tombeau. Ce petit instrument semblait être l'attribut d'une profession civile mais honorée dans le pays. Il se trouvait dans la tombe, qui renfermait le vase orné d'une zone de points carrés et de croix grecques (13 avril 1878).

Une *spatule* en bronze, bien arrondie à l'extrémité, ornée d'anneaux, ciselée à la base (long. 65 millim., larg. 10), se trouvait avec la serpette et les ciseaux d'un guerrier (30 mai 1879).

Une lame allongée, munie d'un manche en corne et sur le côté d'un appendice triangulaire, ressemblerait à une *flamme de vétérinaire*. Elle a été recueillie dans la même tombe que le scramasaxe au manche arqué (8 avril 1879.)

Nous signalerons aussi (pl. V, fig. 8), comme symbole de profession, un *cachet en verre*, à tige en torsade (long. 4 cent.), poignée en fer et disque (d. 15 mill.) gravé seulement de quelques rainures légères et concentriques. Ce cachet appartenait-il encore au fabricant, qui n'aurait fait que préparer le disque à recevoir la marque distinctive du futur acquéreur ? Etait-il déjà entre les mains d'un administrateur, dont le sceau en bois ou en métal aurait été détaché (2) ?

Un instrument de profession, plus significatif et plus intéressant, est une petite *balance*, découverte le 10 juin 1879. Le fléau, bien conservé, porte 14 centimètres de longueur, et le manche 25 millimètres. L'aiguille est cassée. Les extrémités du balancier sont percées pour recevoir des anneaux de suspension ou l'attache des fils ou cordelettes disparues. Les plateaux, larges de 4 centimètres, minces comme du papier, sont entamés sur les bords.

La tombe renfermait une épée longue et large, avec un scra-

---

(1) L'abbé Cochet : *Les Sépultures gaul., rom. et franques,* p. 199. — M. Fleury : *Ant. et Mém. de l'Aisne,* II, 193.

(2) *Le tombeau de Childéric*, p. 378.

masaxe (15 cent.), posés obliquement sur les fémurs, un petit vase brun, de bonne façon, orné d'une bande de chevrons bien dessinés, et la rondelle d'argent décorée d'une croix de quatre grenats triangulaires. Cette tombe devait être celle d'un des principaux et des plus riches personnages du pays.

Cette balance, à plateaux et fléau si délicats, ne pouvait servir qu'à peser des monnaies. Lorsqu'il y avait un impôt à lever, l'officier du fisc, chargé de cette opération, parcourait, accompagné d'un monnayer, les pays auxquels le tribut était imposé. La valeur demandée était perçue en métal. Lorsque la collecte était suffisante, le monnayer fondait, épurait la matière et frappait les pièces de monnaie dans la localité où il se trouvait. Le coin portait son nom et celui de la ville ou du village dans lequel il avait sa résidence (1). Hermes aurait donc eu son monnayer sous les Mérovingiens.

Quant aux produits de cet art, chez les Francs, nous n'avons recueilli, pour en juger, que quatre ou cinq petites monnaies, minces comme du papier et d'une extrême fragilité. Le style en est barbare et les inscriptions informes. Nos monnayers ambulants n'étaient point des artistes d'un grand mérite.

Une balance, semblable à celle de Hermes, avait été découverte dans le cimetière d'Envermeu. Deux autres ont été recueillies dans les sépultures d'Arcy-Sainte-Restitue. Une quatrième était sortie d'une tombe saxonne, en Angleterre, celle de Hermes est la cinquième que nous connaissions.

Cette précieuse balance était renfermée dans un écrin de bois, garni de cuir et d'étoffe et orné de petits clous à rivets. Nous n'en avons malheureusement que les débris, au milieu desquels se trouvaient un peigne en os, un silex taillé et un petit bronze romain, au revers du GLORIA ROMANORVM.

Les *coffrets* qui, chez les Romains, servaient à renfermer les vases à parfums les plus précieux, disparaissent des sépultures mérovingiennes. Nous n'avons trouvé que l'anse en bronze entre les attaches d'un seul de ces petits meubles. Encore ignorons-nous ce qu'il a pu contenir.

---

(1) *Vita S. Eligii à B. Audoeno*, part. I, cap. XV. — *Numismatique moderne*, par M. de Barthélemy, p. 2.

Nous possédons la *clef* en bronze d'un autre coffret (l. 5 cent.). La tige est forée. Le penneton, dentelé sur le côté, entaillé par en haut et par en bas, suppose une garniture de serrure assez compliquée (1). L'anneau, semblable à celui d'une bague, porte au sommet un étroit bandeau rectangulaire. Cet ustensile, intéressant dans son genre, était déposé dans une tombe, qui renfermait un collier de six perles et deux fibules digitées, avec de petites boucles, un couteau de fer et la bouterole du fourreau. Cette clef était donc le symbole de l'administration confiée à une dame de riche maison (4 juillet 1879).

D'autres ustensiles, en fer, coudés et munis d'un crochet par un bout, avec tige et anneau à l'autre bout, semblent avoir servi aussi de clefs. (Pl. V, fig. 11.)

Mais les menus objets que les Francs emportaient dans la tombe étaient le plus ordinairement renfermés dans une *bourse* ou petit sac de voyage en cuir. (Pl. V, fig. 9.) Souvent la rouille a confondu tous les ustensiles en une masse informe. On y reconnaît cependant de grosses aiguilles, des bagues, des petits ciseaux, des pinces à épiler, de différentes grandeurs, des alènes, des serpettes, des lames de couteaux, longues parfois de 16 centimètres, avec 4 centimètres de soie, etc. Il s'est même trouvé jusqu'à trois couteaux, un grand et deux moyens, dans le même paquet. En un mot, cette bourse contenait tous les instruments d'usage quotidien, dont nous venons de parler, avec quelques objets de toilette ou de profession. Elle contenait aussi, quoique plus rarement, des monnaies et très souvent des silex taillés.

Ces petits sacs ou ces paquets, sur lesquels restent des pellicules de cuir et des empreintes d'étoffes, se trouvent constamment à la ceinture des morts. Plusieurs boucles, encore collées sur les objets de la bourse, attestent qu'elle était suspendue par des courroies.

Un cuir épais, orné de têtes de clous, rangées sur deux lignes, semble avoir servi de moyen de suspension. Au-dessus se trouvait la rouelle ajourée, qui se rattachait sans doute de plus près au ceinturon. Les bracelets, en bronze creux, passés aux bras, donnaient à penser que cette tombe était celle d'une dame de

---

(2) Cf. M. Baudot, p. 280.

grande maison. La défunte portait la grande plaque en bronze argenté, ciselée en nattes. (Pl. VI, fig. 5.)

Cette tombe, qui renfermait trois vases emboîtés l'un dans l'autre, et un paquet de ciseaux, couteau, aiguille, pourrait être aussi une tombe de dame mérovingienne (4 août 1878).

Les dames de ce temps-là auraient donc porté, comme celles de nos jours, leurs sacs de voyage ou de travail. Mais le plus souvent le sac ou la bourse était suspendue à la ceinture des guerriers.

Dans une tombe, dont le paquet contenait, avec le couteau vulgaire, trois fers de flèches, il n'y avait, pour la courroie de suspension, qu'une petite boucle en arrière de l'épaule gauche. Le trousseau était-il donc porté en sautoir (28 juin 1879)? C'est la seule fois que nous l'ayons trouvé dans cette position.

II. Avec les objets renfermés dans la bourse des Francs, se trouvent quelquefois des monnaies. Il s'en rencontre aussi sur d'autres points des sépultures.

Nous avons même été fort surpris, dès le premier jour de nos fouilles, de trouver *dans la bouche d'un mort* une moitié de bronze romain. L'usage de couper ces monnaies, pour en faire concorder la valeur avec celle des bronzes gaulois (1), est un fait connu des archéologues et des historiens. Nous avons découvert depuis, sur le Mont-César, en face du Mont de Hermes, plusieurs moitiés des monnaies coloniales de Nîmes et de Saragosse. Il s'en est aussi rencontré dans d'autres cimetières francs (2). Les deux faces de notre demi-bronze étaient complètement frustes. Mais le module et l'épaisseur du flan étaient bien le module et l'épaisseur des monnaies coloniales, que les Gaulois coupaient en deux. Il en est de même d'une seconde moitié de grand bronze, trouvée dans la tombe d'un guerrier de Hermes (5 novembre 1878).

Nous avions donc sous les yeux un reste de l'usage de mettre sur la langue, dans la main ou sur les yeux des morts, une pièce

(1) Ou pour faire servir les moitiés de monnaies divisionnaires.

(2) *Le Mont-César.* Fouilles exécutées, en 1878, par M. Berton, p. 115, — *La Normandie souterr.*, p. 356. — M. Baudot, p. 206.

de monnaie courante, pour payer le passage du fleuve des Enfers dans la « barque à Charon. » Mais notre gallo-franc ne se montrait pas généreux envers l'avare nocher du Styx.

Le cas du cimetière mérovingien de Hermes n'était pas inouï. Dans le cimetière franc de Lède, en Belgique, près d'Alost, un mort tenait entre les dents un tiers de sol de Childebert (1).

Depuis nous avons retrouvé, dans la bouche d'un autre Gallo-Franc de Hermes, une *monnaie mérovingienne* en argent. Le mort la tenait aussi entre les dents (14 février 1879).

Ce sont là les seuls exemples de naulus bien caractérisés, que nous ayons remarqués jusqu'ici dans nos sépultures du Mont de Hermes. Mais ces tombes mérovingiennes renfermaient d'autres monnaies romaines, destinées, la plupart du moins, à un usage différent.

Plusieurs sont trop frustes pour être déterminées, même par les plus habiles numismatistes. Plusieurs autres, un peu moins endommagées, n'ont qu'un diamètre de 14, de 13 et même de 10 millimètres. Ces bronzes, trop petits pour être bien frappés, n'offrent pas non plus de types ni d'inscriptions faciles à déchiffrer. L'un d'eux conserve néanmoins quelques traits, qui le rattacheraient à l'époque d'Arcadius.

DN. GRATIANVS P. F. AVG. (2), buste à droite, diadème perlé. ℟. REPARATIO REIPVB., un guerrier debout tient, de la main gauche, le globe surmonté d'une victoire, et relève, de la droite, une femme prosternée. Cette petite monnaie de bronze a moins souffert que d'autres du mouvement de la circulation, mais beaucoup de l'action corrosive des éléments du sol. Exergue LVG. S. (3). Dans le champ une S.

Ce buste lauré, à droite, paraît être celui de DN. VALENTINIANVS. P. F. AVG. Au revers, un guerrier cuirassé, tenant le labarum de la main gauche, pose la main droite sur la tête d'un captif agenouillé, les mains liées derrière le dos; GLORIA ROMANORVM. Une étoile brille dans le champ, sous l'étendard.

---

(1) *Bulletin de l'Acad. royale de Belgique*, 1847, t. XIV.

(2) *Dominus noster Gratianus, Pius, Felix, Augustus.*

(3) *Lugduni signata* (moneta).

L'exergue SMAQP (1) montre que ce petit bronze a été frappé dans l'hôtel des monnaies d'Aquilée.

Cet autre buste, aussi lauré à droite, n'est-il pas encore celui du même empereur ? Le revers porte le même type et la même légende.

Le type de « la gloire des Romains » s'était déjà montré sur l'une des premières monnaies relevées dans notre cimetière mérovingien : DN . VALENS P. F . AVG. Il portait l'effigie du frère et associé de l'empereur Valentinien.

Ces empereurs d'Occident se complaisaient dans cette affirmation superbe de la domination romaine sur les Barbares, précisément à une époque où cette domination n'était plus qu'une illusion.

Est-ce un Valens, un Valentinien ou un Gratien que nous représente cette petite monnaie? Au revers se voit une Victoire ailée, marchant à gauche, une palme sur le bras gauche, une couronne dans la main droite, SECVRITAS reipublicæ.

Voici un autre type de la Sécurité sur une médaille d'Hélène, fille de Constance et femme de Julien l'Apostat, FL . HELENA..., et au revers : SECVRITAS.... Une femme, marchant à gauche, tient un rameau de la main droite.

Un petit CONstantinus ne laisse plus voir que trois lettres sur l'avers, avec la tête casquée du grand empereur. Le temps a effacé le reste, types et légendes.

Un IMP. CONSTANTINVS AVG., buste à gauche, avec casque surmonté d'un cimier, et lance posée sur l'épaule droite, avait aussi longtemps circulé avant d'être inhumé dans le cimetière de Hermes. Le revers a perdu sa légende « Victoriæ lactæ princ.pe. » Les deux Victoires, debout, affrontées, tiennent encore le bouclier votif, au-dessus de l'autel ; mais elles ont elles-mêmes beaucoup souffert du frai de la circulation. Le bouclier a perdu son inscription, et l'autel la petite croix encadrée dans une couronne de laurier. Ce petit bronze était sorti des ateliers de SIS. (Siscia, en Pannonie).

Un autre ....CONSTANTINVS...., tête laurée, à droite, mais

(1) *Saira moneta Aquileine percussa.*

fort dégradée, semble porter au revers le type du SOLI INVICTO COMITI.

La médaille de Constantinople, tête casquée à gauche, haste sur l'épaule; CONSTANTINOPOLIS. Au revers la Victoire, debout, également à gauche, tient la haste d'une main, s'appuie de l'autre sur un bouclier et pose le pied sur la proue d'un navire. Elle promettait ainsi l'empire des mers et la puissance des armes à la ville de Constantin.

N'est-ce pas un Elagabale que cet IMP. ANTONINVS PIVS, buste à droite, imberbe, lauré? Au revers : VICTORIA AVG. Une Victoire ailée marche à gauche, au milieu des dépouilles de l'ennemi. Une étoile brille dans le champ, à droite.

Cette tête, à droite, radiée, imberbe, ne serait-elle pas celle de *Tétricus le Jeune?* Au revers l'Espérance relève sa robe pour marcher, et présente de la main droite sa fleur trifide; « spes PVBLICA. » Le type est dessiné sommairement. L'inscription de l'avers est rognée et ne permet de rien distinguer.

Une autre tête radiée, à gauche, semble avoir été aussi celle d'un des empereurs de la Gaule, qui gouvernaient notre pays sous les règnes de Gallien et d'Aurélien.

Le Haut-Empire a fourni au cimetière de Hermes un m. b. de « ....VS ARM. PARTH. max., » avec revers de l'Espérance relevant sa robe (?) S. C, et le TR. P. XXI. D'autres bronzes de *Marc Aurèle,* ramassés sur le Mont-César, donnaient aussi à cet empereur le titre d'Arméniaque, en souvenir des victoires que ses généraux avaient remportées contre les Parthes (162-163). La Puissance Tribunitienne lui fut conférée, ou plutôt confirmée, trente-quatre fois (146-180) (1).

Nous devons mentionner surtout un IMP. CAESAR VESPASIANVS AVG., en argent, tête à droite. Au revers deux jeunes hommes sont assis sur la « sella; » TITVS ET DOMITIAN. CAESARES PRIN. IVEN. Cette monnaie se trouvait avec celle d'Elagabale, dans la tombe d'une opulente mérovingienne. Les effigies de Vespasien et de ses deux fils, Césars et Princes de la Jeunesse, Titus et Domitien, sont dans un bon état de conservation. Ce denier

(1) *Aurelius, Armeniacus, Parthicus, Maximus, Senatus Consulto, Tribunitia Potestate* XXI *(Anno.)*

d'argent pouvait donc intéresser les Francs sous tous les rapports.

Deux *médailles gauloises* ont été recueillies dans le cimetière de Hermes. L'une d'elles, presque entièrement fruste, ne laisse voir qu'un taureau cornupète, se couchant à gauche, semblable à ceux des Eduens que nous avons rencontrés sur le Mont-César (1). Cette pièce se trouvait associée, à côté d'un fermoir de bourse, avec une monnaie romaine, à tête radiée, analogue à celles des empereurs de la Gaule.

Une seconde monnaie gauloise, mieux frappée et mieux gravée, présente une figure, à droite, avec un collier au cou. Sur le revers, le cheval national galope à droite, ayant un annelet centré sous le ventre et une roue à quatre rayons au-dessus de la croupe. Cette monnaie semble appartenir à Epenos, chef des Meldes (2).

Les médailles romaines étaient *perforées*, pour la plupart. Il en était ainsi des pièces de bronze et d'argent de Constantin Ier (deux), d'Elagabale, de Marc-Aurèle, de Vespasien, et de quatre autres frustes et indéterminées. Six autres monnaies de Magnence, Gratien, Valentinien, Hélène, Constantin, Tétricus, etc., sont ébrêchées sur l'un des bords, comme si elles avaient été elles-mêmes forées. L'une d'elles, en argent, à tête radiée, a été percée à trois reprises différentes, de trois trous inégaux.

Le roi Childéric avait, dans son tombeau, quatre médailles perforées, toutes romaines, en or et en argent. Il s'est aussi trouvé des monnaies percées dans les sépultures franques de la Normandie et de la Lorraine, de Nordendorf, en Bavière, et de Selzen, près de Mayence (3). C'est donc un usage d'origine germaine, qui a introduit nos médailles perforées dans les tombes mérovingiennes de Hermes.

Pour quel motif les barbares de cette époque portaient-ils ces monnaies suspendues?

---

(1) *Le Mont-César* de Bailleul-sur-Thérain, p. 40, pl. v, fig. 9 à 11.

(2) *Revue numismatique*, 1859, p. 86, Lelewel, pl. vi, 44. — *L'Art gaulois,* par M. Hucher.

(3) M. Rigollot, p. 207. — *La Normandie souterr.*, p. 263, 349, 355, etc. — M. Fleury, ii, 184.

« C'étaient, dit-on, des pièces qui, n'étant plus en circulation et découvertes par hasard, offraient par cela même un caractère merveilleux, qui les rendait recommandables aux yeux d'hommes qui n'en connaissaient pas l'origine. En Orient, les femmes arabes portent souvent un collier de médailles antiques, trouvées dans les fouilles (1), » et même des Sequins modernes de Venise.

La monnaie romaine remplissait la Gaule lorsque les Francs occupèrent nos pays, et elle continua de circuler jusqu'à la seconde race de nos rois. Ce n'était donc point le merveilleux d'une découverte, ni celui de la rareté, qui expliquerait l'usage, reçu chez nos aïeux, de porter des médailles romaines.

Le caractère antique et mystérieux des monnaies gauloises les touchaient si peu, qu'ils en effaçaient les types les plus intéressants pour faire briller davantage le métal poli. On effaçait, sur la convexité du flan, la belle tête d'Apollon-Belenus pour obtenir un effet d'éclat. Notre médaille d'Epenos, qui pouvait offrir quelque intérêt dans son état de bonne conservation, n'est point percée et n'a point été portée.

La beauté des types romains les séduisait-elle un peu plus? Ils n'avaient aucun souci de les faire valoir. La médaille de Constantinopolis était forée en face des yeux. L'effigie de Marc Aurèle et celle de Vespasien étaient percées à la nuque. Un Valens est percé au-dessous du cou; Elagabale au sommet du crâne, ainsi qu'un Constantin. Les têtes se trouvaient ainsi portées de travers, la face en haut ou la figure en bas. Parfois les monnaies étaient si minimes qu'elles ne laissaient voir aucun type, aucun trait. La valeur artistique de ces médailles intéressait donc fort peu ces barbares.

C'était donc des amulettes, des talismans? Les Gaulois en avaient peut-être conservé l'usage sous la domination des Romains, et le perpétuaient après l'invasion des Francs. A cette époque, les Grecs du Bas-Empire portaient eux-mêmes des monnaies d'Alexandre, enchassées dans leurs baudriers et cousues dans leurs vêtements, autour de leur tête et de leurs pieds, pour

---

(1) M. Lambert : *Essai sur la Numism. gauloise du nord-ouest de la France,* part. II, pl. II, 16 et 21.

se garantir des chances fatales (1). De nos jours encore, il n'est pas extrêmement rare de rencontrer des personnes, qui ne se mettraient point à un jeu d'argent, sans avoir sur elles un sou troué.

Les Mérovingiens croyaient-ils de même à la puissance de la médaille romaine percée ? Mais ces monnaies étaient percées pour être suspendues. Nous en avons qui conservent encore leur anneau de suspension, en fil de laiton assez grossier.

Des archéologues ont cru néanmoins remarquer que ces monnaies romaines étaient portées à la façon des amulettes. Dans un tombeau de Lorraine, une médaille de Gratien était passée au cou d'un mort. Le roi Childéric portait lui-même au cou ses quatre monnaies percées (2). Ainsi se portaient sans doute les autres médailles percées que l'on trouve isolées dans les sépultures mérovingiennes.

Mais dans la plupart des cas, les monnaies percées servaient de pendants à des colliers, à des bracelets, à des boucles d'oreilles. Elles servaient purement et simplement d'*ornements,* de joyaux, concurremment avec les perles, les grenats et les boutons d'argent (3).

Chez les Romains, les gens du peuple se paraient aussi de médailles. Ils les suspendaient aussi à leur cou et les laissaient tomber sur leur poitrine. Les dames romaines elles-mêmes portaient d'anciennes pièces d'or et d'argent en guise de joyaux. Leur écrin en renfermait assez pour en faire l'objet d'un legs ou d'un usufruit (4). Mais à la façon dont les écrivains du temps parlent de ces parures, on ne reconnaît pas, dans ces monnaies perforées, ces amulettes dont les archéologues sont si prodigues à l'égard des peuples anciens.

---

(1) S. Chrysost : *Ad illuminandos Cateches*, II, Migne, *Patr. græc.*, t. XLIX, col. 240.

(2) *La Normandie souterraine*, p. 263.

(3) *La Normandie souterr.*, p. 349, 355. — M. Fleury, II, 184.

(4) *Portentur ad pectus*, disait Accurse. *Utitur perforatis nummis utique vulgus in collo*, disait Pline. *Numismatum aureorum vel argenteorum veterum, quibus pro gemmis uti solent,* dit Pomponius Mela, *usufructus legari potest.*

Un usage semblable s'est introduit chez les Germains et s'est conservé chez les Gallo-Francs. C'est ainsi que des pièces frustes étaient portées par nos Francs de Hermes, aussi bien que les monnaies parfaitement conservées. Une monnaie de cuivre jaune a même été limée pour produire un plus grand effet d'éclat. Rien ne prouve qu'il y ait eu, chez nos aïeux, d'autre intention que de se parer de brillants, en portant sur eux des médailles romaines ou gauloises.

III. D'autres objets, d'un caractère plus étrange, ont été signalés dans les cimetières de l'époque mérovingienne. Ce sont « des *silex taillés* comme des pierres à fusils et rencontrés à la ceinture des morts. » On supposait d'abord que c'étaient des pierres à feu, renfermées avec des briquets dans la bourse des Francs et des Burgondes.

Le savant auteur des *Antiquités et Monuments de l'Aisne* nous montrait « un morceau informe de silex pyromaque, sur lequel se distinguaient très-nettement les dentelures résultant de la percussion, et une tige de fer ou d'acier, de 10 centimètres de longueur, recourbée à l'une de ses extrémités, sorte d'outil qui, il y a trente ans, se trouvait dans le sabot de la cheminée de chaque maison de la campagne et dans la poche de chaque fumeur. Cet outil était un briquet à l'aide duquel on tirait du feu de ce silex (1).

« J'ai rencontré dans les sépultures de Charnay, disait leur judicieux explorateur, une assez grande quantité de morceaux et d'éclats de silex, sans qu'ils fussent accompagnés d'aucun objet propre à faire jaillir l'étincelle par une percussion quelconque. Le briquet, en l'admettant même, n'eût été ici qu'un meuble exceptionnel, comparativement à l'abondance des silex (2).

« Parmi les silex de moyenne dimension, il en est qui affectent la forme allongée du couteau celtique. Le taillant semble accusé; la surface est plate et unie d'un côté, tandis que du côté opposé elle est taillée par éclats enlevés longitudinalement, laissant des arêtes vives, comme on les remarque sur les instru-

(1) M. Fleury, II, 183.

(2) Mém. cité, p. 202.

ments de l'âge primitif, si éloigné de nos sépultures barbares.

« J'ai recueilli des éclats de silex infiniment petits et quelques morceaux de la grosseur d'un œuf d'autruche.

« Plusieurs haches celtiques en pierre dure ont même été recueillies dans les sépultures barbares de l'époque mérovingienne (1). »

Ailleurs on a trouvé des flèches « à appendices et oreillons. »

Ces silex de tombeaux ne sont pas plus des pierres à feu que les silex taillés recueillis à la surface du sol, dans les stations dites préhistoriques.

Ce fut pour nous une surprise de voir, la première fois, un petit *silex engagé dans le paquet* que renfermait la bourse d'un Franc de Hermes. La présence de plusieurs pièces de métal, soudées par la rouille, nous avait fait croire, sans examen plus attentif, à la pierre et au briquet à feu. Mais la pièce principale, enfin dégagée de la masse de rouille, était une grande pince à épiler. Sa position à côté du silex taillé rappelait qu'à Charnay un semblable silex se trouvait entre les branches mêmes d'une de ces pinces de bronze (2), et attestait cette identité d'usages si frappante, que nous constatons jusque dans les moindres détails des sépultures de la Bourgogne et de la Neustrie.

« Plusieurs lamelles en fer, plates et recourbées aux deux extrémités, se terminant en pointe, ont paru, aux yeux de certains archéologues, avoir servi de *briquets*. Leur forme, au premier abord, semble désigner cet objet. Cependant leur peu d'épaisseur à l'endroit de la percussion, et les proportions d'un grand nombre de ces objets de formes identiques, ou trop grands ou trop petits, paraissent, d'un autre côté, exclure cette distinction.

« M. l'abbé Cochet pense que ce sont des *fermoirs de bourse* ou aumônières, parce qu'à Envermeu et ailleurs on les a trouvé près de la ceinture des morts. M. Gosse prétend que ces objets servaient peut-être à soutenir le vêtement, parce qu'à Groisy on en a trouvé près de la clavicule d'un squelette.

« Le fait est que ces objets, que j'ai trouvé à Charnay, plutôt

---

(1) M. Baudot : *Mém. des Antiq. de la Côte-d'Or*, p. 298.

(2) M. Baudot, p. 156.

au-dessus qu'au bas de la ceinture des morts, me paraissent, en prenant les dimensions opposées, les uns trop grands et les autres trop petits pour avoir jamais servi de briquets ou de fermoirs. Les plus grands, qui portent jusqu'à 17 centimètres, ne servaient très-probablement pas au même usage que les plus petits, qui n'ont que 26 millimètres (1). » Ces tiges de métal, terminées par de petits crochets, sont absolument impropres à faire le service de briquets.

Nous connaissons les instruments de fer, que renfermaient les sacs mérovingiens et qui accompagnaient les silex travaillés. Nous avons examiné douze à quinze sacs, qui contenaient de ces silex et de ces outils de métal. Jamais nous n'avons trouvé de briquet. (Pl. V, fig. 9.)

D'ailleurs la question des silex mérovingiens n'est plus restreinte aujourd'hui à ces prétendues pierres à feu, que les Francs portaient dans leurs petits sacs de campagne, de voyage ou de travail.

D'autres *silex* taillés se rencontrent *disséminés dans les sépultures* mérovingiennes de Hermes.

Le fait avait été constaté, depuis plusieurs années, dans d'autres nécropoles. « Le silex, disait-on, ne se rencontre, à la surface du sol, ni à Caranda, ni dans les environs. Il n'y en a pas de trace non plus dans le sable, qui forme le sous-sol du cimetière. Cependant les tombes, qui y ont été creusées, renferment des silex en quantité; et ce ne sont pas seulement des éclats bruts, informes, mais bien des pièces portant des marques incontestables de la main de l'homme, telles que des grattoirs, des couteaux, des lames retaillées à petits coups, des haches polies, entières ou brisées, et jusqu'à des pointes de flèches (2). »

La coexistence de ces instruments de pierre taillée et des instruments de bronze et de fer, dans des sépultures mérovingiennes, étaient de nature à troubler profondément les systèmes préconçus des préhistoriques absolus.

---

(1) M. Baudot, p. 201, pl. XIX, fig. 4 à 11.

(2) *Le cimetière de Caranda et la coexistence de l'usage des instruments de pierre avec ceux de bronze et de fer, jusqu'à l'époque mérovingienne,* par M. G. Millescamps, 1875, p. 8.

« Ce n'est que très exceptionnellement, répondait l'un d'eux, que les silex se sont trouvés en abondance dans des tombes mérovingiennes. Je ne sais même pas si, en dehors de Caranda, on pourrait citer un autre cimetière mérovingien reproduisant ce fait (1). »

On avait déjà cité le cimetière franc de Thiméricourt, près de Luzarches. On y avait rencontré un certain nombre de silex taillés (2). Les silex travaillés s'étaient aussi rencontrés dans les sépultures mérovingiennes d'Oyes (Marne) (3). Ils avaient aussi été signalés dans le cimetière burgonde de Charnay (4).

Nous pouvons citer également le cimetière de Hermes. Il nous fournit continuellement des silex travaillés par la main des hommes et jetés çà et là dans des sépultures mérovingiennes. Ce sont principalement des pointes, qui ont pu servir de lances et de flèches. On y voit de fines lamelles légèrement cambrées, à trois facettes longitudinales, qui ont été habilement détachées du nucléus. Il y a beaucoup de pièces informes, ébauches ou rebuts, mais on y reconnaît une taille indubitablement artificielle. Les petits grattoirs, à tête arrondie et retaillée, sont nombreux.

Le nombre des silex observés dans les sépultures de Hermes n'est pas comparable au nombre des silex découverts dans le cimetière de Caranda. « Les silex travaillés par éclats et retouchés, qui ont été recueillis à Caranda, dépassent vingt mille. » Les silex sortis des tombes de Hermes ne s'élèvent guère au-dessus de cent. On n'en avait tenu aucun compte dans les fouilles de la première année. Depuis que nous avons attiré sur ce point l'attention de l'explorateur du cimetière Cintrond, les découvertes se sont singulièrement multipliées. La visite d'un archéologue, qui prend un intérêt spécial à la présence de ces silex dans les sépultures mérovingiennes, a fait redoubler d'attention (5). Les jours suivants, les petits silex travaillés se mon-

(1) M. de Mortillet : *Bull. de la Soc. d'Anthrop.* Séance du 4 mars 1875.

(2) MM. Millescamps et Hahn : bullet. cité. Séance du 4 mars 1875

(3) M. de Baye : *Congrès archéol. de France*, 1875. p. 151.

(4) M. Baudot, p. 298.

(5) M. Millescamps, de Chaumontel, 1er mai 1879.

traient dans presque toutes les tombes, et souvent au nombre de deux et trois dans la même tombe.

Il faut bien le reconnaître, « un fait capital, inconnu et négligé jusqu'ici se dégage donc de l'exploitation des cimetières francs, c'est la persistance, jusqu'à l'époque mérovingienne, de l'usage traditionnel de jeter dans la fosse mortuaire des silex bruts et taillés (1). »

Comment, en effet, expliquer la présence de ces silex travaillés dans l'intérieur même des sépultures de cette époque?

On a pu dire, non sans grande apparence de raison, et de Caranda et de Sablonières : « Ces nécropoles mixtes furent placées et ouvertes en pleins *terrains préhistoriques*, qu'elles ont profondément remués, retournés, bouleversés, en enfouissant les silex à toutes les profondeurs de la tranche mortuaire, par conséquent en permettant et expliquant leur rencontre fortuite avec des débris d'âges postérieurs (2). »

Il n'en est pas précisément de même dans le cimetière mérovingien de Hermes. On ne rencontre aucun silex, à la surface du sol, sur l'emplacement même des sépultures. L'explorateur de la nécropole n'en a jamais remarqué non plus au niveau du sol antérieur aux inhumations. On ne trouve pas non plus ces silex taillés dans les couches de terre qui ont été remuées en creusant les tombes. Pour les découvrir il faut descendre *au niveau des ossements* et chercher dans l'intérieur même des sépultures. Ne serait-il pas étrange que ces débris siliceux des âges dits préhistoriques fussent toujours descendus au fond de nos sépultures pour y opérer « leur rencontre fortuite » avec les débris métalliques des âges postérieurs?

Et comment d'ailleurs expliquer, par des bouleversements de terres, la présence des silex taillés dans l'intérieur de la bourse, du sac, du paquet des Mérovingiens. Ce fait, constaté dans un si grand nombre de nos sépultures et dans un si grand nombre d'autres cimetières, n'est-il pas un fait évidemment intentionnel? Ces silex n'ont pas été déposés dans une position si constante sans un motif quelconque. Il faut en dire autant des

---

(1) Cf. M Millescamps : *Le cimetière de Caranda*, etc., p. 9.

(2) M. Fleury, II, 185-187.

silex constamment déposés au niveau des sépultures de Hermes.

« Mais, demande-t-on, pourquoi nos cimetières mérovingiens de Verly, de Wimy, de Vendhuile, de Voyenne, de Brie, de Chaillevet, de Pommiers, de Saconin, etc., sont-ils veufs de ces silex, qu'ils n'ont jamais fournis à leurs chercheurs, ni en masse, ni isolés? C'est, répond-on, qu'ils ne sont pas assis, comme à Caranda, sur des stations préhistoriques ou dans le voisinage plus ou moins immédiat de ces stations (1). »

C'est peut-être plutôt que les chercheurs n'avaient pas les yeux ouverts et n'ont pas bien observé. C'est peut-être aussi que la coutume de déposer des silex travaillés, au sein des sépultures mérovingiennes, n'existait point dans tous les pays. Quoi qu'il en soit, la présence de ces silex dans nos sépultures de Hermes, au niveau des corps et dans le sac des morts, n'en est pas moins un fait incontestable et intentionnel.

« Mais encore, ajoutent les adversaires, pour établir que les Mérovingiens chrétiens, puisque leurs sépultures sont pleines de témoignages de la foi nouvelle, se servaient de silex taillés, » dont le travail s'est perpétué chez eux, « et qu'ils les utilisaient dans leurs rites mortuaires, intentionnellement, systématiquement, votivement, par l'effet d'une habitude qui avait persisté jusqu'à eux, » il aurait fallu trouver ces silex non pas seulement dans le sol retourné par tant de siècles, mais surtout *dans les sépulcres mérovingiens de pierre*, pourvus de vases, scramasaxes, boucles et broches, fibules, bijoux et colliers typiques et connus, comme appartenant sans conteste à l'époque et à l'art que nous étudions en ce moment.

« Or, les tombes en pierre de Caranda n'ont jamais renfermé de silex taillés, qu'on y retrouverait si les Mérovingiens les y avaient jetés en obéissant à ce rite mortuaire, à cette coutume nationale qu'on leur attribue (2). »

L'album de Hermes signale des silex taillés dans des sarcophages dont l'intérieur était bouleversé (3). Il en mentionne aussi deux dans un sarcophage resté intact (4).

---

(1) M. Fleury, II, 187.

(2) M. Fleury, II, 185.

(3) Sépult. 28 mai, 11 juin.

(4) Sépult. 30 mai.

Il s'en est trouvé aux pieds des corps inhumés sous des dalles horizontales (29 mai 1879).

Nous les retrouvons deux à deux et trois à trois dans des sépultures plus anciennes, situées sous les sarcophages (1).

Ces silex disséminés ont été jetés dans les tombes des femmes (2) et dans celles des guerriers (3). Nous les recueillons à côté des colliers de perles et des boucles d'oreilles, à côté des flèches de fer, des haches et des scramasaxes.

Nous ne voyons pas qu'il y ait à faire de distinction entre les inhumations en pleine terre et les inhumations dans les cercueils de pierre. Cette distinction laisserait d'ailleurs la question subsister toute entière relativement à toutes nos sépultures de Hermes, qui renfermaient tant de silex taillés et retrouvés au niveau des ossements et dans les bourses de ceinturon.

Quel était donc le *motif* qui dirigeait les Mérovingiens dans cette étrange pratique? C'était un motif *général*, puisqu'il regardait les morts de toutes les conditions, de toutes les classes de la société.

N'y avait-il là qu'un effet de cet amour aveugle, de ce culte instinctif, que les sauvages et les barbares ont ordinairement pour les objets bizarres, antiques et rares. Les Francs de Hermes n'étaient pas étrangers à ces sentiments. Dans le sac d'un guerrier, armé d'une lance, se trouvait, à côté du couteau et du silex, avec la monnaie de Valens, « des fragments d'un bracelet de verre bleu foncé. » Mais quel attrait pouvaient présenter à la curiosité des barbares du ve siècle des silex, la plupart si mal taillés? Il n'y a que les pièces de choix qui auraient pu les intéresser.

Nos aïeux, en déposant ces silex dans les tombeaux, n'avaient-ils pas plutôt l'intention de se conformer à un rite traditionnel?

« A l'origine, les silex déposés près du mort représentaient les armes, les instruments qui lui avaient servi pendant sa vie, et qu'on brisait souvent afin qu'ils ne fussent plus à l'usage de personne. Plus tard, quand la découverte des métaux eût modifié le mobilier funéraire des sépultures, on continua, dit-on,

(1) Sépult. 17 avril 1878, 1er et 3 mai 1879.

(2) Sépult. 17 avril 1878, 11 juin 1879.

(3) Sépult. 20 juin 1878; 29 et 30 mai, 17 et 28 juin 1879, etc.

d'y répandre des silex, par simple habitude sans doute. Le sens de la tradition était perdu ; ce n'était plus qu'une coutume, un souvenir, un dernier adieu envoyé au mort par ses parents et ses amis (1). »

C'est, ce nous semble, l'hypothèse la plus vraisemblable.

Mais par qui ces silex funéraires avaient-ils été taillés ? Etaient-ce des silex préhistoriques que les parents avaient recueillis ailleurs et jetés dans la fosse du défunt ? Etaient-ce des silex taillés pour la circonstance, à l'époque même des Mérovingiens, qui en auraient encore fait usage, du moins dans le rite des funérailles ?

« La question ne manque pas d'intérêt et préoccupe spécialement les archéologues en ce moment (2). »

Ils sont loin de s'accorder sur *la provenance* des silex de nos tombeaux mérovingiens. Nous n'avons pas la prétention de trancher le différend.

« Caranda, disent les préhistoriques les plus acharnés, Caranda a été un centre d'habitation, un atelier où l'on taillait le silex à l'époque de la pierre polie ou robenhausienne. Aussi les débris de taille, les ébauches, les instruments manqués et de rebut, les pièces usées y abondent (3). »

Les partisans de cette opinion en disaient autant de tous les cimetières francs à silex taillés. Ils supposèrent du moins un atelier ou une station préhistorique dans le voisinage de la nécropole.

Ils rencontreront inévitablement, à peu de distance, des silex travaillés en plus ou moins grande quantité. Ne s'en trouve-t-il pas sur tous les territoires ? Leur hypothèse manquera donc rarement de vraisemblance.

Nous dirons, en leur faveur, que non loin du cimetière mérovingien de Hermes, des silex taillés roulent encore à la superficie du sol. Nous en avons recueilli sur le sommet du Mont, audelà de la voie romaine. Les chercheurs en trouvent même sur les pentes élevées de la montagne, à quelques centaines de pas du « Vieux Cimetière. »

---

(1) M. Millescamps : *Le cimetière de Caranda*, etc., p. 9.

(2) *Congrès archéol. de France*, 1875, p. 151.

(3) M. Mortillet : bullet. cité, p. 506.

Mais nos silex ne sont recouverts d'aucune patine. Or, les silex des ateliers, qui seraient restés longtemps exposés aux influences atmosphériques sont plus ou moins cachelonnés (1).

Les silex des tombeaux ont conservé des arêtes plus ou moins vives. Or, les silex taillés qui ont roulé plus ou moins longtemps sur le sol, dans les stations préhistoriques, ont leurs angles émoussés.

« Les silex taillés recueillis dans les cimetières mérovingiens autorisaient donc à supposer que l'usage et la taille des instruments de pierre ont persisté en Gaule tout au moins pendant les premiers siècles, qui ont suivi l'invasion des Francs (2). »

Nul doute que l'usage des armes de pierre n'ait continué, dans plusieurs pays, après la découverte ou la propagation des métaux (3).

Est-ce qu'on n'a pas trouvé, dans plusieurs sépultures, en France, des flèches de silex, même au nombre de vingt-deux dans un seul caveau, avec un poignard de bronze (4)? Est-ce qu'on n'a pas recueilli des flèches de pierre, à côté de flèches de bronze et de fer, dans les fossés d'Alise (5)?

Est-ce qu'à la bataille d'Hastings, en 1066, les Angles ne lançaient pas encore « des pierres montées sur des hastes de bois (6)? »

Est-ce que deux siècles plus tard (1298), les Ecossais de l'armée de Wallace n'employaient pas encore les haches de pierre (7)?

Les soldats de Wallace et les archers de Harold en étaient-ils

---

(1) M. Millescamps : *Les silex taillés du cimetière franc de Caranda*, p. 11.

(2) M. Millescamps : *Sur les silex taillés du cimetière franc de Caranda*, bulletin cité.

(3) M. de Cessac : *Dict. archéol. de la Creuse*, époque celtique. — Bullet. monum.

(4) M. Al. Bertrand : *Bullet. de la Soc. des Ant. de France*, 1869, p. 136.

(5) M. Desor : *Palafittes du lac de Neufchâtel*, p. 109.

(6) *Jactant Angli cuspides et diversorum generum tela, sævissimas secures et lignis imposita saxa.* (Willelm. Pictaviens.)

(7) Carrick : *Life of Wallace.*

donc réduits, pour s'armer et approvisionner leurs carquois, à ramasser les haches de pierre et les flèches de silex, que les indigènes de l'âge de pierre avaient abandonnées sur l'emplacement de leurs ateliers préhistoriques? Et si les hommes du XIe siècle et du XIIIe savaient encore fabriquer des armes de pierre, comment ceux du VIe, les compatriotes des Anglo-Saxons, auraient-ils oublié la taille d'une matière, dont l'usage devait se perpétuer si longtemps?

Toutefois les faits positifs font généralement défaut pour établir qu'en réalité les Francs de nos pays taillaient encore des silex et les employaient à d'autres usages qu'aux rites funèbres. Seul jusqu'ici, que nous sachions, l'explorateur des sépultures de Hermes aurait trouvé, dans l'intérieur des tombes mérovingiennes, des *silex emmanchés* sur une petite haste de bois.

Les fibres du bois pourri étaient parfaitement visibles. L'un de ces silex, une pointe très plate, espèce de lamelle à trois pans, longue d'environ 5 centimètres et large de 15 millimètres, à moitié engagée dans le tissu ligneux, était encore entourée d'un *anneau de fer* légèrement ovale, qui serrait les deux lèvres de l'encoche contre le silex. (Pl. III, fig. 18.) Ce silex emmanché était posé sur un autre silex taillé, de même forme, sur lequel on n'a observé aucun détritus de bois. Le second silex emmanché, découvert dans une autre tombe, n'avait pas d'anneau de fer, et n'a pu tenir dans la petite haste qu'à l'aide d'une ligature.

Ces silex ont-ils été emmanchés, ligaturés ou cerclés en fer, uniquement pour être déposés dans les sépultures? Il n'est guère possible de le supposer. Les silex taillés auraient donc encore été à l'usage des vivants, dans notre pays, à l'époque même des Francs?

Mais pourquoi les autres pointes de lance ou de flèche de silex n'étaient-elles pas emmanchées? Les aurait-on séparées de leur bois, tout exprès, avant de les déposer dans les sépultures? Le bois aurait-il complètement disparu, comme celui des lances et des haches de fer, qui n'en conservent de traces que dans l'intérieur des douilles?

Laissons aux spécialistes le soin de discuter ces questions de détail. Nous leur apportons seulement des documents nouveaux à examiner. Il en résulte, ce semble, que l'usage, au moins votif, des silex travaillés, a subsisté pendant de longs siècles, concur-

remmont avec l'usage des armes, des outils et des ornements de bronze et de fer. On s'est trop hâté de rejeter indistinctement, dans les temps dits préhistoriques, tous les silex qui portent des traces du travail des hommes.

Les civilisations ne se succèdent pas à jour fixe; elles se superposent, se croisent et se mêlent pendant des siècles. Les besoins, les habitudes, les préjugés se perpétuent de génération en génération, ne se modifient que lentement et ne s'éteignent entièrement que sous l'action continue de forces majeures. Les tombes mérovingiennes nous en offrent des preuves frappantes.

Devenus chrétiens, les Francs ne cessent pas de se faire inhumer avec leurs vêtements, avec leurs ustensiles, avec leurs armes, avec leurs ornements, et cela pendant plusieurs siècles, comme s'ils tenaient encore à ne paraître devant les dieux de leurs ancêtres que parés de leurs plus beaux bijoux, de leurs plus belles armes. Ils s'obstinent à garder dans leurs tombeaux ces vases à parfums, à boissons et aliments, lors même qu'ils n'y déposent plus ni mets, ni vins, ni essences pour la vie future.

Il fut un temps où ces barbares, mal fournis de métaux, durent se fabriquer des armes et des instruments de bois et de pierre. Depuis de longs siècles, les Francs, les Germains, aussi bien que les Gaulois et les Romains, avaient le fer et le bronze en abondance. Mais le souvenir et même, dans certaines contrées du moins, l'usage des outils et des armes de silex se maintenaient. Dans nos provinces, ce souvenir et cet usage se perpétuaient, sinon pour les besoins des vivants, bien certainement dans le culte des morts.

Les mêmes tombes nous offrent à la fois des pointes de silex, des fragments de poterie samienne et le coutelas mérovingien; les débris et les symboles de la civilisation sauvage, de la civilisation raffinée et de la civilisation barbare (1).

---

(1) Sépult. 20 juin 1878. 18 avril 1879, etc.

DEUXIEME PARTIE.

LES ROMAINS.

En voyant sortir des sépultures franques de Hermes tant de vases, romains d'origine ou d'imitation, on se demande si les Mérovingiens ne les avaient pas trouvés sur place en s'établissant dans cette localité. Sans doute, à la rigueur, ces vases de verre et de terre, ces fonds et ces pieds de poteries rouges ou de cristal décomposé, auraient pu être apportés de plus ou moins loin. Mais n'est-il pas plus vraisemblable que ces vases et ces débris étaient restés, dans le pays même, à l'usage des Gallo-Francs, après avoir été au service des Gallo-Romains? Ne seraient-ils pas les derniers témoins de l'occupation du territoire de Hermes par les Romains?

CHAPITRE PREMIER.

LE VICUS.

Nul doute que les Romains n'aient formé, au pied du Mont de Hermes, un *vicus,* village ou bourg, et qu'ils ne l'aient occupé pendant plusieurs siècles. Ce vicus s'étendait depuis Marguerie jusqu'à Méhécourt, sur l'emplacement du village actuel de Hermes et sur la longue terrasse située au-dessus et désignée, dans le moyen-âge, sous le nom de fief de Wabecourt, et même au-dessus du chemin de Senlis.

Lorsque, dans les beaux jours du printemps, les blés verdissent dans ce champ de Wabecourt, entre la route de Bresles et le vieux chemin de Senlis, des lignes d'une végétation plus pâle dessinent le plan par terre d'anciennes *habitations.*

La terre y conserve une teinte noirâtre, qui est l'indice de ruines et, ce semble, d'incendies considérables.

On a retiré de ces lieux des pièces de bois qui devaient avoir servi de poutres.

On voit en bien des endroits, et particulièrement en face du cimetière actuel, des débris de *poteries romaines* joncher le sol. En creusant, à peu de profondeur, pour fixer les supports d'un barrage, un propriétaire rencontrait, l'an dernier, des amas de tessons dont l'origine romaine n'est pas douteuse. Il en sort fréquemment des talus supérieurs du chemin de Senlis. Il s'en est trouvé aussi dans les talus du Mont, qui ont été entamés, en 1879, pour la construction des murs de clôture d'un terrain ajouté au cimetière actuel.

On retrouve même dans le sol, sur les bords du premier plateau, les *pierres* qui ont été employées à la construction des villas romaines. Des voûtes de caves et des appuis de fenêtres ont été confectionnés, dans ces dernières années, avec les débris de ces antiques édifices (1). Il en reste encore dans les profondeurs de ce terrain remanié et composé de ruines.

Des fragments de verre, avec inscription, des fragments de poteries rouges, avec reliefs représentant des lions, rappelaient l'opulence des Gallo-Romains, qui avaient fixé leur résidence dans ce site parfaitement ensoleillé.

Il y a quelques mois, des débris de plats et de vases divers, à pâte fine et à couverte lustrée, rouges et noirs, des goulots de bouteilles et des morceaux d'amphores sortaient encore de l'orifice d'un puits, aujourd'hui comblé et rempli, selon toute apparence, d'antiquités romaines (2).

Les Romains ont laissé sur le Mont de Hermes une de ces *meules à bras,* dont ils se servaient, dans leurs stations, dans leurs camps et dans leurs maisons, pour moudre leur blé. Celle de Hermes est en poudingue. Il s'est encore rencontré deux pièces de meules romaines, larges de 36 centimètres, en grès blanc, dans le sous-sol de la salle d'asile.

Lorsqu'en 1848, les ouvriers des ateliers nationaux élargissaient le chemin de Senlis, aux abords du Vieux Cimetière, ils mirent à découvert (3) un *petit autel* de pierre, haut seulement

---

(1) Maison de M. Saint-Omer, maître menuisier à Hermes.

(2) Salle d'asile. Il a été impossible de vider cette excavation. Il y avait un danger trop certain de faire crouler une maison voisine.

(3) M. Fortin, porteur des dépêches de Hermes à Noailles.

de 16 centimètres et large, sur ses faces, de 9 et de 8 seulement. C'est donc un autel, comme il s'en trouvait dans le lararium des Romains. Les moulures de la base et de la corniche annoncent un profil gallo-romain. La cuvette, qui couronne le petit monument, rappelle celle d'un « ara thuricrema (1). » « La sculpture en est très imparfaite et révèle toute l'inhabileté de l'artiste, qui cependant, on le voit, s'est inspiré de l'art latin (2). »

Quel est donc le personnage chevelu et barbu qui tient une lyre entre ses mains? Est-ce un barde gaulois? Est-ce un Orphée gallo-romain? Et les deux assesseurs, représentés sur les faces latérales, enveloppés dans un large et long vêtement, qui semblent écouter, avec une attention religieuse, les accords de l'instrument, sont-ils des « Gaulois romanisés, les propriétaires du petit autel laraire, dans l'attitude recueillie de gens qui adressent leurs vœux à leur dieu (3)? »

Ce petit monument atteste du moins que des sculpteurs gallo-romains ont travaillé pour les habitants du pays.

Parmi les *monnaies romaines* recueillies dans les tombes mérovingiennes il en est qui n'ont pas servi depuis leur émission jusqu'à l'époque des Francs. Citons la médaille d'argent de Vespasien, Titus et Domitien : IMP. CAESAR VESPASIANVS AVG., et au revers : TITVS ET DOMITIANVS CAESARES PRIN. IVEN. L'argent lui-même n'aurait pas si bien et si longtemps résisté au frai de la circulation. Nous en dirons autant de la médaille d'Elagabale et de celles de Tétricus. Ces monnaies ont été exhumées du sol, peu de temps avant d'y être inhumées une seconde fois par les Mérovingiens.

D'autres monnaies romaines ont été découvertes, en grand nombre, sur l'emplacement même de l'ancien vicus, dans le village actuel de Hermes et dans le fief de Wabecourt.

Un amateur de Beauvais (4) faisait de temps en temps le voyage de Hermes, aussi bien que celui de Bailleul, pour collec-

(1) *Æneid,* l. IV, v. 453.

(2) M. Houbigant : *Mém. de la Soc. Acad. de l'Oise,* t. IV, p. 430.

(3) M. Houbigant : l. cit.

(4) M. Barraud père : Notes mss. de 1812, de 1814 et de 1816.

tionner les médailles romaines, que l'instituteur de la commune recueillait de la main des inventeurs. Il signalait entre autres un « Licinius légat proprêteur, » en argent, au revers de C. MAR ?, et un Gallus, aussi en argent; un grand bronze de Postume; une Faustine, etc.

Un ancien cantonnier, encore vivant, recueillit, pendant plusieurs années, des monnaies romaines sur les talus de la route de Bresles, le long du champ de Wabecourt. Il en recueillit un certain nombre. On en découvre, dans le haut du village, toutes les fois que l'on creuse des fondations de maisons. Les habitants nous en ont communiqué qui ont été récemment trouvées.

Nous mentionnerons, parmi les plus anciennes, une monnaie à l'effigie d'Agrippa, le gendre de César-Auguste : AGRIPPA L. F. COSS... tête à gauche; au revers un personnage debout, appuyé sur une haste S. C. Le type a été dégradé par les éléments du sol. Le personnage symbolique du revers était sans doute un Neptune, et la haste, restée visible, doit être celle de son trident (1).

Un Vespasien, grand bronze, avait été découvert, à plusieurs mètres de profondeur, sous les débris d'une villa, située à la jonction actuelle de la route de Mouy et de celle de Noailles : VESPASIANVS AVGVSTVS. Au revers, une femme, assise et appuyée sur une haste, semble tenir une couronne ou une patère dans la main droite : JVSTITIA AVGVSTI.

A côté de Vespasien gisait un Trajan, aussi de bronze, grand module : CAIVS NER. TRAIAN. OPTIM. AVG. GERM P. M. Au revers : COSS. III. TR. P... Dans le champ, un personnage, assis sur une chaise curule, présente un rameau, sans doute d'olivier.

Un Trajan, semblable sous tous les rapports, avait été perdu à peu de distance, et fut retrouvé (2) dans les jardins de la cité de M. Morin.

Un troisième Trajan, en argent, sortait, il y a peu de temps, des fondations de la salle d'asile de Hermes : CAIVS NER. TRAIAN.

---

(1) Plusieurs de ces monnaies romaines ont été recueillies et nous ont été communiquées par M. Saint-Omer, amateur zélé et observateur intelligent de tout ce qui intéresse l'histoire de son pays.

(2) Par Me Eloi Delafontaine.

OPTIM. AVG. GERM. DAC. Au revers, PARTICO. P. M. TR. P. COS. VI. P. P. S. P. Q. R. Dans le champ, la Paix, tenant de la main gauche une enseigne militaire et de la droite un rameau d'olivier.

Un Hadrien, presque entièrement fruste, buste à droite et lauré, s'est égaré sur le plateau du Mont de Hermes. Il portait, au revers, la Fortune d'Auguste, debout, à gauche. L'inscription ne conserve que quelques lettres, et la Fortune a perdu son gouvernail et sa corne d'abondance. Ce grand bronze avait beaucoup voyagé avant d'être abandonné.

...HADRIANVS AVGVSTVS, tête nue, à gauche, ℞. IVSTITIA AVGVS... S. C. La Justice, à gauche, assise sur une chaise à dossier, appuyée sur une haste et tenant une patère à la main droite. Cette pièce, au flan irrégulier, est assez bien conservée.

Un Antonin, de moyen bronze, est d'une conservation encore plus parfaite. Il n'a subi qu'un léger frottement sur la joue. ANTONINVS AVG. PIVS P. P. TR. P. COS. III; tête laurée, à droite. ℞. PAX AVG. La Paix, à gauche, tenant la corne d'abondance

Le collègue à l'empire de Marc Aurèle, Lucius Verus, s'est également bien conservé. ...VERVS PIVS AVG; tête barbue, à droite. ℞. PM. TR. P. XVII. COS III. P. P. Une femme assise, à gauche, avec une corne d'abondance et un dauphin.

Les Faustines se rencontrent dans tous les carrefours de Hermes. On en avait signalé en 1812. Il s'en est trouvé depuis deux ou trois près de l'église. Nous en avons vu plusieurs entre les mains des habitants. Le nombre peut s'en élever à douze. DIVA FAUSTINA. ℞. CONSE... Femme debout, la main étendue au-dessus d'un petit autel. Les honneurs divins n'étaient-ils pas bien dus à cette auguste débauchée?

FAVSTINA AVGVSTA, tête à droite. ℞. LAETITIA. L'Allégresse debout, appuyée sur une haste et tenant de la main droite un rameau d'olivier, m. b. Cette Faustine, femme de Marc-Aurèle, était, comme sa mère, la fable de Rome et la honte de l'empire.

Quelle est cette figure d'enfant représentée sur ce quinaire d'argent douteux? Le flan n'a pas reçu d'inscription. Au revers sont représentés les symboles du sacrifice : l'aiguière, le simpulum, le bonnet de flamine, et au milieu une tête de bœuf, aux cornes duquel sont suspendues les bandelettes sacrées.

Les numismatistes reconnaissent ici la figure de Géta, fils de Septime Sévère et frère de Caracalla.

Un autre jeune prince se montre, imberbe et la tête radiée, sur une médaille de petit module, avec la légende DIVO VALERIAN. AVG. Sur le revers, le divin Valérien était enlevé au ciel, le sceptre en main, sur les ailes de l'oiseau de Jupiter, CONSECRATIO. C'était l'apothéose de L. Corn. Valerianus Saloninus, fils de Gallien et de Salonine, créé César l'an 253, confié aux soins de Postume et massacré, en 261, par les légionnaires du Rhin.

Nous mentionnerons tout spécialement une intéressante monnaie de *Magnence :* DN. MAGNENTIVS P. F. AVG., buste à droite. Au revers, SALVS DD. NN. AVG. ET CAES., et dans le champ le monogramme de J. C., accosté de l'alpha et de l'oméga; à l'exergue AMB.

Germain d'origine, Flavius Magnentius Augustus, après avoir fait périr Constant, s'était fait proclamer empereur des Gaules et même de tout l'Occident, l'an 350.

Les Romains avaient donc apporté de la monnaie, à l'effigie de leurs empereurs, depuis l'époque des premiers Césars jusqu'aux approches de l'invasion des Francs. Le nombre de ces médailles et des autres antiques, ensevelies dans les couches du sol et au milieu des ruines, ne permet pas de douter que l'emplacement de Hermes n'ait été celui d'un bourg ou vicus gallo-romain, pendant toute la durée de l'occupation du pays des Bellovaques par les Romains.

CHAPITRE DEUXIÈME.

LE MONUMENT.

« C'est un des caractères des sépultures de l'époque qui nous occupe que de présenter, dans la formation des cercueils, les restes d'une civilisation disparue, et notamment de la civilisation romaine. On avait déjà retrouvé, au fond de certaines fosses mérovingiennes de la Normandie, des tuiles à rebords, des pavés de pierre, des fragments de liais travaillés pour des corniches. Dans le Hainaut et le Luxembourg, on avait aussi rencontré des pierres taillées et sculptées dans la composition des tombes. Dans la Moselle on avait découvert un magnifique



1

¼

2

15ᵉ

3

4 cent. pʳ mètre

4

OMDIOME
XET·VICRATVA
I·SEX·FABIVS·AS
S·AEDIC·D·S·P·F

A B C D

0ᵐ 06 pʳ mètre

5

¼

J. B Hamard del — Imp. Duputel-Sangnie — Dubernay lith

bas-relief romain, qui formait le cercueil d'un guerrier franc (1). »

Dans les sépultures de Saconin et de Chaillevet on utilisait les matériaux provenant de cippes romains et de stèles cannelées (2).

Nulle part peut-être les Mérovingiens n'ont employé, autant qu'à Hermes, de ces *pierres dérobées aux monuments romains*, pour en faire des dalles sépulcrales ou des sarcophages complets. Nous avons trouvé, en effet, dans nos sépultures mérovingiennes, une foule de pierres travaillées, les unes étendues horizontalement, les autres dressées verticalement, d'autres encore déposées au fond des tombeaux ou disposées en forme d'encadrement autour des corps.

Il est à remarquer que ces pierres, auges ou couvercles de cercueils sont fort bien polis sur certaines surfaces et couvertes de hachures grossières et plus récentes sur les autres parties. Des tronçons de sarcophages sont taillés dans des blocs qui avaient été primitivement « ravalés. » Des dalles ont été retaillées à la hache sur les côtés pour former le dos d'âne. Ces pièces faisaient donc primitivement partie d'un monument plus ancien. (Pl. VII, fig. 3 et 4.)

Ces *blocs primitifs* étaient carrés ou rectangulaires. De là cet aspect disgracieux qu'offrent les sarcophages taillés dans leur masse. Pour suivre les règles du rétrécissement aux pieds, il fallait laisser, sur les côtés, des bords inégaux. Un sarcophage d'enfant de sept ou huit ans se fait surtout remarquer par ce défaut de régularité dans les parois. Il conserve d'ailleurs des feuillages sculptés, qui attestent son emploi antérieur. Un large chanfrein, laissé sous le chevet, a obligé de garder une épaisseur extraordinaire dans le fond du coffre sépulcral.

D'autres fois, dans les sarcophages composés de morceaux, ces parois sont taillées obliquement d'un côté seulement. C'était augmenter encore la difformité.

Pour éviter ce défaut choquant, d'autres tailleurs de sarcophages ont pris le parti de suivre les lignes du bloc à creuser, et ils ont façonné des cercueils rectangulaires. Leur forme con-

---

(1) *La Normandie souterraine*, p. 308.

(2) M. Fleury, II, 236 et 405.

traste avec celle des sarcophages mérovingiens, mais ce contraste s'explique par la provenance des matériaux.

Nous comptions, en juillet 1879, de quarante à cinquante cercueils de pierre qui ont été fabriqués d'une seule pièce, et le plus souvent en plusieurs morceaux, avec des débris d'un monument plus ancien. Depuis, le nombre s'en est singulièrement augmenté.

On peut juger du volume des blocs de la construction, par les dimensions des sarcophages et des tronçons de sarcophages. Les tronçons supposent des cubes dont les côtés portent 40 et 60 centimètres, parfois plus d'un mètre. Des sarcophages entiers ont été taillés dans des blocs qui mesuraient plus de 2 mètres de longueur sur 55 centimètres de largeur. Des dalles de 90 centimètres, 1 mètre 40 de long, ont une épaisseur de 17 centimètres.

Un certain nombre de pierres, arrondies sur un côté, représentent des bases ou des *tronçons de colonnes* engagées. Le bout d'un cercueil est même creusé dans un tambour qui a fait partie d'une colonne complètement libre. Les couvercles de deux autres sarcophages, voûtés en dessous à coups de ciseau rectangulaire, sont couverts, dans toute leur longueur, de cannelures larges et peu profondes, qui se rétrécissent sensiblement par une extrémité. Seraient-ce des portions de colonne corinthienne ou composite (1)?

Les divers tronçons de colonnes donnent 45, 43, 40, 34 centimètres de diamètre. Mais nous ignorons à quelle hauteur ils étaient placés.

D'autres pierres, grandes et petites, portent des rainures, des *moulures* de corniches, des feuillages sculptés et bien fouillés. Le nombre en est assez grand pour donner à penser que le monument était revêtu d'une certaine ornementation, même à l'extérieur. (Pl. VII, fig. 1 et 3.)

Une grande dalle, retaillée en couvercle à deux pans, a conservé plusieurs rangs d'*imbrications* parfaitement travaillées (29 mai 1878). Le même genre d'ornement se remarque sur d'autres sarcophages. Il en reste sur certaines pierres jusqu'à cinq rangées (27 septembre 1878).

---

(1) Sépult. 28 mai et 6 août 1879.

Un bloc, dans lequel on a creusé un chevet de sarcophage, laisse encore voir, sur trois faces, les tracés des jambes et des corps de plusieurs *personnages* qui étaient *sculptés en relief* sur un piédestal, cippe ou autel carré. Les personnages devaient être presque de grandeur naturelle. (Pl. V, fig. 2.)

L'une des pierres, qui se dressaient dans le sol, présentait, sur la surface tournée vers l'orient, *deux figures* semblables, voilées, séparées par des méandres. Ces ornements sont tracés avec une parfaite régularité. Ces figures ont été sculptées par une main exercée et à une époque de bon goût. (Pl. VII, fig. 5.)

Les Barbares n'avaient pas été insensibles à la beauté du travail. Ils en avaient fait hommage à quelque personnage de distinction. La tombe sur laquelle cette sculpture était plantée était remplie d'objets d'art (14 mars 1878).

Un couvercle voûté, comme plusieurs autres, en dessous, est formé d'une épaisse et large dalle qui portait une *inscription*. Pour façonner les pans de ce toit surbaissé, le tailleur de sarcophages a enlevé presque toutes les lettres. Il n'en a laissé que six :

...CVS
...SRD

Ces lettres ont 7 centimètres de hauteur et sont de toute beauté. Ce sont des caractères de la bonne époque, qui s'étend du règne d'Auguste à celui de Marc Aurèle.

La table, sur laquelle avait été gravée l'inscription, avait presque la longueur du coffre mortuaire, 1 mètre 70. Il restait, après les dernières lettres, un espace vide d'environ 20 centimètres. Si l'inscription était gravée, comme il arrive ordinairement, au milieu de la pierre, cette inscription aurait eu un développement de 1 mètre 20 à 1 mètre 30. Un pareil développement suppose un monument construit dans de larges proportions, et de telles inscriptions se gravent sur les murs.

Un morceau du couvercle plat d'un autre sarcophage présente aussi, sur sa tranche, les trois lettres D.S.D, de même dimension, mais d'une facture moins parfaite que les précédentes. Ces trois lettres, séparées par des feuilles de lierre pendantes, semblent former la fin d'une inscription romaine : *De suo dedicavit*.

Toutes les pierres qui ont servi à faire des sarcophages semblent être sorties des *carrières de Mérard*. Les hommes les plus

compétents (1) s'accordent à reconnaître dans toutes les pièces, auges, couvercles, dalles, blocs, etc., ou le gros vergelé de Mérard, ou la pierre grasse, le banc fin de Mérard. Il en est ainsi même des pierres qui proviennent du monument romain.

La voie romaine, qui venait de Senlis à Beauvais, par Angy et le Mont de Hermes, reliait notre Vieux Cimetière avec les carrières de Mérard et permettait de transporter les blocs de pierre à l'époque romaine, et les pièces des sarcophages à l'époque mérovingienne. Le transport de ces masses de calcaire ferait supposer que ce grand chemin était tracé, lorsque le monument fut élevé, sous le Haut-Empire.

C'est ce qui se trouve confirmé par l'invention de plusieurs médailles de l'empereur Claude, recueillies sur le parcours de cette antique voirie, et assez bien conservées. C'est aussi ce que fait supposer l'érection du monument romain du Mont-César, qui semble remonter au règne de Néron.

Ce *calcaire tendre* se taille facilement au sortir de la carrière. Mais il durcit considérablement à l'air. De là vient la fragilité des sarcophages, qui ont été enterrés aussitôt après avoir été façonnés à coups de haches. De là aussi la plus grande solidité de ceux qui ont été confectionnés avec des pierres du monument. Celles-ci avaient été exposées à l'air pendant plusieurs siècles. Aussi est-il aisé de les distinguer, au sortir du sol, d'avec les pierres tirées de la carrière à l'époque des Francs.

Pour employer tant de matériaux si divers, les ouvriers devaient avoir les pierres et les débris du monument sous la main. La construction devait donc s'élever, sinon sur l'*emplacement* même du Vieux Cimetière de Hermes, du moins dans un voisinage très-rapproché.

Dans les titres de propriété, les terres, d'où ces débris de construction sont exhumés, forment un lieu dit *les Murets*. Les habitants du village avaient perdu le souvenir de cette désignation.

Dès le 31 octobre 1877, la pioche des terrassiers avait rencon-

---

(1) MM. Alphonse Falluel, entrepreneur de maçonnerie, et François Decuignières, ancien carrier, qui a travaillé de son métier pendan soixante ans, etc.

tré, à 70 centimètres du niveau actuel des terres, les *fondations d'un mur*. Large seulement de 50 centimètres, il s'étendait dans le sens de la pente, du nord-est au sud-ouest, et se perdait au-dessous du chemin. Un second mur, d'egale épaisseur, apparut quelques jours après. Il faisait retour d'équerre sur le premier, en se dirigeant du sud-est au nord-ouest, sur une longueur d'environ 5 mètres.

Nous avions l'angle d'une enceinte, qui devait être primitivement fermée du côté de la vallée. Il y avait, en effet, à 1 mètre 50 de l'angle est, un pas de porte et d'autres pierres restées en position et entaillées d'une feuillure (7 centimètres) pour former les montants d'une entrée d'un mètre environ de largeur (13 novembre 1877).

D'autres pierres taillées se trouvaient éparses dans le sol ou employées dans les sépultures. L'une d'elles, de forme triangulaire, semblait avoir servi de linteau au-dessus d'une baie carrée. Plusieurs autres, taillées en feuillures, paraissent avoir formé d'autres encadrements d'ouvertures, portes ou fenêtres.

Une construction avait donc autrefois occupé une partie du Vieux Cimetière. Elle devait être antérieure aux sépultures mérovingiennes. Celles-ci s'étendaient sur les côtés du mur, mais le mur ne reposait sur aucune sépulture. Les premières assises étaient en moellons durs de la localité. Les couches supérieures étaient en pierres carrées de petit appareil. C'était exactement le même système de construction, que dans le monument du Mont-César de Bailleuil, qui devait être découvert quelques mois plus tard.

Il se rencontrait aussi, aux alentours, de nombreux fragments de briques fort minces et de tuiles à rebords (épaisseur, 25 millimètres).

Ces substructions étaient-elles les fondations du *monument principal?* Nous n'oserions pas l'affirmer. Les soubassements retrouvés sont en petit appareil. Les blocs de grandes dimensions, employés à la confection des sarcophages, n'ont pas été édifiés au-dessus d'un système de petites pierres cubiques. Les murs découverts sont d'ailleurs trop minces pour avoir eu un double revêtement, l'un extérieur en petit, l'autre intérieur en grand appareil. Les compartiments explorés et occupés par des sépultures mérovingiennes sont trop étroits pour avoir contenu

les inscriptions, les piédestaux, les colonnes qui ornaient l'intérieur. Ces constructions ne pouvaient être, tout au plus, que des dépendances du monument principal. De nouvelles découvertes pourront seules nous fournir des renseignements plus satisfaisants.

Quelques-uns de nos sarcophages, fabriqués avec des pierres de construction, reposaient sur des sépultures mérovingiennes en pleine terre. Mais généralement ils se trouvaient les plus profonds et par conséquent les plus anciens des cercueils de pierre.

Ce monument aurait-il péri, au milieu des ravages exercés dans le nord de la Gaule, l'an 406, par les bandes des Vandales, des Alains, etc.? Aurait-il été détruit lorsque Childebert rendit un décret pour l'abolition des cultes païens, en 554 (1)?

Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il fut bâti, au plus tard, sous les Antonins, et qu'il fut aussi renversé, au plus tard, sous les premiers Mérovingiens.

CHAPITRE TROISIÈME.

L'INSCRIPTION.

La plus intéressante des découvertes faites dans le cimetière du Mont de Hermes est, sans contredit, celle d'une inscription :

DOM.D.I.O.M.E
X.ET.VIC.RATVM
1.SEX.FABIVS.AS
S.MEDIC.D.S.P.F.

Cette inscription est gravée sur la paroi qui forme le chevet d'un sarcophaphe. Un vase, en terre blanchâtre, avait été rencontré sur le couvercle du cercueil. Un second, de couleur cendrée, fut trouvé à l'intérieur, au côté droit. Leurs formes sont mérovingiennes. Le sarcophage était légèrement bombé, plus rétréci et plus abaissé aux pieds qu'à la tête. Il portait donc des caractères mérovingiens. Mais il se trouvait enterré dans le quar-

(1) D. Bouq. IV, 114.

tier des sépultures franques les plus anciennes. (Pl. VII, fig. 4.)

Le couvercle et le coffre du sarcophage se composent chacun de quatre et cinq morceaux, et ces neuf pièces ont fait partie du monument romain. Il reste encore, sur les pans du couvercle, des sculptures bien fouillées. Elles semblent former de petits caissons carrés, circonscrits par une gorge profonde et par un encadrement de modillons. La hache du tailleur de pierres n'a laissé subsister que quelques feuillages et les traces douteuses d'une tête humaine. Mais ces vestiges d'un travail artistique suffisent pour rappeler encore la bonne époque du Haut-Empire.

L'extrémité de l'auge est formée par un *tronçon de colonne*, équarri en dessous, pour poser à plat, et creusé à l'intérieur, pour recevoir les pieds du mort. Le chevet, qui porte l'inscription, a été taillé dans un bloc de pierre, dont la hauteur est de 39 centimètres et l'épaisseur de 57. Des moulures saillantes et semblables forment, par en haut et par en bas, les bordures de l'encadrement de l'inscription, sur une largeur de 4 ou 5 centimètres. Les faces latérales, couvertes de hachures, attestent que le bloc primitif a été taillé des deux côtés.

Un trou, d'ouverture rectangulaire (45-35 millimètres), percé dans l'épaisseur du fond (13 centimètres), à 16 centimètres du chevet et à 25 millimètres du côté droit, n'est pas un trou d'évacuation, mais bien un trou de scellement. La pierre portant l'inscription était donc posée au-dessus d'autres pierres. Le trou de scellement se trouvait à égale distance de la paroi extérieure du bloc et de la section opposée; le mur ou l'autel, dont le bloc faisait partie, aurait eu, à cette hauteur, 58 centimètres d'épaisseur. L'inscription conserve encore un développement de 64 centimètres, quoiqu'elle soit entamée des deux bouts. Dans son intégrité, le bloc présentait une face rectangulaire, qui semblerait mieux se raccorder avec la surface d'un mur qu'avec la forme d'un autel ou d'un piédestal. Cette inscription semblerait donc se rapporter à la construction du monument romain lui-même.

Elle est tracée en *capitales romaines*, magnifiques caractères parfaitement purs et parfaitement réguliers, longs à la première ligne de 7 centimètres, à la seconde et à la troisième de 6, et à la quatrième de 5. Cette inscription remonte donc, elle aussi, à

l'époque du Haut-Empire, à laquelle se rapportent tous les caractères constatés sur tous les autres débris du monument.

Malheureusement notre inscription n'est pas entière. Les premières et les dernières lettres de chaque ligne ont été abattues par la hache de l'impitoyable tailleur de pierres, qui n'avait souci que de la mesure de son cercueil.

Communiquée, le 1er juillet 1878, à *M. Robert Mowat,* un de nos plus habiles épigraphistes, l'inscription avait été restituée et interprétée par lui comme il suit :

IN.HONOR.DOM.D.I.O.M.EX.V
PRO.SAL.EX.ET.VIC.RATVMA
GENSIVM.SEX.FABIVS.AS
CLEPIADES.MEDIC.D.S.P.F (1).

« En l'honneur de la maison divine, à Jupiter très-bon et « très-grand, en vertu d'un vœu fait pour le salut de l'armée et « des habitants du vicus Ratumagus, Sextus Fabius Asclepiades, « médecin, a élevé ce monument à ses propres frais. »

Ce projet de restitution avait été présenté à l'Académie des Inscriptions, séance du 5 juillet, dans une « Lettre à M. Desjardins sur un vicus Ratumagus. » La lettre de M. Mowat est datée du 2 juillet, du jour même où il avait reçu le fac-simile de l'inscription de Hermes (2).

---

(1) *In honor(em) dom(us) d(ivinæ), J(ovi) O(ptimo) M(aximo), ex v(oto) pro sal(ute) ex(ercitus) et vic(anorum) Ratum (agensium), Sex(tus) Fabius As(clepiade)s, medic(us), d(e) s(ua) p(ecuma) f(ecit).*

(2) L'insertion du membre de phrase *pro sal.eX*, pour expliquer la signification du X, qui commence la seconde ligne, avait été inspirée par une inscription votive découverte à Amiens : PRO SALVTE ET VICTORIA EXX G APOLLINI ET VERIVGODVMNO TRIBVNALIA DVA SETV BOGIUS . ESVGGI F.D.S.D. Les signes EXX G signifiant, au pluriel, *exercituum Germaniæ,* comme au singulier EX G INF, *exercitus Germaniæ Inferioris* (Brambach. *Corp. inscript. Rhen.*, 23. 128. 223), étaient précédés de l'expression du vœu *pro salute.* Cette expression avait été rétablie, par analogie, dans l'inscription de Hermes.

« Dans les groupes VIC . RATUM . le premier, VIC . est la forme abrégée habituellement réservée en épigraphie au mot *vicani*, qui signifie quelquefois divinités protectrices d'un *vicus*, mais le plus souvent habitant

L'interprétation proposée recevait, le 8 du même mois, la pleine approbation du grand maître en épigraphie, M. Léon Renier, dans une séance de la section d'Archéologie, tenue à la suite du Congrès annuel des Sociétés savantes à la Sorbonne (1).

Un autre savant épigraphiste, *M. Héron de Villefosse,* qui avait aussi une copie de l'inscription de Hermes, proposait, de son côté, à la Société nationale des Antiquaires de France, séance du 3 juillet, les suppléments que nous reproduisons ici :

In.hon.DOM.D.I.O.M.Et
her.saX.ET.VIC.RATVMag
templuM.SEX.FABIVS.AScle
piadeS.MEDIC.D.S.P.F. c (2).

« En l'honneur de la maison divine, à Jupiter très bon et très grand et à Hercule Saxan et *aux dieux du vicus Ratumagus,*
« Sextus Fabius Asclepiades, médecin, a fait élever ce monument
« à ses propres frais (3). »

---

d'un vicus; le second, RATVM, indique nécessairement le nom de ce vicus. »

Le surnom du médecin Sextus Fabius, commençant par AS et finissant par S, M. Léon Renier avait conseillé à M. Mowat « d'introduire, de préférence à tout autre, le cognomen Asclepiades, très-usité chez les médecins de l'antiquité. » *Lettre* de M. Mowat *à M. Desjardins; Comptes-rendus* de l'Acad. des Inscript., etc., *Revue critique*, 13 juillet 1878.

(1) Suivant le procès-verbal, « M. Léon Renier, président, a restitué l'inscription, séance tenante, avec cette sûreté de critique qu'on reconnaît universellement au savant académicien. » M. Chabouillet, le secrétaire de la section, ignorait alors que la copie de l'inscription avait été communiquée à M. Léon Renier par M. Mowat plusieurs jours auparavant. *(Revue des Sociétés savantes*, mars-avril 1878, p. 41.)

(2) *In honorem domus divinæ, Jovi Optimo Maximo et Herculi Saxano et vicanis Ratumagensibus templum (?) Sextus Fabius Asclepiades medicus de sua pecunia faciendum curavit.*

(3) « La première ligne ne donne lieu à aucune difficulté. L'E qui l'a termine peut être le commencement de la conjonction *et*, qui appelle nécessairement un autre nom de divinité associé à celui de Jupiter. Il faut

Le lecteur remarquera quelques variantes entre les deux interprétations, que leurs auteurs appuient également sur des principes et sur des analogies épigraphiques.

L'un donne au mot *Vicani* le sens de « divinités protectrices du vicus. » Le mot « vicani » a bien certainement cette signification dans quelques inscriptions (1).

L'autre attribue à l'expression « vicani » le sens « d'habitants du vicus. » L'expression « vicani » a cette signification dans plu-

---

que ce nom soit terminé par X. L'abréviation HER.SAX, qu'on trouve dans plusieurs inscriptions du Rhin (Brambach, C. I. R., nos 651 et 662), me paraît remplir exactement la lacune, d'autant plus qu'Hercule Saxan est souvent associé à Jupiter (Brambach, C. I. R., nos 651, 652, 657, 660, 662, 665) et jamais à un autre dieu.

« On objectera, peut-être, que les inscriptions, en l'honneur d'Hercule Saxan, sont spéciales aux bords du Rhin. On en a cependant trouvé trois à Noroy-sous-Prégny, Beaulieu et Tivoli (Orelli, n° 2006). J'ajouterai que les pierres de l'Oise sont célèbres, et qu'il existe près de Hermes, à Angy, Bury, Thury, Saint-Vaast-lès-Mello, des carrières considérables de pierres de taille, exploitées de temps immémorial. A la cime même du Mont de Hermes, il y a de grandes carrières, d'où l'on retire encore de gros moellons.

« Le redoublement de l'ET est justifié par plusieurs exemples.

« A la troisième ligne, au lieu de *templum,* on peut supposer tout aussi bien *porticum* ou *œdem.* Peut-être, après le dernier mot, n'y avait-il qu'une feuille de lierre allongée. »

(A. H. de V. *Comptes-rendus*, séances du 3 et du 10 juillet 1878.)

(1) Inscription de Milan :

MATRONIS
ET VICANIS
C . SEXTICI(*us*)
CABARSVS
V.S.L.M.

Inscription de Mesve (Nièvre) :

AVG . SACR . DEAE . CLUTON
DAE . ET . VICANIS . MASAVENSIBV(s)
MEDIVSACER MEDIANNI(*f*)
MVRVM INTER ARCVS DVOS CVM
SVIS ORNAMENTIS D . S . D . D.

sieurs autres textes épigraphiques (1). C'est même le sens que les « vicani » semblent avoir le plus ordinairement.

Il ne nous appartient pas de nous constituer juge entre nos maîtres. Notre rôle ne peut être que celui d'un modeste rapporteur ou, si l'on veut, d'un fidèle historien des discussions et des débats que notre inscription de Hermes a soulevés au sein des Sociétés savantes.

Nous n'insisterons donc pas plus que leurs auteurs « sur des essais qui, n'ayant après tout que la valeur de conjectures plus ou moins plausibles, ne sauraient présenter un intérêt comparable à celui de la partie du texte, qui nous fait connaître for-

---

1) Inscription de Néris-lès-Bains (Allier)

NVMINIBVS
AVGVSTORVM
ET IVNONIBUS
VICANI
NERIOMAGIENSES.

Inscription de Metz

IN
HONORE(*m*)
DOMVS DIVI
NAE DIS MATRABVS
VICANI VICI PACIS.

Inscription de Soulosse :

MER(*cu*)RIO
ROSMERT(*æ*)
SACR
VICANI . SO
LIMARIAC.

Autre inscription de Soulosse, conservée à Epinal

IOVI . O . M
VICANI SOLIMARI
ACENSES . FACIENDVM
CVRAVERVNT . MEDDV
GNATVS . ATEGNIAE F . ET
SERENVS . SILVANI . LIB.

Nous devons la communication de ces textes à l'obligeance de M. Robert Mowat.

mellement *le nom d'un vicus* (1). » Tout l'intérêt du texte se trouve dans la mention des « vicani *Ratumagenses* (2). »

Quel est donc ce « vicus Ratumagus? »

I. « Le nom de « vicus Ratumagus, » disait à ce propos M. Clermont-Ganneau, m'a rappelé une *épitaphe grecque de Syrie*, où figure ce nom topique. L'inscription en question se trouve encastrée au-dessus de la porte de la mosquée du village arabe de Imtan, l'antique Mothana, ville appartenant à l'ancien royaume nabatéen, à la première province romaine de l'Arabie (3).

« L'interprétation de cette inscription n'est pas exempte de difficultés. Une chose hors de doute, c'est que nous avons affaire à l'épitaphe d'une Gauloise, portant le nom singulier de Stercoria, et originaire de Ratomagos.

« Ce Ratomagos doit-il être considéré comme le même que Rotomagus, et faut-il admettre, avec M. Waddington, que la défunte était une Rouennaise?

« Il est permis d'en douter sérieusement. L'identité orthographique entre Ῥατόμαγος et Ratumagus est trop complète pour qu'on n'en tienne pas compte.

« L'inscription d'Imtan est d'autant plus intéressante qu'elle contient une date certaine, l'an 237 de l'ère de Bostra, correspondant à l'année 342 de notre ère (4). »

La gauloise Stercoria, inhumée à grands frais, l'an 342, dans un village de Syrie, serait-elle la compatriote de nos « vicani Ratumagenses » de Hermes? Mais pourquoi le Ratomagos de l'inscription grecque ou le *Ratumagus* de notre inscription romaine

---

(1) M. Mowat. Lettre du 2 juillet.

(2) M. de Villefosse : *Bulletin des Antiq. de France;* 3 juillet.

(3) Τεσσερακοντούτης Στερκωρία Γαλλιξ ένθάδε κῖτε πό(λεως) Ῥατομάγου Μονῶν ἀ(π'ἐ̃ῆς καὶ τό μνῆμα τοῦθ', ὡς ὁρᾷς, ἐκ θεμελίων μέχρις ὕψους Φλ. Γεσσίκας ἀνήρ π(ο)τ'ἐ̃ξ ἰδίων ἐξετέλεσ(εν) ἀναλώσας δηνάρια μυ(ρία) πενταχισχίλια ἐν ἔτ(ε)ι σλζ'. M. Waddington : *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* (Suite du voyage archéologique de Ph. Le Bas, nº 2036.)

(4) Comptes-rendus de la Soc. des Antiq. de France, 10 juillet 1878, p. 165.

ne serait-il pas la ville même de *Rouen*, à laquelle M. Waddington avait rattaché l'origine de Stercoria? C'est du moins une première hypothèse, qui mériterait d'être examinée.

Des légendes monétaires portent le nom de RATVMACOS SVTICOS. On les attribuait aux Véliocasses. Ce nom, Ratumacos ou Ratumagos, désignait-il la ville de Rouen? « Les noms des villes sont tout à fait rares sur les *monnaies gauloises.* » M. de Saulcy faisait exception pour Ratumacus (Rouen) aussi bien que pour Agendicum (Sens), mais non sans quelque hésitation. « J'aurais même volontiers reconnu, ajoutait-il, dans la légende RATVMACVS un nom de chef, s'il n'existait des monnaies de Ratumacus avec le nom du chef Suticos, que nous retrouvons sur d'autres pièces avec l'ethnique explicite des Veliocasses (1). »

On croit encore moins aujourd'hui à la « présence d'ethniques sur les monnaies gauloises. C'est au point que je reste très-porté à croire, disait un de nos numismatistes les plus éminents, que Ratumacos ou Ratumagos est plutôt un nom de chef que le nom de Rouen (2). »

« Les légendes monétaires SVTICOS-RATVMACOS et SVTICOS-VELIOCAΘI » ne donneraient donc qu'une faible probabilité sur le nom primitif et gaulois de la ville, que nous sommes habitués à entendre citer sous le nom de Rotomagus.

Cependant Ῥατόμαγος est le nom même que Ptolémée donnait à la capitale des Veliocasses. Οὐενελιοκάσιοι, ὧν πόλις Ῥατόμαγος (II, VIII (VII) 8 (3). C'est le « Ratomago » de l'Itinéraire d'Antonin, le « Ratumagus » de la Table de Peutinger. Il semble donc que c'est le nom primitif de Rouen.

Il y a toutefois dans les manuscrits de Ptolémée la variante Ῥωτόμαγος. On retrouve dans Ammien Marcellin les « Rothomagi » (XV, XI, 12). Dans la « Notice des Dignités, » c'est « Rotomago. » Dans la « Notice des Provinces, » c'est la « civitas Rotomagensium. » Cette forme a prévalu dans les temps postérieurs; mais elle semblerait moins ancienne que la forme Ratomagos (Ratumagus).

---

(1) Dict. archéol. (ép. celtique). Introd.; 1866.

(2) M. Anatole de Barthélemy : Soc. des Antiq. de l'Ouest; 1873, p. 514.

(3) Codd., Coisl. et Palat; mss. *collegii paris. Jesuitarum.*

Et qui nous démontrera que la capitale des Veliocasses n'a pas pu être désignée sous le nom de Ratumagos dans l'inscription d'Imtan et dans celle de Hermes, aussi bien que dans la Table de Peutinger et dans l'Itinéraire d'Antonin, pour ne point parler de la Géographie de Ptolémée?

Nos « vicani Ratumagenses » de Hermes ne pourraient-ils pas représenter correctement les habitants ou les dieux topiques de Ratomago, Ῥατόμαγος, Ratumagus? A la rigueur, le médecin Fabius n'aurait-il pas pu accomplir, dans la cité des Bellovaques, le vœu qu'il aurait fait dans la cité des Veliocasses? Nous n'y voyons pas d'impossibilité. Cette première hypothèse ne paraît pas absolument inadmissible.

II. Mais, au rapport du géographe Ptolémée (II, 8, 11), il existait *sur le territoire des Silvanectes* une autre ville du nom de *Ratomagus.* Dans le chapitre consacré à la description de la Gaule Belgique, après avoir cité les « Nervii » et leur ville Βάγανον (Bavai), le géographe ajoute : ὑπὸ δε τούτους, Σουβάνεκτοι, ὧν πόλις ἀπ'ἀνατολῶν τοῦ Σηκοάνα ποταμοῦ Ρατόμαγος. Et sous ceux-ci (les Nerviens), les Subanecti, dont la ville, située à l'orient du fleuve Sequana, est Ratomagus.

Le géographe d'Anville, ne pouvant trouver l'emplacement de ce Ratomagus, suppose que le texte de Ptolémée a été altéré et que Ratomagus a été mis par les copistes à la place d'Augustomagus (1). D'autres géographes adoptèrent l'opinion de d'Anville. Elle était même acceptée « avec unanimité (2) » jusque dans ces derniers temps.

On avait des préventions contre Ptolémée, et l'on prétendait avoir des raisons, pour ne pas accorder une pleine confiance à sa façon d'écrire les noms des peuples et des villes belges. Les Suessiones étaient pour lui des Ouessiones ou Vessiones, les Véromanduens des Romandues aussi bien que des Véromandues, les Silvanectes eux-mêmes étaient des Subanectes. Semblable altération ou mutilation pouvait bien avoir été infligée par l'auteur ou le copiste à la ville d'*Augustomagus.*

---

(1) *Notice de la Gaule,* v° Augustomagus.

(2) Cf. M. Er. Desjardins : *Géographie de la Gaule romaine,* t. x. p. 452.

Le géographe d'Alexandrie n'avait jamais visité la Gaule ou, comme il l'appelle, la Celtogalatie Belgique. Aussi commence-t-il par mettre les Atrébates Ατρίβατιοι, sur les rives de la Seine et les Bellovaques au nord des Atrébates. Il place les Silvanectes immédiatement au-dessous des Nerviens, puis au-dessous des Silvanectes les Romandues, et au-dessous des Romandues les Suessions. Enfin il place la ville des Suessions, aussi bien que celle des Silvanectes, à l'orient de la Seine. Il n'en fallait pas tant pour excuser les géographes et les archéologues modernes, qui avaient cru que, par erreur du copiste ou de l'auteur, Ratomagus avait été écrit au lieu d'Augustomagus.

Ptolémée avait donc pu se tromper à l'endroit de Ratomagus. Mais il n'était pas prouvé qu'il se fût réellement trompé. L'apparition du VIC.RATVM de Hermes réhabilita, comme par enchantement, la mémoire de Ptolémée dans l'esprit des savants. « La Ratumagos des Subanecti, mentionnée par Ptolémée, n'était-elle pas incontestablement la Ratumagus de Hermes? C'était donc avec raison que, dans un ouvrage récent, M. Ernest Desjardins avait soutenu l'existence du chef-lieu des Silvanectes d'après Ptolémée. La découverte de Hermes lui donnait tout à fait gain de cause. »

Bref, suivant le mot du président d'une de nos Sociétés les plus savantes, c'était « toute une révolution dans la science, » que l'inscription de Hermes menaçait d'opérer.

III. *Ratumagus, ville des Silvanectes,* était-il donc situé sur l'emplacement du village de *Hermes,* dans la vallée du Thérain, à 15 kilomètres environ de Cæsaromagus (Beauvais) et à 30 kilomètres d'Augustomagus (Senlis) ? Cette opinion aurait pu flatter l'orgueil national des Silvanectes; mais elle aurait singulièrement humilié celui des Bellovaques.

« La géographie physique permet de considérer, avec une quasi certitude, la « civitas Silvanectensium » comme un démembrement de la cité des Suessiones. La nouvelle « civitas » n'a donc jamais dû s'étendre sur la rive droite de l'Oise, que n'occupaient pas les Suessiones (1). »

---

(1) Comptes-rendus de la Soc. des Antiq. de France, 10 juillet 1878, p. 167.

Mettre la capitale des Silvanectes dans la vallée du Thérain, à 15 kilomètres sud-est de Beauvais, c'est restreindre le territoire des Bellovaques à 32 ou 40 kilomètres d'étendue. Et cependant cette cité était l'une des plus puissantes de la Belgique et pouvait, au dire des Rémois, mettre sur pied une armée de cent mille hommes. A coup sûr les Bellovaques auraient mis leurs cent mille hommes sous les armes, plutôt que de consentir à une rectification de frontières telle que celle qu'on nous propose aujourd'hui.

L'ancien diocèse de Beauvais, qui ne paraît pas avoir subi de changement dans le cours du moyen-âge, représentait l'antique cité des Bellovaques. Or, il s'étendait, et s'est toujours étendu au-delà du cours de l'Oise, pour ainsi dire jusqu'aux portes de Senlis. Comment songer à étendre la « civitas Silvanectensium » jusqu'aux portes de Beauvais? C'est peut-être la seule des hypothèses à laquelle nous ne puissions pas nous arrêter.

IV. « Mais, dit-on, si la position de Hermes ne s'accorde pas complètement avec la situation du Ratomagus de Ptolémée, l'inscription prouve au moins que cette dernière ville a existé, et elle nous fournit la forme véritable de son nom, qui doit être Ratumagus. »

L'inscription prouve bien qu'il a existé un *Ratumagus*. Mais ce Ratumagus est-il le Ῥατόμαγος que Ptolémée attribue aux Silvanectes? Et si ce Ratomagos *des Silvanectes* ne peut pas avoir existé sur l'emplacement de Hermes, où donc aurait-il été situé?

Excité, comme tant d'autres, par la curieuse découverte de Hermes, M. Longnon, de la Société nationale des Antiquaires de France, s'est mis à examiner, avec une parfaite connaissance des lieux et la sagacité d'un étymologiste consommé, « les noms des localités de l'ancien diocèse de Senlis, pour essayer d'y rencontrer quelque vestige du nom de Ratomagus.

« Ce nom de Ratomagus n'a pu être traité autrement que les autres noms de lieux gaulois se terminant par le même suffixe, et qui étaient accentués sur l'antépénultième. De même qu'Argenton, Mouzon, Noyon, Riom, Rouen, dérivés d'Argentomagus, Mosomagus, Noviomagus, Ricomagus, Rotomagus, la forme française de Ratomagus devait se terminer par une nasale. De plus la chute de la dentale placée entre les deux voyelles aurait

produit le rapprochement, puis la fusion du a ou du o de Ratomagus. En un mot, Ratomagus devait finalement produire quelque chose, tel que Ram ou Ron.

« Il n'existe pas de lieu du nom de Ran dans l'ancien diocèse de Senlis, ni sur ses confins; mais on trouve à l'extrémité nord-est de cette circonscription ecclésiastique le chef-lieu d'une ancienne paroisse, englobée aujourd'hui dans la commune de Fresnoy-la-Rivière, dont le nom orthographié officiellement *Pondron,* serait mieux écrit Pon-de-Ron, si l'on s'en rapporte aux titres du XII[e] siècle, qui le présentent comme une localité d'une importance presque égale à celle de Crépy, le chef-lieu du comté de Valois. Le nom de ce village, dû à l'un des ponts sur lesquels on traversait l'Automne, affluent de l'Oise, ne fait pas connaître sans doute l'emplacement précis de Ratomagus ou Ron; mais, dans mon hypothèse, continue M. Longnon, il indiquerait la direction dans laquelle on doit chercher l'ancienne ville des Silvanectes, soit au nord, soit au sud de l'Automne.

« Au sud de l'Automne, aucun point ne semble de nature à être proposé pour l'emplacement de Ratomagus, et l'on se trouve dans la nécessité de rechercher si le territoire de la « civitas Silvanectensium » a subi quelque diminution dans les premiers siècles du moyen-âge. »

Après avoir montré que par le partage du royaume de Caribert, en 567, le diocèse de Senlis a pu subir des démembrements au profit des cités de Meaux et de Soissons, l'auteur de la « Géographie de la Gaule, au VI[e] siècle, » rappelle deux documents « dont le texte a pu être altéré, mais qu'il serait peut-être excessif de taxer de faux. Ces documents, en indiquant Compiègne comme l'une des résidences du roi de Paris, Childebert, semblent le mettre en dehors du territoire de Soissons, alors le siège royal de Clotaire I[er]. Ces deux témoignages permettraient donc d'attribuer le pays entre l'Aisne, l'Oise et l'Automne, à la « civitas Silvanectensium. »

« Or, un vieux chemin, partant de Crépy, traversait l'Automne à Pondron, se dirigeait ensuite vers la forêt de Compiègne, en passant au hameau de Brassoire, puis en longeant le finage de Pierrefonds à l'est, il joignait ainsi à Saint-Etienne-lès-Pierrefonds, à une distance de trois lieues au nord-nord-ouest de Pondron, la voie romaine de Senlis à Soissons.

« C'est à peu près au point de jonction de ces deux voies que se trouvent les importantes ruines d'une localité antique, dont la superficie est évaluée à plus de quatre hectares, et qui, au dire des archéologues locaux, aurait été entourée de murailles et de tourelles. Cette localité est différemment connue aujourd'hui sous le nom de *Ville des Gaules* ou sous celui de « Ville de Rome, » dont on doit rapprocher le vocable de « Chemin de Rome, » attribué, paraît-il, à la partie de la voie romaine, qui traverse la forêt entre Saint-Etienne et Béthisy.

« Rome serait-il une altération de Ron, forme vulgaire que devait revêtir l'ancien nom Ratomagus, ou bien n'est-il qu'un nom forgé par les archéologues locaux parallèlement à la Ville des Gaules? Cette dernière hypothèse paraît plus sensée, mais elle ne contredit pas néanmoins l'identité possible de Ratumagus et de la Ville des Gaules. C'est là, du reste, que M. Ernest Desjardins propose de retrouver Ratomagus (1). »

Tout en faisant preuve d'une grande érudition, M. Longnon ne propose ses vues que comme des hypothèses, des conjectures, et ne se fait pas illusion sur la valeur de ces dénominations locales, dont l'origine peut bien ne pas remonter haut et n'avoir aucun rapport avec notre Ratumagus.

Nous nous plaisons cependant à exposer ces études consciencieuses et savantes, parce qu'elles ont été provoquées par la découverte de notre inscription de Hermes. Elles montrent d'ailleurs quels efforts les archéoloques les plus instruits et les plus habiles ont fait pour dissiper les ténèbres, qui enveloppent la position géographique de nos « vicani Ratumagenses. »

V. Et pourquoi donc *Ratomagus* n'aurait-il pas été le nom primitif, *le nom gaulois de la capitale des Silvanectes,* avant qu'elle eût pris celui d'Augustomagus? Sans doute la cité des Silvanectes paraît avoir été érigée sous le règne d'Auguste. Le nom même d'Augustomagus le supposerait. Mais ce nom n'a-t-il pas été donné au chef-lieu sous l'un des règnes suivants? Strabon a ignoré ce nom d'Augustomagus. Pline ne l'a point cité. Ptolé-

---

(1) Soc. des Antiq. de France, séance du 10 juillet 1878. — M. Ernest Desjardins : *Géographie de la Gaule romaine,* t. II, p. 452.

mée, qui florissait dans la première moitié du second siècle, ne pouvait-il pas ignorer aussi le changement de nom, surtout s'il avait été ordonné, comme il est à croire, par l'autorité locale, en reconnaissance de l'érection du « pagus en civitas. »

C'est un fait dont nous sommes tous les jours témoins. Des changements de noms, décrétés par l'autorité publique, ne parviennent que difficilement à faire oublier l'usage de l'ancienne dénomination. Il faut du temps pour changer les habitudes du langage. Il en fallait beaucoup, surtout à une époque où les moyens de publicité se trouvaient rares. Il n'est donc pas étonnant que le chef-lieu des Silvanectes n'ait été signalé à Ptolémée par des voyageurs, par des légionnaires ou par des géographes plus anciens, que sous son nom primitif de Ratomagus.

C'est ainsi que Strabon semble n'avoir pas connu le nom même d'Augustodunum (Autun), capitale des Eduens, devenu si fameux sous les empereurs romains. Il ne cite que le nom de Bibracte. C'est Pomponius Méla, qui nomme le premier « l'opulente ville d'Augustodunum, au pays des Eduens (1). » Cependant elle avait pris son nom sous Auguste et elle devait avoir déjà une certaine importance, puisque sous Claude elle méritait la qualification de « très opulente ville, » épithète que Pomponius Méla ne donne pas à Lugdunum (Lyon), dont Auguste avait fait comme la capitale de la Gaule. Si, malgré son importance, Augustodunum n'était pas encore citée par Strabon sous son nouveau nom, à plus forte raison le géographe grec d'Alexandrie aurait-il pu ne connaître la petite capitale des Silvanectes que sous son ancien nom de Ratomagus.

Sans doute, Ptolémée ne qualifie pas Ratomagos du titre de capitale, mais seulement de celui de « ville » des Silvanectes, ὧν πόλις Ῥατόμαγος. Mais quand il ne mentionne qu'une seule ville dans une cité gauloise, c'est apparemment la ville principale, le chef-lieu. N'est-ce pas ainsi qu'il mentionnait Ratomagus, ville des Veliocasses, et pour ne pas sortir de la Belgique, Augusta des Véromandues, Augusta des Suessions, Baganum (2) des Ner-

(1) *In Æduis opulentissimam urbem Augustodunum*, lib. II, cap. III.

(2) Pour Bagacum (Bavai).

viens, Cæsaromagus des Bellovaques, Durocottorum (1) des Rèmes, Samarobriva des Ambiens, etc. D'après toutes les apparences, c'est bien la capitale des Silvanectes que Ptolémée nomme Ratomagus, et la capitale des Silvanectes s'est aussi appelée, sous les Romains, Augustomagus. Ces deux dénominations ont pu être données successivement à la même ville. Et si nous ne voulons pas accuser, sans preuves positives, Ptolémée ni son copiste d'avoir altéré ou mutilé le nom d'Augustomagus, il faut, ce semble, admettre que Ratomagus était le nom gaulois et primitif qui a précédé celui d'Augustomagus.

C'est à Augustomagus qu'aboutit la voie romaine, qui passe sur le plateau du Mont de Hermes, à quelques centaines de pas du monument érigé sur l'emplacement du Vieux Cimetière. Le chemin qui longeait la montagne et arrivait à ce Vieux Cimetière pour gagner, par Marguerie, le gué de la Trie, s'appelle encore le « chemin de Senlis » à Beauvais. Le village gallo-romain de Hermes se trouvait donc, aussi bien que le camp romain de Bailleul, en communication directe avec la ville d'Augustomagus. Des mouvements de troupes devaient se faire dans cette direction. On conçoit qu'un médecin, venu de la capitale des Silvanectes et attaché au service de l'armée, ait acquitté, à Hermes, le vœu qu'il aurait fait à Augustomagus, dans une épidémie, pour le salut de l'armée et des habitants, ou pour quelqu'autre motif, à Jupiter et même aux divinités protectrices de la ville.

Dans d'autres contrées, des Gallo-Romains ont élevé eux-mêmes des monuments votifs, à de grandes distances du pays qu'ils habitaient. On citait naguère, comme exemple, la dédicace que les « pagani Beretini, » c'est-à-dire les habitants de Berre (Alpes-Maritimes), auraient faite au dieu « Mars Jeusdrinus » dans une localité (La Penne) située à 30 kilomètres de leur demeure (2). A plus forte raison un individu, sorti de Ratomagus, aurait-il pu ériger le monument votif de Hermes pour le salut des habitants absents, à une certaine distance de leur ville.

D'ailleurs ce monument, érigé à une époque de bon style,

(1) Pour Durocortorum (Reims).

(2) M. Edmond Blanc et M. Léon Renier : *Revue archéol.*, mai, p. 307.

peut avoir été antérieur à Ptolémée et remonter au temps où la capitale des Silvanectes aurait encore conservé son nom de Ratumagos. Rien n'empêche donc qu'il ait été inscrit sur ce monument, même en dehors de la « civitas » des Silvanectes.

VI. Il reste encore une hypothèse S'il y avait le Ratumagus des Véliocasses et le Ratomagus des Silvanectes, pourquoi n'y aurait-il pas eu le *Ratumagus des Belloraques?* Les géographes romains et grecs n'en parlent pas. Mais ils ne mentionnent guère que les chefs-lieux des cités gallo-romaines et quelques villes exceptionnelles.

Assurément on ne trouvera pas la moindre trace de Ratumagus dans le nom actuel de Hermes ou de Harmes, « Harmæ (1). » « Les Harmes » semblaient être plus particulièrement, dans les temps reculés, les terres situées sur le Mont. C'est du Mont de Harmes, « Mons Harmarum, » que le nom semble être venu au village situé dans la vallée du Thérain.

Mais quel nom le vicus portait-il dans les siècles antérieurs au XIIe? Quel nom portait-il sous la domination des Romains? Nous l'ignorons.

Combien d'autres vicus gallo-romains ont perdu leurs noms? Sur la voie romaine de Rouen à Paris se trouvait un Ritumagus, et à la jonction de cette voie avec celle de Beauvais à Paris était situé un Pétromantalum (2). Quelles sont aujourd'hui les localités qui ont conservé, même défigurés, les noms de Ritumagus et de Petromantalum (3)?

Assurément Sextus Fabius a pu, par accident, accomplir loin de Ratumagus le vœu fait en faveur de l'armée et des habitants

---

(1) Chartes des évêques de Beauvais, Odon II, Odon III, etc., données en 1134, 1136, etc. : *Notice sur l'abbaye de Froidmont,* par M. l'abbé Deladreue. Pièces justificatives nos 1, 2, etc.

(2) Table de Peutinger : Casaromago, *Petrum. viaco, Ritumagus, Ratumagus.* — Ratumagus, *Ritumagus, Petrum viato.* Bruusara (Brivisara), Luteci. — Itinéraire d'Antonin : Latomagum, Rotomagum, *Petromantalum,* Luticiam. — Iter à Cæsaromago Luticiam usque : *Petromantalum,* Briva Isaræ, Lutetiam.

(3) *Ritumagus.* « D'Anville, Ukert, Forbiger, Lapie et la Commission

du vicus. Mais, fût il absent, il était plus naturel de faire ériger le monument votif dans la localité même, où le vœu avait eu lieu et où vivaient ceux en faveur desquels il avait été fait. On leur procurait ainsi la satisfaction de l'avoir sans cesse sous leurs yeux. On leur rappelait en même temps le devoir de la reconnaissance, à laquelle Fabius les croyait obligés.

Les monuments votifs étaient élevés parfois dans des localités étrangères, voisines ou éloignées (1). C'était lorsqu'il n'y avait pas de temple convenable dans le vicus, ou lorsque le vœu avait été adressé à quelque divinité spécialement honorée en un lieu célèbre. C'est ainsi que les « vicani Solimariacenses » ont pu élever un monument dans le « vicus Soliciæ, » en l'honneur de Mercure et de Rosmerta; et les « pagani Beretini » dans le vicus de la Penne, en l'honneur de « Mars Jeusdrinus. » Mais ordinairement les monuments étaient élevés dans le pays même où vivaient ceux qui les érigeaient.

Est-ce que les Silvanectes ou les Véliocasses n'auraient pas eu de temple pour acquitter chez eux un vœu fait à Jupiter? Y avait-il à Hermes un temple de grand renom ou quelque dieu particulier, pour que Fabius vînt de loin lui consacrer son monument votif? La tradition n'en a pas conservé le souvenir et l'inscription n'en fait pas mention.

---

de la Carte des Gaules s'accordent pour placer cette station à *Radepont*. Elle serait à *Lion*, selon Wasseling; au N. de *Ry*, selon Reichard; à *Romilly*, selon Walckenaer.

« *Petrum. viaco*. Sans doute pour Petrumantalo. *Bantelu*, près Magny, selon d'Anville; *Magny*, selon Ukert, Katancsich, Forbiger et Lapie; *Mantes*, selon Valois et Wisseling; *Estrépagny*, au passage de la Borde, selon Walckenaer, lequel distingue Petrum viaco (écrit par lui Petrum vico) de Petromantalum, qu'il place à Saint-Clair; près de *Saint-Gervais*, selon la Commission de la Carte des Gaules. »

(La Table de Peutinger, par M. Ernest Desjardins.)

(1) « On a trouvé des monuments portant le nom des *vicani Solimariacenses* à Soulosse (Vosges), dont le vocable gallo-romain, fourni par une inscription du IIIe siècle, était *vicus Soliciæ*. Voir mon article intitulé : Solimariaca n'est pas Soulosse. »

(M. Longnon : *Revue archéologique*, 1877, t. II.)

Il paraîtrait donc plus probable que le vœu aurait été fait et le monument erigé dans le vicus même de Ratumagus.

A plus forte raison si le vœu avait été adressé et le monument consacré « aux divinités protectrices du vicus Ratumagus (1). » Comment, en effet, concevoir que Fabius ait érigé son monument votif, en l'honneur de ces dieux topiques, en dehors du vicus, qui leur était seul consacré et dans lequel seulement ils pouvaient être honorés. Il ne peut même pas y avoir, ce semble, de raisons exceptionnelles pour le supposer.

En suivant cette manière d'interpréter notre inscription, qui n'est pas dépourvue de vraisemblance, nous devrions en conclure que « *sur l'emplacement de Hermes,* ou dans un voisinage très-rapproché, s'élevait un vicus Ratumagus (2). » Et si la position de Hermes ne s'accorde nullement avec la situation de l'un ni de l'autre Ratumagus de Ptolémée, il faudrait reconnaître dans notre monument de Hermes « la situation exacte et le nom d'un nouveau vicus. »

Que d'hypothèses, que de discussions l'inscription de Hermes n'a-t-elle pas soulevées, en quelques jours, du 1er au 10 juillet 1878 ? Leurs auteurs ne nous accuseront pas d'être étrangers, indifférents ou hostiles à leurs diverses opinions. Nous les avons toutes exposées et nous avons montré qu'elles étaient presque toutes plus ou moins admissibles. Nous ne pouvons que louer et admirer les efforts qu'ils font pour arriver à la vérité, sur une question qui nous intéresse autant et plus qu'eux. Mais aucune de leurs hypothèses n'a encore triomphé définitivement.

Les fouilles du Mont de Hermes n'ont pas dit leur dernier mot. Quelque jour peut-être une nouvelle inscription viendra nous donner de nouveaux renseignements, renverser ou confirmer tel ou tel système et jeter une lumière plus éclatante sur notre Ratumagus. En attendant cet heureux jour, les hypothèses des savants restent ouvertes aux recherches et aux surprises de l'avenir.

Il n'en est pas moins certain qu'un monument romain, temple

(1) Et vicanis Ratumagensibus.

(2) M. Mowat, lettre du 2 juillet 1878.

ou autel, a été érigé sur l'emplacement même du « Vieux Cimetière de Hermes » et consacré à « Jupiter très bon et très grand, » sous le Haut-Empire.

CONCLUSIONS.

I. *Les Romains et les Francs se sont donc succédé* sur le territoire de Hermes. Sous les Romains, Hermes semble avoir été une dépendance du camp du Mont-César. Sous les Mérovingiens, Hermes était encore une station militaire. Les Romains n'y ont laissé que des ruines, et les Francs n'y ont laissé que des tombeaux. Quelque jour peut-être l'explorateur du Cimetière Cintrond rencontrera les sépultures des Romains de Hermes. Mais nous connaissons d'avance les antiquités qu'on y trouvera.

II. Dès maintenant nous constatons, dans les ruines et les tombeaux, que les fouilles ont mis à découvert, les caractères les plus saillants de *deux civilisations bien différentes.* Les Romains contruisaient des temples et des villas. Les Francs se servaient des pierres de ces monuments pour en faire des cercueils. Les Romains décoraient leurs édifices de sculptures artistiques; et tous ces bas-reliefs étaient abattus par la hache des tailleurs de pierres mérovingiens. Les Romains avaient enrichi leurs habitations de vases aux formes gracieuses. Les Francs ne les imitaient que très-grossièrement. Les Romains s'étaient fabriqué un numéraire abondant et admirablement gravé, principalement sous le Haut-Empire. Les Mérovingiens ne frappaient que des monnaies rares et informes.

III. Cependant, à voir ces baudriers, ces ceinturons, ces épées, ces scramasaxes, ces haches, ces lances, ces boucles, ces plaques, ces umbos, toutes ces armes et tous ces ornements de fer et de bronze, polis, brillants, étincelants d'or, d'argent, de pierreries, on est obligé de convenir que les Francs, si éloignés de la civilisation romaine, n'étaient point, comme on l'a quelquefois pensé, des sauvages à peine vêtus et porteurs d'armes grossières. Il régnait un grand *luxe* dans leur armement et dans leur ajustement, et ce luxe n'était pas, comme on l'a cru trop souvent, le privilège exclusif des princes et des rois. Nous le

retrouvons dans la sépulture des chefs subalternes, chez les simples soldats et les simples citoyens.

IV. « Les envahisseurs de la Gaule n'étaient donc point étrangers aux arts, ni à l'*industrie*, comme on l'a supposé, ni tributaires des Romains pour tout ce qui s'y rattache, comme on le croit généralement. Leurs sépultures contiennent encore la preuve qu'ils avaient apporté avec eux un art et une industrie qui leur étaient propres, et dont les produits portent un cachet particulier, qui les distingue essentiellement de l'art romain, même dégénéré.

« En effet, dans les formes comme dans les ornements de ces objets de toute nature, que présentent les sépultures barbares, l'œil exercé distingue un caractère sauvage, l'absence complète de l'étude des formes de tous les êtres animés. La perfection singulière que l'on remarque dans les ornements tient à l'adresse et à l'exercice de la main, plutôt qu'à des combinaisons savamment étudiées. Il ne faut pas chercher dans les produits de l'art teutonique cette régularité parfaite, cette harmonie, ce goût épuré qui distinguent les arts grecs et romains et qui annoncent la civilisation et les études approfondies; mais plutôt la richesse et l'éclat, qui charment l'homme primitif et sauvage; un certain goût dans les ornements, des procédés ingénieux, une exécution habile, intelligente et des connaissances industrielles que l'on n'avait pas soupçonnées chez eux jusqu'ici (1). »

V. Les archéologues ont constaté des détails, qui attestent « l'invention, l'ingéniosité, l'habileté de main de nos artistes mérovingiens, auxquels notre *orfèvrerie* moderne a emprunté bien des formes et des modèles, depuis que les tombes des VIe, VIIe et VIIIe siècles nous ont révélé tout un art, qui n'est pas sans mérite et surtout sans originalité; art démonstratif d'une école et d'une époque sur lesquelles on ne peut plus se tromper aujourd'hui (2). »

---

(1) Henri Baudot · *Sépultures des barbares de l'époque mérovingienne*, p. 303.

(2) M. Fleury, II, 172

« Ce petit paillon, d'une gaufrure fine, à quadrilles ou à raies parfaitement régulières (pl. IV, fig. 4 et 6), dénoterait, à lui seul, une industrie très-avancée, non seulement par la recherche qu'il accuse dans la confection des bijoux, mais encore par l'indication qu'il nous donne d'un outillage perfectionné, nécessaire pour la produire.

« Ce filigrane n'est pas ordinairement composé de deux fils tordus en spirale; c'est un seul fil aplati au laminoir et tordu ensuite, plus ou moins, de manière à produire l'effet d'une spirale. (Pl. IV, fig. 11.) La soudure qui fixe ce fil d'or sur le fond des fibules est très-habilement pratiquée (1). » Tous ces détails excitent l'admiration des connaisseurs.

VI. La même industrie, ou plutôt la même civilisation, s'étendait sur tout le pays des Francs, depuis les rives de la Seine jusqu'au cours du Rhin et au-delà. Elle s'étendait également dans le sud-est, sur les pays occupés par les Burgondes, dans les bassins de la Saône et du Rhône. Elle avait beaucoup d'analogie avec la civilisation des Saxons, en Angleterre. Nous nous sommes attachés à signaler les ressemblances, les signes de parenté qui unissaient ces peuples, d'*origine teutonique*. D'autres archéologues, mieux instruits et plus habiles, feront ressortir les caractères distinctifs de ces différents rameaux d'une même souche (2). Mais il nous paraît parfaitement constaté qu'il y a uniformité générale de mœurs entre ces peuples conquérants, dans les armes, dans les bijoux, dans le mobilier, dans les rites funèbres, en Picardie, en Normandie, dans la Brie, l'Ile-de-France, la Belgique, le Luxembourg, la Champagne, la Bourgogne, la Suisse, la Germanie et même la Grande-Bretagne. L'étude de leurs sépultures fait saisir, beaucoup mieux que le texte des historiens, l'air de famille et de commune origine que ces peuples conquérants avaient entre eux.

VII. Ces conquérants sont baptisés et *les idées chrétiennes pénètrent dans les masses*. Les antiquités romaines de Hermes

---

(1) M. Baudot, p. 166.

(2) *Revue archéologique,* 1879, octobre. — M. Bertrand : *Les cimetières mérovingiens de la Gaule,* p. 193.

portent presque toutes l'empreinte du paganisme. C'est à peine si l'on découvre sur quelques médailles le monogramme du Christ. Encore le signe du labarum constantinien n'est-il que l'indice du Christianisme officiel des empereurs. Mais, à l'époque mérovingienne, les ouvriers graveurs, les ouvriers tailleurs de pierres, les ouvriers potiers reproduisent spontanément l'image de la Croix sur les plaques de ceinturons, sur les dalles des tombes et les couvercles des sarcophages, sur les parois mêmes des vases. Ce sont des témoignages de la foi populaire, qui transforme la nation conquérante aussi bien que la nation envahie.

VIII. *Nulle part*, dans nos cimetières mérovingiens, on ne remarque cette distinction et cette *lutte de peuples conquérants et de peuples asservis*, que des historiens modernes ont imaginée, puis prolongée jusqu'à nos jours, pour expliquer, au gré de leurs préjugés, les divisions et les déchirements des sociétés actuelles. Il y aurait d'intéressantes études anthropologiques à faire dans les sépultures contemporaines de celles de Hermes. Mais toutes les races y sont mélangées, sans distinction. Il y a des tombes plus riches; mais les objets d'art ont pourtant les mêmes caractères, et les mêmes rites ont présidé aux diverses inhumations. Il y a une portion de la population qui vit et meurt sous les armes. Mais les vases, les ustensiles, les plaques, les bijoux recueillis dans les tombes des guerriers, ne diffèrent en rien des objets de même espèce déposés dans les tombes des civils. Il n'y a pas de classe privilégiée, de caste militaire, qui formerait une nation à part dans le pays envahi, et qui serait en possession de toutes les richesses.

Il n'y a, dans nos cimetières mérovingiens, qu'un peuple parfaitement homogène, qui conserve encore les caractères et les usages des races teutoniques, mais dont les éléments divers se fondent dans l'unité de croyances et de mœurs. Et c'est à ce peuple franc, devenu chrétien, que l'avenir appartient dans notre pays.

RENET.

HISTOIRE

DE

L'ABBAYE DE LANNOY

(ORDRE DE CITEAUX).

(Suite.)

LXXXVIII. — Vers 1180. — *Donation par Jean, comte d'Eu, de l'exemption de tout péage sur ses terres, du droit d'herbage et d'usage dans ses bois et de 50 sols de cens à Guerville.*

Johannes comes Augi omnibus ministris suis vicecomitibus et prepositis totius terre sue salutem. Noveritis me concessisse pro salute anime mee ecclesie Sancte Marie de Briostel universisque fratribus ibi Deo servientibus, omnium rerum suarum quas secum tulerint, vel quarum venditionem seu emtionem fecerint, quietantiam a theloneo et omni consuetudine per totam terram meam, et herbagium ad refugium animalium suorum in foresta mea, si forte pro metu alicujus guerre a regione illa in istam transire necesse fuerit. Insuper et in eadem foresta mea concessi eis unam quadrigam perpetuo possidendam, que deferat ligna de mortuo videlicet bosco ad usuagium supradictorum fratrum, ita liberam et quietam ut nullus de forestagio vel alia aliqua consuetudine eos inquietare presumat. Eisdem quoque fratribus *nostris* donavi in perpetuam elemosinam L solidos de censibus meis Guerraville ad festum Sancti Remigii, de primis prius XX solidis quos infirmi Rothomagi habere debent, ad emenda allectia

fratribus. Testes : frater Saliot prior Augi, Osbernus capellanus canonicus, frater R. Fort Escu, R. dapifer, J. de Vilers, B. de Briencun, Eustachius Harenc, Walter de Guerranflos, Ingerrannus de Fressine villari, Radulfus de Vilers, Johannes de S[to] Leodegario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 155.)

LXXXIX. — An 1182. — *Confirmation par Baudoin Coquerel de la donation de la terre de Belval par ses ancêtres, et de tous les biens de l'abbaye de Lannoy situés en cet endroit.*

Ego Balduinus Koquerel notum facio presentibus et futuris quod terra de Bella valle, que ad predecessores nostros poterat pertinere, videlicet medietas predicte terre, concessa est tamdiu et donata ecclesie Sancte Marie de Alneto de Briostel et monachis ibi Deo servientibus, in elemosinam perpetuam, ex dono predecessorum nostrorum, et quicquid in eadem terra habebant, nichil sibi vel heredibus suis dominii, juris sive justitie cujuscumque retinentes. Et ego tanquam heres et successor, ex assensu et voluntate Galteri fratris mei, pro salute animarum nostrarum et antecessorum nostrorum, predictam concessionem et donationem, et quicquid predicti religiosi de feodo et justitia nostra ex dono vel elemosina seu etiam venditione acquisierunt, tempore nostro seu temporibus antecessorum nostrorum, absque aliqua de cetero reclamatione nostri seu heredum nostrorum, cum omni jure et justitia, approbamus et in perpetuum eisdem religiosis confirmamus. Quod stabile sit et imperpetuum perseveret, ego Balduinus presentes litteras sigilli mei appensione roboravi. Actum est hoc anno Domini M°C°LXXX°II°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 170.)

LXXXIX *bis*. — An 1183. — *Confirmation par Thibaud d'Heilly évêque d'Amiens, de la donation par Enguerrand de Gentelle, Baudoin de Cocherel et autres, d'un fief sis à Belval.*

Theobaldus, Dei miseratione Ambianensium dictus episcopus, omnibus in Christo fidelibus eternam in Domino salutem. Possesiones illas, que per elemosinam fidelium in jus et potestatem ecclesiarum devenerunt, litterarum apicibus memorie commendare ex injuncto nobis officio tenemur. Inde est quod presentibus et futuris notum facimus quod Ingelran de Gentella et Balduinus de Cocherel et Galterus frater ejus, concedentibus Matildi matre eorum et filiabus suis Burga et Haewildi, feodum de Belvalet, quod Bertranus de Lehuz et Maisendis uxor ejus de eis tenebant, monachis de Briostel in perpe-

tuam elemosinam concesserunt, et totum dominium suum, quod habebant in feodo illo, in ecclesiam de Briostel transtulerunt, sub annuo censu unius modii frumenti, ad mensuram Gerboredi, ad festum Sancti Remigii persolvendi, pro servicio predicti feodi, hac habita conditione quod modiationem duorum modiorum, quam monachi debent Bertrano et uxori ejus Maisendi pro feodo de Belval, pro nullo forisfacto saisire poterunt, nec propter hoc monachos inquietabunt. De cetero predicti Balduinus et Galterus quicquid monachi illi de elemosina predicte matris eorum possidebant se concessisse recognoverunt. Actum est hoc anno Domini M° C° LXXX° III°, presentibus dilectis filiis nostris T. Sancti Johannis et Sancti Judoci abbatibus, Radulfo Pontivii archidiacono, magistro Roberto Paululo, Gilano milite. Datum per manum Roberti cancellarii.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 39.)

XC. — An 1183. — *Confirmation par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, de la donation par Etienne, fils de Philippe de Marseilles, de tout ce qu'il possédait dans le fief de Girard d'Hanvoiles, au territoire de Roy.*

In nomine Sancte et individue Trinitatis. Amen. Ego Philippus Dei gratia Belvacensis episcopus universis in perpetuum. Provide considerationis et approbate consuetudinis esse dinoscitur, rerum gestarum memoriam litterarum monimentis annotare, ut per ea et excludatur oblivio, et malignandi subtrahatur occasio. Eapropter tam presentium quam futurorum noticie mandare curavimus, quod Stephanus filius Philippi de Marseilles donavit, per manum nostram, ecclesie Sancte Marie de Briostel et fratribus ibidem Deo servientibus, in elemosinam perpetuam, quicquid habebat de feodo Girardi de Hamveiles in territorio de Roi, in plano et in bosco, in aqua et in prato, concedente et assensum in presentia nostra adhibente huic Stephani donationi Waltero fratre suo majore natu qui dominus erat feodi. Hoc ipsum concedente Girardo de Hanveiles cum filiis suis Girardo, et Galtero, de cujus Girardi scilicet feodo totum hoc movebat. Ipsius autem et filiorum suorum concessioni isti testes affuerunt : Hugo decanus Perone, Rogerus de Roseto, Germanus presbyter, clerici; Johannes de Roseto miles, Oesce de Noerast, laici. Facta est autem predicta donatio a prefato Stephano fratribus de Briostel ea conditione quod Stephano, aut ipsius heredibus post eum singulis annis reddent duos modios, unum frumenti, alterum avene, in mense Martio, ad mensuram Gerborredi. Recepit vero idem Stephanus ab ipsa ecclesia xv libras Belvacenses, quando hanc donationem fecit. Quod si aliquo casu predictus Stephanus aut heredes

ejus a servicio domini sui se subtraxerint, ipse dominus propter hoc ecclesiam non inquietabit, sed tamen modiationem saisire poterit. Huic Stephani donationi, fratrisque sui Walteri concessioni coram nobis facte isti testes affuerunt : Hugo decanus Perone, magister Anfredus ; Petrus de Chambli ; Walterus decanus de Montatere ; Odo Castellanus ; Johannes de Arion ; Arnulfus de Terinis, Johannes de Hodenc, Girardus de Merreval, Petrus filius Engolgeri. Quam et nos, quia in presentia nostra, immo per manum nostram facta est, posteris temporibus perpetua volentes esse stabilitate subnixam, patrocinio scripti presentis et sigilli nostri appensione corroboramus. Actum Belvaci anno incarnati Verbi M° C° LXXX° III°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 493.)

XCI. — An 1183. — *Confirmation par Gautier de Mouy de la donation par dame Alix, de son fils, d'une maison sise à Montreuil, avec l'herbage y attenant, du quart d'un arpent de vigne, d'un arpent de bois et d'une terre à avoine.*

Ego Galterus de Moy notum facio tam presentibus quam futuris quod Aliz, assensu filie sue Teceline et Johannis Le Bolengier et Fulconis de Mainalnay et Simonis, obtulit filium suum Garnerium ecclesie Sancte Marie de Briostel, donans eidem ecclesie in elemosinam perpetuam cum filio suo domum quandam cum toto herbergagio, et quartam partem unius arpenti vinee, et unum arpentum nemoris et avennam. Assistentibus testibus hujus elemosine Filippo sacerdote de Mosterol et Johanne Le Maior, et Adam de Mainalnay, et Alberico de Carroey et Fulcone sororio predicti Garnerii, et Petro filio Rocelini et Simone predicti Garnerii victrico. Ego vero dominus predicti pueri elemosinam prefatam liberam et quietam ecclesie supranominate concedo cum uxore mea Edeva, nichil mihi inde omnino retinens preter annuum redditum. Hujus concessionis testes sunt Ansoldus de Moy, Hugo del Deluige. Concedo etiam eidem ecclesie terram quandam nomine Wasten quam Rocelinus avunculus predicti Garnerii in conversione sua in elemosinam perpetuam prefate ecclesie contulit. Actum anno Domini millesimo centesimo octogesimo tertio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 379.)

XCII. — An 1183. — *Confirmation par Odon, abbé de Beaupré, de l'autorisation donnée par Mathieu de Breteuil, à l'abbaye de Lannoy, d'acquérir et de posséder le quart de la dîme de Roy et un courtil au même lieu.*

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen. Ego Odo dictus

abbas de Prato volo cunctis innotescat fidelibus quod Matheus de Britolio in presentia nostra concessit ecclesie beate Marie de Briostel, ut libere adquireret et possideret quartam partem decime de Reio et unum curticulum, pro centum solidis Belvacensium in presenti, pro decem et octo minis frumenti et duobus modiis avene annuatim Guillermo Porco persolvendis. Quod si idem Matheus partem illam vel a prefato Guillermo, vel a dominis a quibus feodum illud tenendum est, adquirere et in pace possidere poterit, predictum censum cum eisdem nummis habebit et ipse eandem decimam exinde per omnia warandire debebit. Si vero predicti fratres aliquam terram ad id feodum pertinentem adquisierint, priusquam ipse Matheus vel prefatus Guillermus in placitum intraverint, eundem redditum quem Guillermus habebat, Matheus habebit, nec postquam placitare ceperint eadem ecclesia aliquid de territorio illo sine assensu ejus adquirere poterit. Hujus autem pactionis quam ipse Matheus, firmam et inconcussam se tenere propria manu pleivivit, testes sunt : Walterus prior noster, Bernardus, Warnerus, Johannes, Walterus, monachi nostri ; Ricardus et Philippus, monachi de Briostel ; Robertus et Hudemerus conversi nostri ; Gaufridus Savari, Otrannus, Willelmus, Malgerus de Liehus, pistores nostri. Quando vero Hudeburgis uxor ipsius Mathei et filii eorum Matheus et Richerius, et Aelidis filia Hudeburgis de priori marito, hoc ipsum apud Venduel concesserunt, interfuerunt hii testes : Philippus monachus de Briostel, Radulfus filius Alani, Gunterius filius Rogeri. Et ne predicti fratres aliquam super hac pactione molestiam ab eisdem vel eorum heredibus patiantur, factum inde scriptum et sigilli nostri testimonio premunitum ipsis tradidimus. Actum anno Domini millesimo centesimo octogesimo tercio. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 492.)

XCIII. — An 1184. — *Confirmation par Gautier de Mouy de plusieurs donations de terres à Montreuil.*

Ego Galterus de Moy notum fieri volo presentibus et futuris quod Adam de Mosterol, concessione Haevis uxoris sue et filiorum suorum Johannis, Auberti, Petri et filie sue Richeldis, dedit in elemosinam perpetuam ecclesie Sancte Marie de Briostel, et monachis ibi Deo servientibus, vineam suam de Mosterol, sicut metata est per fundum fossati, nichil omnino sibi retinens vel heredibus suis in posterum, preter annuum censum duorum nummorum ad festum Sancti Remigii. Accepit autem in presenti donatione de caritate ecclesie prefate ix libras Belvacensium. Item Radulfus Diabolus, concessione Hersendis uxoris sue et filiorum suorum Willelmi, Johannis, dedit in elemosinam perpetuam eidem ecclesie et monachis ibi Deo servien-

tibus, pratum des diablels et vineam des diablels libere et quiete. Michi autem predicti monachi pro vinea reddent singulis annis quatuor nummos in medio Martio, et pro prato quatuor nummos in festo Sancti Johannis Baptiste. Accepit autem idem Radulfus de caritate ecclesie in donatione prefate vinee et prati LIII solidos Belvacensium, et etiam ad erogandum pro anima Nicholai fratris sui XXX solidos Belvacensium. Qui Nicholaus prefate vinee partem jam dicte ecclesie dedit in elemosinam et monachis ibi Deo servientibus. Item Guiardus Le Bolenger, concessione Raudevis uxoris sue et filiorum suorum Roberti, Bernardi, dedit prefate ecclesie et monachis ibi Deo servientibus in elemosinam perpetuam quoddam alnetum libere et quiete. Monachi autem reddent michi annuum censum ejusdem alneti V nummos in festo Sancti Remigii et VI in festo Sancti Martini. Accepit autem idem Guiardus de caritate ecclesie, quum hanc donationem fecit, XXXII solidos Belvacensium. Item Guarinus de Rois, concessione Wauburgis uxoris sue et filiorum suorum Drogonis, Auberti, et filiarum suarum Hersendis, Popeline et Aleburgis, cum filio suo Rogero de Gornai, dederunt boscum unum predicte ecclesie et monachis ibi Deo servientibus in elemosinam perpetuam libere et quiete. Reddent autem michi monachi pro eodem bosco annuum censum quatuor nummorum in festo Sancti Martini. Has donationes concessi ego Galterus de Moy cum Edeva uxore mea, et sigilli mei impressione confirmavi. Harum autem donationum et concessionis nostre testes sunt : Galterus monachus, pater meus, Garnerius de Harmes, Radulfus Morel, Herfredus de Insula, Radulfus de Buri, Radulfus de Housei et Robertus et Petrus frater ejus, Johannes maior de Mosterol, Bernerius Hasart, Hainardus de Sancta Genovefa. Actum anno Domini millesimo centesimo octogesimo quarto. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 380)

XCIV. — An 1184. — *Confirmation par Guillaume Porc de la donation par Policius de Roy et ses neveux, de dix-huit mines de terre au lieudit le Val Hunain.*

Quum a mentibus hominum cito occultat oblivio quicquid scripture non indicat assertio, ideo huic carte inscribimus quod oblivioni tradi nullatenus volumus. Igitur ego Willelmus Porcus notum volo fieri presentibus et futuris quod Policius de Rei et duo nepotes ejus Antelmus et Hermefridus dederunt, in elemosinam perpetuam, ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibi Deo servientibus quandam terram quam habebant apud Vallem Hunain, scilicet decem et octo minarum seminaturam. Hanc donationem concessit Frollent uxor Policii cum filio suo Alerano et filiabus suis Hermencins, Eremburge,

Hersendis, Berta et Legardis. Testes : Galterus decanus de Bonieres, Garnerius clericus ejus, Hylo, Raduifus, Simon Coruns, Berengerius filius Odonis de Caigni, Rogerus de Hamello. Et quum Antelmus et Hermefridus medietatem hujus elemosine dederunt, ex parte Antelmi concessit Gireldis uxor ejus cum Odone filio suo et filiabus suis Beatrice, Aliza, et Mabilia. Hujus concessionis testes affuere Bernardus presbiter de Felcheres, Robertus presbiter de Sancto Arnulfo, Garnerius filius David, Willelmus de Rei. Hanc quoque donationem ex parte Hermefridi concessit Maria uxor ejusdem cum filia sua Heremburc et sorore Hermefridi Odelina. Concesserunt quoque filii ejusdem Odeline scilicet Lanée, Girardus, Radulfus et filia sua Lece. Quorum testes fuere Bernardus presbiter de Felcheres, Robertus presbiter de Sancto Arnulfo, Drogo de Heleincurt, Willelmus de Rei, Hugo de Sunjuns. Hanc quoque elemosinam Ascelina soror prenominati Hermefridi concessit cum duobus filiis suis Galtero et Girardo, coram testibus scilicet Reinaldo monaco de Alneto, Hermenfrido fratre ejusdem Asceline, Roberto Bornio de Hamello. Et ego Willelmus Porcus cum Galtero filio Philippi de Marselles et Johanne filio meo majore, sub quorum dominio Policius et nepotes ejus illam terram possidebant, hanc elemosinam sigilli mei auctoritate confirmavi. Actum anno Domini M° C° octogesimo quarto.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 589.)

XCV. — An 1188. — *Donation par Gautier de Mouy de 12 sols de rente pour l'entretien d'une lampe ardente devant l'autel de la sainte Vierge, dans l'église de l'abbaye de Lannoy.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Galterus de Moy donavi in elemosinam perpetuam ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus, octo solidos duobus denariis minus, quos michi annuatim consualiter reddebant pro omni tenemento suo de Mosterol. Donavi etiam eisdem monachis, pro anima mea et pro animabus antecessorum meorum, quatuor solidos et duos denarios de propriis redditibus meis, in elemosinam perpetuam, tali conditione quod ex eisdem quatuor solidis cum aliis supradictis octo solidis, una lampas jugiter ardens administrabitur in perpetuum ante altare Sancte Marie in monasterio de Briostel. Remisi preterea jamdictis monachis totum pressoragium suum de Mosterol liberum penitus et quietum. Quatuor solidos et duos donarios quos donavi eis in perpetuum redditum recipient singulis annis de censu meo scilicet a majore de Mosterol, quicumque ibidem optinuerit majoratum. Hanc elemosinam donavi eis concessione Edeve uxoris mee et filiorum meorum Drogonis, Johannis et Petronille. Testes : Symon de Buri, Patricius

major de Cressi, Nevelonus de Balennis, Symon des Puiz. Datum anno Domini M° C° octogesimo octavo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 381.)

XCVII. — Vers 1190. — *Confirmation par Edève, dame de Mouy, de la donation par Hugues du Fayel, d'un demi-muid de blé de rente à prendre à Mouchy.*

Ego Edeva domina de Moy. Notum facio presentibus et futuris quod Hugo de Faiel donavit monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel, eo tempore quum sumpsit habitum religionis, dimidium modium frumenti in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, quem dimidium modium accipient monachi singulis annis a Roberto filio suo et heredibus suis, ad festum Sancti Remigii, apud Munchi. Hec autem donatio facta est predictis monachis concessione Galteri de Moy domini mei et nostra et concessione filiorum jamdicti Hugonis, Roberti videlicet et Bernardi, et ut hec elemosina firma et rata in perpetuum permaneat, presenti scripto et sigillo meo eis confirmavi. Testes : Johannes maior de Mosterol, frater Galterus de Baillol. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 154.)

XCVIII. — An 1190. — *Confirmation par Edève, dame de Mouy, de la donation par Foulques Cherlet de Montreuil d'un quartier de vignes à Montreuil en échange du courtil du frère Garnier.*

Ego Edeva domina de Moy notum volo fieri presentibus et futuris quod Fulco Cherlet de Mosterol, assensu uxoris sue Basilisse, et filiorum suorum Radulfi et Eberti et filiarum suarum Alicie et Albrede, mutuo dedit monachis ecclesie beate Marie de Briostel quoddam quarterium vinee apud Mosterol pro quodam curticulo, qui vocatur curticulus fratris Garnerii, tali conditione quod monachi eandem vineam quietam a censu in perpetuum possidebunt, sicut et curticulum per donum domini mei Galterii quiete possederunt; et sciendum quod in hac mutua donatione habuit idem Fulco de karitate prescripte ecclesie quinquaginta solidos Belvacensium. Hanc presentem mutuationem ego Edeva cum filio meo Drogone et aliis pueris meis concessi et quod dominum meum Galterum, si de Jerosolima redierit, concedere faciam, fideliter promisi. Et ut hoc ratum et inconcussum in perpetuum permaneat, sigilli mei auctoritate premunivi. Testes : Bernardus de Gironvilla, Warinus de Trie, Bernerius frater Johannis majoris, Fulco de Casea, Johannes Bolengarius. Datum anno Verbi incarnati millesimo centesimo nonagesimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 382.)

XCIX. — Vers 1190. — *Confirmation par Hugues, abbé de Saint-Symphorien, de la donation par Foulques de Montreuil d'une vigne à Montreuil.*

Ego Hugo beati Symphoriani Belvacensis dictus abbas omnisque noster conventus omnibus notum facimus quod fulco de Mosteruel quandam vineam nostram hereditario jure excolebat tali videlicet pactione ut eam in omnibus facturis omnino excoleret, et tercia pars sine aliquibus expensis nisi tercie partis vindemiarum juri nostro cederet, ipse vero duas partes pro labore suo et expensis reciperet. De censu autem vinee statutum fuit ut nos tres denarios, ipse vero VII persolveret. Hanc vinee pactionem predictus Fulco monachis beate Marie de Alneto pro filio leproso donavit, et nos eam ipsis benigne concedimus, salvo jure torcularis et aliorum que sunt superius annotata. Ne autem hec pactio et commutatio in posterum valeat infirmari, scriptum inde factum sigilli nostri testimonio volumus roborari. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 376.)

C. — Vers 1190. — *Confirmation par Gautier, abbé de Saint-Lucien, de la donation par Gautier de Bracheux d'un muid de terre a Orsimont.*

Ego Walterus abbas et totus conventus Sancti Luciani Belvacensis ad futurorum et presentium noticiam pervenire volumus quod Walterus de Braichello, per assensum nostrum, in perpetuam dedit elemosinam ecclesie beate Marie de Briostel terram ad unum modium sementis vicinam terris eorum de Ursimont. Quia vero predicta terra de feodo nostro descendebat, idem Walterus eam in manu nostra dimisit, et per voluntatem et petitionem suam, assentientibus et concedentibus uxore sua Eufemia cum filiis suis Willelmo, Hugone, Johanne et filiabus Agne, Ada, Beatrice, fratres jamdicti loci eadem terra investivimus. Ut autem hec elemosina rata et inviolabilis perseveret et ne ab aliquibus per fraudem vel maliciam aliquam valeat violari, presentem cartam sigillo capituli nostri roboratam memoratis fratribus donare decrevimus.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 419.)

CI. — Vers 1190. — *Confirmation par Hugues et Wermond de Goulencourt des biens donnés par Raoul de Goulancourt, leur père.*

Ego Lancelinus Dei gratia Belvacensis ecclesie decanus, notum

facio presentibus et futuris quod Hugo de Joislaincurt et Wermundus frater ejus donaverunt et concesserunt, coram me, monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel in elemosinam perpetuam omnes elemosinas in terris, pratis et aquis quas donaverat eisdem monachis Radulfus de Joislaincurt pater eorum. Remiserunt quoque eis omnes querelas quas adversus eos habebant, jurantes supra sanctum altare quod propter hoc monachos amplius non inquietarent. Preter hec supradictus Wermundus victum et vestitum unius monachi, qui a supradictis monachis ex debito requirebat cum aliis omnibus querelis penitus remisit. Nos autem paci et quieti monachorum providentes, omnia ista ut eis firma et rata permaneant, presenti scripto et sigillo nostro communivimus. Testes : Guido presbiter de Vilers, Deodatus clericus, Guido Porcus, Hugo de Ikelon.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 129.)

CII. — An 1190. — *Donation par Godefroy et Simon de Beausault d'une charruée de terre dans le bois de Blargies et cession de droits seigneuriaux.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Gaufridus de Belsad cum Simone fratre meo dedi in elemosinam perpetuam ecclesie Beate Marie de Briostel et monachis ibi Deo servientibus, unam carrucatam terre simul cum nemore in bosco de Blargies, nichil mihi inde retinens vel heredibus meis preter duos modios bladii et duos avene, ad mensuram Gerboredi, quos annuatim persolvent mihi monachi in festo Sancti Remigii. Preter hec donavi eis et concessi habere quicquid habent de feodo meo ex dono antecessorum meorum atque vavassorum meorum in montana, libere et quiete, in plano, in bosco, cum omnibus appenditiis suis, sicut mete eorum et fossata erant anno ab incarnatione Domini m° c° octogesimo octavo, et herbagium ad opus animalium, ad pascendum ubique in tota terra mea de montana, preter terras de Formerias. Remisi etiam omnes calumpnias, que inter me et eosdem monachos versabantur, scilicet de quadam terra, que sita est inter grangiam de Moncellis et boscum de Blargies, et de illa que est in fine territorii del Valperrun. Item concessi eisdem monachis libere et quiete omnia nemora sua possidere eadem libertate et potestate qua et terras suas possident, et dare et vendere et in omnibus de eisdem nemoribus facere secundum suam voluntatem. Preterea concessi prescriptis monachis libere et quiete duos modios bladii, quos Willelmus de Hermercurt donavit ecclesie Beate Marie de Briostel tempore illo quum sumpsit habitum religionis, et nec ego, neque heredes mei, pro ulla causa de heredibus Willelmi de Hermercurt proveniente, illos duos modios saisire aut fratribus de Briostel

aliquod gravamen inferre poterimus. Et sciendum quod si vavassores mei debita mihi servitia facere noluerint, territoriis et nemoribus monachorum in pace et quiete manantibus, redditum vavassoribus debitum ipsis dari prohibebo ante terminum dandi statutum. Qui nisi infra xv dies servitia mihi reddiderint, redditum accipiam donec mihi servitia debita reddant, et sic suos redditus recipiant. Omnia vero ista donavi et concessi jam dictis monachis concessione Symonis fratris mei et Hugonis de Gornayo domini mei. Et ut hec omnia monachi libere et quiete possideant, presentem cartam et ipsam donationem sigillo meo confirmavi. Testes : Ricardus abbas de Belbec, Balduinus prior de Belbec, Hugo de Sancto Sampsone, Gaufridus decanus de Driencurt, Hugo de Gornay, Symon de Belsad, Johannes de Hosdenc, Galterus de Belsad, Hugo de Belsad, Petrus de Copeinvilla, Willelmus de Hoecurt, Guillelmus de Boeles, Robertus de Ricardvile, Galterus prepositus de Formeries, et alii multi.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 47.)

CIII. — Vers 1190. — *Donation par Jean de Monsures de vingt acres de terre et bois dans le bois de Blargies.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Johannes de Moyssures donavi monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel, viginti acras terre in bosco de Blargies, terram videlicet et nemus juxta terram quam ibidem habent ex dono Galfridi de Belpsat. Hanc elemosinam feci eis in perpetuum, concessione Agnes uxoris mee et Hugonis filii mei et filiarum mearum Beatricis et Emeline et Asceline, et Galfridi de Belpsat in eadem terra domini mei, et Symonis fratris ejus, liberam penitus et quietam, preter xvi minas bladii, viii scilicet frumenti et viii avene, reddendas annuatim mihi et heredibus meis ad festum Sancti Remigii, ad mensuram Gerboredi. Preter hec concessi eis ut libere et quiete in perpetuum possideant omnes elemosinas quas habent ex dono patris mei et hominum meorum, scilicet quartarium de Moncellis et quartarium de Maisniliis et quartarium de Vakereches. Testes : Ricardus abbas de Belbec, Hugo et Robertus monachi ejus, Gerardus de Pascuis, Antonius de Baaluvs, Galterus de Hausez, Robertus de Ricardvilla, Galterus prepositus, et ut hoc ratum permaneat in perpetuum presentem cartam sigilli mei impressione munivi.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 326.)

CIV. — An 1190. — *Donation par Ansold de Ronquerolles de quatre muids de vin de redevance annuelle à prendre dans sa vigne de Quienpature, près Clermont.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Ansoldus de Runkeroles,

cum uxore mea Helesende et filio meo Odone et filiabus meis Maria et Matilda, assensu fratrum meorum Johannis et Odonis, dedi in elemosinam perpetuam ecclesie Beate Marie de Briostel et monachis ibi Deo servientibus singulis annis quatuor modios vini apud Clarimontem in clauso meo de Kienpastura. Testes : Johannes de Runkeroles, Arnulfus Bordel de Runkeroles, Galterus filius ejus, Petrus le Rath. Actum anno Domini M° C° nonagesimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 73.)

CV. — An 1190. — *Donation par Jean de Ronquerolles de deux muids de vin à prendre dans ses vignes de Mogneville.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Johannes de Runkeroles, assensu Ansoldi fratris mei et heredum suorum, dedi in elemosinam perpetuam ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibi Deo servientibus singulis annis duos modios vini in vineis de Moinevilla, quas Drogo et Joibertus majores ad medietatem excolunt, tali conditione quod si de Jerosolima rediero, eosdem duos modios, si michi placuerit, retinebo. Si vero non rediero prescriptis fratribus illos duos modios in perpetuum possidere concedo, et si de prenominatis vineis duo modii perfici non poterunt, de ceteris redditibus meis impleantur; et sciendum quod quia sigillum non habui quum presens facta fuit donatio, sigillo fratris mei Ansoldi presentem cartam confirmavi. Testes : Gilo de Buri, Odo de Moinevilla, Arnulfus Bordel. Datum anno Domini millesimo centesimo nonagesimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 323.)

CVI. — An 1190. — *Donation par Drogon, tonloyer de Beauvais, d'un muid de vin de redevance annuelle à prendre dans son clos.*

Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego Drogo Belvacensis telonearius dedi per concessionem Beatricis uxoris mee et heredum meorum scilicet Guillelmi et Drogonis, unum modium vini ecclesie beate Marie de Briostel, in clauso meo, singulis annis, ad missas celebrandas pro salute anime mee et uxoris mee, et pro anniversario nostro singulis annis insequenti feria post festivitatem sancte Trinitatis faciendo; insuper libertatem roagii quam pater meus dederat, sigilli mei impressione confirmo. Actum anno ab incarnatione Domini M° C° LXXXX°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 171.)

CVII. — En 1206, Guillaume, fils de Drogon et aussi tonloyer de Beauvais, confirma cette donation avant de partir pour la croisade « iter Jerosolimam arrepturus. »

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 179.)

CVIII. — An 1190. — *Donation par Gervais de Saint-Arnoult et Reinold Folie d'un muid de terre à Saint-Arnoult.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Gervasius de Sancto Arnulfo donavi monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel, concessione uxoris mee Beatricis et filiorum meorum Bernardi, Johannis, Guidonis, Balduini, et Thomas, Margarethe et Nicholae, terram quandam in landa Sancti Arnulfi ad seminaturam unius modii, in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam, preter campartum, illam scilicet terram que fuit Galteri de Longa avesna. Hanc etiam terram donavit predictis monachis Reinoldus Folie homo meus, qui in eadem terra mediam partem habebat, concessione uxoris sue Emmeline et filie ejus Nicholae. Hanc quoque terram eis concessit Reinoldus filius Galteri de Longa avesna et filia ejus Hermesent, et propter hoc habuerunt terram monachorum que est juxta Brokeel. Sciendum autem quod si Radulfus filius Galteri de Longa avesna de Jerosolima venerit, et terram predictam reclamaverit, ego eam monachis garantizabo. Illud quoque sciendum quod ego habuit propter hanc elemosinam de karitate monasterii quatuor libras Belvacensium et Reinoldus Folie x solidos. Et ut hec omnia firma sint in perpetuum et rata presenti scripto et sigillo meo confirmavi. Testes : Robertus presbiter de Sancto Arnulfo, Balduinus Kokerel et Galterus frater ejus, Fulcho prepositus de Felkeriis.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 526.)

CIX. — Vers 1190. — *Donation par Jean Porc de Molencourt, Raoul, son frère, et Marie, leur mère, de tout ce qu'ils possédaient au bois de Cailly.*

Ego Johannes Porcus de Moyslencurt. Notum facio presentibus et futuris quod Maria mater mea et ego et Radulfus frater meus donavimus et concessimus ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus, in elemosinam perpetuam, liberam et quietam, quicquid habebamus in boscho de Cailleio juxta Ursimontem, videlicet in terra et in nemore, nichil nobis vel heredibus nostris inde retinentes, preter unum pratellum juxta eundem boscum situm, et preter censum duorum solidorum Belvacensium, quem reddent monachi censualiter singulis annis ad festum Sancti Luciani. Hanc elemosinam sollenpniter factam concessit et approbavit Petronilla uxor mea, et ut inviolabilis et rata in perpetuum permaneat, presenti scripto et sigilli mei munimine nobiscum jamdicte ecclesie confir-

mavit. Testes : Lambertus prior de Briostel, Galterus de Fontibus, Drogo de Fontibus, Petrus filius Galteri de Laverchines.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 430.)

CX. — Vers 1195. — *Confirmation par Galeran, doyen de Beauvais, de la donation par Marie de Molencourt et Jean et Raoul, ses fils, de tout ce qu'ils possédaient au Bois de Cailly*

Ego Galerannus Dei patientia Belvacensis ecclesie decanus. Notum facio presentibus et futuris quod Maria de Moislencurt et duo filii sui Johannes et Radulfus donaverunt et concesserunt ecclesie Beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus, in elemosinam perpetuam liberam et quietam, quicquid habebant in bosco de Cailleio, juxta Ursimontem, videlicet in terra et in nemore, nichil sibi vel heredibus suis inde retinentes, preter unum pratellum juxta eundem boscum situm, et preter censum duorum solidorum Belvacensium, quem reddent monachi censualiter, singulis annis ad festum Sancti Luciani. Hanc elemosinam sollempniter factam concessit et approbavit Petronilla uxor jamdicti Johannis, ut rata esset imperpetuum et inviolabilis. Nos igitur volentes monachos prenominatos hanc elemosinam bene et in pace in perpetuum possidere, presenti scripto eis confirmavimus et sigilli nostri auctoritate. Testes : magister Nicholaus de Bezencon, Theobaldus clericus.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 433.)

CXI. — An 1190? — *Donation par Robert Porc de Saint-Saire, seigneur de Corbeauval, de vingt mines de terre à Corbeauval, et confirmation des diverses acquisitions faites en ce lieu par l'abbaye.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Robertus Porcus, dominus de Corbelval, et uxor mea Heremburc et Gaufridus filius meus et filie mee Alicia et Matildis donavimus et concessimus monasterio et monachis Sante Marie de Briostel, in territorio de Corbelval terram ad xx minarum seminaturam. Donavimus etiam eis et concessimus quicquid adquisierunt in eodem territorio in tempore nostro et in tempore Willelmi Porci fratris mei, et deinceps acquirere poterunt, videlicet omnes donationes hominum meorum, sicut in carta Domini Philippi Belvacensis episcopi, quam monachi habent, describuntur, et sicut in presenti scripto denotantur : terram scilicet quam donavit eis Johannes de Corbelval, concessione Radulfi filii sui et Christiane filie sue, ad viginti et octo et dimidie minarum seminaturam et quoddam pratellum reddens censum duorum denariorum. Terram quam

donavit eis Bernardus, ad decem et octo minarum sementem, et post decessum ejus terram quam donavit eis Helwis uxor ejusdem Bernardi et Rogerus filius ejus et Auburc filia sua, ad viginti duarum minarum sementem. Terram quam donavit eis Bertinus ad sementem quatuordecim minarum, et unum pratum reddens trium denariorum et unius oboli censum, concessione Emeline matris sue et sororum suarum Felicis et Heremburgis et Richaldis. Terram quam donavit eis Ricardus frater Arnulfi ad quatuordecim minarum sementem, concessione Emeline uxoris sue et filiarum suarum Hermengardis et Matildis. Terram Arnulfi ad unius modii sementem, concessione Albrede uxoris sue et Radulfi filii sui et Heudeardis filie sue. Terram quam donavit eis Radulfus Geduum ad unius modii sementem et dimidii et iterum ad obitum suum terram ad sementem duorum modiorum, concessione Willelmi filii sui, et unum pratum reddens censum quinque denariorum. Terram Odonis Malchiun quam idem Odo donavit eis ad undecim minarum et dimidie seminaturam, concessione filiorum suorum Gerardi, Wermundi et Garini fratris sui. Terram quam idem Guarinus donavit eis ad quatuordecim minarum sementem, concessione Hermengardis uxoris sue et filiorum suorum Willelmi, Wiardi et Symonis. Terram quam Radulfus de Boeleio et Willelmus donaverunt eis ad viginti et duarum minarum sementem. Terram Alelmi maioris de Corbelval, quam donavit eis ad duorum modiorum sementem et dimidii, concessione Emeline uxoris sue et sororum suarum Thescie, Doee et Marie. Omnes iste terre donate sunt a supradictis hominibus supradictis monachis in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, preter campartum quod michi singulis annis reddent monachi. Si autem amonitus fuerit homo meus, qui recipere debet campartum a fratribus de Ursimonte, ut segetes in agris campartare veniat et venire noluerit, fratres sine foris facto eas campartabunt et campartum cum segetibus suis in grangiam suam deferent, nisi ego mandavero ut illud ad Corbelval deportent. Sciendum autem quod Alelmus maior, concessione Emeline uxoris sue et sororum suarum Thescie, Doee et Marie et nostra permissione donum quod in suprascriptis terris habebat, monachis de Briostel in elemosinam perpetuam donavit, ita quod nichil sibi vel heredibus suis in illo retinuit. Nos vero volentes ut monachi omnia ista bene et quiete in perpetuum possideant presenti scripto et sigillo nostro eis confirmavimus. Testes : Robertus abbas de Belbech, Gaufridus decanus de Sancto Salvio, Willelmus Porcus, Alermus de Corbelval.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 77.)

CXII. — An 1190? — *Confirmation par Robert Porc de Saint-Saire des donations faites par Guillaume Porc, Raoul de Beloy et autres, de terres sises à Corbeauval*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Robertus Porcus de Sancto Salvio donavi et concessi monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam, omnes elemosinas et terras quas donaverunt eis Guillelmus frater meus et Radulfus de Boeleio et ceteri homines mei in territorio de Corbelval, sicut continetur in carta episcopi Belvacensis, quam monachi habent. Donavi quoque eis et concessi quicquid deinceps in eodem territorio acquirere poterunt, quod etiam Radulfus de Boeleio eis ante concesserat. Hec quoque omnia donaverunt et concesserunt mecum jam dictis monachis Erenborc uxor mea et Gaufridus filius meus et Aeliz et Maheut filie mee in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, excepto camparto, quod fratres de Ursimont sine forisfacto ad grangiam suam portabunt et mihi conservabunt, si tamen ille homo, qui terram meam de Corbelval in custodia habuerit, amonitus ab eis accipere in agris noluerit. Hoc autem sciendum quod monachi pro beneficio hujus elemosine donaverunt michi et Erenborc uxori mee sex libras Angevinorum, et nos juravimus supra sanctum evangelium quod eam garantizaremus eis fideliter pro posse nostro contra omnes homines, qui pro ea vellent adversus eos calumpniam movere. Et ut hec omnia firma monachis in perpetuum permaneant presenti scripto et sigillo meo eis confirmavi. Testibus his : Ricardo abbate de Belbec, Rogero priore, Odone sacerdote de Corcellis, Rogero sacerdote de Rosaria, Arnulfo scriba, Radulfo clerico de Augo, Ricardo de Sancto Germano. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 77.)

CXIII. — An 1190. — *Confirmation par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, des donations faites au terroir de Corbeauval.*

Ego Philippus Dei gratia episcopus Belvacensis notum facio presentibus et futuris quod Guillelmus Porcus de Corbelval et Emmeline uxor ejus et Radulfus de Boeleio et Issabel filia predicti Guillelmi donaverunt monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel terram quandam in territorio de Corbelval, scilicet ad seminaturam unius modii et novem minarum, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, preter campartum, Guillelmus quidem per manum nostram, Radulfus vero et Emmeline et Issabel per manum Guillelmi presbiteri nostri de Senentes. Concesserunt etiam, preter hec, omnes terras quas homines sui donaverant predictis monachis in eodem

territorio, per manum supradicti Guillelmi presbiteri nostri de Senentes. Terram videlicet quam donavit eis Aelermus maior ad duorum modiorum sementem, concessione Emmeline uxoris sue et filiorum suorum Simonis et Bernardi et sororum Tescie, Doe et Marie. Terram quam donavit eis Bernardus frater Aelermi ad seminaturam unius modii, concessione Helvise uxoris sue et filii sui Rogeri et filiarum Eremburgis, Beatricis et Cecilie. Terram quam dedit eis Ricardus ad seminaturam xiij minarum, concessione Emmeline uxoris sue et filiorum Ermengardis et Matildis. Terram quam dedit eis Bertinus ad sementem xiiij minarum, concessione Emmeline matris sue et sororum Felicie et Eremburgis. Terram quam dedit eis Johannes ad seminaturam xiiij minarum, concessione Matildis uxoris sue et filii sui Radulfi et filie Christiane. Terram quam dedit eis Odo Malchiun ad sementem unius modii, concessione Alberee uxoris sue et filiorum suorum Garnerii, Girardi, Wermundi et filie sue Ade et fratris sui Garini. Terram quam dedit eis Garinus frater Odonis ad sementem xiiij minarum, concessione Ermengardis uxoris sue et filiorum et filiarum suarum Guillelmi, Guidonis et Simonis, Auburgis, Mabirie et Marie. Terram quam dedit eis Radulfus Guduim ad duarum minarum sementem, concessione filiorum suorum Galteri et Guillelmi. Omnes iste terre donate sunt a supradictis hominibus supradictis monachis in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, preter campartum quod reddent Guillelmo Porco et Radulfo de Boeleio. Qui si ammoniti fuerint a fratribus de Ursimont ut segetes in agris campartare venient et venire noluerint, fratres sine forifacto eas campartabunt, et campartum cum segetibus suis ad grangiam suam deferent, nisi Guillelmus et Radulfus mandaverint ut illud ad Corbelval deportent. Sciendum autem quod Aelermus maior, concessione uxoris sue et filiorum et filiarum suarum et dominorum suorum Guillelmi et Radulfi, donum, quod in suprascriptis terris habebat, monachis in elemosinam perpetuam donavit, ita quod nichil sibi vel heredibus suis retinuit in illo. Nos vero volentes ut monachi omnia ista bene et quiete in perpetuum possideant, presenti scripto et sigillo nostro confirmavimus. Testes : Gaufridus et Guillelmus presbiteri de Senentes, Hugo de Goislaincurt, Hugo de Ikelum, Garinus de Barra, et Garinus de Blaecurt. Item ex dono Radulfi Gulduim et filiorum ejus Galteri et Guillelmi et filie, terram quandam et quoddam pratum ad duos scilicet modios, terram per campartum et pratum per v denarios ad festum Sancti Johannis Baptiste, concessione dominorum de Corbelval et Aelermi maioris, qui eis donum remisit.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 78.)

CXIV. — An 1191. — *Confirmation par Drogon de Moy, official de Beauvais, de la donation par Garnier de Saint-Aubin de sa maison sise à Beauvais.*

Ego magister Drogo de Moy officialis domini Belvacensis episcopi. Notum facio presentibus et futuris quod Garnerius de Sancto Albino donavit per manum nostram in elemosinam perpetuam monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel domum suam et mansuram cum omnibus pertinentiis suis, libere et quiete, exceptis novem denariis, qui debentur domino episcopo singulis annis ad festum Sancti Remigii. Et ut hoc ratum in perpetuum permaneat presenti scripto et sigillo meo eis confirmavi. Testes : Hubertus de Sancto Laurentio, Reinoldus Meilun, Tomas Borneus.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 537.)

CXV. — Vers 1195. — *Confirmation par Nicolas Berland et Bernier de Thoiri, maieurs de Beauvais, de la renonciation par Thomas et Garnier aux prétentions qu'ils avaient élevées sur la maison donnée par Garnier de Saint-Aubin, leur grand oncle.*

Ego Nicholaus Berland et Bernerius de Thoiri maiores communie Belvaci, notum facimus presentibus et futuris quod Thomas et Garnerius filii neptis Garnerii de Sancto Albino remiserunt calumpniam quam injuste faciebant contra monachos de Briostel, videlicet de quâdam domo, quam donavit eis jam dictus Garnerius in elemosinam perpetuam, totam videlicet et ante et retro et absque calumpnia. Recognoverunt enim in hala, coram Petro de Monchi patre eorum, quod in eadem domo nichil juris habebant, nec calumpniare poterant, et hoc ipsum testatus est Petrus pater eorum. Recognoverunt etiam hoc ipsum in hala coram nobis et coram paribus communie, videlicet coram Guidone de Basseya, Berengerio de Alli, Philippo Carpentario, Bernardo de Furmenterio et Matheo Pressorio, et coram domino Henrico filio Hengeher, et Laurentio carnifice et Thoma Moiardo et Adam Quarrario, Johanne Melon et Michaele filio Helene. Ut autem jamdicti monachi eandem domum bene et in pace amodo possideant, presenti scripto et sigillo communie eis confirmavimus. Hujus rei testes sunt prescripti communie pares.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 158.)

CXVI. — Vers 1195. — *Donation par Alerme de Fromericourt de son tènement d'Hannaches.*

Ego Gualeranus Dei Gratia Belvacensis ecclesie decanus, notum

facio presentibus et futuris quod Alermus de Formericurt dedit ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibi Deo servientibus totum tenementum suum de Hanaches, cujus tenementi medietatem tenebat Hugo de Formericurt de dominio ejusdem Alermi, exceptis duabus mansuris cum duobus ortis, in quibus mansuris et ortis idem Hugo nichil penitus habebat. Hanc donationem concesserunt Radulfus filius ejusdem Alermi et uxor ejusdem Radulfi Richeldis et filius eorumdem Lambertus et filia ipsorum Ada. Concesserunt etiam eidem ecclesie quicquid juris habebant in illa parte feodi quam tenebat Hugo de Formericort de dominio eorum. Hoc totum concessit et posuit super sacrum altare ejusdem ecclesie illorum dominus Johannes de Hanaches in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, nichil sibi inde vel heredibus suis retinens. Juravit etiam super predictum altare beate Marie de Briostel quod concessiones omnium filiorum suorum et filiarum videlicet Girardi tunc temporis in captione detenti et aliorum Hugonis, et Odonis et uxoris sue Ade et filiarum suarum Matildis, Petronille et Beatricis, et Ursionis fratris sui acquietabit et contra omnes homines ipsum tenementum prefate ecclesie garantizabit. Preterea supradictus Johannes de Hanaches concessit jamdicte ecclesie quicquid dederant fratribus ejusdem loci Oelardus de Hanaches et Lambertus filius ejus, qui in eodem loco defuncti jacent, videlicet terram ad novem minas sementis. Hoc ipsum concesserunt supradicti filii ejus et filie et uxor ejusdem Ada et Ursio frater ejus. Sciendum autem quod quando Johannes de Hanaches hec omnia concessit ecclesie beate Marie de Briostel, monachi ejusdem loci donaverunt ei de karitate ecclesie lx solidos Belvacensium. Nos igitur volentes ut monachi ista omnia bona quiete possideant in perpetuum presenti scripto et sigillo nostro eis confirmavimus. Testes : magister Petrus de Reio, Ricardus presbiter de Hanaches, Willelmus clericus filius Gaufridi de Hamello, Hugo de Fromericort et alii multi.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 145.)

CXVII. — Vers 1195. — *Confirmation par Galeran, doyen de Beauvais, de la donation par Garnier d'Hannaches et consorts de tout ce qu'ils tenaient de ladite abbaye dans les prés d'Aubomaisnil.*

Ego Gualeranus Dei gratia Belvacensis ecclesie decanus. Notum facio presentibus et futuris quod Garnerius de Hanaches, cum uxore sua Hersend et Andrea filio suo et alii qui in hac carta scripti continentur, concesserunt et donaverunt per manum nostram ecclesie et monachis Sancte Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, quicquid de eadem ecclesia tenebant in pratis de

Aubomaisnil, videlicet Ascelina cum filiis suis Galtero, Willermo, Roberto et filiabus suis Emelina, Albreda, Matilde; Adam quoque Morel cum Galtero filio suo. Item Albreda cum filis et filiiabus suis Henrico, videlicet, Alelmo, Willermo, Eremburc et Ada. Item Enguburgis et Henricus filius ejus. Item Hersendis cum fratribus suis Guyberto, Galtero et Roberto et filiis suis Roberto, Balduino, Hugone et filiabus suis Matilde et Haysa. Item Guybertus cum Ada uxore sua et fratribus suis Galtero et Roberto et filiis suis Ingelranno et Johanne et filiabus suis Albreda et Ysabel. Isti omnes donaverunt et remiserunt jam dicte ecclesie et monachis ibidem Deo servientibus libere et quiete imperpetuum quicquid juris habebant in pratis de Aubomaisnil, nulla in posterum reservata calumpnia. Ut autem hec elemosina jam dictis monachis .....num permaneat, presenti scripto et sigillo meo eis confirmavi. Testes : ..,.. monachus de Belbec, Gaufridus presbiter de Senentes, Hermefridus.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 1.)

CXVIII. — 1194 à 1200. — *Confirmation par Galeran, doyen de Beauvais, de la donation par Gautier de Crevecœur de deux muids de blé à lui dus par les religieux, pour les terres qu'ils tenaient de lui à Orsimont.*

Ego Gualeranus Dei gratia Belvacensis ecclesie decanus. Notum facio presentibus et futuris quod Galterus de Crevecuer donavit per manum nostram monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam, duos modios frumenti, quos ei monachi reddebant singulis annis, pro tenemento quod tenebant idem monachi de eo in territorio Ursimontis. Hanc elemosinam antea donaverat eis per manum domini Philippi Belvacensis episcopi, nulla sibi in posterum vel heredibus suis de duobus modiis retenta calumpnia. Fecit autem jamdictis monachis hanc donationem jamdictus Galterus concessione Philippi fratris sui et Matildis uxoris sue et filiorum suorum ac filiarum Petri videlicet et Guidonis, Clementie et Hermengardis, concessione quoque Emeline de Reio et filiorum suorum Balduini et Gervasii et filie sue Milesendis. Ut autem hec elemosina rata sit perpetuo, presenti scripto et sigilli mei confirmavi testimonio. Testes : Gualterus de Lavercines, Osmundus de Teiz, Osbertus Malnorri, Berengerius de Crevecuer et Warinus frater ejus, Rogerius de Reio, magister Petrus de Reio, qui presens fuit ubi predictus Philippus hanc elemosinam concessit et in manu domini Philippi Belvacensis episcopi posuit.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 431.)

CXIX. — An 1197. — *Confirmation par Edève, dame de Mouy et de Mouchy, de la donation par Jean Le Boulenger, de Montreuil, d'une pièce de terre à Montreuil-sur-Thérain et de la donation par ses filles des bois de Guillaume de Mello, sis au même lieu.*

Ego Edeva domina de Monchi notum facio presentibus et futuris quod Johannes Bolengarius de Mosterol, quando accepit habitum religionis, donavit Deo et ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus avennam suam de Mosterol, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, preter censum VI denariorum singulis annis in medio marcio reddendorum. Hanc elemosinam sollempniter factam coram omni parrochia de Mosterol benigne concesserunt et approbaverunt filie sue videlicet Alicia, Odelina, Maria, Osanna. Concesserunt preterea assensu et voluntate Johannis patris earumdem prenominate ecclesie et fratribus ibidem Deo servientibus sub titulo elemosine boscum quem donavit eis in elemosinam dominus Willelmus de Merloto, accipientes ab eisdem fratribus de karitate ecclesie quatuor libras pro utraque concessione, et Aubertus gener ejusdem Johannis habuit tunc sex solidos pro concessione, quia calumpniabat in eodem bosco dimidium arpentum ex parte uxoris sue; dicebat enim quod memoratus Johannes donaverat uxori sue dimidium arpentum in matrimonium, quod facere non poterat, quia censualiter boscum illum de domino Willelmo de Merloto tenebat. Igitur, quum facta fuit elemosina ista, dum esset villa de Mosterol in dominio meo et potestate, presenti scripto confirmavi eis et sigilli mei auctoritate. Testes : Philippus presbyter, Bernerius major de Mosterol, Petrus Bolengarius, Petrus Trichart. Actum anno Domini M° C° XC° VII°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 383.)

CXX. — An 1198. — *Confirmation par Robert de Chatillon, trésorier de Beauvais, de l'accord par lequel Pierre La Garde renonce à ses prétentions sur la terre que l'abbaye de Lannoy tenait, à Monceaux, en mouvance du fief d'Enguerrand, vicomte d'Aumale.*

Ego Robertus Belvacensis thesaurarius, vices agens domini Belvacensis eo tempore in captione detenti quo scriptum hoc factum fuit, notum facio presentibus et futuris quod querela, que tunc versabatur inter monachos de Briostel et Petrum La Garda, consilio bonorum virorum determinata fuit in hunc modum, in curia nostra apud Belvacum. Petrus La Garda concessit monachos de Briostel secundum

tenorem carte illorum bene et in pace possidere totum tenementum quod calumpniabat adversus eos de feodo Ingelranni vicecomitis de Albemarla, usquedum tenementum illud disratiocinavit in curia adversus Ingelrannum, de quo monachi tenent illum feodum. Et extunc reddent supradicti monachi modiationem, sicut scriptum est in carta eorum, tantum si dominus feodi, de quo Ingelrannus illum tenet, jusserit illam jamdicto Petro reddi. Juravit preterea Petrus La Garda, super sanctas reliquias Sancti Bartholomei Belvacensis, quod interim nullam molestiam faciet monachis pro hac querela, neque per illum perveniet illis aliqua jactura, neque per aliam personam ad malum faciendum per ipsum admonitam. De cetero si jamdicti monachi adquisierunt aliquid de feodo quem Petrus La Garda calumpniat supra tenementum quod continetur in carta eorum, ad citationem suam facient ei rationem. Si vero hoc facere voluerit, coram legitimis testibus diffidabit eos, si diffidare voluerit, ita tamen quod infra quadraginta dies post diffidationem nullam perquiret illis molestiam. Testes : Robertus thesaurarius Belvacensis, Galeranus clericus Aurelianensis, Odo castellanus, Henricus de Brechol, Gyrardus de Pascuis, Gaufridus de Plaiz, Warnerius Maillard, Odo Crueset, Odo Ruffus.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 338.)

CXXI. — An 1200. — *Confirmation par Warnier de Goulancourt et Helvide, sa sœur, d'une terre à Goulancourt donnée par Guillaume et Hugues, leurs frères.*

Galerannus divina permissione Belvacensis decanus, Universis presentibus et futuris ad quos presens pagina pervenerit in perpetuum. Universitati vestre notum esse volumus quod accedentes ad presentiam nostram Warnerus de Goslencurt et soror ejus Helvidis, nec non et ejusdem Helvidis filius Rogerus et filia Auburgis, pari voto et unanimiter quittaverunt et concesserunt monasterio de Briostello terram quamdam sitam in territorio de Goslencurt, perpetuo possidendam ; quam videlicet terram predictorum Willelmus et H. fratres, Willelmus nomine olim agens in extremis prescripto modo sub titulo elemosine in ultima voluntate legavit, omnem super hec calumpniam remittentes. Ut igitur jamdictorum Warneri, Helvidis, Rogeri et Auburgis concessio sollempni firmata consensu nulla in posterum perturbatione turbetur, sed inconcussa potius et immobilis perseveret, eam ad petitionem earumdem personarum his apicibus duraturis fecimus annotari et sigilli nostri patrocinio communiri. Actum Belvaci anno gratie M° CC°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 130.)

CXXII. — Vers 1200. — *Donation par Gervais de Saint-Arnoult de plusieurs pièces de terre à Monceaux et confirmation des donations faites par Jean Malherbe, Reinold de La Folie, Bernard de Saint-Arnoult, Gautier l'Anglais.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Gervasius de Sancto Arnulfo donavi monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam, quandam avesnam nemorosam juxta vallem Moncellorum et campum de mara de La Folie, et quicquid in ipsa mara habebam, et quandam aliam terram juxta viam que ducit de Felkeriis ad Moncellos, quam tenebat de me Johannes Mala Herba, homo meus, pro quibus terris monachi reddent mihi annuatim unum modium frumenti in Pentecoste, ad mensuram Gerboredi. Item donavi eis et concessi juxta eandem terram alium quendam campum, quem donavit eis predictus Johannes Malaherba, homo meus, et unum parvulum campum tenentem cum illo, utrumque pro campartum. Item duos parvos campos, unum inter campum Johannis Malaherba et campum Osberti, et alium juxta culturam eorum de Sancto Arnulfo, pro duabus minis frumenti, ad mensuram Gerboredi, quos excangiavi a Galtero Anglico, homine meo. Item ego et Reinoldus Folie, homo meus, donavimus predictis monachis, in landa de Sancto Arnulfo, terram quandam, scilicet ad seminaturam decem modiorum et dimidii, ita quod terciam decimam mensuram frugum illius terre accipiemus in grangia illorum de Moncellis. Et ibidem terram ad seminaturam dimidii modii, ad campartum. Et ibidem terram ad seminaturam decem minarum, liberam penitus et quietam, et quicquid habebamus in terra quam Berengerius de Sancto Arnulfo donavit eis ibidem. Preter hec omnia concessi eis omnes elemosinas, quas donaverat eis Bernardus pater meus, scilicet dimidiam carrucatam terre in territorio Sancti Arnulfi, juxta Bellam Vallem, per metas et dimensiones, que ibi sunt posite, pro duobus modiis frumenti, ad mensuram Gerboredi. Et juxta illam terram ad seminaturam quatuor minarum, liberam penitus et quietam. Concessi etiam eis, juxta prefatas terras, terram quandam quam donavit eis Galterus Anglicus, homo meus, ad seminaturam scilicet octo minarum, pro campartum, concessione filiorum suorum Willelmi, Hugonis, Malgerii et Roberti. Supra hec omnia donavi eis et concessi aisiamenta terre mee, in pascuis videlicet et in viis et in ceteris eis necessariis aisiamentis. Et sciendum est quod omnes supradictas elemosinas feci supradictis monachis concessione Beatricis uxoris mee et filiorum meorum Bernardi, Johannis et Guidonis. Et ut monachi bene et in pace in perpetuum omnia ista possideant, presenti scripto et sigillo meo confir-

mavi. Testes : Robertus presbiter de Sancto Arnulfo, Reinoldus Folie, Arnulfus parmentarius de Terines, Bartholomeus filius ejus, Rogerus Anglicus, Adam armiger Gervasii.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 336.)

CXXIII. — An 1200. — *Confirmation par Galeran, doyen de Beauvais, de la donation par Hugues de Saint-Arnoult de six mines de blé de rente qu'il avait droit de prendre sur la grange de Monceaux.*

Ego Waleranus Dei gratia Belvacensis decanus, notum facimus presentibus et futuris quod Hugo miles de Sancto Arnulfo donavit per manum nostram ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus, in elemosinam perpetuam liberam et quietam, sex minas frumenti, quas in quadam grangia ejusdem ecclesie jure hereditario antea possidebat. Sed quia easdem sex minas antea Emeline uxori sue in dotalicium donaverat, pro pace et quiete monachorum, pro illis sex minis frumenti per escambium donavit eidem Emeline terram ad unius modii sementem in territorio Sancti Arnulfi, concessione Galterii Kokerel ratione ejusdem terre domini sui. Constanter etiam firmavit in presentia nostra quod ipse, cum uxore sua Emelina et liberis suis Johanne et Beatrice, easdem VI minas jamdicte ecclesie tota vita sua fideliter guarandiret. Sciendum preterea quod predicta Emelina cum supradictis liberis suis presentam elemosinam ecclesie et fratribus de Briostel ad portam ejusdem ecclesie, abbate Reinaldo et multis aliis astantibus, in presentia nostra concessit et per manum nostram de jamdictis VI minis ecclesiam saisivit. Volentes igitur donationem illam a predicto Hugone, uxore et liberis ejus factam et a Galtero Kokerel domino suo sollempniter approbatam, firmitatis vigorem in posterum obtinere, tam ad peticionem ipsorum nec non et predictorum abbatis et fratrum, duraturis apicibus fecimus annotari et sigilli nostri patrocinio communiri. Actum anno ab incarnatione Domini M° CC°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 339.)

CXXIV. — An 1200. — *Confirmation par Galeran, doyen de Beauvais, de la renonciation par Havide d'Avelon à un muid de blé de rente annuelle.*

Galerannus divina miseratione Belvacensis decanus. Universis presentibus et futuris ad quos pagina ista pervenerit salutem in salutis auctore. Universitati vestre notum esse volumus quod accedens ad

presentiam nostram mulier vidua Hauvildis de Avelon abrenuntiaverit querele, quam moverat adversus abbatem et monachos de Briostello, super uno modio frumenti quod annuatim in eorum grangia exigebat. Unde et eundem modium in manu nostra resignans, petiit de ipso modio memoratos abbatem et fratres per manum nostram elemosine titulo investiri et rem sic gestam scripto autentico insigniri. Cujus petitioni benigne inclinati assensum et jam dictum abbatem de prescripto modio in perpetuam elemosinam investituram prebuimus, et hoc scriptum sigilli nostri munimine fecimus roborari. Actum Belvaci anno incarnationis dominice M° CC°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 176.)

CXXV. — Vers 1200. — *Confirmation par Hugues, vicomte de Beaumont, de la donation par Jean* de Atrio *d'un arpent et demi de vignes.*

Ego Hugo vicecomes de Bellomonte notum facio presentibus et futuris quod Johannes de Atrio et Helewisa uxor ejus cum filiabus suis Odelina, Emmelina, et Adelina donaverunt vineam suam, que est juxta clausum Petri de Vallibus, videlicet arpentum unum et dimidium, monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam liberam et quietam, ita quod nichil retinerunt in eâ sibi vel heredibus suis. Sciendum tamen quod in hac presenti donatione habuerunt de karitate monasterii XVI libras parisiorum et X solidos. Ita tamen quod medietatem dimidii arpenti supradicti omnino libere pro animabus suis jamdicte donaverunt ecclesie. Item sciendum quod supradictus Johannes et heredes ejus garantizabunt vineam istam monachis, et quod me, in hac donatione, Johannes contraplegium dedit inter se et monachos, ita quod eum justiciabo si ipse vel aliquis de heredibus ejus monachos pro vinea ista voluerit gravare, vel dampnum aliquid inferre temporibus futuris presumpserit. Ego quoque Hugo vicecomes de Bellomonte concessi monachis supradictam vineam in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam. Quam ut in bene et in pace semper possideant, presenti scripto et sigillo meo eis confirmavi. Petrus cellararius et Gerboldus mercator de Prato, Odo maior et Matheus de Atrio, Evricus de Bellomonte.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 175.)

CXXVI. — Vers 1200. — *Confirmation par Drogon de Mouy, archidiacre de Beauvaisis et official de l'évêque Philippe de Dreux, de la donation par Hugues de Goulencourt de dix-huit mines de grains de rente.*

Ego Drogo de Moy Dei gratia archidiaconus Belvacensis et officia-

lis domini Philippi Belvacensis episcopi. Notum facio presentibus et futuris quod ego didici relatione et testimonio Gaufridi presbiteri de Senentes quod Hugo de Guslencurt donavit monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, decem et octo minas bladii, dimidium frumenti et dimidium avene, de illis duobus modiis quos ei debebant monachi, pro quadam terra quam idem Hugo eis ante donaverat. Hanc elemosinam donavit eis concessione Martine matris sue et Aelicie uxoris sue, et fratris sui Wermundi et sororis sue Petronille, et apud Belvacum testificatus est et concessit in presentia nostra. Sciendum vero quod quando hanc donationem fecit, monachi donaverunt ei de karitate ecclesie tredecim libras Belvacensium. Juravit preterea jamdictus Hugo super sacrum altare Sancti Martini de Senentes quod hanc elemosinam contra omnes homines monachis supradictis fideliter garantizabit et si aliquis ob causam hujus elemosine illis aliquod dampnum fecerit, monachi retinebunt sex minas in vadium, que jamdicto Hugoni de supradictis duobus modiis remanserunt, usquedum dampnum fuerit restauratum. Nos vero volentes ut monachi hanc elemosinam bene et in pace in perpetuum possideant presenti scripto et sigillo nostro eis confirmavimus. Testes : Gaufridus presbiter de Senentes et Jacobus. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 452.)

CXXVII. — An 1200. — *Confirmation par Guy de Moimont des donations de terres et prés à Auchy, faites par Raoul de Marivaux, Godard de Grémérillers et Robert, maire d'Auchy.*

Ego Wido de Moemont tam presentibus quam futuris in perpetuum notum fieri volo quod ego, concessione et assensu Mabilie uxoris mee et filiorum nostrorum Radulfi et Agnetis, donavimus et concessimus monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel in elemosinam perpetuam quicquid habent de dono patris mei Sagalonis in territorio d'Auceio in plano, in bosco et pratis, que habebant ipsi monachi de Briostel de dono Radulfi de Marivas et Godardi et Richeldis uxoris Godardi et sororis Radulfi et hominum eorum, scilicet pratum de Roseria, pratum Radulfi Hardel, pratum Osulfi et duas porciunculas bosci eidem prato adjacentes, et pratum de Junkeria, et terram quam habent ex dono Roberti maioris de Auceio. Hec omnia dicto monasterio donavimus et concessimus libera et penitus quieta, nichil nobis vel heredibus nostris in eis retinentes preter censum quem Radulfo de Marivas reddebant, scilicet decem et VIII denarios, et excepto quod si homines jamdicti a servicio suo defecerint, saisiemus redditum eorum, et monachi bene et in pace tenebunt. Quod ut monachi libere et quiete in perpetuum possideant presenti scripto et sigillo meo eis

confirmavi. Testes : Johannes de Roseio, Alelmus de Bacleio. Anno verbi incarnati Mº ccº. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº [illegible].)

CXXVIII. — An 1201. — *Donation par Pierre de Bracheux des droits de pressoirage et autres, qu'il avait dans les vignes de Montreuil, données à l'abbaye par Jean, maire de Montreuil, et Hugues Le Moafle.*

Ego Petrus de Braechol, notum facio presentibus et futuris quod ego, assensu et voluntate Isabelis uxoris mee, donavi ecclesie et fratribus beate Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam, quicquid habebam in vineis suis, quas habent ex dono Johannis maioris de Mosterol et Hugonis Le Moafle, videlicet pressoragium et censum liberum penitus et quietum, preter unum denarium, quem pro recompensatione retinui michi et heredibus meis, ad festum Sancti Remigii singulis annis persolvendum. Hanc elemosinam fecimus eis anno Verbi incarnati Mº ccº iº, pro animabus nostris et pro animabus antecessorum nostrorum, et presenti scripto et sigillo meo pro bono pacis confirmavimus eis in perpetuum. Testes : Hugo de Braechol frater meus, Vedastus de Braella, Guerno de Morviler, Petrus d'Auchi, Henricus de Cunde. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 386.

CXXIX. — An 1201. — *Confirmation par Thibaud d'Heilli, de la donation par Raoul de Bouillancourt d'un muid de blé de redevance annuelle, pour qu'il y ait toujours une lumière devant le maître-autel de l'église de l'abbaye.*

Theobaldus, Dei gratia Ambianensis episcopus, universis quibus litteras presentes videre contigerit eternam in Domino salutem. In publicam volumus venire noticiam quod veniens in presentia nostra Radulphus de Boillencurt, nepos noster, recognovit quod, ob remedium anime sue et antecessorum, suorum contulerat in perpetuam elemosinam, ecclesie Sancte Marie de Briostel, unum modium frumenti annuatim percipiendum in grangia sua de Boillencurt, ad festum Sancti Remigii, de quo coram majori altari ejusdem ecclesie providebitur luminare in perpetuum. Hanc elemosinam approbavit et benigne concessit coram dilecto nostro Andrea tunc decano de Mundisder, sicut per litteras ipsius nobis testificatum est, mater predicti Radulphi Elizabeth de Boillencurt, de cujus hereditate dictum frumentum veniebat. Et Aelildis similiter uxor prefati Radulphi, que cum ad dotalicium suum pertinere diceretur, elemosinam predictam professa est et prestata quod spontanea voluntate et absque coactione aliqua mariti sui, solo caritatis intuitu, eam benigne con-

cessit, de voluntate etiam et assensu Balduini, fratris ipsius Radulphi, coram nobis expresso. Et ut hoc ratum sit et firmum et ne aliqua super hoc in detrimentum dicte ecclesie in posterum suscitari possit occasio malignandi, ad petitionem ipsius Radulphi, recognitionem istam et concessiones litteris fecimus annotari et sigilli nostri munimine roborari. Hujus rei testes sunt : Theobaldus prepositus ecclesie nostre, Bodinus canonicus, Stephanus tunc capellanus noster, magister Johannes de Augo, Clarus et Milo Flandrenses clerici nostri et alii multi. Actum anno incarnati Verbi M° CC° primo. Mense Marcii. Datum per manum Manasseri cancellarii.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 57.)

CXXX. — An 1202. — *Donation par Raoul Dauphin (1) du tiers de la dime de Godenvillers.*

Radulfus Dalfinus fidelibus universis salutem et eterne felicitatis plenitudinem. Quum a mentibus hominum cito occultat oblivio quicquid scripture non indicat assertio, ideo in hac charta annotari fecimus quod oblivioni tradi nullatenus volumus. Igitur notum sit presentibus et futuris quod ego emi a Radulfo de Ferrieres anno incarnationis Domini M° CC° secundo portionem decime sue, videlicet tertiam partem, quam habebat in villa de Gundenviler, concessione et voluntate Ysabel uxoris sue et Johannis filii ipsorum et Johannis fratris ejusdem Radulfi et Emeline sororis sue. Hanc emptionem concesssit et approbavit Johannes de Carduneio in feodo ejusdem decime dominus ejus, cum uxore sua Milesende et omnibus liberis suis videlicet Adam, Girardo et Symone, tradens in manu mea dominium ipsius decime, et seipsum et heredes suos ab ipso dominio imperpetuum deponens. Hac itaque emptione facta, donavi assensu et voluntate Gode uxoris mee ipsam decimam, in elemosinam perpetuam liberam et quietam, ecclesie et fratribus beate Marie de Briostel, pro salute anime mee et Gode uxoris mee, Symonis quoque patris mei et omnium antecessorum meorum, tali inter me et ipsos fratres compositione facta quod ipsi concesserunt mihi unum altare proprium in ecclesia sua et unam monachum sacerdotem qui ibidem pro nobis in perpetuum celebrabit divinum officium. Ut autem hec elemosina inviolabilis et rata permaneat, presenti scripto et sigillo meo eis confirmavi in perpetuum. Testes : Ghustinus prior de Petriponte, Nicholaus de Britolio,

(1) La rubrique au dos de la charte originale porte : *Carta Radulfi de Pratellis* (des Préaux).

Odo de Mosters, Radulfus de Bullencurt, Eustachius Flammensis, Willelmus de Munguerini et alii multi. Actum hoc anno Verbi incarnati M° CC° secundo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 123.)

CXXXI. — An 1202. — *Donation par Richelde La Karetère d'une maison sise à Beauvais, près la porte neuve.*

Galerannus Dei patientia Belvacensis ecclesie decanus fidelibus universis summe salutis antidotum in Domino Deo forti imperpetuum. Quum oblivio cito reddit ambiguum quicquid scriptura non fuerit commendatum, ideo in hac carta annotari fecimus quod in posterorum noticia haberi desideramus. Noverint igitur presentes et futuri quod Richeldis La Karetere donavit per manum nostram ecclesie et monachis Sancte Marie de Briostel, apud Belvacum, domum quandam, juxta novam portam, cum omnibus pertinentiis suis, pro salute anime sue et antecessorum suorum, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, preter censum septem solidorum, ex quibus quatuor solvi debent singulis annis ecclesie Sancte Marie de Briostel, qui sunt de dono Ewerardi Morart; duodecim denarii ecclesie Sancte Marie de Castello, in natali Domini; VI denarii ecclesie Sancti Ypoliti in Natali Domini; hospitali pauperum Belvaci VI denarii in Natali Domini; Huberto capellano magistri Petri de Dreues dimidia consuetudo quarta parte minus et quatuor denarii, in medio Martio. Nos ergo volentes ut monachi hanc elemosinam coram nobis sollempniter factam in pace in perpetuum possideant, presenti scripto et sigillo nostro eis confirmavimus anno Verbi incarnati M° CC° II°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 19.)

CXXXI *bis*. — An 1202. — *Donation par Robert Porc de deux pièces de terre à Corbeauval.*

Sciant presentes et futuri quod ego Robertus Porcus, concedentibus Erenburga uxore mea et Gaufrido filio meo, dedi et presenti carta et sigilli mei testimonio confirmavi Deo et beate Marie et monachis de Briostel, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam ab omni servitio, tallia, consuetudine, auxilio, exactione seculari et omni alia re, duas portiones terre apud Corbauval, quarum una dicitur ortus Rissent, altera jungit orto Radulfi Juduin; harum prima in supradictis libertatibus tenebitur a predictis monachis et immunis camparti, de secunda predicto Roberto et heredibus ejus campartum solummodo reddetur et tenebitur in predictis libertatibus, sub juramento quod fecit de donationibus suis. Et sciendum quod pro hac donatione habuimus ego et predicta uxor mea et supradictus

filius meus de caritate monachorum IIII libras Belvesinorum, anno incarnationis Domini M° CC° II°. Testes : Radulfus Porcus, Hugo de Frieo, Radulfus faber de Sancto Geremaro, frater Patricius, frater Arnulfus, frater Rogerus portarius, frater Gislebertus hospitalarius.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 79.)

CXXXII. — An 1203. — *Confirmation par Gilon de Hodene de la donation par Richard de Longperier d'un muid de blé de redevance annuelle.*

Ego Gilo de Hosdene notum facio presentibus et futuris quod Ricardus de Longo piro et Agnes uxor ejus et Hugo filius ipsorum donaverunt in presencia mea ecclesie et monachis beate Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam, liberam et quietam, unum modium, frumenti quem prius ab eisdem monachis accipiebant singulis annis ; acceperunt tamen in hac presenti donatione de karitate ecclesie x libras et x solidos parisiorum ad redemptionem Hugonis filii ipsorum. Hanc elemosinam ego Gilo, in feodo prescripti modii dominus ipsorum, concessi jamdictis monachis libere et quiete in perpetuum possidendam ; hoc insuper adjiciens ut si aliquis de predicto modio ecclesiam et prenominatos fratres attemptaverit inquietare, ad citationem eorumdem fratrum garandiam prebebo, remota omni occasione, et ut hoc ratum et inconcussum permaneat, ego confirmavi eis presenti scripto et sigilli mei auctoritate. Testes : Johannes de Moslencurt, Hugo Talun de Gornaio, Ludovicus filius Balduini de Hosdenc, Petrus Sahur. Actum anno Domini millesimo ducentesimo III°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 178.)

CXXXIII. — An 1203. — *Donation par Gautier Coquerel, de huit mines de terre à Hez, lieudit Caalon, de la part à lui appartenant dans la terre d'Osbert de Broquier, et de ce qu'il possédait à la Mare de la Folie.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Galterus Kokerel, assensu et voluntate Agnetis uxoris mee, donavi et concessi ecclesie Sancte Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus terram Caalon, videlicet ad octo minarum sementem in elemosinam perpetuam liberam et quietam preter campartum. Preterea concessi eidem ecclesie terram Hugonis de Maiencurt, que est ad maram de la Folie, quam idem Hugo contulit in elemosinam memorate ecclesie et fratribus, concessione fratrum suorum Gervasii, Garnerii, Rogerii et Marie sororis eorum. Terram quoque Malgerii filii Alermi, que est ad maram Hengesent, quam idem Malgerius donavit supradicte ec-

clesie, concessione Emeline uxoris sue et filiorum suorum et filiarum, videlicet Drogonis, Gerardi, Willelmi, Marie et Heremburc. Item donavi et concessi jam dicte ecclesie in elemosinam perpetuam liberam et quietam partem meam, quam habebam in terra Osberti de Brokeel et quicquid habebam ad maram de la Folie. Sciendum preterea quod Hugo miles, concessione Emeline uxoris sue et Beatricis filie sue, donavit supradicte ecclesie et monachis porcionem suam quam habebat in terra ejusdem Malgerii, scilicet campartum, libere et quiete preter unam minam frumenti, quam accipiet singulis annis cum aliis quas ei reddere solent monachi. Item sciendum quod quando ego Galterus Kokerel et Agnes uxor mea hec omnia donavimus et concessimus sepedicte ecclesie, donaverunt nobis monachi de caritate sua quinquaginta solidos Belvacensium. Ambo igitur volentes eandem ecclesiam hec omnia in pace et quiete in perpetuum possidere, presenti scripto et sigillo nostro fecimus ea confirmare, anno Verbi incarnati Mº ccº IIIº.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 177.)

CXXXIV. — An 1203. — *Donation par Pierre Havot, chevalier, de cinq muids sept mines de terre à Roy-Boissy.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Petrus Havot miles, assensu et voluntate Isabel uxoris mee et filiorum meorum videlicet Henrici, Girardi et Petri, donavi, in perpetuam elemosinam liberam et quietam, ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Domino servientibus terram ad quinque modiorum et septem minarum seminaturam, hiis videlicet locis, in cultura de cruce Galteri et de la longue roie ad II modios, in territorio de la beeloie ad III modios, et IIII minas; ad buscum Boterel ad III minas. Hanc autem donationem eisdem monachis contra omnes homines teneor garandizare; et ut in perpetuum rata permaneat, sigilli mei auctoritate confirmo. Actum anno Verbi incarnati millesimo ducentesimo tercio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 495.)

CXXXV. — Vers 1205. — *Donation par Simon de Beausaut d'un muid de grain de redevance annuelle, d'une terre et d'un bois à Monceaux.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Symon de Belsat donavi monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam, pro anima Symonis avunculi mei et pro anima mea, et pro anima uxoris mee Clemencie et antecessorum meorum, unum modium bladii, ad mensuram Gerboredi,

dimidium videlicet frumenti et dimidium avene, quem accipient singulis annis de illis quatuor modiis quos michi annuatim reddunt. Donavi etiam eis, in elemosinam perpetuam, terram quandam cum nemore, liberam et quietam, que sita est juxta grangiam de Moncellis et terram Johannis de Moxoriis. Hanc elemosinam feci eis concessione Clementie uxoris mee, accipiens de karitate ecclesie equum unum, qui fuerat jam dicti Symonis avunculi mei, et palefridum unum. Habuit et uxor mea Clementia vaccam unam pro concessione. Et ut hec elemosina rata et firma in perpetuum permaneat, presenti scripto et sigillo meo eis confirmavi. Testes : Hugo presbiter de Formeries, Johannes de Moxoriis, Stephanus de Conpenvilla, Galterus prepositus et alii multi.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 172.)

CXXXVI. — An 1203? — *Donation par Richard, fils d'Adam, et Ermenfride du Jardin, d'un tènement à Corbeaural.*

Galeranus Dei gratia ecclesie Belvacensis decanus universis sancte ecclesie fidelibus salutem. Notum facimus presentibus et futuris quod Ricardus filius Ade et Ermenfredus de Gardino donaverunt, per manum Guidonis presbiteri de Vilers, monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam, totum tenementum suum quod tenebant de Hugone de Goislancurt, ita quod nichil in eo retinuerunt sibi vel heredibus suis preter medietatem unius prati, quam Ermenfredus retinuit, cujus alteram partem Ricardus eis donavit. Hanc autem elemosinam fecerunt concessione Maltildis uxoris Ricardi et filie ejus Helvise et concessione Beatricis uxoris Ermenfredi, et Galteri filii ejus, et filie ipsius Odeline, et sororum ejus Odeline, Emmeline et Lescie. Hugo quoque de Goislancurt dominus supradictorum Ricardi et Ermenfredi et Wermundus frater ejus supradictam elemosinam donaverunt et concesserunt supradictis monachis liberam penitus et quietam, excepto quod monachi reddent singulis annis Hugoni et heredibus ejus, ad festum Sancti Andree, unum modium frumenti melioris quod in terra illa creverit preter sementem et unum avene, ad mensuram Gerboredi, et duos denarios pro medietate prati, ad festum Sancti Johannis Baptiste. Nos quoque volentes ut monachi elemosinam bene et quiete in perpetuum possideant presenti eam scripto et sigillo nostro confirmavimus eis. Testes : Robertus Normannus, Aelermus maior de Corbelval, Robertus maior de Senentes.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 76.)

CXXXVII. — An 1205. — *Donation par Robert Porc du champart de Corbeaural et confirmation par le même de plusieurs donations au même lieu.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Robertus Porcus et Eremburgis uxor mea, concessione liberorum nostrorum Gaufridi, Ricardi, Aelizie et Matildis, pro amore Dei et salute nostra et antecessorum nostrorum, dedimus et presenti carta confirmavimus Deo et ecclesie et monachis Sancte Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam, terram Willelmi filii Nicholai ad sementem quatuordecim minarum et terram Hilonis ad duas minas et dimidiam, concessione Eremburgis uxoris sue et Emme matris ejusdem Eremburgis et sororum suarum Felicis et Richeldis. Et preter istas dedimus eis et concessimus omnes terras quas colunt et possident in territorio de Corbelval, de dominico nostro et de terris hominum nostrorum, que nominantur in priore carta quam habent de nobis. Item donavimus eis totum campartum nostrum quod habebamus in supradictis terris, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam ab omni re seculari, per quinque modios bladi mistellionis medium et medium avene nobis et heredibus nostris, in festo beati Remigii, annuatim reddendos, ad mensuram Gerborredi tunc currentem quum hec elemosina facta fuit. Et sciendum quod ego dictus Robertus et Gaufridus filius meus tactis sacrosanctis juravimus, et Eremburgis uxor mea affidavit nos fideliter contra omnes homines dictum campartum cum supradictis terris in elemosinam perpetuam garantire, et si quid defectu garantimenti nostri dicti monachi perdiderint, nos de proprio nostro ad plenum eis debemus restaurare, et donec restauraverimus predictam modiationem nostram absque contradictione retinebunt. Et ad majorem securitatem Domnus abbas Belbecci Robertus et Gaufridus de Sancto Salvio decanus, ad petitionem nostram, in testimonium veritatis sigilla sua cum nostro presenti carte appenderunt. Actum est hoc anno Verbi incarnati M° CC° V°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 80.)

CXXXVIII. — An 1205. — *Confirmation par Agnès de Cressonsacq du bail à cens fait à l'abbaye par Robert Porc, de son champart de Corbeaural.*

Ego Agnes, domina de Kersunessart, notum facio presentibus et futuris quod Robertus Porcus dominus de Corbelval, concessione mea et assensu, ascensiavit monachis Sancte Marie de Briostel campartum suum de Corbelval, pro quinque modiis bladii, medium

mistellionis, et medium avene, qui reddendi sunt singulis annis ad festum Sancti Remigii. Concessi tamen tali conditione : si Robertus Porcus a debito michi servicio se subtraxerit, modiationem suam et omnem feodum, quem de me tenet, in manu mea saisiam, et tenebo quamdiu a meo defecerit servicio. Ut autem inter monachos et Robertum Porcum rata sit facta conventio, presenti scripto et sigillo de Runkeroles eam confirmavi, quum sigillum non habebam quando facta est illa conventio. Et sciendum quod quoquomodo Robertus Porcus erga me se habuerit, monachi....... Actum anno Verbi incarnati M° CC° V°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 81.)

CXXXIX. — An 1205. — *Donation par Gervais de Saint-Arnoult d'un muid de blé de rente à prendre dans sa grange de Saint-Arnoult, de plusieurs pièces de terre et d'un chemin à travers sa terre pour aller de Saint-Arnoult à la grange de Monceaux.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Gervasius de Sancto Arnulfo dedi et confirmavi Deo et ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus, in elemosinam perpetuam liberam et quietam, pro anima Bernardi filii mei, unum modium bladii, quem accipient singulis annis in grangia mea de Sancto Arnulfo, ad festum Sancti Remigii. Preterea donavi eis, in bosco meo del Fai, terram ad unius mine sementem et terram alibi ad sementem tredecim minarum, VII videlicet propter escambium terre Berengerii Thuenge, et IIII pro anima Erardi fratris mei, et duas pro Johanne filio meo quando migravit ad conversionem. Item donavi eis et concessi viam per mediam terram meam, sicut itur de Sancto Arnulfo ad grangiam Moncellorum, in tanta latitudine ut due bige sibi possint competenter obviare. Hanc elemosinam sollempniter factam benigne concesserunt et approbaverunt Beatrix uxor mea, cum liberis nostris Guidone, Thoma, Symone, Margarita et Nicholaa. Et quum presentem elemosinam inviolabilem et ratam esse volumus, presenti scripto et sigillo meo eam confirmamus. Datum anno Verbi incarnati M° CC° quinto.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 527.)

CXL. — An 1206. — *Donation par Baudoin de Coquerel de trois mines de blé de rente à prendre sur la grange de Monceaux.*

Ego Balduinus de Kokerel notum facio tam presentibus quam futuris quod Hugo miles de Sancto Arnulfo vendidit michi tres minas frumenti, de novem minis quas accipiebat singulis annis de redditu in grangia de Moncellis, assensu et voluntate Emeline uxoris sue et

liberorum suorum Johannis et Beatricis et Guillermi. Has supradictas tres minas ego Balduinus de Kokerel contuli in elemosinam perpetuam ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibi Deo servientibus, accipiendas singulis annis in grangia de Moncellis. Hanc donationem concesserunt Agnes uxor mea et Guillermus et Gaufridus filii mei, nec non et nepotes mei, filii videlicet Galteri fratris mei, Johannes et Bernardus. Testes : Maugerus sacerdos, Gervasius de Sancto Arnulfo, Wermondus de Torci. Et ne infirmari possit supradicta elemosina sigilli mei munimine confirmavi. Actum anno Incarnationis Domini millesimo ducentesimo sexto.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 340.)

CXLI. — An 1206. — *Confirmation par Baudoin de Coquerel de la donation par Gautier de Coquerel, son frère, de quatre mines de blé de rente à prendre dans la grange de Monceaux.*

Ego Balduinus de Kokerel notum facio presentibus et futuris quod Galterus frater meus faciens testamentum suum, cum esset in extremis, contulit pro anima sua ecclesie et monachis beate Marie de Briostel in elemosinam perpetuam quatuor minas frumenti, assensu et voluntate Agnetis uxoris sue, que rogata ab eodem Galtero viro suo, ut assignaret eisdem monachis hanc elemosinam ubi competentius solvi posset ad aisiamentum eorum, redemit eis a Hugone milite de Sancto Arnulfo, et donavit in propria grangia illorum de Moncellis quatuor minas frumenti de illis videlicet tredecim minis, quas eidem Hugoni antea persolvebant. Quibus redemptis idem Hugo et Emelina uxor ejus, concedentibus Johanne et Beatrice liberis eorumdem, easdem quatuor minas, in presentia mea et coram venerabili Lamberto de Briostel et aliis multis astantibus, in manus supradicte Agnetis domine sue posuerunt et, eisdem omnino expoliatis, ipsam in perpetuum saisierunt. Igitur ego Balduinus dominus eorum in feodo supradictarum quatuor minarum volens elemosinam prenominati Galteri fratris mei ratam in perpetuum fieri, presenti scripto et sigillo meo eam confirmavi. Testes : Gervasius de Sancto Arnulfo, Herbertus de Morviler, Fulco prepositus de Felkeriis, Hugo de Maiencurt et alii multi. Actum anno Verbi incarnati millesimo ducentesimo sexto.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 341.)

CXLII. — An 1206. — *Bail à moitié par Eustache, abbé de Saint-Germer, d'une vigne à Montreuil.*

Fidelibus universis presentem paginam inspecturis frater Eustachius dictus abbas et omnis conventus Sancti Geremari Flaviaci eter-

nam in Domino salutem. Ad universorum noticiam volumus pervenire quod nos tradidimus Roberto abbati et monachis Sancte Marie de Briostel quandam vineam nostram conjunctam vineis illorum de Mosterol, ad medietatem in perpetuum excolendam, ad expensas illorum omnino, preter hoc solum quod servientes nostros cum expensis nostris tempore vendemie illis transmittemus et dolia ad recipiendam nostri vini portionem. Hanc vineam tradidimus eis per manum Wincentii tunc prioris de Willari Sancti Sepulchri, totam et integram sicut mete demonstrant, que ibidem sunt posite, tali inter nos facta conventione quod terra sine vinea ad nos pertinens et dicte vinee proxima illis remanebit libere et quiete in perpetuum possidenda sine aliqua participatione. Preterea ex conventione nos debemus illis et vineam et terram de jure garandire. Si autem non potuerimus, omnes expensas illorum, quas in vinea se posuisse potuerint rationabiliter demonstrare, illis restituemus, et sic vineam nostram cum terra recipiemus. Testes ex parte nostra : Robertus prior noster, Ansoldus Pauper, Vincentius prior de Willari Sancti Sepulchri. Ex parte illorum : Lambertus prior, Johannes de Mautevilla monachus, Joscelinus magister conversorum, Arnulfus mercator. Actum anno Verbi incarnati M° CC° VI°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 387.)

CXLIII. — An 1206. — *Confirmation par Guillaume, tonloyer de Beauvais, du legs fait par son père Drogon, aussi tonloyer, d'un muid de vin de redevance annuelle, à prendre dans son pressoir du Mont-du-Peuple.*

Sciant omnes tam presentes quam futuri quod ego Willelmus Belvacensis thelonarius ratam habeo donationem legati quam páter meus Droco predicte urbis thelonarius monachis de Briostel in helemosinam delegavit, videlicet unum modium vini de pede calido annuatim ad torcular meum in monte populi. Preterea prenominatos monachos ab roagio et ab omni consuetudine ad nos pertinente liberamus et aquietamus. Et ne hoc processu temporis a posteris aliqua occasione possit infringi, predictam donationem sigillo meo corroboravi iter Jerosolimam arepturus. Actum Belvaci anno Verbi incarnati M° CC° VI°. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 179.)

CXLIV. — An 1206. — *Confirmation par Gérard des Patis et Baudoin Coquerel de la renonciation par Roger Villana aux droits qu'il réclamait sur les terres de Thieuloy et de La Chaussée Saint-Maur, données à l'abbaye par Simon de Bertelincourt.*

Gerardus de Pascuis et Balduinus Kokerel milites fidelibus uni-

versis presentem paginam inspecturis eternam in Domino salutem. Ad universorum noticiam volumus pervenire quod Rogerus Villana et domina Willana uxor ejus, cum liberis eorum Roberto et Petronilla abjuraverunt et penitus remiserunt in presentia nostra calumpniam quam faciebant adversus monachos Beate Marie de Briostel, videlicet quicquid possidebant ex dono Symonis de Bertelinecurt in territorio Teuleti et Altavie. Juraverunt etiam, super sacrum altare Sancte Marie de Sarnay, quod ex omnibus que ad dictum territorium pertinet, nichil omnino reclamabunt imperpetuum, et si qua persona precedente tempore supradictum territorium calumpniaverit et dictis monachis molestiam fecerit, cum citati fuerint ab eisdem monachis, pro posse suo garandiam prestabunt et auxilium. Facta est abjuratio dicte calumpnie et remissio anno Verbi incarnati M° CC° V°, nonodecimo kalendas februarii, coram astantibus inscriptis testibus videlicet Roberto tunc abbate de Briostel, Radulfo, Joscelino et Galeranno monachis, Michaele et Galtero de Elicurt et de Sarneio presbiteris, Garnero de Bello Ramo serviente Regis, Osmundo nepote Girardi de Pascuis, Petro et Odone servientibus prescripti abbatis, et quia dictus Rogerus non habebat sigillum, rogatu ipsius presenti scripto sigilla nostra apposuimus in testimonium.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 576.)

CXLV. — An 1207. — *Confirmation par Raoul de Clermont, seigneur d'Ailly, de la donation par Mathilde d'Ailly, sa mère, de deux muids de blé et d'un muid d'avoine sur la dime de Béleuses.*

Ego Radulfus de Claromonte dominus Alliaci universis litteras presentes inspecturis notum facio quod nobilis matrona Matildis de Alliaco, mater mea, testamentum suum faciens, ecclesie beate Marie de Briostel dedit in perpetuam elemosinam duos modios frumenti et alterum avene, de decima quam ipsa emit apud Beeloses, annuatim infra festum Omnium Sanctorum, ad mensuram jam dicte ville, recipiendos, quos etiam in anniversaria die sui obitus, secundo idus Martii, ad pitanciam fratrum nominate ecclesie distribuendos assignavit. Ego autem hanc elemosinam sic pie a dilecta matre mea factam volui, laudavi et bona fide concessi. In hujus rei memoriam et irrevocabile veritatis testimonium, memoratis fratribus scriptum presens tradidi meo sigillo communitum. Actum anno gratie M° CC° VII°.

(Bibl. nat. : *Coll. Moreau*, t. 110, f° 25.)

CXLVI. — An 1207. — *Confirmation par Richard de Gerberoy, évêque d'Amiens, de la donation par Mathilde d'Ailly de deux muids de grains de redevance annuelle.*

Ricardus, Dei gratia Ambianensis episcopus. Omnibus fidelibus presentem visuris paginam eternam in Domino salutem. Notum facimus universitati vestre quod nos duos modios, unum frumenti et alterum avene, de decima quam mulier nobilis Matildis de Alliaco emit apud Beeloeuses, divini amoris intuitu ut inde suas faceret elemosinas, quos videlicet modios, ad mensuram dicte ville recipiendos, eadem Matildis ecclesie beate Marie de Briostel in perpetuam legavit elemosinam, auctoritate pontificali, sicut ad nostrum spectat officium, confirmamus. In hujus autem confirmationis testimonium sigilli nostri patrocinio presentem paginam confirmantes et eandem decimam sub beati Firmini martyris et nostra et successorum nostrorum protectione suscipientes defendendam, excommunicationi supponimus omnes illos qui nominatam ecclesiam super hoc molestare aut presenti scripto temere presumpserint obviare. Actum anno Domini M° CC° VII°, VI° idus aprilis.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 180.)

CXLVII. — An 1207. — *Donation par Jean de Molencourt de quatre mines et demie de terre auprès de Montpertuis.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Johannes de Moslencurt donavi in elemosinam perpetuam Deo et ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus quandam terram ad quatuor minarum et dimidie seminaturam, juxta locum qui vocatur Maupertuis, ad faciendum herbergagium. Donavi autem eis terram illam concessione et assensu Marie matris mee et Petronille uxoris mee et Radulfi filii mei et heredis, libere et quiete in perpetuum tenendam de nobis et heredibus nostris, excepto quod censum duorum solidorum retinuimus, quem reddent nobis monachi per singulos annos in octavis Sancti Dionisii. Ut autem hec elemosina rata sit in perpetuum, confirmavi eam Deo et dicte ecclesie per sigilli mei et presentis scripti munimentum. Actum anno Verbi incarnati millesimo ducentesimo septimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 289.)

CXLVIII. — An 1207. — *Donation par Jean Porc de Molencourt de deux muids cinq mines de terre sis à la fosse d'Aubomesnil.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Johannes Porcus de

Moislencurt, assensu et voluntate Marie matris mee et Petronille uxoris mee, donavi Deo et ecclesie Beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus, ad fossam Auboldi, terram ad duorum modiorum et quinque minarum seminaturam, tenendam de me et heredibus meis in perpetuum per campartum. Hanc terram donavi eis in elemosinam perpetuam liberam et quietam ab omni servicio et consuetudine et exactione, salvo camparto meo, quem deferre debent, tempore messis, in grangiam suam, et reddere michi et heredibus meis ibidem, singulis annis, ad minam, in octavis Sancti Remigii, salvo siagio et mercede excussorum bladi. Et ut hoc ratum sit perpetuum, ego et Radulfus filius meus, et heres, presenti scripto et sigillo meo, Deo et dicte ecclesie factam a nobis elemosinam confirmavimus. Actum anno Domini M° CC° VII°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 496.)

CXLIX. — An 1208. — *Donation par Jean de Molencourt de ses terres de Montpertuis et de la fosse Aubold.*

Sciant presentes et futuri, qui cartam istam sunt visuri, quod ego Johannes de Moislencurt, concessione et assensu Marie matris mee et uxoris mee Petronille et Radulfi filii mei et heredis, donavi Deo et ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus totam terram quam habebam apud Maupertuis, videlicet ad viginti et unius mine seminaturam, in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam. Donavi etiam eisdem monachis in elemosinam perpetuam, totam terram illam quam habebam ad fossam Auboldi, videlicet ad decem et novem minarum sementem, ad usagium et consuetudines, quas reddit terra Sancti Geremari Flaviaci, que conjuncta est terre illi. Et sciendum quod pro hac terra dabunt michi et heredibus meis dicti monachi singulis annis, in medio marcio, unum modium frumenti, de meliori post sementem, quod creverit in terris de Maupertuis, ad mensuram Gerboredi tunc currentem quando hec donatio facta fuit. Sciendum preterea quod prefati monachi pro masagio de Maupertuis reddent michi et heredibus meis, singulis annis, in octavis Sancti Dionisii, duos solidos talis monete qualis curret in terra Gerboredi. Ego autem Johannes et heredes mei tenemur ex conventione supradictis monachis garandire hanc elemosinam et ab omni exactione et vexatione liberare. Si autem, ob defectum garandimenti nostri, ab aliquo homine pro hac elemosina, molestiam aut jacturam fuerint perpessi, omnes modiationes quas nobis reddunt in manu sua retinebunt, donec per me vel per heredes meos plenarie fuerint in pace et quiete restituti. Et quum in perpetuum hoc ratum esse volumus presentis elemosine donum

Deo et dicte ecclesie presenti scripto et sigillo nostro confirmavimus. Actum anno Verbi incarnati M° CC° VIII°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 290.)

CL. — An 1207. — *Donation par Gervais de Saint-Arnoult de neuf mines de blé de rente à prendre dans la grange de Monceaux, et du champart de deux portions de terre sises l'une à la mare Henguessent et l'autre dans la lande de Saint-Arnoult.*

Ego Gervasius de Sancto Arnulfo universis presentibus et futuris presentium attestatione notum facio quod cum haberem in grangia de Moncellis redditum trium modiorum novemque minarum bladi, et alias campartium duarum particularum terre campestris, quarum una sita est ad Maram Henguessent capax sementis VIII minarum et altera in landa Sancti Arnulfi capax sementis novem minarum, retentis michi et heredibus meis tribus tantum modiis in prescripta grangia annuatim percipiendis, annuum redditum novem minarum que supererant et preterea campartium prescriptarum particularum terre, pro salute anime mee, filiique mei Bernardi defuncti, meorumque predecessorum, de assensu et concessione uxoris mee Beatricis, meorumque omnium liberorum Guidonis videlicet, Thome, Symonis, Margarite et Nicholae, ecclesie beate Marie de Briostel et fratribus Domino ibidem servientibus in perpetuam elemosinam per manus Johannis venerabilis tunc decani Belvacensis libere et absolute donavi. Ut igitur hec donatio mea firma in posterum et inconcussa permaneat, eam hiis apicibus duraturis ad perhennem et fidelem memoriam feci annotari et sigilli mei patrocinio communiri. Actum anno incarnati Verbi millesimo ducentesimo septimo. Mense junio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 342.)

CLI. — An 1208. — *Donation par Gautier de Songeons du bois du Fay, à Riffin, et de terres adjacentes.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Galterus de Suniuns concessione et assensu Agnetis uxoris mee et filie nostre Petronille et fratrum meorum Johannis et Petri et sororis mee Ysabel, dedi et confirmavi Deo et ecclesie Beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, totum boscum meum qui vocatur le Fay de Riefein cum terra ejusdem nemoris. Et ex una parte ejusdem nemoris terram ad quatuor modiorum sementem sicut mete ibidem posite eam demonstrant, et ex altera parte quasdam avesnas usque ad metas et divisiones ad ostensionem illarum ibidem positas. Et sciendum quod

supradicta terra et avesne non erant de meo dominico, sed terre hominum meorum, et ideo excambiavi eis alio loco terram alteram ad placitum et voluntatem eorum absque omni violentia et exactione, ita tamen quod ipsi coram dictis monachis et aliis probis hominibus affidaverunt quod excambiationem terrarum predictarum gratam habent et deinceps habebunt propter pacem et quietem monachorum. Ad majus autem firmamentum eorum et securitatem donavi eis hanc elemosinam et presenti scripto et sigillo meo confirmavi, concessione et assensu domini Odonis de Lihuz in feodo dicte terre domini mei, bona etiam fide contra omnes homines garandire eam monachis repromisi. Actum anno Verbi incarnati M° CC° octavo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 97.)

CLI 2. — An 1208. — *Confirmation de la même donation par Renard, chapelain de l'évêque de Beauvais.*

Magister Renardus universis fidelibus in perpetuum. Ad universorum noticiam volumus pervenire quod nos, ex mandato domini Belvacensis episcopi recepimus donationem Galteri militis de Suniuns, et concessiones Agnetis uxoris ejus et Petri fratris sui, in elemosina, quam fecit idem Galterus ecclesie Sancte Marie de Briostel, videlicet quendam boscum, qui vocatur le Fai de Riefain, cum fundo terre ejusdem nemoris, et alias terras circa nemus illud, sicut mete demonstrant ad ostensionem illarum ibidem posite. Sed quum nemus illud cum predictis terris ad dotalicium dicte Agnetis uxoris sue pertinebat, in excambiationem dedit ei medietatem molendini sui de Suniuns, salvo jure canonicorum Gerboredi, et medietatem Anguli Amuger et boscum quendam qui vocatur boscus Sancti Petri. Illa autem quia excambiatio satis sufficiens et placens erat voluntati sue, libere et absolute et absque omni exactione dictam elemosinam Deo et prefate ecclesie contulit et coram pluribus viris in manu nostra resignavit, et fidem dedit quod ipsa de eadem elemosina jam dictam ecclesiam nunquam vexabit nec gravabit; sed et si quis eos gravare attemptaverit, causa ejusdem elemosine, ipsa ad expensas monachorum pro posse suo garandiam prestabit. Ut igitur hec elemosina eidem ecclesie rata et inconcussa permaneat, ego in testimonium donationis et concessionis jam dicte, presentem cartam meam scribi volui et sigilli mei munimine roboravi. Actum anno gratie M° CC° VIII°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 97.)

CLI 3. — An 1208. — *Confirmation de la même donation par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais.*

Philippus Dei gratia Belvacensis episcopus fidelibus universis pre-

sentem paginam inspecturis, eternam in Domino salutem. Ad noticiam presentium et futurorum pervenire volumus quod Galterus de Suniuns, miles, concessione et assensu Agnetis uxoris sue et Petri fratris sui, donavit Deo et ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus, libere et quiete in elemosinam perpetuam, quendam boscum, qui vocatur le Fay de Riefein, cum fundo terre ejusdem nemoris, et alias terras circa nemus illud, sicut mete demonstrant ad ostensionem illarum ibidem posite. Hanc elemosinam donavit eis per manum magistri Rainardi capellani nostri, qui eam ex parte nostra, et mandato nostro recepit. Sed quum nemus illud, cum predictis terris, ad dotalicium dicte Agnetis uxoris sue pertinebat, in excambiationem dedit ei medietatem molendini sui de Suniuns, salvo jure canonicorum Gerboredi, et medietatem anguli Amuger, et boscum quendam, qui vocatur Boscus Sancti Petri. Illa autem quia excambiatio sua satis sufficiens et placens erat voluntati sue, libere et absolute, et absque omni exactione dictam elemosinam Deo et prefate ecclesie contulit, et coram pluribus viris in manus predicti Reinardi capellani nostri resignavit. In cujus presentia fidem dedit quod ipsa de eadem elemosina monachos supradictos nunquam vexabit nec gravabit; sed et si quis eos gravare atemptaverit, causa ejusdem elemosine, ipsa ad expensas monachorum pro posse suo garandiam prestabit. Nos igitur ad peticionem Roberti tunc abbatis et fratrum de Briostel, elemosinam ita factam Deo et sepe dicte ecclesie benigne concessimus, et presenti scripto, et sigillo nostro eam in perpetuum confirmavimus. Actum anno Verbi incarnati M° CC° octavo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 97.)

CLI 4. — An 1214. — *Confirmation de la même donation par Jean de Songeons.*

Ego Johannes de Soniuns miles notum facio presentibus et futuris, quod ego benigne, sponte, et libere concessi Ecclesie Beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus totam elemosinam illam, quam dedit eis frater meus dominus Galterus de Sonions, videlicet totum boscum suum, qui vocatur Le Fay de Riefein, cum terra et fundo ejusdem nemoris, et ex una parte ejusdem nemoris terram ad quatuor modiorum sementem, et ex altera parte quasdam avesnas, usque ad metas et divisiones ad ostensionem illarum ibidem positas. Preterea tactis sacrosanctis juravi in presentia domini Philippi Belvacensis episcopi et aliorum plurium, in capella dicti episcopi Belvaci, quod elemosinam illam gratam et ratam in perpetuum habebo, nec per me, nec per alium ecclesiam predictam super illa elemosina vexabo, sed ipsi ecclesie contra omnes homines pro posse

meo legitimam garandiam prestabo. Quod ut ratum maneat et firmum, presentem paginam sigilli mei munimine, ad petitionem abbatis et monachorum dicte ecclesie de Briostel, roboravi. Actum anno M° CC° quartodecimo. Mense marcio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 97.)

CLI 5. — An 1214. — *Nouvelle confirmation de la même donation par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais.*

Philippus Dei gratia Belvacensis episcopus fidelibus universis presentem paginam inspecturis eternam in Domino salutem. Notum fieri volumus tam presentibus quam futuris, quod cum Galterus de Sonioums miles, concessione et assensu Agnetis uxoris sue, et Johannis, et Petri fratrum suorum, donavisset Deo et ecclesie Beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus, libere et quiete, in elemosinam perpetuam, boscum quemdam, qui vocatur le Fay de Riefein, cum fundo terre ejusdem nemoris, et ex una parte ejusdem nemoris terram ad quatuor modiorum sementem, sicut mete ibidem posite demonstrant; et ex altera parte quasdam avesnas usque ad metas et divisiones ad ostensionem illarum ibidem positas : quia Johannes frater ejus donationem illam coram nobis non concesserat, eumdem ad nos adduxit; et cum ambo in presentia nostra constituti essent, corporaliter prestiterunt juramentum, quod dictam elemosinam in perpetuum garandizabunt. Sed quia prenominata terra et avesne non erant de dominico suo, sed hominum suorum de Riefein, scilicet Rogeri Baillet, Galteri de Angulo, Galteri de Scamis, Thome de Angulo et Galteri fratris ejus, Werrici, Johannis Anglici, Aaliz, Hugonis Chauvin, Drogonis Furnerii, et Johannis Furnerii, sufficientem recompensationem fecit eis, sicut continetur in auctentico dicti Galteri de Soniuns, super quo certi sumus per magistrum Deodatum officialem nostrum, quem propter hoc misimus apud Sonioums, dominica qua cantatur Letare Jherusalem, qui, presentibus sacerdote et multis parrochianis de Soniuns, recepit juramenta a prefatis hominibus de Riefeim, quod recompensationem a sepedicto Galtero milite factam, gratam habent et ratam habebunt in perpetuum, nec ecclesiam de Briostel super rebus illis, per se, vel per quemcumque, aliquo tempore molestare presument. Nos igitur devotioni fidelium grato concurrentes assensu, salvo jure episcopali, dictam elemosinam et concessiones exinde factas episcopali auctoritate confirmamus, et excommunicationem, quam magister Deodatus officialis noster in omnes, qui contraire presumerent, ex parte nostra ibi promulgavit, sigilli nostri appensione communimus. Actum anno gratie M° CC° quartodecimo. Mense marcio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de l'Annoy*, n° 97.)

CLII. — An 1208. — *Confirmation par Pierre Havot de la donation par Hugues Burnel de tout son fief du Mesnil.*

Ego Petrus Havot miles notum facio presentibus et futuris quod Hugo Burnel homo meus donavit Deo et ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, totum feodum suum quem tenebat de me in territorio Mesniliorum, in plano et bosco, in dominico et dominio, preter partem Wiberti nepotis sui, videlicet medietatem nemoris quod est erga villam que dicitur Louses. Hanc donationem fecit eis liberam et quietam ab omni servicio et exactione et consuetudine, nichil sibi vel heredibus suis inde retinens, preter unum modium frumenti, ad minam Gerboredi, recipiendum singulis annis in grangia abbatie, ad festum Sancti Remigii, de meliori quod erit in eadem grangia secundum verum dictum conversi grangiarii. Quem modium Hugo Burnel et heredes sui tenebunt de me pro recognitione supradicti feodi. Et sciendum quod si ipse vel heredes sui a servicio meo se subtraxerint, ego modium illum in manu mea saisiam et tenebo donec servicium debitum mihi fecerint; monachi autem elemosinam suam, hoc est feodum supradictum, semper tenebunt et in pace erunt. Concesserunt hanc elemosinam monachis benigne et approbaverunt Widria mater dicti Hugonis et uxor ejus Maria et filius eorum Engelrannus, Hugo quoque presbiter frater dicti Hugonis et sorores eorum Agnes, Ada et Freburc. Et ne monachi molestiam paciantur in posterum ab istis vel ab aliis pro hac donatione, Hugo Burnellus et heredes ejus ex conventione debent eam monachis contra omnes homines garandire, unde ego plegius teneor existere. Preterea sciendum quod monachi donaverunt Hugoni Burnel et heredibus suis, in territorio quod dicitur Cans, terram quandam ad duorum modiorum seminaturam jure hereditario possidendam liberam penitus et quietam, preter decimam, et ut semper eam possideant bene et in pace, monachi debent eam contra omnes homines garandire. Ut autem hoc inviolabile sit et ratum, ego concessione Ysabel uxoris mee presenti scripto et sigillo meo confirmavi elemosinam in perpetuum. Actum anno Verbi incarnati M° CC° octavo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 259.)

CLIII. — An 1209. — *Confirmation par Jean, doyen de Beauvais, de la donation par Pierre Havot de cinq muids sept mines de terre.*

Johannes Dei permissione Belvacensis decanus omnibus presentem paginam inspecturis in perpetuum, presentibus ac futuris notum fa-

cimus quod dominus Petrus miles cognomento Havot assensu et voluntate Isabel uxoris sue et filiorum suorum videlicet Henrici, Girardi et Petri donavit, in perpetuam elemosinam liberam penitus et quietam, ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Domino servientibus, terram ad quinque modiorum et septem minarum seminaturam, hiis videlicet locis : in cultura de cruce Galteri et de la longue roie ad duorum modiorum seminaturam, in territorio de la beeloie ad trium modiorum et quatuor minarum seminaturam, ad buscum Boterel ad trium minarum seminaturam. Memorati autem Petrus et Isabel prestito fidei sue sacramento juraverunt quod nunquam per se aut per interpositam personam donationem istam attenptarent infirmare; et si quis contra predictos monachos super hac re litem moveret, pro posse suo eos garandire satagerent. Nos autem quia ad nostrum spectat officium pauperum elemosinas et maxime domesticorum Dei illibatas conservare, presentem paginam ad posterorum memoriam et robur perpetuum sigilli nostri auctoritate confirmamus. Actum ab incarnatione anno millesimo ducentesimo nono.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 181.)

CLIV. — An 1209. — *Confirmation par Pierre Havot de la vente par Guillaume de Limermont d'une terre au Mesnil et de plusieurs autres ventes.*

Ego Petrus Havot miles presentibus ac futuris notum facio quod Guillermus de Limermont et Agnes uxor ejus vendiderunt ecclesie beate Marie de Briostel terram, quam tenebant de monachis ejusdem ecclesie, in territorio des Mesiz, et de karitate domus habuerunt pro ea LV solidos Parisiensium. Hanc venditionem concessit Ada mater dicte Agnetis et Rocia et Isabel filie ejusdem. Ego vero ad preces eorum et ad preces Girardi de Limermont domini eorum venditionem istam sigilli mei munimine confirmavi. Item sciendum quod Petrus et Alberedis uxor ejus et Henricus cognatus Alberedis vendiderunt predictis monachis quicquid habebant in territorio des Mesnix, precio quatuor librarum Parisiensium, assensu puerorum Alberedis, videlicet Roberti, Radulfi et Beatricis. Item Ada et Helvidis quicquid habebant in predicto territorio supradictis monachis vendiderunt precio sex librarum Parisiensium, assensu predictorum puerorum Roberti et Radulfi filiorum Alberedis. Item Liegart, Isabel et Ermengart vendiderunt eisdem monachis quicquid habebant in predicto territorio precio sexaginta et octo solidorum Parisiensium. Quia vero hec venditiones coram me facte sunt et denariorum solutiones, testis et fide jussor ex parte vendentium existo et presentem

paginam ad petitionem ipsorum sigilli mei auctoritate confirmo. Actum anno Domini millesimo ducentesimo nono.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 261.)

CLV. — An 1209. — *Confirmation par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, de la donation par Odon Maladru de trois pièces de terre sises auprès de la grange de Montpertuis.*

Philippus Dei gratia Belvacensis episcopus universis ad quos presens pagina pervenerit eternam in Domino salutem. Ad noticiam presentium ac futurorum pervenire volumus quod Odo Maladru et Ada uxor ejus, assensu et voluntate puerorum suorum Gaufridi et Marie et assensu domini G. presbiteri de Vilers, donaverunt per manum nostram ecclesie beate Marie de Briostel et fratribus ibidem Domino servientibus, tres portiones terre, nichil sibi vel heredibus suis in predictis portionibus retinentes, quas possidebant juxta grangiam eorum de Malpertuis, salvo tamen camparto dominorum in predicta terra. Qui etiam fidei dato sacramento juraverunt quod nunquam super hoc per se vel per alios predictam ecclesiam molestare presumerent. Nos igitur, ad petitionem domni Rogeri abbatis et fratrum de Briostel, elemosinam ita factam Deo et sepedicte ecclesie benigne concessimus et presenti scripto et sigillo nostro eam in perpetuum confirmavimus. Actum anno Domini millesimo ducentesimo nono, (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 291.)

CLVI. — An 1209. — *Confirmation par Beaudoin de Coquerel des donations par Meisent de Lihus d'un muid de blé de redevance et par Noël, son fils, de quatre mines de blé de redevance.*

Ego Balduinus de Koqerel notum facio presentibus et futuris quod Meisent de Lihuz assensu et voluntate puerorum suorum Noelli, Seiborc et Emeline dedit, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, ecclesie beate Marie de Briostel unum modium frumenti quem ei monachi singulis annis reddere tenebantur. Hanc autem elemosinam ad portam proprie assignavit ut in usus pauperum expenderetur. Post mortem vero predicte Meisent, predictus Noiellus, assensu sororum suarum Seiborc et Emeline, dedit eidem ecclesie, similiter in usus pauperum, quatuor minas frumenti quas ab eadem ecclesia de redditu accipiebat. Et fidei sacramento interposito juraverunt quod neque per se neque per alium aliquem ecclesiam predictam attenptarent molestare. Nos autem has elemosinas ut in perpetuum inconcusse permaneant sigilli nostri munimine roboramus. Actum anno Domini millesimo ducentesimo nono.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 182.)

CLVII. — An 1209. — *Donation par Ansold de Ronquerolles de la dîme de Trois-Etots.*

Noverint omnes qui presentem paginam visuri sunt quod ego Ansoldus de Ronqueroles, assensu et voluntate Hilesendis uxoris mee ac filiorum meorum Odonis, Philippi et Johannis, dedi in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam ecclesie beate Marie de Briostel et fratribus ibidem Domino servientibus decimationem quam possidebam in territorio de Tribus Stipitibus, sub tali conditione quod tempore messis mittent monachi quoscumque voluerint ad congregandam predictam decimam et triturandam, et cum triturata fuerit, accipient primitus xv modios de communi annona, de residuo vero collectores et trituratores pagabuntur; quod autem superhabundaverit dabo cuicumque voluero; et quoniam predicta decimatio ad dotem Hilesendis uxoris mee pertinebat dedi ei sufficientem excambiationem in terra mea de Rooil. Prefatam autem elemosinam ego et heredes mei, ut in perpetuum illibata permaneat, sigilli mei auctoritate munivi. Anno incarnationis dominice millesimo ducentesimo nono. (Bibl. nat. : *Coll. Moreau,* t. 113, f° 70.)

CLVIII. — An 1209. — *Donation par Hugues de Monsures d'une charruée de terre, sise entre la grange de Monceaux et Blargies.*

Noverint omnes tam presentes quam futuri quod ego Hugo de Monsuris dedi, in elemosinam liberam penitus et quietam, ecclesie et monachis beate Marie de Briostel unam carrucatam terre, quam pater meus Johannes tradiderat eis excolendam, que sita est inter grangiam eorum de Moncellis et villam de Blargies, ita quod singulis annis reddent michi et heredibus meis tres modios frumenti et tres avene, ad mensuram Gerborredi, de meliori post sementem, salvo servicio dominorum meorum in residuo feodi mei. Hanc donationem concessit Eremburgis uxor mea, nec non et fratres mei Johannes, Petrus et Guido, et sorores mee Aeliz, Margarita, Acelina et Ada, et fidei sacramento interposito juraverunt quod nunquam super hoc per se vel per alios domum de Briostel molestare presumerent. Et quum tercia pars terre mee in dotem uxoris mee cedebat, assignavi ei, de voluntate ipsius, sex supradictos modios, insuper et alios quatuor modios quos michi antea reddere tenebantur predicti monachi in grangia de Moncellis. Hanc elemosinam tenemur garandire predictis monachis ego et heredes mei in perpetuum, ita quod nichil in eadem terra poterimus proclamare nisi predictam

modiationem. Ut autem donatio ista perpetuum robur obtineat, presentem paginam eis tradidi sigilli mei munimine confirmatum. Actum anno Verbi incarnati millesimo ducentesimo nono.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 343.)

CLIX. — An 1209. — *Confirmation par Richard de Gerberoy, évêque d'Amiens, de la donation par Hugues de Monsures d'une charruée de terre, sise entre la grange de Monceaux et Blargies.*

Ricardus Dei gratia Ambianensis episcopus. Omnibus ad quos littere iste pervenerint salutem in Domino. Noverit universitas vestra quod constitutus in presentia nostra Hugo dominus et miles de Monsures per manum nostram ecclesie beate Marie de Briostel et monachis Deo ibidem servientibus in perpetuam donavit elemosinam unam carrucatam terre inter grangiam de Moncellis et villam de Blargies sitam, quam videlicet Johannes pater ejus predictis monachis tradiderat excolendam. Et sciendum quod predictus Hugo in predicta terra sibi et heredibus suis in perpetuum retinuit tres modios frumenti et tres modios avene, ad mensuram Gerborredensem, singulis annis in festo Sancti Remigii in grangia de Moncellis de meliori blado post sementem sumendos. Super hac autem elemosina firmiter observanda, idem Hugo fidei sue interposuit sacramentum. Rogerus vero dilectus decanus noster de Conti nobis testificatus est quod Johannes, Petrus, et Guido fratres ejusdem Hugonis, Aelidis, Margarita, Ascelina et Ada sorores ejusdem coram eodem decano prefatam elemosinam concesserunt et in manus ejus ad opus dicte ecclesie resignantes eandem, fide data promiserunt quod eidem ecclesie non essent super hoc nocumento, sed et si aliquo casu contingente ad predicta devolverent, contenti essent modiatione predicta, et nichil amplius in predicta terra reclamarent. Nobis et idem decanus testimonium perhibuit quod Eremburgis uxor prefati Hugonis hanc elemosinam approbavit et concessit, asserens coram predicto decano sicut nobis ipse suggessit, quod sufficientem receperat commutationem dotalicii, quod habebat in terra predicta, et fidem dedit quod nunquam preffatam ecclesiam super hoc molestaret. Nos itaque dictam elemosinam auctoritate pontificali confirmantes, salvo jure alterius, presentes litteras, cum nostri appensione sigilli, ipsi ecclesie donavimus in testimonium veritatis. Actum anno Domini millesimo ducentesimo nono. Mense januario. In conversione Sancti Pauli.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 343.)

CLX. — An 1209. — *Confirmation par Hugues de Monsures de la donation par ses prédécesseurs de trois mines de blé de rente à prendre dans la grange de Monceaux pour faire des hosties.*

Ego Hugo de Monsuris notum facio presentibus ac futuris quod antecessores mei, pro redemptione animarum suarum, dederunt in elemosinam perpetuam ecclesie et monachis beate Marie de Briostel tres minas frumenti ad hostias faciendas, quas annis singulis accipient in grangia de Moncellis de modiatione, que predictis parentibus meis in ea debebatur. Ego autem donationem illorum gratam habeo et in eternum confirmo. Insuper et dimidiam minam frumenti addo in elemosinam illorum accipiendam annuatim in eadem grangia et de eadem modiatione et ad opus simile. Quod si Deo volente ad manum meam vel puerorum meorum devenerit ex integro predicta modiatio, addemus et dimidiam minam, et ita erunt quatuor mine a nobis singulis reddende. Et ut hec omnia, idest donatio et promissio perpetuum robur obtineant, presentem paginam eis tradidi sigilli mei munimine roboratam. Actum anno ab incarnatione Domini millesimo ducentesimo nono. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 344.)

CLXI. — An 1209. — *Confirmation par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, de toutes les donations faites à l'abbaye par Gervais de Saint-Arnoult, et spécialement de la remise de tout ce qu'elle pouvait lui devoir pour la lande de Saint-Arnoult.*

Philippus Dei gratia Belvacensis episcopus universis presentem paginam inspecturis eternam in Domino salutem. Presentibus ac futuris notum facimus quod Gervasius miles de Sancto Arnulfo, assensu et voluntate Beatricis uxoris sue ac filiorum suorum Guidonis, Thome et Symonis, donavit per manum nostram libere et quiete ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Domino servientibus, in elemosinam perpetuam, quicquid ipsi pro landa Sancti Arnulfi eidem et successoribus ejus in perpetuum reddere tenebantur. Preterea omnes donationes et concessiones, quas ipse et pater ejus Bernardus nec non et homines sui, usque ad hanc diem, eisdem monachis fecerunt, ratas habet et in perpetuum confirmat. Pro hiis autem omnibus accipiet ab eis singulis annis in Pentecosten in grangia de Moncellis tres modios frumenti, ad mensuram Gerborredi. Nos autem hanc elemosinam sub beati Petri Apostolorum principis et nostra protectione conservandam suscipimus et presentem paginam sigilli nostri auctoritate perhennamus. Actum anno Domini millesimo ducentesimo nono. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 528.)

CLXII. — An 1210. — *Confirmation par Gervais de Saint-Arnoult de la donation par Gilbert d'Avesne et Roger le Normand d'une pièce de terre à Monceaux, tenue à champart dudit Gervais.*

Ego Gervasius de Sancto Arnulfo miles notum facio presentibus et futuris quod Gillebertus de Avesna et Alberedis uxor sua et Rogerus Normannus et Emelina uxor sua dederunt, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, ecclesie et monachis beate Marie de Briostel quandam terram, quam de me tenebant, salvo tamen camparto et dono meo. Tempore autem messis, mittent ad me conversi de Moncellis ut campartum et donum accipiam. Quod si venire noluero vel distulo, ipsi accipient campartum et donum et mittent michi, et ego accipiam sine aliquo forifacto. Eadem pactio servabitur inter eos et successores meos in perpetuum. Hanc donationem et conventionem concesserunt filii mei videlicet Guido, Thomas, et Symon et pueri predicti Rogeri Symon et Aeliz. Et ut omnia ista rata et inconcussa in perpetuum permaneant presentem paginam sigilli mei munimine roboravi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo decimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 345.)

CLXIII. — An 1210. — *Confirmation par Gervais de Saint-Arnoult 1° de la donation par Gilbert d'Avesne et Roger le Normand d'une pièce de terre à Monceaux, 2° de la donation par Garnier d'Hémécourt de deux pièces de terre à Monceaux.*

Ego Gervasius de Sancto Arnulfo miles notum facio presentibus et futuris quod Gislebertus de Avesna et Alberedis uxor sua et Rogerus Normannus et Emelina uxor sua, assensu puerorum suorum Symonis et Aeliz dederunt in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam ecclesie et monachis beate Marie de Briostel quandam terram, quam de me tenebant, salvo tamen camparto et dono meo. Item sciendum est quod Garnerus de Mencort assensu et voluntate Auburgis uxoris sue et filiorum suorum Herberti et Petri, dedit predicte ecclesie in elemosinam liberam et perpetuam duas portiones terre, quas de me tenebat, predicte terre contiguas. Quia vero dimidium prefate terre ad dotem predicte Auburgis pertinebat, dedit ei vir suus Garnerus XL solidos ut inde emeret quod sibi utile judicaret. Ipsam autem dotem suam in manu domini Maugeri presbiteri resignavit, et sacramentum fidei dedit quod in predicta terra nichil amplius proclamaret. Tempore autem messis, mittent ad me vel ad quem primum invenire poterunt de familia mea conversi Moncellorum, ut campartum et donum accipiam in tribus predictis portionibus terre. Quod si venire

noluero vel distulo, vel ille quem ad hoc vocaverint, ipsi mittent michi campartum et donum, et ego accipiam sine aliquo forifacto. Eadem pactio servabitur inter eos et successores meos in perpetuum. Donum autem trium predictarum porticnum erunt tres garbe tales quale fieri solent in culturis eorum. Has donationes et conventiones concesserunt filii mei Guido, Thomas et Symon. Et ut omnia ista rata et inconcussa in perpetuum permaneant, presentem paginam sigillli mei munimine roboravi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo decimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 345.)

CLXIV. — An 1209. — *Renonciation par les chanoines de Gerberoy à leurs prétentions sur une pièce de terre au Mesnil.*

Notum sit presentibus et futuris quod canonici Gerboredenses quandam querelam contra monachos de Briostel diu habuerunt de quadam terra que est in territorio des Mennix, tandem in pace convenerunt et querelam omnino remiserunt et ne in posterum querela possit renovari presentem paginam sigilli sui attestatione confirmatam eisdem monachis tradiderunt. Factum anno Domini millesimo ducentesimo nono. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 260.)

CLXV. — An 1210. — *Confirmation par Jean de Pierrepont, doyen de Beauvais, de la donation par Jean de Songeons de quatre muias de terre, sis entre Groscourt et Montpertuis.*

Johannes Dei miseratione Belvacensis decanus, omnibus presentem paginam inspecturis salutem imperpetuum. Universitati vestre notum facimus quod dominus Johannes de Sonjons miles dedit ecclesie et monachis beate Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, quandam terram cum nemore quod in ea est, que sita est inter Gueroucort et granchiam de Malpertuis, que terra capit quatuor modios sementis sicut mete ibi posite demonstrant. Quod si nemus quod in ea est nutrire voluerint, licet eis. Homines vero predicti Johannis de Gueroucort protestati sunt coram nobis se nichil juris habere in predicto nemore, neque usagium, neque aliud aliquid. Hanc elemosinam benigne et caritative concessit dominus Galterus miles, frater predicti Johannis, ad cujus feodum pertinebat predicta terra, nichil sibi vel heredibus suis in ea imperpetuum reservans, sed in residuo feodi servicia et ea que ad feodum pertinent, requiret. Concessit etiam hanc elemosinam Petrus clericus predictorum Galteri frater et Johannis. In hac elemosina sibi vel heredibus suis prenominati Galterus et Johannes nichil retinent imperpetuum, et eam contra omnes homines predictis monachis garantire tenentur.

Ut autem hec elemosina rata et perpetua permaneat ecclesie de Briostel ad preces utriusque partis hanc paginam sigilli nostri munimine confirmavimus. Actum est anno Domini M° CC° X°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 133.)

CLXVI. — An 1210. — *Donation par Jean de Songeons de quatre muids de terre, sis entre Groscourt et Montpertuis.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Johannes de Sonjons miles dedi ecclesie et monachis beate Marie de Briostel in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam, terram quandam, que sita est inter grangiam de Malpertuis et villam de Geroucort, capientem quatuor modios sementis et nemus quod in ea est ad faciendum de eo quicquid voluerint, sive ad nutriendum, sive ad eradicandum. Quod si nemus nutrire voluerint, homines mei de Geroucort nichil in eo proclamare poterunt, neque usagium neque aliud quid. Dedi etiam predictis monachis in elemosinam quandam portionem terre, de qua contentio habita fuerat inter me et predictos monachos. Omnia ista benigne et caritative concessit dominus Galterus miles frater meus, ad cujus feodum pertinebat predicta terra cum nemore, nichil sibi vel heredibus suis in perpetuum in eis reservans, sed servicium, quod ad feodum pertinet, in residuo feodi requiret. Concesserunt etiam hanc donationem Petrus frater meus, et Elisabet soror mea. Hec omnia ego et heredes mei tenemur in perpetuum predictis monachis contra omnes homines guarandire. Ut autem hec omnia rata et inconcussa perseverent cartam istam sigilli mei testimonio confirmatam predicte ecclesie concessi. Actum anno Dominice incarnationis millesimo ducentesimo decimo. Mense julio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 293.)

CLXVII. — An 1210. — *Confirmation par Gautier de Songeons de la donation par Jean de Songeons, son frère, de quatre muids de terre à Montpertuis.*

Ego Galterus de Sonjons miles notum facio presentibus et futuris quod dominus Johannes frater meus dedit ecclesie et monachis beate Marie de Briostel, sub titulo elemosine perpetue libere penitus et quiete, terram quandam, que sita est inter grangiam de Malpertuis et villam de Geroucort, capientem quatuor modios sementis et nemus quod in ea est, ad faciendum de eo quicquid eis placuerit, sive ad nutriendum, sive ad eradicandum. Quod si nemus nutrire voluerint, homines de Geroucort neque usagium, neque aliud quod in eo proclamare poterunt. Preterea dedit eis terram quandam, que vicina est

grangie de Malpertuis, de qua querela erat inter ipsum et predictos monachos. Ego autem ad quem spectabat illud feodum, karitatis ac pietatis intuitu, predictam elemosinam benigne concessi, nichil michi vel heredibus meis in ea in perpetuum reservans, sed in residuum feodi servicia et ea que michi et heredibus meis debebantur pro feodo, exigens. Concesserunt etiam hanc donationem Petrus frater meus et Elisabet soror mea. Et ut omnia ista rata et libera perseverent, presentem paginam sigilli mei munimine confirmatam predicte ecclesie in perpetuum concessi profuturam. Et predictam elemosinam dictis monachis contra omnes homines tenemur guarandire. Actum anno Domini millesimo ducentesimo decimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 292.)

CLXVIII. — An 1210. — *Donation par Gervais de Gaudechart, Alverède et Robert, ses neveux, et Agnès, sa sœur, de plusieurs pièces de terre à Gaudechart.*

Ego Gervasius de Gehoutessart miles, notum facio presentibus et futuris quod Alveredus et Robertus nepotes mei et Agnes soror mea, mater videlicet eorum, dederunt in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam ecclesie et monachis Beate Marie de Briostel, quamdam portionem terre, quantum mete ibi posite continent, que terra sita est juxta culturam predictorum monachorum de Gehoutessart. Sciendum preterea quod ego, pro redemptione anime mee meorumque predecessorum, assensu et voluntate filiorum meorum Philippi et Galteri, dedi predicte ecclesie sub titulo elemosine perpetue quandam portionem terre capientem tres minas sementis, que sita est juxta culturam de Gehoutessart. Quicquid etiam camparti possidebamus in predictis terris ego et filii mei et soror mea et nepotes mei prenominati dedimus ecclesie predicte in perpetuam elemosinam ab omni re liberam. Hec elemosina facta est coram Roberto presbitero de Fontanis, et eam contra omnes homines tenemur guarandire. Ut autem omnia ista rata et inconcussa in perpetuum permaneant, ad petitionem predictorum nepotum meorum, qui sigillum non habebant, presentem paginam sigilli mei munimine confirmavi. Actum anno Domini M° CC° decimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 114.)

CLXIX. — An 1210. — *Donation par Girard d'Epaux d'un muid de grains de redevance annuelle.*

Noverint universi ad quos presens scriptura pervenerit quod ego Girardus Despauz miles dedi in elemosinam perpetuam liberam pe-

nitus et quietam ecclesie et monachis beate Marie de Briostel unum modium frumenti de duobus modiis, quos michi et heredibus meis post me tenebantur reddere singulis annis, nichil michi vel heredibus meis in ipso modio vel pro ipso modio exigens in perpetuum. Hanc elemosinam concessit et approbavit Emelina uxor mea et pueri mei Drogo, Girardus, Balduinus, Eufemia, Odelina, Margarita. Concessit etiam hanc donationem dominus Philippus de Saint Deniscort, ad cujus feodum pertinebant duo predicti modii, ita quod nulla occasione poterit impedire vel disturbare ipse vel heredes ejus in perpetuum modium, qui in elemosinam datum est, sed ab eo qui alterum modium tenuerit requiret ea que ad servicia feodi pertinent. Concesserunt et hanc elemosinam Ursio et Girardus filii predicti Philippi, eodem modo quo pater eorum. Ut autem ista donatio rata et inconcussa in perpetuum consistat, presentem cartam sigilli mei munimine roboravi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo decimo. Sciendum etiam quod querela fuit aliqua inter me et predictos monachos de pretio predicti frumenti, sed in hoc consensi quod deinceps ego et heredes mei de meliore bladio, quod in grangiis eorum inveniemus, accipiemus gratanter modium qui debetur nobis, in illo mentione facta de pretio. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 173.)

CLXX. — An 1210. — *Confirmation par Etienne, doyen de Gerberoy, de la donation par Girard d'Epaux d'un muid de blé de redevance annuelle.*

Ego Stephanus Gerborredensis decanus. Notum facio omnibus presentes litteras inspecturis quod dominus Girardus Despauz dedit in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam ecclesie et monachis beate Marie de Briostel unum modium frumenti de duobus modiis quos debebant illi predicti monachi singulis annis. Concesserunt benigne et absque ulla violentia, que eis propter hoc inferretur, hanc elemosinam Emelina uxor predicti Girardi, Drogo, Balduinus, Girardus filii ejus, Eufemia, Odelina, Margarita filie ejus, nec non et dominus Philippus de Sancti Dionisii curte et filii ejus Ursio et Girardus, quia ad feodum predicti Philippi pertinebant predicti duo modii. Insuper et asseruit quod pro servitio feodi non disturbarentur aliquo predicti monachi, sed in reliquo modio servitium suum requireret. Hoc idem concesserunt filii. Donatio ista et concessiones iste coram me facta est, qui ex parte domini Philippi Belvacensis ad hoc missus sum, et quod vidi et audivi, hoc testificor et in presentibus litteris sigilli mei munimine confirmatis ad posteros transmitto. Actum anno Domini millesimo ducentesimo decimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 183.)

CLXXI. — An 1211. — *Confirmation par Ansold de Ronquerolles de la donation par Odon, son frère, de deux muids de blé de rente et d'un arpent et demi de vignes à Hodenc-l'Evêque.*

Noverint omnes qui presentes litteras visuri sunt quod ego Ansoldus miles et dominus de Ronqeroles concedo et testificor et sigilli mei auctoritate confirmo elemosinam quam fecit frater meus Odo ecclesie et monachis beate Marie de Briostel duos modios frumenti, quos accipient predicti monachi singulis annis in villa de Silli, in molendino de Tolsac et in molendino de Vivario, et insuper unum arpennum et dimidium vinearum in territorio de Houdenc. Actum anno Domini M° CC° XI°. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 148.)

CLXXII. — An 1211. — *Donation par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, de tout ce qu'il possédait à Boisaubert, et confirmation de la donation par Gautier Le Balbe de Corbeauval de huit mines de terre.*

Philippus Dei gratia Belvacensis episcopus omnibus presentem paginam inspecturis eternam in Domino salutem. Ad universorum noticiam presentium auctoritate transmittimus quod ecclesia de Briostel et dilecti filii nostri monachi, qui ibi Deo deserviunt multa bona nobis contulerunt et multa in nobis servitia impenderunt. Timentes igitur ne a nobis in extremo examine omnia ista requirerentur, si irrecompensata relinqueremus, in recompensationem tantorum beneficiorum dedimus predicte ecclesie de Briostel, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, quicquid possidebamus in territorio de Bosco Auberti, videlicet quicquid emeramus a Guidone filio Ursionis, tam in plano quam in bosco et in redditibus, retentis nobis feodis et justicia terre et hominum. Preterea sciendum quod Galterus Balbus de Corbelval et Felicia uxor sua dederunt per manum nostram predicte ecclesie, in elemosinam perpetuam, terram ad octo minarum seminaturam. Hanc igitur elemosinam et predictam quam dedimus perpetuo deffendendam suscepimus, et presentem cartam in perpetuam memoriam et protectionem pretaxate ecclesie tradidimus. Actum anno Domini millesimo ducentesimo undecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 50.)

CLXXIII. — An 1211. — *Confirmation par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, de la donation par Gautier de Crèvecœur de tout ce qu'il possédait au territoire de Coupemont.*

Philippus Dei gratia Belvacensis episcopus omnibus presentem

paginam inspecturis eternam in Domino salutem. Ad noticiam presentium ac futurorum scripture presentis auctoritate transmittimus quod Galterus de Crepicordio in presentia nostra constitutus dedit, assensu et voluntate Petri filii sui, ecclesie et monachis beate Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, quicquid possidebat in territorio de Copemont tam in plano quam in bosco, ita quod singulis annis reddent ei vel heredibus suis predicti monachi in grangia de Malpertuis, decem et octo minas bladii et totidem avene, ad mensuram Gerborredi tunc currentem. Predicti vero Galterus et Petrus sacramento fidei prestito juraverunt quod predictam elemosinam in perpetuum non impedirent sed eam contra omnes homines pro posse suo guarandirent. Nos autem elemosinam ecclesie de Briostel in presentia nostra et per manum nostram factam sigilli nostri auctoritate, salvo jure nostro et justicia nostra, confirmavimus. Actum anno Domini M° CC° XI°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 82.)

CLXXIV. — An 1212. — *Confirmation par Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, de la donation par Baudoin de Roy de tout ce qu'il possédait au terroir de Coupemont.*

Philippus Dei gratia Belvacensis episcopus omnibus presentem paginam inspecturis eternam in Domino salutem. Ad noticiam presentium ac futurorum scripture presentis auctoritate transmittimus quod Balduinus de Reio in presentia nostra constitutus contulit ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibibem Domino servientibus, in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam, quicquid possidebat in territorio de Copemont tam in plano quam in bosco, in proprio sive dominio. Ipsi vero monachi jam dicti reddent ei singulis annis sive heredibus suis in pascha Domini quatuor modios frumenti, in grangia de Briostel, de meliori quod ibi tunc temporis invenerit trituratum. Hanc donationem concesserunt Emelina mater dicti Balduini et Emelina uxor ejus et Milesent soror ejus, et dotem, quam preclamabant in predicta possessione dicte mulieres Emelina videlicet mater et Emelina uxor Balduini, resignaverunt in manu Joldi decani de Rotengies, quem ad hoc direxeramus, et pro restitutione dotis contulit idem Balduinus unicuique predictarum duos modios frumenti quos accipient de prefata modiatione quamdiu vixerint. Quam recompensationem dotis gratanter acceperunt. Fidei insuper sacramentum dederunt prescripti quod elemosinam ita factam pro posse suo contra omnes homines in perpetuum garantirent, et si pro defectu garantie sue aliquid dampnum predicti monachi paterentur, modiationem detinerent donec dampnum suum ex integro eis restitueretur. Nos vero

elemosinam Deo et ecclesie de Briostel factam benigne et caritatis intuitu concessimus et sigilli nostri auctoritate confirmavimus, salvo jure nostro et justicia nostra. Actum anno Domini M° CC° XII°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 83.)

CLXXV. — An 1211. — *Confirmation par Pierre Hacot de la donation par Girard d'Epaux de quatre muids de terre sis au terroir de Coupemont, autrement dit la Bucaille.*

Ego Petrus Havoth miles, notum facio tam presentibus quam futuris quod dominus Girardus de Pascuis, pro remedio anime sue suorumque antecessorum, dedit in puram et perpetuam elemosinam ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, terram in territorio de Coupemont, quod alio nomine dicitur la Buschalle, duos modios sementis capientem, ea intentione et conditione quod quicquid utilitatis ex his duobus modiis pervenerit, in die anniversaria obitus nobilis matrone Agnetis matris ejus, et in die anniversarii sui, in usus conventus et beneficium integre et fideliter singulis annis expendatur. Preterea donavit prescriptis monachis in jam dicto territorio aliam portionem terre ad duorum modiorum et octo minarum seminaturam, pro qua excambiaverunt ei terram equalis mensure, his videlicet in locis, in teritorio de Omercort, ad unius modii seminaturam, reliquas viginti minas in territorio de Feuchieres. Hanc donationem ego Petrus dominus feodi volui et benigne concessi, nichil juris vel proprietatis michi vel heredibus meis in ea retinens in perpetuum. Verum etiam hoc totum ego et heredes mei contra omnes bona fide tenemur garandire. Et quum volumus ut hec omnia stabilem et inconcussam firmitatem obtineant, presentem cartam sigilli nostri munimine fecimus roborari. Actum anno Dominice incarnationis millesimo ducentesimo undecimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 151.)

CLXXVI. — An 1211. — *Confirmation par Robert de Dameraucourt, vicomte de Poix, de la donation par Gila, sa mère, d'un muid de blé de renté à prendre dans la grange de Ville-en-Bray.*

Ego Robertus miles, dominus de Damelescort et vicecomes de Poix, notum facio presentibus et futuris, quod domina Gila mater mea dedit, in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam, ecclesie et monachis Beate Marie de Briostel unum modium frumenti, quod reddet ipsa et successores ejus in perpetuum predicte ecclesie in grangia de Vile en Brai. Hanc elemosinam benigne et caritative concessi ego heres suus et fratres mei videlicet Reinaudus, Florentius

et Milo, et ad petitionem matris mee, que sigillum non habebat, presentem cartam sigilli mei munimine roboravi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo undecimo. (A. de l'Oise : *Ib.*, n° 592.)

CLXXVII. — An 1211. — *Confirmation par Gervais de Gaudechart, chevalier, de la donation par Gautier Pegins de huit mines de terre sises au territoire de Gaudechart.*

Ego Gervasius de Gehoutessart miles notum facio universis presentem paginam inspecturis, quod Galterus Pegins, assensu et voluntate Isabel uxoris sue, dedit ecclesie beate Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam, quandam portionem terre, sitam in territorio de Gehoutessart, capientem octo minas sementis. Quia vero predicta terra ad dotem predicte Isabel pertinebat, dedit ei predictus Galterus vir suus exquambiationem in territorio de Fontanis, quam gratam et sufficientem habens, resignavit predictam elemosinam in manu Roberti presbiteri de Fontanis, et in manu domni Willelmi abbatis de Briostel. Ego autem quicquid juris in eo ad me pertinebat libere et quiete predicte ecclesie de Briostel concessi in elemosinam perpetuam, et presentem cartam, ad petitionem utriusque partis, sigilli mei munimine roboratam, in confirmationem dicte elemosine, tradidi ecclesie de Briostel in perpetuum profuturam. Actum anno Domini M° CC° undecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 115.)

CLXXVIII. — An 1214. — *Confirmation par Hugues de Merlemont de la donation par Aubert Resgier de deux arpents de bois à Montreuil-sur-Thérain.*

Ego Hugo de Mellemont miles notum facio presentibus et futuris, quod Aubertus Resgier dedit ecclesie et monachis Beate Marie de Briostel duo arpenta nemoris, in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam, salvo tantummodo censu domini. Hanc donationem concesserunt pueri ejus Gibertus, Odelina et Lieca. Ego vero, qui custos eram feodi domini Petri fratris mei, concessi hanc elemosinam sigilli mei munimine confirmavi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo undecimo (1). (A. de l'Oise : *Ib.*, n° 388.)

---

(1) En 1215, ce même Hugues, qui s'intitule chevalier et seigneur de Merlemont, *miles et dominus de Mellemont,* confirme encore cette donation en spécifiant la quotité du cens qui lui est dû, *salvo tantum censu duodecim denariorum qui michi vel heredibus meis reddetur in festo Sancti Remigii, singulis annis.*

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 388.)

CLXXIX. — An 1211. — *Confirmation par Pierre Havot de la donation par Wibert d'Omécourt de ses bois du Mesnil.*

Ego Petrus Havot miles notum facio presentibus et futuris quod Wibertus filius Johannis de Hemercort dedit ecclesie et monachis beate Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, nichil sibi vel heredibus suis in eo reservans, quicquid nemoris possidebat in territorio des Mesniuz, id est dimidiam partem. Hanc donationem concesserunt Juliana mater sua et Huidria soror sua, et Hugo cognomento presbiter, de quo tenebat boscum illum. Monachi vero tenentur reddere predicto Wiberto et heredibus suis, singulis annis in perpetuum, in festo S^ti^ Remigii, unum modium frumenti, ad mensuram Gerborredi, de meliori post sementem. Ego vero, ad quem feodum spectat, si predicti Wibertus et Hugo deficerent de servicio meo non potero boscum saisire, vel aliquid quod ad predictos monachos pertineat disturbare, nisi tantummodo predictum modium frumenti, tempore quo reddi debet. Ad peticionem autem predictorum Wiberti et Hugonis, qui sigillum non habebant, elemosinam istam sigilli mei munimine confirmavi et ego et heredes mei et ipsi et heredes eorum in perpetuum tenemur garandire predictis monachis. Testes : Girardus de Pascuis, Girardus de Gremerviler, Girardus de Limermont, Garnerus Coispel, milites qui donationi sollempniter facte interfuerunt. Actum anno Domini millesimo ducentesimo undecimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 262.)

CLXXX. — An 1212. — *Confirmation par Pierre Havot de la donation par Garin de Loueuse de quatre mines de terre au Mesnil.*

Ego Petrus Havot miles. Omnibus presentes litteras inspecturis salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod in presentia nostra constitutus Guarinus de Loueses dedit in perpetuam elemosinam ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibi Deo servientibus, quandam portionem terre, quam de ipsis tenebat in territorio de Mesniz, quatuor minas sementis capientem. Hanc donationem voluerunt et benigne concesserunt Ada predicti Guarini soror et liberi ejusdem scilicet Gislebertus, Agnes, Mathildis, Theophania, nichil sibi juris vel reclamationis in predicta terra in posterum reservantes. Huic donationi et concessioni predictorum affuerunt Bernardus presbiter de Escames, Girardus de Gremerviler, Gaufridus de Pleiz, Garnerus Coispel, Girardus de Limermont. Ego vero ad cujus feodum terra predicta spectare videbatur, antequam in manus

monachorum deveniret, elemosinam sic factam laudo et benigne concedo, et ad peticionem partis utriusque monachorum scilicet et Guarini, quia sigillum non habebat, presentem cartam sigilli mei impressione confirmo in testimonium, perhennem memoriam veritatis. Actum anno Verbi incarnati millesimo ducentesimo duodecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 263.)

CLXXXI. — An 1212. — *Donation par Jean de Songeons de dix mines de terre à Montpertuis.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Johannes de Sonjons miles contuli, in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam, ecclesie et monachis beate Marie de Briostel quandam portionem terre capientem decem minas sementis et unum boisellum. Terra dicta sita est inter grangiam de Malpertuis et nemus quod possident monachi de elemosina mea. Fidei insuper sacramentum prestiti quod domum de Briostel vel aliquas res ad ipsam pertinentes deinceps non presumam molestare nec per me, nec per alium. Hanc donationem benigne concesserunt Galterus et Petrus fratres mei et Isabel soror mea. Insuper et hoc concessit Galterus frater meus, qui est dominus feodi illius, quod si ego defecero de servicio quod ego debeo illi pro illo feodo, non poterit saisire partem ad monachos pertinentem, sed de parte quam ego vel heredes mei tenebimus, servicium suum requiret. Hec lex etiam inter heredes nostros in perpetuum observabitur. In hujus rei memoriam et confirmationem, presentem paginam sigilli mei munimine confimavi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo duodecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 295.)

CLXXXII. — An 1212. — *Confirmation par Gautier de Songeons de la donation par Jean de Songeons, son frère, de dix mines de terre à Montpertuis.*

Ego Galterus miles de Songons, notum facio omnibus presentem scripturam inspecturis quod Johannes frater meus, assensu et voluntate mea et fratris mei Petri et Isabel sororis mee, dedit ecclesie et monachis beate Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam, liberam et quietam, quandam portionem terre capientem decem minas sementis, que terra sita est inter grangiam de Malpertuis et nemus quod possident de elemosina dicti Johannis. Insuper et fidei sacramentum prestitit quod deinceps domui de Briostel, vel alicui rei ad ipsam pertinenti aliquam molestiam scienter non inferet vel per se vel per aliam personam. Ego vero qui dominus sum feodi predicti, si pre-

dictus Johannes vel heredes ejus defecerint de servicio michi pro feodo illo debito, non potero seisire predictam elemosinam, vel aliquam rem ad ecclesiam de Briostel pertinentem, sed in illa parte feodi quam ipse ea die tenebit, meum requiram servicium. In hujus autem rei munimen et robur perpetuum, presentem cartam sigilli munimine confirmatam ecclesie de Briostel tradidi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo duodecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 295.)

CLXXXIII. — An 1212. — *Echange par lequel Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, cède à l'abbaye une terre sise à Montpertuis, contre une terre sise à Goulencourt, et quatre mines de blé de rente contre un vivier sis au même lieu.*

Philippus Dei gratia Belvacensis episcopus Omnibus qui presentes litteras viderint in Domino salutem. Ad notitiam tam presentium quam futurorum volumus pervenire, quod dilecti filii nostri monachi de Briostel dederunt nobis quandam terram que vocatur Bugnescans, quam longo tempore libere et quiete possederant, eo quod terra illa magis erat nobis necessaria quam illis, quia sita erat juxta domum nostram de Goslencort. Nos autem in recompensationem illius terre dedimus predictis monachis terram, quam habebamus apud Malpertuis, libere et quiete perpetuo possidendam secundum metas et divisiones ex parte nostra ibi positas. Si vero contigerit, quod absit, quod prescriptam terram de Malpertuis, quam eis contulimus, pacifice possidere non possent, ad terram de Bugnescans possidendam sine aliqua difficultate poterunt redire. Si autem prefati monachi predictam terram de Bugnescans nobis garantire non poterunt, ad nostram de Malpertuis revertemur. Communem etiam pasturam per omnes terras circumquaque Malpertuis eis perpetuum, libere et quiete contulimus. Ceterum sciendum est quod nos quittavimus prefatis monachis de Briostel tres minas frumenti, quas debebant nobis ratione feodi nostri de Goslencort in gernario suo apud Ursimont; et ipsi quittaverunt nobis quicquid vivarium nostrum, quod situm est juxta culturam ipsorum, occupabat in terra eorum. Quia vero tenemur ex injuncto nobis officio elemosinas fidelium garantire, quicquid monachi jam dicti possident ex dono Johannis de Moslencort, videlicet locum, in quo grangia de Malpertuis constructa est, et alias terras ibi adjacentes, gratum habemus et acceptum. Et ne aliquorum versutia locum habeat malignandi, hec omnia supradicta sigilli nostri munimine, salvo jure et justicia episcopali, confirmamus et approbamus. Actum anno Domini millesimo ducentesimo duodecimo. Mense aprili. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 294.)

CLXXXIV. — Vers 1210. — *Confirmation par Enguerrand d'Aumale de diverses donations à Monceaux.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Ingerrannus de Albemarle donavi et concessi monasterio et monachis Sancte Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, quicquid calumpniabam in territorio de Moncellis, scilicet culturam vicecomitis, et angulum qui est retro masagium Moncellorum, et nemus illud, quod habent ex dono domini Gaufridi de Belsast in bosco de Blargies, quod dicitur le Fai, et aliam partem nemoris quam in eodem bosco habent ex dono Johannis de Monsures. Preterea concessi eis libere et quiete in perpetuum possidere quicquid possidebant anno Domini M° CC° IX° in plano et bosco de feodis Gaufridi et Symonis de Belsast et de feodis Johannis de Monsures, et de feodis meis in montana et illud districtum quod est inter nemus Moncellorum et nemus de Blargies. Concessi etiam eis quicquid habent ex dono Franconis patris mei et Stephani patrui mei. Hanc donationem et concessionem feci eis concessione voluntaria et assensu Aeliz uxoris mei et Ingerranni filii mei. Et ut hec omnia firma et rata permaneant presentem paginam sigilli mei testimonio confirmavi.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 337.)

CLXXXV. — An 1212. — *Donation par Baudoin de Roy de tout ce qu'il possédait, tant en terres que bois et redevances, au territoire de Coupemont.*

Ego Balduinus miles de Reio notum facio omnibus presentem paginam inspecturis quod ego dedi ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Domino servientibus, in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam, quicquid possidebam in territorio de Coupemont, tam in plano quam in bosco et in redditibus. Predicti vero monachi reddent michi vel heredibus meis singulis annis, in Pasca Domini, quatuor modios frumenti in grangia abbatie de Briostel, de meliori quod in ea tunc temporis invenietur trituratum. Concesserunt autem hanc donationem Emelina mater mea, et Emelina uxor mea, et Milesent soror mea; et fidei sacramentum interposuimus quod elemosinam istam predicte ecclesie pro posse nostro contra omnes homines in perpetuum garantiremus. Quod si pro defectu garantie nostre aliquando predicta ecclesia pateretur dampnum aliquod, modiationem detineret absque ulla contradictione, donec dampnum ex integro ei restitueremus. Et sciendum quod mater mea Emelina et Emelina uxor mea dotis jure predictam donationem possidebant,

sed eam resignaverunt in manu domini Joldi decani de Rotengies, quem dominus episcopus ad hoc direxerat. Ego vero assignavi unicuique predictarum, de voluntate ipsarum, duos modios frumenti in predicta modiatione. Concessi preterea benigne et caritative predicte ecclesie elemosinam quam ei dederat Galterus de Crepicordio, que ad dominium meum pertinere videbatur. Concessi denique terram capientem duos modios sementis, quam Petrus dominus de Omecort in extrema voluntate contulit ecclesie de Briostel in elemosinam perpetuam. Ut autem omnia ista rata et inconcussa in perpetuum consistant, presentem cartam sigilli mei munimine confirmavi et eidem ecclesie in perpetuum robur tradidi. Actum anno dominice incarnationis millesimo ducentesimo duodecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 434.)

CLXXXVI. — An 1212. — *Confirmation par Simon dit le Pauvre de la donation par Reinold, maire de Hez, d'un arpent de vignes et d'un bois sis à Hez.*

Ego Symon miles cognomento Pauper notum facio omnibus presentem cartam inspecturis quod Reinoldus maior de Hez, habitum religionis assumens, dedit ecclesie beate Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, unum arpennum vinee et quoddam nemus quod situm erat in feodo meo, me presente et donationem benigne concedente. Processu vero temporis Emelina filia predicti Reinoldi, cum Sagalone viro suo, cupiens elemosinam dictam in ipsius proprium revocare, monachos de Briostel in causam traxit in curia Belvacensi. Monachi vero magis paci quam rigori justicie studentes, predictam vineam jam dicte Emeline et heredibus suis in perpetuum quittaverunt. Ipsa autem Emelina et Sagalo vir suus predictum nemus ecclesie de Briostel similiter in perpetuum quittaverunt et fidei sacramentum prestiterunt quod nunquam pro hac re ecclesiam prescriptam molestare de cetero attemptarent, vel per se vel per aliam personam. Ego vero presentem cartam in hujus confederationis testimonio et confirmatione, ad petitionem predictorum Emeline et Sagalonis, sigilli mei munimine confirmavi et ecclesie de Briostel tradidi. Actum anno Domini M° ducentesimo duodecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 184.)

CLXXXVII. — An 1212. — *Accord par lequel l'abbaye de Saint-Lucien laisse à l'abbaye de Lannoy la libre disposition des dix arpents de vignes qu'elle avait à Brulet, à la charge de 15 sols de cens, et lui permet d'augmenter sa vigne de 5 arpents.*

Erardus Sancti Luciani Belvacensis abbas et ejusdem loci capi-

tulum, universis presentem paginam inspecturis eternam in Domino salutem. Noverit universitas vestra quod contencio habita est inter nos et domum de Briostel de decem arpennis vinearum quas possidebant in territorio Sancti Luciani, juxta Bruilet; volebamus enim ut eas distraherent. Nos autem propter pacis caritatisque custodiam, omnem querelam remisimus et insuper concessimus eidem ecclesie ut supradictas vineas libere et quiete in perpetuum possideant, salvo tamen pressoragio, decima et justicia nostra. Acquirendi autem quinque arpennos tantum preter predictos et in perpetuum possidendi facultatem habeant. Ita quod de decem arpennis, quos modo possident, quindecim solidos Belvacensium annuatim in medio Martio nobis reddent. De quolibet vero quinque arpennorum, quos acquisierunt, reddent nobis VI denarios, preter censum, quem solebat reddere arpennus. Preterea si voluerunt, vineis suis proprium custodem adhibebunt, qui nobis fidelitatem faciet, quod forisfacta, si ibi inventa fuerint, oportuno tempore nobis manifestabit, nec custos aliarum vinearum ab illis aliquid poterit exigere. Si vero placuerit eis predictas vineas distrahere, qui eas emerit non tenebitur reddere, nisi censum quem debebant vinee antequam eas acquirerent, salvo pressoragio, decima et justicia. Si vero alicui ecclesie predictas vineas vendiderint, vel aliquo alio modo possidere permiserint, censum, quem domus de Briostel reddit, reddere nobis tenebitur. In hujus rei testimonium et protectionem presentem paginam sigillis nostris confirmavimus. Actum anno Dominice incarnationis millesimo ducentesimo duodecimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 541.)

CLXXXVIII. — An 1212. — *Confirmation par Philippe de Saint-Deniscourt de la donation par Robert et Laurent Du Bois de onze mines de terre au territoire d'Auteigny (1).*

Ego Philippus de Sancti Dionisii curte. Notum facio presentibus et futuris quod Robertus et Laurentius filii Ingerranni de nemore, de assensu et beneplacito Drogonis de Autegni et liberorum ejus Ausberti et Ysabel dederunt ecclesie et conventui beate Marie de Briostel in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, quandam portionem terre in territorio de Autegni XI minas sementis capientem, nichil in eodem territorio vel in eadem terra sibi vel heredibus suis reservantes preter campartum, fidei etiam interposito sacramento juraverunt quod neque per se neque per aliam personam ecclesiam de

(1) Auteigny, lieu aujourd'hui détruit, entre Riffin, commune de Songeons, e Beaulieu.

Briostel super hoc deinceps molestarent. Hanc donationem ego Philippus in feodo predicte portionis terre dominus laudavi et concessi et ad petitionem partium presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno incarnationis dominice millesimo ducentesimo duodecimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 5.)

CLXXXIX. — An 1212. — *Confirmation par Philippe de Saint-Deniscourt de la donation faite par Drogon de Corbeauval de dix-huit mines de terre à Auteigny.*

Ego Philippus de Sancti Dionisii curte. Notum facio omnibus hanc cartam inspecturis quod Drogo de Corbelval dedit, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, ecclesie et monachis beate Marie de Briostel unam portionem terre sitam in territorio d'Autengni capientem decem et octo minas sementis, nichil sibi vel heredibus suis in ea reservans nisi tamen modo campartum. Hanc donationem concessit Petronilla uxor dicti Drogonis et pueri eorum Aubertus et Elisabeth et Liegart soror Drogonis et Odo vir ejus. Ego vero qui dominus sum feodi et filii mei Ursio et Girardus benigne concessimus hanc donationem et presentem cartam sigilli mei munimine confirmatam predicte ecclesie in testimonium et robur perpetuum hujus elemosine tradidi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo duodecimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 11.)

CXC. — An 1213. — *Confirmation par Philippe de Saint-Deniscourt de la donation par Ernoult de Morvillers de quatre mines de terre à Auteigny.*

Ego Philippus de Sancti Dionisii curte notum facio tam presentibus quam futuris quod Ernoldus de Morviler cum Petronilla uxore sua in presentia nostra constitutus dedit, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, ecclesie et monachis Beate Marie de Briostel quandam portionem terre quam possidebat in territorio de Autengni, quatuor minas sementis capientem, nichil sibi vel heredibus suis omnino in ea reservans in perpetuum. Hanc donationem concessit Drogo de Autengni cum Petronilla uxore sua, salvo camparto suo quod deferent fratres del Fai, tempore messis, in grangiam del Fai sive a Loueus, nec eum expectabunt nec aliquem suorum, si presens non fuerit ad campartandum. Et quum sigillum non habebat predictus Drogo ad petitionem ipsius et predicti Ernoldi ego Philippus presentem cartam in robur et testimonium donationis facte coram me perpetuum, sigilli mei munimine roboratam predicte ecclesie tradidi. Actum anno incarnationis Domini millesimo ducentesimo tertiodecimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 6.)

CXCI. — An 1213. — *Confirmation par Agnès, abbesse de Saint-Paul, d'un accord passé entre son abbaye et celle de Lannoy, au sujet de la dîme de Montpertuis.*

Omnibus ad quos presens scriptum pervenerit A... dicta abbatissa ecclesie beate Marie de Sancto Paulo, totusque ejusdem loci conventus salutem in Domino. Noverit universitas vestra quod aliquanto tempore dissensio fuit inter ecclesiam nostram et conventus de Briostel, de quibusdam terris quas acquisierat infra fines decimationum nostrorum, de quibus nobis decimas reddere nolebant ex auctoritate privilegiorum suorum. Tandem vero mediantibus personis paci utriusque ecclesie providentibus, in hoc consensimus ut in omnibus terris quas acquisierunt sive acquisituri sunt intra fines decimationum nostrarum dimidium decimarum illarum, que ad nos pertinere noscebantur jure perpetuo possideant; ipsi vero nobis de no....... in predictis terris supradictam portionem decimarum concesserunt. Ut autem pactio ista inconcussa permaneat, presentem paginam auctoritate sigilli nostri munitam predicte ecclesie tradidimus. Actum anno Domini M° CC° XIII°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 296.)

CXCII. — An 1211. — *Donation par Drogon d'Auteigny de trois mines de terre sises au territoire d'Auteigny, et par Roger de Golencourt de trois autres mines au même lieu.*

Notum sit omnibus presentem scripturam inspecturis quod ego Drogo de Autengni, assensu et voluntate Petronille uxoris mee et puerorum meorum Auberti et Isabel, dedi ecclesie beate Marie de Briostel, in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam, quandam portionem terre sitam in territorio d'Aütegni, que tribus minis sementis seritur. Item sciendum quod Rogerus de Goislencort cum Eremburge uxore sua dedit predicte ecclesie in elemosinam perpetuam quandam portionem terre sitam in predicto territorio, capientem tres minas sementis. In hiis duobus portionibus terre campartum mihi et heredibus meis retinui. Quod campartum tempore messis deferri fratres del Fai facient in grangiam del Fai, vel ad villam de Loueuses, si mihi melius placuerit, nec me expectabunt ad campartandum si presens non fuero. Hec autem omnia in presentia domini Philippi de Sancti Dionisii curte facta sunt, qui presentem cartam in perhennem memoriam et robur perpetuum sigilli sui munimine confirmavit. Actum anno Domini millesimo ducentesimo quartodecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 12.)

CXCIII. — An 1214. — *Donation par Gérard d'Epaux de quatre muids huit mines de terre sis au terroir de Gerberoy, lieudit la Bucaille.*

Ego Girardus de Pascuis omnibus presentes litteras visuris notum et certum facio quod ego dedi, in puram elemosinam liberam penitus et quietam, ecclesie et monachis beate Marie de Briostel terram in territorio de la Buschalle duos modios sementis capientem, ea intentione et conditione quod quicquid utilitatis ex his duobus modiis pervenerit, in die anniversaria obitus nobilis matrone Agnetis de Pascuis matris mee et in die anniversarii mei in usus conventus et beneficium integre et fideliter singulis annis expendatur. Preterea donavi prescriptis monachis in eodem territorio aliam portionem terre ad duorum modiorum et octo minarum seminaturam, pro qua excambiaverunt michi terram equalis mensure his videlicet in locis, in territorio de Omercurt ad unius modii seminaturam, reliquas viginti minas in territorio de Feuchieres. Verum quum medietas terre mee de Gerborredo ad dotalicium Albrede uxoris mee pertinebat, assignavi ei, ex voluntate sua, pro recompensatione dotis sue, terram illam quam michi abbas et conventus excambiaverunt. Ipsa vero fide sua interposita hoc totum voluit et benigne concessit et quicquid habebat vel habere poterat in predictis omnibus, in manu domini Joldi decani de Fontibus resignavit, qui de his ad petitionem nostram ecclesiam de Briostel investivit. Sciendum etiam quod ego dedi jam dictis fratribus duos modios et dimidium, medietatem frumenti et medietatem avene, duos modios ad opus capelle infirmorum, et dimidium pro anima Odonis fratris mei, quos in festo Sancti Remigii de decima mea de Corchelles, ad mensuram Gerborredi, singulis annis recipient in perpetuum. Hoc totum voluit et laudavit Petrus Havot dominus meus, ita quod nichil omnino juris vel contradictionis sibi vel heredibus in premissis omnibus voluit reservare. Et ut hoc ratum sit et firmum ad majorem securitatem litteris fecimus annotari et sigilli nostri appensione muniri. Actum est hoc anno Domini millesimo ducentesimo quartodecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 346.).

CXCIV. — An 1214. — *Vente par Jean Hubert de cinq arpents de vigne et d'une maison à Brulet.*

Johannes Dei permissione Belvacensis decanus omnibus presentem paginam inspecturis eternam in Domino salutem. Noverit universitas vestra quod Johannes Hubertus et Agnes uxor ejus et liberi eorum

Agnes, Odelina, Genovefa, Petrus, Vidria, in presentia nostra constituti recognoverunt se vendidisse ecclesie de Briostel et monachis ibidem Domino servientibus quicquid vinearum possidebant in territorio de Bruilet, videlicet quinque arpennos et si quid ultra ibidem haberent cum domo et vasis ibi existentibus, precio c et VI librarum parisiensium. Sacramentum etiam prestiterunt fidei quod nullam deinceps predicte ecclesie molestiam propter ipsam possessionem aut per se aut per aliam personam inferre presumerent. Agnes vero predicta recognovit coram nobis quod nullam dotem in predicta possessione unquam habuerat, et hoc fide interposita firmavit, et quod sine vi, sine dolo, sponte et propria inspecta utilitate et liberorum suorum prefate venditioni consensum adhibuit. Quia vero hec omnia in presentia nostra facta sunt et sigillatim expressa, ad petitionem predictorum Johannis et uxoris ejus Agnetis et liberorum ipsorum presentem cartam sigilli nostri auctoritate confirmavimus et ecclesie de Briostel per manum ipsorum tradidimus in perpetuum profuturam. Actum anno Domini M° CC° quartodecimo. Mense maio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 66.)

CXCV. — An 1214. — *Donation par Gilon d'Hodenc d'un courtil à Montreuil.*

Ego Gilo de Hosdenc notum facio presentibus et futuris quod ego, assensu et voluntate Petronille uxoris mee, tradidi ecclesie et conventui de Briostel mutuo unum curticulum, qui est inter ipsorum ortum et vetus manerium et dicitur Les Eres Curie. Hunc curticulum monachi tamdiu libere et quiete possidebunt, donec michi vel alicui de heredibus meis ipsum manerium cum effectu placuerit reedificare. Actum anno Domini millesimo ducentesimo quartodecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 390.)

CXCVI. — An 1212. — *Confirmation par Gilon d'Hodenc de la donation par Odon de Therdonne de la moitié d'un courtil à Montreuil, et des donations de Guillaume de Cauvigny et de Simon de Therdonne.*

Ego Gilo de Hosdenc omnibus presentis scripti noticiam habituris notum facio quod Odo de Tardonne, assensu et voluntate uxoris sue Emeline et fratrum suorum Walteri et Helberti et sororis sue Odeline, contulit in perpetuam et puram elemosinam apud Mosteroel ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, totam portionem suam videlicet medietatem curticuli, qui est ante portam domus monachorum, juxta fontem, quem de me tenebat sub annuo censu sex denariorum

et unius oboli. Monachi vero ut illam medietatem curticuli libere et absolute et absque aliqua exactione possideant, decem et octo denarios et obolum, in festo Sancti Johannis Baptiste, michi et heredibus meis reddent in perpetuum. Preterea concessi eis quandam avesnam quam dedit eis Willelmus de Cauveigni, assensu et voluntate uxoris sue Agnetis et fratris sui Balduini, pro qua michi singulis annis octo denarii reddebantur. Monachi vero pro eadem michi et heredibus meis duodecim denarios reddent in perpetuum, in festo Sancti Johannis Baptiste. Sciendum etiam quod ego concessi eis aliam avesnam, que dicitur avesna Goisberti, quam dedit eis Symon de Tardone, assensu et voluntate Bernerii fratris sui, majoris de Mosteroel, salvo tantum censu trium denariorum, qui michi et heredibus meis pro jam dicta avesna singulis annis persolventur. Hee donationes et concessiones facte sunt assensu et voluntate Petronille uxoris mee et filiorum nostrorum Willelmi et Johannis. Nos autem paci monachorum providentes et quieti omnia premissa presenti scripto et sigillo nostro confirmavimus, et ad perpetuam et fidelem garantizationem nos et heredes nostros in posterum obligamus. Actum anno gratie millesimo ducentesimo quartodecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 389.)

CXCVII. — An 1214. — *Confirmation par Gilon d'Hodenc de la donation par Jean Le Vavasseur de Montreuil d'un verger sis à Montreuil.*

Ego Gilo de Hosdenc notum facio presentibus et futuris quod Johannes le Vavassor de Mosterol et uxor ejus Cezilla donaverunt ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibidem Deo servientibus, in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam, totum pomerium suum de Mosterol cum masura, nichil sibi vel heredibus suis inde retinentes preter unum denarium, in medio marcio, illis et heredibus eorum annuatim persolvendum. Idem vero Johannes quia dimidium ejusdem pomerii antea donaverat in dotalicium Cezille uxori sue, pro eadem medietate excambiavit eidem Cezille medietatem terre sue de Ervals, et illa jamdictam medietatem pomerii reddidit in manu Philippi presbiteri de Mosterol, qui ecclesiam et fratres de Briostel ex toto pomerio investivit et saisivit, tali tamen conditione, quod si aliqua molestia vel querela pro eodem pomerio et masura adversus eosdem fratres insurrexerit, Johannes et uxor ejus Cezilla hanc elemosinam monachis garandizabunt pro posse suo. Si autem garandire non poterunt, tradent eisdem monachis in vadium plantam suam de Ervals quam ipsi tenebunt et colent usquedum pomerium cum masura fuerit eis in priori libertate restitutum. Hanc elemosi-

nam sollempniter factam concesserunt et approbaverunt filii ipsorum Garinus et Petrus et Maria soror eorumdem, fratres quoque jamdicti Johannis, Aubertus, et Petrus et Johannes nepos ejus. Sciendum preterea quod monachi prescripti, quando hanc elemosinam receperunt, donaverunt de karitate ecclesie prenominato Johanni et Cezille uxori sue IX libras Belvacensium. Ego igitur et Petronilla uxor mea, volentes eam esse firmam et inviolabilem in perpetuum, benigne monachis eam concessimus et presenti scripto et sigillo meo eis confirmavimus. Testes : Philippus sacerdos, Bernerius maior, Adam de Cressi, Theboldus, Garnerius Fobert, Laurentius frater ejus.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 385.)

CXCVIII. — An 1214. — *Donation par Simon dit le Pauvre du champ Lancelin, sis à Hez.*

Sciant omnes tam futuri quam presentes quod ego Symon miles cognomento Pauper, assensu et voluntate Beatricis uxoris mee et liberorum meorum Manasserii, Johannis, Eustachii, Petronille, Sare, dedi ecclesie et monachis beate Marie de Briostel in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam, quandam portionem terre, que vocatur Campus Lancelini, sub annuo censu quatuor denariorum in medio marcio reddendorum, nichil amplius in ea michi vel heredibus meis in perpetuum reservans, et hoc feci pro recompensatione cujusdam nemoris, quod dederat frater meus Nevelonus ecclesie de Briostel, sed quia minus utile erat illi, dedi illud ecclesie de Fresmont, assensu et voluntate monachorum de Briostel. Et sciendum quod terram illam, quam diximus Campum Lancelini possederat quidam homo nomine Giroldus Rufus et postea filius ejus Albericus Harbollie, sed quia non placebat illi possessio illius terre spontaneus resignavit eam in manu mea multis astantibus et videntibus. Hoc autem ad cautelam scribi volui, ne ipse vel heredes ejus causam habeant malignandi contra domum de Briostel. Ut autem ista donatio rata et inconcussa permaneat, presentem cartam sigilli mei munimine confirmavi et elemosinam istam contra omnes homines garandire teneor ego et heredes mei. Actum anno Dominice incarnationis millesimo ducentesimo quartodecimo. Mense novembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 185.)

CXCIX. — An 1214. — *Confirmation par Jean, doyen de Beauvais, de la concession par Hugues de Cans dit le Prêtre de la donation par Hugues, son frère, de son fief du Mesnil.*

Johannes Dei miseratione Belvacensis decanus. Omnibus presentes

litteras visuris salutem in perpetuum. Universitati vestre notum facimus quod Hugo de Cans cognomento presbiter in presentia nostra constitutus benigne et karitative concessit in perpetuum ecclesie beate Marie de Briostel elemosinam quam Hugo frater suus eidem ecclesie contulerat, videlicet totum feodum de Mesniz tam in plano quam in bosco, nichil sibi vel heredibus suis in predicto feodo retinens, preter unum modium frumenti, ad mensuram Gerborredi, qui fratri suo reddebatur, propter hoc territorium, in festo Sancti Remigii persolvendum. Sciendum preterea quod Renoldus clericus de Songons dedit per manum nostram jam dicte ecclesie quandam portionem terre cum nemore adjacente, que sita est juxta territorium d'Autengni, que viginti et una mina sementis seritur. Hanc donationem concessit filius ejus Johannes, et Eufemia Sagalonis de Rotengi quondam uxor, feodi domina, nichil sibi vel heredibus suis omnino reservans preter censum sex denariorum Belvacensium singulis annis in Cena Domini persolvendorum. Quod si ad prefixum terminum persolutum non fuerit nichil .....ada nisi unum sextarium vini proclamare poterit. Ut autem hec omnia firma et integra ecclesie de Briostel perseverent, presentem cartam ad petitionem partium sigilli nostri munimine roboravimus. Actum anno Domini millesimo ducentesimo quartodecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 264.)

CC. — An 1214. — *Confirmation par Girard, abbé de Saint-Germer, de la donation par Eustache, abbé dudit Saint-Germer, d'une pièce de terre à Montpertuis.*

Girardus Dei permissione Flaviacensis abbas. Omnibus presentem paginam inspecturis eternam in Domino salutem. Noverit universitas vestra quod pie memorie predecessor noster domnus Eustachius abbas Flaviacensis, assensu et voluntate totius capituli nostri, contulit ecclesie beate Marie de Briostel, quandam portionem terre que contigua erat grangie de Malpertuis, quibusdam conditionibus inter se nominatis. Processu vero temporis quidam homines predictam domum de Briostel molestare ceperunt pro predicta terre portione, proclamantes in ea donum frugum, quod moris est in quibusdam terris, que reddere campartum consueverunt. Nomina autem illorum qui hoc proclamabant ista erant : Hugo de Moslencort, Martina uxor ejus, Radulfus et Hermengart pueri eorum, Garnerius Bosket, Aeliz Bosket soror ejus, Galterus et Rogerus filii ejus. Qui postea in concordiam prefate ecclesie venientes, omne jus quod in predicta terra proclamabant, quittaverunt in perpetuum. In hujus rei testimonium et memoriam perpetuam presentes litteras conscripsimus et sigilli

nostri auctoritate munitas ecclesie de Briostel tradidimus. Actum anno Domini M° CC° quartodecimo. (A. de l'Oise : *Ib.*, n° 297.

CCI. — An 1215. — *Confirmation par Hugues de Merlemont de la donation par Aubert Resgier de deux arpents de bois à Montreuil.*

Ego Hugo, miles et dominus de Mellemont, notum facio presentibus et futuris quod Aubertus Resgier dedit ecclesie et monachis beate Marie de Briostel duo arpenta nemoris, in elemosinam perpetuam, liberam penitus et quietam, salvo tamen censu duodecim denariorum, qui michi vel heredibus meis r ddetur, in festo Sancti Remigii, annis singulis. Hanc donationem concesserunt pueri ejus, videlicet Gibertus, Odelina et Lieca. Ad petitionem vero utriusque partis hanc elemosinam benigne concessi et presentem paginam sigilli mei munimine confirmatam predicte ecclesie in robur perpetuum tradidi. Actum anno Domini M° CC° XV°. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 388.)

CCII. — An 1216. — *Donation par Jean de Songeons de trois mines de terre sises au terroir de Groscourt.*

Notum sit omnibus presentibus et futuris quod ego Johannes de Sonjuns, miles, dedi, in perpetuam et puram elemosinam, ecclesie et conventui Beate Marie de Briostel, quandam portionem terre tres minas sementis vel plus capientem, sicut mete et divisiones ibi posite demonstrant, scilicet nemus cum fundo terre, que sita est juxta nemus monachorum, quod ex dono meo possident in territorio de Geroucort; ita quod nichil omnino juris vel proprietatis michi vel heredibus meis in ea retinui, nec non et usagium vel herbagium hominibus meis de Geroucort. Hanc donationem voluit et benigne concessit, et fidei sue data cautione firmavit uxor mea Aelez. Et quia medietas terre ad ejus dotalicium pertinebat, assignavi ei, ex voluntate sua, terram ad valentiam predicte donationis, in territorio de Geroucort. Et quum volo ut hoc totum ratum et stabile permaneat, presens scriptum sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie millesimo ducentesimo sextodecimo. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 118.)

CCIII. — An 1216. — *Confirmation par Jean de Songeons de plusieurs donations de terre et bois à Montpertuis faites par lui.*

Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego Johannes de Sonjuns miles, assensu et voluntate domini et fratris mei Galteri de Sonjuns, dedi, in perpetuam et puram elemosinam, liberam penitus et absolutam, ecclesie et conventui Beate Marie de

Briostel, quasdam portiones terre, his videlicet temporibus et his locis : anno gratie millesimo ducentesimo decimo, dedi eis terram cum nemore inter grangiam de Malpertuis et villam de Geroucort, quatuor modios sementis capientem. Dedi etiam eis, anno incarnationis Dominice millesimo ducentesimo duodecimo, aliam portionem terre inter grangiam de Malpertuis et nemus quod ex dono meo possident, decem minas et unum boissellum sementis capientem. Et sciendum quod has prescriptas donationes; tempore quo eas feci, carta mea et sigillo proprio dicte ecclesie confirmavi; verum quum sigillum, quod habebam tunc temporis renovavi, et ne inter me et monachos aliqua dubietatis vel contradictionis, propter diversitatem sigillorum, suboriri posset occasio, eas iterum carta et sigillo presenti, propter pacem monachorum et quietem perpetuam, volui confirmare. Preterea dedi eis aliam portionem terre tres minas sementis capientem vel plus, sicut via et divisiones ibi posite demonstrant, scilicet nemus cum fundo terre, que sita est juxta nemus, quod ex dono meo possident, in territorio de Geroucort. Ita quod nichil omnino contradictionis vel reclamationis, juris vel proprietatis, michi vel heredibus in his omnibus retinui, nec usagium vel herbagium hominibus meis de Geroucort. Hanc donationem trium minarum voluit et benigne concessit, et etiam data fidei sue cautione firmavit uxor mea Aelez. Et quum medietas terre mee ad ipsius dotalicium pertinebat, assignavi ei, ex voluntate sua, terram ad valentiam predicte donationis, in territorio de Geroucort. Et quia volo ut premissa omnia ratum et inviolabilem firmitatem obtineant, presentem cartam sigilli mei appensione roboravi, ad fidelem et legitimam guarandiam omnium premissorum, me et heredes meos obligans in perpetuum. Actum anno gratie millesimo ducentesimo sextodecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 298.)

CCIV. — An 1216. — *Confirmation par Girard d'Epaux de la donation par Wiard de Haucourt d'un demi-muid de blé de rente.*

Ego Girardus de Pascuis, miles, omnibus ad quos scriptum presens pervenerit, notum facio quod Wiardus de Houcort, ordinato testamento, ante diem obitus sui, dedit, pro salute anime sue, ecclesie et conventui Beate Marie de Briostel dimidium modium frumenti, quem eidem singulis annis dicta ecclesia reddere tenebatur. Hec donatio facta est concessione domine Burge de Reio et domine Aeline de Mota et filiorum earumdem Gervasii et Reinaldi, ad quorum dominium tres de predictis sex minis pertinebant. Ego etiam Girardus in reliquis tribus minis principaliter dominus et ad cujus feodum omnes sex mine spectabant, hoc totum volui et benigne con-

cessi. Et ut hoc totum ecclesia de Briostel libere et quiete et absque ulla contradictione vel reclamatione possideat, ad majorem securitatem et firmitatem, presentem cartam sigilli mei impressione roboravi Actum anno Domini millesimo ducentesimo sextodecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 186.)

CCV. — An 1216. — *Donation par Simon de Beausaut d'une charruée de terre à Monceaux.*

Ego Symon de Bello Saltu, omnibus presentes litteras visuris, notum facio quod ego, pro salute anime mee et Clementie uxoris mee et Gaufridi filii mei et omnium antecessorum meorum, dedi et concessi absque ulla retentione, in puram, liberam et perpetuam elemosinam, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, terram quandam continentem unam carrucatam terre quam ipsi ex dono domini Johannis de Mouxures militis et Hugonis filii ejus possident, salva tantummodo modiatione trium modiorum bladi et trium avene, que pro ea monachi reddunt annuatim. Preterea dedi eis et concessi ut faciant pasticium sufficiens ad opus animalium suorum inter districtum de Moncellis et villam de Feucheres, ab omnibus hominibus meis et omnibus eorum animalibus liberum penitus et quietum, et pasturam per totam terram meam de Montania, etiam in terris de Formeries, exceptis nemoribus meis et curticulis censualibus. Hoc autem totum feci, assensu et voluntate Clementie uxoris mee et filiorum meorum Willermi et Symonis, nichil omnino juris vel reclamationis michi vel heredibus meis in his omnibus retinens, vel propter hoc exigens, preter orationes. Adnexum est etiam quod omnia predicta monachis contra omnes, pro posse meo, ego et heredes mei tenemur guarantizare. Et quia volo ut omnis in posterum inter me et ecclesiam de Briostel contentionis et perturbationis subtrahatur occasio, presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno dominice incarnationis millesimo ducentesimo sexto decimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 347.)

CCVI. — An 1216. — *Confirmation, pardevant Joldus, curé de Fontaine et doyen de Montagne, par Emeline, femme de Roger Ballet, Eremburge, femme de Gautier de Angulo, Eremburge, femme de Thomas de Angulo, Mathilde, femme de Gautier d'Escames, Marie, femme de Jean l'Anglais, et les veuves Alix et Albrede, des donations faites par leurs maris et par Gautier de Songeons de terres à Riffin.*

Ego Joldus, decanus de Fontibus, notum facio omnibus presentes

litteras visuris quod Emelina uxor Rogeri Ballet, Eremburgis uxor Galteri de Angulo, Eremburgis uxor Thome de Angulo, Matildis uxor Galteri de Escames, Maria uxor Johannis Anglici, Aelix vidua, Albredis vidua, mulieres de Riefain, quicquid in terris, quas, ex dono viri nobilis Galteri de Sonjuns et ex dono maritorum predictarum mulierum, abbas et conventus Beate Marie de Briostel in territorio de Riefain possident, jure dotalicii proclamabant, in manus nostras et in manus venerabilis Bartholomei sacerdotis de Sonjuns, quibus auctoritate officialium domini Belvacensis episcopi commissa fuerat hujus rei cognitio, sponte et absque violentia resignaverunt. Et preterea tactis sacrosanctis se constrinxerunt quod nunquam, per se vel personam aliam, ecclesiam de Briostel, super hoc deinceps molestabunt, sed et, si ab aliquo molestari cognoverint, pro posse suo fideli et legitimo, monachis guarandiam prestabunt. Sciendum vero quod predictarum mariti mulierum eis in residuo terrarum suarum terram ad valentiam dotalicii sui excambiaverunt. Et quia volumus ut omnis in posterum reclamationis et dubietatis precidatur occasio, presentes litteras sigillo nostro fecimus communiri. Actum anno gratie millesimo cc° sextodecimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 474.)

CCVII. — An 1216. — *Confirmation, pardevant Dieudonné et Godefroy, officiaux de l'évêque de Beauvais, par Emeline, femme de Roger Ballet, Eremburge, femme de Gautier de Angulo, Eremburge, femme de Thomas de Angulo, Mathilde, femme de Gautier d'Escames, Marie, femme de Jean l'Anglais, et les veuves Alix et Albrede, de toutes les donations de terres à Riffin faites par Gautier de Songeons et leurs maris.*

Magister Deodenus canonicus et magister Godefridus domini Belvacensis episcopi officiales. Omnibus presentes litteras visuris salutem in perpetuum. Universitati vestre notum et certum facimus quod Emelina uxor Rogeri Ballet, Eremburgis uxor Galteri de Angulo, Eremburgis uxor Thome de Angulo, Matildis uxor Galteri de Escames, Maria uxor Johannis Anglici, Aeliz vidua, Albredis vidua, mulieres de Riefain, quicquid in terris quas ex dono viri nobilis Galteri de Sonjuns, et ex dono maritorum predictarum mulierum, abbas et conventus Beate Marie de Briostel, in territorio de Riefain possident, jure dotalicii proclamabant, in manus venerabilium virorum domini Joldi decani de Fontibus et domini Bartholomei sacerdotis de Sonjuns, quibus hujus rei cognitionem auctoritate domini Belvacensis episcopi commisimus, sicut cognovimus eorum testimonio, sponte et absque violentia resignaverunt. Et preterea tactis

sacrosanctis se constrinxerunt quod nunquam, per se vel personam aliam, ecclesiam de Briostel super hoc deinceps molestabunt, sed et, si ab aliquo molestari cognoverint, pro posse suo fideli et legitimo, monachis guarandiam prestabunt. Sciendum vero quod predictarum mariti mulierum eis in residuo terrarum suarum terram ad valentiam dotalicii excambiaverunt. Et quia volumus ut omnis in posterum reclamationis materia excludatur, presentes litteras sigillo Belvacensis curie fecimus communiri. Actum anno gratie M° CC° sextodecimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 474.)

CCVIII. — An 1217. — *Confirmation par Michel, seigneur de Candeville, de la donation par Baudoin Mileth, de Senantes, d'un muid de terre à Montpertuis.*

Ego Michael, miles et dominus de Candeville. Notum facio omnibus presentibus et futuris quod Balduinus Mileth de Sanentes, homo meus, de assensu et beneplacito Rocie uxoris sue, dedit, libere et absque ulla retentione sibi vel heredibus suis, in puram et perpetuam elemosinam, Deo et ecclesie Beate Marie de Briostel, quandam portionem terre, que est juxta grangiam de Malpertuiz, unum modium sementis capientem. Verum quum terra illa ad dotalicium dicte Rocie pertinebat, assignavit Balduinus vir suus, in residuo terre sue, terram ad valentiam prescripte portionis. Ipsa vero quicquid in ea habebat vel habere poterat, non vi, non coactione, sed propria et spontanea voluntate, in manu domini Roberti sacerdotis de Sanentes resignavit. Tactis etiam sacrosanctis juravit quod in eadem terra nichil deinceps dotalicii nomine vel alio modo proclamaret. Hanc donationem ego et fratres mei, videlicet Alermus, Drogo, Robertus et Eremburgis soror mea, ad quorum dominium predicta terra pertinebat, laudavimus et absque contradictione vel retentione aliqua, libere concessimus ecclesie supradicte, et eam contra omnes fideliter et legitime pro posse nostro tenemur guarandire. Et quia volo ut hoc totum monachi quiete possideant et pacifice, presentem cartam, pro me et pro fratribus meis, et pro heredibus nostris, sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie millesimo ducentesimo septimo decimo. Mense junio, in festo Sancti Barnabe, apostoli.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 279.)

CCIX. — An 1217. — *Donation par Guillaume de Monceaux de trois muids deux mines de terre entre Lanlu et Montpertuis.*

Universis Christi fidelibus presentes litteras visuris Willermus de Moncellis miles salutem in Domino. Universitati vestre notum facio

quod ego dedi, in puram et perpetuam elemosinam, ecclesie et conventui Beate Marie de Briostel, quandam portionem terre, que est inter grangiam de Malpertuiz et villam de Lanlu, tres modios et duos minas sementis capientem, nichil omnino in eadem michi vel heredibus meis retinens, preter campartum. Tempore vero messis mittent fratres de Malpertuiz ad me, ad domum meam de Capella, vel ad quem primum de familia mea invenire poterunt, ut segetes terre illius veniam campartare. Quod si infra terciam sequentis diei post eorum submonitionem mittere vel venire distulero, dicti fratres garbas suas absque forisfacto campartabunt et campartum apud Wambasium deferent. Hoc totum non vi, non coactione, sed propria et spontanea concessit voluntate Ermengardis uxor mea, ad cujus hereditatem predicta terra pertinebat, et liberi nostri videlicet Johannes, Willermus, Nicholaus, Petrus, Aeliz. Hanc donationem fideliter et legitime contra omnes, pro posse nostro, ego et heredes mei dicte ecclesie tenemur guarandire. Ut igitur ista donatio firma semper et inconcussa permaneat, presentem cartam sigillo meo confirmavi in testimonium veritatis. Actum anno gracie millesimo ducentesimo septodecimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 300.

CCX. — An 1217. — *Confirmation par Galon de Houssoy de la donation par Guillaume de Monceaux de trois muids deux mines de terre à Montpertuis.*

Universis Christi fidelibus presentes litteras visuris Galo de Houseio miles salutem in perpetuum. Universitati vestre notum et certum facimus quod accedens ad presentiam nostram Willermus de Moncellis miles, de assensu et beneplacito uxoris sue Ermengardis, que aderat, astante et consentiente in idipsum Johanne filio suo, dedit, in propriam et perpetuam elemosinam, ecclesie et conventui Beate Marie de Briostel quandam terram, quam de me tenebat, que est inter grangiam de Malpertuiz et villam de Lonlu, tres modios et duas minas sementis capientem, nichil omnino in eadem sibi vel heredibus suis retinens preter campartum. Tempore vero messis mittent fratres de Malpertuiz ad dictum Willermum ad domum suam de Capella, vel ad quem primum de familia ipsius invenire poterunt ut segetes terre illius veniant campartare. Quod si venire noluerint vel distulerint, dicti fratres garbas suas absque forisfacto campartabunt. Hanc donationem ego Galo ad cujus dominicum predicta terra pertinebat, laudavi, volui et concessi, nichil in ea michi vel heredibus meis retinens preter camparti dominatum. Sciendum vero quod si dictus Willermus vel ipsius heredes a servicio michi debito se subtraxerint, territoriis et rebus monachorum in pace et quiete manen-

tibus, ego xv diebus ante messem campartum saisire potero, et in manu mea tenere donec de subtracto michi servicio fuerit satisfactum, et tunc in grangia de Malpertuiz deportabitur custodiendum, donec quis eum habere debeat rationabiliter fuerit diffinitum. Ut igitur ista donatio firma in posterum et inconcussa permaneat, eam ad petitionem sepedicti Willermi et uxoris sue Ermengardis et prescripti filii sui Johannis duraturis apicibus annotari feci et sigilli mei patrocinio communiri. Actum anno gracie millesimo ducentesimo septimo decimo. Mense julio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 301.)

CCXI. — An 1217. — *Confirmation par Drogon de Fontaine et Eremburge de La Motte, veuve de Guillaume de Saint-Paul, de la donation par Galeran du Mesnil de treize mines et demie de terre, sises entre Roy et Le Mesnil.*

Universis Christi fidelibus presentes litteras visuris Drogo de Fontibus miles et Eremburgis de Mota, viri nobilis Willelmi de Sancto Paulo relicta vidua, salutem in perpetuum. Ad universorum noticiam scripti presentis attestatione transmittimus quod in nostra constitutus presentia Galerannus de Mesnil, cum liberis suis videlicet Petro, Ogero, Aeliz et Johanna, dederunt et concesserunt, absque ulla retentione, in puram et liberam et perpetuam elemosinam, Deo et ecclesie beate Marie de Briostel, proprie ad portam, ut in usus et beneficium pauperum ibi integre et fideliter expendatur, quandam portionem terre, que sita est inter villam de Reio et villam de Mesnil, tredecim minas et dimidiam sementis capientem. Hanc donationem nos et liberi nostri scilicet Johannes, Radulfus, Reinaldus et Ermengardis, ad quorum dominium predicta terre portio pertinebat, volumus et benigne concessimus et de ea volente idipsum et postulante Galeranno cum liberis suis, Matheum portarium investivimus, nichil in eadem juris vel dominii nobis vel heredibus nostris retinentes, nisi tantummodo medietatem dôni, scilicet duas garbas et medietatem camparti, que domine Eremburgi de Mota reddetur. Ego enim Drogo aliam medietatem, que ad me pertinebat, dedi in elemosinam puram et perpetuam prescripte ecclesie, proprie ad luminare capelle infirmorum. Adnexum est etiam quod hanc donationem nos et heredes nostri fideliter et legitime tenemur guarandire. Et quia volumus ut hoc totum ratam et inviolabilem firmitatem obtineat, presentem cartam sigillorum nostrorum impressione fecimus roborari. Actum anno gracie millesimo ducentesimo septimo decimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 497.)

CCXII. — An 1216. — *Confirmation par les officiaux de l'évêque de Beauvais de la donation faite par Drogon d'Auteigny et Pétronille, sa femme, de la moitié du territoire d'Auteigny.*

Omnibus ad quos littere presentes pervenerint magister Deodatus et magister Godefridus domini Belvacensis episcopi officiales salutem in perpetuum. Ad universorum noticiam scripti presentis auctoritate transmittimus quod coram me magistro Deodato constituta Petronilla mulier cum viro suo Drogone de Autegni benigne concessit et absque violentia ecclesie et conventui Beate Marie de Briostel quicquid adquisierant vel adquisiti erant ex dono viri sui in territorio de Autegni. Concessit etiam quicquid ad dotalicium suum pertinebat, scilicet medietatem dicti territorii tam in feodo quam in dominio, ita quod pro recompensatione dotalicii sui medietatem talis redditus qualem pro terra illa monachi reddent, libere et absolute recipiet. Data etiam fidei sue cautione, promisit quod nunquam per se vel alium aliquem ecclesiam de Briostel super hoc deinceps molestabit, sed pro posse suo omnia predicta legitime et fideliter dictis monachis garantizabit. Et ut hoc ratum sit et firmum presentes literas sigillo Belvacensis curie fecimus ad peticionem Willelmi abbatis et predictorum Drogonis et Petronille roborari. Actum anno gratie millesimo ducentesimo sexto decimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 7.)

CCXIII. — An 1218. — *Confirmation par Jean, doyen de Beauvais, de la vente faite par Guillaume, fils de Renold, clerc de Songeons, de tout ce qui lui appartenait à titre de champart, donation ou domaine, au terroir d'Auteigny.*

Johannes divina permissione decanus Belvacensis, universis Christi fidelibus presentes litteras visuris eternam in Domino gratiam et salutem. Noverit universitas vestra quod in nostra constitutus presentia Willelmus filius Reinoldi clerici de Sonjuns recognovit se vendidisse ecclesie et conventui Beate Marie de Briostel, quicquid habebat in quadam portione terre, que est juxta districtium de Autegni, videlicet campartum donum et dominium, que portio capit tres modios sementis. Ita quod in his omnibus nichil omnino juris vel reclamationis sibi vel heredibus suis retinuit. De hujus autem venditionis garandia fidem dedit corporaliter et ad hoc et in suum obligavit heredem. Nos igitur volentes venditionem istam coram nobis taliter ordinatam ratam et firmam observari in perpetuum

presentem cartam sigillo nostro fecimus communiri in testimonium veritatis. Actum anno gratie millesimo ducentesimo octavo decimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 13.)

CCXIV. — An 1218. — *Confirmation par Jean de Pierrepont, doyen de Beauvais, de l'approbation, par les neveux de Gautier de Crèvecœur, de la donation que ledit Gautier avait faite d'un demi-muid de blé de rente.*

Johannes Dei permissione decanus ecclesie beati Petri Belvacensis universis Christi fidelibus presentem paginam inspecturis salutem in Domino sempiternam. Noverint omnes tam presentes quam futuri quod Petrus, Guido et Girardus et Clementia soror eorum, nepotes Galteri de Crievecuer, in presentia nostra constituti, benigne et spontanea voluntate concesserunt dimidium frumenti modium, quod Galterus de Crievecuer in granchia de Briostel recipiebat et, pro remedio anime sue, ecclesie beate Marie de Briostel in elemosinam perpetuam contulerat, Ad majorem vero hujus donationis confirmationem, presentem paginam sigilli nostri munimine dignum duximus roborari. Actum anno Verbi incarnati millesimo ducentesimo octavo decimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 190.)

CCXV. — An 1218. — *Confirmation par le doyen de Beauvais de la reconnaissance par Jean Le Roux, de Godenvillers, d'une rente de six mines de blé et d'une masure.*

Universis Christi fidelibus presentes litteras visuris Johannes decanus, Bernerus archidiaconus et magister Deodatus de Britolio canonicus Sancti Petri Belvacensis eternam in Domino gratiam et salutem. Noverit universitas vestra quod cum inter abbatem et conventum beate Marie de Briostel ex una parte et Johannem Rufum de Gundeviler ex altera, super sex minis frumenti annui redditus et quadam masura, que idem Johannes dictis monachis pro anima patris sui in perpetuam donaverat elemosinam, coram nobis auctoritate apostolica, lis et contentio verteretur, tandem dictus Johannes meliori et saniori consilio adquiescens donationem illam coram nobis recognovit; fidem etiam dedit corporaliter quod illas sex minas frumenti, ecclesie et conventui de Briostel, singulis annis, integre et absque ulla retentione redderet in perpetuum, et de masura eis in villa de Gundeviler sufficiens faceret assignamentum, et ad hoc suum obligavit heredem. Et quia volumus ut omnis in posterum discordie et contentionis precidatur occasio, presentes litteras sigillorum nos-

trorum munimine roboratas ecclesie et conventui de Briostel tradidimus in testimonium veritatis. Actum anno gratie millesimo ducentesimo octavo decimo.

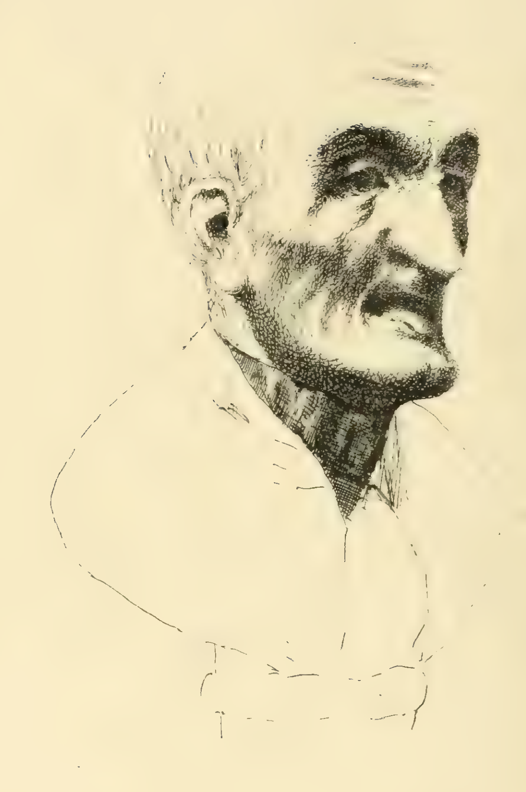
(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 188.)

CCXVI. — An 1218. — *Confirmation par Milon de Nanteuil, évêque élu de Beauvais, d'une maison sise au faubourg Saint-André de Beauvais.*

Milo Dei gratia Belvacensis electus. Omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverit universitas vestra quod nos domum quam habet abbacia de Briostel apud Belvacum, in vico Sancti Andree, dicte abbacie cum omnibus appendiciis ipsius domus pacifice et quiete possidendam in perpetuum confirmamus. Ne autem dicta abbacia ab aliquo supra dicta domo et suis appendiciis in posterum valeat molestari, presentem paginam memorate abbacie in testimonium dedimus, sigilli nostri munimine roboratam. Actum anno gratie M° CC° octavo decimo. Mense martio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 20.)

(*A continuer.*) L.-E. DELADREUE.



Ant. LOISEL

Né à Beauvais en 1536, Mort en 1617.

D'après un buste en cire.

LES DERNIÈRES ANNÉES

DE

ANTOINE LOISEL.

Une étroite amitié unissait Antoine Loisel, Pierre Pithou et Étienne Pasquier, trois grands savants et trois grands cœurs.

La Ligue les sépara pendant plusieurs années. Pasquier, député aux États de Blois, en 1588, suivit le Parlement à Tours et ne revint dans la capitale qu'avec Henri IV (1594) (1). Pithou resta à Paris « pour ce que la Ligue l'y trouva et que ses livres y estoient, car au reste il n'estoit point ligueur, ny tenu pour tel (2). » Loisel, après la journée des Barricades (12 mai 1588), s'en alla à

---

(1) E. Pasquier : *Lettres.* — Sa femme fut emprisonnée par les Seize pendant plus d'un an ; douée d'une grande énergie (c'était, dit Pasquier, une *viragine*), elle parvint à s'échapper ; mais, épuisée par la détention rigoureuse qu'elle avait subie, elle n'arriva à Tours que pour y mourir. Son plus jeune fils, qui portait les armes pour le roi, fut tué dans un combat contre les ligueurs.

(2) Loisel : *Vie de Pithou.* — « Il se monstroit fort peu en public, ne venoit gueres au palais qu'en manteau, passoit le temps en son estude avec ses livres, apprenoit les mathématiques........ Au demeurant, il avoit gagné ce respect envers les plus grands de la Ligue, quoy qu'il fust recognu tout publiquement pour n'estre point de leur faction, que tout ouvertement il leur disoit qu'ils ne sçavoient ce qu'ils faisoient. »

Beauvais « pour essayer s'il y pourroit faire sa retraitte. » Il trouva sa ville natale « autant infectée de la Ligue que Paris, et il fut contraint de s'y tenir, puisqu'il y estoit et que l'on ne le chassa point. » Il y passa cinq ans, « pendant lequel temps il eut tout le loisir d'apprendre les maux qu'apporte avec soy une anarchie et la révolte d'un peuple contre son Roy..... mais Dieu l'assista tellement et sa famille et ses amis, qu'ils n'endurèrent nécessité quelconque, ayant toujours eu les vivres nécessaires et de l'argent pour achepter ce qui se vendoit (1). »

Pour occuper ses loisirs forcés, Loisel composa plusieurs ouvrages, aujourd'hui perdus, et écrivit « un gros cayer par forme de journal » des affaires du temps (2). S'enfermant dans les riches bibliothèques du chapitre de Saint-Pierre, des abbayes de Saint-Lucien et de Froidmont, il feuilletait les cartulaires et rassemblait les précieux documents qui devaient plus tard lui servir pour les *Mémoires du Beauvaisis*.

Il put rentrer à Paris en 1593 (3). Quelle joie de revoir Pithou, dont il était séparé depuis si longtemps! Il l'accompagna probablement dans les réunions que le conseiller-clerc Jacques Gillot tenait dans sa maison du quai des Orfèvres, et participa peut-être à la rédaction de la Ménippée (4). Pasquier, qui ne prévoyait pas le terme de son long exil, parvint enfin à faire tenir quelques lettres à ses deux amis (5), et Loisel lui envoya une épigramme latine pour lui rendre compte des états généraux de la Ligue (6).

Pithou y combattait vaillamment « et trouvoit souvent des moyens pour faire rompre les mauvais desseins des plus factieux. » Quand Philippe II demanda la couronne de France pour

---

(1) *Vie de M. Antoine Loisel, advocat en Parlement*, tirée en partie de ses écrits par M. Claude Joly, chanoine en l'église de Paris, son petit-fils; 1652. (En tête des *Opuscules.)*

(2) Le P. Maimbourg s'est servi de ce manuscrit, aujourd'hui perdu, pour son *Histoire de la Ligue*, et le cite souvent.

(3) Voir l'Appendice, I.

(4) *Ib.*, II.

(5) *Ib.*, III.

(6) A. Demasure : *Antoine Loisel et son temps*, p. 37 et 62.

l'infante Isabelle, Pithou « fust le principal autheur de ce grand arrest de la loy salique, auquel on dut une partie de la conservation de l'Estat. » Après l'abjuration du roi de Navarre, « il s'employa vertueusement à la réduction de la ville, y préparant ceux qu'il cognoissoit y avoir quelque pouvoir (1). »

Loisel, de son côté, ne restait pas inactif. Voisin de Lhuillier, prévôt des marchands, il le décida à se concerter avec le comte de Brissac, gouverneur de la ville, en lui montrant « les advantages qui luy en devaient arriver et au public (2). » Pendant la nuit du 22 mars 1594, Lhuillier et Brissac, aidés de plusieurs notables armés, s'emparaient de la Porte-Neuve et livraient Paris à Henri IV.

Pasquier, qui, depuis quelque temps, se tenait à Melun, « aux escoutes, » rejoignit bientôt ses amis. Il eut le bonheur de retrouver intacte sa jolie maison du quai de la Tournelle :

Après avoir esté forclos de mon Paris,
Et pourmené cinq ans ma barque dans l'orage,
Je recueille aujourd'huy les ais de mon naufrage,
Ains le peu qui restoit encor' de mes esprits.

. . . .

Je te viens retrouver, mon ancien séjour,
Maison qui a esté par mon travail acquise,
Maison qui sur le bord de la Seine es assise,
Dans Paris, où je veux finir mon dernier jour (3).

---

(1) Loisel : *Vie de Pithou.*

(2) Claude Joly, p. XXXI. — Laquelle des deux raisons détermina Lhuillier? La première, si nous en croyons P. de l'Estoile (Ed. Michaud et Poujoulat, p. 218) : « Le secrétaire Nicolas ayant dit à Henri IV : On a rendu à César ce qui appartenait à César, comme il faut rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu. — Ventre saint-gris, répondit le roy, on ne me l'a pas rendu à moy ; on me l'a bien vendu. — Cela dit-il en présence de M. de Brissac, du *prévost des marchands* et autres vendeurs qu'il appeloit. » — La seconde, dit plus loin le même P. de l'Estoile, p. 227 : « Quand Lhuillier présenta au roy les clefs de la ville le jour qu'il y entra, le comte de Brissac luy ayant dit : Il faut rendre à César ce qui appartient à César ; il lui répondit fièrement : Il faut le lui rendre et non pas le luy vendre. Ce qui fut bien entendu par le roy, qui n'en fit pas semblant. » — Henri IV nomma Brissac maréchal de France et créa pour Lhuillier une charge de président en la chambre des comptes.

(3) E. Pasquier : *Œuvres*, édit. de 1723, t. II, col. 923.

Rentré dans la capitale, Henri IV voulut réinstaller immédiatement ceux de Messieurs du Parlement restés à Paris, sans attendre l'arrivée des membres qui s'étaient réfugiés à Tours (1). Le 27 mars, après dîner, M. le chancelier de Chiverny faisait appeler Pithou et Loisel. Il leur annonça qu'ils étaient nommés, à titre provisoire : le premier, procureur-général; le second, avocat-général; « et que charge leur était donnée de faire oster et enlever des registres publics, tant du Parlement que autres, tout ce qui se trouverait y avoir été mis contre et au préjudice de la majesté du roy régnant et du roy deffunct, et contre les loix du royaume; et aussy oster des églises, cloistres, monastères, collèges, maisons communes, lieux et endroits publics, les tableaux, inscriptions et autres marques qui pouvaient conserver la mémoire de ce qui s'estoit passé à Paris pendant qu'il avoit été au pouvoir de la Ligue (2). »

Le roi demandait aussi que le nouvel avocat-général prononçât, le lendemain, la harangue solennelle de rentrée (3).

« Encores que le temps fust court, Loisel, qui avoit un ample fonds et magasin de doctrines, ne fut pas pris à l'impourveu (4). » Pendant la nuit, il composa son discours et prit pour épigraphe ces vers d'Horace, félicitant Auguste à son retour d'Espagne :

Hic dies vere mihi festus atras
Eximet curas : ego nec tumultum
Nec mori per vim metuam, tenente
Cæsare regnum.

---

(1) Voir l'Appendice, IV.

(2) P. de l'Estoile, p. 225. — Voir aussi de Thou, liv. CIX.

(3) Loisel avait été plusieurs fois employé comme substitut du procureur-général, notamment aux Grands Jours de Poitiers, en 1579. Avocat-général en la chambre de Guyenne, de 1581 à 1584, il prononça, dans diverses villes, huit harangues solennelles et deux mille plaidoyers pour le roi. Il n'avait accepté ces dernières fonctions que pour suivre son ami Pithou, nommé procureur-général, qui n'avait pas voulu partir sans lui. « Nous acceptasmes ces commissions l'un pour l'amour de l'autre, » dit Loisel. (*Vie de Pithou*, p. 263.)

(4) E. Pasquier : *Lettres*; liv. XVI, lettre II, à Théodore Pasquier.

Le lendemain, « à huis clos, » avait lieu la prestation de serment et l'installation des nouveaux magistrats. Puis, « les huis ouverts » et lecture faite des édit et déclaration du roi sur la réduction de Paris et le rétablissement du Parlement, Loisel se leva et commença ainsi :

« Messieurs, il se lit en un historien grec que comme l'empereur Valens conduisoit son armée par la Thrace pour aller faire la guerre à quelques coureurs Scythes, ils rencontrèrent en leur chemin le corps d'un homme couché par terre, froissé, meurtry et moulu en toutes ses parties, ressemblant proprement à ceux qui auroient esté battus et fustigez nuds de verges ou escourgées, depuis la teste jusqu'aux pieds : ne se pouvant aucunement mouvoir, ayant néanmoins les yeux ouverts, etc... (1). » Ce mourant, qui se lève et marche tout à coup dès que l'empereur Valens s'approche de lui, c'était la France abattue par la guerre civile et relevée par Henri IV, qui va soudainement guérir tous ses maux.

Ce discours fut le dernier que Loisel prononça en public. Aussitôt l'arrivée de Messieurs de Tours, les deux amis descendirent de leurs sièges pour redevenir « advocats du commun; » mais ils voulurent rendre encore à leur prince et à l'Etat un dernier et signalé service, en intervenant dans la reddition de leurs villes natales, qui n'avaient pas suivi l'exemple de Paris. Grâce à leurs actives démarches, Troyes et Beauvais firent enfin leur soumission au roi (2).

---

(1) *Remonstrance sur la réduction de la ville et restablissement du Parlement de Paris;* Paris, L'Angelier, 1596. — On trouve au verso du dernier feuillet une pièce de vers français de Loisel sur la *Conversion du Roy et Arrest de la Loi Salique.*

(2) « Peu de temps après, le roi donna à MM. Pithou et Loisel mille escus pour chascun d'eux, en considération des services qu'ils luy avoient faits. » Claude Joly, p. XXXII. — Loisel écrivit aussi à la Ville, le 29 décembre, pour lui annoncer l'attentat de Jean Chatel. Le 21 mars 1595, son fils aîné était à Beauvais pour notifier au Chapitre et au Corps de Ville la nomination de l'évêque René Potier, dont il était le « fondé de procuration. » Il y vint encore, pour la même cause, le 16 janvier 1597, et le Corps de Ville lui présenta quatre *cannes* de vin. (Archives municipales.) — Sur les difficultés qui avaient retardé l'installation de l'évêque, voir Delettre : *Hist. du diocèse de Beauvais,* t. III, p. 341, 352-55.

Revenu au Palais, où il avait toujours occupé le premier rang (1), Loisel ne parut plus à la barre et donna seulement des consultations. Il voyait arriver la soixantaine et voulait passer ses dernières années dans la retraite, auprès de sa famille et de ses amis, pour se consacrer entièrement aux travaux d'érudition qu'il avait entrepris depuis longtemps. Mais cette seconde partie de sa vie, au lieu de lui apporter le bonheur intime et les joies domestiques qu'il avait rêvées, devait lui faire connaître, au contraire, les plus cruelles douleurs.

Le portrait du musée de Beauvais montre Loisel au moment où il quittait la vie publique (2). Le crâne est dénudé, la barbe est grisonnante, les traits sont fatigués; l'expression du visage est grave et triste. Seize ans s'étaient écoulés depuis que, aux Grands Jours de Poitiers, il avait chanté la puce « qui s'estoit parquée au beau meillieu du sein » de la belle Catherine Des Roches. Depuis longtemps on n'entendait plus

Icy le bel OISEL dégoiser son ramage (3).

Nous le voyons en 1595, alors qu'il publiait les *Vers sur la mort* du moine Hélinand (4) :

Mors, qui as contes et as rois
Accorches lor ans et lor mois,
C'onques hom allongier ne peut,
. . . .
Mors, va à Biauvais tôt courant

(1) Il fut l'avocat ou le conseil de Catherine de Médicis, de M. d'Alençon, de Madame d'Angoulême, de la maison de Montmorency, de la maison d'O, de la maison de Longueville, de plusieurs communautés, entre autres du chapitre de Notre-Dame de Paris, de l'ordre de Malte, etc.

(2) Voir l'Appendice, V. — Une bouteille de Savignies, portant le nom d'Antoine Loisel, est au musée de Sèvres. Voir l'Appendice, VI.

(3) E. Pasquier : *Vœu pastoral en faveur des poètes chante-puces.*

(4) Paris, in-8°, sans date (1595). Une épitre de Loisel, en prose, contenant l'éloge d'Hélinand et adressée au président Fauchet, précède le poème. — E. Pasquier en parle dans ses *Recherches de la France*, liv. VI, chap. III. *(De l'ancienneté et progrez de nostre poésie françoise.)* — Loisel avait trouvé le manuscrit d'Hélinand à l'abbaye de Froidmont. — Voir la *Notice sur l'abbaye de Froidmont*, par M. l'abbé Deladreue.

A l'évèque qui m'aime tant,
Et qui toz jors m'a tenu chier;
Di li qu'il ert sans contrement
Un jour à toi, mais ne sait quant.
. . . .
Mors, qui les haus en prison tiens
Aussi comme uns povres chiens,
Ke li siècles en a despit,
Salue deus evesques miens,
Celi de Noyon et d'Orliens.
Di leur qu'ils ont mains de respit,
Ke en lor faces n'est écrit :
Tu fais de lonc terme un petit,
Or se gardent de tes engiens.
Tu prends le dormant en son lit,
Tu touls au riche son délit,
Tu fais biauté devenir fiens.

Vers d'une trop cruelle vérité! Quelques mois après leur publication, le 22 août, Loisel avait la douleur de perdre sa femme, Marie Goulas (1), mais il pouvait du moins recevoir le dernier soupir de celle qui, pendant trente-deux ans, avait été la compagne dévouée de sa vie (2). L'année suivante, la peste s'étant déclarée à Paris, Loisel se retire avec ses deux plus jeunes fils, Edouard, âgé de quatorze ans, et Regnauld, âgé de dix-huit ans, au cloître de Notre-Dame, dont Guy, son second fils, était chanoine (3). Un jour, Edouard, qui donnait les plus brillantes espérances, récite par cœur le VIe livre de l'Enéïde et la plus grande partie du premier; il lit tout le quatrième, écrit quelques fables d'Esope et montre une si grande exaltation que son père, effrayé, l'arrache au travail. Il succombait le lendemain (31 août 1596). Treize jours après, Regnauld suivait son frère dans la tombe (4).

---

(1) Voir l'Appendice, VII.

(2) Loisel n'avait pu venir à Beauvais ni pour la mort de son père, Jean Loisel, ni pour la mort de sa mère, Catherine d'Auvergne. — Voir l'Appendice, VIII.

(3) Son fils aîné, Antoine, était alors aux Grands Jours de Lyon.

(4) Loisel composa pour eux l'épitaphe suivante :

O nati, ingentem luctum ne quœrite patris :

Fou de douleur, le malheureux père s'enfuit à Saint-Maur avec Guy. Il tombe bientôt malade et se trouve sans ressources. Des amis, M. et M[lle] Ollier, apprennent sa triste situation et lui envoient par un messager 100 écus d'or. Il veut revoir Beauvais; il y est né, il y veut mourir. On le hisse sur une haquenée, Guy prend la bride et ils partent à petites journées. En passant à Presles, ils rencontrèrent M. le président Nicolaï, seigneur du lieu, qui « les voyant luy et son fils en si piteux estat » voulut les retenir chez lui. Mais Loisel refusa, il se croyait atteint de la peste et ne voulait pas apporter la contagion dans la maison de son hôte; il accepta seulement des gens et des chevaux pour le conduire à Beaumont.

Il arriva le lendemain à Beauvais et y retrouva bientôt la santé. Pour faire diversion à sa tristesse, il s'absorba dans le travail (1) et entreprit d'apporter quelques corrections au texte des *Fables de Phèdre,* que Pithou venait de lui envoyer (2). Mais ses lettres

---

Grater enim, an doleam, alternâ pietate rependo.
Ire quidem lacrymas pubentum mortis amaror
Jussit, et infirmæ spes intercepta senectæ.
Flere vetant mala, quæ miseras, patriamque, laresque
Multa manent : vobis requies æterna parata.

Il fit aussi placer une inscription commémorative dans l'église des Cordeliers de Beauvais.

(1) Le 11 octobre, les Maire et Pairs autorisaient Scipion Hardouin, peintre, « à donner une carte du plan de la Ville à M. Loisel, avocat à Paris, suivant sa requête. » (Archives municipales.)

(2) François Pithou avait acheté un manuscrit provenant de l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, pillée par les calvinistes en 1562. Il y trouva les fables de Phèdre, alors inconnues. Ne pouvant s'occuper de leur publication, il en chargea son frère, en 1595. Pierre Pithou fit avec soin une copie du manuscrit, annota les passages obscurs et livra son travail à l'impression. Mais la peste l'ayant forcé à quitter Paris, il vint se réfugier à Troyes, son pays natal. « Afin de s'y ménager un amusement de son goût et mettre ce voyage à profit pour le public, il avait retiré le *Phèdre* des mains de Patisson pour le faire imprimer à Troyes, sous ses yeux, par Jean Oudot, imprimeur de cette ville... Il fut terminé en août 1596... » (Grosley : *Vie de P. Pithou;* Paris, 1756. — En 1830, M. Berger de Xivrey a publié une édition très remarquable du manuscrit Pithou (devenu la propriété de M. Le Peletier de Rosambo), avec le fac-simile d'une page.

à Pithou restaient sans réponse, ce qu'il ne pouvait comprendre « estans et l'un et l'aultre assez soigneux de s'entr'escrire. » Un funeste pressentiment finit par envahir son âme « tant de nuict que de jour. » Pithou est mort! s'écriait-il. Ce n'était que trop vrai, et sa famille lui cachait la triste nouvelle, pour ne pas amener « un rengregement » de ses douleurs. A la fin de l'année, il revint à Paris et courut chez Pasquier, qui lui apprit la vérité et lui donna quelques détails sur la mort de leur ami.

Chassé de Paris par la peste, Pithou était arrivé à Troyes, en disant qu'il venait « mourir en son terrier. » Dans une pieuse visite à la sépulture de sa famille, il désigna la place où il voulait qu'on mît son épitaphe. L'impression du *Phèdre* terminée, il se retira dans sa propriété de Villegruy avec sa femme et ses enfants, eut un refroidissement en taillant ses arbres, puis de la fièvre, et fut alors transporté à Nogent sur-Seine pour recevoir les soins d'un médecin. La maladie ayant fait de rapides progrès, Pithou attendit la mort avec calme et s'y prépara en se confessant et en communiant (1), après avoir mis ordre à ses affaires. Ses dernières pensées furent pour son roi et pour son pays, et il rendit l'âme en prononçant ces paroles : « O Roy que que tu es mal servi! O pauvre Royaume que tu es deschiré! (2). »

Son corps fut transporté à Troyes, « et les habitans d'icelle le receurent avec autant d'honneur que si c'eust esté un des plus grands seigneurs du païs. Car les églises tant cathédrale qu'autres et le Corps de la ville furent audevant avec leurs croix, torches et armoiries..... Ce qui n'avoit jamais esté par eux oc-

(1) Pithou, poursuivi comme calviniste, avait échappé au massacre de la Saint-Barthélemy en se réfugiant chez Loisel. Sur les instances de son ami, il s'était décidé « à suivre du tout la religion catholique et vivre comme les autres. » Loisel : *Vie de Pithou,* p. 260.

(2) Le 1er novembre 1596. — « Et le jour de la Toussaints, qui avoit esté le jour de sa naissance, fust pareillement celuy de son deceds, ainsi qu'il l'avoit lui mesme predit : en quoy la mesme chose lui arriva qui estoit arrivée à plusieurs Grands, entre autres au roy Attalus, à Platon, Marius, Pompée, Grégoire le Grand et autres, qui trespasserent tous aux mesmes revolutions des jours qu'ils estoient venus en ce monde. » Loisel : *Vie de Pithou,* p. 276.

troyé à autre personne privée : subject sur lequel Pasquier, son intyme amy, luy voua, la larme à l'œil, cette épitaphe :

> Ces torches, ces flambeaux qu'en ce convoy l'on porte,
> Des armes de la ville autour environnez,
> Ne feurent pour Pithou seulement ordonnez,
> Et pour qui doncq'? La ville avecques lui est morte (1). »

Loisel avait perdu « son autre luy mesme. »

Depuis leur rencontre à l'Université de Bourges, en 1555, les deux amis ne s'étaient presque jamais quittés, partageant la bonne et la mauvaise fortune, et vivant dans une communauté d'idées et de travaux à laquelle Loisel venait de rendre un touchant hommage, en dédiant à son « perpétuel collègue » une de ses remontrances : « Je n'ay jamais rien entrepris de conséquence, soit en public ou en particulier, dont vous n'ayez esté le principal autheur, conseil, juge et censeur, ayant vescu en telle union, amitié et fraternité, ensemble dès et depuis XL ans en çà, c'est-à-dire depuis le temps de nos premières estudes de droit, que rien n'a esté vostre qui n'ait esté mien, ny rien à moy que vous ne puissiez justement dire vostre (2). »

Pithou avait toujours dit « qu'il ne passerait point l'an cinquante-septiesme de son aage, auquel son père estoit décédé (3). » Loisel, de son côté, répétait que lui ne passerait point *la grande*

---

(1) Pasquier : *Œuvres*, édit. de 1723, t. II, col. 933.

(2) Dédicace de l'*Homonoée* ou *de l'accord et union des subjets du roy sous son obéissance*, remontrance faite à Périgueux à l'ouverture de la chambre de Justice, le lundi 4 juillet 1583; Paris, L'Angelier, 1595. — L'amitié de Loisel et de Pithou rappelle celle de Montaigne et de La Boëtie. « .....A nostre première rencontre, qui feut par hasard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'aultre..... En nostre amitié, nos âmes se mesloient et confondoient l'une en l'aultre d'un meslange si universel, qu'elles effaçoient et ne retrouvoient plus la cousture qui les avoit joinctes. Si on me presse de dire pourquoy je l'aimoys, je sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : Parce que c'estoit luy, parce que c'estoit moy. » *Essais*, liv. I, chap. XXVII.

(3) Loisel : *Vie de Pithou*, p. 274.

climatérique (1). Croyant voir, dans le coup qui le frappait, un avertissement du ciel, il prit la résolution de se retirer tout à fait des affaires du palais pour consacrer le reste de ses jours « à Dieu et à soy mesme. » Mais il voulut d'abord rendre un dernier hommage à la mémoire de son ami en écrivant sa *Vie* (2) :

« Je n'eusse jamais pensé, dit-il, devoir estre réduit à ce poinct, que de dresser la vie de ceux dont je devois par adventure attendre quelque mémoire de la mienne. Mais puisqu'il a pleu à Dieu, en me retenant en ce monde, d'accroistre mes ennuis et mes fascheries par la perte de mes amis, plus jeunes et plus robustes que je ne suis, j'ay voulu essayer de m'en consoler en mettant par escrit aucunes de leurs principales actions, et singulièrement celles de feu M. Pithou, mon ancien compagnon et amy..... »

Après avoir accompli ce pieux devoir, il se tourna vers Dieu et attendit dans la prière la fin de l'année redoutable (3). L'ayant passée sans encombre, il se remit avec ardeur au travail. La mort de Pithou avait encore resserré les liens qui l'unissaient à Pasquier : leurs fréquents entretiens lui donnèrent l'idée de composer le *Dialogue des avocats du Parlement de Paris*, un de ses meilleurs ouvrages. « Loisel, en prenant exemple sur le *Brutus* de Cicéron, fait de Pasquier son interlocuteur principal : par sa bouche il raconte l'histoire des origines du Parlement, en n'oubliant aucun des magistrats ou avocats qui dans les trois

(1) La soixante-troisième année. « Les années climatériques étaient, suivant les uns, toutes les années de la vie de l'homme qui sont des multiples du nombre sept; les autres n'ont donné ce nom qu'aux années qui résultent de la multiplication de sept par un nombre impair; quelques-uns ont étendu ce nom aux multiples de neuf; et tous ont admis comme climatérique la soixante-troisième année, dite la grande climatérique, parce que soixante-trois est le produit de sept multiplié par neuf. » Littré.

(2) « L'on pourrait dire aussi que la conformité des mœurs, des actions et des maximes de ces deux hommes de vertu aurait esté en M. Ant. Loisel un mouvement secret qui l'auroit poussé à travailler à cette Vie, pour représenter aucunement la sienne en escrivant celle du meilleur de ses amis. » Claude Joly, p. XXXIX.

(3) Voir l'Appendice, IX.

premiers siècles y ont mérité quelque renom; il juge avec bienveillance et mesure ses contemporains eux-mêmes; enfin il trace un plan d'études pour la jeunesse qui veut figurer honorablement au Palais; il leur prescrit des règles de conduite, impérissables comme le bon sens et la vertu d'où elles émanent (1). »

De nouveaux deuils vinrent bientôt raviver ses anciennes blessures : il vit mourir la jeune femme et les trois enfants de son fils aîné. D'autres petits-enfants lui restaient (2); il composa pour leur éducation des *Distiques moraux* dont un poète du temps fait ainsi l'éloge :

Paris n'emprunte plus le Sage des Romains
Pour nourir tes enfants de sage remontrance,
Puisque tout bien s'apprend en ces vers plus qu'humains :
Pour Rome soit Caton, et Loisel pour la France.

Depuis quelque temps, Pasquier, averti par l'âge, voulait quitter la magistrature. En 1604, il mit son projet à exécution et passa à son fils aîné son office d'avocat-général dans la chambre des comptes. Il se retira à la campagne et ne fit plus que de courtes apparitions à Paris, malgré les sollicitations pressantes de Loisel, désolé de ne plus l'avoir auprès de lui (3).

Une longue correspondance s'établit entre les deux amis. Ils dissertaient sur le droit romain (4), sur les légitimes dues aux enfants (5), sur les auteurs des lois romaines (6), etc. Leurs

---

(1) Feugère : *Vie d'Etienne Pasquier*, p. XL. — « On peut dire avec raison que Loisel a été le Plutarque des gens de robe. Quelque peu qu'il dise sur chacun, il les caractérise si bien, et, chemin faisant, il rattache si habilement à son dialogue les faits généraux et particuliers que son œuvre, pleine de charme à lire malgré la rudesse, mais aussi à cause de la naïveté de son vieux style, est restée la meilleure biographie de ces premiers temps. » Dupin : *Notice sur Ant. Loisel* (dans son édition du Dialogue; 1844).

(2) Les enfants de sa fille Marie, mariée à M. Guillaume Joly, lieutenant-général de la connestablie, et ceux de sa fille Valentine, mariée à M. Marescot, maître des requêtes.

(3) Voir l'Appendice, XI.

(4) E. Pasquier : *Lettres*, liv. XIX, lettre XII.

(5) *Ib.*, lettre XIII.

(6) *Ib.*, lettre XIV.

lettres avaient quelquefois un tour plus enjoué. Ce serait, disait Pasquier, « une grande follie à nous, si n'accompagnions de fois à autres nos actions de quelques gayes follastreries. » Voulant montrer que « si la vieillesse avait noué l'esguillette de son corps, elle n'avoit pas noué celle de son esprit, » il envoyait à Loisel de nombreux vers sur l'*Amour :*

. . . .
A l'impourveu près d'elle je me mis.
Soudain mon bras au fort du corps la prend,
D'un court refus la pauvrette se rend ;
Vous jugerez quel butin je fis d'elle.
Je viens, je vay, et tout d'un mesme pas,
Victorieux je mets la Nymphe bas :
Fut-il jamais escarmouche plus belle ?

Mais, ajoutait-il, « je vous prie de croire que c'est à petit semblant, et jeu sans villenie..... Je suis le mesme Pasquier que j'estois; mais Pasquier qui ay, graces à Dieu, banny de moy l'amour, le jeu, l'ambition et l'avarice, et encore l'oysiveté : me contentant d'avoir pour mon lot la jouissance de mon esprit que je diversifie par ma plume selon les objets qui me viennent à gré (1) :

Ayant mon pensement sur ce monde arresté,
Et voyant ce grand rond n'estre que vanité,
Bien vivre et m'esjouir est ma philosophie (2). »

Loisel abandonnait la muse latine pour répondre à son ami :

Ne t'esbahis Pasquier que d'avocat chenu,
Jeune poete françois je soie devenu,
Changeant mon vieux latin en ma langue de France ;
Les vieillards à la fin retournent en enfance.

et il lui adressait une longue épitre pour lui raconter une excur-

---

(1) *Lettres*, liv. XXII, lettre IV.

(2) Vivre en homme de bien..... Pasquier a rendu la même pensée par le vers latin suivant :

Lex mihi lœtari, lex proba vita mihi.

sion qu'il avait faite dans les environs de Paris, après avoir assisté au mariage d'un de ses neveux (1) :

. . . .
Ce fust en la maison du père de la fille
Droite et blonde, surtout vertueuse et gentille,
Et le filet du col de laquelle au lever
Se retrouva plus court qu'il n'estoit au coucher (2).

Ce n'était plus la verve des poésies latines de la *Puce,* et Pasquier s'écriait :

Vieil tu me paiz de ces belles rencontres,
Mais par cela, mon cher Loisel, tu montres
Que tu es jeune au mestier de l'amour (3).

Henri IV n'avait pas oublié les grands services rendus par Loisel. En 1605, voulant envoyer une Chambre de justice à Limoges, il lui fit demander « s'il auroit assez de courage et la volonté de le servir encores en la charge de son advocat en cette chambre. » Loisel hésita longtemps. Occupé à revoir et à compléter ses ouvrages, entretenant avec les principaux savants de France et de l'étranger une active correspondance (4),

---

(1) Cette pièce a été publiée par M. Alexandre Sorel, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, dans le *Guetteur du Beauvaisis* (première année, p. 86). Elle lui avait été signalée par M. Ch. Truinet, auteur d'une excellente bibliographie des œuvres de Loisel, parue dans la *Revue bibliographique et critique du Droit français et étranger* (n°s 4 et 5).

(2) Loisel fait allusion à un préjugé populaire, qui voulait qu'une jeune fille ne pût se marier sans que son cou grossît quelque peu. Ce préjugé existait déjà du temps des Romains, car on lit dans Catulle *(Noces de Thétis et de Pélée) :*

Non illam nutrix orienti luce revisens
Hesterno collum poterit circumdare filo.

(3) *Jeux poétiques,* t. II, col. 883.

(4) « Nous avons très peu de lettres de Loisel, mais nous savons qu'il correspondit avec le cardinal d'Ossat ; avec Lindenbrog, notamment au sujet d'une édition d'Ammien Marcelin, qu'il avait donnée étant encore très jeune; avec Schoppius, de Ferrare, notamment en 1598, au sujet de certaines corrections à la première édition des fables de Phèdre, publiée par P. Pithou ; avec plusieurs savants d'Angleterre, en qualité

il ne voulait pas quitter sa studieuse retraite. Mais refuser n'était-ce pas « manquer à son prince et au public. » Il demanda conseil à Pasquier, mettant en avant son âge, sa santé et un songe qu'il venait d'avoir. Pasquier lui répondit qu'il devait accepter (1); heureusement le projet royal ne fut pas mis à exécution.

Débarrassé du souci des affaires publiques, Loisel voulut aussi « se débarrasser des domestiques, afin d'avoir plus de liberté de vacquer le reste de ses jours à Dieu et à ses livres, » et il partagea ses biens entre ses enfants (2).

Depuis « quarante ans et plus » il cherchait « à résumer en un petit nombre de principes les règles de droit éparses au milieu des soixante coutumes principales et des deux cent quatre-vingt-cinq coutumes locales qui se partageaient la France. Concevoir une pareille entreprise trois siècles avant le code civil, et faire ainsi l'un des premiers pas dans la voie de l'unité de législation, c'était déjà le signe d'un esprit supérieur à son temps; mais, pour la mener à bonne fin, il fallait y apporter, outre les efforts persévérants d'une longue existence, une science approfondie du droit et la critique la plus sûre (3). » Loisel était à la hauteur d'une pareille tâche, et, en 1607, il faisait paraître enfin ses *Institutes coutumières,* l'éternel honneur de son nom (4).

En 1609, il publiait ses *Poésies latines* (5), composait un recueil

---

d'exécuteur testamentaire de Ramus, et afin de pourvoir à la chaire que ce dernier avait fondée; avec Juste Lipse; avec Montaigne et avec plusieurs autres savants et personnages illustres du temps. » A. Demasure *Antoine Loisel et son temps,* p. 63.

(1) Voir l'Appendice, XII.

(2) Ce fut probablement ce partage qui le fit venir à Beauvais au mois d'octobre 1606.

(3) A. Demasure : *Antoine Loisel et son temps,* p. 48.

(4) « Ce livre offre l'abrégé le plus exact, le résumé le plus précis et en même temps le plus complet des principes généraux de notre ancien droit coutumier. » Dupin et Laboulaye : *Introduction historique* des Institutes coutumières, p. xxxv.

(5) Ce livre est excessivement rare. Loisel « n'en ayant fait tirer des exemplaires que pour ses parents et amis, afin d'en advoir leur advis. » Nous ne connaissons que l'exemplaire de la Bibliothèque Nationale, Y. 2376.

des *Proverbes ruraux et vulgaires, anciens et modernes,* et commençait un journal des affaires du temps qu'il continua jusqu'à sa mort. Une grave ophtalmie le força bientôt à se reposer pendant plusieurs mois. « Laquelle incommodité, provenue de ses trop grandes lectures, luy donna sujet d'en faire sa plainte en ces deux vers :

Heu perii per vos, per me ut periistis, ocelli,
Atque hœc incautus sensim mihi vulnera feci (1). »

Une dernière douleur, la plus grande de toutes, lui était encore réservée. A la fin de 1610 il perdit son fils aîné, Antoine, conseiller au Parlement, « déjà advancé en aage, remarié honorablement, qui avoit acquis beaucoup de réputation, de crédit et d'amis, et lequel donnoit encores espérance de quelque advancement plus grand. » Suivant sa pieuse coutume, il voulut composer quelques vers pour l'épitaphe de l'être chéri qu'il venait de perdre; mais cette fois la plume tomba de ses mains (2). Quelques mois après, sa belle-fille mit au monde un fils qui fut nommé Antoine, comme son père et son grand-père. Un rayon de joie vint illuminer le cœur du vieillard, qui écrivit ce distique adressé à la mère :

Parce piis, mater, lacrymis, Memphiticus ALES
Ossibus è patriis hic redivivus adest.

Il reprit le cours de ses travaux et publia l'*Histoire du Nivernois,* de Guy Coquille, dont son gendre, M. Guillaume Joly, possédait le manuscrit. A l'occasion des Etats qui avaient été tenus à Blois et de ceux qui furent tenus à Paris en 1614, il fit quelques mémoires, « prétendant que c'estoit un abus de vouloir comprendre les gens de justice sous le Tiers-Etat, l'exercice de la

(1) « Il me semble pourtant que je ne dois pas oublier de remarquer icy qu'il ne se servit jamais en sa vie de lunettes, car c'est une chose assez rare en un homme de si grand aage et qui avoit leu tant de livres et d'escrits de toute sorte. » Claude Joly, p. XXXXIX.

(2) La pièce inachevée est dans les *Opuscules*, p. 609. Elle porte en tête : *Imperfectum principio et fine, quia pluries conanti pluries patriœ cecidere manus.*

justice appartenant proprement aux chevaliers et aux nobles, » et rappelant ces vers peu connus (1) :

Labour de clerc est Dieu prier,
Et justice de chevalier,
Pain leur trouve li labourier, *etc.*

Il remarquait aussi avec raison « que c'était en vain qu'on assemblait les Etats, pour donner au roi des moyens de pourvoir aux abus de son royaume, si ce qui y était avisé n'était point observé ; et qu'il serait à souhaiter que Sa Majesté établît une chambre, pour juger en dernier ressort des contraventions aux édits et ordonnances qui y auraient été faits (2). »

Les chagrins, le travail et les ans avaient profondément altéré sa santé (3). Pendant les quatre derniers mois de l'année, il fut forcé de garder la chambre. Un matin, se sentant mieux, il demanda à un de ses petits-fils de lui lire les psaumes de David, et l'enfant tomba par hasard sur le psaume 102, *Benedic anima mea Domino*. Loisel vit dans cette rencontre l'annonce de sa prochaine guérison, « ce psaume estant une louange à Dieu et une action de grâces de ses bienfaits envers l'homme, particulierement ès maladies et afflictions. » Il entra bientôt, en effet, en convalescence, et, les beaux jours revenus, partit pour Chevilly, avec le petit Antoine qu'il voulait toujours avoir à ses côtés (4). Il y reçut une longue lettre de Nicolas Pasquier, qui lui annonçait la mort de son père et voulait lui dire « tout ce qui passa le jour de son decez (5). »

Le 30 août 1615, Pasquier, après avoir terminé dans la matinée un chapitre des *Recherches de la France*, composait les quatre

---

(1) Le *Miserere mei Deus* du reclus de Molesme.

(2) Eusèbe de Laurière : *Abrégé de la vie de M. Loysel.*

(3) Le petit buste lithographié par M. Mareschal annonce même une certaine décrépitude. — Voir l'Appendice, XIII.

(4) Il écrivait à son fils Guy, qui avait eu la propriété de Chevilly dans le partage :

Quis Civilliacâ lateat, si quœris, eremo :
Laertesque senex, Telemachusque puer.

(5) *Lettres* de Nicolas Pasquier, liv. IV, lettre XI : A Monsieur Loisel.

vers suivants, sur le sujet dont il aimait le plus à occuper son esprit (1) :

Chacun de son decez est incertain de l'heure.
Je ne regrette point mes jeunes ans passez,
Mais je les veux toujours retenir amassez,
Ne voulant point du tout que ma jeunesse meure.

Il ébaucha encore quelques vers latins, assista aux leçons de ses petits-enfants, et, selon son habitude, dîna à midi, avec appétit et gaîté. A la suite de ce repas, il sommeillait sur son lit de repos, lorsque, vers les deux heures, il fut réveillé par une vive douleur de côté. Sa belle-fille voulait faire venir un médecin. « Non, respondit-il, j'ay plus besoin du curé, médecin de mon âme, que de celuy de mon corps. » On appela le curé de Saint-Nicolas du Chardonnet, qui, tous les ans, le confessait et lui donnait la communion aux quatre principales fêtes de l'année. Après avoir reçu le corps du divin Sauveur, Pasquier se tourna vers ses enfants, les bénit tendrement et leur donna ses dernières instructions. Comme on lui faisait entrevoir un espoir de guérison, il répliqua en souriant : « Mon corps ressemble à une mesche allumée, qui se meurt d'elle-mesme quand l'huile à failly. »

La nuit s'avançait : Pasquier voulut que tous les siens et même ses serviteurs allassent se reposer. A deux heures du matin, l'un d'eux, qui était resté malgré lui, l'entendit prononcer quelques prières avec un accent plein de ferveur, et recueillit presque aussitôt son dernier soupir (2).

Loisel n'avait pas besoin de ce dernier avertissement : depuis longtemps il se préparait à bien mourir. Il ne s'occupait plus

---

(1) En 1610, à plus de quatre-vingts ans, il avait publié le recueil intitulé : *La Jeunesse de Pasquier.*

(2) « Il rendit l'âme à Dieu, sans peine ny sans aucune action violente, que d'une larme qui luy vint à l'œil : encores porta-t-il les deux doigts de sa main droicte sur ses deux yeux pour se les fermer : et se trouverent ses deux jambes en croix. Il ne luy fallut point fermer les yeux, ny composer ses membres à la mort : il fust cueilly par la mort d'une mort paisible. » Nicolas Pasquier : *Lettre* à Monsieur Loisel.

que de pieuses lectures, faisait des paraphrases des psaumes et était tout heureux d'avoir trouvé dans son nom (*Antonius Oisellus*) l'anagramme *In solo Jesu natus*. Ses amis le sollicitaient en vain de terminer les *Mémoires du Beauvaisis;* il répondait que « Louvet lui avait dérobé son ouvrage (1). » Il y a apparence, dit aussi Claude Joly, « que la difficulté que M. Loisel faisoit de bailler cette histoire venoit de son grand aage, qui n'estoit pas bien propre à l'entreprise d'un ouvrage plus grand qu'aucun de ceux qu'il avoit auparavant donnez, et que peut-estre aussi il désesperoit de le pouvoir parachever avant sa mort, qu'il s'imaginoit estre proche par un accident qui luy estoit arrivé au commencement de l'année 1616. Car estant allé le 22 de mars en sa maison de Chevilly, pendant la surseance d'armes, il fut seul en une ferme voisine où il fut tellement assailly par des chiens, que, n'eust esté une grande grâce que Dieu luy fit et le secours que luy donnerent promptement ceux du logis, il couroit fortune de la vie : qui fut, dit-il, un advertissement qu'il croyoit que Dieu luy donnoit de n'aller jamais seul, mesmement en lieu périlleux, et de s'apprester à la mort (2). »

M. Besly, avocat du roi à Fontenay-le-Comte (3), était un de ceux qui pressaient le plus vivement Loisel. Il reçut, à la fin, une lettre de son ami lui annonçant que les *Mémoires* avaient été donnés à l'imprimeur, et s'empressa de lui répondre : « La vostre m'a grandement resjouy de ce qu'enfin nous vous arrachons des mains un petit trésor, dont ne devez avoir regret, puisqu'il n'estoit pas vostre mais appartenoit au public, qui sçaura bien vous rendre l'honneur que mérite la peine qu'avez prise à le ramasser, sinon que recherchant le loyer de la vertu, vous vous contenterez d'avoir bien fait..... (4). »

---

(1) Le P. Lelong : *Bibl. historique*, t. III, p. 364. — Loisel avait tort, car Louvet, avant de publier son *Histoire de la ville et cité de Beauvais* (Rouen, 1614), lui avait écrit, en 1612, pour le presser de donner au public les *Mémoires du Beauvaisis*. Voir les *Errata* de Cl. Joly, p. LXXVII.

(2) *Vie de M. Ant. Loisel*, p. LIII.

(3) Savant jurisconsulte et historien qui a laissé d'importants ouvrages.

(4) Lettre du 20 août 1616.

Aussitôt que les bonnes feuilles furent tirées, Loisel les envoya à Besly avec cette lettre (1) :

« Monsieur,

« Vous serés le premier estrenné de nostre Beauvais (2), car il fut seullement achevé d'imprimer le jour d'hier, de sorte qu'il n'y en a point encores de relié pour le présenter ou envoyer. Mais ayant esté adverty par Monsieur Du Chesne que vostre messager partoit ce jourd'huy ou demain, je le vous ay bien voulu envoyer tout tel qu'il est, et tout le premier : d'autant mesmement que vous estes des premiers qui m'avés donné courage de le publier, et de me faire l'honneur d'en prendre la lecture. Il est vray que ji ay changé et adjousté quelque chose depuis. Qui me faict vous prier de prendre la peine d'en faire quelque lecture pour m'advertir, s'il vous plaît, des défaults que vous y pourrés remarquer. Me recommandant cependant à vostre bonne grâce et priant Dieu, Monsieur, vous tenir en la sienne. De vostre maison, à Paris, ce vingt septiesme novembre 1616.

« Vostre bien humble serviteur,
« Ant. LOISEL. »

Besly lui répondit :

« Je me glorifie grandement que j'aye esté l'un des premiers qui ait eu l'honneur de lire vostre *Histoire de Beauvais* avant

(1) Cette lettre inédite appartient à M. Mathon ; elle provient du cabinet de M. de Monmerqué, à qui elle avait été offerte par Adhelm Bernier, de Senlis (*a*). — Loisel a seulement écrit la formule de salutation et signé ; le corps de la lettre n'est pas de sa main. — On lit au bas : « J'ay receu ceste lettre le 3 décembre 1616. M. Loisel fait mention de moy page 190 et page 51. Besly. » Loisel parle, en effet, de Besly aux pages indiquées.

(2) *Beauvais ou Mémoires des pays, villes, évesché, évesque, comté, comtes, pairie, commune et personnes de renom de Beauvais et Beauvaisis*, par M. Antoine L'Oisel, advocat en Parlement. — A Paris, chez Samuel Thiboust, au palais, en la gallerie des prisonniers ; M DC XVII.

(*a*) Bernier l'avait trouvée dans un exemplaire des *Mémoires du Beauvaisis* ayant appartenu à Besly, — probablement l'exemplaire envoyé par Loisel, — et ensuite à Guyon de Sardière. M. Mathon possède aussi la lettre d'envoi de Bernier à M. de Monmerqué; elle porte la date du 1er février 1837.

qu'elle fût imprimée, et depuis aidé à l'extorquer et tirer comme par force de vos mains pour la communiquer au public...... »

Tous les savants et tous les personnages du Beauvaisis, Adrien de Boufflers, l'auteur des *Histoires appareillées*, Raoul Adrien, le grand avocat (1), le Chapitre, les Maire et Pairs, le vicaire-général Dadu (2), etc., lui envoyèrent aussi de chaleureuses félicitations.

Cette Histoire « fut la closture des travaux et quasi des jours de M. Loisel, comme il avoit preveu. » Au mois de mars 1617, il eut un mal de côté avec un peu de fièvre et fut forcé de garder la chambre. La maladie ayant dégénéré en une inflammation du poumon, il comprit que sa fin était proche. Le 14 avril, il prit son testament, qu'il avait fait le 12 juillet 1615, y ajouta quelques observations relatives à l'édition de ses ouvrages, et le fit signer par ses enfants et ses gendres.

Claude Joly nous en a conservé quelques fragments :

« Je désire que tous mes livres, papiers et escrits demeurent à mon fils, pour conserver mes livres à son nepveu, mon petit-fils, s'il en est capable : et ce pour le prix qu'ils seront estimez avec quelque petite cruë; comprenant entre mes livres, mes médailles, antiquailles et tableaux. Que si mon petit-fils Antoine Loisel n'estoit de notre profession et incapable de faire son profit de mes livres (ce que Dieu ne veuille), je laisse à la discrétion de mon fils d'en disposer à tel de ses nepveux Jolys et Marescots qu'il advisera. Mon fils fera imprimer ce qu'il et autres de nos amis trouveront bon entre mes papiers, et singulièrement

---

(1) Le P. Lelong dit qu'il aida Loisel dans son travail *(Bibl. historique* t. III, p. 361).

(2) Dadu lui envoya les vers suivants :

Quæ tibi debebas extrema tempora vitæ,
In patriam grato subtrahis officio.
Tam tibi Bellovaci debent hoc nomine, quàm tu
Unus, qui posses scribere BELLOVACA.
Fortunate senex, vives post funera, dignus
Bellovacâ scribi primus in Historiâ.

Eusèbe de Laurière *(Abrégé de la vie de M. Loysel)* remarque que Dadu « a comparé tacitement Loisel à Salluste en se servant des termes que Martial avait employés à la gloire de ce fameux écrivain. Liv. XIV, épigr. 195. »

mes *Advocats* et mes vers, avec ce que j'y ay adjousté : et si l'on r'imprime ce que j'ay ci-devant baillé, ce sera selon les corrections que j'y ay faites (1). »

Il laissait aussi plusieurs « legs pieux, » dont quelques-uns étaient destinés à « ses pauvres parents. » Il donnait à une de ses nièces « tout l'argent et grain qui luy appartiendroient dedans Beauvais au jour de son decez, pour leur en faire part à sa discrétion. »

Il terminait en recommandant à ses enfants « de partir entre eux sa succession sans aucun ministère de justice, si faire se pouvoit, vivans tous ensemble en paix et amitié, comme ils avoient fait jusques alors : qui sera (disait-il) le plus grand bien que je leur pourrois laisser. »

Son état s'aggravait de jour en jour. Il reçut les derniers sacrements avec la plus grande piété et donna sa bénédiction à ses enfants et petits-enfants. Le 28, pendant que l'un d'eux, Guillaume Joly, lui lisait la Passion de Notre-Seigneur, « il expira si doucement que l'on eut peine à s'en apercevoir (2). »

Heureux « d'avoir employé ses derniers travaux à la décoration de sa patrie, » Loisel terminait ainsi les *Mémoires du Beauvaisis :*

Extremum hunc mihi Christe Deus concede laborem,
Gratus ut in patriam moriar vivamque superstes.

Ce vœu suprême a été exaucé, et la gloire de notre illustre concitoyen brille toujours du plus vif éclat. Elle n'a pas été at-

---

(1) Après la mort d'Antoine (petit-fils), les livres et les manuscrits de Loisel devinrent la propriété de Claude Joly (autre petit-fils), qui publia, en 1652, le *Dialogue des avocats* et les *Opuscules*. Claude Joly, chanoine de Notre-Dame de Paris, légua sa bibliothèque au Chapitre. Plusieurs ouvrages, ayant appartenu à Loisel et annotés par lui, sont aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale. Nous citerons entre autres le traité de Cicéron *De officiis*, magnifique manuscrit du XIIIe siècle. (Dép. des manuscrits latin., 18419, fond N. D.) Les œuvres manuscrites de Loisel forment deux volumes in-f^o, n°s 17179 et 17180.

(2) Voir l'Appendice, XIV.

teinte par le vote de l'Assemblée constituante, qui lui a refusé l'immortalité officielle.

En 1791, M. Loisel, député de Vannes, proposa de faire transporter les cendres de son aïeul au Panthéon, que la France reconnaissante venait d'ouvrir pour recevoir les restes de ses grands hommes (1). Un membre se leva et rappela la première maxime des *Institutes : Qui veut le Roy, si veut la loy.* L'interprétation était inexacte (2), mais ce souvenir de la monarchie absolue ne devait pas manquer son effet. Il avait cependant été publiquement répudié par un des derniers ministres de Louis XVI: « Que d'autres rappellent cette maxime de notre monarchie : *Si veut le roi, si veut la loi;* la maxime de Sa Majesté est : *Si veut le bonheur du peuple, si veut le roi!* (3). » La Révolution était venue, et personne alors ne se souvenait de ces paroles. La proposition du député de Vannes fut repoussée au milieu des applaudissements de l'assemblée *(4)*.

ERNEST CHARVET.

---

(1) Voir l'Appendice, XV.

(2) Voir l'Appendice, XVI.

(3) Discours d'ouverture de l'assemblée des notables de 1787, par M. de Calonne, ministre des finances.

(4) Voici le compte-rendu du *Moniteur universel* (n° du 2 mai 1791.) :

On fait lecture d'une adresse de M. Loisel, qui demande que son aïeul soit mis au rang des grands hommes. *(Plusieurs voix :* Qu'a-t-il fait?)

M. Goupil. — C'est un jurisconsulte qui, le premier, a consacré cette maxime : *Si veut le roi, si veut la loi.*

M. Prieur. — Est-on bien sûr que ce soit le même?

M. Goupil. — Oui; c'est Antoine Loisel, de Beauvais, auteur des Institutions du droit civil.

M. Prieur. — En ce cas, il faut renvoyer la pétition à l'ancien régime. *(On applaudit dans toutes les parties de la salle.)*

APPENDICE.

I.

Tous les écrivains modernes qui ont parlé de Loisel disent qu'il resta cinq ans à Beauvais. Le fait est-il bien certain ?

Voici le passage de Claude Joly : « Au mois de mai 1588, survinrent les Barricades, qui troublèrent non seulement la ville (Paris), mais tout le Royaume. Ce qu'ayant preveu, il s'en alla à Beauvais pendant les vacations, pour essayer s'il y pourroit faire sa retraitte. Mais il la trouva autant infectée de la Ligue que Paris, *où* il fut contraint de se tenir puis qu'il y estoit et que l'on ne le chassa point. Pendant lequel temps il eut tout le loisir d'apprendre les maux qu'apporte avec soy une anarchie, et la révolte d'un peuple contre son Roy, y ayant veu toutes les afflictions que *Paris* endura pendant cinq ans, dont il ne faut point parler ici davantage, en ayant escrit un gros cahier par forme de Journal depuis le 9 may 1588 jusques au 9 décembre 1593.... (1). »

Ce texte n'est pas très clair, et il nous semble que les mots que nous avons soulignés peuvent jeter un doute dans l'esprit.

On lit aussi dans l'*Histoire de la Ligue* du P. Maimbourg, p. 307 : « Ce que j'ai appris du Journal manuscrit que le célèbre M. Antoine Loisel, avocat en Parlement, *qui était alors à Paris,* a laissé à ses enfants pour leur instruction. Il m'a été généreusement communiqué par M. Joly, son petit-fils, etc. »

Devant cette affirmation, nous avons hésité longtemps avant de nous ranger à l'opinion commune. Une seule raison nous a décidé à le faire. Loisel, en racontant les diverses occupations de Pithou pendant la Ligue (2), nous le montre « passant le temps

(1) *Vie de M. Antoine Loisel,* p. XXIX.

(2) *Vie de Pithou*, p. 269, 270.

en la compagnie de M. Le Fèvre. » Si Loisel avait alors habité Paris, il aurait aussi « passé le temps en la compagnie » de son ami, et nous pensons qu'il aurait consigné le souvenir de leurs relations pendant ces tristes années. Mais, nous devons le dire, nous avons toujours un doute.

Les Archives municipales ne contiennent aucun document qui puisse éclaircir la question. Le Registre des délibérations de la commune nous apprend seulement que Loisel, pendant son séjour à Beauvais, en 1588, présenta ses lettres de noblesse au Corps de Ville (1). Son nom n'est plus mentionné qu'en 1593. A cette époque, le Parlement était saisi d'un procès entre le Chapitre et la Ville. Le Chapitre ayant envoyé à M. Loisel, son avocat à Paris (2), « une pièce d'écriture » que les Maire et Pairs jugèrent diffamatoire, M. Fleury, procureur de la commune, fut député vers les chanoines « pour sçavoir s'ils entendoient advouer telles calomnies dont la Ville entendoit avoir réparation contre eux et contre M. Loisel, leur advocat. » (9 juillet 1593.)

II.

On lit, dans le *Premier advis de l'imprimeur*, qu'un valet, qui avait volé son maître, gentilhomme florentin, « fut pris par quelques religieux du Chasteau-Verd (3) et mené devant le maire de Beauvais..... Or, entre les hardes de la valize, dont inven-

---

(1) Un *Inventaire* manuscrit de la bibliothèque du Chapitre, conservé au château de Troussures, fait mention de plusieurs ouvrages prêtés à Loisel, en 1588. Il ne dit pas à quelle date ils furent rendus.

(2) Encore un point douteux. Est-il question du père ou du fils? Antoine Loisel, fils aîné, qui fut avocat au Parlement et chanoine de Beauvais, avait alors vingt-quatre ans, et nous savons qu'il vint dans notre ville, en 1595, comme « fondé de procuration » de l'évêque René Potier.

(3) « Ces religieux donnaient asile à des pillards, » dit le dernier éditeur de la Ménippée, M. Ch. Read. — C'est une erreur; il n'y eut jamais de moines à Château-Vert, qui n'était pas une abbaye, mais un château-fort situé près de Mouy, à Hondainville. Ces *religieux* de Château-Vert sont tout simplement des soldats de la Ligue. Voir Graves : *Précis statistique du canton de Mouy.*

taire fut faicte en présence du maire et du docteur Lucain (Guillaume Luquin), superintendant des prises et rançons, se trouva l'original dudit discours italien, que le maire n'entendait pas et pria ledit docteur Lucain de le traduire en bon françois. De quoy ledit docteur s'excusa, disant qu'encore qu'il sceut bien parler le langage de Rome; toutesfois il ne le sçavoit pas approprier à la naïveté françoise. Si bien qu'on fut contraint le donner à un petit moine Romipete, etc. »

III.

« Le plus grand contentement que j'aye, est quand la voye m'est ouverte pour vous escrire; et combien que je sçache que le plus du temps c'est à coup perdu, pour la difficulté des passages, si est ce que les escrivant, ce m'est un plaisir infiny. Je devise avec vous sur le papier, nonobstant le malheur du temps, me faisant accroire qu'estes présents et bien aises d'estre gouvernez par celuy que sçavez vous estre ancien amy. En cette opinion, je me flatte, ou, pour mieux dire, m'enyvre, de sorte que je mets toutes mes fascheries sous pieds. Il n'est pas dit que tous nos contentements doivent estre tousjours véritables. On en reçoit quelquefois en songe. Mais pourquoy dy-je en songe, si tous mes plaisirs dépendent plus de l'imagination que de l'effet? C'est pourquoy la voix commune du peuple dit que nul n'est malheureux que celuy qui le pense estre. Je m'estime doncques heureux, vous escrivant, ores que pour l'empeschement des chemins, mes lettres ne vous soient rendues; sous une ferme asseurance que j'ay, qu'estes asseurez qu'il n'y a paresse ni oubliance en moy du devoir et amitié que je vous ay dès pieça vouée. A Dieu (2). »

---

(2) E. Pasquier : *Lettres;* liv. xv, lettre III. A Messieurs Loisel et Pithou. Pasquier dit aussi, dans une lettre au libraire Abel l'Angelier : « Quand verrez Messieurs Loisel et Pithou, je vous prie leur baiser les mains de ma part. » Liv. xv, lettre x. — M. Feugère (*Vie de Pasquier*, p. XXXVIII) parle d'une autre lettre aux deux amis, ainsi conçue : « Vostre Paris, car nostre je ne l'ose encore dire..... » Mais la lettre visée est adressée à M. de Sermoise. Liv. xv, lettre XIII.

IV.

Les trois amis n'étaient pas d'accord sur l'opportunité de cette mesure.

« Et me souvient, dit Loisel, de la dispute que nous eusmes lors ensemble (avec Pithou) sur ce qu'il me sembloit qu'il falloit attendre le retour de Messieurs de Tours pour restablir le Parlement; luy au contraire, qu'il valloit mieux pour le bien et repos de la ville et des officiers qui estoient presens que tout fust exécuté avant qu'ils arrivassent de Tours. Et son advis fust approuvé par Messieurs du Conseil (1). »

Pasquier écrivait à son fils, le 31 mars : « « Je vous discourroy maintenant quel ordre on a tenu pour le restablissement de la Justice, lequel a esté tout autre que celuy qui fut pratiqué sous le règne de Charles VII. Car le connestable de Richemont, ayant, au mois d'avril 1436, réduit la ville sous l'authorité du Roy son maistre, permit aux gens de Justice de continuer leurs charges, tout ainsy comme auparavant ; toutesfois ils furent, au mois de may, interdits par lettres patentes du Roy, jusques à ce que tous les conseillers, tant du Parlement tenu à Poitiers que Chambre des Comptes à Bourges, fussent arrivez : et ne leur fut la porte ouverte à l'exercice de leurs charges, que le 26 novembre ensuivant. Mais en cette réduction dernière, le Roy a voulu que chasqu'un, sans discontinuation, entrast en sa charge, tout ainsi comme si jamais nous n'eussions esté partialisez.

« La question n'est pas petite, de sçavoir laquelle des deux voyes a esté la plus politique ; et y a prou de subject pour exercer les beaux esprits d'une part et d'autre. Quant à moy, je suis pour la dernière. La première nourrissoit, en cette nouvelle reconciliation, je ne sçay quoy de division, et faisoit faire une forme d'amende honorable à ceux qui, en la reddition de leur ville, n'avoient douté d'exposer leurs vies pour réparer les fautes qui s'estoient passées, et rendre le Roy du tout maistre contre les Bourguignons et les Anglais. En la dernière, tout ainsi que

---

(1) Loisel : *Vie de Pithou*, p. 271.

dès le premier abord, le Roy et le peuple se sont recognus avec un contentement réciproque, sans se ressentir des choses passées; aussi estoit-il bien raisonnable que la justice y eust part, et qu'entrants dedans Paris nous fussions tous reconciliez les uns avec les autres, sans respit. Chacun de nous se doit diversement glorifier, avec toute humilité, d'avoir fidellement servy son Roy : celuy qui estoit réfugié à Tours, de l'avoir fait régner pendant les troubles au milieu de sa justice l'espace de cinq ans entiers, chose qui a dedans les ronses et espines aplany une belle voye à sa prospérité; l'autre, qui estoit demeuré dedans Paris, d'avoir moyenné que désormais il règnera, si Dieu plaist, avec toute magnificence et splendeur. Partant, quand nous commencerons de nous recognoistre en nos compagnies, il faut que notre absence de cinq ans soit réputée, du jour au lendemain, comme une présence, sans y apporter esbahissement ou reproche (1). »

Pierre de l'Estoile rapporte ainsi les faits : « Le samedi 26, le Roy promit à Messieurs du Parlement de Paris leur restablissement nonobstant l'opposition de ceux qui l'importunaient d'attendre le Parlement de Tours, auxquels il fit la response courte, mais bien à propos. Ceux de Tours, leur dit-il, ont fait leurs affaires, et ceux de Paris ont fait les miennes (2). »

V.

Le musée de Beauvais possède une bonne copie du portrait d'Antoine Loisel, conservé dans la famille Ledoux de Montroy, qui descend de l'illustre jurisconsulte (1).

Dans un des angles supérieurs, à gauche, on lit cette inscription : *Anton. Loisel. Bellov. obiit Lutet.* 28 *april* 1617. *nat.*

---

(1) Pasquier : *Lettres;* liv. XVI, lettre II A Théodore Pasquier, son fils aîné.

(2) *Mémoires-Journaux*, t. I, deuxième partie, p. 220.

(3) Cette copie a été faite et donnée, en 1846, par Mme Aimé Champollion-Figeac, fille de M. Grau de Saint-Vincent, directeur de la Manufacture de tapisseries.

81 *ann.* (1). A droite, on voit un écusson sur lequel est représentée une colombe tenant dans son bec une branche d'olivier, avec cette devise : *Pacis prænuncius ales* (2).

Loisel avait en effet obtenu de Henri III des lettres de noblesse qui furent confirmées par Henri IV. « Il requit, dit Claude Joly, un annoblissement par un placet qu'il en présenta, qui luy fut très volontiers accordé, les lettres gratuitement scellées et enterinées avec toutes les faveurs qu'on sçauroit desirer. Et mesme toutes les noblesses octroyées depuis vingt ans ayans esté revocquées par le roy Henry IV, il obtint déclaration particulière que la sienne n'y estoit point comprise. Aussi estoit-elle bien deue à ses services, et l'estimoit pour cela davantage, se souvenant fort bien du dire de Solon, qu'il escrivit luy mesme quelque part sous une coppie de ses Lettres : *Pulchrius multo est parari quàm creari nobilem* (3). »

Dans la généalogie de sa famille, Loisel nous apprend que ses frères furent aussi anoblis pour leurs services, et ajoute : « Ce que je ne dis point par vanité, ny pour gloire que nous nous en devions attribuer, ne faisant pas moins de compte de ceux qui se sont maintenus en leurs premiers et simples qualitez et fortunes : mais pour en louer Dieu et donner exemple à ceux qui viendront après nous de ne point forligner ou souiller l'honneur que leurs ancêtres ont acquis (4). »

Le musée possède aussi une belle pierre commémorative de

---

(1) Cette inscription, mise après coup, ne nous apprend rien sur la date du portrait, mais tout semble indiquer qu'il a été exécuté vers 1595

(2) Elle est imitée d'Ovide : *Lucis prœnuntius ales.* — En choisissant ses armoiries, Loisel (*ales*) avait voulu rappeler comment il avait rempli ses fonctions d'avocat-général en la chambre de Guyenne (*a*). On a vu qu'il se montra fidèle à sa devise en intervenant dans la reddition de Paris et de Beauvais.

(3) *Vie de M. Antoine Loisel*, p. XXVII, XXVIII.

(4) *Mémoires du Beauvaisis*, p. 218.

(*a*) On lit dans son épitaphe, composée par lui-même :

Jussitiæ ac pacis præconem Aquitaniæ et Urbi.

plusieurs membres de la famille Loisel (1). L'écusson est à *la bande d'olivier, accostée en chef de trois merlettes et en pointe de trois croix ou joyaux.*

VI.

Cette pièce intéressante a été trouvée à Abbeville, dans le lit de la Somme, près le Pont-Rouge. Elle a été offerte au musée de Sèvres par M. Boucher de Perthes, en 1843.

MM. Brongniart et Riocreux en donnent la description suivante :

N° 3090. — Bouteille plate en forme de bidon (musée céram., pl. XLVII, fig. 12). Sur chacune de ses faces l'écu de France avec inscriptions en lettres gothiques, dont l'une montre visiblement les mots CHARLE ROY. Cette appellation, jointe à la forme des lettres et au style de l'écu, semblerait indiquer le temps de Charles VIII; et les nuances bleuâtres conservées sur quelques parties du vernis, qui est sensiblement altéré par suite du séjour sous l'eau, porteraient à reconnaître dans cette pièce un échantillon des poteries azurées de Beauvais, mentionnées dans le Pantagruel de Rabelais. — Hauteur : 0.27; largeur : 0.20 (2).

La seconde inscription n'avait pu être lue par les deux savants. Il y a quelques années, M. Milet, chef de la fabrication, est parvenu, non sans peine, à la déchiffrer et a trouvé ces mots : ANTHOINE LOISEL. Cette bouteille ne date donc pas, comme on le pensait, de Charles VIII, mais de Charles IX. Elle a appartenu à Loisel et a été certainement fabriquée pour lui à « Savegnies, où se fait une partie des pots de terre dont non seulement la France, mais aussi l'Angleterre, les Pays-Bas et autres voisins

(1) « Elle provient de la Basse-Œuvre et a été donnée par M. Edmond de La Chaise. » Catalogue n° 252. — Claude Joly dit qu'elle fût primitivement placée dans l'église des Cordeliers, où se trouvait la sépulture de la famille, et que l'inscription a été composée par Antoine Loisel.

(2) *Description méthodique du musée céramique de la manufacture de Sèvres;* 1845, in-4°, p. 244.

sont fournis ; et où l'on dit qu'il se trouve de la terre propre à estancher le sang, comme de la sigillée ou lemnienne (1). »

VII.

En 1557, Loisel — il avait alors vingt et un ans — suivait les leçons de Cujas, à Valence. Il logeait chez le bailli de l'évêque, « lequel le desiroit pour gendre d'une sienne fille unique, comme aussi avoit fait son hoste de Cahors (2) : mais il pensoit dès lors en luy mesme que le port d'une femme de ces quartiers là seroit bien cher et qu'il n'y avoit pas esté envoyé pour se marier. »

Reçu avocat en 1560, il vint passer quelque temps à Beauvais, chez son frère aîné, élu de la ville, puis il alla à Senlis, chez son second frère, Philippe, lieutenant-général. Ce dernier voulut le retenir près de lui et lui parla « du meilleur party de la ville. » Mais Antoine, « qui ne se sentoit pas en son eau, » préféra se fixer à Paris, où son ami, Pierre Pithou, venait d'arriver. Il suivit assidûment les audiences, cependant personne ne l'employait « ores qu'il lui semblast qu'il eût aussi bien fait que beaucoup d'autres. » Il entra alors chez un procureur nommé Jérôme Blanchard, « à la charge qu'il luy bailleroit des causes à plaider. »

En février 1563, il plaidait sa première cause. « Il n'en eust pas plustôt plaidé trois, que M. du Mesnil, advocat du Roy, auquel il en avoit communiqué au parquet, jettant l'œil sur luy, luy fit parler et luy parla à luy mesme du mariage de Damoiselle Marie Goulas, sa niepce, de laquelle il estoit tuteur, M. Léonard Goulas, advocat en Parlement, son père, estant décédé un an y avoit, et Philippes du Mesnil, sa mère, longtemps

---

(1) Loisel : *Mémoires du Beauvaisis*, p. 18. — Bernard Palissy dit aussi : « Il y a une espèce de terre en Beauvoisis que je cuide qu'en France n'y en a point de semblable..... » — Ziegler, dans ses *Etudes Céramiques*, dit que c'est la lecture de ce passage qui lui donna l'idée de venir établir un four à Voisinlieu

(2) En 1554, Loisel avait suivi Cujas, appelé à Cahors en remplacement de Gouvea.

auparavant : depuis lequel temps son oncle l'avoit tenue chez soy, comme son enfant, n'en ayant jamais eu. M. Ant. Loisel, qui n'avoit point encores pensé à se marier, lui fit response qu'il le remercioit bien humblement de l'honneur qu'il lui faisoit, et qu'il en escriroit à sa mère et à ses parens. Ce qu'il fit, mais en espérance de faire rompre par eux et non par luy, craignant ia disgrâce d'un advocat du Roy, qui peut grandement ès plaidoiries. Et de faict il leur fit entendre son intention : et néantmoins ils firent tellement le contraire, qu'au premier pourparler ils arrestèrent les articles, de sorte que les notaires mandez par eux estans venus, il fut réduit à ce poinct, qu'il luy fallut accorder tout ce qu'ils avoient trouvé bon ou faire tomber tout le mal-talent sur luy. En quoy il connut ce que l'on dit estre très véritable, que les mariages se font au Ciel (1); ayant esté comme contraint d'accorder ce qu'il ne vouloit point : ce fut le 2e jour de juillet 1563 (2). Elle luy apporta six mille livres pour tous biens de ses père et mère défuncts, M. l'advocat du Roy s'estant offert de lui donner cinq cens livres du sien, ou de faire les nopces. Il le pria de les faire, en quoy il receut et honneur et profit. Car M. du Mesnil fit bien les plus grands et honorables festins qu'il ait oncques veus depuis en nopces, y ayant invité tous Messieurs les présidens et gens du Roy, à fin de le faire connoistre à eux; ses principaux parens de Beauvais, Senlis, Paris, Pontoise et Chartres s'y estans trouvez, et plusieurs de leurs amis communs, la plus part la veille, le jour et le lendemain. Et se souvenoit, dit-il, que l'on disoit qu'il ne s'y mangea point de chair de boucherie, mais au lieu d'icelle toute venaison, ayant esté envoyées à M. l'advocat du Roy, vingt-deux bestes, tant cerfs que biches, chevreuls et sangliers.... (3). »

Marie Goulas fut enterrée dans l'église Saint-Jean-en-Grève. Loisel fit placer sur sa tombe l'épitaphe suivante :

Cy gist Damoiselle Marie Goulas, femme de M. Ant. Loisel,

---

(1) « Les mariages se font au ciel et se consomment en la terre. » *Institutes coutumières.* Livre I, tit. II, *Du mariage,* II.

(2) Le mariage eut lieu le 2 août.

(3) *Claude Joly,* p. XV.

Advocat, mere de XII enfans : quatre desquels decedez avant elle en aage d'innocence, l'ayans recueilly la haut; tous les autres suivans leur pere, fors une, religieuse de Font-Evrault, l'ont accompagnée céans et mise en terre pres de feu M. l'Advocat du Mesnil, son oncle et tuteur : décédée le XXII *jour d'aoust* M.D.XCV. *en l'an* LIII *de son aage* , XXXII. *de son mariage.*

VIII.

Jean Loisel mourut en 1556. Antoine, qui était alors à l'Université de Bourges, eut, dit-il, « quelque pressentiment de sa mort avant qu'il en fust adverty. » Il ne put venir à Beauvais que l'année suivante, pendant un voyage qu'il fit à Paris avec Cujas.

Catherine d'Auvergne mourut le 18 avril 1575, entourée de tous ses enfants et petits enfants, qu'une circonstance particulière avait appelés à Beauvais. Antoine seul, retenu à Alençon par ses fonctions (1), manquait à cette triste réunion. Pour adoucir sa douleur, il écrivit pour lui-même une *Consolation* où il raconte les émouvants détails de la scène d'adieux, à laquelle il n'avait pu assister :

« ..... Elle eut la plus belle et remarquable fin que l'on pust souhaiter : signamment en ce que la plus part de ses enfants et petits enfants estans espars en divers lieux, les uns demeurans à Paris, les autres à Senlis et ailleurs ; toutesfois ils se rencontrèrent ensemble à Beauvais le jour de son trespas, et y furent tous presens. Ce qui advint par le moyen de ce qu'un de leurs oncles ayant pris jour pour se remarier en secondes noces, au 18 du mesme mois d'avril, et les ayant invitez de s'y trouver, chacun s'y rendit dès la veille, auquel jour ils la furent tous saluer en son lict, qu'elle gardoit il y avoit longtemps à cause de l'infirmité de sa personne et de son aage (2). Et le lendemain comme ils estoient prests d'aller soupper aux nopces de leur oncle, estans revestus de leurs beaux habits, on leur vint dire

(1) Avocat de Monsieur, frère du Roi, en l'échiquier d'Alençon.

(2) Elle avait soixante-quinze ans.

en grande diligence qu'elle se portoit plus mal, qu'elle auroit demandé l'enhuilement et qu'ils eussent à se haster : ou s'estans tous rendus à l'entour de son lict, avec leurs belles et bonnes robbes, ils trouvèrent qu'elle ne parloit quasi plus, et sitost que l'enhuilement fut finy et les prières achevées, elle passa fort doucement et sans aucun effort. De sorte qu'il sembloit qu'elle eust attendu à mourir jusques à ce que tous ses enfants fussent presens, lesquels, au lieu d'aller aux nopces, furent retenus en une chambre pour prier Dieu pour elle, et les jours subsequens vacquèrent à son enterrement et services ordinaires..... (1). »

Loisel composa aussi cette double épitaphe :

Joan. Oiselii et Catharinæ Arverniæ
parentum, Epitaphium.

Absentis cui non licuit decorare parentis
Absenti exsequias, hœc, pia mater, habe.
Namque patris vicibus functam, matrisque benignæ
Præsens dum recolo natus, utrumque colo.
Æternum ergo boni, sanctique valete parentes,
Haud postrema urbis gloria Bellovacæ.

IX.

G. Hermant donne de curieux détails sur cette époque de la vie de Loisel :

« .....Etant entré dans son année climatérique en 1599, il fit un poëme qu'il intitula *Androclas Christianus sive Psalmus Climatericus*, et mit à la tête un passage de Julius Maternus Fermicus, qui dit que les Egyptiens ont donné le nom d'*Androclas* à cette année parce qu'elle mine toute la force et qu'elle détruit toute la substance des hommes. Cette crainte de la soixante-troisième année a été commune à M. Loisel avec l'empereur Auguste, qui eut tant de joie de l'avoir passée que le jour qu'il entra dans sa soixante-quatrième il s'en félicita lui-même dans une lettre qu'il en écrivit à son neveu. Mais comme ce pré-

---

(1) *Claude Joly*, p. XIX.

jugé de l'antiquité n'était fondé que sur l'opinion que l'on avait que le corps humain change de sept ans en sept ans, ce qui est contraire à l'expérience, on est revenu présentement de cette persuasion que M. Saumaise pardonne moins à Maternus, qui était mathématicien, qu'à Censorin, qui ne faisait profession que de grammaire. Et quoique M. Loisel craignit que sa soixante-troisième année lui fut funeste, il se contenta de s'adresser à Jésus-Christ par la prière pour lui demander son secours dans cette année climatérique, et ne suivit pas le conseil de Marsile Ficin, qui dit que, quand on approche de chaque septième année de sa vie, on prenne grand soin de consulter un astrologue pour apprendre de lui l'étoile qui peut être favorable à la prorogation de la vie et de s'adresser aussi à un médecin. On peut vieillir sans cette observation scrupuleuse, pour ne pas dire superstitieuse, et la crainte de M. Loisel ne produisit en lui que des sentiments de piété (1). C'est ce qu'il fit voir par un autre petit poëme qu'il composa l'année suivante, intitulé *Psalmus Metaclimatericus,* où il paraît que son dessein était de se retirer tout à fait des affaires du Palais pour s'appliquer uniquement à Dieu et à son salut (2). »

En 1591, Pasquier, réfugié à Tours, ruiné par la Ligue, pleurant sa femme et son fils aîné, morts victimes de la guerre civile, et désespérant de l'avenir de sa patrie, avait salué comme une délivrance la venue de l'année redoutable :

Je te salue, ô an climatérique
Que la nature ingénieuse a fait
De sept fois neuf, nombre le plus parfait,
An de mes maux but et ressource unique.

Si de nos jours la fin se prognostique
Par ta venue, et que le neuf fois sept
Produise en nous ce merveilleux effect,
Brave je fay à mes malheurs la nique.

---

(1) Il nous semble que Loisel, qui s'occupait beaucoup de médecine, dût aussi faire usage de quelques-unes des recettes qu'il avait recueillies. — Voir l'Appendice, X.

(2) *Histoire manuscrite de Beauvais.* (Bibliothèque Nationale.)

Vien hardiment, vien, désirée mort,
De ma tourmente et orage le port,
Par toy mon ame est jusqu'au ciel ravie.

Fay-moy quitter ce monde passager,
Fay-moy, mignonne, avecque Dieu loger :
Fay qu'en mourant je retrouve ma vie (1).

X.

Le grand oncle de Loisel, Maître Jean *Avis,* ainsi nommé « selon ce qu'on tournoit lors les surnoms en latin, » était un médecin de grande réputation (2). Réputation bien méritée, puisqu'il possédait le secret, aujourd'hui perdu, de guérir par sa seule présence. C'est du moins ce que nous apprend une tapisserie du temps (3).

Le malade s'écrie :

Quand je voy Maistre Jean Avis,
Je n'ay ni fiebvre ni frisson.

Et Avis de répondre :

Gueri estes à mon advis
Puisque vous trouvez le vin bon.

En sortant du collège de Presles, Antoine désirait aussi étudier la médecine, « y sentant quelque inclination, » et suivre l'exemple de son grand-oncle (4). « Mais, raconte-t-il, mon père ne le voulut pas, disant qu'outre le danger auquel les médecins sont contrains de s'exposer de jour en jour, un médecin

---

(1) *Jeux poétiques*, t. II, col. 894.

(2) Il fut attaché à la personne des rois Louis XII et François Ier. Ce dernier le nomma administrateur de la maladrerie de Saint-Lazare de Beauvais.

(3) *Mémoires du Beauvaisis*, p. 215.

(4) « La réputation de Jean Avis fut si grande qu'elle avait inspiré à Antoine Loisel le désir d'être médecin et un goût pour la médecine qu'il conserva toute sa vie. » Eloy : *Dictionnaire historique de médecine.*

ne pouvoit être que médecin, au lieu qu'un advocat pouvoit devenir président et chancelier, adjoustant qu'il l'eust esté, si on l'eust fait estudier : ce qu'il disoit pour me donner courage..... Je me souviens aussi que lorsque mon pere m'anena premierement à Paris (1), voyant que je m'amusois à regarder ceux qui alloient sur des mules, et le trouvois estrange, pour ce que je n'en avois jamais veu, il me dit que si j'estois homme de bien j'irois, Dieu aidant, quelque jour comme eux (2). »

Il s'inclina devant la volonté paternelle et partit pour Toulouse, où il suivit les leçons de Cujas, « lequel fut cause qu'il ne quitta point la science du droict dont les autres docteurs le degoustoient à cause de leurs barbaries. » Mais il garda toujours sa passion pour la médecine. Il a laissé des extraits de Galien, d'Hippocrate, de Celse, etc., et des recueils de divers proverbes de santé. « Il a aussi réuni, dans l'ordre de ses propres observations, de nombreuses recettes contre les maux les plus variés, depuis la peste jusqu'au mal de dents, sans oublier cette fameuse *panacée universelle*, qu'on cherchait alors de bonne foi, comme la pierre philosophale (3). »

En voici deux, relevées par M. Demasure dans le manuscrit conservé à la Bibliothèque Nationale (4) :

« *Remède pour ayder à ung malade abandonné des médecins pour avoir esté trop longtemps à la diette.*

« Prenez une quantité d'œufs fraiz et en ostez la glaire et le battez bien fort, mouillez toute la personne de la dite glaire, la frottant toujours avec la main. La glaire entrera tout en la chair du malade et luy donnera substance de sorte que cela le fera retourner en santé. Après que tu l'auras faict bien frotter, faiz

(1) Son père l'avait d'abord envoyé aux « petites escholes » de la ville, de 1543 à 1546, puis au collège que venait de fonder le chanoine Nicolas Pastour. En 1549, il le conduisit à Paris, au collège de Presles, dont Ramus était alors principal. On sait que ce grand savant devint l'ami de Loisel et le nomma son exécuteur testamentaire. — Voir Waddington : *Vie de Ramus*, p. 328, 336.

(2) *Claude Joly*, p. VIII.

(3) A. Demasure : *Antoine Loisel et son temps*, p. 9.

(4) *Ib.* : Notes et documents, p. 59.

la porter au lict, et tu verras qu'à raison de la substance de la glaire qu'elle aura prise, remonstera à prendre appétit. »

Pour la colique passion (de miserere) :

Oraison.

(Elle guary aussy la fiebvre tierce).

« Glorieuse Vierge, mère de Dieu et mère des martyrs, veuillez renvoier *la marry* de N..., et le remettre à sa place et lieu propre et endroit, et lui rendez la santé de son corps et guarison de la personne; pour icelluy patient pour lequel nous dirons quinze fois *Pater noster* et quinze fois *Ave Maria*. Au nom du Père et du Fils et du Benoist Sainct Esprit.

« Il faut par trois fois dire la dicte oraison et les *Pater noster* et *Ave Maria*. Chose esprouvée par plusieurs fois. »

XI.

« Je receu samedy dernier six lignes de vous qui m'apportèrent un singulier plaisir, non seulement pour venir de vostre part, mais aussi d'autant que je m'apperceu par elles d'un grand amandement de vostre vie, estans escrites, non de ceste lettre farouche qui ne se pouvoit apprivoiser de mes yeux, ains bien moulée et legible : qui me fait juger qu'il y avoit par cy-devant de la malice en vous, digne d'une animadversion exemplaire (1). Et neantmoins, dedans ce contentement, j'ay trouvé beaucoup de mescontentement, dont je ne vous puis excuser, quand en peu de paroles non seulement m'admonestez, ains conjurez de mon brief retour en vostre bonne ville de Paris. Vray Dieu! quel mal vous ay-je faict, pour lequel soyez maintenant devenu ennemy de mon aise! Permettez-moy, je vous prie, de reprendre aucunement mon haleine pour me reposer de ceste longue course que j'ay faicte par le passé. J'ay une maxime générale en moy, d'aimer mes amis pour l'amour d'eux, non de moy; et ores que

---

(1) Pasquier badine : il savait fort bien pourquoi l'écriture de son ami n'était pas toujours « moulée et legible. » Loisel se plaignait souvent

de ses yeux
Qui plus que de coutume étaient fort *chassieux.*
(*Epitre* à Pasquier.)

leur presence me soit infiniment agreable, si est-ce qu'en quelque lieu qu'ils habitent, je suis très content, moyennant que je sçache qu'ils soient contents. Je sçay bien que doutez de mon aage, comme d'une vieille paroy affessée, et que s'il advenoit icy fortune de moy, je serois eslongné des médecins pour me secourir. Contre cette crainte, j'ay trouvé un mitridat, dont je vous diray les ingredients. Premièrement, estant composé de corps et d'esprit qui ont, selon les loix de vos médecins, de grandes correspondances, aussi donne-je ordre de les faire fraterniser ensemblement, estant peu de la nourriture du corps si elle n'est accompagnée des aliments de l'esprit, bons et sortables. Sur cette proposition je bastis toutes mes actions. Bon feu en ma chambre, exercice de corps modéré, bonnes viandes, table sans appareil; voire que je fais gloire que ceux qui me font l'honneur de venir prendre un mauvais diner chez moi ayent cognoissance de mon honneste espargne, qui fait partie de mon revenu : je dis par exprès honneste d'autant que je ne veux qu'il y ait du taquin ou faquin. Je vis en un repos d'esprit non embarassé d'affaires, non controollé d'autre que de moy; ne lisant aux visages de mes commensaux un mescontentement, jaçoit qu'ils se taisent : eslongné de toutes nouvelles, bonnes ou mauvaises, qui tyranissent ordinairement nos esprits. Je vous prie doncques de ne me plus solliciter de mon retour, que je sçauroy fort bien minuter, quand l'envie m'en prendra. Car dès lors si je demeurois icy davantage, ce me seroit une penitence, et epouserois une prison au milieu des champs. A Dieu. Du Chastelet en Brie, ce premier octobre 1605 (1). »

XII.

« Je vous supplie me dire si j'avois tort, quand par mes lettres dernieres je couchois entre mes heurs, d'estre en ces champs eslongné de toutes nouvelles, tant bonnes que mau-

---

(1) E. Pasquier : *Lettres*, liv. XIX, lettre VIII. A Monsieur Loisel. — Dans une autre lettre à son ami, il explique « comment il s'est rendu solitaire pour conserver sa santé. » Liv. XIX, lettre IX.

voises, lesquelles j'estimois estre indifferemment tyrans de la tranquillité de nos ames. Croyez que j'en fais maintenant l'expérience à bonnes enseignes : car je n'eus oncques nouvelles si agréables que les vostres, ne qui m'ayent tant navré le cœur, pour me voir sur le point de vous perdre ; et vous perdant, je suis par mesme moyen perdu, estant desormais privé de vostre douce conversation, unique et singuliere ressource de toutes mes disconvenues. Vous me direz que la résolution n'en est encores par vous prise et que balancez entre le ouy et le nenny, par le poeme que m'avez envoyé; et je vous dy que c'est un jeu de vostre plume, qui montre y avoir encores en vostre esprit assez d'huile, pour entreprendre la charge qui vous est offerte par le Roy. Et neantmoins si m'en demandez mon advis, combien que je soye juge recusable en cette cause, pour l'interest particulier que je recevray de vostre absence, si est-ce que, sans y penser, j'ay donné un arrest contre moy par mes autres lettres, par lesquelles je vous escrivois, qu'ores que je ne desirasse rien tant que le presence de mes amis, toutes fois qu'en quelque lieu qu'ils demeurassent j'estois content, moyennant que je fusse asseuré de leur aise et contentement : et ce d'autant que je les aimois pour l'amour d'eux, non de moy. Mais qu'est-il besoin d'advis en une chose à laquelle estes forcé par les astres? *Fata ducunt volentes, trahunt nolentes* (1). Une commission inespérée, un président Molé, vostre ancien et intime amy, qui ne pouvoit souhaiter un plus fidelle Achate que vous, ni le Roy, ni Messieurs du Conseil d'Estat, homme plus propre que celuy qui avoit esté employé par cy-devant tant d'années en pareilles commissions : consentement de messieurs vos enfants, qui non seulement en sont d'advis ains vous y portent : avec tout cela, que Dieu se soit mis de la partie pour le vous conseiller en vostre dormant. Tels songes n'ont accoustumé de se loger qu'ès ames nettes, telles que la vostre, ès actes qui importent le plus. Et pour cette cause, furent appelez oracles par Macrobe, mot transplanté par Erasme dedans nos Evangelistes, ès lieux où il est parlé du songe de sainct Joseph et de celuy des trois Mages. Adjoustez

(1) Pasquier ne cite pas exactement le vers de Sénèque :

Ducunt volentem fata, nolentem trahunt.

que serez un instrument necessaire et servirez de fanal à tous ces voyageurs Argonautes, pour avoir jà par plusieurs années passé le destroit de cette navigation. Conclusion : entre la charge qu'on vous presente et celle qu'exercez au Palais, il y a autant de difference comme du jour à la nuit, et serez en plein midy un aveugle de vous en vouloir excuser; mesme que serez en cette commission un procureur général du Roy, c'est-à-dire un autre vieux hercule Gaulois, pour terrasser les monstres au païs où elle s'executera. Mais il y a danger de mort en l'ancienneté de vostre aage, aussi y a-t-il en vostre president qui a passé son année climattérique, et neantmoins ne doute de s'y exposer. Et quand il plairoit à Dieu de disposer de vostre personne, on pourroit dire de vous ce que disoit un ancien empereur : *Stantem imperatorem mori oportere* (1). Ou bien, comme dit l'Italien : *Un bel morir tuta la vita honora*. Quel plus grand fruit et honneur pouvez-vous recueillir de vostre vie, que mourir en une si honorable charge? Les soixante et dix-sept ans de Monsieur le Connestable de Montmorency ne l'empescherent de se trouver armé de haut appareil et commander pour le service de Dieu et de son Roy, en la bataille de Sainct Denis, où il receut le coup de la mort. Une chose principalement desire-je, que comme en vostre ancienne commission vous aviez pour confrere feu Monsieur nostre bon amy Pithou, qui vous estoit un autre Pirithoüs, et vous son Thésée; aussi en celle-cy Dieu vous en fasse renaistre un autre. Vous me direz que je vous donne icy tout autre conseil, que celuy dont j'use pour moy, et employerez pour toutes pieces à cet effect les lettres que je vous escrivis nagueres (2). Les vous escrivant, je parlois de moy, comme de celuy qui s'est retiré de toutes affaires publiques : et je vous escry maintenant comme à celuy que je voy y estre encores plongé. A Dieu. Du Chastelet en Brie, ce cinquiesme de novembre 1605 (3). »

---

(1) Suétone : *Vie de Vespasien*, c. XXIV.

(2) Voir l'Appendice, XI.

(3) E. Pasquier : *Lettres*; liv. XIX, lettre X. A Monsieur Loisel.

XIII.

Ce petit buste, ainsi que le portrait dont nous avons parlé plus haut, appartient actuellement à M. le comte Raoul d'Hérouville, lieutenant au 13e dragons, qui a épousé Mlle Marie de de Montroy.

Il est en cire rouge foncé; les yeux sont en émail. Une sorte de cravate, en étoffe jaune, entoure le cou; une draperie rouge couvre les épaules. — Hauteur : 0.23.

Malgré la décrépitude du visage, nous croyons qu'il a été exécuté du vivant de Loisel. A cette époque, on faisait souvent des bustes après décès, mais ils étaient généralement en cire colorée et de grandeur naturelle; on moulait le masque sur le visage même. Malherbe, dans une lettre du 26 juin 1610 à Peiresc, nous donne, sur l'effigie mortuaire d'Henri IV et sur le concours d'artistes dont elle fut l'objet, les plus précieux renseignements : « Il se fit deux effigies par commandement : Duprez en fit l'une, et Grenoble l'autre; il s'en fit une troisième par M. Bourdin d'Orléans, qui le voulut faire de tête, sans en être prié; celle de Grenoble l'emporta, pour ce qu'il eut des amis; elle ressembloit fort à la vérité, mais elle étoit trop rouge et étoit faite en poupée du Palais. Celle de Duprez, au dire de tout le monde, étoit parfaite; je fus pour la voir, mais elle étoit déjà rendue. Je vis celle de Bourdin qui n'étoit point mal : cette effigie fut vêtue d'un pourpoint de satin cramoisi rouge, d'une robe de velours violet fleurdelisé, les semelles de cramoisi rouge, etc. »

Le buste de Loisel, qui est très remarquable, est probablement l'œuvre d'un des artistes cités par Malherbe.

Quelques années plus tard, sous Louis XIV, Antoine Benoist « trouva le secret de former sur le visage des personnes vivantes, même les plus belles et les plus délicates, et sans aucun risque ni pour la santé, ni pour la beauté, des moules dans lesquels il fondait des masques de cire auxquels il donnait une espèce de vie par des couleurs et des yeux d'émail, imités d'après le naturel (1). » Quand il exécutait une effigie, il se réservait le droit

(1) *Dictionnaire des origines.*

de tirer un second exemplaire et en faisait un personnage complet revêtu d'habits conformes à la qualité de la personne représentée. Benoist put ainsi organiser un *Cercle* qui lui fit gagner une belle fortune (1). On en fabriqua une imitation en miniature dont parle ainsi le *Menagiana* : « En 1675, Mme de Tianges donna en étrennes une chambre toute dorée, grande comme une table à M. le duc du Maine. Au dessus de la porte il y avait en grosses lettres : *Chambre du sublime*. Au dedans, un lit et un balustre avec un grand fauteuil, dans lequel était assis M. le duc du Maine fait en cire fort ressemblant. Auprès de lui, M. de La Rochefoucauld, auquel il donnait des vers pour les examiner. Autour du fauteuil, M. de Marcillac et M. Bossuet, alors évêque de Condom. A l'autre bout de l'alcôve, Mme de Tianges et Mme de La Fayette lisaient des vers ensemble. Au dehors du balustre, Despréaux, avec une fourche, empêchait sept ou huit méchants poetes d'approcher; Racine était auprès de Despréaux, et un peu plus loin La Fontaine, auquel il faisait signe d'avancer. Toutes ces figures étaient de cire en petit, et chacun de ceux qu'elles représentaient avait donné la sienne. »

En 1770, un Allemand nommé Curtius exposa à Paris, au Palais-Royal et au boulevard du Temple, un cabinet de cire consacré aux grands hommes et aux scélérats, qui attira les curieux de l'Europe pendant plus de quarante ans. Aujourd'hui, Londres a le musée Tussaud et Berlin le Castan's Panopticum (2).

XIV.

Loisel fut enterré dans l'église Saint-Jean en Grève, à côté de sa femme et de son fils aîné. En 1609, il avait composé son épitaphe, ainsi conçue :

---

(1) « B*** s'enrichit à montrer dans un cercle des marionettes. » (La Bruyère : *Des Jugements*.) — Mme de Sévigné parle aussi d'Antoine Benoist. Il est l'auteur du médaillon en cire colorée de Louis XIV, conservé au musée de Versailles.

(2) Voir les curieux articles de M. Edouard Fournier : *Illustration* des 22 mars et 22 mai 1852.

Bellovaco genitum, Regina Lutètia ephebum
Excipit atque docet : summoque amandat habendum
Juris doctori, primi dein castra secutum
Militiamque fori, dîtat lare, conjuge, natis.
Consilio incautos dextrâque, et voce juvantem,
Privato ac plures resecantem in limine lites;
Rex patronorum regni suffecit honori,
Justitiæ ac pacis præconem Aquitaniæ et Urbi.
Ultima, Christe Deus, concede tibique, mihique
Tempora dependi : miseri ac miserere sepulti.

Mais son fils Guy la remplaça par une autre, dans laquelle il faisait aussi mention de sa mère et de son frère aîné :

C H R.
V. C. ANTONIO . LOISELLO . I C.
CVI. PRÆTER. EXIMIAM. IN. ECCLESIAR. PROCERUM.
AC PRIVATOR. CAVSIS. PER. ANN. LX. NAVATAM. OPERAM.
HOC. SINGVLARE. CONTIGIT. UT. A CHRISTIANISS. RR.
HENRICO. III. ET. HENRICO. MAGNO.
AD. REGIÆ. ADVOCATIONIS. MVNVS. ADSVMERETVR
PRIMVM. CVM. DELEGATIS. IN AQVIT. SENATORIB.
POSTEA. IN. IPSO. SENATV. AN. CHR. CIↃ. IↃ. XCIV.
VRBE. FELICITER. HISPANICA. FACTIONE. LIBERATA.
PATRI OMNI. ERVDITIONE
AC. VIRTVTE. PRÆSTANTI.
MARIÆ. GVLASIÆ.
MATRI. DVLCISS. ET. CARISS.
ANTONIO LOISELLO. FRATRI. OPTIMO.
AMPLISS. ORDINIS. SENATORI.
PRÆMATVRA. MORTE. SENATVI. SVISQ. RAPTO.
VIDVS LOISELLVS
EJVSDEM. ORD. SENATOR
.M. P.
OB. ANTONIVS. AN. CHR. CIↃ. IↃC. XVII.
ÆT. SVÆ LXXXI. M. II. D. XV.
MARIA. AN. CHR. M. D. XCV. ÆT. S. LIIII.
ANTONIUS. ANT. F. AN. CHR. M. DC. X. ÆT. S. XLI.
R. I. P.

XV.

« De la nombreuse postérité de Loisel, dit M. Dupont-White (1), il n'est resté aucun héritier mâle (2).

« Antoine, fils du célèbre avocat, laissa trois enfants, deux filles et un fils né posthume. L'aînée épousa un sieur Du Tremblay, contrôleur général des ponts et chaussées de France. La seconde, Christine Loisel, femme de M. Pithou (3), conseiller au Parlement, maria ses deux filles : l'une au marquis de Montande, l'autre au marquis de Villegagnon en Brie. Quant au fils posthume, Antoine Loisel, conseiller au Parlement, il eut trois filles : Anne, Marie et Elisabeth Loisel. Marie est morte sans enfants, faisant à chacune de ses sœurs près de 500,000 livres. Anne Loisel a épousé le sieur François Phelippeaux, seigneur d'Herbaut, conseiller au Parlement; et Elisabeth Loisel, Charles de L'Aubespine, marquis de Châteauneuf.

« A Beauvais, la descendance par les femmes d'Antoine Loisel se trouve représentée aujourd'hui (en 1847) : en ligne directe, par MM. Borel de Brétizel et de Regnonval de Courcelles; en ligne collatérale, par MM. Auxcousteaux, de Malinguehen, de Regnonval (deux alliances), Borel, Danse Michel, Fombert, Mme d'Héricourt née Ticquet, MM. Ledoux de Montroy, Vigneron d'Heucqueville, Mlle Evrard de Vadancourt. »

---

(1) *Notice* lue au Comité archéologique de Beauvais, 1847.

(2) Le député de Vannes ne pouvait donc descendre que d'un des frères de Loisel. Nous penserions plutôt qu'il descendait des Loisel de Bretagne. Ceux de Beauvais, dit Claude Joly, « pourroient bien en estre sortis. » (*Vie de Loisel*, p. LXXVII.)

(3) Le texte porte *Piton*, mais il faut évidemment lire Pithou : « ....Par lequel mariage les familles des Pithous et Loisels ont contracté l'alliance, dont l'estroite amitié qui estoit depuis fort longtemps entre eux avoit esté le présage et l'augure. »
(Claude Joly : *Liste des avdocats de l'année 1599*, p. 608.)

XVI.

« Eusèbe dé Laurière entend avec L'Hommeau : *La volonté du Roi vaut Loi.* Les auteurs des *Maximes du Droit public français,* dans un chapitre consacré spécialement à l'examen de cet adage, ont accumulé une foule de citations de notre ancien droit politique qui prouvent, jusqu'à l'évidence, que Laurière a mal compris Loisel, et que les Institutes, résumant en ce point notre vieille et libre jurisprudence, ont voulu dire que *la loi est la volonté du roi,* et non point que *la volonté du roi doive être acceptée comme une loi,* maxime odieuse et dont ne se seraient point accommodés nos pères qui ne pouvaient souffrir la tyrannie (1). Nos rois eux mêmes, jusqu'à Louis XIV, ont résisté à cette maxime impie. « La première loy du souverain, disait Henri IV, est de les observer toutes, et il a lui-même deux souverains : *Dieu et la loy.* (*Mémoires* de Sully.) « La France est gouvernée par monarchie, mais ce n'est pas une monarchie absolue ; elle est gouvernée *par certaines lois.* » (Guy Coquille.) « Le Roy ne veut rien contre les lois et ordonnances du royaume, » disait le chancelier de L'Hopital au lit de justice tenu à Bordeaux le 11 avril 1564..... « Madame, cela est impossible, *la loi ne le permet pas,* » répondit à Anne d'Autriche le chancelier Séguier.....

« Après cela, si quelques rois ont violé les lois et se sont parfois mis au-dessus, c'est un *abus,* mais ce n'est pas la *régle* telle que Loisel a voulu la constater et la proclamer (2). »

---

(1) Témoin le fameux quatrain de Pibrac :

Je hais ces mots de *puissance absolue,*
De *plein pouvoir,* de *propre mouvement.*
Aux saints décrets ils ont premièrement
Puis à nos lois la puissance tollue.

(2) Dupin et Laboulaye : *Institutes coutumières.* I, p. 26, 27, 28.

SECTION DES SCIENCES.

SUR L'ORIGINE

DES

SOURCES FERRUGINEUSES.

L'origine des sources ferrugineuses peut être rattachée à deux catégories de phénomènes complètement distincts. La première comprend les réactions chimiques s'opérant dans les crevasses du sol, souvent à de grandes profondeurs, réactions qui donnent naissance aux sources d'eaux dites minérales. Dans la seconde, la dissolution du fer s'opère grâce à l'intervention des matières organiques, et le théâtre de la réaction est la couche superficielle du sol où ces substances sont abondamment répandues.

Je m'occuperai seulement de ce dernier cas. Dans nos pays de plaines il est bien rare de rencontrer des effets actuels de l'énergie souterraine cachée sous nos pas.

L'expérience vulgaire nous apprend que l'oxyde de fer, connue sous le nom de rouille, ronge les substances organiques, surtou celles d'origine végétale. L'expression est certainement incorrecte, mais le fait est exact, et nous allons bientôt voir quel est l'enchaînement des phénomènes.

Prise en bloc, cette action chimique revient à une oxydation de la substance organique par l'intermédiaire de l'oxyde métallique, absolument comme dans la fabrication de l'acide sulfu-

rique les acides hypoüitriques et nitreux servent à transporter l'oxygène de l'air sur la molécule d'acide sulfureux.

Pour éclairer la question, j'ai mélangé intimement de la rouille avec de l'amidon; le tout fut enfermé dans un sac en toile à trame serrée et plongé un instant dans l'eau bouillante, afin d'exfolier l'amidon et de former une pâte intime avec l'oxyde de fer.

Le nouet, ainsi constitué, fut abandonné au fond d'un vase ouvert contenant de l'eau. Au bout d'un ou deux jours de macération, l'action chimique se déclare : l'eau renferme, en dissolution, du carbonate de fer qui vient s'oxyder à la surface, qui se revêt de couleurs irisées et prend uu goût styptique. En même temps on voit se former au fond du vase un dépôt ocracé, floconeux, très-léger. Il est facile de constater que ce dépôt est de même constitution que celui de même apparence que l'on rencontre fréquemment, et parfois en énorme quantité, dans nos sources ferrugineuses. Bersélius a montré que ces substances sont formées d'oxyde de fer combiné avec deux acides auxquels il a donné le nom d'acides crénique et apocrénique. L'action est plus rapide si on acidule l'eau avec de l'eau de seltz, l'acide carbonique dissolvant le carbonate de fer et peut-être aussi les crénate et apocrénate.

Si l'on sépare ces derniers corps et qu'on les conserve sous l'eau dans un flacon ouvert, on ne tarde pas à les voir s'altérer : le dépôt s'affaisse, noircit, se dégage de l'acide carbonique et se transforme en carbonate de protoxyde de fer. Celui-ci subit égament et concurremment une réoxydation et passe à l'état de sesquioxyde de fer hydraté, sa forme primitive.

On voit facilement par ce qui précède quel est le mécanisme des réactions chimiques qui interviennent. Si l'action réductice prédomine, c'est-à-dire si la cellulose se trouve en excès, il y a réduction du sesquioxyde à l'état de composés ferreux, carbonate, crénate, apocrénate; les acides de ces deux derniers sels étant des produits d'oxydation de la cellulose, aux dépens de l'oxygène du sesquioxyde, oxydation qui fournit également l'acide carbonique.

Si l'action oxydante l'emporte, le carbonate est décomposé; l'oxyde ferreux ramené à l'état d'oxyde ferrique, lequel, réagissant sur les acides organiques, continue son action destructive Après une série d'oxydations du fer et de réduction au contact de la molécule organique, celle-ci est totalement détruite, et le

résidu final est du carbonate de fer, qui ne tarde pas à se transformer lui-même.

Ainsi toute l'action pivote sur la réduction de l'oxyde ferrique en carbonate ferreux et sur l'instabilité de ce dernier.

Cela posé, nous allons pouvoir étudier avec fruit les phénomènes naturels.

Il n'est pas besoin de recherches bien longues pour constater que dans presque tous les terrains marécageux on trouve de l'eau chargée de fer. Rien n'est plus fréquent dans les tourbières que de trouver des ruisselets, des fossés entièrement comblés de dépôts de crénate, de carbonate, de sesquioxyde de fer, tandis que l'eau présente à sa surface un voile irisé que l'on serait porté à attribuer à de l'huile et qui est dû à une légère couche d'oxyde ferrique provenant de l'action de l'air sur le carbonate dissous. Bon nombre de sources ferrées descendent de coteaux boisés couverts d'humus.

Il est de toute évidence que le phénomène naturel suit exactement les mêmes phases que dans l'expérience précédemment citée : ici l'oxyde ferrique est fourni par le sol, qui en est presque partout abondamment pourvu, et la matière organique par le règne végétal.

Il y a un intérêt particulier à considérer de plus près le cas des tourbières, à cause de leur analogie avec les houillères. Dans ces marécages, les faibles courants d'eau qui les parcourent entraînent rapidement et déposent ensuite dans certaines parties de leurs cours ces légers dépôts ocracés, qui, en s'accumulant, finissent par former une couche de minerai d'épaisseur parfois notable. N'est-il pas extrêmement probable que les dépôts de carbonate de fer dans les houillères, notamment dans celles d'Angleterre, dont ils contribuent à la richesse métallurgique, n'ont pas d'autre origine ?

Un autre trait de ressemblance vient corroborer cette manière de voir : on a fréquemment constaté que le sous-sol des tourbières, les couches sur lesquelles reposent la houille, sont privés d'oxyde de fer, fait que l'on a attribué à tort à l'acte de la végétation et qui s'explique beaucoup plus facilement à l'aide de nos remarques, si l'on admet que les houillères ont été dans leur temps de formation de vastes tourbières.

Nous sommes ainsi amené à conclure à l'unité des moyens

d'action de la Nature aux époques antérieures et à la nôtre.

La formation des pyrites de fer dans ces mêmes stations est encore due à des actions semblables, mais plus compliquées, en ce sens qu'un des sels charriés par l'eau, le sulfate de chaux, est entré en cause. Tandis que l'oxyde ferrique est ramené à l'état de carbonate ferreux, le sulfate est réduit à l'état de sulfure. Ces deux nouveaux corps, réagissant l'un sur l'autre, donnent naissance à la pyrite ou bisulfure de fer.

S'il est très important de constater que les phénomènes naturels obéissent à des lois invariables, il est également très intéressant de rechercher les causes de cette permanence. Je crois qu'une des principales est la péridicité des phases par lesquelles ils passent fatalement, et qui, au bout d'un certain laps de temps, tend à rétablir les choses dans leur état primitif.

On connait la péridicité du carbone passant du monde minéral au monde organique, et réciproquement : elle est une des plus célèbres; les migrations de l'oxygène, l'azote, etc., ne le sont pas moins. Les oxydes de fer, dans le cas qui nous occupe, nous en fournissent un nouvel exemple. Enfin je signalerai, en terminant, celui de la pyrite.

Nous avons vu que sa formation résulte, à partir de l'origine, des réductions et réactions du sesquioxyde de fer et du sulfate de chaux. Si maintenant on abandonne dans de l'eau contenant du bicarbonate de chaux cette même pyrite, on verra se former du sesquioxyde de fer et du sulfate de chaux. C'est ce que l'on peut constater surabondammentt dans les ardoisières des environs d'Angers. Dans les excavations abandonnées, l'eau qui les remplit vient baigner à la fois des filons de pyrites et des schistes calcifères : l'air intervenant, il se produit un volumineux précipité de sesquioxyde ferrique, tandis que l'eau se sature de sulfate de chaux, qu'elle vient déposer sur les bords et les végétaux flottants sous forme d'amas cristallins. Ainsi se trouvent régénérés par une évolution absolument inverse les deux corps primitifs, qui, si l'occasion se présente, seront tout prêts à repasser par le même cycle de transformation.

N'y a-t-il pas là une analogie frappante avec le mécanisme des générations alternantes dans le monde animé?

E. PRÉAUBERT.

NOTE SUR LES VARIATIONS DE LA TEMPÉRATURE

Il y a quelques années, M. Ch. Sainte-Claire Deville annonçait à l'Académie des sciences qu'après avoir recueilli et coordonné les observations thermométriques d'un grand nombre d'années, il avait constaté que les grandes variations de la température se reproduisent périodiquement avec assez de régularité pour qu'on puisse les prévoir d'une manière, non pas absolue, mais presque certaine.

En supposant l'année divisée en 360 parties égales, soit en 12 mois de 30 jours, ce qui s'écarte peu de notre division, M. Sainte-Claire Deville a démontré que les variations de la température sont généralement plus accentuées tous les dix jours, et que ces variations prennent souvent le caractère de véritables perturbations, notamment vers le 10 de chaque mois, ou, pour être plus vrai, du 8 au 13.

Pour vérifier cette loi, j'ai disposé sur un tableau (V. la pl.) les courbes de température des années 1874, 1875 et 1876, d'après les observations que j'ai faites à Beauvais pendant cette période.

J'ai placé les trois années l'une au-dessous de l'autre, se correspondant mois par mois. La ligne supérieure de chaque année indique les variations de la température *maxima*, et la seconde ligne celles de la température *minima*.

Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce tableau pour constater la périodicité du phénomène constaté par M. Sainte-Claire Deville, périodicité appréciable surtout du 8 au 13 de chaque mois.

J'ajouterai que les grandes variations de la température sont généralement précédées d'une variation barométrique.

CH. CARON.

BUREAU

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE D'ARCHÉOLOGIE, SCIENCES ET ARTS

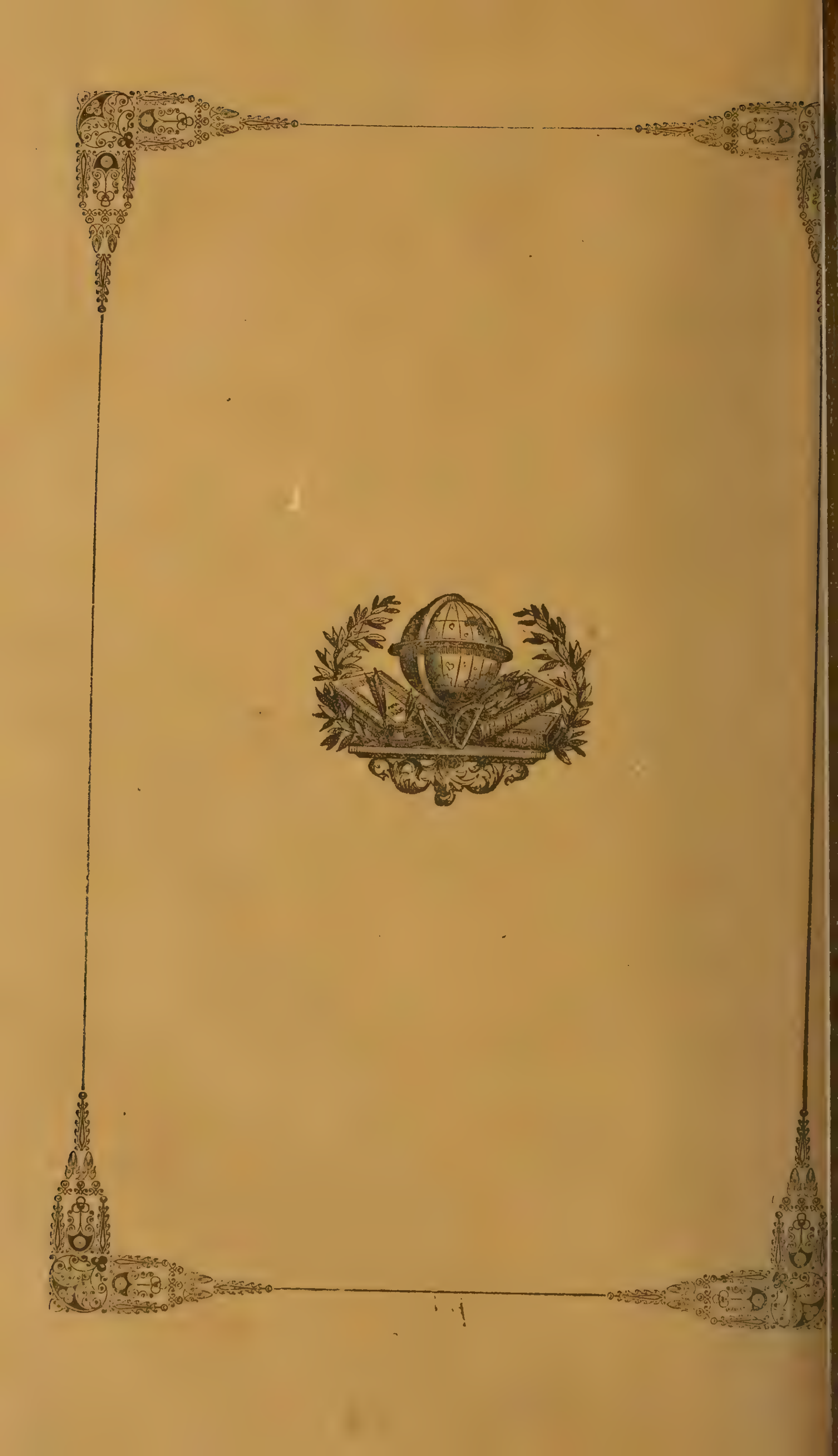
DU DÉPARTEMENT DE L'OISE

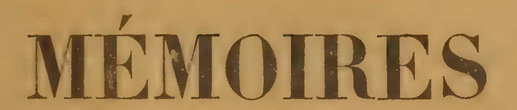
Pendant l'année 1880.

Président	M. CH. DELACOUR ✻.
Vice-Président pour la section d'Archéologie	M. l'abbé DELADREUE
Vice-Président pour la section des Sciences naturelles	M. CH. CARON.
Secrétaire général	M. QUESNOT.
Secrétaire pour la section d'Archéologie	M. FERDINAND CARON.
Secrétaire pour la section des Sciences naturelles	M. HENRI VUATRIN.
Trésorier	M. LANEL.
Bibliothécaire-Archiviste	M. ALF. LEHEC.
Bibliothécaire-adjoint	M. BARRÉ.
Conservateur du Musée	M. AL. DELAHERCHE.
Conservateurs-adjoints	M. CHARVET. M. l'abbé RENET.

LISTE DES MEMBRES ADMIS PENDANT L'ANNÉE 1880.

M. BARRAT, ancien Négociant à Beauvais.
M. BEAUVAIS, Architecte à Beauvais.
M. BELLOM, Ingénieur en chef à Beauvais.
M. DE BEAUVILLÉ (FÉLIX), Propriétaire à Montdidier.
M. DE CARRÈRE, Propriétaire à Beauvais.
M. JANET, Manufacturier à Beauvais.
M. MICHEL, ancien Ingénieur, à Beauvais.
M. THÉMÉ, Curé de la Cathédrale de Beauvais.





MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

d'Archéologie, Sciences & Arts

DU

DÉPARTEMENT DE L'OISE.

TOME XI.

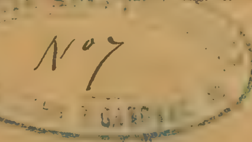
DEUXIÈME PARTIE.



BEAUVAIS,

Imprimerie de D. PERE, rue Saint-Jean.

1881.



HISTOIRE

DE

L'ABBAYE DE LANNOY

(ORDRE DE CITEAUX).

(Suite.)

CCXVII. — An 1218. — *Donation par Evrard Morath de la moitié de ses vignes de Goincourt.*

Ego Euvrardus Morath, civis Belvaci, notum facio universis presentibus et futuris, quod ego, pro salute anime mee, dedi in puram et perpetuam elemosinam ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, post decessum Eufemie uxoris mee, medietatem omnium vinearum mearum, quas habebam in territorio de Goincort. Hanc donationem feci, de assensu et beneplacito domini Deodati sacerdotis cognati mei et Thome Morath. Ut igitur ista donatio firma in posterum et inconcussa permaneat, presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno gracie millesimo cc° octavo decimo. Mense aprili.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 125.)

CCXVIII. — An 1218. — *Confirmation par Jean de Pierrepont, doyen de Beauvais, de la donation précédente.*

Johannes divina miseratione decanus Belvacensis, omnibus sancte matris ecclesie fidelibus eternam in Domino graciam et salutem.

Noverit universitas vestra, quod in nostra constitutus presentia Euvrardus Morat..... *(Comme la précédente.)* Ut igitur ista donatio firma in posterum et inconcussa permaneat, ad preces et peticionem supradicti Euvrardi, presentem cartam sigilli nostri patrocinio fecimus communiri. Actum anno gracie millesimo cc° octavo decimo. Mense aprili. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lanoy,* n° 125.)

CCXIX. — An 1218. — *Confirmation par Simon Le Pauvre, seigneur de Hez, de la vente par les enfants de Pierre de Hez d'un bois sis à Hez.*

Ego Symon cognomento Pauper, dominus de Hez, notum facio presentibus et futuris, quod in mea constituti presentia, Johannes, Bernardus, Petrus, Johannes, Hugo, filii Petri de Hez, et Ada soror eorum vendiderunt, pro triginta sex libris et decem solidis Parisiensium, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel quoddam nemus cum fundo terre, quod in territorio de Hez, juxta nemus monachorum de Briostel, de me jure hereditario tenebant, sicut mete ibi posite demonstrant, nichil in eo proprietatis vel reclamationis sibi vel heredibus suis retinentes in perpetuum. Hanc venditionem, non vi, non coactione, sed propria et spontanea concessit voluntate Emelina mater predictorum, asserens et sub fidei sacramento testificans, quod in predicto bosco nunquam dotalitium habuerat, sed et quicquid in eo habebat, tam ipsa quam ipsius liberi, in manu mea integre et absque ulla retentione, resignaverunt; qui etiam de guarandia fideli et legitima contra omnes, pro posse suo, fidem dederunt corporaliter. Ego vero, ad preces et peticiones ipsorum, abbatem et ecclesiam de Briostel, de bosco illo, tanquam feodi dominus, investivi. Hanc venditionem ego Symon, de assensu et beneplacito uxoris mee Beatricis et filiorum meorum Manaseri, Johannis, Extachii et filiarum Petronille et Sare, laudavi et concessi nichil in his omnibus michi vel heredibus meis vel hominibus meis retinens in perpetuum, nec usagium, nec pasturam, nec pasnagium, preter censum octo denariorum, qui in die Ascensionis michi et heredibus meis singulis annis persolventur. Et quia volo ut hec omnia rata in posterum et inconcussa permaneant, presentem cartam sigillo meo confirmavi, me et heredes meos ad legitinam et fidelem guarandiam prescripti nemoris obligans in perpetuum. Testes : Wiardus de Vilers, Garinus Bisete, Nicholaus de Hez, Petrus cementarius, Johannes filius Acardi, Claremboldus de Media Villa, Johannes Cayn et plures alii. Actum apud Mosterel anno incarnationis dominice millesimo ducentesimo octavo decimo, mense junio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 147.)

CCXX. — An 1218. — *Confirmation par Roger, abbé de Beaubec, de la renonciation par Girard d'Epaux à tout le vin que l'abbaye lui avait donné.*

Ego frater Rogerus, dictus abbas de Belbec, universis Christi fidelibus presens scriptum visuris salutem in perpetuum. Universitati vestre notum et certum facimus, quod karissimi nostri Willelmus abbas et humilis conventus de Briostel, ad petitionem dilecti et familiaris sui viri nobilis Gerardi de Pastis, pro quibusdam beneficiis, que ipsis contulerat, unanimi assensu et communicato consilio, donaverunt ei, libere et sine diminutione vel retentione aliqua, totum vinum quod crescet in vineis, quas habent et deinceps habituri sunt circa abbatiam suam, et apud Toyri, et totam medietatem vini quod crescet in vineis, quas habent et deinceps habituri sunt apud Belvacum, et apud Mosterel, quarum culturam sicut ceterarum cellerarius expensis domus tenebitur amministrare. Ipse autem Girardus, pro remedio anime sue predictum vinum in potum conventus assignavit et dedit in perpetuum singulis annis expendendum, predictis abbate videlicet et conventu hoc totum laudantibus et volentibus, et fideli promissione, tam Deo quam ipsi Girardo, se et successores suos obligantibus quod prefatam vini portionem non dabunt alicui, non vendent, non mutabunt, non minuent, nec in alios usus transferent, sed in potum conventus et personnarum ordinis tantummodo integre et fideliter expendetur. Sciendum vero quod si vinum quod crescet in vineis, quas habent vel habituri sunt circa abbatiam, ad potum conventus per annum integrum sufficerit, quod supra fuerit, cum consilio et voluntate abbatis, in communem domus utilitatem expendetur. Hec autem omnia, sicut superius coram nobis ordinata sunt, in virtute sancte obedientie, volumus et precipimus firmiter et irrevocabiliter in perpetuum observari, et in hujus rei robur et testimonium veritatis presentem cartam sigillo nostro et sigillo venerabilis Johannis abbatis de Fontibus fecimus consignari. Actum anno gratie millesimo cc° xviii°. Mense augusto. In crastino Sancti Laurentii.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 187.)

CCXXI. — An 1218. — *Accord entre l'abbaye et les templiers de Sommereux au sujet d'un muid de grains de redevance sur la grange d'Orsimont.*

Omnibus tam presentibus quam futuris, frater Andreas de Coleors, domorum milicie Templi in Francia preceptor, salutem in Domino. Noverit universitas vestra, quod cum causa verteretur, coram dele-

gatis judicibus auctoritate apostolica, inter nos, ex una parte, et abbatem et conventum de Alneto, ex altera, videlicet super uno modio bladi et duobus solidis annui redditus, que de elemosina fratris Radulfi de Boscho Auberti possidebamus. Tandem de proborum virorum consilio terminata est in hunc modum : quod nos, singulis annis in festo sancti Remigii, apud domum dictorum monachorum de Oyssymonte, in perpetuum libere et absolute percipiemus duodecim denarios Parisiensium et unum modium bladi, videlicet medietatem frumenti et medietatem avene, de optimo blado valenti unum denarium minus de meliori, quod vendetur in foro de Gerberroi. Quod ut ratum et firmum permaneat, presentem cartam sigilli nostri munimine fecimus roborari. Actum anno Domini mº ducentesimo octavo decimo. Mense novembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 189.)

CCXXII. — An 1218. — *Transaction arbitrale par laquelle l'Hôtel-Dieu de Beauvais cède à l'abbaye un moulin avec la chaussée et le vivier adjacents, sis à Roy-Boissy, contre dix muids de blé de rente que l'abbaye s'engage à lui payer annuellement.*

J. (Joscelinus), abbas Belli Prati et magistri Deodatus, et Godefridus et Radulphus de Moyaco, canonici, et Petrus Thome, civis Belvacensis, omnibus ad quos littere iste pervenerint, in Domino salutem. Ad universorum noticiam volumus pervenire, quod cum abbas et monachi de Briostel, Cisterciensis ordinis, traxissent in causam fratres et procuratores domus Majoris Hospitalarie Belvacensis, extra portam Santi Laurentii site, coram decano, archidiacono et thesaurario Suessionensibus, judicibus a domino Papa delegatis, super elevatione calceye et molendini, que habebant cum vivario adjacenti, juxta villam de Roy, ex dono bone memorie Roberti (1), quondam episcopi Laudunensi, pro redundatione aquarum, que fiebant super terram dictorum monachorum de Briostel, et molendinum, in prejudicium illorum et gravamen, tandem electis nobis arbitris, super predictis querelis amicabiliter inter partes predictas, de consilio virorum bonorum, per nos arbitros ab illis electos, compositum est. Ita quidem quod predicti procuratores et fratres prenominate hospitalarie Belvacensis cesserunt monachis de Briostel et ecclesie sue molendinum predictum, cum calceya et vivario et omni jure suo, quod habebant in eisdem jure perpetuo possidenda. Dicti

1) Robert de Châtillon, évêque de Laon (1210-1215).

vero monachi de Briostel, pro cessione hac et concessione, tenentur eisdem fratribus et hospitalarie memorate decem modios bladii, ad mensuram Gerboredensem, reddere, singulis annis in perpetuum, de moltura molendini, bona fide, sine aliqua pejoratione. Ita scilicet quod a prima die marcii incipient dicti fratres domus hospitalarie Belvacensis recipere bladium molture, de quindena in quindenam, usque ad perfectam et integram solutionem decem modiorum bladii, ad mensuram predictam. Si vero anno revoluto, perfectam solutionem decem modiorum bladii, ut dictum est, non receperint dicti fratres hospitalarie, extra portam Sancti Laurentii Belvacensis, de moltura molendini supradicti, prenominati monachi de Briostel, a prima die marcii infra quindecim dies, tenentur eisdem perficere summam suprascriptam decem modiorum, de bladio equivalenti molture, et reddere in domo sua de Briostel, fratribus sepedicte hospitalarie Belvacensis vel nuncio eorum. Si vero parum vel nichil luchri fecerit molendinum per annum, ipsi monachi quidem ad quemcumque statum vel casum deveniat molendinum illud, tenentur nichilominus reddere dictis fratribus et domui hospitalarie Belvacensi summam prescriptam decem modiorum, ad mensuram Gerboredensem, in domo sua de Briostel, de bladio ivernagio rationabiliter reddibili pro moltura. Si autem molendinum totum et vivarium totum per sententiam diffinitivam evinceretur, dicti monachi de Briostel a tota pensione predicta liberarentur. Sciendum est etiam quod dicta cessio et concessio predictorum molendini, calceye et vivarii facta fuit coram domino M. (Milone) electo Belvacensi, a dictis fratribus hospitalarie Belvacensis et multis aliis presentibus, et dominus electus Belvacensis ipsos monachos de Briostel, per manum Willelmi tunc illorum abbatis viri venerabilis, de predictis eis cessis et concessis, investivit. In cujus rei robur et testimonium, nos arbitri ad partium petitionem presentes litteras sigillorum nostrorum appensionibus fecimus communiri. Actum anno gratie M° CC° octavo decimo. Mense februario. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 498.)

CCXXIII. — An 1218. — *Confirmation par Milon de Nanteuil, évêque élu de Beauvais, de la transaction par laquelle l'Hôtel-Dieu de Beauvais cède à l'abbaye un moulin sis à Roy-Boissy, avec la chaussée et le vivier adjacents, à la charge de dix muids de blé de rente que l'abbaye s'engage à lui payer annuellement.*

Milo divina miseratione Belvacensis Electus, omnibus Christi fidelibus, ad quos presentium noticia pervenerit, in Domino salutem. Ad universorum noticiam volumus pervenire, quod abbas et monachi de Briostel, Cisterciensis ordinis... *(Comme la charte précédente.)* In

cujus rei rob et testimonium ad peticionem partium presentes litteras sigilli nostri karactere fecimus communiri. Actum anno gratie Mº ccº octavo decimo. Mense februario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 498.)

CCXXIV. — An 1219. — *Titre nouvel, pardevant Godefroy de Clermont, doyen de Beauvais, par Pierre de Songeons, d'une rente viagère de six muids de blé sur le moulin de Roy, à lui donnée par Robert de Châtillon, évêque de Laon*

Gaufridus decanus Belvacensis, omnibus Christi fidelibus presentiam noticiam habituris eternam in Domino salutem. Noverit universitas vestra, quod constitutus in presentia nostra Petrus de Sonjons recognovit et etiam fide corporaliter prestita firmavit, quod dominus Robertus, pie memorie quondam Laudunensis episcopus, de rebus suis disponens, legavit eidem Petro sex modios bladi, singulis annis, quoad idem Petrus vixerit, in molendino de Reyo percipiendos. Post decessum vero ipsius Petri, si ipsum de conjugata heredem legitimum habuisse contigerit, heres ipsius duos tantummodo modios de sex prescriptis modiis habebit, reliquos vero quatuor ecclesia de Briostel, vel quicumque prefatum molendinum tenuerit, jure perpetuo possidebit; nec aliquis de aliis Petri heredibus, nisi ille, quem habuerit de conjugata, in predictis duobus modiis aliquid poterit proclamare. Et cum ipse heres, quem habuerit dictus Petrus de legitimo matrimonio, decesserit, predicti duo modii ad usus et ad utilitatem dicte ecclesie de Briostel libere et absolute et sine aliqua diminutione devenient. In cujus rei robur et testimonium presentes litteras sigillo nostro roboravimus. Actum anno gratie Mº ccº nono decimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 500.)

CCXXV. — An 1219. — *Confirmation par Philippe de Gaudechart de la vente à l'abbaye par Gautier Pekin de huit mines de terre à Gaudechart, et vente par lui d'une mine et demie de terre.*

Ego Philippus de Ghehoudessart notum facio omnibus tam presentibus quam futuris, quod Galterus Pekin, sororius meus, de consilio et voluntate Isabel uxoris sue et filiorum suorum, vendidit, precio centum solidorum Parisiensium, ecclesie et conventui Beate Marie de Briostel, terram quamdam in territorio de Ghehoudessart, contiguam terre monachorum de Briostel, octo minas sementis capientem, nichil idem sibi vel heredibus suis retinens, quam terram vide-

licet ei vendiderat Girardus Gardin, de assensu et consilio uxoris sue Bernuis, eo tempore quo perrexit ad terram sanctam causa peregrinationis. Hanc venditionem voluerunt et laudaverunt Anfridus Rufus, dicti Gerardi frater, et uxor ejus Emelina, qui medietatem predicte portionis terre jure hereditario possidebat, recepta prius alia terra, in territorio de Fontanis, in sufficientem excambiationem medietatis sue. Ego vero Philippus, in feodo predicte portionis terre dominus, hoc totum volui et ratum habui. Insuper medietatem camparti et quicquid juris vel dominii in eadem terra habebam predicte ecclesie de Briostel in perpetuam elemosinam concessi. Hanc venditionem Galterus Pekin, pro posse suo, contra omnes tenetur garandire. Preterea ego Philippus vendidi, precio viginti quinque solidorum, eidem ecclesie quamdam portionem terre, sitam juxta culturam monachorum de Teguleto, minam et dimidiam sementis capientem. Quia vero sigillum proprium non habebam, ad petitionem meam et ipsius Galteri Pekin, Drogo de Fontanis, dominus meus, in cujus presentia hec omnia facta sunt, in robur et testimonium veritatis presentem cartulam sigillo suo tradidit roboratam. Actum anno gratie M° CC° XIX° (Arch. de l'Oise : *Ab. de Lannoy*, n° 115.)

CCXXVI. — An 1219. — *Donation par Euphémie de Beausault du champ d'Ibert Le Borigne.*

Notum sit omnibus presentibus et futuris, quod ego Eufemia de Bello Sastu quittavi Deo et beate Marie abbatie de Alneto, in perpetuam elemosinam, campum Iberti Le Borigne, in omnibus. Hoc autem actum est coram domino Symone de Bel Sast, de quo feodus movet, qui sigilli sui impositione tenetur garandire. Ut hoc autem ratum sit, ego Eufemia predicta presens scriptum sigilli mei impressione roboravi. Actum anno Verbi incarnati millesimo ducentesimo nono decimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 191.)

CCXXVII. — An 1219. — *Confirmation par Gilon d'Hodenc de la donation par Henri Charetée d'un arpent de terre à Montreuil.*

Ego Gilo miles, dominus de Houdench, notum facio omnibus presentibus et futuris, quod Henricus Charetée dedit in perpetuam elemosinam ecclesie beate Marie de Briostel unum arpennum partim vinee partim terre excolende, quod est apud Mousteruel, nichil idem sibi vel heredibus retinendo, et hoc concessione filiarum suarum et maritorum filiarum ipsarum. Ego autem dominus terre illius ecclesiam ipsam de Briostel de arpenno supranominato revestivi et saisivi

ita dumtaxat quod census michi vel heredibus meis persolventur annuatim. Ad cujus rei testimonium presentem paginulam sigilli mei munimine confirmavi. Actum anno gratie M° CC° nono decimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 391.)

CCXXVIII. — An 1219. — *Accord entre Gilon d'Hodenc et l'abbaye au sujet de la garde des vignes de Montreuil.*

Ego Gilo miles, dominus de Houdench, notum facio omnibus tam presentibus quam futuris, quod cum homines mei de Mousteruel fratres de Briostel ibidem commorantes aliquantulum molestassent, custodiam in vineis eorum proclamantes, sicut in aliis vineis ejusdem ville, me, coram presentium hominum congregatione, disponente misericorditer et quiete, proclamatio in vineis dictorum fratrum in hunc modum ordinata est, quod fratres supranominati, pro custodia vinearum III solidos communitati ville solvent annuatim. Si vero decetero fratres in predicta villa, in vineis et terris contigerit excrevisse, ad consuetudinem aliarum vinearum et terrarum satisfacient hominibus ejusdem ville. In cujus rei robur et testimonium conventionem istam pro custodia vinearum sigilli mei munimine confirmavi. Actum anno gratie M° CC° XIX°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 392.)

CCXXIX. — An 1219. — *Confirmation par Gilon d'Hodenc de la donation par Gautier de Mouy de 4 sols de redevance annuelle sur ses vignes de Montreuil, et de toutes les propriétés de l'abbaye sises audit Montreuil.*

Ego Gilo de Hosdenc, miles, universis Christi fidelibus, ad quorum noticiam littere presentes pervenerint, notum facio, quod ego, pro salute anime mee et anime Petronille uxoris mee, dedi et concessi, in puram et perpetuam elemosinam, ecclesie et conventui Beate Marie de Briostel quatuor solidos annui redditus, quos eisdem antea vir nobilis dominus Galterus de Moy in elemosinam contulerat. Hos quatuor solidos recipient, singulis annis in perpetuum, de illis quatuor solidis et sex denariis, quos michi pro vineis suis de Mosterel reddere tenebantur. Preterea dedi eis et concessi ut quicquid in vineis, terris, pratis et nemoribus, in tempore meo et in temporibus antecessorum Petronille uxoris mee, usque ad annum incarnationis dominice millesimum CC nonum decimum, adquisierunt apud Mosterel, libere omnino et pacifice et absque aliqua seculari exactione, salvo tantummodo censu sex denariorum, qui michi et

heredibus meis pro his omnibus reddentur, in perpetuum possideant. Hec omnia feci, de voluntate et consilio Petronille uxoris mee et filiorum meorum Willelmi, Johannis, Drogonis, Galteri et Petri. Et quia volo hec omnia, sicut superius ordinata sunt, a me et heredibus meis in posterum fideliter et firmiter observari, presentes litteras sigillo meo confirmavi, in robur et testimonium veritatis. Actum anno gratie millesimo cc° nono decimo, mense junio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 393.)

CCXXX. — An 1219. — *Confirmation par Evrard, évêque d'Amiens, de la donation par Jean de Monsures de deux muids de blé et deux muids d'avoine de rente dans la grange de Monceaux.*

E. Dei gratia Ambianensis ecclesie minister humilis, universis Christi fidelibus presentem paginam inspecturis eternam in Domino salutem. Noverit universitas vestra, quod Johannes de Monsules, in nostra presentia constitutus, dedit per manum nostram in perpetuam elemosinam ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, duos modios frumenti et duos modios avene, ad mensuram Gerborredi, de illis decem modiis, quos eidem Johanni monachi de Briostel, in grangia sua de Moncellis, singulis annis reddere tenebantur. Hanc donationem nos auctoritate pontificali, sicut ad nostrum spectat officium, ecclesie prefate et conventui in perpetuum confirmamus, et ut prefata donatio majus robur sortiatur, presentem paginam sigilli nostri appositione roboramus. Actum anno gratie M° CC° nono decimo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 348.)

CCXXXI. — An 1219. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la vente par Robert du Mesnil d'un muid de grain de rente.*

Magistri Godefridus et Milo domini Milonis Belvacensis electi officiales, omnibus Christi fidelibus presentium noticiam habituris eternam in Domino salutem. Universitati vestre notum fieri volumus, quod Robertus del Mesnil et Richaldis ejus uxor, in presentia nostra constituti, vendiderunt in perpetuum, pari assensu et pro communi necessitate atque utilitate sua, ecclesie et monachis beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, Belvacensis dyocesis, unum modium bladi, medietatem frumenti et medietatem avene, quem habebant annui redditus, in granchia ipsorum monachorum apud abbatiam sita, pro quatuordecim libris et quinque solidis Parisiensis monete, quos jam a dictis monachis perceperunt. Astantibus et istam venditionem laudantibus et ratam habentibus Johanne et Gerardo filiis et

Isabeldi sorore ejusdem Roberti et Philippo de Gohoutessart, a quo ipse Robertus cum alio feodo illum modium bladii tenebat in feodum; et de omni jure quod in ipso modio bladi habebant, in manu nostra, cum dictis venditoribus se desaisierunt in perpetuum, sub fide corporali interposita, quod nichil reclamabunt in eodem modio bladi vendito per se vel per alium de cetero contra dictos monachos, coram nobis firmiter craantantes. Dicta vero Richaldis uxor Roberti hujus bladi venditoris, in manu nostra spontanea voluntate, ut in presentia nostra fide interposita recognovit, quicquid dotalicii vel cujuscumque juris in ipso blado habebat, una cum ipso Roberto marito suo resignavit, facta sibi ab ipso Roberto marito suo sufficiente recompensatione dotalicii, ut ipsa confessa est, in campiparte ipsius Roberti, quam habet apud Saukeuses. Promiserunt etiam dicti Robertus et Philippus, sub fide corporaliter interposita coram nobis, dictis monachis de Briostel super sepedicto modio bladi legitimam ferre garandiam, Robertus scilicet ut rei venditor et Philippus ut dominus feodi. Quam quidem venditionem ratam habentes et laudantes, ad predictorum petitionem, presentes litteras exinde confectas sigillo curie Belvacensis fecimus communiri, absente ob causum peregrinationis in terram sanctam venerabili patre et domino nostro Milone Belvacensi electo, cujus vices gerimus. Actum anno gratie M° CC° nono decimo. Mense marcio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 192.)

CCXXXII. — An 1219. — *Transfert par Jean de Crèvecœur, sur la grange de Monceaux, de dix-huit mines de blé de rente à prendre auparavant sur le moulin d'Oudeuil.*

Ego Johannes de Crievecor notum facio tam presentibus quam futuris, quod cum Ingerrannus de Crievecor, pater meus, ob remedium anime sue, quondam contulisset ecclesie et conventui de Briostel decem et octo minas frumenti, ad mensuram Gerborredi, percipiendas singulis annis in molendino de Odorio, cujus medietas ad ipsum jure hereditario pertinebat, et domina Clementia mater mea, dicti Ingerranni uxor, post ipsius decessum, decem et octo minas frumenti, predictis ecclesie et monachis libere et integre diu persolvisset, postmodum ego Johannes dicti Ingerranni heres et filius, dictum donum patris mei approbavi et ratum habui; paci quoque monachorum providens et quieti assignavi eis illas decem et octo minas frumenti percipiendas singulis annis, ad mensuram Gerborredi, in grangia sua de Moncellis, de redditu quem in grangia illa habebam. Ego vero et heredes mei a pensione dictarum decem et octo minarum in molendino predicto liberi remanebimus et quieti. Scien-

dum tamen quod si ecclesia de Briostel, casu aliquo contingente pro defectu guarandie mee vel heredum meorum, dampnum aliquod incurrerent aut gravamen, monachi illas decem et octo minas in molendino meo de Routengi libere et quiete percipient, quoadusque per guarandiam meam illas in grangia sua de Moncellis pacifice percipere possent et quiete. Hec autem observanda bona fide, fide prestita corporali coram magistris Godefrido et Milone officialibus Belvacensibus, firmavi. Hec omnia voluit et bona fide concessit Aelix uxor mea, fidem etiam dedit corporalem, quod in predictis decem et octo minis nullum unquam dotalitium preclamaret, sed et quicquid in eis habebat nomine dotis vel habere poterat, in manu Radulfi sacerdotis de Routengi resignavit, ita tamen quod in molendino meo de Routengi dotalicii sui sufficientem recipiet portionem. Et quia volo omnia hec, sicut superius ordinata sunt, firmiter in posterum et fideliter observari, literis presentibus sigillum meum apposui in robur et testimonium veritatis. Actum anno gratie millesimo ducentesimo nono decimo. Mense maio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 349.)

CCXXXIII. — An 1219. — *Confirmation par Godefroy et Milon, officiaux de Beauvais, du transfert par Jean de Crèvecœur, sur la grange de Monceaux, d'une rente de dix-huit mines de blé que l'abbaye prenait jusque-là sur le moulin d'Oudeuil.*

Magistri Godefridus et Milo officiales domini Milonis electi Belvacensis, omnibus Christi fidelibus, ad quos presentium noticia pervenerit, salutem in Domino. Noverint universi, quod cum Ingerrannus de Crievecuer, miles.... *(Comme la charte précédente.)* In cujus rei robur et testimonium presentes litteras ad petitionem dicti Johannis prefatis monachis tradidimus sigillo curie Belvacensis communitas Actum anno gracie M° CC° nono decimo. Mense mayo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 472.)

CCXXXIV. — An 1219. — *Titre nouvel, pardevant Godefroy de Clermont, doyen de Beauvais, par Regnier Lisiard, chanoine de Clermont, d'une rente viagère de cinq muids de blé et cinq muids de vin à prendre sur les dîmes de Ronquerolles et d'Agnetz, appartenant à l'abbaye.*

Gaufridus, divina permissione decanus Belvacensis, omnibus, ad quos presentium noticia pervenerit, salutem in Domino. Noverit universitas fidelium, quod Renerus Lisiard, canonicus Claromontis,

coram nobis recognovit se nichil habere nisi tantum ad vitam suam, in pensione quinque modiorum frumenti et quinque modiorum vini, quam ei debent abbas et conventus Beate Marie de Briostel, reddendam singulis annis quoadvixerit infra festum Omnium Sanctorum. Sed illi quinque modii vini et quinque modii frumenti, quos ei debent de decima de Ronkeroles et de Aneth, quam habent ipsi monachi de Briostel ex dono bone memorie B. (Bernerii) (1), quondam archidiaconi Belvacensis, post decessum ipsius Renerii ad ipsos monachos libere et absolute devenient. In cujus rei testimonium ipsis monachis litteras istas dedimus sigillo nostro, ad petitionem dicti Reneri, communitas. Actum anno gratie M° CC° nono decimo. Mense mayo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 476.)

CCXXXV. — An 1219. — *Confirmation par Simon de Beausaut de la donation par Jean de Monsures de deux muids de blé et deux muids d'avoine de rente à prendre dans la grange de Monceaux.*

Ego Symon de Bello saltu, miles, notum facio omnibus tam presentibus quam futuris, quod vir nobilis Johannes de Monxeres, homo meus, dedit........ *(comme la charte* CCXXX). Hanc donationem voluerunt et concesserunt fratres dicti Johannis, Petrus videlicet et Guido, fidem etiam dederunt corporaliter tam Johannes quam fratres ipsius quod ecclesie de Briostel neque per se, neque per alium aliquem, pro hac donatione, molestiam aliquam inferre presumerent aut gravamen, sed eam contra omnes, pro posse suo, fideliter et legitime garantizarent. Hanc donationem ego Symon dominus feodi volui, laudavi et concessi, salvo servitio meo in reliquis sex modiis et in residuo feodi, quod tenet de me. Et quia idem Johannes sigillum non habebat, ad preces et petitionem ipsius, presentes litteras sigillo meo confirmavi, in robur et testimonium veritatis. Actum anno gratie M° CC° nono decimo. Mense junio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 348.)

CCXXXVI. — An 1219. — *Confirmation par Godefroy de Clermont, doyen de Beauvais, de l'abandon par Aumoez de Roy et ses enfants de tous les droits qu'ils pouvaient avoir sur le moulin de Roy.*

Gaufridus decanus Belvacensis, universis Christi fidelibus presentes litteras visuris eternam in Domino gratiam et salutem. Noverit

(1) Bernier de Ronquerolles, archidiacre de Beauvaisis en 1216.

universitas vestra quod in nostra constitutus presentia Aumoez de Roy, cum filio suo Reinaldo et filiabus suis Avelina et Seburga, remiserunt ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, et etiam in manus nostras, ad opus dicte ecclesie, resignaverunt, absque ulla retentione juris vel proprietatis, sibi vel heredibus suis, quicquid reclamabant vel reclamare poterant in molendino de Roy, quod fuit pie memorie domini R. (Roberti) quondam Laudunensis episcopi, fide etiam coram nobis corporaliter prestita, firmaverunt quod nunquam super hac re, neque per se, neque per alium, ecclesiam de Briostel deinceps molestarent, sed ipsum molendinum, quantum ad eos pertinet, dictis monachis contra omnes fideliter, pro posse suo, garandirent. Et quia volumus ut ecclesia et monachi de Briostel hec omnia pacifice possideant, presentem cartam sigilli nostri munimine confirmamus, in robur et testimonium veritatis. Actum anno incarnationis dominice millesimo ducentesimo nono decimo. Mense octobri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 499.)

CCXXXVII. — An 1219. — *Confirmation par Godefroy de Clermont de Nesle, doyen de Beauvais, de la donation par Garnier de Limermont de quatre muids de terre au terroir d'Auteigny.*

Gaufridus, divina miseratione decanus Belvacensis, universis Christi fidelibus, ad quorum notitiam presens pagina pervenerit, eternam in Domino gratiam et salutem. Noverit universitas vestra, quod in nostra constitutus presentia. Garnerus de Limermont, clericus, de voluntate et consilio domini Roberti, militis, fratris sui, dedit, per manum nostram, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, in perpetuam elemosinam, quandam terram, quam adquisierat in territorio de Auteigni, quatuor modios sementis capientem, nichil in eadem sibi vel heredibus suis retinens, preter duos modios bladii, quos eidem Garnero monachi singulis annis, ad mensuram Gerboredi, reddent, ad festum Sancti Remigii, in grangia sua de Fay, de meliori post sementem. Hanc terram dictus Garnerus monachis fideliter et legitime, pro posse suo, ubique garandizabit. Quod si, pro defectu garandie ipsius, ecclesie de Briostel dampnum aliquid eveniret, dictam modiationem duorum modiorum non recipiet donec per ipsius garandiam terram illam dampno reddito monachi libere et pacifice possiderent. Hanc donationem laudaverunt et concesserunt Drogo de Autegni, in feodo predicte terre dominus, et Petronilla ipsius uxor, et Aubert eorumdem filius, fidem etiam dederunt corporaliter, tam Drogo quam ipsius uxor et Aubertus eorumdem filius, quod in predicta terra nec jus aliquod, nec dotem nec aliud aliquid de cetero proclamarent nisi tamen quod de quadam

portione terre illius decem et octo minas sementis capiente campartum recipient. Nos vero quia volumus hec omnia, sicut superius coram nobis ordinatum fuit, fideliter in perpetuum et firmiter observari, presentem cartam sigillo nostro confirmavimus, in robur et testimonium veritatis. Actum anno gratie M° CC° nono decimo. Mense julio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 8.)

CCXXXVIII. — An 1219. — *Bail à cens par l'abbaye à Drogon de Fontaine d'une masure sise à Marseille.*

Ego Drogo de Fontibus miles. Notum facio omnibus tam presentibus quam futuris quod abbas et conventus beate Marie de Briostel tradiderunt michi quandam masuram, quam habebant in atrio de Marselles, michi et heredibus meis in perpetuum possidendam, sub annuo censu trium solidorum ab eo qui in masura manserit in Natale Domini reddendorum. Si autem ad diem supra nominatum census non solveretur, pro censu et emenda abbas et conventus justiciam suam in masure hospitem exercerent. Si vero masuram illam vacuam remanere contingeret, predictus census a me vel heredibus meis, de censibus meis de Marselles ad prefixum terminum redderetur. Et quia volo rem taliter ordinatam a me et heredibus meis in posterum firmiter observari, presentem cartam sigillo meo confirmavi in robur et testimonium veritatis. Actum anno gratie M° CC° XIX° Mense januario. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 284.)

CCXXXIX. — An 1219. — *Donation par Robert, vicomte de Poix, d'une masure à Dameraucourt.*

Ego Robertus, vicecomes de Poix, et dominus de Damenoiscort, notum facio universis tam presentibus quam futuris quod ego dedi Deo et conventui beate Marie de Briostel, pro anima mea et uxoris mee Aeliz et liberorum nostrorum et omnium antecessorum nostrorum in puram et perpetuam elemosinam liberam penitus et quietam quandam masuram in villa mea de Damenoiscort, ad decimam monachorum reponendam. Nichil mihi vel heredibus meis inde retinens preter orationes eorum. Et quia volo ut hec mea donatio perpetuum robur obtineat, presentem cartam sigilli mei patrocinio confirmavi in robur et testimonium veritatis. Actum anno incarnationis Dominice M° CC° nono decimo. Mense februario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 85.)

CCXL. — An 1220. — *Confirmation par Robert de La Tournelle, seigneur de Montataire, de la vente par Barthélemy de La Neuville-en-Hez d'une vigne sise à Rotheleu.*

Ego Robertus de Turricula, miles et dominus de Montatere. Universis Christi fidelibus tam presentibus quam futuris notum facio quod Bartholomeus de Nova Villa comitis et uxor ejus Maria, concessione filii sui Luciani et fratrum dicte mulieris, scilicet Petri Bourdin et Petri Chauvin, vendiderunt, precio quinquaginta quinque librarum Parisiensium, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, vineam quandam sicut mete ibi posite demonstrant, quam de me tenebant, in territorio de Rosteleu, que erat de hereditate mulieris, nulla mulieri coactione vel violentia super hoc irrogata. Fidem etiam de non repetendo corporaliter prestiterunt, et quod eam ecclesie et monachis de Briostel contra omnes garandirent. Hanc igitur venditionem spontanee et propter necessitatem vendentium, assensu et voluntate mea et uxoris mee Marie factam volumus et concedimus et eam, sicut in litteris continetur, ratam habentes, sigilli mei munimine confirmamus, ut dicti monachi vineam illam libere et quiete in perpetuum possideant, salvo michi et heredibus tantummodo censu unius modii vini et XVI denariis Parisiensium in festo beati Dionisii solvendorum. Actum anno gratie M° CC° vicesimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 480.)

CCXLI. — An 1220. — *Donation par Nivelon de Ronquerolles de dix muids de vin de redevance annuelle sur son pressoir de Boran.*

Ego Nevelo de Ronkeroles miles notum facio universis Christi fidelibus tam presentibus quam futuris quod ego dedi in puram et perpetuam elemosinam liberam penitus et quietam, ad potum conventus beate Marie de Briostel, decem modios vini annui redditus, ad mensuram de Bosrenc, ab omni re et exactione seculari liberos penitus et absolutos, tempore vindemiarum sine mutatione et pejoratione aliqua percipiendos singulis annis in torcularibus meis que sunt infra curiam meam de Bosrenc vel in aliis torcularibus meis, si illa a loco quo sunt casu aliquo contigerit transportari, de primo vino quod in ipsis torcularibus fuerit pressoratum. Hoc autem sciendum est quod si abbas, vel quicumque aliis supradictos decem vini modios supradicti conventus potui subtraxerit, supradicti decem modii in manum meam et saisinam vel heredis mei, si me deesse contigerit, procul dubio revertentur, quoadusque ego vel heres meus certi fueri-

mus quod conventui, sicut preassignatum est, supradicti decem modii vini plene distribuentur. Hoc totum factum est de concessione et voluntate Domini mei Mathei de Trya, ad cujus dominium prescripti decem modii vini pertinebant. Hoc etiam voluit et concessit Idorea uxor mea, que de non repetendo vel reclamando nomine dotis vel alterius rei causa fidem dedit corporalem, sed in reliqua parte feodi dotis sue recipiet portionem. Hanc vero donationem Ecclesie et conventui de Briostel contra omnes teneor garandire et ad hoc etiam meum obligavi heredem. In hujus rei robur et testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° vicesimo. Mense augusti. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 56.)

CCXLII. — An 1220. — *Donation par Gervais de Saint-Arnoult de quatre muids de terre à Saint-Arnoult.*

Ego Gervasius de Sancto Arnulpho miles, universis Christi fidelibus tam presentibus quam futuris notum facio quod ego, de consilio et voluntate uxoris mee Beatricis et filiorum meorum Guidonis, Thome et Symonis, in perpetuam elemosinam contuli pleno jure eccclesie et conventui beate Marie de Briostel, quandam terram in territorio Sancti Arnulphi, juxta terras monachorum sitam, quatuor modios sementis capientem, quittam et liberam a campiparte, et ab omni alia consuetudine et justicia et jure, nichil omnino michi vel heredibus meis retinens in eadem. Sciendum etiam quod Beatrix uxor mea dotem, quam in ipsa terra habebat, fide de non reclamando corporaliter prestita, mea et spontanea voluntate resignavit in manu domini Galteri decani de Odorio, facta ei prius conpetenti reconpensatione dotis sue in alia terra mea. Nos vero et heredes nostri dictis monachis super eadem donatione contra omnes homines expensis nostris guarandiam legitimam portare tenemus. Si vero contra ecclesiam de Briostel super predictis aliqua questio vel molestia a domino feodi vel ab alio aliquo moveretur, ipsi retinerent quadraginta minas bladi penes se, quas singulis annis in grangia de Moncellis nobis debent, quousque de dampnis, laboribus et expensis et etiam de principali eis esset plenius satisfactum; nec quadraginta minas superius dictas, quas michi et heredibus meis debent, amodo alienare, vel modo quolibet in alium transferre possum, nisi cum predicta obligatione in perpetuum duratura. Hoc autem coram officialibus Belvacensibus mediante juramento firmavimus in perpetuum fideliter et firmiter observandum. In hujus rei robur et testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno incarnationis dominice millesimo ducentesimo vicesimo. Mense novembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 529.)

CCXLIII. — An 1220. — *Confirmation par Godefroy et Milon, officiaux de Milon de Nanteuil, évêque élu de Beauvais, de la donation par Gervais de Saint-Arnoult de quatre muids de terre au terroir de Saint-Arnoult.*

Magistri Godefridus et Milo domini M. (Milonis) Belvacensis Electi officiales, universis Christi fidelibus presentium noticiam habituris eternam in Domino salutem. Noverit universitas vestra quod dominus Gervasius de Sancto Arnulfo miles in presentia nostra constitutus de consilio et voluntate Beatricis uxoris sue et filiorum suorum Guidonis et Symonis, per manum nostram....... *(Comme la charte précédente.)* In cujus rei robur et testimonium ad petitionem dictorum Gervasii militis et filiorum suorum predictis monachis litteras istas tradidimus, salvo jure alieno, sigillo Curie Belvacensis communitas, absente ob causam peregrinationis in Terram Sanctam venerabili patre et domino nostro Milone Belvacensi electo, cujus vices gerimus. Actum anno gratie M° CC° vicesimo. Mense novembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 529.)

CCXLIV. — An 1221. — *Confirmation par Baudoin de Roy de la vente par Guy et Girard de Crèvecœur d'une redevance d'un muid d'avoine sur la grange de Monperthuis.*

Ego Balduinus de Reyo miles notum facio presentibus et futuris quod Guido et Girardus fratres Petri de Crievecuer vendiderunt in perpetuum, pro decem libris Parisiensium, jam eisdem integre persolutis, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, presente Petro fratre eorum primogenito, a quo ipsi tenebant, et consentiente, unum modium avene, annui redditus, quem dictus Petrus fratre eorum primogenito, a quo ipsi tenebant, et consentiente, unum modium avene, annui redditus, quem dictus Petrus frater eorum pro partitione terre eisdem assignaverat in grangia de Malpertuiz. Hanc venditionem sine contradictione et reclamatione aliqua firmiter in perpetuum tenendam dicti venditores, tactis sacrosanctis, et uxores eorumdem Margareta et Aelina fide corporaliter prestita, creantaverunt; que etiam quicquid dotis in ipso modio habebant, non vi, non coactione, sed spontanea voluntate, in manu domini Rogeri sacerdotis de Crievecuer resignaverunt. Super hac venditione fideliter observanda et de non reclamando in perpetuum neque per se, neque per alium, dominus Garinus miles, Willermus Patin, Adam de Bovereches et uxores eorumdem Ermengardis scilicet, Albereda et

Clementia fidem prestiterunt corporalem. Hanc igitur venditionem ego Balduinus summus feodi dominus volui, laudavi et concessi, nichil juris vel dominii vel rei alterius michi vel heredibus meis retinendo, sed in residuo feodi debitum michi servitium recipiam, et contra omnes pro posse meo legitimam ferre teneor garandiam. Sciendum preterea quod predicti fratres Petrus videlicet, Guido et Gerardus concesserunt et ratas habuerunt omnes alias donationes, elemosinas vel venditiones, quas ipsi vel eorum antecessores fecerunt ecclesie et conventui de Briostel. In hujus rei robur et testimonium ad petitionem predictorum presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° XXI°. Mense martio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 302.)

CCXLV. — An 1221. — *Confirmation par Godefroy de Clermont de Nesle, doyen de Beauvais, de la vente par Anseau de Doudeauville de dix-huit mines de terre à Bois-Aubert.*

Gaufridus, Dei permissione Belvacensis decanus, omnibus Christi fidelibus salutem. Noverit universitas vestra quod Anseidus de Doudelvilla in presentia nostra constitutus vendidit, precio sex librarum parisiensis monete, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, quasdam terras suas in territorio de Bosco Auberti sitas, decem et octo minas sementis capientes, liberas penitus et quietas in perpetuum possidendas, nichil in eis sibi vel heredibus suis retinendo. Ipse autem Anseidus et Andreas filius ejus, ad quem terrarum predictarum spectabat hereditas, fidem corporalem coram nobis prestiterunt, quod ipsi nec aliquis per ipsos in predictis terris nunquam de cetero aliquid reclamabunt, vel facient reclamari, sed illas bona fide ecclesie predicte contra omnes pro posse suo garandizabunt. In cujus rei robur et testimonium presentes litteras ad instantiam predicti Anseidi et Andree filii ejus dictis monachis tradidimus, sigilli nostri munimine roboratas. Actum anno gracie M° CC° XXI°. Mense aprili.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 51.)

CCXLVI. — An 1221. — *Confirmation par Godefroy de Clermont, doyen de Beauvais, de la vente par Garnier Le Caron d'un pré sis à Goincourt.*

Gaufridus decanus Belvacensis omnibus Christi fidelibus presentium noticiam habituris in Domino salutem. Noverint universi quod constituti coram magistro Thoma officiali nostro Garnerus Li Carons civis Belvacensis et Beatrix ejus uxor recognoverunt se vendidisse

in perpetuum pari assensu et pro communi necessitate atque utilitate sua ecclesie et monachis beate Marie de Briostel, quoddam pratum situm de sub Goincort, pro tredecim libris Parisiensis monete, jam eisdem persolutis, ad sex denarios annui census exinde in festo Sancti Johannis Baptiste canonicis Sancti Quintini Belvacensis singulis annis reddendos. Recognovit etiam dicta Beatrix coram dicto officiali nostro, fide sua interposita, se in nullo coactam istam fecisse donationem, una cum dicto Garnero marito suo, et quicquid dotalicii in illo prato habebat vel cujuscumque juris, in manu dicti officialis nostri resignavit in perpetuum, facta prius eidem Beatrici a dicto Garnero marito suo sufficiente recompensatione dotalicii sui venditi, ut coram sepedicto officiali nostro fide interposita recognovit, de domo sua ab ipsis acquisita super aquam in parochia Sancti Salvatoris, juxta domum Petronille Cahote sita. In cujus rei robur et testimonium presentes litteras sigillo nostro fecimus communiri. Actum anno gracie M° CC° vicesimo primo. Mense aprili.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 126.)

CCXLVII. — An 1221. — *Vente par Raoul de Longuavesne et consors de cinq mines de terre sises entre les deux bois du Fay.*

Ego Petrus Havoth miles notum facio presentibus et futuris quod Radulfus de Longa avesna et Johannes nepos suus et Margarita neptis sua vendiderunt, pro quatuor libris et quindecim solidis parisiensium, jam eisdem persolutis, ecclesie beate Marie de Briostel quamdam terram suam inter duos boscos de Fayaco sitam, quinque minas sementis capientem, quittam et liberam in perpetuum possidendam, quam terram videlicet tenebant de monachis de Briostel, nichil in ea sibi vel heredibus suis retinentes. Gila autem mater dicti Radulfi, Albereda uxor ipsius et Albereda mater Johannis et Margarite supradictorum quicquid in predicta terra, jure dotis, ad ipsas pertinebat, fide sua de non reclamando corporaliter prestita in manu domini Bernardi presbiteri de Eschamiis, non coacte sed spontanea resignarunt; dictus vero Bernardus Ecclesiam de Briostel investivit et saisivit. Omnes enim alii superius nominati fidem corporalem prestiterunt quod in predicta terra nichil de cetero reclamabunt nec facient reclamari, sed bona fide venditionem istam contra omnes pro posse suo tenentur legitime garandire. Si vero aliquem de predictis contigerit dictos monachos super venditione ista molestare, ego Petrus Havoth dominus eorum vel heredes mei quicquid possident tamdiu in manu nostra capiemus quousque predictis monachis de damnis et injuriis plene fuerit satisfactum. Hoc totum promisi me servaturum et heredem meum ad hoc idem obligavi. Ad majorem

etiam hujus rei confirmationem ad petitionem dicti Radulfi et aliorum presentes litteras tradidimus monachis de Briostel sigilli nostri munimine roboratas. Actum anno gratie M° CC° XXI°. Mense maio.

(Arch. de l'Oiss : *Abb. de Lannoy*, n° 98.)

CCXLVIII. — An 1221. — *Confirmation par Baudoin de Roy, seigneur d'Omécourt, de la donation par Roger de Roy, son oncle, d'un muid de blé à prendre dans les quatre que l'abbaye lui devait.*

Ego Balduinus de Reyo miles et dominus de Homercourt. Notum facio universis presentes litteras inspecturis quod Rogerus de Reyo, avunculus, meus dedit ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, in perpetuam elemosinam liberam penitus et quietam, unum modium frumenti de illis quatuor modiis, quos habebat in ecclesia supradicta. Hanc donationem ego B. (Balduinus) dominus dicti R. (Rogeri) avunculi mei, concessi benigne et approbavi, ita sane quod servitium meum in residua parte feodi percipiam. Donationem etiam istam pro posse meo contra omnes legitime teneor garandire. Ceterum ne super donatione ista in posterum a posteris aliqua suboriatur calumpnia, presentem paginam sigilli mei munimine confirmavi in robur et testimonium veritatis. Actum anno gratie M° CC° XXI°. Mense maio. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 502.)

CCXLIX. — An 1221. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la vente par Renaud dit l'Anglais, de Saint-Deniscourt, de sept mines de terre sises au lieudit la Fresnoye.*

Omnibus Christi fidelibus presentium noticiam habituris, Magistri Leodegarius et Stephanus officiales curie Belvacensis salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod Rainaldus Anglicus de Sancti Dyonisii curte et Cheausce ejus uxor, coram nobis in curia Belvacensis constituti, recognoverunt se vendidisse in perpetuum pari assensu et pro communi necessitate atque utilitate sua ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, septem minas terre sementis, quas simul acquisierant, sitas apud le Fresnaye, liberas et quietas ab omni redditu et consuetudine, preterquam campipartem et quatuor garbas de dono, laude et assensu Gileberti de Rotengi Anglici et Widre ejus uxoris, de quibus dictam terram ad campipartem et ad donum tenebant. Et ipse Gilebertus et Widra ejus uxor huic recognitioni venditionis coram nobis facte cum Waltero filio eorum presentes fuerunt et illam venditionem ratam et gratam

habentes unanimiter concesserunt et voluerunt, et etiam coram nobis recognoverunt se vendidisse in perpetuum pro communi necessitate sua prenominatis ecclesie et conventui de Briostel, medietatem totius campipartis predictarum septem minarum terre sementis, et duas minas terre sementis predictis septem minis terre sementis contiguas, liberas et quittas ab omni redditu et censu sive consuetudine, et etiam octo denarios annui census, quos eis reddere solebat dicta ecclesia singulis annis de quadam terra sita ad tremees de Auteigni. Recognoverunt etiam prefate mulieres coram nobis fide interposita scilicet Causce et Widra ad quam dominium predictarum rerum venditarum spectabat, quod in nullo coacte nec fraude vel dolo ad hoc inducte, sed mera et spontanea voluntate istam fecerant venditionem, cum predictis Rainaldo et Gileberto maritis suis. Et tam predicti viri et mulieres quam prenominatus Walterus filius dictorum Gileberti et Widre ejus uxoris de dictis rebus venditis et de omni jure quod in illis habebant, in manu nostra se desaisierunt in perpetuum, et nos ad illorum petitionem de illis rebus venditis dictos monachos de Briostel investivimus. Insuper dicti Rainaldus et Gilebertus et Cheausce et Widra eorum uxores et Walterus filius dictorum Gileberti et Widre ejus uxoris, coram nobis, fidem prestiterunt corporalem quod in predictis rebus venditis per se vel per alium ratione alicujus juris de cetero nichil reclamarent, vel facerent reclamari et quod super illis rebus venditis dicte ecclesie de Briostel legitimam portarent garandiam. In cujus rei robur et testimonium litteras istas sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno gratie M° CC° vicesimo primo. Mense decembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 153.)

CCL. — An 1221. — *Confirmation par Pierre de Roncherolles de la vente faite à l'abbaye par Pierre Tyart, de Chambly, d'un demi-arpent de vignes.*

Ego Petrus de Roncherolles miles presentibus et futuris notum facio quod Hugo de Furno vendidit Petro filio Renardi Tyart de Chambli dimidium arpennum vinee, tribus virgis minus, et dictus Petrus vineam illam vendidit ecclesie et monachis Sancte Marie de Briostel libere et pacifice perpetuo possidendam. Hanc venditionem voluerunt et concesserunt Hersendis predicti Hugonis uxor et eorumdem liberi, qui de non repetendo vel reclamando et de legitima et fideli garandia fidem prestiterunt corporalem. Hoc totum ego Petrus feodi dominus volui et concessi, retentis michi tantummodo decem et octo denariis pro pressoragio, qui michi singulis annis in festo Sancti Remigii persolventur. Et quia volo ut ecclesia et monachi de

Briostel vineam illam in pace et libertate omnimodo in perpetuum possideant, presentes litteras sigillo meo confirmavi in robur et testimonium veritatis. Actum anno gratie Mº ccº visesimo primo. Mense junio. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 501.)

CCLI. — An 1221. — *Confirmation par Pierre Havoth, chevalier, de la vente par Thomas de l'Angle et Gautier, son frère, d'une pièce de terre sise en la campagne de Beaulieu, et de celle par Raoul de la Porte de deux mines de terre au même lieu.*

Ego Petrus Havoth, miles, notum facio presentibus et futuris quod Thomas de Angulo et Galterus frater ejus vendiderunt ecclesie beate Marie de Briostel, pro centum et duodecim solidis Parisiensium jam eisdem persolutis, laude et assensu uxorum suarum, scilicet Eremburgis et Constantie, quandam pieciam terre, septem minas sementis capientem, in territorio de Campania sitam, quittam et liberam in perpetuum possidendam; ita sane quod singulis annis infra quindenam Natalis Domini, pro predicta terra, ab ecclesia de Briostel michi et heredibus meis duo capones et una mina frumenti, pro omni jure meo, tantummodo persolventur. Sciendum est quod Eremburgis uxor Thome de Angulo, et domina Albreda mater Galteri de Angulo, et Constantia uxor ipsius quicquid dotalicii vel juris in predicta terra habebant, fide sua de non reclamando corporaliter prestita, coram me non coacte sed spontanee quittaverunt, facta eis prius condigna reconpensatione dotis sue a dictis Thoma de Angulo et Galtero fratre ejus, in campo de Quercubus, ante portam de Bello Loco, fidem etiam corporalem prestiterunt dicti venditores quod ecclesiam de Briostel per se vel per alium de cetero nullatenus molestabunt supra venditione ista, sed ipsam contra omnes pro posse suo garandizabunt. Hanc venditionem ego Petrus Havoth predicte terre dominus volui pariter et laudavi et legitimam contra omnes ferre teneor garandiam. Item noverint universi quod Radulfus de Porta vendidit ecclesie beate Marie de Briostel quandam pieciam terre duas minas sementis capientem, juxta terras fratrum de Fayaco sitam, quittam et liberam in perpetuum possidendam, pro triginta et sex solidis Parisiensium jam eidem persolutis, retento tantummodo michi et heredibus meis camparto in piecia supradicta pro omni jure meo. Nec pretereundum est quod si abbas de Briostel, tempore messis, fratrem suum vel nuntium miserit ad domum meam vel ad domum heredis mei apud Longam avesnam, pro dicta terra campartanda, et ego vel heres meus venire vel mittere noluerimus, vel distulerimus, fratres de Briostel statim dictam terram bona fide campartabunt sine forisfacto, et partem suam portabunt in domum

suam, campartum vero meum portabunt ad domum meam apud Longam avesnam vel ad domum heredis mei. Ad hoc totum observandum firmiter et tenendum, obligavi heredem meum. Ad majorem etiam hujus rei confirmationem, ad petitionem supra dictorum Thome de Angulo et Galteri fratris ejus et Radulfi de Porta presentem paginam sigilli mei munimine roboravi in munimen et testimonium veritatis. Actum anno gratie M° CC° XXI°. Mense augusti.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 68.)

CCLII. — An 1221. — *Confirmation par Gautier de Songeons de la vente par Thomas de l'Angle et Gautier, son frère, d'une pièce de terre sise en la campagne de Beaulieu.*

Ego Galterus miles de Sonjons notum facio presentibus et futuris quod Thomas de Angulo et Galterus frater ejus vendiderunt ecclesie beate Marie de Briostel, laude et assensu uxorum suarum, videlicet Eremburgis et Constantie, pro sex libris et duodecim solidis Parisiensium jam eisdem persolutis, quandam pieciam terre octo minas et unum quarterium sementis capientem, in territorio de Campania sitam, quittam et liberam in perpetuum possidendam, retento tantummodo mihi et heredibus meis camparto meo in terra supradicta, pro omni jure meo. Sciendum autem est quod Eremburgis uxor Thome de Angulo et domina Albreda mater Galteri de Angulo et Constantia uxor ipsius Galteri quicquid dotalicii vel alterius juris in predicta terra habebant, vel habere poterant, fide sua corporaliter prestita de non reclamando coram me, non coacte sed spontanee quittaverunt, facta eis prius condigna reconpensatione dotis sue a dictis Thoma de Angulo et Galtero fratre ejus in campo de Quercubus ante portam de Bello loco; fidem etiam corporalem prestiterunt dicti venditores coram me quod supra venditione ista ecclesiam de Briostel per se vel per alium de cetero nullatenus molestabunt, sed dictam venditionem pro posse suo contra omnes tenentur legitime garandire. Hanc venditionem ego Galterus de Sonjons, predicte terre dominus, benigne concessi, volui pariter et laudavi, et legitimam contra omnes pro posse meo ferre teneor garandiam. Nec pretereundum est quod si abbas de Briostel tempore messis fratrem suum vel nuntium miserit ad domum meam apud Sonjons, vel ad domum heredis mei pro predicta terra campartanda, et ego vel heres meus venire vel mittere noluerimus vel distulerimus, fratres de Briostel statim dictam terram bona fide campartabunt sine forisfacto et partem suam portabunt in domum suam; campartum vero meum portabunt ad domum meam apud Sonjons, vel ad domum heredis mei. Ad hoc totum observandum firmiter et tenendum obligavi heredem meum. Ad majorem

etiam hujus rei confirmationem, ad petitionem supradictorum Thome de Angulo et Galteri fratris ejus presentes litteras sigilli méi munimine roboravi in munimen et testimonium veritatis. Actum anno gratie Mº ccº xxiº. Mense augusti.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 68.)

CCLIII. — An 1221. — *Donation par Gautier de Songeons du champart sur huit mines de terre vendues à l'abbaye par Thomas de l'Angle et son frère et d'une pièce de terre de sept mines, le tout sis en la campagne de Beaulieu.*

Ego Galterus de Sonjons miles notum facio presentibus et futuris quod Thomas de Angulo et Galterus frater ejus vendiderunt ecclesie beate Marie de Briostel, laude et assensu uxorum suorum videlicet Eremburgis et Constantie, pro sex libris et duodecim solidis Parisiensium jam eisdem persolutis, quandam pieciam terre octo minas et unum quarterium sementis capientem, in territorio de Campania sitam; campipartem etiam quam in dicta terra habebam, pro remedio anime mee et antecessorum meorum dicte ecclesie dedi et concessi, nichil juris vel proprietatis in dicta terra michi vel heredibus meis retinendo. Dedi etiam dicte ecclesie quandam portionem terre juxta predictam terram sitam, septem minas sementis capientem, quittam et liberam ab omni re in perpetuum possidendam, laude et assensu Agnetis uxoris mee, predictam terram datam a me quittavit spontanee et quicquid dotis vel juris in dicta terra habebat, vel habere poterat, libenter et benevole resignavit, facta ei prius condigna reconpensatione dotis sue in alia terra mea. Sciendum autem est quod Eremburgis uxor Thome de Angulo et domina Albreda mater Galteri de Angulo et Constantia uxor ipsius Galteri quicquid dotis vel juris alterius habebant vel habere poterant, fide sua corporaliter prestita de non reclamando, coram me non coacte sed spontanee quittaverunt, facta eis prius condigna reconpensatione dotis sue a dictis Thoma de Angulo et Galtero fratre ejus in campo de Quercubus ante portam de Fayaco; fidem etiam corporalem prestiterunt dicti venditores coram me quod supra venditione ista ecclesiam de Briostel per se vel per alios de cetero nullatenus molestabunt, sed dictam venditionem pro posse suo contra omnes tenentur legitime garandire. Hanc venditionem ego Galterus de Sonjons predicte terre dominus concessi, volui pariter et laudavi et legitimam contra omnes ferre teneor garandiam In terra vero quam dedi dicte ecclesie nichil juris vel proprietatis michi vel heredibus meis retinui, sed dictam terram quittam omnino et liberam dicta ecclesia de Briostel in perpetuum possidebit. Ad majorem hujus rei confirmationem,

ad petitionem supradictorum Thome de Angulo et Galteri fratris ejus presentes litteras sigilli mei munimine roboravi. Actum anno gratie Mº ccº xxiº. Mense decembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 68.)

CCLIV. — An 1221. — *Donation par Nivelon de Roncherolles de deux arpents de vignes sis en son clos de Sailleville.*

Ego Nevelo de Roncherolles miles. Notum facio tam presentibus quam futuris, quod ego, de assensu et voluntate Ydoree uxoris mee, dedi in puram et perpetuam elemosinam liberam penitus et quietam, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel duos arpennos vinearum, in clauso meo de Selleville sitos, nichil omnino proprietatis vel dominii michi vel heredibus meis in predictis arpennis retinens in perpetuum. Ad majorem autem hujus donationis confirmationem, presentes litteras sigillo meo confirmavi in robur et testimonium veritatis. Actum anno incarnationis dominice millesimo ducentesimo xxº primo. Mense novembri, in crastino Omnium Sanctorum.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 503.)

CCLV. — An 1221. — *Donation par Pierre Havoth, chevalier, seigneur de Longuavesne, de dix mines de terre.*

Ego Petrus Havoth miles notum facio omnibus presentes litteras inspecturis quod dedi Ecclesie beate Marie de Briostel, laude et assensu Ysabel uxoris mee et heredum meorum, quamdam portionem terre decem minas sementis capientem, sitam juxta terram illam quam vendiderunt Thomas de Angulo et Galterus frater ejus ecclesie supradicte, quittam et liberam ab omni re in perpetuum possidendam, nichil juris vel proprietatis in dicta terra michi vel heredibus meis, preter campartum solummodo, retinendo. Sciendum autem est quod tempore messis fratres de Fayaco dictam terram bona fide campartabunt et campartum meum adducent apud Fayacum et ibi michi reddent. Ad majorem hujus donationis confirmationem presentes litteras sigilli mei munimine confirmavi. Actum anno gratie Mº ccº xxiº. Mense decembri. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 99.)

CCLVI. — An 1221. — *Donation par Jean, comte de Beaumont, d'une pièce de vignes sise à Campagne.*

Ego Johannes comes Bellimontis notum facio omnibus presentibus pariter et futuris quod intuitu pietatis et pro remedio anime mee et

omnium antecessorum meorum dedi in puram et perpetuam elemosinam ecclesie beate Marie de Briostel et fratribus ibidem Deo servientibus unum arpennum vinee situm apud Campanias. Quod, ut firmum et stabile sit, presentem cartam conscribi feci et sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° XX° primo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 69.)

CCLVII. — An 1223. — *Confirmation de cette donation par Ansold de Campagne.*

Ego Ansoldus de Campania miles notum facio tam presentibus quam futuris quod vir nobilis Johannes, quondam comes Bellimontis, de rebus suis disponens, dedit in puram et perpetuam elemosinam pro remedio anime sue ecclesie et conventui beate Marie de Briostel unum arpennum vinee apud Campaniam, in clauso domine Aye situm. Hanc donationem ego Ansoldus ad cujus feodum predicta vinea pertinebat, de consensu et voluntate Johannis filii mei, concessi et ratam habui in perpetuum, salvo jure meo. Sciendum etiam quod predictam vineam predictis monachis ego et heredes mei tenemur fideliter et legitime contra omnes garandire. In cujus rei robur et testimonium presentes litteras pro me et pro meis heredibus sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° XX° III°. Mense novembri, vigilia Sancte Katherine, virginis.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 69.)

CCLVIII. — An 1222. — *Confirmation par Pierre Havoth de la vente faite par Robert de Longuavesne de sept mines de terre à Longuavesne.*

Ego Petrus Havoth miles notum facio presentibus et futuris quod Robertus de Longa Avesna, filius Petri de Porta, vendidit ecclesie beate Marie de Briostel, pro centum et quinque solidis Parisiensium jam eidem persolutis, quandam portionem terre, septem minas sementis capientem, in territorio de Longua Avesna sitam, quittam et liberam in perpetuum possidendam, nichil in dicta terra michi vel heredibus meis, preter campartum, pro omni jure meo, solummodo retinendo. Hanc venditionem benigne concessit, voluit et laudavit Margarita uxor dicti Roberti, facta ei prius condigna recompensatione dotis sue in alia terra, quam emit dictus Robertus, apud Bouvereches, de denariis supradictis. Dederunt etiam fidem corporalem dictus Robertus et Margarita uxor ejus quod super venditione ista dictam ecclesiam de Briostel per se vel per alios de cetero nullatenus

molestabunt, sed ipsam venditionem contra omnes pro posse suo garandizabunt. Sciendum autem est quod si abbas de Briostel, tempore messis, fratrem suum vel nuntium miserit ad domum meam vel ad domum heredis mei, apud Longam Avesnam, pro dicta terra campartanda, et ego vel heres meus venire vel mittere noluimus vel distulimus, fratres de Briostel statim dictam terram bona fide campartabunt, sine forisfacto, et partem suam ducent in domum suam, campartum vero meum vel heredis mei ducent ad domum meam vel heredis mei apud Longam Avesnam. Ad hoc totum firmiter observandum et tenendum obligavi heredem meum. Ad majorem hujus rei confirmationem, ad petitionem dicti Roberti et Margarite uxoris ejusdem, presentem paginam sigilli mei appensione confirmavi in testimonium veritatis. Actum anno gratie M° CC° XXII°. Mense martio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 280.)

CCLIX. — An 1222. — *Lettre de protection accordée à l'abbaye pour les pâturages de sa grange de Monceaux contre les habitants de Bouvresse, par Milon de Nanteuil, évêque de Beauvais.*

Milo Dei miseratione Belvacensis episcopus omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod cum nos ecclesiam et conventum de Briostel sincera caritate diligere teneamur, promisimus quod abbatem et conventum de Briostel in possessione sua, quam habent in pascuis nemorum pertinentium ad domum de Moncellis, defendemus contra homines de Boveresches; et si ibi contra voluntatem monachorum de Briostel dicti homines de Boveresches peccora sua duxerint, vel miserint, vel aliquam violentiam intulerint, nos cum ab eisdem monachis vel eorum servientibus fuerimus requisiti, vim amoveri faciemus quamdiu voluerint stare juri coram nobis, nisi inhibitio domini proprii vel domini regis intervenerit. Has autem litteras ad preces ipsius abbatis et conventus et aliorum bonorum virorum ipsis dedimus, ut eas ballivis nostris ostendent quum nos extra partes Belvacenses esse contigerit, non enim semper sumus in partibus Belvacensibus. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo nostro fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° vicesimo secundo. Mense aprili.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 350.)

CCLX. — An 1222. — *Abandon par Gautier de Songeons de tous les droits qu'il pouvait avoir sur les fossés creusés autour du bois du Fay.*

Ego Galterus de Sonjons miles notum facio tam presentibus quam

futuris quod abbas et conventus beate Marie de Briostel, de voluntate mea et beneplacito meo et uxoris mee Agnetis et filiorum meorum Johannis, Petri et Balduini, fecerunt in terra mea fossata circa nemora sua de Fay, volumus etiam et concedimus in puram et perpetuam elemosinam tam ego quam uxor mea et filii mei ut fossata illa ad ostentionem metarum ibi de assensu nostro positarum, et quicquid infra metas continetur integre omnino libere et pacifice ecclesie et conventus de Briostel in perpetuum possideant. In hujus igitur rei robur et testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° XXII°. Mense maio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 100.)

CCLXI. — An 1222. — *Confirmation par Gautier de Songeons de la vente faite par Guillaume de Malicorne, de huit mines de terre à Longuavesne.*

Ego Galterus de Sonjons miles. Notum facio tam presentibus quam futuris quod Willermus de Malicorne et Matildis ejus uxor, pro communi utilitate et necessitate sua, laude et assensu Bartholomei de Longa Avesna, a quo ipsi tenebant, vendiderunt in perpetuum, absque ulla retentione sibi vel heredibus suis, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, pro sex libris Parisiensium, jam eis integre persolutis, quandam portionem terre, que sita est in territorio de Longa Avesna, octo minas sementis capientem. Et quia predicti Bartholomeus videlicet et Willermus sigillum non habebant, ego Galterus ad preces et petitiones ipsorum presentes litteras sigillo meo confirmavi in testimonium veritatis. Et sciendum quod predicti venditores de non reclamando in posterum et de legitima guarandia ferenda fidem prestiterunt corporalem. Actum anno gracie M° CC° vicesimo secundo. Mense maio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 281.)

CCLXII. — An 1222. — *Donation à l'abbaye par Pierre Havoth, chevalier, d'une mine de froment et de deux chapons de rente qu'elle lui devait, du tiers des bruyères du Val-du-Mesnil, et vente par le même des bruyères de la Beeloie.*

Ego Petrus Havoth, miles, notum facio presentibus et futuris presentem paginam inspecturis quod ego pro remedio anime Ysabel uxoris mee dedi ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, ubi sepulturam elegit et habuit, in puram et perpetuam elemosinam, unam minam frumenti et duos capones quos reddebant in singulis

annis pro terra Thome de Angulo. Dedi etiam dicte ecclesie in perpetuum tertiam partem brochiarum de Valle Mesnillii, inter viam qua tendit de Sonjons apud Loweuses et boscum dicte ecclesie de Mesnilliis. Nichil in supradictis michi vel heredibus meis in perpetuum retinendo. Preterea vendidi sepe dicte ecclesie de Briostel brochiam de la Bieloie, septem minas et dimidiam sementis capientem pro centum solidis in plene persolutis. Hanc dictam brochiam de la Beeloie dicta ecclesia de Briostel quittam et liberam in perpetuum possidebit retento solummodo camparto mihi et heredibus meis. Sciendum autem est quod si tempore messis ecclesia de Briostel ad domum meam vel heredis mei miserit pro terra dicta de la Beeloie campartanda et ego vel heres meus venire vel mittere noluerimus vel distulimus, fratres de Fayaco dictam brochiam sine forisfacto bona fide campartabunt et partem suam portabunt ad domum suam, campartum vero meum vel heredis mei ducent apud Longam Avesnam vel apud Fayacum. Hoc totum factum est de consensu et voluntate Henricii primogeniti mei, Gerardi, Petri filiorum meorum. Ad majorem hujus rei confirmationem presentem paginam sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° XXII°. Mense maio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 14.)

CCLXIII. — An 1222. — *Confirmation par Joscelin, abbé de Beaupré, de la donation par Jean d'Atainville de deux muids de blé de rente à prendre sur les moulins de Tolsac et du Vivier.*

Universis Christi fidelibus presentium litterarum noticiam habituris, frater J. (Joscelinus) dictus abbas de Prato salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod ego et multi alii presentes eramus quando dominus Johannes de Atainville, in die qua duxit in uxorem Ysabel de Silli, coram Petro decano de Harmes, fide sua corporaliter prestita, benigne creantavit et concessit ecclesie de Briostel duos modios bladi percipiendos in perpetuum singulis annis in molendino de Tousac et molendino de Vivario, infra octavam Omnium Sanctorum. Predictos duos modios dicta ecclesia habebit in dictis molendinis pro anima domini Odonis de Silli et habebit in perpetuam. Hanc elemosinam voluit et concessit Ysabel uxor dicti Johannis de Atainville. Dictus autem Johannes de Atainville, fide sua interposita creantavit quod cum miles factus fuerit et sigillum habuerit, duos dictos modios elemosinatos dicte ecclesie de Briostel, sigilli sui munimine confirmabit. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° vicesimo secundo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 193)

CCLXIV. — An 1223. — *Confirmation par Pierre Havoth de la donation par la veuve Eufémie de 8 sols parisis de rente.*

Ego Petrus Havoth, miles, notum facio tam presentibus quam futuris quod Eufemia relicta Huberti Ad Matres, civis Belvacensis, de voluntate et assensu filiorum suorum Deodati et Petri, dedit in puram et perpetuam elemosinam ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, octo solidos Parisiensium annui redditus, quos reddent singulis annis in perpetuum, in festo Sancti Remigii, scilicet Garnerus Orphanus quatuor solidos, et Hugo Cordubanarius quatuor solidos, vel heredes eorum; michi vero et heredibus meis reddent sex capones, que omnia dicte Eufemie annua reddere consueverant, pro quadam terra, quam de ipsa tenebant, que est inter Gerborredum et Caumont, prope viam qua itur ad Sonjuns. Si vero contingeret quod ad prefixum terminum census prescriptus non redderetur, dicti abbas et conventus terram illam saysirent et in manu sua tenerent, donec eis de octo solidis, michi vero de sex caponibus esset plenarie satisfactum. In hujus rei robur et testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie millesimo ducentesimo vicesimo tercio. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 119.)

CCLXV. — An 1223. — *Accord entre l'abbaye et le chapitre de Gerberoy, au sujet du moulin de Roy.*

Aubertus decanus totumque capitulum ecclesie beati Petri Gerborredi omnibus presentes litteras visuris salutem in perpetuum. Noverint universi quod cum causa verteretur inter nos ex una parte, et abbatem et conventum de Briostel ex altera, coram abbate Sancti Martini Pontisare et conjudicibus suis a domino Papa delegatis, super medietate molendini de Reio, quam dicebamus ad nos pertinere, ita quod unum modium habebamus in proprietate, residuum in feodo, et super manso quodam et medietate prAtuli. Tandem composuimus in hunc modum quod ipsi recognoverunt ad nos pertinere unum modium in molendino. Et ut omnes querele inter nos et ipsos sopirentur, concesserunt nobis alium modium in eodem; ita quod singulis annis debemus percipere de molendino duos modios mistolii, unum modium in festo Omnium Sanctorum et alium in Pascha; et nos omnes querelas coram dictis judicibus motas eisdem quittavimus, concedentes ut in perpetuum tam molendinum quam vivarium cum appendiciis suis pacifice possideant. Ut autem ista compositio rata in posterum et inviolabilis permaneat, presentem cartam sigillo nostro consignavimus in robur et testimonium veritatis. Actum anno gratie M° CC° XXIII°. Mense junio. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 505.)

CCLXVI. — An 1223. — *Donation par Ansold de Roncherolles d'un arpent de vignes sis auprès de Neuilly.*

Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego Ansoldus de Roncherolles miles et Johannes filius meus, pro remedio anime Hilesendis uxoris mee, dedimus in puram et perpetuam elemosinam, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, unum arpennum vinee apud Nuelly situm. Preterea dedimus et concessimus prescriptis monachis vineas apud Nuelli, quas Philippus filius meus, de rebus suis disponens, eis pro salute anime sue in perpetuam contulit elemosinam. Et quia volumus ut ecclesia et monachi de Briostel vineas prescriptas libere omnino et absolute in perpetuum possideant, presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum apud Roncherolles, anno gratie millesimo cc° vicesimo tercio. Mense Augusto. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 417.)

CCLXVII. — An 1223. — *Confirmation par Ansold de Roncherolles et Jean, son fils, de la donation par Nivelon de Roncherolles de deux arpents de vignes à Sailleville, et de celle par Godefroy de Remi d'un arpent de vignes.*

Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego Ansoldus de Roncherolles, miles, et Johannes filius meus concessimus et ratum habuimus in perpetuum donum quod fecit Nevelo frater meus ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, de duobus arpennis vinearum in clauso suo de Selleville sitis. Preterea concessimus eis in perpetuum unnum arpennum vinee, quem de rebus suis disponens Gaufridus de Remi, nepos meus, ecclesie et conventui de Briostel in elemosinam contulit perpetuam. Et quia volumus ut omnes vineas superius annotatas libere omnino et pacifice in perpetuum possideant, ego Ansoldus presentes litteras pro me et pro meis heredibus sigillo meo confirmavi in robur et testimonium veritatis. Actum anno gratie M° CC° XX° tercio. Mense septembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 504.)

CCLXVIII. — An 1224. — *Donation par Eremburge d'Aumale de 10 sols parisis de rente sur Lucas de Blangy.*

Ego Eremburgis, filia domini Ingerranni vicecomitis Albemalle, notum facio tam presentibus quam futuris quod, de voluntate et consilio domini Ingerranni patris mei et Ingerranni filii mei primoge-

niti, contuli in puram et perpetuam elemosinam, pro remedio anime matris mee, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel decem solidos parisienses annui redditus recipiendos singulis annis in festo Sancti Remigii apud Blangiel. Hos decem solidos reddet in perpetuum Lucas de Blangiel vel heres ipsius, vel quicumque dicte Luce possiderit tenementum. In hujus igitur rei robur et testimonium sigillo meo et sigillis predictorum scilicet domini Ingerranni patris mei et Ingerranni filii mei presentes litteras confirmavi, Actum anno gratie M° CC° XX° quarto. Mense januario. (A. de l'Oise : *Ib.*, n° 46.)

CCLXIX. — An 1224. — *Vente à l'abbaye, par Jean de Grosserve, de trois muids de grains de rente qu'il prenait annuellement dans la grange de Thieuloy, appartenant aux religieux.*

Ego Johannes de Grandi Silva notum facio tam presentibus quam futuris quod ego vendidi in perpetuum, fide mea interposita, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel tres modios annui redditus, videlicet decem et octo minas frumenti et tolidem avene, quos michi dicta ecclesia singulis annis in grangia Teguleti reddere tenebatur, pro quadraginta et duabus libris Parisiensium. Hanc venditionem non vi, non coactione, sed propria et spontanea voluntate laudaverunt et concesserunt absque ulla retentione domina Haviz mater mea et Eufemia uxor mea, fratres mei Ingerrannus et Hugo, et sorores mee Ermengardis et Odelina, qui omnes de predicta venditione firmiter in perpetuum et fideliter observanda fidem dederunt corporalem, renuntiantes omni actioni et juri quod eis in posterum vel eorum heredibus valere posset ad reclamandum. Verum quia medietas terre mee ad dotalicium predicte Eufemie uxoris mee pertinebat, assignavi ei, de voluntate et beneplacito ipsius, in reconpensationem dotis quam habebat in predictis tribus modiis, totam terram meam de Haleyo. Hanc venditionem trium modiorum tenemur ego et heredes mei dicte ecclesie fideliter et legitime contra omnes guarandire. In cujus rei robur et testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno Incarnationis Dominice M° CC° vicesimo quarto. Mense februario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 577.)

CCLXX. — An 1225. — *Transaction arbitrale, pardevant Guillaume, abbé de Beaubec, et Joscelin, abbé de Beaupré, entre l'abbaye et Dreux de Fontaine, au sujet du moulin neuf de Roy et de la chaussée que les religieux avaient construite.*

Universis Christi fidelibus ad quos presens scriptum pervenerit ego frater Willelmus de Bello Becco et ego frater Jocelinus de Prato

dicti abbates salutem in Domino. Ad universitatis vestre noticiam volumus pervenire quod, cum controversia verteretur inter abbatem et conventum de Briostel ex una parte, et Drogonem militem dominum de Fontanis ex altera, super quodam novo molendino et quadam parva calceia subtus magnam calceiam, que dicti abbas et conventus apud Reium construxerant, et super quadam via que ducebat ad molendinum dicti Drogonis ; tandem pro bono pacis in nos ab partibus fuit compromissum, sub pena viginti marcarum persolvendarum parti remanenti et arbitrio ab parte que ab nostro arbitrio resiliret. Nos vero super predictis arbitri ab partibus constituti, facta inquisitione et examinatione diligenti, de consilio bonorum virorum et jurisperitorum, pronuntiavimus dictum molendinum, cum omnibus ejus edificiis et porprisio adjacenti, in suo statu cum omni integritate, jure perpetuo dictis abbati et conventui debere permanere. De calceia autem parva, diximus quod dicti abbas et conventus eam cum ponte desertare sive deficere debeant, infra proximum Pascha, ab dicta ponte usque ad signa, que per nos, de communi assensu partium, ibi sunt designata. De via vero diximus quod ipsi abbas et conventus eam infra Pascha proximum debeant restaurare. Si vero super intellectu verborum comprehensorum in prescripto arbitrio vel de pena dubitatio fuerit inter partes, nos dictum nostrum secundum intentionem, quam in pronuntiando habuimus, debemus declarare, ut non aliter quam per nos pars ab parte petere possit penam. Quod ut ratum permaneat, nos ad petitionem partium presens scriptum sigillis nostris duximus communiri. Actum anno gratie M° CC° vicesimo quinto. Mense martio. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 506.)

CCLXXI. — An 1225. — *Renonciation par les abbayes de Lannoy et de Beaubec au bail à ferme perpétuel, à elles fait par l'abbaye du Bec, des terres de Blargies, Formerie et Bouvresse.*

R. (Ricardus) divina miseratione Ebroicensis episcopus, frater B. (Bernardus) dictus abbas Frigidimontis et Th. Decanus Rothomagensis universis presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverit universitas vestra quod cum venerabiles et in Christo dilecti abbates et conventus Belli Becci et de Briostel, cysterciensis ordinis, recepissent ad perpetuam firmam a viris religiosis abbate et conventu Becci, Rothomagensis diocesis, manerium de Blargies, de Formeries et de Bovereches cum omnibus pertinentiis eorumdem, tandem cum dictum contractum utrique parti constaret esse dampnosum, prenominati abbates et conventus a dicto contractu penitus recesserunt et sese per acceptillationem ab invicem super eodem liberaverunt, renuntiantes omnibus dictis et scriptis super hoc confectis et omni

actioni et juri sibi occasione dicti contractus competenti, salvo antiquo censu centum et quinque solidorum parisiensium, quos annuatim tenentur solvere abbates et conventus Belli Becci et de Briostel abbati et conventui Becci; pro hac tamen quitatione abbates et conventus Belli Becci et de Briostel solverunt abbati et conventui Becci centum libras parisienses, et ipsi abbas et conventus Becci promiserunt eis quod de cetero ipsi vel alius nomine suo nichil reclamabunt in nemoribus Belli Becci et de Briostel. Si vero homines sui aliquo tempore voluerint aliquid petere in dictis nemoribus, dicti abbas et conventus Becci inde non se intromittent per se vel per aliam interpositam personam, nisi ad testificandum et exhibendum instrumenta et testes, si necesse fuerit. Quod ut ratum et inconcussum permaneat, nos ante quos de querelis inter dictas partes habitis fuerat compromissum, presentem paginam nostris et partium sigillis ad petitionem ipsorum fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° vicesimo quinto. Mense maio. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 48.)

CCLXXII. — An 1225. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de l'accord par lequel Jean d'Atainville reconnait devoir à l'abbaye une rente de deux muids de blé sur les moulins de Tolsac et du Vivier.*

Magistri P. canonicus et E. officiales Belvacenses omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverit universitas vestra quod cum contraversia verteretur coram nobis inter abbatem et conventum de Briostel ex una parte, et dominum Johannem de Atteinvile militem ex altera, super eo quod ipsi abbas et conventus dicebant dictum dominum Johannem dedisse et concessisse, fide sua interposita, de assensu Isabeldis uxoris sue, die qua duxit eam in uxorem, dictis abbati et conventui de Briostel duos modios frumenti singulis annis percipiendos in molendino de Tousac et in molendino de Vivario, pro anima domini Odonis de Silliaco, et promisisse quod hoc sigillo suo confirmaret quando sigillum haberet. Dicto Johanne milite hec inficiante. Tandem lite super hiis contestata, testibus ex parte predictorum abbatis et conventus productis, et diligenter examinatis, depositionibus eorum publicatis et diligenter inspectis, auditis rationibus et allegationibus hinc inde propositis, die ad audiendam sententiam deffinitivam partibus assignata, dicto Johanne milite in propria persona, et procuratore dictorum abbatis et conventus coram nobis comparentibus, dictus Johannes miles recognovit coram nobis in jure se in dictis duobus modiis frumenti teneri dictis abbati et conventui de Briostel, et promisit, coram nobis fide interposita, quod ipse singulis annis eisdem abbati et conventui prefatos duos modios

frumenti, in dictis molendinis de Tousac et de Vivario, nomine annui redditus persolvet, infra octabas Omnium Sanctorum; super autem arreragisi dicti redditus et super expensis dictorum monachorum in lite factis, partes in nos conpromiserunt. Actum anno gratie M° CC° vicesimo quinto. Mense julio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 194.)

CCLXXIII. — An 1226. — *Donation par Florent, chanoine de Saint-Michel de Beauvais, d'un muid de grains de redevance annuelle, à prendre dans sa grange de Saucillers.*

Ego Florentius, canonicus Sancti Michaelis Belvacensis. Notum facio tam presentibus quam futuris quod ego, ob remedium anime Reginaldi fratris mei, dedi in puram et perpetuam elemosinam ecclesie et conventui beate Marie de Briostel unum modium, medietatem frumenti et medietatem avene, ad mensuram Montisdesiderii, recipiendum singulis annis, in festo Sancti Remigii, in grangia mea de Saleiviler. Hanc donationem voluit et ratam habuit in perpetuum dominus Robertus, vicecomes de Poiz, frater meus, feodi dominus, nichil omnino juris vel dominii in predicto modio sibi vel heredibus suis retinens in perpetuum. In cujus rei robur et testimonium, presentes litteras sigillo meo et sigillo domini Roberti fratris mei confirmavi. Actum anno gratie M° CC° vicesimo sexto. Mense aprili.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 507.)

CCLXXIV. — An 1226. — *Confirmation par Hugues de Longpérier et Roger de Hausseline de l'échange par lequel Odon Lovel de Heaumeth, Emeline et Jeanne de Heaumeth cèdent à Gilon d'Hodenc un muid de blé de rente à prendre dans la grange de Monceaux, contre un pareil muid de blé à prendre au moulin d'Haussez.*

Universis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis Hugo de Longa piro et Rogerus de Hausseleines salutem in Domino. Noverit universitas vestra quod Odo Lovel de Heaumeth et Emelina et Johanna filie Clementis de Heaumeth, assensu et voluntate nostra, excambiaverunt domino Giloni de Houdench militi unum modium bladii annui redditus, quem de nobis tenebant et singulis annis recipiebant a monachis de Briostel in grangia de Moncellis, pro uno modio frumenti duobus denariis pejoris meliori, quem dictus Gilo predictis Odoni et Emeline et Johanne dedit in excambium singulis annis recipiendum in molendino suo de Hauseis, quicumque dictum teneat

molendinum. Ita sane quod nos videlicet Hugo de Longa piro et Rogerus de Hausseleines, nec non et prefatus Odo cum dictis Emelina et Johanna, in predicto modio de Moncellis nichil omnino nobis aut heredibus nostris retinuimus, sed tale jus et dominium quale habebamus in predicto modio de Moncellis habebimus in modio molendini de Hausseis. Ad majorem autem hujus rei securitatem prenominatus Odo cum sepedictis Emelina et Johanna, pro se et heredibus suis fidei sacramentum prestiterunt quod prefatum excambium firmiter et inviolabiliter in perpetuum observabunt et nichil penitus per se vel per heredes suos in predicto modio de Moncellis de cetero reclamabunt. Quod ut ratum et stabile permaneat, presentem cartam exinde fecimus annotari et sigillorum nostrorum munimine roborari. Actum anno Domini millesimo ducentesimo visesimo sexto. Mense aprili. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 351.)

CCLXXV. — An 1226. — *Vente par Gilon d'Hodenc d'un muid de blé de rente dans la grange de Monceaux.*

Notum sit presentibus et futuris quod ego Gilo de Houdench, miles excambiavi Odoni Lovel de Heaumeth et Emeline et Johanne, filiabus Clementis de Heaumeth, unum modium frumenti duobus denariis pejoris meliori, singulis annis recipiendum in molendino de Hausseis, quicumque dictum teneat molendinum, pro uno modio bladii redditus annui, quem dictus Odo cum prefatis Emelina et Johanna, singulis annis, recipiebant a monachis de Briostel in grangia de Moncellis; ita sane quod dictus Odo cum prenominatis Emelina et Johanna, necnon et Hugo de Longa piro et Rogerus de Hauseleines, quorum assensu et voluntate istud excambium factum fuit in predicto modio de Moncellis, nichil omnino sibi vel heredibus suis retinuerunt; sed tale jus et dominium quale predicti Hugo et Rogerus in predicto modio de Moncellis habebant, de cetero habebunt in illo molendini de Hauseis. Ego vero dictus Gilo assensu et voluntate Petronille uxoris mee et Guillelmi filii mei primogeniti, ceterorumque liberorum nostrorum, predictum modium, quem in grangia Moncellorum in excambium a predictis Odone, Emelina et Johanna acceperam, vendidi monachis de Briostel pro decem et octo libris Parisiensium, libere et quiete et pacifice in perpetuum possidendum. Quem etiam modium eisdem monachis ego et heredes mei contra omnes homines tenemur fideliter et firmiter in perpetuum garandire. Quod ut ratum et inconcussum perpetuo perseveret, presentem cartam exinde conscriptam prefatis monachis contradidi, et sigilli mei auctentico roboravi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo vicesimo sexto. Mense aprili. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 351.)

CCLXXVI. — An 1226. — *Vente par Louis d'Hodenc, chevalier, de deux muids de grains et de quatre mines d'avoine de redevance annuelle.*

Ego Lodovicus de Hosdenc, miles. Notum facio tam presentibus quam futuris quod ego vendidi in perpetuum ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, pro triginta et octo libris Parisiensium jam michi integre persolutis, volentibus et inidipsum consentientibus domino meo Extachio de Milly, a quo ipse tenebam, et uxore mea Agnete, duos modios annui redditus, unum videlicet frumenti et alium avene, et ex alia parte quatuor minas avene, que michi in grangia Ursimontis, singulis annis, monachi de Briostel reddere solebant, nichil omnino juris, proprietatis, vel dominii michi vel heredibus meis in predictis retinens in perpetuum. Verum quia medietas terre mee ad dotalicium uxoris mee pertinebat, in excambiationem duorum illorum modiorum et quatuor minarum, dedi ei decem et octo minas frumenti et totidem avene annui redditus, quas michi singulis annis ecclesia de Fresmont reddere consuevit. Ipsa vero predictam venditionem pro communi necessitate nostra et utilitate factam, non vi, non coactione, sed voluntate spontanea laudavit et ratam habuit in perpetuum; fidem etiam tam ego quam ipsa dedimus corporalem, quod in predictis duobus modiis et quatuor minis nichil omnino reclamabimus vel faciemus reclamari, nec dampnum aliquod vel gravamen propter illam possessionem ecclesie de Briostel inferemus, sed eam bona fide pro posse nostro contra omnes et in omnibus locis garantizabimus. In hujus rei testimonium presentes litteras pro me et pro heredibus meis sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° vicesimo sexto. Mense maio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 435.)

CCLXXVII. — An 1226. — *Confirmation par Eustache de Milly de la vente par Louis d'Hodenc de deux muids de grains de redevance annuelle.*

Ego Eustachius miles de Milli. Notum facio tam presentibus quam futuris quod Leudovicus de Hodenc miles, homo meus, vendidit, absque ulla retencione sibi vel heredibus suis, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel unum modium frumenti et unum avene, quos eidem dicta ecclesia singulis annis in grangia Ursimontis reddere tenebatur, pro triginta et octo libris Parisiensium. Hanc venditionem ego Eustachius feodi dominus, ad preces et petitionem dicti Leudo-

vici volui, laudavi et concessi in perpetuum, nullum omnino jus vel dominium michi vel heredibus meis retinens in eadem, sed et ipsam venditionem, sacramentis prestitis sacrosanctis coram conventu super altare dicte ecclesie, contra omnes fideliter et legitime tenemur garantire. In cujus rei robur et testimonium, presens scriptum sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo vicesimo sexto. Mense maio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 435.)

CCLXXVIII. — An 1226. — *Confirmation par Godefroy de Clermont de Nesle, doyen de Beauvais, de la vente par Louis d'Hodenc, chevalier, de deux muids de grains de redevance annuelle.*

Gaufridus decanus Belvacensis omnibus Christi fidelibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod dominus Ludovicus de Houdenc miles et domina Agnes ejus uxor coram nobis constituti recognoverunt et concesserunt se vendidisse in perpetuum pari assensu et pro communi necessitate atque utilitate sua abbati et conventui de Briostel, cisterciensis ordinis, unum modium bladi et sexdecim minas avene annui redditus, quos habebant singulis annis in grangia dictorum monachorum de Orsimon, pro triginta et octo libris Parisiensis monete, jam ipsis persolutis. Et dicta domina Agnes uxor prefati Ludovici militis, que in dictis blado et avena annui redditus venditis dotalicium habebat, in nullo coacta, ut coram nobis recognovit, sed mera et spontanea voluntate, quicquid dotalicii, sive cujuscumque juris in dicto redditu vendito habebat, prefatis monachis de Briostel coram nobis in perpetuum quittavit, et in manu nostra resignavit, recognoscens sepedictum Ludovicum militem maritum suum, pro dotalicio, quod in prefato annuo redditu bladi et avene vendito habebat, de tribus modiis bladi annui redditus, quos ei debent monachi de Frigido monte, sibi sufficientem fecisse recompensationem. Et tam sepedictus dominus Ludovicus miles de Houdenc, quam predicta Agnes ejus uxor coram nobis fidem prestiterunt corporalem quod per se vel per aliquem alium in dicto redditu bladi et avene ab ipsis vendito, occasione alicujus juris, de cetero nichil reclamabunt vel reclamari facient, et quod super illo redditu vendito dictis monachis legitimam portabunt garandiam. In cujus rei robur et testimonium, litteras istas sigillo nostro fecimus communiri. Actum anno gratie M° CC° vicesimo sexto. Mense augusto.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 435.)

CCLXXIX. — An 1226. — *Confirmation par Henri de Dreux, trésorier de Beauvais, de la transaction entre l'abbaye et Odon des Patis, au sujet du bornage d'un petit pré situé contre les murs du monastère.*

Ego Henricus, Dei gratia Belvacensis thesaurarius, notum facio universis presentes litteras visuris vel audituris, quod cum inter abbatem et conventum de Briostel, Cisterciensis ordinis, ex una parte, et Odonem de Pascuis cum Widria uxore sua ex altera, quadam controversia verteretur, super quodam pratello infra murum monachorum incluso, quod pie memorie dominus Girardus de Pascuis frater dicte mulieris in elemosinam ipsis contulerat, sicut in ejus litteris vidimus contineri, quod prefata Widria de sua hereditate esse dicebat, et super quadam portione terre, quam prenominati Odo et uxor ejus extra murum monachorum possidebant, que monachorum esse debebat, sicut ipsi dicebant. Tandem pro bono pacis in viros fideles, dominum videlicet Gaufridum de Ploiz, militem, et Osmue de Marsiliis, partes compromiserunt, firmum et stabile habentes in perpetuum quicquid de supradictis per ipsos esset fideliter ordinatum. Ipsi fideli facta inquisitione et diligenti bonorum virorum et jurisperitorum consilio utentes, unicuique quod suum erat, juxta suam conscientiam, tribuentes, muro monachorum in illa parte destructo, et metis diligenter appositis, supradictis Odoni et uxori ejus sepedictum pratellum, monachis vero terra prefata reddiderunt. Ego autem quia ipsum pratellum ad meum dominium pertinebat, compositionem talem, fideliter et legitime factam, volui et concessi, et ad petitionem partium, presentes litteras sigilli mei munimine confirmavi, in robur et testimonium veritatis. Actum anno gratie millesimo ducentesimo vicesimo sexto. Mense julio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 195.)

CCLXXX. — An 1227. — *Confirmation par Milon de Nanteuil, évêque de Beauvais, de la donation par Philippe de Dreux, son prédécesseur, de la grange de Monpertuis et de la terre adjacente.*

Milo, Dei gratia Belvacensis episcopus, universis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis salutem in Domino. Noverint universi quod cum nos traxissemus in causam viros religiosos abbatem et conventum de Briostel, cisterciensis ordinis, super situ grangie de Malpertuis et super quadam terra apud dictam grangiam sita, quam bone memorie Philippus quondam Belvacensis episcopus eisdem

contulerat in recompensationem cujusdam terre site apud Goislencort, que vocatur Bugnescans. Tandem nos divine caritatis intuitu, et precum eorumdem monachorum et aliorum bonorum virorum interventu, causam illam eisdem omnino remittentes, prefatis monachis prefatum situm dicte grangie de Malpertuis et terram predictam et communia pascua dicte grangie adjacentia, que memoratus Philippus antecessor noster eisdem monachis concessit, et etiam omnia alia, que ad dictam grangiam pertinent tam in terris quam in nemoribus, pratis, pasturis et rebus aliis, concessimus in perpetuum libere et quiete possidenda. Et ne aliquorum versutia super his locum habeat malignandi, hec omnia supradicta sigilli nostri munimine dictis monachis confirmamus et approbamus. Actum anno incarnationis dominice millesimo ducentesimo vicesimo septimo. Mense februario. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 303.)

CCLXXXI. — An 1228. — *Accensement par Dreux de Fontaine aux religieux de Lannoy de la moitié du moulin de Roy.*

Ego Drogo de Fontibus, miles. Notum facio presentibus et futuris, quod ego dedi et concessi ecclesie et conventui beate Marie de Briostel medietatem molendini de Reyo, et medietatem calceye et vivarii cum omni jure et dominio quod habebam in eisdem, jure perpetuo possidenda, pro novem modiis bladi annui et perpetui redditus, de moutura dicti molendini, absque avena, ad mensuram Gerborredi, hiis terminis persolvendis : infra octavas Sancti Johannis Baptiste, tres modios, infra octavas Natalis Domini, tres modios, et infra octavas Pasche, tres modios. Et si forte medietas mouture aliquo anno novem modios non valuerit, dicti monachi defectum dictorum novem modiorum michi de blado equivalenti supplebunt. Et si ego vel heres meus de pejoratione mouture dubitaverimus, monachi prestito juramento illius qui custos fuerit molendini, sive conversus fuerit, sive secularis, deliberabuntur et in pace remanebunt. Sciendum vero quod si temporis siccitas aliquo anno evenerit ita quod molendinum illud pro defectu aque non moluerit, quantum hac de causa molere cessaverit, tantum cessabunt dicti monachi a solutione redditus memorati. Creantavi etiam quod per istos novem modios annui redditus, omnes homines manentes apud Fontanas cujuscumque sint hospites, et omnes hospites mei de Reyo, in perpetuum erunt banarii ad dictum molendinum. Hoc autem retinui michi et heredi meo post me, quod medietatem bladi, que expendetur in usus domus mee apud Fontanas, vel ubicumque mansero, infra castellariam Gerborredi, libere molam et primus post illum cujus bladum in tremuya invenero. Et si forte aliquo tempore totum molendinum

jure perpetuo habuerint, ex tunc totum bladum quod expendetur in usus supradictos libere molam. Sacerdos etiam et vavassores de Fontanis molent primi post illum cujus bladum in tremuya invenerint et tres minas pro uno boissello. Villani vero et advenientes molent sicut antiquitus molere consueverunt, scilicet duas minas pro uno boissello, et inter duos banarios debet molere unus adveniens. Et si aliquis de dictis banariis ierit ad aliud molendinum, et dicti monachi, vel eorum servientes illum ceperint, si captus vim fecerit, ego et heres meus post me vim tenemur anmovere, et faciemus dictis monachis habere emendam usualem, et in illa emenda habebimus medietatem, et dicti monachi aliam medietatem. Hec autem omnia, sicut superius annotata sunt et expressa, voluerunt, laudaverunt et approbaverunt Ysabel uxor mea et filii mei Johannes, Radulfus et Petrus, et filie videlicet Agnes, Helvildis, Petronilla, ceterique filii nostri et filie. Et de his omnibus firmiter et fideliter tenendis bona fide et observandis in perpetuum, et de legitima et plena garandia ferenda dictis monachis in omnibus locis et contra omnes, tam ego quam predicta uxor mea et liberi nostri fidem prestitimus corporalem; renuntiantes omnibus aliis conventionibus et exceptionibus, atque omni alio juri nobis competenti. In cujus rei robur et testimonium, presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie millesimo ducentesimo vicesimo octavo. Mense maio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 509)

CCLXXXII. — An 1228. — *Confirmation par Milon de Nanteuil, évêque de Beauvais, de l'accensement par Dreux de Fontaine aux religieux de Lannoy de la moitié du moulin de Roy.*

Milo, divina miseratione Belvacensis episcopus, omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod constitutus in presentia nostra dominus Drogo de Fontanis, miles, recognovit et concessit se dedisse et concessisse abbati et conventui beate Marie de Briostel.... *(Comme dans la charte précédente.)* Et nos de cujus feodo predictum molendinum cum pertinentiis suis supradictis existit, prefatas conventiones volumus, concedimus et approbamus, et ad petitionem partium presentium auctoritate confirmamus. Ita quod dicti novem modii bladi de nostro feodo sunt, sicut et dictum molendinum erat ante, et eos tanquam dominus pro defectu dicti Drogonis vel heredum suorum saisire poterimus. Actum anno Domini millesimo ducentesimo vicesimo octavo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 509.)

CCLXXXIII. — An 1228. — *Confirmation par Simon, abbé de Beaubec, de la transaction passée entre l'abbaye et Dreux de Fontaine, au sujet du moulin de Roy.*

Universis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis, frater Symon dictus abbas de Belbech salutem in Domino sempiternam. Noverint universi quod nos compositionem factam de Molendino de Roi, inter abbatem et conventum beate Marie de Briostel, ex una parte, et dominum Drogonem de Fontanis militem, ex altera parte, sicut in litteris super hoc ab utraque parte habitis et a domino Milone Belvacensi episcopo confirmatis, continetur, sicut pater abbas predicte domus volumus, laudamus et concedimus in perpetuum et super hoc, si necessarium fuerit, prout potuerimus, plenam feremus garandiam. In cujus rei testimonium, presentes litteras sigilli nostri munimine confirmamus. Actum anno gratie millesimo ducentesimo vicesimo octavo. Mense julio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 508.)

CCLXXXIV. — An 1228. — *Confirmation par Godefroy de Clermont, doyen de Beauvais, de l'accord entre l'abbaye et Robert Morel de Montaubert, au sujet d'une masure et d'une pièce de terre sises au Hamel*

Gaufridus Decanus Belvacensis, omnibus litteras istas inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod cum querela verteretur coram nobis inter monachos de Briostel, ex una parte, et Robertum Morel de Montobert ex altera, super quadam masura et terra adjacente sita au Hamel; tandem mediantibus bonis viris inter ipsos amicabiliter compositum fuit sub hac forma; videlicet quod dictus Robertus, coram nobis et in manu nostra, resignavit quicquid juris habebat vel dicebat se habere in masura et terra memoratis, et dictis monachis de Briostel in perpetuum quittavit, fidem prestans corporalem quod per se vel per aliquem alium in dictis masura et terra adjacente, occasione alicujus juris de cetero nichil reclamabit vel faciet reclamari. Pro cujusmodi quittatione dicti monachi de Briostel de caritate domus sue triginta solidos Parisiensium prefato Roberto donaverunt. In cujus rei testimonium, litteras istas sigillo nostro fecimus roborari. Actum anno Domini M° cc° xx° octavo. Mense decembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 255.)

CCLXXXV. — An 1228. — *Confirmation par Jean de Dargies de la donation par Sennold, clerc de Saint-Germer, d'une terre à Boiauville et du pré de Tronchei.*

Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego Johannes de Agya, miles, concessi et confirmavi in perpetuam et puram elemosinam ecclesie et conventui beate Marie de Briostel donum quod fecerat eis Sennoldus clericus de Sancto Geremaro de quadam portione terre, que sita est in territorio de Boiauvile, et quodam prato quod dicitur pratum de Tronchei. Ita quod in ista donatione nichil omnino mihi vel heredibus meis retinui preter campartum terre et sex denarios pro prato, de quibus sex denariis mihi quatuor et duo domino Adam de Sancto Sirio singulis annis in nativitate Sancti Joannis Baptiste reddentur. Hanc autem donationem ego Johannes et heredes mei post me contra omnes fideliter garrantizabimus imperpetuum. In hujus igitur robur rei et testimonium, presentes litteras pro me et pro heredibus meis sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° XX° octavo. Mense februario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 55.)

CCLXXXVI. — An 1229. — *Confirmation par Godefroi de Clermont, doyen de Beauvais, de la donation par Jean de Boullincourt et Raoul, son fils, de trois mines de terre à Monpertuis.*

Gaufridus Decanus Belvacensis omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod dominus Johannes de Boulloncort miles et Radulfus filius ejus coram nobis constituti recognoverunt se contulisse, et etiam coram nobis pari assensu suo, ob remedium animarum suarum et predecessorum suorum, in puram et perpetuam elemosinam contulerunt ecclesie et conventui beate Marie de Briostel tres minas terre sementis, sitas inter Maupertuis et Nemus Auberti, cum omni justicia, jure et dominio, que in illa terra habebant; nichil penitus sibi vel heredibus suis in illa retinentes. Et de illa terra et de omni jure quod in illa habebant, in manu nostra se desaisierunt, et nos de ipsa terra ad illorum petitionem, nomine elemosine perpetue, monachos de Briostel investivimus. In cujus rei robur et testimonium, litteras istas sigillo nostro fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XX° nono. Mense martio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 304.)

CCLXXXVI *bis*. — An 1229. — *Confirmation par Godefroy de Clermont, doyen de Beauvais, de la vente à l'abbaye par Jean Porée, d'une pièce de terre au terroir d'Anteigny.*

Gaufridus decanus Belvacensis omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod Johannes Poree et Ricaudis ejus uxor, coram nobis constituti, recognoverunt et concesserunt se vendidisse in perpetuum, pari assensu et pro communi necessitate, abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, quamdam portionem terre in territorio de Autegni, videlicet quicquid tenebant in eodem territorio de Drogone de Autegni, pro viginti libris parisiensium, de quibus eis satisfactum est. Et tam dictus Johannes quam prefata Ricaudis ejus uxor, ad quam dicta terra jure hereditario spectabat, et Balduinus filius eorum, dictam terram venditam cum omni jure, quod in illa habebant, in manu nostra resignaverunt. Et tam ipsi quam Guerricus, Droardus et Radulfus filii Ursionis Coweron, consanguinei dicte Ricaudis, dictam venditionem coram nobis volentes et approbantes, fidem prestiterunt coram nobis corporalem, quod per se, vel per aliquem alium, in dicta terra vendita occasione alicujus juris de cetero nichil reclamabunt vel facient reclamari, ita quod illam terram quantum ad ipsos attinet, dictis abbati et conventui de Briostel legitime garandizabunt. Preterea Drogo de Autegni, dominus fundi terre memorate, et Petronilla ejus uxor et Aubertus eorum filius, retentis sibi et heredibus suis tantummodo duabus minis bladi annui redditus, ad mensuram Gerborredi, in festo Sancti Remigii reddendis, dicte terre venditionem coram nobis voluerunt, approbaverunt et concesserunt, atque in manu nostra quicquid juris in illa terra habebant resignantes, dictis abbati et conventui de Briostel, sub fide interposita de non reclamando super illa terra, ut domini fundi illius, se legitimam garandiam portare promiserunt. In cujus rei robur et testimonium, litteras istas sigillo nostro fecimus roborari. Actum anno gratie Mº ccº xxº nono. Mense martio. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, nº 15.)

CCLXXXVII. — An 1229. — *Donation par Guy de Saint-Arnoult de trois mines de blé de rente sur la grange de Monceaux, et d'un chemin à travers la vallée Nicole.*

Ego Guido de Sancto Arnulpho, miles, notum facio tam presentibus quam futuris quod ego, pro salute anime patris mei et omnium antecessorum meorum, dedi in puram et perpetuam elemosinam liberam penitus et quietam ecclesie et conventui beate Marie de Briostel,

tres minas frumenti de illis videlicet quadraginta minis, quas in grangia sua de Moncellis singulis annis michi consueverant reddere. Preterea dedi eis, in elemosinam perpetuam liberam penitus et absolutam, viam per terram meam, que vocatur Vallis Nicholae filie Renoldi Folie; ita quod in eadem via due quadrige sibi invicem competenter valeant obviare. Hec autem omnia voluerunt et benigne concesserunt Beatrix mater mea Thomas et Symon fratres mei, Aeliz uxor mea, Petrus, Wibertus et Gervasius filii mei; nichil omnino proprietatis, juris vel dominii sibi vel heredibus suis in predictis omnibus retinentes. Et quia volumus ut ecclesia et monachi de Briostel omnia predicta pacifice et absque aliqua contradictione in perpetuum possideant, presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° XX° nono.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 352.)

CCLXXXVIII. — An 1229. — *Accord entre les abbayes de Lannoy et de Beaupré au sujet des acquisitions qu'elles pourraient faire entre Songeons, Longuavesne et Beaulieu.*

Universis Sancte Matris ecclesie filiis tam presentibus quam futuris presentis cyrographi noticiam habituris, de Prato et de Briostel abbates et conventus eternam in Domino salutem. Noverit universitas vestra quod nos, de communicato consilio et assensu unanimi, pro bono pacis et concordie, composuimus, statuimus et firmavimus inter nos, quod a via, que tendit a villa de Loueuses per villam de Riefain ad villam de Sonjons, versus grangiam de Prato, que vocatur Longavesne, de cetero poterunt dicti abbas et conventus de Prato acquirere quolibet modo, sine contradictione, reclamatione et consortio dictorum abbatis et conventus de Briostel. Similiter prefati abbas et conventus de Briostel ab eadem via versus grangiam suam, que appellatur Pulcher Locus del Fai, de cetero poterunt acquirere quolibet modo sine contradictione, reclamatione et societate dictorum abbatis et conventus de Prato. Excepto quod si de terris ad territorium de Longavesne pertinentibus inter supradictam viam et memoratam grangiam et nemus de Briostel sitis, prefati abbas et conventus de Prato per emptionem acquisierint, prenominati abbas et conventus de Briostel medietatem habebunt. Similiter abbas et conventus de Prato in eisdem terris, inter prescriptam viam et dictam grangiam et nemus de Briostel sitis, ad territorium de Longavesne pertinentibus, medietatem habebunt, si dicti abbas et conventus de Briostel per emptionem eas acquisierint. Et sciendum quod si in puram et sanam elemosinam, absque fallacia, dictis abbati et conventui de Prato, infra dictos terminos abbatis et conventus de

Briostel, aliquid datum fuerit, vel abbati et conventui de Briostel infra dictos terminos abbatis et conventus de Prato, pars, cui datum fuerit, proprium habebit, nec aliquid in eo pars altera reclamabit. Actum anno gratie millesimo ducentesimo vicesimo nono. Mense junio. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 557.)

CCLXXXIX. — An 1229. — *Donation par Regnault, tonloyer de Beauvais, de deux muids de grains, moitié blé et moitié avoine, sur la grange de Monceaux.*

Ego Reginaldus, thelonearius Belvacensis, notum facio universis presentes litteras inspecturis, quod cum ego et antecessores mei habuerimus et ex antiquo receperimus in granchia monachorum de Briostel, que vocatur Monceaus, quatuor modios annui redditus, medietatem frumenti et medietatem avene, ad mensuram Gerboredi, ego, ob remedium anime mee et anime Ermengardis uxoris mee et etiam animarum predecessorum meorum, confero, et in puram et perpetuam elemosinam concedo, et remitto dictis monachis de Briostel duos modios de dictis quatuor modiis, unum scilicet frumenti et alium avene, ad mensuram memoratam, ad pitanciam faciendam dictis fratribus de Briostel, singulis annis in perpetuum, in die anniversarii mei; tantummodo michi et heredibus meis de dictis quatuor modiis duos modios annui redditus, medietatem frumenti et medietatem avene, ad mensuram predictam, in perpetuum retinens, in granchia memorata. Quod ut ratum sit et firmum, litteras istas sigillo meo roboravi. Actum anno Domini M° CC° XX° nono. Mense januario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 353.)

CCXC. — An 1230. — *Confirmation par Godefroy de Clermont de Nesle, doyen de Beauvais, de la vente faite à l'abbaye par Gauthier de Marseille, médecin, d'une grange avec la terre adjacente, sise à Marseille.*

Gaufridus decanus Belvacensis omnibus litteras istas inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod Galterus medicus de Marseilles, et Maria ejus uxor, coram nobis constituti recognoverunt et concesserunt se vendidisse in perpetuum, pari assensu et pro communi necessitate atque utilitate sua, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, grangiam suam sitam apud Marseilles, quam de domino Drogone de Fontaines milite tenebant, cum terra eidem grangie adjacente, sicut mete, de assensu dicti domini Drogonis militis et prenominatorum Galteri et Marie ejus uxoris et monachorum de Briostel, ibi posite, demonstrant, pro septem libris Pari-

siensium, de quibus eis satisfactum est. Et tam ipsa Maria quam dictus Galterus medicus ejus maritus, de dictis grangia et terra venditis et de omni jure quod in illis habebant, in manu nostra se desaisierunt, et illas grangiam scilicet et terram prefatis ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, coram nobis, in perpetuum quittaverunt, fidem prestantes corporalem quod per se vel per aliquem alium, in dictis grangia et terra venditis, occasione alicujus juris, de cetero nichil reclamabunt vel facient reclamari, et quod illas grangiam et terram venditas predictis ecclesie et monachis de Briostel, contra omnes, pro posse suo firmiter et fideliter garandizabunt. Hanc autem venditionem voluerunt, approbaverunt et concesserunt coram nobis, sub fide interposita de non reclamando ratione alicujus juris, aliquo tempore, Thomas et Jacobus filii dictorum Galteri medici et Marie ejus uxoris. In cujus rei testimonium et munimen, litteras istas sigillo nostro fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° tricesimo. Mense maii. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 285.)

CCXCI — An 1230. — *Confirmation par Drogon de Fontaine de la vente faite à l'abbaye par le médecin Gauthier de Marseille, d'une grange avec la terre adjacente, sise à Marseille.*

Ego Drogo de Fontibus, miles. Notum facio tam presentibus quam futuris quod Galterus medicus et uxor ejus Maria, pro communi necessitate et utilitate sua, vendiderunt in perpetuum, pro septem libris Parisiensium, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel grangiam suam, quam de me tenebant apud Marselles, cum terra eidem grangie adjacenti, sicut mete, de assensu meo et de assensu partium ibi posite, plenius demonstrant. Hanc venditionem voluerunt et approbaverunt Thomas et Jacobus predicti Galteri filii et filia Aeliz et maritus ipsius Robertus. Qui omnes tam Galterus quam ejus uxor et omnes alii superius nominati fidem coram nobis prestiterunt corporalem quod in predictis rebus venditis nichil omnino, occasione cujusquam juris, de cetero reclamabunt vel per alium facient reclamari, sed ea ecclesie et conventui de Briostel contra omnes fideliter et legitime guarantizabunt. Hec autem omnia ego Drogo feodi dominus et uxor mea Isabel et filii mei Johannes et Radulfus dictis monachis, absque ulla retentione proprietatis, juris vel dominii, concessimus, libere et pacifice in perpetuum possidenda. Sciendum etiam quod predictam venditionem dictis monachis ego et heredes mei, tanquam domini feodi, tenemur contra omnes fideliter et legitime guarandire. In cujus rei robus et testimonium, presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° tricesimo. Mense junio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 285.)

CCXCII. — An 1230. — *Confirmation par Barthélemy, abbé de Royaumont, de la vente faite au roi saint Louis par l'abbaye, de toutes ses propriétés sises à Nointel.*

Frater B. (Bartholomeus) dictus abbas et conventus Regalis Montis universis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis salutem in Domino. Ad universitatis vestre noticiam volumus pervenire, quod abbas et conventus de Briotello karissimo domino nostro Ludovico, Dei gratia illustri Regi Francorum, vendiderunt, pro ducentis et viginti libris Parisiensium, eis jam plene solutis, omnes vineas suas quas habebant apud Noetellum, cum domo et vasis vacuis et omnibus pertinentiis et honoribus suis, in possessionem, proprietatem et dominium perpetuum, abbatie Regalis Montis, Cisterciensis ordinis, quam idem dominus Rex fundavit, convertenda, nichil sibi vel suis posteris in aliquo predictorum juris vel consuetudinis retinentes. Et sciendum quod super omnibus predictis rebus venditis, dicti abbas et conventus de Briotello, nullam nobis in posterum contra quoslibet reclamantes tenentur portare garandiam. Quod ut ratum et stabile permaneat, presentem paginam sigillo nostro fecimus communiri. Actum anno Domini millesimo ducentesimo tricesimo. Mense februario. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 418.)

CCXCIII. — An 1221. — *Confirmation par Godefroy de Clermont, doyen de Beauvais, de la vente par Baudoin, clerc de Roy, de trois mines de terre sises à Roy, lieudit l'Esclatel.*

Gaufridus decanus Belvacensis omnibus litteras istas inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod Balduinus clericus de Roy et Eufemia ejus uxor, coram nobis constituti, recognoverunt et concessserunt se vendidisse in perpetuum, pari assensu et pro communi necessitate sua, abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, tres minas terre sementis, sitas in territorio quod vocatur Lesclatel, pro sexaginta solidis Parisiensium, de quibus eis satisfactum est. Et dicta Eufemia, in nullo coacta sed mera et spontanea voluntate sua, dictam terram venditam, cum omni dote sive alio quocumque jure, quod in illa habebat, in manu nostra resignavit et dictis fratribus de Briostel coram nobis in perpetuum quittavit. Et tam ipsa Eufemia quam prenominatus Balduinus ejus maritus coram nobis fidem prestiterunt corporalem, quod per se vel per aliquem alium in dicta terra vendita, ratione alicujus juris, de cetero nichil reclamabunt vel facient reclamari, et quod illam terram dictis fratribus de Briostel legitime garandizabunt. Hanc autem ven-

ditionem voluerunt et approbaverunt, atque sub fide sua interposita de non reclamando aliquo tempore concesserunt, coram nobis, Petrus, Odo et Ogerus fratres Balduini supradicti. In cujus rei testimonium litteras istas sigillo nostro fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° XXX° primo. Mense martio. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 90.)

CCXCIV. — An 1231. — *Confirmation par Godefroy de Clermont, doyen de Beauvais, de la vente par dame Aline de quatre mines de terre sises au lieudit l'Esclatel.*

Gaufridus decanus Belvacensis omnibus presentes litteras inspecturis in domino salutem. Noverint universi quod Aalina vidua, filia quondam Berengerii Fullonis de Roy, coram nobis constituta, recognovit et concessit se vendidisse in perpetuum, pro necessitate sua, abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, quatuor minas terre sementis, sitas versus calceyam de Fontanis, in loco qui dicitur Lesclatel, pro sexaginta solidis Parisiensium, de quibus ei satisfactum est; et dictam terram venditam, cum omni jure quod in illa habebat, dicta Aalina in manu nostra resignavit et predictis abbati et conventui de Briostel coram nobis in perpetuum quittavit, fidem prestans corporalem quod per se vel per aliquem alium in dicta terra vendita, ratione alicujus juris, de cetero nichil reclamabit, vel faciet reclamari, et quod illam terram dictis monachis de Briostel, ad usus et consuetudines patrie, garandizabit. Hanc autem venditionem voluerunt et approbaverunt et, sub fide sua interposita de non reclamando per se vel per aliquem alium, ratione alicujus juris, concesserunt coram nobis Emengardis et Helena sorores dicte Aaline, et Ricardus et Petrus earum mariti. Voluit etiam et benigne concessit coram nobis hujusmodi venditionem Johannes de Recule, miles, salva campiparte sua illius terre. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo nostro fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° tricesimo primo. Mense decembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 103.)

CCXCV. — An 1231. — *Vente par Hélène et Pierre, son mari, de quatre mines de terre sises au terroir de Roy, lieudit le Champ de la Croix.*

Gaufridus decanus Belvacensis omnibus presentes litteras inspec turis in Domino salutem. Noverint universi quod Helena, filia quondam Berengarii Fullonis de Roy, et Petrus ejus maritus, coram nobis constituti, recognoverunt et concesserunt se vendidisse in perpetuum,

pari assensu et pro communi necessitate sua, abbati et conventui beate Marie de Briostel, Cisterciensis ordinis, circiter quatuor minas terre sementis, sitas ad campum de cruce, versus Meisnillium, pro quatuor libris Parisiensium, de quibus eis satisfactum est. Et tam dictus Petrus, quam dicta Helena ejus uxor, ad quam dicta terra jure hereditario spectabat, in nullo coacta, sed spontanea voluntate sua, dictam venditam terram, cum omni jure, quod in illa habebant, in manu nostra resignaverunt et dictis monachis de Briostel in perpetuum quittaverunt, fidem prestantes corporalem quod per se, vel per aliquem alium, in dicta terra vendita, ratione alicujus juris, de cetero nichil reclamabunt, vel facient reclamari, et quod illam terram dictis monachis de Briostel, ad usus et consuetudines patrie, bona fide garandizabunt. Quam venditionem voluerunt et approbaverunt coram nobis, atque sub fide interposita de non reclamando per se, vel per alium, ratione alicujus juris, concesserunt Aalina et Emengardis sorores dicte Helene, et Ricardus maritus dicte Emengardis; insuper venditionem eamdem voluit, concessit et benigne approbavit dominus Johannes de Recule, miles, salva campiparte sua illius terre. In cujus rei testimonium litteras istas sigillo nostro fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° XXX° primo. Mense decembri. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 510.)

CCXCVI. — An 1231. — *Confirmation par Hugues de Beauchêne, official d'Amiens, de la vente par Gautier, Robert et Regnault frères, de quatre journaux de terre à Belval.*

Magister Hugo de Bella Quercu, canonicus et officialis Ambianensis, omnibus presentes litteras inspecturis in domino salutem. Noverit universitas vestra quod Walterus, Robertus et Reginaldus fratres, in nostra presentia constituti, recognoverunt se vendidisse viris religiosis abbati et fratribus de Alneto quatuor jornalia terre, site in territorio de Moiliens, in quodam loco qui vocatur Belvalet, pro sex libris Parisiensium sibi numeratis. Cui venditioni Emmelina et Agnes uxores dictorum Roberti et Reginaldi fratrum, coram dilecto nostro decano de Piceio, benignum prebuerunt assensum, sicut in litteris ejusdem decani vidimus contineri, promittentes juramento prestito tam dicte uxores coram predicto decano de Piceio, quam Robertus et Reginaldus mariti earumdem et Walterus frater dictorum fratrum coram nobis, quod in dicta terra vendita, nomine dotalicii seu aliquo alio nomine, aliquid de cetero non reclamabunt, neque dictos abbatem et fratres super ea, per se vel per alium, aliquatenus molestabunt. Huic autem venditioni Matheus et Nicholaus liberi dictorum Roberti et Reginaldi fratrum, Emmeline et Agnetis

uxorum eorundem benignum prebuerunt assensum, coram nobis promittentes juramento prestito se dictam venditionem de cetero inviolabiliter observaturos. In cujus rei testimonium presentes litteras confici fecimus et sigillo curie Ambianensis roborari. Actum anno Domini M° CC° XXX° primo. Mense novembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 42.)

CCXCVII. — An 1231. — *Vente par Garnier d'Ernemont d'un muid de terre à Monpertuis.*

Ego Garnerus de Ernomont notum facio presentibus et futuris quod ego et Eremburgis uxor mea, pro communi utilitate et necessitate nostra, laude quoque et concessione omnium liberorum nostorum, Girardi scilicet, Johannis, Injolranni, Wermundi, Bartholomei, Odonis, Agnetis, vendidimus imperpetuum Ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, quandam portionem terre, unius modii sementem capientem, sitam juxta terras de Maupertuis, in territorio de Praiaus, nichil omnino proprietatis vel dominii nobis, vel heredibus nostris in eadem terra retinentes. Hanc autem venditionem approbavit et ratam habuit Henricus Havoth dominus meus, ad cujus feodum et dominium predicta terra pertinebat, nichil omnino, ratione cujusquam juris, sibi vel heredibus suis in eadem terra retinens imperpetuum; qui etiam dictam terram dicte ecclesie de Briostel tenetur fideliter et legitime garandire. Ego etiam Garnerus et dicta Eremburgis uxor mea et omnes prenominati liberi nostri, de non reclamando et de legitima et fideli garandia portanda super predicta terra vendita imperpetuum, fidem dedimus corporalem, renuntiantes omni juri et actioni quod nobis et heredibus nostris in posterum valere posset ad reclamandum. In cujus rei robur et testimonium presentes litteras sigillo meo et sigillo Henrici Havoth domini mei fecimus roborari. Actum anno gratie M° CC° XXXI°. Mense junio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 305.)

CCXCVIII. — An 1231. — *Confirmation par Baudoin de Roy de la donation par Pierre de Crèvecœur d'une rente de neuf mines de blé et trois mines d'avoine que l'abbaye lui payait sur sa grange de Monpertuis.*

Ego Balduinus miles de Rei notum facio omnibus presentibus et futuris presens scriptum inspecturis, quod Petrus de Crepicordio homo meus, de assensu et voluntate Aeline uxoris sue, et fratres ejusdem Petri videlicet Guido et Gerardus, et Clementia soror eorum-

dem dederunt ecclesie beate Marie de Briostel, in perpetuam elemosinam, liberam penitus et quietam, novem minas frumenti et tres avene, ad mensuram Gerborredi, singulis annis percipiendas in granchia de Malpertuis, quas minas monachi ecclesie beate Marie de Briostel de annuo redditu supradicto Petro et fratibus ejus apud Malpertuis reddere tenebantur. Hanc autem elemosinam super altare predicte ecclesie per manus suas afferentes, nichil inde sibi vel heredibus suis retinentes, juraverunt fideliter quod super ista elemosina pro posse suo contra omnes garandiam ferrent, non per se, non per alios predictam ecclesiam de cetero molestarent. Ego vero dominus feodi hanc elemosinam approbavi et ratam habui, in ea nichil michi vel heredibus meis retinens, et sigillum meum apposui in robur et testimonium veritatis. Actum anno gratie M° CC° XXX° primo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 288.)

CCXCIX. — An 1231. — *Donation par Guillaume d'Aigle de trois mines de terre au Hamel pour le service de la porte de l'abbaye.*

Fidelibus universis ad quos littere presentes devenerint Willermus de Aigle salutem in Domino. Universitati vestre manifestum fiat quod ego Willermus de Aigle dedi et concessi quamdam terram tres minas sementis capientem, in territorio de Hamel, quam tenebam de domino Theobaldo milite de Tilloi, in helemosinam perpetuam, porte domus beate Marie de Briostel, quod si aliquis reclamare ausus fuerit, ego contra omnes pro posse meo predictam terram garandizabo; et hoc factum est voluntate et assensu fratrum meorum Petri de Aigle, Berengier de Aigle, Gaufredi de Aigle, domini Alani militis et Gilonis de Aigle. In hujus autem rei robur et confirmationem presentibus litteris sigillum meum apposui. Actum anno Domini M° CC° XXX° I°. Mense julio. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 256.)

CCC. — An 1231. — *Vente par Odon de Morvillers de six mines de grains de rente, moitié blé, moitié avoine, qu'il percevait annuellement sur la grange de Monceaux.*

Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego Odo de Morviler et Odelina uxor mea, de communi assensu et pro communi utilitate et necessitate nostra, vendidimus in perpetuum ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, pro septem libris Parisiensium jam nobis plene et integre persolutis, sex minas annui redditus, medietatem scilicet frumenti et medietatem avene, quas in grangia sua de Moncellis nobis reddere tenebantur, nichil omnino nobis vel

heredibus nostris in predictis sex minis retinentes in perpetuum. Hanc autem venditionem voluerunt et ratam habuerunt Johannes de Sancto Arnulpho, ad cujus dominium predicte sex mine pertinebant, et Johanna uxor ejus et filius eorumdem Johannes nichil omnino juris vel dominii in predicta venditione sibi vel heredibus suis reservantes. Promisimus etiam tam ego quam predictus Johannes dominus meus quod predictas sex minas venditas ecclesie et conventui de Briostel fideliter et legitime contra omnes bona fide guarandizabimus. Et quia ego sigillum non habebam, dictus Johannes dominus meus ad peticionem meam presenti scripto sigillum suum apposuit in robur et testimonium veritatis. Actum anno gratie M° CC° XXX° primo. Mense decembri. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 354.)

CCCI. — An 1232. — *Confirmation par Godefroy de Clermont, doyen de Beauvais, de l'abandon par Risende, veuve de Davoud de Marseille, des droits qu'elle prétendait avoir sur le moulin de Roy.*

Gaufridus decanus Belvacensis omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod cum contentio mota fuisset inter Risendim, relictam Davoudi de Marseilles ex una parte, et monachos de Briostel ex altera, super quodam annuo redditu bladi, quem dicebat eadem Risendis se habere in molendino eorumdem monachorum de Roy, ex dono bone memorie domini Roberti quondam Laudunensis episcopi ; tandem mediantibus bonis viris, ita compositum fuit inter eos, videlicet quod predicta Risendis, mera et spontanea voluntate sua in manu nostra resignavit et sub fide interposita de non reclamando, aliquo tempore, per se, vel per alium, ratione alicujus juris, dictis monachis de Briostel coram nobis in perpetuum quittavit quicquid redditus, sive cujuscumque juris habebat, vel quoquomodo dicebat se habere in dicto molendino, renuncians in perpetuum, sub fide sua coram nobis, omnibus actionibus, petitionibus, exceptionibus, et omni juri, atque omnibus scriptis ipsi super dicto redditu competentibus, vel que ei competere possent. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo nostro fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° XXX° secundo. Mense martio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 511.)

CCCII. — An 1232. — *Confirmation par Jean de Ferrières de la donation par Raoul de Ferrières, son père, de deux muids de blé de rente à prendre sur ses rentes de Ferrières.*

Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego Jo-

hannes, miles et dominus de Ferrariis, dedi et concessi ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, in puram et perpetuam elemosinam, liberam penitus et quietam, duos modios frumenti, quos eis antea elemosinaverat Radulfus de Ferrariis, pater meus. Hos duos modios assignavi predictis monachis percipiendos in redditibus meis, quos michi debent majores mei de Ferrariis, et hos reddent quicumque fuerlnt majores, in festo Sancti Remigii. Hanc autem donationem voluerunt et approbaverunt Erma uxor mea et liberi nostri Johannes et Aelicia. Sciendum etiam quod ego, uxor mea et predicti liberi nostri de non reclamando et de perpetua et legitima garandia ferenda dictis monachis supra predictis, fidem prestitimus corporalem. Ut autem hec omnia rata in perpetuum et inconcussa permaneant, presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° tricesimo secundo. Mense novembri. In festo beate Cecilie virginis. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 196.)

CCCIII. — An 1233. — *Confirmation par Jean de Ferrières et Jean de Préaux de la donation par Raoul de Ferrières de deux muids de blé de rente sur les revenus de Ferrières.*

Ego Johannes, miles et dominus de Ferrariis, notum facio tam presentibus quam futuris quod ego dedi et concessi..... *(Comme la charte précédente.)* Hoc totum sicut superius annotatum est, voluit et ratum habuit dominus meus Johannes de Pratellis, feodi dominus, qui etiam ad peticionem meam presentibus litteris sigillum suum cum sigillo meo apposuit in robur et testimonium perpetue veritatis. Et sciendum quod tam ipse quam heredes sui post se, dictam elemosinam dictis monachis, tanquam feodi dominus, tenetur in perpetuum guarandire. Actum anno gratie M° CC° tricesimo tercio. Mense februario. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 196.)

CCCIV. — An 1232. — *Vente par Jean de Saint-Arnoult de trois mines de bois à Monceaux.*

Ego Johannes de Sancto Arnulfo, filius quondam domini Galteri de Cokerel, militis, notum facio universis presentes litteras inspecturis quod ego et Johanna uxor mea, de assensu et voluntate Johannis filii nostri, et Bernardi fratris mei, vendidimus in perpetuum, pari assensu nostro, abbati et conventui de Briostel, Cisterciensis ordinis, pro centum solidis Parisiensium, jam nobis integre persolutis, quamdam portionem nemoris, cum fundo terre, tres minas sementis capientem, sitam juxta nemora dictorum monachorum per-

tinentia ad grangiam de Moncellis, in loco cui dicitur le Monteoir, cum omni jure, justicia, et dominio, que in illo nemore habebamus. Et de illa portione nemoris et omni jure, justicia, et dominio, que in illa habebamus, dictos monachos de Briostel saisivimus, fidem prestantes corporalem tam nos quam predicti Johannes filius noster et Bernardus frater meus, quod per nos vel per aliquem alium, in dicto nemore vendito, ratione alicujus juris, de cetero nichil reclamabimus vel reclamari faciemus, et quod illud nemus venditum predictis monachis de Briostel contra omnes legitime garandizabimus. Quod ut ratum sit et firmum, presentes litteras sigillo meo roboravi ego Johannes supradictus de Sancto Arnulfo. Actum anno Domini Mº ccº xxxº secundo. Mense maii. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, nº 355.)

CCCV. — An 1231. — *Confirmation par Guillaume de Coquerel de la vente par Jean de Saint-Arnoult de trois mines de bois à Monceaux.*

Ego Willelmus de Cokerel, miles, notum facio presentibus et futuris quod vir nobilis Johannes de Sancto Arnulpho, de voluntate et beneplacito Johanne uxoris sue et filii sui Johannis et fratris sui Bernardi, vendidit in perpetuum ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, quandam portionem nemoris cum fundo terre, quod conjungitur nemoribus monachorum pertinentibus ad grangiam de Moncellis, tres minas sementis capientem que vocatur le montoeur, pro centum solidis Parisiensium jam eis integre persolutis, nichil omnino sibi vel heredibus suis in predicta re vendita ratione cujuscumque juris in posterum retinentes. Hanc autem venditionem ego Willelmus feodi dominus dictis monachis teneor in perpetuum fideliter et legitime guarandire. In cujus rei robur et testimonium, presentes litteras, ad peticionem predicti Johannis, sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie Mº ccº tricesimo primo. Mense januario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 355.)

CCCVI. — An 1232. — *Confirmation par Godefroy de Clermont, doyen de Beauvais, de la vente par Jean de Saint-Arnoult, de trois mines de bois à Monceaux.*

Gaufridus decanus Belvacensis omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod Johannes de Sancto Arnulfo, filius quondam domini Galteri de Cokerel, militis, et Johanna ejus uxor coram nobis constituti recognoverunt et concesserunt se vendidisse in perpetuum, pari assensu et pro communi ne-

cessitate sua, abbati et conventui de Briostel, Cisterciensis ordinis, quandam portionem nemoris, cum fundo terre ipsius nemoris, cum omni jure, justicia et dominio, que in illo nemore habebant, pro centum solidis Parisiensium, de quibus eis satisfactum est, que portio nemoris dicitur le monteoir, tres minas sementis continens, et est sita juxta nemora dictorum monachorum de Briostel ad grangiam de Moncellis pertinentia. Recognovit etiam dicta Johanna nichil dotis se in dicta portione nemoris habere vel aliquando habuisse. Et si forte aliquid jus, sive ratione dotis, sive cujuscumque alterius juris, in illa portione nemoris habebat, mera et spontanea voluntate sua, in manu nostra resignavit, et dictis monachis de Briostel coram nobis in perpetuum quittavit. Et tam ipsa Johanna quam prefatus Johannes ejus maritus, coram nobis, fidem prestiterunt corporalem quod per se vel per aliquem alium, in dicta portione nemoris vendita, ratione alicujus juris, de cetero nichil reclamabunt vel facient reclamari, et quod illam portionem nemoris venditam prenominatis monachis de Briostel contra omnes legitime garandizabunt. In cujus rei testimonium litteras istas sigillo nostro fecimus roborari. Actum anno Domini Mº ccº xxxº secundo. Mense maii.

CCCVII. — An 1232. — *Confirmation par Godefroy de Clermont, doyen de Beauvais, de la donation par dame Hilaire de Moliens de trois mines de terre au terroir de Belval.*

Gaufridus decanus Belvacensis omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod Hylaria de Moylliens, coram nobis constituta, recognovit et concessit se contulisse in perpetuam elemosinam ecclesie beate Marie de Briostel, Cisterciensis ordinis, tres minas terre sementis, sitas in territorio de Belvalet, juxta viam que ducit ad puteum de Belvalet, quam terram tenebat eadem Hylaria de dicta ecclesia de Briostel. Ita tamen quod dicta Hylaria habebit singulis annis, dum ipsa vixerit, minam et dimidiam bladi ad sustentationem corporis sui, tali tamen tenore adjuncto quod post decessum ejusdem Hylarie, aliquis de heredibus suis in illa terra, vel in dicta pensione bladi, nichil poterit reclamare. In cujus rei testimonium litteras istas sigillo nostro fecimus roborari. Actum anno Domini Mº ccº xxxº secundo. Mense februario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 43.)

CCCVIII. — An 1233. — *Confirmation par Geoffroy d'Eu, évêque d'Amiens, de la donation par Gautier d'Offoy d'un muid de grains de rente sur sa terre de Cempuis.*

G. Dei permissione Ambianensis ecclesie minister humilis, omni-

bus presentes litteras inspecturis eternam in Domino salutem. Noverit universitas vestra quod Walterus d'Aufay, frater et heres bone memorie Stephani d'Aufay, coram nobis constitutus, recognovit spontaneus quod prefatus Stephanus frater suus laborans in extremis in perpetuam elemosinam legaverat monasterio de Briostel, cisterciensis ordinis, unum modium bladi, medietatem videlicet et medietatem avene, ad mensuram de Cenpuis, super terram dicti Stephani de Cenpuis, singulis annis in festo Sancti Remigii capiendum, et ad majorem securitatem et cautelam, prefatus Walterus volens ipsi monasterio jus suum conservari in posterum super hoc illibatum, coram nobis concessit dictam elemosinam et etiam approbavit, promittens tanquam heres ipsius Stephani et successor ejus dictum modium se specialiter, prout dictum est, quandiu vixerit supradicto monasterio efficaciter garandire. Nos ad petitionem ipsius Walteri de prefato modio nomine elemosine monasterium investivimus, hanc elemosinam ipsius auctoritate pontificali nihilominus confirmantes. In cujus rei testimonium, presentes litteras sigilli nostri munimine roboravimus. Actum anno gratie M° CC° trigesimo tercio. Mense marcio. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 197.)

CCCIX. — An 1233. — *Vente à l'abbaye par Dreux de Fontaine de neuf muids de blé de rente, qu'il prenait sur le moulin de Roy.*

Ego Drogo de Fontanis, miles. Notum facio tam presentibus quam futuris quod ego et Ysabel uxor mea pari assensu vendidimus in perpetuum ecclesie beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, pro centum et sexaginta libris Parisiensium, jam nobis plene solutis, novem modios bladi annui et perpetui redditus, quos dicti monachi de Briostel nobis et heredibus nostris, pro parte nostra molendini de Reio, annuatim reddere tenebantur. Et dicta Ysabel uxor mea in nullo coacta, sed mera et spontanea voluntate sua, dictos novem modios bladi venditos, cum omni dote, sive alio quocumque jure, quod in illis habebat, vel quoquo modo habere posset, dicte ecclesie de Briostel in perpetuum quittavit. Ego vero pro dote, quam in dicto redditu bladi vendito habuerat, de quatuor modiis et dimidio bladi percipiendis singulis annis in campiparte de Fontanis, sufficientem et ad voluntatem ipsius eidem feci recompensationem. Hanc autem venditionem, sicut superius est expressa, voluerunt, laudaverunt et approbaverunt liberi nostri, scilicet Johannes, Radulfus, Petrus, Agnes, Helvis, et Johannes predicte Agnetis maritus, firmiter promittentes se deinceps per se, vel per alium non contravenire. Et de predictis omnibus firmiter et fideliter tenendis et observandis in perpetuum bona fide, et de non reclamando aliquo tempore per nos, vel

per alium, ratione alicujus juris, et de legitima garandia ferenda dicte ecclesie contra omnes et in omnibus locis, tam ego Drogo, quam Ysabel uxor mea et liberi nostri prenominati fidem prestitimus corporalem, renuntiantes omni juris auxilio, si quod nobis competere poterat in premissis. Adnexum est etiam quod si, pro defectu garandie nostre vel heredum nostrorum, dicta ecclesia de Briostel, super novem modiis bladi venditis dampnum aliquod incurreret, aut gravamen, nos omnia dampna, gravamina, et expensas dicte ecclesie plene et sufficienter tenemur restaurare. In cujus rei robur et testimonium, presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° XXX° tercio. Mense martio. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 512.)

CCCX. — An 1233. — *Confirmation par Godefroy de Clermont de la vente par Dreux de Fontaine des neuf muids de blé de rente qu'il prenait sur le moulin de Roy.*

Gaufridus decanus Belvacensis, omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod dominus Drogo de Fontanis, miles, et domina Isabeldis ejus uxor coram nobis constituti recognoverunt et concesserunt se vendidisse...... *(Comme la charte précédente.)* In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo nostro fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° XXX° tertio. Mense martio. (Arch. de l'Oise : *Abbaye de Lannoy*, n° 512.)

CCCXI. — An 1233. — *Vente par Guillaume de Chanchi, chevalier, de 6 mines de blé de rente sur la grange de Monceaux.*

Ego Willelmus de Chanchi, miles, notum facio presentibus et futuris, quod ego et Eva uxor mea vendidimus in perpetuum abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, pro septem libris et decem solidis Turonensium, jam nobis plene solutis, sex minas frumenti annui et perpetui redditus, quas nobis et heredibus nostris dicti monachi in grangia sua Moncellorum singulis annis reddere tenebantur. Hanc autem venditionem, sicut superius est expressa, voluerunt et approbaverunt filii nostri videlicet Willelmus, Petrus et Hugo, et de his omnibus firmiter et fideliter tenendis et observandis bona fide in perpetuum, et de legitima et plena predictis monachis ferenda guarandia, in omnibus locis et contra omnes, tam ego Willelmus quam Eva uxor mea et filii nostri predicti firmiter promisimus, et ad hoc fidem nostram corporaliter interposuimus, renuntiantes omni juris auxilio, si quod nobis competere poterat in premissis. Quod ut ratum permaneat, presentes litteras sigillo

meo et sigillo Eve uxoris mee et sigillo Willelmi filii nostri fecimus roborari. Actum anno gratie Mº ccº xxxº tercio. Vigilia Sancti Johannis Baptiste. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 112.)

CCCXII. — An 1233. — *Vente à Simon de Beausault par Guillaume de Chanchi d'une rente d'un muid d'avoine à prendre dans la grange de Monceaux.*

Ego Willermus de Chanchi, miles, notum facio universis presentes litteras inspecturis quod ego et Eva uxor mea, de voluntate et consilio filiorum nostrorum Willermi, Petri et Hugonis, vendidimus domino Symoni de Bello Saltu, domino nostro, pro decem libris Turonensium, jam nobis plene persolutis, unum modium avene, quem de ipso tenebamus, quem nobis reddere tenebantur singulis annis abbas et conventus de Briostel, in grangia sua de Moncellis; tali facta conditione quod si dictus Symon pro dicto modio avene aliquod dampnum incurreret, ego et heredes mei totum dampnum restaurare teneremur. Ut autem ista venditio ratam et firmam imperpetuum optineat securitatem, presentes sigillis nostris, mei videlicet et dicte Eve uxoris mee et Willermi filii mei majoris natu et heredis, fecimus munimine roborari. Actum anno Domini millesimo ducentesimo tricesimo tertio. Mense junio, in die nativitatis Sancti Johannis Baptiste. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 356.)

CCCXIII. — An 1233. — *Donation par Simon de Beausault d'un muid d'avoine de redevance, et vente par Guillaume de Chanchi de six mines de blé de redevance annuelle, le tout à prendre dans la grange de Monceaux.*

Ego Symon de Bello Saltu, miles, notum facio tam presentibus quam futuris quod ego dedi in puram et perpetuam elemosinam abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, unum modium avene, quem vendidit michi in perpetuum Willermus, de Chanchi, miles, assensu et voluntate uxoris sue Eve et filiorum suorum Willermi, Petri et Hugonis, pro decem libris Turonensium jam eis plene solutis, quem modium avene dicti monachi de Briostel dicto Willermo militi singulis annis in grangia Moncellorum reddere tenebantur. Preterea sciendum quod idem Willermus, miles, assensu et voluntate predicte Eve uxoris sue et filiorum suorum predictorum, vendidit in perpetuum dicte ecclesie de Briostel sex minas frumenti annui et perpetui redditus, quas eidem Willermo et heredibus suis dicti monachi in grangia Moncellorum reddere tenebantur, pro sep-

tem libris et decem solidis Turonensium jam eis plene solutis. De his omnibus firmiter et fideliter tenendis et observandis bona fide et de legitima guarandia ferenda tam michi super modio avene vendito, quam dictis monachis super sex minis frumenti venditis, contra omnes et in omnibus locis tam dictus Willermus, miles, quam Eva uxor ejus et eorum filii predicti fidem prestiterunt corporalem, renuntiantes omni juris auxilio quod eis valere posset et reclamaret. Sciendum etiam quod si pro defectu guarandie mee dicti monachi pro modio avene eis collato dampnum aliquod incurrerent aut gravamen, vel etiam ipso modio avene lite vel judicio privarentur, ego eis de redditibus meis de Blargies, totum defectum teneor restaurare. In cujus rei robur et testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° tricesimo tercio. Mense junio. Ipso die Sancti Johannis Baptiste.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 357.)

CCCXIV. — An 1233. — *Confirmation par Godefroy de Clermont, doyen de Beauvais, de la vente par Gervais de Roy de cinq mines de terre à Roy-Boissy.*

Gaufridus decanus Belvacensis omnibus presentes litteras inspecturis salutem in Domino. Noverint universi quod Gervasius de Roy, maior domini Johannis de Recule, militis, et Berta ejus uxor, coram nobis constituti, recognoverunt et concesserunt se vendidisse in perpetuum, pari assensu et pro communi necessitate sua, ecclesie et fratribus beate Marie de Briostel, quinque minas terre sementis, sitas in campo suo qui dicitur Poinlievre, contiguas terre quam ibidem habent dicti fratres de Briostel, pro sexaginta solidis Parisiensium, de quibus eis satisfactum est. Et dicta Berta uxor prefati Gervasii, in nullo coacta sed mera et spontanea voluntate sua, quicquid dotis, sive cujuscumque alterius juris habebat, vel quoquo modo habere posset in terra supradicta in manu nostra resignavit, et dictis ecclesie et fratribus de Briostel coram nobis in perpetuum quittavit, recognoscens dictum Gervasium maritum suum, pro dicta dote sua vendita, in campo suo, qui dicitur Hugi, sibi sufficientem fecisse recompensationem. Et tam ipsa Berta quam dictus Gervasius ejus maritus coram nobis fidem prestiterunt corporalem, quod per se, vel per aliquem alium in dicta terra vendita, ratione alicujus juris, de cetero nichil reclamabunt vel facient reclamari. Hanc autem venditionem voluerunt et approbaverunt coram nobis, salvo jure suo, dominus Johannes de Recule, miles, dominus fundi terre predicte et Johannes filius ejus prior natu, promittentes se super illa terra, ut domini fundi, dictis ecclesie et fratribus de Briostel legitimam et

perpetuam portare garandiam. In cujus rei testimonium, presentes litteras sigillo nostro fecimus roborari, recepta prius fidei cautione a Masa sorore et Balduino filio dicti Gervasii, qui istam venditionem concesserunt coram nobis, quod in illa terra de cetero nichil reclamabunt. Actum anno Domini M° CC° XXX° tercio. Mense aprilis.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 198.)

CCCXV. — An 1233. — *Confirmation par Guy de Saint-Arnoult de la donation par Thomas de Saint-Arnoult, son frère, de sa part dans le champart de la lande de Saint-Arnoult.*

Ego Guido de Sancto Arnulfo, miles. Notum facio universis presentibus et futuris quod dominus Thomas de Sancto Arnulfo, miles, frater meus, dedit et concessit in puram et perpetuam elemosinam ecclesie et conventui beate Marie de Briostel totam partem suam, quam habebat in camparto de Landa. Hanc elemosinam fecit dictus Thomas, miles, eidem ecclesie, assensu et voluntate domine Agnetis uxoris sue et liberorum suorum Symonis, Johannis et Margarethe, in presentia domini Bartholomei presbiteri Sancti Arnulfi, fratris dicte Agnetis uxoris sepedicti Thome, militis, et in presentia mea et plurimorum aliorum. Hanc etiam elemosinam ego Guido, ad cujus dominium dictum campartum pertinebat, volui, laudavi et concessi, et ad majorem securitatem et perhennem memoriam, presentes litteras sigillo meo et sigillo domini Bartholomei presbiteri Sancti Arnulfi confirmavi, in robur et testimonium veritatis. Actum anno Domini M° CC° tricesimo tercio. Mense januario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 530.)

CCCXVI. — An 1234. — *Donation par Guillaume de Chanchi, chevalier, de six mines d'avoine de redevance, à prendre sur le champart de Formerie.*

Ego Willelmus de Chanchi, miles, notum facio tam presentibus quam futuris quod ego, de assensu et consilio Eve uxoris mee, dedi et concessi abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, sex minas avene recipiendas singulis annis in festo Sancti Remigii, ad mensuram Gerborredi, quamdiu vixerit Radulfus, presbiter de Longo Mesnil, filius meus, de portione campipartis de Formeries me ex parte dicte uxoris mee contingente. Si vero dictus presbiter infra quatuor aut quinque annos decesserit, dicti monachi de Briostel dictas sex minas avene recipient, donec de quinquaginta solidis Parisiensium plenam habuerint solutionem. Hujus conven-

tionis firmiter observande, plegium se constituit dominus Symon de Bello saltu, miles, ad cujus feodum et dominium predicte sex minc pertinebant. In cujus rei robur et testimonium, dictus Symon, ad peticionem nostram, sigilli nostri impressione cum appositione sigilli mei presentes litteras confirmavit. Actum anno gratie M° CC° tricesims quarto. Mense martio. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 112.)

CCCXVII. — An 1234. — *Confirmation par Regnault, tonloyer de Beauvais, d'une donation faite par lui de deux muids de grains de rente sur la grange de Monceaux, et donation nouvelle de trois quartiers de froment de rente sur la même grange, pour faire des hosties.*

Ego Reginaldus, thelonearius Belvacensis. Notum facio omnibus presentibus et futuris quod ego, ob remedium anime mee et anime Ermengardis uxoris mee et etiam animarum omnium predecessorum meorum, contuli in puram et perpetuam elemosinam abbati et conventui beate Marie de Briostel, cirterciensis ordinis, duos modios, unum scilicet frumenti et alium avene, ad mensuram Gerborredi, de modiatione mea, quam in grangia sua de Moncellis michi et antecessoribus meis reddere consueverant, ad faciendam pitantiam dicto conventui, in die anniversarii mei, singulis annis in perpetuum. Hanc autem donationem concessit et ratam habuit Ermengardis uxor mea. Preterea dedi predictis abbati et conventui de Briostel tria quarteria frumenti, in perpetuam elemosinam, ad faciendas hostias, que recipient singulis annis in residuo modiationis mee in grangia sua de Moncellis. In cujus rei robur et testimonium, presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° XXX° quarto. Mense februario. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 353.)

CCCXVIII. — An 1234. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la donation par Evrard Morard de deux arpents de terre et vignes à la Trepinière, et par Jean de Senéfontaine de 2 deniers de cens sur ladite terre.*

Omnibus presentes litteras inspecturis, officialis curie Belvacensis in Domino salutem. Noverint universi quod Berengerus Teroude, civis Belvacensis et Hylvidis ejus uxor coram nobis constituti recognoverunt se vendidisse in perpetuum pari assensu et pro communi necessitate sua Everardo Morardi, civi Belvacensi, et Eufemie ejus uxori, duo arpenna tum vinee, tum terre vacue, que habebant de hereditate dicte Hylvydis, sita in territorio quod dicitur la Torpiniere, ante rogum, qui est ante grangiam hospitalarie Pauperum Clerico-

rum Sancti Thome Belvacensis, pro viginti quinque libris Parisiensium, de quibus contulerunt in elemosinam ecclesie et monachis de Briostel, cisterciensis ordinis, centum solidos, de residuisque viginti libris Parisiensium eis satisfactum est. Et tam ipse Berengerus quam dicta Helvydis ejus uxor, mera et spontanea voluntate sua, coram nobis, fidem prestiterunt corporalem quod per se, vel per aliquem alium in dictis vinea et terra venditis, ratione alicujus juris, de cetero nichil reclamabunt, vel facient reclamari, promittentes se super illis vinea et terra, ad usus et consuetudines Belvaci, legitimam portare garandiam. Que duo arpenna vinee et terre empta contulerunt dicti Everardus et Eufemia ejus uxor, coram nobis, in puram et perpetuam elemosinam dictis ecclesie et monachis de Briostel. Et cum dominus Johannes de Serifontaine, miles, haberet in dictis vinea et terra venditis duos denarios annui census de fundo terre, ut dicebat, ipse Johannes, miles, eisdem ecclesie et monachis de Briostel, coram nobis, in perpetuam contulit elemosinam dictos duos denarios annui census, cum omni jure, justitia et dominio, que in illis censu scilicet, vinea et terra habebat, vel habere posset, promittens sub fide sua interposita se fundum terre dictarum vinee et terre predictis ecclesie et monachis de Briostel contra omnes legitime garandizaturam. In cujus rei testimonium, presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° XXX° quarto. Mense novembris.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 249.)

CCCXIX. — An 1231. — *Vente à l'abbaye par Bernier et Emeline, enfants d'Adam Tanckien, d'un tènement sis à Beauvais, paroisse de la Madeleine.*

Gaufridus decanus Belvacensis omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod Bernerus et Emelina liberi quondam Ade Tanekien et Marie ejus uxoris, civium Belvacensium, coram nobis constituti recognoverunt et concesserunt se vendidisse in perpetuum, pari assensu et pro communi necessitate atque utilitate sua, abbati et conventui ecclesie beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, tenementum quod habebant situm in parrochia beate Marie Magdalene Belvacensis, inter domum Johannis Bequet et domum de Alneto, sicuti se habet, a vico de Alneto usque ad vicum Joscelini, cum omni censu, qui de illo tenemento eis debebatur, pro quadraginta libris parisiensium, de quibus eis satisfactum est, prout coram nobis recognoverunt, ad centum solidos annui census. Et dictum tenementum, cum omni eo quod in illo babebant vel quoquomodo habere possent, dicti Bernerus et

Emelina, soror sua, sponte non coacti in manu nostra resignaverunt, et sub fide interposita de non reclamando aliquo tempore per se vel per alium, ratione alicujus juris, dictis monachis de Briostel coram nobis in perpetuum quittaverunt. Promisit etiam dictus Bernerus sub fide interposita coram nobis et sub omni eo quod possidet se super dicto tenemento prefatis monachis, ad usus et consuetudines Belvaci, legitimam portare garandiam. Quam quidem venditionem voluerunt, approbaverunt et concesserunt, coram nobis sub fide interposita de non reclamando per se vel per alium, Bernerus de Montiaco, avunculus, et Stephanus Caillous, consanguineus eorumdem Berneri et Emeline. In cujus rei testimonium, presentes litteras sigillo nostro fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° XXX° quarto. Mense aprilis. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 21.)

CCCXX. — An 1234. — *Vente par Pierre de Bracheux, seigneur de Merlemont, de son clos de vignes de Montreuil, appelé le Clos des Plants.*

Ego Petrus de Braicel, miles, dominus de Merlemont, notum facio universis presentes litteras inspecturis, quod ego vendidi in perpetuum ecclesie et monachis beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, pro triginta libris Parisiensium, quas jam ab ipsis monachis integre recepi, vineam meam de Mosteruel, scilicet clausum meum de Plantis in longitudine et latitudine sicut se perportat et ibi mete hinc et inde facte demonstrant, cum omni dominio et libertatibus suis, que tales sunt videlicet quod dicti monachi vineam suam predictam, quando eis placuerit, intrabunnt et vindemiabunt, nec poterit aliquis de dicta villa de Mosteruel vineas suas ad feodum meum pertinentes vindemiare, donec dicti monachi predicti vindemiare inceperint vineam supradictam. Et est sciendum quod ego et heredes mei venditionem istam tenemur garandire monachis supradictis, locis omnibus et contra omnes dominos et parentes, et ipsi monachi vineam illam tenebunt libere, pacifice et quiete, et si forte aliquis processu temporis vineam illam a dictis monachis extorserit, vel aliquo modo, vel aliquo jure in illa vinea aliquid poterit reclamare, et ipsi monachi ob hoc vel pro defectu garandie mee aliquod dampnum incurrerint, ego et heredes mei eisdem monachis dampnum illud reddere tenemur et restaurare in sola pecunia usque ad valorem quinquaginta librarum Parisiensium, vel ipsis monachis excambium facere in residuo feodi mei ad valentiam secundum estimationem abbatis Frigidi montis et duorum aliorum bonorum virorum. Preterea sciendum est quod ego volo et concedo quod dicti monachi in perpetuum et jure perpetuo possideant pacifice omnia que habent, que ad

feodum meum pertinent, tam in terris quam in vineis et nemoribus. Et de predictis omnibus firmiter et fideliter tenendis et observandis fidem prestiti corporalem. Quod ut ratum et firmum permaneat in perpetuum, presentes litteras sigillo meo roboravi. Actum anno Domini M° CC° tricesimo quarto. Mense novembris.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 394.)

CCCXXI. — An 1234. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la vente par Pierre de Bracheux d'une vigne à Montreuil, dite le Clos des Plants.*

Omnibus Christi fidelibus presentes litteras inspecturis officialis curie Belvacensis in Domino salutem. Noverint universi quod dominus Petrus de Braicel, miles, dominus de Merlemont, coram nobis constitutus, recognovit et concessit se vendidisse.... *(Comme la charte précédente.)* In cujus rei testimonium, presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° tricesimo quarto. Mense novembris.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 394.)

CCCXXII. — An 1234. — *Permisssion par Pierre de Bracheux, seigneur de Merlemont, aux religieux de Lannoy d'acquérir dans son fief jusqu'à concurrence de 100 sols.*

Ego Petrus de Braicel, miles, dominus de Merlemont, notum facio universis presentes litteras inspecturis, quod ego volo et concedo quod monachi de Briostel, cisterciensis ordinis, possint acquirere in feodo meo usque ad valentiam centum solidorum Parisiensium, et quod illud pacifice possideant in perpetuum, cum aliis acquisitis suis, in feodo meo. Quod ut ratum sit et firmum litteras istas sigillo meo roboravi. Actum anno Domini M° CC° XXX° quarto. Mense novembris.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 313.)

CCCXXIII. — An 1235. — *Vente à l'abbaye par Gerold Gernon de Cempuis de deux mines de blé de rente qu'il prenait annuellement dans la grange de l'abbaye, à Thieuloy.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis in Domino salutem. Noveritis quod in nostra constituti presentia Geroldus Gernon de Centum puteis et Ermengardis ejus uxor recognoverunt se vendidisse in perpetuum pari assensu et quittasse ecclesie beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, duas minas bladi an-

nui redditus, quas habebant de escaemento fratris Radulfi, quondam fratris dicte Ermengardis, et quicquid ad ipsos vel heredes eorum pertinebat ratione dicti escaementi, et devenire poterat ratione alicujus juris, quas percipiebant in grangia dicte ecclesie de Tyuloi, et tenebant in feodum a jam dicta ecclesia, pro quadraginta solidis Parisiensium, sibi plene et integre persolutis, ut coram nobis recognoverunt, fidem prestantes corporalem quod de cetero in dicto blado, ratione alicujus juris, nichil omnino reclamabunt, vel facient reclamari, sed ipsum dicte ecclesie legitime ad usus et consuetudines patrie garandizabunt. In cujus rei testimonium, presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XXX° quinto. Mense novembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 578.)

CCCXXIV. — An 1236. — *Transaction entre l'abbaye de Lannoy et celle de Charroux, au sujet des droits de pâturages dans les bois de Monceaux et de Boucresse.*

Universis Christi fidelibus presentes litteras inspecturis, Jordanus Dei gratia Karrofensis abbas totusque ejusdem loci conventus salutem in Domino. Noverit universitas vestra quod cum causa verteretur inter nos, ex una parte, et viros religiosos abbatem et conventum de Briostèl, cisterciensis ordinis, ex altera, super hoc quod nos dicebamus habere herbagia, pascua et pasturas ad opus animalium nostrorum, et usagium in nemoribus predictorum abbatis et conventus de Briostel, ad grangiam suam Moncellorum pertinentibus, mortuorum scilicet ad comburendum et viride ad edificandum. Tandem mediantibus viris venerabilibus de Prato et de Albemarle abbatibus, quadraginta libras Parisiensium ad amplificandos redditus domus nostre de Bovereciis, pro quittatione predictorum jurium, nos profitemur recepisse, et in perpetuum quittasse predictis abbati et conventui de Briostel quicquid petebamus tam in terris, quam in nemoribus, in pasturis, pascuis et usagiis supradictis, et omni juri nobis in eisdem rebus conpetenti renonciavimus, excepta communitate pasturarum et viarum in terris hinc inde, secundum communes patrie consuetudines promittentes bona fide, quod in predictis terris et nemoribus nichil omnino, ratione cujuscumque juris, nec pro nobis, nec pro hominibus nostris, de cetero reclamabimus, nec per alium faciemus reclamari, nec alicui, nec aliquibus super predictis querimoniis dictos abbatem et conventum de Briostel de cetero molestantibus consilium unquam prestabimus vel auxilium, vel favorem. Omni juris auxilio tam canonico quam civili nobis super predictarum rerum quittatione conpetente vel conpetituro penitus renun-

tiantes, omnibus et cartis et instrumentis super hoc inde nostris confectis, predictas querimonias tangentibus, quantum ad abbatem et conventum de Briostel pertinet, nichilominus renunciando. In hujus autem rei testimonium, presentes litteras sigillorum nostrorum munimine fecimus roborari.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 324.)

CCCXXV. — An 1236. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la donation par Hugues de Sanques et Guillaume de la Fromenterie de huit arpents de vignes en deux pièces, sis à La Trépinière.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod constituti coram nobis Hugo de Sanques, clericus, Willermus de Frumentaria, civis Belvacensis, et eorum uxores recognoverunt se contulisse, de voluntate et assensu domini Johannis de Sereno fonte, militis, qui est dominus fundi, ut dicitur, ecclesie beate Marie de Briostel in puram et perpetuam elemosinam, ob remedium et salutem animarum eorum et antecessorum suorum, sex arpenna vinee, que ipsi comparaverant a Philippo Milon, cive Belvacensi, et Maria ejus uxore, sita supra castrum Marisci, que vinea vocatur Le Torpiniere, et Le Cornoilloie, cum quodam pressorio sito in dicta vinea, et vasis contentis in eo, et cum viginti duobus solidis censualibus, quos habebant super duo arpenna vinee sita inter illa sex arpenna et duo arpenna vinee que fuerunt Berengeri Teroude. Recognoverunt etiam coram nobis se contulisse in perpetuam et puram elemosinam dicte ecclesie, pro remedio animarum suarum et antecesssorum suorum, duo arpenna vinee, site supra Castrum Marisci, inter dicta sex arpenna et duo arpenna que fuerunt Berengeri Teroude, super que ipsi Hugo et Willermus et eorum uxores habebant dictos viginti duos solidos censuales legatos dicte ecclesie, que recognoverunt coram nobis se comparasse a Waltero parvo, a Wiberto fratre suo, a Hugone Frameri, ab Andrea Pylate et eorum uxoribus. Hanc autem elemosinam recognoverunt coram nobis dicti Hugo et Willermus et eorum uxores se fecisse dicte ecclesie, de voluntate et assensu domini Johannis de Sereno fonte, militis, qui est dominus fundi vinearum predictarum, ut dicitur. Promiserunt etiam coram nobis ipsi Hugo et Willermus et eorum uxores se non venturos contra dictam elemosinam factam ab ipsis ecclesie memorate. In cujus rei testimonium, presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° tricesimo sexto. Mense aprili Die Sancti Ambrosii.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 250.)

CCCXVI. — An 1236. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la vente par Richer de Reuil d'un quartier de vignes à Merlemont.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis in Domino salutem. Noverint universi quod in nostra constituti presentia Richerus de Ruel et Aelidis ejus uxor recognoverunt et concesserunt se vendidisse in perpetuum, pari assensu et pro communi necessitate atque utilitate sua, ecclesie beate Marie de Alneto, unum quarterium vinee site in territorio domini Petri de Mellemont, militis, in loco qui vocatur Les Plantes, pro sexaginta et decem solidis Parisiensium, de quibus recognoverunt ipsi Richerus et Aelidis ejus uxor sibi plenarie fuisse satisfactum. Dicta vero Aelidis in nullo coacta, ut coram nobis recognovit, sed mera atque spontanea voluntate sua, quicquid dotis, sive cujuscumque juris, quod in dicto quarterio vinee habebat, dicte ecclesie in perpetuum quitavit, et in manu nostra resignavit. Dictus vero Richerus coram nobis donavit dicte Aelidi totum manerium, in quo ipsi manent ad presens, quod tenent de capitulo beate Marie de Monchiaco, in recompensationem dotis, quam ipsa habebat in predicto quarterio vinee vendito. Quam recompensationem ipsa Aelidis voluit et gratanter recepit et pro dote sua sufficere recognovit. Et tam ipsa Aelidis quam prefatus Richerus ejus maritus fidem prestiterunt corporalem quod nichil de cetero per se, vel per alium, in predicto quarterio vinee vendite reclamabunt vel facient reclamari, sed illud sepedicte ecclesie bona fide contra omnes garandizabunt, salvo jure alieno. In cujus rei testimonium, presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XXX° sexto. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 314.)

CCCXXVII. — An 1236. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la vente par Pierre de Reuil d'un demi-arpent de vigne a Merlemont, et de la donation d'un autre demi-arpent au même lieu.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis curie Belvacensis salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod in nostra constituti presentia Petrus de Ruel et Margareta ejus uxor de Mosterolio recognoverunt se vendidisse in perpetuum, pari assensu et pro communi utilitate ac necessitate sua, ecclesie de Briostel dimidium arpentum vinee, quod habebant apud Mellemont, situm in Plantis, juxta vineam Rogeri Vavassoris, pro undecim libris Parisiensium, sibi persolutis, et coram nobis recognoverunt. Insuper

recognoverunt se contulisse eidem ecclesie in puram et perpetuam elemosinam, ob remedium animarum suarum et antecessorum suorum, aliud dimidium arpentum vinee, quam habebant sitam in Plantis de Mellemont, juxta vineam Richeri fratris ipsius Petri. Et quia dicta Margareta in jam dictis vineis dotem habebat, ipsa in nullo coacta sed spontanea voluntate sua, ut coram nobis recognovit, quicquid dotis vel alterius juris in dictis vineis habebat, una cum dicto Petro marito suo, in manu nostra resignavit, et dicte ecclesie in perpetuum quittavit. Dictus autem Petrus eidem Margarete uxori sue in recompensationem dotis, quam in dictis vineis habebat, quemdam curticulum quem habebat apud Mosterolium, qui vocatur Curticulus Robini, coram nobis donavit; quam recompensationem dicta Margareta gratanter recepit et pro dote supradicta sibi bene sufficere dicebat. Et tam ipsa Margareta quam Petrus ejus maritus fidem coram nobis prestiterunt corporalem quod de cetero in dictis vineis nichil reclamabunt vel reclamari facient per se vel per alium, ratione alicujus juris, sed ipsas prefate ecclesie contra omnes, ad usus et consuetudines patrie, garandizabunt. In cujus rei testimonium, presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XXX° sexto. Mense januario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 315.)

CCCXXVIII. — An 1237. — *Donation par Girard du Ply d'un muid de blé de redevance annuelle à prendre à Brombos, sur la grange des religieux de Beaupré.*

Omnibus Christi fidelibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis in Domino salutem. Noverint universi quod constituti coram nobis Girardus del Pleiez et Agnes ejus uxor recognoverunt se contutisse et concessisse ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, in puram et perpetuam elemosinam, unum modium bladi annui et perpetui redditus, singulis annis percipiendum in granchia de Bruno bosco, quem monachi de Prato eidem Girardo et ejus heredibus annuatim, ut dicitur, reddere tenebantur. Et quum dicta Agnes uxor prefati Girardi in illo modio bladi dotem habebat, ipsa in nullo coacta sed mera et spontanea voluntate sua, in manu nostra resignavit quicquid dotis sive cujuscumque alterius juris habebat, vel quoquo modo habere poterat, in modio bladi supradicto, recepta, ut dicebat, a dicto Girardo marito suo sufficiente recompensatione pro dote, quam in illo modio bladi habebat, in molendino juxta castrum de Terines. Quam utique recompensationem ipsa Agnes sibi bone sufficere et placere coram nobis recognovit. Et tam dicti Girardus et Agnes ejus uxor quam Petrus del Ploeiz frater ejusdem Girardi, qui

dictam elemosinam laudavit, voluit, concessit et approbavit coram nobis fidem prestiterunt corporalem quod per se vel per aliquem alium, occasione dicti modii bladi, ratione alicujus juris, ecclesiam vel conventum de Briostel de cetero non molestabunt vel molestari procurabunt, nec etiam in illo modio bladi aliquid reclamabunt. In cujus rei testimonium, presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° XXX° septimo. Mense decembris. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 64.)

CCCXXIX. — An 1237. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la ratification et concession par Girard d'Ernemont de la donation par Girard du Ply d'un muid de blé de redevance, à prendre dans la grange des religieux de Beaupré, à Brombos.*

Omnibus Christi fidelibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis in Domino salutem. Universis notum facimus quod constitutus coram nobis Girardus de Arnulfi monte concessit voluit et laudavit elemosinam quam contulerunt ecclesie de Briostel Girardus et Petrus de Ploiz fratres et Agnes uxor ipsius Girardi du Ploiz, hoc est unum modium bladi in grangia de Bruno bosco, qui de ipso tenebatur. Insuper predictus Girardus de Arnulfi monte coram nobis dedit et quitavit libere et absolute ecclesie et conventui beate Marie de Briostel quicquid juris vel dominii in predicto modio bladi de Bruno bosco habebat, vel quocumque modo habere poterat, nichil in eo penitus sibi vel heredibus suis in perpetuum retinens vel reservans; fidem etiam corporalem dedit in presentia nostra dictus Girardus de Arnulfi monte, quod de cetero in predicto modio nichil ratione dominii vel alicujus juris per se vel per alium reclamabit. Quod si processu temporis presumpserit quisquam occasione dicti modii bladi ecclesiam de Briostel molestare, vel in causam trahere, dictus Girardus de Arnulfi monte cum omnibus heredibus suis tenebitur fideliter ubique et contra omnes garandire. In cujus rei testimonium, presentem cartam sigillo curie Belvacensis fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° XXX° septimo. Mense decembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 63.)

CCCXXX. — An 1237. — *Cession par Drogon de Saint-Just en faveur de l'abbaye, de ses droits sur une vigne sise à Boulincourt, près Clermont.*

Christianus, presbiter et decanus christianitatis de Claromonte, universis presentes litteras inspecturis salutem in Domino. Noverit

universitas vestra quod cum inter abbatem et conventum de Briostel, ex una parte, et dominum Drogonem de Sancto Justo, presbiterum, ex altera, orta esset contentio supra impetitione cujusdam vinee, site in territorio de Boullaincourt, juxta vineam Thome Busket et Berneri de Valle, que vinea vocatur Claustrovallis, quam vineam abbas et conventus prenotati tenent in feodo a dicto Drogone, ut ipse dicebat tandem dictus Drogo, de consilio bonorum virorum, quicquid juris habebat vel habere poterat in vinea memorata, contulit penitus in perpetuam elemosinam, et resignavit, pro salute anime sue, abbati et conventui supradictis. Hoc notato quod abbas et conventus prenotati tenentur reddere singulis annis sex denarios censuales, ad festum Sancti Remigii, pro tenentia dicte vinee, dicto Drogoni et heredibus suis. In cujus rei testimonium et munimen, presentes litteras sigilli nostri munimine roboravimus, ad petitionem partium predictarum. Actum anno Domini M° CC° XXX° septimo. Mense februario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 98.)

CCCXXXI. — An 1237. — *Vente par Guy de Francastel de huit mines de blé de rente qu'il prenait dans la grange de l'abbaye.*

Ego Guido de Franco Castello, miles, notum facio tam presentibus quam futuris quod ego et Aeles uxor mea, pro communi utilitate et necessitate nostra, vendidimus in perpetuum ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, pro quindecim libris Parisiensium, jam nobis integre persolutis, octo minas frumenti annui redditus, quas nobis dicti monachi in grangia sua de abbatia reddere tenebantur. Super ista venditione tenenda firmiter et observanda fideliter, et de perpetua et fideli guarandia ferenda dictis monachis, ego Guido et Aeles uxor mea fidem prestitimus corporalem, renuntiantes omni actioni et juri quod nobis et heredibus nostris valere posset ad reclamandum. In cujus rei robur et testimonium, presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno incarnati Verbi millesimo ducentesimo tricesimo septimo. Mense augusti.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 199.)

CCCXXXII. — An 1237. — *Confirmation par Jean de Crèvecœur et Jean de Monsures de la vente par Guy de Francastel de huit mines de blé de rente.*

Ego Johannes de Crepicordio et ego Johannes de Monxures milites notum facimus universis tam presentibus quam futuris presentes litteras inspecturis quod dominus Guido de Franco castello miles et

domina Aeleis ejus uxor, pro communi utilitate et necessitate sua' vendiderunt in perpetuum ecclesie et conventui beate Marie de Briostel octo minas bladi annui redditus, quas, in grangia eorumdem monachorum apud abbatiam, singulis annis percipiebant, pro quindecim libris Parisiensium, de quibus dicti monachi predicto domino Guidoni plenam fecerunt solutionem. Hujus autem venditionis a dicto domino Guidone et ejus uxore tenende firmiter et fideliter observande in perpetuum, ad preces et petitiones predictorum domini Guidonis et Aeleis ejus uxoris fide nostra interposita plegios nos constituimus, ita quod uterque nostrum in solidum, sub tali forma, quod si predicti monachi de dictis octo minis bladi annui redditus venditis, vel pro illis octo minis sumptus vel dampna aliqua incurrerent, ipsi de modiatione quam nobis reddunt apud Moncellos, quitte et absolute tantum retinerent, in quantum de dictis octo minis vel pro illis costamenta vel dampna sustinerent, usque ad summam octo minarum. Quod ut ratum sit et firmum, litteras istas sigillis nostris roboravimus. Actum anno Domini M° CC° XXX° septimo. Mense augusti.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 199.)

CCCXXXIII. — An 1237. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la vente par Hugues du Four, du champart lui appartenant dans la lande de Saint-Arnoult.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod in nostra constituti presentia Hugo de Furno et Widria ejus uxor de Terines recognoverunt se vendidisse, et imperpetuum quittasse ecclesie de Briostel, totam campipartem, quam habebant in terra ejusdem ecclesie, que dicitur landa Sancti Arnulfi, provenientem ex hereditate dicte Widrie, pro sex libris Parisiensium sibi persolutis, ut coram nobis recognoverunt. Dicta vero Widria se in dicta campiparte nichil dotis habere vel aliquam habuisse coram nobis recognovit, et si quid dotis, vel alterius juris in ipsa habebat, illud in manu nostra, una cum Hugone marito suo, resignavit et dicte ecclesie imperpetuum quittavit. Hanc autem venditionem coram nobis constituti Odo de Morvilier et Odelina ejus uxor, de quorum dominio dicta campipars movebat, ut dicebant, voluerunt, laudaverunt et benigne fieri concesserunt, nichil juris, justicie, sive dominii, sibi vel heredibus suis de cetero in eadem campiparte retinentes; fidem etiam coram nobis prestiterunt tam Hugo et Odo, quam Widria et Odelina eorum uxores, quod de cetero in dicta campiparte nichil reclamabunt, vel reclamari facient, per se, vel per alium, ratione alicujus juris, sed ipsam dicte ecclesie legitime contra omnes, ad usus et consuetudines

patrie, garandizabunt. In cujus rei testimonium, presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XXX° septimo. Feria sexta post festum Sancti Andree aspostoli.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 531.)

CCCXXXIV. — An 1237. — *Donation par Jean de Monsures de deux muids de grains, moitié blé, moitié avoine, à prendre dans la grange de Monceaux.*

Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego Johannes de Monxures, miles, pro salute et remedio anime mee, dedi et quittavi in perpetuum ecclesie et conventui beate Marie de Briostel duos modios, unum videlicet frumenti et alterum avene, de illis sex modiis quos dicti monachi singulis annis in grangia Moncellorum michi reddere tenebantur. Hanc autem donationem laudaverunt et concesserunt Petrus frater meus et Agnes uxor mea, que, in nullo coacta, sed de bona et spontanea voluntate sua, quicquid dotis, nomine dotis, in dictis duobus modiis habebat, vel quicquid ad eam casu aliquo contingente devenire posset in posterum, in manus domini Andree sacerdotis de Blargies, libere et absolute resignavit, assignata prius eidem grata sibi et sufficienti recompensatione dotis sue, scilicet ad duos modios, scilicet unum frumenti et alterum avene, quos percipiet in residuo predicte modiationis; fidem etiam prestitit corporalem, quod in predictis duobus modiis elemosinatis nichil omnino reclamabit inposterum, neque per alium faciet reclamari. Et quia volo ut predicta donatio perpetuam et inviolabilem firmitatem obtineat, presentem cartam sigillo meo confirmavi, in robur et testimonium veritatis. Actum anno gratie millesimo ducentesimo tricesimo septimo. Mense januario. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 358).

CCCXXXV. — An 1238. — *Vente par Jean de Songeons, chevalier, d'un muid d'avoine de redevance et d'un pré à Groscourt.*

Ego Johannes de Sonjons, miles, frater domini Galteri de Sonjons, notum facio universis presentibus et futuris quod ego vendidi ecclesie et monachis beate Marie de Briostel in perpetuum, unum modium avene in villa de Gerolcort, cum omni libertate et dominio, quod in eo habebam, nichil mei vel heredibus meis ibi retinens, vel reservans. Hunc autem modium avene reddent predictis monachis, per singulos annos ad Nathale Domini, homines isti de Gerolcort et heredes eorum; scilicet Odo filius Geroldi quatuor minas, Hermensent duas minas, Walterus filius Renerii duas minas, Wibertus duas

minas, Odo Fagoteor duas minas, ad mensuram Gerborreti, sicut antea michi reddebatur. Si autem prescripti homines redditum istum, ad terminum statutum, sufficientem non persolvunt, predicti monachi mansuras et curticulos eorum, absque offensa, saisire poterunt et retinere, donec de redditu et etiam de emenda, plenariam habuerint solutionem. Similiter ego prefatus Johannes, miles, pro necessitate mea, vendidi in perpetuum predicte ecclesie de Briostel pratum unum juxta Gerolcort, habens circiter tres minas, cujus longitudo incipit a quodam pontello, sive ponte parvo et tendit usque ad pratum et terram Odonis filii Geroldi, latitudo autem ejus extenditur a terra Hugonis Ruffl usque ad terram Odonis Fagoteor, sicut per metas ibi positas melius demonstratur. Sciendum autem quod homines mei de Gerolcort predictum pratum tenentur expensis suis fenare, ad admonitionem conversorum de Malpertuis, et per terras suas viam prebere sufficientem, per quam fenum adducatur, et quicquid dominii in predicto prato habebam, monachi de cetero possidebunt. Has autem venditiones feci, voluntate et assensu domini Galteri de Sonjons, fratris mei et domini mei, et voluntate domini Johannis de Sonjons, militis, et nepotis mei, et de non reclamando in perpetuum et de legitima garandia ferenda super predictis rebus venditis, ubique et contra omnes, fidem posui corporalem. In cujus rei testimonium, presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° XXX° octavo. Mense martio. (Arch. de l'Oise : *Ib.* n° 135.)

CCCXXXVI. — An 1238. — *Confirmation par Thibault de Torcy de la donation par Odéline de Bonnières, de Hugues de Torcy, son serf, d'une masure avec courtil et droits, à Torcy.*

Ego Theobaldus de Torchi. Notum facio universis presentibus et futuris quod Odelina de Boneriis dedit condam ecclesie Sancte Marie de Briostel, pro salute anime sue, in puram et perpetuam elemosinam, Hugonem de Torchi et quicquid de ipsa tenebat, scilicet masuram et curticulum, cum omni dominio, quod habebat in eo, et quicquid predictus Hugo predicte Odeline pro toto masagio suo reddebat, totum monachi de Briostel de cetero percipient libere et quiete. Nec heredes ejusdem Odeline in predicta elemosina quicquam poterunt reclamare. Hanc autem elemosinam, sicut superius descripta est, ego dictus Theobaldus, predicti feodi capitalis dominus, volui, benigne concessi, et in perpetuum ratam habui, et quicquid ad me, vel ad heredes meos in premissis rebus pertinebat, vel quocumque modo poterat pertinere, predicte ecclesie dedi et penitus quittavi, ac in perpetuum remisi, nichil omnino michi vel heredibus meis retinens ibi vel reservans. Sciendum etiam quod ego dictus Theobaldus ibi-

dem, fidei mee sacramento, elemosinam istam predicte ecclesie, ubique et contra omnes, sicut dominus principalis feodi, teneor semper garandire et heredes mei similiter, et predictum Hugonem, vel heredes mei similiter, et predictum Hugonem, vel heredes ejus tueri pro posse meo et adjuvare. Ut autem hec donatio sollempniter facta, rata semper et stabilis perseveret, presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° XXX° octavo. Mense octobri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 587.)

CCCXXXVII. — An 1238. — *Donation par Odon de Ronquerolles, seigneur de Saint-Deniscourt, de vingt mines de terre à Auteigny, et rente de champart et de rente sur la grange de Beaulieu par Drogon et Aubert d'Auteigny.*

Ego Odo de Ronkerolis, miles et dominus de Sancti Dionisii curte, et domina Eufemia, uxor mea, notum facimus universis tam presentibus quam futuris, quod nos dedimus, communi assensu et unanimi voluntate nostra, in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam, ob remedium animarum nostrarum et antecessorum nostrorum, domui et ecclesie beate Marie de Briostel, tres piecias terre, circiter viginti minas sementis continentes, quas habebamus in territorio de Autegni sitas, in tribus pieciis, quarum una sita est in valle de la Bataille et alie due ibi prope a dextris et a sinistris terre Huberti de Saint Deniscort, nichil dominii, juris, sive justicie nobis vel heredibus nostris retinentes in terris memoratis. Preterea sciendum est quod Drogo de Autegni et Ausbertus filius ejus vendiderunt in perpetuum predicte ecclesie de Briostel et in manu nostra resignaverunt totam campipartem quam habebant in terris pertinentibus ad grangiam dicte ecclesie, que dicitur le Fay, que site sunt in territorio de Autegni, et duas minas bladi annui redditus quas habebant dicti Drogo et Ausbertus in dicta grangia de Fay, pro terra Johannis Porée, nichil sibi vel heredibus suis in predictis campiparte, duabus minis bladi et in predicta grangia penitus retinentes. Quia vero supradicta ad nostrum feodum pertinebant, venditionem istam voluimus, laudavimus et ratam habuimus et dominium per abbatem dicte ecclesie de predicta campiparte et duabus minis bladi saisivimus, nichil omnino juris vel dominii nobis vel heredibus nostris in predictis retinentes, sed omni juri et feodo penitus renunciantes. Insuper fidem dedimus corporalem quod de cetero in omnibus supradictis nichil omnino reclamabimus vel faciemus reclamari, ratione alicujus juris, sed ipsa omnia supradicta contra omnes et ubique, predicte ecclesie tenemur fideliter garandire. Et sciendum quod si predicti Drogo et Ausbertus debita mihi servicia

non reddiderint, vel alicujus offense coram me rei fuerint, nichil de hiis que ad monachos pertinent poterimus tangere vel impedire. Ut autem omnia supradicta rata in perpetuum et inconcussa permaneant, presentem cartam sigillis nostris fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° tricesimo octavo. Mense octobri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 16.)

CCCXXXVIII. — An 1238. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la donation par Odon de Ronquerolles de vingt mines de terre à Auteigny.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod in nostra constituti presentia dominus Odo de Ronkerol, miles, et domina Eufemia ejus uxor..... *(Comme dans la charte précédente.)* Recognoverunt insuper quod dicta domina Eufemia in supradictis nichil dotis habebat, vel aliquando habuerat, et quod predicta omnia ex hereditate dicte domine proveniebant. Dicta vero ecclesie dicti beneficii non immemor dicte domine Eufemie sexaginta solidos Parisiensium de karitate domus coram nobis donavit, quia supradictis omnibus benignum prebuit assensum. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XXX° octavo. Mense octobri, feria quinta post festum Sancti Justi. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 9.)

CCCXXXIX. — An 1239. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la donation par Barthélemy Le Linger de trois pièces de vignes et d'une pièce de terre labourable à Montreuil.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod constituti in presentia nostra Bartholomeus Lingerius et Eremburgis uxor ejus, cives Belvacenses, contulerunt in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam, ob remedium animarum suarum et antecessorum suorum, Deo et ecclesie beate Marie de Briostel, quandam petiam vinee site apud Mosterolium, in colle, inter vineam Frigidi montis et viam que fuit Renaudi de Ruella ; alteram petiam vinee sitam inter vineam de Briostel et viam que ducit a Mellemont usque ad Mosterolium, que fuit Bernerii de Monasterio et Aelidis uxoris sue ; tertiam petiam vinee sitam ad fossam Lovereche, que fuit Johannis Lapostre, Aelidis uxoris sue, Isembardi et Garini fratrum dicte Aelidis, et quandam petiam terre sitam in loco qui dicitur Hastez, que fuit Hermanni de Mesonceles de Puteo, inter viam de Hastez

et terram Arnulfi de Mara, que omnia insimul acquisierant, ut coram nobis recognoverunt. In cujus rei testimonium, presentes litteras, ad petitionem dictorum Bartholomei et Eremburgis, sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XXX° nono. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 395.)

CCCXL. — An 1239. — *Donation par Drogon de Fontaine de tout ce que Pierre Engelier tenait de lui à Marseille.*

Ego Drogo de Fontibus, miles. Notum facio universis presentibus et futuris quod ego dedi et concessi, tribus annis jam evolutis, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, in puram et perpetuam elemosinam, quicquid Petrus Engelier tenebat de me apud Marsellias, in villa et in agro, scilicet masuram cum domo que sita est inter domum Drogonis Wicaire et domum Girardi Suttoris, et campartum terre ad quinque minarum seminaturam, cum omni jure et dominio, quod in prefatis rebus michi vel heredibus meis quocumque modo conpetebat. Similiter ego prefatus Drogo de Fontibus, miles, dedi penitus et concessi in puram et perpetuam elemosinam prefate ecclesie de Briostel et conventui ejusdem loci quandam grangiam apud Marsellias, sitam inter grangiam ecclesie de Briostel et fontem de Prato, cum omnibus pertinenciis suis, in longitudine et latitudine, sicut mete ibi posite circumquaque demonstrant. Sciendum autem quod predicti monachi singulis annis hujusmodi censum pro predicta grangia debent percipere, ad Nathale Domini, scilicet duodecim denarios et duos capones, quinque denarios de viatoria, insuper tres corveias per annum, ad arbitrium predictorum monachorum solvendas, cum omni justicia, jure et dominio. Has autem elemosinas in presenti pagina notatas feci voluntate et assensu Isabelis uxoris mee, que in nullo coacta, sed spontanea quicquid dotis vel alterius juris habebat vel habere poterat in premissis, predicte ecclesie de Briostel, corporali fide prestita, quittavit in perpetuum et remisit, accepto prius a me sufficienti sue dotis excambio, pro sua voluntate. Hec omnia siquidem voluerunt et concesserunt Johannes scilicet et Radulfus liberi nostri cum ceteris, fidem prestantes corporalem quod in premissis rebus nichil penitus de cetero per se vel per alium reclamabunt, sed ubique et contra omnes ecclesie de Briostel legitime garandie portabunt tuicionem. Hoc idem ego prefatus Drogo, quoadusque vixero ibidem fide mea firmiter teneor observare. Ut igitur ecclesia de Briostel hec omnia in summa libertate et pace possideat, presentem cartam sigilli mei munimine roboravi. Actum anno Domini M° CC° XXX° nono. Mense junio. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 286.)

CCCXLI. — An 1239. — *Vente par Pierre Bouret et Odeline, sa femme, d'une maison sise à Beauvais, faubourg Saint-André.*

Officialis Belvacensis omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod constituti coram nobis Petrus Bouveht et Odelina ejus uxor, cives Belvacenses, recognoverunt se vendidisse in perpetuum, pari assensu pro communi utilitate et necessitate sua, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, manerium suum cum domo, situm in vico Sancti Andree, contiguum domui predicte ecclesie de Briostel, pro triginta libris Parisiensium, jam sibi integre persolutis. Et quum predicta Odelina in supradictis rebus venditis dotem habebat, in nullo coacta, sed spontanea quicquid dotis vel alterius cujusque juris ibi habebat, vel quocumque modo habere poterat, in manu nostra resignavit, accepta prius a marito suo sufficienti recompensatione dotis sue, duodecim libris Parisiensium de primis mobilibus suis, quam sibi coram nobis sufficere recognovit. Insuper tam predictus Petrus, quam predicta Odelina ejus uxor, prestito fidei sacramento, coram nobis promiserunt quod in predictis rebus venditis nichil de cetero per se vel per alium reclamabunt ratione aliqua vel facient reclamari, sed contra omnes, ad usus et consuetudines Belvacenses, legitimam portabunt garandiam. Quia autem volumus ut ecclesia de Briostel hec omnia pacifice possideat, presentem cartam sigillo curie Belvacensis fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° XXX° nono. Mense aprili.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 22.)

CCCXLII. — An 1239. — *Sentence arbitrale rendue par Nicolas Arrode, garde pour le roi des droits régaliens du Beauvaisis, au profit de l'abbaye, contre Simon de Beausault et les habitants de Formerie, pour le droit de pâturage dans les bois de Monceaux.*

Ego Nicholaus Arrodes, custos regalium Belvacensium ex parte domini Regis, notum facio universis tam presentibus quam futuris quod cum abbas et conventus de Briostel, ex una parte, et nobilis vir dominus Symon de Bello saltu, miles, et duo filii ejus milites scilicet Guillermus et Symon, ex altera, pro se et pro hominibus suis de Formeries, compromisissent in me, in presentia domini Regis, super quadam contentione, que inter predictos abbatem et conventum et dictum dominum Symonem et filios ejus et homines suos de Formeries vertebatur, super eo videlicet quod prefati homines dicebant se habere pasturam et pasnagium, ad opus anima-

lium suorum, in nemoribus Moncellorum, Meisnillorum et Vaccariarum, in quibus idem Symon non pro se pasturam sive pasnagium reclamabat, sed pro suis hominibus. Cum e contrario dicti abbas et conventus dicerent prefatos Symonem, filios ejus et eorum homines in jam dictis nemoribus neque pasturam, neque pasnagium habere. Super eo etiam quod predicti abbas et conventus conquerebantur de predicto Symone de Bello Saltu, eo quod nampta eorum et homines suos in locis suis violenter capi fecerat, quod nec potest, nec debet, sicut dicunt. Super eo etiam quod porcos eorum et pecora in elemosinis suis et in pasturis suis multociens capi fecerat. Ego Nicholaus predictus juxta compromissi tenorem, de omnibus jam dictis querelis veritate per cartas et testes plenius inquisita et cognita, cum dicti homines, sub sacramento suo coram me prestito, recognovissent se nunquam redditum aliquem sive consuetudinem aliquam, pro dictis pastura et pasnagio que reclamabant, solvisse, de bonorum et juris peritorum consilio, per sententiam diffinitivam pronuntiavi res omnes prenominatas de quibus questio inter partes movebatur, pleno jure videlicet quoad possessionem et proprietatem abbatis et conventus de Briostel indubitanter esse et ad ipsos modis omnibus pertinere; prenominatos autem Symonem et filios ejus hominesque eorum neque suo, neque alieno nomine aliquid juris pasture vel pasnagii habere in premissis rebus; eisdem militibus et hominibus, suisque heredibus super jam dictis rebus et querelis perpetuum silentium imponendo. Porro si predictus Symon vel homines sui in prefatis nemoribus quicquam hactenus habuerunt, non de jure fuit, sed per violentiam contra tenorem cartarum dictorum abbatis et conventus de Briostel, et contra ipsorum prohibitionem. Insuper homines dictorum monachorum et nampta eorum et omnia que ad ipsos pertinent, ab omni potestate et subjectione predictorum militum de Bello Saltu per dictum meum imperpetuum exemi et absolvi, nec poterunt porcos monachorum seu pecora in elemosinis vel in pasturis suis quacumque occasione capere, nec contra homines seu res eorum aliquam violentiam exercere. Preterea predictos Symonem, hominesque suos, sententia rata manente, in ducentis libris Parisiensium pro injuriis et dampnis, que prefati abbas et conventus sustinuerunt ab adversariis suis prenominatis et expensis quas fecerunt occasione istarum querelarum, eisdem abbati et conventui sententialiter condempnavi. Hoc dictum protuli ego Nicholaus Arrode. Et ut hoc ratum et inconcussum permaneat, presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° XXX° nono. Mense aprili, die Sancti Vitalis martyris.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 359.)

CCCXLIII. — An 1239. — *Confirmation par le roi Louis IX de l'accord entre l'abbaye et Simon de Beausault, seigneur de Formerie, au sujet du droit de pâturage dans les bois de Monceaux.*

Ludovicus Dei gratia Francorum rex, notum facimus quod cum dilecti nostri abbas et conventus de Briostel et dilecti et fideles nostri Symon de Bello Saltu et duo filii ejus milites scilicet Guillelmus et Symon pro se et hominibus suis de Formeries in nostra presentia constituti compromisissent in Nicholaum Arrode servientem nostrum super quadam contentione.... *(Comme dans la charte précédente.)*

(Bibl. Nation. : Collect. Moreau, t. 156, f° 118.)

CCCXLIV. — An 1239. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la vente par André Bequet de 8 sols de cens annuel sur plusieurs maisons sises à Beauvais.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod constituti coram nobis Andreas Bequet et Maria ejus uxor, cives Belvacenses, recognoverunt se vendidisse et in perpetuum quittasse abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, octo solidos annui census, pari assensu et pro communi utilitate atque necessitate sua, quos reddere eis solebant dicti abbas et conventus, ut dicebant, scilicet super domo Radulfi de Braichel, sita in vico molendini ad equum, quinque solidos de fundo terre, de domo Marie Bovette, sita in vico Sancti Andree juxta ruellam Warini de Gornaco, duodecim denarios, et de gardino dictorum abbatis et conventus sito retro domum eorum, quod fuit Ade Tannekien, in vico Sancti Andree, duos solidos, pro septem libris Parisiensium sibi plene et integre persolutis, ut coram nobis recognoverunt, fidem prestantes corporalem quod de cetero in dicto censu vendito et quittato nichil reclamabunt vel reclamari facient, per se vel per alium, ratione alicujus juris, sed ipsum dictis abbati et conventui legitime, ad usus et consuetudines civitatis Belvacensis, garandizabunt. Recognovit autem dicta Maria quod dictus census movebat ex hereditate sua et quod nichil dotis in ipso habebat vel aliquando habuerat. In cujus rei testimonium presentes litteras sigllo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XXX° nono. In vigilia Ascensionis. Mense mayo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 200.)

CCXLV. — An 1240. — *Confirmation par Henri de Thoix de la donation faite par Jean de Thoix, son frère, de sa terre d'Ecornecat.*

Ego Henricus de Toiz, miles, notum facio universis presentibus et futuris quod bone memorie Johannes de Toiz, quondam miles, frater meus, dedit et concessit in perpetuam et liberam elemosinam Deo et ecclesie beate Marie de Briostel, ubi sepulturam elegit et accepit, totam terram suam de Escornecat, pro salute anime sue, nichil in ea sibi vel heredibus suis retinens aut reservans. Ego vero dictus Henricus, frater ejus et heres, elemosinam istam libenter volui et benigne concessi, et eam super sanctum altare beate Marie Virginis in abbacia de Briostel, astante toto conventu et plurima turba militum diversique populi, propriis manibus obtuli, et ad majorem securitatem, presenti carta sigillo meo munita, eam dicte ecclesie et fratribus qui ibi Deo serviunt confirmavi. Facta autem fuit donatio ista monachis de Briostel et ab ipsis legitime pacificeque possessa anno quo obiit idem Johannes, quondam frater meus, videlicet anno Verbi incarnati M° CC° XL°.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 92.)

CCXLVI. — An 1240. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la transaction par laquelle Guy de Saint-Arnoult se reconnait débiteur envers l'abbaye de huit mines de blé de rente sur sa grange de Saint-Arnoult.*

Omnibus presentes litteras inspecturis, magister Guillelmus de Gressio, officialis Belvacensis, in Domino salutem. Noverint universi quod cum inter viros religiosos abbatem et conventum beate Marie de Briostel, ex una parte, et dominum Guidonem de Sancto Arnulfo, militem, ex altera, coram nobis questio verteretur, super eo quod dicti abbas et conventus petebant ab eodem milite unum modium bladi, ad mensuram Gerborredensem, annui redditus, quem dominus Gervasius de Sancto Arnulfo, quondam pater ejus, pro anima Bernardi filii sui primogeniti, ecclesie beate Marie de Briostel in elemosinam contulerat et perpetuo concesserat, in sua grangia de Sancto Arnulfo capiendum, et usque ad diffinitivam sententiam audiendam processum esset inter partes in querela. Tandem memoratus miles in nostra presentia constitutus, asseruit se tenere tantummodo duas partes hereditatis domini Gervasii patris sui, et promisit se redditurum annis singulis dictis abbati et conventui de cetero, in grangia sua de Sancto Arnulfo, et super ad eam pertinentia octo

minas bladi, ad mensuram Gerborredi, in festo beati Remigii, et ad hoc coram nobis in perpetuum suos obligavit heredes. Actum anno Domini M° CC° XL°. In octavis Inventionis Sancte Crucis.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 532.)

CCCXLVII. — An 1240. — *Confirmation par Philippe de Beleincourt, bailli de Beauvais, de la ratification par Bernier, Foulques, Gilon et Agnès Bovet, de la vente par Pierre Bovet, leur frère, d'une maison sise au faubourg Saint-André.*

Ego Philippus de Beleincort, miles, baillivus domini Belvacensis. Omnibus presentibus pariter et futuris notum facio quod coram me constituti Bernerus, Fulco, Gilo et Agnes liberi quondam Godefridi Bovet, civis Belvacensis, venditionem factam a Petro Bovet, fratre eorum et Odelina uxore sua abbati et conventui de Briostel, de quadam domo, sita in vico Sancti Andree Belvacensis, contigua domui de Briostel, voluerunt et approbaverunt et se de omni jure quod in domo illa habebant et habere poterant in manu mea, tanquam in manu justicie, desaisiverunt, recognoscentes quod tam ipsi quam frater eorum predictus triginta et quinque libras Parisiensium pro domo predicta receperant. Et ego tanquam justitia dictos abbatem et conventum de domo predicta ad petitionem predictorum liberorum saisivi. Insuper Andreas Pressoer et Maria uxor ejus, mater dictorum liberorum, se plegios obligaverunt erga dictos abbatem et conventum pro liberis predictis, ita videlicet quod si aliquis dictorum liberorum contra hoc venire presumpserit, jus aliquod in dicta domo sibi vendicando, ipsi dictos abbatem et conventum super hoc deliberabunt et indempnes servabunt. Et ad hoc faciendum totam domum suam ubi manent, in vico Sancti Andree, prefatis abbati et conventui obligaverunt et in contraplegium posuerunt. Quod ut ratum sit et firmum, presentes litteras ad petitionem dictorum liberorum presentes litteras sigilli mei appensione confirmavi. Actum anno Domini M° CC° quadragesimo. Mense septembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 24.)

CCCXLVIII. — An 1240. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la donation par Alain, fils d'Hébert Reigier, de deux pièces de terre sises à Montreuil, lieudit les Plantes.*

Magister Guillelmus de Gressio, officialis Belvacensis, omnibus presentes litteras inspecturis in domino salutem. Universitati vestre notum facimus quod constituti in presentia nostra Alelmus, filius

Alberti Regier, et Pascha, uxor ejus, de Mosterolio juxta Mellemont, contulerunt pariter, ob remedium animarum suarum, et antecessorum suorum, Deo et ecclesie beate Marie de Briostel, quandam petiam terre arabilis et quandam petiam vinee dicte terre contiguam, in territorio des Plantes, apud Mosterolium, inter vineas dicte ecclesie et unam petiam nemoris, quam habebant apud Mosterolium, in essartis, juxta nemus ejusdem ecclesie, in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam, nichil omnino de cetero in dictis terra, vinea et bosco sibi vel heredibus suis retinentes. Huic autem elemosine et collationi dicta Pascha benignum prebens assensum, doti sue, si quam in predictis habebat et habere poterat, sponte et expresse renuntiavit, recognoscens quod a dicto Alelmo marito suo alibi pro dote illa sufficientem receperat recompensationem, et hoc observando bona fide, quod nullo tempore contra hoc in aliquo venire presumeret, dicti Alelmus et Pascha fidem coram nobis prestiterunt corporalem. In cujus rei testimonium, presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XL°. Mense decembri. In vigilia Sancti Thome apostoli.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 396.)

CCCXLIX. — An 1241. — *Confirmation, par Robert de Cressonsacq, évêque de Beauvais, de toutes les possessions de l'abbaye situées dans les fiefs et sous la dépendance de l'église de Beauvais.*

Robertus, Dei gratia Belvacensis episcopus, universis presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverint universi quod nos dilectis filiis nostris abbati et conventui de Briostel concedimus et confirmamus caritative quicquid habent et possident in dominio et feodo nostro et hominum nostrorum, videlicet quicquid acquisierunt, tempore nostro et temporibus antecessorum nostrorum episcoporum Belvacensium, ex dono, vel elemosina, sive etiam venditione, eo tenore quod in dominio et feodo nostro et hominum nostrorum de cetero tempore nostro nichil acquirere poterunt sine nostra licentia speciali. Et ad majorem securitatem hujus rei, presentes litteras sigilli nostri fecimus appensione roborari. Actum anno Domini M° CC° quadragesimo primo. Mense aprili. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 25.)

CCCL. — An 1241. — *Confirmation par les doyen et chapitre de Beauvais des possessions de l'abbaye situées dans la mouvance de l'église de Beauvais.*

A. (Adam de Anolio) decanus et capitulum Belvacense omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Universitati vestre

notum facimus nos anno Domini M° CC° XL° primo, in crastino Ramorum palmarum, litteras venerabilis patris R. (Roberti) Dei gratia Belvacensis episcopi, non cancellatas, non abolitas, nec in aliqua parte sui viciatas vidisse et legisse sub hac forma : Robertus, Dei gratia Belvacensis episcopus..... *(Comme la charte précédente.)* Nos autem hujusmodi concessioni et confirmationi, ad petitionem dictorum abbatis et conventus, nostrum libere prebemus assensum et presentes litteras sigilli nostri munimine confirmamus. Actum anno, mense et die supradictis.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 25.)

CCLI. — An 1241. — *Confirmation par Adam d'Auneuil, doyen de Beauvais, de la transaction par laquelle Odon Guilain reconnait devoir 24 sols de cens annuel à l'abbaye pour une maison sise à Beauvais, rue de la Taillerie.*

Universis presentes litteras inspecturis, A. (Adam) decanus Belvacensis salutem in Domino. Notum vobis facimus quod cum abbas et conventus de Briostel coram nobis traxissent in causam Odonem Guilain, proposuerunt contra ipsum quod cum Robertus Guilain dedisset et legasset in elemosinam dictis abbati et conventui, ob remedium anime sue, viginti quatuor solidos annui census quolibet anno percipiendos super quamdam masuram dicti Roberti, sitam in tailleria Belvacensi, juxta quamdam domum, que fuit quondam Berneri Lescuier, quam masuram dictus O. (Odo) tenet et possidet, et ipse O. (Odo) dictum censum per quindecim annos cessaverit solvere eisdem abbati et conventui, ut dicebant, petebant ipsum Odonem compelli ad reddendum eisdem abbati et conventui de cetero dictum censum super dictam masuram, quolibet anno, terminis in civitate Belvacensi usitatis, cum arreragiis dictorum quindecim annorum. Lite super hoc legitime contestata, juratis de calumpnia auditis, huic inde perponderatis rationibus et allegationibus, confessionibus partium plenius intellectis, juris ordine per omnia observato, consideratis omnibus, que nos possent et debent movere, die assignata ad judicandum, dicto Odone et procuratore dictorum abbatis et conventus presentibus et sententiam ferre petentibus, convocato bonorum virorum consilio, dictum Odonem ad reddendum decetero annuatim viginti quatuor solidos censuales dictis abbati et conventui, super dictam masuram, cum arreragiis novem annorum duximus condemnandum. Datum anno Domini M° CC° XL° primo, sabbato post festum Sancti Barnabe apostoli.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 26.)

CCLII. — An 1241. — *Confirmation par Jean d'Erquinvilliers de la donation par Isabelle, sa mère, et Lancelin, son frère, de chacun un demi-muid de blé de redevance annuelle sur le moulin d'Etouy.*

Ego Johannes de Erkinvilier notum facio universis presentes litteras inspecturis, quod abbas et conventus beate Marie de Briostel habent, ex dono et elemosina domine Isabelle matris mee, dimidium modium bladi, et, ex dono et elemosina Lancelini fratris mei, defunctorum, qui ibidem sepulturam suam assumpserunt, alium dimidium modium bladi annui et perpetui redditus, in molendino meo de Estoy. Quam quidem elemosinam approbo et confirmo, volens et concedens ut quicumque de cetero dictum molendinum tenuerit prefati abbas et conventus dictum modium bladi in predicto molendino, ad festum Sancti Remigii, de primo blado qui tunc in molendino erit, annuatim quitte et pacifice percipiant. Promitto autem et teneor elemosinam istam sepedictis abbati et conventui contra omnes, qui juri et legi parere voluerint, imperpetuum garandire, heredes meos ad hoc ipsum in posterum obligans. Quod ut ratum sit et firmum, presentes litteras sigilli mei appensione confirmavi. Actum anno Domini Mº ccº xlº primo. Mense julio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 96.)

CCLIII. — An 1241. — *Confirmation par l'offficial de Beauvais de la ratification par Jean d'Erquincilliers de la donation par Isabelle, sa mère, et Lancelin, son frère, de chacun un demi-muid de blé de rente sur le moulin d'Etouy.*

Omnibus presentes litteras inspecturis magister Guillelmus de Gressio, officialis Belvacensis, salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod in nostra constitutus presentia Johannes de Erkinvilier recognovit quod abbas et conventus beate Marie de Briostel habebant dimidium modium bladi ex dono et elemosina domine Isabelle matris sue, et dimidium modium alium bladi ex dono et elemosina Lancelini fratris sui .... *(Comme dans la charte précédente.)* In cujus rei testimonium, presentes litteras curie Belvacensis fecimus roborari. Actum anno Domini Mº ccº xlº primo. Mense julio in octava Apostolorum Petri et Pauli.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 95.)

CCLIV. — An 1242. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la concession faite par Jean de Berneuil et sa femme, de la donation par Aubert de Buri d'une maison et ses dépendances sises à Hodenc.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod in nostra constituti presentia Johannes dictus de Banneu et domicella Maria, uxor ejus de Cressi, elemosinam factam fratribus de Briostel ab Auberto de Buri et Odelina uxore sua, de quadam domo sita apud Hodanc, cum curticulo et pertinentiis suis, prope ecclesiam de Hodanc, voluerunt, laudaverunt et ratam habuerunt et ipsam prefatis fratribus perpetuo possidendam concesserunt, salvo sibi et heredibus suis censu, qui de predicta domo debetur, scilicet quinque denarii ad festum Sancti Remigii, ad Natale unus capo, duo panes et duo denarii; fidem prestantes corporalem quod de cetero contra hoc venire non presument, et quod dictam domum prefatis fratribus, preter censum predictum, tanquam domini de cetero garandizabunt. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XL° secundo. Mense mayo. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 149.)

CCLV. — An 1242. — *Confirmation par l'official de Beauvais de l'abandon par Marie, veuve de Pierre de Bracheux, de tous les droits lui appartenant en une vigne sise à Montreuil.*

Officialis Belvacensis omnibus presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Universitati vestre notum facimus quod cum domina Maria, relicta Domini Petri de Braiscel, militis, coram nobis impeteret fratres de Briostel, super dimidio arpento vinee site in Plantis de Mosterolio, apud Mosterolium, contiguo vinee, que fuit Berneri de Monasterio, quod dimidium arpentum vinee petebat dicta domina Maria a prefatis fratribus sibi deliberari, ratione dotis sue, ex parte dicti Domini Petri defuncti, cum fructibus ejusdem vinee quatuor annorum. Tandem dicta domina Maria coram nobis constituta recognovit, quod talis compositio inter ipsam et fratres predictos intervenerat, videlicet quod ipsa quicquid juris in vinea predicta vendicabat et in ipsa habere posset, prefatis fratribus remisit et imperpetuum quittavit, quittans etiam eosdem de omnibus de quibus actionem contra ipsos habebat et habere posset usque ad presentem diem, mediantibus sexaginta solidis Parisiensium, quos a dictis fratribus se ob hoc recepisse recognovit; fidem prestans cor-

poralem quod de cetero contra hec venire non presumet per se vel per alium ratione alicujus juris. In cujus rei testimonium presentes litteras, ad petitionem dicte domine Marie, sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XL° secundo. Mense septembris, die Jovis ante Nativitatem beate Virginis Marie.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 399.)

CCCLVI. — An 1242. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la transaction entre Philippe, dit Lemoine, et l'abbaye, au sujet de 4 sols de cens sur une vigne sise à Montreuil.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod cum Philippus dictus monachus coram nobis traxisset in causam abbatem et conventum de Alneto, super eo quod dicebat se habere quatuor solidos annui census, super quamdam vineam sitam apud Mostrolium, que fuit Petri de Rue, quam vineam dicti abbas et conventus tenent et possident et peteret ipsos compelli ad reddendum ei dictum censum cum arreragiis triennii. Tandem dicte partes, mediante bonorum consilio, ad invicem composuerunt in hunc modum, videlicet quod dictus Philippus et Johannes frater ejus coram nobis constituti quittaverunt in perpetuum dictis abbati et conventui, penitus et expresse, totum censum supradictum cum arreragiis petitis et omne jus quod in eo sive in dicta vinea habebant, vel quocumque modo habere possent, mediantibus sexaginta solidis, quos dicti abbas et conventus dictis fratribus ob hoc dederunt, de quibus sexaginta solidis dicti fratres recognoverunt sibi plene et integre fuisse satisfactum; fidem prestantes coram nobis corporalem quod de cetero in dicto censu sive in arreragiis, sive etiam in dicta vinea, per se vel per alios, nichil reclamabunt vel facient reclamari, ratione alicujus juris. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus sigillari. Actum in crastino Nativitatis beate Virginis. Anno Domini M° CC° quadragesimo secundo. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 398.)

CCCLVII. — An 1242. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la donation par Drogon Agolant d'une vigne à Montreuil.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod in nostra constituti presentia Drogo Agolant, filius quondam Henrici Agolant, de Merlemont, contulit in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam Deo et ecclesie beate Marie de Briostel quandam vineam,

quam habebat et possidebat apud Mosterolium, sitam supra ecclesiam de Mosterolio, inter vineam Richeri de le Kiese et vineam Sancti Symphoriani, fidem prestans corporalem quod de cetero contra elemosinam istam venire non presumet aliquid in dicta vinea sibi vendicando. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XL° secundo. Mense decembri. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 384.)

CCCLVIII. — An 1242. — *Confirmation par Pétronille de Somont, jadis femme de Gilon d'Hodenc, des donations et vente par Garin Grimète d'un demi-arpent de bois sis à Montreuil, lieudit Lardière, et par Guillaume et Jean de Reuil, d'un tiers d'arpent de bois.*

Ego domina Petronilla de Soemont, quondam uxor domini Gylonis de Hodenc defuncti, notum facio omnibus presentes litteras inspecturis quod ego tanquam domina volo, laudo et approbo elemosinam, donum, et venditionem, quas fecerunt Deo et ecclesie beate Marie de Briostello Garinus Grimete et Ada ejus uxor, de dimidio arpento nemoris siti apud Mostrolium, in loco qui vocatur le Lardiere, et Guillermus et Johannes filii Petri de Ruello de tertia parte unius arpenti nemoris contigui dicto dimidio arpenno, promittens bona fide quod de cetero contra dictam elemosinam et donum sive venditionem dicte ecclesie factam non veniam, sed tanquam domina secularis dictorum nemorum ipsi ecclesie tam elemosinam quam venditionem garandizabo contra omnes. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo meo roboravi et dicte ecclesie tradidi communitas. Actum anno Domini M° CC° quadragesimo secundo. Mense februario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 397.)

CCCLIX. — An 1243. — *Confirmation par Jean de Boulincourt de toutes les possessions de l'abbaye à Merlemont et Montreuil.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Notum facimus universitati vestre quod Johannes de Boulenicort et domicella Matildis uxor ejus recognoverunt coram nobis, assensu unanimi et concordi, quod ipsi volebant et in hoc consentiebant et etiam concesserunt coram nobis quod abbas et conventus de Briostel in perpetuum possideant quicquid dicti abbas et conventus usque modo acquisierant et possidebant ex acquisito, apud Mosterolium et Merlemont et in territoriis dictorum locorum, ad reditus quos pro acquisitis predictis consueverant persolvere pos-

sessores eorum; quittaverunt etiam coram nobis dicti Johannes et ejus uxor quicquid domini de Merlemont quittaverunt dictis abbati et conventui in acquisitis, in locis supradictis, in feodo de Merlemont et de Mosterolio sitis, quantum pertinet ad eosdem, salvis redditibus qui in predictis omnibus debebantur. Promiserunt autem dicti Johannes et domicella Matildis ejus uxor, fide prestita corporali, quod contra premissa non venient in futurum, et quod contra dictam ecclesiam, in predictis omnibus, aliqua ratione nichil de cetero reclamabunt vel per alium facient reclamari, sed eandem ecclesiam, ut predictum est, omnia predicta permittent, quantum in ipsis est, in perpetuum possidere, se ad hoc et suos heredes coram nobis in perpetuum obligantes. Actum anno gratie M° CC° XL° tertio. Vigilia Pasche. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 316.)

CCCLX. — An 1243. — *Confirmation par l'officialité d'Amiens de l'engagement pris par Jean de Caisin de payer annuellement un demi-muid de blé de rente à l'abbaye jusqu'à ce qu'il se soit libéré envers elle de 60 sols parisis qu'il lui doit.*

Magister Theobaldus Carnotensis, canonicus et officialis Ambianensis, universis presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Noverit universitas vestra quod Johannes de Caisin promisit se redditurum ecclesie de Alneto, cisterciensis ordinis, singulis annis, in festo beati Remigii, dimidium modium bladi, ad mensuram de Catheu, quousque predictus Johannes vel ejus heres dictum dimidium modium bladi, erga dictam ecclesiam de sexaginta solidis Parisiensium eidem ecclesie solvendis redemerit ad plenum, et de hoc predictus Johannes dictam ecclesiam ad redditum suum, quem habet apud Monsules assignavit coram nobis, nec est omittendum quod dictus Johannes recognovit coram nobis se teneri eidem ecclesie in tribus modiis bladi de arreragiis, ad eandem mensuram, eidem ecclesie ad submonitionem suam reddendis. In cujus rei testimonium presentes litteras confici fecimus et sigillo curie Ambianensis roborari. Actum anno Domini M° CC° XL° tercio. Mense maio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 201.)

CCCLXI. — An 1244. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la vente par Jean de Senéfontaine, chevalier, d'un demi-muid de terre à la Trépinière, et de 9 sols 2 deniers de cens sur deux maisons à Beauvais.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod in nostra presentia constituti

dominus Johannes de Sernofonte, miles, et Matildis ejus uxor et Drogo eorum filius primogenitus, recognoverunt se vendidisse in perpetuum, pari assensu et pro communi eorum utilitate ac necessitate, abbati et conventui de Briostel, quandam petiam terre sementis, circiter dimidium modium continentis, sitam apud Torpiniere, ante granchiam beati Thome pauperum clericorum, contiguam vineis eorumdem abbatis et conventus, et novem solidos et duos denarios annui census, quos habebant, ut dicebant, videlicet super duabus domibus sitis in vico de Alneto, juxta domum que fuit magistri Hemerici Carpentarii, sex solidos quatuor denariis minus, et super domum, que fuit Gaugeri Piscionarii, sitam in vico Sancti Martini, tres solidos et dimidium, pro novem libris Parisiensium sibi a dictis abbate et conventu integre persolutis, ut coram nobis recognoverunt. Et fidem coram nobis prestiterunt corporalem dictus dominus Johannes et domina Matildis uxor sua, non coacta, sed mera et spontanea voluntate sua, ut dicebat, et Drogo eorumdem filius, quod ipsi de cetero ratione dotis, sive alicujus alterius juris, in dictis terra et censu venditis nichil reclamabunt, vel facient reclamari per se vel per alium, sed censum et terram predictam dictis abbati et conventui, contra omnes, ad usus et consuetudines patrie, garandizabunt. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Datum anno Domini M° CC° XL° quarto. Die Martis post Ramos palmarum.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 251.)

CCCLXII. — An 1244. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la vente par Robert Lisiard de sept mines de terre sises entre Agnetz et Clermont.*

Omnibus presentes litteras inspecturis, officialis Belvacensis salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod in nostra constituti presentia Robertus Lisiardis et Aelidis uxor ejus de Claromonte recognoverunt se vendidisse imperpetuum, pari assensu et pro communi utilitate atque necessitate sua, fratribus de Briostel, Belvacensis dyocesis, cisterciensis ordinis, quandam peciam terre circiter septem minas sementis continentem, quam habebant, ut dicebant, sitam inter Anet et domum dictorum fratrum, contiguam terre domine Claricie de Claromonte, pro sexdecim libris Parisiensium, sibi plene et integre persolutis in pecunia numerata, ut coram nobis recognoverunt, preter ventas. Dicta vero Aelidis doti sue et omni juri, quod in dicta terra habebat, sponte et expresse renuntiavit, facta sibi prius sufficienti recompensatione pro dote et jure, quod in terra illa habebat, a Roberto marito suo, prout uterque co-

ram nobis recognovit, ad vineam ipsius Roberti, que dicitur vinea dou fresne. Et tam ipsa Aelidis quam Robertus maritus ejus fidem coram nobis prestiterunt corporalem, quod de cetero in dicta terra ab ipsis vendita nichil reclamabunt vel reclamari facient, sed ipsam dictis fratribus contra omnes legitime garandizabunt. Insuper promiserunt dicti Robertus et Aelidis, quod si abbatissa et conventus de Scala, aquibus predicta terra tenetur ad sex denarios annui census, contra venditionem istam venire presumpserint, non permittentes dictos fratres terram supradictam pacifice possidere, et ipsi fratres ob hoc dampna aliqua incurrerint, ipsi Robertus et Aelidis omnia dampna illa dictis fratribus restaurabunt, heredes suos ad hoc ipsum obligantes. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XL° quarto. Mense junio. Sabbato post Trinitatem.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 202.)

CCCLXIII. — An 1244. — *Confirmation par Pétronille de Somont, veuve de Gilon d'Hodenc, de la donation par Drogon de Merlemont d'une vigne près de l'église de Montreuil*

Ego Petronilla de Soomont, relicta Gilonis de Hodanc, militis, omnibus hec visuris notum facio quod elemosinam factam ecclesie beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, a Drogone de Mellemont de tota vinea, quam tenebat a me, juxta ecclesiam de Mosterolio, volo, concedo et ratam habeo et dictam elemosinam predicte ecclesie de Briostel perpetuo possidendam confirmo, salvo michi censu meo, qui de dicta vinea michi debetur, videlicet quatuor denariis per annum. Quod ut ratum sit et firmum, litteras istas sigilli mei appensione confirmavi. Actum anno Domini M° CC° XL° quarto. Mense novembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 400.)

CCCLXIV. — An 1246. — *Confirmation par Pétronille de Somont, dame de Montreuil, des donations et ventes faites à l'abbaye par Richer du Vivier, Durand et Warin Grimette, de différentes parcelles de bois à Montreuil.*

Ego Petronilla de Soomunt, domina de Monsterolio. Notum facio omnibus presentibus et futuris litteras presentes inspecturis quod in presentia mea constituti Richerus de Vivario, de Monsterolio, et Aelidis ejus uxor recognoverunt se contulisse in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam ecclesie beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, pro salute anime sue et antecessorum suorum, quin-

tam partem tertie partis cujusdam arpenti nemoris, quam habebant, sitam in Larderia, in extremitate vinee domini Warini. Recognoverunt etiam iidem Richerus et Aelidis ejus uxor se vendidisse imperpetuum, pari assensu et pro communi eorum utilitate ac necessitate, abbati et conventui predicti monasterii de Briostel quatuor partes predicte tertie partis arpenti nemoris residuas, pro viginti et octo solidis Parisiensium sibi persolutis, ut coram me recognoverunt. Et fidem in manu mea prestiterunt corporalem tam dicti Richerus et Aelidis ejus uxor, quam Willelmus, Petrus et Warinus eorum filii, quod ipsi de cetero ratione cujuscumque juris contra predictam elemosine collationem seu nemoris venditionem per se vel per alium quoquomodo venire non presument. Durandus etiam de Monsterolio et Maria ejus uxor in presentia mea constituti recognoverunt se contulisse in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam ecclesie beate Marie de Briostel antedicte, pro salute anime sue et antecessorum suorum, quintam partem tertie partis unius arpenti nemoris contigui nemori predicto vendito et in elemosinam collato, quam habebant ibidem. Recognoverunt etiam se in perpetuum vendidisse, pari assensu et pro communi eorum utilitate ac necessitate, abbati et conventui ecclesie beate Marie de Briostel supradictis, quatuor partes predicte tertie partis arpenti nemoris residuas, pro viginti et octo solidis Parisiensium, sibi plene persolutis, ut coram me recognoverunt; fidem in manu mea prestantes corporalem prefati Durandus et Maria ejus uxor, quod ipsi de cetero, ratione cujuscumque juris, contra elemosine donationem seu venditionem supradictas per se vel per alium quoquomodo venire non presument. Petrus vero Vavassorius de Cressy, qui nemora predicta de me tenet in feodum, venditiones et elemosine donationes supradictas coram me voluit et approbavit, promittens quod nemora predicta dictis abbati et conventui, ad duos denarios annui census tantum modo sibi et heredibus suis, in festo Sancti Martini hyemalis, reddendos, contra omnes garandizabit. — Warinus siquidem Grimette et Ada ejus uxor in presentia mea similiter constituti recognoverunt se contulisse in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam, pro suorum salute animarum et antecessorum suorum, quintam partem unius quarterii nemoris, quod de me tenebant, siti in Larderia, in extremitate vinee Domini Warini. Recognoverunt etiam se imperpetuum vendidisse quatuor partes illius quarterii nemoris ecclesie de Briostel supradicte et abbati et conventui ejusdem loci, pro viginti sex solidis, sibi persolutis; fidem in manu mea prestantes corporalem, quod contra predictas elemosinam seu venditionem venire non presument; que omnia coram me voluerunt et rata habuerunt Willermus et Petrus eorum filii et Petrus eorum gener, fidem prestantes de non reclamando seu contravenienda. — Ego vero prefata Petronilla omnia su-

pradicta volo et concedo et tanquam domina capitalis garandizare promitto, per unum denarium annui census, qui michi debetur de dicto quarterio nemoris, in festo Sancti Martini hyemalis. Que omnia ut rata permaneant in futurum presentes litteras ad petitionem predictorum sigilli mei appensione confirmavi. Actum anno Domini Mº CCº XLº sexto. Mense martio. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, nº 402.)

CCCLXV. — An 1246. — *Consentement par Pétronille de Somont, dame de Montreuil, à ce que l'abbaye fasse faire une porte sur le chemin qui traverse sa propriété.*

Ego Petronilla de Soomont, domina de Monsterolio. Notum facio omnibus presentes litteras inspecturis quod ego, utilitatem ecclesie beate Marie de Briostel in hoc attendens et anime mee salutem, volo et benigne concedo ut abbas et conventus ecclesie beate Marie de Briostel supradicte portam seu posticium faciant in introitu vie, que se extendit per medium clausum dictorum abbatis et conventus de Monsterolio, in loco in qua ipsa via cadit in ruellam, que vulgariter appellatur ruella Ermelineyn, ubi dicti abbas et conventus hesam quamdam facere consueverunt, salvo tamen jure illorum qui jus habent in illa via, eundi et redeundi per mediam portam seu posticium dictorum monachorum, heredes meos ad hoc obligans in futurum. Quod ut ratum et stabile permaneat in perpetuum presentes litteras sigilli mei appensione dictis abbati et conventui tradidi sigillatas. Actum anno Domini Mº CCº XLº sexto. Mense martio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 405.)

CCCLXVI. — An 1246. — *Confirmation par Pétronille de Somont, dame de Montreuil, de la donation par Odon Boistel d'une portion de bois à Montreuil et de la vente par le même du reste dudit bois.*

Ego Petronilla de Soomont, domina de Monsterolio. Notum facio omnibus presentes litteras inspecturis quod in presentia mea constituti Odo Boistel et Emelina ejus uxor recognoverunt se contulisse in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam ecclesie beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, pro salute animarum suarum et antecessorum suorum, quintam partem dimidii arpenti nemoris, quod de me tenebant, siti apud Monsterolium, in Lardieres, in extremitate vinee monachorum de Villaribus Sancti Sepulcri. Recognoverunt etiam predicti Odo Boistel et Emelina ejus uxor se vendidisse in perpetuum, pari assensu et pro communi eorum utilitate ac necessi-

tate, abbati et conventui ecclesie beate Marie de Briostel supradicte quatuor partes prefati dimidii arpenti nemoris residuas, cum omni jure quod in dicto dimidio arpento nemoris habebant vel habere poterant, pro triginta duobus solidis Parisiensium, sibi plene et integre persolutis, ut coram me recognoverunt. Et fidem in manu mea prestiterunt corporalem predicti Odo et Emelina ejus uxor quod ipsi de cetero contra dictam elemosine donationem seu venditionem per se vel per alium venire non presument. Ego vero predictas elemosine collationem ac venditionem volo, laudo, approbo et confirmo et tanquam domina dictis abbati et conventui garandizare promitto, ad duos denarios annui census tantummodo michi et heredibus meis singulis annis in festo Sancti Martini hyemalis reddendos. Quod ut ratum et stabile permaneat in perpetuum, presentes litteras, ad petitionem dictorum Odonis et ejus uxoris, dictis abbati et conventui sigillo meo tradidi sigillatas. Actum anno Domini M° CC° XL° sexto. Mense martio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 403.)

CCCLXVII. — An 1246. — *Confirmation par Pétronille de Somont, dame de Montreuil, des donations par Foulques Broueret d'un quartier de vignes sis à la Croix de Montreuil, et par Eremburge la Lingère de trois quartiers de vignes au même lieu.*

Ego Petronilla de Soomont, domina de Monsterolio. Notum facio universis presentes litteras inspecturis, quod cum Fulco Broueret unum quarterium vinee, situm ad crucem de Monsterolio, ecclesie beate Marie de Briostel, diu est, in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam contulisset, ad tres obolos annui census tantummodo michi et heredibus meis singulis annis, in medio martio, reddendos; et Eremburgis la Lingere prefate ecclesie beate Marie de Briostel tria quarteria vinee, que ipsa emerat a Renaudo filio Warneri de Ruella, similiter in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam, diu est, contulisset, ad sex denarios annui census michi et heredibus meis ad terminum supradictum reddendos. Ego predictas elemosine collationes volo, laudo et concedo, et vineas predictas ecclesie supradicte, ad censum predictum tantummodo, contra omnes tanquam domina garandizare promitto, heredes meos ad hoc idem obligans in futurum. Quod ut ratum et stabile permaneat in perpetuum, presentes litteras sigilli mei appensione confirmavi. Actum anno Domini M° CC° XL° sexto. Mense martio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 406.)

CCCLXVIII. — An 1246. — *Confirmation par Pétronille de Somont, dame de Montreuil, de la donation par Pierre dit le Jeune de Mancilly, d'une pièce de bois à Montreuil.*

Ego Petronilla de Soomunt, domina de Mosterolio. Notum facio omnibus presentes litteras inspecturis quod in presentia mea constitutus Petrus dictus Juvenis de Maunchillies recognovit se contulisse in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam, pro salute anime sue et antecessorum suorum, abbati et conventui de Briostel, cisterciensis ordinis, quintam partem dimidii arpenti nemoris, quod de me tenebat, siti apud Mosterolium, juxta nemus dictorum abbatis et conventus in extremitate vinee monachorum de Villaribus Sancti Sepulcri. Recognovit etiam idem Petrus se vendidisse in perpetuum, pro utilitate sua propria, predictis abbati et conventui de Briostel quatuor partes prefati dimidii arpenti nemoris residuas et viam suam quam habebat per medium clausum dictorum abbatis et conventus, cum omni jure quod in predictis nemore et via habebat vel habere poterat, pro quinquaginta et tribus solidis Parisiensium sibi integre et plene persolutis, ut coram me recognovit. Et fidem in manu mea prestitit corporalem dictus Petrus quod ipse contra dictam elemosine donationem sive venditionem per se vel per alium de cetero quoquomodo venire non presumet. Ego vero predictas elemosine donationem ac venditionem volo, laudo, approbo et confirmo, et tanquam domina dictis abbati et conventui garandizare promitto, ad duos denarios annui census tantummodo michi et heredibus meis annuatim in perpetuum reddendos in festo Sancti Martini hyemalis. Quod ut ratum sit et firmum in posterum, presentes litteras, ad petitionem dicti Petri, dictis abbati et conventui sigillo meo tradidi sigillatas. Actum anno Domini M° CC° XL° sexto. Die Sancti Martini hyemalis.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 401.)

CCCLXIX. — An 1247. — *Confirmation par Adam d'Auneuil, doyen de Beauvais, de la donation par Barthélemy le Linger et Eremburge, sa femme, de toutes les vignes qu'ils possédaient à Merlemont, Montreuil et Le Caillou.*

Omnibus presentes litteras inspecturis A.... Decanus Belvacensis in Domino salutem. Noverint universi quod in nostra constituti presentia Bartholomeus Le Linger et Eremburgis ejus uxor, cives Belvacenses, recognoverunt se contulisse et coram nobis etiam contulerunt et concesserunt in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam, abbati et conventui de Briostel, omnes vineas, quas habent

et possident in territorio dominorum de Mellemont et in territorio dominorum de Monsterolio et in territorio quod vocatur Le Caillou, post decessum ipsorum Bartholomei et Eremburgis in perpetuum possidendas, ita quod quis eorum alterum supervixerit, totam medietatem suam quoad vixerit tenebit, et post illius decessum eadem medietas ad dictos abbatem et conventum deveniet absolute. Vinum autem dicte vinee dou Caillou habebit conventus loci predicti, pro anniversario ipsorum Bartholomei et Eremburgis, singulis annis, in perpetuum faciendo. Et fidem coram nobis prestiterunt corporalem dicti Bartholomeus et Eremburgis ejus uxor sponte et expresse, quod ipsi contra predictam elemosine collationem per se vel per alium quoquomodo non venient in futurum. In cujus rei testimonium et munimen, presentes litteras, ad instantiam dictorum Bartholomei et Eremburgis, sigillo curie nostre fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XL° septimo. Mense octobri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 317.)

CCLXX. — An 1248. — *Confirmation par Pétronille de Somont, dame de Montreuil, de toutes les acquisitions faites par l'abbaye dans l'étendue de son fief de Montreuil.*

Ego Petronilla de Soomound, domina de Monsterolio. Notum facio universis presentibus et futuris presentes litteras inspecturis quod ego omnia acquisita, que fecerunt viri religiosi abbas et conventus de Briostel, cysterciensis ordinis, in toto dominio meo de Monsterolio et in territorio ejusdem ville, quocumque modo et a quibuscumque ea acquisierint, volo, concedo, rata habeo, approbo et confirmo, ita quod ego vel heredes mei in posterum supra eorum acquisitis nichil omnino reclamare possimus, preterquam rectum censum de illis acquisitis debitum. Volo insuper et concedo ut predicti abbas et conventus de Briostel, ob remedium anime mee et antecessorum meorum, adhuc acquirant in feodo meo et dominio de Monsterolio usque ad quinque arpenta terre vel vinee, vel prati, vel nemoris, et ea libere possideant et teneant de me et heredibus meis ad rectum censum ex inde debitum, heredes meos ad omnia predicta tenenda et observenda obligans in futurum. Quod ut ratum et firmum permaneat imperpetuum, presentes litteras sigilli mei appensione confirmavi. Actum anno Domini M° CC° quadragesimo octavo. Mense deéembri.

(Arch. de l'Oiss : *Abb. de Lannoy,* n° 407.)

CCCLXXI. — An 1250. — *Ratification par Jean d'Hodenc de la confirmation faite par Pétronille de Somont, sa mère, des biens de l'abbaye acquis dans son fief de Montreuil.*

Notum sit omnibus presentibus et futuris quod ego Johannes de Hodenc, miles, volo, concedo et gratam habeo in perpetuum concessionem quam fecit venerabilis mater mea Petronilla de Soemont, domina de Mosterolio, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel de omnibus acquisitis, que fecerunt in feodo et dominio suo, in territorio de Mosterolio, et etiam de acquirendis adhuc quinque arpennis terre vel vinee, seu prati vel bosci, in feodo et dominio suo in territorio ejusdem ville, ubi et quando sibi viderint expedire, plane concedo et confirmo predictis monachis, pro salute anime mee et omnium antecessorum meorum, omnes donationes et libertates quas caritative contulit eis predicta domina Petronilla mater mea, prout in carta ipsius, quam habent dicti monachi, plenius continetur. In cujus rei robur et testimonium presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo, mense aprili, sexto die ejusdem mensis, feria quinta ante dominicam in Ramis palmarum. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 408.)

CCCLXXII. — An 1245. — *Transaction par laquelle Pierre du Ply, chevalier, renonce à toutes les prétentions qu'il avait élevées sur le muid de blé donné à l'abbaye par Girard du Ply, son frère.*

Ego Petrus de Pleiz, miles. Notum facio universis presentibus et futuris, quod cum movissem contentionem contra abbatem et conventum beate Marie de Briostel, occasione cujusdam modii bladi, quem Girardus de Ploiz, quondam frater meus, vendidit eis, octo annis jam elapsis, in grangia de Bruno bosco, tandem saniori acquiescens consilio remisi penitus totam contentionem illam, et hominium, quod de dicto modio bladi feceram, in manus dominorum meorum resignavi, et de illo dictam ecclesiam de Briostel saisire feci, concedens, volens et precipiens ut prefati monachi prefatum modium bladi singulis annis libere et quiete percipiant in perpetuum in dicta grangia de Bruno bosco, ad festum Sancti Remigii, ad mensuram Gelboredi. Sciendum autem quod ego et heredes mei nichil proprietatis, dominii, sive cujuscumque juris in prefato modio bladi poterimus in perpetuum reclamare, sed ipsum tenemur dictis monachis bona fide contra omnes garandire. Ne qua igitur processu

temporis super hoc contentionis oriatur occasio, in testimonium et munimen tradidi eis presentem cartam sigillo meo confirmatam. Actum anno Domini M° CC° quadragesimo quinto. Mense decembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 65.)

CCCLXXIII. — An 1245. — *Vente par Regnault de Crèvecœur de quinze mines un quartier de blé et deux muids d'avoine de rente sur la grange de Monceaux.*

Ego Reginaldus de Crepicordio notum facio universis presentibus et futuris quod ego vendidi in perpetuum abbati et conventui beate Marie de Briostel, pro necessitate et utilitate mea, totam modiationem quam habebam singulis annis in grangia eorum de Moncellis, scilicet quinque minas bladi et unum quartarium, et duos modios avene, ad mensuram Gerborredi, ita quod in dicta modiatione nichil proprietatis vel dominii sive alterius cujuscumque juris michi vel heredibus meis retinui vel reservavi. Si vero processu temporis presumpserit aliquis prefatos monachos, occasione prenominate modiationis, disturbare, vel in aliquo molestare, ego et heredes mei tenemur eis ubique et contra omnes legitimam portare garandiam. In cujus rei robur et testimonium presentem cartam sigillo meo feci communiri. Actum anno Domini M° CC° XL° quinto. Mense decembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 360.)

CCCLXXIV. — An 1245. — *Confirmation par Girard, vidame de Pecquigny, de la vente par Regnault de Crèvecœur, de cinq mines un quartier de blé et de deux muids d'avoine de rente sur la grange de Monceaux.*

Ego Girardus vicedominus et dominus Pinconii notum facio universis presentibus et futuris quod ego benigne concessi et tanquam dominus confirmavi venditionem, quam Reginaldus de Crepicordio homo meus fecit ecclesie et monachis beate Marie de Briostel de quinque minis et uno quarterio bladi et duobus modiis avene, que percipiebat singulis annis in grangia eorum de Moncellis; ita quod in dictis blado et avena venditis, nichil omnino michi vel heredibus meis reservari, sed quicquid in eis habebam vel habere poteram dicte ecclesie beate Marie de Briostel in elemosinam dedi liberam et perpetuam. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° XL° quinto.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 360.)

CCCLXXV. — An 1246. — *Transaction par laquelle l'abbaye transporte sur sa grange de Thieuloy une rente de six mines d'avoine que la commanderie de Sommereux prenait dans la grange d'Orsimont, et Robert, chevalier du Temple, commandeur de Sommereux, lui quitte une rente de 12 deniers sur la grange d'Orsimont.*

Omnibus tam presentibus quam futuris presentes litteras inspecturis frater Robertus, militie Templi preceptor ballivie de Sommereus, salutem in Domino. Noverit universitas vestra quod cum haberemus in domo virorum religiosorum abbatis et conventus de Briostel, scilicet in granchia de Ursimonte, unum modium annui redditus, medietatem videlicet frumenti et medietatem avene, in festo Sancti Remigii, et duodecim denarios Parisiensium ; quia domus illa remotior est a domo nostra et grave et honerosum nobis videbatur dictum redditum tam longe querere, dictos viros religiosos scilicet abbatem et conventum de Briostel requisivimus ut dictum redditum nobis in aliqua domo sua, que nobis propinquior esset, assignarent. Ipsi vero petitioni nostre benigne acquiescentes concesserunt ut pro predicto redditu, quem in granchia ipsorum de Ursimonte recipiebamus, de cetero in perpetuum in granchia sua Tyoleti, sex minas frumenti et sex avene recipiamus, tali tenore adjuncto quod nos in reconpensationem benignitatis eorum predictos duodecim denarios, quos nobis annuatim reddere solebant in perpetuum eisdem quitavimus. Quod ut ratum sit et stabile, presentes litteras sigilli fratris nostri capellani curati parrochie de Sommereus munimine fecimus roborari. Actum anno incarnati Verbi millesimo ducentesimo quadragesimo sexto. Mense maio. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 579.)

CCCLXXVI. — An 1246. — *Accensement à l'abbaye par Pierre de Saint-Arnoult de la part de champart qu'il avait dans la lande de Saint-Arnoult.*

Ego Petrus de Sancto Arnulpho, armiger, notum facio omnibus tam presentibus quam futuris quod quitto in perpetuum abbati et conventui de Briostel, de assensu et voluntate Maure uxoris mee, totam partem camparti mei, quod jure hereditario in cultura dictorum abbatis et conventus, que dicitur Landa Sancti Arnulphi, possidebam, pro septem minis, medietatis avene et medietatis bladi, michi et heredibus meis annuatim, in festo Omnium Sanctorum, persolvendis, nichil juris, dominii, justicie, vel aliquod aliud in dicta cultura michi vel heredibus meis retinens vel reservans, sed contra

omnes et ubique, quantum ad me pertinet, teneor garandire. In cujus rei robur et testimonium presentes litteras feci sigilli mei munimine roborari. Actum anno Domini millesimo ducentesimo quadragesimo sexto. Mense novembri. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 533.)

CCCLXXVII. — An 1246. — *Accensement à l'abbaye, par Simon de Saint-Arnoult, de la part de champart qui lui appartenait dans la lande de Saint-Arnoult.*

Ego Symon de Sancto Arnulpho, miles. Notum facio omnibus tam presentibus quam futuris quod quitto in perpetuum abbati et conventui de Briostel, de assensu et voluntate Odeline uxoris mee, totam partem camparti mei, quod jure hereditario in cultura dictorum abbatis et conventus, que dicitur lauda Sancti Arnulphi, possidebam, pro quinque minis medietatis avene et medietats bladi, michi et heredibus meis annuatim, in festo Omnium Sanctorum, persolvendis; nichil michi vel heredibus meis juris, dominii, justicie, sive aliquod aliud retinens vel reservans, sed contra omnes et ubique teneor garandire. In cujus rei robur et testimonium, presentes litteras feci sigilli mei munimine roborari. Actum anno Domini millesimo ducentesimo quadragesimo sexto. Mense novembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 533.)

CCCLXXVIII. — An 1246. — *Donation par Jean, seigneur de Fontaine, d'un demi-muid d'avoine de rente à prendre au Hamel.*

Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego Johannes, miles et dominus de Fontibus, pro salute anime mee et pro anima Radulfi de Fontibus fratris mei jam defuncti, et omnium antecessorum meorum, dedi et concessi in puram et perpetuam elemosinam ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, dimidium modium avene annui et perpetui redditus, ad pitantiam totius conventus, in die anniversarii Radulfi fratris mei predicti, quem prefati monachi percipient singulis annis apud Hamellum, de duobus modiis avene annui redditus, in die Nativitatis Domini, jure sempiterno. Hanc autem elemosinam ego Johannes prefatus et heredes mei singulis annis, ad terminum jam memoratum, persolvere tenemur; et eam contra omnes et ubique garandire. Ut autem hec donatio rata et stabilis semper permaneat, presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° XL° VI°. Mense novembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 257.)

CCCLXXIX. — An 1247. — *Donation par Renaud de La Tournelle, seigneur de Montataire, d'un pressoir à Rotheleu.*

Jou Renaus de le Tornele, chevaliers sires de Monttatere, fas savoir a atous qui ches letres verront que jou ai doné et laissié en aumosne por faire men anniversaire chascun an au couvent de Launoi, un pressoir iretaulement a Rosteleu que jou ai acaté en che meisme liu, et por chou que chou soit ferme chose et estaube ai jou ches letres séelées de men seel. Chou fu fait en l'an de l'Incarnation Nostre Seigneur mil ans et IIc XLVII, el mois de mars.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 377.)

CCCLXXXI. — An 1248. — *Vente par André Pressoir et Marie Bouvet, sa femme, à l'abbaye, d'une maison sise à Beauvais, faubourg Saint-André.*

Adam decanus Belvacensis universis presentes litteras inspecturis in Domino salutem. Universitati vestre notum facimus quod in nostra presentia constituti Andreas Pressoir et Maria Bouvete ejus uxor, cives Belvacenses, recognoverunt se vendidisse in perpetuum, pro communi utilitate et necessitate sua, ecclesie et fratribus de Briostel, domum suam sitam in vico Sancti Andree Belvacensis, juxta domum Hawidis molendinarie, prope manerium dictorum monachorum, pro viginti libris parisiensium, sibi jam in integrum persolutis, et pro quittatione quatuor librarum parisiensium, in quibus ipsi dictis monachis pro arreragiis cujusdam census tenebantur et pro decem et octo solidis annui census, quem monachi habebant singulis annis cum sex denariis super domum eorum in qua manent, que sita est in vico Sancti Andree econtra, quem monachi pro dicta domo eis in perpetuum quittaverunt. Hanc autem venditionem voluerunt et benigne concesserunt Petrus Bovet et Bernerus frater ejus filii prefate Marie, fidem prestantes corporalem quod in dicta domo vendita nichil per se amodo reclamabunt vel per alium facient reclamari..... Actum anno Domini M° CC° XL° octavo. Mense maio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 37.)

CCCLXXXII. — An 1251. — *Donation à l'abbaye par Jean, fils de Pierre de La Folie, de lui-même et de ses biens sis à Beauvais.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod Johannes clericus filius Odeline de Foleya et Petri de Foleya, quondam ejus mariti, in presentia

nostra constitutus contulit se et sua omnia immobilia, ipsum Johannem, tam ex parte patris quam ex parte matris contingentia, hereditaria et acquisita, ecclesie beate Marie de Briostel, cysterciensis ordinis, videlicet domum, que fuit dicti Petri de Foleya quondam patris ipsius Johannis, sitam in vico Sancti Thome apostoli Belvacensis, inter domum Petri Richabier et domum Thome de Turonibus cum quinque pentoriis retro dictam domum sitis et omnibus aliis appendiciis, sicut se habet ante et retro, vacuam et edificatam, et quendam curticulum seu gardinum si'um ad Foleyam, extra portam per quam itur apud Sanctum Lazarum, inter gardinum magistri Mathei clerici communie Belvacensis et gardinum Symonis Normanni, et undecim solidos annui census quos habebant dicti Petrus et Odelina de Foleya, pater et mater ipsius Johannis clerici, super duas domos sitas in greva, et quatuor solidos censuales, quos habebant dicti pater et mater Johannis clerici predicti ex suo acquisito, ut dicitur, super vineas quas tenet Rogerus Pilet ab ecclesia Sancti Symphoriani Belvacensis, salvo tamen dicte Odeline matris ipsius Johannis clerici in predictis immobilibus, quamdiu vixerit tantum modo, usufructu. Quam collationem Odelina predicta mater dicti Johannis clerici, de voluntate et assensu Arnulphi Richebier ad presens mariti sui, coram nobis voluit, laudavit et approbavit et etiam omnia acquisita sua facta ab ipsa et dicto Petro quondam ejus marito, constante matrimonio inter ipsos, de assensu dicti Arnulphi ad presens mariti sui, prefate ecclesie de Briostel in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam, coram nobis, contulit et concessit, salvo tamen eidem Odeline in predictis immobilibus, quamdiu vixerit tantummodo, ut dictum est, usufructu. Et fidem in manu nostra prestiterunt corporalem dicti Johannes clericus, Odelina mater ejus, nec non et Arnulphus maritus ad presens dicte Odeline sponte et expresse quod ipsi aliquo tempore, per se vel per alium, contra collationem rerum seu possessionum predictarum, prout superius est expressum, venire non presument. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo primo. Die mercurii post Purificationem beate Virginis. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 28.)

CCCLXXXIII. — An 1248. — *Confirmation par Odon de Ronquerolles, seigneur de Saint-Deniscourt, de la vente par Simon de Gouvix de Saint-Arnoult d'un muid de blé de rente sur la grange de Monceaux.*

Ego Odo de Ronkeroles, miles et dominus de Sancti Dyonisii curte, notum facio universis presentibus et futuris quod Symon de

Gouvix de Sancto Arnulfo et Agnes uxor ejus recognoverunt in presentia mea se vendidisse in perpetuum, pro communi necessitate et utilitate sua, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, unum modium bladi annui redditus, quem de me tenebant, in grangia Moncellorum. Hoc autem voluit et sponte concessit Odelina mater prefate Agnetis, que coram me renuntiavit sponte et benigne omni juri, quod in dicto modio bladi ad se pertinebat, vel quocumque modo posset in posterum pertinere. Sciendum autem quod prefati Symon et Agnes uxor ejus predictum modium bladi in manu mea sponte resignaverunt, petentes et rogantes ut de illo ecclesiam et fratres de Briostel saisirem et investirem. Insuper tam prefati Symon et Agnes uxor ejus, quam predicta Odelina coram me fidem corporalem prestiterunt de non reclamando in perpetuum per se vel per alios, et de portando, si necesse fuerit, dictis monachis ubique et contra omnes super predicto modio bladi legitimam garandiam. Nos autem videlicet prefatus Odo de Ronkeroles et Eufemia uxor ejus, ad quorum feodum dictus modius bladi spectare dinoscitur, venditionem istam volumus et benigne concessimus, et de prefato modio bladi, ecclesiam et fratres de Briostel investivimus, donantes eis et penitus quittantes in perpetuum quicquid dominii vel juris, ad nos et ad heredes nostros in predicto modio bladi pertinebat, vel quocumque modo posset in posterum pertinere. Si quis autem processu temporis predictos monachos occasione hujus modii bladi molestare vel vexare presumpserit, nos et heredes nostri tanquam domini feodi tenemur eis ubique et contra omnes fidelem portare garandiam. Ut igitur ecclesia beate Marie de Briostel et fratres ejusdem loci prefatum modium bladi in summa libertate et pace perpetuo possideant, ego dictus Odo de Ronkeroles et ego Eufemia uxor ejus de cujus parte movet feodus, presentem cartam sigillorum nostrorum appensione fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° XL° octavo. Mense octobri. Die beatissimorum Apostolorum Symonis et Jude. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 361.)

CCCLXXXIV. — An 1248. — *Confirmation par Renaud de Nanteuil, doyen de Beauvais, de l'abandon par Hugues Fournier de Bonnières des droits qu'il pouvait avoir en un muid de blé de rente vendu à l'abbaye par Guillaume d'Omécourt.*

R. (Reginaldus) decanus Belvacensis omnibus presentes litteras inspecturis salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod constituti coram nobis Hugo furnarius de Boneriis et Mabilia, filia Radulfi quondam piscatoris uxor ejus, quittaverunt et remiserunt penitus quicquid clamabant, vel quocumque modo reclamare

poterant in posterum in quodam modio bladi, quem dominus Guillelmus de Othmericuria, miles, vendidit abbati et conventui de Briostel, in grangia abbatie, quem utique modium bladi dicta Mabilia dicebat debere se ad se pertinere, ex escaamento Hawidis matris sue jam defuncte. Insuper tam dictus Hugo quam dicta Mabilia uxor ejus, coram nobis fidem prestiterunt corporalem de non reclamando quicquam in perpetuum in predicto modio bladi per se vel per alium, et de legitima contra omnes portanda garandia. Ad hoc etiam firmiter observandum, heredes suos obligaverunt. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie nostre fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° XL° octavo. Mense decembri, in die beati Eligii episcopi et confessoris. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 203.)

CCCLXXXV. — An 1248. — *Donation par Morel de Hodenc du bois Bordelle.*

Notum sit omnibus presentibus et futuris quod Ego Morellus de Hodenc, miles, dedi et concessi, pro salute anime mee, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, totum nemus meum quod vocatur boscus Bordelli, cum fundo terre, in perpetuam et puram elemosinam, liberam penitus et quietam, ita quod nichil in eo michi vel heredibus meis retinui vel reservavi. Hanc autem elemosinam ego et heredes mei tenemur ubique et contra omnes dictis monachis garandire. In cujus rei robur et testimonium, presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° XL^{mo} octavo. Mense decembri, in crastino beate Lucie Virginis et Martyris. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 150.)

CCCLXXXVI. — An 1248. — *Notification par Renaud de Nanteuil, doyen de Beauvais, de la donation par Wiard de Séronville et Aelise de Fontaine, sa femme, de tous leurs biens meubles et immeubles sis à Seronville et Songeons.*

R. Decanus Belvacensis, universis presentes litteras inspecturis salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod Wiardus de Seranvilla et Aelisia de Fonte, uxor ejus, in presentia nostra constituti, contulerunt Deo et ecclesie beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, post decessum suum, omnia bona sua mobilia et immobilia, scilicet domum suam de Seranvilla, cum toto manerio et curticulo et ejus pertinenciis, et quicquid habent vel in posterum habere poterunt in villa de Sonjons et in territorio ejus, vel in quocumque alio loco, in terris, pratis, cressonariis, vel rebus aliis; ita

quod nichil inde dare poterunt, aut alienare. Sed cum alter eorum decesserit, dimidia pars integra mobilium et immobilium ad manum deveniet monachorum. Cum vero ambo migraverunt a seculo, tota simul hereditas, cum omnibus mobilibus dictorum Wiardi et Aelisie in jus et proprietatem dicte ecclesie de Briostel transibit et omnia quecumque fuerunt illorum predicti monachi libere et quiete perpetuo possidebunt. Si autem dictum Wiardum prius de medio tolli contigerit, dicta Aelisia uxor ejus, coram nobis, quittavit penitus et remisit quicquid dotis habebat, vel habere poterat in premissis. Hanc autem donationem dicti Wiardus et Aelisia communi assensu fecerunt, pro remedio animarum suarum, nichil in omnibus hiis post se suis heredibus reservantes, sed promittentes, fide prestita corporali quod nullam fraudem inde dicte ecclesie facient, vel fieri permittent. Nos autem paci et utilitati dicte ecclesie de Briostel providentes, elemosinam superius descriptam confirmamus et presentes litteras, in robur et testimonium veritatis, sigillo curie nostre communivimus. Actum anno Domini Mº CCº XLº octavo. Mense januario. In crastino Circoncisionis Domini. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, nº 558.)

CCCLXXXVII. — An 1248. — *Confirmation par Renaud de Nanteuil, doyen de Beauvais, de la donation par Jean dit Porée de Loueuse de tous ses biens sis à Loueuse.*

R. Decanus Belvacensis universis presentes litteras inspecturis salutem in Domino. Universitati vestre notum facimus quod constituti coram nobis Johannes dictus Poree de Loueuses et Ricaldis uxor ejus contulerunt in puram et perpetuam elemosinam, pro remedio animarum suarum, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, omnia bona sua mobilia et immobilia, videlicet domum suam de Loueuses, cum curticulo et omnihus appendiciis ejus, et quicquid habent in villa et in territorio de Loueuses et in nemoribus de Sapegnies, tam in terris quam in usuagiis, nichil in omnibus reservantes vel retinentes heredibus suis, sed neque sibi nisi quandiu vixerint victum simplicem et vestitum, ita quod nichil in eis dare poterunt aut alienare. Cum autem illi duo defuncti fuerint, tota eorum hereditas et omnis illorum possessio, tam mobilia quam immobilia, ad prefatam ecclesiam de Briostel jure perpetuo devenient et omnia quecumque fuerint illorum absque diminutione aliqua predicti monachi libere et pacifice possidebunt. Hanc autem donationem predicti Johannes et Ricaldis coram nobis communi assensu fecerunt, fidem prestantes corporalem quod de cetero contra non venient, sed eam fideliter observabunt. Notandum etiam quod predicta Ricaldis quicquid dotis habebat vel habere poterat in premissis coram nobis

quittavit penitus et remisit. In cujus rei robur et testimonium presentes litteras sigillo curie nostre fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° XL^{mo} octavo. Mense januario, in crastino Circoncisionis Domini. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 282.)

CCCLXXXVIII. — An 1249. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la vente par Pierre de La Fromenterie, chanoine de Saint-Barthélemy de Beauvais, d'une pièce de vignes sise au lieudit Destoylebuef.*

Omnibus presentes litteras inspecturis, officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod in presentia nostra constitutus dominus Petrus de Frumentaria, canonicus Sancti Bartholomei Belvacensis, recognovit se in perpetuum vendidisse pro utilitate sua propria viris religiosis abbati et conventui de Briostel, cysterciensis ordinis, quamdam peciam vinee, quam habebat sitam in Destoylebuef, unum arpentum vel circiter continentem, quam emit, ut dicebat, ab executoribus Theobaldi clerici filii quondam Balduini Gobis, contiguam vineis Johannis Gobis, fratris dicti Theobaldi defuncti, pro viginti libris Parisiensium, sibi a dictis abbate et conventu plene et integre in pecunia numerata persolutis, ut idem dominus Petrus coram nobis recognovit, fidem in manu nostra prestans corporalem dictus dominus Petrus de Frumentaria quod ipse de cetero ratione cujuscumque juris in dicta pecia vinee vendita per se, vel per alium nichil reclamabit, vel faciet reclamari, et quod super eadem pecia vinee vendita dictis abbati et conventui de Briostel contra omnes, ad usus et consuetudines Belvaci, legitimam portabit garandiam. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° XL° nono. Mense martio. Die mercurii ante Letare Jerusalem.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 207.)

CCCLXXXIX. — An 1249. — *Confirmation par Pierre de Coudroi, écuyer, de la vente par Pierre du Bois de Goincourt d'un pré sis à Goincourt.*

Ego Petrus de Coudroi, armiger, filius quondam domini Petri de Coudroi militis, notum facio universis presentes litteras inspecturis quod constituti coram me Petrus de Bosco de Goincort et Aelidis ejus uxor recognoverunt et concesserunt se vendidisse in perpetuum pari assensu et pro communi necessitate sua, abbati et conventui de Briostel quamdam pieciam prati quam habebant et de me tenebant,

sitam in prateria de Goincort in fine prati dictorum abbatis et conventus de Briostel, inter aquam et terram arabilem, sicuti se perportat in longitudine et latitudine, pro triginta solidis Parisiensium, de quibus, ut dicebant, eis satisfactum est, ad unum denarium annui census, in medio martio, ex inde eidem Petro de Bosco et ejus heredibus reddendum. Et de illo prato vendito se dicti Petrus de Bosco et Aelidis ejus uxor in manu mea desaisierunt et illud pratum sub fide interposita de non reclamando ratione dotis, sive alterius juris, dictis monachis de Briostel in perpetuum promittentes quod per censum predictum dictis monachis illud pratum tanquam venditores legitime garandizabunt. Et ego ad instantiam dictorum Petri et Aelidis ejus uxoris illam venditionem approbo, volo et concedo atque dictis monachis tanquam dominus fundi in perpetuum confirmo et garandire promitto. Quod ut ratum sit et firmum litteras istas sigillo meo roboravi. Actum anno Domini M° CC° XL° nono. Mense maio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 127.)

CCCXC. — An 1249. — *Donation par Pierre de Cempuis de tous les droits qu'il pouvait avoir dans une pièce de terre sise à Thieuloy, qui fut jadis à Gautier de Fontaine.*

Notum sit omnibus tam presentibus quam futuris quod ego Petrus de Centum puteis, miles, dedi et concessi pro salute anime mee et omnium antecessorum meorum ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, in puram et perpetuam elemosinam, quicquid habebam, vel quocumque modo habere poteram, in quadam terra, que fuit quondam Galteri de Fontibus, militis, que immediate conjuncta est culture eorum de Teguleto. Hec sunt autem que habebam in predicta terra et que libere dedi prefate ecclesie et monachis, scilicet mediam partem camparti, totum dominium, cum homagio ligio et ejus pertinenciis, ita quod quicumque terram illam de cetero jure hereditario possederit, ipsam sicut se habet in longum et in latum, de dicta ecclesia de Briostel tenebit, sicut de me antea tenebatur, et omnia servicia, relevamenta, seu quelibet alia jura, pro terra illa reddentur amodo prefatis monachis, prout michi antea reddebantur. Hanc autem elemosinam feci eis voluntate et assensu Agnetis uxoris mee et filii mei primogeniti Petri et aliorum liberorum meorum, et eam super sacrosanctum altare beate et gloriose Virginis Marie de Briostel, assistente toto conventu, sollemniter propriis manibus optuli, nichil proprietatis, dominii, vel alterius cujuscumque juris, in tota terra illa, michi vel heredibus meis in perpetuum retinens, aut reservans. Si quis autem processu temporis elemosinam istam subtrahere, minuere, vel propter hoc ecclesiam e

fratres de Briostel inquietare presumpserit, ego et heredes mei tenemur eam ubique et contra omnes fideliter et firmiter prefatis monachis garandire. Ut igitur ecclesia de Briostel et fratres qui ibi Deo serviunt, elemosinam predictam in perpetua pace et libertate semper possideant, presentem cartam eis tradidi sigillo meo roboratam. Actum anno Domini M° CC° XL° nono. Mense decembri, feria VI° post festum beate Lucie virginis et martyris.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 580.)

CCCXCI. — An 1249. — *Notification par Renaud de Nanteuil, doyen de Beauvais, de la donation faite à l'abbaye par Adam l'Anglais de Songeons et Emeline, sa femme, d'eux-mêmes et de tous leurs biens meubles et immeubles, présents et avenir.*

Omnibus presentes litteras inspecturis R. Decanus Belvacensis salutem in Domino. Noverit universitas vestra quod in nostra constitutus presentia Adam Anglicus de Songons recognovit se et Eufemiam quondam uxorem suam defunctam, se et sua tam mobilia quam immobilia, duobus annis elapsis, in perpetuam et in irrevocabilem elemosinam dedisse, et concessisse et dedicasse ecelesie beate Marie de Briostel, et etiam se et dictam Eufemiam, dum vivebat, duobus annis elapsis solempniter per manus abbatis dicte ecclesie, in fratrem et sororem dicte ecclesie receptos fuisse. In cujus rei testimonium presentes litteras ad instantiam ipsius Adam sigillo nostro fecimus communiri. Datum anno Domini M° CC° XL° nono. Die mercurii ante festum Sancti Mauri (1). (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 557.)

CCCXCII. — An 1250. — *Compromis nommant les abbés de Beaubec et de Froidmont pour terminer la contestation d'entre les abbayes de Beaupré et de Lannoy, au sujet des pâturages de Briot et de Thieuloy.*

Universis présentes litteras visuris vel audituris frater A. (Arnulfus) et frater P. (Petrus) de Briostel dicti abbates eorumque conventus salutem in Domino sempiternam. Noveritis quod cum rixa orta esset inter pastores nostros de Briost et de Tyuloi, occasione quarumdam pasturarum, adeoquod aliqui de familia grangie de Tyuloi vulnerati fuerunt, et quidam alii verberati et etiam quidam conversi super hoc dicuntur culpabiles. Super hiis omnibus communi assensu

(1) L'authenticité de cette charte me paraît fort douteuse.

compromissimus sub pena quinquaginta librarum, in venerabiles patres Belli becci et Frigidi montes abbates ; qui inquisita super hiis omnibus plenius veritate, dictam discordiam debent infra sequens generale capitulum, pace vel judicio terminare. Quos si quid, absit, contigerit in alio discordare, iidem abbatem Regalis montis poterunt advocare, ut quod tunc duobus placuerit, irrefragabiliter a partibus observetur. Et quia occasione dictarum pasturarum discordia dicta in scandalum ordinis orta fuit, dicti abbates de dictis pasturis et de monachis et conversis nostris discordiam disseminantibus inter nos, pro voluntate sua poterunt ordinare, prout magis crediderint expedire, sub forma predicta, si necesse fuerit, tercium advocandi. In cujus rei robur et testimonium presentem paginam sigillis nostris fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° L°, feria secunda post festum beati Barnabe apostoli.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 62.)

CCCXCIII. — An 1250. — *Notification par Hugues de Lormaison, official de Beauvais, de la donation par Adam l'Anglais de Songeons, d'un manoir sis à Songeons, et de dix-huit mines de terre sises au terroir du même lieu.*

Omnibus presentes litteras inspecturis magister Hugo de Lupidomibus canonicus et officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod in presentia nostra constitutus Adam Anglicus de Sonions contulit et concessit, pro salute anime sue, in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam, ecclesie beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, manerium suum situm apud Sonions, inter domum Jacobi de Valle et domum Bernardi de Valle, sicuti se habet ante et retro cum appendiciis, quod quidem manerium tenetur a domino rege, ad sex solidos annui census. Item quatuor pecias terre sementis, quas tenet a dicto domino rege ad campipartem, octodecim minas vel circiter continentes, quarum una sita est in loco qui dicitur le Perreus, secunda pecia inter Baaleu et Sonions, tercia vero inter terram Renoldi Vavassoris et terram Regis, et quarta inter terram Johannis Morel et terram Leprosorum. Et fidem prestitit dictus Adam in manu nostra corporalem sponte et expresse quod ipse de cetero ratione cujuscumque juris contra collationem et concessionem predictas per se vel per alium venire non presumet. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 557.)

CCCXCIV. — An 1250. — *Notification par l'official de Beauvais de la donation par Adam l'Anglais de Songeons, de lui-même et de tous ses biens meubles et immeubles présents et avenir, quelque part qu'ils se trouvent.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod in presentia nostra constitutus Adam Anglicus de Sonions eontulit et concessit in perpetuum ecclesie beate Marie de Briostel, cysterciensis ordinis, se et sua omnia mobilia et immobilia, acquisita et acquirenda ubicumque et in quibuscumque consistant, tam in manerio suo de Sonions, domibus, curticulis, terris arabilibus, quam omnibus aliis; fidem in manu nostra prestans corporalem dictus Adam Anglicus sponte et expresse, quod ipse de cetero ratione cujuscumque juris contra collationem et concessionem predictas per se vel per alium quoquomodo venire non presumet. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo. In crastino beati Mathie apostoli.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 557.)

CCCXCV. — An 1250. — *Notification par l'official de Beauvais de la renonciation par Jeanne, fille d'Adam l'Anglais de Songeons, au profit de son père, de ses droits dans la succession de sa mère Emeline.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod in presentia nostra constituti Johanna filia Ade Anglici de Sonnions et Eufemie quondam ejus uxoris, et Petrus Vaillant maritus dicte Johanne recognoverunt se quittasse et concessisse, et coram nobis etiam sponte et expresse quittaverunt in perpetuum dicto Ade Anglico de Sonions quicquid eis acciderat ex caduco dicte Eufemie, matris quondam dicte Johanne, si quid eis acciderat in acquisitis que simul fecerunt dicti Adam Anglicus et Eufemia, pater et mater quondam dicte Johanne, in quibuscumque consistant, tam in manerio quam in terris arabilibus et omnibus aliis, pro duodecim libris Parisiensium, de quibus eisdem Johanne et Petro Vaillant ejus marito plene et integre satisfactum est, ut coram nobis recognoverunt; exceptioni non numerate et non recepte pecunie quoad hoc renuntiantes. Et fidem in manu nostra prestiterunt corporalem dicti Petrus Vaillant et Johanna, ejus uxor, sponte et expresse quod ipsi de cetero, ratione cujuscumque juris, contra quittationem istam quoquomodo per se vel per alium venire

non presument. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo. Mense februario. Die beati Valentini martiris.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 557.)

CCCXCVI. — An 1252. — *Confirmation par Pierre Boulate de la donation par Adam l'Anglais de Songeons d'une masure sise à Songeons.*

Ego Petrus Boulate, filius quondam Garneri Boulate. Notum facio universis presntibus et futuris quod ego concessi abbati et conventui beate Marie de Briostel ut habeant et in perpetuum possideant, libere et quiete, quandam masuram sitam apud Sonions, juxta masuram Ricardi Le Barbier, ex una parte, et juxta curticulum Laurencii filii Humonis, ex altera, quam Adam de Sonions Anglicus dedit eis in elemosinam perpetuam, qui de me tenebat eam per octo denarios censuales. Quos octo denarios annui census, ego dictus Petrus Boulate, pro anima patris mei, quittavi penitus dictis monachis et remisi ; volo itaque et concedo quod predicti monachi teneant in perpetuum predictam masuram libere et quiete, absque omni censu et absque omni laicali et seculari consuetudine, et faciant ibi omnia aisiamenta sua. Ita quod nec ego, nec heredes mei quicquid juris, seu quicquam justicie et dominii, in dicta masura, poterimus de cetero reclamare. Si quis autem huic concessioni nostre contravenire presumpserit, ego et heredes mei tenemur dictis fratribus ubique et contra omnes, super hoc legitimam portare garandiam. In cujus rei robur et testimonium presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° L^mo secundo. Mense novembri. Die Sancte Catharine virginis et martyris.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 560.)

CCCXCVII. — An 1256. — *Confirmation par le roi saint Louis de la donation par Adam l'Anglais de Songeons d'un manoir sis audit Songeons, et de dix-huit mines de terre au terroir du même lieu.*

Ludovicus Dei gratia Francorum rex. Noverint universi presentes pariter et futuri quod nos donationem factam ab Adam Anglico de Sonyons ecclesie beate Marie de Briostel, cysterciensis ordinis, de quadam manerio suo sito apud Sonyons, inter domum Jacobi de Valle et domum Bernardi de Valle, sicuti se habet ante et retro, cum appendiciis ; quod quidem manerium tenetur a nobis ad sex solidos

annui census. Item donationem factam ab eodem Adam predicte ecclesie de quatuor peciis terre sementis, que tenentur a nobis ad campipartem, octodecim minas vel circiter continentibus, quarum una sita est in loco qui dicitur Le Perreus, secunda pecia inter Baaleu et Sonyons, tertia inter terram Renoldi Vavassoris et terram nostram, et quarta inter terram Johannis Morel et terram Leprosorum, volumus, concedimus et etiam approbamus; concedentes monachis predicte ecclesie de Briostel quod ipsi dictum manerium et dictas quatuor pecias terre ex nunc imperpetuum in manu mortua tenere possint, salvo jure nostro et etiam alieno. Quod ut ratum et stabile permaneat in futurum presentes litteras sigilli nostri fecimus impressione muniri. Actum apud Compendium anno Domini M° CC° quinquagesimo sexto. Mense januario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 557.)

CCCXCVIII. — An 1257. — *Notification par l'official de Beauvais de la ratification faite par Marguerite, fille d'Adam l'Anglais de Songeons, et par Drogon, son mari, de la donation par Adam l'Anglais, son père, d'un manoir sis à Songeons et de tous ses biens.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod constituti coram Rogero de Espaubourc, clerico jurato nostro ad hoc a nobis specialiter destinato, Droco sutor de Sonions et Marguareta ejus uxor, filia Ade Anglici et Eufemie quondam ejus uxoris, elemosine collationem, quam dicti Adam et Eufemia fecerunt religiosis viris abbati et conventu de Alneto, de quodam manerio cum curticulo appendenti sito in villa de Sonions, de terris arabilibus et de omnibus aliis bonis mobilibus et immobilibus, quecumque sint et ubicumque consistant, voluerunt, concesserunt et approbaverunt coram ipso Rogero, promittentes, fide data corporali in manu dicti Rogeri, prefati Droco et Marguareta ejus uxor sponte et expresse, quod in predictis manerio, curticulo, terrîs et aliis bonis mobilibus et immobilibus, que quondam fuerunt dictorum Ade et Eufemie, dictis abbati et conventui, ut dictum est, in elemosinam collatis, nichil de cetero reclamabunt per se vel per alium facient reclamari. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Datum anno Domini M° CC° quinquagesimo septimo. Mense julio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 560.)

CCCXCIX. — An 1251. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la donation par Eustache de Gerberoy d'une maison sise à Gerberoy.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod Eustachius quondam serviens Gerborredensis et Floria ejus uxor, coram Luca clerico jurato nostro, a nobis ad hoc specialiter destinato, constituti, contulerunt et concesserunt, pro remedio et salute animarum suarum, in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam ecclesie beate Marie de Briostel, cysterciensis ordinis, domum quandam, quam emerunt, ut asserebant, a domino Thoma presbitero de Seindenicort, sitam apud Gerborredum, juxta furnum quem tenent ad presens, ut dicitur, heredes domini Bartholomei de Fretoy quondam militis, sicut se habet cum suis appendiciis ante et retro vacuam et edificatam. Contulerunt etiam et concesserunt dicti Eustachius et Floria ejus uxor, coram dicto Luca clerico nostro prefate ecclesie introitum et exitum hominibus et quadrigis per portam manerii sui in quo manent, eundo et redeundo ad domum supradictam et ad cellarium ejusdem domus; fidem coram dicto Luca clerico nostro prestantes corporalem dicti Eustachius et Floria ejus uxor sponte et expresse quod ipsi de cetero, ratione cujuscumque juris, contra predictam elemosine collationem per se vel per alium venire non presument. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini Mº ccº quinquagesimo primo. Die beati Thome martyris.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 120.)

CD. — An 1250. — *Confirmation et concession par Jean de Montel et Isabelle, sa femme, de toutes les possessions de l'abbaye sises à Merlemont.*

Ego Johannes de Montellis, miles, et ego Ysabellis uxor ejus notum facimus universis presentibus et futuris quod nos, pari assensu et communi voluntate, concedimus et confirmamus ecclesie beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, et fratribus ibi Deo servientibus, pro salute animarum nostrarum, quicquid habent et possident de feodo et dominio nostro, in territorio de Mellemont, scilicet terras, vineas, boscos seu quascumque possessiones alias quoquo modo eas acquisierint de nobis et heredibus nostris, per census usitatos, firma et inconcussa libertate in perpetuum tenendas et libere possidendas. Hanc autem concessionem benigne voluit Godefridus filius noster primogenitus et spontaneus approbavit. Sciendum autem quod nos et

heredes nostri in omnibus predictis dictorum monachorum acquisitis, nichil omnino juris vel dominii retinuimus, nec quicquid ibi reclamare poterimus, preter census usuales. Si quis autem huic concessioni nostre contraire, vel propter hoc ecclesiam et conventum predicte ecclesie de Briostel molestare presumpserit, nos et heredes nostri tenemur, super omnibus hiis ubique et contra omnes, dictis monachis legitimam portare garandiam, salvo jure dominorum nostrorum. Ego vero Godefridus de Montellis, filius eorum major natu, concessionem et quittationem istam, quam pater meus et mater mea fecerunt ecclesie Sancte Marie de Briostel, volui et concessi et sigilli mei appensione confirmavi. Ut igitur abbas et conventus predicte ecclesie beate Marie de Briostel omnia supradicta, scilicet terras, vineas, boscos seu possessiones alias, in puram et perpetuam elemosinam quiete et pacifice semper, preter census antiquos, teneant et possideant, nos videlicet Johannes de Montellis miles et Ysabellis uxor ejus et Godefridus filius eorum primogenitus presentem cartam sigillis nostris fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° L°. Feria quarta post Oculi mei. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 318.)

CDI. — An 1250. — *Confirmation par Beaudoin de Forsignies de toutes les acquisitions faites par l'abbaye dans son fief de Merlemont.*

Notum sit presentibus et futuris quod Ego Balduinus de Forsegnies, miles, et ego Petrus filius ejus armiger, concedimus et confirmamus in perpetuum, pro salute animarum nostrarum, abbati et conventui Sancte Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, quicquid acquisierunt in feodo et dominio nostro in territorio de Mellemont, scilicet terras, vineas, boscos et quascumque possessiones alias, de nobis et heredibus nostris, per census usitatos, libere et absque contradictione aliqua de cetero imperpetuum tenendas et firma libertate possidendas. Sciendum autem quod nos et heredes nostri, in prefatis terris, vineis, boscis, seu aliis dictorum monachorum acquisitis, nichil de cetero, preter census antiquos, poterimus exigere vel reclamare. Si quis autem huic concessioni nostre contraire, vel predictos fratres de Briostel super hiis molestare presumpserit, nos et heredes nostri ubique et contra omnes, prout ratio dictaverit, tenemur eis legitimam portare garandiam, salvo jure dominorum nostrorum. Ut igitur predicta ecclesia beate Marie de Briostel et fratres, qui ibi Deo serviunt, omnia supradicta inconcussa libertate et perpetua securitate possideant, presentem cartam sigillis nostris fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo. Mense septembri. Die beati Michaelis Archangeli. (A. de l'Oise : *Ib.*, n° 319.)

CDII. — An 1251. — *Confirmation par Jean de Boulincourt et Mathilde, sa femme, de toutes les acquisitions faites par l'abbaye dans leur fief de Merlemont.*

Ego Johannes de Boullaincort, armiger, et ego Mathildis ejus uxor. Notum facimus universis presentibus et futuris quod nos pari assensu et communi voluntate nostra concessimus et presenti scripto confirmavimus ecclesie beate Marie de Briostel, cistertiensis ordinis, et fratribus ibidem Deo servientibus, pro salute animarum nostrarum, quicquid habent et possident de feodo et dominio nostro, in territorio de Merlemont, scilicet terras, vineas, boscos seu quascumque possessiones alias, quocumque modo eas acquisierunt, de nobis et heredibus nostris per census usitatos, firma et inconcussa libertate in perpetuum tenendas et pacifice possidendas. Sciendum autem quod nos et heredes nostri in omnibus predictis dictorum monachorum acquisitis nichil omnino juris sive dominii retinuimus, nec quicquam ibi reclamare poterimus preter census usuales. Si quis autem huic concessioni nostre contraire, vel propter hoc ecclesiam et conventum predicte ecclesie de Briostel molestare presumpserit, nos et heredes nostri tenemur, super omnibus hiis ubique et contra omnes, dictis monachis legitimam portare garandiam, fidem prestantes corporalem, et ad hoc firmiter conservandum omnes heredes nostros obligamus, salvo tamen jure dominorum nostrorum. Ut igitur abbas et conventus dicte ecclesie beate Marie de Briostel quiete et pacifice omnia supradicta, videlicet terras, vineas, boscos seu possessiones alias in puram et perpetuam elemosinam in perpetuum, per census antiquos, teneant et possideant, ego Johannes de Boullaincort jam dictus armiger, et ego Mathildis ejus uxor prenominata presentem cartam sigillis nostris fecimus roborari. Actum anno Domini Mº ccº quinquagesimo primo. Mense septembri. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, nº 320.)

CDIII. — An 1252. — *Confirmation par Gasce de Poissy des acquisitions faites par l'abbaye dans son fief de Merlemont, jusqu'à concurrence de quatorze arpents.*

Ego Gascio de Pissiaco, armiger, notum facio universis presentibus et futuris quod Ego concessi et confirmavi abbati et conventui beate Marie de Briostel, ut habeant et possideant in perpetuum libere et quiete, omnia adquisita que ipsi fecerunt, in feodo et dominio meo, in territorio de Mellimonte, in vineis, terris, boscis, usque ad quatuordecim arpenta, ita quod nichil juris et dominii retinui michi et heredibus meis in perpetuum in possessionibus supradictis. Scien-

dum etiam quod ego dictus Gascio, teneor predictas possessiones, scilicet vineas, terras, boscos usque ad predictam summam quatuordecim arpennorum, contra omnes fratres meos et sorores, et contra novercam meam et virum ejus bona fide firmiter dictis monachis perperpetuo garandire. In cujus rei robur et testimonium presentem cartam sigillo meo roboravi. Actum anno Domini Mº ccº quinquagesimo secundo. Mense decembri. Die beati Nicholai archiepiscopi et confessoris egregii.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 321.)

CDIV. — An 1251. — *Notification par Renaud de Nanteuil, doyen de Beauvais, du legs fait à l'abbaye par Barthélemy dit le Linger de deux prés sis auprès de Saint-Paul.*

Omnibus presentes litteras inspecturis R. decanus Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod Bartholomeus dictus le Lingier, in ultima voluntate sua, pro anime sue et antecessorum suorum salute, legavit et dedit coram nobis abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, duo prata, que habebat, ut dicebat, apud Sanctum Paulum, quorum pratorum unum fuit Johannis de Villa, quondam situm inter pratum Renaudi de Roy militis et pratum Marie Bequete ; et aliud pratum, quod fuit Morardi, quod emerat a viris religiosis abbate et conventu de Prato, cisterciensis ordinis, ut dicebat, nichil sibi vel heredibus suis in perpetuum retinens in predictis ; promittens fide data in manu nostra, quod contra istud legatum de cetero non veniet, nec in predictis aliquid de cetero reclamabit, vel faciet reclamari. In cujus rei robur et testimonium presentes litteras, ad petitionem dicti Bartholomei, sigillo curie nostre fecimus communiri. Datum anno Domini Mº ccº quinquagesimo primo. Die Magdalenes.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 556.)

CDV. — An 1234. — *Confirmation par Guillaume d'Omécourt de la vente par Jean, maire de Fontaine, de deux muids de blé de rente qu'il percevait dans la grange de l'abbaye.*

Ego Guillermus de Omecort, miles, notum facio universis presentibus et futuris quod Johannes, maior de Fontibus, homo meus, et Matildis uxor ejus vendiderunt in perpetuum abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, pari assensu, pro necessitate sua et utilitate duos modios bladi annui redditus quos habebant in granchia dictorum abbatis et conventus et quos de me

tenebant in feodum, qui quidem dicti duo modii bladi devenerant ad ipsos Johannem et Matildim ex jure hereditario dicte Matildis, pro quinquaginta septem libris Parisiensium, jam sibi plene et integre persolutis. Hanc autem venditionem ego prefatus Guillermus, miles, volui, laudavi et concessi tanquam dominus ad cujus feodum dicti duo modii bladi pertinebant. Ita quod nichil reclamationis, juris seu domini in dictis duobus modiis bladi annui redditus venditis michi et heredibus meis retinui in posterum vel reservavi, sed quicquid in prenominatis duobus modiis bladi annui redditus michi et heredibus meis conpetebat, vel quocumque modo conpetere posset, dictis abbati et conventui pro salute anime mee penitus et in perpetuum remisi. Sciendum etiam quod ego et heredes mei predictos duos modios bladi annui redditus sic venditos ubique et contra omnes, prout equitatis ratio dictaverit, teneor dictis abbati et conventui in perpetuum bona fide garandizare, salvo tamen jure capitalium dominorum. In cujus rei testimonium presentem cartam sigilli mei appensione roboravi. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo primo; die Sancti Petri ad vincula.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 204.)

CDVI. — An 1252. — *Concession par Barthélemy Coispel de Songeons de deux mines de terre auprès de Beaulieu.*

Notum sit omnibus presentibus et futuris quod Ego Bartholomeus Coispel de Sonions concessi abbati et conventui beate Marie de Briostel, ut habeant et possideant in perpetuum, libere et quiete quandam peciam terre duas minas sementis capientem, sitam juxta terras eorum de Fay, quam contulit eis in elemosinam Reginaldus de Gremevillari, qui de me eam tenebat, et quittavi etiam eis in perpetuum quicquid ad me et ad heredes meos in dicta terra pertinebat, et quocumque modo posset in posterum pertinere, ita quod nichil retinui penitus in dicta pecia terre, et elemosinam istam a predicto Reginaldo dictis monachis pie collatam volui, concessi et approbavi, et quicquid in dicta terra juris habebam, vel habere poteram ecclesię predicte de Briostel quittavi penitus et remisi; nequis autem ex parte Reginaldi elemosinam istam processu temporis unquam cupiditate succensus auferre, minuere aut predictos fratres molestare presumpserit, nos videlicet Bartholomeus Coispel tenemur dictos monachos fideliter garandire. In cujus rei robur et testimonium predictas litteras nostris sigillis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° L° secundo. Mense mayo. Die festo Sancti Petri archiepiscopi, vigilia Ascensionis Domini nostri Jhesu Christi.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 559.)

CDVII. — An 1252. — *Confirmation par Guillaume d'Omécourt de diverses donations faites à l'abbaye par ses parents et autres, de terres et redevances à Roy.*

Ego Guillelmus de Omericuria, miles. Notum facio universis presentes litteras inspecturis quod ego concessi in perpetuum, libere et quiete, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, elemosinam quam fecit eis Balduinus quondam miles pater meus, qui apud eos sepultus est, scilicet totum censivum, quod tenebat de eo Henricus de Roi, cum omnibus pertinenciis suis. Item concessi eis in perpetuum libere et quiete duas minatas terre, quas dedit eis in elemosinam Berta soror Rogeri Boucher, cum camparto et dono et omni alio jure, quod in dictis duabus minatis terre habebam, vel habere poteram, pro cujus terre concessione quittaverunt michi penitus in perpetuum duos solidos et sex denarios, quos legavit eis in elemosinam Thomas frater meus, quia apud eos sepultus requiescit. Simili modo quittavi eis et concessi in perpetuum duas minatas terre sitas in territorio de Campis, quas contulit eis Reginaldus de Grumerviller in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam. Item concessi eis in perpetuum, sub forma qua prius, tres minatas terre, quas vendidit ecclesie et conventui de Briostel Johannes frater meus, sitas in monte Rivarie, ante portam Mallart, nichil proprietatis, dominii, seu alterius cujuscumque juris, michi et heredibus meis, in omnibus premissis portionibus, ex dono, seu venditione, a dictis fratribus acquisitis, retinens in perpetuum aut reservans. Item concessi dicte ecclesie de Briostel et conventui dimidiam minatam terre, sitam in territorio de Fossamelot, quam habent ex dono Thome de Angulo, cujus media pars tenetur de me immediate, altera pars medietate, in parte, que de me tenetur in capite, nichil retinui preter campartum, illam vero partem, que ad feodum meum respicit, quittavi eis penitus et concessi, si potuerint eam liberare apud illum, qui de me illam tenet. Has autem concessiones feci predicte ecclesie beate Marie de Briostel, pro salute anime mee et omnium antecessorum meorum, liberas penitus et quietas, quas ego et heredes mei, contra omnes ex adverso venientes, prout ratio dictaverit, tenemur dictis monachis garandire, salvo jure majorum dominorum. In cujus rei testimonium et robur perpetuum presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini Mº ccº quinquagesimo secundo. Mense augusto.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 515.)

CDVIII. — An 1252. — *Vente à l'abbaye par Jean d'Omécourt de trois mines de terre au terroir de Roy.*

Ego Johannes de Othmercuria, armiger. Notum facio universis presentes litteras inspecturis, quod ego vendidi in perpetuum, pro necessitate mea, abbati et conventui beate Marie de Briostel, quamdam portionem terre, circiter tres minas sementis capientem, sitam in territorio de Roy, in monte Rivarie, liberam penitus et quietam ab omni camparto et dono, et ab omni alia consuetudine, quam teneor ubique dictis monachis contra omnes, prout ratio dictaverit, garandire. In cujus rei testimonium presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo secundo. Mense augusto. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 514.)

CDIX. — An 1252. — *Confirmation par Guillaume d'Omécourt de la vente par Raoul Le Cordier de six mines de terre sises au terroir de Roy-Boissy.*

Ego Guillelmus de Othmercuria, miles. Notum facio universis presentibus et futuris quod Radulfus Cordarius de Reio, natione Anglicus, et Ricaldis ejus uxor vendiderunt in perpetuum, pro necessitate et utilitate sua communi, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, unam pietiam terre, circiter sex minas sementis capientem, sitam in territorio de Reio, de feodo et dominio meo moventem, pro XL et VIII solidis parisiensium, sibi jam plenarie persolutis. Quam portionem terre Robertus de Ulmo et Isabellis uxor ejus dederunt Martino Luce in matrimonium, quum duxit filiam eorum in uxorem. Qui Martinus Luce et ejus uxor vendiderunt eam, processu temporis, pro communi necessitate et utilitate sua, Radulfo Cordario et Ricaldi ejus uxori, qui videlicet Radulfus Cordarius et Ricaldis uxor ejus vendiderunt eam, ut supra dictum est, abbati et conventui de Briostel, in perpetuum, absque ulla retentione sibi et heredibus suis, et absque ulla deinceps reclamatione. Ego vero dictus Guillelmus de Othmercuria, miles, ad cujus feodum predicta terra spectare dinoscitur, venditionem istam volui et benigne concessi, nichil omnino juris seu dominii michi et heredibus meis retinens, aut reservans in eadem, preter duas garbas de dono et campartum. Si quis autem venditioni isti contravenire, aut propter hoc predictos fratres de Briostel inquietare presumpserit, ego et heredes mei tenemur eis super hoc legitime portare garandiam. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo secundo. Mense augusto. Die beati Bartholomei apostoli. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 513.)

CDX. — An 1252. — *Confirmation et amortissement par Pierre de Monsures de toutes les propriétés de l'abbaye sises dans l'étendue de ses fiefs.*

Ego Petrus de Moxures, miles, notum facio universis tam presentibus quam futuris quod ego, pro salute anime mee et omnium antecessorum meorum, concessi abbati et conventui beate Marie de Briostel, ut habeant et in perpetuum possideant libere et quiete quicquid acquisierunt in feodo et dominio meo, tempore meo et tempore antecessorum meorum, sive ex elemosina, sive ex vendicione, vel quocumque alio modo acquisierint; ita quod nichil penitus juris et dominii retinui vel reservavi michi et heredibus meis in perpetuum, in omnibus eorum acquisitis. Si quis autem occasione acquisitorum, que predicti fratres fecerunt in feodo et dominico seu dominio meo, eos molestare aut inquietare presumpserit, ego et heredes mei tenemur eis, ad usus et cousuetudines patrie, bona fide contra omnes garandire. In cujus rei robur et testimonium presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo secundo. Mense novembri. Die beati Ethmundi archiepiscopi et confessoris. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 362.)

CDXI. — An 1254. — *Confirmation par Henri, seigneur de Lihus, de tous les biens acquis par l'abbaye dans l'étendue de ses fiefs et de ceux de ses vassaux.*

Ego Henricus, miles et dominus de Lihus. Notum facio tam presentibus quam futuris quod ego concessi et confirmavi in perpetuum abbati et conventui beate Marie de Briostel, universa que de feodo meo et de feodis hominum meorum, usque ad presentem diem, acquisierunt, in terris, in nemoribus, in decimis, in modiationibus et in redditibus quibuscumque, ubicumque vel quocumque modo ea acquisierunt. Nichil omnino juris, proprietatis vel dominii sive justicie michi vel heredibus meis videlicet Johanni primogenito meo militi et omnibus aliis retinens in predictis. Hec autem omnia, sicut superius atnotata sunt et expressa ego et heredes mei scilicet Johannes primogenitus meus miles et omnes alii, dictis abbati et conventui de Briostel legitime et bona fide tenemur in perpetuum garantire, renunciantes omnis juris auxilio quod nobis valere posset ad reclamandum. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno gratie M° CC° quinquagesimo quarto. Mense maio. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 278.)

CDXII. — An 1255. — *Donation par Simon de Saint-Arnoult de cinq mines de grains, moitié blé et moitié avoine, de rente sur la grange de Monceaux.*

Ego Symon de Sancto Arnulfo, miles, notum facio universis presentibus et futuris quod ego dedi et concessi, pro salute anime mee, abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, in puram et perpetuam elemosinam, liberam, penitus et quietam, quinque minas, medietatem bladi et medietatem avene, quas michi debebant singulis annis, in grangia sua de Moncellis, ad mensuram Gerborredi, pro camparto de Landa, tali condicione quod ego tenebo et recipiam predictas quinque minas quamdiu vixero, si michi placuerit; post decessum autem meum, predicti abbas et conventus beate Marie de Briostel eas libere et quiete retinebunt et in perpetuum possidebunt, nec aliquis de heredibus meis quicquam in predictis quinque minis poterit reclamare. Sed quicumque ad hereditatem meam, post obitum meum, devenire voluerit, obligavi eum ad elemosinam istam tenendam et firmiter in perpetuum observandam et ad portandam super hoc dictis monachis legitimam contra omnes garandiam. Insuper domina Odelina, uxor mea, quicquid dotis in predictis quinque minis habere poterat, quittavit penitus et in manu domini Bartholomei presbiteri de Sancto Arnulfo resignavit, recepta prius sufficienti excambiatione dotis sue pro sua voluntate. In cujus rei testimonium presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° L° quinto. Vigilia beatorum martirum Fabiani et Sebastiani. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 363.)

CDXIII. — An 1255. — *Vente par Simon de Gouvieux de Saint-Arnoul de neuf mines de blé de rente sur la grange de Monceaux.*

Ego Symon de Gouvix de Sancto Arnulfo, armiger, notum facio universis presentibus et futuris quod ego vendidi in perpetuum, pro necessitate et utilitate domus mee, abbati et conventui beate Marie de Briostel, novem minas bladi annui et perpetui redditus in grangia eorum de Moncellis. Hanc autem venditionem feci eis libera voluntate et benigno assensu Agnetis uxoris mee, de cujus hereditate predicte novem mine bladi movebant. Et tam ego, quam ipsa promisimus, fide corporaliter prestita, quod in eis nichil de cetero reclamabimus vel per alium faciemus reclamari. Si quis autem, processu temporis, abbatem et conventum de Briostel, occasione hujus venditionis, vexare, aut aliquo modo molestare presumpserit, ego predictus Symon et predicta Agnes, uxor mea, et heredes nostri tene-

mur eis, ad usus et consuetudines patrie, super hoc legitimam portare garandiam. Ut igitur predicta ecclesia de Briostel, predictas novem sibi venditas minas in perpetuum libere et quiete possideat, ego et uxor mea presentem cartam sigillis nostris fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° L° quinto. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 364.)

CDXIV. — An 1255. — *Confirmation par Baudoin de Moliens de la vente par Simon de Gouvieux de Saint-Arnoult de neuf mines de blé de rente sur la grange de Monceaux.*

Ego Balduinus de Moyliens, armiger, notum facio omnibus presentibus et futuris quod ego concessi et greantavi abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, ut habeant et in perpetuum teneant et possideant libere et quiete, absque ulla contradictione mei vel meorum, novem minas bladi, annui et perpetui redditus, quas Symon Gouvion de Sancto Arnulfo vendidit eis in perpetuum, in grangia eorum de Moncellis. Insuper ego predictus Balduinus de Moyliens, ad cujus feodum predicte novem mine bladi vendite pertinebant, quittavi penitus et remisi et etiam donavi, pro salute anime mee et omnium antecessorum meorum, predictis abbati et conventui quicquid dominii et juris michi et heredibus meis in eis pertinebat, vel quocumque modo poterat in perpetuum amodo pertinere. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° L° quinto.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 364.)

CDXV. — An 1255. — *Confirmation par Hugues de Lormaison, official de Beauvais, de la donation par Foulques Du Val, de Songeons, de lui-même et de tous ses biens meubles présents et à venir.*

Omnibus presentes litteras inspecturis, magister Hugo de Lupidomibus, canonicus et officialis Belvacensis, salutem in Domino. Noverint universi quod Fulco de Valle de Sonjons in presentia nostra constitutus contulit et concessit se et sua mobilia omnia presentia et futura ubicumque possint inveniri, ecclesie beate Marie de Briostel, cysterciensis ordinis, tam ad vitam quam ad mortem ; decem solidis tantummodo exceptis, de quibus ecclesie de Sonjons quinque solidos, et presbitero ejusdem loci quinque solidos coram nobis contulit et legavit, fidem prestans coram nobis corporalem idem Fulco quod ipse de cetero ratione quacumque contra collationem et concessionem predictas per se vel per alium venire non presumet. In cujus rei tes-

timonium presentes litteras ad petitionem dicti Fulconis sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini Mº ccº quinquagesimo quinto. In crastino Purificationis beate Virginis.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 205.)

CDXVI. — An 1255. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la reconnaissance par Lambert d'Hemermont d'Escames de la possession d'une masure sise à Escames, tenue par lui de l'abbaye de Lannoy, à foi et hommage de 60 sols de redevance payables à chaque mutation de possesseur, et de la donation par ledit Lambert de 10 sols de redevance annuelle sur ladite masure.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod Lambertus de Hemermont de Scamis in presentia nostra constitutus recognovit se tenere masuram suam de Scamis, cum appendiciis, a viris religiosis abbate et conventu de Briostel, cysterciensis ordinis, in feodum et homagium ad unum rovicinum sexaginta solidorum de servicio eisdem religiosis de herede in heredem reddendum, et supra eadem masura contulit coram nobis et concessit dictus Lambertus, ob remedium anime sue et antecessorum suorum, in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam ecclesie de Briostel supradicte, decem solidos Parisiensium annui et perpetui redditus, ecclesie predicte duobus terminis annuatim reddendos, videlicet in festo Sancti Remigii quinque solidos et in Natale Domini quinque solidos; promittens dictus Lambertus coram nobis, fide interposita corporali, quod ipse de cetero contra predictam elemosine collationem per se vel per alium venire non presumet; heredes suos et dicte masure possessores ad predicta omnia in posterum observanda obligans in futurum. Willelmus vero filius dicti Lamberti primogenitus omnia supradicta coram nobis recognovit et dictam elemosine collationem coram nobis voluit, laudavit et approbavit, fidem prestans corporalem de non contraveniendo aliquo tempore per se vel per alium. In cujus rei testimonium presentes litteras ad petitionem dictorum Lamberti et Willelmi ejus filii sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini Mº ccº quinquagesimo quinto, die apostolorum Philippi et Jacobi.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 94.)

CDXVII. — An 1255. — *Affectation par l'abbé Gilbert, au service de la porte de son monastère de Lannoy et des pauvres, de huit mines de terre à Fontaine.*

Universis presentes litteras inspecturis frater G. dictus abbas et

humilis conventus beate Marie de Briostel eternam in Domino salutem. Universitati vestre notum facimus quod frater Robertus dictus Pylon monachus et portarius domus nostre emit et acquisivit de facultatibus porte quandam pieciam terre sitam in territorio de Fontibus, juxta terram Johannis Pekin de feodo nostro moventem, circiter octo minas sementis capientem. Unde nos prefatam terram ad proprios usus porte et pauperum assignamus in perpetuum, volentes et concedentes ut predictus frater Robertus Pylon quamdiu officium porte precaverit et omnes alii monachi qui ei in predictum officium portarii successuri sunt, predictam terram colant semper et possideant et omnes fructus illius percipiant libere et quiete. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo nostro fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° L° quinto. Mense februario. (*Ib.* n° 104.)

CDXVIII. — An 1255. — *Confirmation par Hugues, curé de Fontaine, et Jean, chevalier, seigneur de Fontaine, de la vente à l'abbaye par Agnès et Basilie de Fontaine de huit mines de terre audit lieu.*

Nos videlicet Hugo, rector ecclesie de Fontibus, et Johannes de Fontibus, miles et dominus ejusdem ville, notum facimus universis presentes litteras inspecturis quod Agnès et Basilla de Fontibus sorores et Johannes maritus predicte Agnetis recognoverunt coram nobis et coram parrochia de Fontibus se vendidisse in perpetuum pro necessitate et voluntate sua abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, quamdam peciam terre, quam de ipsis tenebant, sitam in territorio de Fontibus, inter terram Johannis Pekin ex una parte et terram dictorum monachorum ex altera, circiter octo minas sementis capientem pro CII solidis parisiensium et una mina bladi et duabus gannachiis, de quibus coram nobis et coram parrochia de Fontibus tenuerunt se pro pagatis. Sciendum autem quod tam predicte Agnes et Basilla sorores, quam predictus Johannes maritus dicte Agnetis juraverunt super sacrosanctum altare in ecclesia de Fontibus quod in predicta terra vendita nichil amodo per se reclamabunt vel per alium facient reclamari. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillis nostris fecimus roborari. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo quinto. Mense februario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 102.)

CDXIX. — An 1256. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la vente par Guillaume Bouffé d'une masure sise à Beauvais, faubourg Saint-André.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salu-

tem in Domino. Noverint universi quod Willelmus dictus Bouffé, civis Belvacensis, in presentia nostra constitutus recognovit se vendidisse in perpetuum, pro utilitate sua ac necessitate, viris religiosis abbati et conventui de Briostel, cysterciensis ordinis, totam masuram suam sitam in vico Sancti Andree Belvacensis, inter domum dictorum religiosorum et ruellam Hugonis Cordarii, que fuit predicti Willelmi Bouffe, sicut se preportat a pavimento ante usque ad curticulum dicti Hugonis, qui fuit dicti Willelmi Bouffe, ad septem solidos annui census tantum, pro viginti libris Parisiensium de quibus recognovit dictus Willelmus Bouffe sibi a dictis religiosis plene et integre fuisse satisfactum, exceptioni non munerate et non solute pecunie renuntians in hoc facto. Et promisit coram nobis idem Willelmus Bouffe fide prestita corporali quod ipse de cetero ratione cujuscumque juris in dicta masura vendita, per se vel per alium nichil reclamabit vel faciet reclamari, et quod super eadem masura vendita dictis religiosis contra omnes, ad usus et consuetudines Belvaci, legitimam portabit garandiam ad censum supradictum. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo sexto. In crastino Inventionis Sancte Crucis. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 29.)

CDXX. — An 1256. — *Confirmation par Hugues de Lormaison, official de Beauvais, de l'échange par lequel Chrétien, curé d'Hannaches, cède à l'abbaye un pré sis auprès du bois d'Orsimont, et un autre petit pré, contre deux mines de terre sises au territoire d'Hannaches.*

Omnibus presentes litteras inspecturis magister Hugo de Lupidomibus, canonicus et officialis Belvacensis, salutem in Domino. Noverint universi quod dominus Christianus presbiter de Hanaches in presentia nostra constitutus recognovit se commutasse et in perpetuum excambium concessisse ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, cysterciensis ordinis, pro utilitate presbiteratus sui de Hanaches, quoddam pratum situm in bosco Ursimontis et tertiam partem cujusdam pratelli siti in praeriiis, ad presbiteratum de Hanaches quondam pertinentia, pro quadam portione terre circiter duas minas sementis capientis, site in territorio de Hanaches, inter Basincort et mortuam silvam juxta corveyas episcopi, eidem presbitero a dictis abbate et conventu de Briostel in excambium perpetuum pro predictis ad opus dicti presbiteratus concessis, ut idem presbiter coram nobis recognovit. Promittens coram nobis dictus dominus Christianus presbiter in verbo sacerdotis quod ipse de cetero contra predictam commutationem per se vel per alium venire non presumet.

Nos vero utilitatem dictarum ecclesiarum, per inquisitionem decani de Bravo per nos et de mandato nostro super hoc factam, considerantes in commutationem predictam, eandem volumus, laudamus et quantum in nobis est approbamus. In cujus rei testimonium et munimem presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri Actm anno Domini M° CC° quinquagesimo sexto. Mense mayo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 436.)

CDXXI. — An 1256. — *Confirmation par Hugues de Lormaison, official de Beauvais, de la ratification par Théophaine, femme de Robert de Gannes, de la donation par son mari de tous ses droits sur le territoire d'Ecornecat.*

Universis presentes litteras inspecturis magister Hugo de Lupidomibus, canonicus et officialis Belvacensis, salutem in Domino. Noverint universi quod domina Theophania, uxor domini Roberti de Gannes, dicti Tassel, militis, in nostra constituta presentia, pacem et quittationem quas fecerunt dictus dominus Robertus, miles, et Johannes, armiger, ejus filius, viris religiosis abbati et conventui de Briostel, de omni jure quod habebant vel habere poterant in toto territorio de Escornecat, ratione agriculture seu alia quacumque ratione, prout in litteris dictorum domini Roberti et Johannis ejus filii super hoc confectis, plenius continetur, voluit, laudavit et approbavit, et coram nobis dicta domina Theophania sponte et expresse fide prestita corporali, ratione dotalicii, seu alia quacumque ratione in dicto territorio de Escornecat semetipsa nichil reclamabit vel faciet reclamari. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo secto. Mense decembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 206.)

CDXXII. — An 1256. — *Confirmation par Jean de Fontaine de la vente par Jean, maire de Fontaine, de sept mines de terre sises au terroir de Fontaine.*

Ego Johannes de Fontibus, miles, notum facio universis presentibus et futuris quod Johannes maior de Fontibus et Matyldis uxor ejus vendiderunt in perpetuum, pro necessitate et utilitate sua, viris religiosis abbati et conventui de Briostel, circiter septem minas terre in territorio de Fontibus sitas. Hanc autem venditionem ego dictus Johannes, miles et dominus de Fontibus, concessi et approbavi et totum campartum et donum totumque jus et dominium, que in pre-

dicta terra habebam et habere poteram, quittavi penitus in perpetuum predictis monachis et remisi, ita quod ego et heredes mei nichil omnino in predicta terra poterimus reclamare, set eam predictis monachis de Briostel, ad usum porte propter pauperes, tenebimur ubique et contra omnes legitime garandire. Ut igitur ecclesia beate Marie de Briostel prefatas circiter septem minatas terre in perpetua pace et summa libertate possideat, ad petitionem predictorum Johannis maioris et Matyldis uxoris ejus, predictos monachos de predicta terra saisivi et presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo sexto. Mense decembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 106.)

CDXXIII. — An 1256. — *Confirmation par Hugues de Lormaison, official de Beauvais, de la vente par Jean, maire de Fontaine, de sept mines de terre sises au terroir de Fontaine.*

Omnibus presentes litteras inspecturis magister Hugo de Lupidomibus, canonicus et officialis Belvacensis, salutem in Domino. Noverint universi quod Johannes maior de Fontanis Lavagan et Matildis ejus uxor in presentia nostra constituti recognoverunt se in perpetuum vendidisse, pari assensu et pro communi eorum utilitate ac necessitate, viris religiosis abbati et conventui de Briostel, cysterciensis ordinis, ad opus et usagium janue ecclesie ejusdem, quamdam peciam terre arabilis septem minas sementis vel circiter continentem, ad minam Gerborredi, de acquisito suo legitimo, ut asserebant, moventem, sitam inter terram presbiteri de Fontanis et terram Luciani, que terra Campus Fiedefer vulgaliter nuncupatur, pro septem libris Parisiensium, de quibus recognoverunt dicti Johannes maior et Matildis ejus uxor sibi a dictis religiosis plene et integre fuisse satisfactum, exceptioni non numerate et non solute pecunie quoad hoc renuntiantes. Et promiserunt coram nobis dicti Johannes maior et Matildis ejus uxor sponte et expresse, fide prestita corporali, quod ipsi de cetero, ratione cujuscumque juris, in dicta terra vendita per se vel per alium nichil reclamabunt vel facient reclamari, et quod super eadem terra vendita dictis religiosis contra omnes legitimam portabunt garandiam. Quam venditionem Radulfus filius et Helvidis filia dictorum Johannis et Matildis coram nobis voluerunt, concesserunt et approbaverunt et fidem dederunt de non contraveniendo seu reclamando aliquo tempore, per se vel per alium. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo sexto. In crastino Circumcisionis Domini.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 106.)

CDXXIV. — An 1257. — *Confirmation par Hugues de Lormaison, official de Beauvais, de la donation par Robert dit Rabache, de son manoir de Gerberoy, de huit mines de terre et d'une partie de ses biens meubles et immeubles.*

Omnibus presentes litteras inspecturis magister Hugo de Lupidomibus, canonicus et officialis Belvacensis, salutem in Domino. Noverint universi quod Robertus dictus Rabache et Maria ejus uxor, de Gerborredo, coram nobis constituti contulerunt et concesserunt ecclesie beate Marie de Briostel, cysterciensis ordinis, in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam, totum manerium suum situm apud Gerborredum, inter domum Jacobi Gybolet et furnum, sicut se habet subtus et supra, ante et retro, vacuum et edificatum, ad quatuor solidos annui census tantum, et octo minas terre sementis, quorum due site sunt inter terram Wiardi le Filascher et terram Andree de Ruepierre; tres mine et dimidia in parvo clauso, et tres mine et unum quarterium in loco ubi venduntur ludentes in nundinis Gerborredensibus, que omnia movent de acquisito ipsorum communi, ut asserebant, salvo utriusque eorum, quamdiu vixerint, vel unius eorum vixerit, in omnibus premissis tantummodo usufructu. Item dictus Robertus coram nobis contulit et concessit in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam prefate ecclesie totam partem suam omnium bonorum suorum mobilium et immobilium acquisitorum et acquirendorum ubicumque possint inveniri, exceptis centum solidis Parisiensium, quos sibi retinuit, de quibus in suo testamento, pro suo voluntatis arbitrio poterit ordinare. Et promiserunt coram nobis dicti Robertus et Maria ejus uxor sponte et expresse, fide prestita corporali, quod ipsi contra predictas elemosine collationes de cetero venire non presument. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo septimo. Sabbato ante Misericordias Domini. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 121.)

CDXXV. — An 1258. — *Confirmation par Barthélemy de Cannettecourt de la donation par Marie, sa sœur, de 18 sols parisis de rente.*

Ego Bartholomeus de Canethecort, miles, notum facio universis presentes litteras inspecturis, quod domina Maria, quondam uxor domini Reginaldi de Roy militis, soror mea, de rebus suis in ultima voluntate disponens, dedit et legavit pro salute anime sue in puram perpetuam elemosinam ecclesie et conventui beate Marie de Briostel,

ubi sepulturam suam elegit et accepit, decem et octo solidos Parisiensium percipiendos singulis annis super redditum suum, quem ei dederam pro portione terre in matrimonium. Quia vero dicta Maria soror mea heredem de corpore suo non habuit, et tota hereditas, quam ei dederam, ad me quasi primogenitorem heredem rediit, predictam elemosinam volui et concessi et promisi me dictos decem et octo solidos imperpetuum dicte ecclesie libere et quiete reddituram singulis annis in festo Omnium sanctorum, super omnes redditus et proventus totius terre mee de Canethecort, in terris, vineis, censibus, vinis, bladis et rebus aliis, quocumque modo possint pervenire, et ad eandem elemosinam reddendam dicto loco et dicto termino heredes meos post me imperpetuum obligavi. Pro hac autem concessione accepi de caritate ecclesie sex libras Parisiensium de quibus me teneo pro pagato. Si autem dicti monachi plusquam bis, propter dictam elemosinam repetendam per defectum meum, venerint vel miserint, omnes expensas quas propter hoc eundo vel redeundo fecerint, ego et heredes mei tenemur eis ad plenum restaurare per solum verbum eorum absque alia probatione. De hiis autem omnibus fideliter observandis, omnia bona mea mobilia et immobilia ubicumque potuerint inveniri, spontaneus obligavi. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° quinquagesimo octavo. Sabbato post Epiphaniam Domini.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 70.)

CDXXVI. — An 1258. — *Transaction arbitrale par laquelle Pierre des Moulins abandonne à l'abbaye une maison sise sous Saint-Germer, à la charge par l'abbaye de lui payer une rente de 20 sols tournois.*

Omnibus presentes litteras inspecturis, magister Girardus de Grandvilla, canonicus et officialis Belvacensis, salutem in Domino. Notum facimus quod cum contencio verteretur coram nobis, inter ecclesiam de Briostel ex una parte, et Petrum de Molendinis et Aelipdim ejus uxorem, ex alia, super domo que fuit, ut dicitur, Guillelmi dicti Pilevache et ejus uxoris, sita subtus Sanctum Geremarum. Quam domum procurator dicte ecclesie, dicebat nomine ejusdem ecclesie, dictum Guillermum et ejus uxorem, eidem ecclesie in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam contulisse, sicut se habet ante et retro, vacuam et edificatam; quare petebat dictus precator dictos Petrum et ejus uxorem condempnari et conpelli ad deliberandum sibi dictam domum. Tandem dicti Petrus et ejus uxor et Lucas procurator dicte ecclesie habens potestatem paciscendi et compromittendi per litteras abbatis et conventus ecclesie supradicte,

in nostra presentia constituti, pari assensu supposuerunt se super premissis ordinationi nostre, promittentes fide data quod quicquid super predictis alte et basse duceremus ordinandum irrevocabiliter observarent. Nos vero meritis cause diligenter inspectis, partibus presentibus coram nobis, pro bono pacis, de premissis ordinavimus et pronunciamus in hunc modum videlicet quod dictus procurator, nomine dicte ecclesie, reddat dictis Petro et ejus uxori viginti solidos Turonensium, ita quod in dicta domo tota, sicut se habet ante et retro, dictus Petrus et ejus uxor aliquid de cetero non poterunt reclamare; dictus vero procurator coram nobis ibidem solvit predictis Petro et ejus uxori dictos viginti solidos Turonensium, in pecunia numerata, de quibus dicti Petrus et ejus uxor tenuerunt se in nostra presentia pro pagatis. In cujus rei testimonium presentes litteras ad petitionem dicti procuratoris sigillo curie fecimus sigillari. Actum anno Domini millesimo ducentesimo quinquagesimo octavo. Die veneris ante festum Sancti Arnulphi martiris.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 539.)

CDXXVII. — An 1259. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la vente par Jean de Breteuil d'une maison sise au faubourg Saint-André de Beauvais.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod constitutus in presentia nostra magister Johannes de Brithulio clericus recognovit se in perpetuum vendidisse, pro utilitate sua propria, viris religiosis abbati et conventui de Briostel quamdam domum quam habebat, ut dicebat, sitam in vico Sancti Andree, juxta domum magistri Johannis medici, prope domum eorumdem abbati et conventus, vacuam et edificatam sicut se habet ante et retro, cum appendiciis ejusdem domus et cum pratello sito retro dictam domum, et via per quam itur ad dictum pratellum, pro viginti quinque libris Parisiensium solutis in pecunia numerata dicto magistro Johanni de Brithulio, ut ipse coram nobis recognovit. Et promisit idem magister Johannes fide prestita corporali in manu nostra, quod contra istam venditionem per se vel per alium, ratione cujuscumque juris, non veniet in futurum, nec aliquid amodo in dicta domo et ejus appendiciis reclamabit, vel faciet reclamari, set dictam domum cum appendiciis predictis eisdem abbati et conventui contra omnes legitime garandizabit, bona sua omnia et se ipsum ad hoc obligans specialiter et expresse. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Datum anno Domini M° CC° L° nono, die cinerum.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 30.)

CDXXVIII. — An 1260. — *Donation par Robert d'Iquelonde de deux mines et demie de terre à Monpertuis.*

Ego Robertus de Ykelonde, armiger, notum facio universis presentibus et futuris quod ego dedi ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, pro anima Hylesendis quondam uxoris mee, que ibi sepulta requiescit, terram circiter duas minas et dimidiam sementis capientem, juxta terram eorum que vocatur Moncellorum, prope grangiam de Malpertuiz, sicut mete ibi posite demonstrant, tenendam ab eis libere et quiete, ita quod nec ego, nec Egydius filius meus primogenitus, nec aliquis de heredibus meis quicquam proprietatis et juris, in terra predicta poterimus reclamare, set tenebimur eam predictis monachis, ubique et contra omnes in perpetuum legitime garandire. Ut igitur predicti monachi de Briostel prefatam terram liberam et quietam a camparto et dono et ab omni alia seculari consuetudine semper possideant, presentem cartam sigillo meo et sigillo Egydii filii mei primogeniti, qui hanc elemosinam concessit, feci roborari. Actum anno Domini M° CC° LX°. Mense marcio. Die beati Gregorii pape. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 365.)

CDXXIX. — An 1260. — *Confirmation par Gautier de Songeons des donations de terres situées dans l'étendue de son fief de Songeons, faite par Aelise de Fontaine, veuve de Wiard de Seronville.*

Notum sit omnibus presentibus et futuris quod ego Galterus de Sonions, armiger, concessi et confirmavi, pro salute anime mee et omnium antecessorum meorum, abbati et conventui beate Marie de Briostel, ut ipsi teneant et in perpetuum possideant libere et quiete, quicquid habent de feodo et dominio meo, in territorio de Sonions, vel alibi, ex dono et elemosina Aelidis de Fonte, quondam uxoris Wiardi de Seranvilla, scilicet tres portiones terre, circiter duos modios sementis insimul capientes, quarum una vocatur Avesne de bosco Sancti Martini, altera sita est ad Petrosa, tercia sita est prope Riefain, et cressonariam, que dicitur Amoris, cum quodam prato, et quicquid habebam in alia cressonaria, que dicitur Marot, et in quodam curticulo juxta sito. Nichil juris, proprietatis, sive dominii, michi vel heredibus meis in omnibus premissis retinens in perpetuum, aut reservans, preter duodecim denarios censuales reddendos michi et heredibus meis annuatim ad festum Sancti Remigii. Si autem predicti duodecim denarii, ad predictum terminum, per ignorantiam aut oblivionem soluti non fuerint, dicti monachi propter hoc nullam

emendam solvere tenebuntur. Hanc autem concessionem feci eis, voluntate et assensu Ysabellis uxoris mee et fratris mei Petri, qui hec omnia benigne et spontanee concesserunt. Sciendum autem, quod ego et heredes mei elemosinam et donationem superius descriptam tenemur ubique et contra omnes, ad usus et consuetudines patrie, dictis monachis legittime garandire. Si autem processu temporis, pro defectu garandie mee vel heredum meorum, dicti monachi in predictis omnibus disturbari fuerint et dampna incurrerint, aut expensas fecerint, tenemur eis ad plenum restaurare. Ut igitur predicta ecclesia de Briostel predicta omnia in summa libertate et securitate perpetua possideat, presentem cartam sigilli mei munimine roboravi. Actum anno Domini M° CC° sexagesimo. Mense decembri. Die beati Thome archiepiscopi et martyris. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 561.)

CDXXX. — An 1260. — *Confirmation par Eremburge du Bois, Gilbert Plus Aisé, son mari, et Jean du Bois, son frère, de la donation faite par Alix de Fontaine, dame de Seronville, de terres sises au territoire de Songeons.*

Universis presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noveritis quod Eremburgis filia quondam Rogeri de Bosco et Hiescie ejus uxoris, Gillebertus Plus Aysie ejus maritus, Johannes frater dicte Eremburgis in presentia nostra constituti quittaverunt et concesserunt in perpetuum, viris religiosis abbati et conventui de Briostel, quicquid Aelidis de Fontana de Seranvile predictis religiosis in elemosinam contulerat, ubicumque et in quibuscumque consistat, tam in pratis, cressonariis, terris arabilibus, quam omnibus aliis. Promittentes coram nobis dicti Eremburgis, Gillebertus ejus maritus et Johannes frater ipsius Eremburgis sponte et expresse, fide prestita corporali, quod ipsi de cetero ratione cujuscumque juris, in hiis que dicta Aelidis dictis religiosis contulit in elemosinam et concessit, per se vel per alium nichil reclamabunt vel facient reclamari. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Datum anno Domini M° CC° sexagesimo. Sabbato post festum beati Mathie apostoli.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 562.)

CDXXXI. — An 1260. — *Confirmation par Jean de Lihus de la donation par Alix de Fontaine, veuve de Wiard de Seronville, de terres au territoire de Songeons, et abandon par lui de tous les droits qu'il pouvait avoir sur ces terres.*

Ego Johannes, miles et dominus de Lihus. Notum facio universis

presentibus et futuris quod ego dedi et quittavi in perpetuum ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibi Deo servientibus quicquid juris et dominii habebam vel habere poteram in omnibus possessionibus immobilibus de feodo meo moventibus, quas Aelidis de Fonte, quondam uxor Wiardi de Seranvilla, contulit eis in elemosinam, in territorio de Sonjons, sicut in litteris Galteri de Sonjons, armigeri, hominis mei, nominatim expresse sunt plenius et distincte. Quare volo et concedo quod dicti monachi predicta omnia libere et quiete in perpetuum possideant, cum duabus minatis terre, quas bone memorie Henricus, quondam pater meus, eis, pro salute anime sue, legavit in elemosinam, in territorio de Morviller, absque ulla mei vel heredum meorum contradictione vel reclamatione. In cujus rei testimonium presentem cartam eis tradidi sigilli mei munimine confirmatam. Actum anno Domini Mº ccº sexagesimo. Mense februario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 562.)

CDXXXII. — An 1260. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la donation par Raoul Barthélemy, de Villers-sur-Auchy, d'un pré appelé le Pré de la Rosière.*

Universis presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noveritis quod Radulphus Bartholomei de Villaribus in Brayo juxta Ursimontem, in presentia nostra constitutus, contulit et concessit in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam ecclesie beate Marie de Briostel, cysterciensis ordinis, quamdam peciam prati quod vocatur pratum de la Rosiere, quod tenebat, ut asserebat, ab abbate et conventu ecclesie supradicte, pratis et terris arabilibus dictorum religiosorum undique circumdatum. Promittens coram nobis dictus Radulphus Bartholomei, fide prestita corporali, quod ipse de cetero ratione quacumque contra predictam elemosine collationem per se, vel per alium venire non presumet. In cujus rei testimonium presentes litteras ad petitionem dicti Radulphi sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Datum anno Domini Mº ccº sexagesimo. In crastino octabarum Epiphanie Domini.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 437.)

CDXXXIII. — An 1261. — *Donation par Gautier, clerc de Fontaine, de quatorze mines de terre sises au terroir de Fontaine, lieudit le Val Notre-Dame.*

Ego Galterus, clericus de Fontibus Lavagan et avunculus domini Drogonis ejusdem ville, notum facio omnibus presentes litteras inspecturis quod ego tradidi et quittavi, pro salute anime mee et ante-

cessorum meorum, abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciencis ordinis, in excambiatione perpetua unam petiam terre que vocatur Vallis domine Marie, circiter quatuordecim minas sementis capientem et liberam ab omni camparto et ab omni dono, et absque ulla consuetudine et exactione seculari, sitam juxta calceiam de Fontibus ex una parte, pro quadam petia terre, quam dicti monachi habebant in territorio de Fontibus, juxta viam de Therines, que terra Renoldi vocatur. Volens et concedens quod predictam terram que vocatur Vallis domine Marie predicti monachi de cetero in perpetuam et puram elemosinam teneant et possideant; ita videlicet quod omnes fructus terre in usum cantoris et in emendationem armarii librorum et ad faciendum luminare in quatuor festis Sancte Marie, videlicet de duobus cereis ardentibus a prima Vespera usque in crastinum post Completorium, similiter et in duobus festis Sancti Johannis evangeliste penitus expendantur. Nec dicti monachi poterunt aliquid vel debebunt alienare. Et ego predictus Galterus clericus et heredes mei, pro salute animarum nostrarum, tenemur predictam terram predictis monachis contra omnes garandire. Et quod istud sit magis ratum et firmum, voluntate et assensu Drogonis domini mei presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno ab incarnatione Domini millesimo ducentesimo sexagesimo primo. Mense septembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 107.)

CDXXXIII *bis*. — An 1261. — *Confirmation par Drogon de Fontaine de la donation par Gautier, clerc de Fontaine, de quatorze mines de terre au Val Notre-Dame.*

Ego Drogo, armiger et dominus de Fontanis Lavagan, notum facio omnibus presentes litteras inspecturis quod Galterus clericus avunculus meus tradidit et quittavit, pro salute anime sue et antecessorum suorum...... *(Comme dans la charte précédente.)* Notandum autem quod predictus Galterus avunculus meus, homo meus, sponte sua predictam terram in manu mea resignavit, et ego Drogo, armiger et dominus de Fontanis, assensu et voluntate domine Margarethe matris mee dictos abbatem et conventum beate Marie de Briostel, ad petitionem dicti Galteri, de ipsa petia terre, que vocatur Vallis Domine Marie, insaisivi et investivi. Et ego predictus Drogo et omnes heredes mei pro salute animarum nostrarum tenemur dictis monachis contra omnes garandire. Ut igitur predicti monachi predictam terram de cetero absque camparto et sine dono, et absque ulla consuetudine et exactione seculari in perpetuam elemosinam possideant, ego prefatus Drogo de Fontanis, armiger et dominus feodi, ad petitionem duarum partium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum

anno Domini millesimo ducentesimo sexagesimo primo. Mense septembri. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* n° 108.)

CDXXXIV. — An 1261. — *Donation par Jean de Ronquerolles de deux muids de blé de redevance annuelle à prendre sur son moulin de Ronquerolles.*

Ego Johannes, dominus de Ronquerolis, notum facio omnibus presentes litteras inspecturis, quod ego dedi et concessi in puram et irrevocabilem elemosinam, pro salute anime mee, abbati et conventui beate Marie de Briostel, duos modios bladi annui redditus, percipiendos annis singulis in molendino meo, juxta domum capellani de Ronquerolis situm, quod est propinquius domui mee de Ronqueroles, ad pictanciam conventus quolibet anno die anniversarii mei. Ita quod dicti duo modii reddentur annis singulis in festo Sancti Remigii abbati et conventui memoratis. Quam elemosinam duo filii mei dominus Ansoldus et dominus Nevelo, milites, coram domino episcopo Belvacensi et coram multis aliis bonis viris et fide dignis, voluerunt et etiam concesserunt, promittentes, fide sua interposita, quod contra prefatam elemosinam non venient imposterum, per se, vel per alium, nec aliquid reclamabunt. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo meo prefatis abbati et conventui tradidi sigillatas. Actum anno Domini M° CC° LX° primo. Mense octobri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 478.)

CDXXXV. — An 1261. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de la reconnaissance par André de Ruepierre des arrérages d'une rente de 4 sols, constituée sur une pièce de terre sise sous le bois de Caumont.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod coram nobis constitutus Andreas dictus de Ruepierre de Gerborredo recognovit se teneri abbati et conventui de Briostel, cisterciensis ordinis, Belvacensis diocesis, in sexdecim solidis Parisiensium de arreragiis quatuor solidorum Parisiensium, in quibus idem Andreas tenetur dictis abbati et conventui, annis singulis, de redditu, in festo Sancti Remigii, super quandam peciam terre sementis site subtus nemus de Caumont, juxta terram Wiardi Bolengarii et terram Roberti Rabasce, quam idem Andreas tenet de dictis abbate et conventu ad dictos quatuor solidos redditus, ut ipse coram nobis est confessus, quos quidem sexdecim solidos promisit, fide data, se reddere dictis abbati et conventui, hiis duobus terminis subnotatis, ad instantem mediam

quadragesimam octo solidos, et ad Nativitatem Sancti Johannis alios octo solidos. Promisit etiam se reddere de cetero dictis abbati et conventui predictos quatuor solidos singulis annis in termino Sancti Remigii supradicto. Datum anno Domini M° CC° LX° primo, die sabbati post Circumdederunt me. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 71.)

CDXXXVI. — An 1262. — *Confirmation par Guillaume de Grès, évêque de Beauvais, de toutes les acquisitions de l'abbaye dans l'étendue du vidamé de Gerberoy, de la basse justice dans ses terres et de toutes ses propriétés dans la ville de Beauvais.*

Guillermus, dei gratia Belvacensis episcopus, omnibus presentem paginam inspecturis eternam in Domino salutem. Ad universorum notitiam presentium auctoritate transmittimus quod ecclesia de Briostel et dilecti filii nostri monachi qui ibi deo deserviunt multa bona nobis contulerunt et multa in nobis servitia impenderunt, timentes igitur ne a nobis in extremo examine omnia ista requirerentur, si irrecompensata relinqueremus, in recompensationem tantorum beneficiorum, predicte ecclesie de Briostel et monachis ibi Deo servientibus in elemosinam perpetuam liberam penitus et quietam concedimus et confirmamus quicquid habent et possident de dominio sive justitia nostra et feodo nostro et hominum nostrorum, videlicet quicquid acquisierunt in toto vicedominatu Gerboredi, tempore nostro et temporibus antecessorum nostrorum episcoporum Belvacensium, ex dono vel elemosina seu etiam venditione. Et ne lites sopite denuo suscitentur, omnem bassam justitiam in omnibus terris, pratis, pascuis, nemoribus et aquis predictorum religiosorum, que ad ipsos pertinet, prout per cartas et instrumenta eorumdem perfecte vidimus contineri, de discretorum virorum consilio absque aliqua de cetero reclamatione seu inquietatione predictis religiosis libere et absolute in perpetuum remittimus et quittamus. Et insuper in civitate Belvacensi manerium quod fuit Petri Bovet et participem ejus in medietate contiguum domui dictorum religiosorum, cum omnibus pertinentiis predicti manerii in vico Sancte Andree. Et masuram similiter, que fuit Willelmi dicti Bouffe, sicut preportat se ante et retro in predicto vico, juncta manerio quod fuit predicti Petri Bovet, et contigua domui predictorum religiosorum. Quamdam domum similiter sitam in vico Sancti Andree, quam magister Johannes de Brithulio vendidit predictis abbati et conventui de Briostel, prope domum eorumdem abbatis et conventusi, vacuam et edificatam sicut se habet ante et retro, cum appendiciis ejusdem domus et cum pratello sito retro dictam domum et via per quam itur ad dictum pratellum. Nec non quicquid habent et possident in civitate Belvacensi,

in censibus, redditibus, plateis, domibus, ortis sive curticulis concedimus et confirmamus in perpetuum, volentes et concedentes quod abbas et conventus predicte ecclesie beate Marie de Briostel omnia supradicta teneant et possideant in perpetuum libere et quiete. Et ad majorem securitatem hujus rei presentes litteras sigilli nostri fecimus appensione roborari. Datum anno Domini millesimo ducentesimo sexagesimo secundo. Mense novembri.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 31.)

CDXXXVII. — An 1263. — *Donation par Agnès d'Esquennes, veuve de Pierre de Cempuis, de deux muids de blé de rente à prendre dans sa grange de Ville-en-Bray.*

Ego Agnes de Quercubus, relicta domini Petri de Centum Puteis quondam militis. Notum facio universis presentibus et futuris quod ego sana existens et incolumis et bene compos mentis mee dedi et concessi in puram et perpetuam elemosinam ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, pro salute anime mee et pro animabus predicti viri mei et patris mei et omnium antecessorum meorum, duos modios bladi annui et perpetui redditus percipiendos singulis annis, in propria hereditate mea, scilicet in grangia mea de Villa in Brayo, libere et quiete, ad mensuram Gerberoudi, de meliori post sementem, infra festum Omnium Sanctorum. Si autem predicti monachi, occasione repetendi, vel requirendi predictos duos modios expensas fecerint, vel dampna incurrerint, teneor eis per solum verbum eorum plenarie restaurare. Sciendum etiam quod ego dicta Agnes teneor predictam elemosinam ubique et contra omnes dictis monachis legitime garandire. De hiis vero fideliter et firmiter observandis fidem corporalem interposui, et omnia bona mea mobilia et immobilia, spontanee et libenter exposui et heredes meos simili forma ad hoc tenenda et observenda penitus obligavi. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo meo roboravi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo sexagesimo tercio. Mense februario.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 593.)

CDXXXVIII. — An 1266. — *Confirmation par Gillette de Tricot, dame de Tricot, de la donation par Agnès d'Esquennes, veuve de Pierre de Cempuis, de deux muids de blé de rente à prendre dans sa grange de Ville-en-Bray.*

Ego Gylla de Triecoc, domina ejusdem ville. Notum facio universis tam presentibus quam futuris, quod ego, pro salute anime mee et omnium antecessorum meorum, concessi et confirmavi viris reli-

giosis abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, duos modios bladi annui et perpetui redditus, ad mensuram Gerborredi, de feodo et dominio meo moventes, percipiendos singulis annis libere et quiete, ad festum Omnium Sanctorum, ex dono et elemosina domine Agnetis De Quercubus, relicte domini Petri de Centum Puteis, quondam militis, in grangia sua de Villa in Brayo, de meliori post sementem. Si vero dicta domina Agnes, vel heredes ejus a servitio michi vel heredibus debito se substraxerint, aut aliquem defectum apud nos incurrerint, predictos monachos de predictis duobus modiis bladi sibi in elemosinam collatis, quiete et libere in perpetuum gaudere promittemus, et in residuo feodi justiciam nostram plenarie faciemus. In cujus rei robur et testimonium presentem cartam sigilli mei munimine roboravi. Actum anno Domini Mº CCº LXº sexto. Mense julio. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, nº 593.)

CDXXXIX. — An 1264. — *Renonciation par Hugues Haroth, écuyer, aux prétentions qu'il avait contre l'abbaye, au sujet de la possession de huit mines de terre à Gerberoy, et à la redevance de six chapons que lui payait annuellement l'abbaye à cause de cette terre.*

Ego Hugo Havoth, scutifer, notum facio universis presentes litteras inspecturis quod ego, pro timore et amore Dei, de bonorum virorum consilio, quittavi penitus et remisi abbati et conventui beate Marie de Briostel totam contentionem et querelam quam minus juste movebam contra ipsos, pro quadam terra circiter octo minas sementis capiente, que sita est inter villam Gerboredi et boscum de Caumont, in qua reclamabam feodum, justitiam et dominium, cum nichil possem vel deberem in ea reclamare, preter sex capones annuatim consuales. Quicquid enim predicta terra debet, ultra dictos sex capones, ad feodum et dominium predicte ecclesie de Briostel, jure perpetuo, noscitur pertinere. Preterea ego predictus Hugo Havoth universis presentibus et futuris notum fieri volo quod ego, pro salute anime mee et antecessorum meorum dedi et concessi in puram et perpetuam elemosinam, voluntate et assensu Petri Havoth fratris mei predicte ecclesie beate Marie de Briostel et monachis ibi Deo servientibus predictos sex capones, qui michi pro predicta terra annuatim reddebantur, nichil penitus in eis michi vel heredibus meis retinens aut reservans ; promisi etiam fide mea corporaliter prestita, quod pro dominio predicte terre, quod non ad me, sed ad predictos monachos pertinet, de cetero querelam non movebo, nec faciam moveri, nec in predictis sex caponibus quicquam reclamabo, nec faciam reclamari. Insuper ad omnia que in presenti carta continentur

enenda et servanda cunctos heredes meos in perpetuum obligavi. In cujus rei testimonium presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo sexagesimo quarto. Sabbato quo cantatur officium Sitientes, in festo Sancti Benedicti abbatis. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 122.)

CDXL. — An 1264. — *Vente par Robert de Grémévillers, pour l'usage de l'infirmerie des pauvres, de trois mines et demie de terre sises au terroir de Fontaine, lieudit le Champ Notre-Dame.*

Ego Robertus, armiger de Gremeviler. Notum facio universis tam presentibus quam futuris quod ego vendidi in perpetuum, voluntate et assensu Ysabellis uxoris mee, pro necessitate et utilitate nostra, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, ad usum infirmitorii pauperum, campum unum in territorio de Fontibus situm, circiter tres minas et dimidiam sementis capientem, qui vocatur campus domine Marie, pro sexaginta solidis et decem Parisiensium, jam michi integre persolutis, tenendum ab eis libere penitus et quiete. Ita quod nec ego, nec heredes mei, neque uxor mea Ysabel ratione dotis vel alia quocumque causa dominii, proprietatis vel juris in predicto campo de cetero poterimus reclamare, sed tenebimur eum ubicumque et contra omnes, ad usus et consuetudines patrie, dictis monachis fideliter, fide mea corporaliter interposita, garandire. Hanc autem venditionem ego Drogo, armiger et dominus de Fontibus et de predicto campo, concessi, volui et quittavi predictis monachis quicquid in dicto campo vendito juris vel dominii habebam vel habere poteram, et de non reclamando quicquam in predicto campo in perpetuum per me, vel per alium, fidem meam interposui corporalem. Insuper et quod istud sit magis ratum et firmum huic presenti carte sigillum meum apposui cum sigillo Roberti avunculi mei predicti. Actum anno Domini Mº CCº LXº IIIIº. Mense marcii.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 109.)

CDXLI. — An 1264. — *Vente par Drogon de Fontaine, pour l'usage de l'infirmerie des pauvres, de trois mines et demie de terre sises au terroir de Fontaine, lieudit le Champ Notre-Dame.*

Ego Drogo de Fontibus, armiger et dominus ejusdem ville, notum facio universis tam presentibus quam futurie quod ego vendidi in perpetuum, pro necessitate et utilitate nostra, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, ad usum infirmitorii pauperum, campum unum in territorio de Fontibus situm, circiter tres minas et dimidiam

sementis capientem, qui vocatur Campus domine Marie, pro sexaginta solidis Parisiensium, jam michi integre persolutis, tenendum ab eis libere penitus et quiete; ita quod nec ego, nec heredes mei quicquam dominii proprietatis vel juris poterimus reclamare de cetero in predicto campo, sed tenebimur eum ubique et contra omnes, ad usus et consuetudines patrie, dictis monachis fideliter, fide mea corporaliter interposita, garandire. Hanc venditionem concessi et volui ego Margaretha mater predicti Drogonis, jus et quicquid juris in dicta terra vendita ratione dotis vel alia quacumque causa habebam vel habere poteram vendidi eis in perpetuum penitus et quitavi, et de non reclamando quicquam ibi in perpetuum per me vel per alium fidem interposui corporalem. Quia vero pretium venditionis hujus tam in usum meum quam in usum predicti filii Drogonis expensum fuit et solutum; et in testimonium et robur hujus rei presenti carte ego predicta Margaretha sigillum meum apposui, cum sigillo filii mei Drogonis supradicti. Actum anno Domini M° CC° LX° quarto. Die Sanctorum Innocentium. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 110.)

CDXLII. — An 1265. — *Donation par Agnès de Limermont d'un bois près d'Auteigny.*

Ego Agnes de Limermont, uxor domini Petri de Moxures, militis. Notum facio omnibus presentes litteras inspecturis, quod ego, pro salute anime mee et domini Petri mariti mei et omnium antecessorum meorum, dedi et concessi in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, quandam peciam nemoris dimidium modium sementis capientem vel circiter, siti in territorio de Auteigny inter terram Petri de Murelmont ex una parte et nemus domini Odonis de Ronquerolis ex altera, quod de propria hereditate mea movet, ad faciendum quolibet anno in dicta domo, ubi specialiter elegi sepulturam meam, anniversarium meum; volens et concedens, assensu et voluntate domini Petri mariti mei, quod predicti monachi de predicta pecia nemoris de cetero pacifice gaudeant, nichil michi juris aut proprietatis vel heredibus meis in predicto nemore retinens aut reservans. Et ego Bertaudus de Limermont, armiger, de cujus feodo et dominio predicta pecia nemoris movet, predictam elemosinam volo, concedo et confirmo predictis monachis imperpetuum, sicut dominus feodi, nichil in posterum michi vel heredibus meis juris, proprietatis, sive dominii in prefata elemosina retinens vel reservans. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo meo, cum sigillis domini Petri de Moxuris, militis, et domine Agnetis uxoris sue confirmavi. Actum anno Domini M° CC° LX° quinto. Vigilia apostolorum Philippi et Jachobi. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 279.)

CDXLIII. — An 1266. — *Confirmation par Gautier de Songeons de la donation par Agnès de Grémévillers, veuve de Pierre de Monsures, d'un demi-muid de bois à Auteigny.*

Ego Galterus de Sonjons, armiger. Notum facio universis presentes litteras inspecturis quod ego volo et concedo ut viri religiosi abbas et conventus beate Marie de Briostel, habeant et possideant in perpetuum libere et quiete circiter dimidium modium bosci cum fundo terre, siti in territorio de Auteigny, inter terram Petri de Murelmont, et nemus domini Odonis de Ronkerol, quod habent ex dono domine Agnetis de Gremervillers, quondam uxoris domini Petri de Moxures, militis, que apud ipsos accepit sepulturam. Sciendum autem quod ego nichil dominii vel juris in predicto bosco cum fundo terre michi vel heredibus meis in perpetuum retinui, set totum feodum et jus quod ibi habebam et habere poteram, pro salute anime mee, quittavi eis penitus et remisi. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° sexagesimo sexto. Mense aprili. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 10.)

CDXLIV. — An 1275. — *Confirmation par Godefroy du Ply de la donation par Agnès de Grémévillers d'un demi-muid de bois à Auteigny.*

Ego Gaufridus du Pleis, armiger. Notum facio omnibus presentibus et futuris quod ego, ob remedium et salutem anime mee et omnium antecessorum meorum, concessi et confirmavi viris religiosis, abbati et conventui beate Marie de Briostel, dimidium modium bosci vel circiter cum fundo terre, siti in territorio de Auteigni, inter terram Petri de Murelmont, et nemus Oudardi de Saint Deniscourt, armigeri, quod habent ex dono et elemosina domine Agnetis de Gremeviller, quondam uxoris domini Petri de Monxures, militis, que apud ipsos accepit sepulturam. Sciendum autem quod ego dictus Gaufridus in dicto bosco cum fundo terre de proprio feodo et dominio meo movente, nichil dominii, juris vel proprietatis michi vel heredibus meis imperpetuum retinui, sed totum dominium, jus et proprietatem quod et quam in dicto bosco cum fundo terre habebam vel habere poteram, pro salute anime mee, quittavi eis imperpetuum et remisi, et ad omnia premissa tenenda et firmiter observanda me et heredes meos imperpetuum obligavi. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° LXX° quinto. Mense julio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 10.)

CDXLV. — An 1265. — *Confirmation par Ansold de Ronquerolles de toutes les donations de terres, vignes et redevances que ses ancêtres avaient faites à l'abbaye, dans l'étendue de sa seigneurie.*

Ego Ansoldus, miles et dominus de Ronquerolles, notum facio universis presentes litteras inspecturis, quod ego, ob remedium et salutem anime mee et omnium antecessorum meorum, concessi et confirmavi viris religiosis abbati et conventui de Briostel, cisterciensis ordinis, quicquid habent et possident in feodo et dominio meo, ex dono patris et matris mee, et omnium aliorum antecessorum meorum, scilicet vineas, terras, redditus et omnia alia quecumque ipsi habent et possident in predicto feodo meo et specialiter duos modios bladi, quos dicti religiosi habent et possident super molendinum meum contiguum manerio meo, ex dono et elemosina bone memorie domini Johannis de Ronquerolles, quondam patris mei, volens et concedens quod predicti religiosi omnia premissa libere, quiete et sine contradictione seu exactione aliqua de cetero imperpetuum teneant et possideant, nichil juris, dominii, vel proprietatis michi vel heredibus meis retinens in premissis. In cujus rei robur et testimonium presentes litteras prefatis religiosis sigillo meo tradidi sigillatas. Actum anno Domini M° CC° LX° quinto. Sabbato post festum beati Mathei apostoli.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 477.)

CDXLVI. — An 1265. — *Vente par Paul, fils de Bense de Roy, de deux mines et demie de terre sises au terroir de Roy, lieudit le Val-Hunain.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod in presentia nostra constituti Paulus, filius quondam Bensse de Roy, et Maria ejus uxor recognoverunt se vendidisse imperpetuum, pari assensu et pro communi eorum utilitate ac necessitate, viris religiosis abbati et conventui de Briostel, cysterciensis ordinis, quamdam peciam terre duas minas et dimidiam vel circiter continentem, sitam in valle Hunan, inter terras dictorum religiosorum, cum fructibus in eadem terra existentibus, pro sexaginta solidis Parisiensium, de quibus recognoverunt dicti Paulus et Maria ejus uxor sibi a dictis religiosis plene et integre fuisse satisfactum, exceptioni non numerate et non solute quo ad hoc renuntiantes, et promiserunt coram nobis dicti Paulus et Maria ejus uxor, sponte et expresse fide prestita corporaliter quod

ipsi de cetero ratione cujuscumque juris, et specialiter dicta Maria jure dotalicii, cui quo ad hoc expresse coram nobis renuntiavit in dicta terra vendita cum fructibus, per se, vel per alium nichil reclamabunt, vel facient reclamari, et quod super eadem pecia terre cum fructibus vendita dictis religiosis contra omnes legittimam portabunt garandiam. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Datum anno Domini M° CC° sexagesimo quinto. Die mercurii post Conversionem Sancti Pauli.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 590.)

CDXLVII. — An 1265. — *Vente par Robert Le Tallieres, de Fontaine, pour l'usage de l'infirmerie des pauvres, de six mines de terre sises au terroir de Fontaine, lieudit le Champ des Encontres.*

Ego Robertus li Tallierres de Fontanis, notum facio omnibus presentes litteras inspecturis quod ego assensu et spontanea voluntate Aelidis uxoris mee, vendidi in perpetuum, pro necessitate et utilitate mea, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, ad usum infirmitorii pauperum, unum campum terre situm in territorio de Fontanis, juxta terram Johannis Amoubert ex una parte et terram Eve de Marselliis ex altera, circiter sex minas sementis capientem, qui campus vocatur campus des Encontres, pro quatuor libris Parisiensium, jam michi ab ipsis integre persolutis, tenendum ab eis libere penitus et quiete. Ita quod nec ego nec heredes mei, quicquid dominii vel proprietatis vel cujuscumque juris poterimus in dicto campo de cetero reclamare, set tenebimur eum ubique et contra omnes, ad usus et consuetudines patrie, dictis monachis fideliter, fide mea corporali interposita, garandire. Hanc autem venditionem concessi et volui ego Aelidis uxor predicti Roberti, jus et quicquid juris in dicta terra vendita ratione dotis vel alia quacumque causa habebam, vel processu temporis habere poteram, vendidi eis in perpetuum penitus et quitavi, et de non reclamando quicquid per me vel per alium fidem meam interposui corporalem, quia pretium venditionis hujus tam in usum meum quam in usum predicti Roberti mariti mei expensum fuit et solutum. Ita tamen quod dicti monachi donum et campartum quod dicta terra debet Drogoni de Fontanis, armigero, dicte terre capitali domino, reddere tenebuntur. Ego autem dictus Drogo armiger et dominus de Fontanis, ad cujus feodum et dominium predicta terra pertinet et respicit, venditionem istam volui et benigne concessi et quicquid juris vel dominii in predicto campo michi vel heredibus meis competebat vel processu temporis competere poterat, dictis monachis donavi in perpetuum penitus

et quittavi. Et de non reclamando quicquam in predicto campo in perpetuum, per me vel per alium fidem meam interposui corporalem, preter tantummodo dictum donum et campartum. In cujus rei testimonium ego dictus Drogo presentem cartam dictis monachis mei sigilli munimine tradidi roboratam. Actum anno Domini M° CC° sexagesimo quinto. II° idus januarii. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 111.)

CDLXVIII. — An 1266. — *Confirmation par Guillaume d'Omécourt de diverses possessions de l'abbaye, situées dans l'étendue de son fief de Roy.*

Ego Guillelmus de Othmericuria, miles. Notum facio universis presentibus et futuris quod ego volo et concedo ut viri religiosi abbas et conventus beate Marie de Briostel habeant et possideant in perpetuum, libere et quiete, diversas portiones terre quas acquisierunt diversis temporibus in feodo et dominio meo, in territorio de Royo, videlicet terram quam Berta prima uxor Ogeri clerici dedit eis in elemosinam perpetuam, et etiam circiter unam minatam terre, quam Ricardus faber dedit eis pro excambiatione alterius terre. Item circiter duas minatas terre, quas vendidit eis Radulfus telarius, sitas ad Coldroyum, inter terras eorum. Item circiter dimidium modium terre site super domum Radulfi Gaipin, ex utraque parte vie sicut itur Belvaco, quam vendidit eis Radulfus cordarius. Nichil proprietatis vel dominii seu alterius cujuscumque juris in predictis terris, michi vel heredibus meis retinens in perpetuum aut reservans. Hoc autem totum feci voluntate et assensu domine Johanne uxoris mee et Balduini filii mei primogeniti et aliorum liberorum meorum. Sciendum autem quod predicta Johanna uxor mea absque ulla coactione, spontanee penitus renunciavit omni juri dotalicii quod sibi in posterum in predictis terris posset contingere; recepta sufficienti excambiatione in modiatione, quam predicti monachi michi debent in molendino suo de Royo, quod excambium ei placuit et liberaliter acceptavit. Si vero processu temporis in predictis terris, relicto excambio suo, dotem reclamaverit, dicti monachi tantumdem de modiatione, quam michi debent in molendino suo de Royo, sibi retinent, quantum sufficeret ad valorem dotis, secundum justam estimationem. Et notandum quod ego dictus Guillelmus, miles, teneor predictas terras dictis monachis per fidem meam corporaliter prestitam, ad usus et consuetudines patrie, garandire; et ad hoc sub forma simili heredes meos in perpetuum obligavi. Pro hac autem concessione, accepi de caritate ecclesie decem libras et decem solidos Parisiensium, in pecunia probata et numerata. Quod ut ratum et stabile in perpetuum permaneat, presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° LX° sexto. Mense marcio. (*Ib.*, n° 516.)

CDXLIX. — An 1266. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la vente par Jean, fils de Riquier, maire de Montreuil, Roger de Frocourt et Pierre Gascogne, d'un bois sis à Montreuil.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod coram nobis constituti Johannes filius Riqueri maioris de Monsterolio, Johanna ejus uxor, Rogerus de Frocourt et Avicia ejus uxor, Petrus Gascogne et Aelidis ejus uxor recognoverunt se pari assensu in perpetuum vendidisse abbati et conventui de Briostel, cisterciensis ordinis, quandam peciam nemoris, quod habebant, ut dicebant, versus Monsterolium, quod nemus vocatur nemus de Larderia, movens de hereditate dictorum Johannis, Avicie et Aelidis sororum ejusdem Johannis, sicut se habet dictum nemus ante et retro, ad censum qui debetur de illo nemore domino de Monsterolio, pro quindecim libris Parisiensium solutis eisdem venditoribus in pecunia numerata, ut ipsi coram nobis recognoverunt. Dicta autem Johanna dotem, quam in dicto nemore habebat vel habere poterat, sponte et expresse in perpetuum quittavit et in manu nostra resignavit. Et tam ipsa quam predicti Johannes, Rogerus, Avicia, Petrus et Aelidis promiserunt fide data coram nobis quod in predicto nemore nichil de cetero reclamabunt vel facient reclamari, ratione cujuscumque juris et maxime dicta Johanna ratione dotis seu donationis propter nuptias; et quod dictum nemus venditum dictis religiosis contra omnes ad censum qui de eo debetur legitime garandizabunt. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Datum anno Domini M° CC° LX° sexto, in crastino Ascensionis Domini.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 404.)

CDL. — An 1267. — *Confirmation par l'officialité de Beauvais de l'abandon par Pierre dit Gascogne, Gilbert, Grégoire et Adie, ses frères et sœur, d'une pièce de bois dite le Bois de Lardière, sise à Montreuil, donnée par leur mère.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis sedis vacantis salutem in Domino. Noverint universi quod constituti coram nobis Petrus dictus Gascogne, Gilebertus et Gregorius fratres dicti Petri et Adia eorum soror recognoverunt se quittasse et etiam coram nobis in perpetuum quittaverunt sponte et expresse abbati et conventui de Briostel quamdam peciam nemoris quod dicitur de Larderia, siti in territorio de Monsterolio, infra nemus dictorum monacorum, cum omni jure et actione que sibi competebant vel compe-

tere poterant in dicto nemore; quod quidem nemus Erenburgis quondam mater eorum dederat et legaverat in ultima voluntate sua dictis abbati et conventui, ut dicti fratres et eorum soror asserebant; fidem prestantes coram nobis corporalem de non contraveniendo et de non reclamando in futurum. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Datum anno Domini Mº CCº LXº septimo. Mense julio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 409.)

CDLI. — An 1267. — *Donation par Robert de La Planche, de Ronquerolles, d'une terre sise à Ronquerolles.*

Ego Robertus de Planca de Ronkeroles. Notum facio omnibus presentibus et futuris quod ego, voluntate et assensu Erme uxoris mee, dedi et concessi tribus annis jam evolutis, in puram et perpetuam et etiam irrevocabilem elemosinam, pro salute anime mee et omnium antecessorum meorum, viris religiosis abbati et conventui ecclesie beate Marie de Briostel, cysterciensis ordinis, Belvacensis dyocesis, unum campum terre mee, situm in territorio de Ronkeroles, juxta terram Johannis Le Merchier ex una parte, et terram Johannis Keuron ex altera, tres minas sementis vel circiter capientem, ita quod dicti religiosi predictum campum terre, ab hodierna die usque in perpetuum, libere et quiete possidebunt et poterunt dictum campum dare, vendere et in omnibus de illo voluntatem suam facere, absque ulla mei vel heredum meorum reclamatione. Ego vero dicta Erma uxor dicti Roberti hanc elemosinam a dicto Roberto marito devote et caritative factam, benigne et absque ulla coactione volui et quicquid juris in dicto campo terre ratione dotis vel alia quacumque causa habebam, vel processu temporis habere poteram, dictis religiosis, pro salute anime mee, in perpetuam donavi penitus et quittavi et de non reclamando aliquid ibi in perpetuum per me vel per alium fidem meam interposui corporalem. Ego quoque Odo, miles et dominus de Boullencourt, ad cujus feodum et dominium predictus campus terre pertinet et respicit, donationem istam caritative factam benigne volui et concedo predictum campum terre predictis religiosis in manu mortua possidendum; ita quod dicti religiosi tenebuntur reddere michi, vel heredibus meis, singulis annis, duas minas avene et duos capones et duos denarios ad Natale; promittens bona fide quod ego dictis religiosis predictum campum terre, tanquam dominus, contra omnes garandizabo, me et heredes meos ad hec omnia firmiter in perpetuum observanda specialiter obligando et ad petitionem dictorum Roberti de Planca et Erme uxoris ejusdem presenti carte sigillum meum decrevi apponendum. Preterea ego dictus Odo,

miles et dominus de Boullencourt, volo et concedo dictis religiosis, pro salute anime mee et omnium antecessorum meorum, liberam potestatem se augendi et acquirendi in meo feodo et dominio usque ad quinque arpennos terre, vel vinearum, cum predicto campo terre in presenti pagina superius nominato. In cujus rei testimonium presentes litteras prefatis religiosis sigillo meo tradidi confirmatas. Actum anno Domini M° CC° sexagesimo septimo. Mense decembris, feria sexta ante Nativitatem Domini nostri Jhesu Christi.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 479.)

CDLII. — An 1270. — *Vente à l'abbaye par Robert d'Iquelonde de onze mines de terre sises au terroir de Monperthuis.*

Ego Robertus Dyguelont, armiger. Notum facio universis presentium noticiam habituris quod ego, de spontaneo assensu et voluntate Gylonis primogeniti filii mei, omniumque liberorum meorum, pro necessitate et evidenti utilitate mea, vendidi et perpetue venditionis nomine concessi abbati et conventui beate Marie de Briostel quamdam peciam terre undecim minas sementis vel circiter capientem, quam habebam sitam inter boscum de Malpertuis et crucem et inter terram Galteri de Songyons et terram Drogonis de Lonclieu, armigerorum, pro viginti libris Parisiensium, michi ab eisdem abbate et conventu integre in legali pecunia persolutis. Pro hac pecia terre dictis religiosis vendita, ego dictus Robertus Dyquelont, armiger, feci equipollentem certamque recompensationem et sufficiens excambium filiabus meis, quod predictum excambium, pro quittatione venditionis premisse, utile satis valdeque fructuosum judicantes, gratanter et in nullo coacte receperunt. Sciendum preterea quod ego predictus Robertus, armiger, in vendita terre pecia nichil juris, proprietatis et dominii michi et heredibus meis retinui; sed, sine contradictione mei et heredum meorum aut reclamatione aliqua, tenebunt eam imperpetuum et possidebunt pacifice dicti religiosi et tanquam de propria, suam de cetero de ea poterunt facere voluntatem. Insuper ad legittimam et fidelem garandiam jamdicte terre sepedictis religiosis vendite, ad usus et consuetudines patrie, me et heredes meos ultroneus obligavi. Et in perpetuam quittationem liberam penitus et quietam, atque in testimonium hujus venditionis inviolabiliter de me et de meis heredibus observande, tradidi supradictis religiosis presentes litteras, quas sigllo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° septuagesimo. Mense martii.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 563.)

CDLIII. — An 1270. — *Confirmation par Gilon d'Iquelonde de la vente par Robert d'Iquelonde, son père, de onze mines de terre à Monperthuis.*

Noverint universi presentes et futuri quod Ego Gylo d'Yquelont, armiger, venditionem a patre meo Roberto d'Yquelont, armigero, pro necessitate sua factam viris religiosis abbati et conventui beate Marie de Briostel, de quadam pecia terre capiente undecim minas sementis vel circiter, quam habebat, sitam inter boscum de Malpertuis et crucem et inter terram Galteri de Sonsgions et terram Drogonis de Lonclieu, armigero, habita prius manibus certa pecunia, tunc temporis approbavi, volui, permisi et concessi. Promisi siquidem, ad hoc heredes meos obligans, quod contra dictam venditionem imperpetuum non veniam, nec super prefata terre pecia jamdictos religiosos molestabo, nec per alium faciam molestari nec permittam, sed de me et meis heredibus contra omnes habebunt super premissa venditione, secundum consuetudines et usus patrie, legitimam, securam et fidelem garandiam. Insuper in testimonium venditionis hujus et quittationem liberam penitus et quietam, cum litteris, quas a dicto patre meo penes se habent dicti religiosi, ego jamdictus Gylo d'Yquelont, armiger, sepedicti Roberti heres et primogenitus filius, tradidi eis presentem cartam sigillo meo confirmatam. Actum anno Domini Mº ccº septuagesimo. Mense marcio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 307.)

CDLIV. — An 1270. — *Confirmation par l'official de Beauvais de la cession par Odeline et Isabelle d'Iquelonde d'une pièce de terre sise entre le bois de Monperthuis et la croix et la terre de Gautier de Songeons, vendue par Robert d'Iquelonde, leur père.*

Universis presentes litteras inspecturis..... Officialis Belvacensis salutem in Domino. Noverint universi quod in nostra presentia constitute. Odelina et Ysabellis filie Roberti de Yquelonde recognoverunt se quittasse et coram nobis in perpetuum quittaverunt specialiter et expresse, spontanea voluntate sua, absque ulla coactione, ut asserebant, religiosis viris abbati et conventui de Briostel, cystertiensis ordinis, quandam peciam terre sementis, site, ut dicitur, inter nemus de Malpertuis et crucem et terram Walteri de Sonjons, et terram Drogonis de Lonclieu, undecim minas terre sementis, ut dicitur, vel circiter continentem, et omne jus ac omnem actionem quod et quam habebant, vel habere poterant in eadem terra, tam jure hereditario, successionis, conquestus, quam alio quocumque

jure. Quam quidem terram dictis religiosis a dictis sororibus quittatam dictus Robertus, ut dicebant dicte sorores, vendidit religiosis ante dictis. Cujusmodi terre venditionem predicte Odelina et Ysabellis sorores voluerunt et assensum suum eidem venditioni prebuerunt coram nobis, promittentes coram nobis dicte sorores, fide ab ipsis prestita corporali, quod in dicta terra ab ipsis quittata et a dicto Roberto, patre suo, ut dicebant, vendita religiosis predictis nichil juris de cetero reclamabunt seu facient reclamari; et quod contra premissa vel aliquid premissorum quocumque jure per se, vel per alium non venient in futurum. Recognoscentes et confitentes coram nobis prefate sorores excambium sufficiens, certamque recompensationem eisdem sororibus factam fuisse a dicto Roberto patre suo ad aliam terram ipsius Roberti, pro parte quam habere exoptabant in terra supradicta. Quod predictum excambium pro quittatione dicte venditionis utile satis, valdeque fructuosum judicantes gratanter et in nullo coacte, ut dicebant, receperunt. In cujus rei testimonium et munimen ad instantiam et petitionem dictarum sororum presentibus litteris sigillum curie Belvacensis duximus apponendum. Datum anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo. Die lune post dominicam qua cantatur : Isti sunt dies.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 306.)

CDLV. — An 1270. — *Confirmation par Jean des Marais et Gautier de Songeons de la vente par Robert d'Iquelonde de onze mines de terre à Monperthuis.*

Nos videlicet Johannes de Mariscis et Walterus de Sonjons, armigeri, ad omnium noticiam volumus devenire quod venditionem quam Robertus d'Yquelont, armiger, fecit imperpetuum abbati et conventui beate Marie de Briostel, assensu Gylonis primogeniti filii sui, sicut in litteris quas de ipsis Roberto scilicet et Gylone dicti religiosi penes se conservant, plenius continetur, videlicet de quadam terre pecia undecim minas vel circiter sementis continente, sita inter boscum de Malpertuis et crucem et inter terram meam videlicet jamdicti Walteri de Sonsjons armigeri et terram Drogonis de Lonclieu armigeri, tanquam domini capitales, de quorum feodo predicta terre pecia directe movet, volumus et concedimus omnimodo confirmantes. Attamen in dicta terre pecia jamdictis religiosis pro tota summa pecunie vendita, nichil proprietatis, juris cujuscumque, sive dominii retinentes. Quantum ad unumquemque nostrum pertinet, assensu pari et concordi voluntate consentimus jam facte venditioni, ut de ipsa sine reclamatione nostri, vel heredum nostrorum gaudeant et eam de cetero libere et quiete possideant religiosi sepedicti, favora-

biliter annuentes. In signum et certitudinem hujus venditionis et quittationis, quantum ad nos et heredes nostros, volumus presentes litteras sigillorum nostrorum munimine confirmari. Actum anno Domini M° CC° septuagesimo. Mense martio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 307.)

CDLVI. — An 1271. — *Confirmation par Simon, dit Govion, de Saint-Arnoult de la vente par Alesa, couturière à Saint-Arnoult, de deux mines de terre sises au terroir de Saint-Arnoult.*

Ego Symon dictus Govion de Sancto Arnulpho, armiger. Notum facio universis presentes litteras inspecturis quod Alesa couturaria de Sancto Arnulpho, relicta Huberti torticularii, pro inevittabili sua necessitate, communi assensu et voluntate omnium liberorum suorum, receptis pre manibus quadraginta quinque solidis Parisiensium, sicut coram me recognovit, pro eadem pecunie summa vendidit in perpetuum abbati et conventui beate Marie de Briostel, cisterciensis ordinis, unam petitiam terre arabilis, duas minas sementis vel circiter continentem, de feodo et dominio meo immediate moventem, sitam in territorio Sancti Arnulphi, juxta culturam dictorum monachorum ex una parte et juxta terras Willermi filii Everardi et Johannis Picardi. Huic venditioni consentientibus et omnino volentibus, sicut jam dictum est, liberis suis Johanne, Geremaro, et filia sua Beatrice. Siquidem ego jam dictus Symon, armiger, vendite terre dominus capitalis venditionem istam volui et approbavi, penitusque confirmavi; nichil michi et heredibus meis camparti, doni, vel alterius cujuscumque juris in sepedicta petia terre vendita reservans imperpetuum vel retinens, sed eam contra omnes ad usus et consuetudines patrie sepedictis monachis fideliter promisi et teneor garandire. Insuper ad hanc garandiam firmiter tenendam et inviolabiliter observandam omnes heredes meos obligavi. In cujus rei testimonium presentem super hoc confectam litteram sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini M° CC° septuagesimo primo. Mense februarii. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 534.)

CDLVII. — An 1272. — *Confirmation par Gilles, dit Coispel, de Songeons, de la donation par Barthélemy Coispel, son père, d'une rente annuelle de 30 deniers parisis.*

Ego Gilo dictus Coispel de Sonions, armiger. Notum facio omnibus presentibus et futuris quod ego ex dono et elemosina, quam Bartholomeus dictus Coispel, armiger, quondam pater meus, pro

salute anime sue et antecessorum suorum, fecit et legavit viris religiosis abbati et conventui beate Marie de Briostel, debeo et teneor eisdem annuatim et imperpetuum reddere triginta denarios Parisiensium percipiendos et habendos libere et expedite dictis religiosis a me et heredibus meis, super grangiam meam sitam in villa de Sonions, ad festum Sancti Remigii. Ut autem hec elemosina anime patris mei defuncti utilis permaneat et jugiter perseveret, et tam a me quam ab heredibus meis inviolabiliter observetur, ad reddendum predictos triginta denarios Parisiensium ad terminum superius nominatum me et heredes meos imperpetuum penitus obligavi. In cujus rei testimonium presentem cartam jamdictis religiosis munimine sigilli mei tradidi confirmatam. Actum anno Domini M° CC° septuagesimo secundo. Mense aprilis. (Arch. de l'Oise : *Ib.*, n° 564.)

CDLVIII. — An 1272. — *Affectation par Simon, dit Govion, de Saint-Arnoult, d'une pièce de terre sise au terroir dudit lieu, au service d'une rente de deux mines de blé, donnée à l'abbaye par Thomas de Saint-Arnoult, son père.*

Ego Simon Gouvyon de Sancto Arnulpho, armiger. Notum facio omnibus presentibus et futuris quod cum dominus Thomas de Sancto Arnulpho, miles, quondam pater meus, in ultima voluntate sua, dederit pro salute anime sue abbati et conventui de Briostel duas minas bladi, ad mensuram Gerborredi, in grangia sua de Sancto Arnulpho, percipiendas a dictis monachis, annis singulis ad festum Remigii sancti; ego dictus Symon Gouvyon, tanquam heres et primogenitus filius ejusdem dicti Thome militis, quondam patris mei, volens dictam elemosinam in posterum dictis monachis esse firmam et fructuosam, et quod dicti monachi de dicta elemosina fidelius, et securius gaudeant imperpetuum, assignavit dictos abbatem et conventum ad quandam petiam terre arabilis de meo feodo directe moventem, sitam in territorio Sancti Arnulphi, juxta terram, que vocatur terra Nicholaye, ex una parte et juxta terram Willermi, filii Euvrardi, ex altera, duas minas sementis vel circiter continentem, pro dictis duabus minis bladi, quondam a patre meo dictis monachis collatis in elemosinam et concessis; nichil omnino juris, proprietatis, sive dominii, michi vel heredibus meis in dicta petia terre retinens penitus aut reservans, sed eam promitto bona fide contra omnes ad usus et consuetudines patrie garandire, et, ad omnia premissa conservanda firmiter et tenenda, omnes heredes meos imperpetuum obligavi. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo secundo. Mense aprilis. (*Ib.*, n° 535.)

CDLIX. — An 1272. — *Vente par Garnier d'Iquelonde d'une mine et demie de terre à Monperthuis.*

Noverint universi presentes et futuri quod ego Warnerus Dykelent, wavasor, temporalium inopia impeditus, pro utilitate et inevitabili necessitate mea, vendidi et perpetue venditionis nomine concessi religiosis abbati et conventui beate Marie de Briostel, quandam peciam terre arabilis, minam et dimidiam sementis vel circiter capientem, sitam in territorio de Malpertuis, inter terras eorumdem religiosorum et terram Rogeri Pennier, et Asset sororis ipsius Rogeri, pro certa pecunie summa, michi plenarie persoluta. Quam terre peciam absque camparto et omni laicali consuetudine libere penitus et quiete dicti religiosi de cetero possidentes, tanquam de sua propria, suam omnino absque contradictione poterunt facere voluntatem. Insuper nichil michi aut heredibus meis ratione proprietatis, dominii, seu alicujus juris in eadem reservans et retinens; ne aliquorum malignitate super hac venditione dicta ecclesia perturbetur, ad perpetuam garandiam, me et heredes meos non in aliquo coactus, spontaneus obligavi. In cujus rei testimonium presentem cartam sigillo meo confirmavi. Actum anno Domini Mº ccº septuagesimo secundo. Mense martio. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, nº 308.)

CDLX. — An 1273. — *Donation par Jean de Reculez d'une rente de deux mines d'avoine, deux chapons, deux pains et 4 deniers que les religieux de Lannoy lui devaient pour un courtil sis à Roy.*

Ego Johannes de Recule, miles, notum facio universis Christi fidelibus tam presentibus quam futuris presentes litteras inspecturis, quod ego, pro salute et remedio anime mee et omnium antecessorum meorum, de voluntate et assensu Johannis filii mei primogeniti et heredum meorum, dedi in perpetuam, puram atque irrevocabilem elemosinam, ecclesie beate Marie de Briostel, et monachis in eadem ecclesia Domino Deo servientibus, duas minas avene, duos capones, duos panes qui vocantur eulies et quatuor denarios de sex denariis, in quibus omnibus abbas et conventus predicte ecclesie tenebantur michi singulis annis super curticulum, qui fuit quondam Petri filii Gaufridi episcopi, situm in territorio de Roy, inter terram Johannis majoris et terram Mathei de Atrio, retentis michi et heredibus meis duobus denariis de predictis sex denariis tantummodo, quos quidem duos denarios dicti abbas et conventus michi et heredibus meis reddent singulis annis super dictum curticulum infra villam de Roy, ad

festum Sancti Remigii. Ita videlicet quod si contingat ad dictum terminum aliquo tempore dictos abbatem et conventum, per oblivionem vel alio modo aliquo, deficere in solutione dictorum duorum denariorum annui redditus, ego, heredes mei emendam ab ipsis propter defectum solutionis predicte exigere non poterimus nec levare, heredes meos ad hoc obligans in futurum, promittens bona fide quod contra premissa non veniam in futurum. In cujus rei testimonium et munimen presentes litteras tradidi dictis abbati et conventui sigilli mei munimine roboratas. Actum anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo tertio. Mense mayo.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* nº 517.)

CDLXI. — An 1273. — *Donation par Drogon d'Hannaches du champart sur neuf mines de terre sises entre Epluques et Boisaubert.*

Ego Drogo de Hanaches, armiger, notum facio universis presentibus et futuris quod ego dedi et concessi in perpetuum viris religiosis abbati et conventui beate Marie de Briostel, omnem campipartem et omne donum quam et quod habebam in quadam pecia terre novem minas sementis vel circiter continente, sita inter villam de Espelukes et Boscum Osberti, juxta terram abbatisse Sancti Pauli ex una parte, et terram Martine de Bosco Osberti ex altera, pro duabus minis et dimidia bladi, et duabus minis et dimidia avene, ad mensuram Gerborredensem, solvendis michi et heredibus meis a dictis abbate et conventu, singulis annis, in grangia sua Ursimontis, die sabbati post festum Sancti Martini hyemalis. Si autem dicti abbas et conventus, in solutione dictarum quinque minarum tam bladi quam avene, ad diem prefixam, michi et heredibus solvendarum, defecerint, ego dictus Drogo et heredes mei dictam peciam terre poterimus saisire et in manu nostra tenere, donec de dictis quinque minis tam bladi quam avene nobis fuerit plenarie satisfactum. Pro qua modiatione quinque minarum tam bladi quam avene supradictarum, ego dictus Drogo, omnem campipartem et omne donum de dicta petia terre superius memorata teneor dictis abbati et conventui de me et heredibus meis fideliter imperpetuum garandire. In cujus rei testimonium presentem cartam sigilli mei munimine dictis abbati et conventui tradidi roboratam. Actum anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo tertio. Mense julio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy,* nº 93.)

CDLXII. — An 1271. — *Donation par Ruescie, veuve de Louis Milon, boucher, à l'abbaye, de quatre chambres sises à Beauvais, paroisse de la Madeleine.*

Omnibus presentes litteras inspecturis officialis Belvacensis, salutem in Domino. Noverint universi quod constituta coram nobis Ruescia, relicta Ludovici Milon, carnificis, considerans et attendens devotionem et benevolentiam quas ipsa habet ecclesie beate Marie de Briostel, et beneficia ab eadem ecclesia sibi impensa et adhuc Deo dante impendenda, dedit et contulit eidem ecclesie in puram, perpetuam et irrevocabilem elemosinam, donatione inter vivos et titulo donationis hujusmodi, quatuor cameras quas habebat, ut dicebat, in parrochia beate Marie Magdalene, sitas ante portam domus dicte ecclesie in civitate Belvaci, inter cameram Johannis Anglici portatoris, et curticulum qui fuit Wameri de Luchi, clerici, promittens fide data coram nobis dicta Ruescia, sponte et expresse quod contra donationem et collationem predictas per se vel per alium ratione cujuscumque juris non veniret in futurum. Has autem donationem et collationem voluerunt et concesserunt coram nobis Maria, Felicia, Odelina et Isabella, filie dicte Ruescie, de auctoritate et assensu Johannis Capet mariti dicte Marie, Jacobi Mariti dicte Odeline et Petri Totet mariti dicte Isabelle coram nobis cum eis presentium et quicquid juris et actionis habebant vel habere poterunt in quatuor cameris predictis, predicte ecclesie, in perpetuum quittaverunt, expresse et sponte fide ab ipsis sororibus et earum maritis in manu nostra prestita corporali de non contraveniendo et de non reclamando in futurum. In cujus rei testimonium presentes litteras sigillo curie Belvacensis fecimus communiri. Datum anno Domini M° CC° LXX° primo. Mense martio.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 32.)

CDLXIII. — An 1274. — *Confirmation par Renaud de Nanteuil, évêque de Beauvais, des biens de l'abbaye situés dans l'étendue de son diocèse.*

Reginaldus, Dei gratia Belvacensis episcopus, universis presentes littteras inspecturis eternam in Domino salutem. Quia tenemur ex injuncto nobis officio elemosinas fidelium garantire, ad noticiam tam presentium quam futurorum volumus pervenire, quod ecclesie beate Marie de Briostel, et monachis ibi Deo servientibus penitus et expresse, absque aliquo impedimento, concedimus et confirmamus

imperpetuum quicquid habent et possident, scilicet quicquid acquisierunt in toto vicedominatu Gerboredi, et in civitate Belvacensi et in quibuscumque locis in nostro posse constitutis, tempore nostro et temporibus antecessorum nostrorum episcoporum Belvacensium ex dono, vel elemosina sive etiam venditione, nec non omnes cartas et libertates a predecessoribus nostris episcopis et hominibus nostris concessas predictis religiosis, tanquam ad petitionem et instantiam nostram factas et indultas predicte ecclesie de Briostel et monachis ibi Deo servientibus, absque aliqua de cetero reclamatione seu contradictione, imperpetuum approbamus et confirmamus. In hujus rei testimonium et protectionem presentem paginam sigillo nostro confirmamus. Datum anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo quarto. Mense augusti.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 33.)

CDLXIV. — An 1277. — *Lettres d'amortissement de divers biens de l'abbaye, données par le roi Philippe Le Hardi.*

Philippus, Dei gratia Francorum rex. Notum fecimus universis tam presentibus quam futuris, quod cum abbas et conventus monasterii, beate Marie de Alneto, cisterciensis ordinis, Belvacensis dyocesis, finaverint cum ballivo nostro Silvanectensi finationem hujusmodi recipiente pro nobis super acquisitis per ipsos religiosos in feodis et retrofeodis nostris, post tempus triginta annorum nostra ordinatione prefinitum, perpetuo retinendis sibi et monasterio predicto, que acquisita sunt hec videlicet : tercia pars cujusdam arpenti nemoris siti apud Mosterolium, tam ex dono Richeri de Vivario, quam ex emptione quam habuerunt cum eodem Richero. Item tercia pars unius arpenti nemoris, tam ex dono Durandi de Mosterolio, quam ex venditione eis facta a Durando predicto. Item unum quarterium nemoris, tam ex dono Garini dicti Grimete, quam ex venditione facta ab eodem Garino. Item dimidium arpentum nemoris, tam ex dono Petri dicti Juvenis, quam ex venditione ejusdem. Item unum arpentum et dimidium vel circiter nemoris quod dicitur nemus de Larderia, ex venditione Johannis filio Richeri majoris de Mosterolio, Rogeri de Frocourt et Petri Gascoigne. Item dimidium arpentum nemoris ex dono Odonis Boistel de Mosterolio, videlicet quinta pars et quatuor partes ex venditione ejusdem Odonis. Item unum quarterium nemoris vel circiter quod dicitur nemus de Larderia, ex dono Eremburgis matris Petri Gascoigne. Item duo arpenta vinee sito in territorio de Mosteroliis et de Mellemont. Et tria quarteria vinee sita in territorio quod vocatur le Caillo, ex elemosina Bartholomei le Lingé et Eremburgis ejus uxoris. Item apud Anetum unum quarterium vinee, dimidium

quarterium terre situm supra prata de Hales; et tria quarteria terre sita in territorio dou Gripet de Estoy, de elemosina Garneri Paillart. Item quinque quarteria terre sementis sita in territorio de Aneto, ex dono Galteri Houlier. Item duo modii bladi annui redditus, ex dono defuncti Johannis de Ronqueroliis militis, in molendino dicti defuncti de Ronqueroliis. Item duo modii vini redditus ex dono Nevelonis de Ronquerolis militis, apud Moignevile. Item unus modii *(sic)* vini, ex dono Galteri majoris de Ronquerolis, quod recipiunt per manum Guillelmi Boivin apud Clarummontem. Item tres mine terre sementis, ex dono Roberti de Plancha. Item unum arpentum vinee situm apud Sailleville, ex dono Petri dicti Peloque. Item ultra premissa, decem octo solidi redditus, ex dono Marie uxoris Regnaudi de Roy militis, super omnes proventus et exitus terre sue de Kanetecourt. Item tria quarteria vinee sita in loco qui dicitur Hecart, ex venditione Petri Renardi de Chambliaco. Item unum quarterium vinee, ex venditione Gilardi filii Christiani. Item unum arpentum vinee quod est in connitatu Bellimontis, ex dono Garneri de Calloio. Item nemus Bordelli cum fundo ejusdem nemoris, in comitatu Bellimontis, de elemosina defuncti Morelli de Hodanc militis. Nos predictam finationem ratam et gratam habentes, concedimus quantum in nobis est predictis abbati et conventui que predicta acquisita tenere possint in perpetuum et pacifice possidere sine coactione vendendi vel extra manum suam ponendi, salvo in aliis jure nostro et jure in omnibus alieno. Quod ut ratum et stabile permaneat in futurum presentibus litteris nostrum fecimus apponi sigillum. Actum Parisiis anno Domini millesimo ducentesimo septuagesimo septimo. Mense augusto.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 208.)

CDLXV. — An 1280. — *Accord entre l'abbaye de Saint-Lucien et celle de Lannoy au sujet de diverses dîmes et champarts, au territoire d'Ecorchevache.*

Universis presentes litteras inspecturis fratres Odo monasterii Sancti Luciani Belvacensis, ordinis Sancti Benedicti, et Guillermus monasterii de Briostel, cysterciensis ordinis, ejusdem dyocesis, Dei permissione abbates, eternam in Domino salutem. Quum sacra testante scriptura, qui pacis ineunt consilia, fructu gaudii perfruuntur, idcirco nostre professionis attendentes edificium super basem pacis, que est caritas, veluti supra firmam petram erigi et fundari, scintillam discordie inter nos procurante pacis emulo suscitatam extinguere, priusquam transiret ad incendium, satagentes, pacis inire consilia voluimus et tractavimus. Nobis quoque lucis divine radio lucescente perduximus ad effectum, sub forma que sequitur

infra scripta, venerabili patre de Prato, cysterciensis ordinis, abbate partes suas ad hoc efficaciter interponente et tanquam mediatore rectissimo laborante. Orta siquidem erat contentio inter nos abbatem et conventum monasterii nostri Sancti Luciani ex una parte, et nos abbatem et conventum nostri monasterii de Briostel ex altera, super articulis infra scriptis, videlicet super decima et campiparte septem modiorum terre sementis vel circiter site inter boscum d'Espeleus et Godeschart le Petit, cujus totalis terre decimam et campipartis medietatem, nos abbas et conventus Sancti Luciani predicti dicebamus ad nos pertinere. Econtrario autem nos abbas et conventus de Briostel predicti dicebamus decimam et campipartem ad nos non ad ipsos pertinere. Nostro igitur et conventuum nostrorum consensu unanimi accedente, per predictum abbatem de Prato et dominum Guillermum de Nourcymont prepositum monasterii Sancti Luciani predicti in hunc modum extitit ordinatum : videlicet quod nos abbas et conventus Sancti Luciani predicti totam decimam et campipartem ad nos in terris subnotatis, videlicet in septem modiatis terre predictis et in duobus modiatis sitis juxta Godeschart le Petit ex una parte, et inter septem predictos modiatos terre ex altera, et uno modiato in duobus curticulis adherentibus terris de Gondeschart, et in quatuor minatis terre vel circiter, que vocantur Campus Sancti Johannis, et etiam in novem minatis terre sitis in tribus curticulis juxta antedictas terras, et omnes iste jam dicte terre site sunt in territorio d'Escorchevake. Item in tribus minatis terre et dimidia sitis in finibus territorii Teguleti, juxta terram Radulphi de Ryphayn et etiam in quadam petia terre site in cultura de Godeschart. Preterea in altari de Briostel et in decima ad ipsum pertinente et in tertia parte decime de campis et in tota decima de curticulis cum illa que minuta vocatur decima pertinentes, memoratis abbati et conventui de Briostel damus et concedimus jure perpetuo possidendas. Nos autem sepedicti abbas et conventus de Briostel supradictis abbati et conventui monasterii Sancti Luciani pro predictis decima et campiparte damus et concedimus tresdecim modios et quinque minas medietatem bladi sani, legalis et mediastrii, et medietatem avene, ad mensuram Gerborredi, annuatim inter festum Sancti Martini hyemalis et festum beati Andree apostoli, in grangia nostra d'Escorchevake, a dictis abbate et conventu Sancti Luciani vel eorum nunciis recipiendos et plenarie persolvendos, retenta nobis abbati et conventui Sancti Luciani predicta in eisdem terris alta justicia, quam habemus in eisdem, preter corpora et bona dictorum religiosorum de Briostel. Eo etiam acto inter nos ex utraque parte, et retento nobis dictis abbati et conventui Sancti Luciani quoque nos abbas et conventus Sancti Luciani sepedicti absque ullo forefacto

poterimus capere in terris prenominatis equos dictorum religiosorum de Briostel et homines cultores sive laborantes et alia quecumque bona mobilia et ducere ac etiam detinere, donec pensio sive modiatio predicta nobis integre persolvatur absque emenda. Quod ut predicta omnia rata et inconcussa maneant in futurum, presentes litteras sigillorum nostrorum munimine fecimus roborari. Actum anno Domini millesimo ducentesimo octogesimo. Mense julio, in octavis Sancti Johannis Baptiste.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 116.)

CDLXVI. — An 1280. — *Confirmation par Drogon de Milly de la donation par Thibault de Thieuloy de tous les droits qu'il avait dans la terre qui fut jadis à Gautier de Fontaine, sise à Thieuloy.*

Universis presentes litteras inspecturis Drogo, dominus de Milly, miles, salutem in Domino sempiternam. Noverint universi quod cum Theobaldus de Tilloy, miles jam diu est, dedisset et concessisset in puram et perpetuam elemosinam, pro salute anime sue et omnium antecessorum suorum, ecclesie et conventui beate Marie de Briostel quicquid camparti et alterius cujuscumque juris habebat, seu quocumque modo in posterum habere poterat in terra, que fuit quondam Galteri de Fontibus, militis, que immediate conjuncta est culture de Teguleto, quam fratres Teguleti colunt, ad terciam mensuram pacto sempiterno. Hanc etiam elemosinam fecit dictis ecclesie et conventui, voluntate et assensu M. (Mathildis) uxoris sue et omnium heredum suorum; ita quod nichil camparti, proprietatis, dominii, sive juris in eadem terra sibi et heredibus suis retinuit penitus in perpetuum aut reservavit. Et insuper M. uxor sua quicquid dotis in predicta terra habere poterat, quittavit eisdem spontanee penitus et remisit, facta sibi sufficienti recompensatione dotis in alia terra sua. Que omnia premissa dictus miles et heredes sui tenebantur et tenentur ubique et contra omnes dictis ecclesie et conventui fideliter garandire. Ego Drogo dominus de Milly predictus, a quo premissa in elemosinam concessa tenentur et tenebantur, dictis ecclesie et conventui confirmo, pro centum libris Turonensium, quas de caritate dictorum ecclesie et conventus accepi in pecunia bona et legitima et bene computata, volens omnia premissa, penes dictos ecclesiam et conventum perpetuo remanere, et ad jus et proprietatem monasterii de Briostel predicti, perpetua libertate et stabilitate spectare et ea omnia et singula dictis ecclesie et conventui, ut dictum est, concessa mortificavi et mortifico, volens et concedens quod dicti ecclesia et conventus ea omnia habeant, teneant et possideant,

et de hiis gaudeant plene et integre et perpetue in mortua manu, absque contradictione mei vel heredum meorum. Insuper Maria uxor mea quicquid dotis in predicta terra habere poterat, quittavit dictis ecclesie et conventui spontanee penitus et remisit, facta sibi sufficienti recompensatione dotis in alia terra mea. Et ad faciendum et portandum dictis ecclesie et conventui de omnibus premissis et singulis ubique et in perpetuum perpetuam garandiam contra omnes, secundum consuetudines patrie, me et heredes meos obligo. In cujus rei testimonium presentem cartam dictis ecclesie et conventui sigilli mei munimine tradidi roboratam. Actum anno Domini M° CC° octogesimo. Mense junii, die mercurii post festum beati Barnabe apostoli. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 581.)

CDLXVII. — An 1281. — *Confirmation par Jacques de Saint-Arnoult de toutes les propriétés de l'abbaye situées dans l'étendue de son fief de Saint-Arnoult.*

Ego Jacobus de Sancto Arnulpho, armiger. Notum facio universis presentes litteras inspecturis, quod ego pro, salute anime mee et omnium antecessorum meorum, concessi et confirmavi viris religiosis abbati et conventui beate Marie de Briostel, omnes possessiones quas habent et possident in feodo et dominio meo, in terris, modiationibus et redditibus bladi et avene, ratione empti, doni et elemosine, volens et concedens ut dicti religiosi omnia supradicta libere et quiete, absque ulla contradictione mei vel heredum meorum, imperpetuum teneant et possideant; nichil juris, dominii vel proprietatis michi vel heredibus meis retinens in premissis aut reservans, sed omnia supradicta teneor dictis religiosis, ad usus et consuetudines patrie, contra omnes garandire. Et ad hec omnia supradicta firmiter tenenda et inviolabiliter observanda, me et heredes meos imperpetuum obligavi. In cujus rei testimonium presentes litteras sigilli mei proprii munimine confirmavi. Actum anno Domini M° CC° octogesimo primo. Mense decembris.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 536.)

CDLXVIII. — An 1281. — *Confirmation par Nivelon de Ronquerolles de la donation par ses ancêtres d'une masure à Trois-Etots.*

Jeu Nevelon de Ronqueroles, chevaliers et sires de la vile de Trois Estos, fais asavoir a tous chaus qui ches presentes letres verront ou orront que jai otroié e confermé, pour le salut de mame, e

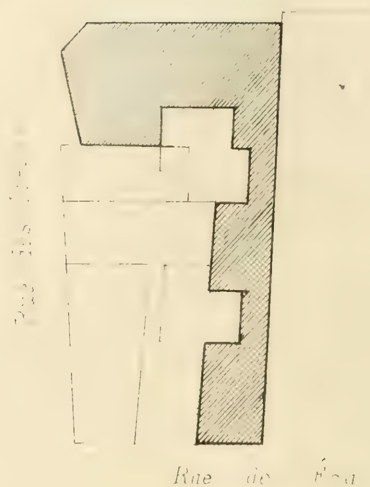
de tous mes enchiseurs, a hommes religieux labé e le couvent de Nostre Dame Sainte Marie de Briostel, une masure le quele il ont en le vile de Trois Estos, du don e de laumosne de mes anchisseurs, si comme les bornes qui i sunt mises, e fikiées le démonstrent. Le quele masure est assise en le partiee devant empres le voiee, qui maine de Sarnoy à Prumeroy, e empres le terre Denise le fil Symon de Lemecourt, e emprés le voiee, qui maine de le vile de Trois Estos à Saint Just. Le quele masure devant dite jeu wuel e otroie que eus le tiengnent franquement e quittement e empé a tous jors sans auque contredit de moi ou de mes oirs. E wuell e otroie que li dit religieus puissent le dite masure par les bornes qui i sunt mises et fikiées clore e edifier de tele closture comme il worront, quant il pourront, e il leur plaira. Nule chose retenant ou regardant du tout en tout a tous jors en le dite masure ou es édifiemens qui isunt fet, ou qui iseront fet, a moi ou a mes oirs, fors seulement le haute justice sil est, a savoir le sanc, le larron, le murdre e le rapt, mes leur sui tenus le devant dite masure agarantir contre tous, aus usages, e aus coutumes du pais. E a cheu tenir bien e loiaument a tous jors, ai jeu obligié moi e mes oirs. En tesmoig de le quele chose jai confirmé ches letres de mon propre seel. Cheu fu fait en l'an de lincarnation Nostre Segneur mil deus chens e quatre vins e un, e mois de décembre.

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Lannoy*, n° 588.)

L.-E. DELADREUE.

LE

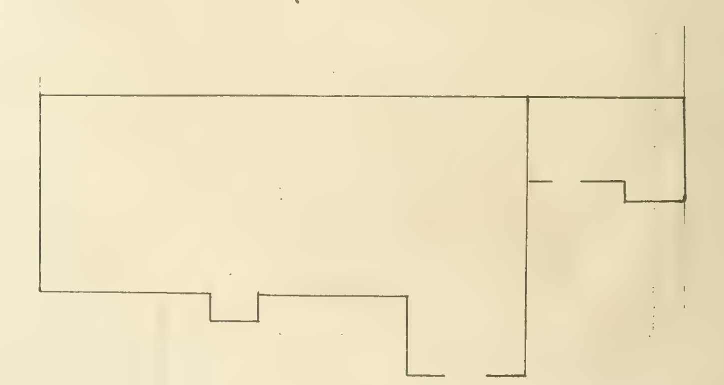
THÉATRE FEUILLET



LE

THÉATRE LAURENT

indiquent la Nouvelle Salle.



par mètre.

RECHERCHES

SUR LES

ANCIENS THÉATRES DE BEAUVAIS.

I

LES ARÈNES.

« A mesure que tout subit l'influence et reçut l'empreinte de la civilisation romaine, la mode des spectacles de l'amphithéâtre se répandit aussi loin que s'étendait la domination du grand empire. De Jérusalem à Séville, de la Bretagne insulaire à l'Afrique septentrionale, il n'était certainement pas une ville considérable dont l'arène ne fût ensanglantée, tous les ans, par de nombreuses victimes (1). »

Au IIe siècle de notre ère, Beauvais (*Cæsaromagus*), capitale des Bellovaques, devait donc posséder des Arènes. C'était alors une puissante cité qui occupait non seulement, comme maintenant, le fond du vallon, mais encore les hauteurs voisines abandonnées aujourd'hui à la culture. Le Mont-Capron notamment était couvert d'importantes constructions. En 1563, Jean

---

(1) Friedlænder : *Mœurs romaines du règne d'Auguste à la fin des Antonins ;* liv. VI, les Spectacles.

Dubuisson y trouva, « dans son héritage, » un grand nombre de pierres taillées, et la ville fit visiter le lieu « pour sçavoir si ce avoit esté forteresse, chasteau ou aultre édifice (1). » Les ruines d'un temple consacré à Bacchus furent aussi mises au jour en cet endroit quand on exécuta les travaux de défense nécessités par l'entrée des Impériaux en Picardie (1636).

Sur le versant sud-est du même coteau, vers le point d'intersection de la route de Clermont et de l'ancienne route de Saint-Just-en-Chaussée, le terrain forme une sorte d'échancrure en arc de cercle dont la corde a environ deux cents mètres. La tradition indique ce lieu, appelé la fosse *Abat-le-Vent* ou *à Baillevent,* comme étant l'emplacement des Arènes. Des talus en pente douce, qui sont maintenant couverts de vignes, décrivent un amphithéâtre de tous les points duquel on peut apercevoir le fond qui présente une surface unie. Avec cette magnifique disposition du sol, il n'y eut à établir que des escaliers, des gradins et des précinctions. D'après l'abbé Barraud (2), les Arènes de Beauvais étaient probablement « un de ces théâtres mixtes tels qu'on en construisit un grand nombre à partir du règne d'Auguste, et qui étaient destinés tout à la fois aux pantomimes et à la lutte. Leur forme, en effet, tient le milieu entre celle des amphithéâtres et celle des théâtres proprement dits. Ce n'est pas une ellipse complète ni un cercle complet, mais c'est plus qu'un demi-cercle. »

On a recueilli à la fosse *Abat-le-Vent* des médailles de bronze (3), mais on n'y a trouvé aucune trace de maçonnerie. Le fait n'a rien de surprenant. Pour se protéger contre les incursions des barbares, *Cæsaromagus,* comme toutes les villes importantes de la Gaule, construisit une enceinte fortifiée. Ainsi qu'il arrive en pareil cas, il fallut réduire le périmètre et établir une zone militaire à découvert en rasant autour des murailles les monuments qui pouvaient servir d'abri et de point d'attaque à l'assaillant.

---

(1) Archives municipales. — La ville acheta à Jean Dubuisson 1,200 pieds de pierres, à 20 deniers tournois le pied ; elles servirent à la construction du pont-dormant de la porte de l'Hôtel-Dieu.

(2) *Beauvais et ses monuments pendant l'ère gallo-romaine.*

(3) Graves : *Notice archéologique sur le département de l'Oise.*

Les pierres des Arènes, en quelque sorte toutes taillées et comme prêtes, furent employées dans la construction de l'enceinte. On utilisa aussi les matériaux provenant de la démolition des monuments voisins (1), et les tranchées faites, à différentes époques, dans les restes des murs de la cité ont mis à découvert des colonnes, des débris de statues et des pierres chargées d'ornements ou d'inscriptions.

II

LA CATHÉDRALE.

Boileau ignorait les origines de la scène française, et ces vers de l'*Art poétique* sont complètement inexacts :

> Chez nos dévots aïeux le théâtre abhorré
> Fut longtemps dans la France un plaisir ignoré.
> De pèlerins, dit-on, une troupe grossière,
> En public, à Paris, y monta la première,
> Et sottement zélée en sa simplicité,
> Joua les Saints, la Vierge et Dieu par piété.

Nos dévots aïeux n'abhorraient pas le théâtre, et de grossiers pèlerins ne furent pas les créateurs de ce genre de divertissement. Chez tous les peuples, le théâtre tire son origine de la religion, et en France, comme autrefois dans la Grèce, c'est dans le sanctuaire que se produisirent les premiers essais dramatiques.

Au moyen âge, l'Eglise déployait la plus grande magnificence dans la célébration des cérémonies sacrées. Un drame vivant faisait le fond des offices, surtout aux jours solennels, à Pâques, à Noël, aux Rois, à la Pentecôte, pendant la semaine entière de la Passion (2). La messe de minuit, la crèche, le sépulcre du

---

(1) On sait que les Athéniens démolirent aussi des temples et se servirent des pierres pour édifier les *longs murs* qui devaient défendre leur ville contre les Perses.

(2) « Le culte extérieur se compose de cérémonies; ces cérémonies sont symboliques; on y trouve des chants, des récits, des marches et des contre-marches, des personnages vêtus d'habits variés. Or, une représentation symbolique, qu'est-ce autre chose qu'un drame, dans le

Vendredi-Saint, la procession des Palmes, la Résurrection, les apparitions du Sauveur après sa mort, mille autres scènes d'une expression touchante et variée captivaient à la fois les regards et les cœurs.

Au XIe siècle, les offices semblant trop courts à la piété des fidèles (1), on y intercala des *tropes* ou cantiques dialogués. Le drame liturgique était créé et devait se développer de jour en jour.

A Beauvais, le lundi de Pâques, à la fin des vêpres, quatre chanoines représentaient les pélerins d'Emmaüs et l'apparition à l'incrédule apôtre saint Thomas (2). M. G. Desjardins a retrouvé,

---

sens primitif et absolu du mot? Drame veut dire action : histoire, morale ou dogme mis en action. Or, la liturgie catholique étant la mise en action des dogmes chrétiens et de leur histoire, cette liturgie est nécessairement dramatique, aujourd'hui comme au moyen âge; mais au moyen âge elle l'était plus qu'aujourd'hui. En effet, si pompeuses que soient encore les cérémonies catholiques, elles ont singulièrement dégénéré de leur magnificence d'autrefois. L'influence de la Réforme, qui inaugura, au XVIe siècle, un culte réduit à la plus simple expression, contribua à appauvrir le culte même qui la repoussait, et persistait à admettre un élément esthétique, qui s'adressât à l'âme par l'entremise des sens. Un grand nombre de coutumes liturgiques disparurent, on retrancha çà et là des rites que l'on jugea superflus, on craignit le ridicule, ce terrible produit du doute et de la controverse; en un mot, le catholicisme lui-même, toute proportion gardée, se fit quelque peu puritain. Au moyen âge, on n'avait pas de ces scrupules..... » Marius Sepet : *Le Drame chrétien au moyen âge,* p. 21.

(1) « Il ne faut pas oublier que les jours de fêtes, beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui, étaient, au moyen âge, pour les souffrants de la terre, pour les manants et pour les serfs autant de jours de repos dont ils saluaient avec enthousiasme la bienvenue. Quel plaisir! songez-y, au lieu de remuer la terre, de semer la moisson, sur laquelle le seigneur aura sa part, de travailler, en un mot, sans grand profit, exposés au pillages quotidiens et à toutes les suites des guerres féodales; quel bonheur d'aller dans l'abbaye voisine, tout un long jour de loisir, contempler les utiles splendeurs d'un culte, tout à la fois prière, enseignement et spectacle! Comme on devait souhaiter que ces fêtes fussent fréquentes, que ces offices fussent longs! » Marius Sepet : *Le Drame chrétien au moyen âge,* p. 22.

(2) Dom Grenier : *Introduction à l'histoire de Picardie,* p. 386.

dans la bibliothèque de M. Borel de Brétizel, une copie notée des *Pélerins d'Emmaüs* et nous dit (1) :

« Les paroles sont tirées de l'évangile de saint Luc, qui est suivi scrupuleusement par l'auteur de cette petite pièce. Les deux pélerins s'avancent dans le chœur en chantant une hymne; tout à coup, Jésus, sous la figure d'un voyageur, se joint à eux. Ils échangent quelques paroles, et bientôt les pélerins engagent leur compagnon à demeurer à Emmaüs « parce qu'il se fait tard et que le jour baisse. » Cette invitation a la forme d'un cantique dont la mélodie est exquise. Le nouveau venu s'assied à table avec eux, et ils reconnaissent leur divin maître à la fraction du pain. Quand il a disparu, ils le cherchent en exhalant de touchants regrets. Puis, s'adressant au chœur, ils lui disent que le Christ est ressuscité.

« L'apparition à saint Thomas est le sujet d'une seconde scène. Notre-Seigneur se montre sans voile à toute l'assistance, et lorsque l'apôtre absent revient, ceux qui faisaient le personnage des disciples d'Emmaüs lui apprennent la bonne nouvelle. Thomas refuse d'y croire. Alors Jésus apparaît de nouveau, et, prenant la main de l'incrédule pour lui faire toucher ses blessures, lui adresse de doux reproches. Celui-ci, pénétré de repentir et d'amour, tombe à ses pieds en poussant ce cri de foi : Mon Dieu et mon Seigneur! Le drame se termine par le verset *Christus resurgens*. . . . ℟ *Gavisi sunt discipuli*. . . . . et l'oraison de Pâques. »

Dans ces petits drames, l'invention ne tenait pour ainsi dire aucune place. Les auteurs se bornaient à mettre en dialogue et en action le texte sacré; ils ne considéraient ces jeux que comme une façon plus sensible d'enseigner l'Evangile au peuple.

Obéissant à la loi du progrès et du changement, le drame liturgique ne devait pas garder longtemps cette forme encore simple, ni rester dans ces limites précises. « D'une part, les épisodes du texte primitif, en se développant peu à peu, tendaient à se séparer de l'ensemble, et comme autant de boutures transplantées et fécondées, à produire des drames indépendants. D'autre part, le spectacle, la mise en scène, tout ce qui faisait

(1) *Histoire de la cathédrale*, p. 114.

la beauté visible et le succès populaire de ces représentations se développait sous l'impulsion de la faveur publique, et ces ornements étrangers éloignaient le drame de la sévérité de ses origines. A côté du mystère liturgique, nous voyons grandir et se former des drames plus compliqués, plus remplis d'accessoires profanes et qu'on appelle, pour cette raison, semi-liturgiques; ils sont, en effet, placés à ce point précis où le lien du théâtre avec la liturgie est encore très étroit et où la tendance à la séparation est déjà très marquée (1). »

De tous les drames semi-liturgiques connus, le plus célèbre est le drame de Daniel, représenté, pendant les fêtes de Noël, dans la cathédrale de Beauvais (2). Le début de la pièce indique qu'elle avait été composée, à Beauvais même, par les élèves de l'école attachée à l'église :

Ad honorem tui, Christe,
Danielis ludus iste
In Belvaco est inventus
Et invenit hunc juventus (3).

---

(1) Aubertin : *Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen âge*, t. I, p. 392.

(2) Il a été publié, pour la première fois en 1848, par Félix Danjou. (*Revue de Musique religieuse*, t. IV, p. 65.) M. de Coussemaker l'a édité de nouveau, en 1860, avec un fac-similé du manuscrit qui lui a fourni le texte et la musique. (*Drames liturgiques*, p. 49.) Ce manuscrit, provenant du chapitre de la cathédrale, appartient actuellement à M. Pacchiarotti, de Padoue. Le drame de Daniel a trois cent quatre-vingt-douze vers.

(3) « Les personnages ont été représentés par les étudiants de cette ville sous la direction de ceux d'entre eux qui avaient composé le drame et avec l'aide des enfants qui fréquentaient les écoles de grammaire, en attendant que, plus avancés en âge, ils suivissent à leur tour les cours de théologie scolastique et de droit canon. Si je ne me trompe, ces faits jettent un jour curieux sur la vie des étudiants et des écoliers au XIIe siècle. On voit qu'ils égayaient leurs études par des jeux qui, tout en leur servant de délassement, étaient encore pour eux un exercice intellectuel, exercice d'imagination, de style, de mémoire, de déclamation et de chant.. On voit aussi qu'on les considérait presque comme des clercs, puisque le clergé proprement dit leur abandonnait tous les

M. Aubertin en a donné récemment une excellente analyse (1) : « Le nombre des personnages est considérable dans le drame de Beauvais; une grande partie du collège prêtait son concours à la représentation; les petits aidaient les grands et formaient les chœurs (2). L'appareil scénique est des plus pompeux; il y a non seulement un trône pour Balthasar et un trône en face pour la reine, mais un échafaud pour les mages, un palais figuré par des cloisons, une maison pour Daniel, une fosse aux lions et des lions dans la fosse (3). On voit Darius, à la tête de ses hommes d'armes, forcer le palais de Balthasar. L'évolution du drame est une procession avec chants. Le directeur du jeu, *ludius,* ouvre la marche en déclamant quatre vers; le cortège de Balthasar, ses courtisans et ses soldats s'avancent en chantant une prose qui sert d'exposition ou de prologue, et raconte d'avance ce qui va se passer. Le roi monte sur son trône et les satrapes crient : Vive le roi! *Vivat rex in æternum!* Balthasar, ayant demandé pour sa table les vases sacrés du temple de Jérusalem, les courtisans les apportent en chantant, tandis qu'une main invisible écrit sur le mur les trois mots mystérieux, *Mané, Thécel, Pharès.* Dans le trouble du roi, on se consulte autour de lui, les mages interrogés balbutient; la reine se lève et, suivie de ses femmes, s'approche de Balthasar pour lui conseiller de recourir au prophète Daniel. Questions, réponses, allées et venues, tout se fait en chantant; les mouvements sont des *con-*

---

rôles sans exception dans un mystère qui, à beaucoup d'égards, était encore un office. Mais il n'est pas malaisé de s'apercevoir qu'ici encore la liturgie a perdu le terrain gagné par l'art dramatique. » Marius Sepet : *Les Prophètes du Christ.* (Bibl. de l'Ecole des Chartes, année 1867, p. 250.)

(1) *Histoire de la littérature française au moyen âge,* I, p. 394-96.

(2)
Astra tenenti
Cunctipotenti
Turba virilis
Et puerilis
Concio plaudit.

(3) Les lions étaient des acteurs masqués et couverts de peaux de bêtes. La rubrique en latin indique avec précision les personnages, les costumes, les décors et les jeux de scène.

ductus, c'est-à-dire des processions avec chant. L'invitation portée à la maison de Daniel par les courtisans présente, dans le texte de Beauvais, cette particularité curieuse : la première moitié des vers est en latin et la seconde en français. Innovation de grande conséquence : la langue vulgaire pénètre dans le drame liturgique !

> *Vir propheta Dei, Daniel,* vien al roi,
> *Veni, desiderat* parler à toi;
> *Pavet et turbatur, Daniel,* vien al roi,
> *Vellet quod nos latet* savoir par toi;
> *Te ditabit donis, Daniel,* vien al roi,
> *Si scripta poterit* savoir par toi.

« Persuadé par ce discours macaronique, Daniel suit les messagers, et tous, de concert, entonnent, chemin faisant, un *conductus* dont chaque strophe est terminée par un vers français :

> *Hic verus Dei famulus,*
> *Quem laudat omnis populus,*
> *Cujus fama prudentiæ*
> *Est nota regis curiæ !*
> Cestui manda li rois par nos.

« Daniel répond en deux langues et par un seul vers :

> *Pauper et exsulans* en vois al roi par vos.

« Il explique les trois mots, reçoit en présent les vases du temple et retourne à sa maison avec son cortège, pendant que la reine remonte sur son trône avec son escorte; des deux côtés il y a un *conductus,* une marche accompagnée de chant. Le drame se divise en deux parties : la seconde comprend la brusque invasion des Perses, le renversement de Balthasar et l'histoire de Daniel dans la fosse aux lions. Darius arrive, précédé d'une troupe de musiciens; c'est tout un orchestre où se mêlent tambours, harpes et flûtes, instruments à vent et à cordes. Voilà encore une nouveauté, une différence qui distingue le drame semi-liturgique du drame liturgique proprement dit; celui-ci ne connaît d'autre instrument que l'orgue, celui-là ajoute à l'orgue une musique spéciale. Le reste de l'histoire est en tableaux comme ce qui a précédé; rien n'est omis, ni la mort de Balthasar égorgé par deux soldats, ni l'apparition de l'ange armé d'un

glaive qui contient les lions, ni le message d'Abacuc qui apporte à manger au prophète, ni enfin la disgrâce et le supplice des ennemis de Daniel précipités dans la fosse et dévorés. Le réalisme pieux, qui est toute la poétique du moyen âge, s'étale ici déjà et se donne licence avec une intrépide naïveté. Daniel, nommé premier ministre, prophétise la venue du Christ; un ange paraît dans les airs, c'est-à-dire dans une galerie supérieure, et annonce que le Christ prédit vient de naître. A cette bonne nouvelle, les chantres entonnent le *Te Deum* et le drame est fini (1). »

La musique du drame de Daniel est aussi des plus remarquables. « Le chœur *Regis vasa deferentes*, dit F. Danjou (2), est un chef-d'œuvre de goût et de piquante raillerie. Le *Gaudeamus*, chanté d'une façon si lugubre, exprime plus heureusement que n'aurait su le faire aucun compositeur moderne le dépit concentré des courtisans obligés de venir se prosterner devant l'objet de leur envie et de leur haine. Le chœur des princes, *Vir propheta Dei Daniel*, mélangé de français et de latin, le récit de Daniel, *Rex, tua nolo munera*, la prose *Jubilemus*, le conductus *Congaudentes*, la prophétie finale *Ecce venit sanctus*, sont des morceaux d'un sentiment si remarquable, d'une expression si élevée, qu'ils suffiraient à eux seuls pour prouver que le génie de la musique fécondait alors les œuvres populaires, puisqu'il inspirait à de jeunes étudiants de si belles mélodies. »

M. Gustave Chouquet critique l'enthousiasme de F. Danjou, mais il fait aussi un grand éloge du drame de Beauvais. Il cite le passage que nous venons de donner et ajoute : « Oui, sans doute, ce mystère dénote un profond sentiment musical, et, dans certains morceaux, tels que le solo de Daniel, par exemple,

Heu! heu! heu! quo casu sortis
Venit hæc damnatio mortis!

nous reconnaissons l'intention évidente de s'élever jusqu'à la musique expressive et dramatique; nous n'avons garde cependant de proclamer le drame semi-liturgique de Daniel un chef-

(1) La rubrique porte : *His auditis cantores incipient Te Deum laudamus.*

(2) *Revue de musique religieuse*, t. IV, p. 73.

d'œuvre incomparable, que ni Gluck, ni Mozart, ni Lesueur, ni Cherubini, ni aucun maître du XIX[e] siècle n'a su égaler. Le parti-pris de dénigrer l'art contemporain au profit de l'art du moyen âge, la passion d'un clérical exalté apparaît manifestement dans la citation que l'on vient de lire. A cet enthousiasme de commande n'opposons pas une critique injuste et railleuse, mais n'oublions pas non plus qu'une œuvre collective ne brille guère d'habitude par ces qualités supérieures que Danjou prête systématiquement à la composition des étudiants de Beauvais. Si nous nous contentons de remarquer la bonne déclamation musicale de ce mystère, si nous n'accordons de complets éloges qu'aux chants des courtisans de Balthasar, nous n'en rangeons pas moins *Daniel* au nombre des opéras les plus instructifs et les plus parfaits du XII[e] siècle. Il y a dans ces chœurs comme un ressouvenir de la tragédie grecque (1). »

Louvet a ignoré les grands spectacles religieux donnés dans notre ville, et les cérémonies dont il parle ne rappellent en rien les splendeurs du drame de Daniel. « Je n'ay pas appris, dit-il (2), ce qui se représentoit anciennement en l'église de Beauvais le jour de Noel, à matines, sinon que les pasteurs sont encor representez par trois enfans de chœur. Au jour de Pasques, à matines, trois enfants de chœur représentent encor les trois Maries; l'un desquels, après les cérémonies et sur la fin d'icelles, annonce au peuple la résurrection de Nostre Seigneur...... Nous avons encor veu de nostre temps que le jour de la Pentecoste, en la messe, durant le *Veni Creator,* pour signifier la descente du Saint-Esprit, on jettoit, des voûtes, quantité d'oublies de diverses couleurs dedans le chœur. »

Foy de Saint-Hilaire, le savant chanoine, connaissait le drame de Daniel. Il le juge avec l'esprit de son temps et trouve « que les lois du poème dramatique n'y sont pas fort religieusement observées (3). »

---

(1) *Hist. de la musique dram. en France;* Paris, F. Didot, 1873, p. 22.

(2) *Histoire et antiquités du diocèse de Beauvais,* II, p. 298 et 302.

(3) *Lettre* à M. de Francastel, sous-bibliothécaire des Quatre-Nations. (Bibl. Le Caron de Troussures; mss.)

III

LE FIEF DE LA JONGLERIE.

A la fin du XIIIe siècle ou dans la première moitié du XIVe au plus tard, le drame liturgique se transforma en drame séculier et passa du sanctuaire sur la place publique, cessant d'être une œuvre exclusivement sacerdotale pour rester une œuvre chrétienne sous sa forme nouvelle (1). Des *Mystères* en langue vulgaire furent joués sur des échafauds dressés pour la circonstance.

A Beauvais, dit dom Grenier, « un dénombrement servi au roi, en 1465, par l'évêque Jean de Bar (2), nous apprend que les farces étaient tellement à la mode dans cette ville, que les évêques avaient formé un fief exprès pour ne pas manquer d'acteurs. Il se nommait le *Fief de la Jonglerie*. Il en est mention dans les actes délibératifs du chapitre des 13 et 26 juillet 1390. Le possesseur du *Fief de la Jonglerie* était tenu, suivant le dénombrement fourni à l'évêque, le 2 mars 1376, par Jean du Puy (3),

---

(1) « Les causes de ce changement paraissent assez d'elles-mêmes; car il était naturel que l'imagination ambitieuse de la curiosité publique, si vivement excitée par l'attrait des premières représentations, franchît les limites et les gênes de l'Eglise, secouât le joug du latin canonique, et pour satisfaire ses exigences croissantes invoquât le secours des poètes séculiers, dans un temps où la poésie française multipliait les preuves de sa brillante fécondité. La loi du progrès littéraire, aussi certaine dans ses effets que la loi de l'évolution physique, veut que tous les éléments contenus dans une création récente et spontanée croissent avec une irrésistible vigueur et atteignent la plénitude de leur développement. » Aubertin, I, p. 425.

(2) C'est-à-dire le Dénombrement de Guillaume de Hellande. « En l'an 1465, il (Jean de Bar) soubsigna le dénombrement des evesché et comté de Beauvais et du vidamé de Gerberoy, que feu Messire Guillaume de Hellande, son prédécesseur, avait fait dresser en l'an 1451. » Louvet : ***Hist. et Antiq. du diocèse de Beauvais,*** II, p. 569.

(3) Nous avons retrouvé cette pièce dans les papiers de dom Grenier, conservés à la Bibliothèque Nationale. Nous la publions plus loin avec

de chanter ou faire chanter dans le cloître de la cathédrale, aux fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, des *gestes*, c'est-à-dire de représenter des pièces relatives au mystère du jour, depuis la fin de primes jusqu'à l'évangile de la grande messe, et personne ne pouvait chanter *gestes* dans la ville de Beauvais sans sa permission. Il paraît par deux actes capitulaires, l'un du dernier octobre 1401, l'autre du vendredi 2 novembre 1402, qu'il jouait aussi dans le chapitre : *Scientem ludere cum viola in veteri capitulo historias de gestis* (1). »

Les chanoines n'acceptaient pas toujours les acteurs qui leur étaient envoyés par le propriétaire du fief de la Jonglerie (2). Ils étaient d'autant plus difficiles qu'ils composaient souvent eux-mêmes les pièces qu'ils faisaient représenter. L'un d'eux, Pierre Le Bastier, reçut, en 1415, 59 livres 4 sols pour un « jouel » qu'il avait donné à M. de Beauvais et pour le plaisir qu'il avait fait à la ville (3).

Au XVe siècle les Mystères avaient pris un développement considérable ; la représentation durait souvent plusieurs jours et exigeait un grand nombre d'acteurs.

---

les autres documents que nous avons pu recueillir sur le fief de la Jonglerie. (Voir Pièces justificatives, I.)

(1) *Introduction* à l'*Histoire de Picardie*, p. 405.

(2) « On trouve dans les registres capitulaires des plaintes que les chanoines avaient faites contre un vielleur malhabile qu'on leur avait fourni, et qui, ne sachant pas bien son métier, n'avait pas bien fait *danser le peuple.* » G. Hermant : *Histoire manuscrite de Beauvais.* — Le savant janséniste ne traduit pas exactement l'expression *ludere cum viola historias de gestis.* Le propriétaire du fief était, suivant lui, un *bouffon* : « Alors que l'évêque faisait son festin d'entrée au jour de la prise de possession, cet officier était obligé de venir faire le plaisant au bout de la table pour faire rire la compagnie. On peut juger combien cela était éloigné de la gravité épiscopale et de l'esprit de saint Paul, qui ne voulait pas que l'on entendît parmi les chrétiens des paroles folles et bouffonnes, disant que cela ne convenait pas à leur vocation. On lit aussi dans saint Bernard que non seulement les bouffonneries ne doivent jamais sortir de la bouche d'un prêtre, mais qu'elles ne doivent jamais entrer dans ses oreilles. »

(3) L'abbé Deladreue : *Les Maisons canoniales et leurs possesseurs.*

En 1452, un grand mystère de saint Pierre fut joué à Beauvais. Suivant l'usage, le directeur du jeu, après avoir réuni le nombreux personnel recruté par le possesseur du fief de la Jonglerie (1), lui avait fait jurer sur l'Evangile de ne pas manquer aux répétitions, pendant lesquelles il donnerait à chacun les indications nécessaires pour bien jouer le rôle dont il était chargé (2). La représentation commença le 29 mai au matin. Le théâtre ayant été dressé entre la cathédrale et l'évêché, deux *cris* furent faits, l'un par les officiers de l'évêque, l'autre par le sergent du chapitre, comme nous l'apprend le document suivant tiré des archives de Saint-Pierre (1) :

A tous ceux qui, etc., Simon Le Baille, garde du scel de la baillie de Senlis, etc., salut. Sçavoir faisons que par Drieu de Caigneux et Thibaut Despaux, etc., nous a esté rapporté que le lundi 29e jour du mois de mai 1452, eux estans sur les eschaffaux ou hours préparés par plusieurs gens de bien à faire le mystère et jeu de Monseigneur Saint Pierre, en la place Saint-Pierre de Beauvais, en la haulte justice de Messieurs de Chapitre de l'église de Beauvais, assez près du portail de la Basse-

---

(1) « Ou trouvait-on les acteurs ? Un peu partout. Le clergé, les moines, les corporations de ménestrels et de jongleurs, la classe des marchands et des artisans fournissaient leur contingent ; rien n'était plus mêlé que ces troupes d'exécutants et de figurants nécessaires à la mise en scène si compliquée du drame chrétien. C'est l'image en raccourci de la société contemporaine ; une même foi, une ardeur patriotique et religieuse et, si l'on veut, un même goût pour le plaisir dramatique y réunit et y confond les conditions les plus diverses. » Aubertin, t. I, p. 437.

(2) La rubrique du drame d'*Adam* donne cette instruction qui, comme le remarque spirituellement M. Moland *(Origines littéraires de la France)*, ne serait pas inutile à tel acteur de nos jours. « *Sit ipse Adam bene instructus quando respondere debeat.....* Qu'Adam soit bien instruit quand il doit répondre, pour qu'il ne soit ni trop prompt ni trop lent à donner la réplique, et que non seulement lui, mais tous les personnages soient dressés à parler posément et à faire le geste en rapport avec ce qu'ils disent, et, dans les vers, qu'ils n'ajoutent ni ne retranchent une syllabe, mais les prononcent tous fermement, et que tout ce qu'il y a à dire soit dit convenablement. » Le drame d'Adam, mystère semi-liturgique du XIIe siècle, a été publié par M. Victor Luzarches, en 1854.

(3) Bibliothèque Nationale : *Papiers de dom Grenier*, t 158.

Œuvre, avec et en la compagnie de honnorable et saige Me Jehan de Frocourt, licentié en droit, chanoine et l'un des prevosts de ladite eglise de Beauvais, Jehan Le Caron, avocat, second prevost desd. de chapitre. Jehan Le Bel, leur procureur, et plusieurs autres, environ heure de huit heures du matin, après que par les gens et officiers de Monseigneur de Beauvais, estans en la terre de mondit Sr de Beauvais, a esté fait cri à haute voix à ce que le peuple estant illec et assemblé se mist en ordonnance d'ouïr les jeux ; ainsi comme le cri fut fait, au commandement desd. prevosts et chapitre, Guillaume Postelle, sergent d'iceux de chapitre, lut à haulte voix une cedulle ou papier de laquelle la teneur ensuit :

« De par Messeigneurs du chapitre de l'église de Beauvais, en tant qu'il touche et ha regard à la haulte justice qu'ils ont et à eux appartient en cette place nommée la place Saint-Pierre ainsi qu'elle se comporte et estend entre les bournes, on fait deffense à ceux qui sont et seront en lad. place de lad. terre et jurisdiction, durant tous les jours, temps et espace de iceux jeux et mistere de M. Saint Pierre et ce qui s'en despend, qu'ils ne facent trouble, noise, debats, ne chose qui puist ou doibt empescher les joueurs, et ne monter sur les hours et eschaffaux etans en lad. terre et justice de mesd. Srs de Chapitre, sans permission et licence de ceulx à qui il appartient, sur peine d'amende et pugnition telle que raison donnera. »

De laquelle publication et lecture ainsi faite led. Jehan Le Bel, procureur desd. de chapitre, requit acte, etc.

On a vu que le drame de Daniel était l'œuvre collective des étudiants de notre ville, et nous parlerons plus loin d'une moralité jouée en 1483 et composée par Guillaume de Gamaches, maître de l'école de la cathédrale. Le mystère de saint Pierre était-il aussi dû à la plume de quelque Beauvaisin, de Pierre Le Bastier, par exemple, qui vivait encore à cette époque, ou avait-il été commandé à un « facteur » en renom (1). Nous ne savons rien à cet égard, le document précédent étant le seul que nous ayons pu trouver sur la représentation.

Le second volume de l'*Histoire du théâtre en France*, de M. Petit de Julleville, contient cent trente notices sur autant de mystères conservés et l'indication de soixante-dix mystères perdus. Nous

---

(1) Parmi les plus célèbres facteurs de Mystères du xve siècle, on cite « le très éloquent et scientifique docteur » Jean Michel, auteur de la *Passion de Jésus-Christ par personnages*, jouée à Angers en 1486. Jean

n'y trouvons aucun mystère de saint Pierre, mais seulement deux mystères de saint Pierre et de saint Paul, qui sont aussi du xv[e] siècle (1). Voici l'analyse de l'un d'eux, à défaut d'autres renseignements (2) :

« Au début de la pièce, saint Pierre est en scène et prêche l'Evangile aux « bourgoys » de Rome :

Seigneurs Romains qui de noblesce,
De sen, d'honneur et de prouesce
Estes renommez puissanment
En tous païs generaument,
Bien deussiez celuy aourer
Et concivoir et honnourer
Plus que nulle autre nascion
Qui sur tous dominacion
Vous a donnée et grant puissance.

Bouchet a inséré dans ses *Epitres* (1517) ces vers de Pierre Gervaise, assesseur de l'official de Poitiers :

Voi par après ce maistre Jehan Michel
Qui fut d'Angiers évesque et patron tel
Qu'on le dict saint; il fit par personnages
La Passion et aultres beaux ouvrages.

Cet évêque d'Angers est le « bienheureux » Jean Michel, né à Beauvais. Devant le témoignage formel de Pierre Gervaise, MM. O. Leroy, Paul Lacroix, Louis Paris, etc., ont attribué à notre compatriote le drame de la Passion. Mais le Beauvaisin Jean Michel était mort en 1447, et la Passion jouée à Angers en 1486 n'est qu'un remaniement et une amplification plus ou moins heureuse de la *Passion* d'Arnoul Gréban, composée vers 1450. Arnoul Gréban et son frère Simon sont bien connus. Marot les appelle

Les deux Grébans au bien résonnant style.

Tous les dictionnaires biographiques les font naître à Compiègne, mais le fait n'est nullement prouvé. (Voir Petit de Julleville : *Les Mystères*, t. II, p. 317.)

(1) Un Mystère de saint Pierre et de saint Paul fut représenté à Compiègne en 1451 aux frais de la commune. (A. Sorel : *Notice sur les Mystères représentés à Compiègne*.)

(2) *Les Mystères*, t. II, p. 546.

« L'un d'eux lui répond orgueilleusement :

Bons homs, plus a de bien a Romme
Que tout le remenant du monde :
Tout sen, tout bien a Romme habonde.
Sy faictes que trop fol, vilains,
D'ensengnier les sages Rommains.
Les Rommains ne sont pas sy nices
Que les diex qui leur sont propices
Ils ne sachent bien aourer.

« Saint Pierre dispute contre Simon l'enchanteur et ressuscite uu mort. Simon veut s'enlever en l'air, soutenu par les démons qui le laissent choir. Ces miracles convertissent Clément, qui succédera plus tard à saint Pierre. Néron et ses conseillers forment le projet de persécuter les chrétiens. Pierre, averti, consent à fuir ; il rencontre Jésus :

— Pierres, bien soies-tu venu !
— Sire Jhesus, et ou vas-tu?
— Pierres, Pierres, a Romme vois,
Pour mourir de rechief en crois.
— Je m'en revois, pardon, chier sire,
J'aperçois bien que voulez dire.

« Cette belle tradition est ainsi mise en scène avec assez de vivacité. Pierre, rentré à Rome, est poursuivi par les sbires de Néron qui s'appellent : Masquebignet, Hapelopin, Humebrouet, Menjumatin, Maubué, Gastevin, Riffiars. Les deux apôtres sont saisis et menés devant Néron, qui les condamne à mort. Paul est décapité ; le bourreau, en levant la hache, ne manque pas de répéter une plaisanterie chère au moyen âge : « Sy le veuil faire cardinal. (Cy ly coupe le col.) »

« On crucifie saint Pierre, la tête en bas, sur sa demande. Les bourgeois veulent le défendre, le martyr les supplie de n'en rien faire ; trois sergents se convertissent sur le tombeau de saint Pierre. Cependant les bourgeois se révoltent contre Néron, qui se tue ; au ciel, Pierre et Paul revêtent « deux dalmatiques rouges et deux chapiaux de fleurs. » La pièce finit par l'élection du pape Clément, successeur de saint Pierre, qui prononce ces paroles :

La quel chose par charité,
Vous doint la sainte Trinité

Pour l'amour des benois Apostres.
Vous, lais, dictes vos patrenostres,
Et vous, clercs, qui estre devez
Example de bien, sus, levez;
En publiant nos estatus
Chantez : *Te Deum laudamus.* »

Nous pouvons encore nous faire une idée du mystère de saint Pierre en parcourant les légendes des tapisseries données à la cathédrale par Guillaume de Hellande (1). Elles furent exécutées vers la même époque, comme nous l'apprend cette inscription :

Iceluy pasteur venerable
Meu d'une vertueuse plante
En l'an mil quatre cent soixante
Fit faire de bonne durée
Cest tapis ou est figurée
La belle vie saint Pierre (2).

Les tapisseries de la cathédrale nous montrent des monuments de marbre, d'albâtre, de serpentine et de jaspe, des personnages couverts de riches étoffes et de pierreries. Abstraction faite de tout ce luxe, elles nous renseignent certainement sur le costume des acteurs et sur la mise en scène du drame représenté à Beauvais.

On connaît les beaux vers que Villon a placés dans la bouche de sa vieille mère. En contemplant les peintures de son église paroissiale, la bonne femme, ayant peur de l'enfer et désirant gagner le paradis, a voulu préparer son salut :

Femme je suis povrette et ancienne,
Ne riens ne sçay ; oncques lettres ne leuz ;
Au moustier voy dont suis paroissienne

---

(1) Voir Pièces justificatives, II.

(2) Dernière tapisserie. La première — qui n'existe plus — représentait Guillaume de Hellande à genoux devant saint Pierre et lui adressant ces vers :

A toi ce tapis je présente
Pour ton eglise decorer
Et ton saint nom plus honorer.
Rends mon âme de mal exempte.

Paradis painct, où sont harpes et luz,
Et ung enfer où damnez sont boulluz.
L'ung me faict paour, l'autre joye et liesse;
La joye avoir fais moy, haulte deesse,
A qui pecheurs doivent tous recourir (1).

Si les peintures et les tapisseries qui décoraient les murs des églises impressionnaient ainsi les âmes naïves et croyantes du moyen âge, quel effet devaient produire les mystères avec leur mise en scène et leur action dramatique et variée !

Un grand mystère, dont nous ignorons le titre, fut encore joué sur la place de la cathédrale en 1536, et le chapitre fit remettre 30 sols de gratification aux musiciens qui avaient prêté leur concours à la représentation (2).

Le drame chrétien était alors bien dégénéré. Dans presque toutes les villes, les acteurs, pour retenir la foule qui commençait à se lasser de ces pieux spectacles, outraient la mise en scène, prodiguaient les épisodes comiques et les détails grossiers ou licencieux (3).

---

(1) *Ballade que Villon feit à la requeste de sa mère pour prier Nostre-Dame.*

(2) *Operantibus in januis Ecclesiæ menestrionibus dantur pro vino 30 s.* Dom Grenier : *Introduction*, p. 405.

(3) Nous ne voulons pas parler d'attaques contre la religion. On cite souvent ce dialogue d'un ange et de Dieu le Père :

— Père Eternel vous avez tort
Et devriez avoir vergogne,
Votre fils bien-aimé est mort
Et vous ronflez comme un ivrogne.
— Il est mort? — Foi d'homme de bien !
— Diable emporte qui en savait rien.

Mais on n'a jamais pu indiquer le mystère d'où il était extrait. M. Albert Réville (*Revue des Deux-Mondes*, 1er juillet 1868), convaincu de son authenticité, a voulu en donner une explication : « Pourquoi crier au scandale? Le poète n'a fait que traduire le psalmiste : *Réveille-toi, pourquoi dors-tu, Seigneur?* Sentiment qui vient facilement au cœur du croyant le plus soumis quand il assiste au triomphe insultant de l'iniquité. » Il faut, dit avec raison M. Petit de Julleville, une singulière bonne volonté pour trouver dans ces vers gouailleurs une traduction des psaumes.

En 1542, le procureur général près le parlement de Paris crut devoir défendre les représentations d'un *Jeu du Vieil Testament*. Le peuple, disait-il, abandonne les offices divins pour courir à ces représentations, et « les prêtres des paroisses, pour avoir leur passe-temps d'aller aux dits jeux, ont délaissé dire vêpres les jours de fête, et les ont dites tout seuls dès l'heure de midi; et même les chantres et chapelains les disaient en poste et à la légère pour aller aux dits jeux. » Il ajoutait aussi « qu'il y a plusieurs choses dans le Vieil Testament qu'il n'est expédient de déclarer au peuple, comme gens ignorants et imbeciles, qui pourraient prendre occasion de judaïsme, à faute d'intelligence. « Le scandale devenait un danger en fournissant aux sectateurs de la Réforme une trop juste occasion de déclamer contre la profanation des choses saintes. Un arrêt du parlement de Paris, rendu le 17 novembre 1548, enjoignit de ne jouer « que des sujets licites, profanes et honnêtes, avec défense de représenter aucun mystère de la Passion, ni autres mystères sacrés (1). »

L'arrêt ne s'appliquait, d'une façon expresse, qu'à la capitale; mais il est évident qu'il équivalait à une interdiction implicite des mystères, au moins dans le ressort du parlement de Paris (2).

Aucun drame sacré ne pouvant plus être joué à Beauvais, l'obligation où était le possesseur du fief de la Jonglerie de fournir des acteurs « aux quatre fêtes nataux et au jour de Saint-Pierre, » fut convertie en une redevance annuelle en argent (3).

(1) Les frères Parfaict : *Histoire du Théâtre français.*

(2) On trouve encore quelques représentations en province jusque dans les dernières années du XVIe siècle et même plus tard ; mais l'année 1548 n'en doit pas moins être regardée comme la date officielle qui marque la fin du théâtre chrétien en France. En 1552, Jodelle faisait jouer la première tragédie.

(3) Voir Pièces justificatives, I, 4°.

IV

L'ÉCOLE DES MÉNESTRELS.

Dans plusieurs villes du nord de la France, il se forma, au moyen âge, des sociétés de bourgeois, d'écoliers et d'artisans ayant pour but la culture de la musique et de la poésie. Ces réunions reçurent le nom de Puys, du latin *podium*, qui signifie tertre, tribune, éminence de toute nature; et, sans doute, on désignait par ce mot l'estrade sur laquelle, dans les concours établis, les concurrents venaient débiter leurs vers.

A l'origine, au XIe siècle, au XIIe, dans ces époques profondément religieuses, les Puys s'étaient formés sous l'invocation de la Sainte-Vierge, et les vers qu'on y présentait étaient presque toujours composés en son honneur. Au XIIIe siècle, l'esprit laïque finit par y prévaloir, et presque tous les Puys furent « restaurés, » notamment celui d'Arras, comme le témoigne cette chanson (1) :

> Bien m'est del pui que je voi restoré.
> Pour sostenir amour, joie et jouvent
> Fu establis, et de jolieté :
> En ce le voil essauchier bonnement.

Ces vers, on le voit, ne sauraient s'appliquer qu'à une compagnie assez profane. Les ballades, les chants royaux, les jeux par personnages devinrent alors les exercices favoris de ces Puys restaurés.

M. Magnin (2), M. Aubertin (3) et M. Petit de Julleville (4) citent, parmi les Puys les plus célèbres, celui de Beauvais. On peut, il est vrai, supposer qu'une société comme celles d'Amiens, d'Abbeville et d'Arras, fut formée dans notre ville; mais aucun document, à notre connaissance, n'en fait mention. Nous savons

---

(1) *Histoire littéraire de la France*, t. XX, p. 643.

(2) *Journal des savants*, 1846, p. 547.

(3) *Histoire de la littérature française au moyen âge*, t. I, p. 503.

(4) *Les Mystères*, t. I, p. 116.

seulement que Beauvais a possédé des poètes qui composèrent des *drames liturgiques* (les clercs), des *mystères* (Pierre Le Bastier), des *moralités* (Guillaume de Gamaches), et des *chansons* renommées (les jongleurs).

A côté des Puys, sociétés libres et désintéressées, existaient les corporations des jongleurs, musiciens de profession. Seul ou en troupe, le jongleur, qui fut plus tard appelé ménestrel et ensuite ménétrier (1), se rendait aux tournois, aux foires, aux noces, dans les châteaux et dans les villes; il était un élément essentiel des fêtes ou des plaisirs publics. Dans les carrefours, il chantait des *dits* de métier qui se terminaient toujours par un appel à la munificence de ceux qui l'écoutaient :

Quant de ce conte orront la fin,
Qu'ils donnent ou argent ou vin
Tout maintenant ou sans répit (2).

Il ramassait ainsi quelque argent et prenait le chemin de la taverne voisine :

Et si j'ai votre argent, vous ne le plaindrez jà,
Car si tôt que je l'ai le tavernier l'ara (3).

Dans les châteaux, il déclamait les dernières compositions poétiques des trouvères en renom, et la récolte alors était fructueuse :

Au matin quand il fut gran jor,
Furent payé li jongleor;
Li un orent un biax palefroi,
Bele robe et biax agrois,
Li autres, selon qu'ils étoient,
Tuit robes et deniers avoient,

---

(1) La rue des Ménétriers, à Paris, dit M. Aubertin, fut d'abord appelée *vicus Viellatorum* ou *Joculatorum*, puis rue des *Jugleours* (vers 1225), rue des *Jugleurs* (vers 1300), rue aux *Jongleurs* (1325), rue des *Ménestrels* (1400), rue des Ménétriers (vers 1482). — A Beauvais, la rue des Jongleurs existe encore sous le même nom.

(2) G. Lecocq : *Histoire du théâtre en Picardie*, p. 166.

(3) Fabliau du *Clerc devenu trouvère*.

Tuit furent payé à leur gré,
Li plus povre eurent à planté (1).

Quelquefois aussi le jongleur était aux gages d'une cité ou d'un seigneur.

Au XVe siècle, les jongleurs de Beauvais formaient une école renommée où les ménestrels des villes voisines venaient tous les ans pour apprendre des « canchons » nouvelles, comme nous le voyons par cet extrait des Registres des Argentiers d'Abbeville (2) :

Année 1400.

— A pluisours ménestrels chi après nommés qui paiés leur ont esté du don a aux fait des graces de la ville pour aler os escolles à Biauvais ceste année. C'est assavoir a Jehan Lesage ; a menestrelx Monsr de Dampierre ; a menestrelx Monsr de Raynneval ; a menestrelx Monsr de Saint Pol et a pluisours autres menestrelx de seigneurs et de bonnes villes, si quil appert par cedulle scellée du dit contre scel le VIIe jour de may l'an m. cccc.

Pour tout ce.. IV liv. X s.

Année 1413.

— A Pierre Yvort et a ses compaignons menestrels demourans à Abbeville qui paiés leur ont esté par courtoisie des graces de la ville pour aler en present mois de mars aux escolles à Beauvais.

Pour ce.. VIII s.

Année 1413.

— A pluisieurs menestreux cy apres nommez et declarez que donnez leur ont esté des graces de le ville pour aller aux escolles à Beauvais comme ilz ont chacun an accoustumé à faire pour lonneur et reverence de leurs seigneurs ; est assavoir :

Aux menestreux Mons. le vidame de Pinquegny.......... VIII s.
— M. le connestable de France............. VIII s.
— M. de Croy............................ VIII s.
— Ph. de Harcourt....................... XII s.
Pour ce.................................... XXXVI s. parisis.

Année 1415.

— Aux menestreux de M. de Croy pour lonneur et reverence du dit seigneur et pour eux aler aux escolles à Beauvais.

Pour ce.......... .... VIII s. parisis.

(1) *Berte aux grands piés.*

(2) *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, t XIII, p. 654.

— Aux menestreux de M. de Raineval et de M. de Helly et à chacun deux pour eux aidier à payer leurs despens pour aler aux escolles à Beauvais ainsi pour eulx tous........................ VIII s. par.

Année 1416.

— Aux menestrelx de Monseigneur le vidame d'Amiens qui paié leur ont esté des graces de le ville pour aler aux escolles à Beauvais le moys de mars derrainement passé aprenre nouvelles canchons ainsi que chascun an on a accoustumé à faire........................ XII s. par.

En 1426, 1428, 1432, 1436, indications à peu près semblables. A partir de l'année 1455, les Registres cessent de faire mention des chansons et des ménestrels

V

LES MOMEURS DU PONT-PINARD.

A côté des offices solennels qui enfantèrent le drame chrétien l'Eglise avait aussi des cérémonies joyeuses et bouffonnes, les fètes du *Deposuit*, la fète des *Fous* ou de l'*Ane*, etc. (1). Elles donnèrent naissance à des confréries qui composèrent et jouèrent des Moralités, des Soties et des Farces (2).

Beaucoup de ces sociétés existaient en province sous différents

---

(1) Voir l'Appendice : *Les fêtes de Noël à Beauvais.*

(2) La Moralité, comme son nom l'indique, avait pour but de faire pénétrer dans l'esprit des auditeurs une vérité morale. Aussi les personnages étaient-ils, en général, allégoriques. C'étaient des entités, des abstractions auxquelles on prêtait une vie réelle : l'*Avarice*, l'*Hypocrisie*, la *Gourmandise*, etc. Plus tard, les allégories se tranformeront en caractères, la *Gourmandise* deviendra le *Gourmand*, etc. Molière écrira le *Misanthrope*, *Tartufe*, l'*Avare*. Plusieurs pièces de nos jours, l'*Honneur et l'Argent* par exemple, sont des moralités.

La Sotie était une sorte de moralité, mais qui affectait les allures d'une vive satire et non celles d'un grave sermon. Les personnages étaient également allégoriques : *Abus*, *Clergé*, *Noblesse*, *Labour*, etc., et ces abstractions se transformèrent aussi plus tard en caractères. De la Sotie est née la comédie satirique, telle que l'a comprise et parfaite l'auteur des *Précieuses ridicules*, du *Bourgeois gentilhomme* et des

noms. C'était, à Rouen et à Evreux, la *Confrérie des Conards,* la *Procession du roi des Ribauds* à Cambrai, du *Prévôt des Etourdis* à Bouchain, du *roi de l'Epinette* à Lille, de la *Mère Folle* à Dijon; il y avait encore l'*Abbé des Foux* à Auxerre, l'*Abbé de Liesse* à Arras, l'*Abbé de Maugouvert* à Poitiers, les *Bavards de Notre-Dame de Confort* à Lyon, les *Veaulx,* les *Sobres Sotz,* les *Fallots* ou *Fallotiers* de Rouen, les *Guespins* d'Orléans, etc.

Nous trouvons à Beauvais les *Momeurs du Pont-Pinard,* qui formaient probablement une association de ce genre.

Au mois de janvier 1483, de grandes réjouissances eurent lieu sur la place du marché, devant l'Hôtel-de-Ville, à l'occasion de la paix (1). Après le feu de joie, on défonça une « queue » de vin pour le peuple et on distribua soixante-sept douzaines de gâteaux aux enfants. Puis, sur un théâtre élevé pour la circonstance, on représenta une moralité composée par Guillaume de Gamaches, maître de l'école de Saint-Pierre. Elle fut jouée par les momeurs du Pont-Pînard avec le concours des « farceurs de l'ostel de M. de Beauvais » et des chantres de la cathédrale. La ville, qui avait fourni aux acteurs leurs habillements de « sotz, » donna aux momeurs du Pont-Pinard 8 sous parisis et aux farceurs de l'évêché la même somme. Guillaume de Gamaches n'ayant rien voulu accepter pour sa peine, le maire paya pour lui au collecteur sa taille, montant à 1 livre 5 sous tournois.

Quel était le sujet de cette Moralité? Nous l'ignorons; nous avons trouvé seulement quelques indications sur l'auteur. En 1493, il fut forcé d'abandonner ses fonctions « pour débilitation et ancienneté » et reçut une pension de la commune : « On baillera de par la ville, pour Dieu et par aumône, la somme de 12 livres tournois, par chacun an sa vie durant, audit Me Guil-

---

Femmes savantes. Aujourd'hui encore nous avons des soties : *Les Effrontés, Les Ganaches,* etc.

La Farce n'avait qu'un but : faire rire n'importe de qui, de quoi, ni comment. La farce de *Patelin* est bien connue. Molière a écrit *Monsieur de Pourceaugnac, Les Fourberies de Scapin, Le Médecin malgré lui.* On sait que ce genre est très en honneur de nos jours.

(1) Louis XI et Maximilien d'Autriche venaient de signer le traité d'Arras. (23 décembre 1482.)

laume de Gamaches, tant qu'il aura vie respirant au corps, pour les grandes peines et labeurs qu'il a eu pour enseigner soigneusement les enfants de la ville et du diocèse par l'espace de cinquante ans (1). »

Le curieux document que nous publions plus loin est le seul, à notre connaissance, qui fasse mention des momeurs du Pont-Pinard (2), On lit cependant dans *La Ligue à Beauvais* (introduction p. XXVIII, entrée de Henri II) : « Quatre théâtres se succédaient, à la porte de l'Hôtel-Dieu, au carrefour de la rue Saint-Martin, devant Saint-Sauveur et à la porte du Châtel. Des joueurs d'instruments accompagnaient les moineurs (momeurs) du Pont-Pinard, représentant leurs mystères. » L'auteur s'est laissé entraîner par son imagination. Le registre des délibérations de la commune nous apprend que ces quatre théâtres étaient des échafauds destinés à recevoir seulement des « statues, écussons, tableaux et dictons en l'honneur du roi. »

VI

LES TAVERNES.

Le clergé, qui avait d'abord possédé seul un théâtre, celui du drame liturgique érigé dans l'église même, avait conservé sur le théâtre sécularisé une influence sensible. Jusqu'au dernier jour il prit une part active et personnelle à la représentation des mystères. Malgré l'opposition des évêques, devenus hostiles à ces jeux, les simples prêtres y tenaient encore leur rôle.

Dans ses constitutions synodales de 1554, le cardinal de Châtillon, évêque de Beauvais, fait défense aux clercs, surtout à ceux qui sont déjà revêtus des ordres sacrés, de prendre part ou

(1) Archives municipales : *Registre des délibérations de la commune*, 6 août 1493.

(2) Voir Pièces justificatives, III. — Doyen, qui a signalé l'existence des momeurs du Pont-Pinard (*Histoire de Beauvais*, t. I, p. 124), les appelle *moineurs;* mais la pièce conservée aux Archives municipales porte certainement *momeurs*. Sur ce mot, voir Du Cange, v° *Momerium*.

d'assister à des représentations dramatiques quelconques (1). Il ajoute : « *Non misceantur cœtibus ubi amatoria cantantur et turpia, ubi obsceni motus corporum choreis et saltibus efferuntur : ne clerici, qui sacris mysteriis deputati sunt, turpium spectaculorum ac verborum contagione polluantur.* »

M. Edouard Fleury voit dans ces tavernes, dont l'évêque de Beauvais défendait l'accès aux clercs (2), « des sortes de cafés-chantants, lesquels sont encore le théâtre..... On avait donc inventé au XVIe siècle, et on en avait doté déjà nos villes provinciales, l'*Alcazar* avec des Thérésa risquant leurs *amatoria* effrontés, les cafés-concerts de nos Champs-Elysées, sur l'estrade desquels des demoiselles en robes à la vierge roucoulent, la bouche en cœur, des *cantilenas* de genre tendre (3). » Il est certain que les ménétriers chantaient souvent des chansons grivoises dans les lieux publics et les danses de nos pères n'avaient peut-être pas toujours toute la décence désirable, mais le savant érudit nous paraît exagérer singulièrement les choses dans le passage précédent et dans le suivant : « Il y a donc plus de trois cents ans qu'ont été créés les *Grande Chaumière*, les *Closerie des Lilas*, les *Château-Rouge* et *Bullier*, où d'antiques Céleste Mogador et Musette luttaient de grâce dans le noble exercice de moucher le municipal de planton avec le bout du gros orteil de leur joli pied mutin, pendant qu'auprès d'elles leurs aimables Rigolboche créaient des déhanchements nouveaux : *Ubi obsceni motus corporum choreis et saltibus efferuntur.* Et dire que nos temps ont cru créer un progrès en ce genre ! »

---

(1) « *Larvales ac theatrales jocos, tripudia, et his similia ludibria, nec non omnem alium cum laicis ludum præsertim publice..... omnino clericis inhibemus.* »

(2) En 1181, le synode diocésain de Tournay avait dit : « *Inhibemus... spectacula frequentare... sed a frequentatione* TABERNARUM *et ludorum illicitorum penitus abstineant.* »

(3) *Origines et Développement de l'art théâtral dans la province ecclésiastique de Reims*, p. 97.

VII

LA RENAISSANCE DRAMATIQUE.

C'est par les travaux d'érudition que la Renaissance commença en France, comme dans tous les autres pays, et, dès le commencement du XVI[e] siècle, l'étude des chefs-d'œuvre du théâtre antique, des comédies de Térence et de Plaute, des tragédies de Sophocle, d'Euripide et de Sénèque était fort répandue.

Au moment où le parlement de Paris interdisait la représentation des mystères sacrés, Joachim du Bellay jetait à ses contemporains son éclatant appel : « Ly donques et rely premierement, ô poëte futur, feuillette de main nocturne et journelle les exemplaires grecz et latins, puis me laisse toutes ces vieilles poësies francoyses aux jeuz Floraux de Toulouse, au Puy de Rouen, comme rondeaux, ballades, vyrelaiz, chantz royaulx, chansons et aultres telles episseries qui corrumpent le goust de nostre langue .... Quant aux comédies et tragédies, si les roys et les republiques les vouloient restituer en leur ancienne dignité, qu'ont usurpée les farces et moralitez, je seroy bien d'opinion que tu t'y employasses : et si tu le veux faire pour l'ornement de ta langue, tu seais où tu en doibs trouver les archétypes..... La donq'. Françoys, marchez courageusement vers cette superbe cité romaine, et des serves dépouilles d'elle (comme vous avez fait plus d'une fois) ornez vos temples et autelz..... Donnez en cette Grèce menteresse et y semez encore un coup la fameuse nation des Gallogrecz. Pillez-moy sans conscience les sacrez thesors de ce temple Delphique, ainsi que vous avez fait autrefoys..... (1). »

Fidèles à ce programme, les poètes de la Pléiade franchirent d'un bond nos antiquités nationales et vinrent s'abattre au milieu d'Athènes et de Rome. Pour ces doctes personnages, rester Français c'était rester barbare; ils crurent travailler d'autant mieux à la gloire de leur pays qu'ils ne lui empruntaient rien et prenaient tout aux anciennes littératures. Les pièces qu'ils com-

(1) La *Deffence et Illustration de la langue françoise.*

posèrent sont « une reproduction scrupuleuse, une contrefaçon parfaite » des formes du théâtre antique. « Ecoliers robustes, dit encore Sainte-Beuve, ils n'ont pas entendu le premier mot à cet art ingénieux et profond qui, de la lecture des anciens, sut tirer plus tard des tragédies comme *Iphigénie*, des comédies comme *Amphitryon* (1). » C'est vrai, mais il nous semble qu'il faut tenir compte à ces novateurs de leurs efforts : ils ont créé le genre dans lequel d'autres s'illustrèrent (2).

En 1552, Etienne Jodelle faisait jouer au collége de Boncourt la première tragédie, *Cléopâtre*, et la première comédie, *Eugène*. Jacques Grévin, de Clermont-en-Beauvaisis, suivait bientôt l'exemple du poète parisien et surpassait son modèle (3). L'astre

---

(1) *Tableau* de la poésie française au xvie siècle.

(2) Très sévère pour la Pléiade, M. Paul Albert ne lui pardonne pas la création de « cette fameuse tragédie, qui fut pendant trois cents ans notre idéal dramatique, et que nous avons laissée mourir d'inanition. » *La littérature française des origines au* xvii[e] *siècle*, p. 220. — L'arrêt du parlement ne visait que les mystères et laissait le champ libre à la comédie nationale qui soutint facilement, jusqu'à la fin du xvi[e] siècle, la concurrence de la comédie savante. A cette époque, elle emprunta à la farce italienne, la *Commedia dell' arte*, qui venait d'être introduite en France, ses dénouements et ses plus fameux personnages. Sous cette forme agrandie et mélangée, elle arriva jusqu'à Molière. — Voir L. Moland : *Molière et la comédie italienne*.

(3) La *Trésorière* de Jacques Grévin fut donnée au collège de Beauvais (à Paris) le 5 février 1558, et deux ans après, le 16 février 1560, on représenta dans le même collège deux autres pièces du même auteur, *César ou la liberté vengée* et les *Esbahis*, en présence de la cour et de la duchesse de Lorraine, pour les noces de laquelle avait été composée cetté dernière comédie. Le collège de Beauvais, à Paris, avait été fondé en 1367 par Jean de Dormans, évêque de notre ville. Nous lisons dans les *Notes* manuscrites d'Etienne de Nully : « *Veaux de Beauvais — Quid ?* — On voit par les œuvres et poésies françoises de Grevin, poete de Clermont, que ces veaux étoient des jeux en vers satiriques qui se faisoient à Paris, au collège de Beauvais, tous les ans. Ainsi on dit : les *Prophètes* de Navarre, les *Arbaletriers* du Plessis. Vitré disoit que cela etoit dit de cette ville sur ce qu'un bailly et un procureur-fiscal faisant leur visite aux bouchers de cette ville, le procureur-fiscal dit : *On ne voit des veaux à la boucherie que quand M. le bailly et moy y font la visite.* »

le plus brillant de la Pléiade, Ronsard, lui adressait les vers suivants :

Jodelle, le premier, d'une plainte hardie
Françoisement chanta la Grecque tragédie ;
Puis en changeant de ton, chanta devant nos Rois
La jeune comédie en langage François,
Et si bien les sonna que Sophocle et Ménandre,
Tant fussent-ils sçavans, y eussent peu apprendre.
Et toy, Grevin après, toy mon Grevin encor,
Qui dores ton menton d'un petit crespe d'or,
A qui vingt et deux ans n'ont pas clos les années,
Tu nous as toutesfois les Muses amenées,
Et nous as surmontez, qui sommes jà grisons,
Et qui pensions avoir Phebus en nos maisons.

Grévin est, en effet, bien supérieur à Jodelle. On trouve dans son *César*, dit La Harpe, « des idées grandes et fortes, et le ton de la tragédie. » Voici quelques vers du troisième acte :

Heureux et plus heureux l'homme qui est content
D'un petit bien acquis, et qui n'en veut qu'autant
Que son train le requiert ! Là il vit à sa table,
Toujours accompagné d'un repos désirable ;
Il n'a souci d'autrui ; l'espoir des grands trésors
Ne lui va martelant ni l'âme, ni le corps ;
Il se rit des plus grands, et leurs maux il écoute,
Il n'est craint de personne, et personne redoute ;
Il voit les grands seigneurs, et contemplant de loin,
Il rit leur convoitise et leurs maux et leur soin ;
Il rit les vains honneurs qu'ils bâtissent en tête,
Dont les premiers de tous, ils sentent la tempête,
Si le ciel murmurant les voit de mauvais œil,
Accablant tout d'un coup le bonheur et l'orgueil.

Au XVIIe siècle, la tragédie arrive à la perfection avec Corneille et Racine (1), la comédie avec Molière (2).

Des troupes de comédiens parcourent les villes de province

(1) Nous rappellerons que Racine avait fait presque toutes ses études au collège de notre ville.

(2) On sait que la famille de Molière était originaire de Beauvais.

et y donnent des représentations. Scarron, dans le *Roman comique,* nous a raconté leurs tribulations (1). A Beauvais, Mgr l'évêque-comte les tolérait « parce qu'il faut quelquefois donner quelque chose aux divertissements du public, » mais il ne leur permettait qu'un très court séjour (2).

Nous n'avons trouvé, sur les spectacles donnés dans notre ville à cette époque, que la liste suivante dressée par Le Cat, procureur-fiscal de la comté-pairie, garde des archives de l'évêché (3) :

J'ay veu parmi les reglemens de police qui sont aux Archives de l'evesché une permission accordée à des comédiens, qui est du 20e febvrier 1604.

Il y en a une autre du 18 aoust 1687, pour des marionnettes.

Il y en a une pour des danseurs de corde, qui est du 6 octobre 1701.

Il y a eu permission de montrer un éléphant, le 3e avril 1700.

Il y a eu autre permission de montrer des ours, le 14e may 1700.

Il y a eu permission de montrer une machine qui représentoit les chasteaux de Versailles, Marly et autres, le 29e septembre 1701.

Une autre, le 2e juillet 1700, pour faire plusieurs exercices par un homme sans mains, avec ses pieds.

Une autre, du 4e aoust 1704, pour montrer des figures de cire représentans la cour de Baltazar, roi de Babilone (4).

Comme on le voit, cette liste — probablement fort incomplète — ne mentionne pendant ce long espace de temps qu'une

---

(1) « Au dix-septième siècle surtout, les troupes de province, véritables bandes de farceurs de bas étage, n'avaient en général ni consistance ni la moindre considération. Il faut en excepter pourtant celle dont Molière dirigea les pérégrinations, de 1645 à 1658, et quelques autres encore, celles par exemple à la tête desquelles étaient Floridor, avant d'entrer à l'Hôtel de Bourgogne, Monsinge dit Paphetin, ou Filandre. Chappuzeau, dans son *Europe vivante* (1661, in-4°), nous apprend qu'il y avait alors douze troupes ambulantes qui parcouraient la province. » — V. Fournel. *Curiosités théâtrales*, p. 110.

(2) Voir Pièces justificatives, IV.

(3) *Instructions pour l'exercice de la police épiscopale à Beauvais*, Archives de l'Oise, G 15.

(4) Ces figures de cire, ces images de châteaux et cet éléphant durent

seule troupe de comédiens. Où donna-t-elle ses représentations? Quelles furent les pièces jouées? Nous ne pouvons répondre à ces questions; nous savons seulement que le prix des places était de 12 deniers (1).

VIII

REPRÉSENTATIONS DANS LES COLLÈGES.

Les collèges, qui, au XVIe siècle, avaient joué les premières pièces de la Renaissance dramatique, continuèrent de donner des représentations pendant les deux siècles suivants.

Leur répertoire était très varié. Il comprenait des pièces scolaires, comme la *Défaite du solécisme*, où l'on voyait *Aoriste* dialoguer avec *Supin en u*, et *Infinitif*, vainqueur de *Que retranché*, danser une gavotte devant le corps de son ennemi expirant; des tragédies; des comédies; et même des opéras et des ballets. Dans les villes de province, traversées rarement par des troupes de comédiens, ces représentations étaient très courues (2). Le

---

avoir un grand succès, car le peuple a toujours aimé ce genre de spectacle, *his nam plebecula gaudet :*

Captivum portatur ebur, captiva Corinthus,
. . . .
Sive elephas albus vulgi converteret ora.
HORACE, *Epitres*, II, 1,

(1) Voir Pièces justificatives, IV.

(2) Toujours habiles, les jésuites mirent à profit cet empressement du public. Loret, qui assista au collège de Saint-Ignace, en août 1658, à une tragédie latine, *Athalie*, nous apprend, dans sa *Muse historique*, qu'il paya 15 sous, le prix qu'il aurait donné à l'hôtel de Bourgogne pour voir une tragédie de Corneille. Il est vrai qu'il en eut pour son argent, car, outre la tragédie,

On y dansa quatre ballets,
Moitié graves, moitié follets,
Chacun ayant plusieurs entrées,
Dont plusieurs furent admirées,
Et vrai comme rimeur je suis,
La Vérité sortant du puits,

procès-verbal suivant nous montre la foule forçant les portes du collège de Senlis :

Le jeudy dernier jour de février 1658, les échevins, ayans etez conviés par le principal du collège, nommé Me François Testu, d'assister à une tragicomédie latine et à une comédie françoise qui se devoit jouer par ses écoliers, dans la chapelle du dit collège, et nous y étans transportez avec les trois autres échevins assistés d'un officier de la ville, à trois heures et demy, suivant l'heure portée et affixée, le principal nous auroit dit qu'on avoit forcé les portes et qu'il n'y avoit point de place, ce qui nous auroit obligé de monter par dessus le théâtre par une fenêtre du jardin, ou estans, sur quelque bruit et quelque sifflement qui se seroit fait par la populace, nous aurions pris la parolle et dit hautement qu'il n'y avoit point à rire pour tout le monde et que si les échevins n'avoient leurs places, qu'on ne jouerait pas ce jour là, et à l'instant M.r le lieutenant-général qui etoit présent seroit sorty de la chapelle et ensuite tous les assistans, et les écoliers représentèrent de notre consentement le lendemain, dans la chapelle du chasteau, où nous assistames pour y avoir fait porter des chaises de l'hôtel de la ville. — *A la marge :* Nota que M. le lieutenant-général dit comme en colère : Je vous quitte ma place, et sortit la dessus (1).

La distribution des prix était presque toujours précédée d'une représentation théâtrale, et, quand la pièce était l'œuvre d'un professeur du collège, cette solennité classique n'offrait que plus d'attraits. « Les 19 et 20 août 1720, le collège de Beauvais voyait une foule nombreuse se presser dans ses murs, impatiente d'assister aux premiers essais dramatiques de l'abbé Jacques de La Rue, professeur de rhétorique. On y jouait deux pièces de sa composition : *Daniel*, tragédie sacrée en cinq actes et en vers,

---

Par ses pas et ses pirouettes,
Ravit et prudes et coquettes.

Dreux du Radier dit encore dans ses *Récréations historiques*, 1767 : « Les jésuites, quand ils jouaient des pièces de théâtre, ont toujours fait payer le même prix que les comédiens .... Dans leurs collèges de province, ils ont toujours fait payer. J'ai payé à Poitiers pour y voir une très mauvaise pièce intitulée *Radegonde*, et un ballet plus ridicule et plus mauvais que la pièce. »

(1) Afforty : *Collectanea Sylvanectensia*. — L'abbé Müller : *Monographie des rues de Senlis* (Ecoles).

et *Les Captifs,* comédie en trois actes et en vers, tirée de Plaute. Pour que rien ne manquât à la fête, la tragédie était précédée d'un prologue, et, afin de tenir la balance égale, un épilogue terminait la comédie; de plus, entre les deux pièces, un acteur récita, comme intermède, une traduction en vers du psaume cent onzième, que de La Rue avait faite en 1718 et qui est imprimée dans le *Mercure de France* du mois de novembre 1721. Les spectateurs les plus exigeants auraient eu mauvaise grâce de ne pas être satisfaits (1). »

L'abbé de La Rue quitta le collège de Beauvais pendant quelque temps, mais il y rentra, comme principal, en 1730. Revenu sur le théâtre de ses premiers exploits, il fit probablement entendre aux habitants de notre ville de nouvelles productions de sa muse féconde. Ayant donné sa démission en 1750, il se consacra tout entier à la poésie et échangea son bréviaire, nous dit-il dans une épigramme, contre l'édition elzévirienne d'Horace avec les notes de Jean Bond :

La semaine dernière.
Un chanoine, dit-on,
Troqua son bréviaire
Contre un fort beau *jambon.*

Il voulait ranimer l'inspiration que l'âge commençait à refroidir :

Hélas! à soixante ans, la vieillesse pesante
M'annonce que l'esprit décline avec le corps;
Et des maux, qu'elle amène, une suite effrayante
Du cerveau le meilleur attaque les ressorts.
Je ne le sens que trop : cette froide vieillesse
Avance chaque jour, arrive à petits pas;
Et mes vers n'ont plus ces appas
Qu'autrefois leur donnait la brillante jeunesse.

O merveilleux effet d'Horace, « vin vieux qui rajeunit les ans! » De La Rue vit ses vers reprendre leurs « appas, » et il rima jusqu'à son dernier jour (2).

---

(1) V. de Beauvillé : *Doc. inédits concernant la Picardie,* t. II, p. XXXIX.

(2) L'abbé de La Rue mourut à Beauvais, le 10 août 1764, à l'âge de soixante et onze ans. Il fut enterré dans la nef de la cathédrale, à côté

Les religieux de Saint-Germer, qui avaient établi un collège dans leur abbaye, donnaient aussi des représentations. Le 23 mai 1702, messire François-Honorat-Antoine de Beauvilliers, nommé abbé commendataire l'année précédente, vint assister à la distribution des prix. « D. Jacques Le Lièvre fit jouer une grande tragédie sur l'éducation de la noblesse (1); elle fut très bien jouée, elle dura bien sept heures. » C'était un peu long, mais « l'abbé donna la collation à toute l'assemblée, qui était grande, savoir : du vin, de la limonade, des dragées, quelques gâteaux, échaudés, etc., qu'il avait apportés. » En 1758, on joua la tragédie de *Brutus*. « Cette représentation fit beaucoup d'honneur à D. Trouvain, pour lors directeur du collège, et surtout à D. Cardon, professeur de rhétorique (2). »

Ce n'était pas seulement dans les collèges qu'avaient lieu des représentations de ce genre. Au commencement du XVII[e] siècle, les religieuses de Maubuisson, d'après le récit de la mère Angélique de Saint-Jean, « passaient tout leur temps hors de l'office à se divertir en toutes les manières qu'elles pouvaient, à jouer des comédies pour réjouir les compagnies qui les venaient voir (3). » Sur la demande de M[me] de Maintenon, Racine

---

du chanoine Antoine Auxcousteaux. Ses œuvres manuscrites, comprenant des poésies, des sermons, des discours, etc., forment onze volumes in-quarto et in-folio, qui sont aujourd'hui la propriété de M. V. de Beauvillé.

(1) Cette pièce était de circonstance, car le collège avait été établi par les religieux « voyant l'extrême nécessité de quantité de gentilshommes demeurant dans les paroisses qui sont aux environs de l'abbaye, lesquels souvent n'ont pas même du pain à manger, en sorte qu'ils ont grand peine à nourrir et élever leurs enfants et ne leur peuvent faire donner les instructions nécessaires. » On y nourrissait, enseignait et élevait dans la piété « un certain nombre d'enfants nobles, gratuitement, jusqu'à ce qu'ils aient atteint un âge dans lequel ils puissent, après une mûre délibération, embrasser l'état ecclésiastique et religieux, ou, s'ils aiment mieux retourner dans le monde, qu'ils y puissent vivre en honnêtes gens, à la satisfaction et honneur de leurs familles, suivant leurs qualités. »

(2) *Doc. inéd. concernant la Picardie*, II, p. 491, 510.

(3) Sainte-Beuve : *Port-Royal*, l. I, chap. 8.

composait *Esther* et *Athalie* pour les demoiselles de Saint-Cyr.

Le *Journal* de Dangeau cite, parmi les spectateurs de la première représentation d'*Esther*, « MM. les évêques de Beauvais et de Meaux. » Les *Instructions* que nous publions montrent que si Mgr de Forbin-Janson était sévère à l'égard des spectacles il les permettait cependant quelquefois. Sa présence chez les demoiselles de Saint-Cyr n'a donc rien de surprenant; mais on peut s'étonner de celle de Bossuet. On sait combien ce dernier fut injuste et impitoyable envers Molière (1). Il se montra aussi bien rigoureux à l'égard de Corneille. Pour prouver l'immoralité du *Cid*, il affirme « que tout le dessein du poète, toute la fin de son travail, c'est qu'on soit, comme son héros, épris des belles personnes. » Il ne saurait permettre « d'étaler la passion de l'amour, même par rapport au licite, attendu que le mariage présuppose la concupiscence, qui, selon les règles de la foi, est un mal auquel il faut résister. » Il blâme « cette indécence qu'on voit parmi nous d'introduire des femmes sur le théâtre. Les païens mêmes croyaient qu'un sexe consacré à la pudeur ne

---

(1) Il le représente comme « étalant au plus grand jour les avantages d'une infâme tolérance dans les maris, et sollicitant les femmes à de honteuses vengeances contre leurs jaloux. » Il ajoute : « La postérité saura peut-être la fin de ce poète-comédien, qui, en jouant son *Malade imaginaire* ou son *Médecin par force*, reçut la dernière atteinte de la maladie dont il mourut peu d'heures après, et passa des plaisanteries du théâtre parmi lesquelles il rendit presque le dernier soupir au tribunal de Celui qui a dit : Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez ! *(Maximes et Réflexions sur la comédie.)* — Deux cardinaux, Richelieu et Mazarin, s'étaient déclarés les protecteurs du théâtre ; et, pour faire leur cour à ces puissants ministres, des membres du clergé avaient pris part à des représentations. Jeune, Louis XIV n'avait pas dédaigné de monter lui-même sur la scène et de jouer un rôle dans les ballets mêlés aux comédies. Dans la seconde partie de son règne, il cessa de s'intéresser au théâtre, et des prélats purent attaquer les spectacles sans avoir à craindre de censurer un des goûts du roi. Jusque-là un seul avait osé le faire, Nicole, en 1666, et il le fit avec une véhémence qui ne fut guère dépassée par Bossuet même, à une date où il n'y avait plus aucun péril. » Voir E. Despois : *Le Théâtre français sous Louis XIV*.

devait pas ainsi se livrer au public, et que c'était là une espèce de prostitution (1). »

Bossuet assiste cependant à la première représentation d'*Esther*. Et la pièce est jouée par les demoiselles de Saint-Cyr. Et si Esther, inconnue d'Assuérus, parmi « tant de beautés, » a fixé sur elle le choix du monarque la première fois qu'elle parut devant lui, c'est que, comme elle le dit elle-même avec modestie,

De ses faibles attraits le roi parut frappé ;

ce qui *présuppose la concupiscence.* « Qu'on ne pense pas qu'il y eût surprise, car il y eut récidive. Bossuet assistait encore plus tard à la représentation dont Mme de Sévigné nous a donné le récit. Comment faisait-il pour concilier sa propre présence avec son opinion que montrer ainsi des femmes sur le théâtre était une *espèce de prostitution.* Il était plus conséquent avec lui-même quand, dans son diocèse, il écrivait au présidial de Meaux pour lui recommander d'*empêcher les marionnettes,* qui, selon lui, par leurs discours et par l'heure même des représentations, *portaient au mal* (2). »

IX

LA TRAGÉDIE D'ARAIGNON.

Le 4 octobre 1765, un avocat au parlement de Paris, nommé Araignon, écrivait au Corps de Ville pour le prier de vouloir bien accepter la dédicace d'une tragédie en cinq actes sur le *Siège de Beauvais* (3) :

---

(1) Dans son *Idée sur les spectacles anciens et modernes*, publiée en 1666, l'abbé de Pure, bien connu par les *Satires* de Boileau, admet les femmes sur la scène et émet ce vœu : « Il serait à souhaiter que toutes les comédiennes fussent et jeunes et belles, et, s'il se pouvait, toujours filles ou du moins jamais grosses. Car, outre ce que la fécondité de leur ventre coûte à la beauté de leur visage ou de leur taille, c'est un mal qui dure plus depuis qu'il a commencé qu'il ne tarde à revenir depuis qu'il a fini. »

(2) E. Despois : *Le Théâtre français sous Louis XIV*, p. 257, 264.

(3) La correspondance d'Araignon avec le Corps de Ville est conservée aux Archives municipales, JJ 42.

« ..... Votre ville s'est immortalisée dès 1472, sous le règne de Louis XI, par sa glorieuse défense contre une armée formidable de Bourguignons, d'Anglais et de Flamands. Vous sûtes forcer ces fiers ennemis d'abandonner, en frémissant, vos Remparts, Temple de la valeur. Cette époque, à jamais mémorable, m'a fourni le sujet du *Siège de Beauvais*, tragédie où transpirent partout, avec ingénuité, les sentiments patriotiques les plus grands, liés de concert avec l'étonnant pouvoir d'un amour extrême pour son Roi, sur vos âmes vraiment citoyennes..... »

L'auteur, ne pouvant faire jouer sa pièce à Paris (1), s'était

---

(1) Araignon croyait avoir procréé un chef-d'œuvre. Il écrivait à la Ville : « ..... Si, pendant mon séjour en Allemagne, Monsieur de Belloy ne m'avait pas forcé de vitesse par sa sublime tragédie du *Siège de Calais*, j'aurais pu me flatter, sans prétention, de faire jouer la mienne..... » — On sait l'immense succès de la pièce de B. de Belloy. Les representations en furent interrompues pendant quelque temps à la suite d'une grave affaire connue sous le nom de *Journée du Siège de Calais* (15 avril 1765). « Le comédien Dubois, traité d'une maladie honteuse par un chirurgien, qui réclamait ses honoraires, prétendait l'avoir payé, en présence de son camarade Blainville (ce que confirmait celui-ci); et il offrait d'en faire serment en justice. Le chirurgien répandit un mémoire où il soutenait qu'un comédien ne pouvait être admis au serment. Les acteurs, irrités que Dubois eût donné lieu à un factum si insultant pour eux, et ayant de fortes raisons de suspecter la vérité de sa déclaration, l'expulsèrent unanimement, ainsi que Blainville. Le renvoi de ce dernier ne souffrit pas la moindre difficulté ; mais la fille du premier, Mademoiselle Dubois, obtint des gentilshommes de la chambre une révocation au moins provisoire de cette mesure, portant que le roi se réservait la décision de l'affaire, et que Dubois jouerait, en attendant, son rôle dans le *Siège de Calais*. C'était quelques heures seulement avant la représentation. Lekain, Molé, Brizard, ne parurent point au théâtre. Mademoiselle Clairon y vint, puis retourna chez elle. Il n'y avait pas moyen de commencer la pièce. On essaye de haranguer le public et de donner le *Joueur* avec Préville; mais Préville est sifflé au milieu des vociférations les plus épouvantables ; les spectateurs réclament à grands cris : le *Siège! Clairon en prison!* etc. Ce tumulte inouï dura jusqu'à sept heures du soir; on rendit l'argent. Le lendemain, la comédie n'ouvrit pas. Mademoiselle Clairon fut conduite au For-l'Evêque, et depuis elle s'obstina à

décidé à la faire imprimer à ses frais à deux mille exemplaires. « Tous les exemplaires de cette tragédie, disait-il, resteront en dépôt chez moi, jusqu'à ce qu'il vous ait plu de me mander que vous permettez qu'ils soient rendus publics. »

MM. les maire et pairs lui répondirent :

« La peine que vous prenez d'immortaliser notre ville pénètre nos cœurs de la plus vive reconnaissance. Quel dommage que chaque siècle ne produise point des *Araignons!* Que d'actions héroïques sortiraient de l'oubly ! Que de héros se formeraient à l'exemple de leurs pères, s'ils étaient certains de rencontrer des auteurs assez généreux pour les préconiser ! Car, vous le sçavez, Monsieur, et sans doute mieux que qui ce soit, la gloire de se survivre est la passion des belles âmes, des âmes sublimes, des âmes qui, comme la vôtre, tendent à l'immortalité..... »

Araignon, ravi de ces louanges, pressa l'imprimeur, et, le 16 décembre, il envoyait à la Ville cinquante exemplaires de sa pièce (1), avec une épitre dans laquelle il disait modestement : « ..... Si vous poussiez l'excès d'indulgence jusqu'à croire ma tragédie digne d'être un jour représentée chez vous..... » Mais Beauvais n'avait pas encore de théâtre et le Corps de Ville ne pouvait donner cette satisfaction au sieur Araignon. De plus, la pièce travestissait l'Histoire d'une si singulière façon, que sa représentation dans notre ville était complètement impossible.

Dans le *Siège de Beauvais,* Jeanne-Hachette est « l'épouse de Colin Pilon, lieutenant de Louis Gomel, sieur de Balagni. » Elle a trois fils. Deux sont tués dans un combat; le troisième, Aurelle, est l'amant d'Elmire, fille de Binet, maire de Beauvais.

---

ne pas rentrer au théâtre. Mole, Brizard, Lekain, se rendirent, quarante-huit heures après, à la même prison et y restèrent vingt-quatre jours. On rouvrit le mercredi, et Bellecourt demanda humblement pardon au public, au nom de toute la Société. » V. Fournel : *Curiosités théâtrales,* p. 304.

(1) *Le Siège de Beauvais ou Jeanne Laisné,* tragédie en cinq actes, par M. Araignon, avocat au parlement. Le prix est de 30 sols. A Paris, de l'imprimerie de Michel Lambert, rue des Cordeliers, au collège de Bourgogne. M DCC LXVI. — La pièce est précédée d'une dédicace *A Messieurs les Maire, Pairs et Echevins de la ville de Beauvais.*

Ce n'est pas « la commandante, » c'est Elmire qui enlève le drapeau :

Binet, *apercevant Elmire tenant un étendard des ennemis.*

Mais j'apperçois ma fille..... A sa démarche fière
Tout annonce dans elle une valeur guerrière.

Elmire, *avec véhémence.*

Il n'est plus l'ennemi qui portait ce drapeau :
Oui, mon bras l'a plongé dans la nuit du tombeau.....
Vers nos plus hauts remparts je le vois qui s'élance :
Il s'y fait distinguer par sa noble présence.
Tous les coups effrayans de son funeste bras
Sur nos murs glorieux font voler le trépas.
Le meurtre, la fureur, le désespoir terrible,
Enivrés du plaisir de ce spectacle horrible,
Animaient le Soldat de leurs affreux regards.
J'attaque ce Héros au milieu des hazards.....
Il m'apperçoit..... et, fier de me pouvoir combattre,
Il compte que son bras suffisait pour m'abattre.....
Mars semblait inspirer cet illustre vainqueur ;
Mais mon cœur qui ne sait ce que c'est que terreur,
Oppose à cet Anglais une ferme vaillance.
La victoire longtemps entre nous deux balance,
Il menace mes jours, l'instant est décisif.
A ce noble duel le Soldat attentif
S'arrête de concert..... Mon ennemi me presse,
M'attaque, se défend ; sa valeur, son adresse,
Lui font porter, parer les plus terribles coups,
De triompher de lui qui n'eût été jaloux ?
Enfin j'en ai la gloire..... Oui, malgré son courage,
Ce poignard, dans son cœur, s'est frayé le passage.

On crut cependant qu'il fallait remercier l'auteur « de l'envoi de ses cinquante exemplaires à 30 sols, » en lui faisant un cadeau quelconque. Les maire et pairs, fort embarrassés, envoyèrent deux exemplaires de la pièce à M. Bertier de Sauvigny, intendant de la généralité de Paris, et lui demandèrent conseil. « ..... Nous soumettons la pièce à votre jugement. Oserions-nous vous demander ce que nous pouvons faire pour l'auteur, qui a témoigné du moins sa bonne volonté. »

La réponse de l'intendant se fit longtemps attendre. Le 27 fé-

vrier 1766, Araignon écrivait au Corps de Ville pour se plaindre qu'on ne l'avait pas encore remercié de son œuvre, alors qu'à Paris il recevait les félicitations de plusieurs grands seigneurs qui avaient lu sa pièce. Quelques jours après, ayant entendu dire que, loin de penser à le féliciter, les Beauvaisins se moquaient de lui et de sa tragédie, il se plaignit amèrement à M. Bertier de Sauvigny. Mais il fit bientôt amende honorable en adressant aux maire et pairs la lettre suivante que nous croyons devoir donner en entier :

« De Paris, ce 10e mars 1766.

« Messieurs,

« Permettez qu'interrompant malgré moy vos importantes occupations, j'aye l'honneur de vous faire part de quelques réflexions qui me sont venues, le brouillon de la lettre écrite à Monseigneur l'Intendant par moi me tombant à l'instant sous la main. Si jamais l'original vous parvenait, il est juste que vous sachiez d'avance les motifs qui m'ont guidé et ce que je pense actuellement de tout cela.

« Une personne très recommandable et croyable à tous égards, Messieurs, m'avait assuré qu'un des Messieurs du Corps de Ville qui vint chez moy sur la fin de la foire Saint-Denis me demander de la part du maire de Beauvais le manuscrit de ma tragédie pour vingt-quatre heures avait abusé de ma confiance et tiré une copie informe du drame de *Jeanne Hachette*. On m'a ajouté, Messieurs, que la même personne avait jetté un ridicul sur la pièce et l'auteur, qu'il allait s'éguayer à mes dépens dans plusieurs notables maisons, et notamment chez Messieurs les grands vicaires de Monseigneur le cardinal.

« Je puis sans rougir, Messieurs, vous avouer tout naturellement que pensant tristement dernièrement au procédé peu noble de ce Monsieur, j'eus tout de suitte la simplicité d'imaginer que vous me regardiez aussi avec les mêmes yeux : mon amour propre alors irrité, par ce qu'il prenait pour réalité cette chimère que ma mélancolie venait de me former, fut cause que j'eus l'honneur d'écrire dans cette situation d'esprit à Monseigneur l'Intendant, en luy marquant que je pensais, Messieurs, que vous aviez voulu vous éguayer à mes dépens.

« Je vous supplie instament de vouloir bien pardonner au

délire de mon esprit, Messieurs, qui m'empêcha alors de réfléchir en me faisant sentir qu'un Corps est toujours respectable, et qu'incapable d'adopter les idées d'un Particulier, il se fait gloire de penser sensément, noblement, et avec intégrité et prudence indicibles.

« Cette simple réflexion, Messieurs, qui n'aurait pas échappé à un écolier de cinquième, est le vray pivot de mon étourderie à laquelle je ne sais pas d'autre remède qu'une confession ingénue et un désaveu de tout ce que j'ay écrit dans le radotage de mon âme. Si vous daignez l'oublier, vous vous montrerez toujours supérieurs à moy en grandeur de sentimens, comme vous l'êtes tous effectivement.

« C'est la dernière grâce, Messieurs, que je solliciteray instament de vos bontés et de votre indulgence, jamais je n'en eus plus grand besoin. Votre estime m'est d'un prix à qui tout cède : me la refuser serait plus que de m'arracher la vie, puisque j'y attache mon honneur et ma gloire.

« Voilà mes vrais sentiments, dans lesquels je mets, Messieurs, tout mon bonheur à y persister constament. Tout l'avantage est de votre côté, car j'ay eu tous les torts du monde envers vous ! qui à peine pourront être effacés en partie par le profond respect avec lequel je suis,

« Messieurs,

« Votre très humble, soumis et très obéissant serviteur,

« Araignon,

« *avocat en parlement.*

« Rue Pavée, au Marais, vis à vis l'hôtel d'Herbouville, chez le menuisier. »

Sur ces entrefaites arriva la réponse de M. Bertier de Sauvigny : « ..... Sans vouloir apprécier ni décider du mérite de la pièce, je pense cependant que l'envoi qui vous en a été fait par le sieur Araignon n'exige autre chose de votre part qu'une réponse obligeante, d'autant plus que la situation dans laquelle se trouvent les revenus de votre ville et les dépenses considérables dont elle est chargée ne lui permettent pas, dans les circonstances présentes, de reconnaître autrement le zèle et la bonne volonté de cet auteur. »

Le Corps de Ville s'empressa alors d'en finir avec le sieur Araignon, en lui adressant « rue Pavée, au Marais, vis à vis

l'hôtel d'Herbouville, chez le menuisier, » une lettre ainsi conçue (1) :

« Nous avons reçu celles que vous nous avez fait l'honneur de nous écrire. Nous voudrions que notre reconnaissance pût répondre aux sentiments de nos cœurs, mais comme vous le sçavez le dernier édit nous lie les mains et rend notre bonne volonté impuissante.

« Il n'était point nécessaire que vous nous assurassiez que votre drame avait eu le bonheur de plaire à tout ce qu'il y a de plus respectable en France ni que vous entreprissiez de le démontrer. La pièce par elle-même opère la démonstration ; il ne faut que la lire pour être convaincu de cette vérité.

« M. l'intendant ne nous a pas fait part de ce que vous lui avez écrit, mais vous ne nous rendriez point justice si vous doutiez un instant des sentiments avec lesquels nous sommes, etc. »

Dix ans après, notre ville possédait enfin un théâtre, mais le *Siège de Beauvais* n'y fut jamais représenté (2).

X

LA SOCIÉTÉ DE MUSIQUE.

Une Société de musique fut fondée à Beauvais par quelques amateurs, vers 1765. M. le duc de Tresmes, gouverneur de l'Ile-de-France, en accepta le titre de Protecteur ; et M. J. Bertier de

---

(1) Le 16 mars 1766.

(2) L'infâme auteur de *Justine*, le marquis de Sade, a aussi composé une tragédie sur *Jeanne Hachette*. Une lettre autographe de ce triste personnage, possédée par M. Mathon, nous apprend que la pièce fut lue à la Comédie-Française le 24 novembre 1791, puis offerte à plusieurs théâtres. Une collection d'autographes, vendue récemment, contenait une lettre du marquis de Sade, du 9 vendémiaire an VIII, ainsi désignée au catalogue : « Lettre à un représentant du peuple où il proteste énergiquement de son amour pour la République et sollicite sa radiation de la liste des émigrés. Pour preuve de son civisme, il offre une tragédie en cinq actes, *Jeanne Hachette*. Piquants détails à ce sujet. »

Sauvigny, intendant de la généralité de Paris, celui de Conservateur (1).

L'Almanach pour le Beauvaisis, de 1766, donne le tableau suivant :

SOCIÉTÉ DE MUSIQUE.

Elle est composée de citoyens, partie exerçans, partie amateurs.

Les concerts se donnent les dimanches depuis la Toussaint jusqu'à la Pentecôte, et les jeudis depuis la Pentecôte jusqu'au 1er septembre.

Vacances en septembre et octobre.

M. LE DUC DE TRESMES	*Protecteur.*
MM. BERTIER DE SAUVIGNY	*Conservateur.*
BOREL	*Directeur honoraire et perpétuel.*
RENAULT-PREVOST	*Directeur.*
CORNU DE VILLERS	*Instituteur.*
FOUENET-DUBOURG	*Secrétaire perpétuel.*
Mlle D'AUVERGNE	*Bibliothécaire.*
MM. ESMANGARD	*Trésorier.*
RENAULT DE LA MOLINIÈRE...	*Maître des Cérémonies.*
DE LA MOTHE	*Premier violon.*

La Société avait ses réunions dans une salle située rue Saint-Jean (2). Elle fut bientôt accusée par quelques censeurs moroses d'avoir établi « un spectacle tel que l'opéra ou la comédie, dans lequel les acteurs, par leur jeu ou par leur danse, peuvent réveiller les passions qu'ils expriment. » Elle crut devoir répondre pour rassurer « les consciences alarmées » et publia une longue *Lettre sur le Concert de Beauvais* (3) : « ..... On exécute à la vé-

(1) En 1768, L.-B.-F. Bertier succéda à son père. On sait qu'il fut massacré à Paris en 1789, ainsi que son beau-père, Foulon, malgré les efforts de La Fayette et de Bailly pour les sauver. Les armes des Bertier de Sauvigny, placées dans l'intérieur de l'Hôtel-de-Ville de Beauvais, furent abattues en 1791.

(2) Au *Prado*. Elle se transporta ensuite à *la Grille*. Le Prado est devenu un magasin d'épicerie, et la Grille est aujourd'hui affectée aux réunions de la loge maçonnique.

(3) Le 6 septembre 1768. — Voir Pièces justificatives, V.

rité, disait-elle, des opéras, même des opéras-comiques; mais toute l'illusion du théâtre n'y est plus : ce sont des scènes froides qui se chantent sans jeu ni passion. Si l'on donne des opéras-comiques, on en retranche tout le dialogue, et on change, dans les ariettes, les paroles trop libres ou équivoques, enfin tout ce qui pourrait choquer des oreilles délicates. On défie à cet égard la critique la plus sévère d'y trouver à y reprendre. Ceux qui osent blâmer le Concert sur ce fondement ne sont pas instruits sans doute de ce qui s'y passe. S'ils y venaient, ils en prendraient sûrement une toute autre idée que celle qu'ils s'en sont formée : ils reconnaîtraient que l'ordre et la décence y sont observés, soit de la part de ceux qui exécutent, soit de la part des auditeurs : ils remarqueraient que comme les conversations y sont interdites et tous les yeux ouverts, il y a moins à redouter pour les mœurs, que dans les assemblées particulières où, pendant que les mères sont occupées à une table de jeu, les jeunes personnes n'ont autre chose à faire qu'à prêter l'oreille aux galanteries de ceux qui ne jouent pas. On ne craint pas de dire que, hors les lieux destinés à la prière, c'est l'endroit où la vertu et la religion courent le moins de risques. »

Cette *Lettre* fit taire les critiques et la Société continua ses concerts jusque dans les premières années de la Révolution (1). En 1773, sur la proposition de M. Blanchard de Changy, officier de la maison du roi (2), qui venait passer plusieurs mois de l'année à Beauvais, elle organisa même un théâtre où l'on joua la comédie et l'opéra-comique.

---

(1) « Une société d'amateurs, que le goût de la musique rassemble deux fois par semaine, dans une salle très proprement disposée, forme elle-même ce concert, où l'on exécute de la musique vocale et instrumentale. Les étrangers, et les citoyens même, pour qui cet art a des atttraits, y sont reçus avec autant d'empressement que de politesse. Il y a concert le lundi et le jeudi, à six heures du soir. Directeur, M. Le Maire, négociant. » *Tablettes historiques et géographiques du département de l'Oise*, 1792.

(2) Blanchard de Changy devait se distinguer plus tard par son zèle révolutionnaire. Il fut député suppléant à l'Assemblée législative, lieutenant-colonel de la garde nationale, président du district, etc.

XI

LE THÉATRE FEUILLET.

Les représentations données par la Société de musique ayant un certain succès, en 1774, Nicolas Feuillet, horloger de Mgr l'évêque-comte de Beauvais (1), fit bâtir une salle de spectacle dans une maison dont il était propriétaire, rue de l'Ecu, près de la rue des Prêtres (2).

Une allée longue et étroite (3), dont l'entrée était rue de l'Ecu, conduisait au théâtre qui occupait l'angle formé par la place Saint-Etienne et la rue des Prêtres (4)

Il était de dimensions très restreintes (5) et fort peu commode. On y trouvait cependant un parterre, un amphithéâtre, des premières loges, des secondes loges, un paradis. Au premier

---

(1) Les comptes de l'évêché, conservés aux Archives de l'Oise, contiennent plusieurs mémoires de Nicolas Feuillet, G 433, G 538. — Il y eut à Beauvais une famille d'horlogers de ce nom. La magnifique pendule du grand salon de l'Hôtel-de-Ville est signée Feuillet-Laisné ; nous connaissons aussi beaucoup de pièces remarquables qui portent le nom d'Eustache Feuillet.

(2) On lit dans le *Dictionnaire du département de l'Oise*, de Tremblay : « La salle fut établie à l'aide d'une souscription à laquelle tous les habitants aisés s'empressèrent de répondre. » Dans une lettre que l'on trouvera plus loin, Feuillet assure cependant « avoir sacrifié une partie considérable de sa fortune à la construction de son théâtre. »

(3) « Elle a trois pieds six pouces vers son entrée, un peu moins en quelques endroits vers le milieu, un peu plus vers son extrémité, et compte quarante-neuf pieds de long depuis la porte de la rue jusqu'au premier escalier qui conduit à la salle. » Voir Pièces justificatives, XI.

(4) Voir la Planche.

(5) « Sa longueur est en tout de quarante-six pieds dans œuvre, savoir : celle du théâtre de vingt et un pieds six pouces, de l'orchestre quatre pieds six pouces, du parterre onze pieds, et de l'amphithéâtre neuf pieds. Quant à la largeur de ladite salle, elle est de dix-sept pieds vers le fond du théâtre, de vingt-quatre à l'autre bout, aussi dans œuvre. » Voir Pièces justificatives, XI.

étage, un foyer de vingt-trois pieds carrés communiquait avec une grande loge de milieu, dite de *l'Etat-major*, et avec les loges du côté droit et du côté gauche. Comme ces loges n'étaient pas desservies par un couloir, elles communiquaient entre elles « de manière que pour joindre la loge la plus près du théâtre, il fallait passer dans les autres. »

Actif et intelligent, Feuillet engagea une troupe de comédiens et voulut attirer la foule par tous les moyens, sans se préoccuper beaucoup de la devise : *Castigat ridendo mores.*

Le dimanche 29 juillet 1781, un de ses acteurs, le sieur François Farges, qui remplissait le rôle de Blaise dans l'opéra de *Blaise le Savetier,* soulevait l'indignation du public en chantant quatre couplets licencieux qui n'étaient pas dans la pièce. Le procureur-fiscal manda l'acteur, et « après lui avoir fait sentir quelle punition un pareil écart était dans le cas de lui attirer, il ajouta que néanmoins, par indulgence, il s'abstiendrait d'en référer au juge-général de police, si, jouant une seconde fois la même pièce l'un des jours de la semaine, il observait de n'y pas chanter lesdits couplets, présumant ledit procureur-fiscal que le silence serait pris pour une réparation, muette mais suffisante, envers ce même public que son chant avait offensé (1). » Le jeudi suivant, Farges vint annoncer sur le théâtre, pour le lendemain, vendredi 3 août, une seconde représentation de *Blaise le Savetier,* mais le parterre déclara qu'il ne voulait plus entendre cette pièce.

Feuillet fit alors afficher la *Fée Urgèle.*

Une faible distance séparant le théâtre du chevet de Saint-Etienne, on entendait souvent dans l'église les chants des acteurs et le bruit des instruments. Le juge de police, averti que le vendredi 3 août on célébrait la fête de l'Invention de saint Etienne et que l'office divin se prolongerait très tard, ordonna à Feuillet de faire relâche. Celui-ci ne tint pas compte de cet ordre et joua la pièce annoncée, la *Fée Urgèle.*

A la suite de ces faits, Farges fut condamné à trente-six heures de prison, et Feuillet à 15 livres d'amende applicables aux pauvres de la paroisse de Saint-Etienne (2). Le juge de police fit

---

(1) Voir Pièces justificatives, VI.

(2) Voir Pièces justificatives, VII.

aussi défense à Feuillet « de souffrir en aucun temps, et sous aucun prétexte que ce soit, l'ouverture du spectacle avant six heures du soir, heure à laquelle l'office de Saint-Etienne était ordinairement fini, sauf les jours et les cas extraordinaires, pour lesquels il se réservait de statuer suivant les circonstances. »

L'année suivante, la troupe jouait les chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire. Voici l'affiche du 23 mai 1782 :

Par privilège de Monseigneur le duc de Gesvres, Gouverneur de l'Isle de France, et permission de M. le Bailli de la Ville, Bailliage et Comté-Pairie de Beauvais, Juge-Général de Police,

Les Comédiens Français donneront aujourd'hui, jeudi 23 mai 1782, une première représentation du

SABOTIER

petite comédie nouvelle en un acte et en prose, précédée de

L'AVARE

comédie en 5 actes et en prose, de Molière.

En attendant l'Officieux, comédie nouvelle, et Athalie, tragédie, avec ses chœurs.

On prendra : aux premières loges, 36 sols ; à l'amphithéâtre, 30 sols ; aux secondes loges, 24 sols ; au parterre, 12 sols ; au paradis, 8 sols.

On commencera à six heures précises.

Malgré tous ses efforts, Feuillet ne voyait pas arriver la fortune. Il déployait cependant la plus grande activité. Propriétaire de la salle, directeur de la troupe, il jouait « de la basque » à l'orchestre, exerçait toujours son métier d'horloger et cherchait encore, dans d'autres occupations, un surcroît de revenu (1).

---

(1) L'*Almanach de Beauvais*, de 1777, publiait l'*Avis* suivant : « On vient d'établir au commencement de la présente année 1777 un dépôt public et bureau pour toutes les choses perdues et trouvées, de plus ou de moins de conséquence, chez le sieur *Nicolas Feuillet*, horloger de Monseigneur l'Evêque-Comte de Beauvais, au bout de la rue de l'Ecu, près la Poste aux Chevaux, dans lequel, par ordonnance de police, toutes personnes indistinctement qui auront trouvé quelque chose de toute nature, soit dans la Ville, les Fauxbourgs ou environs, seront tenues d'y venir, ou envoyer faire la déclaration et dépôt sous récépissé, dans les vingt-quatre heures pour les personnes de la ville, et le

Mais le sort lui était décidément contraire. En 1786, il dut fermer son théâtre à la suite d'une sanglante collision survenue entre les habitants et les officiers de la garnison.

Doyen raconte ainsi les faits (1) :

« Un soir, pendant le cours de la représentation, la porte du fond du théâtre s'ouvre avec fracas, et un garde du corps, nommé M. de Méjanès, vient s'y poster, le chapeau sur la tête. Les cris de : A bas! Dans les coulisses! s'élèvent dans la salle. Méjanès se retire. Après le spectacle, il rencontre au café plusieurs de ses camarades qui lui reprochent vivement d'avoir cédé, lui gentilhomme, aux injonctions du public. On s'excite, on s'échauffe; enfin Méjanès prend l'engagement de renouveler la même scène, à la prochaine occasion, et ses camarades lui promettent de le soutenir et de châtier, au besoin, la *canaille* du

---

plus prochain marché pour celles de la campagne, à peine d'être poursuivies rigoureusement, si elles sont reconnues; et les personnes qui auront perdu quelques effets quelconques, ne pourront s'adresser, pour en faire la réclamation, ailleurs qu'au susdit bureau, où ils seront inscrits et détaillés; et il sera payé *20 sols*, pour que lesdits effets perdus, ainsi que tous les effets trouvés, déposés au susdit bureau (pour lesquels il ne sera pas donné par les déposans, mais dû et payé par les réclamans, la somme de *20 sols*, sans préjudice à la récompense) soient affichés tous les jours sur trois tableaux, et annoncés chaque jour de marché par le tambour et cri public, pendant six semaines consécutives; et il sera payé *trente sols* si l'on voulait qu'un effet perdu fut annoncé sur le champ par le tambour, et continué ensuite comme ci-dessus. Après l'année expirée, les effets trouvés, déposés au bureau et non réclamés, seront remis à ceux qui les auront apporté ou à leurs héritiers, en rapportant le récépissé, sous la condition de le représenter en nature ou valeur, s'ils étaient réclamés dans la suite par les propriétaires. » — Le dépôt des objets perdus n'eut pas une longue existence : « Ce bureau, autorisé par ordonnance de police du 31 décembre 1776, était de l'invention du sieur *Nicolas Feuillet*, horloger, demeurant à Beauvais, rue de l'Ecu. Ses avantages ont été éprouvés. Mais le préposé n'y ayant pas trouvé, vu la modicité des rétributions, le juste dédommagement de ses avances et de ses peines, a demandé qu'on l'en déchargeât. Ainsi l'établissement formé à sa requête, et dont les magistrats n'avaient fait, en l'approuvant, que prescrire le régime, a été supprimé, sur sa requête, le 15 décembre 1777. » *Almanach de Beauvais*, 1778.

(1) *Histoire de Beauvais*, II, p. 410.

parterre. A la représentation suivante, jour de dimanche, on jouait le *Déserteur*. Vers le milieu de la soirée, la porte du fond s'ouvre de nouveau, et Méjanès reparaît. Les cris recommencent dans la salle, mais avec bien plus de force, car il est évident que le garde du corps venait braver le public. Méjanès s'avance au bord de la rampe; en même temps, huit ou dix de ses camarades s'élancent des coulisses, puis, tous ensemble, mettent l'épée à la main et provoquent le parterre, en lui jetant d'insultantes qualifications. Ce fut le signal d'une mêlée horrible et d'un épouvantable tumulte. Les jeunes gens du parterre, indignés, escaladent la balustrade qui les sépare de l'orchestre; à leur tête sont MM. Chevalier, Pinard, Sarcus, un tailleur suisse nommé Brettingen, et un horloger de la rue des Flageots, appelé Sandeau. Ils croisent leurs cannes contre l'épée des gardes du corps; les femmes et les enfants fuient par toutes les issues, en poussant des cris de terreur. Les gardes du corps qui se trouvaient aux premières loges sautent sur la scène ou dans le parterre et mettent aussi l'épée à la main. Un d'entre eux, M. de La Falquère, blesse M. Sarcus qui expire quelques instants après. M. Chevalier, entouré de plusieurs de ces furieux, et n'ayant d'autre arme que sa canne, est percé de sept coups d'épée et laissé pour mort sur la place. On ne parvint qu'avec beaucoup de peine à faire évacuer la salle..... M. Chevalier survécut à ses blessures, mais il traîna dans un état de langueur le reste de son existence. »

Cet intéressant récit est très inexact. Les gardes du corps ne vinrent pas sur la scène insulter le public, et les jeunes gens du parterre n'escaladèrent pas l'orchestre pour se précipiter contre eux. Ils cherchèrent, au contraire, — sentiment bien naturel — à se soustraire par la fuite aux coups de leurs adversaires, qui les « lardaient » brutalement. Nous renvoyons le lecteur aux dépositions des témoins, que nous publions plus loin (1), et nous donnons ici un procès-verbal qui résume brièvement les faits (2) :

---

(1) Voir Pièces justificatives, VIII.

(2) Archives du Palais de Justice. — Cette pièce nous a été communiquée par M. Georges Gaillard, juge d'instruction.

Le 26 mars 1786, sur les sept heures du soir, dans la salle de la comédie, et au moment où le spectacle allait commencer, un garde du corps de la compagnie écossaise résidant en cette ville, étant dans les premières loges, couvert, le parterre cria : *bas le chapeau!* Pour faire cesser ces cris on fit lever la toile et les acteurs entrèrent en scène. Les cris redoublant, un autre garde du corps sauta d'une des premières loges dans le parterre. Plusieurs le suivirent et sautèrent de même, l'épée nue à la main. Le nommé Sarcus, épicier de cette ville, a été percé et est mort dans une maison voisine, à peu près dix minutes après être sorti de la salle de spectacle. Plusieurs personnes ont été blessées plus ou moins grièvement. M. le lieutenant particulier, présidant alors la compagnie, se transporta à l'instant avec M. le procureur du roy et le greffier en la maison du mort, et constata l'état du cadavre. Le surlendemain le corps fut enterré à cinq heures du matin. La compagnie crut devoir ainsi le faire enterrer dès le matin, pour prévenir tout tumulte.

Le lendemain, les spectateurs de cette scène sanglante se rendaient chez le sieur Renault, aide-major de la milice, pour le prier « de leur faire accorder garde et sûreté bourgeoise. » Renault les accompagna à l'Hôtel-de-Ville, où se trouvaient réunis les officiers municipaux. Un procès-verbal de leurs dépositions fut dressé et envoyé à M. le baron de Breteuil, ministre de la maison du roi, et à M. le duc de Gesvres, gouverneur de l'Ile-de-France, qui s'empressèrent de répondre qu'ils allaient faire rendre prompte et bonne justice (1). La compagnie écossaise fut changée de quartier, et les gardes du corps les plus compromis furent enfermés, par lettres de cachet, à Ham, Doullens et Lunéville.

Grande avait été la bousculade dans le long et étroit couloir, seule issue du théâtre Feuillet, et on se demandait avec effroi quel serait le nombre des victimes, si jamais un incendie venait à se déclarer. Le 10 avril, le lieutenant de police ordonnait une visite de la salle « pour constater l'état du local, les inconvénients qui pouvaient résulter de sa distribution par rapport à la sûreté publique, et les moyens d'y remédier (2). » Feuillet fut mis en demeure d'acheter la maison voisine de la sienne pour remanier la disposition du théâtre et pour en agrandir les déga-

(1) Voir Pièces justificatives, IX.

(2) *Ib.*, X, XI.

gements. En attendant, la salle était provisoirement interdite « pour tout spectacle et assemblée publique, attendu les inconvénients constatés (1). »

L'année suivante, les travaux n'étaient pas commencés et la salle était toujours fermée. Le 15 juillet 1787, un sieur Legrand, directeur du spectacle d'Abbeville, écrivait à la municipalité pour lui demander l'autorisation de venir donner quelques représentations au théâtre Feuillet et recevait cette réponse (2) :

« Plusieurs raisons, Monsieur, nous empêchent de demander la levée de l'interdiction de la salle de spectacle qui existe dans notre ville. Elle appartient à un de nos concitoyens qui peut la provoquer quand bon lui semblera, nous ne nous y opposons point ; mais nous vous observerons que Beauvais n'est pas assez considérable pour que les entrepreneurs puissent y trouver leur compte. D'ailleurs une scène tragique, arrivée l'année dernière dans la salle interdite, a diminué considérablement le nombre des amateurs. Vous ferez, d'après cet exposé, ce que vous jugerez convenable..... »

En 1788 il fut question de construire un nouveau théâtre, sur la Grande Place, en face de l'Hôtel-de-Ville (3). La Révolution ayant fait abandonner ce projet, Feuillet adressa à la Ville, le 1er mars 1790, une longue lettre où, sous la phraséologie de l'époque, on sent percer un véritable accent de détresse. Il a à sa charge ses parents âgés et infirmes, une nombreuse famille; son fils aîné, âgé de vingt ans, vient d'être frappé de cécité. Les événements lui ont fait perdre la plus grande partie de sa clientèle; sa santé, du reste, ne lui permettra bientôt plus d'exercer son métier d'horloger. Il supplie qu'on lui permette de rouvrir son théâtre ; en cas de refus, il sollicite une place d'em-

(1) Voir Pièces justificatives, XII.

(2) Archives municipales, FF 5.

(3) Une *Vue de la grande place de Beauvais, du côté de la salle de spectacle projetée,* se trouve dans la *Description générale et particulière de la France*, par de Laborde, Guettard, Béquillet et autres; Paris, Pierre et Lamy, 1781-1796 ; douze volumes in-folio. Le Musée possède cette gravure : on y voit la salle de spectacle projetée, la statue de Louis XIV, les deux obélisques, etc.

ployé dans les bureaux, d'agent de police ou de « factoton » (1).

La municipalité fit procéder à une visite de la salle et exigea l'ouverture d'une porte de sortie sur la place Saint-Etienne, ainsi que divers changements intérieurs faciles à faire (25 avril). Quelques jours après, le 8 mai, Feuillet annonçait qu'il avait terminé les travaux indiqués et demandait la permission de louer son théâtre à un nommé Dupré, ancien directeur à La Haye et à Boulogne-sur-Mer, qui se proposait de jouer « des tragédies, comédies, opéras-comiques et ballets-pantomimes. »

Cette autorisation lui fut accordée et le prix des places fut ainsi fixé :

Premières loges..............................	36 sols.
Parquet, orchestre et loges basses.......	24 —
Secondes loges et paradis..................	12 —

Le 16 mai 1790, le théâtre Feuillet rouvrait ses portes (2).

Aux opéras-comiques et aux ballets-pantomimes succédèrent bientôt les pièces qui pouvaient fournir quelque allusion aux événements contemporains. On joue *Brutus*, *Guillaume Tell*, *Tartufe*, *Les Rigueurs du Cloître*, etc. Le public applaudit avec enthousiasme tous les passages qui parlent de l'amour de la liberté et de la haine de la tyrannie. Un soir, pendant une représentation de *Brutus*, plusieurs billets furent jetés sur la scène et le public en demanda la lecture. L'un d'eux contenait les vers suivants, inspirés par la pièce à un patriote Beauvaisin :

Un instant a suffi pour abattre un grand homme ;
Il eût anéanti la liberté de Rome ;
Français, ressouviens-toi que s'il est un *Titus*,
Tu dois à l'univers l'exemple d'un *Brutus*.

Les honneurs rendus à Drouet, après l'arrestation de Louis XVI à Varennes, avaient fait tourner toutes les têtes et chacun rêvait la même bonne fortune. Un jour, les habitants de Savignies virent s'arrêter dans leur village une voiture où se trouvaient

(1) Voir Pièces justificatives, XIII.

(2) L'année suivante, Feuillet demanda et obtint l'autorisation de donner dans son théâtre « des redoutes et vauxhall. »

deux femmes élégantes, dont l'une portait un brillant costume d'amazone. Elles s'informèrent si on pouvait leur procurer des chevaux pour se rendre à un château voisin appartenant à un ci-devant marquis. On leur demanda leurs passeports; elles n'en avaient point. « Oh! il y a quelque chose là-dessous, » dit aussitôt un paysan. « Voilà bien une dame de haute qualité : quant à l'autre, je n'oserais assurer, mais je croirais bien que c'est le roi déguisé. » Les deux voyageuses, qui étaient des actrices du théâtre Feuillet, voyant la méprise dont elles étaient l'objet, s'amusèrent à jouer leurs rôles de grands personnages, et on les conduisit devant la municipalité de Beauvais. Elles se firent alors reconnaître, et *nos bons villageois* durent rentrer tout penauds à Savignies, après avoir entendu lecture du décret qui permettait de voyager librement à l'intérieur (1).

Après le renversement du trône, une certaine agitation révolutionnaire se manifesta à Beauvais : elle fut entretenue pendant quelque temps par le départ des volontaires qui couraient avec enthousiasme à la frontière. Les idées d'ordre et de modération reprirent bientôt le dessus. La majeure partie de la population acceptait la république, mais elle la voulait pure de tout excès et respectant les droits de chacun; elle le prouva par ses votes, aux élections de l'administration du district et de la municipalité.

Le 10 janvier 1793, pendant que le procès de Louis XVI avait lieu à la Convention, la Société populaire rompait tout commerce avec la Société-mère de Paris, devenue le club des Jacobins. La foule court au théâtre Feuillet, où l'on joue l'*Ami des lois*, de Louis Laya, vaillante pièce qui flagelle cruellement les Jacobins; et des applaudissements frénétiques saluent la fameuse tirade de Forlis, qui rappelle la courageuse adresse de la Société populaire (2) :

---

(1) Doyen, II, p. 317.

(2) En voici le texte : « Citoyens, lorsque la Société des amis de la liberté et de l'égalité de Beauvais s'unit par un pacte solennel à celle de Paris, celle-ci renfermait alors dans son sein ce que la France comptait de patriotes plus ardents, plus purs et plus désintéressés..... Mais les temps sont changés. Dans l'enceinte auguste dont les voûtes retentirent

. . . .
Ce sont tous ces jongleurs, patriotes de places,
D'un faste de civisme entourant leurs grimaces;
Prêcheurs d'égalité, pétris d'ambition:
Ces faux adorateurs, dont la dévotion
N'est qu'un dehors plâtré, n'est qu'une hypocrisie:
Ces bons et francs croyants, dont l'âme apostasie,
Qui, pour faire haïr le plus beau don des cieux,
Nous font la liberté sanguinaire comme eux.
Mais non, la liberté chez eux méconnaissable,
A fondé dans nos cœurs son trône impérissable.
Que tous ces charlatans, populaires larrons,
Et de patriotisme insolents fanfarons,
Purgent de leur aspect cette terre affranchie!
Guerre, guerre éternelle aux faiseurs d'anarchie!
Royalistes tyrans, tyrans républicains,
Tombez devant les lois; voilà vos souverains!
Honteux d'avoir été, plus honteux encore d'être,
Brigands, l'ombre a passé: songez à disparaître (1).

Quelques jours après, la ville apprenait avec étonnement et douleur l'exécution de Louis XVI, et beaucoup de maisons restaient fermées en signe de deuil. « Ces sentiments étaient en général partagés par les autorités constituées; mais les nécessités officielles imposaient à quelques-unes d'entre elles des adhésions

---

longtemps des mâles accents de la liberté, des agitateurs, des anarchistes, des hommes avides de sang et qui semblent ne pouvoir vivre qu'au milieu des désordres, font entendre leurs cris sinistres, précurseurs des proscriptions et du carnage. Le trône est renversé, tous les Français veulent la République; — et ils ne cessent de crier qu'il leur faut des victimes. La voix de la patrie, plus forte qu'aucune considération, nous crie de rompre avec des hommes dont l'audace semble croître avec les dangers de la République. C'en est donc fait et nous cessons toute correspondance avec votre Société, jusqu'à ce qu'elle ait rejeté d'au milieu d'elle ce qui déplaît à toute la France..... »

(1) Acte III, scène III. — La Commune interdit bientôt la pièce à Paris, malgré la Convention. Décrété d'accusation et mis hors la loi, Laya fut obligé de se cacher pendant toute la Terreur. — L'*Ami des Lois* a été réimprimé par M. L. Moland dans son *Théâtre de la Révolution;* Paris, Garnier; 1877.

à un acte dont elles s'affligeaient en secret, et l'on vit l'administration du district adresser aux communes de son ressort la proclamation suivante (1) » :

Concitoyens ! vous nous avez donné votre confiance, et c'est en vous parlant toujours le langage de la vérité que nous voulons nous en rendre dignes. La Convention nationale a fait justice du dernier de nos tyrans ; grâces lui soient rendues ! Les rois se croyaient des dieux : l'habitude de l'esclavage, l'ignorance de nos droits favorisaient cette erreur ; l'illusion est détruite ; les rois ne sont que des hommes, et lorsqu'ils commettent des crimes, la loi doit aussi les punir. Utiles habitants des campagnes, vous ne contribuerez désormais qu'au besoin de la patrie, et on ne vous arrachera plus la subsistance nécessaire pour fournir aux plaisirs d'un prétendu maître et à l'avidité de ses bas flatteurs. Quelques rois, auxquels la crédulité des peuples laisse encore un pouvoir dont ils abusent, se réunissent pour nous attaquer : soyons fermes et unis, nous triompherons.....

La proclamation dit vrai : l'exécution du 21 janvier a soulevé contre nous toute l'Europe. Les comédiens annoncent qu'ils joueront, le 8 février, au bénéfice des volontaires du département qui sont aux frontières, et font cet appel au public :

« Citoyens, dans une crise aussi importante pour la République, dont le sort en partie dépend du courage de ses braves volontaires, nous ne pouvons que nous rendre avec empressement à toute l'effusion du civisme qui nous anime. En contribuant à vos plaisirs, citoyens, nous n'oublions pas les besoins de nos frères d'armes ; en conséquence le produit de cette représentation sera versé dans la caisse des dons patriotiques, qui sera converti en effets d'équipement. Vous nous accorderez une véritable récompense en honorant le spectacle de votre bienfaisante présence (2). »

Les officiers municipaux remercièrent en ces termes les citoyens comédiens :

« Nous avons vu avec sensibilité le sacrifice que vous faites de la recette de ce jour en faveur des volontaires du département, pour contribuer à leur procurer les objets d'équipement dont

(1) Doyen : *Histoire de Beauvais*, t. II, p. 355.

(2) Archives municipales. R II 6.

ils ont un si grand besoin ; nous applaudissons à votre zèle et nous y avons toute confiance pour surveiller la recette des deniers qui vous seront remis par les citoyens qui s'empresseront de contribuer par leur présence à votre acte de patriotisme (1). »

Le 13 janvier 1791, l'Assemblée nationale avait décrété la liberté des théâtres. Les entrepreneurs et les artistes étaient placés sous l'inspection des municipalités, qui ne pouvaient arrêter ni défendre la représentation d'une pièce, « sauf la responsabilité des auteurs et des comédiens. » Jusqu'au commencement de 1793, les spectacles jouirent d'une entière liberté. Mais l'émotion suscitée par l'*Ami des Lois* irrita les Jacobins qui, après avoir réclamé jadis l'abolition de la censure, furent les premiers à demander son rétablissement. Le 2 août 1793, sur la proposition de Couthon, la Convention rendait le décret suivant : « Tout théâtre sur lequel seront représentées des pièces tendant à dépraver l'esprit public et à réveiller la honteuse superstition de la royauté sera fermé, et les directeurs seront arrêtés et punis selon la rigueur des lois. » Les municipalités étaient chargées de l'exécution de ce décret.

Des auteurs se mettent à l'œuvre et composent des pièces où l'atroce le dispute à l'immonde. « La Terreur fait du théâtre son complice. Par lui, elle injurie ceux qu'elle tue. Par lui, elle ridiculise les armées qu'elle bat. Entre ses mains le théâtre devient une tribune sans pudeur comme sans dignité qu'elle emplit toute, et où elle ensevelit dans la boue ses ennemis encore chauds, aux applaudissements des populaces vaudevillières. C'est le Panthéon où elle couronne ses grands hommes d'une décade ; c'est l'égout des gémonies où elle traîne un soir les Girondins qu'elle fait fous, un autre les émigrés qu'elle fait lâches ; c'est le royaume joyeux, bruyant, brutal, odieux du *Væ victis!*..... (2). »

Le *Jugement dernier des Rois*, de Sylvain Maréchal (3), est re-

---

(1) Archives municipales, R II 6. — Le spectacle était composé de *Guillaume Tell*, de Lemierre, et des *Portefeuilles*, de Collot d'Herbois. La recette produisit 162 livres 13 sous.

(2) E. et J. de Goncourt : *La Société française pendant la Révolution.*

(3) Réimprimé dans le *Théâtre de la Révolution*, de M. L. Moland. — Cette farce ignoble est encore dépassée par les *Potentats foudroyés par*

présenté à Beauvais, et les applaudissements frénétiques qui, quelques mois avant, ont salué l'*Ami des Lois*, se font encore entendre. Comme on le voit, l'esprit révolutionnaire a fait de grands progrès dans notre ville. La Société populaire s'est affiliée de nouveau au club des Jacobins; un comité de surveillance a été établi; la cathédrale, qui a vu briser toutes les statues qui la décoraient, est maintenant le *Temple de la Raison*.

Nicolas Feuillet a pris le nom de *Caton* et pérore dans les clubs. Le 20 octobre 1793, jour de l'inauguration des bustes de Marat et de Lepelletier, il adressait un discours en *vers* aux jeunes gens de la réquisition réunis à la Société populaire. Mais l'ancien horloger de Mgr l'évèque-comte de Beauvais était bientôt arrêté comme suspect. Le 12 février 1794, il arrivait à Chantilly avec le huitième convoi des détenus du district, et, le 14, il était transféré à Paris (1). Quelques jours auparavant son théâtre avait dû fermer ses portes; les comédiens l'avaient abandonné pour aller s'installer au théâtre Laurent.

XII

LE THÉATRE LAURENT.

En 1793, François Laurent, peintre-décorateur de Paris, acquit une partie du couvent des Minimes (2) et fit bâtir, dans le réfectoire, une salle de spectacle dont il exécuta lui même la décoration. Ce second théâtre, bien plus grand et bien plus confor-

---

la Montagne et la Raison ou la Déportation des rois de l'Europe, par le citoyen Desbarreaux. — Voir l'ouvrage de M. L. Moland (Introduction, p. XXIII).

(1) *Registre d'écrou* conservé aux Archives de l'Oise. — Il a été publié par M. A. Sorel dans le *Château de Chantilly pendant la Révolution*.

(2) Le mardi 22 janvier 1793, « la maison ci-devant conventuelle des Minimes de Beauvais, église, cour et jardin en dépendant, dont le terrain contient environ 2,064 toises superficielles, » mise à prix à 20,800 livres, fut adjugée, au vingtième feu, pour la somme de 14,500 livres, au citoyen Pierre-Michel Chevalier, ancien marchand,

table que le théâtre Feuillet (1), fut inauguré le 2 février 1794.

Le conventionnel André Dumont, envoyé en mission dans l'Oise pour procéder à l'épuration du personnel administratif, assistait à cette cérémonie avec les autorités constituées. On remarquait aussi deux prêtres qui s'étaient mariés dans la journée, au pied de l'arbre de la liberté, et qui étaient venus revêtus pour une dernière fois de tous les attributs du sacerdoce. Un des acteurs prononça un discours républicain et Laurent annonça qu'il mettait trois places par représentation à la disposition des jeunes enfants de l'*Hospice du malheur* (2).

Le lendemain, André Dumont écrivait à la Convention :

« Citoyens collègues ! L'épurement et la réorganisation des autorités constituées de Beauvais se termina hier ; elle fut commencée et finie en la présence du peuple, réuni en Société populaire ; cette réorganisation que je crois bonne, parce qu'elle est l'ouvrage de vrais sans-culottes, se termina par une fête civique ; un nouvel arbre de la liberté fut planté à la porte du local des séances de la Société républicaine ; un bûcher, composé des attributs de la royauté et des masques sacerdotaux, fut allumé aux cris mille fois répétés de : *Plus de rois! Plus de prêtres! Vive la Montagne!* Le cortège revint ensuite aux pieds de l'arbre, et là, deux ci-devant prêtres contractèrent mariage, et prouvèrent par leur choix qu'ils aimaient encore la *friandise;* au surplus, dans ce pays, le règne du fanatisme a disparu pour jamais, et on ne pense plus aux animaux prêtres que pour se rappeler les atrocités qu'ils ont commises et les impostures affreuses qu'ils osaient appeler vérité. La fête célébrée ici devait naturellement réveiller toute l'horreur qu'inspire l'idée de l'an-

---

demeurant à Paris, rue Montmartre. Le vendredi 26, Chevalier déclara nommer « pour command et adjudicataire de ladite maison, Jean-Baptiste Partiot fils, perruquier, demeurant à Beauvais, et François-Nicolas Laurent, peintre, demeurant à Paris, faubourg Saint-Denis, section du Nord. » Archives de l'Oise : *Vente des biens nationaux.*

(1) Voir la Planche. — Les peintures de Laurent etaient, dit-on, très remarquables.

(2) Le Bureau des pauvres. On conduisit alternativement au spectacle les garçons et les filles.

cien régime; dans ce temps d'esclavage, des infâmes gardes du *raccourci* ont eu l'atrocité d'assassiner des citoyens de cette commune en la salle de spectacle (1); elle fut hier fermée, et on fit l'ouverture d'une nouvelle, élevée dans une ci-devant église; c'est là ce qu'on peut appeler la *fête de la Purification;* la Société populaire termina cette fête civique par un souper qu'elle donna aux indigents; le tout se fit au milieu des chants et des cris de *Vive la République!* et avec le serment de défendre la patrie, de rester unis pour le maintien des lois, de soulager les pauvres, et de ne reconnaître jamais d'autres ennemis que ceux de la République (2). »

Le nouveau théâtre joue les *Rigueurs du Cloître,* le *Jugement dernier des Rois,* la *Veuve du Républicain,* la *Sainte-Ampoule* ou l'*Agonie des Rois,* etc. On voit encore, singulier contraste, figurer sur l'affiche quelques-uns de ces opéras-comiques du XVIIIe siècle qui chantent le bonheur calme et pur de la vie champêtre (3). Souvent, entre deux pièces, le parterre réclame aussi l'*Hymne à l'Éternel,* « chant grave et majestueux, » paroles de Nicolas Acher, homme de loi à Beauvais (4), musique de l'ancien chanoine Hariel.

Après les journées de prairial (mai 1795), André Dumont fut encore envoyé à Beauvais par la Convention pour procéder à une nouvelle épuration des autorités locales et pour faire exécuter

---

(1) Voir plus haut l'affaire des gardes du corps.

(2) Le *Moniteur universel* du 5 février 1794 ne donne qu'une courte analyse de cette lettre, dont le texte nous a été conservé par Doyen.

(3) « ..... L'églogue universelle se continue jusqu'au plus fort de la Révolution. En tête du *Mercure* de 1791 et de 1792 paraissent les contes moraux de Marmontel, et le numéro qui suit les massacres de septembre s'ouvre par des vers *aux mânes de mon serin!* » Taine : *Origines de la France contemporaine,* I, p. 210. — On sait que la Révolution abusa des mots *sensible* et *sensibilité.* Nous trouvons, parmi les pièces citées dans le *Théâtre de la Révolution,* de M. Welschinger, *Vingt-quatre heures d'une femme sensible,* les *Délassements de l'âme sensible,* les *Plaisirs de l'homme sensible.....* et même le *Vuidangeur sensible.*

(4) Voir notre travail sur l'*Instruction publique à Beauvais pendant la Révolution. (Mém. de la Société* t. X.)

la loi relative au désarmement des terroristes. Le farouche proconsul était devenu un ardent réactionnaire. Il choisit, cette fois, des bourgeois riches, des nobles, des parents d'émigrés. Les membres du ci-devant comité de surveillance sont arrêtés et, après une longue instruction, renvoyés devant le tribunal criminel. Le peuple, qui autrefois les portait en triomphe, demande maintenant leurs têtes :

Sequitur fortunam, ut semper, et odit
Damnatos (1).

Il veut les massacrer pendant le trajet des prisons de la maison de ville à celles du tribunal, et il faut les transférer secrètement, la nuit, sous la protection d'un fort détachement de la garde nationale.

En sortant des audiences, la foule court au théâtre Laurent où l'on joue l'*Intérieur des comités révolutionnaires* ou les *Aristides modernes*, comédie en trois actes et en prose, par le citoyen Ducancel, de Beauvais (2). Cette pièce, représentée alors par toute la France, était la revanche des pièces jacobines qui avaient eu autrefois tant de succès. Les acteurs, habilement grimés, ont pris les traits des accusés; ils imitent aussi leurs intonations et leurs gestes. Des applaudissements frénétiques accueillent surtout celui qui s'est fait la tête de l'homme qui a si longtemps terrorisé Beauvais, le fameux charcutier Prieur l'*Andouille* (3). La salle croule sous les bravos à cette dernière scène :

---

(1) Juvénal : *Satire X*.

(2) Ducancel (Charles-Pierre), né à Beauvais en 1766, sous-préfet de Clermont en 1815, mort en 1835. — *L'Intérieur des comités révolutionnaires* a été réimprimé par M. L. Moland dans son *Théâtre de la Révolution.*

(3) Aristophane, dans les *Chevaliers*, a mis en scène un charcutier d'Athènes, portrait frappant de Prieur :

« *Le Charcutier*. — Dis-moi donc un peu comment un marchand de boudins peut devenir un grand homme..... Je n'ai pas reçu la moindre éducation libérale ; je ne sais que lire et encore assez mal.

« *Démosthène*. — Voilà ce qui peut te nuire, c'est de savoir presque lire. La démagogie ne veut pas d'un homme instruit ni honnête, il lui faut

« *L'officier municipal.* — Gendarmes, saisissez ces misérables et conduisez-les, affublés de leurs bonnets rouges, à la maison d'arrêt, où nous allons tous les rejoindre. Qu'ils traversent à pied, et au milieu des justes imprécations du peuple, une commune qu'ils ont baignée de sang et couverte de brigandage, jusqu'à ce que le glaive de la loi en ait purgé la terre. »

(Les cinq membres en bonnets rouges, consternés et les yeux baissés, font lentement le tour du théâtre, tenant chacun un gendarme sous le bras. Ils passent en revue devant les autres personnages.)

A cette citation, nous ajouterons la préface, qui donnera au lecteur une idée suffisante de l'œuvre de notre compatriote :

« Peuple français, jette les yeux sur cette légère esquisse. C'est la tableau malheureusement trop fidèle des brigands qui ont si longtemps désolé la patrie. Aucun des traits de cet ouvrage n'ap-

---

un ignorant et un coquin..... Continue ton métier. Brouille et pétris ensemble toutes les affaires de l'Etat, comme quand tu fais du boudin. Pour t'attacher le peuple, cuisine-lui toujours quelque ragoût qui lui plaise. Tu as du reste tout ce qui fait un démagogue : une voix terrible, une nature perverse et le langage des halles. Tu réunis tout ce qu'il faut pour gouverner..... »

L'*Agoracritus* beauvaisin avait d'abord été perruquier. Nommé membre du comité de surveillance, il avait choisi le surnom de *père Duchesne,* pour faire oublier celui de l'*Andouille* qu'il devait à son second métier. L'acte d'accusation porte que « Prieur avait menacé de couper trois cents têtes à Beauvais et avait dit qu'il nourrissait ses chiens de chair de prêtres et de nobles, et que, pour qu'ils ne se dégoutassent pas, il leur donnait de la chair de prêtres et de la chair de nobles alternativement. » Mais Prieur était plus ivrogne que méchant ; dans ses perquisitions domiciliaires il recherchait surtout l'*o-de-vie.* (Voir A. Sorel : *Le Château de Chantilly pendant la Révolution.*) — Nous devons dire que l'accusation de malversations et de soustractions d'objets mobiliers (chez MM. Lécuyer de Mival, Titon, Wallon, de Corberon, etc.) portée contre Prieur ne fut pas admise par le jury, et qu'il fut condamné, comme les autres membres du comité de surveillance, à cinq ans de gêne, pour le fait seul d'arrestations arbitraires (15 septembre 1795). Le 14 octobre (22 vendémiaire an IV), la Convention ayant décrété la mise en liberté de tous ceux qui n'étaient pas retenus « pour des délits qualifiés et spécifiés par les lois pénales. » Prieur et ses collègues furent élargis.

partient à mon imagination. Ils sont tous à mes hideux modèles. J'ai rassemblé dans un seul cadre tous les faits authentiques qui m'ont été révélés, soit par des témoins oculaires et victimes, soit par la notoriété publique, soit enfin par le résultat de mes propres observations. Je puis citer les masques, les lieux et les époques. Au surplus, je le dis franchement, je n'ai point ambitionné quelques lauriers littéraires en traçant ce faible ouvrage. Si j'ai fortifié l'horreur des bons citoyens contre les anarchistes et les buveurs de sang, j'ai reçu la seule récompense que j'attachais à mon travail. Échauffons l'opinion publique contre nos oppresseurs, et nous parviendrons peut-être à précipiter l'action trop lente des Lois contre des hommes qui étaient bien moins scrupuleux pour nous égorger, qu'on ne l'est aujourd'hui pour les punir. »

Si nous avons applaudi à la courageuse pièce de Laya contre les Jacobins au pouvoir, nous condamnons la pièce de Ducancel comme nous avons condamné les pièces de la Terreur. Le peuple a des vengeances aussi cruelles qu'irréfléchies : ne l'excitons jamais contre les vaincus. L'*Intérieur des comités révolutionnaires*, disent avec raison MM. de Goncourt, « ouvre l'ère de ces représentations orageuses où sur un cri, sur un mot, toute la salle est prête à broyer un homme désigné à ses colères, soudaines et terribles colères, éclatant soudainement, soif de sang que des rencontres font naître et auxquelles tout le public s'associe, pitiés qui se tournent en fureur..... (1). »

L'insurrection royaliste du 13 vendémiaire (5 octobre 1795) fit interdire pendant quelque temps la pièce de Ducancel (2). Le

---

(1) *Histoire de la Société française pendant le Directoire*, chapitre II.

(2) « Les représentations recommencèrent après six mois d'interruption moyennant quelques légers changements commandés par les circonstances. Jouée près de cent fois encore, la pièce ne disparut de la scène que vers la fin de l'an IV, et par ordre de l'autorité. Elle ne put être représentée depuis lors, malgré tous les efforts que fit Ducancel pour obtenir des divers gouvernements, et notamment du gouvernement de la Restauration, l'autorisation de la faire jouer. Elle a été interdite, même en 1814 et en 1815; interdiction qui, du reste, doit être pleinement approuvée. » L. Moland : *Théâtre de la Révolution*, Introduction, p. XXVII.

Directoire prit des mesures sévères à l'égard des théâtres, et, par son arrêté du 18 nivôse (8 janvier 1796), ordonna à tous les directeurs, entrepreneurs et propriétaires des spectacles de Paris de faire jouer chaque jour par leur orchestre, avant la levée de la toile, les airs chéris des républicains, tels que la *Marseillaise*, *Ça ira*, *Veillons au salut de l'Empire*, le *Chant du Départ*. Dans l'intervalle des deux pièces, on devait aussi toujours chanter l'*Hymne des Marseillais* ou quelque autre chant patriotique. Quelques jours après, le 27 nivôse, cet arrêté était déclaré commun à tous les théâtres de la république.

Les comédiens du théâtre Laurent, alléguant « qu'ils étaient privés d'organes assez flatteurs et de voix assez flexibles, » chargèrent un amateur, qui jouait quelquefois dans les pièces à vaudevilles, de chanter les hymnes patriotiques.

Un soir, l'amateur, qui avait à s'habiller pour la seconde pièce, se fit remplacer par un de ses amis, Henry-François-Joseph Moulinet, cavalier au 25e régiment. Ce dernier entonna une chanson militaire, plus riche de patriotisme que de rimes :

Français, le signal est donné,
Sortons d'un sommeil léthargique
Qui tenait nos cœurs enchaînés ;
Vengeons, sauvons la République.
Le temps nous prépare des fers
Pour nous conduire à l'anarchie,
Qui veut affranchir l'univers
Doit commencer par sa patrie.
Chassons les rois, poursuivons les tyrans,
Marchons, marchons,
Sur les débris de leurs trônes sanglants.
Si d'insolentes légions
Voulaient nous remettre à la gêne,
Citoyens, levons-nous, partons,
Nous les terrasserons sans peine.
Le soldat de la liberté
Craindrait-il ces hordes d'esclaves,
Non, il vit pour l'égalité,
Il meurt en rompant ses entraves.
. . . .

Moulinet, qui chantait sans accompagnement, « avait pris quelques tons trop haut » et fut bientôt forcé de s'arrêter. De

violents murmures et un coup de sifflet se firent entendre. Fort heureusement, l'amateur fut prêt en quelques instants; il entra en scène et chanta la *Marseillaise,* qui fut couverte d'applaudissements.

L'administrateur municipal qui assistait à la représentation (1) fit prévenir ses collègues, qui se réunirent immédiatement et prirent, séance tenante, la délibération suivante :

DÉLIBÉRATION DE L'ADMINISTRATION MUNICIPALE DU CANTON DE BEAUVAIS, QUI ORDONNE LA FERMETURE PROVISOIRE DE LA SALLE DES SPECTACLES.

(Séance publique du 24 ventôse, an IVe de la République française)
(14 mars 1796).

L'administration municipale, sur le rapport d'un de ses membres, qu'à la représentation de ce soir, à laquelle il assistait pour surveiller l'action de la police, s'est présenté, entre les deux pièces, pour chanter les hymnes patriotiques, un individu qui, par sa manière de les rendre, a provoqué les plus violents murmures, qu'ayant fait appeler le directeur du spectacle pour savoir pourquoi, loin d'apporter la décence et la pompe prescrites par le directoire exécutif, et recommandées par l'administration municipale dans l'exécution de ces hymnes, on les confiait presque toujours à des ignorants qui en compromettent la dignité ;

Que ce directeur lui ayant répondu que l'artiste plus capable de les chanter s'habillait pour la seconde pièce, tandis que lui, directeur, était occupé de quelques arrangements de son théâtre, il avait requis l'artiste désigné de se présenter à l'instant et de chanter la *Marseillaise*, qui a été couverte d'applaudissements;

Considérant que l'insouciance trop souvent démontrée des artistes et propriétaire de ce spectacle devient réellement coupable, après l'injonction qui leur a été faite d'apporter aux chants patriotiques toute la décence, toute la solennité que comportent et les décorations et les talents des acteurs ;

Considérant que ces mêmes acteurs, qui mettent beaucoup de recherche et d'amour-propre dans l'exécution de vaudevilles qui se trouvent dans leur rôle, semblent dédaigner de chanter eux-mêmes la gloire de nos armées et l'amour de la liberté, célébrées dans les chansons particulièrement adoptées par le gouvernement républicain ;

---

(1) Un administrateur municipal, un commissaire de police et quatre gardes nationaux assistaient à chaque représentation pour assurer le bon ordre.

Arrête, le commissaire du pouvoir exécutif entendu, que le spectacle de cette commune sera provisoirement fermé ;

Qu'il sera défendu, tant au citoyen Laurent qu'aux artistes, de jouer ou de laisser jouer sur leur théâtre ;

Qu'il en sera rendu compte au ministre de la police générale, ainsi qu'à l'administration du département ;

Que la présente délibération sera imprimée, publiée et affichée dans l'étendue de ce canton (1).

Mal informé des faits par les administrateurs du département (2), le ministre de la police, Merlin de Douai, écrivit, le 26 ventôse, aux officiers municipaux :

« Il ne doit pas paraître étonnant, citoyens, que des ennemis de la liberté se permettent d'insulter au patriotisme, mais il n'en est pas ainsi lorsqu'ils restent impunis. Je suis instruit que des couplets républicains ont été sifflés sur le théâtre de votre commune, mais j'ignore si l'auteur de ce délit est poursuivi ;

---

(1) Archives municipales, R II 6. — Les citoyens comédiens adressèrent une lettre aux officiers municipaux pour se disculper des reproches qui leur étaient adressés et pour protester de leur patriotisme. Voir Pièces justificatives, XIV.

(2) Laurent avait d'abord prétendu que les huées ne s'adressaient pas à l'acteur, mais à la chanson « parce qu'elle avait été chantée autrefois à Beauvais par Mazuel, dans le temps qu'il y résidait. » — Mazuel, né à Lyon, avait d'abord été garçon cordonnier. Entré dans les bureaux de la guerre, il se fit remarquer par son intelligence, fut nommé commandant et envoyé à Beauvais avec un escadron de l'armée révolutionnaire (septembre 1793). Cette troupe, recrutée dans la lie de la population parisienne, était destinée à combattre seulement *l'ennemi intérieur*. Par ses actes et sa conduite, elle se rendit odieuse à la garnison et aux habitants. Des rencontres avaient lieu à chaque instant entre les cavaliers révolutionnaires et ceux de la ligne : presque tous les jours on relevait un cadavre dans les fossés de la porte de Bresles. Plongé dans la débauche, Mazuel encourageait ces désordres. Sur un faux rapport envoyé par lui, la Convention déclara Beauvais en état de rébellion et donna l'ordre d'arrêter toutes les personnes suspectes (17 vendémiaire-8 octobre 1793). Mazuel quittait Beauvais quelque temps après avec son compagnon d'orgie, Leclerc, ancien feudiste de M. de La Rochefoucauld. Le 24 mars 1794, Mazuel et Leclerc, impliqués dans le procès des Hébertistes, montaient sur l'échafaud. A cette nouvelle, la municipalité fit

dans le cas contraire, j'invoque sur cet individu toute votre surveillance. Ces sortes d'êtres n'insultent ainsi dans l'ombre que parce qu'ils sont lâches et n'osent se montrer.

« Le Directoire exécutif en ordonnant que des airs civiques seraient chantés sur les différents théâtres de la République a senti qu'ils serviraient à maintenir et à raviver l'esprit républicain. On n'a point encore oublié les prodiges opérés par l'*Hymne des Marseillais;* pourquoi par de nouveaux chants ne chercherions-nous pas à les ressusciter et à justifier la réputation que nous devons même au témoignage de nos ennemis : *Que le Français se bat et triomphe en chantant* (1). »

Le 29, nouvelle lettre de Merlin, qui avait reçu la délibération municipale :

« Je ne puis qu'approuver, citoyens, la mesure que vous avez prise contre le directeur du théâtre de Beauvais, je ne devais pas moins attendre de votre zèle ; j'ai lieu de croire que la leçon qu'il vient de recevoir de vous rendra cet entrepreneur plus attentif à ses devoirs, en lui faisant connaître qu'il y va de son intérêt de les remplir ; toutefois, comme le spectacle est pour le peuple un délassement que votre surveillance peut faire tourner à son instruction et aux progrès du patriotisme, je vous laisse les maîtres de juger si la fermeture du théâtre pendant plusieurs jours ne doit pas suffire ponr engager les acteurs à n'y plus donner lieu; il sera bon néanmoins de faire au directeur une

---

célébrer une fête civique. Deux mannequins représentant Mazuel et Leclerc furent brûlés sur le Jeu-de-Paume et on jeta leurs cendres au vent. En même temps, pour montrer qu'en vouant ces hommes au mépris public on ne cessait pas d'honorer les vrais révolutionnaires, les bustes de Marat et de Lepelletier furent promenés triomphalement dans les rues et dans le *Temple de la Raison*. La municipalité s'empressa de rendre compte de cette fête à la Convention et la supplia de rapporter le décret du 17 vendémiaire, surpris à sa religion par les dénonciations calomnieuses de Mazuel et de Leclerc. Le moment était mal choisi. Le 5 avril, la Convention envoyait à leur tour les modérés à la guillotine : Danton, Camille Desmoulins, Hérault de Séchelles, etc. Le décret, qui depuis si longtemps faisait souffrir la ville, ne fut rapporté qu'au mois de novembre. (*Moniteur universel*, 28 novembre 1794).

(1) Archives municipales, R II 6.

remontrance ferme et vigoureuse sur ce qui s'est passé; il pourra trouver un moyen d'atténuer l'impression désavantageuse qu'à dû laisser dans l'esprit des républicains la conduite de ses artistes, en fesant chanter avec soin les couplets dont je joins ici un exemplaire. Je vous invite à les faire entendre souvent, ils rappellent des idées de courage et de dévouement dont nos braves guerriers donnent encore journellement des exemples. Malheur à celui dont l'âme demeure froide à ces sublimes images (1). »

Le 4 floréal (23 avril 1796), la municipalité permit la réouverture du théâtre. Laurent et l'acteur Louis-Joseph Pie, dit du Buissel, au nom de ses camarades, prirent par écrit l'engagement de se soumettre à toutes les dispositions de l'arrêté suivant:

L'administration municipale considérant que les spectacles, en raison des rassemblements qui s'y font, devant être des écoles propres tout à la fois à la formation du goût des arts, à l'épuration des mœurs et à la propagation des principes républicains, sont sous la surveillance des municipalités,

Le commissaire du pouvoir exécutif entendu,

Arrête ce qui suit :

Il ne sera représenté aucune pièce tendante à dépraver l'esprit public, à réveiller la honteuse superstition de la royauté, à corrompre les mœurs, à troubler l'ordre et la tranquillité publique.

Il sera joué par l'orchestre, chaque jour de représentation, et avant la levée de la toile, les airs chéris des républicains, tels que la *Marseillaise, Ça ira, Veillons au salut de l'empire* et le *Chant du départ*.

Dans l'intervalle des deux pièces, on chantera toujours l'*Hymne des Marseillais*, *Veillons au salut de l'empire*, ou autres chansons patriotiques, lesquelles seront annoncées par les affiches.

Aucun citoyen et citoyenne ne pourra avoir entrée au spectacle lorsqu'il s'y présentera sans cocarde et armé.

La salle du spectacle n'ouvrira pas avant quatre heures.

Les comédiens oublièrent bien vite leurs promesses. Dès la seconde représentation, le commissaire de police disait dans son rapport :

« Je ne sais pas si j'ai bien fait de laisser paraître dans les diverses scènes de *Beverley* les deux acteurs sous un costume

(1) Archives municipales, R II 6.

anglais, ayant une grande cocarde noire chacun à leur chapeau..... J'ai aussi remarqué que, dans la deuxième pièce, le citoyen Dupré, acteur, n'avait pas la cocarde à son chapeau, ainsi que le citoyen Prosper, mais que ce dernier en avait une très-grande à son épée qui lui servait de nœud..... (1). »

Nous pouvons encore citer d'autres faits. Le 3 prairial (22 mai), l'affiche, en indiquant le prix des places, établissait « une distinction scandaleuse et illicite » entre le numéraire et les assignats. Le 1er brumaire (22 octobre), l'acteur Borsme, en remettant à l'imprimeur Desjardins le programme de la représentation du lendemain, lui demandait, malgré l'arrêté municipal, de supprimer l'annonce des chants patriotiques.

Après son coup d'Etat du 18 fructidor (4 septembre 1797), le Directoire redoubla encore de sévérité à l'égard des spectacles. Chaque municipalité reçut l'ordre de faire examiner avec le plus grand soin le répertoire des théâtres de sa commune. Boinvilliers, professeur de belles-lettres à l'Ecole centrale de l'Oise (2), fut chargé de lire toutes les pièces que les comédiens voulaient représenter au théâtre Laurent. Ses rapports sont conservés aux Archives municipales ; nous en transcrivons quelques-uns :

16 brumaire an VI. — Vous me demandez mon avis sur chacune des pièces que vous me faites passer, je vous dirai avec franchise ce que je pense de *Nicodème dans la lune* que je vous renvoie (3).

Ce n'est pas, citoyens, ce me semble, dans un moment ou une paix glorieuse vient fermer nos blessures et rallier tous les cœurs, qu'on doit représenter un ouvrage qui, malgré les derniers changements apportés

---

(1) Archives municipales, R II 6. — « Les comédiens étaient obligés de sacrifier toute l'illusion théâtrale à la crainte de blesser l'œil ou l'oreille des sans-culottes ignorants, et l'on voyait des Grecs, des Romains, des Vénitiens, des Gaulois paraître sur la scène avec les couleurs nationales ; les femmes elles-mêmes n'étaient point exemptes de cette absurde sujétion, et Phèdre ne déclarait sa flamme à Hippolyte que la poitrine ornée d'une large cocarde tricolore. » Etienne et Martainville : *Histoire du théâtre français pendant la Révolution*, t. III, p. 141.

(2) Voir l'*Instruction publique à Beauvais pendant la Révolution*.

(3) Cette pièce du Cousin Jacques (Louis-Jacques Beffroy de Reigny) eut un succès considérable. Elle fut jouée plus de six cents fois à Paris.

par l'auteur, ne laisse pas de renfermer encore mille allusions qui ne manqueront point d'être saisies par la malveillance. Vous savez, citoyens, mieux que personne, qu'il n'est rien d'innocent en soi-même qui ne prête néanmoins à des interprétations malignes; et certes on ne manquerait pas d'en faire, en entendant certains couplets, certaines expressions que l'auteur a placés dans la bouche de *Nicodème* et de *Jacquot*. Entre autres couplets, je citerai celui-ci :

Dans un p'tit coin d'la sall'publique
J'entends qui parliont *porlitique ;*
Moi, sans rien dire, un p'tit instant,
Tout en penchant com'ça ma tête,
J'écoute... et j'dis en m'en allant :
Ah ! mon Dieu ! *qu'ils sont bêtes !*

Entre autres expressions, j'indiquerai celles-ci : « C'est une belle chose si on veut qu'une révolution, mais c'est pus bieau d'loin que d'près. » — « J'n'ai pas dit à l'Empereur tout ce qui s'était passé de mal dans mon pays, j'ons glissé là-d'sus, il y en aurait eu trop long, la conversation n'aurait pas fini, j'lions dit qu'tout ça s'était passé l'mieux du monde, etc. »

Je bornerai là, citoyens, mes observations ; elles me sont dictées par l'amour de la paix et le désir sincère de voir régner la concorde et l'harmonie parmi les citoyens.....

18 brumaire an VI. — Sévère envers *Nicodème*, je vous annonce avec plaisir aujourd'hui que rien ne s'oppose à la représentation des deux pièces que vous m'avez envoyées, savoir *L'homme et la femme comme il y en a peu* et *Les arts et l'amitié*, si ce n'est peut-être le mauvais choix de l'une et la difficulté de bien jouer l'autre.

Dans cette dernière, p. 26, vers antépénultième, il y a une expression à changer, c'est celle-ci :

D'offenser les mœurs ni les *Rois*
Ils sont à jamais incapables.

A ce premier vers de huit syllabes je propose de substituer celui-ci de douze :

Et d'outrager les mœurs et d'enfreindre les *Lois*
Ils sont à jamais incapables.

Vous remarquerez, citoyens, que la pièce est écrite en vers libres.

1er frimaire an VI. — Si les titres de *comte* et de *marquis* ne sont pas rigoureusement proscrits de la scène française, je ne vois aucun inconvénient à laisser représenter l'ouvrage que je vous renvoie ci-joint. Le marquis de *Tulipano* y est tellement ridicule qu'il ne saurait par son caractère et son langage faire regretter le jargon et la vanité de l'ancienne cour.

12 frimaire an VI. — Je ne vois aucun inconvénient à représenter le *Mariage de Jeannot* que je vous fais repasser; c'est une mauvaise farce de plus qu'on verra sur la scène.

Malgré tous ses scrupules, Boinvilliers laissa cependant passer une pièce, la *Revanche forcée*, qui occasionna un certain tumulte. Voici le rapport du commissaire de police (1) :

« Au moment où l'abbé paraît avec un pistolet à la main pour forcer le militaire à danser, en représailles de ce qu'il l'avait contraint de chanter, plusieurs applaudissements se sont fait entendre. Dans le même moment, des cris partant du parterre se font aussi entendre : *A bas les chouans! à bas les épaulettes! à bas l'officier!* Voyant ce tumulte, je me suis décoré du ruban tricolore et me suis porté dans le groupe où paraissaient les mécontents, que j'ai trouvé composé de militaires et de citoyens qui disaient que cette pièce était une horreur digne des chouans. D'autres disaient que l'officier était l'agressseur et que cela était jeu de comédie..... Plusieurs ont observé que ce n'était pas contre la pièce qu'ils criaient, mais contre le costume de l'officier, qu'ils auraient désiré voir sous celui d'un anglais, et que sous cet habillement ils l'auraient vu avec plaisir humilié !... »

Boinvilliers, « membre du Musée et de la Société littéraire de Paris, » était aussi auteur dramatique. Voulant faire représenter une de ses œuvres et ne pouvant se censurer lui-même, il envoya son manuscrit aux administrateurs municipaux :

« Je m'empresse de vous soumettre un de mes ouvrages dramatiques qui doit être représenté incessamment sur le théâtre de cette commune. Je vous l'envoie manuscrit, quoiqu'il ait été joué, il y a plus de trois ans, sur un des théâtres de la ci-devant capitale, mais des raisons de convenance ne me permirent pas de le faire imprimer à cette époque. Je vous serai obligé, citoyens, de me renvoyer sous bande cette pièce dès que vous l'aurez lue, vous n'y trouverez sans doute rien de répréhensible..... (2). »

Nous ne pouvons dire quelle était cette pièce manuscrite, re-

---

(1) Archives municipales, R II 6. — Représentation du 12 nivôse an VI (1er janvier 1798).

(2) Archives municipales, R II 6.

présentée à Paris ; nous connaissons seulement de Boinvilliers une pièce imprimée (1), *Monsieur le Marquis,* comédie en deux actes et en vers, « où règne l'aversion pour tout ce qu'il y a de vain et mensonger. » Elle fut refusée par le théâtre de la Nation. Aussi l'auteur, dédiant sa comédie « à son ami, » lui écrit-il : « Je me flattais que ce petit ouvrage, traduit sur la scène, pourrait acquérir à tes yeux un nouveau degré de mérite, mais les directeurs d'un théâtre *souillé d'aristocratie* ont cru devoir le refuser. Il te plaira donc, ô mon ami, il plaira de même à la saine partie du peuple par la raison seule qu'il n'a pas plu à ces Messieurs ! »

Monsieur le Marquis, dans l'intention de Boinvilliers, est « une satire des petits tyrans dévorés d'orgueil et d'ambition. » On peut en juger par le caractère des personnages :

LE M[is] DE FLORICOURT.	Jeune fat aussi étourdi que présomptueux.
DORANTE	Député, homme très réfléchi, ne s'échauffant que quand les circonstances le commandent.
ELMIRE.....	Pupille de Dorante, jeune personne fort aimable et très sensible, ennemie jurée de la noblesse.
BRIDEFER............	Sellier, homme d'un caractère froid et sérieux, plein d'honnêteté et de bonhomie.
DUMONT..............	Intendant du marquis.
LA GRENADE..........	Son fils, garçon fort niais.
UN TAMBOUR de la garde nationale.	Homme d'un caractère ferme et loyal, paraissant avoir des sentiments élevés. Il est bien fait et d'une bonne complexion.

Les quelques vers suivants donnent une idée de la pièce :

LE MARQUIS DE FLORICOURT.

Graves législateurs, mille attentats énormes
Se commettent, Dieu sait, tous les jours sous vos yeux...
On vient vous en instruire, on informe, on fait mieux ;
On cite les auteurs de ces horribles crimes ;
Tant d'excès révoltants vous semblent légitimes,
Et personne ne vient nous porter de secours.

---

(1) A Versailles, chez P. Le Bas, an IV. Nous empruntons les détails qui suivent au livre si complet et si intéressant de M. Welschinger, le *Théâtre de la Révolution.* (Paris, Charavay. 1881,)

DORANTE *(le député).*

Que pouvons-nous? Gémir et vous plaindre! Toujours
De la fureur du peuple on vous verra victimes,
Quand vous n'épargnerez ni bassesses ni crimes
Pour lui ravir ses droits, sa chère liberté!

. . . .

Ah! s'il ne consultait que son juste courroux,
Le peuple, ivre de joie, à sa prompte vengeance
Immolerait bientôt la noblesse de France!.....

Et le citoyen Boinvilliers qualifie son député Dorante « d'homme très réfléchi, ne s'échauffant que quand les circonstances le commandent! »

Bientôt les pièces politiques disparaissent peu à peu de l'affiche pour faire place à l'opéra-comique. La salle Laurent est peu fréquentée; Boinvilliers, chargé de la critique théâtrale au *Journal de l'Oise,* s'en plaint avec amertume (1) : « Les artistes qui composent la Société lyrique de cette commune redoublent tous les jours d'efforts pour satisfaire le public, ils ne peuvent néanmoins parvenir à le fixer parmi eux. A les entendre, il n'y a pas de commune où l'on encourage moins que dans celle-ci les artistes de tout genre, il n'y en a point où les recettes soient moins fortes..... Osons donc le dire : le public, de l'aveu même de nos concitoyens, est indifférent en ce pays sur tout ce qui tient aux lettres et aux arts en général (2). » Et cependant

---

(1) *Journal de l'Oise* de l'an VI.

(2) Compiègne, espérant enlever à notre ville l'honneur de posséder l'école centrale de l'Oise, disait aussi dans son *Mémoire* présenté au Conseil des Anciens : « Beauvais semble se refuser à la culture des lettres, à toutes les productions de l'esprit. » Le rapporteur, Poujard Du Limbert, réfuta spirituellement l'objection : « En admettant d'ailleurs, pour un moment, un parallèle aussi peu flatteur pour Beauvais que celui qu'on s'est permis, votre commission n'y verrait encore que de nouveaux motifs de laisser dans cette ville l'école centrale que la loi y a fixée. En effet, le moyen de guérir cette aversion prétendue des Beauvaisiens pour les sciences et pour les arts serait de donner de bonne heure, à l'esprit de leurs enfants, une direction vers les sciences, les lettres et les arts. » *Moniteur universel* du 24 ventôse an IV (14 mars 1796).

la troupe possède une étoile, la citoyenne Troy, « très jeune et très aimable artiste, » incomparable dans les rôles d'*Azemia* et de *Virginie*. C'est toujours Boinvilliers qui le dit, et, pour que son témoignage ne soit pas suspect, il s'empresse de déclarer qu'il n'est nullement amoureux de la jeune actrice :

De Thalie
Enfant chérie,
Reçois les vers
Que je t'adresse ;
Exempt de travers,
Ce n'est qu'à tes talents divers
Que mon cœur s'intéresse :
Or, sans amour, sans tendresse,
Ils te sont offerts (1).

XIII

RIVALITÉ DES DEUX THÉATRES.

Les artistes lyriques quittèrent Beauvais au mois de janvier 1798, emportant, à défaut d'argent, « l'estime des citoyens (2). » Au commencement de mai arrivait une troupe de comédiens qui s'étaient associés pour exploiter le théâtre Laurent pendant une année. La permission de jouer tous les jours pairs de la décade lui fut accordée. Le 31 mai, à la suite de dissensions que nous

(1) *Journal de l'Oise*, an VI. — La pièce a 73 *vers*.

(2) Voici le certificat délivré par la municipalité à la jeune citoyenne Troy et à son père : « Nous certifions que le citoyen Jacques Troy, âgé de 40 ans, taille de 5 pieds 4 pouces, et Françoise Troy, sa fille, âgée de 14 ans, et de la taille de 4 pieds 8 à 10 pouces, ont exercé la profession d'artistes lyriques en cette commune, depuis le mois de germinal an V jusqu'au 13 de ce mois qu'ils l'ont quittée pour se rendre à Paris, que pendant ce temps ils se sont comportés de manière à mériter l'estime des citoyens, tant par leur conduite privée que par l'exercice de leur art, et qu'il n'est survenu à l'administration aucune plainte contre eux. 16 nivôse an VI. » Archives municipales, R II 6. — Les éloges donnés par Boinvilliers à Françoise Troy paraissent mérités, car elle quitta Beauvais pour entrer au Théâtre-Italien.

ignorons, l'acteur Beaufort quittait le théâtre Laurent avec quelques uns de ses camarades et formait une seconde troupe. Il demanda l'autorisation de donner des représentations au théâtre Feuillet, fermé depuis 1794. La municipalité fit visiter la salle par le citoyen Hénault, menuisier, qui certifia « qu'elle était bien bonne et bâtie solidement, sans qu'il pût arriver rien de désagréable au public. »

La réouverture du théâtre Feuillet avait lieu le 20 juin. Les acteurs du théâtre Laurent ayant obtenu le privilège de jouer les jours pairs de la décade, Beaufort ne pouvait jouer que les jours impairs, à son grand désavantage (1). On lui permit cependant de donner sept représentations consécutives avec la citoyenne Thénard, actrice de grand talent, qu'il avait engagée et qui ne pouvait rester que quelques jours à Beauvais (2).

Les acteurs du théâtre Laurent protestèrent et adressèrent à la municipalité une demande ainsi conçue :

« Citoyens. Lorsque nous nous sommes engagés réciproquement à Paris, nous ne l'avons fait que dans l'assurance physique qu'il n'y avait qu'un théâtre à Beauvais. Quelques-uns de nos membres, quoique liés d'honneur et par avances, ont passé par dessus tout, enfin ont obtenu sous la sauvegarde de la *constitution* d'établir un second théâtre. Aucun motif n'a été allégué pour *violer la constitution* à leur égard. C'est en vertu de cette même *constitution inviolable* que nous demandons à jouer tous les jours indistinctement. Nous devons ce travail pénible à l'honneur dont nous sommes tous susceptibles, c'est-à-dire en acquérant le moyen de payer des dettes sacrées. Nous osons

---

(1) « L'expérience a démontré que les jours impairs contrarient la recette par les jours de marché qui s'y trouvent, » écrivait Beaufort aux administrateurs municipaux. — Les marchés avaient lieu les troisième, sixième et neuvième jours de chaque décade, le franc-marché se tenait le vingt-neuvième jour de chaque mois.

(2) Marie-Madeleine Porrain, dite Thénard, actrice du Théâtre-Français, prit sa retraite en 1826 et mourut en 1849. En 1781, elle s'était fait une si belle réputation sur le théâtre de Lyon, qu'on la manda par une lettre de cachet au Théâtre-Français, où elle débuta d'une manière triomphale.

espérer que la *constitution* sera *inviolable* pour nous comme pour les autres..... (1). »

L'administration municipale leur répondit qu'ils ne profitaient même pas de leur privilège de jouer tous les jours pairs, qu'ils ne faisaient leur demande que « pour éluder l'arrêté, prendre souvent relâche et jouer tous les jours vulgairement appelés fêtes et dimanches ; » que, du reste, il lui était impossible de fournir chaque jour deux de ses membres, deux commissaires de police et huit gardes nationaux pour assurer le bon ordre dans deux théâtres.

Boinvilliers, dans son *Almanach de l'Oise pour l'an VII*, crut devoir faire une allusion à ces faits :

THÉATRES. — « Il y a dans cette commune une salle de spectacle fort agréable; elle est due aux soins du citoyen Laurent, artiste plein d'intelligence, qui en est tout à la fois le créateur, le décorateur et le machiniste. Il ne tient pas à lui de fixer à Beauvais une troupe de comédiens passables et d'y faire représenter de bons ouvrages dramatiques. Que les habitants se pro-

---

(1) Archives municipales, R II 6. — Désorganisée par le départ de Beaufort, la troupe avait dû cesser provisoirement ses représentations. Pendant ce temps, la citoyenne Cabanel, dite *Malaga*, fut autorisée à jouer au théâtre Laurent tous les jours pairs de la décade. Elle crut devoir aussi réclamer, au nom de la *constitution inviolable* ; « Citoyens, en arrivant dans cette commune, je me suis conformée à la loi qui me prescrivait une déclaration à votre greffe, que mon intention était d'exercer tous les jours mon état, en vertu de ma patente. Vous avez pris acte de ma déclaration sur votre agenda. Aujourd'hui quelques-uns de vous reviennent sur leurs pas. Je demande, en vertu de la loi et de la *constitution inviolable*, de jouer tous les jours indistinctement, à compter de ce jour, et tout le temps de mon séjour en cette commune. J'attends de vous la justice qui m'est due en vertu de la loi...... » La citoyenne Cabanel était probablement une danseuse de corde, une physicienne, etc..... Nous n'avons pas cru devoir parler des spectacles de ce genre. Disons seulement que nous avons trouvé, parmi les pièces conservées aux Archives municipales, une demande portant cet en-tête imprimé : *Mademoiselle Forioso, artiste dansant sur la corde, chargée des fêtes du Sénat conservateur.*

noncent, ils auront des pièces décentes et de bon goût. Cette salle est rue Sellette, maison des ci-devant Minimes.

« Il existe momentanément, rue du Franc-d'Or (1), un autre théâtre sans machines et sans décorations. Ainsi que le temple de Janus, il était fermé pendant la paix; la discorde seule l'a fait ouvrir.

« Je ne dois pas terminer cet article sans faire connaître combien de gens de lettres sont fiers à bon droit de posséder dans cette commune le célèbre Préville, bien qu'il soit extrêmement vieux (2). On peut dire de lui seul :

Un rire universel a fêté sa naissance.....
Il reçut le grelot des mains de la Folie;
En bégayant encore il vola vers Thalie.
Que du lierre immortel son front soit décoré;
Qui fait rire son siècle, en doit être adoré. »

Cet article anodin exaspéra Beaufort, qui publia un violent pamphlet contre l'auteur de l'*Almanach de l'an VII*. Nous n'avons malheureusement pas retrouvé cette pièce; nous ne connaissons que la réponse de Boinvilliers (3) :

COURTE RÉPONSE AU CITOYEN BEAUFORT,
artiste dramatique.

Je l'avouerai, j'ai dit que sur votre théâtre
On ne voit point de décoration.
J'ai dit de plus que la DISSENSION,
Monstre femelle, en tout d'humeur acariâtre,
En a fait parmi vous l'inauguration.
Ai-je abusé du droit d'écrivain? Non;
Du vrai je fus toujours trop idolâtre.
Pour vous, Beaufort, croyez (je le veux bien)
Ou que votre théâtre est le premier du monde,
Ou qu'après lui le meilleur ne vaut rien.

---

(1) Nom donné à la rue de l'Ecu pendant la Révolution.

(2) Voir l'Appendice, II : *Préville à Beauvais.*

(3) Page supplémentaire distribuée aux souscripteurs de l'*Almanach de l'an VII.* (Cabinet Mathon.)

A Dieu ne plaise que je fronde
Semblable erreur ! La scène abonde
En merveilleuses fictions ;
Et dès longtemps, sans doute, amant de Melpomène,
Vous voyagez de scène en scène
Au pays des illusions.

« Je n'ai point condamné, dans mon article des Spectacles, l'ouverture du théatre Feuillet, comme le croit le citoyen Beaufort qui a complètement divagué dans son misérable pamphlet ; j'ai annoncé simplement, et sans réflexion aucune, que la désunion parmi les artistes a seule rappelé l'existence d'un théâtre oublié. Chacun est libre de former des établissements que la loi ne désavoue pas. Je n'ai épousé les intérêts de personne, et surtout je n'ai eu nulle intention de nuire au citoyen Feuillet, dont je ne puis qu'estimer les mœurs et le civisme (1). »

La querelle s'envenimant, Boinvilliers crut prudent de disparaître pendant quelque temps. C'est du moins ce que nous fait supposer l'avis suivant, imprimé en caractères gigantesques en tête du *Journal de l'Oise :*

TUBEUF

à ses concitoyens.

En attendant que le PACIFIQUE reparaisse, je donne *gratis* à mes abonnés les poésies (2) et la littérature suivantes, pour les dédommager

---

(1) On voit que Feuillet avait aussi pris en très mauvaise part l'article de Boinvilliers. — Le 9 thermidor avait mis fin à sa détention qui semble avoir été particulièrement rigoureuse. « .....Prieur a été marquer lui-même le cachot où il voulait qu'on enfermât le citoyen Feuillet à qui ses connaissances sur les manœuvres secrètes du comité ont attiré bien des tortures. Ce citoyen peut dévoiler bien des horreurs et donner de grands éclaircissements sur les membres du comité, les chefs de l'armée révolutionnaire et leurs adhérents..... » Archives municipales.

(2) Pièces en l'honneur de Bonaparte, par le citoyen Comien, instituteur public à Clermont.

de la privation qu'ils éprouvent, et qui est causée par des circonstances que je ne dois pas rendre publiques dans ce moment. Les abonnés ne perdront rien à l'interruption, leur abonnement finira plus tard.

TUBEUF.

Beaufort vit aussi ses anciens associés renoncer à la lutte et lui abandonner la place. Au mois d'octobre, il quittait le théâtre Feuillet, venait s'installer triomphalement au théâtre Laurent et choisissait pour ses représentations les jours pairs de la décade, « beaucoup plus favorables pour la recette. »

Son triomphe fut de courte durée. Il n'avait plus la citoyenne Thénard pour retenir les spectateurs, qui devinrent de plus en plus rares. Le 24 novembre 1798, Savary, souffleur de la troupe, écrivait aux administrateurs municipaux : « Ma demi-part ne m'ayant procuré que 75 livres depuis six mois que je suis en cette ville, les citoyens artistes, touchés de ma triste position, ont eu la bonté de m'accorder une représentation..... Vous n'ignorez pas que jouant un jour ouvrier, loin d'en tirer un bénéfice, peut-être serai-je obligé de mettre aux frais; j'ose espérer que vous voudrez bien m'accorder le quintidi de cette décade, c'est ma seule ressource et l'unique espoir qui reste à un malheureux vieillard, jouet infortuné des plus cruels évènements (1). » L'administration fut impitoyable et répondit « qu'elle persistait dans son arrêté du 26 brumaire qui accordait aux artistes dramatiques les jours pairs de la décade pour donner leurs représentations. »

Les années suivantes, plusieurs troupes se succédèrent sans parvenir à fixer davantage le public (2). En 1802, le citoyen Cambry, premier préfet de l'Oise, se plaignait de cet abandon du théâtre en termes peu flatteurs pour ses administrés : « Il y a dans Beauvais une salle de comédie proportionnée à la grandeur de la ville, assez bien décorée par le propriétaire; il la

---

(1) Archives municipales, R II 6.

(2) Les malheureux acteurs étaient écrasés par les frais. Outre le loyer de la salle qu'ils payaient à Laurent, ils versaient à la commission administrative des hospices, pour la caisse des secours à domicile, le droit des pauvres, fixé au dixième de la recette. Le 1er pluviôse an VIII, ils demandèrent (et obtinrent, croyons-nous) de ne payer qu'un droit fixe de 6 francs par représentation. — Archives municipales, R II 6.

loue aux comédiens, qui, toujours trompés dans leurs espérances, se hâtent de l'abandonner. L'art dramatique n'a pas de prise sur des hommes froids qui redoutent la dépense jusqu'à blâmer celle dont ils profitent (1). »

XIV

LA SOCIÉTÉ DRAMATIQUE.

La Société de musique, comme nous l'avons dit plus haut, avait établi un théâtre où l'on jouait la comédie et l'opéra-comique. Au XVIII[e] siècle, ces théâtres de société étaient fort à la mode. Sous le Directoire et dans les premières années de l'Empire, de 1798 à 1806, ils ressuscitèrent avec une nouvelle fureur. « On en comptait, dit Brazier (2), plus de deux cents dans la capitale; il y en avait dans tous les quartiers, dans toutes les rues, dans toutes les maisons. On jouait la comédie dans les boutiques des marchands de vin, dans les cafés, dans les caves, dans les greniers, dans les écuries, sous les hangars. C'était épidémique, une grippe, un choléra dramatique..... De la petite bourgeoisie, ce goût était descendu jusque chez les ouvriers. Ils perdaient souvent un ou deux jours de la semaine, sans compter l'argent qu'ils dépensaient, pour avoir le plaisir d'amuser à leurs dépens. J'ai vu des Agamemnons aux mains calleuses, des Célimènes en bas troués; j'ai vu jouer le *Séducteur* par un homme qui avait deux pieds-bots, et le *Babillard* par un bègue. Cette fièvre, qui dura plusieurs années, était devenue inquiétante et jeta au théâtre un grand nombre de comédiens détestables. »

Le 9 nivôse an VII (29 décembre 1798), Nicolas Feuillet, toujours actif et remuant, déposait la pétition suivante à l'Hôtelde-Ville :

« Les soussignés, désirant se réunir en *Société dramatique*, sont convenus de se réunir les décadis, quintidis et fêtes nationales, depuis quatre heures de relevée jusqu'à dix heures, dans

---

(1) *Description de l'Oise*, t. I, p. 38.

(2) *Histoire des petits théâtres de Paris*, II, 284.

un local appartenant au citoyen Feuillet, horloger, rue du Franc-d'Or. Ils se proposent de consacrer l'un de ces jours à la représentation de pièces de théâtre propres à propager les principes républicains, à inspirer le goût des vertus et faire naître l'horreur pour le vice. L'autre sera occupé par des bals. Les pièces dont la représentation sera arrêtée seront préalablement soumises à l'administration municipale. Les soussignés, comme les citoyens qu'ils introduiront dans ces réunions, y entreront toujours gratuitement. En conséquence, les soussignés déclarent à l'administration municipale qu'ils se placent sous sa surveillance et réclament son approbation (1). »

Les administrateurs municipaux, « considérant que le but de cette Société pouvait tourner à l'avantage des mœurs et à la *corroboration* de l'esprit public, que les pétitionnaires s'engageaient à ne représenter que des pièces propres à inspirer la haine des tyrans, l'amour des vertus et l'horreur du vice, que les jours qu'ils choisissaient tendaient à établir victorieusement les principes de l'annuaire républicain, » accordèrent immédiatement aux pétitionnaires l'autorisation demandée, à la charge de se conformer aux lois relatives à la police des spectacles.

Un mois s'était à peine écoulé, que les officiers municipaux étaient pris d'un scrupule et se demandaient s'ils ne devaient pas revenir sur leur décision. Le 9 pluviôse (29 janvier 1799), ils adressaient aux administrateurs du département une lettre, dans laquelle — comme l'avaient fait, l'année précédente, les comédiens du théâtre Laurent et la citoyenne Cabanel, dite *Malaga*, — ils invoquaient aussi la *constitution inviolable :*

« Le 9 nivôse dernier, sur une pétition qui nous a été adressée par plusieurs citoyens, au nombre d'environ dix-huit, et qui tendait à avoir l'approbation de l'administration pour se réunir les décadis, quintidis et fêtes nationales, dans un local appartenant au citoyen Feuillet, rue du Franc-d'Or, pour y représenter des pièces républicaines et y donner des bals, nous avons cru devoir applaudir à leurs intentions. En conséquence, l'autorisation réclamée a été accordée.

« Mais aujourd'hui nous sommes informés que se trompant

---

(1) Archives municipales, R II 6.

sur les principes ils les violent et que la suite de cette violation pourrait préjudicier à l'ordre public.

« Il paraît que la réunion dramatique, composée de cent membres, a fait colporter chez chacun des sociétaires un règlement à signer. Il l'a été par un grand nombre; d'autres s'y sont refusés. On dit que ceux qui montraient quelque répugnance à apposer leur signature étaient déterminés par l'assertion que des fonctionnaires publics n'avaient pas balancé à la donner; on dit de plus qu'il existe des instructions secrètes du gouvernement relatives à ces sortes de réunions.

« Voici ce que nous pensons. Le règlement est inconstitutionnel; tout ce qui a ses lois particulières, lorsque le droit de les faire n'existe pas, devient une association, un corps, une société prohibée par la constitution. Il y a plus, la teneur de ces règlements prévoit des cas d'exclusion, et l'exclusion est une nouvelle inconstitutionnalité.

« En s'égarant sur ces principes fondamentaux de l'ordre qui nous régit, on s'est égaré sur les conséquences. On s'est assemblé au nombre d'environ soixante, il y a cinq ou six jours; cette assemblée, sans une circonstance particulière, aurait donné lieu à l'action de la police. L'assemblée a été orageuse; les éléments se heurtaient, et, peut-être, la tranquillité a-t-elle failli être troublée. Mais elle doit l'être encore plus. Les non-signataires du règlement doivent se présenter demain avec leurs cartes d'entrée; ils savent qu'ils seront refusés et se disposent à réclamer la jouissance de leur droit.

« Nous pourrions nous livrer à des détails particuliers, mais cette circonstance seule nous intéresse. Nous vous prions de la prendre en considération et de nous tracer la marche que nous avons à suivre. Il ne faut pas que des citoyens, qui ont sans doute une intention pure, soient exposés à des désagréments, et nous ne demandons qu'à tâcher de les leur éviter (1). »

Les administrateurs du département répondirent avec raison :

« Il existe, citoyens, des lois répressives des abus qui pourraient se glisser dans les lieux publics; ce serait vous injurier que de les mettre sous vos yeux. Nous sommes trop assurés de

---

(1) Archives municipales, R II 6.

votre zèle pour concevoir la plus légère inquiétude sur les suites que pourraient avoir les propos qu'énonce votre lettre en date de ce jour; seulement nous nous bornerons à vous inviter d'apporter dans cette circonstance toute la surveillance que vous prescrivent les lois..... »

L'existence légale de la Société Dramatique était donc reconnue. Le 25 pluviôse (13 février 1799), Nicolas Feuillet annonçait à la municipalité que la réunion du soir compterait trois cents personnes et lui remettait un programme ainsi composé :

1° Le Dépit amoureux, comédie de Molière réduite en deux actes (1).
2° Couplets patriotiques.
3° La mort de César, tragédie de Voltaire, dépouillée de tout ce qui tendrait à diminuer l'horreur que doivent inspirer à des républicains les tyrans de quelque masque qu'ils se couvrent (2).

Cette pièce est la dernière que nous ayons trouvée sur la Société Dramatique, qui, probablement, n'eût pas une longue carrière (3). Après la fermeture définitive de son théâtre, Nicolas Feuillet entra dans les bureaux du département. En 1801, il publiait le *Nouvel Annuaire civil,* « projet sublime » qui excita

---

(1) « C'est, à ce qu'il semble, sous Louis XVI que Valville, acteur de la Comédie française, mit la pièce en deux actes telle qu'on la joue aujourd'hui. » E. Despois : *Œuvres* de Molière, I, p. 392.

(2) « Les tragédies même qui respiraient le plus ardent amour de la liberté et la haine la plus forte contre le despotisme furent obligées de passer au *scrutin épuratoire*, et n'obtinrent leur *certificat de civisme* qu'après qu'on les eût dégagées de quelques centaines de vers, qui *n'étaient point à la hauteur*. Comment souffrir, par exemple, que la *Mort de César* fut souillée par le discours contre-révolutionnaire de ce *modéré* d'Antoine? Gohier se chargea de *mettre Voltaire au pas*, et refit tout le dénouement de la *Mort de César;* un autre patriote zélé retoucha *Tartuffe;* encore quelques années et l'on eût *sans-culottisé* tous les chefs-d'œuvre de la scène française. » Etienne et Martainville : *Histoire du Théâtre français pendant la Révolution.*

(3) A Paris, ces spectacles bourgeois étaient devenus de vrais théâtres payants où se dépensaient inutilement le temps et l'argent d'une foule d'ouvriers. En 1807, un décret ordonna leur fermeture.

l'enthousiasme de quelques habitants du département. Il mourut à Beauvais, le 9 juillet 1805 (1).

XV

LA NOUVELLE SALLE.

Par acte passé devant Me Joly, notaire à Beauvais, le 13 juillet 1808, la Ville devint propriétaire du théâtre de la veuve Laurent, ainsi que des bâtiments, cours et jardin en dépendant, moyennant un prix total de vingt et un mille trois cent quatre-vingt-onze francs quarante-quatre centimes (2). Elle en dégagea les abords et fit établir devant l'entrée une place publique.

Troye, dont nous avons déjà parlé (3), revenait à Beauvais, en 1809, comme régisseur de la troupe d'un M. de Saint-Romain, et payait à la Ville, par chaque représentation, 20 francs de loyer, 5 francs de droit des pauvres; le chauffage, la lumière et autres dépenses restant à sa charge. La veuve Jollivet, nommée, en 1810, directrice de la troupe desservant les départements de l'Oise et de l'Aisne, occupa ensuite le théâtre pendant plusieurs années. Elle payait à la Ville 43 francs par représentation, « tant pour le droit des pauvres que pour le loyer, le chauffage et le garçon du théâtre, les frais de lumière du lustre, de la rampe, des coulisses et du vestibule (4). » Une société, composée de vingt-quatre actionnaires (5), se forma, en 1812,

---

(1) Voir notre article sur l'*Annuaire civil de Nicolas Feuillet (Mém. de la Société,* t. x).

(2) Bâtiments et terrain........................ 20,079 fr. 58 c.
Frais de contrat, transcription, estimation et plan. 1,311 86
21,391 fr. 44 c.

(3) Voir plus haut les vers adressés par Boinvilliers à sa fille.

(4) Archives municipales, R II, 6.

(5) Nous relevons, dans l'acte de société, les noms de MM. de Corberon, Ach. Gibert, Michel de Mazières, Borel, Salle, Jourdain d'Héricourt, Danse-Desaunois, etc.

pour fournir à la veuve Jollivet une avance de fonds qui lui permît d'engager une bonne troupe d'opéra-comique.

En 1824, de coûteuses réparations étant devenues nécessaires, le conseil municipal préféra vendre la salle Laurent à l'Etat — qui en offrait 30,000 francs avec l'intention d'y établir le séminaire — et bâtir un nouveau théâtre sur un autre terrain. Plusieurs emplacements furent proposés :

L'ancienne église Saint-Sauveur.
L'ancienne église Saint-Thomas.
Le Jeu-de-Paume.
Le Cours-Scellier.
La place de la Poterne-Saint-Louis.
La place de l'Hôtel-de-Ville.

Le conseil municipal se réunit le 3 décembre (1824) pour examiner une pétition, couverte de nombreuses signatures, qui demandait que le théâtre fût bâti en face de l'Hôtel-de Ville et qu'un marché couvert lui fût adossé. Nous allons transcrire, sans commentaire, le procès-verbal conservé aux Archives municipales :

« .....Un des membres annonce qu'il va poser maintenant la question sous le rapport moral, persuadé, dit-il, que la morale est inséparable d'une bonne administration. Il demande si, sous ce rapport, il n'est pas dangereux de placer ainsi, au centre d'une ville, une salle de spectacle, c'est-à-dire un lieu où toutes les passions humaines sont représentées trop souvent sous des couleurs favorables. Il invoque, à l'appui de cette opinion, l'autorité de plusieurs philosophes, anciens et modernes, qui se sont accordés pour reconnaître les dangers que présentent les spectacles pour les mœurs des jeunes gens, et il en conclut qu'un tel établissement ne doit pas être placé au centre de la population et qu'il est du devoir d'une bonne administration, qui doit prendre la morale pour base de sa conduite, d'éloigner des regards du public les représentations théâtrales.

« M. le maire répondit que l'administration ne manquerait jamais à l'intérêt moral, mais que, s'il était vrai que le spectacle présentât des dangers réels sous le rapport moral, on ne verrait pas nos princes, dont la piété est si bien connue, daigner se montrer aux différents théâtres de la capitale ; qu'une

illustre princesse n'aurait pas permis qu'un de ces théâtres reçût l'honneur de porter son nom (1); qu'en outre, en admettant même le danger, il valait mieux que le lieu en fût plus rapproché de l'autorité, afin que la surveillance fût plus active et plus sûre.

« On passe au vote et sur vingt membres présents dix-sept se déclarent pour l'affirmative et trois pour l'avis contraire. »

La place de l'Hôtel-de-Ville ayant été définitivement choisie, M. Landon, architecte du département et de la ville, fut chargé de dresser les plans. Il présenta un devis montant à la somme de 305,857 francs. Le conseil municipal recula devant cette dépense et accueillit les propositions de l'Etat, qui, ayant acheté pour le séminaire les bâtiments de l'ancien collège de la rue Sainte-Marguerite, voulait rétrocéder le théâtre Laurent (1826) (2). Redevenu propriété de la Ville, le théâtre Laurent était démoli, et sur son emplacement on construisit la Nouvelle Salle, inaugurée en 1831. Est-il nécessaire de dire que le chiffre du devis primitif — 177,685 francs — fut largement dépassé.

ERNEST CHARVET.

---

(1) Le théâtre de Madame; aujourd'hui le Gymnase.

(2) « Le 25 avril 1827, le préfet, au nom du conseil général, demandait à acquérir une portion du terrain attenant à la salle de spectacle et appartenant à la Ville, afin de pouvoir réunir ce terrain à ceux que le conseil général se proposait d'acheter pour y faire construire de nouveaux bâtiments qui seraient occupés par les tribunaux et les prisons. » Archives municipales. — On sait que ce projet fut abandonné. En 1846, les divers services du tribunal — dont plusieurs occupaient l'Hôtel-de-Ville — furent réunis à l'ancien évêché, transformé en Palais de Justice. — L'ancienne salle des assises est aujourd'hui le Musée. Les prisons furent bâties plus tard en face du nouveau séminaire.

APPENDICE.

I

LES FÊTES DE NOEL A BEAUVAIS.

Au moyen âge, les fêtes de Noël étaient un temps de divertissement pour l'église et pour le peuple. « A l'imitation des saturnales, le clergé de la province de Reims faisait certaines réjouissances qui duraient, non cinq ou sept jours, comme chez les Romains, mais depuis la fête de Noël jusques aux Rois et au-delà (1). »

A Beauvais, ces fêtes avaient lieu avec un éclat extraordinaire. Elles commençaient par le drame de Daniel, représenté dans la cathédrale le jour de Noël. « Voyez-vous, soit dans l'église, sous les hautes voûtes croisées d'ogives, soit dans le cloître ou sur le parvis, en plein air, sous la voûte du ciel (2), cette multitude d'étudiants et d'écoliers, gent tumultueuse pour l'ordinaire, et avec eux cette grande masse de peuple qui n'est pas fâchée, tout en s'instruisant, de s'amuser un peu, à l'occasion de la Noël? L'orgue résonne, les harpes vibrent, les tambours battent des

---

(1) Dom Grenier : *Introduction*, p. 352.

(2) Nous avons dit que le drame de Daniel était représenté dans la cathédrale. D'après MM. Sepet et Aubertin, le fait est probable mais non certain. Les antiennes, les répons, les processions et les chants sacrés ne sont pas une preuve suffisante, car cet appareil religieux existe dans certaines pièces jouées en plein air; et d'autre part, les décors et le spectacle, très développés, ne trouvent rien contre l'hypothèse d'une représentation faite dans l'intérieur de la nef. Le drame de Daniel, dit M. Sepet, fut représenté, peut-être dans l'église, peut-être hors de l'église, peut-être même dans l'église ou hors de l'église, suivant les cas.

marches allègres. Voilà Balthasar et ses courtisans! Voilà la reine! Voilà Darius et ses satrapes! Voilà les anges! Voilà Abacuc! Voilà Daniel! Et les lions dans la fosse! Et la main mystérieuse! On s'étonne, on s'écrie, on trépigne, on applaudit. Et de rire. Nous sommes dans une période de gaieté. Le Christ est né! Réjouissons-nous « *Gaudeamus!* » Certes, si ce beau tapage a eu lieu, comme c'est possible, dans la cathédrale de Beauvais, le vénérable édifice s'est, ce jour-là, singulièrement déridé (1). »

Ensuite venaient : la fête des diacres, la fête des prêtres, la fête des petits clercs ou enfants de chœur, la fête des grands clercs ou sous-diacres Dans ces diverses cérémonies, il s'agissait avant tout d'écarter le sérieux pour un jour, de rire et de s'amuser, comme l'indiquent les vers entonnés chaque fois dès le début :

Lux hodie, lux lætitiæ! Me judice, tristis
Quisquis erit, removendus erit solemnibus istis.
Sint hodie procul invidiæ, procul omnia mæsta,
Læta volunt quicumque colunt præsentia festa..

Le jour de Saint-Etienne, « les diacres formaient une espèce de branle, en chantant le *Magnificat* (2)..... Mais ce n'est pas là l'article le plus scandaleux de la fête. Comme dans les saturnales, les valets prenaient la place du maître, en faisaient les fonctions et se créaient un chef imaginaire, de même les diacres s'emparaient du chœur, en devenaient les maîtres pour y jouer mille farces ridicules (3). »

Le jour de Saint-Jean l'Evangéliste, les prêtres chantaient avec le même entrain le *Deposuit*. « Ils changeaient non seulement de place au chœur, mais aussi d'habillement, dont la bigarrure donnait lieu à la risée et à la raillerie. »

Les petits clercs ou enfants de chœur célébraient leur fête le jour des Innocents. De leurs voix enfantines, ils entonnaient aussi fièrement le *Deposuit*, s'assemblaient en chapitre et choi-

---

(1) *Les Prophètes du Christ* (Bibl. de l'Ecole des Chartes, 1867, p. 263).

(2) *Deposuit potentes de sede et exaltavit humiles.....*

(3) Dom Grenier : *Introduction* p. 353.

sissaient parmi eux un évêque (1). Puis, revêtus de chapes et portant des cierges à la main, ils faisaient une procession à l'église Saint-Michel, « patron des anges auxquels Notre Seigneur a comparé les enfants (2). » Pendant tous les offices, ils occupaient les stalles des chanoines, et ces derniers prenaient la place des enfants de chœur et en remplissaient les fonctions.

Dom Grenier est bien sévère pour ces diverses cérémonies. Les historiens modernes le sont beaucoup moins. Il est certain que ces fêtes, qui ont pu, dans la suite, donner lieu à quelques désordres, n'avaient, dès le début, qu'un caractère de gaîté inoffensive. Elles me paraissent, dit M. F. Bourquelot, « de joyeuses représailles du peuple contre les grands, du bas clergé contre les hauts dignitaires. J'y vois la *liberté de Décembre* (3), passant et se perpétuant d'âge en âge à travers les religions et les civilisations diverses. L'église chrétienne s'efforce de régulariser l'épanchement, souvent grossier, de la gaîté populaire; elle cherche à la sanctifier en se l'appropriant comme elle avait fait en bénissant les temples païens (4). » Le chant du *Deposuit*, ajoute M. Aubertin, « était répété avec frénésie, comme une sorte de *Marseillaise* ecclésiastique, par tout le clergé inférieur. Ces manifestations périodiques et, pour ainsi dire, ces explosions prévues d'une liberté turbulente n'étaient point, à l'origine, aggravées et envenimées d'intentions hostiles ou satiriques.

---

(1) Louvet dit que les enfants de chœur avaient le droit de conférer tous les bénéfices qui viendraient à vaquer le jour des Innocents. (*Hist. et Antiq.*, II, p. 298.)

(2) Les diacres faisaient leur procession à l'église Saint-Etienne; les prêtres, à l'église du faubourg Saint-Jean.

(3) Nous rappellerons les vers d'Horace (*Satires*, II, 7).

DAVUS.

Jamdudum ausculto, et cupiens tibi dicere servus
Pauca, reformido.
. . . .

HORATIUS.

Age, libertate Decembri,
Quando ita majores voluerunt, utere; narra.

(4) *Office de la fête des fous*, (*Bull. de la Soc. Arch. de Sens*; 1854.)

La parodie n'avait rien de séditieux ni de sacrilège. . . . On sent le respect d'habitude sous cette liberté d'occasion (1). »

Les sous-diacres faisaient leur fête le jour de la Circoncision. Elle est célèbre sous le nom de *Fête des Fous* ou *de l'Ane*. Elle commençait aussi par le chant du *Lux hodie, lux lætitiæ*, mais le dernier vers était ainsi modifié :

Lœta volunt quicumque colunt ASINARIA *festa.*

Un âne était amené dans l'église (2) et on chantait en son honneur la fameuse prose (3) :

Orientis partibus	Des confins de l'Orient,
Adventavit asinus,	En ces lieux arrivant,
Pulcher et fortissimus,	Un âne beau, gras, luisant,
Sarcinis aptissimus.	Portant fardeau lestement.
Hez ! sir asne, hez !	
Hic in collibus Sichem	Sur les coteaux de Sichem
Jam nutritus sub Ruben,	Il fut nourri par Ruben,
Transiit per Jordanem,	Il passa par Jordanem,
Saliit in Bethleem.	Et sauta dans Bethléem.
Hez ! sir asne, hez !	
Saltu vincit hinnulos,	Sa marche vive et légère
Damas et capreolos,	Effleure à peine la terre ;

(1) *Histoire de la littérature française au moyen âge*, t. I, p. 497.

(2) Il était reçu à la grand'porte par les chanoines qui l'attendaient, la bouteille et le verre à la main : *(Dominus cantor et canonici ante januas ecclesiæ clausas stent foris tenentes singuli urnas vini plenas cum cyfis vitreis)* Pendant la cérémonie, les encensements se faisaient avec du boudin et de la saucisse *(hac die incensabitur cum boudino et saucita)*. Voir Du Cange au mot *Kalendæ*. — Foy de Saint-Hilaire dit qu'il en était de même à la fête des Innocents, et s'étonne que Louvet ne l'ait pas mentionné. « Un parfum si rare méritait bien, ce me semble, de ne pas être oublié. » *Lettre à M. de Francastel.* — Toutes ces fêtes se terminaient, du reste, par un joyeux festin, et il est probable que l'on servait dans tous du *boudino et saucita*.

(3) Nous mettons en regard une ancienne traduction française publiée par Leber (*Recueil des meilleurs mémoires et dissertations relatifs à l'Histoire de France*, t. IX, p. 368).

Super dromedarios	Il vaincrait dans la carrière
Velox Madianeos.	La biche et le dromadaire.
Hez! sir asne, hez!	
Aurum de Arabia	Des trésors de l'Arabie.
Thus et myrrham de Saba	Des parfums d'Ethiopie.
Tulit in ecclesia	L'église s'est enrichie
Virtus asinaria.	Par la vertu d'ânerie.
Hez! sir asne, hez!	
Dum trahit vehicula,	Sous le faix le plus pesant,
Multa cum sarcinula.	Jamais il n'est mécontent.
Illius mandibula	Et broye patiemment
Dura terit pabula.	Le plus grossier aliment.
Hez! sir asne, hez!	
Cum aristis hordeum	D'un chardon il fait ripaille,
Comedit et carduum;	Et c'est en vain qu'on le raille;
Triticum a palea	Si dans la grange il travaille,
Segregat in area	Il démêle et grain et paille.
Hez! sir asne, hez!	
Amen dicas, asine,	Bel âne, répète *amen*,
Jam satur de gramine.	Maintenant ta panse est pleine;
Amen, amen itera.	Bel âne, répète *amen*,
Aspernare vetera.	Ne songe plus à ta peine.
Hez! sir asne, hez!	

Nous avons dit que la figuration du drame de Daniel comportait plusieurs lions. Ils étaient évidemment représentés par des acteurs couverts de peaux de bêtes. L'âne était-il aussi représenté par un clerc? Louvet le pense, et pour donner plus de poids à sa conjecture il lit différemment le dernier vers de chaque strophe (1) :

« Il semble qu'il faut en cette ode *Silenus es,* au lieu de *sir asnes;* ce qui le fait présumer est que les poètes font *Silenus* avoir été tellement camus, contrefait et difforme, qu'il aurait donné lieu au proverbe d'appeler *Silena* une fille laide et camuse. Ils le font aussi nourrissier et pédagogue de Bacchus et grand yvrongne dont parle Virgile en sa sixième églogue :

Silenum pueri somno videre jacentem,
Inflatum hesterno venas, ut semper, Iaccho.

---

(1) *Hist. et Antiq. du diocèse de Beauvais*, II, p. 301.

Et d'autant qu'il avoit accoustumé d'estre tousjours porté par un asne, cella peut avoir donné subjet en dérision d'appeler *Silenus* celluy la qui contrefaisoit ainsi l'asne. »

Cette explication est inadmissible (1). Le dernier vers de chaque strophe est bien un vers français, et l'âne amené dans la cathédrale était un âne véritable.

Après l'*Orientis partibus*, on chantait de nombreuses hymnes pour célébrer la naissance du divin Sauveur et des litanies pour le Souverain-Pontife, l'Evêque et le Roi. La musique de ces divers morceaux est très remarquable ; la prose de l'âne surtout a remporté les éloges de tous les critiques (2). M. Félix Clément l'a fait exécuter dans un concert, au collège Stanislas, le 29 avril 1847. Didron rend ainsi compte de la représentation : « ......Ce chant, si simple et même si étrange pour nos oreilles du XIXe siècle, a été reçu avec faveur, avec enthousiasme par tous les auditeurs. Des divers morceaux de musique vocale et instrumentale qui composaient ce concert, morceaux empruntés aux maîtres modernes et contemporains, ce chant du XIIIe siècle a été l'un des plus applaudis. Cette tentative hardie de M. F. Clément de faire exécuter, par des bouches et des instruments modernes, une musique aussi surannée, aussi *ridicule*, cette provocation audacieuse au retour du plain-chant gothique, ont eu un plein succès. Non seulement on n'a pas haussé les épaules, ni sifflé, ni ri au *hez! sir asne, hez!* qui vient en refrain au

---

(1) « Il s'est imaginé que le dernier vers de chaque strophe était latin, comme les autres, et qu'on devait lire *Silenus es*, au lieu qu'il est français et que *hez*, *hez*, *hez* est une exclamation de joie dont on régale Monsieur l'asne. C'est ainsi qu'un disciple d'Abailard, si je ne me trompe, ayant fait contre saint Bernard une prose latine comme celle-ci, on finit toutes les strophes par ce vers français : *Tors avez nos li maistre.* » Foy de Saint-Hilaire : *Lettre à M. de Francastel.*

(2) « Cette mélodie passe avec raison pour une des plus heureuses que nous ait léguées le moyen âge. » G. Chouquet : *Histoire de la musique dramatique en France*, p. 14. — Au double point de vue du caractère religieux et de la beauté esthétique, il nous paraît très difficile, sinon impossible, de trouver dans la musique moderne, prétendue religieuse, un morceau empreint à un plus haut degré de mélodieuse puissance et de majestueuse gravité. » F. Clément : *Annales archéologiques*, t. VII, p. 24.

bout de chaque strophe, mais on a vivement et cordialement applaudi..... L'épreuve a donc été décisive; on a porté en triomphe la mélodie gothique..... On va l'apprendre et la chanter par cœur; on va la jouer sur le violon et les instruments usuels; on la répétera dans les familles, etc., etc. (1). »

La fête de *l'Ane* était célébrée dans un grand nombre d'églises, mais chaque ville avait son office particulier. A Sens, la cérémonie était, à peu de chose près, la même qu'à Beauvais (2).

Le manuscrit conservé à la bibliothèque municipale de Sens, manuscrit doublement intéressant (3), a été exécuté sous l'épiscopat de Pierre de Corbeil (1200-1222). Il est donc un peu plus ancien que celui de Beauvais (4), qui, contenant une prose à

---

(1) *Annales archéologiques*, t. VII, p. 16. — M. F. Clément a fait aussi exécuter plusieurs autres parties de l'office de la fête de l'âne. « Ces morceaux composés sur une mélodie retentissante et énergiquement rythmée ont été chantés par la belle voix de Roger sous les voûtes de la Sainte-Chapelle, de Saint-Etienne du Mont et de Saint-Roch. » *Illustration* du 2 novembre 1850.

(2) La prose de l'âne est la même dans les deux manuscrits. Mais dans le manuscrit de Beauvais elle est précédée de ces mots : *Conductus asini cum adducitur*, tandis qu'on lit dans celui de Sens : *Conductus ad tabulam*. M. Aimé Cherest en a conclu que, dans cette ville, l'âne n'entrait pas dans l'église (*Nouvelles recherches sur la fête des Innocents et la fête des Fous;* Auxerre, 1853). M. F. Bourquelot combat cette opinion et admet la présence de l'âne.

(3) Les deux plaques d'ivoire d'un diptyque consulaire forment les plats de la reliure. Elles ont été publiées et décrites par Millin (*Monuments inédits*, t. II), par Duchalais (*Bull. de la Soc. Arch. de Sens;* 1854), et tout récemment par M. A. de Montaiglon (*Gazette des Beaux-Arts;* janvier 1880). Le texte a été publié en entier par M. F. Bourquelot dans le *Bull. de la Soc. Arch. de Sens;* 1854.

(4) Le manuscrit de l'*Office de la Circoncision de Beauvais* appartient aujourd'hui, ainsi que le manuscrit du drame de *Daniel*, à M. Pacchiarotti, de Padoue. Les *Annales archéologiques* en donnent la description ainsi qu'un calque du texte et de la notation de la prose de l'âne (t. XVI). Une copie moderne est conservée à la Bibliothèque Nationale parmi les manuscrits de dom Grenier. Elle a été publiée en partie par M. F. Bour-

la verge d'Aaron, donnée au trésor de la cathédrale en 1222, et des prières pour le pape Grégoire IX, mort en 1241, n'a pu être écrit qu'entre ces deux dates.

Mais Louvet, dans les quelques pages qu'il a consacrées à la fête de l'âne, en parlant des prières pour le Souverain-Pontife, l'Evêque et le Roi, cite les noms d'Alexandre III, de Henri de France et de Louis VII, qui nous reportent de 1159 à 1160. Le manuscrit qu'il avait sous les yeux est donc plus ancien que celui de Sens. On voit que Pierre de Corbeil n'est pas, comme on le dit généralement, l'auteur de l'*Office de la Circoncision;* il n'a que le mérite d'éditeur et de correcteur. Comme le drame de *Daniel*, les nombreuses hymnes de la fête de l'âne ont été probablement composées, paroles et musique, par les clercs de notre ville (1).

Les écrivains des deux derniers siècles ont vu dans la fête de l'âne une farce ridicule, indécente, compromettant gravement la religion et l'Eglise. Aujourd'hui on veut, au contraire, l'expliquer en s'appuyant sur le symbolisme chrétien. M. Félix Clément, qui a consacré à cette question plusieurs articles (2), arrive à cette étrange conclusion : « Le doute n'est pas possible... Cet âne est le symbole de Jésus-Christ... Venu de l'Orient (*Orientis partibus*)... beau et fort (*pulcher et fortissimus*)... il est méprisé pendant sa vie (*trahit vehicula*)... il se charge du fardeau de nos péchés (*multa cum sarcinula*)... etc., etc.... Le refrain joyeux *hez, sir asne, hez,* veut dire : Venez, divin Messie! »

M. Gustave Desjardins, après avoir reconnu que la fête de l'âne était « une cérémonie avant tout joyeuse, » ajoute : « Mais, en l'étudiant de près, on ne tarde pas à se convaincre que cette

---

quelot (*Bull. de la Soc. Arch. de Sens*, 1854). Deux autres copies se trouvent aussi dans la bibliothèque de M. Borel de Brétizel.

(1) La musique est la même dans les manuscrits de Beauvais et de Sens. M. F. Bourquelot, en signalant la différence des deux manuscrits, dit en parlant des morceaux particuliers à l'office de Beauvais : « On y trouve des images gracieuses, des formes rythmiques originales, et *une insistance très marquée sur le fait matériel de la conception du Christ.* »

(2) *Annales archéologiques*, t. xv et xvi.

apparente folie était l'enveloppe d'une sérieuse pensée. » Par de nombreuses citations des Pères de l'Eglise, il établit que l'âne était universellement considéré comme le type de la Gentilité, infidèle d'abord, puis convertie. « Devenus chrétiens, les Gentils comparèrent les joies célestes de Noël avec ces fêtes criminelles que, païens, ils avaient jadis célébrées dans le même temps, et amenant à l'église la vivante figure de leur égarement et de leur retour, ils venaient jubiler dans le Seigneur. Voilà pourquoi, après la prose de l'âne, on lisait les paroles d'Isaïe qui annoncent la conversion des nations; voilà pourquoi on invitait ensuite tous les peuples à venir adorer le Verbe nouveau-né (1).

Les pages éloquentes du savant historien de la cathédrale ne nous ont point convaincu. Comme les fètes dont nous avons parlé plus haut, la fête de l'âne n'était, croyons-nous, qu'une cérémonie joyeuse, un souvenir de la liberté de décembre et des anciennes saturnales. Il ne faut pas être plus sévère pour elle que pour les fêtes du *Deposuit;* mais n'est-ce pas aller un peu loin que d'y trouver une « sérieuse pensée. » Nous sommes dans le temps de Noël, et, pour nous, l'âne est amené dans l'église parce que, suivant la tradition, il assistait dans l'étable de Bethléem à la naissance du divin Sauveur. Il entre aussi dans Saint-Etienne quelques jours après parce qu'il joue un rôle dans la *Fuite en Egypte,* et les mêmes chants joyeux saluent sa présence (2).

On confond presque toujours les deux cérémonies.

Le 14 janvier, on choisissait une jeune fille, la plus belle de la Ville; on la mettait sur un âne avec un petit enfant dans les bras. La vierge et sa monture, richement ornée, partaient de la cathédrale pour se rendre à l'église paroissiale de Saint-Etienne, accompagnées du clergé et du peuple. Arrivé à l'église, l'âne était conduit au sanctuaire et placé à côté de l'évangile, tout près de l'autel. On commençait la messe solennelle; l'*Introït,* le *Kyrie,* le *Gloria,* le *Credo,* etc., finissaient par le refrain *Hinham.*

---

(1) *Histoire de la cathédrale,* p. 131.

(2) Si l'âne entre encore dans la cathédrale de Rouen, c'est comme monture de Balaam. Voir Du Cange, v° *Festum asinorum.*

L'*Orientis partibus* était chanté, augmenté de ces deux couplets (1) :

Lentus erat pedibus	Il ne marchait d'un pas rapide
Nisi foret baculus	Qu'avec le secours du bâton
Et eum in clunibus	Et quand dans sa croupe timide
Pungeret aculeus.	Se trémoussait un aiguillon.
Ecce magnis auribus	Coiffé de ses longues oreilles,
Subjugalis filius	Voici le fils du porte-bât;
Asinus egregius	C'est la merveille des merveilles,
Asinorum dominus.	Des ânes c'est le potentat.

Après chaque couplet, le vers français *hez, sir asne, hez* était remplacé par ce refrain :

Hez, sir asne, car chantez,
Belle bouche rechignez,
Vous aurez du foin assez
Et de l'avoine à plantez.

Lorsqu'on chantait le dernier couplet, on fléchissait le genou au premier vers *Amen dicas, asine*. Le dernier refrain était aussi ainsi modifié :

Hez va! hez va! hez va hez!
Bialx sir asne, car allez;
Belle bouche, car chantez.

A la fin de la messe, le prêtre, au lieu de chanter l'*Ite missa est*, hennissait trois fois, et les assistants répondaient : *hinham, hinham, hinham* (2).

Dom Carpentier, qui nous fournit ces renseignements (3), les a puisés dans un manuscrit, ainsi désigné au n° 76 de l'*Inven-*

(1) La traduction française qui est en regard est de l'abbé Corblet (*Mém. de la Soc. des Antiq. de Picardie*, t. IV, p. 424). *Lentus erat pedibus* se chantait comme second couplet; *Ecce magnis auribus* comme quatrième.

(2) « *In fine missæ sacerdos, versus ad populum, vice* Ite missa est *ter hihinnabit; populus vero, vice* Deo gratias, *ter respondebit* hinham, hinham, hinham. »

(3) Supplément au Glossaire de Du Cange, au mot *Festum asinorum*. Dom Grenier n'a fait que traduire l'article de dom Carpentier.

taire du trésor de la cathédrale : « *Item*, ung petit volume entre deux ais, sans cuir, l'ung d'iceulx ais rompu à demy, contenant plusieurs proses, antiennes et commencements de messes avec oraison, commençant au deuxième feuillet *Belle bouche*, et au pénultième *Coopertum stola candida* (1). »

Nous ignorons ce qu'est devenu ce manuscrit. Peut-être a-t-il eu le sort de celui que possédait Saint-Etienne et dont parle Foy de Saint Hilaire : « Voici ce que j'ai ouï dire à feu mon père qui avait vu la messe entière de l'âne que l'on conservait dans l'église de Saint-Etienne notre paroisse, et dont s'empara un clerc du curé qui, ayant appris assez de latin pour être prêtre et ensuite curé dans le diocèse, la brûla cruellement par un scrupule de conscience. Il s'appelait Davennes et je l'ai connu dans mon enfance (2). »

La musique du drame de *Daniel* — celle de l'*Office de la Circoncision* est aussi probablement l'œuvre des clercs de la cathédrale — donne une très haute idée de l'école de Beauvais. Elle devait conserver longtemps sa supériorité. A la fin du XVe siècle, la maîtrise était en telle réputation que la cour lui demandait des voix pour la chapelle du palais (3). Une épitaphe, publiée par M. Desjardins, fait un éloge pompeux de l'un des professeurs, maître Nicole Des Celliers de Hesdin, mort en 1538 :

Atropos, heu! nimium musis inimica sonoris,
Dum vitam Hisdino præripuisse putat,
Fallitur. Innumeras proprio qui marte camœnas
Edidit, hic vivus mille per ora canit.
Vivit et in natis, genuit quos ille docendo,
Per quos ore hominum tempus in omne sonat.

« Atropos, hélas! trop cruelle ennemie des muses sonores, si tu penses avoir enlevé la vie à Hesdin, tu te trompes. Hesdin,

---

(1) Inventaire dressé en 1464 (manuscrit de la bibliothèque Borel de Brétizel) publié par M. Desjardins.

(2) *Lettre* à M. de Francastel.

(3) « Le chapitre consentit à en céder plusieurs, mais à la condition que la famille royale lui viendrait en aide pour bâtir la cathédrale. » Delettre : *Hist. du dioc. de Beauvais*, III, p. 142.

dont le génie a produit tant de mélodies, vit et chante par mille voix. Il vit dans ses élèves que son enseignement a engendrés pour l'art; son nom, par eux, volant de bouche en bouche, retentira éternellement (1). »

Ce fut la maîtrise qui donna les premières leçons aux Beauvaisins Etienne Le Roy et Eustache Du Caurroy (2).

Etienne Le Roy devint maître des enfants et chantres de la chapelle de Charles IX. « Le roy Charles, dit Brantôme, oyoit fort attentivement la messe; et se levoit bien souvent, et s'en alloit chanter, à l'imitation du feu roy Henry son père qui en faisoit de mesmes, au lettrier (au lutrin) avecques ses chantres, et se mettoit parmy eux et chantoit sa taille et le dessus fort bien, et aymoit fort ses chantres, et surtout Estienne Le Roy, dit M. de Sainct-Laurens, qui avoit une très belle voix. »

Eustache Du Caurroy fut maître de chapelle de Henri III et de Henri IV. Il est l'auteur de l'air *Charmante Gabrielle,* faussement attribué à Henri IV, et de la *Missa pro defunctis* chantée jusqu'au XVIIIe siècle aux obsèques des rois de France. « Il se jouait si heureusement et dextrement de sa voix, dit Loisel (3), qu'en chantant luy seul deux ou plusieurs parties, il se rendoit admirable et comparable à celuy duquel Jean Moulinet escrit ainsi :

J'ay veu comme il me semble
Un fort homme d'honneur
Luy seul chanter ensemble
Et dessus et teneur. »

En 1560, le chapitre décida que l'organiste apprendrait à toucher de l'orgue aux enfants de chœur qui montreraient des dispositions. Nous le voyons aussi faire soutenir les voix non seu-

---

(1) *Histoire de la cathédrale*, p. 120.

(2) Tous les dictionnaires biographiques font naître ce dernier à Gerberoy, mais G. Hermant cite un acte qui nous apprend qu'Eustache Du Caurroy était né à Beauvais le 5 février 1519, et qu'il était fils de Claude Du Caurroy, procureur du roi en l'élection de Beauvais et prévôt de Milly, et d'Hélène De Ville *(Hist. mss. de Beauvais).*

(3) *Mémoires du Beauvaisis*, p. 230

lement par l'orgue, mais encore par d'autres instruments (1).

Ces mesures ne paraissent pas avoir été du goût de tous. En 1564, au concile provincial de Reims, Jean Lebesgue, chanoine de notre ville, dit « que la musique de l'Eglise avait besoin d'une grande réformation et qu'il ne pouvait pas ne point être choqué de ce que la Passion de Notre-Seigneur se chantait avec une espèce de musique dans l'église de Beauvais. »

Cet homme, assurément, n'aimait pas la musique.

Jean Hariel, son collègue, fut de son avis. « Le métropolitain, réunissant les suffrages, conclut qu'il ne fallait pas rien souffrir dans les notes de musique qui en fît perdre le sens et l'intelligence (2). »

Il ne fut pas tenu grand compte de cette décision. En 1573, le doyen, Claude Gouyne, fondait pour tous les jeudis de l'année, en l'honneur de l'Ascension du divin Sauveur, une messe qui devait être chantée par la maîtrise (3).

Jusqu'à la Révolution, le chapitre voulut avoir un excellent maître de chapelle et des voix exercées. Thomas-Claude Roulleau, nommé symphoniarque de la cathédrale vers 1734, « était un homme d'un grand talent, excellent musicien, habile compositeur; il écrivait avec une très grande facilité, mais ne revoyait jamais ce qu'il avait jeté sur le papier. Les pièces de chant de sa composition, qu'il a semées çà et là dans le Graduel et les Antiphonaires, portent un caractère particulier d'originalité qui les fait facilement distinguer (4). »

Quand les églises furent rouvertes au culte, on choisit pour organiste un artiste des plus distingués. Le *Journal de l'Oise* du 18 nivôse an IX nous apprend qu'il sût reproduire sur son instrument tous les détails de l'attentat de la rue Saint-Nicaise. « Un

---

(1) « Les registres capitulaires mentionnent, outre l'organiste, plusieurs musiciens qui recevaient 80 livres par an et la nourriture. » Délibération du 23 juillet 1560 (*Hist. de la cathédrale*, p. 121).

(2) G. Hermant : *Hist. mss. de Beauvais.* — Voir aussi dom Marlot : *Hist. de Reims*, t. IV, p. 372.

(3) Louvet : *Hist. et Antiq. du dioc. de Beauvais*, II, p. 653.

(4) Delettre : *Hist. du dioc. de Beauvais*, I, p. 75.

Te Deum chanté dans la ci-devant cathédrale de Beauvais a marqué par le talent d'un organiste. Un début simple, noble, brillant, a montré l'état de la France avant le 3 nivôse. La marche d'une voiture et des gardes qui l'accompagnent s'est fait entendre..... affreuse détonation..... silence effrayant. Enfin des chants harmonieux, consolateurs, descendent du ciel, rendent aux esprits le calme et l'espérance (1). »

II

PRÉVILLE A BEAUVAIS.

Préville et sa femme prirent leur retraite en 1786 et vinrent se fixer à Senlis, carrefour des Egyptiennes. Entourés de l'estime et de la considération générale, ils étaient reçus dans tous les châteaux des environs; le prince de Condé les honorait d'une bienveillance particulière et les invitait souvent à Chantilly. Préville fut un des fondateurs de la *Société Philanthropique* de Senlis et membre du *Comité Permanent*, conseil composé de douze notables citoyens, établi à la maison commune, le 20 juillet 1789, « pour aider à garantir la ville des incursions des bandits échappés de Paris (2). » D'après les *Mémoires* de Fleury, il faudrait ajouter le nom du grand comédien à la liste, déjà si longue, des victimes de l'attentat de Billon.

Le dimanche 13 décembre 1789, tous les Corps de la ville se rendaient en cérémonie à la cathédrale pour assister à la bénédiction des drapeaux de la milice. Au moment où le cortège montait la rue de Paris, deux détonations se faisaient entendre, un tambour et un chevalier de l'Arquebuse tombaient grièvement blessés. Les coups étaient partis de la maison d'un horloger, nommé Billon, récemment chassé de la compagnie de l'Arque-

(1) Le numéro précédent contenait la note suivante, signée du préfet Cambry : « Une machine infernale, dirigée contre le premier consul, vient d'arracher la vie à des femmes, à des enfants. BONAPARTE, guidé par sa fortune, échappe à tous les complots : les ruses de l'enfer ne prévaudront pas contre lui ; et l'heure de la justice approche ! »

(2) L'abbé Müller : *Monographie des rues de Senlis.*

buse (1). Pendant qu'on enfonce la porte, solidement barricadée, de nouveaux coups de feu font de nouvelles victimes. On pénètre enfin dans la demeure de l'assassin : il met le feu à une mine et fait sauter la maison qui ensevelit, sous ses débris, tous ceux qui s'y trouvent (2). Cet épouvantable forfait coûta la vie à vingt-six personnes; quarante furent blessées plus ou moins grièvement. Le corps de Billon, trouvé un des premiers, était pendu le lendemain, par sentence du bailliage, aux fourches patibulaires :

Que jamais nul mortel n'élève de maison
Sur le lieu qu'habita le scélérat Billon !
Si de Senlis un jour on raconte l'histoire,
Lui seul fut un coquin d'exécrable mémoire !
Le diable en son courroux fit ce monstre infernal,
L'enfer l'avait vomi pour nous faire du mal.
Voyant ce lieu d'horreur, passant, frémis et tremble :
Que pour maudire Billon, l'univers se rassemble (3) !

Préville, « au commencement de l'action, se trouvait exactement en face de la maison et essuya le premier coup de feu, mais sans être atteint; seulement il ressentit à l'œil gauche une

---

(1) Billon avait longuement prémédité son atroce vengeance. On lit dans son testament : « Si jamais il existe une épitaphe pour moi, je vous prie d'y faire graver les mots ci-dessous : Ici repose le corps de Louis-Michel-Rieul BILLON, horloger, qui fut fou de son état et non de sa femme; il n'aime pas la vie et ce n'est pas bien étonnant; il quitte sans regret les hommes, ce sont des monstres qui ne peuvent plus entendre la vérité et qui ne connaissent que la loi du plus fort. Je succombe sous cette loi, mais j'espère me venger et apprendre aux hommes par ma mort à être plus sages dans leurs délibérations..... »

(2) « La force de la commotion fit détacher de la voûte de la cathédrale, située à plus de cent toises, une pierre considérable qui tomba au milieu d'un grand nombre de citoyens déjà rassemblés pour la cérémonie, sans que personne heureusement fût blessé. Soixante-six maisons de la ville éprouvèrent des dommages plus ou moins grands; celle du sieur Letellier, l'une des plus voisines de Billon, s'écroula tout d'un coup et écrasa la mère de ce particulier..... » *Précis historique* de l'attentat de Billon; Senlis, 1790.

(3) *Affiches-annonces* de Senlis, 1789.

forte commotion suivie d'une vive douleur ; il y porta la main, elle ne se teignit pas de sang ; on ne découvrit nulle trace extérieure d'une lésion quelconque, et pourtant l'œil n'y voyait plus. Les médecins appelés dirent qu'une balle avait frôlé la pupille et paralysé le nerf optique : quoiqu'il en soit de cette explication, Préville, resté borgne, eut à se féliciter d'avoir échappé, dans cette affreuse bagarre, à la mort qu'il vit de si près ce jour-là (1). »

Dès les premiers temps de la Révolution, un décret de l'Assemblée nationale accorda aux comédiens tous les droits civils et politiques dont ils avaient été privés jusque-là. Le 14 juillet 1790, lors de la représentation de *Momus aux Champs-Elysées,* la salle entière salua de ses applaudissements ce vers adressé à Lekain :

S'il eut vécu plus tard, il mourait citoyen !

Mais cette satisfaction morale n'enrichissait pas les Comédiens Français, qui, voyant les spectateurs devenir de plus en plus rares et ne sachant quoi tenter pour les retenir, supplièrent Préville de reparaître sur la scène. Il fit sa rentrée, le 26 novembre 1791, dans la *Partie de chasse de Henri IV*, et joua successivement les principaux rôles qui avaient fait sa réputation. « La foule, qui se porta à ses représentations, retrouva dans son jeu la même verve, la même force comique. »

Dans le courant de 1792, Préville et sa femme — elle avait voulu reparaître sur la scène avec son mari — dirent adieu à leurs camarades et vinrent se reposer de leurs fatigues à Bresles, dans l'ancien château des évêques-comtes de Beauvais, devenu la propriété de leur gendre, M. Guesdon (2).

Les événements politiques avaient profondément divisé la

---

(1) *Mémoires* de Fleury, t. II, p. 121.

(2) Le château fut vendu, le 20 juillet 1791, moyennant la somme de 360,100 livres à Michel Baton, d'Héméviller. Il fut bientôt à revendre à la folle-enchère, faute par ledit Baton d'avoir satisfait au paiement des 12, 20 et 30 pour cent du prix de l'adjudication. Le mercredi 16 novembre 1791, au quarante et unième feu, la dernière enchère fut mise à 303,100 livres par Thomas-Amable Provot, maître de la poste aux chevaux à Bresles, qui déclara nommer command François Guédon,

Comédie Française. Talma, Dugazon et quelques autres quittèrent leurs camarades et entrèrent au théâtre du Palais-Royal, qui changea son nom contre celui de Théâtre-Français de la rue Richelieu. Ils ouvrirent la lutte contre le Théâtre-Français du faubourg Saint-Germain (1), en jouant des pièces révolutionnaires. Les Comédiens-Français relèvent le défi et, le 3 janvier 1793, représentent l'*Ami des Lois,* cruelle satire des Jacobins. Le succès fut immense, mais la perte du théâtre fut décidée.

Six mois après, la représentation de *Paméla* ou *la Vertu récompensée,* de François de Neufchâteau, fournit aux Jacobins le prétexte qu'ils cherchaient. Ils crièrent que cette comédie « tendait à faire regretter les privilèges de la noblesse. » L'auteur remania complètement sa pièce, qui fut reprise le 2 septembre 1793. A ce passage

Chacun prie à son gré : les amis, les parents
Suivent, sans disputer, des cultes différents,
. . . .
Eh ! qu'importe qu'on soit protestant ou papiste !
Ce n'est pas dans les mots que la vertu consiste,
Pour la morale au fond votre culte est le mien ;
Cette morale est tout et le dogme n'est rien.
Ah ! les persécuteurs sont les seuls condamnables,
Et les plus tolérants sont les plus raisonnables.

un patriote s'écria : « Vous répétez des vers qu'on a retranchés

---

commis par le roi aux exercices de M. de Serilly, ancien trésorier-général de la guerre, demeurant à Paris, rue Garancière, paroisse Saint-Sulpice. — Archives de l'Oise : *Vente des biens nationaux.*

(1) En quittant l'hôtel de Bourgogne, « les *comédiens ordinaires du roi* s'établirent dans le jeu de paume de l'Etoile, rue des Fossés-Saint-Germain-des-Prés (aujourd'hui rue de l'Ancienne-Comédie). Ils y demeurèrent jusqu'en 1770, où la vétusté des bâtiments les força d'aller jouer sur le théâtre des Machines, au palais des Tuileries, jusqu'à l'achèvement d'un théâtre qu'ils faisaient construire sur les terrains de l'hôtel de Condé. Ouvert en 1782, sous le titre de *Théâtre-Français*, et devenu *Théâtre de la Nation* en 1790, ce théâtre prit, en 1797, la dénomination d'*Odéon* qu'il a toujours gardée. Un incendie, qui le détruisit en 1799, força les comédiens à s'installer au Palais-Royal, où ils sont encore actuellement. » — Lalanne : *Dictionnaire historique.*

et qui sont défendus. La pièce est contre-révolutionnaire ! »

Le lendemain, Barrère dénonçait ces faits à la Convention ; et, dans la nuit, toute la troupe était incarcérée (1).

« La tête de la Comédie-Française sera guillotinée et le reste déporté !..... » avait dit Collot d'Herbois. Cette atroce prédiction se serait réalisée sans le dévouement d'un ancien acteur, Charles de La Bussière, employé du Comité de Salut public, qui fit disparaître, au péril de sa vie, les dossiers des Comédiens-Français et retarda ainsi la comparution de ses camarades devant le tribunal révolutionnaire (2).

Le 9 thermidor (27 juillet 1794) rendit la liberté aux comédiens, qui firent « leur rentrée solennelle et triomphale, » le samedi 16 août, par la *Métromanie* et les *Fausses Confidences*. Préville venait de perdre sa femme (3). Pour faire diversion à sa douleur et pour rendre encore service à ses camarades, il voulut, malgré ses soixante-quatorze ans, remonter sur les planches. Ses facultés physiques commençaient à s'affaiblir. Le 11 février 1795, pendant qu'il jouait dans le *Mercure galant*, aux applaudissements de la salle entière, il eut un accès d'aliénation mentale, mais parvint cependant à achever la pièce. En sortant de scène, il tomba dans les bras de son neveu Champville : « C'est fini, dit-il, je ne jouerai plus la comédie ! »

Mme Guesdon — son mari avait été nommé payeur-général du département de l'Oise — habitait depuis quelque temps Beauvais, rue des Trois-Lanternes, n° 1131 (12, rue du Lion-Rampant). Préville fut conduit chez sa fille, qui l'entoura des soins les plus dévoués. A la fin de l'année il eut une dernière joie : il était nommé membre de l'Institut. La Convention avait voulu pro-

(1) On envoya aux Madelonnettes Dazincourt, Fleury, Bellemont, Vanhove, Florence, Saint-Fal, Saint-Prix, Naudet, Dumont, Champville (neveu de Préville), Dupont, La Rochelle, Narsy, Gérard, Alexandre Duval ; et à Sainte-Pélagie Mmes Raucourt, Contat, Thénard, Joly, Devienne, Suin, La Chassaigne, Petit, Fleury, Mezeray, Montgautier, Ribou et Lange.

(2) Welschinger : *Le théâtre de la Révolution.* — *Mémoires* de Fleury.

(3) Madeleine-Michelle-Angélique Drouin, née au Mans le 17 mars 1731, morte à Senlis le 7 mai 1794.

tester contre une prévention encore trop répandue aujourd'hui, en plaçant, comme disait Daunou, à côté de l'artiste et du poète, « l'acteur célèbre qui recrée les chefs-d'œuvre du théâtre en leur donnant l'âme, du geste, du regard et de la voix, et qui achève ainsi Corneille et Voltaire (1). »

Le grand comédien, dont la vue avait beaucoup baissé depuis l'attentat de Billon, devint bientôt complètement aveugle. La folie envahit aussi tout à fait son cerveau. En proie à de terribles hallucinations, il se croyait condamné à mort par le tribunal révolutionnaire et attendait à chaque instant la fatale charrette qui devait le conduire à l'échafaud. Une scène dramatique, que, dans sa tendresse filiale, Mme Guesdon eut l'idée et le courage d'organiser au château de Bresles, rendit la raison au malheureux vieillard (2), et ses dernières années s'écoulèrent paisiblement.

Préville mourut à Beauvais, chez sa fille, le 18 décembre 1799 (3). Le premier préfet de l'Oise était nommé l'année suivante. Passionné pour les arts et la littérature, plein d'ardeur et d'enthousiasme, le citoyen Jacques Cambry avait toujours en tête quelque nouveau projet. Le 14 juillet, il posait, sur la place de l'Hôtel-

---

(1) E. Despois : *Le Vandalisme révolutionnaire,* p. 150. — Préville, qui ne pouvait pas quitter Beauvais, fut remplacé la même année par Grandmesnil et nommé associé non résidant. Son fauteuil a été occupé depuis, par Berton (1816), Adolphe Adam (1844), Berlioz (1856), Félicien David (1869).

(2) Voir Pièces justificatives, XV.

(3) Voici l'acte de décès que nous avons relevé dans le Registre de l'état civil : « Le ving-sept frimaire de l'an VIII de la République française, à une heure de relevée, Jean-Auguste Bouret, âgé de trente-deux ans, employé chez le payeur du département de l'Oise, domicilié à Beauvais, rue du Lion-Rampant, section de l'Orient, et Michel-Savinien César, employé au même bureau, âgé de trente-neuf ans, domicilié rue Bossuet, susdite section de l'Orient, ont déclaré à moi Jean-Baptiste-Gabriel Michel-Ticquet, officier de l'état civil de Beauvais, que Pierre-Louis Dubus, dit *Préville,* rentier, âgé de soixante-dix-huit ans et trois mois, veuf de Angélique-Michelle Drouin, demeurant à Beauvais, susdite rue du Lion-Rampant, chez le citoyen Guesdon, payeur-général du département de l'Oise, son gendre, y est décédé cejourd'hui, à dix heures, en sa maison..... »

de-Ville, la première pierre d'une colonne destinée à recevoir les noms des *Braves* du département morts à l'armée ; le 2 août, il posait, dans la cour de la préfecture, la première pierre d'une colonne dédiée à l'*Amitié* des Grands Hommes. Le 29 novembre, il écrivait au ministre de l'intérieur pour demander que les cendres de Voltaire et de Rousseau fussent rendues au département : « ..... Rousseau n'est plus dans l'Ile des Peupliers, malgré son vœu très prononcé d'être enterré dans ce lieu solitaire..... Je demande, au nom du citoyen Girardin, des habitants d'Ermenonville, de tous les amis de la philosophie, de tout être soumis à la religion des tombeaux, qu'on rende les cendres de Jean-Jacques à l'asile qu'il avait choisi. Je sollicite une loi qui l'arrache au Panthéon déshonoré..... et qui restitue les dépouilles de Voltaire à son amie, à sa fille adoptive, *Belle et Bonne,* qui possède et révère son cœur dans les beaux jardins de Villette (1). »

Cambry voulut aussi élever un monument à la mémoire de Préville. Il obtint le concours de la municipalité et demanda celui du conseil général, qui prit la délibération suivante :

Un membre a rendu compte de l'hommage public que le préfet et la ville de Beauvais se proposaient de rendre à l'illustre Préville, cet homme si distingué qui a honoré longtemps la scène française par ses talents et non moins connu par ses qualités personnelles'; il a témoigné le désir que les membres du conseil voulussent bien contribuer aux frais d'un monument qui doit être élevé en l'honneur d'un citoyen recommandable à tant de titres et dont les restes sont déposés dans cette ville.

Quoique cet objet soit étranger aux travaux confiés au Conseil général de ce département, quoique l'habitant des campagnes n'ait pas l'idée d'un talent dont il n'a pas eu la jouissance et dont il est dans l'impuissance d'apprécier tout le mérite, le Conseil, persuadé que tous ceux des habitants de ce département qui ont joui des talents inappréciables de cet artiste étonnant s'empresseraient d'applaudir à cette preuve d'es-

(1) *Journal de l'Oise* du 8 frimaire an IX. — Le cœur de Voltaire était conservé dans une urne de marbre portant cette inscription :

Son esprit est partout, mais son cœur est ici.

Après la mort du dernier marquis de Villette, le cœur de Voltaire fut donné par les héritiers à l'Institut.

time et de reconnaissance, a cru devoir faire mention honorable dans son procès-verbal de la résolution du préfet de ce département et des citoyens de Beauvais; et chacun des membres de l'assemblée s'est empressé individuellement d'offrir sa souscription pour cette espèce de monument départemental, consacré à la mémoire et aux vertus du citoyen Préville (1).

Mais il fallait recueillir encore d'autres souscriptions, et Cambry lança une circulaire ainsi conçue (2) :

« AUX MANES DE PRÉVILLE.

« Le premier comédien de l'Europe, dont la réputation égale celle de *Roscius*, qui nous a fait passer de si douces heures quand il embellissait la scène française, quand il rendait avec tant de vivacité, de feu, d'esprit, de grâces, les conceptions de Molière, de Regnard, de Le Sage, de Dancourt et de Marivaux, est enterré dans le cimetière de Beauvais sans que la moindre inscription, sans qu'une pierre tombale honore la place où reposent ses cendres.

« Le Préfet de l'Oise a résolu de lui dédier un tombeau sur le bastion de la porte de Bresles : il en a fait faire les dessins par le citoyen Molinos, dont le nom rappelle de si beaux monuments. On avait le projet de raser le bastion de Bresles, en abattant les remparts qui cernent la ville et qui s'opposent à la libre circulation de l'air dans un pays bas et coupé de canaux. Le Préfet a desiré qu'il fût conservé et qu'on s'y rendît à l'aide de deux pentes douces. Il a cru que les ouvriers, fatigués des travaux du jour, avaient besoin, le soir, de respirer un air plus pur sur une hauteur salutaire. Il doit faire couvrir le bastion d'arbres choisis, de gazons, de fleurs et d'arbustes, l'entourer d'une balustrade. Il le destine aux jeux aimables de l'enfance. L'œil, de là, domine la ville et s'étend sur le vaste et pittoresque horizon qui la renferme et l'embellit.

« C'est dans ce lieu que s'élevera le tombeau de Préville, orné

---

(1) Archives de l'Oise : *Procès-verbaux* du Conseil général, 14 thermidor 1800.

(2) Archives du Théâtre-Français (liasse Préville).

des attributs de la gaieté, de la folie, de la morale qu'il respectait et dont il a toujours été l'apôtre aimable.

« Le Conseil général du département de l'Oise a voulu se placer en tête de la souscription qui s'ouvre pour l'érection de ce monument.

« Les Maire et Adjoints de la ville de Beauvais, auxquels le plan avait été communiqué le jour de leur installation, se sont joints au Préfet pour en suivre l'exécution.

« Tous les amis des arts, des talents, les écrivains, tous les acteurs de l'Europe s'empresseront sans doute de contribuer à cet acte de reconnaissance. Ils adresseront leurs offrandes au citoyen Mauro, chef du bureau particulier du Préfet, et les feront parvenir franches de port. »

Dazincourt, qui venait de publier la *Vie* de Préville, répondit aussitôt (1) :

« Citoyen PRÉFET,

« Préville sera par vous le premier comédien justement honoré en France. Sa cendre ainsi recueillie dans un monument élevé à sa gloire, honorera également celui qui, le premier, a sçu consacrer à l'immortalité l'Artiste célèbre et l'homme vertueux, victime, ainsi que Molière, d'un préjugé ridicule. J'ai fait imprimer la *Vie* de Préville, et l'on y a lu son éloge. A la douleur d'avoir perdu ce grand modèle, se joint le regret de ne vous avoir pas dédié, comme au juste appréciateur du talent théâtral, ce faible tribut de mon admiration.

« Recevez, je vous prie, citoyen PRÉFET, l'assurance de ma respectueuse reconnaissance.

« DAZINCOURT,
« *Comédien français.* »

---

(1) Dazincourt était un excellent comédien, mais son jeu était plus sage que brillant. Il voulut un jour imiter Préville, et cet essai ne lui réussit guère. Jouant le rôle de Pasquin, dans l'*Homme à bonnes fortunes*, il inonda son mouchoir d'eau de Cologne et vint le tordre et en exprimer le contenu sur la tête du souffleur, qui fit le plongeon. Il fut sifflé. « Messieurs, dit-il, lorsque Préville jouait ce rôle, il faisait ce que je viens de faire et il était applaudi par tout ce qu'il y a de mieux en France. » — V. Fournel : *Curiosités théâtrales*, p. 190.

« *P. S.* Je souscris pour la somme de 120 livres. Les comédiens sociétaires du Théâtre-Français de la République, auxquels je me suis empressé de communiquer votre lettre, prouveront, sans doute, par leur offrande, ce qu'ils doivent de respect à la mémoire de Préville (1). »

Cambry quitta Beauvais en 1802; et la *Colonne des Braves*, la *Colonne à l'Amitié* et le *Monument départemental* de Préville ne furent jamais terminés. On lit cependant dans la *Notice* biographique, publiée en tête des *Mémoires* de Préville (2) : « Un monument fut élevé à sa mémoire par M. le préfet de l'Oise, et la France entière a applaudi à ce juste tribut d'estime et de regrets. »

E C.

(1) *Journal de l'Oise*, 28 fructidor an VIII.

(2) Paris, Baudouin frères, 1823.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I

Le fief de la Jonglerie.

1°

(En 1377) (1).

Vechi le devise et denombrement des choses appartenans au fief que on dit le fief de la Jonglerie, lequel fief tient ad present Jehan de Puys, tainturier, de Reverend Pere en Dieu son très cher et redoubté seigneur, Monsieur l'Evesque de Beauvés : et lequel fief il tient par foy et par hommage d'ichellui seigneur : auquel fief a de revenues, appartenanches, libertés, franchises, les choses et en la maniere qui ensuit :

Primes ledit Jehan de Puis a, à la cause de sondit fief, franchise de vendre en la ville de Beauvés tous les vins creux en ses wignes et de acater trente muis dedens le Saint Martin d'yver, et tous ycheus vins vendre quant il lui plait, sans ce qu'il en paie forage.

Item ledit Jehan est exemps, à le cause dudit fief, de paier taille à le commune de Beauvés et de paier anvoire (2).

Item ledit Jehan il a le minage de tous les grains que il acate pour user en son hostel, pour lui, pour ses gens et pour ses bestes.

Item ledit Jehan, à cause d'ichellui fief, desloue as moulins dudit

---

(1) Bibl. Nat. : Papiers de dom Grenier, t. 158.

(2) Ce droit était dû à l'évêque par les hommes mariés *pro potestate exercendi carnalem copulationem cum uxore.* — Du Cange dit au mot *Anvoire : « Tributum 28. denar. quod olim Episcopo Bellovacensi a novis conjugatis pro primo anno persolvebatur, nec non et ab iis qui in civium adscribebantur catalogum ; 14. vero denar. ab omnibus, sequentibus annis, exceptis clericis etiam conjugatis, quare plerique tonsuram clericalem una cum Confirmatione accipiebant.* » Au XVIIe siècle, Augustin Potier laissa tomber ce droit en désuétude « comme exorbitant de toute raison et *contra sacramentum matrimonii.* »

Monsieur de Beauvés, et meult trois mines a boistel sans fermage, et puet deslouer et mettre son blé entremuye apres le premier moulant (1), se il n'a autelle franchise comme lui.

Item ledit Jehan, à cause dudit fief, a quatre deniers sur chascune fole-femme venant et estant à Beauvés : et se elle est refusant de paier, ledit Jehan s'en puet faire paier en prenant son chaperon et loy detenir une seule fois.

Item ledit Jehan, à cause dudit fief, a de chascun jongleur venant et estant à Beauvez, une fois douze deniers de ceulx qui chantent en place : et, se ils sont refusant de paier, il puet prendre leur livre ou leur viole se ils l'ont, et se ils ne la ont, faire les contraindre de paier.

Item ledit Jehan puet donner la place et faire chanter de gestes à Beauvés, au lieu accoustumé, qui que il lui plaist, le jour de Noel, le jour de Pasques, le jour de Penthecouste et leurs feries, sans che que aultres y puist chanter, se n'est par la licence dudit Jehan.

Item ledit Jehan, à cause dudit fief, est tenus de faire chanter de geste ou cloitre de l'église Saint-Pierre de Beauvés, le jour de Noel, le jour de grans Pasques et le jour de Penthecouste, depuis primes lasquié jusque a tant que on commenche l'Evangile et le grant Messe, ou cas qu'il puet recouvrer de chanteur en le ville de Beauvez ou environ.

Item ledit Jehan est tenus de aler as assises dudict Monsieur et as jugemens, quant il lui est semons ou adjourné souffisament.

Item ledit Jehan est tenus, à le cause dudict fief, de servir ledit Monsieur en armes, quant il convient que ledit Monsieur serve le Roy nostre Sire en ychellui estat, et ledit Monsieur l'en fait semonre souffisament, et le doit garandir de faire autre serviche par devers le Roy.

Et se aucune chose autre estoit appartenant et appartenoit audit fief, dont pardessus ne soit fait mention, si le advoe ledit Jehan de Puys à tenir dudit Monsieur de Beauvés par le foy et hommage dessus dis.

En tesmoing de che, Jehan, dessus nommé, ay seellé chest present denombrement en devise de mon propre seel.

Fait et donné l'an de grace mil ccc soixante seize (n. st. 1377), le lundi deuxieme jour de mars.

2°

(Avant 1330).

Autrefois, le possesseur de ce fief prélevait encore un droit sur les mariages. Il prenait la robe de noces du mari « ou

---

(1) Délier le sac et mettre le blé dans la trémie avant les autres.

finance pour le rachat d'icelle, » un pot de vin, un pain et un mets de chair « ou de tel service comme on servait aux noces. » En 1330, l'évêque Jean de Marigny voulut abolir cet impôt qui était devenu une source de troubles et de procès. Il indemnisa de ses deniers Jean de Saint-Denis, possesseur du fief (1), et, « moyennant la somme de 800 livres parisis bien nombrée et bien comptée, » payée par la commune, il fit à jamais remise aux habitants de toutes redevances quelconques à payer au fief de la Jonglerie, pour cause de mariage.

Voici le texte de l'accord passé, à cet effet, entre l'évêque et les maire et pairs de Beauvais (2) :

A tous ceulx qui ces presentes lettres verront ou orront, Jehan de Marigny, par la grace de Dieu evesque de Beauvais, salut en Nostre Seigneur. Comme nous eussions achatté à Jehan de Sainct Denis et à Jehenne, sa femme, ung fief qu'ilz tenoient de nous par foy et par hommage des fiefz de Beauvais — lequel fief est appelé le fief de la Jonglerie ouquel fief li possessans d'icelli pour raison dudict fief a et avoit plurieux franchises, redevances et libertez, entre lesquelles il avoit, si comme il disoit et comme nous disions, de chacun de ceulx qui se marioient et estoient espousez à Beauvais et y demeuroient, la robe de l'homme en laquelle li espousez espousoit sa femme ou finanche pour le rachat d'icelle robe, et le jour que on faisoit se feste avoit encore ung pot de vin, ung pain et ung mes de char ou de tel serviche comme on servoit aux neuches, et aulcunes autres redevances, si comme nous et ledict possessant disions, des demourans et des habitans en ledicte ville et de tous aultres qui en icelle ville se marioient et y demouroient, — et de icelli fief ledict Jehan et sa femme de l'auctorité dudict Jehan se fussent dessaisi et nous eussent rendu ladicte foy et hommage, — et li maire, pers et grant partie des habitans de ledicte ville de Beauvais, singulieres personnes tant fiefvez, clercs comme autres, disans au contraire, est assavoir : que ils ne debvoient lesdictes redevances pour cause de mariages ne pour aultres causes, nous eussent supplié et requis que, se aulcune redevance estoit due pour faire mariages en ledicte ville pour le temps present et advenir, pour oster et eschiver les grands riots, brigues, maultalens, plaiz et dissentions qui pour ce venoient de jour en jour et

---

(1) Jean de Saint-Denis reçut de l'évêque, le 24 juin 1330, la somme de 240 livres.

(2) Archives municipales : *Cartulaire de l'Hôtel-de-Ville.* — G. Desjardins : *Hist. de la cathédrale.*

jà pendoient pardevant nostre official et en le court de Raims en cause d'appel, et pour oster les empeschemens qui pour ce venoieut au faire les mariages, nous leur voulsissions delaissier, oster, remettre, quittier à tousjours icelle redevance, se aulcune en estoit deue pour cause de mariages faicts ou à faire, — sachent tous que nous, considéré et pensé en che le grand pourfit de nostredict eglise de Beauvais, pour oster les plaictz, ryos, maultalens et dissentions qui pour ce venoient de jour en jour et estoient jà meus, comme dict est, et pour mettre tranquileté et paix esdicts mariages, de l'accord et assentement du chappitre de nostre eglise de Beauvais, avons transigé, composé et accordé aveuc lesdictz maire, pers et singulieres personnes dessus dictes, tant fiefvez comme clercs et aultres, en le maniere qui ensieut, est assavoir : que nous quittons, remettons et delaissons, à tous jours perpetuellement et sans rappel, asdictz maire, pers, habitans et demourans en ladicte ville de Beauvais et suburbe, fiefvez, clercs et à toutes aultres personnes singulieres quelconques, presens et advenir, demourans ou habitans en ledicte ville et ès suburbes d'icelle, toutes les redevances quelconques qui, pour cause de mariages faicts et à faire, pourroient estre deues pour cause dudict fief ou pour aultres causes quelconques, sans ce que jamais nous, ne noz successeurs evesques de Beauvais, ne le possessant dudict fief, de icelle redevance quittée, remise ou delaissiée puissions riens demander as habitans ou demourans en ladicte ville, ou a aultres personnes quelconques pour cause de mariages; — et icelle redevance remise, quittiée et delaissiée, si comme dict est, par la teneur de ces presentes lettres, nous ostons, annulons et abbatons à tous jours mès, perpetuellement, du tout en tout (les aultres franchises, libertez et redevances dudict fief demourans à nous et à noz successeurs evesques de Beauvais), moiennant 800 livres parisis que lesdicts maire, pers, habitans, demourans et singulieres personnes en et de ledicte commune nous ont baillé et payé en bonne monnoye usable, bien nombrée et bien comptée, desquelz 800 livres parisis dessus dicts nous nous tenons pour bien payez et en quittons les achatans dessus dictz, — de laquelle somme d'argent dessus dicte nous avons mis et converti tant comme raisons veult et que il doibt souffire, par le conseil et assentement de nostre chappitre de Beauvais, ou pourfit de nostre dict eglise, pour l'amenuisement dudict fief que faict avons. — Et promettons en bonne foy que contre les choses dessus dictes nous ne noz successeurs evesques de Beauvais ne venrons, etc..... Ou temoignage de laquelle chose et pour que ce soit ferme chose et estable, nous avons fait sceller ces presentes de nostre propre seel. Données et faictes le Ve jour de juillet l'an de grace Nostre Seigneur mil trois cens et trente.

Le roi Philippe de Valois, « considérans le bon mouvement que ledict evesque avoit eu auxdictes redevances oster et abattre, »

approuva, le 15 juillet 1330, l'accord passé entre Jean de Marigny et les maire et pairs de Beauvais. Cet accord, comme le montre la pièce précédente, avait eu « l'assentement des chanoines. » Nous lisons cependant dans l'*Histoire manuscrite* de G. Hermant :

Comme le chapitre était en possession d'exiger de celui qui était pourvu du fief de la Jonglerie de faire chanter et jouer par un jongleur et un vielleur autour du cloître de la cathédrale, aux fêtes annuelles, et prétendait que l'évêque faisait préjudice à son droit capitulaire par la cession qu'il faisait à la ville, ce prélat fut obligé de dresser un acte par écrit, le 4 août 1330, par lequel il déclarait que ce qu'il avait accordé aux prières des habitants de Beauvais ne pourrait pas préjudicier au chapitre, et que celui qui tenait de lui le fief de la Jonglerie leur ferait, en ces saints jours, les services ordinaires de sa profession.

3°

(En 1464) (1).

C'est le denombrement du fief et ses appartenances et appendances nommé et appelé le fief de la Jonglerie, appartenant à Jehan Le Conte, tavernier et cuisinier, demourant à Beauvais, lequel fief led. Jehan Le Conte baille par maniere de denombrement à très reverend Père en Dieu Monsgr l'Evesque et Conte de Beauvais, de qui led. fief est tenu à une foy et hommage, et ouquel a de revenue et appartenances les drois qui ensuivent :

1° — Premièrement led. Jehan Le Conte a, a cause d'iceluy fief, franchise de vendre en la ville de Beauvais tous ses vins qui auront creu en ses vingnes chascun an, et en puet aussi achetter trente muys chascun an, entre vendanges et la Saint Martin d'iver, et tous iceulx vins puet vendre quant il lui plaist, sans ce qu'il doye paier aucun forage.

2° — *Item* est exempt, a cause dud. fief, de paier taille à la commune de Beauvais et de paier le droit nommé anvoire.

3° — *Item* il a le minage de tous les grains qu'il achette pour la provision et despence de son hostel.

4° — *Item* led. Jehan Le Conte desloye aux moulins de mond. Seigr et moust trois mines au boitel et puet desloyer et mettre son blé à la

---

(1) Biblioth. Le Caron de Troussures ; mss.

treumye après le premier moulant, se il n'a telle franchise que comme led. Jehan Le Conte.

5° — *Item* led. Jehan Le Conte, a cause dud. fief, à 4 deniers sur chascune folle femme de joye venant et estant à Beauvais, et se elle est refusant de paier, led. Jehan Le Conte s'en puet faire paier en prenant son chaperon et luy detenir jusques ad ce qu'il soit paié une fois seullement.

6° — *Item* led. Jehan Le Conte, a cause dud. fief, a de chascun jongleur chantant en place aud. Beauvais 12 deniers parisis, et se ils sont reffusant de paier puet prendre leur livre et leur vielle se ils l'ont, et, se ils ne l'ont, il les puet contraindre de paier.

7° — *Item* led. Jehan Le Conte, a cause dud. fief, toutes fois qu'il vient en la ville de Beauvais aucunes personnes jouans de personnages, ou monstrans oiseaulx ou bestes sauvages, soit en place ou en chambre, puet aler veoir l'esbatement, lui deuxieme, sans rien paier aux maistres desd. jeux ou menans tels oiseaulx ou bestes.

8° — *Item* led. Jehan Le Conte puet donner la place et faire chanter de gestes à Beauvais au lieu accoutumé qui que lui plaist, le jour de Noel, le jour de Pasques, le jour de Penthecoustes et le jour de Toussains, sans ce que autre y puist chanter, se ce n'est par la licence dud. Jehan Le Conte.

9° — *Item* led. Jehan Le Conte, a cause dud. fief, est tenu de faire chanter de geste au cloistre de l'eglise de Saint Pierre de Beauvais, le jour de Noel, le jour de grans Pasques, le jour de Penthecoustes et le jour de Toussains (1), depuis primes lachées jusques à tant que on commence l'euvangille de la grant messe, au cas qu'il peut recouvrer des jongleux en la ville de Beauvais ou autour d'icelle ville.

10° — *Item* ledit Jehan Le Conte est tenu de seoir et juger avec ses pers et compaignons, quant il y est adjourné souffisament, et de contribuer aux frais.

11° — *Item* led. Jehan Le Conte est tenu, a cause dud. fief, de servir mondit Seigneur en armes quant il convient que led. Monsg[r] serve le Roy notre Sg[r] en icelui estat, et led. Monsg[r] en fait semonrre led. Jehan Le Conte suffisament, et doit led. Monseig[r] garandir led. Jehan Le Conte de faire aultre service devers le Roy notre Seigneur.

12° — Et aussi est tenu de garder la porte de l'ostel dudit Seigneur, quand il fait sa feste à son nouvel advenement (2).

Et ce present denombrement baille led. Jehan Le Conte aud. reverend père en Dieu son très cher et très redoubté Seigneur, sauf le plus et le

---

(1) Le jour de la Toussaint ne figure pas dans le dénombrement de 1377.

(2) Ce dernier article n'est pas dans le dénombrement de 1377.

moins tout par amendement, protestant que si plus ou moins y a que dessus est dit, si le adveue iceluy Jehan Le Conte à tenir par foy et hommage, et, que s'il vient plus avant à sa congnoissance, de luy faire savoir et adjouster en ce present denombrement. Lequel pour tesmoing des choses dessusd. led. Jehan Le Conte a scellé de son propre scel.

Ce fut fait l'an mil quatre cens et soixante quatre, le dix huitième jour du mois de novembre; étoit scellé sur queue de parchemin d'un sceau de cire rouge emporté.

4°

(Après 1548) (1).

Le manuscrit du château de Troussures contient un second dénombrement fourni, en 1584, par Pierre Gayant, marchand bourgeois de Beauvais. Nous y trouvons les articles 6, 7, 8 du dénombrement de Jean Le Conte, mais l'article 9 est ainsi modifié :

Item, à cause dud. fief, estoit tenu le possesseur d'iceluy faire chanter de geste au cloistre de l'église Saint Pierre dud. Beauvais, les jours de Noel, grande Pasques, Pentecoustes et Toussains, depuis primes laschée jusques à tant que on eust commencé l'evangile de la grand messe, ou cas que peust recouvrer des jongleurs en lad. ville ou autour d'icelle, et, pour ce que on ne chante plus lesdites gestes au cloistre de lad. eglise, du consentement de mond. Seigneur, led. Pierre Gaiant a passé sentence et condamnation, au proufit du chapitre dud. Beauvais, de la somme de 20 sols parisis de rentes par an, paiable et percevable sur ledit fief, chascun an au jour Saint Jean Baptiste, et partant de descharger ledit Gaiant, possesseur dud. fief, à faire chanter lesdites gestes au cloistre de lad. eglise, comme dit est.

L'article 11 du dénombrement de 1464, relatif au service militaire, est aussi supprimé dans le dénombrement de Pierre Gayant.

(1) Date de l'arrêt du Parlement de Paris interdisant la représentation des mystères sacrés.

II

Légendes de la vie de saint Pierre

(*Tapisseries de Guillaume de Hellande* (1).

1°

Comment, en Joppé, saint Pierre resuscita Thabita, femme bonne aumosniere.

2°

Comment l'angèle se apparu à Cornille, centurion, disant qu'il envoiast querir saint Pierre pour son salut.

3°

Comment saint Pierre, en la maison Cimon le coriaire, vit le ciel ouvert et les agèles lui apportans ung lincheul plain de bestes ordes et venimeuses pour mengier.

4°

Comment le Saint Esprit descendi sus Cornille centurion et sa famille, saint Pierre preschant devant luy.

5°

Comment, en la prison Herode, saint Pierre dormoit entre deux chevaliers, et l'angèle le frappa par le costé.

6°

Comment l'angèle mesna saint Pierre hors de la prison Herode.

7°

Comment, en Antioche, saint Pierre fut prins et battu des tirans de Theophile, prince de icelle ville.

---

(1) M. l'abbé Barraud en a donné la description très complète dans une excellente *Notice;* quelques-unes ont été gravées dans l'ouvrage de M. Achille Jubinal : *Les anciennes Tapisseries historiées.* — Les tapisseries de Guillaume de Hellande (qui existent actuellement) ne sont pas toutes à la cathédrale. Une est au musée de Cluny; deux autres, qui appartenaient à un amateur de notre ville, ont été vendues par lui il y a quelques années, et nous ne savons ce qu'elles sont devenues.

8°

Comment, en la prison de Theophile, saint Pierre mouroit de faim et de soif, et saint Pol, en habit de entailleur, lui ouvry les dens et donna à boire et à mengier.

9°

Comment, à la promesse de saint Pol, saint Pierre ressuxita le fils de Theophile qui avoit esté mort par XIIII ans.

10°

Comment Theophile fist eslever saint Pierre en caiere haulte et honourable, pour estre veu et oy preschier.

11°

Comment saint Pierre gary des fievres sainte Prenelle sa fille, à la requeste de Titus disciple.

12°

Comment, par la vertu du baton saint Pierre, George, son disciple, resuscita, qui avoit esté mort quarante jours.

13°

Comment, en Lidde, saint Pierre guary Enée, paralitique, qui VIII ans avoit esté au lit.

14°

Comment saint Pierre disputa contre Symon, magues, lequel se disoit fils de Dieu.

15°

Comment, en Romme, saint Pierre institua Linus et Cletus evesques, ses coadjuteurs.

16°

Comment, en Rome, Jhesus s'apparu à saint Pierre, disant que Simon et Neron machinoient sa mort.

17°

Comment saint Pierre, béant sa fin approchier, institua saint Clément en son lieu pappe de Romme.

18°

Comment saint Pierre ressucita l'adolescent, le fist parler, mengier et aler, et le peuple voulut lapider Simon magues.

19°

Comment saint Pierre, issant l... de Romme, vit Jhesucrist venir... de lui et lui demanda où il all...

20°

Comment saint Pierre fut loyé en la crois, les piés vers le ciel, les angèles lui apportans couronne de roses et de lis et ung livre auquel il lisoit ce qu'il disoit au peuple.

21°

Comment Marcel et Epuleus, bourgeois de Romme, ensevelirent saint Pierre.

22°

(*Comment saint*) Pierre et saint Pol... apparurent à Néron...

III

Mises faictes par deliberacion du merquedy 8° de janvier 1482 (n. st. 1483) pour au moien des bonnes nouvelles de la paix (1).

— Fut fait nestoier devant l'ostel de la ville par ung manouvrier, qui cousta........................	» l.	2 s.	» d.
— Amené partie des emundices hors..................	»	6	»
— Acheté à Beaudin, boulengier, quatre moncheaux de bos sec, et une chariottée de bos vert à ung homme de vilage, qui ont couté 25 sous parisis valant....	1	11	3
— Pour une roe et clou................................	»	2	2
(Laquelle roe et bos ont servi à faire le feu de joie devant led. hotel).			
— Fut fait une donnée aud. hostel en vin et en cymeneaux, c'est à sçavoir de :			
— Ungne queue de vin qui fut achetée à Jehan Le Boucher, apoticaire, qui couta..........................	14	»	»
— Fut fait donnez et distribuez aux enfans soixante sept douzaines de cymeneaux, à 15 d. t. la douzaine, qui monte à....................................	4	4	4
(Fait par Flourot Daurenelle).			

(1) Archives municipales, EE 7.

— Fut fait pour la recreation dud. jour et joie ung souper aux officiers de la ville et autres aud. hotel qui couta, c'est à sçavoir :			
— En pain pris sur led. Flourot et alieurs.............	» l.	15 s.	» d.
— Avec ce qu'on se aida dud. vin, en fut acheté, sur Pierre Le Coustelier, quatre pots de vin claret à 2 sous, valent................................	»	8	»
— En viande, au cuisinier nommé Huchon Le Long....	4	»	»
— Fut acheté aud. Le Boucher sept torches qui servirent aud. souper et au cry qui fut fait de nuit par les officiers de la Ville, du Roy, et de Mr de Beauvais, pesans ensemble huit livres, à 11 blancs la livre..	1	16	8
— Une livre de chandelles de suif pour le souper......	»	12	»
— Fut donné aux farçeurs et momeurs 16 sous parisis, valent..	1	»	»
Sçavoir :			
— A ceulx de l'ostel de Mr de Beauvais, lesquels vinrent jouer aprez ledit souper, demi franc; et aux momeurs qui vinrent du Pont Pinart, demi franc.			
— Fut perdu une serviette valant au moins............	»	3	9
— Fut delyberé qu'il se feroit ungne moralité devant led. hostel de la ville, laquelle a esté composée par Me Guillaume de Gamaches, qui en a eu pour sa peine sa taille, montante à...................... (Laquelle j'ai paié pour lui au collecteur pour ce qu'il n'a voulu rien prendre).	1	5	»
— A esté paié tant à Willias que aux charpentiers et manouvriers, bois et aultres menus suffrages pour faire et deffaire les hours pour jouer lad. moralité, comme est apparu par parties, tant en vin, viande auxd. joueurs, comme en escriptures, en faisant lesd. jeux et aultrement.........................	3	16	4
— Item fut fait ung souper en mon hostel pour ceux qui jouerent lad. moralité, auquel furent les chantres de Saint Pierre, qui couta tant en pain qu'en vin et viande..	4	5	10
....			

Suit un mandement du maire.

Monsieur le Receveur, mon compère, plaise vous sçavoir qu'il fut délibéré, les derniers jours d'avril 1483, sus la requeste baillée par ceux qui avoient joué à la venue de la paix, fesant entre autres manction

de leurs abillements de sots, que la ville les defrestiroit. Pour coy à ce satisfaire il convient bailler à Nicolas Fauvel la somme de 48 sous parisis, pour laquelle somme il leur bailla le drap pour faire lesdits habillemens, et par rapportant cette présente, ladite somme vous sera allouée en vos comptes. Fait le pénultième jour de décembre, dit an, sous notre seing manuel, en l'absence du clerc.

MARCADÉ.

IV

Instructions pour l'exercice de la police épiscopale à Beauvais, XVIIe-XVIIIe siècle (1).

(Danseurs de corde, Marionnettes, Comédiens).

Les permissions qui s'accordent aux danseurs de corde et marionettes doivent estre rares, on ne les tolère que parce qu'il faut quelques fois donner quelque chose aux divertissements du public, mais il ne faut le permettre qu'avec beaucoup de circonspection, et on doit de la part des officiers de police faire attention aux temps de guerre, de famine, peste, de deuil public, comme du Roy, de la Reyne, de Monseigneur le Dauphin, et Enfans de France héritiers de la Couronne, de Monseigneur l'Evesque Comte de Beauvais.

Les permissions ne doivent jamais estre accordées qu'à la charge d'observer les ordonnances Royaux, c'est à dire de ne point jouer les jours des dimanches et festes pendant le service divin, ny après six heures du soir en hiver, huit heures en esté, se vestir d'habits ecclésiastiques et religieux, jouer choses dissolues, contre les bonnes mœurs et de mauvais exemple.

On peut mettre dans la permission ce qui pourra estre annoncé par son de tambour.

Par arrest du 27e mars 1547, rapporté par Néron sur l'art. 24 de l'ord. de Blois, il a esté defendu à tous, de quelque estat et qualité qu'ils soient, de sonner tabourins ou trompettes par la ville pour jeux et bastelures ou autres pendant le service divin, sur peine de prison et de punition corporelle, et à tous manans et habitans de Paris et autres villes du ressort de leur bailler maison ou lieu pour ce faire pendant le service divin, sur peine de x livres parisis d'amende pour chacune contravention.

Les permissions doivent estre restraintes à moins de temps qu'il est

(1) Archives de l'Oise, G 15.

possible, huit ou quinze jours, trois semaines ou un mois au plus, cela doit dépendre de la qualité des choses et des frais préparatoires.

Elles doivent contenir la somme qu'il sera permis de prendre, parce qu'on ne peut faire aucune levée sur le peuple, sans ordonnance et permission. En effet, une ancienne permission accordée à des comédiens le 20e février 1601, par Me Claude Le Boucher, bailly, porte qu'ils sont authorisez pour prendre 12 deniers.

Il faut toujours ordonner que la minute de la permission demeurera au greffe.

Nota. — Les officiers du présidial ayant voulu s'attribuer la connoissance et la police sur les batteleurs et comédiens, il y a eu arrest du 2e décembre 1600, par lequel les officiers de la pairie ont estez maintenus dans la police sur les dits bateleurs et comediens. Quand cet arrest ne seroit pas intervenu, ils n'oseroient plus avoir de pareilles prétentions depuis l'arrest du conseil d'Estat du 1er décembre 1699 qui explique si bien qu'ils n'ont d'autre droit que de publier les édits et déclarations concernant la police qui leur sont envoyez.

V

Lettre sur le Concert de Beauvais (1).

La Musique a été de tout temps un lien de la société. Les anciens disaient qu'elle adoucit les mœurs et qu'elle porte à la vertu. Elle formait chez les Grecs une partie importante de l'éducation publique. Platon, que sa sagesse a fait surnommer *divin*, la regardait comme un des moyens les plus propres à élever l'âme aux grandes vérités; et les poëtes ont voulu nous donner une idée de son pouvoir merveilleux, en disant qu'Amphion avait bâti les murs de Thèbes avec sa lyre.

Sans recourir aux figures ni aux exemples éloignés, il est certain que la musique procure un amusement utile, et l'on pourrait presque dire nécessaire, tant pour les hommes en place dont les occupations sérieuses ont besoin de relâche et de dissipation, que pour la jeunesse qui, n'ayant rien qui la détourne des occasions fréquentes de se déranger, se livre avec trop de facilité aux erreurs de cet âge. Dans toutes les villes où il n'y a ni spectacles ni concerts, on remarque que les jeunes gens livrés à eux-mêmes fuient la bonne compagnie, se retirent dans des cabarets, des cafés et autres lieux de liberté, où le jeu, les femmes et le vin les entraînent continuellement et abrutissent leurs âmes. Il en naît des dé-

---

(1) Cabinet Mathon.

sordres considérables que toute la vigilance des magistrats ne peut arrêter. Dans les villes, au contraire, où il s'est formé des associations de musique, les uns s'occupent à étudier les morceaux qu'ils doivent exécuter, les autres assistent soit aux répétitions, soit à l'exécution; les mères y accompagnent leurs filles, et comme ce sont des assemblées choisies, il n'y a personne qui sorte des bornes que la décence prescrit : en sorte que si ce n'est pas toujours un moyen de détruire les penchants vicieux, c'en est un, du moins, de distraire du vice. Pour les âmes bien nées, c'est un moyen sûr de les sauver du libertinage que de leur offrir des amusements honnêtes qui leur suffisent. Ainsi, en considérant les concerts sous un point de vue politique, rien n'est plus utile et plus digne d'être protégé.

Si on les considère du côté de la religion, que pourrait-il y avoir de blâmable? Ne lisons-nous pas dans l'histoire sacrée que David, par les sons tendres et harmonieux de sa harpe, a charmé les fureurs de Saül? Nos églises ne retentissent-elles pas encore tous les jours d'une sainte harmonie qui flatte nos oreilles, en même temps qu'elle édifie nos cœurs?

Ces chants, dira-t-on, s'adressent au Très-Haut; ils célèbrent sa grandeur, leur objet les rend légitimes, au lieu que tout est profane dans les concerts.

Il résulte de ce raisonnement même que la musique n'est pas répréhensible en soi; il n'y a donc que l'abus qui s'en fait que l'on puisse blâmer. Prétendra-t-on qu'il y a de l'abus toutes les fois que l'on emploie la musique à autre chose qu'à chanter les louanges du Seigneur? Ce serait outrer le rigorisme. Il faudrait dire, en ce cas, que tout ce qu'on ne fait pas en vue et pour l'amour de Dieu l'offense : il faudrait par suite interdire les jeux de toute espèce, parce qu'ils n'ont pas certainement Dieu pour objet, et en outre parce que l'intérêt qu'on y mêle peut tourner en passion ce qui n'est destiné qu'à une dissipation d'un moment : il faudrait encore interdire les promenades publiques, parce qu'on y rencontre des femmes coquettes ou des hommes libertins, et que c'est une occasion prochaine de péché : il faudrait dire, enfin, qu'on ne peut se sanctifier que dans les cloîtres ou en vivant comme des anachorètes. Mais ce point de perfection auquel tous les chrétiens ne peuvent atteindre est trop au-dessus des forces communes : il faut prendre les hommes, non tels qu'ils devraient être, mais tels qu'ils sont. Il faut leur passer des frivolités pour leur éviter des vices réels et beaucoup plus dangereux; en un mot, il faut faire grâce à leurs faiblesses pour ne point les rebuter par un excès de sévérité qui rendrait la vertu haïssable.

C'est par ces motifs que dans les grandes villes on permet les spectacles. On les permet même à Rome qui est le centre de la religion, et l'on a vu les années dernières à Paris, dans le temps du plus grand deuil,

être obligé de rouvrir les théâtres beaucoup plus tôt qu'on ne se l'était proposé, pour arrêter le progrès du mal que leur interruption commençait à causer.

Il y a cependant bien de la différence entre un concert et un spectacle tel que l'opéra et la comédie, dans lequel les acteurs, par leur jeu ou par leur danse, peuvent réveiller les passions qu'ils expriment. Dans un concert, c'est l'effet de la musique que l'on cherche uniquement. On exécute, à la vérité, des opéras, même des opéras-comiques; mais toute l'illusion du théâtre n'y est plus : ce sont des scènes froides qui se chantent sans jeu ni passion. Si l'on donne des opéras-comiques, on en retranche tout le dialogue, et on change, dans les ariettes, les paroles trop libres ou équivoques, enfin tout ce qui pourrait choquer des oreilles délicates. On défie à cet égard la critique la plus sévère de trouver à y reprendre. Ceux qui osent blâmer le Concert sur ce fondement ne sont pas instruits sans doute de ce qui s'y passe. S'ils y venaient, ils en prendraient sûrement une toute autre idée que celle qu'ils s'en sont formée : ils reconnaîtraient que l'ordre et la décence y sont observés, soit de la part de ceux qui exécutent, soit de la part des auditeurs : ils remarqueraient que, comme toutes les conversations y sont interdites et tous les yeux ouverts, il y a moins à redouter pour les mœurs que dans les assemblées particulières, où, pendant que les mères sont occupées à une table de jeu, les jeunes personnes n'ont autre chose à faire qu'à prêter l'oreille aux galanteries de ceux qui ne jouent pas. On ne craint pas de dire que, hors les lieux destinés à la prière, c'est l'endroit où la vertu et la religion courent le moins de risques.

Eh, s'il pouvait y en avoir, si ce n'était pas une assemblée honnête et décente, verrait-on les personnes les plus estimables de la ville en être membres? Aurait-on vu Monsieur le duc de Tresmes en agréer le titre de PROTECTEUR, et Monsieur l'Intendant celui de CONSERVATEUR? Verrait-on de semblables établissements dans toutes les provinces du Royaume et dans tous les Etats catholiques. Verrait-on, dans certains diocèses, les Prélats permettre qu'on y place leur fauteuil, et les autres ecclésiastiques ne pas faire scrupule d'y assister. Censeurs indiscrets, si vous condamnez ces établissements, osez donc condamner aussi l'exemple que nous en a donné une Reine pieuse et le modèle de toutes les vertus, quand elle honorait de sa présence un concert qui se faisait pour elle et qui portait même son nom (1). Condamnez de même et le Roy qui autorise ces amusements (2), et le Chef de l'Eglise qui ne les dé-

---

(1) Le Concert de la Reine.

(2) Le Concert spirituel à Paris, le Concert de Lyon et autres sont établis par lettres-patentes.

fend pas dans ses Etats, dont il est seigneur spirituel et temporel. Ces exemples doivent vous convaincre que votre zèle vous a entraînés trop loin lorsque vous avez alarmé les consciences par des craintes frivoles et peu réfléchies. Hâtez-vous donc de réparer le scandale que vous avez causé en voulant en prévenir un imaginaire, et rendez plus de justice à une société respectable qui mérite toute votre estime, tant par l'utilité qui en résulte pour la ville que par la considération des personnes qui la composent ou la protègent.

Lu et approuvé le 6 septembre 1768.

MARIN.

VI

Ordonnance de Monsieur le Bailli de la Ville, Bailliage et Comté-Pairie de Beauvais, Juge-Général de Police de ladite Ville et des Faubourgs (1),

Du samedi 4 août 1781.

A tous ceux qui ces présentes Lettres verront, Jean-Louis LESCUYER, Ecuyer, Bailli de la Ville, Bailliage, Comté-Pairie de Beauvais, Juge général de Police de ladite Ville et des Faubourgs; SALUT. Savoir faisons que vu le Réquisitoire du Procureur-Fiscal et de Police, portant qu'il avait été informé, mardi 31 juillet, par différentes personnes notables de cette Ville, que le dimanche précédent, un acteur qui remplissait le rôle de *Blaise* dans l'opéra connu sous le titre de *Blaise le Savetier*, s'était permis d'ajouter, en chantant le vaudeville qui le termine, quatre couplets, licencieux à un tel point que le public en avait été révolté, et qu'au moment où il se disposait à les répéter, plusieurs voix s'étaient élevées qui lui avaient interdit la parole; le Remontrant ayant mandé l'acteur, après lui avoir fait sentir quelle punition un pareil écart était dans le cas de lui attirer, il ajouta que néanmoins, par indulgence, il s'abstiendrait de Nous en référer si, jouant une seconde fois la même pièce l'un des jours de la semaine, il observait de n'y pas chanter lesdits couplets, présumant ledit Procureur-Fiscal que le silence serait pris pour une réparation, muette mais suffisante, envers ce même public, que son chant avait offensé;

Qu'en conséquence, jeudi 2 de ce mois, l'acteur avait annoncé sur le théâtre, pour le lendemain, la pièce en question; mais qu'à l'instant une voix générale, effet sans doute de l'impression, renouvelée par

(1) Cabinet Mathon.

cette annonce, que les couplets avaient laissée dans les esprits, s'était opposée à ce qu'on la représentât. Que, vu cette opposition et l'obligation de déférer au Public sur le choix des pièces de théâtre consacrées à son amusement, le Remontrant avait enjoint à l'acteur, lorsque le lendemain ce dernier lui en avait rendu compte, de s'abstenir de faire jouer et de jouer celle qu'il avait annoncée : au moyen de quoi il ne se trouvait plus alors subsister d'engagement envers le Public d'en jouer aucune ce jour là, puisqu'il ne lui en avait pas été promis d'autre ;

Que dans ces entrefaites l'*Invention de Saint Etienne,* solennisée dans l'église paroissiale de Saint-Etienne, ledit jour vendredi 3 de ce mois, avait excité des représentations faites au Remontrant sur l'inconvénient, trop souvent éprouvé et qui le serait encore plus dans un jour où l'office divin s'y prolongerait jusqu'à sept heures du soir, de permettre que le spectacle concourût, vu le peu de distance qui sépare ladite église du théâtre et qui est telle qu'on peut entendre de l'une le bruit des instruments qui se mêlent, dans l'autre, au chant des acteurs ; le Remontrant a cru devoir, après avoir fait rapport des circonstances ci-dessus retracées, requérir qu'il vous plût interdire pour ce jour seulement le spectacle; ce que vous avez en effet ordonné ;

Qu'en conséquence de votre Ordonnance, signifiée au sieur Feuillet, propriétaire de la salle et en outre directeur privilégié de la troupe de comédiens actuellement en exercice, le Remontrant avait fait afficher qu'il y aurait *Relâche au théâtre*, attendu qu'avant cette signification différentes affiches avaient été apposées de la part d'aucuns des comédiens qui annonçaient *la Fée Urgèle* ;

Que malgré les défenses, qui toutefois n'avaient été notifiées à aucun des comédiens en personne, le sieur Feuillet paraît avoir ouvert la salle, et la représentation annoncée par la première affiche ayant eu lieu, l'inconvénient prévu du concours du spectacle pendant une partie de sa durée avec le salut célébré dans le même temps à Saint-Etienne, s'était manifesté sensiblement aux yeux du public ;

Que le Remontrant ne peut se dispenser de rendre plainte tant de cette infraction aux défenses par vous portées, que du fait des couplets chantés le dimanche 31 juillet ; fait qui a été la cause première d'un désordre, qui se trouve blesser tout à la fois l'honnêteté des mœurs et l'autorité de la Justice ;

Qu'en outre ce double objet, également compromis dans les circonstances, lui semble exiger un règlement provisoire qui les préserve d'atteintes ultérieures.

Pourquoi requiérait ledit Procureur-Fiscal et de police qu'il lui fût donné acte de la plainte qu'il rendait des faits contenus au présent Réquisitoire, et de ce qu'il concluait à ce qu'il en fût informé, pour après l'information faite et à lui communiquée, être requis ce qu'il appartiendra.

Requiérait en outre que dès à présent défenses fussent faites à Feuillet et aux acteurs de la troupe de comédiens actuellement en exercice à la faveur de son privilège, de chanter ou réciter, ou de faire chanter ou réciter sur leur théâtre aucun discours, soit en prose, soit en vers, qu'ils n'aient été vus et approuvés par la Police, à moins qu'ils ne fassent littéralement partie des pièces qu'ils sont, par les règlements généraux concernant les spectacles, autorisés à jouer; à peine contre Feuillet d'amende arbitraire ou de plus grande punition s'il y échet, et à peine contre les acteurs de prison encourue par le simple fait.

Comme aussi qu'il fût fait défenses audit Feuillet de souffrir en aucun temps, et sous quelque prétexte que ce soit, l'ouverture du spectacle avant l'heure où l'office de Saint-Etienne, ordinaire ou extraordinaire, est entièrement fini; à peine de suspension de la permission qui lui a été par Nous accordée, et ce pendant huitaine pour la première fois, et pour tel plus long temps qu'il sera jugé convenable en cas de récidive.

Qu'il fût dit que l'Ordonnance à intervenir sera exécutée nonobstant opposition ou appellation quelconques, attendu qu'il s'agit de police; que le Remontrant soit en outre autorisé à la faire imprimer, distribuer et notifier tant à Feuillet qu'à tous autres qu'il appartiendra : ledit Réquisitoire signé GOUJON.

Nous, tout vu et considéré, faisant droit sur le Réquisitoire et les Conclusions ci-dessus, donnons acte au Procureur-Fiscal de sa plainte; permettons de faire informer à sa requête des faits contenus en icelle, pour ladite information faite, communiquée et rapportée, être par lui requis et par Nous ordonné ce qu'il appartiendra.

Et cependant faisons dès à présent défenses à *Feuillet* et aux acteurs de la troupe de comédiens actuellement en exercice à la faveur de son privilège, de chanter ou de réciter, ni de faire chanter et réciter sur leur théâtre aucun discours, soit en prose, soit en vers, qu'ils n'aient été vus et approuvés par la police, à moins qu'ils ne fassent littéralement partie des pièces qu'ils sont, par les règlements généraux concernant lès spectacles, autorisés à jouer; à peine contre Feuillet d'amende arbitraire ou de plus grande punition s'il y échet, et à peine contre les acteurs de prison encourue par le simple fait.

Faisons pareillement défenses audit Feuillet de souffrir en aucun temps, et sous aucun prétexte que ce soit, l'ouverture du spectacle avant six heures du soir, heure à laquelle l'Office de Saint-Etienne est ordinairement fini, sauf les jours et les cas extraordinaires, pour lesquels Nous nous réservons de statuer suivant les circonstances; à peine de suspension de la permission qui lui a été par Nous accordée, et ce pendant huitaine pour la première fois, et pour tel plus long temps qu'il sera jugé convenable en cas de récidive.

Disons que notre présente Ordonnance sera imprimée, distribuée et no-

tifiée tant à Feuillet qu'à tous autres qu'il appartiendra ; exécutée en outre nonobstant opposition ou appellation quelconques, attendu qu'il s'agit de Police.

Ce fut fait et ordonné par Nous, Juge susnommé, le samedi quatre août mil sept cent quatre-vingt-un. Signé LESCUYER et PULLEU.

VII

Sentence de police qui condamne le sieur François Farges, acteur de la troupe privilégiée du sieur Feuillet, en trente-six heures de prison, et le sieur Feuillet, par corps, en 15 livres d'amende, pour les causes énoncées en ladite sentence (1),

Du 14 août 1781, onze heures du matin.

A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Jean-Louis LESCUYER, Ecuyer, Bailli de la Ville, Bailliage et Comté-Pairie de Beauvais, Juge Général de Police de ladite ville et des faubourgs, Salut. Savoir faisons que cejourd'hui date des présentes en notre hôtel en jugement :

Entre le Procureur-Fiscal et de Police de ce siège, demandeur aux fins de l'exploit de Teissier, sergent en ce siège, de cejourd'hui, dûment contrôlé, présent, d'une part :

Contre le sieur *Nicolas Feuillet*, horloger, demeurant à Beauvais, rue de l'Ecu, propriétaire de la salle de spectacle et directeur privilégié de la troupe de comédiens actuellement en cette ville, défendeur, présent, d'autre part ;

Et contre le sieur *François Farges* l'un des acteurs de la troupe de comédiens, demeurant en cette ville de Beauvais, aussi défendeur, présent, aussi d'autre part ;

A l'audience, parties ouies, lecture faite de l'exploit susdaté, disons qu'il en sera délibéré ; et après en avoir délibéré sur le champ, vu notre ordonnance du 3 de ce mois, celle du 4 portant permission d'informer, et lecture faite de l'information qui s'en est ensuivie ; NOUS, pour avoir par ledit *Farges* chanté, le dimanche 29 juillet, à la suite de l'opéra de *Blaise le Savetier*, plusieurs couplets qui ne faisaient point partie du vaudeville, et dont les paroles trop libres excitèrent l'indisposition du public à un tel point que plusieurs s'étant écrié *bis*, le plus grand nombre des spectateurs lui interdit, par une acclamation toute contraire, de les

(1) Cabinet Mathon.

répéter ; Pour avoir en outre, en annonçant le 2 de ce mois une seconde représentation de la même pièce pour le lendemain, induit ce même public en erreur sur les motifs de l'annonce, faute de lui avoir déclaré en même temps qu'il était dans la disposition, que même il lui avait été enjoint, dans le cas où cette représentation aurait lieu, de donner la pièce sans les couplets ; avons condamné ledit *Farges* en trente-six heures de prison ; en conséquence lui enjoignons de s'y rendre dans l'heure de la signification du présent jugement ; à Teissier, huissier de police, de l'y accompagner, et au geôlier de s'en charger pendant ledit temps, dont ce dernier certifiera par écrit ledit Procureur-Fiscal ; enjoignons audit Farges d'être à l'avenir plus circonspect.

Et à l'égard de *Feuillet*, tant pour n'avoir pas empêché, comme il en était tenu en sa qualité de directeur privilégié, la licence commise par l'acteur de sa troupe, en chantant lesdits couplets, que pour avoir, au mépris de nos défenses à lui signifiées le 3 de ce mois, fait exécuter ce jour-là sur son théâtre une représentation de la *Fée Urgèle;* le condamnons par corps en 15 livres d'amende, applicable, du consentement dudit Procureur-Fiscal, aux pauvres de la paroisse de Saint-Etienne : Disons que notre présente sentence sera imprimée et distribuée partout où besoin sera, et exécutée nonobstant et sans préjudice de l'appel, attendu qu'il s'agit de police. *Signé à la minute :* LESCUYER.

Mandons aux huissiers et sergents de ce bailliage, ou autres sur ce requis, de mettre ces présentes à exécution ; de ce faire donnons pouvoir. Donné à Beauvais en notre hôtel, sous notre seing pour scel. Ce fut fait et jugé par nous juge susnommé, le mardi quatorze août mil sept cent quatre vingt un, onze heures du matin. *Signé* LESCUYER pour scel, et HAGUÉ, commis-greffier.

VIII

Procès-verbal de comparution de plusieurs citoyens, contenant leurs déclarations au sujet du tapage arrivé au spectacle le 26 mars 1786 de la part de plusieurs gardes du corps, dans lequel le nommé Sarcus a été tué et plusieurs autres blessés (1).

L'an mil-sept-cent-quatre-vingt-six, le lundi vingt-sept mars, onze heures et demie du matin ; par devant nous, Maire, Pairs et Officiers Municipaux de la ville et commune de Beauvais, assemblés en l'hôtel commun de la Ville, pour délibérer sur l'événement désastreux qui est

(1) Archives municipales, FF 5.

arrivé hier à la salle de spectacle de cette ville, sont comparus les Sieurs Jean-Lucien-François Renault, négociant et aide-major de la milice bourgeoise de cette ville; Jean-Charles-Louis Talon, négociant; Antoine Prévôt, marchand limonadier; Jean-Jacques Martin, marchand mercier-drapier; Eustache Leroy, marchand épicier, sindic de la communauté; Jean-Henri-Marie de Nully, ancien marchand épicier et ancien sindic de la communauté; François-Guillaume Durand, également marchand épicier et ancien sindic; Pierre-Claude Hersant, marchand mercier; Antoine-Charles Feuillet, négociant; Eustache Langlois, bourgeois; Juste Breyen, négociant; Julien Morel, marchand épicier; Jean-Charles Sarcus, fabricant d'étoffes; Jacques Mallet, marchand drapier et fabricant; Thomas Delarue, garçon tailleur; Jean-Louis Guérin, négociant et entrepreneur de la manufacture de vitriol; Jean-Baptiste Daniel, ancien sindic des aubergistes de cette ville; Nicolas Feuillet, horloger; Charles Bottin, blanchisseur d'étoffes; Charles Duplessier, marchand épicier, ancien sindic de la communauté, etc., lesquels ont dit, sçavoir ledit sieur Renault:

Que cejourd'hui, sur les onze heures du matin, tous lesdits sieurs susnommés, sauf les sieurs Duplessier, Bottin, Feuillet et Daniel, se sont présentés chez lui avec plusieurs autres bourgeois, pour le prier en sa dite qualité d'aide-major, de leur faire accorder garde et sûreté bourgeoise d'après l'accident arrivé le jour d'hier en la salle de spectacle de cette ville, et dont va être ci-après parlé; Qu'il leur a répondu n'avoir quant à ce aucun pouvoir, et que c'était aux Officiers Municipaux qu'ils devaient s'adresser; et sur la représentation que lui ont faite plusieurs d'entre eux, que lesdits Officiers Municipaux étaient assemblés à l'hôtel commun, ils l'engagèrent tous de vouloir bien s'y rendre avec eux, ce qu'il a fait et a signé

RENAULT fils aîné.

Ledit sieur Jean-Louis Tallon a dit que le jour d'hier, sur les six heures ou six heures un quart du soir, étant dans le parterre de ladite comédie, il a vu dans les premières loges plusieurs de MM. les gardes du corps, en habit d'ordonnance, lesquels avaient tous le chapeau bas, à l'exception d'un seul; qu'alors la toile n'était point encore relevée. Qu'avant même qu'elle fût levée, il s'éleva un cri général du parterre, *chapeau bas*, cri qui a été répété. Qu'alors que la toile s'est levée, que les acteurs commencèrent, le même cri s'est répété : *chapeau bas, ou l'on ne jouera pas*. Que le garde du corps qui avait le chapeau sur la tête l'ayant toujours conservé, les cris ont continué; qu'alors le garde du corps a porté la main à son chapeau pour le renfoncer; que sur le champ les autres gardes du corps ont pris leurs chapeaux et les ont mis sur leurs têtes. Que le même cri s'est répété de façon que l'on n'entendait pas les acteurs. Qu'au même instant, un garde du corps qui était dans une loge

vis à vis de celui qui avait le chapeau sur la tête, mit l'épée à la main dans la loge même et s'élança d'icelle dans le parterre. Qu'au même instant un autre garde du corps d'une loge opposée, sauta également dans le parterre l'épée à la main, qu'il fut suivi par deux autres qui tombèrent aussi l'épée à la main dans le parterre. Que le public s'écria *Ah mon Dieu! Ah mon Dieu! Quel meurtre!* Qu'alors le déposant, effrayé, fit un effort pour sauter du parterre dans l'amphithéâtre où il est resté, qu'il s'est mis même dans l'enfoncement d'icelui. Qu'étant là et pendant que l'on jouait, un garde du corps se présenta à la porte de l'amphithéâtre et dit à un jeune homme nommé Thièble, qui était au bord de l'amphithéâtre : *Retire-toi.* Que ce jeune homme lui répondit qu'il était là pour son argent comme un autre. Qu'alors le garde du corps le poussa pour le faire retirer ; que le jeune homme se retourna et que le garde du corps, qui avait déjà l'épée à la main, voulut la plonger dans le corps de ce jeune homme ; qu'il en fut arrêté par le sieur Poulain, major de la milice bourgeoise de cette ville, qui s'écria en lui disant : *M. Jumel, qu'allez-vous faire!* Que le garde du corps s'est ensuite retiré aux premières loges où le déposant l'a vu ensuite et que le jeune homme entré dans l'amphithéâtre y est resté, et a ledit sieur Tallon signé.

TALLON.

Ledit sieur Martin-Salmon a dit qu'il a vu ce qui est déclaré par le premier comparant, sauf ce qui s'est passé au bord de l'amphithéâtre.

Ajoute qu'il était avec la dame son épouse dans la même loge où se trouvait le garde du corps qui avait son chapeau sur la tête. Qu'aux premiers cris du parterre, la dame son épouse lui dit de retirer son chapeau, qu'il lui répondit *qu'il n'était point fait pour obéir au parterre, que d'ailleurs il appartenait à un corps.*

Que comme les cris redoublaient, il a fait effort pour détacher un tabouret et le jeter dans le parterre. Qu'un des gardes du corps plus ancien, qui avait les pieds sur ledit tabouret, l'arrêta en lui disant : *Qu'allez-vous faire!* Que le premier garde du corps ne pouvant se saisir du tabouret, tira son épée et pointa de haut en bas ceux qui se trouvaient dans le parterre audessous de sa loge. Que d'autres gardes du corps qui étaient également dans la même loge tirèrent également leurs épées et firent la même chose. Qu'il a entendu un cri général dans le parterre.

Qu'ensuite, et peut-être un quart-d'heure après, arriva dans la même loge le sieur Jumel, garde du corps, lequel dit à ceux dont le déclarant vient de parler *qu'il avait mal au poignet, qu'il venait de repasser un drôle et qu'il croyait qu'il n'en reviendrait pas*, et a signé

MARTIN.

Ledit sieur Le Roy a dit qu'il ne comparaît que pour réclamer la sûreté bourgeoise et qu'il n'était point au spectacle, et a signé

LE ROY.

Ledit sieur De Nully a dit qu'il n'a été au spectacle qu'à la seconde pièce, qu'en arrivant il a trouvé la dame Martin-Salmon toute alarmée, laquelle lui a raconté ce que ledit sieur Martin-Salmon, son mari, a déclaré ci-dessus, et ajoute le comparant qu'au second acte de la seconde pièce il s'est élevé dans le parterre plusieurs voix qui ont dit qu'il fallait cesser le spectacle, attendu que le sieur Sarcus venait d'expirer des coups d'épée qu'il avait reçus dans le parterre et qu'il n'était point décent que l'on jouât davantage, vu qu'il y avait encore plusieurs autres personnes de blessées grièvement, et qu'à l'instant la toile a été baissée.

DE NULLY.

Le sieur Durand a dit qu'il a vu ce qui est déclaré ci-dessus par ledit sieur Tallon, à l'exception de ce qui concerne le sieur Thièble avec le garde du corps au bord de l'amphithéâtre.

Ajoute que, voyant la querelle commencée, il a voulu se retirer du spectacle et qu'à la porte il a trouvé trois ou quatre gardes du corps qui avaient l'épée nue et qui empêchaient de sortir, en sorte qu'il a été obligé de rester.

Ajoute encore qu'il a entendu M. de Salle, fourrier-major des gardes du corps, lequel criait : *Arrêtez donc, Messieurs !* et *Que faites-vous !* et a signé

DURAND.

Ledit sieur Charles Feuillet a dit qu'il était dans la même loge que le garde du corps qui a sauté le premier dans le parterre, que ce qu'a déclaré ci-dessus le sieur Tallon est exact dans ses parties.

Qu'il a entendu en outre M. de Salle, fourrier-major des gardes du corps, dire : *Messieurs, que faites-vous !* en levant sa canne et les priant de cesser, par plusieurs reprises.

Qu'il a également vu M. de Coigny, garde du corps, qui était à quelques places au-dessous de la sienne, s'élancer dans le parterre l'épée à la main et la pointe en bas.

Qu'un autre garde du corps étant à côté de lui déclarant, dit : *Ce n'est encore rien que cela, nous en verrons encore bien d'autres*, ce qu'il a dit en rentrant dans la loge d'où il avait sauté dans le parterre, et a signé

CHARLES FEUILLET.

Ledit sieur Eustache Langlois a dit qu'il était sur le point d'entrer hier au spectacle, lorsqu'on lui apprit qu'il y avait un homme de tué, et dix

à onze autres de blessés ; qu'en conséquence il a retourné chez lui, et a signé

EUSTACHE LANGLOIS.

Ledit sieur Juste Breyer a dit qu'hier, sur les six heures un quart ou environ de relevée, étant pour entrer à la comédie, il a trouvé à la porte du parterre deux gardes du corps l'épée nue à la main ; qu'il est entré au parterre, les deux gardes du corps l'ayant laissé passer ; qu'en arrivant dans l'intérieur il a entendu M. de Salle, fourrier-major, qui disait : *Que faites-vous, Messieurs ! Que faites-vous !* Que le spectacle a été interrompu, au second acte de la seconde pièce, par des cris qui annonçaient qu'il y avait un homme de tué et plusieurs de blessés, et a signé

JUSTE BREHIER.

Ledit sieur Jean-Louis Guérin a dit que ce qu'a déclaré le sieur Talon ci-dessus est la même chose que ce qu'il pourrait déclarer lui-même, à l'exception qu'au lieu de quatre gardes du corps dont parle ledit sieur Talon, il en a vu six sauter de leurs loges, l'épée nue à la main, dans le parterre. Qu'à l'instant, voyant la querelle, il s'est présenté à la porte pour sortir, qu'il a vu un des gardes du corps qui était à l'issue du passage de l'amphithéâtre au parterre et qui est fermé par un grillage, qu'il l'a vu, l'épée nue à la main, passant la lame à travers du grillage, comme pour percer ceux qui se présenteraient, et qu'il a entendu nommer ledit garde du corps par la femme du nommé Robert, compagnon orfèvre, laquelle s'est jetée à la garde de l'épée, en disant : *M......, qu'allez-vous faire !* Qu'à la descente du parterre, il y avait un autre garde du corps, également l'épée à la main, qui empêchait la sortie.

Qu'il a entendu nommer M. Jumel comme ayant insulté le sieur Thièble sur le bord de l'amphithéâtre, et a signé

GUÉRIN.

Le sieur Nicolas Feuillet a dit qu'il a vu exactement ce que rapporte le sieur Talon, du retour d'équerre de l'orchestre où il jouait de la basque.

Qu'il n'a rien vu de ce qui s'est passé dans l'amphithéâtre, mais qu'il a vu nombre de pointes d'épée qui lardaient des premières loges dans le parterre : ce qui a forcé ceux qui étaient contre lesdites loges à se retirer avec tant de précipitation, que, s'étant jetés contre la barrière de l'orchestre, ils l'ont rompue par l'effort, quoiqu'elle fût très solide ; que lui comparant s'est trouvé encombré pardessous la dite barrière, que nombre de personnes en passant pardessus la dite barrière l'ont blessé par leur poids.

Que dans le même temps qu'il est parvenu à se degager, nombre de personnes ont voulu monter sur le théâtre, que lui comparant a fait

également effort pour y monter à l'effet de voir si le feu ne prenait point dans la bagarre à la salle et aux décorations dont il est propriétaire, il en a été empêché comme les autres par deux gardes du corps qui avaient l'épée à la main; ce que voyant, il s'est sauvé par un faux fuyant et a été ouvrir toutes les portes.

Qu'il a vu également M. de Salle faire les représentations les plus fortes aux gardes du corps et entre autres au sieur de la Motte, l'un d'eux, qui est celui qui avait le chapeau sur la tête et qui a été le premier auteur de la querelle.

Qu'il a également vu ledit sieur de Salle faire signe aux gardes du corps qu'il voyait, de sortir; ce qu'ils ont fait, et a signé

N. FEUILLET.

Ledit Jacques Masset a dit qu'il n'a point été présent au spectacle, mais qu'ayant appris le malheur qui était arrivé à Etienne Sarcus, son parent, lequel était déposé chez le sieur Oudaille, tailleur, rue de l'Ecu, et voisin de la comédie; il l'a trouvé mort, qu'il a vu sa plaie qui était dans le côté gauche et qu'il pouvait être sept heures du soir, et a signé

MASSET.

Le sieur Bernard dit que le jour d'hier, à la comédie, la scène en question s'est passée comme l'a déclaré le sieur Martin-Salmon, l'un des comparants ci-dessus. Que lui comparant, après la querelle assoupie, étant sur le théâtre, a entendu le sieur Méjanés, garde du corps, logé chez le sieur Gouchon, perruquier, dire *qu'il venait de donner un bon coup d'épée, qu'il ne savait point à qui, mais qu'il en était fâché*, qu'il avait alors l'épée nue à la main et qu'il a montré sur son épée la profondeur dont elle avait pu entrer, en ajoutant qu'il pouvait encore y avoir du sang, et a signé

BERNARD.

Ledit sieur Guignon a dit qu'étant à l'orchestre de la comédie du jour d'hier, comme musicien, il a vu la querelle arriver et se terminer comme l'a déclaré le sieur Tallon; que comme les gardes du corps qui étaient dans les loges plongeaient leurs épées dans le parterre, il a été attrapé de la pointe d'une au visage et à la tempe gauche légèrement. Ajoute qu'il n'a rien vu de la scène qui s'est passée à l'amphithéâtre, et a signé

J.-B. GUIGNON.

Nous croyons inutile de donner les autres dépositions, qui ne font que confirmer les mêmes faits.

IX

Lettres du baron de Breteuil et du duc de Gesvres (1).

1°

Versailles, le 2 avril 1786.

J'ai reçu, Messieurs, la lettre que vous m'avez écrite à l'occasion de l'événement fâcheux arrivé au spectacle de votre ville le 26 du mois dernier. Je ne suis point surpris qu'il ait causé une émotion très vive parmi les habitants. Je m'occupe des moyens de leur procurer la tranquillité et la sûreté dont doivent jouir des citoyens, et M. le M[al] de Ségur s'occupe également des moyens de réprimer les entreprises et de les empêcher de se renouveler. Vous devez, de votre côté, donner tous vos soins à rétablir le calme, et je vois avec plaisir que vous vous y êtes déjà employés. Vous avez fait très prudemment de ne point donner les copies qui vous étaient demandées du procès-verbal qui contient les déclarations que vous avez reçues.

Je suis véritablement, Messieurs, votre très humble et très affectionné serviteur,

LE B[on] DE BRETEUIL.

A Messieurs les officiers municipaux de Beauvais.

2°

Paris, ce 4 avril 1786.

Messieurs,

J'ai reçu hier la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, ainsi que le procès-verbal qui y était joint. Je vous suis très obligé de me l'avoir envoyé; mais je ne vous dissimule pas que j'ai été très surpris d'apprendre par le public le malheureux événement arrivé dans une ville de mon gouvernement général et particulier, qui m'intéresse à tant de titres, tandis que les autres villes dont je ne suis que gouverneur général ont coutume de me rendre compte, dans les vingt-quatre heures, de tous les événements extraordinaires qui y arrivent. Le motif de ce retard a été le désir que vous témoignez de m'envoyer le procès-verbal, mais vous auriez pu, en attendant, m'en écrire un détail plus succinct.

---

(1) Archives municipales, FF 5.

Vous ne devez pas douter que je ne me concerte avec M. le baron de Breteuil pour faire mettre sous les yeux de Sa Majesté les plaintes et les justes réclamations des citoyens, à l'effet d'en obtenir la réparation que les preuves du délit et les circonstances paraîtront exiger. Rendez justice à ma parfaite considération pour la Ville et aux sentiments personnels avec lesquels

Je suis,

Messieurs,

Votre affectionné serviteur,

LE DUC DE GESVRES.

X

Sentence qui ordonne la visite de la salle (1).

10 avril 1786.

A tous ceux qui ces présentes lettres verront, Jean-Joseph-Marie Joubert, avocat en parlement, lieutenant-criminel et de police de la Ville, Bailliage, Comté-Pairie de Beauvais, Salut. Savoir faisons que sur ce qui nous a été remontré par le procureur fiscal et de police de ce siège, que le tumulte arrivé en la salle de spectacle de cette ville, le vingt-six mars dernier, et les suites qu'il a entraînées ont fait rouvrir les yeux sur les inconvénients déjà plusieurs fois aperçus du local, considéré sous le rapport qui intéresse la sûreté publique.

Qu'il paraît que dans l'intérieur la disposition des corridors autour des trois rangs de loges que comporte l'enceinte de cette salle rend difficile la communication des ordres ou des avertissements que la bonne police de tout spectacle exige, en différentes circonstances, de faire parvenir immédiatement aux personnes qui se mettent dans le cas d'en recevoir.

Qu'un inconvénient plus sensible encore résulte de l'unique issue qu'il y ait, et qui ne saurait suffire à beaucoup près à l'affluence des spectateurs que la moindre alarme peut inopinément précipiter vers elle.

Qu'il est peut-être des moyens de corriger le vice matériel de cette distribution, et, qu'autant pour s'en assurer qu'en vue de constater le véritable état des lieux, il en requiert la visite

Pour quoi, ayant égard à la remontrance dudit Procureur fiscal et faisant droit sur son réquisitoire, nous ordonnons que demain mardi, onze de ce mois, trois heures de relevée, accompagné dudit Procureur fiscal et de notre greffier, nous nous transporterons en la salle de spec-

(1) Archives municipales, FF 5.

tacle dont le sieur Nicolas Feuillet est propriétaire, laquelle est située en cette ville, grande rue de l'Ecu, à l'effet de procéder à la visite d'icelle (ledit sieur Feuillet présent ou du moins appelé), et pour en constater l'état. Duquel état, ensemble des dires et observations qui pourront être respectivement proposés, sera dressé procès-verbal ; sauf ensuite à être, par ledit Procureur fiscal, requis et par nous ordonné ce qu'il appartiendra.

Et sera notre présente ordonnance exécutée nonobstant opposition ou appellation quelconque, ce sans y préjudicier, attendu qu'il s'agit d'instruction et de police.

Signé à la minute : JOUBERT, GOUJON, HAGUÉ.

XI

Visite de la salle (1).

11 avril 1786.

L'an mil sept cent quatre-vingt-six, le onzième jour d'avril, trois heures de relevée, nous, Jean-Joseph-Marie Joubert, avocat en parlement, lieutenant-crimininel et de police de la Ville, Bailliage, Comté-Pairie de Beauvais, à la requête du Procureur fiscal et de police, lequel nous a dit avoir, en vertu de notre ordonnance sur son réquisitoire d'aujourd'hui, fait assigner le sieur Nicolas-Marie-Antoine Feuillet, propriétaire de la maison dont la salle de spectacle fait partie, pour voir procéder à la visite de ladite salle, conformément à ladite ordonnance ; nous nous sommes, et ledit Procureur fiscal avec nous, accompagné de notre commis-greffier, transporté en ladite salle, ou étant nous avons trouvé ledit sieur Feuillet qui nous a déclaré consentir la visite ordonnée, se réservant de nous faire, dans le cours d'icelle, les observations analogues aux circonstances ainsi qu'à l'état des lieux : et afin de procéder convenablement, avons mandé sur le champ le sieur Marc-Louis Brismontier, maître serrurier en cette ville, que nous avons, ce consentant ledit Procureur fiscal et ledit sieur Feuillet, nommé d'office pour expert. Lequel sieur Brismontier, après serment par lui prêté de fidèlement vaquer aux opérations prescrites par notre ordonnance dont lecture lui a été faite, a procédé conjointement avec nous et en présence des parties, ainsi qu'il va être expliqué.

Et comme, lorsque nous commencions à opérer, sont survenus les

---

(1) Archives municipales, FF 5.

sieurs Ango et Poulain, architectes-jurés experts de Paris, lesquels, appelés à Beauvais pour autre cause, cherchaient à parler au sieur Hérault, maçon, lors étant avec nous dans ladite salle de spectacle; le Procureur fiscal et nous, du consentement dudit sieur Feuillet, les avons engagés à concourir avec nous au double objet que nous nous proposions, savoir : de constater l'état du local, les inconvénients qui peuvent résulter de sa distribution par rapport à la sûreté publique et les moyens d'y remédier. Ce que lesdits sieurs Ango et Poulain ont agréé, pourvu qu'il nous fût possible de remettre la vacation à sept heures du soir, attendu que l'opération pour laquelle ils étaient venus en cette ville ne pouvait se faire que de jour. A quoi obtempérant, avons remis à procéder à ladite heure, le sieur Feuillet ayant promis de se rendre sur les lieux sans qu'il soit besoin de sommation, se tenant pour suffisamment averti, et ont ledit Procureur fiscal, les sieurs Feuillet et Brismontier, ainsi que Deslandes et Teissier, sergents, signé avec nous et notre commis-greffier.

Ainsi signé : N.-M.-A. FEUILLET, BRISMONTIER, DESLANDES, TEISSIER, HAGUÉ, GOUJON et JOUBERT, avec paraphes.

Et le même jour, sept heures du soir, nous nous sommes, accompagné comme dessus, transporté de nouveau avec le procureur fiscal et de police en ladite salle de spectacle, où nous avons trouvé les sieurs Poulain et Ango, architectes-jurés-experts; Hérault, maçon; Brismontier, expert par nous nommé d'office; et Feuillet, propriétaire de ladite salle. Le sieur Brismontier, serrurier, procédant à la visite, aidé du sieur Hérault, sous les yeux des sieurs Ango et Poulain et en notre présence, nous a dit et rapporté, et avons, parties pareillement présentes, reconnu avec eux ce qui suit :

Premièrement, la salle est composée d'un seul corps de bâtiment, joignant d'un bout vers le midi audit sieur Brismontier, d'autre bout vers le nord au sieur Caix, aussi maître serrurier en cette ville, d'un côté au cimetière de Saint-Etienne, la voirie entre deux, d'autre côté audit sieur Feuillet.

La distance de ladite salle, à partir du côté extérieur du mur, ou pan de bois de charpente, du bâtiment qui correspond dans l'intérieur à l'orchestre, jusqu'au pilier de la chapellé Saint-Claude de l'église paroissiale de Saint-Etienne qui y répond en ligne droite, est de trente pieds quatre pouces.

Une allée, dont l'unique entrée est par la grande rue de l'Ecu, conduit aux escaliers donnant dans ladite salle et dont la description sera ci-après. Ladite allée joint, depuis son ouverture, à la maison du sieur Picard d'un côté, et de l'autre audit sieur Caix; elle a trois pieds six pouces vers son entrée, et comporte quarante-neuf pieds de long depuis la porte de la rue jusqu'au premier escalier qui conduit à la salle.

Deuxièmement, sommes montés par ledit escalier composé de sept marches, ayant chacune deux pieds neuf pouces de longueur, sept pouces de haut et douze pouces de palier ; et avons reconnu qu'à la septième marche quatre autres escaliers venaient y aboutir, savoir :

1° Un escalier composé de cinq marches, chacune de deux pieds de longueur, sept pouces de haut et neuf de palier, lequel nous a conduits à cinq autres marches par lesquelles on monte au théâtre et à une salle qui y joint, laquelle ledit sieur Feuillet nous a dit servir de foyer aux acteurs.

2° Celui de l'amphithéâtre composé de cinq marches de deux pieds trois pouces de longueur, sept pouces de haut et dix pouces de palier.

3° Celui des troisièmes loges ou Paradis, composé de trente et une marches de deux pieds de longueur, sept pouces et demi de haut et neuf pouces de palier.

4° Celui qui conduit au palier des premières et secondes loges, contenant sept marches de trois pieds de long, sept pouces de haut et dix pouces de palier.

Arrivés au palier desdites premières et secondes loges, avons reconnu que deux autres paliers viennent y aboutir ; l'un qui conduit au foyer des premières loges, composé de neuf marches de trois pieds quatre pouces de longueur, cinq pouces de hauteur et dix pouces de palier. L'autre, qui conduit aux secondes loges, composé de deux révolutions : la première de dix marches ayant chacune trois pieds de longueur, sept pouces de hauteur et douze pouces de palier ; la deuxième de neuf marches ayant deux pieds deux pouces de longueur, sept pouces de hauteur et neuf pouces de palier.

Nous a fait observer ledit sieur Feuillet qu'il y a dans le palier des premières et secondes loges un troisième escalier qui n'est que de dégagement pour faciliter la sortie des premières et secondes loges, et dont l'issue donne dans l'allée d'entrée, neuf pieds en deça du premier escalier dont il a été parlé ci-dessus, et qui a en outre une autre issue dans la maison du cafetier, dont on peut se servir en cas de presse.

Troisièmement, avons reconnu que l'entrée des premières loges est précédée d'une salle servant de foyer, de vingt-trois pieds carrés ; que dudit foyer on entre directement en montant trois marches dans le rang des premières loges, à gauche de la salle ; que par une autre porte, qui a son ouverture dans le même foyer, on entre dans un corridor de six pieds de largeur, où se trouvent deux issues à main gauche, l'une qui donne dans la grande loge du milieu dite de l'*état-major*, et l'autre dans le rang des premières loges, du côté droit de la salle.

Avons observé que lesdites premières loges, des deux côtés, se communiquent entre elles sans corridor, de manière que, pour joindre la loge la plus près du théâtre, il faut passer dans les autres.

Mesure prise de la profondeur desdites loges, avons reconnu qu'elles ont quatre pieds de profondeur dans la partie qui correspond au milieu de la salle, un peu plus vers le grand foyer d'entrée, un peu moins vers le théâtre.

Les secondes loges sont modelées sur les premières, à l'exception que du côté gauche de la salle le toit du bâtiment gêne les deux loges qui sont vers le théâtre, de manière à ne pas permettre facilement la communication de l'une à l'autre dans le cas où elles sont pleines.

Et à l'égard des troisièmes loges, le même inconvénient se fait sentir dudit côté gauche de la salle, de manière que personne ne peut s'y placer. Au surplus, le rang à droite et le fond en face du théâtre ont les mêmes inconvénients que les premières et secondes loges.

Avons remarqué, dans le palis de la salle donnant sur le théâtre, huit lucarnes, chacune d'un pied de hauteur sur huit pouces de large, savoir : trois aux premières loges, quatre aux secondes, et deux sur le théâtre. Toutes à quatre pieds et demi du plancher.

Descendus dans l'allée et voulant arriver au parterre, le sieur Feuillet nous a conduits à un escalier, à six pieds plus loin que celui des loges par où nous étions montés d'abord, lequel escalier composé de neuf marches de deux pieds neuf pouces de longueur, neuf pouces de haut et neuf pouces de palier, mène audit parterre par un corridor qui décrit une ligne courbe de deux pieds six pouces de large sur six pieds de long ; au bout du quel corridor se trouvent deux autres marches de deux pieds et demi de longueur, six pouces de haut et neuf pouces de palier, qu'il faut descendre pour entrer dans le parterre.

Avons observé qu'en sortant dudit parterre et en face de la porte se rencontre une partie de cloison formant tambour, qui contribue à rendre la sortie dudit parterre difficile.

Le sieur Brismontier, ayant procédé en notre présence au toisé superficiel de ladite salle dans toutes ses parties, a reconnu et nous a rapporté que sa longueur est en tout de quarante-six pieds dans œuvre, savoir : celle du théâtre, de vingt et un pieds six pouces ; de l'orchestre, quatre pieds six pouces ; du parterre, onze pieds ; et de l'amphithéâtre, neuf pieds.

Quant à la largeur de ladite salle, elle est de dix-sept pieds vers le fond du théâtre, de vingt-quatre à l'autre bout, aussi dans œuvre.

Avons remarqué du côté droit, sur le théâtre, opposé à la voirie du cimetière, la salle servant de foyer aux acteurs, dont il a été précédemment parlé, laquelle s'est trouvée avoir vingt-six pieds de longueur sur quinze pieds de largeur, le tout dans œuvre.

Plus, avons parcouru, avec ledit sieur Feuillet et ledit sieur Brismontier, une galerie circulaire par laquelle on communique aux différentes parties intérieures du théâtre ; et, dans un coin de ladite galerie,

avons remarqué un réservoir que ledit sieur Feuillet nous a dit contenir un muid d'eau destiné à servir en cas d'accident, ainsi qu'un autre placé sur le théâtre, et un troisième sous ledit théâtre, près la place dn souffleur.

Et, attendu que nous n'avons plus rien trouvé sujet à description dans le point de vue proposé par le réquisitoire du Procureur fiscal et de police, nous, du consentement des parties, avons remis la continuation du présent procès-verbal à vendredi prochain, cinq heures de relevée, pour recevoir les observations dudit sieur Feuillet et ensuite l'avis du sieur Brismontier, expert, tant sur les inconvénients qu'il a pu remarquer que sur les moyens capables d'y remédier; par quoi il conférera d'ici audit jour avec les sieurs Ango et Poulain, qui ont promis de l'aider de leurs remarques sur les deux points de son rapport.

Et avons signé avec ledit Procureur fiscal, notre commis-greffier, lesdits sieurs Feuillet et Brismontier, et lesdits sieurs Teissier et Deslandes.

Ainsi signé : N.-M.-A. FEUILLET, BRISMONTIER, TEISSIER, DESLANDES, HAGUÉ, GOUJON, JOUBERT.

CONTINUATION DE LA VISITE.

14 avril 1786.

Et le vendredi quatorze du même mois d'avril, cinq heures de relevée, par devant nous, lieutenant-criminel et de police de la Ville, Bailliage, Comté-Pairie de Beauvais, en notre hôtel, sont comparus le Procureur fiscal et de police de ce siège, requérant la continuation de notre procès-verbal, d'une part; et le sieur Brismontier, maître serrurier, expert d'office, aussi d'autre part. Lequel sieur Brismontier nous a dit avoir conféré avec les sieurs Ango et Poulain, architectes-jurés et experts; et, d'après leurs observations communes, il est d'avis :

1° Qu'il serait bien à désirer que l'allée d'entrée de ladite salle eût plus de largeur, mais qu'il ne voyait pas de possibilité de lui en donner davantage, attendu qu'elle se trouve enclavée entre deux maisons dont le sieur Feuillet n'est pas propriétaire.

Sur quoi le sieur Feuillet nous a déclaré qu'il s'occupait des moyens d'acquérir l'une desdites maisons, savoir celle appartenant au sieur Picard, et que dans le cas où il parviendrait à faire cette acquisition, il serait facile de donner à l'entrée de la salle de spectacle une largeur plus convenable.

2° Que l'escalier qui conduit actuellement au parterre est beaucoup trop raide et qu'il est dans le cas, par son peu de giron, d'occasionner beaucoup de chûtes; qu'il estime que le moyen d'y remédier serait de le refaire à neuf, de le prolonger plus avant dans le corridor du haut, d'aug-

menter par là le nombre des marches, ce qui donnerait audit escalier plus de giron et en rendrait la pente plus douce.

Que cet inconvénient ôté, restera toujours celui qui résulte de la ligne courbe que décrit ce corridor, des deux marches pratiquées pour descendre au parterre, et de la partie de cloison qui fait face à son entrée.

Que de ces différents obstacles il peut naître en cas de foule, lors de la sortie, des embarras dangereux.

Sur quoi ledit sieur Feuillet nous a observé, en présence dudit sieur Brismontier, que son projet est de changer la distribution de la salle quant au parterre et à l'amphithéâtre, en baissant l'amphithéâtre pour en faire le parterre, et en élevant le parterre pour en faire un parquet derrière l'orchestre; ce qui sauvera l'inconvénient des deux marches dont le sieur Brismontier vient de parler. Qu'il se propose en outre de supprimer la cloison en forme de tambour qui gêne l'entrée du parterre actuel; de refaire l'escalier qui y conduit, d'après le plan et les dimensions données par ledit sieur Brismontier, et de pratiquer enfin deux petits escaliers de dégagement aux deux coins du fond du parterre projeté, pour, en cas de foule ou d'évenement quelconque, en faciliter d'autant plus la sortie.

3° Qu'il serait nécessaire, qu'après la septième marche du premier escalier qui donne dans l'allée, il y ait un palier de repos à cause de la réunion qui se fait en cet endroit de l'escalier des premières loges et celui de l'amphithéâtre, que pour y parvenir il faudrait supprimer une marche formant angle obtus, dudit escalier des premières loges, laquelle marche, par sa forme et position actuelle, expose ceux qui descendent des premières et secondes loges à des chûtes.

4° Que dans quelques parties des passages des premières loges, le derrière des banquettes excède l'alignement qu'elles doivent avoir et gêne le passage derrière les personnes assises sur les dites banquettes; qu'il est facile de remédier à cet inconvénient en les rendant parallèles aux autres.

A quoi ledit sieur Feuillet a répondu qu'il pourvoirait, conformément à l'avis du sieur Brismontier, à faire le palier des escaliers et à disposer les banquettes dans les loges, de manière à garantir toutes incommodités.

Plus, nous a déclaré que dans la vue de prévenir les objections que l'on pourrait faire à l'occasion des lucarnes pratiquées dans le palis du mur donnant sur la voirie du cimetière (quoiqu'elles ne servent qu'à procurer dans les grandes chaleurs de l'air dans la salle, devant être toutes, comme il se l'était proposé, recouvertes d'abat-jour), il est dans la disposition, si on l'exige, de les supprimer, comme aussi de faire contrefermer extérieurement ledit palis, de manière à intercepter

absolument le son des voix et des instruments et à empêcher qu'il ne se communique au dehors.

Et, sur l'interpellation par nous faite audit sieur Feuillet de nous dire à quel usage servent les deux portes donnant sur la voirie joignant audit cimetière, il nous a déclaré ne s'en servir que pour celui de sa maison, notamment dans le temps des vendanges, pour faire son vin dans sa grange où sont ses cuves; que cependant, dans le cas d'un accident imprévu qui surviendrait pendant le cours du spectacle, lesdites portes procureraient une grande facilité pour les débouchés; qu'en conséquence il a toujours soin d'emporter avec lui la clef tous les jours de comédie, afin de pouvoir s'en servir dans ces cas extraordinaires, mais que l'unique entrée du spectacle, tant pour les comédiens que pour le public, est et sera toujours par la rue de l'Ecu.

Desquels dires et déclarations nous avons donné acte audit sieur Feuillet, se réservant ledit Procureur fiscal ses dires et observations y relatifs. Dont et de tout ce que dessus avons fait et rédigé le présent procès-verbal pour servir et valoir ce que de raison, que nous avons signé avec lesdits sieurs Feuillet et Brismontier, ledit Procureur fiscal et notre commis-gréffier.

Ainsi signé : N.-M.-A. Feuillet, Brismontier, Hagué, Goujon et Joubert, avec paraphes.

XII

Dispositif qui ordonne le référé à M. le Procureur-Général et interdit provisoirement le spectacle (1).

15 avril 1786.

Vu par nous, Lieutenant-criminel et de police susnommé, le procès-verbal ci-dessus et des autres parts, des onze et quatorze du mois, et sur ce ouï le Procureur fiscal et de police, lequel a déclaré qu'il croyait, avant de proposer aucun parti définitif relativement à la salle de spectacle, devoir en référer à M. le Procureur général, de laquelle déclaration nous lui avons donné acte; et cependant a requis que par provision ladite salle fût et demeurât interdite pour tout spectacle et assemblée publique, attendu les inconvénients constatés par ledit procès-verbal; ayant égard audit réquisitoire, faisons provisoirement défense audit sieur Feuillet et à tous autres ayant ou prétendant droit à ladite salle à quelque titre que ce puisse être, d'y souffrir, donner aucun spec-

(1) Archives municipales, FF 5.

tacle ni assemblée publique, jusqu'à ce qu'il ait été par nous, sur les conclusions dudit Procureur fiscal, définitivement statué, toutes choses jusqu'à ce demeurant d'état.

Et sera notre présente ordonnance signifiée et notifiée audit sieur Feuillet, comme propriétaire de ladite salle, exécutée nonobstant opposition ou appellation quelconque et sans y préjudicier, attendu qu'il s'agit de police.

Ce fut fait et ordonné par nous, juge susnommé, le samedi quinze avril mil sept cent quatre-vingt-six.

Signé à la minute : Hagué, Goujon, Joubert.

XIII

Nicolas Feuillet, citoyen de Beauvais, à Messieurs les Maire et Officiers municipaux de la ville de Beauvais (1).

Messieurs,

En l'année 1774 j'ai sacrifié une partie considérable de ma fortune à la construction d'une salle de spectacle dans cette ville; j'en ai joui pendant douze années paisiblement et à la plus grande satisfaction de toutes les classes de citoyens.

En 1786, un événement tragique a provoqué sur les lieux une descente de justice de la part des officiers de Mgr l'évêque et comte de Beauvais; ils verbalisèrent. Du procès-verbal dressé il en est sorti des détails qui, en présentant au ministère public un tableau de quelques vices locaux, ont attiré sur ma salle un interdit provisoire.

Ce jugement sévère, en frappant ma propriété d'une stérilité funeste à mes intérêts, ne l'a point soustraite au fardeau des impositions publiques et des charges particulières dont elle est grevée.

A l'interdiction de ma salle, s'est jointe la proscription du billard, accordé pour le limonadier qui tient le café de la Comédie, sous prétexte de leur trop grand nombre, quoiqu'on en ait accordé depuis à de nouveaux limonadiers qui se sont établis dans la ville.

Cette non jouissance, supposez qu'elle fût plus longtemps prolongée, consommerait infailliblement ma ruine et celle de mon locataire.

J'ose donc aujourd'hui, Messieurs, réclamer votre humanité; il sera sans doute aussi flatteur pour vous que consolant pour moi de consacrer, par un grand acte de justice, le berceau d'un pouvoir dont la

(1) Archives municipales, R II 6.

Nation, jalouse de créer le bonheur des Français, vient d'investir les corps municipaux.

A ces causes, je demande qu'il vous plaise ordonner une nouvelle visite des lieux, pour sur icelle statuer ainsi qu'il appartiendra, ainsi que sur l'objet du billard.

Je contracte ici l'obligation solennelle de faire disparaître tous les vices de localité qui pourraient être reconnus incompatibles, soit avec le bon ordre, soit avec la sûreté individuelle du citoyen.

Si, contre mon attente, des considérations vous déterminaient à confirmer une décision qui, depuis quatre ans, balance provisoirement sur ma tête un glaive destructeur, il me resterait une ressource; elle est unique et c'est un motif impérieux pour vous la présenter avec confiance.

Je vous supplierai alors, Messieurs, de vouloir bien, selon les vues de sagesse qui vous dirigeront dans la distribution des places auxiliaires à conférer dans la nouvelle municipalité, employer un brave et honnête citoyen (titre glorieux que j'eus, en 1783, l'avantage d'obtenir publiquement dans l'hôtel commun) (1);

Un citoyen père et, en cette qualité, nécessaire au soutien d'une nombreuse famille, depuis l'extrême vieillesse jusqu'au plus bas âge, et dont les malheurs, depuis près de deux ans, viennent de s'accroître encore par la cécité complète qui a frappé l'aîné de ses enfants, âgé de vingt ans;

Enfin un citoyen irréprochable, établi depuis vingt-quatre ans, mais dont la profession, par une suite de révolutions que le temps opère dans l'ordre de certaines choses, non seulement s'anéantit graduellement, au point de ne pouvoir suffire actuellement à la subsistance de sa maison devenue considérable, mais que l'âge, qui commence à affaiblir ses facultés physiques trop sensiblement, va bientôt lui rendre impraticable.

NICOLAS FEUILLET.

Ce 1er mars 1790.

P. S. — Par place auxiliaire, je ne veux pas dire emploi à gages que le corps municipal se trouve peut-être dans l'impossibilité de multiplier, mais j'entends place de confiance comme agent ou inspecteur général, tant de police que de tout autre objet d'administration, en un mot *factoton;* et ce, sous votre surveillance spéciale, Messieurs, dont je prendrais les ordres et à qui j'en référerais.

Cependant, comme toute peine vaut salaire, j'en trouverais un suffisant dans le produit que je retirerais (comme je l'ai toujours fait) de la permission exclusive que je prends la liberté de vous demander pour

(1) Nous ignorons le fait auquel Feuillet fait allusion.

tous spectacles clos quelconques dans l'étendue de la municipalité, dont le vingtième net de la recette me serait attribué à titre d'émoluments et en outre dans la jouissance qu'aurait l'enceinte de ma salle des spectacles d'avoir un billard, dont elle a toujours été en possession.

XIV

Les citoyens artistes dramatiques du théatre de Beauvais aux citoyens Officiers municipaux de cette commune (1).

Si l'insouciance dont on nous accuse était un crime, ce serait sans doute de ne pas répondre aux inculpations qui nous sont faites dans ce moment par le citoyen commissaire du pouvoir exécutif et de ne pas tâcher de nous justifier.

Jamais personne ne brûla d'un patriotisme plus pur que les artistes du théâtre de Beauvais qui, dans tous les temps et toutes les fois qu'ils ont pu le faire, ont donné les pièces les plus propres à propager, exciter et nourrir l'amour de la liberté, le respect aux lois et l'obéissance aux magistrats préposés pour les faire exécuter. Le jour même où, par ordre de la municipalité, ils ont été obligés de fermer leur théâtre, ils donnaient deux pièces non seulement propres à enflammer les esprits les plus froids de l'amour de la patrie, mais encore capables d'exciter dans tous les cœurs la haine contre tous les tyrans. Les préjugés d'une nation barbare sont détruits dans l'une, des prêtres fanatiques et cruels y sont punis, l'humanité triomphe et ce sont des Français qui opèrent ce prodige. Dans la petite pièce, des rebelles y sont vaincus, le drapeau blanc est foulé aux pieds, les airs les plus chers aux Français y sont joués et exécutés avec tout l'agrément que le spectacle peut y fournir.

Voilà, citoyens, les pièces que nous ne cessons de jouer; ainsi nous ne sommes donc pas d'une insouciance marquée pour toutes les choses patriotes. Il est vrai que nous n'avons jamais chanté nous-mêmes, mais privés d'organes assez flatteurs, de voix assez flexibles pour chanter dignement les airs consacrés à rappeler à nos braves défenseurs les chants qui les faisaient triompher de nos ennemis, et à graver dans nos cœurs les sentiments de la vive reconnaissance que nous leur devons; si, disons-nous, nous ne les avons pas chantés nous-mêmes, c'est qu'il nous était physiquement impossible de le faire, mais nous en avons prié l'un des amateurs qui avait joué dans la seule pièce à vaudeville qui ait été représentée sur le théâtre de cette commune. Aucun de nous ne

(1) Archives municipales, R II 6.

chante et on ne peut imputer à négligence ce qui est défaut de la nature.

Pour ce qui est de l'inculpation d'avoir laissé chanter un individu qui, par la manière dont il a chanté la *Marseillaise*, a provoqué le coup de sifflet qui est cause de la fermeture du spectacle ; en deux mots voilà notre réponse. Nous jouions tous dans la seconde pièce après avoir joué dans la première, le chanteur habituel s'habillait ainsi que nous pour ne pas retarder la levée du rideau, il pria un de ses camarades de chanter à sa place. Le jeune homme, dont le patriotisme et le zèle sont connus, s'exposa à chanter sans se faire accompagner. Il prit quelques tons trop haut et ne pût achever son air, ce qui excita, à la vérité, quelques murmures et un coup de sifflet. Mais nous sommes persuadés que lorsque la loi a porté contre les bruits qui pourraient occasionner l'interdiction d'un spectacle, ce ne serait seulement que dans le cas où plusieurs malveillants, indignes du nom français, siffleraient les airs chéris de la nation entière et provoqueraient par là la juste indignation des vrais républicains. Oui, nous le pensons et nous en sommes sûrs qu'il répugne à la sensibilité des magistrats du peuple de faire dépendre notre sort, notre existence, du sifflet d'un étourdi, d'un fou ou d'un homme ivre. Nous aimons donc à croire que, plus instruits des faits, les officiers municipaux et le citoyen commissaire du pouvoir exécutif reviendront sur les soupçons d'insouciance et de négligence dont ils nous accusent et dont tout, en effet, paraît nous rendre coupables. Qu'ils soient donc convaincus, ainsi que tous nos concitoyens habitant cette commune, que ce ne sont point les pertes nécessitées par cette interdiction subite, et à la veille d'un départ précipité, qui affligent nos cœurs vraiment républicains et dignes de l'être, mais la perte de leur estime que nous avons toujours tâché de nous concilier et qu'ils nous conserveront encore, en nous rendant la justice que mérite notre innocence et l'humanité qui les caractérise.

Les Artistes dramatiques du théâtre de la commune de Beauvais.

XV

La folie de Préville (1).

La fille de Préville, Mme Guesdon, avait depuis quelque temps quitté la capitale avec son mari, ancien trésorier de la maison militaire du roi, et exerçant alors l'emploi de receveur-général à Beauvais. C'est là qu'après une maladie cruelle, où il perdit entièrement la vue, Préville alla

(1) *Mémoires* de Fleury, t. II, p. 131.

terminer ses jours, entouré des soins les plus tendres. Mme Guesdon possédait, à quelques lieues de la ville, une belle propriété, dans un pays salubre : elle y conduisit son père et ne le quitta plus jusqu'à ses derniers moments.

Ce fut là que se passa une scène qu'on a contée diversement dans le temps, et qui même a fourni le sujet d'un drame ; mais conteurs et auteurs dramatiques l'ont tout à fait dénaturée. J'en ai su tous les détails par Mme Guesdon elle-même. Voici l'exacte vérité :

Il faut savoir d'abord que Préville, dont l'esprit avait été vivement frappé par les atrocités des terroristes, finit par perdre la raison..... Il se croyait incarcéré par les révolutionnaires..... et dépérissait à vue d'œil, préoccupé de l'idée fixe de sa détention. Les efforts constants de Mme Guesdon pour le dissuader demeuraient sans effet. En dépit de sa profonde cécité, il voyait une prison, des geôliers, des commissaires de la Convention, des détenus comme lui. Sa fille le faisait en vain promener dans un parterre embaumé de fleurs, ou bien en carrosse dans un vaste parc, aux rayons d'un soleil vivifiant ; il ne sentait que le froid glacial et l'odeur fétide des cachots.

. . . . (1).

Mme Guesdon, femme de beaucoup d'esprit, d'une raison solide, et aimant son père de cette tendresse filiale qui produit l'inspiration, voyant que l'unique résultat d'une constante contrariété était d'opiniâtrer le vieillard dans cette déplorable démence, conçut l'idée d'y entrer elle-même, de s'en emparer, afin de le diriger vers un but qu'elle se proposait. En conséquence, elle lui avoua un jour, après quelques préparations, qu'elle avait espéré, grâce à la cécité dont il était affligé, de lui faire illusion sur sa captivité ; mais que la feinte devenait désormais inutile, car on venait de lui signifier que le jour du jugement approchait et qu'il fallait se disposer à subir cette dernière épreuve.

Préville reçut cette communication avec une vive anxiété ; toutefois ce fut pour lui une consolation de pouvoir enfin parler en toute effusion de son infortune avec sa fille, dont l'obstination jusqu'alors l'avait fort chagriné. Elle lui apprit le jour suivant qu'on lui accordait un défenseur de son choix et un conseil, lesquels pourraient communiquer librement avec lui, faveur d'un très-bon augure, et dont les autres accusés avaient été privés. Préville parut se ranimer ; l'espérance commençait à lui sourire et relevait son cœur si flétri, si découragé depuis longtemps.

Bientôt Mme Guesdon introduit dans le cachot imaginaire un avocat dont Préville connaît la célébrité, mais dont il n'a jamais entendu la voix. Ce personnage est joué par le greffier du tribunal criminel de Sé-

---

(1) Nous passons un long récit des terribles hallucinations de Préville.

nonais (1), un jeune homme d'esprit, ami du fils de Mme Guesdon, et versé dans la pratique de toutes les branches de la jurisprudence. Cet avocat amène un confrère non moins célèbre, et que Préville, en l'entendant nommer, salue d'une joyeuse acclamation : c'était le fils du barbier de Bresles, où se passait la scène, un adolescent étudiant en droit. Ces deux graves personnages sont d'abord en dissentiment sur le fond de l'affaire, qu'ils discutent avec chaleur, alléguant de part et d'autre la loi, et le tout avec force citations, et cela d'un grand sérieux : on se garde bien de ce qui peut éveiller dans l'esprit moqueur et plein de finesse de Préville l'idée d'un pareil semblant. Un débat approfondi est engagé, et enfin avocat et conseil s'entendent et déclarent d'un commun accord que le prévenu, fût-il même convaincu du crime dont l'accusation le chargeait, ne peut dans aucun cas encourir la peine capitale.

Après cette consultation, rassuré sur l'issue du jugement, Préville fut soulagé d'un poids énorme, car il avait toujours l'échafaud en perspective. Les avocats convinrent des moyens de la défense, et se retirèrent pour rédiger un mémoire qu'ils allaient répandre à profusion et dont ils se promettaient les plus heureux effets.

Pour la première fois depuis longtemps le malade dormit d'un sommeil calme. Le lendemain, à son réveil, Mme Guesdon l'informa qu'elle venait de visiter tous ses juges : plusieurs étaient favorablement disposés ; les plus contraires s'étaient montrés accessibles à la corruption ; elle avait prodigué l'or : tout allait bien.

En même temps on entendait un crieur proclamer des nouvelles au dehors. On fit silence : d'autres crieurs se joignirent au premier ; on ouvrit les fenêtres et Préville distingua son nom. Puis ces paroles, répétées tour à tour par des voix formidables, frappèrent son oreille : *Mémoire justificatif du bon citoyen Préville, l'ami, le père des pauvres, injustement accusé*, etc. Et le peuple demandait, achetait le mémoire, en protestant de l'innocence du prévenu. Préville, ému jusqu'aux larmes, prenait de plus en plus courage. Ainsi, chaque jour, à chaque instant, l'esprit ingénieux de Mme Guesdon donnait un nouvel aliment aux espérances du vieillard. Enfin arriva la journée tant désirée du jugement.

Tout avait été disposé d'avance, sous la direction du greffier du tribunal criminel, qui faisait le rôle d'avocat de Préville. Des juges siégeaient dans la grande salle de Bresles, où les comtes-évêques de Beauvais rendaient autrefois la justice. Des habitants du village, réunis en grand nombre, formaient l'auditoire ; d'autres, répandus dans la vaste

---

(1) Le texte porte partout *Bresce* pour Bresles, mais nous ne voyons pas quel mot peut se cacher sous *Sénonais*.

salle du château, figuraient le peuple accouru pour le voir passer, et l'exhortaient à faire bonne contenance.

Enfin Préville, pâle, agité, s'avance entre sa fille et son petit-fils qui soutiennent ses pas mal assurés; quand le peuple l'aperçoit, c'est une acclamation générale : mille cris de *Vivat!* Le président comprime cet élan d'une voix sévère. Le silence se rétablit et le procès commence. C'est un procès véritable, auquel il ne manque rien, interrogatoire, audition de témoins, réquisitoire, plaidoiries, répliques. L'accusé est haletant; il respire à peine; il met toute son âme à écouter; il pleure, il s'écrie, il veut parler.

— L'accusé a la parole, dit le président.

— Moi! moi! s'écrie-t-il, coupable d'enfreindre les lois de la République! Eh! Messieurs, si cela était, que dirait l'auguste impératrice de toutes les Russies? Si cela était, l'illustre Catherine prendrait mon petit buste de marbre, qui est sur sa table, Messieurs, et elle le ferait traîner dans les ruisseaux de Saint-Pétersbourg.

On se contraint; personne ne rit de ces singulières raisons et de ce souvenir impérial donné à un tribunal censé républicain; au contraire, le président loue l'accusé de l'à-propos de sa défense; il résume les débats, puis s'adresse aux jurés; ils se retirent et délibèrent.

Pendant la suspension de l'audience, la foule des spectateurs entoure Préville; on le félicite sur le talent de ses avocats, sur le bon tour que prenait évidemment l'affaire. Lui, les yeux en pleurs, l'âme épanouie, remercie tout le monde, cherche des mains amies, les serre, presse sa fille sur son cœur. Mais le jury rentre : chut! chut! chacun reprend sa place; un silence religieux succède au tumulte. Les jurés sont unanimes : L'ACCUSÉ N'EST POINT COUPABLE.

— Il n'est pas coupable! il n'est pas coupable! s'écrie-t-on de toutes parts. On franchit les barrières : c'est une explosion de cris de joie, de larmes de contentement. On entoure Préville, on l'embrasse; il est transporté dans son fauteuil, à travers son jardin, qu'il prend pour des rues populeuses. Des acclamations le suivent, partent de loin, de près, semblent descendre des étages supérieurs, l'entourent comme un seul cri, comme une bénédiction unanime. Place! place! crie-t-on, tant la foule est grande; et le triomphateur, de retour chez lui, au sein de sa famille, a pu, comme il le disait lui-même à Dangeville, rêver encore une fois son parterre et ses beaux jours de gloire.

Jamais depuis on ne vit aucune trace de cette folie, qui lui avait fait pendant deux ans une existence si misérable.

NOTE

SUR

LA DISTRIBUTION DES PLUIES DANS LE DÉPARTEMENT DE L'OISE

pendant l'année 1880.

La Commission météorologique de l'Oise a organisé, sur un certain nombre de points du département, des stations d'observations, où sont enregistrées, chaque jour, la quantité de pluie tombée et les températures *maxima* et *minima*.

Onze de ces stations ont pu fournir, en 1880, des indications précises sur les pluies.

Comme secrétaire de la commission météorologique, j'ai coordonné ces indications graphiquement sur un tableau quadrillé. (Voir la planche.)

Les lignes verticales noires, placées au-dessus du nom des communes, indiquent, par leur hauteur, la quantité d'eau tombée pendant l'année 1880 dans chacune de ces communes; et les douze lignes courbes qui coupent ces lignes verticales indiquent, par leurs distances, la hauteur d'eau tombée chaque mois dans chaque commune.

On voit par ce tableau que la pluie tombée sur divers points du département présente des différences de quantité souvent considérables.

CH. CARON.

BUREAU

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE D'ARCHÉOLOGIE, SCIENCES ET ARTS

DU DÉPARTEMENT DE L'OISE

Pendant l'année 1881.

Président.............................. M. CH. DELACOUR ✱.
Vice-Président pour la section d'Archéologie.............................. M. l'abbé DELADREUE
Vice-Président pour la section des Sciences naturelles.............................. M. CH. CARON.
Secrétaire général.............................. M. QUESNOT.
Secrétaire pour la section d'Archéologie.. M. FERDINAND CARON.
Secrétaire pour la section des Sciences naturelles.............................. M. HENRI VUATRIN.
Trésorier.............................. M. LANEL.
Bibliothécaire-Archiviste................ M. ALF. LEHEC.
Bibliothécaire-adjoint.................... M. BARRÉ.
Conservateur du Musée.................. M. AL. DELAHERCHE.
Conservateurs-adjoints.................. { M. CHARVET. M. l'abbé RENET.

LISTE DES MEMBRES ADMIS PENDANT L'ANNÉE 1881.

M. ALAVOINE, Directeur de l'usine à gaz, à Beauvais.

M. ANNEREAUX (l'abbé), Directeur au grand séminaire de Beauvais.

M. BLOT, Propriétaire à Lannoy-Cuillère.

M. BUDIN, Propriétaire à Porcheux.

M. COLSON (Auguste), Docteur en médecine à Beauvais.

M. COÜARD-LUYS, Archiviste du département, à Beauvais.

M. DELARCHE, Avoué à Beauvais.

M. FROMENT, Président du Tribunal civil, à Beauvais.

M. LAGRENÉE, Propriétaire, Maire de Frocourt.

M. LEFÈVRE, Rédacteur en chef, Gérant du *Journal de l'Oise*, à Beauvais.

M. LEROUX, Avocat, Adjoint au Maire de Beauvais.

M. LHOMME, Professeur au collège de Beauvais.

M. MOREL (Louis). Propriétaire à Auteuil.

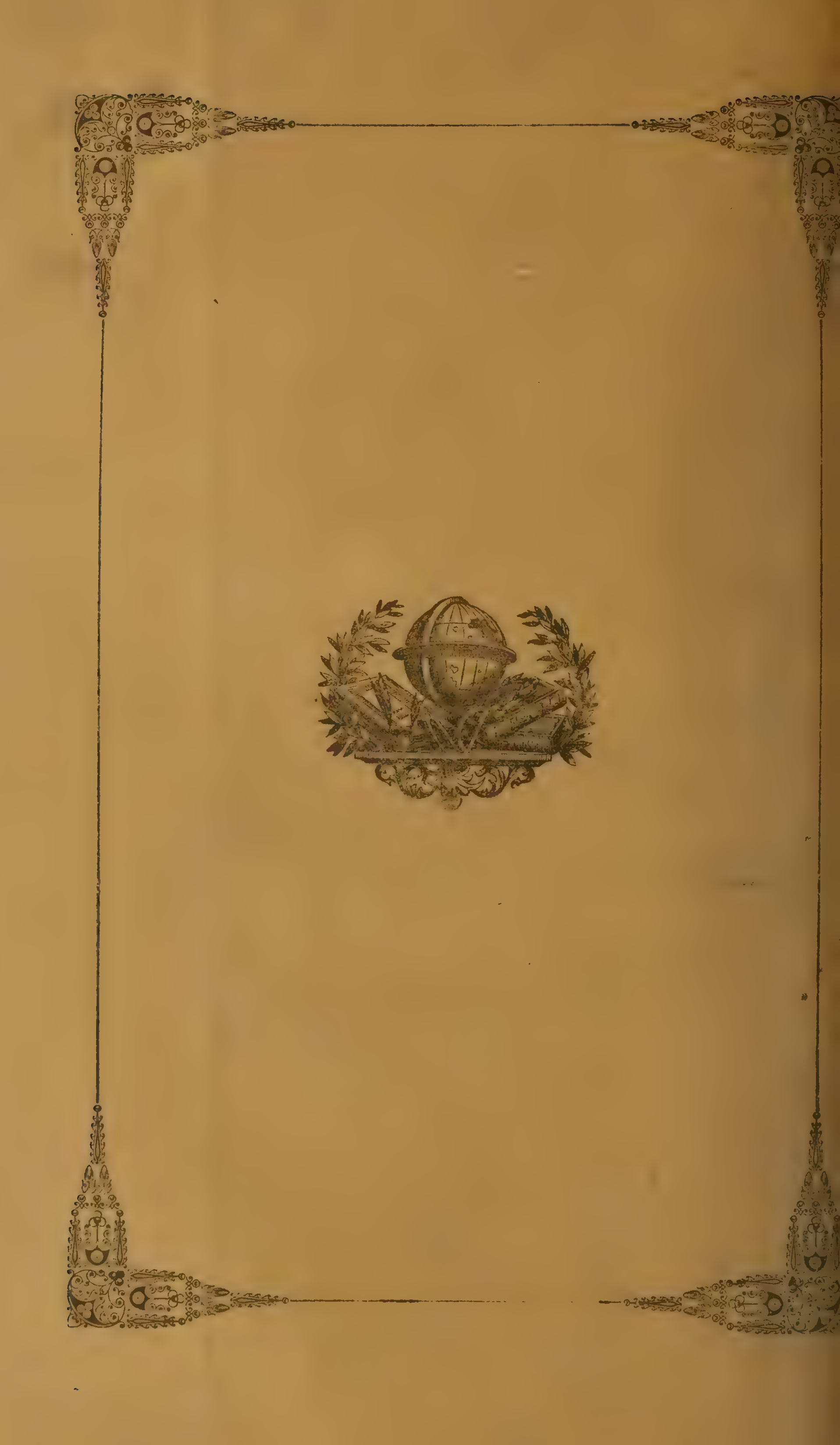
M. PILLEUX, Manufacturier à L'Italienne-Goincourt.

M. QUESNOT (Lucien), Propriétaire à Beauvais.

M. ROUSSEL, Maire de Beauvais.

M. VIGLAS, Propriétaire à Beauvais.

M. WARME, Médecin principal en retraite, à Beauvais.



MÉMOIRES

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE

d'Archéologie, Sciences & Arts

DU

DÉPARTEMENT DE L'OISE.

TOME XI.

TROISIÈME PARTIE.



BEAUVAIS,

Imprimerie de D. PERE, rue Saint-Jean.

1882.



ANT. LOISEL.

d'après le portrait conservé au Musée de Beauvais

INTERVENTION ROYALE

DANS

L'ÉLECTION D'ARTHUR FILLON

Evêque élu de Senlis en 1522.

Arthur Fillon (1) succéda en 1522 à Jean Calveau sur le siège épiscopal de Senlis. Faut-il le compter parmi les derniers Evêques *élus* conformément à la Pragmatique Sanction de Bourges, aux termes de laquelle le droit d'*élection* appartenait en France aux *Chapitres?* Doit-il au contraire prendre rang parmi les Evêques *nommés* par le *Roi* en vertu du Concordat de 1516? Si la date de son avènement semble plus favorable à la dernière hypothèse, on reconnaîtra cependant que la première peut n'être pas invraisemblable en raison de la longue et vive opposition que souleva, dans les rangs du Clergé et au sein des Parlements, l'application du nouveau régime introduit par le Concordat.

(1) Arthur ou Arthus Fillon, 78e Evêque de Senlis d'après les listes dressées par Jaulnay et par le *Gallia Christiana* des Frères de Sainte-Marthe, 83e d'après Duruel, 87e d'après le *Gallia Christiana* des Bénédictins, 83e d'après la liste rectifiée donnée par MM. Dhomme et Vattier dans les *Mémoires du Comité Archéologique de Senlis*, années 1864 et 1865.

Il y a donc là, au point de vue de l'histoire ecclésiastique du diocèse de Senlis comme aussi au point de vue de l'histoire générale, une question intéressante à élucider, d'autant mieux que les savants auteurs du *Gallia Christiana* n'ayant pas eu, semble-t-il, connaissance de textes suffisamment précis pour le faire, ont eux-mêmes posé l'alternative. « *Arturus Fillon...... nominatus a Rege Episcopus an prius electus a Capitulo ut scribunt Sammarthani* (1)? » Différents documents, inédits pour la plupart et conservés soit aux Archives Départementales de l'Oise, soit à la Bibliothèque Municipale de Senlis dans la collection Afforty, fournissent à l'érudition moderne tous les éléments d'une réponse satisfaisante. Il n'est donc que juste de les mettre au jour et d'établir par eux qu'Arthur Fillon fut appelé à l'épiscopat par voie d'élection : on verra du reste, dans le cours de ce travail, que François Ier s'employa très activement pour assurer le succès du candidat qu'il favorisait.

Le vendredi 4 juillet 1522 (2), les chanoines de la Cathédrale de Senlis, réunis en assemblée capitulaire, furent informés officiellement du décès de leur Evêque, Jean Calveau, mort dans la ville de Lyon qu'il traversait à son retour de Rome, par leur doyen, Messire Gobert, qui leur donna en même temps connaissance de certains legs faits par le défunt. Celui-ci (3) laissait à la Cathédrale, tant pour les nouvelles réparations à entreprendre que pour l'achèvement de celles qu'il avait lui-même commencées, une somme de 2.750 écus d'or soleil, à prendre sur 3.000 écus que lui devait le Roi de France; la différence, soit 250 écus faisant 500 livres tournois, serait remise à son successeur pour exécuter les autres réparations auxquelles pourrait être tenu le testateur. Il léguait encore à la Cathédrale tout ce qui lui était dû à raison de son évêché, et ce à charge de fondation d'un obit qui serait célébré pour lui chaque année dans

---

(1) *Gall. Chr.* X, col 1.439 et 1.440.

(2) Pièces justificatives, I.

(3) *Ib.*, II.

les mêmes conditions, et mieux s'il était possible, que pour ses prédécesseurs. Le Chapitre avait en conséquence à prendre trois mesures, sinon immédiatement, du moins à bref délai. Il lui fallait donner avis au Roi de la vacance du siège, pourvoir comme administrateur au gouvernement du diocèse, fixer la date de l'élection du nouvel Evêque, en supposant que le Roi lui reconnût encore ce droit. On se mit donc à l'œuvre, et, le jour même, on constitua les officiers de la Cour Ecclésiastique. Etaient commis à la charge d'Official Messire Pierre Desprez, licencié en lois, à celle de Chancelier Messire Michel Péan, à celle de Promoteur Messire Jean Allart, à celle de Greffier Messire Jean Hénault. On nommait en même temps appariteurs Vigor Lechaussier, Louis Bonyn, Tassin Joly et Jean Obelet. Quelques jours après, le lundi 14 juillet (1), les chanoines s'accordèrent pour fixer au lundi 22 septembre la date de l'élection et décidèrent que des convocations individuelles seraient adressées aux membres absents. Enfin, le lundi 4 août (2), ils donnèrent procuration à deux d'entre eux, Michel Péan et Pierre Desprez, pour se transporter à la Cour, notifier au Roi ou, en son absence, à Mme la Duchesse d'Angoulême et d'Anjou, Régente de France, le décès de Jean Calveau et faire agréer la date choisie pour l'élection.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que la Cour eût besoin de l'accomplissement de cette formalité pour connaître ce qui se passait à Senlis. Nous voyons au contraire, par une sentence du bailliage de Senlis, du 30 juillet, que des lettres royaux avaient été expédiées au bailli de cette ville, antérieurement au 15 juillet, pour lui enjoindre d'apposer aussitôt les scellés en l'hôtel épiscopal. A cette dernière date, en effet (3), Jacques de Croisettes, lieutenant particulier du bailli de Senlis, était requis par les Doyen et Chapitre d'extraire du trésor de la Cathédrale et de transporter où bon lui semblerait deux « coffres bahus » pris par lui au trésor de l'hôtel épiscopal et ayant appartenu à l'Evêque décédé, attendu qu'après les avoir déposés dans le trésor

---

(1) Pièces justificatives, III.

(2) *Ib.*, IV.

(3) *Ib.*, V.

de la Cathédrale il avait emporté et gardé par devers lui l'une des deux clés de ce dernier trésor dont le Chapitre prétendait avoir journellement besoin. Il fit donc procéder, après avis favorable du procureur du Roi et en sa présence, à l'ouverture des deux meubles par Jean de Fécamp, serrurier, et, après avoir dressé l'inventaire des objets qu'ils contenaient, remit ceux-ci dans les coffres qui furent scellés, replacés dans le trésor de la Cathédrale et confiés à la garde du Chapitre. Les scellés ne devaient pas d'ailleurs être longtemps maintenus. Ils furent levés le 30 juillet (1), à la suite d'une nouvelle requête adressée au bailli par le Chapitre pour en obtenir main-levée, à raison de la clause suivante du testament de Jean Calveau : « *Item donne et lègue à son dict successeur en son dict évesché tous les bois et meubles faiz de bois et menuiserye estans en la maison épiscopale, ensemble la tappisserye qui y est pour y demourer parpétuellement, desquelz inventaire sera faict par le Chappitre de la dicte Eglise de Senlis qui en aura la principalle garde au pourfit des dicts évesques successeurs.* »

Les deux chanoines délégués par le Chapitre s'étaient donc rendus à Paris où ils arrivèrent dans le courant du mois d'août, réclamant pour leur église le maintien du droit dont elle avait joui jusqu'alors. A l'appui de leur demande ils apportaient le privilège concédé à leurs commettants le 30 juin 1182, par le pape Lucius III (2) : le célèbre chancelier Antoine Duprat, après l'avoir examiné, le reconnut pour authentique et le déclara par conséquent valable en la présente circonstance Il leur signifia en conséquence que le Roi, entendant ne porter aucune atteinte aux libertés et franchises de leur église, consentait à ce que le successeur de Jean Calveau fût désigné par voie d'élection, qu'il recommandait seulement au Chapitre de choisir un sujet digne et capable, qu'enfin il leur indiquait tout particulièrement, comme réunissant les conditions requises, un nommé Arthur Fillon. C'était à peu près dans les mêmes termes qu'en l'année 1515 (3), Louise de Savoie, alors Régente, avait patronné

---

(1) Pièces justificatives, VI.

(2) *Gall. Chr.*, X, Instr. 220.

(3) Pièces justificatives, VII.

officiellement la candidature de Jean Calveau. Ces curieux détails nous sont révélés par un intéressant rapport (1) que firent à leurs commettants, le 1er septembre, les mandataires du Chapitre : ils se trouvent complétés et confirmés par une lettre close que François Ier adressa aux chanoines de Senlis le 31 août :

« *A nos chers et bien amez les Doyen, Chanoines et Chappitre de l'église de Senliz.*

« *De par le Roy.*

« *Chers et bien amez. Nous avons oy et entendu par vos déle-* « *guez ce que nous avez fait dire touchant le prévilège que vous* « *avez d'eslire vostre évesque, lequel nous avons fait veoir, et, sur* « *ce, donné charge à vos dits déléguez de vous dire et déclairer* « *nostre vouloir et entencion sur ce que vous prions ensuyvre, et,* « *sans aucune contradiction ne difficulté, eslire concordanmant* « *nostre amé et féal Conseiller Me Arthus Fillon, docteur en théo-* « *logie, qui est ung personnage que chacun scait et congnoist estre* « *tant doué et califfié de vertuz, science et mérites qu'il n'est be-* « *soing de vous en déclairer autre chose, sinon que, en le prenant* « *et eslisant pour vostre pasteur et évesque, vous ne feïstes ne* « *sauriez faire chose qui tant fust et ceddast au bien, honneur et* « *utilité de vous et de vostre église et qui nous fust plus aggréable;* « *vous advisant que, en ce faisant, nous aurons de tant plus les* « *affaires de vostre dite église en général et particulier en singu-* « *lière recommendacion.*

« *Chers et bien amez, Nostre Seigneur vous ait en sa garde.*

« *Donné à Paris, le derrenier jour d'aoust.*

« FRANCOIS.

« DE NEUFVILLE. (Parafe.) »

La recommandation royale était formelle et les chanoines de Senlis allaient se trouver, le jour de l'élection, en présence d'une candidature ayant bien le caractère d'une candidature officielle. Mais il convient d'ajouter qu'Arthur Fillon, qualifié par le Roi de personnage doué de vertus, science et mérites, n'était pas in-

(1) Pièces justificatives, X.

digne des éloges que lui décernait son puissant avocat. Professeur d'Ecriture Sainte, chanoine de Rouen, curé de Saint-Maclou, vicaire général du Cardinal-Archevêque de Rouen Georges d'Amboise, conseiller du Roi, Arthur Fillon joignait à la pratique des affaires une science profonde et des vertus solides : il pouvait donc, en montant sur le siège épiscopal de Senlis, rendre à cette église de grands services par ses hautes relations comme par ses lumières. Du reste, avant de poser sa candidature, il avait tenu à connaître exactement l'état du diocèse dont l'administration lui serait confiée, ainsi que la situation faite à l'Evêque par le Chapitre et les fidèles. Dans ce but, il s'était adressé pour avoir des renseignements sur ce point à Robert de La Tourotte, abbé de Chaalis, qui lui envoyait, le 9 juillet, une réponse assez détaillée (1). Elle lui faisait savoir qu'il existait dans la Cathédrale quatre dignités, celles de doyen, d'archidiacre, de chantre et de sous-chantre ; — que les chanoines, exempts de la juridiction épiscopale et en possession du droit d'élection, habitaient un cloître parfaitement fermé et avaient toujours vécu en bonne intelligence avec Jean Calveau ; — qu'il y avait, tant à Senlis qu'aux environs, deux collégiales, celles de Saint-Frambourg et de Saint-Rieul ; plusieurs abbayes, celles de Saint-Vincent et de la Victoire, ainsi que le prieuré de Saint-Maurice, appartenant à l'ordre de Saint-Augustin ; celles de Chaalis et du Parc-aux-Dames, ainsi que le prieuré de Saint-Nicolas d'Acy (?), appartenant à l'ordre de Cîteaux ; plus un couvent de Frères Mineurs réformés ; — que l'Evêque de Senlis jouissait d'abondants revenus comme étant confesseur-né de la Reine ; d'une belle habitation, et, près de la ville, d'une riche demeure entourée de terres labourables et de vastes marais traversés par un fleuve : — qu'enfin les diocésains, très dévoués et très obéissants envers tous leurs Evêques, chérissaient d'une façon toute particulière les prélats instruits (2). Regarderons-nous ce dernier détail

(1) Pièces justificatives, VIII.

(2) Les renseignements fournis par l'abbé de Chaalis peuvent être avantageusement complétés par une déclaration des fiefs, terres et droits seigneuriaux appartenant à l'évêque de Senlis, baillée quelques années auparavant par Jean Calveau. Nous la reproduisons donc parmi les Pièces justificatives sous le n° IX.

comme une délicate flatterie à l'adresse d'Arthur Fillon? Toujours est-il que l'abbé de Chaalis mettait tout en œuvre pour décider celui qu'il appelait « *episcopum designatum a Rege* » à ne pas refuser le fardeau qui allait sans doute lui être imposé, n'hésitant pas à le rendre responsable de la perte des âmes qu'un refus de sa part pourrait occasionner.

Satisfait de ces renseignements, Arthur Fillon avait déféré à la volonté royale et il était présumable que sa candidature réussirait pleinement, tant à cause des titres incontestables du candidat qu'à raison de la recommandation officielle dont elle était l'objet. Toutefois, même dans ces conditions, le Roi crut bon d'agir encore auprès des chanoines quelques jours avant l'élection, et leur écrivit le 10 septembre une nouvelle lettre conçue en ces termes :

« *A noz chers et bien amez les Chanoygnes et Chappitre de Senlys.*

« *De par le Roy.*

« *Chers et bien amez. Par ce que avons cy-devant par nostre* « *amé et féal Chancelier fait dire à voz députez que auriez en-* « *voyez par-devers nous, et depuis escripre à vous et à vostre* « *Chappitre en général, avez peu congnoistre et entendre le sin-* « *gulier désir et affection que nous avons au bien, augmentacion* « *et décoracion de vostre église, et que nostre amé et féal Conseiller* « *Maistre Arthus Fillon, docteur en Théologie, pour les bonnes* « *meurs, vertuz et mérites dont sa personne est douée, remplye et* « *aornée, soit unicquement par vous esleu en vostre futur évesque* « *et pasteur; à quoy vos dits depputez auroient donné responce à* « *nostre dit Chancellier conforme à nostre dit voulloir. Pour le-* « *quel de plus en plus de rechef vous dire et faire entendre, nous* « *escrivons à nos amez et féaulx Conseillers les Arcevesque de* « *Sens, Evesques de Meaulx, Beauvoys, l'Abbé de Chasliz et nostre* « *amé et féal cousin le Sgr de Montmorency, les Premiers Prési-* « *dens de noz Cours de Parlemens de Paris et Rouen, et aultres* « *bons et notables personnaiges eulx transporter par-devers vous* « *et vostre dit Chappitre. Si vous prions les croire et adjouster* « *entière foy à ce qu'ilz vous en diront de par nous comme à noz* « *mesmes. En quoy faisant, vous ferez le bien de vous et vostre* « *dite église, et à nous plaisir très agréable que ne mectrons en*

« *oubly, mais le recongnoistrons envers vous en général et parti-*
« *culier et les affaires d'icelle quant d'aucune chose nous ferez*
« *requérir.*

« *Donné à Sainct-Germain en Laye, le Xe jour de septembre.*

« FRANÇOYS.

« ROBERTET. (Parafe.) »

Fixée d'abord au lundi 22 septembre, l'élection se trouva retardée de quelques jours (1) et n'eut lieu que le 25. Ce fait était attesté par les registres capitulaires, aujourd'hui détruits, qui contenaient la mention suivante : « *Jovis vigesima quinta predicti mensis et anni, fuit electus in Episcopum dominus Arturus Fillon.* » Ils contenaient également le procès-verbal de l'élection que nous a du moins conservé la collection Afforty. Nous savons donc par lui (2) que le jeudi 25 septembre les doyen, chantre, sous chantre et chanoines se réunirent en assemblée capitulaire après avoir assisté à une messe du Saint Esprit; que des trois modes fixés pour une élection (3), ils choisirent le mode de l'élection « *per inspirationem;* » enfin, que d'un commun accord et sans aucune contestation toutes les voix se portèrent sur « *vénérable et scientifique personne Messire et Maître Arthur Fillon.* » Le R. P. Jean Thibaut, abbé de Saint-Vincent et procureur d'Arthur Fillon, fut aussitôt conduit au trône épiscopal par le doyen et le chantre qui procédèrent à son installation, pendant que les chanoines entonnaient le chant du *Te Deum* en signe d'allégresse et de reconnaissance. Après quoi, du haut de

(1) Pièces justificatives, XI.

(2) *Ib.*, XII.

(3) On sait que trois modes d'élection sont déterminés par le droit canonique : 1° l'élection *per inspirationem*, lorsque toutes les voix se portent, sans délibération préalable et d'un commun accord, sur un même candidat; — 2° l'élection *per scrutinium*, lorsqu'il y a discussion des titres du candidat : elle se fait alors au vote secret, et le candidat, pour être élu, doit obtenir la majorité absolue des suffrages; — 3° l'élection *per compromissum*, sorte d'élection au second degré, quand les électeurs remettent à un certain nombre d'entre eux le droit de procéder à l'élection.

l'ambon, le chanoine Yart annonça aux fidèles le résultat de l'élection en les exhortant à rendre grâces à Dieu.

Dès le lendemain on informa Messire Arthur Fillon de la nouvelle à laquelle il devait s'attendre, et ce fut encore à Michel Péan et à Pierre Desprez que le Chapitre donna procuration à l'effet de se rendre auprès du nouvel élu et de lui demander son consentement à l'élection faite de sa personne. Ils devaient, après l'avoir obtenu, se transporter auprès du Métropolitain, c'est-à-dire auprès de l'Archevêque de Reims, lui communiquer le procès-verbal de l'élection et demander la consécration pour l'Evêque nommé. On transmettait en même temps cette nouvelle au Roi, qui, le 28 septembre, répondait au Chapitre en ces termes :

A noz chiers et bien amez les Doyen, Chanoines et Chappitre de l'église de Senlis.

« *De par le Roy.*

« *Chers et bien amez. Nous avons sceu comme en obtempérant à*
« *à nostre voulloir et aux lettres que vous avons par cy-devant*
« *escriptes en faveur de nostre amé et féal Me Arthus Fillon, vous*
« *l'avez unicquement et d'un commun acord esleu en vostre*
« *évesque, dont nous vous mercions et vous en savons très bon gré.*
« *Et soiez asseurez que le trouverez tel que vous avons escript,*
« *vous advisant que, oultre que nous avez fait plaisir tres agréable,*
« *nous en aurons voz affaires et ceulx de vostre église en meilleure*
« *recommandacion.*

« *Donné à Sainct-Germain en Laye, le* XXVIIIe *jour de septembre.*

« FRANÇOYS.

DE NEUFVILLE. (Parafe.)

Pendant ce temps, Arthur Fillon se trouvait à Meaux, où il habitait dans le palais épiscopal. C'est là que vinrent le trouver les mandataires du Chapitre. Instruit par eux de l'objet de leur mission, il exigea quelque temps pour réfléchir avant de se prononcer, en conféra avec l'Evêque de Meaux, Guillaume IV Briçonnet, prit l'avis de plusieurs dignitaires ecclésiastiques, de l'archidiacre, du grand chantre, de Martial Masurier et de Jean Lesueur, docteurs en théologie, donna enfin son consentement

le 2 octobre, ce qui fut constaté par un acte authentique dressé immédiatement, en présence de témoins, par deux notaires apostoliques appartenant l'un au diocèse de Meaux, l'autre à celui de Senlis (1).

Il ne restait plus qu'à faire confirmer par le Métropolitain Robert III de Lénoncourt, Archevêque de Reims, l'élection régulièrement faite le 25 septembre, et tout porte à croire que Michel Péan et Pierre Desprez n'éprouvèrent pas dans l'accomplissement de cette seconde partie de leur mission plus de difficulté qu'ils n'en avaient rencontré dans la première. Mais les archives de l'Oise ne nous fournissent plus de documents qui nous permettent de les suivre dans leur voyage à Reims. Notre étude s'arrête donc ici naturellement, puisque le but que nous nous étions proposé nous semble être atteint, l'élection d'Arthur Fillon étant établie d'une manière incontestable par les textes que nous avons invoqués. Disons seulement, en terminant, que le nouvel Evêque fut sacré cette année même par l'Evêque de Meaux (2), en vertu d'une ordonnance de l'Archevêque de Reims, et que sa piété, son désintéressement et ses lumières lui valurent, avec l'affection de ses diocésains, l'estime de ses contemporains.

E. COÜARD-LUYS.

(1) Pièces justificatives, XIII.

(2) *Histoire manuscrite du diocèse de Senlis*, par Duruel, p. 431 : Bibl. Municipale de Senlis.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

I

Assemblée capitulaire du vendredi 4 juillet 1522.

Veneris quarta julii, anno Domini millesimo quingentesimo vicesimo secundo, congregatis in capitulo dominis decano, cantore, succentore, Lasmonnerie, La Villette, Marin, Péan, Brimault, Arondel, egrotante Lescot, Cavrel, Thibault, Allard, Desprez, Vassoris, de Fontanis, Cousturier, Martin, Lebrun, declarata in capitulo per dominum Gobert, decanum, morte reverendi in Christo patris domini domini Johannis Calveau, Silvanectensis episcopi, qui, prout dicebat, fuit certioratus ipsum Lugduni decessisse et huic ecclesie legata in duobus articulis contenta a testamento dicti defuncti extractis, sibi prout dicebat per honnorabilem virum magistrum Nicolaum Thibault missis, fecisse, et per eumdem dominum decanum dominis capitularibus exibitis, signatis Honnyn, cujus tenor inferius describitur, domini processerunt ad institutionem officiariorum Curie Spiritualis Silvanectensis, sede episcopali vaccante per mortem dicti Calveau, modo et forma sequentibus :

Et primo iidem domini, habita inter eos deliberatione, commiserunt venerabilem virum magistrum Petrum Desprez, in legibus licenciatum, hujus ecclesie canonicum, ad exercendum officium Officialatus Curie Spiritualis Silvanectensis, dicta sede episcopali vacante, qui obtinebit litteras institutionis dicti Officialatus sigillo ecclesie sigillandas.

Preterea domini unanimi consensu commiserunt Michaelem Pean, hujus ecclesie canonicum, ad sigillum dicte Curie Spiritualis custodiendum, ad onus inscribendi proventus quos recipiet et compota et reliqua dominis reddenda de dicto sigillo.

Insuper magister Jo. Allart, hujus ecclesie canonicus, fuit per dominos de capitulo institutus ad exercendum officium Promotoris Curie Spiritualis Silvanectensis, dicta sede episcopali vacante, fietque ei institutio ex parte dominorum de capitulo ; et si fiant appellationes ex parte delinquentium prosequentur expensis capituli.

Deinde domini de Capitulo commiserunt me Johannem Henault ac instituerunt in Scribam officialatus dicte Curie Spiritualis Silvanectensis, ad

onera solvenda que solebam prefato domino defuncto domino Calveau episcopo solvere.

Ad ultimum prefati domini instituerunt Vigorem Le Chaussier, Ludovicum Bonyn, Tassinum Joly et Johannem Obelet apparitores dicte curie Silvanectensis, quibus et cuilibet eorum domini prestare juramentum in talibus fieri solitum fecerunt de fideliter et debite eorum officium absque fraude et coactione exercendo quod facere promiserunt.

(Extrait d'un compulsoire du 19 septembre 1536. — Archives départementales de l'Oise, série G : *Fonds du Chapitre de Senlis.*)

II

Legs faits par Jean Calveau à la cathédrale.

. . . .

. . . .

Item donne et lègue à l'église de Senlis pour les réparations d'icelle, et pour parachever les réparations par ledict testateur encommencées (1) deux mil sept cens cinquante escus soleil des trois mil escus qui luy sont deubz par le Roy (2) ; et les deux cens cinquante escus soleil restans desditz trois mil escus qui sont cinq cens livres tournois, donne et lègue à son successeur en l'évesché de Senlis pour les repparations que ledict testateur n'auroit faictes et auxquelles il pourroit estre tenu.

Item donne et lègue à ladite église de Senlis tout ce qui luy est deu

---

(1) Il s'agit probablement des réparations qui durent être exécutées dans le cours du XVI[e] siècle, après le terrible incendie de l'année 1504. Consulter au sujet de cet incendie : — Archives départementales de l'Oise, G, 2.001 ; — *Essai d'une Monographie des Rues, Places et Monuments de Senlis*, publié par M. l'abbé E. Muller dans les *Mémoires du Comité Archéologique de Senlis*, t. VI, p. 77 et suivantes.

(2) Les emprunts faits par le Roi au clergé furent nombreux sous François I[er] ; l'Inventaire-sommaire des Archives de l'Oise mentionne : — à l'article 1.992, série G, une lettre-close de François I[er] demandant au Chapitre de lui prêter 1.000 écus d'or soleil « à raison des grandes et inestimables despences que avons ordinairement soustenues et supportées, et sommes encores contrainctz soutenir et supporter pour la seureté, deffence et conservacion de noz royaume, païs et subgetz, si grandes et excessives qu'il est impossible que le fons de nos finances y puisse fournir et satisfaire, » 20 juillet 1544 ; le remboursement d'une somme de 100 écus d'or soleil prêtée au Roi par le Chapitre de Senlis, 12 août 1544 ; — et à l'article 310, série H, une lettre-close adressée par le même au prieur de Saint-Mard (Somme) pour obtenir le prêt d'une somme de 100 livres tournois, devant contribuer à réparer les dommages et pertes occasionnés par l'invasion des ennemis en France.

à cause de son dict évesché dont le doyen et autres de ladicte église sont bien informez et advertis et pour la fondation de son obiit (1) et anniversaire annuel en la dicte église, lequel il veult estre fondé dudict revenu en la sorte et manière que ses prédécesseurs évesques ont faict par cy-devant, et myeulx s'il est possible; et veult que, si ce qui luy est deu de son dict évesché comme dit est ne suffisoit pour la fondacion de son dit obiit et anniversaire, qu'il soit prins de reste sur les dits deux mil sept cens cinquante escus soleil cy-devant léguez à la dicte église pour les dictes repparations d'icelle.

(Extrait du même compulsoire.)

III

Assemblée capitulaire du lundi 14 juillet.

Lune decima quarta julii, anno Domini millesimo quingentesimo vigesimo secundo, capitulantibus dominis decano, cantore, succentore, Laumonnerie, La Villette, Varin, Péan, Brimault, Arondel, egrotante Lescot, Yart, Cavrel, Thibault, Allard, Desprez, Vassoris, de Fontanis, Cousturier, Martin, Lebrun, domini acceptaverunt unanimi consensu diem lune vigesimam secundam mensis septembris proximi ad eligendum et providendum huic ecclesie de pastore futuro decreveruntque litteras citatorias contra absentes canonicos fieri.

(Extrait du même compulsoire.)

IV

Procuration donnée le lundi 4 août par le Chapitre à deux Chanoines pour notifier au Roi le décès de Jean Calveau.

A tous ceulx qui ces présentes lettres verront, [les] Doyen et Chappitre de l'église de Senlis, salut en Nostre Seigneur.

Scavoir faisons que nous, tant en noz noms que ou nom de nostre dicte église, avons faict, nommé, constitué et ordonné, faisons, nommons, constituons et ordonnons noz procureurs généraulx et certains messagiers espéciaulx vénérables personnes maistres Michel Pian et Pierre Desprez, chanoines de la dicte église, eulx et chacun d'eulx pour le tout, par espécial de eulx transporter par-devers et à la personne du

(1) Le tome deuxième de l'*Inventaire des titres du Chapitre de Senlis* indique, à la page 111, la fondation d'un obit pour Jean Calveau (G 2.340).

Roy, nostre souverain seigneur, et, en son absence, à très haulte, très puissante et très excellente princesse Madame la duchesse d'Angoulesme et d'Anjou, Régente en France, pour à eulx ou l'ung d'eulx notifier le décès et trespas de feu de bonne mémoire Messire Jehan Calvau, naguères nostre évesque, et que, pour procéder à l'élection de nostre futur pasteur évesque, nous avons prins jour d'eslire au lundi vingt-deuxième jour de septembre prochainement venant, et leur supplier ou à l'ung d'eulx que leur plaisir soit avoir pour aggréable ce qui sera par nous et nostre dict Chappitre faict ce dict jour en la dicte élection, et, avec ce, de faire et accomplir tout ce que en ceste matière et deppendance d'icelle appartiendra, combien que la chose requist mandement plus espécial; promectant par nous avoir et tenir pour aggréable tout ce que par nos dicts procureurs ou l'ung d'eulx sera faict, dict, accordé et besongné sans contrevenir. En tesmoing de ce, nous avons scellé ces présentes du scel capitulaire de nostre dicte église.

Ce fut faict en nostre Chappitre le lundi IVe aoust mil cinq cens vingt-deux.

HÉNAULT.

(Arch. Dép. de l'Oise, série G : *Fonds du Chapitre de Senlis.)*

V

Inventaire des objets trouvés dans deux coffres ayant appartenu à Jean Calveau, 15 juillet.

Du quinziesme jour de juillet l'an mil cinq cens vingt deux. Nous Jaques de Croisettes, licencié en loix, lieutenant particulier de Monseigneur le bailly de Senlis, en l'absence de luy et de son lieutenant général, en la présence du procureur du Roy notre sire oudit bailliage.

Sur ce que le jourd'hui par les Doyen et Chappitre de l'église de Senlis nous a esté dit et remontré que puis naguères avons mis au trésor de la dicte église deux coffres bahus par nous prins au trésor de l'ostel épiscoppal dudict Senlis, qui ont appartenu à deffunct de bonne mémoire Maistre Jehan Calvau, dernier évesque dudict Senlis, duquel trésor d'icelle église avons prins l'une des clefz, de laquelle clef ils avoient continuellement et journellement affaire pour les affaires d'icelle église, nous requérant que voulsissions mectre en seureté telle que bon nous sembleroit, et leur rendre la dicte clef, oy laquelle remonstrance, et oy sur ce le dict procureur du Roy, avons ordonné que les dictz coffres seroient ouvers et les biens estans en iceulx inventoriez pour ce fait, et les dicts biens remis ès dictz coffres, et iceulx reffermez et scellez estre délaissez oudict trésor en la garde desdicts de Chappitre, laquelle garde ils ont prinse et acceptée.

En ensuivant laquelle ordonnance, avons faict ouvrir l'un des dicts coffres par Jehan de Fescamp, serrurier, demourant audict Senlis, ouquel avons trouvé les biens qui s'ensuivent :

Et premièrement a esté trouvé dedans ung estuy une mytre de drap d'argent, bordée et croisée de fil d'or, garnye de petites pierreries et ymaiges, laquelle avons remyse audict estuy.

Item quatre mitres blanches, trois de satin et l'autre de damas.

Item une vielle gibessière de velours noir à ung fer doré.

Item une bible en parchemin, couverte de velours bleu, à fermaus d'argent.

Item deux corporailliers, l'un de drap d'or et l'autre de velours cramoisy, estans dedans une bource de camelot noir.

Item une doubleure d'une robbe partie de satin et l'autre partie d'ostadine (1).

Item deux quartiers de doubleure de satin et la doubleure d'une manche de satin noir d'une robbe.

Item la doubleure de deux manches de ostadine.

Item ung bonnet noir rond.

Item ung collet de velours noir fort esporté.

Item quatre chemises de lin à usaige d'homme.

Item une botte de lettres de comptes en parchemin faisant mencion des comptes de la décime des éveschez d'Avranche, Vasas et Cahoiers (2).

Item une Disgeste vielle, une *Scriptura Sacra* nove, ung *Inforciat*, ung petit volume, ung livre appelé le *Vergé d'honneur*, ung autre intitullé *Itineralium Paradisi* (3).

Item ung autre livre nommé *Eneas Silvius*.

Item ung autre nommé *Sermones Quadragesimales Pepin*.

Item ung *Alphabeton aux coustumes de Burges*.

Item ung *Traisté d'Araisme*.

---

(1) *Ostada, panni species ex lana subtiliore contexti, non unius usus, idem quod nostis* estame. (Du Cange : *ostada*.) L'estame est un ouvrage de fils de laine tricotes par mailles les uns dans les autres. (Dict. Nat. de Bescherelle : *estame*.)

(2) Avranches, Bazas et Cahors.

(3) M. l'abbé Müller, *loc. cit.*, parlant de la librairie ou bibliothèque de la cathédrale de Senlis, indique (d'après Afforty, XXII, 633) « les livres de Jean Calveau, tels que l'inventaire de ses biens les désigne minutieusement : *Bible, Digeste. Inforciat, La voye d'honneur*, etc. (1522), *Itinerarium Paradisi, Eneas Silvius, Sermones Quadragesimales, Pépin Alphabeton aux coustumes de Barges, De Captivitate babilonica, De la destruction d'Italie, Baculus pastoralis, Opus Simonis Rolin, Doctoris spiritualis Johanni Clavati*. etc.; » t. VI, p. 121.

Item ung *Luter, de Captivitate Babilonica.*

Item ung livre *De la destruction d'Itallye.*

Item une *Pragmaticque Pancion* (?) par personnaiges.

Item ung *Baculus pastorallis.*

Item ung livre intitulé *Exposicionnes Lomberty.*

Item ung livre intitulle *Secondus liber dyalogorum Beati Gregorii.*

Item ung autre livre intitullé *Magistri Nicolai de Orbetis.*

Item ung autre livre intitullé *Opus sermonum Rolin.*

Item ung autre livre intitulé *Le second livre des Sermons de Rolin.*

Item ung autre livre intitulé *Doctoris spiritualis Johannis Clunaci.*

A esté aussi trouvé dedans ledit coffre une boëtte fermée, laquelle nous avons fait ouvrir par ledict serrurier, et en icelle trouvé ce qui s'ensuit.

Premier, en une bourse quarante-six escus solleil, ung escu couronne et ung angelot avec douze livres ung sol six deniers tournois de monnoye, de laquelle monnoye avons prins six solz tournois que avons baillé audit serrurier pour son sallaire.

Item trois ymaiges platz doréz, et une autre ymaige dorée eslevée que l'en appelle targecte.

Item ung petit fil d'or garny de deux petites pierres.

Item ung fer d'argent et une petite chayanne d'argent.

Item ung grand scel d'argent du duché de Vallois.

Item ung autre petit scel du conté d'Angoulesme.

Item une descharge de Maistre Lambert Mesgret, commis à tenir le compte et faire le paiement des fraictz extraordinaires des guerres du Roy, lequel confesse avoir receu dudict deffunct la somme de quatre mil livres tournois pour subvenir aux affaires urgens du Roy, la dicte descharge dattée du quatreiesme jour d'octobre cinq cens vingt, signée Mesgret et Robertet.

Item unes lettres patentes signée Francoys... Gédouyn, scellée du grant sceau, dattée du dix setiesme février cinq cens dix-huit, par lesquelles est mandé aux trésoriers généraux de France faire paier audict deffunct évesque la somme de deux mil livres tournois par le changeur du trésor ou autres telz receveurs qu'ilz adviseroient, auxquelles lectres est attachée une descharge ou quictance signée dudict Mesgret, par laquelle il confesse avoir receu dudit évesque la dicte somme de deux mil livres tournois.

Item une teste de sainct Jehan en coreil dedans une bague d'or ou argent doré.

Lesquelles parlant remismes (?) en la dicte boëtte laquelle avons faict refermer.

Et dedans l'autre coffre que avons pareillement faict ouvrir par ledict serrurier, ont esté trouvez plusieurs sacqs concernans tant l'abbaye de

la Cousture (1) que aultres bénéfices que avoit ledict deffunct et plusieurs pappiers des affaires dudict deffunct.

Item une bourse de velours violet brochée de fil d'or, en laquelle y a une petite chayne et une croix dedans et taillés à cinq branches que avons remys en la dicte boëtte.

Lesquelz biens et pappiers avons remis dedans lesdictz coffres que avons faict reffermer par ledict serrurier, ensemble ladicte boëtte que avons remise dedans le premier coffre.

(Arch. Dép. de l'Oise, série G, n° 2.029.)

VI

Main-levée des scellés apposés en l'hôtel épiscopal, 30 juillet.

A tous ceulx qui ces présentes lettres verront Jaques de Croisettes, licencié en loix, lieutenant particullier de Monseigneur le bailly de Senlis, en l'absence de luy, l'office de lieutenant général vacant, salut.

Savoir faisons que, sur la requeste à nous faicte par les Doyen, Chanoines et Chappitre de l'église de Senlis ad ce que délivrance leur soit faicte et main levée du scellé qui par nous avoit esté faict en l'ostel épiscopal dudict Senlis, ledict évesché vaccant par le trespas de feu Messire Jehan Calvau, naguères évesque dudict Senlis, en ensuivant les lettres du Roy nostre dict seigneur à ceste fin envoyées pour faire le dict scellé pour la seüretté de qui il appartiendroit, pour avoir par eulx la garde principal des biens estans oudict hostel et en faire l'inventaire ainsy que ledit deffunct l'avoit par son testament ordonné par l'article et clause dont la teneur est tel : « *Item donne et lègue à son dict successeur et successeurs de son dict évesché tous les bois et meubles faiz de bois et menuiserye estans en la maison épiscopal ensemble la tappisserye qui y est, pour y demourer parpétuellement, desquelz inventaire sera faict par le Chappitre de la dicte église de Senlis qui en aura la principalle garde au pourfit des dicts évesques successeurs;* » avons d'icelle requeste communicqué au procureur du Roy nostre dict seigneur audict bailliage, ensemble du contenu de la dicte clause, qui nous a certiffié avoir veu l'original du testament dudict deffunct où estoit contenu ladicte clause, laquelle en sa présence en avoit esté extraicte et estoit véritable, par quoy ne vouloit empescher ledict scellé estre levé, et la dicte délivrance baillée ausdicts de Chappitre, en ensuivant la voulenté dudit deffunct; Oye laquelle re-

(1) Abbaye de la Couture, *Cultura Dei*, ordre de saint Benoit, au Mans.

queste, déclaration et consentement dudict procureur et en sa présence, ausdicts de Chappitre avons baillé main levée dudict scellé qui par nous avoit esté faict et mis oudit hostel épiscopal et délivrance des dictz biens y estans, pour en faire inventaire et en avoir la garde, ainsy que ledict deffunct l'a ordonné par son dict testament, dont ilz ont requis lectres, et à eulx octroyé ces présentes pour leur servir et valloir ce que de raison; lesquelles, en tesmoing de ce, nous avons scellé du contresel aux causes dudict bailliage.

Ce fut faict audict Senlis, le mercredi trentiesme jour de juillet l'an mil cinq cens vingt-deux.

(Arch. dép. de l'Oise, série G, *Fonds du Chapitre de Senlis.*)

VII

Lettre adressée par la Régente au Chapitre de Senlis, le 5 octobre 1515.

A nos chers et bien amés les Doyen, Chanoines et Chappitre de Senlis.

De par la duchesse d'Angoulmoys et d'Anjou, Régente en France.

Chers et bien amez. Maistre Michel Péan, l'un de vos confrères, est venu devers nous, lequel nous a dit et certiffié le déceps et trespas de vostre feu évesque et pasteur, dont sommes desplaisans, car c'estoit ung très bon, notable et vertueulx personnaige, en nous advertissant du jour par vous assigné pour procéder à l'ellection de vostre futur évesque. Et, auparavant la venue de vostre dit confrère, avions esté advertie dudit trespas, et vous avons escript le vouloir, désir et singulière affection que le Roy, nostre seigneur et filz, et nous avons à ce que nostre amé et féal Conseiller et Maistre des Requestes ordinaire de nostre dit seigneur et filz et de nous, Maistre Jehan Calveau, abbé de La Couronne (1), soit pourveu dudit évesché, comme personnage à nous agréable, et que pour les louables meurs, vertuz et mérites qui sont en sa personne, congnoissons estre pour bien régir, gouverner et administrer ledit évesché comme avez peu veoir par nos dites lettres; ce que encores avons bien voulu dire à vostre dit confrère, et remonstrer le plaisir et service que, en ce faisant, vous ferez à nostre dict seigneur et filz et à nous, et le bien qui en pourra advenir à vostre dicte église, ainsi que par icelluy vostre confrère pourrez entandre; vous priant croyre que, suyvant en ce l'intencion et vouloir dudit seigneur et de nous, nous

(1) L'abbaye de La Couronne, ordre des chanoines de Saint-Augustin, était située dans le diocèse d'Angoulême.

mectrons peyne de faire pour vostre dite église chose de quoy vous contanterez, et congnoistres que vous recommandons ung personnage qui le mérite et beaucoup plus grant chose que n'est ceste-cy, et que pour riens ne vouldriez que ne l'eussiez pour vostre évesque et pasteur.

Chers et bien améz, Nostre Seigneur soit garde de vous. Donné à Amboise, le v[e] jour d'octobre.

LOYSE. GEDOYN. (Parafe.)

(Arch. dép. de l'Oise, série G : *Fonds du Chapitre de Senlis.*)

VIII

Lettre adressée par l'abbé de Chaalis à Arthur Fillon, « a rege designatum episcopum, » 9 juillet (1).

Reverendo patri domino meo colendissimo magistro Arturo Fillon, curato de Sancto-Macuto, Sacræ Theologiæ professori dignissimo.

Honorande pater, colendissime magister noster, post affectuosas ac humiles commendationes, hesterna die sero venit ad nos honorandus Magister noster Stephanus *Ruffy*, qui nobis aliqua memorialia detulit, super quibus tua dominatio desiderabat certiorari; et, licet pro nunc omnibus articulis non valeamus responsum dare, tamen super principalibus curabimus veritatem aperire.

Sunt in ecclesia de qua sermo, quatuor dignitates, scilicet Decanatus, Archidiaconatus, Cantoris et Subcantoris; habent claustrum optime clausum, a laïcis segregatum, cum ecclesia valde solemni, quæ licet quantum ad tectum fuerit quondam combusta (2), tamen nunc quasi reparata et in dies reparatur denariis regiis et canonicorum, et aliarum devotarum personarum eleemosynis, cum domo episcopali spatiosa, valde bene ædificata, apta ad habitandum, ecclesiæ cathedrali contigua.

In dicta civitate sunt duæ ecclesiæ collegiatæ (3), videlicet Sancti Reguli et de *Saint Frambour* Gallice, satis invicem propinquæ, in qua est thesaurarius potens tenere illam dignitatem cum simplici tonsura.

---

(1) M. l'abbé Müller signale (loc. cit.) « *une lettre à éditer de Robert, abbé de Chaalis, à M. Artus Fillon, curé de Saint-Maclou de Rouen (1522), dans laquelle il lui donne une déclaration de l'évêché.* » Cette lettre, dont nous n'avons pas eu connaissance, doit être celle que nous citons d'après le *Gallia Christiana. (Mém. du Comité Archéologique de Senlis,* t. VI, p. 121.)

(2) Incendies de 1417 et 1504.

(3) Collégiales de Saint-Rieul et de Saint-Frambourg.

Et insuper in præfata civitate est monasterium religiosorum ordinis Sancti Augustini (1), cujus patronus est Sanctus Vincentius, et est unus prioratus, cujus patronus est Sanctus Mauritius; et ad milliare distans a civitate est aliud solemne monasterium Beatæ Mariæ de Victoria ordinis etiam Sancti Augustini, et omnia illa monasteria cum prioratu subjiciuntur episcopo ejusdem loci.

Item, est aliud monasterium distans quatuor milliaribus Caroli-locus, ordinis Cisterciensis (2); item, aliud monasterium monialium ejusdem ordinis Cisterciensis vulgariter nuncupatum Parcus-Dominarum; est etiam prioratus Sancti Nicolai satis prope civitatem, bonis redditibus dotatus.

Ignoramus numerum curarum et aliorum beneficiorum in dicto episcopatu situatorum, sed ubi opus fuerit, faciliter cognoscemus et vestræ reverentiæ significabimus semper.

Intelleximus canonicos esse ab episcopo exemtos et ipsos habere jus eligendi; et semper honeste et ecclesiastice vixerunt, nec ad nostram pervenit notitiam canonicos habuisse aliquos processus seu discordias cum episcopo nuper defuncto, cujus anima requiescat in pace (3).

Præfatus episcopus habet optimum et pingue patrimonium, et pulchram habitationem et domum solemnem satis prope civitatem, pro recreatione sui pastoris; et circa eam sunt terræ arabiles et amplissima stagna per quæ transit unus fluvius (4).

Et unum est singulare et memoria dignum, prout a senioribus intelleximus, episcopum illius civitatis esse confessorem natum Reginæ, ratione cujus habet tantum patrimonium.

Item, in eadem urbe est conventus Fratrum Minorum (5) reformatus, et ibidem fratres religiosi viventes habent pro suo gardiano magistrum nostrum Simonem *Poictevin*, doctorem theologum Parisiensem.

---

(1) Ordre de Saint-Augustin : abbaye de Saint-Vincent de Senlis, prieuré de Saint-Maurice, abbaye de la Victoire.

(2) Ordre de Citeaux : abbaye de Chaalis, abbaye du Parc-aux-Dames. Il existait un prieuré de Saint-Nicolas d'Acy, ordre de Cluny.

(3) Si Jean Calveau (1516-1522) avait vécu en bonne intelligence avec le Chapitre de la cathédrale, il n'en avait pas été de même de son prédécesseur, Charles de Blanchefort (1499-1515), contre lequel « le Chapitre eut à soutenir différens procès tant à l'officialité de Reims qu'au bailliage de Senlis, au Châtelet de Paris et au Parlement, au sujet de la juridiction du Chapitre qu'il voulait usurper, touchant les processions et prières publiques qu'il vouloit indiquer sans l'avis du Chapitre et par rapport à différents autres objets, ce qui occasionna une multitude de procédures. » Inventaire des titres du Chapitre de Senlis, t. Ier, fol. 177; Arch. de l'Oise, G, 2,339.

(4) La Nonette, affluent de l'Oise.

(5) Couvent des Cordeliers appelés à Senlis par le chancelier Guérin, en 1228.

Populus illius civitatis, multum obediens et devotus, plurimum doctos viros diligens.

Honorande pater, judicio meo nullo modo onus tibi per Regem impositum debes renuere, sed debes cum Beato Martino dicere : « si populo tuo sum necessarius, » imo, quia es necessarius, non recusas laborem, quoniam firmiter credimus Spiritum Sanctum ad hoc cor Regis movisse quod in manu Dei est; et, si onus renuas, poteris esse ruinæ causa multarum animarum. Eia, honorande pater, viriliter age, et confortetur cor tuum in Domino qui non deest timentibus se; et tibi dico, si sermonibus nostris acquiescas, quod non solum eris Silvanectensis episcopus, sed monasterii Caroli-loci conservator et perpetuus protector et eo poteris uti sicut propria domo. Et ubi in hoc negotio nostra egeas parvitate, præcipe, et pro viribus curabimus exsequi.

Optime igitur valeas in Domino, qui te in utroque hominis statu in ævum conservet.

Ex collegio Sancti Bernardi Parisiensis, mense julii luce nona, per vestrum confratrem et amicum perpetuum Robertum Caroli-loci abbatem.

(*Gallia Christiana*, t. x; Instrumenta, col. 502.)

IX

Déclaration des fiefs, terres et droits seigneuriaux appartenant à l'évêque de Senlis, passée entre 1516 et 1522.

C'est la déclaration des fiez, terres, justice, seigneuries, cens, surcens, rentes, prez, boys, revenuz et aultres droictz domaines appertenans et dont jouyst à présent Monseigneur l'évesque de Senliz à cause de la fondation, dotacion et augmentacion de la dignité épiscopal dudict Senlis, que baille par escript et mect par devers vous, Monseigneur le bailly de Senlis ou vostre lieutenant et aultres officiers dudict Senlis, commissaire du Roy nostre sire en ceste partye, Révérend Père en Dieu Monsieur Jehan Caillveau (1), à présent évesque dudict Senlis, maistre des requestes ordinayres de l'hostel du Roy, en ensuyvant les lettres pattentes du Roy nostre dict seigneur et les commandemens sur ce par vous faictz et publiez, par protestation d'icelle déclaration augmenter, si besoing est, ou cas qu'il auroit esté aulcune chose obmis par inadvertance ou aultrement, et aultres protestations pertinentes.

Et premièrement SENLIS.

— Ledict Révérend Père a en ladicte ville de Senlis son hostel épisco-

---

(1) Jean Calveau.

pal joignant l'église dudit Senlis, contenant ung arpent ou environ, ouquel il a toute justice hautte, moyenne et basse, que est de nul proffict.

— *Item*, en ladicte ville et faulxbourgs de Senlis, a ledict Révérend Père tant cens que surcens ou rente en deniers XLII liv. II s. ob. picte par., sur laquelle somme est à desduire pour deniers comptez et non receuz, dont on ne joyst poinct, XVI liv. XIX s. picte par. Ainsi ne reste en deniers certains que la somme de XXXII liv. III s. ob. picte.

— *Item*, sur la recepte ordinaire du Roy audict Senlis, en récompense de la mairie, justice et seigneurie que souloit anciennement avoir ledict évesque en ladicte ville de Senlis dont il estoit seigneur, baillée et délaissée par les prédécesseurs évesques dudict Senlis au Roy nostre dict seigneur, qui peut valloir à présent MM liv. par., a ledict Révérend Père seullement CCC liv. par.

— *Item*, en la prarie de Senlis, deux pièces de pré contenant dix-huict arpens et demi ou environ, qui sont pour la provision des chevaulx et train dudict Révérend; et pourroient valloir par communes années XXX liv. par.

— *Item*, auprès et à l'entour dudict Senlis, soixante arpens de terre ou environ en plusieurs pièces qui peuvent valloir huict mines de grain ou environ.

— *Item*, en la forest de Halate (1), vingt-deux cens arpens de boys ou environ, esqueiz, quant on en vend, le Roy pour son droict de grurie y prend le quatrième denier de la vendition et, oultre encores, le vingtième denier qui a esté usurpé par les officiers dudict seigneur depuis peu de temps en ça et durant que ledit évesqué a esté en régalle, et combien que par chartre et privillège donné par le Roy Philippes en l'an mil deux cens (2) il n'ait droict de prendre que le quart : et peult valloir la vendiction desdictz boys par communes années six-vingts livres parisis.

— Toutes lesquelles censives, justice, prez, boys, rentes et aultres revenuz dessus dictz sont de la première fondation dudict évesché, et en a joy ledict Révérend et ses prédécesseurs passé à huict cens ans.

MONTLÉVESQUE (3) et VILLEMESTRIE (4).

— Le chastel et hostel seigneurial de nove fermé et encloz de murs,

---

(1) La forêt de Halatte. (Arch. dép., G, 638 et ssq.)

(2) Traduction en français d'une charte de Philippe-Auguste permettant à Guérin, évêque, de vendre, sans la permission royale, les bois de l'évêché situés entre la ville de Senlis et la rivière d'Oise, en payant au Roi le quart du prix de l'adjudication. (Arch. dép., G, 676.)

(3) Montlévêque, commune du canton de Senlis.

(4) Villemétrie, faubourg de Senlis.

contenant ung arpent et demy ou environ, lequel est de présent en grand décadence et ruyne (1).

— *Item*, esdictz lieulx et entour le terrouer dudict Mont l'Evesque, haultte justice, moyenne et basse, amendes, forfaictures et confiscations, espaves, droictz de voyrie et aultres droicts seigneuraulx, qui peut valloir par communes années VI liv. par.

— *Item*, le rouage, fourrage, vinage et droict de champart sur aulcunes terres, qui vault par an XXXII s. par.

— *Item*, les cens, surcens et rentes en deniers dudict Mont l'Evesque, vallant par an LXXIX liv. XVI s. X ob. par., sur quoy fault desduire pour deniers comptez et non receuz, dont on ne reçoit riens, XII liv. XVII s. X d. par. : ainsi ne reste en deniers certains que LXVI liv. XIX s. ob. par.

— *Item*, huict molins sur les rivières desdictz Monslévesque et Villemestrie, c'est assavoir deux à blez, deux à draps, deux à huille et ung à tan, baillés à années qui ne sont encores finies parmi XLIIII liv. par.

— *Item*, pour une carrière audict Mont l'Evesque baillée à ferme à neuf ans, IV liv. XVI s. par.

— *Item*, neuf arpans de prez es praries desdictz lieux, dont en y a deux baillées avec lesdictz molins ; ainsi ne reste plus que sept arpans qui peuvent valloir XII liv. par.

— *Item*, huict vingts arpens de boys ou environ fort foullez et mengés de bestial, et n'en y a à présent debout en bonne nature que environ dix arpens.

— *Item*, troys estangs ou viviers, qui peuvent valloir par communes années, l'une portant l'aultre, XL liv. par.

— *Item*, en chappons LXVII, trois quarts ; sur quoy en fault oster deux qu'on ne reçoit point ; ainsi reste seullement LXV [chappons] trois quarts.

— *Item*, poulles deux.

— *Item*, les avenages sensuelles deues esdicts lieux de Monslévesque et Villemestrier, vallant IV muys XI mines VI boisseaux.

— *Item*, en bled de rente audict Monslévesque, I muy et demy.

— *Item*, six cens arpans de terres labourables ou environ tant en sablons, graviers que aultres, chargés de V muys de blé et VI muys d'avoyne envers les chappellains des obitz et marguilliers de l'église de Senlis et les marguillers de la parroisse Sainct Yllaire dudict lieu.

— Desquelles seigneuries de Mont l'Evesque et Villemestrie, justice, rouages et fourrages, cens, rentes, molins, prez, boys, estangs, terres et aultres choses dessus dictes, ledict Révérend et ses prédécesseurs ont

(1) Consulter pour les titres des seigneuries de Montlévêque et Villemétrie les Archives départementales : G, 646 et ssq.; G, 662 et ssq.

jouy passé à huict cens ans, et est la pluspart de la première fondation et dotation de la dignité épiscopal, excepté que depuis cinquante ans en ça les prédécesseurs dudict Révérend ont acquesté et réduict à leur table et domaine environ quatre-vingts arpens desdictes terres qui sont comprins à la quantité devant dicte.

CHAMENT (1).

— Ledict Révérend a au village de Chament et ou terrouer d'icelluy toute hautte justice, moyenne et basse, avec l'hostel seignorial, lesquelz ensemble une pièce de pré contenant deux arpens sont baillées à IV liv. par.

— *Item*, les rouages et fourages qui sont de présent de nulle valleur.

— *Item*, en cens, surcens et rentes, XIX liv. I s. I d. picte, sur quoy fault desduire pour deniers comptez et non receuz, de ce que on ne joyst point LXII s. II d. par.; ainsi ne reste plus en deniers certains que XVI liv. VII s. XI d. picte.

— *Item*, en avoynes censuelles cinq muys cinq mines troys boysseaux, sur quoy fault desduire cinq mines ung minot pour avoyne dont on n'est point payé; ainsi ne reste que cinq muys.

— *Item*, chappons troys et ung quart, et poulles soixante-cinq; sur quoy fault desduire cinq poulles; ainsi reste poulles soixante et chappons troys et ung quart.

— *Item*, vingt-quatre arpens ung quartier de pré en plusieurs pièces qui sont de petite valleur pour aultant que c'est grosse herbe et marécages, et veut valloir par communes années XX liv. par. ou environ.

— *Item*, quatre-vingts arpens de terre labourable en plusieurs pièces et divers lieux érigés tant de Chament, Ballagny (2) que ès environs.

— *Item*, une carrière nommée la « Croulte Henry (3), » qui peut valloir XL s. par.

— De laquelle terre, seigneurie et justice de Chament, terres, prez, cens, rentes et aultres droictz dessus déclarez le dict Révérend et ses prédécesseurs ont joy et possédé passé à six cens ans (4).

AUMONT (5).

— Audict lieu d'Aumont ledict Révérend a deux fiefs esquelz il a toute

(1) Chamant, commune du canton de Senlis.

(2) Balagny-sur-Aunette, hameau de la commune de Chamant.

(3) Nous trouvons cette carrière désignée sous les noms de la « Croulte-Henry, » de la « Crotte-Henry » et de la « Coste-Henry, » mots dérivant évidemment du latin *crypta*, en provençal *cropta*.

(4) Archives départementales, G, 658 et ssq.

(5) Aumont, commune du canton de Senlis.

justice, haulte, moyenne et basse, l'hostel seignorial, pressouer et jardin, qui peut valloir LX s. par.

— *Item*, en cens, surcens et rentes VI liv, II s. par., sur quoy fault desduire pour deniers comptez et non receuz V s. III d. par. dont on ne joyst point; ainsi resteroit CXVI s. IX d. par.

— *Item*, en avoine sensuelle quatre mines et demie.

— *Item*, poulles huict.

— *Item*, soixante dix-huict arpens de boys en troys pièces qui sont de présent en jeusnes tailles de cinq ou six ans, fors foullés, mengez et desgastez, lesquelz quant ilz se vendent le Roy pour son droict de grurye y prent le XXe denier.

— Desquelz fiefz, justice, cens, rentes et aultres choses dessus dictes ledict Révérend et ses prédécesseurs ont joy et possédé passé à quatre cens ans, excepté de l'ung desdicts fiefz, qui se consiste èsdictz soixante huict arpens de boys, en VIII s. par. de menuz cens, et XXII s. par. de rente, qui est tenu et mouvant de Monseigneur de Montmorancy, à cause de son chasteau de Montespillouer (1), lequel fief a esté acquis par les prédécesseurs évesques, en l'an mil CCCC LXXX IX (2).

BARRON (3).

— En ladicte ville de Barron le dict Révérend a en la place de devant l'église et en plusieurs maysons, masures et aultres lieux estans de sa censive toute justice, haulte, moyenne et basse, prévost, sergens et officiers pour l'exercise d'icelle, laquelle justice est excersée soubz la main de mondict seigneur sans bailler à ferme, parce qu'elle est à présent de nulle ou petite valleur et ne vault pas l'excerser.

— *Item*, la maison et hostel seigneurial dudict Révérend, séant joignant l'église, en laquelle sont les prisons, laquelle peult valloir de ferme on louage par an XX s. par.

— *Item*, une aultre mayson, joignant la dessus dicte, baillée puis n'a guières à Pierre Papin, menuysier, à II s. par. de cens et XLIV s. par. de rente.

---

(1) Montépilloy, commune du canton de Senlis.

(2) L'Inventaire-sommaire des Archives départementales mentionne en effet, à l'article 649, la « vente du fief d'Aumont par Pierre de Fresnes, écuyer, et Jeanne l'Orfèvre, sa femme, seigneurs de Pontharmé, à Simon Bonnet, évêque de Senlis, pour 130 livres tournois, » ainsi qu'un acte de foi, hommage et « serment de féaulté » rendu par Simon Bonnet à Jean de Chabannes, comte de Dammartin, seigneur de « Montespillouer, » pour le fief d'Aumont. Consulter, au sujet de ce fief, G, 649 à 652.

(3) Baron, commune du canton de Nanteuil-le-Haudouin.

— *Item*, en cens et rentes, tant en avoyne, chappons que poulles et aultrement, sur plusieurs maysons, terres et aultres héritages estans en la dicte seigneurie, VII liv. III s. III d. ob. par., sur quoy fault desduyre XVIII s. IIII d. par. dont on n'est point payé ; ainsi reste VI liv. IIII s. XI d. ob. par.

— *Item*, une aultre mayson, grange, estable, lieu et pourpris séant en la place de devant l'église, en laquelle est demourant le fermier des dismes que a le dict Révérend audict Barron, et est chargée de XIV s. par. de rente envers Monseigneur de Thionville (?).

— *Item*, cinquante arpens de terre ou environ en plusieurs pièces, assises en la grand Champaigne devant ledict Barron et Montespillouer.

— Laquelle seigneurie de Barron (1), cens, rentes, maysons, terres et aultres choses dessus déclairées est de l'ancienne fondacion dudict évesché ; et ont joy ledict Révérend et ses prédécesseurs passé a cinq cens ans.

BOULLAND et GÉRESME (2).

— Ledict Révérend a audict lieu de Boulland et Géresme haulte justice, moyenne et basse, droict d'aubaines, espaves et forfaictures, avec ung petit hostel seignorial ainsi qu'il se comporte, assis devant l'église dudict lieu, qui sont de petite valleur parce que ladicte justice ne vault pas l'excercer ; et ledict hostel est baillé et tenu par le fermier qui tient les dismes que ledict Révérend a èsdicts lieux.

— *Item*, en cens et rentes, chappons, avoynes et poulles environ XXIV s. par.

— *Item*, droict de champart qui est de dix gerbes l'une sur aulcune terre séant à la Champaigne au dessus de Meremont (3), en allant à Besmont (4), qui peuvent valloir par communes années XII s. par.

— *Item*, seize arpens de terres labourables deppendants de ladite seigneurie.

— *Item*, soixante arpens de boys au lieudit « Tillet, » qui depuis n'a guières ont estez mis en terres labourables parce qu'ils estoient tous fustés, gastés et mangés de bestial.

— Lesquelles justice, seigneurie, terres, boys, cens et rentes dessus dicts sont de la première fondation et dotation dudict évesqué ; et en a joy ledict Révérend et ses prédécesseurs passé à huict cens ans, excepté desdicts soixante arpens de boys qui furent baillés en eschange par le

---

(1) Consulter à ce sujet les Archives départementales, G, 659, et G, 677.

(2) Bouillant et Géresme, hameaux de Crépy-en-Valois.

(3) Méremont, écart de Crépy-en-Valois.

(4) Bémont, commune de Russy-Bémont, canton de Crépy-en-Valois.

Roy Philippes en l'an mil cc xiv pour aulcunes homages que le Roy estoit tenu faire audict évesque de plusieurs fiefs de Crépy decléré en la chartre de ce faicte, dont, moyennant ledit eschange, le Roy en est demouré quicte et deschargé (1).

BESMONT.

— Ledict Révérend a en la ville et terrouer de Besmont toute justice haulte, moyenne et basse, espaves, forfaictures, confiscations, droict de voirie, de rouage et forage, qui peuvent valloir par an xxxii s. par.

— *Item*, en cens, surcens et rentes, poulles, chappons et avoynes, environ lx s. par.

— *Item*, douze mines de blé et deux mines avoyne de rente sur une mayson, terre et ferme séant audict Besmont, appartenant de présent à Pierre de Savenelles, acquestéz depuis vingt ans en ça.

— *Item*, une mayson et quatre-vingtz arpens de terre ou environ, deppendans de ladite seigneurie, chargés envers l'église dudict Besmont, pour ung obit, de trois mines de bled envers les marguillers d'un minot (?), envers le seigneur de Vaumoise (2) de deux mines (?), et envers Pierre de Savenelles de quatre muys bled et deux muys avoyne.

— *Item*, quarante-cinq arpens d'aultres terres acquestées et reunyes à ladicte seigneurie de Besmont depuis quarante ans en ça.

— Et le surplus des terres, justice, seignorie, cens, chappons, avoyne et poulles dessus déclarez apartenoient audit évesque, et en ont joy lui et ses prédécesseurs passé a troys cens ans.

SAINCTE LUCE (3).

— Le dict Révérens a encores et à luy appertient la terre et seignorie de Saincte-Luce, qui se consiste en ung hostel seignorial, maysons, estables, granges, court, jardin, vignes et lieu ainsi qu'il se comporte tout de sole en ruyne et décadence, prez, boys, aulnoys, garenne, masure, cens et rentes avec la quantité de cent arpens de terre qui est en despendance en plusieurs lieux esquelz ledict Révérend a toute justice haulte, moyenne et basse; de laquelle seigneorie et deppendance d'icelle

---

(1) On trouve en effet, transcrite au Cartulaire de l'évêché de Senlis, une « charte par laquelle Philippe-Auguste, afin d'être exempt de rendre hommage à l'évêque de Senlis pour ses fiefs de Crépy, concède à l'évêque Guérin son droit de patronage sur l'église de Saint-Thomas de Crépy et 60 arpents de bois au Buisson-du-Tillet. » Inventaire sommaire des Archives départementales, G, 677.

(2) Vaumoise, commune du canton de Crépy-en-Valois.

(3) Sainte-Luce, faubourg de Béthisy-Saint-Martin, commune du canton de Crépy-en-Valois.

ledit Révérend et ses prédécesseurs ont joy dès l'an mil deux cens vingt six qu'elle fut acquise par ung évesque de Senlis nommé Guérin, chancellier de France (1).

— *Item*, depuis cinquante ans en ça les prédécesseurs ont acquis à l'environ dudict Saincte Luce dix arpens de terre en plusieurs pièces chargées de cens.

— Et le tout baillé à ferme à ung nommé Melchior Courbet, à la vye de luy et sa femme parmi (?) XVI liv. XVI s. par. et six muys de grain, les deux pars blé et le tiers avoyne.

Sainct-Wast et Verberie (2).

— Plus audict Révérend appartient la terre et seignorie de Sainct-Wast-lez-Verberie, où il a toute justice haulte, moyenne et basse, et s'estend ès terrouers de Verberie, Lungmont, Raray et Huleu (3), sur les lieux estans de la censive de la dicte seignorie.

— *Item*, plusieurs cens et rentes tant d'avoyne que de chappons, poulles, prez, champars, rouages, fourrages, amendes, forfaictures, aubaines, espaves et aultres droictz seignoriaulx, qui peuvent valloir par an et sont bailléz avec les lots et ventes à IIII liv. XVI s. par. pour ce que en y a beaucoup desdictes censives dont on reçoyt riens.

— *Item*, unze arpans de préz en la prarye dudict Verberye en deux pièces, qui peult valloir X liv. par.

— *Item*, quarante deux arpens et demy de terre ou environ deppendans de ladicte seignorie tant ou terrouer dudict Verberie, ou boys d'Ageulx, que aillieurs.

— *Item*, encore cinq arpens oudict terrouer de Raray au lieu dict l'Ormeau.

— *Item*, plus entre ledict Raray et Verberye six arpens au lieu dict le Sault Bizart.

— De toutes lesquelles terres, justices, censives et aultres choses dessus déclarées ledict Révérend et ses prédécesseurs ont joy dès l'an mil deux cens soixante et treize que ung nommé Robert, lors évesque de Senlis, les acquesta de Arsault te Boteiller (4).

---

(1) Le Cartulaire de l'évêché mentionne en effet l'acquisition en 1227, par l'évêque Guérin, de Milon, abbé de Chaalis, des terres et pourpris tenant à la chapelle de Sainte-Luce et provenant du legs de Robert de Lerga, pour 700 livres. (Inventaire sommaire, G, 677.) — Consulter aussi G, 671.

(2) Saint-Vaast-de-Longmont, Verberie et Raray, communes du canton de Pont-Sainte-Maxence.

(3) Huleux, hameau de la commune de Néry, canton de Crépy-en-Valois.

(4) Vente par Anselme Le Bouteillier, chevalier, à Robert, évêque de Senlis, des

LONGUEIL-SOUBZ-THOUROTTE (1).

— La terre et seignorie dudict Longueil, qui se consiste en une mayson et hostel seignorial sus la rivière d'Oise, cens, rentes, avoynes, chappons, poulles et courvées, avec toute justice haulte, moyenne et basse desdictz lieux, et en sept justices séans à la dicte ville.

— *Item*, quatre vingtz quinze arpens de terre labourable ou environ en plusieurs pièces joignant ladicte ville.

— *Item*, dix arpens de préz, en deux pièces, sus ladicte rivière d'Oise, dont la despeulle de demy arpent est une année audict Révérend, et l'aultre année à la damoiselle de *Choisy*.

— *Item*, troys arpens et demy de vignes au dessus de la ville.

— *Item*, trante six arpens de boys ou environ joignant la forest de Laigle, qui, depuis cinq ans, ont estez mis en terres labourables, pour ce que on destruysoit tout au moyen de ce que ledict boys est loing dudict Longueil, et estoit de nul proffict.

— Toutes lesquelles terres, prez, censives, justice et aultres choses dessus déclarées sont à présent baillées à ferme jusques à dix huict ans pour x liv. par. et x muys de grain, mesure de Compiengne, les deux pars blé et le tiers avoyne; excepté lesdicts trente six arpens de bois, qui sont bailliez à troy muys de grain, les deux pars seigle et le tiers avoine, dicte mesure de Compiengne, et oultre de IV d. par. pour chacun arpent.

Et est ladicte seignorie de la première fondation, et dotation dudict évesché et en a joy ledict Révérend et ses prédécesseurs comme amortie de tous temps et ancienneté.

Et fault noter que ou thrésor dudict évesché ne se sont trouvez aultres admortissemens que ceulx qui sont citez cy-dessus en teste de deux articles, parce que du temps de feu Monseigeur Bonnet, lors évesque de Senlis, en l'an 1486, le feu se print en l'hostel épiscopal dudict Senlis; et illec furent bruslés plusieurs tiltres, lettres, admortissemens et aultres enseignemens, tellement que le dict évesque Bonnet cuida estre bruslé luy et ses gens, et n'eust loysir que de soy faire saulver.

(Arch. dép. de l'Oise, série G, n° 636.)

fiefs qu'il possédait à Verberie, Longmont, Raray et Huleux, pour 1,200 livres parisis; 1273. (G, 672.)

(1) Longueil-sous-Thourotte, commune du canton de Ribécourt; consulter à ce sujet G, 661, et G, 677.

X

Rapport fait à leurs commettants par les députés du Chapitre, le lundi 1er septembre.

Hac die lune prima septembris, anno Domini millesimo quingentesimo vicesimo secundo, domini Pean et Desprez retulerunt dominis quod, insequendo commissionem eis per dominos de capitulo datam, se transtulerant erga supremum dominum nostrum Regem, causa sibi notificandi obitum bone memorie deffuncti domini Johannis Calveau, ultimi presentis ecclesie Sylvanectensis episcopi, ac diem vicesimam secundam septembris proximi ad eligendum futurum pastorem ecclesie per dominos acceptatam intimandi, ut haberet gratum quidquid per dominos dicta die fieret insequendo eorum privilegium in carta Lucii pape contentum, quam quidem chartam una cum litteris de *vidimus* desuper confectis domino Duprat, cancellario, ostenderant; quibus per eum visis idem cancellarius iisdem Pean et Desprez respondit quod eorum privilegium erat bonum et validum et quod super premissis allocutus fuerat dominum Regem, qui quidem dominus Rex ei dixerat quod nolebat nec intendebat derogare eorum privilegiis, ymo solum illud volebat quod domini de capitulo eligerent virum bonum et ydoneum ad utilitatem eorum ecclesie et salutem animarum : attamen iisdem commendabat quemdam vocatum Arturum Fillon, theologum. De quâ quidem relatione domini gavisi sunt. (Bibl. mun. de Senlis, Afforty, XXIII, 658.)

XI

Remise du jour de l'élection au jeudi 25 septembre.

Lune vigesima secunda mensis septembris, anno Domini millesimo quingentesimo vigesimo secundo, domini certis de causis prorogaverunt diem electionis ad eligendum et providendum de futuro episcopo seu patre hujus ecclesie Silvanectensis hac die cadentem, usque aliam jovis proximi pro omni dilatione. (Afforty, XXIII, 657.)

XII

Procès-verbal de l'élection d'Arthur Fillon, le 25 septembre.

Jovis vigesimo quinto mensis septembris, anno Domini millesimo quingentesimo vigesimo secundo, capitulantibus post sonum campane

capitularis dominis decano, cantore, succentore, Lamonnerie, Péan, Brimauld, Arondel, Lescot, Yart, Cavrel, Thibault, Allart, Jodon, Desprez, Vassoris, de Fontanis, Martin, Cousturier, Le Brun, Vigoureux, de La Haye,........ omnes prefati domini, missa de Spiritu Sancto solemniter prius in choro eorum ecclesie celebrata, in qua devote astiterunt, post sonum campane capitularis convenerunt in eorum capitulo, in quo, post collationem (?) per dominum Yart theologum factam, apertisque per jurisperitum virum magistrum Franciscum Montallen, directorem negotii presentis electionis ibidem existentis, tribus viis quibus procedere poterant ad electionem futuri pastoris eorum ecclesie presule orbate per mortem seu obitum bone memorie domini domini Johannis Calvau, dum viveret dicte ecclesie Silvanectensis ultimi presulis et episcopi; tentataque per eosdem dominos capitulantes de eorum unanimi consensu ac acceptata via Spiritus Sancti seu divine inspirationis ad eligendum eorum pastorem seu episcopum, ceteris solemnitatibus in talibus fieri solitis observatis, elegerunt dicta via Spiritus Sancti seu divine inspirationis concorditer et nemine discrepante venerabilem et scientificum virum dominum ac magistrum Arturum Fillon, theologum virum utique doctum, sacris litteris et bonis moribus imbutum, in presulem et episcopum hujus ecclesie Silvanectensis. Qua electione sic de persona predicti Fillon facta, reverendus pater frater Johannes Thibault, abbas Sancti Vincentii Silvanectensis (1), procurator antedicti Fillon et nomine ipsius Fillon, fuit per dominos decanum et cantorem ductus et installatus in cathedra episcopali in choro dicte ecclesie, psalmum *Te Deum* in signum letitie et ad laudes Domino reddendas predictis dominis capitulantibus cum eorum vicariis decantantibus. Quo quidem psalmo decantato, publicatio dicte electionis de persona prenominati Fillon sic in episcopum electi unanimiter et in concordia celebrata facta fuit in ambone seu pulpito dicte ecclesie per prefatum dominum Yart populo ibidem affluenti et existenti, eumdem populum ad laudes Domino reddendas exhortantem.

De qua quidem electione sic facta per processum electionis et decretum ejusdem confectum plenius liquet.

HÉNAULT.

(Afforty, XXIII, 658 et 659.)

---

(1) Jean VI Thibaud, trente-quatrième abbé de Saint-Vincent de Senlis.

XIII

Procès-verbal dressé à l'effet de constater d'une manière authentique le consentement donné par Arthur Fillon à l'élection faite de sa personne, 2 octobre.

In nomine Domini. Amen. Tenore presentis publici instrumenti cunctis pateat evidenter et sit notum quod anno ejusdem Domini millesimo quingentesimo vigesimo secundo, inditione undecima, mensis vero octobris (1) die secunda, pontifficatus sanctissimi in Christo patris et domini nostri, domini Adriani, divina providentia Pape sexti, anno primo, in nostrum publicorum subscriptorum notariorum auctoritate apostolica et dominorum testium inferius nominatorum, ad id vocatorum specialiter et rogatorum, presentia, personaliter constituti venerabiles et discreti viri domini et magistri Michael Pean et Petrus des Prez, presbiteri, insignis ecclesie Silvanectensis canonici, procuratores et nuncii seu deputati in hac parte venerabilium et circumspectorum virorum dominorum decani et concanonicorum ac capituli dicte Silvanectensis ecclesie, litteris procuratoriis legitime ac sufficienter ad infrascripta fundati et muniti, quarum quidem litterarum procuratoriarum tenor sequitur et est talis :

Universis presentes litteras inspecturis Petrus Gobert decanus, Johannes Felix cantor, Petrus Legier succentor, Petrus de l'Aumonnerie. Raphael Brimault, Andreas Arondel, Johannes Lescot, Eustachius Yart Gerardus de Lecavel, Dionisius Thibault, Johannes Alard, Emedeus Jodon, Nicolaus Vassoris, Johannes de Fontanis, Johannes Martini, Johannes le Cousturier, tam suo privato quam procuratorio nominibus domini Johannis Callvau (?), Petrus le Brun, Johannes Vigoureux et Michael de la Haye, presbiteri, demptis duntaxat de Lecavel diacono et de Fontanis subdiacono, omnes ecclesie Silvanectensis canonici prebendati, capitulumque ejusdem ecclesie facientes et representantes, salutem in Domino. Notum facimus quod, cum prefata nostra ecclesia Silvanectensis, nuper episcopo et pastore viduata, sedeque episcopali illius vaccante, per obitum quondam recolende memorie domini Johannis Callvau, dum viveret nostri et dicte nostre ecclesie episcopi et possessoris pacifici, nos, una cum procuratoribus et concanonicis nostris inferius nominatis, die hesterna ad electionem futuri nostri episcopi canonice procedentes, solemnitatibusque requisitis debite observatis, venerabilem et scientifficum virum dominum et magistrum Arturum Fillon,

---

(1) Le manuscrit porte, à tort évidemment, *mensis vero septembris.*

presbiterum, Sacre Pagine professorem, in nostrum et dicte nostre ecclesie Silvanectensis episcopum et pastorem unanimiter et in concordia elegerimus, hinc est quod nos, die date presentium in loco capitulari dicte ecclesie convenienter et capitulariter congregati, ex nostra certa scientia spontaneaque voluntate melioribus via, jure, modo et forma quibus potuimus et debuimus, possumusque et debemus, tam communiter quam divisim, dilectos nobis fratres et concanonicos venerabiles et discretos viros dominos et magistros Michaelem Pean et Petrum des Prez, prefate nostre ecclesie Silvanectensis etiam canonicos, ad id presentes et hujusmodi onus in se benigne suscipientes, latores seu exhibitores presentium et eorum quemlibet in solidum nostros fecimus, constituimus, nominavimus, elegimus et ordinavimus tenoreque presentium facimus, constituimus, nominamus eligimus (1) et ordinamus procuratores et nuncios speciales quoad infrascripta, ita quod non sit melior conditio primittus occupantis nec deterior subsequentis, sed quod unus ipsorum inceperit alter eorumdem id prosequi valeat mediare, terminare et finire cum effectu, videlicet specialiter et expresse ad nomine nostro et pro nobis instrumentum seu processum predicte electionis de persona prefati domini Arturi Fillon, ad dictam episcopalem dignitatem predicte nostre ecclesie Silvanectensis per nos et dictos nostros procuratores rite et canonice ac in concordia, ut premittitur, celebrate (2), eidem nostro electo presentandum, intimandum, notificandum, eidemque humiliter supplicandum et requirendum quatinus hujusmodi electionem sic de persona sua factam acceptare, eidemque suum consensum pariter et assensum prebere velit et dignetur, et insuper, dicto consensu habito, coram reverendissimo in Christo patre et domino domino Remensi archiepiscopo ejusve in spiritualibus et temporalibus vicariis venerandis, omnibusque aliis et singulis quorum intererit et ad infrascripta legitimam presentationem (?) habentibus vel habituris, tam communiter quam divisim etiam nomine nostro et pro nobis comparendum et nos representandum, ipsisque, aut eorum alteri, predicte electionis processum cum decreto nostro super eadem ceterisque munimentis hujusmodi electionem tangentibus et concernentibus, de quibus opus fuerit, presentandum et exhibendum, supplicandumque humiliter et requirendum quatinus hujusmodi electionem sic per nos factam et celebratam, deffectus quoscumque si qui in ea intervenerint supplendo, confirmare et approbare, munusque consecrationis eidem nostro electo impartiri, et concedere seu impertiri mandare dignetur seu dignentur; nec non litteras quascumque desuper necessarias et opportunas sibi fieri,

---

(1) Le manuscrit porte *elegimus*.

(2) Le manuscrit porte *celebratam*.

tradi et expediri petendum, requirendum et obtinendum, et generaliter omnia alia et singula circa premissa necessaria et opportuna que nos faceremus et facere possemus, si presentes et personaliter interessemus. faciendum, dicendum et procurandum, etiam si talia forent que mandatum specialius exigerent, promittentes bona fide ac sub nostrorum dicteque nostre ecclesie omnium et singulorum ypotheca et obligatione bonorum mobilium et immobilium, presentium et futurorum, nos ratum et gratum habere ac perpetuo habituros totum id et quicquid per dictos procuratores nostros et eorum quemlibet actum, dictum, gestum factumve fuerit in premissis, aut modo quovis procuratum. In quorum omnium et singulorum premissorum fidem et testimonium, presentes litteras per notarios publicos subscriptos, per nos in predicte electionis negocio assumptos, signari sigillique nostri capituli jussimus et fecimus appensione communiri. Datum et actum in dicto nostro capitulo, anno Domini millesimo quingentesimo vicesimo secundo, die vicesima sexta mensis septembris. Sic signatum : J. HÉNAULT. — S. LE ROUX. — M. DE JOUY. — Et sigillatum dicto sigillo in cera viridi et duplici cauda.

Quidquid domini procuratores seu nuncii, cum ea qua decuit reverentia, inthimaverunt et notificaverunt venerabili et scientifico ac circumspecto viro domino et magistro Arturo Fillon, presbitero, Sacre Pagine professori, Meldis in domo episcopali existenti, quod prenominati domini decanus et canonici, die Jovis vicesima quinta mensis septembris ultimate lapsi in suum et dicte ecclesie Silvanectensis, tunc pastore viduate et destitute per obitum predicte bone memorie domini Johannis Calvau, dum viveret episcopi et ultimi possessoris pacifici ejusdem, via Spiritus Sancti unanimiter et in concordia riteque et canonice, debitis solemnitatibus servatis, pastorem et episcopum elegerunt ipsum dominum Fillon. eidemque presentaverunt instrumentum seu processum dicte electionis, humiliter et instantissime supplicando et requirendo quatinus predictam electionem sic ut prefertur de eo et ejus persona in Domino factam acceptare, eidemque suum consensum pariter et assensum prebere dignaretur et vellet; quidquid dominus electus, matura deliberatione previa, et habito consilio cum reverendo domino Meldensi episcopo et aliis venerabilibus et egregiis viris ibidem presentibus et secum assistentibus ac inferius nominatis, visis primittus et lectis ac auditis de verbo ad verbum litteris dictorum procuratorum necnon dictorum processus et decreti predicte electionis ; nolens, ut dicebat, Dei voluntati neque votis predictorum dominorum eligentium resistere ac hujusmodi electionem irritam manere, eidem electioni, sic ut prefertur de persona sua facte et canonice celebrate, in Dei nomine et de ipsius adjutorio confisus, humiliter et benigne suum consensum prebuit pariter et assensum ; quibus responsione et consensu habitis et auditis, predicti domini procuratores humiliter eidem domino electo gratias egerunt, et de premissis

omnibus et singulis a nobis notariis publicis subsignatis petierunt et requisierunt fieri et sibi tradi litteras et publicum instrumentum seu publica instrumenta, unum vel plura.

Acta fuerunt hec Meldis, in predicta domo episcopali, presentibus et assistentibus prefato reverendo in Christo patre et domino domino Meldensi episcopo, nec non venerabilibus et circumspectis viris dominis et magistris Marciali Galichier, archidiacono Brye, Petro Fabri, cantore, Marciali Masurier, Johanne Sudoris, in eadem Sacra Pagina doctoribus, Gerardo du Drac, Guillermo de la Place, presbiteris, ecclesie Meldensis canonicis, una cum pluribus aliis testibus ad premissa vocatis specialiter et rogatis sub anno, inditione, mense, die et pontifficatu predictis.

Et Ego Johannes Fay, presbiter Meldensis diocesis, in legibus baccalarius, publicus auctoritate apostolica curieque episcopalis Meldensis notarius juratus, quia predictis processus presentacioni, requisicioni et consensus prestacioni ceterisque premissis, omnibus et singulis, dum sic ut supra manu aliena fideliter scripta sunt dicerentur et fierent, una cum subscripto et mecum subsignato notario, et dominis testibus ac assistentibus prenominatis presens fui, eaque omnia et singula sic fieri vidi, scivi et audivi ac in notam sumpsi, idcirco huic presenti publico instrumento signum meum publicum assuetum apposui, in fidem et testimonium veritatis eorumdem premissorum, requisitus.

Et ego Johannes Hénault, presbiter de Neriaco. diocesis Silvanectensis, publicus apostolica et imperiali autoritatibus venerabilisque curie spiritualis ac capituli Silvanectensis notarius ac scriba juratus, qui presentacioni predicti processus cum decreto requisitioni, consensus dationi, una cum notario presignato et testibus prenominatis interfui, eaque vidi et audivi sic fieri, quapropter signum meum publicum presenti instrumento, manu aliena fideliter scripto, hic me subscribendo, in fidem et testimonium omnium singulorum premissorum, apposui, poposcitus et rogatus.

(Arch. dép. de l'Oise, série G : *Fonds du Chapitre de Senlis.)*

LA CHAPELLE DE SAINTE-VÉRONIQUE

ET

L'HOTEL DES VIDAMES DE GERBEROY

A BEAUVAIS.

Au nombre, très restreint ajourd'hui, des anciens monuments religieux de Beauvais, on cite la petite chapelle dédiée à Sainte-Véronique et dépendant de la maison située rue de ce nom, à l'angle de la ruelle du Tourne-Broche, appartenant à M. Charles Aux Cousteaux, ingénieur de marine en retraite, chevalier de la Légion-d'Honneur, et occupée en ce moment par M. de Marbais, conservateur des hypothèques.

Cette chapelle portait le nom de chapelle Saint-Vast au IXe siècle, de Sainte-Venice ou Véronice au XVe; c'est seulement depuis le XVIIe siècle qu'elle est désignée sous celui de Sainte-Véronique.

Son origine paraît très ancienne : en effet, la forme cubique des moellons, restes de la construction primitive, qui composent encore le soubassement du mur de façade sur la rue, rappelle à n'en pas douter, le genre de construction en usage à Beauvais aux VIIIe et IXe siècles.

Louvet (1) rapporte que sous *le pontificat de Hildeman, évêque de Beauvais* (2), « fut apporté en cette ville pour la crainte des « Normans, le corps de saint Vaast, lequel fut mis première-

---

(1) *Histoire et antiquitez du pays de Beauvais,* t. II, p. 136.

(2) Il a occupé le siège épiscopal de l'an 821 à l'an 844.

« ment en l'église de Saint-Etienne, puis après en une chapelle « de la cité dédiée en son nom, maintenant dite de Sainte- « Venice. » Denis Simon (1) prétend également que cette chapelle existait au temps des courses des Normands, et son opinion est confirmée par Delafontaine (2), qui fixe en 845 la translation du corps de saint Vast, à Beauvais, par les religieux d'Arras, et son dépôt dans l'église de Saint-Etienne qui prit le nom d'église de Saint-Vast, et peu d'années après dans la chapelle de Sainte-Véronique où il resta jusqu'en l'année 850.

Selon Pillet (3), le lieu où est la chapelle de Saint-Vast ou de Sainte-Véronique était l'hôtel des Vidames de Gerberoy. En effet, Hélie I, vidame, le possédait en 1081, et après lui, Hélie II, son fils.

Guillaume, vidame, fils d'Hélie II, en fit donation aux Dames religieuses de Wariville, de l'ordre de Saint-Benoît (4), par une charte de l'an 1173 (5).

Le pape Alexandre III confirma cette donation par une bulle de l'an 1175 (6).

La chapelle actuelle est une reconstruction faite en 1660, moins le soubassement du mur de façade sur la rue Sainte-Véronique, qui est le reste de la construction primitive, ainsi que la porte à plein-ceintre donnant, de ce côté, entrée dans la chapelle. Au-dessus de cette porte est la statue en pierre de Sainte-Véronique posée sur un cul-de-lampe en partie brisé.

L'intérieur est garni d'un autel décoré d'un trumeau ouvragé au milieu duquel est un tableau peint, représentant la scène du Saint-Suaire. On y trouve aussi une statue en bois, de Sainte-Marie-l'Egyptienne, le corps, excepté le visage, est enveloppé dans l'immense chevelure de cette sainte.

Une balustrade en bois sépare le sanctuaire de la nef. La cha-

---

(1) Supplément aux Mémoires de l'*Histoire civile et ecclésiastique du Beauvaisis*, de Me Antoine Loisel et de Me Pierre Louvet, p. 103.

(2) *Histoire politique, morale et religieuse de Beauvais*, t. I, p. 210.

(3) *Histoire de Gerberoy*, p. 102.

(4) Le prieuré de Wariville dépendait de l'abbaye de Fontevrault et était situé sur le territoire de Litz, canton de Clermont (Oise).

(5) Archives de l'Oise : *Fonds du prieuré de Wariville*.

(6) Pillet : *Histoire de Gerberoy*.

pelle est éclairée par deux croisées en ogives, garnies de carreaux dont plusieurs sont de couleurs et historiés ; une deuxième porte communique dans la cour, à l'ouest.

Au mur de droite, est attachée une plaque en plomb sur laquelle se lit l'inscription suivante :

« Moi Scolastique Aux Cousteaux, née Bucquet, je me mets et mes « enfants, sous la protection spéciale de l'Immaculée Conception.

« Sainte mère de Dieu priez pour nous. Bénie soit la sainte « Immaculée-Conception de la bienheureuse Vierge Marie. »

Le pape Pie VI, a attaché une indulgence de cent jours à la récitation de cette prière.

Une autre inscription, disparue, appliquée au mur oriental de la nef, apprenait que M. Le Mareschal (père de Mme Bucquet), avait été inhumé dans cette chapelle (1).

Au-dessous de la chapelle est une crypte voûtée en moellons, dans laquelle on croit que des inhumations ont été faites; cependant on ne connaît que celle de M. Le Mareschal.

A l'extérieur, on aperçoit un campanile à base quadrangulaire et à toit de même forme; il renferme une moyenne cloche sur laquelle on lit, en relief, l'inscription ci-après :

« En l'an 1660, Me Claude Guérin, fourier du corps de la Reine, « maître des eaux et forêts des évêché, comté de Beauvais et « vidamé de Gerberoi, et damoiselle Philippe Preschou de Ramze, « sa femme, ont fait bâtir cette maison et réédifier cette chapelle, « *et m'ont donnée.* »

Au dessous, sont les armes des donateurs.

Le saint sacrifice de la messe a continué d'être célébré dans la chapelle de Sainte-Véronique jusqu'au moment de la fermeture des églises et chapelles, à la révolution. Madame Aux Cousteaux, à son grand regret, se vit, à cette époque néfaste, dans l'obligation de se soumettre aux mesures révolutionnaires, et d'interdire l'entrée de sa chapelle aux prêtres et aux particuliers.

Après la tourmente elle obtint des vicaires-généraux du diocèse de Beauvais, le siège épiscopal vacant, quelques parcelles des reliques de sainte Véronique, saint Firmin, sainte Agathe, sainte

---

(1) L'exhumation eut lieu peu de temps après et le corps fut transporté dans le caveau de la famille, au cimetière des Capucins de Beauvais.

Félicité, sainte Catherine et des saints Innocents, qu'elle fit enfermer dans un reliquaire qui appartient encore à la chapelle de Sainte-Véronique.

Voici le procès-verbal de cette remise dressé par l'un des vicaires-généraux :

« Les vicaires-généraux du diocèse de Beauvais, le siège épis-
« copal vacant par le décès de François-Joseph de la Roche-
« foucaud, évêque de Beauvais, ayant ordonné, dans le courant
« de l'année mil sept cent quatre-vingt-dix-sept, la visite et la
« vérification des saintes reliques échappées à la dévastation
« révolutionnaire des années mil sept quatre-vingt-dix et sui-
« vantes, il en a été distrait les parcelles de saintes reliques cy
« incluses, savoir : de sainte Véronique, saint Firmin, sainte
« Agathe, sainte Félicité, sainte Catherine et des saints Inno-
« cens, toutes, faisant partie de celles dont la vérité et l'au-
« thenticité ont été reconnues suivant les procès-verbaux y
« annexés ; pour les susdites parcelles, être renfermées dans le
« présent reliquaire et exposées dans la chapelle de Sainte-
« Véronique, dépendant de la maison, rue du même nom,
« n° 1865. En foi de quoi, je soussigné, l'un des vicaires géné-
« raux députés aux susdites visites et vérifications, certifie la
« vérité de tout ce que dessus. A Beauvais, le vingt août mil
« sept cent quatre vingt dix sept.

« . . . . *Vic. gén.* »

Une ordonnance de Mgr l'évêque d'Amiens et de Beauvais, du deuxième jour de juillet 1817, autorisa Mme veuve Aux Cousteaux à faire célébre la sainte messe dans sa chapelle dite de Sainte-Véronique, à la charge expresse de se conformer ponctuellement aux règlements.

La même autorisation fut renouvelée par Mgr de Lesquen et Mgr Feutrier, évêques de Beauvais (1).

Ce fut en 1840 seulement qu'on cessa de dire la messe dans l'Oratoire de Sainte-Véronique. L'absence de Beauvais de tous les membres de la famille Aux Cousteaux est, seule, la cause de cette interruption.

---

(1) Collections Bucquet et Aux Cousteaux : *Documents sur le Beauvaisis.*

M. Aux Cousteaux, propriétaire actuel, vénère ce lieu sacré; il continue en cela les traditions de ses respectables mère et aïeule. Nous savons qu'il serait disposé à approprier l'intérieur de sa chapelle et à solliciter de l'administration diocésaine l'autorisation d'y faire célébrer à nouveau le saint sacrifice, si quelque prêtre retiré accordait la préférence à la chapelle de Sainte-Véronique pour ses exercices de piété.

Faisons connaître maintenant la destination que reçut l'ancien hôtel des vidames de Gerberoy, après la donation qui en fut faite aux Dames de Wariville, en 1173, par Guillaume, vidame.

A cette époque, les maisons religieuses tenaient à posséder dans la ville la plus rapprochée de leur couvent un lieu où leurs membres pourraient se retirer dans les moments de trouble et se mettre en sûreté. La maison de Beauvais reçut cette destination et fut appelée *le refuge* ou l'hôtel des Dames de Wariville. Ces religieuses s'y réfugièrent plusieurs fois, notamment en 1565, après le pillage de leur prieuré par les Calvinistes qui en emportèrent un riche butin, et en 1590, à la suite d'un autre pillage par l'armée des Ligueurs (1).

L'importance des bâtiments leur permit d'en mettre une partie en location; on trouve, en effet, qu'en même temps que les Dames de Wariville, leur hôtel a été successivement habité, savoir :

En 1489, par Jehan Drouyen, tondeur de *grosses forces*.

En 1498, par Thibaut Le Bastier, chanoine de l'église de Beauvais.

En 1524, par Antoine Pillain, aussi chanoine.

En 1531, par Jehan de Bresche.

En 1534, par Nicolas Cauchie.

En 1535, par Noel Cauchie.

Ces trois derniers également chanoines de l'église de Beauvais.

En 1536, par Me Guillaume Thybaut, abbé commendataire de l'église et de l'abbaye de Saint-Vincent de Senlis.

En 1545, par Me Bertin de Mornay, doyen et chanoine de l'église de Beauvais.

---

(1) Graves : *Statistique du canton de Clermont (Oise)*.

En 1561, par Jehan Pottier, docteur en médecine.

En 1583, par Me Rault Le Barbier, conseiller du roi au présidial de Beauvais.

Et en 1642, par Claude Le Barbier, fils du précédent, aussi conseiller du roi au même présidial.

Les baux consentis par les Dames religieuses contiennent tous la réserve à leur profit du droit de faire cesser le cours de ces baux en cas de guerre, mortalité ou autres causes fortuites qui obligeraient ces Dames à quitter leur prieuré pour se réfugier à Beauvais. Cette réserve est ainsi formulée : « Si pendant et durant le dit temps (la durée du bail), il advenoit par fortunes « de guerres, mortalité ou autres cas fortuits que les dites prieures, couvent et successeurs prieures et couvent fussent con-« traintes et conseillées partir de leur maison et couvent, et « elles refugiées en la ville de Beauvais, en ce cas ledit preneur « et ses ayant causes seront tenus leur rendre et délaisser leur « dicte maison pour leur demourance et résidence tant qu'il leur « plaira et que besoin leur sera. Et elles, retournez audit Wari-« ville, le dit preneur, ses dits hoirs et ayant causes, pourront « rentrer esdictes maison, jardin, chappelle et lieu et en faire « comme paravant. (1). »

Le bail de 1524 contient encore la réserve au profit des bailleresses, des offrandes et oblations qui se feraient en ladite chapelle, et oblige le preneur à la faire ouvrir et fermer *ainsy qu'on a accoutumé faire.*

En 1642, les Dames de Wariville, pour des raisons inconnues, aliénèrent à surcens leur hôtel de Beauvais avec la chapelle en dépendant, en faveur de Claude Le Barbier, leur locataire, moyennant 60 livres de surcens par an, plus quatre livres de cire ou la somme de 4 livres.

Le titre impose en outre à l'acquéreur l'obligation « de faire « célébrer une messe par chacun an en la ditte chappelle de « Sainte Véronique au jour accoutumé qui est le mardy, jour précédent celui des cendres, et tenir y celle chappelle ouverte « jusque à midy les festes solennelles de Nostre Seigneur, de « Nostre Dame et premier dimanche de chacun mois de l'année;

(1) Archives de l'Oise.

« demourant au profit du dict sieur preneur, les dons, offrandes « et aulmônes qui seroient faictes en la dicte chappelle (1). »

L'ancien hôtel des vidames de Gerberoy, puis des religieuses de Wariville, était possédé en 1660 par Me Claude Guérin, dont les nom et qualités sont rapportés ci-dessus, qui, cette même année, fit reconstruire la maison d'habitation et réédifier la chapelle.

Il passa ensuite à la famille Le Mareschal et fut attribué, par partage, à Mme Jeanne-Françoise Le Mareschal, épouse de M. Louis Jean-Baptiste Bucquet, procureur du roi au présidial de Beauvais (2).

Le surcens de 60 livres par an, qui, à la Révolution, était encore payé aux Dames de Wariville, fut saisi au profit de la Nation, en vertu des lois qui confisquaient les biens et rentes des communautés religieuses, et vendu devant les administrateurs du district de Beauvais, le 11 octobre 1791, au sieur Louis Marthe, commis à la caisse du district de Beauvais, moyennant 1,060 livres (3).

Mme Scholastique Bucquet, mariée à M. Marie-Adrien Aux Cousteaux (4), receveur du district de Beauvais, devint propriétaire dudit hôtel et de la chapelle en dépendant comme héritière de Mme Jeanne-Françoise Le Mareschal, sa mère, et les transmit à M. Louis Aux Cousteaux, son fils, qui fut directeur des contributions directes à Beauvais, et celui-ci à M. Charles Aux Cousteaux, qui en est encore propriétaire.

L.-N. BARRÉ.

---

(1) Archives de l'Oise.

(2) M. Bucquet était né à Beauvais le 10 mars 1731 et mourut le 13 avril 1801 en son château de Marguerie, commune de Hermes. Il a travaillé conjointement avec MM. Borel et Danse à la grande *Histoire de Beauvais*, restée inachevée. A la Révolution, il avait été enfermé avec sa femme et sa fille Félicité dans les prisons de Chantilly.

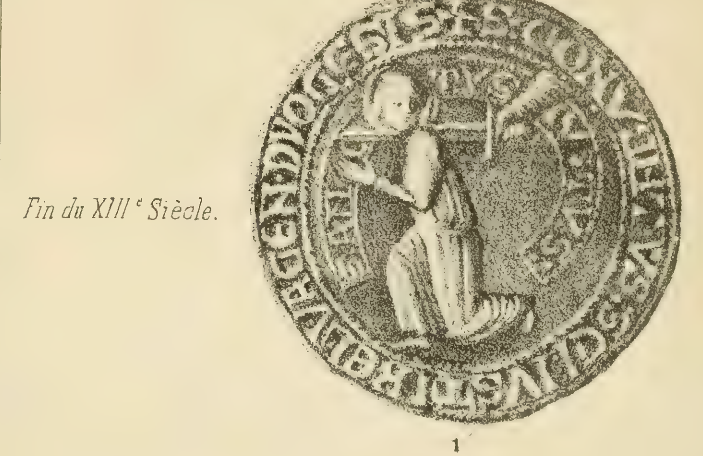
(3) Archives de l'Oise : *Fonds de la Révolution.*

(4) Tous deux furent aussi enfermés, pendant la Terreur, dans les prisons de Chantilly.

SCEAUX DE L'ABBAYE DE SAINT-JUST.

Fin du XIIIe Siècle.

Ecrit. majusc. gothique.



1

✝ SIGILLVM
CONVENTVS: SANCTI IVSTI
BELVACENSIS DYOCESIS
(et dans le champ)
SANCTVS: IVSTVS.

3



2

N.os 2 & 3 ÉCU DE FRANCE la 3.e fleur de lys
remplacée par une gourde, emblème de S.t Just, pèlerin.

Lit. Tatton

N°1. Le Saint est agenouillé, les mains jointes; un bras armé d'une épée tranche sa tête déja ceinte de l'auréole des martyrs.

SAINT-JUST-EN-CHAUSSÉE.

ÉTUDE

HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE.

On a calculé qu'en France, sans parler du reste de l'Europe, les trois huitièmes au moins des villes et des bourgs sont redevables de leur existence et de leur développement à une abbaye, ou bien à un pèlerinage fréquenté. De ce nombre est *Saint-Just-en-Chaussée* (Oise).

Cette petite ville a été malheureusement déshéritée, après la Révolution, de l'architecture de son monastère; mais son passé n'est pas totalement privé d'archives, ni de souvenirs. Si les pierres qui parlaient nous font défaut, nous irons glaner quelques pages dans les parchemins et dans les traditions. La poussière du vieux temps est si féconde, qu'il est bien rare qu'elle ne fournisse pas quelques lignes au moindre village.

Des chartes de l'abbaye de Saint-Just, du XIe et du XIIe siècle, nous montrent dans un état très prospère ses vastes fermes de Trémonvillers et de Morvillers. Elles nous font voir des terres parfaitement cultivées et rapportant toutes sortes de grains. Les titres ecclésiastiques ont conservé l'époque des grands défrichements, opérés par les moines de Saint-Just, au XIIe siècle, qui ont occasionné des changements notables dans l'état du pays. C'est ainsi qu'ils firent abattre un bois considérable situé entre

Trémonvillers, Quinquempoix, Morvillers et Brunvillers, à mesure que l'accroissement successif de la population rendait nécessaire une plus grande étendue de terres arables. La nature excellente du sol, si propre à la culture des céréales, excitait d'ailleurs au déboisement successif de cette contrée. On ne pouvait guère le pousser plus loin ; car on n'a gardé en sol forestier que les terrains à peu près impropres à toute autre production. Les coteaux étaient couverts de vignes et de pommiers. Le blé et toutes les autres semences étaient vendus au marché et à la mesure de Saint-Just. Les œuvres et l'influence civilisatrice des moines proprement dits, ou des religieux, leurs bienfaits et leurs services de tout genre ont forcé M. Littré lui-même à dire que quiconque « est avec la civilisation doit être, à l'époque du moyen-âge, avec l'Eglise et avec les moines, milice de l'Eglise (1). »

L'abbaye avait le droit de percevoir la paie du tonlieu pendant huit jours, à la fête de Saint-Just. (Charte de 1122.) Les foules venaient puiser à la fontaine, qui fut témoin du martyre du saint patron, non seulement de l'eau pour désaltérer leur corps; mais le malheureux y puisait l'espérance, la mère désolée y priait pour son enfant dévoré par la fièvre. Le sentier qui conduisait à cette source précieuse n'est plus fréquenté par le pauvre, le pèlerin ou l'infirme; les esprits-forts dédaigneraient d'y passer. Néanmoins il reste acquis à l'histoire que, bien souvent en ce lieu béni, la foi a opéré des prodiges et que plusieurs s'en sont retournés guéris. Là, comme toujours, le commerce, à la piste des réunions populaires, amena les représentants de toutes sortes d'industries; ainsi se forma la foire importante de Saint-Just, qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours le 18 octobre, date de l'ancien pèlerinage (2).

A présent c'est à peine si l'on se souvient des moines, des

(1) *Journal des Savants*, 1862 et 1863 : art. de Littré sur *Les Moines d'Occident*, par de Montalembert.

(2) Les foires et les marchés les plus fréquentés ont eu le plus souvent pour origine les pèlerinages, qui réunissaient les fidèles de diverses contrées à la porte des monastères. On peut en voir une énumération curieuse dans Branche : *L'Auvergne au moyen-âge*.

seigneurs, des chartes des évêques ou des bulles des papes, « vieux monde que le temps a balayé sous son aile. » L'indifférence de l'époque moderne voudrait ensevelir dans l'oubli ce passé glorieux pour la religion; mais l'impartiale histoire, à défaut de la reconnaissance, ne saurait en laisser périr la mémoire. Faire revivre ces souvenirs, si chers sans doute à la localité qui doit son nom au tombeau d'un martyr et sa prospérité à l'établissement des religieux, qui en furent les pieux gardiens et l'entourèrent de cloîtres, grâce à la charité de nos rois d'abord, puis à la générosité des châtelains du pays environnant, voilà le but de ces modestes pages.

La recherche des origines de Saint-Just, la légende du saint patron, l'abbaye, la châtellenie, l'Hôtel-Dieu, les édifices du culte, l'industrie et l'administration du bourg, les hommes remarquables qui y prirent naissance : tels sont la matière et le plan des divers chapitres de cette étude archéologique.

L'œuvre de l'historien, ou du chroniqueur, perd toute sa valeur et son intérêt, dès qu'on la sépare des documents qui viennent en former les solides assises. C'est pourquoi nous ajouterons le complément indispensable des pièces justificatives. On ne les lit guère, mais de même que les fondations, sans être vues, sont nécessaires à l'édifice, de même aussi les pièces justificatives sont la base inébranlable de tout travail historique. *Hoc opus, hic labor est. Sic nos adjuvet Deus!*

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINES DE SAINT-JUST.

SINOMOVICUS. — SON EMPLACEMENT. — L'ARÉ (RIVIÈRE ET LA FONTAINE SYRIQUE. — APPELLATIONS DIVERSES DE CE BOURG.

Avant le IVe siècle un village, ou vicus gallo-romain, appelé *Sinomovicus*, Simonville et Sinomovic (1), était bâti vers l'est de

(1) *Est locus antiquâ appellatione Sinomovicus, ubi fons Syrica exoritur, cujus decursum Araja rivus excipit.* (Ex legend. Bellov. In festo B. Justi.) — « Il y a les bourg et abbaye de Saint-Just jadis apppelé

Beauvais, au point d'intersection de deux chaussées Brunehaut. L'une de ces voies romaines conduisait d'Amiens à Senlis. Elle prenait son commencement à Amiens, « oultre la porte Saint-« Denis, devant le puch, en le grant cauchie à aler à Paris d'un « côté et de l'autre à aler à Saint-Acheul (1). » Elle gagnait le village de Saint-Fuscien et traversait les jardins de l'abbaye. « Je pars de Saint-Fuscien le samedi matin (8 avril 1758), écri-« vait le chanoine Danse, et je ne quitte pas la chaussée romaine « qui, passant par Sains, Estrées, Paillard, Ansauviller, etc., « devoit me conduire à Saint-Just et me rappeler la fuite de ce « saint enfant. Ce n'est pas sans satisfaction que j'ay marché « sur ses traces. Je ne crois pas que l'on trouve beaucoup de « chaussées abandonnées qui en conservent des restes aussi « sensibles. Entre Paillard et Ansauviller, j'ay remarqué en plu-« sieurs endroits des indications non equivoques de pierres « marginales. La chaussée, rompue en plusieurs endroits par « l'avidité des paysans pour profiter des pierres et cailloux, m'a « fait apercevoir en plusieurs endroits des lits bien conservés « de pierres arrangées avec soin (2). »

Une transaction non datée, intervenue entre M. Le Bel, curé de Wavignies, et les particuliers qui habitaient le long de cette chaussée, du côté de Wavignies, lui donne le nom de *rue des Poissonniers* et de *rue Verte d'Ansauvillers*. Elle porte le nom de Chaussée d'Ansauvillers dans une enquête du 28 septembre 1488, en faveur de l'Hôtel-Dieu de Beauvais, au sujet de Blanc-fossé, et dans un ancien état des terres possédées par l'abbaye de Saint-Just, au terroir de Quinquempoix, que la chaussée côtoie. Cette route, en quittant Saint-Just, monte vers Boutenangle et Erquinvillers qu'elle laisse à gauche, passe à Noroy (*Nigra via*), à Fouilleuse, à Maimbeville, Epineuse, au bois de

---

Simonville. » (Ant. Loisel : *Mémoires*, p. 18.) — « Saint-Just est un bourg appelé anciennement Simonville ou le village de Simon ; mais le martyre que saint Just, natif d'Auxerre, y souffrit... lui fist changer le nom. » Septième volume de la *Géogr. Blaviane ;* Amsterdam, M DC LXIII.)

(1) Registre des cens et rentes dues à la maladrerie d'Amiens, du mois de juin 1245.

(2) Voyage archéologique : *Mém. des Antiq. de Picardie,* t. IX, p. 270.

avières, et rejoint, près de Saint-Martin-Longueau et de Pont-Sainte-Maxence, la chaussée de Senlis. Elle est tracée ainsi dans la carte de Guillaume de l'Isle. La voie qui la croisait à *Sinomovicus* conduisait de Beauvais dans la Flandre, de *Cæsaromagus* à *Bavacum*.

Il est tout naturel qu'à ce point de bifurcation des deux routes antiques, où s'offraient d'ailleurs l'eau, les bois et la plaine, conditions nécessaires à la vie, des groupes de demeures se soient agglomérés. Les premiers lieux d'habitation, les bourgades des Gaulois étaient placées dans le fond des vallées, au bord des ruisseaux ou sur des collines peu élevées. Ils y trouvaient une nourriture abondante, pour leurs nombreux troupeaux.

La situation de *Sinomovicus* dut influer sur son importance, sinon déterminer sa formation. Toutefois qui pourrait remonter jusqu'aux sources de son histoire et plonger dans les profondeurs des origines de ce petit coin du pays des Bellovaques? Quant à nous, nous avouons notre impuissance à percer les ombres des premiers siècles, pour y découvrir

> Ce que la nuit des temps enferme dans ses voiles.
>
> (Lafontaine.)

La dénomination de *Sinomovicus* n'est plus qu'un souvenir et nous n'en sommes pas surpris, quand nous voyons les vieux noms des villes qui se recommandaient au respect des Gaulois, avant ou après la conquète de Jules César, condamnés à disparaître eux-mêmes. Ainsi *Bratuspantium*, ancienne capitale des Bellovaques, à quatre ou cinq lieues de poste de *Sinomovicus*, fut abandonné et sa prééminence transportée à la ville de *Cæsaromagus* (Beauvais); ainsi *Noviodunum*, capitale des Suessions, se déguisa sous le nom d'*Augusta* (Soissons); ainsi tant d'autres cités antiques.

Au XIe siècle déjà, dans les légendaires de Beauvais, le nom de *Sinomovicus* passait pour être vieilli, *antiquâ appellatione Simonovicus*. En l'an 1015, le roi Robert signait une charte, sur laquelle on lit le nom de *villa Sancti Justi*. D'après un manuscrit de la même date, conservé à l'abbaye de Malmédy (Prusse rhénane), il y avait à Saint-Just une église remarquable et un pèlerinage fréquenté. L'auteur parlait *de visû*.

C'est le christianisme qui a métamorphosé le sol de *Sinomovicus*, et, sur ses ruines, a fait élever une autre bourgade près du lieu témoin du sacrifice d'un jeune martyr. Son sang pur et fécond que cette terre a bu, il y a plus de quinze siècles, les précieux restes qu'elle recueillit avec empressement, lui ont valu de recevoir des mains de la Religion le nom même qu'elle porte. Quinze siècles! quel long espace dans la vie de cette localité! que de générations écoulées, que d'institutions disparues et ensevelies dans les ténèbres de l'oubli! Et cependant le nom du jeune saint est devenu celui du bourg, qui s'appela successivement Saint-Just-en-Beauvaisis, Saint-Just-l'Abbaye, enfin Saint-Just-en-Chaussée.

Cette dernière appellation lui vient des deux chaussées romaines, remplacées par la route de Paris à Dunkerque et par celle de Beauvais à Montdidier, qui traversent Saint-Just et se croisent au milieu de la ville.

Au pied du *Sinomovicus*, dont parlent les Passions de saint Just, coulait jadis l'Aré (*Aragga*, *Aroga*, *Araja*, *Aria*, *Arrausia*, *Aresia*). Cette petite rivière naît de plusieurs sources dans l'enclos de l'ancienne abbaye de Saint-Just, devenu la propriété de Mme veuve Le Grand (de l'Oise). Le vaste parc des moines, embelli, transformé, offre aux hôtes de l'antique demeure des évêques de Beauvais un libre espace, de longues allées ombreuses et tous les agréments d'une délicieuse promenade champêtre. La fontaine Syrique est desséchée depuis 1718. Quelques mètres plus bas, une faible source, en s'écoulant lentement d'un entourage de murailles aujourd'hui affaissées sur elles-mêmes, alimente un étang autrefois poissonneux, dont le trop-plein rejoint, près du chemin du Plessier-sur-Saint-Just, d'autres sources du ruisseau de l'Aré. Ce rû traverse du nord au midi les territoires de Valescourt et de Saint-Remy-en-l'Eau. Son cours, fort sinueux, présente un développement d'environ 6,300 mètres. Il reçoit, à Valescourt, les eaux du fossé du Puisard et celles d'une autre source et va se réunir à la Brèche, dans les prés Le Comte, à l'est de Ramecourt, près Clermont.

Dans des temps reculés, l'Aré sortait de terre entre Plainval et la Fosse-Thibault, sous le bois de Conatte, c'est-à-dire à 3,600 mètres environ au-dessus de sa source actuelle. La tradition locale est unanime sur ce point et s'accorde avec les Actes

du martyre de saint Just, qui attestent que l'Aré recevait les eaux de la fontaine Syrique, tandis que maintenant la source la plus haute du même ruisseau est à 10 mètres au dessous de cette fontaine tarie. Les fossés existant encore, depuis le château de Plainval jusqu'à la route de Montdidier, semblent justifier parfaitement la tradition, conservée d'ailleurs dans la mémoire des habitants de la localité. En 1865, l'abbé Richard, le savant hydrogéologue, appelé par l'un des descendants de l'honorable famille Boulard (Gustave), si connue pour sa bienfaisante influence, a découvert une source d'eau vive à une assez grande profondeur (8 mètres environ). On voit quelle est la différence de niveau, entre la source de Plainval et la fontaine Syrique.

Des titres du moyen-âge font mention d'un moulin à eau qui tournait entre Saint-Just et Plainval, et le distinguent des moulins à vent établis sur la colline. « Ce n'est pas le seul exemple de l'abaissement d'une source dans un vallon crayeux; mais celui-ci est remarquable par la longueur de la vallée que les eaux ont successivement abandonnée (1). »

On donna à la fontaine Syrique le nom de *Puchot*, qui vient de l'usage où étaient les pèlerins d'y pucher (mot picard qui signifie puiser) de l'eau pour en boire et « obtenir un remède contre les maladies les plus violentes (2) » C'est près de cette fontaine que, l'an 278 ou 303, arriva le martyre du glorieux enfant, dont le bourg de Saint-Just-en-Chaussée invoque le patronage spécial. Cette date prouve l'antiquité de *Sinomovicus*. Du reste on a ramassé à Boutavant des casse-têtes de silex et dans Saint-Just même des médailles gauloises et des pièces impériales de bronze de l'époque romaine. On conserve au musée de Beauvais un anneau de verre bleu émaillé, veiné de blanc, dont l'origine est rapportée à l'époque celtique. Il a été trouvé dans le bois de Trémonvillers, à 2,500 mètres environ au dessus de Saint-Just.

Louvet (3) met l'emplacement de *Sinomovicus* dans le pré d'Orémaux, entre Saint-Just et Plainval, et se passe deux étymo-

(1) Graves : *Statistique du canton de Saint-Just* (p. 5).

(2) Ch. de L'Escalopier : *Essai sur la châtellenie et abbaye de Saint-Just*, 1835 (p. 1).

(3) Louvet : *Hist. et antiq. du Beauvaisis* (t. I, p. 199 et 500).

logies impayables. Sinomovic, lieu fort désert, selon lui, viendrait de *sine homine vicus*. Quant à Orémaux ou Orémieux, village ou hameau détruit depuis longtemps, mais dont la place est bien connue, c'est la traduction d'*oremus*, parce que les deux parents de saint Just, témoins de son martyre, se seraient écriés : *oremus, prions Dieu!* Il eut le tort aussi de vouloir donner à cette localité le nom de *Luperia* et *Lupera,* Loupère ou Louvre (1). C'est ce qui a suggéré au chanoine Danse les réflexions suivantes extraites du récit de son voyage : « Je me suis « fait conduire à la chapelle du Puchot pour y honorer l'endroit « même où le saint a souffert. Le hasard m'y a fait trouver le « prieur (de l'abbaye); c'est un homme qui cherche beaucoup à « s'instruire sur saint Just. Il est plein de son *Louvet* et malheu- « reusement il le regarde comme un oracle; j'ay entré en lice et, « contre son sentiment, j'ay tâché de lui prouver que Saint-Just « ne s'appeloit pas *Lupara,* mais *Sinomovicus,* qu'il ne fallait pas « distinguer à Saint-Just deux villages ou un village et un hameau « *Sinomovicus,* auquel il lui plaisait de substituer *Oremus,* d'où « les prés d'Orémieux, et *Lupara,* auquel a succédé Saint Just. Il « confond ce saint enfant avec saint Justin de Paris (2). »

Nous devrons réfuter cette confusion entre Saint-Just-en-Beauvaisis, *Sinomovicus* et le *vicus Lupara*, Louvre-en-Parisis, canton de Luzarches (Seine et-Oise). Nous rapporterons ensuite, d'après les nombreux documents des Bollandistes, la vie et la passion de saint Just. Elle est fort bien racontée dans l'*Hagiographie du diocèse d'Amiens* (t. III), de M. l'abbé Corblet. Nous mettrons largement à contribution cette étude pleine d'investigations érudites : c'est le fait du pauvre glanant dans le champ du riche. La biographie de notre saint devait être à la première page d'une notice sur le bourg qui prit son nom et dont l'histoire sera forcément dans la suite en contact avec son culte.

---

(1) Louvet : *Hist. de Beauvais* (p. 179 et 180).

(2) *Voyage archéologique,* t. IX (loco cit.).

CHAPITRE DEUXIÈME.

DIVERS TYPES DES ACTES DE SAINT JUST.

MANUSCRIT DE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS (VIIIe SIÈCLE). — LECTIONNAIRES DE BEAUVAIS (XIe OU XIIe SIÈCLE). — MANUSCRIT DES CARMES DE PARIS. — VIE FAUSSEMENT ATTRIBUÉE AU VÉNÉRABLE BÈDE. — CONFUSION DE SAINT JUST AVEC SAINT JUSTIN DE LOUVRES.

Les savants continuateurs des *Acta Sanctorum* ont publié (1) la passion de saint Just, d'après un manuscrit du xe siècle, déposé à la Bibliothèque royale de Bruxelles. Cette même légende, avec quelques variantes, figure dans un Lectionnaire du VIIIe siècle, provenant de l'abbaye de Saint Germain-des-Prés, conservé à la Bibliothèque nationale, à Paris (n° 12,598 du fonds lat.).

C'est la plus ancienne vie de saint Just que l'on connaisse. Une antiquité aussi reculée que celle de ce manuscrit a inspiré beaucoup de confiance, sur la véracité des faits qu'elle rapporte, aux grands historiographes qui l'ont examinée attentivement. Le 14 juillet 1696, dom Ruinart, de la congrégation de Saint-Maur, mandait à Etienne de Nully, chanoine de Beauvais, en lui envoyant les actes de saint Just, copiés de sa main sur l'exemplaire de Saint-Germain-des-Prés, que le manuscrit dont il les avait tirés avait au moins neuf cents ans (2). Les lettres purement mérovingiennes, qui sont le caractère dominant de ce manuscrit, ont fait croire à cet habile hagiographe qu'il est du temps de Pépin ou de Charlemagne. Dès 1689 il en avait porté le même jugement, dans la préface des *Acta primorum martyrum*, p. 65.

Dom Mabillon, qui passa une partie de sa vie à Saint-Germain-

---

(1) *Bollandistes,* t. VIII, octobre, p. 323.

(2) Lettre et copie mss. de D. Ruinart : Biblioth. de M. de Troussures.

des-Prés, l'avait également réputé être du VIIIe siècle (1). A son témoignage ne suffit-il pas d'ajouter celui des auteurs de la *Nouvelle Diplomatique*, qui ont fait graver plusieurs lignes de notre manuscrit, comme des modèles d'écriture du VIIIe siècle (2)?

D'après une note que l'on trouve dans le même manuscrit et que l'on assure être de la main du P. Mabillon, les corrections sans nombre qu'on y voit seraient de S. Paschase Radbert, abbé de Corbie, mort vers 865. Dom Ruinart ne les fait pas remonter si haut; il ne leur donne que six cents ou sept cents ans (3). Les corrections sont au-dessus du texte; elles consistent surtout à substituer des *v* au *b* dans certains mots, comme *abunculus*, *abunculo;* à corriger certaines fautes de grammaire, *cùm repcriissent* pour *cùm reperierunt;* à rétablir certains mots omis : *et dicere cœperunt ad eum,* au lieu de : *et dicere ad eum.*

Le manuscrit étant du VIIIe siècle, ne fût-il même que du IXe, il résulte toujours que dom Rivet de La Grange a mal conjecturé en disant des Actes de saint Just qu'ils n'ont été écrits que vers 928 ou 930, dans les premières années de repos et de tranquillité qui succédèrent aux ravages des Normands (4).

Ajoutons que les religieux de Centule (Corbie), de qui vient originairement le manuscrit, ont pu obtenir les Actes des clercs attachés à l'église élevée sur le tombeau de saint Just, dont leur abbaye n'est éloignée que de quatorze lieues, ou bien de l'église de Beauvais même. Celle-ci montra assez l'estime qu'elle faisait de ce monastère au IXe siècle, en y choisissant deux évêques qui lui ont fait honneur, Hildeman (821) par sa sainteté, Odon (861) par sa science.

Les premiers mots des Actes de saint Just dans ce recueil sont : *Tempore illo cùm Deus,* etc. (5). On trouve dans Vincent de Beauvais, auteur du XIIIe siècle (6), soit manuscrit, soit im-

---

(1) Tillemont : *Hist. eccl.,* t. IV, p. 747.

(2) *De re diplomaticâ*, t. II, p. 312, 316; pl. 18, 51 et 52.

(3) Lettre mss. à M. Et. de Nully : bibl. de M. de Troussures.

(4) *Hist. litt. de la France,* t. VI, p. 205 et 621.

(5) *Passio sancti Justi, ex cod. sancti Germani,* n° 1,015, f° 37, 40.

(6) *Speculum majus*, lib. XII, c. 43.

primé au Légendaire de Lebeuf et dans P. de Venise, écrivain du XIVe siècle, des extraits assez fidèles des légendes de saint Just, et dom Chenart, dans sa collection, en fait une traduction presque littérale (1).

Il existe un autre type des Actes de saint Just, rédigés au Xe siècle, à l'abbaye de Malmédy (Prusse rhénane). On les retrouve aussi dans un manuscrit de saint Trudon, du XIVe siècle. On y voit apparaître le nom de *Sinomoricus* comme dans les Légendaires de Beauvais.

Les Lectionnaires de la cathédrale de Beauvais, de Saint-Barthélemy, de Saint-Symphorien (incomplet) et de Saint-Michel, commencent par ces mots : *Ad morum ædificationem* et se divisent en six leçons qu'on chantait à l'office solennel de saint Just (2). C'est la paraphrase des Actes précédents, avec quelques détails de plus sur les reliques du bienheureux.

Godefroy Hermant les a traduits littéralement (t. I, p. 196), en faisant précéder sa traduction d'une pieuse réflexion sur le triomphe de la grâce du christianisme, dans un enfant aussi jeune que saint Just.

Etienne de Nully, qui avait copié cette légende, la faisait remonter au XIe siècle, ou vers le commencement du XIIe. D'après le chanoine Danse, une copie manuscrite, du commencement du XIIe siècle, en restait à la bibliothèque de Notre-Dame de Paris. (Cod. E. XI.)

Lebeuf assure qu'elle vient de Loisel, qui l'avait tirée du bourg de Saint-Just (3). On y lit en caractères d'environ l'an 1400 : *Iste liber est Johannis hospitis de sancto Justo. Clericus et apparitor generalis dicti sancti Justi et diœcesis Bellovacensis.* Ce manuscrit est actuellement à la Bibliothèque nationale, par la cession qu'en a faite, en 1757, le chapitre de l'église de Paris, avec plusieurs autres qui sont passés en la possession de Loisel, « grâce à une trop grande complaisance du chapitre de Beau-

(1) Lettre mss. de M. Lebeuf, du 14 nov. 1754 : bibl. de M. de Troussures.

(2) Voir également les *Bréviaires* de Beauvais (1482, 1496, 1506, 1554) : bibl. de Mgr Millière.

(3) *Mercure de France*, janv. 1756, p. 127.

« vais à les lui prêter et trop peu d'attention à les réclamer en « temps opportun (1).

Dans un manuscrit des Carmes de chœur de Paris, en deux volumes in-folio, on trouve quatre feuillets contenant la vie rimée de saint Just. Lebeuf dit qu'ils lui ont paru avoir été copiés, comme tout le livre du reste, sous le règne de Philippe-Auguste ou de saint Louis au plus tard. C'est une prose mesurée de la même manière que l'hymne célèbre de saint Thomas : *Pange lingua*. Nous avons pris la peine de la transcrire et nous avons trouvé qu'elle contient mille cinquante vers ou bouts rimés, dont le premier est : *Sanctorum gesta scribere*. Le récit de la Passion de saint Just ne commence, à proprement parler, qu'au soixante-deuxième :

Justus puer amabilis,
In parentelâ nobilis,
Sed nobilior meritis,
Cùm novem annos gereret, etc.

Enfin, pendant longtemps, on a attribué de bonne foi au vénérable Bède, qui vivait au VIIIe siècle, une autre Vie en vers, écrite au XVe siècle et reproduite dans la Patrologie latine de l'abbé Migne (t. XCIV, p. 595). Elle se divise en cent trente-cinq strophes, formant huit cent dix vers trochaïques libres, espèce de prose rimée comme la précédente, fort en vogue aux IXe et Xe siècles. Surius l'a publiée sous le nom de Bède, mais sans aligner les vers et en faisant quelques inversions prosaïques.

Bien que tous les éditeurs de Bède l'aient insérée dans ses œuvres, il faut remarquer : 1° que le vénérable ne range point cette Vie, à la fin de son *Histoire d'Angleterre,* au nombre de ses écrits antérieurs à la soixantième année de son âge (2), c'est-à-dire quatre ans au plus avant sa mort; 2° qu'il ne parle dans son martyrologe ni de saint Just ni de saint Justin; 3° qu'il savait la chronologie et les règles de la poésie. Pourrait-on par conséquent, sans injustice, le croire auteur des anachronismes et de la mauvaise poésie qu'on y trouve? Dom Rivet (*Hist. litt.*,

---

(1) Lettre de M. Danse : bibl. de M. de Troussures.

(2) Tillemont : *Hist. eccl.*, t. IV, p. 751.

Mercure de France, janv. 1756), Lebeuf et tous les historiens modernes, sur ces réflexions, n'hésitent pas à regarder l'histoire de saint Just comme une production totalement étrangère à Bède. Ces actes en vers, d'après Lebeuf, « doivent leur origine au « dessein de mettre la jeunesse, principalement celle qui étu- « diait dans les monastères ou parmi les clercs, en état d'ap- « prendre ces histoires facilement, de les chanter et de les « déclamer. »

Il est tout à la fois prouvé aujourd'hui que Bède n'est pas l'auteur des Actes de saint Just et que saint Just et saint Justin sont bien deux saints différents, tous deux enfants martyrs. Le premier est inscrit, dans les plus anciens martyrologes, au 18 octobre, dans ceux de saint Jérôme, d'Usuard, de Beauvais, d'Amiens, d'Auxerre, etc.; le second au 1er août, mais on a toujours célébré sa fête à Paris le 8 du même mois. Le corps de saint Just, inhumé dans la petite ville du Beauvaisis qui porte son nom, fut transféré à la cathédrale de Beauvais. Le corps de saint Justin, honoré à Louvres-en-Parisis dès le IXe siècle, fut transféré à Notre-Dame de Paris à une époque qui nous est inconnue.

Vers la fin du XIe siècle, comme on ignorait la vie de saint Justin de Louvres, on lui avait appliqué les actes de saint Just du Beauvaisis, en raison de la similitude des noms, avec quelques modifications. Pour cela on supprima d'abord le nom du père de l'enfant martyr, qui s'appelait *Justinus*, afin d'éviter le double emploi de ce mot; puis tous les noms de lieux, excepté ceux d'Amiens et d'Auxerre. On ne pouvait, en effet, parler de la fontaine Syrique, ou de la rivière d'Aré, puisqu'il n'y a ni rivière, ni fontaine à Louvres, qui prétendait avoir été le théâtre du martyre.

La vie faussement attribuée au vénérable Bède n'est, au fond, que la traduction amplifiée de la légende du VIIIe siècle, mais avec des mutilations encore plus graves que les précédentes et des substitutions de noms propres, qui causèrent une perturbation singulière dans les Bréviaires de Paris (1607, 1680), de Beauvais (1618, 1741, 1828), d'Auxerre (1670). Ainsi Justinus, père du saint martyr, est désigné sous le nom de Matthæus; Justinien, son oncle, devient son frère et le nom de Louvres (*Lupera*) apparaît pour déterminer l'endroit du martyre.

Ce nom de *Lupera*, abrité sous l'autorité de Bède (1), ne fut point mis en doute. Aussi Louvres paraissait triompher et Louvet, pour soutenir les droits du Beauvaisis, s'imaginait de dire que Saint-Just s'était áppelé jadis Louvres-en Beauvaisis (2). Heureusement qu'on présenta des arguments plus sérieux. On fit remarquer que Louvres n'est point comme Saint-Just sur la route d'Amiens à Paris; que le saint enfant ayant été martyrisé le lendemain de la nuit où il avait pris la fuite, on peut bien supposer qu'il a fait dix lieues pour arriver à Saint-Just, mais non pas qu'il en ait pu faire vingt-six pour se rendre à Louvres; que les légendes de Beauvais ne parlent point de *Lupera*, mais de la fontaine Syrique et de la rivière d'Aré qui se trouvent bien à Saint-Just et non à Louvres.

Battus sur la question locale du martyre, les Parisiens voulurent prouver que saint Just et saint Justin n'étaient qu'un même personnage martyrisé, il est vrai, en Beauvaisis, mais dont les reliques avaient été transférées, au IXe siècle, de Saint Just à Saint-Symphorien de Poitiers et de là à Paris, ou bien directement de la cathédrale de Beauvais à celle de Paris. C'est cette dernière supposition qu'admet le bréviaire parisien de 1607; Louvet prétend lui-même que la translation eut lieu à Poitiers, par crainte des Normands, et non de Beauvais à Paris. Aucune de ces hypothèses n'est appuyée sur des preuves historiques.

François de Gondy, archevêque de Paris, ayant ouvert la châsse de saint Justin, pour en donner quelques reliques à l'église de Louvres, qui lui est dédiée, constata qu'elles étaient bien les ossements d'un enfant; mais il trouva une partie du chef! Cela aurait dû suffire pour montrer qu'on avait appliqué à tort, à saint Justin de Louvres, les Actes du martyr dont la tête tout entière

---

(1) *Euntes ad locum*
Qui Lupera dicitur...
Atque meum sepelite
Ibidem corpusculum.
(V. Bèd. : Op. III, p. 275; édit. de Cologne.)

(2) Louvet : *Hist. et Antiq. du Beauvaisis*, t. I, p. 499. — M. de L'Escalopier : *Essai sur la châtellenie de Saint-Just*, p. 3, rapporte la même erreur.

avait été portée à Auxerre. Cependant le bréviaire actuel de Paris n'en continue pas moins à dire, en reproduisant l'abrégé des Actes de saint Just, que saint Justin fut inhumé à Louvres et transféré ensuite à Notre-Dame de Paris.

M. l'abbé Corblet (1) a parfaitement résumé la très longue dissertation des nouveaux Bollandistes, sur cette question désormais éclaircie. Nous en avons reproduit, ne pouvant faire mieux, les derniers paragraphes. Nous emprunterons encore, en partie, sa traduction du manuscrit du VIIIe siècle, pour le chapitre suivant.

CHAPITRE TROISIÈME.

VIE ET PASSION DE SAINT JUST.

VOYAGE D'AUXERRE A AMIENS. — SÉJOUR CHEZ LUPUS ET DÉPART PRÉCIPITÉ. — MARTYRE DE SAINT JUST A SINOMOVICUS ET RETOUR DE SES COMPAGNONS A AUXERRE (278 OU 303).

Saint Just naquit probablement à Auxerre; il est certain du moins qu'il habitait cette ville avec son père, nommé Justin, et sa mère, appelée Félicie (2). Dès sa plus tendre jeunesse, il pratiqua des vertus qui ne mûrissent d'ordinaire qu'à un âge bien plus avancé, et mérita par là un don merveilleux de seconde vue qui devint l'occasion de son martyre et de sa gloire.

Ce pieux enfant, âgé de neuf ans, partageait la douleur de sa famille au sujet de son oncle Justinien, qui avait été enlevé tout jeune et vendu comme esclave, sans qu'on ait su depuis le sort qui lui était échu. Saint Just apprit par une vision que ce parent regretté était au service d'un marchand nommé Loup, qui habitait la ville d'Amiens, et s'empressa de révéler cette bonne nouvelle à sa famille. Justin chercha en vain dans Auxerre quelqu'un qui voulût bien se joindre à lui, à prix d'argent, pour aller dé-

---

(1) Dans l'*Hagiographie* du diocèse d'Amiens, loc. cit.

(2) *Ortus illustribus Justus natalibus.* D'une naissance illustre. Antiphonaire vraisemblablement de 1569. (Arch. de l'évêché de Beauvais.)

livrer son frère bien-aimé. C'est alors que saint Just s'offrit pour entreprendre ce voyage. Aux objections de sa mère, qui redoutait la fatigue et les périls d'une si longue excursion, l'enfant répondit qu'il s'en remettait complètement à la volonté de Dieu (1), et sa détermination parut si bien inspirée d'en haut qu'on n'y mit plus d'obstacle.

Quelques jours après, le père et le fils, munis d'argent et de provisions, se mirent en route et arrivèrent à Melun vers le soir (2). Là un pauvre, tout à la fois aveugle et boîteux, sollicita leur charité en se plaignant de la faim. Saint Just ne se contenta point de lui faire part de ses provisions de voyage, mais se dépouilla de son habit pour le lui donner. Comme son père l'en réprimandait : « N'est-il pas écrit, lui dit-il, que bienheureux « est celui qui compatit aux souffrances des indigents, parce « que le Seigneur, à son tour, prendra pitié de lui dans les jours « d'infortune. »

Le lendemain matin les voyageurs poursuivirent leur route et rencontrèrent, près de Paris, un excellent homme nommé Hippolyte, qui, les ayant interrogés sur leur pays et le but de leur voyage, leur offrit l'hospitalité. Les deux Auxerrois l'acceptèrent et allèrent chez lui réparer leurs forces, en prenant quelques aliments, du vin et de la bière.

Parvenus aux bords de l'Oise, ils ne trouvèrent point d'abord de barque, mais, grâce à Dieu, un batelier qui descendait la rivière se rendit enfin à leur appel et les transporta à l'autre

---

(1) La Passion en vers de saint Just, tout en donnant à l'enfant martyr la prescience divine, lui fait très maladroitement tenir ce langage, que devaient démentir les événements :

Nil erit contrarium
Quin illæsi ambulemus,
Redeamus sospites.
(V. *Bedæ opera*, t. III, p. 268.)

(2) Trois heures après avoir quitté Auxerre, ajoute le biographe du VIIIe siècle : or il s'agit d'une distance de vingt lieues. Cette erreur géographique suffirait à prouver, comme le remarquent les Bollandistes, que l'auteur de cette Passion était du Beauvaisis et non pas de l'Auxerrois, où une telle ignorance des lieux n'aurait pas été possible.

bord, sans vouloir accepter aucune rémunération. « C'était peut-« être un ange, dit Giry, que la Providence de Dieu leur envoya « pour les secourir dans le besoin (1). »

Aussitôt qu'ils furent arrivés à Amiens, Justin et Just s'informèrent de la demeure de Loup, ou bien de l'endroit où ils pourraient le trouver. L'ayant rencontré dans la ville, ils lui exposèrent le but de leur voyage. « Venez chez moi, leur dit le mar-« chand, je vous montrerai tous mes esclaves, et si vous recon-« naissez votre parent vous pourrez l'emmener avec vous, après « m'avoir remboursé sa valeur. »

Ce soir-là même, tandis que Justin examinait chez Loup ses douze esclaves, sans pouvoir reconnaître son frère parmi eux, saint Just s'écria : « Voici celui que nous cherchons, » en désignant un homme qui tenait une lampe allumée. « Comment « pourriez-vous me reconnaître, remarque ce dernier, puisque « vous n'étiez pas né quand j'ai quitté mon pays ? » La désignation du jeune enfant n'en était pas moins l'expression de la vérité.

Un jeune soldat de Rictiovare avait été témoin de cette reconnaissance. Il s'empressa d'aller prévenir son chef : « J'ai décou-« vert, lui dit-il, de ces gens adonnés à la magie qui se pro-« clament chrétiens ; que faut-il en faire ? — Amenez-les moi « bien vite, répondit le tyran ; et, s'ils refusent de venir, qu'on « les mette en prison jusqu'à ce que je les fasse comparaître « devant moi. » Les satellites, qui devaient exécuter cet ordre, ne trouvèrent plus les chrétiens dans la maison de Loup, que le biographe du VIIIe siècle qualifie de *homo bonus*. Celui-ci, en effet, sans accepter leur argent, les avait engagés à repartir aussitôt pour échapper aux persécutions du terrible juge.

Rictiovare ne pouvait point renoncer si facilement à sa proie. « Que quatre hommes montent à cheval, s'écria-t-il, et forcent

(1) Une légende populaire, en vieux vers français, exprime la même pensée dans ces termes :

Car se trouvant au bord d'une rivière
Où ni avoit barque ni nautonnier,
Un ange en fit l'offre et d'une main légère
Faisant la rame plier,
Les passe à l'autre gué de la rivière...
(Collect. de M. Mathon.)

« ces chrétiens à revenir ici. S'ils refusent d'obéir, qu'on les « mette à mort ! »

Les trois fugitifs, en suivant la voie romaine qui conduisait d'Amiens à Senlis, étaient arrivés à *Sinomoricus*, aujourd'hui Saint Just-en Chaussée, près de la fontaine Syrique qui alimentait la rivière d'Aré. Justinien dit à son frère : « Puisque voici de « l'eau, arrêtons-nous ici pour manger et prendre de nouvelles « forces. » Et saint Just de leur répondre : « Hâtez-vous, car « voici que Rictiovare a expédié quatre cavaliers pour nous ra- « mener à Amiens et nous mettre à mort ; je veillerai sur vous « pendant votre repas ; s'ils arrivent, je causerai avec eux pen- « dant que vous resterez cachés dans cette caverne voisine. » A peine avait-il dit ces mots, que saint Just aperçut les satellites ; ses deux parents s'empressèrent de suivre le conseil qui leur avait été donné (1).

Les soldats de Rictiovare demandèrent à saint Just où étaient les parents qui l'accompagnaient et à quels dieux ils avaient l'habitude d'offrir leurs sacrifices. Le courageux enfant refusa de trahir les siens et se borna à répondre qu'il était chrétien. L'un des cavaliers lui trancha aussitôt la tête, avec l'intention de la porter à Rictiovare (2). Mais le corps du saint enfant se redressa soudain et replaça sa tête sur ses épaules. « Dieu du ciel, s'écria- « t-il, recevez mon âme, car je suis innocent ! » Les satellites, épouvantés d'un tel prodige, s'enfuirent aussitôt et allèrent raconter à Rictiovare ce dont ils avaient été témoins.

Justin et Justinien, qui avaient entendu la prière du jeune martyr, sortirent de leur retraite et se demandèrent ce qu'ils allaient faire de ce corps décapité. On raconte (3) que la tête

---

(1) Nous avouons qu'il nous paraît difficile de comprendre la conduite d'un père et d'un oncle, abandonnant ainsi un jeune enfant aux périls qui le menacent. Sans doute son air inspiré, les rassurant, leur ôta tout droit de récrimination.

(2) Le nom de saint Just étant inscrit dans les anciens martyrologes au 18 octobre, on pourrait croire que c'est à cette date qu'eut lieu son martyre. Cependant le biographe du VIIIe siècle le place au deuxième jour des nones de septembre, c'est-à-dire le 4 de ce mois.

(3) *Et ita fertur*, dit le manuscrit que nous suivons.

leur dit : « Entrez dans la caverne, vous y trouverez un antique « tombeau couvert de lierre; c'est là que vous déposerez mon « corps. Quant à ma tête, portez-la à ma mère pour qu'elle « l'embrasse. Si elle désire me revoir, c'est dans le paradis « qu'elle devra m'aller chercher. »

Justin et Justinien, après avoir enseveli le corps de saint Just, se hâtèrent de retourner à Auxerre, où ils arrivèrent au bout de trois jours. Quand Félicie eut appris la mort de son fils, résignée elle bénit Dieu de l'avoir ainsi glorifiée et suspendit dans sa maison la tête du martyr, enveloppée d'un linge. Pendant la nuit cette précieuse relique inonda de lumière non seulement le logis, mais la ville tout entière.

L'évêque d'Auxerre (1) venait de se lever pour réciter les laudes. « J'ai vu, dit-il à son clergé, une grande lueur qui, par- « tant de la maison de Justin, enveloppait toute la cité. Allez « vite vous enquérir des causes de ce phénomène. Trois prêtres qui allèrent aux informations revinrent bientôt raconter les dé-

---

(1) Toutes les légendes de saint Just désignent à tort cet évêque sous le nom de saint Amateur. Elles commettent un grave anachronisme en plaçant tout à la fois le martyre de saint Just du temps de Rictiovare, qui exerça ses fureurs dans nos contrées sous le règne de Dioclétien, au commencement du IVe siècle (284-305), et du temps de saint Amateur ou Amâtre, qui occupa le siège d'Auxerre de l'an 388 à 418. Il y a presque un siècle entier entre l'existence de l'un et de l'autre. L'évêque d'Auxerre qui gouvernait cette église pendant la persécution de Dioclétien était saint Valère; il eut pour successeur saint Valérien, celui-ci Hellode, après lequel saint Amateur monta sur le trône épiscopal et bâtit une église sous l'invocation de saint Symphorien, martyr d'Autun, dans le cimetière public du mont Artre, pour y recevoir la sainte relique de saint Just. Cette église, où il voulut avoir sa sépulture, porta plus tard le nom de saint Amateur. « *Sanctus Amator episcopus Autissiodoren. caput sancti Justi martyris, in loco ubi ipse requiescere decreverat, collocavit, videlicet in ecclesiâ à seipso fundatâ sub titulo sancti Symphoriani in monte Autrico, suburbio Autissiodorensi. Inditum est posteà huic ecclesiæ, quæ abbatia erat, sancti Amatoris nomen.* » (Bolland., t. VIII, octob.) Les biographes se sont trompés sur le nom de l'évêque d'Auxerre, sans doute parce qu'ils ont confondu la réception du chef de saint Just et la translation qui en avait eu lieu un siècle plus tard, sous l'épiscopat de saint Amateur.

tails du martyre accompli dans le Beauvaisis. Justin les leur fournit. Le peuple, après avoir rendu grâces à Dieu, fit préparer une châsse pour qu'on allât chercher solennellement avec la croix, les luminaires et les encensoirs, la tête de saint Just et qu'on la déposât dans l'église de la cathédrale.

Une jeune fille de seize ans, aveugle de naissance, invoqua la relique dont venait s'enrichir l'église d'Auxerre et recouvra soudain la vue, ce qui donna lieu aux actions de grâces des fidèles et du clergé.

On montre à Auxerre, dans la rue du Temple, l'emplacement de la maison qu'habitait saint Just, où se trouve une statue datée de 1780, représentant le jeune martyr avec une palme dans la main droite et un livre dans la main gauche. Quand le chapitre se rendait processionnellement à l'église de Saint-Amâtre il faisait une station devant cette maison et récitait une oraison à saint Just (1).

CHAPITRE QUATRIÈME.

RELIQUES ET CULTE DE SAINT JUST.

A AUXERRE, A CORWEY, A EINSIEDELN, A SINOMOVICUS, A BEAUVAIS. TRAIT D'IMPOSTURE EN SAVOIE. — MONASTÈRE DE SUSE.

Comme nous l'avons vu, saint Amateur fit déposer le chef de saint Just sur le mont Artre, dans l'église de Saint-Symphorien. Le précieux dépôt n'y resta pas toujours En 1163, pour le sauver de la ruine du monastère de Saint-Symphorien, on le donna à la cathédrale. L'extrait des Inventaires des reliquaires de cette église, dressé un peu avant sa spoliation par les Huguenots, en 1567, porte cette indication : « Le chef de saint Just, enfant « martyr, enchâssé en argent doré, garni de diverses pierres, « du poids de dix-neuf marcs. Ce reliquaire avait été fait en 1425 « aux dépens du chapitre, selon les registres. Il ne renfermait « pas toute la tête. Dès le temps auquel elle était encore dans

(1) Lebeuf : *Hist. d'Auxerre*, t. II.

« l'église de Saint-Amâtre, il y en eut quelques distractions qui « en furent faites et qui servirent à enrichir l'abbaye de Corvey, « en Saxe, et celle de Notre-Dame des Hermites, dans le pays « des Suisses... (1). »

Grâce, en effet, à l'entremise d'Othon III, un fragment considérable (2) fut donné en 891 à l'abbaye de Corwey (*Corbeia nova*), qui posédait déjà une partie du corps de saint Justin de Louvres, et qui crut ainsi augmenter les reliques d'un même martyr. « Sous Hugues de Challon, évêque d'Auxerre, cette ville fut « brûlée deux fois ainsi que la cathédrale. Ce saint évêque la « rebâtit en 1039. L'un de ses ornements épiscopaux lui avait « été donné par l'empereur Othon, dont il était fort considéré « et auquel on croit qu'il envoya des reliques de son diocèse, « entr'autres de saint Just (3). »

Quant à la portion du chef de saint Just que possède l'abbaye d'Einsiedeln, nous ne savons à quelle date elle lui fut offerte. Nous donnons sous toutes réserves ce titre que fournit l'abbaye, pour prouver l'authenticité de sa précieuse relique : « Au mois « de septembre dernier (1877), compulsant un des trois cent « cinquante manuscrits importants de la bibliothèque du fameux « monastère, je lus par hasard ces lignes qui m'ont fait bondir « de surprise et de joie dans la cellule : *E quibus hoc anno* 298, « *novem annorum puerulus sanctus Justus, cum tyrannorum* « *crudelissimo ipso nomine ob tot cædibus metuendo Rictiovaro* « *præside congredi ausus, acerbissimorum flagrorum tormenta* « *generosissime sufferens, capitis demum obtruncatione, martyrum* « *coronam meruit, pro heroicâ constantiâ in albo sanctorum Ro-* « *manæ Ecclesiæ brevi sed digno elogio celebratus quinto decimo* « *calendas novembris... Hujus sacri capitis vertex asservatur in* « *illustrissimo B. M. Virginis cœnobio Einsillensi* (4).

---

(1) Extrait des Inventaires, XI : pièces justific., p. xxviij.

(2) *Magnam capitis partem.* (Bolland., loc. cit.)

(3) Lebeuf : *Hist. d'Auxerre*, t. I, p. 236.

(4) Traduction : ...En cette année 298, tout petit enfant de neuf ans, saint Just ayant osé résister au président Rictiovare, le plus cruel des tyrans dont le nom seul semait l'effroi, après avoir généreusement souf-

« Après avoir dévoré ces lignes, je courus chez le P. biblio-
« thécaire, chez le P. ministre, voulant donner pleine satisfac-
« tion à ma légitime curiosité. On me conduisit à la magnifique
« église abbatiale et, sur le maître autel, on me montra des re-
« liquaires portatifs qui ne s'exhibent qu'aux grandes solennités
« et dont l'un renfermait la précieuse relique cherchée. Je vis et
« vénérai la partie supérieure du crâne de votre cher petit
« martyr.

« Je crois parfaitement inutile d'insister, pour établir à vos
« yeux la parfaite identité du saint Just d'Einsiedeln avec celui
« du Propre de notre diocèse (1). »

Ce qui restait de la tête de saint Just, à Auxerre, fut en partie brûlé par les Huguenots en 1567 (2). On ne sauva qu'un fragment du chef, dont nous voyons une translation faite par Pierre de Broc en 1633, mais qui disparut en 93.

Le corps décapité du bienheureux nous appartenait plus exclusivement. « On peut dire, remarque Godefroy Hermant, à ceux
« qui voudraient encore contester à notre église la possession
« immémoriale du corps de saint Just, que les pierres parle-
« raient en sa faveur quand les hommes voudraient se taire. Car
« les deux églises de ce diocèse qui sont dédiées à Dieu sous
« l'invocation du nom de ce saint martyr, l'une au lieu de son
« martyre et qui est devenue une abbaye..., et l'autre aux portes

---

fert d'être battu, enfin fut décapité et mérita ainsi la couronne des martyrs. Son courage héroïque lui a valu les légitimes honneurs que lui rend l'Eglise romaine, qui l'a inscrit au catalogue des Saints, au XV des calendes de novembre. Cet illustre monastère conserve le sommet de son crâne.

(1) Lettre de M. l'abbé Lécot, curé de Saint-Antoine de Compiègne ; 24 octobre 1877.

(2) ...Car la fureur hérétique
Nous a ravi ce trésor.
Mais, grâce à la Providence,
Tout son corps est à Beauvais,
Dont il fera pour jamais
Les délices, l'abondance.

(Ancienne légende de saint Just, en forme de complainte. Collection de M. Mathon.)

« de Beauvais (1), toutes deux accompagnées autrefois de châ-
« teaux de nos évêques, sont une preuve très manifeste du droit
« que nous avons de nous attribuer saint Just, comme l'un des
« protecteurs et des plus puissants patrons du diocèse. A quoi
« l'on peut ajouter encore l'ancienne confraternité de l'église de
« Beauvais avec celle d'Auxerre, fondée sur le partage des re-
« liques du saint martyr, qu'il a voulu faire lui-même par une
« espèce de testament (2). »

Les chrétiens de *Sinomovicus*, en effet, n'ignorèrent pas ce qui s'était passé sur leur territoire, lorsque le jeune Auxerrois tomba, à l'aube de sa vie, sous le fer des bourreaux. Autant ils éprouvèrent d'horreur de l'atroce férocité qui l'avait immolé, en haine de la religion, autant ils bénirent le Seigneur d'avoir choisi le lieu qu'ils habitaient, pour le consacrer par le sang d'un martyr. Ils allèrent prier avec confiance sur sa précieuse dépouille, auprès de laquelle bientôt ils bâtirent une chapelle, qui devint célèbre dans toute la contrée. L'auteur d'un manuscrit de l'abbaye de Malmédy, du XIe siècle, parle en témoin oculaire de la dévotion du peuple au tombeau primitif de saint Just et de la fréquentation de l'église érigée en ce lieu. « *Ibidem angusta resplendet* « *ecclesia, tum sancti martyris memoriâ venerabilis, tum devotione* « *populi insignis.* » Qu'a-t-on fait des os des persécuteurs, des Rictiovare ou des Dioclétien? Personne n'a songé à les recueillir même dans un musée; tandis que les ossements de leurs victimes

(1) Il n'y a dans le diocèse de Beauvais qu'une autre paroisse sous le même vocable : Saint-Just-des-Marais, près Beauvais. « Il est remar- « quable que d'anciens pouillés désignent cette cure sous le titre d'*Ec-* « *clesia des Marets* et non de *Sancti Justi*. Des titres portent : en 1035, « *Sanctus Justus de Maristis;* en 1157, *Sanctus Justus de Marisco.* » (*Annuaire* du département; année 1855, p. 228.)

Un château écarté de la commune de Belle-Eglise, canton de Neuilly-en-Thelle, porte le nom de Saint-Just. Nous n'avons pu savoir d'où lui est venue cette appellation. Il était habité, au XVIe siècle, par Jeanne d'Apremont. Aux archives de l'Hôtel-de-Ville de Beauvais on trouve une lettre manuscrite, en date du 17 novembre 1592, par laquelle cette dame expose au Corps de la ville (les maire et pairs) la prise et le pillage de son château de Saint-Just-Belle-Eglise.

(2) Godefroy Hermant, t. I, p. 207.

on les a exhumés avec respect du fond de la tombe; ils furent recherchés des rois, vénérés des peuples, enveloppés dans l'or et dans la soie, couverts de roses et de fleurs. Grande leçon de vertu que la religion chrétienne donne ici-bas, pour consoler la terre!

Sous le pontificat de saint Hildeman, évêque de Beauvais (821-845), confiant dans les forces défensives de la ville, les chanoines de Saint-Just y apportèrent les reliques de leur patron; elles couraient moins de danger dans l'enceinte de cette cité, que dans le monastère où elles avaient été conservées jusqu'alors. De même les précieux restes de saint Evrou, de sainte Angadrême, de saint Germer et de saint Vaast furent déposés à Beauvais. On voulait les mettre à l'abri contre les profanations des pirates qui pénétrèrent dans les Gaules, sous la conduite de Hasting, duc des Danois, mettant tout à feu et à sang. Ces hordes barbares s'en prenaient principalement aux églises et aux monastères. Il y avait là plus à piller et meilleur butin à faire que partout ailleurs: ornements précieux, vases sacrés, reliquaires de grand prix, rien n'était épargné. Cette nation avide ne distinguait point entre le sacré et le profane; elle ne voyait que l'or et l'argent, qu'il fallait lui livrer de gré ou de force. La piété des chanoines de Saint-Just, craignant de voir le principal objet de son culte tomber entre les mains de ces infidèles, s'empressa donc de le transporter en un lieu de sûreté, à Beauvais, ville fortifiée.

Il nous paraît probable que le corps de saint Just ne fut point rapporté à Sinomovic, car Hariulfe (1) nous apprend qu'en 866 Odulphe, sacristain de Saint-Riquier, obtint d'Odon, ancien abbé de Corbie, évêque de Beauvais, un os de saint Just, des cheveux et quelques fragments des vêtements de saint Lucien. La réception solennelle de ces reliques eut lieu le 12 juin, à l'abbaye picarde; elles furent placées dans la châsse qui contenait le chef de saint Riquier et exposées à la vénération publique, dans l'église conventuelle. Le corps de saint Just était donc, à cette époque, conservé à Beauvais.

Quelques historiens modernes ont admis, avec Louvet (2), une

---

(1) *Chron. Cent.* (saint Riquier), lib. III, c. 12.

(2) Louvet, t. I, p. 437.

translation de saint Just et de saint Germer, en 940, dans l'abbaye de Saint-Cyprien de Poitiers. Si cela était, les auteurs du *Gallia Christiana* n'auraient pas oublié de mentionner cette translation importante. Cette supposition, dénuée de preuves, provient peut-être de ce qu'un comte de Poitiers (Guillaume III) aurait obtenu alors quelques reliques de ces deux saints, pour l'abbaye qu'il protégeait.

L'église de Beauvais, enrichie de notre précieux trésor, inscrivit le nom de saint Just dans le canon de la messe. Il figure à la prière du *Libera nos* avec ceux de saint Lucien, de saint Maxien et de saint Julien, dans le missel que Roger de Champagne fit écrire vers l'an 1000. Dans un autre missel, un peu postérieur, donné à l'abbaye de Jumièges par Robert, archevêque de Cantorbéry, une préface propre est consacrée à saint Just.

L'un de nos chroniqueurs français, Raoul Glaber, dans son histoire (1) qui finit en l'an 1045, nous raconte une particularité singulière sur de prétendues reliques de saint Just. Il y eut en tout temps des fourbes qui firent de la piété un moyen sacrilège de s'enrichir. Saint Augustin lui même se plaignait de certains coureurs qui, afin de surprendre les âmes simples par le respect qu'inspirait l'habit monastique, s'en étaient revêtus pour trafiquer avec des reliques supposées de martyrs. C'est ce qui eut lieu au commencement du XIe siècle, au sujet du corps de saint Just. Un de ces hypocrites se signala par son audace à déterrer des ossements humains, à les enchâsser et à les vendre comme des restes précieux de confesseurs de la foi. Prenant tantôt le nom d'Etienne, tantôt celui même de saint Just, il se disait aujourd'hui d'un pays, demain d'un autre, avec une imposture incroyable. Il parcourut plusieurs points de la France et surtout les côtes des Alpes, peuplées de montagnards aux mœurs moins raffinées. S'y faisant passer pour fugitif, il ramassa durant une nuit les os d'un homme inconnu, et après les avoir mis dans une châsse, il raconta que les anges lui avaient révélé que c'étaient les ossements d'un saint martyr, nommé Just d'Auxerre. A cette nouvelle, le peuple s'assembla de toutes

(1) R. Glaber : *Chroniq.* lib. IV, c. 3.

parts. « Comme il arrive ordinairement, remarque God. Her-« mant (1), tous les villageois de la plus basse condition s'y « rendirent en foule et ceux qui se portaient bien avaient regret « de leur santé, ou de n'avoir pas à demander à Dieu la guéri-« son de leurs maladies. »

Les évêques de Maurienne, d'Uzès et de Grenoble se préoccupèrent peu de la fourberie qui exploitait la crédulité de leurs diocésains. L'habile imposteur parvint à s'insinuer fort avant dans les bonnes grâces et l'amitié de Mainfroy, le plus riche marquis de ce temps-là et l'arrière petit-fils d'Ardouin, roi d'Italie. Après s'y être laissé prendre, le seigneur fit de bonne foi construire dans son château de Suse, le plus ancien de tous les manoirs des Alpes, un monastère en l'honneur du Dieu tout puissant et de la bienheureuse Vierge sa mère, dans le but d'y recevoir les soi-disant restes de saint Just. L'infâme menteur avait promis au crédule marquis de lui fournir beaucoup d'autres reliques de saints, dont il lui rapportait à sa fantaisie les actes, le nom et le martyre, avec la même impudence qui lui avait fait débiter déjà tant de mensonges. Le jour de la dédicace du monastère de Suse étant fixé, plusieurs évêques des environs assistèrent à la cérémonie avec Guillaume, disciple de saint Mariole et abbé de Saint-Bénigne de Dijon, l'un des hommes les plus célèbres de son siècle, et quantité d'autres abbés. On plaça en un lieu honorable les os du charlatan, auprès des restes authentiques de divers saints, au milieu de la joie extraordinaire de tout un peuple accouru pour la fête. Cela se passa le dix-huitième jour d'octobre, parce que, suivant le trop habile exploiteur, c'était à pareil jour que saint Just, dont le chef fut rapporté à Auxerre, avait souffert le martyre en Beauvaisis.

La Providence, enfin, déjoua l'imposture. L'historien Raoul Glaber, qui rapporte le fait, assistait à cette solennité. Avant d'entrer à l'abbaye de Cluny, il avait été religieux dans celle de Saint-Germain d'Auxerre. Très instruit sur l'histoire d'Auxerre et connaissant la passion de saint Just, il fut le premier à mettre en doute les explications souvent incohérentes données par l'étranger, qui avait à son service une réponse unique, lorsqu'on

---

(1) Godefroy Hermant : *loc. cit.*

lui demandait où il avait puisé la notion de toutes les particularités qu'il débitait. « J'ai, disait-il pertinemment, des conver« sations familières avec un esprit céleste... » Mais c'était un ange de ténèbres. Dieu permit en effet que les artifices diaboliques de ce trompeur fussent dévoilés. La nuit suivante, quelques religieux en prière dans l'église virent des spectres noirs et des fantômes, en forme d'éthiopiens, sortir de la châsse où les os vendus avaient été renfermés, et s'en aller hors de l'église. Malgré ce prodige, le peuple des campagnes se récria contre le mensonge et n'en continua pas moins de prodiguer à tort sa vénération à des ossements profanes, selon l'expression de Raoul Glaber lui-même, « *ne veneretur nomen injusti pro Justo.* »

La prévention du peuple de la Savoie, surpris par les tromperies de ce vendeur de fausses reliques, n'a point empêché que le vénérable corps de saint Just ne fût honoré, dans le diocèse de Beauvais, depuis l'époque de son martyre. On voit même par cette histoire qu'on fêtait notre saint le 18 octobre, au commencement du XIe siècle. Mais il est fort à craindre que bien des villes qui croyaient posséder quelques parcelles de ses ossements, sans montrer toutefois de témoignage authentique, n'aient été induites en erreur, en recevant de bonne foi, pour de véritables reliques, ce qui pouvait bien n'être que des vestiges d'une ancienne imposture.

Peut-être parmi les nombreuses localités de France qui portent le nom de saint Just, en est-il quelques-unes qui doivent leur dénomination à notre enfant-martyr. C'est une vérification impossible à faire, à cause de la confusion qui a régné au moyen-âge entre le martyr du Beauvaisis et plusieurs de ses homonymes.

En 1069, le 4 octobre, nous disent les Actes de sainte Romaine (30 octobre), on voit figurer la châsse de saint Just à la dédicace de l'église abbatiale de Saint-Quentin de Beauvais. On ne saurait soutenir qu'elle a pu être apportée temporairement de Saint-Just pour cette cérémonie, comme celle de saint Quentin. Il y avait assurément dans le déplacement de cette dernière, un motif spécial de convenance, qui n'existait pas pour Saint-Just; mais celle de notre saint était conservée à Beauvais. C'est pourquoi on la porta à la procession, avec les reliquaires richement décorés de saint Quentin, de saint Lucien, de saint Germer, de saint Evrou,

de saint Constantien et de sainte Angadrême. La cérémonie fut si splendide que, depuis la dédicace de l'église abbatiale de Saint-Remi de Reims, par le pape Léon IX, il n'y avait point encore eu de solennité ni si imposante, ni si majestueuse en aucune province de France (1).

Depuis qu'on avait transporté le corps du saint enfant dans l'enceinte de Beauvais, par crainte des Normands, la ville de Saint-Just n'en conservait plus, selon toute probabilité, que des restes minimes. Guibert de Nogent raconte qu'une sédition populaire fut apaisée à Saint-Just par l'ostension que firent les prêtres d'une relique du saint patron. Cette révolte avait éclaté au XII[e] siècle, peu après l'institution dans le bourg de la commune avec douze pairs nommés par élection. « Par une insolence « qui n'a pas de nom, quelques hommes de la plus vile popu- « lace se battirent en furieux contre les bourgeois : les clercs « apportèrent à l'endroit même du tumulte, afin d'apaiser le « peuple, les reliques de saint Just. Un certain individu, qui se « trouvait plus près que les autres, se précipita au-devant « d'elles, et, sans être arrêté par le respect, osa porter un « coup de son épée sur la châsse; mais il tomba par terre plus « vite qu'on ne peut le dire, et fut sur le champ souillé des in- « fects excréments de son ventre (2). » Cette procession de reliques dut avoir lieu avant 1124, année de la mort de Guibert.

En 1132, peu de temps après son retour du concile de Reims, tenu par le pape Innocent II qui couronna Louis VII roi de France, Pierre de Dammartin, évêque de Beauvais, eut à présider une cérémonie touchante. Elle nous montre combien la foi était vive à cette époque et combien grande était la confiance des fidèles en l'intercession des saints. Les châsses qui renfermaient les précieux restes de saint Just et de saint Germer étaient déjà très anciennes. La piété les trouvant trop pauvres et trop peu dignes de servir de sépulcre aux ossements vénérés de ceux que le Seigneur a couronnés dans les cieux, en avait pré-

---

(1) *Spicil.* t. II, p. 681.

(2) Guibert de Nogent : *Traité des reliques*, liv. III, ch. 17. — Migne : *Patrol.*, t. CLVI, p. 951. — *Guiberti de Novigento Monodarium*, édit. Luc d'Achery cap. XVII ; p. 521.

paré d'autres, où les merveilles de l'art le disputaient à la richesse de la matière. Regnier, chanoine de la cathédrale, avait offert une partie de sa vaisselle pour confectionner celle de saint Germer; d'autres avaient fait les frais de celle de saint Just. Le pieux évêque de Beauvais donnait l'impulsion à ces œuvres de foi et il avait choisi la fête de saint Pierre et de saint Paul, pour faire solennellement la translation des saintes reliques. Plusieurs personnages considérables, par le rang qu'ils occupaient dans l'Eglise de France et dans le diocèse de Beauvais, furent invités à cette grande cérémonie. On en trouve la relation dans le cartulaire de l'église de Beauvais, d'où Louvet a tiré ce qu'il rapporte sur le corps de saint Just. Parmi les témoins cités dans les actes, on remarque le nom de Josselin, évêque de Soissons, l'un des plus savants et des plus célèbres prélats de son siècle, fort connu depuis ce temps-là de saint Bernard et du pape Eugène III et qui fonda cinq abbayes de Prémontrés dans son diocèse. Il est nommé *Goislanus* dans le cartulaire de Beauvais; mais on le désigne plus ordinairement sous le nom de Joslenus ou Goslenus. Après lui six abbés se firent un devoir de se rendre à Beauvais, savoir : Serlon, abbé de Saint-Lucien, Raoul de Saint-Quentin, Garin ou Guérin de Breteuil, Barthélemy de Ham, Eudes de Saint-Germer et Beaudoin de Senlis. Ils assistèrent à la cérémonie avec Roger, doyen du chapitre, Thibaud et Henri, archidiacres, Ursion, sous-chantre, tous les dignitaires et tous les membres du chapitre. Grand nombre d'autres ecclésiastiques de distinction des diocèses d'Amiens, de Paris, de Senlis et de Soissons étaient venus prendre part à la solennité de cette fête. Le clergé des paroisses et des communautés de la ville avait été convoqué. On remarque encore les noms de Robert et d'Oger, prêtres, de Foulques, chancelier, d'Arnulfe, prévost, et d'Adélard, archidiacre de Soissons, d'Odon de Compiègne, etc. On y avait invité aussi plusieurs seigneurs, qui tenaient des fiefs de la dépendance de l'église de Beauvais, c'est-à dire les vassaux de la cathédrale, Manassès de Bulles, Odon, châtelain de Beauvais, Hugues d'Auneuil, Dreux de la Bretesche, Savalon ou Sigalon de Milly, Hugues, fils d'Ursel, Pierre, fils d'Adam, probablement celui qui a donné le nom à Lisle-Adam. L'assemblée était imposante, la foule nombreuse et recueillie.

Après la célébration des saints mystères, l'évêque de Beauvai

fit, en présence du clergé qui l'assistait, l'ouverture des anciennes châsses. Il vérifia les actes constatant l'authenticité des reliques qui y étaient renfermées. Il rédigea un procès-verbal qu'il fit signer par bon nombre de témoins, puis le déposa dans les nouvelles châsses, avec les ossements retirés des anciens reliquaires, les ferma avec soin et les scella de son sceau. Nos anciens historiens rapportent que le Seigneur se plut à révéler la puissance de ses serviteurs, par plusieurs guérisons miraculeuses opérées le jour de cette splendide translation (1).

En 1203, les chanoines firent réparer les châsses et Philippe de Dreux y replaça les reliques. Depuis cette époque on ne voit pas qu'une autre translation ait eu lieu. Dans ces diverses recognitions, on remarqua l'absence de plusieurs parties du corps et entr'autres du chef de saint Just (2).

Le culte du patron n'avait point disparu à Saint-Just, avec les reliques que la ville de Beauvais conservait religieusement à l'église de la Basse-Œuvre. En 1284 elles échappèrent au désastre qui eut lieu dans cet édifice, le vendredi d'avant la Saint-André. « Ce jour-là une partie de la grande voûte s'écroula, entraînant « dans sa chûte plusieurs des piliers intérieurs et extérieurs. « Toutes les verrières furent brisées et il ne resta guère d'intact « dans le chœur que le lieu où étaient les châsses de saint Just, « de saint Germer et de saint Evrou (3). »

En 1476, une chapelle fut bâtie près de la fontaine Syrique. Le tombeau du saint martyr était devenu un but de pèlerinage suivi. Une bulle pontificale de Sixte IV octroya cent jours d'indulgence, à toutes les personnes qui visiteraient ce lieu de dévotion et y déposeraient une légère offrande (4). Le 12 juin 1608 l'évêque de Beauvais, René Potier, accorda, d'après un bref du pape Paul V, quarante jours d'indulgence aux fidèles qui visiteraient la chapelle de Saint-Just, le jour de la fête de la translation de saint Just et les jours des deux fêtes de l'Assomption et

---

(1) Voir abbé Delettre : *Hist. du diocèse de Beauvais*, t. II, p. 80. — Godefroy Hermant, t. I, p. 492. — Louvet : *Antiq.*, t. I p. 502.

(2) Tillemont : *Hist.*, t. IV, notes 6 et 8 sur saint Just.

(3) *Annuaire* du département, 1855 p. 159.

(4) Pièce justificative, LXV.

de l'Annonciation de la Vierge Marie (1). Ce sanctuaire a été détruit pendant la révolution de 1793. Les Actes rédigés à l'abbaye de Malmédy racontent que les pèlerins allumaient des cierges, le 18 octobre, autour de la fontaine du Puchot, en chantant des hymnes, et que ce jour-là on y remarquait comme des veines de sang. La tradition rapporte que saint Just, décapité, s'était lavé dans cette source la tête et les mains; les fidèles imitaient son exemple, après avoir bu de l'eau qu'on disait souveraine contre la fièvre. Cet usage a cessé au commencement du siècle dernier, alors que la source s'est tarie (1718). La tradition dit encore que, pendant longtemps, les marches en pierre de la fontaine restèrent rouges du sang du martyr.

En 1674, la ville de Saint-Just s'enrichit d'une relique de son patron. Voici comment. Tout le monastère venait d'être rebâti à neuf. Le chapitre provincial de l'ordre de Prémontré, dans une de ses séances, le 5 juin de la même année, écrivit au chapitre de Beauvais et à l'évêque Choart de Buzenval, pour obtenir de leur piété une relique du corps de saint Just. Elle fut accordée avec empressement (2); en même temps le chapitre en destina aussi un petit fragment à la paroisse de Saint-Just-des-Marais, où l'on fait, de date immémoriale, la fête de notre saint le 9 juillet. C'est apparemment en souvenir d'une ancienne translation. Du reste, à Saint-Just-en Chaussée, la fête profane, dite communale et improprement patronale, a lieu encore le même jour qu'à Saint-Just-des Marais.

L'acte épiscopal qui garantissait à Saint-Just-en-Chaussée la plus grande partie de l'*os humérus* de son patron, fut expédié le 25 juillet 1674 (3). M^{res} de Bridieu, chanoine de la cathédrale, et Lucien Tiersonnier, chanoine et chancelier de la même église, docteur en Sorbonne, furent délégués par le chapitre pour transporter la relique de saint Just, à l'abbaye élevée auprès de la rivière d'Aré. Ils partirent de Beauvais le même jour, 25 juillet 1674, revêtus du surplis, avec le prieur de Saint-Just, Robert Cahier et un autre religieux, qui étaient venus recevoir le précieux

---

(1) Pièces justificatives, LXVIII.

(2) *Ib.* LXXI.

(3) *Ib.*, *ib*

dépôt comme un trésor, des mains de l'évêque et de son chapitre. Par piété, plusieurs personnages importants, représentants de toute la cité, entre autres Anselme Macaire, ex-maïeur, Jean Le Scellier, neveu de l'abbé général de l'ordre de Prémontré, tous deux conseillers du roi, et bon nombre d'habitants des diverses paroisses voisines suivirent les délégués du chapitre. Le cortège arrivait à l'endroit qu'on appelle dans le pays la *Trouée de Nourard,* lorsqu'il aperçut tous les chanoines réguliers de l'abbaye de Saint-Just venus à sa rencontre, et avec eux vingt-deux curés des alentours. Une foule presque innombrable de fidèles et de gentilshommes, accourue de tous côtés, précéda ou suivit le clergé, avec un recueillement et un ordre au-delà de tout ce qu'on peut imaginer en pareille circonstance. Le trajet se fit au chant des psaumes, des hymnes et des litanies. On se dirigea d'abord vers l'église paroissiale de Saint-Just, puis on fit une deuxième station à la chapelle des religieuses de Saint-François, à l'Hôtel-Dieu, et une troisième à l'endroit où saint Just reçut le martyre. Là, comme pendant plusieurs pauses de cette extraordinaire procession, une allocution fut adressée à l'immense auditoire avide de satisfaire sa dévotion. Enfin, la relique fut déposée provisoirement dans le grand oratoire de l'abbaye nouvellement reconstruite. Elle y resta jusqu'au 23 décembre de la même année, date de la bénédiction de la récente église conventuelle (1).

La chapelle du Puchot restait dans un tel état de délabrement, depuis les guerres, qu'on avait dû l'interdire aux fidèles. En 1681 l'abbaye la fit réparer. Le samedi 18 octobre elle fut bénite solennellement et rendue au culte de saint Just, avec la permission de l'évêque de Beauvais, donnée le 8 octobre. On y dit la messe et l'on fit annoncer aux personnes qui se trouvaient en grand nombre à Saint-Just ce jour-là, à cause de la foire, qu'à l'issue des vêpres conventuelles, la relique du saint martyr serait retirée d'une petite boîte de sapin, couverte de satin rouge, où elle était renfermée, pour être placée le lendemain dimanche, en grande solennité, dans un reliquaire d'argent surmonté de

(1) *Fonds de l'abb. de Saint-Just*, aux Archives de l'Oise ; procès-verbal du transport des reliques.

la figure du saint. En effet, l'après-midi du 19 octobre, l'assistance étant nombreuse dans l'église abbatiale, François Buyrette, docteur en théologie, vicaire général de l'ordre de Prémontré, assisté de François du Cauroy, sous-prieur de l'abbaye de Saint-Just, d'Antoine Potier, prieur de Bury, et de nombre d'autres religieux de diverses abbayes, prit la relique sur le maître-autel. Des témoins furent appelés à constater son authenticité. On remarque au procès-verbal les noms de Mre Maistre de Hastrel, écuyer, seigneur de Préaux, Michel Charpentier, conseiller du roi au siège présidial de Soissons. et ceux d'avocats, de notaires, de procureurs de Montdidier, Clermont, Saint-Just, Soissons et Amiens. En leur présence, les sceaux apposés sur le reliquaire furent reconnus « sains et entiers comme estans les sceaux des « armes de deffunct Mgr l'évesque de Beauvais. » La relique fut visitée par deux médecins et ils dirent que c'était l'os du bras appelé *radius*. Au chant des prières rituelles, on fit la bénédiction de la figure d'argent qui surmontait le nouveau reliquaire et d'un piédestal d'ébène noire, dans lequel le précieux ossement devait être renfermé. Il fut disposé de la même façon et sur le même coussin qu'on le voit encore aujourd'hui, dans la châsse de l'église paroissiale de Saint Just-en-Chaussée. On l'attacha aux deux extrémités avec un fil blanc, sur du satin rouge. Les bouts du fil furent couverts de cire rouge et scellés, l'un des armes de l'abbaye de Saint-Just et l'autre des armes de l'abbé général de Prémontré. L'acte de délivrance, fait le 25 juillet 1674 par Nicolas de Buzenval, fut inséré au dessous (1). Le sceau de l'abbaye est bien conservé; celui de l'ordre de Prémontré n'est plus entier. Mgr Gignoux visita cette relique en 1860 et l'authentiqua à nouveau. Avec sa permission, trois parcelles furent distraites, en 1877, pour être données l'une au petit-séminaire de Saint-Lucien, l'autre à l'auteur de cette étude et la troisième à l'église de Saint-Just-des-Marais, où l'on en fit solennement la translation le 18 octobre de cette même année, en présence de plusieurs prêtres de Beauvais et des environs et de nombreux fidèles de la paroisse (2).

(1) V. Pièces justificatives, LXXI.

(2) V. *Journal de l'Oise*, 20 octobre 1877.

La plupart des saintes reliques conservées à Beauvais furent brûlées en 1793. Celles qu'on a pu sauver sont aujourd'hui confondues dans une même châsse, sans qu'on puisse savoir s'il s'en trouve de saint Just. On conserve à part toutefois deux fractions du crâne de ce saint. Dans le reliquaire, en forme de bras, qui est resté à Saint-Pierre et d'où ces faibles portions ont été extraites, on trouva un mémoire portant que « cet os y avait été « mis en 1543 » et dans un autre papier que « le 14 août 1638 « on avait tiré une autre fraction de cet ossement pour l'offrir à « la reine-mère du roi, Anne d'Autriche (1). »

Le *Cérémonial* de la cathédrale de Beauvais, imprimé en 1721, nous donne le programme des cérémonies de la procession de l'*Assaut* (27 juin) avant la Révolution. Il nous apprend que les compagnies d'élite de la garde bourgeoise y portaient la châsse de saint Just et « la déposaient avec celle de saint Germer et de « saint Evrou dans le sanctuaire de Saint-Pierre, en face des « banquettes qui leur servaient de sièges. » D'après le même *Cérémonial*, la fête de saint Just était célébrée dans tout le diocèse le 18 octobre et avait une octave (2). Ce jour-là, après tierce, la procession sortait de la cathédrale et faisait le tour de l'édifice, en portant la fierte du saint martyr. Au retour, le chapitre faisait adresser un sermon aux fidèles ; à la messe du chœur qui suivait immédiatement, le grand chantre portait le bâton et tenait le chœur avec deux grands vicaires. Le dimanche des Rameaux,

---

(1) V. Description des reliquaires de la cathédrale, par M. l'abbé Barraud *(Mém. de la Soc. Acad.* t. VII, p. 224). — *Ib.*, t. III, p. 282. — Description des fenêtres de la cathédrale : saint Just est représenté deux fois dans les verrières des hautes fenêtres du chœur, soit avec sa tête entre ses mains, soit avec cette inscription S. IVST.

(2) Le Manuel de Beauvais de 1513, le Missel in-f° de 1520 édité par Simon Vostre, celui du cardinal de Châtillon de 1544, portent dans leur calendrier la fête de saint Just comme chômée *ab omnibus operibus*. Les Missels imprimés dans la suite par de Beauvillers de Saint-Aignan en 1725, et le cardinal Potier de Gesvres en 1737, renvoient la fête de saint Luc du 18 octobre au lendemain, parce que celle de saint Just est du rite triple avec octave. Dans le Missel de 1783, de Mgr de La Rochefoucauld, le rite de la fête de saint Just est triple, avec cette mention : *festivatur in urbe tantùm*. La fête cesse d'être chômée dans tout le diocèse ; elle

à la procession, le reliquaire de saint Just était porté par les curés de Saint-Thomas et de Saint-Martin. Ceci se passa jusqu'en 93.

Aujourd'hui l'office de saint Just est du rite double-majeur. Plaise à Dieu que notre saint martyr soit toujours honoré d'un culte particulier dans le Beauvaisis, d'où il est monté au ciel! « *Faxit Deus ut iterùm floreat et ut Bellovacenses pristinos* « *(quantùm licet) instaurent honores!* » (Bolland.)

CHAPITRE CINQUIÈME.

COLLÉGIALE PRIMITIVE DE SAINT-JUST.

PREUVES DE SA FONDATION ROYALE. — PRIVILÈGES QUE LUI ACCORDE L'ÉVÊQUE GAUDEFROY (1107). — SES ARMES PARLANTES.

La ville qui porte aujourd'hui le nom de saint Just, comme une auréole dont un architecte chrétien a couronné sa tête, ne

---

demeure d'obligation pour la ville de Beauvais seulement. On y chantait la prose suivante, que nous reproduisons pour mémoire :

Resonet fidelium ecclesia
Claris vocibus inclyta,
Celebrans Justi merita.
Qui novennis, clara
Factus prosapia,
Floruit ut lilia
Fide atque iusticia.

Felix uterque parentes Justinus et Felicia,
Quos tam felice nato ditavit, Christi gratia,
Martyrii gloria.

Justus namque mitis hostia
Futurus mox ab infantia
Contempsit mortalia.

Studens divinis sic ambiebat celestia,
Christo devotus ut adhereret per omnia.

Plura virtutum inter insignia
Mentis meruit presagia.

Per que provectus dum cum patre una
Divina fisus clementia,
Fratrem captivum urbe ab remota
Reduxit per superna nactum indicia.

Insequens lictor parvi cedit colla ;
Sic martyr celi clara
Intrat palatia,
Ubi nunc rosea
Triumphans nitet laurea,
Inter collegia
Innocentum pia,
Niveum sequens agnum sine macula,
Cui sit laus preclara.

(*Missale ad usum insignis Ecclesie Belvacensis,* petit in-4°; Rouen, Martin Morin, 1514. — Missel in-f°; Paris, Simon Vostre, éditeur 1520. — Collection des livres liturgiques de Mgr Millière, vicaire général de Beauvais.)

fut pas toujours soumise au joug de l'Evangile. Nous l'avons dit, en fouillant la terre soit dans le bourg, soit aux alentours, on a rencontré les débris d'une autre civilisation. Dom Grenier raconte la trouvaille d'objets curieux, découverts dans des sépultures près de Saint-Just : plusieurs urnes, des vases de grès ou d'argile, indiquant que le paganisme avait passé par là (1). Mais lorsque cette terre devint la conquête de l'Evangile, des chanoines séculiers s'y établirent et la paroisse de Saint-Just, qui remplaça *Sinomovicus,* fleurit sous le sceptre pacifique et pastoral des gardiens du tombeau de l'enfant-martyr. Nos rois leur accordèrent le droit de souveraineté temporelle.

« Quelque temps après la passion de saint Just, dit Louvet, « fut faite une église au lieu de son sépulcre, où furent mis des « chanoines pour faire service continuel à Dieu (2). » Or, le martyre de saint Just étant arrivé en l'an 287 ou 303, il est certain que cette église aurait pu être fondée longtemps avant la translation de son corps à Beauvais, fixée par Louvet en l'an 900. Lorsque saint Odon, évêque de Beauvais (861), donna un ossement de saint Just à l'abbaye de Centule (Saint-Riquier), comme le rapporte Hariulphe, moine de cette abbaye, déjà il y avait à Saint-Just une collégiale avec prébendes et revenus.

Par qui cette collégiale fut-elle fondée? Aucun auteur n'en parle avec certitude. Pierre de Venise rapporte sa fondation en ces termes : « *In loco sepulturæ ejus* (*sancti Justi), in territorio* « *Bellovacensi, basilica ejus nomini ædificata est.* » Il n'indique pas l'époque de la construction de l'église élevée sur le tombeau de saint Just. (Liv. IX, ch. 8e.)

Baillet, ce célèbre et judicieux critique, est du même avis dans sa grande *Vie des Saints,* au 18 octobre, sans être plus explicite.

Dans sa *Chronique du Beauvaisis,* Louvet, si exact à rapporter les fondations des autres églises du diocèse, ne dit rien de celle-ci. Il ne désigne ni le nom des fondateurs, ni la date précise de la fondation. Tout ce qu'il a pu dire c'est que « *quelque temps*

---

(1) Introd. à l'*Hist. gén. de Picardie,* publiée par les *Antiq. de Picardie,* t. III, p. 230. — En 1873, M. Desjardin, fabricant de sucre à Saint-Just, a découvert dans le bas du bourg des poteries gallo-romaines.

(2) Louvet : *Antiq. du Beauvaisis,* t. I, p. 503.

« *après la passion de saint Just* » on bâtit une église sur son sépulcre et que des chanoines honorèrent le tombeau du saint martyr. Ils furent les curés primitifs de ce lieu, ayant jouissance du droit d'oblations, de sacrements, de levée de corps dans toute l'étendue de leur juridiction originelle. Ces collèges de prêtres avaient pour effet de donner plus d'éclat et de régularité à l'exercice du culte public.

Le silence des chroniqueurs et de Louvet en particulier, sur l'origine de la collégiale de Saint-Just, s'explique, car de son temps les titres primitifs de la fondation étaient déjà détruits. L'abbaye de Saint-Just en fut privée depuis de très longs siècles. Elle en perdit la plus grande partie dans la ruine totale de cette maison, occasionnée par différentes guerres. Les Normands avaient exercé leurs ravages dans la contrée au IXe siècle; ceux des Anglais, au XVe, furent plus cruels encore. Nous voyons, en 1476, Josse de Castre, abbé de Saint-Just, obligé de recourir au Saint-Siège pour obtenir des indulgences, en faveur de ceux qui l'aideraient à rétablir son monastère entièrement ruiné (1). De plus une déclaration fournie au roi, le 8 décembre 1547, nous apprend qu'on avait transporté à Beauvais, dans la maison de refuge, tous les papiers et les titres que la confusion avait permis de ramasser à cette époque néfaste. Par surcroît d'infortune, une partie de cette maison de refuge, située sur l'emplacement actuel de la chapelle et des bâtiments de l'Hospice des Pauvres, fut incendiée vers la fin du XVIe siècle, et avec elle périrent les principaux titres de notre abbaye. Enfin, pour comble de malheur, le monastère de Saint-Just devint à son tour, le 3 juillet 1707, la proie des flammes qui n'épargnèrent ni les archives, ni la bibliothèque.

A défaut de titres primordiaux, pour constater l'origine de la collégiale de Saint-Just, nous devons recourir aux monuments historiques. Il est constant, par lettres-patentes de Robert, roi de France (2), que le bourg de Saint-Just faisait partie du comté

---

(1) L'original de la bulle est aux Archives de l'Oise : *Fonds de l'abbaye de Saint-Just*.

(2) Louvet, t. II, p. 179. — Godef. Hermant : *Hist. ecclés. et civile de Beauvais*, p. 99.

de Beauvais. Or le comté de Beauvais appartenait à la couronne, puisque les évêques de Beauvais ne sont devenus propriétaires de ce comté qu'en 1015, par l'acquisition que l'évêque Roger en a faite d'Eudes, son frère, comte de Champagne. L'acte d'acquisition fut confirmé, cette même année, par le roi Robert, dans l'abbaye de Saint-Denis. Si donc l'église de Saint-Just fut fondée *peu de temps* après le martyre de son patron arrivé vers le IVe siècle, elle ne peut l'avoir été que par un roi de France ou un fils de France.

Il est impossible d'admettre que son origine remonte seulement à l'année 1070, c'est-à-dire trois ans après celle de l'abbaye de Saint-Quentin-lez-Beauvais, comme l'ont voulu plusieurs seigneurs, à la fin du siècle précédent, notamment le comte de Mainville et le marquis de Pont-Saint-Pierre. Ce dernier, dans un long procès qu'il soutint contre l'abbaye, lui contestant son droit de seigneurie en partie sur Saint-Just, jugeait à propos, pour les besoins de sa cause, mais sans preuves, de différer cette fondation jusqu'en 1070, afin de l'attribuer à Gui, évêque-comte de Beauvais.

Ce prélat a fondé l'abbaye de Saint-Quentin, en 1067. Si trois ans après il avait également fondé l'église collégiale de Saint-Just, Louvet, qui rapporte avec soin les fondations faites par les évêques de Beauvais, n'aurait pas manqué de placer celle-ci à la suite de la précédente. Mais une charte d'Eudes ou Odon III, évêque de Beauvais, datée de l'année 1147 (1), prouve seule que ni l'évêque Gui, ni les autres anciens évêques-comtes de Beauvais, seigneurs-châtelains de Saint-Just, n'ont donné à l'abbaye ni le terrain où elle était située, ni aucune espèce de biens temporels.

Odon III était très instruit des libéralités de ses prédécesseurs au profit de l'église de Saint-Just. Or, on lit dans ladite charte qu'ils lui avaient conféré seulement des prérogatives spirituelles : le droit de justice ecclésiastique après l'évêque, le pouvoir de tenir la place d'archidiacre, tant dans l'église que dans toute la paroisse, avec le privilège d'assister le prélat quand il officiait pontificalement et de recevoir les offrandes éventuelles.

---

(1) Voir Pièces justificatives, IV.

Odon III ne compte que trois évêques, qui aient été les bienfaiteurs purement spirituels de l'église de Saint-Just. Il les nomme : le premier et le plus ancien est Godefroy de Pisseleu, qui occupa le siège de Beauvais trente ans après Gui. Il n'ignorait pas ses lettres de 1107, en faveur de Saint-Just. Ce sont elles, à notre connaissance, les premières qui fassent mention, dans les annales du diocèse, de la collégiale de Saint-Just (1). Le second est Pierre de Dammartin, dont nous reproduisons une charte de 1119 (2). Le troisième est Eudes ou Odon II, qui, par un acte de 1138, a maintenu l'église de Saint-Just dans la possession de sa juridiction archidiaconale, contre les prétentions d'Elinand, son chapelain (3). Si d'autres parmi ses prédécesseurs avaient été les bienfaiteurs de Saint-Just, Odon III les aurait cités pour honorer leur mémoire. Il n'a pas nommé Gui; et d'ailleurs, nous le répétons, les bienfaits qu'il rappelle ne sont que des privilèges ecclésiastiques et spirituels, ou des marques spéciales de la bienveillance épiscopale envers les chanoines. Personne n'ignore qu'avant les exemptions, les évêques de Beauvais, comme évêques et non comme châtelains de Saint-Just, étaient de droit les supérieurs majeurs des chanoines de ce bourg. C'était en vertu de cette juridiction épiscopale qu'ils régissaient et régularisaient les églises du diocèse, du consentement de leur chapitre; ce qui suffisait alors, surtout quand les titulaires des prébendes y consentaient.

Il est de fait aussi bien que la collégiale de Saint-Just n'était pas située dans la châtellenie; point de titres qui prouvent qu'elle y ait jamais été. Tous, au contraire, font foi que cette abbaye était une *terre distincte*. Le titre de 1119 indique qu'elle a

(1) Pièces justificatives, I. — G. Hermant, *Hist. eccl. et civile de Beauvais*, t. I, p. 471, remarque que l'évêque appelle dans cet acte les chanoines de Saint-Just *ses* chanoines, *canonici mei*. Louvet (t. I p. 503) a passé le pronom *mei*. Cela ne prouve pas que Godefroy soit le fondateur de la collégiale de Saint-Just, mais qu'il était très dévoué aux chanoines, les ayant comme évêque dans sa juridiction épiscopale, et pour voisins comme seigneur-châtelain de Saint-Just.

(2) Voir Pièces justificatives II.

(3) *Ib.*, III.

toujours été un *terroir particulier*, exempt généralement de toutes charges, sur lequel nul autre seigneur ne pouvait réclamer aucun droit. « *Confirmantes... terram etiam ubi domus canonico-* « *rum sunt ab omni censû et consuetudine liberam.* » Il paraît bien que l'enclos de l'abbaye de Saint-Just vient de l'ancien château du bourg ; en sorte que le manoir du seigneur et l'abbaye n'aurait formé jadis qu'un seul tout. Mais cet état de choses remonte au-delà du xe siècle, et il atteste que c'est un ancien seigneur qui avait disposé d'une grande partie de sa terre, pour y construire et doter une église. Or, ce seigneur comte de Beauvais était alors le roi ; l'église de Saint-Just doit donc sa fondation à la piété de nos rois.

C'est, du reste, une tradition qui s'est perpétuée dans l'abbaye même. Le fief sur lequel elle était située et qui lui appartenait, ne reconnut jamais d'autre suzerain que le roi ; aucun autre seigneur ne put établir son droit de mouvance sur ce fief. On ne saurait aller à l'encontre de cette assertion, en s'autorisant d'une déclaration du 1er février 1549, dans laquelle les religieux de Saint-Just disent que leur abbaye a été fondée par les évêques de Beauvais en 1147 : « Au bourg et lieu de Saint-Just est « assise notre église et abbaye fondée par les évêques de Beau- « vais, confirmée par le Saint-Siège apostolique et les rois de « France, à laquelle est annexée par fondation la chapelle et « église paroissiale du bourg et ses dépendances, le tout faisant « trente arpents ou environ, avec droits de justice pour les « usages, commodités et nécessités de nous et de nos domes- « tiques, réservés entre nos mains (1). » Cette déclaration d'abord n'indique pas que les anciens évêques de Beauvais soient les auteurs de la collégiale primitive, et le titre de 1147 prouve que la fondation faite à cette date, n'est autre chose que l'introduction de l'ordre de Prémontré dans ladite collégiale. C'est en ce sens seulement que les chanoines réguliers de cet ordre disent que les évêques de Beauvais les ont établis, c'est-à-dire qu'ils ont, en leur faveur, érigé cette collégiale en abbaye; mais l'église collégiale n'en est pas moins de fondation royale, et Louvet lui-

---

(1) Archives de l'Oise : *Fonds de l'abb. de Saint-Just.*

même dit fort bien qu'elle était sous le patronage du roi (1).

Aussi les armes de cette ancienne église sont l'écu de France, avec l'unique différence qu'elles portent une gourde de pèlerin à la place de la troisième fleur de lys. Se peut-il des armes plus parlantes ? L'écu de France et les deux fleurs de lys n'annoncent-ils pas assez la qualité du fondateur ? Et la calebasse, emblème si naturel de saint Just, qu'on représente toujours en habit de pèlerin, n'exprime-t-il pas quel a été le motif et l'objet de cette fondation ? Ce ne sont là que de faibles lumières, nous l'avouons ; mais toutes faibles qu'elles soient, elles éclairent un peu et corroborent nos connaissances sur les commencements de la collégiale de Saint-Just, qui subsista jusqu'en 1119 (2).

A la fin du XIe siècle, ces sortes d'institutions devinrent fort en vogue. « Ce n'était pas la congrégation religieuse proprement « dite, ce n'était pas le monastère, ses membres n'émettaient « pas les vœux religieux ; mais c'était une réunion de prêtres « séculiers, soumis à des obligations communes, astreints par « leur institution à chanter tous les jours avec une certaine « pompe la messe et les autres offices liturgiques et à résider « auprès de l'église qui leur était assignée (3). »

La piété, remarque l'abbé Delettre (4), semble avoir, à cette époque, préféré ces fondations canoniales aux établissements monastiques qu'elle aimait à créer précédemment. Mais elles ne paraissent avoir subsisté que fort peu de temps comme chapitres

---

(1) Louvet, t. I, p. 137 : « L'*Abb. de Saint-Just*. Taxe papale, 600 liv. « Taxe royale, 72 liv. 17 s. 6 d. Patron : le roy. »

(2) L'abbaye de Saint-Quentin, à Beauvais, florissait à côté de celle de Saint-Lucien et les rapports entre les deux communautés étaient excellents. Pourtant, rapporte Mabillon (*Annal.*, t. VI, p. 21), une difficulté s'éleva entre elles ; il ne nous dit pas quelle en fut la cause. Mais l'objet du différend fut assez grave pour que l'affaire dût être portée devant le concile de Reims, présidé par l'archevêque Raoul, en l'an 1118. Parmi les abbés signataires de la sentence, qui fut contraire à l'abbaye de Saint-Lucien, on remarque le nom de *Clair de Saint-Just*. Etait-ce celui du supérieur de la collégiale ?...

(3) Abbé Deladreue : *Mém. de la Soc. Acad. de l'Oise*, t. IX, p. 126.

(4) Abbé Delettre : *Hist.*, t. I, p. 510.

séculiers. Ces fondations particulières ne reposaient pas sur des bases assez solides, pour offrir quelque garantie de stabilité; il y avait un personnel trop peu nombreux et trop indépendant pour répondre toujours fidèlement aux intentions du fondateur : aussi l'on revint bientôt aux institutions monastiques. C'est ce que nous allons constater pour la collégiale de Saint-Just.

CHAPITRE SIXIÈME.

LE CHAPITRE COLLÉGIAL DE SAINT-JUST CONVERTI EN PRIEURÉ PAR PIERRE DE DAMMARTIN.

INSTALLATION DES RELIGIEUX DE SAINT-QUENTIN-LEZ-BEAUVAIS (1119).

Le chapitre de Saint-Just, nonobstant les privilèges que Godefroy lui avait récemment accordés, laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la régularité et du bon exemple. Composé comme il était, de prêtres séculiers à peu près indépendants les uns des autres, il courait grand risque de n'être pas toujours un modèle de concorde et de bonne harmonie. Quelques discussions intestines lui avaient déjà nui dans l'esprit public; une altercation assez scandaleuse, à laquelle plusieurs de ses membres se livrèrent durant une procession, acheva de le faire tomber en discrédit. L'évêque de Beauvais, Pierre de Dammartin, n'en fut pas plutôt instruit qu'il ordonna la suppression de ce chapitre, dont toutes les prébendes étaient à sa nomination, et décida qu'une communauté religieuse lui serait substituée. Mais sur laquelle se portera le choix du prélat? « Nous avons « bien examiné, dit-il, nous avons passé en revue toutes les « congrégations de chanoines réguliers, et nous n'en avons « trouvé aucune qui fût plus exemplaire et qui méritât mieux « notre confiance que celle de Saint Quentin, à Beauvais (1). » Ce monastère, destiné à perpétuer la mémoire du glorieux patron du Vermandois, avait été bâti près de Beauvais par Gui, évêque de Beauvais, doyen et custode de Saint-Quentin-en-Ver-

---

(1) Abbé Delettre, t. II, p. 56 et 57.

mandois, avant d'être promu à l'épiscopat. C'est son emplacement qu'occupe aujourd'hui la préfecture de l'Oise, « en un lieu « de plaisance, dit Louvet, et récréatif à cause de la verdure « des prairies et de la rivière du Thérain dont il est environné, « des vignes, de la seraineté et subtilité du bon air dont il est « accompagné... (1). » En 1067, il y avait mis des religieux de l'ordre de saint Augustin, sous la houlette d'Yves de Chartres, natif d'Auteuil (Oise), élève du célèbre Lanfranc, abbé du Bec, qui devint illustre lui même par sa science, fut évêque de Chartres et qui, à cause de ses vertus, est honoré sur les autels. Saint Yves enrichit le monastère de son patrimoine et y fonda une école de théologie, qui jeta pendant longtemps le plus grand éclat.

C'est donc de cette abbaye que Pierre de Dammartin va tirer la colonie, destinée à remplacer les anciens chanoines de Saint-Just. Il prie l'abbé de lui accorder un nombre de moines, égal à celui des prébendes disponibles et les envoie en possession de la collégiale, sous l'autorité de l'un d'entre eux qu'il institue prieur; il révise les statuts constitutifs du nouveau prieuré et lui transfère tous les droits et privilèges de l'ancien chapitre. « Voilà, dit à propos de cette mutation G. Hermant, comment « une communauté qui était séculière, par sa première fonda- « tion, devint régulière par la disposition de cet évêque de « Beauvais, au lieu que le relâchement de la discipline a fait « séculariser depuis ce temps-là des corps entiers, qui avaient « été fondés par des réguliers. Mais nous verrons bientôt (en 1146) « un autre changement dans le monastère de Saint Just, tant « les évêques de ce temps-là avaient de facilité à suivre leur in- « clination, sans se mettre fort en peine de se faire autoriser « par la cour de Rome (2). »

L'ordonnance de Pierre de Dammartin, substituant les religieux de Saint-Quentin aux chanoines séculiers de Saint-Just, est datée de l'an 1119 (3). Au prévôt ou prieur, le prélat donnait

(1) Louvet : *Hist. de Beauvais* p. 156.

(2) God. Hermant : *Hist. eccl. et civile de Beauvais*, t. I, p. 483.

(3) Voir Pièces justificatives, II.

l'autorité de réunir ses frères en assemblée capitulaire, de les reprendre si besoin était et même de les envoyer ailleurs, s'il le jugeait à propos. Il voulait toutefois qu'en cas de désaccord entre eux, ils s'adressassent à leur évêque, comme à leur chef spirituel chargé de la conciliation et du soin de leur salut éternel. « *Ad* « *me ut ad dominum et abbatem ecclesie.* » Il voulait aussi qu'après la mort du prieur les frères s'assemblassent tous, pour en élire un autre en la présence et avec la grâce de Dieu. Ils avaient ensuite à lui présenter le sujet qui réunissait les suffrages et qui devait recevoir l'installation canonique.

L'acte signé par Pierre de Dammartin, en cette circonstance, est le plus ancien titre de propriété qui soit resté au monastère de Saint-Just. L'objet principal de la charte est l'établissement dans l'ancienne collégiale de Saint-Just, des chanoines réguliers de la congrégation de Beauvais, tirés de l'abbaye de Saint-Quentin, chef d'ordre de cette congrégation. L'évêque parle d'abord des prébendes et des revenus dont jouissaient les chanoines ou clercs séculiers de Saint-Just. En vertu de leur dignité, les évêques étaient les collateurs naturels de tous les bénéfices de leur diocèse. Pierre de Dammartin, usant du droit de nomination qui lui appartient, ordonne que les clercs réguliers envoyés à Saint-Just seront les paisibles propriétaires de tout ce que l'abbaye possédait auparavant, comme de tout ce qu'elle pourrait posséder par la suite. Il confirme de son sceau et de son autorité *confirmantes,* toutes les donations faites jusque-là et même celles qui viendront plus tard. Ce terme *confirmer* fait voir que, du temps des chanoines séculiers, l'abbaye était déjà en possession de plusieurs libéralités. L'évêque confirme, en particulier, les privilèges spirituels accordés précédemment à cette église, savoir la juridiction ecclésiastique subordonnément à celle de l'évêque, l'archidiaconat et la chapellenie. C'est Godefroy qui avait conféré aux moines cet honneur, en 1107. La chapellenie est une ancienne dignité du diocèse; elle donnait le droit exclusif d'assister et de servir le seigneur-évêque dans ses fonctions épiscopales, à l'imitation des chapelains du Pape, que l'on appelle les auditeurs du Sacré-Palais. Cette dignité était dite *pleine et entière, capellaniam integram,* pour les religieux de Saint-Just, parce que, en outre de ces premières prérogatives, ils jouissaient de l'archidiaconat et de la pénitencerie, c'est-à-dire du pouvoir

d'absoudre des cas réservés (1). La justice ecclésiastique n'était autre chose que la juridiction coercitive de la dignité d'archidiaconat, juridiction toujours exercée par l'archidiacre lui-même, accompagné de son promoteur et d'un greffier. Pour une justice temporelle, il fallait (on ne pouvait se dispenser de le créer) un bailli, un lieutenant, un procureur fiscal, un greffier.

Après l'énumération de ces droits ecclésiastiques, Pierre de Dammartin passe à la donation de Trémonvillers, à l'église de Saint-Just, par Pierre Bucel. Il emploie le mot *terram* pour signifier non seulement un terroir particulier, mais même une terre ou un fief, avec tout droit de justice, comme on dit la terre de Saint-Remi, la terre d'Angivillers, la terre de Trémonvillers, *terram de Tamirillario.* La signification vraie du mot *terram* est indiquée dans un titre de 1147 : *allodium de Tamirillario cum hospitibus et justiciis,* l'alleu de Trémonvillers avec des hôtes et droit de justice, c'est-à-dire le bien-fonds, la propriété entière, complète de ce que Pierre Bucel avait donné de terre à Trémonvillers. Le franc-alleu noble avait seul droit de justice; le franc-alleu roturier était terre sans justice. Ces titres, du reste, qui n'étaient écrits que pour ratifier la jouissance de biens connus de tout le public, n'exigeaient pas une plus grande exactitude. C'est pour cela qu'on s'est contenté d'y exprimer, au moins implicitement, la justice temporelle appartenant à l'abbaye, et non pas seulement la justice spirituelle, en mettant le pluriel *cum justiciis.*

Ainsi l'évêque de Beauvais énonce, dans l'acte de confirmation, comme biens de l'abbaye, le moulin du Pont, le vivier situé au-dessus, la moitié de la dîme inféodée du village de Saint-Just et la terre de Trémonvillers avec le bois d'Haimon, qui en dépendait, appelé depuis Haimonselve, et le terrain où les maisons des chanoines étaient situées. Il déclarait ratifier et sanctionner que c'est un terrain libre, non assujetti à des censives ou à d'autres servitudes. C'est reconnaître que ce terrain faisait partie d'une seigneurie. On voit par là que l'évêque de Beauvais n'était pas le seul seigneur de Saint-Just; car cette déclaration ne ressemble nullement à un affranchissement de censives, ni à une donation en franche aumône. Un acte, par

---

(1) Dans les *Antiq. du Beauvaisis,* de Louvet, t. I, p. 45, 178 et 360, on trouve des renseignements sur cette dignité.

lequel un seigneur veut affranchir une terre de censives, expose d'abord que cette terre est située dans cette seigneurie et qu'elle est chargée envers elle de telle censive. Ensuite le seigneur déclare qu'il remet la redevance censuelle, sans néanmoins abandonner la directe seigneurie sur le fonds. Or, la charte de 1109, dont nous nous occupons, n'est que déclarative et confirmative. D'ailleurs, le droit de moulin seul est seigneurial. On peut en trouver des preuves multiples dans les auteurs qui ont traité des fiefs et des banalités de moulins. (V. Guyot, ch. III, n° 9, et les commentateurs de la coutume de Normandie sur l'art. 210 de cette coutume.) Dargentré, entre autres, sur l'art. 374 de la coutume de Bretagne, s'exprime ainsi : « C'est une maxime incon« testable que tout homme noble peut construire moulins dans « son héritage ou seigneurie. *Cuiris nobili licet ædificare mole« trinam.* » Il ajoute même qu'on ne peut construire un moulin sur un héritage roturier, que le possesseur soit roturier ou même qu'il soit noble, *in solo ignobili ne nobili quidem licet, ignobili multò minime.*

Ce principe général a toujours eu son application dans l'étendue de la coutume de Montdidier. L'église de Saint-Just, en vertu de la concession et dotation primitive, a possédé un moulin dans son enclos, *molendinum de Ponte*, jusque vers la fin du XVI[e] siècle. Son existence originaire est constatée par les anciens titres de 1119, 1138, etc., dont nous parlons. Antoine de Lameth, seigneur du Plessier-sur-Saint-Just, a fourni une preuve que ce moulin existait encore en 1586, puisqu'un jardin, qu'il a acquis par contrat du 17 mars de cette même année, y est dit tenir d'un bout au chemin des fontaines, d'autre bout au *moulin du Pont*. Le dessèchement du grand vivier des moines et ensuite de la petite rivière d'Aré, a été uniquement cause de la ruine de ce moulin. Le droit dont jouissait l'abbaye d'avoir un moulin dans le bourg de Saint-Just est donc certain, d'après la charte de Pierre de Dammartin.

Cet acte indique, en outre, comme droit du monastère une part aux offrandes de Lèvremont, dont la terre lui appartient (1),

---

(1) *In Leporio monte.* D. Grenier fait venir Lèvremont de *Libermons*. « Bacchus, dit-il, avait le surnom de *Liber*, d'où est venu le nom de « *Liberales* donné aux fêtes infâmes qu'on célébrait en l'honneur de ce

les hôtes *hospites* d'Odon de *Thieux* (?), de Beaudoin de Boutenangle (près Saint-Remy-en-l'Eau), le champart et la dîme du vieux Boutenangle, les hôtes de Beaudoin fils d'Hyant, la maison d'Adam et de Claristeste, celle de Massart, d'Etienne de Montigny, celle de Gérin, à Beauvais, deux hôtes de... (*Fressendis*), la dîme de *Espaieres* (?), de Belloy et le fief-alleu de Nonencourt.

Les hôtes étaient ainsi appelés, selon Ducange, parce qu'ils devaient payer des censives (1) pour leur habitation, dont le fond appartenait au seigneur. C'était une espèce de fermiers et de locataires, qui devaient au propriétaire ou seigneur des rentes et des services, pour le domaine qu'ils exploitaient. Ce n'est pas assez dire, les hôtes étaient des serfs ou hommes de poursuite, qui faisaient partie d'un fief et d'une seigneurie; de sorte que dans le cas de vente ou de donation, ces hôtes passaient, avec la seigneurie, en la puissance de l'acquéreur ou du donataire. Avoir donné une terre avec des hôtes, c'est donc avoir donné un fief, une seigneurie. Ces hôtes ou justiciables de l'abbaye de Saint-Just étaient au nombre de six familles. La tenure d'un hôte, généralement composée d'une petite habitation et de quelques pièces de terre, s'appelait *hostise*. Ces paysans étaient dans l'aisance sur les domaines de l'abbaye; c'est d'eux qu'on a pu dire : « Il fait bon vivre sous la crosse. »

Le séjour des religieux de Saint-Augustin à Saint-Just fut de courte durée (1119-1146); pendant ce temps l'abbaye reçut une bulle papale de 1122, confirmant ses possessions, notamment « *census qui vobis debentur, dominium et justiciam quam ab ec-* « *clesiâ Belvacorum sub annuo censû possidetis, telonium in festo* « *sancti Justi et omnia jura fori per octo dies, sicut à 48 annis et*

« dieu, dans le mois de mars. Ce surnom a passé à quelques lieux « de la Picardie, nommés en latin *Liberi mons* et *Liberi curtis*, c'est-à- « dire Lèvremont, qui n'est plus aujourd'hui qu'une ferme appartenant « à l'abbaye de Saint-Just. » (Introduction à l'*Histoire générale de Picardie*, t. III, p. 206.)

(1) Toute censive était un droit seigneurial. Le cens est le germe des lots et ventes qui n'appartenaient qu'au seigneur direct de l'héritage sujet au cens.

« *amplius possidetis* (1). » Le Saint-Siège ratifie donc le droit de cens, le domaine et la justice que les moines possèdent à Beauvais, sauf une redevance annuelle à payer, le tonlieu à la fête de Saint-Just et tous les droits de foire pendant huit jours, droit en vigueur depuis quarante-huit ans et plus...

Aucun souvenir historique nous reste sur la vie intime de ces nouveaux religieux de Saint-Just. Un seul nom de prieur nous est connu, parmi ceux qui dirigèrent le couvent durant les vingt-cinq ans de sa durée. C'est celui de Barthélemy, et voici à quelle occasion. Un grave différend (*grandis controversia*) s'éleva en 1138, touchant l'archidiaconé que Pierre de Dammartin avait annexé à l'abbaye de Saint-Just, entre ledit prieur et Elinand le chapelain, c'est-à-dire le pénitencier de l'évêque Odon II. L'affaire fut portée devant le prélat, juge naturel des difficultés qui pouvaient survenir au prieuré de Saint-Just. Ayant pris conseil des personnes de son église et de quelques religieux, Odon II amena son chapelain à céder tout le droit qu'il prétendait avoir sur le couvent. Il confirma de plus aux chanoines réguliers les privilèges que son prédécesseur leur avait octroyés. Il ratifia avec beaucoup de bienveillance le droit d'archidiaconat et de chapellenie, témoignant aux fervents religieux combien il était disposé à leur être toujours favorable. Sa charte, relativement aux biens temporels de la communauté, est la reproduction de celle de Pierre de Dammartin (2).

En 1139, Varric ou Guerric, chevalier de Bussy (Quinquempoix), abandonna aux religieux de Saint-Just, par pure donation, tout ce qu'il possédait en la dîme de Bussy. Une charte de Philippe, datée de l'année 1139, malheureusement trop effacée par le temps, nous l'apprend. Cet acte porte encore des fragments du sceau de l'évêque. On lit sur la cire brisée : *Sig*ILLUM PHILIP*pi Belva*CENSIS EPISCOPI. Au milieu, un évêque mitré et crossé bénissant (3).

---

(1) Extrait des notes d'un prieur de Saint-Just. Pierre Cabier (1679). Il est regrettable que l'original de la bulle ait disparu.

(2) Pièces justificatives, III.

(3) Archives de l'Oise : *Fonds de l'abbaye de Saint-Just.*

Nous verrons le monastère de Saint-Just accroître ainsi considérablement ses biens, par la générosité des seigneurs ou par des acquisitions et des échanges, et enfin s'anéantir comme tant d'autres dans le cataclysme de 1793.

CHAPITRE SEPTIÈME.

CONSTITUTION DÉFINITIVE DE L'ABBAYE NOTRE-DAME DE SAINT-JUST.

LES PRÉMONTRÉS SONT SUBSTITUÉS AUX RELIGIEUX DE SAINT-QUENTIN (1147). — ABBÉS RÉGULIERS JUSQU'EN 1582.

Un nouvel ordre de chanoines réguliers venait de prendre naissance à trois lieues de Laon, dans la forêt de Coucy; une vallée déserte, nommée *Prémontré*, lui servit de berceau. Un exploit singulier, d'après la tradition légendaire, donna lieu à l'érection de l'abbaye dans ce lieu sauvage, que troublait à peine quelquefois les cris des chasseurs et les aboiements des meutes.

Enguerrand II, sire de Coucy, allié à la maison royale de France, brillait à la tête des seigneurs du Vermandois, par ses vertus chevaleresques. Un jour il s'en était allé pour combattre un lion, qui dévorait beaucoup de victimes dans la forêt. L'animal s'étant inopinément trouvé devant lui, il en eut une si grande frayeur qu'il s'écria : « Saint Jean, tu me l'as de près « montré! » On ajoute qu'étant revenu de sa peur, le chevalier lutta vigoureusement et longtemps contre la bête féroce et qu'il finit par lui enfoncer son épée à travers le corps.

« Si l'on veut remonter à l'origine des abbayes et des anciens « monastères, presque toujours on trouve que le merveilleux « préside à leur fondation. Dans ces temps de naïveté et de foi, « on était disposé à croire aux faits les plus extraordinaires, et « l'impression qu'ils produisaient sur des âmes simples et sans « préjugés révèle, dans l'homme du moyen-âge, un besoin de « s'appuyer sur la bienveillante intervention de la divinité (1). »

---

(1) De Glanville : *Prom. archéol. de Rouen à Fécamp*, p. 141.

A la foi peu robuste de notre époque, nous dirons seulement qu'on ne saurait avoir trop de respect pour les vieilles légendes; beaucoup sont appuyées sur des faits véritables.

Dans les derniers mois de l'année 1119, sous le pontificat de Calixte II et sous le règne de Louis le Gros, peu de temps après l'événement survenu au sire de Coucy, et qui fit grand bruit dans toute la contrée, Guibert, abbé de Nogent, Anselme et Raoul, son frère, chefs de l'école de théologie établie à Laon, se trouvaient réunis chez Barthélemy de Vir, évêque de cette ville. On remarquait avec eux un prêtre jeune encore, de belle figure et de taille imposante, fatigué déjà par les austérités de la pénitence. Ce prêtre appartenait à l'une des plus nobles familles de Westphalie. Sa naissance, presque princière, lui ouvrait les chemins du monde, des dignités et des honneurs; mais quittant la cour, il s'était voué au ministère apostolique. C'était saint Norbert. L'évêque de Laon, qui l'avait connu à Reims, le fit venir dans son diocèse. Il raconta à ses hôtes la victoire remportée sur le lion, et Norbert alla en personne féliciter Enguerrand. Il lui exposa aussi le désir qu'il avait de fonder un monastère dans les environs. De concert avec l'évêque de Laon, le sire de Coucy offrit l'endroit inculte et marécageux dans lequel le lion avait été mis à mort. Norbert accepta (1119) et, par une concession toute naturelle, il donna à son abbaye le nom de *Prémontré,* en mémoire des paroles d'Enguerrand lorsqu'il tua la bête cruelle : « Tu me l'as de près montré. » Le sire de Coucy dota l'abbaye de diverses prestations en argent et en nature, sur un territoire étendu, mais non défriché (1).

On vit alors saint Norbert avec treize exilés volontaires du monde, adoptant l'habit de laine blanche, s'élever une maison de leurs propres mains, résolus de s'adonner aux pratiques de la vie monastique et à toutes les fonctions de la vie cléricale. Le jour de Noël de l'an 1121, ils firent profession, au nombre de quarante, sous la règle de saint Augustin. « *Ad omne opus bonum parati,* » prêts pour toute bonne chose : telle était leur devise (2).

---

(1) Carle Ledhuy : *Les sires de Coucy*, ch. IV.

(2) *Art. constitutifs de la primitive observance de Prémontré,* p. 3.

La communauté naissante s'accrut avec une rapidité si étonnante, qu'en 1126 elle comptait huit cents religieux divisés en dix monastères, et, à la fin de 1150, près de cinq mille religieux et cent maisons; par là même cent abbés furent réunis au chapitre général. « Cet ordre eut dans la suite jusqu'à mille abbayes « d'hommes, sans parler de plus de trois cents prévôtés et de « cinq cents abbayes de femmes, non compris les prieurés (1). »

« Cette merveilleuse expansion de l'ordre des Prémontrés se « continua jusque vers la fin du XIIIe siècle. On ne voit d'ailleurs, « nulle part, qu'aucune tracasserie légale soit venue entraver « les pieuses fondations. Dans ces siècles que nous appelons « barbares on parlait moins qu'aujourd'hui de la liberté individuelle, « de l'inviolabilité du domicile, de la liberté d'association; « c'est à peine si ces termes étaient connus, mais les « droits qu'ils exprimaient étaient respectés (2). »

De tous les ordres ou succursales d'ordre qui s'établirent alors dans la Picardie, nul ne prit en si peu de temps le développement qu'atteignit aussitôt la fondation norbertine. Il n'y avait presque pas d'évêque qui ne sollicitât, comme une faveur réelle, l'envoi de quelques-uns de ces religieux pour les établir dans son diocèse.

Odon III formait le même vœu; il s'entendit avec l'abbé de Saint Quentin-lez-Beauvais, qui avait envoyé à Saint-Just, sous Pierre de Dammartin, une petite colonie d'enfants de Saint-Yves, le priant de les rappeler à Beauvais. Aussitôt, il les remplaça par d'autres chanoines réguliers tirés de l'ordre de saint Norbert, dont le nouvel institut était alors dans sa première ferveur.

I. — Jean,

PREMIER ABBÉ DE SAINT JUST (1147-1162).

L'évêque Odon III fit venir de l'abbaye de Saint-Josse-au-Bois (Dommartin) (3), avec un petit essaim de moines, un religieux

(1) *Bolland.*, t. I de juin, p. 819.

(2) *Mém. pour la défense des Congrégations*; Poussielgue, Paris, 1880.

(3) Abbaye de Prémontré, fondée en 1122, près de la ville de Hesdin (Pas-de-Calais), par Milon, disciple de saint Norbert.

du nom de Jean, pour l'établir premier abbé de Saint-Just. Nous trouvons ce nom dans une charte de Thierri, évêque d'Amiens, en faveur de l'église de Saint-Jean, dans cette même ville. Dès lors le prieuré de Saint-Just fut constitué en abbaye sous le vocable de Notre-Dame et de saint Just. Odon III lui confirma la possession de tous les biens, droits et privilèges dont avaient joui les communautés antérieures, et que notamment trois de ses prédécesseurs, Godefroy, Pierre et Odon II, lui avaient accordés. Il conféra de même au nouvel abbé la justice ecclésiastique après l'évêque, le droit archidiaconal, le droit de chapellenie pour toute la paroisse; de sorte que lorsque l'évêque célébrait la messe dans le couvent, les religieux devaient l'assister en qualité de chapelains et recevoir les offrandes. Sa bienveillance alla plus loin : il donna des censives à l'église de Saint-Just, de petits fiefs à Boutenangle (Saint-Remy-en-l'Eau), à Estierles (?), à Gannes, au Frétoy et à Bailleval. Odon III fut ainsi le premier et peut-être le seul bienfaiteur temporel de l'abbaye, parmi les évêques de Beauvais, seigneurs-châtelains de Saint-Just. Cet acte est daté de Beauvais, en 1147, la troisième année de son épiscopat (1).

De cette manière, usant de sa puissance ecclésiastique et de son autorité épiscopale, Odon III contribua à l'édification de la paroisse de Saint-Just par la vie exemplaire des religieux, qu'il lui donnait pour la conduire dans la voie du salut. On vit donc les fils de saint Norbert arriver à Saint-Just sous la conduite de Jean, leur premier abbé. Ils apparurent les reins ceints d'une courroie de cuir et revêtus du manteau de laine blanche, qui était la couleur choisie pour cet ordre fondé en l'honneur de l'Immaculée-Conception. C'est pourquoi le monastère prit le nom de Notre-Dame de Saint-Just. Avec le manteau, un chapeau blanc était de rigueur pour la tenue de sortie. Dans la maison, ils avaient en outre le scapulaire par dessus la soutane et un petit camail; au chœur, pendant l'été, ils portaient seulement un surplis et une aumuce blanche; l'hiver, un rochet avec une chape et un grand camail blanc (2). Fidèles observateurs de leur règle,

---

(1) Pièces justificatives, IV.

(2) Hélyot : *Histoire des ordres religieux,* t. II, p. 168.

on les vit mener une vie austère; ils ne mangeaient que des légumes et auraient regardé comme une faute de prendre aucune espèce de laitage. En 1171 seulement, le chapitre général ne les obligea plus qu'à l'abstinence perpétuelle de viande et au jeûne depuis l'Exaltation de la Sainte-Croix jusqu'à Pâques. Il permit d'user de toutes sortes de laitage, excepté en carême.

Le chant des louanges du Seigneur retentit dans l'église abbatiale de Saint-Just, et par leurs prières, leurs charités et leurs prédications les prémontrés gagnèrent les cœurs des habitants du bourg à Jésus-Christ. Pour la société d'alors, les moines n'étaient pas ce hideux fantôme évoqué par le XVIIIe siècle, et qui paraît effrayer encore nos contemporains du XIXe. Dans les religieux, on voyait des hommes qui, par leurs vertus et leurs prières, étaient le soutien de la république chrétienne : *Horum exemplis et orationibus confidunt incessanter adjurari.* Ce témoignage nous l'avons recueilli sous la plume d'un écrivain du XIIe siècle, parlant des Prémontrés, et telle fut longtemps l'opinion publique (1).

Elle est devenue proverbiale la phrase du célèbre historien Gibbon : « Les évêques ont fait la France comme les abeilles « font leur ruche. » Mais les moines, si décriés aujourd'hui, furent leurs plus puissants auxiliaires; les moines, c'est-à-dire ces hommes qui savaient concilier ensemble l'ascétisme et la charité, être anges au chœur, anachorètes à table et laboureurs dans les champs. Durant le cours des VIe et VIIe siècles, tout notre pays fut dépeuplé par les barbares ; les moines n'eurent rien plus à cœur que le rachat des captifs. Le sol était ravagé, les villes détruites. Les moines se vouèrent à la culture, et l'on a calculé que le tiers du territoire de la France leur devait de n'être pas resté en désert. La Gaule entière se couvrit de vignobles, de pâturages et de blé. « Au début du moyen-âge, quand « la force brutale était presque la seule maîtresse du monde, ce « furent les évêques avec leurs prêtres et leurs moines, c'est-à- « dire les hommes du sanctuaire, de la solitude, du calme et de « la prière, qui reconstruisirent l'édifice social; les hommes « voués à la pauvreté volontaire et individuelle qui, en réhabi-

---

(1) *Mém. pour la défense des Congrég. relig.;* 1880, p. 81.

« litant le travail et l'agriculture, reconstituèrent la propriété et « augmentèrent la fortune publique. » Ainsi parlait Mirabeau père, en 1758.

Les moines de Saint-Just ont droit à leur modeste mais légitime part de ces éloges, sortis d'une bouche sincère. Ils cultivèrent la terre, n'oubliant nullement qu'elle moralise l'homme et que le travail, sanctifié par la prière, le rapproche de Dieu. « Les traditions de l'agronomie romaine furent conservées et « propagées par les moines. Leurs couvents étaient des fermes « modèles... Jusqu'à ces derniers temps on a toujours reconnu « les localités qui ont primitivement appartenu à des monas- « tères, à l'excellence de leurs cultures (1). » Cet aveu, arraché par la vérité et l'évidence à un écrivain fort peu suspect, trouve sa preuve dans les plaines de Trémonvillers et de Morvillers, exploitées sous la surveillance des religieux de Saint-Just. En fécondant de leur sueur la vallée de l'exil, ils n'oubliaient pas la patrie; ils enfonçaient le soc dans le sein de la terre, le corps courbé vers elle, la pensée toujours fixée au ciel. En un mot, bénédictions par la prière, enseignements par l'exemple, production par le travail des mains, soulagement des misères humaines par l'aumône : voilà l'histoire du monastère de Saint-Just, depuis le XIIe siècle jusqu'au XVIe; car, à partir de cette époque, les commendes changeront fatalement sa destinée.

Le monastère étant reconstitué par les soins de l'évêque de Beauvais, il importait d'en régulariser la fondation et de mettre l'abbaye sous la protection du Saint-Siège apostolique. L'abbé Jean s'empressa d'écrire à Rome, par l'entremise d'Albéric, évêque d'Ostie. La même année (1147), une bulle du pape Eugène III lui fut adressée. En termes pleins d'affectueuse charité, le Souverain Pontife confirme l'abbaye dans la possession paisible et inaliénable de ses biens. Il ratifie et approuve d'avance les acquisitions postérieures et les donations à venir, de n'importe quelle source légitime, soit des évêques, soit des princes, soit des fidèles. Le pape parle notamment de Trémonvillers, avec le bois qui en dépend, du droit d'offrandes (*partem altaris*) de

---

(1) Dutilleul : *Hist. des corporat. relig. en France*; Paris, Amyot, p. 108-109.

Lévremont (à 2 kilomètres de Plainval), du moulin du Pont, du vivier qui s'étend depuis le moulin jusqu'à la fontaine d'Orémaux, de la moitié de la dîme du bourg de Saint-Just et de la terre où les maisons canoniales sont bâties, exemptes de tout cens et autres charges. De plus, il approuve toutes redevances de l'abbaye à l'évêque, à cause de plusieurs jardins, de Giraud de Coivrel, de Romuald, d'Arnulphe de Raineri (?), de Saint-Lucien, du jardin situé près de la porte de la cour des chanoines, à Saint-Just, de deux jardins aux Croix; à cause aussi des hôtes de Beaudoin, le receveur, d'Albéric d'Estierles, de Barthélemy..., d'Hubert de Gannes, d'Odon de La Hérelle, de Guyard du Frétoy. Les religieux devaient également payer un droit de cens sur les maisons des foulons ou tanneries, près de la rivière d'Aré, et sur celles d'Odon Bellechausse, de Gamelin Gelée, de Guillaume Danzel et de Gautier le Semeur. En outre, ils devaient à l'évêque un muid et demi de vin et 5 deniers de cens sur la terre de Hallonval.

« A personne, ajoute le bref pontifical, le droit de réclamer « la dîme sur le rendement de vos exploitations agricoles, ou « sur les fourrages de vos bestiaux. A personne la permission « de saisir vos biens, de les reprendre en totalité ou en partie, « lorsqu'ils vous ont été donnés, ni de vous inquiéter en aucune « façon dans la légitime et intégrale possession de vos terres. « Quiconque, ecclésiastique ou séculier, oserait à bon escient « enfreindre cet acte de notre autorité, s'il n'accorde satisfac- « tion convenable après la deuxième ou la troisième admoni- « tion, sera privé de ses droits, honneurs et dignités en ce « monde, éloigné de la communion sacramentelle, et restera « soumis pour l'autre vie à la sentence divine, à la suprême « vengeance, pour son iniquité notoire. Paix, au contraire, en « Jésus Christ Notre-Seigneur et bonheur éternel à tous ceux « qui observeront la justice envers cette abbaye (1). »

Godefroy Hermant ignorait sans doute cette bulle quand il écrivait : « On ne voit pas que ce changement (de religieux à « Saint-Just) se soit fait par aucun rapport avec le Saint-Siège... « Odon n'avait en cela que de bonnes intentions; mais comme

(1) Pièces justificatives, V.

« les meilleures choses du monde sont sujettes au changement « et à l'inconstance, il ne considéra peut-être point assez qu'il « faut avoir de grandes et d'importantes raisons pour se dé- « partir des règles ordinaires de l'Eglise (1). »

A peine l'abbé Jean fut-il entré en jouissance de tous les biens, droits et privilèges des communautés antérieures de Saint-Just, que bientôt les seigneurs vinrent jeter sur l'abbaye renaissante l'éclat de leur fortune, la reconnaissant comme d'*utilité publique;* car on sait qu'à part l'entretien des frères, la fortune monastique retournait en aumônes aux pauvres du pays. Les abondantes libéralités dont l'abbaye fut l'objet, prouvent combien les populations lui étaient favorables. Nous consignerons avec une juste déférence, en suivant l'ordre chronologique, les noms des gentilshommes et des dames du voisinage, qui furent les bienfaiteurs de l'abbaye, et par là-même de la contrée environnante.

1161. — Le premier est Renaud de Bulles. Après avoir cherché querelle aux religieux, sur la propriété d'une terre à Morvillers, il reconnut l'injustice de ses prétentions. « Comme satisfaction « et réparation d'honneur, pour le bien de mon âme et de l'âme « des miens, disait-il, tout ce que je possède en fief légitime, je « le cède au monastère de Saint-Just, avec toute liberté pour « les religieux, leurs ouvriers, leurs équipages et leurs bestiaux, « d'aller et venir sur mes terres (2). »

De grands seigneurs terriens offrirent ensuite des parties considérables de leurs biens à cultiver. L'intérêt de leur âme les guidait toujours dans ces largesses et dictait à ces cœurs généreux des phrases comme celle-ci, qu'on retrouve dans presque chacune des chartes conservées : « *Ob remedium anime mee et* « *antecessorum meorum,* » pour le remède de mon âme et de celle de mes ancêtres. C'est ce qu'on appelait tester en faveur de son salut, *testari pro animâ suâ.* Il faut le remarquer, les nobles qui donnaient ainsi une portion de leur patrimoine avaient toujours soin de s'assurer du consentement de leurs femmes et de leurs enfants. Par ce moyen, ils garantissaient à

---

(1) G. Hermant, t. I, p. 518, ch. 37.

(2) Pièces justificatives, VI.

leurs fondations, pour l'avenir, le respect le plus absolu de tous leurs descendants. Ce respect, d'ailleurs, était fortifié dans les cœurs, par la terreur qu'inspirait à des hommes de foi le serment donné et les terribles malédictions fulminées contre quiconque essaierait de dépouiller les moines.

On chercherait en vain la raison mondaine, le but temporel d'une telle générosité. Enflammés du désir, si général alors, de contribuer au salut de leur âme par quelque aumône qui ne périrait pas, « *ob perpetuam eleemosinam.* » les nobles s'étaient fait comme une loi de piété et d'honneur de doter les monastères, les gens de coule et de capuchon. C'était ce qu'on appelait encore, selon l'expression du pape Victor II au comte Thibaud, de Blois, « faire les affaires de Dieu, afin qu'il fît les nôtres. » On se tromperait, a dit Montalembert, en attribuant ces sacrifices au dégoût des biens de ce monde, à la satiété, à la mélancolie, ou même aux leçons du malheur. De telles dispositions ne se rencontrent guère que dans des sociétés qui penchent vers leur déclin; elles ne cadraient nullement avec la société jeune et énergique du moyen-âge. C'était, au contraire, du sein même de la joie, du bonheur, de la puissance, que sortaient les offrandes spontanées, abondantes, ces actes de générosité et de dévouement qui étaient en même temps des actes de foi et d'humilité (1).

L'abbé Jean se montra administrateur habile et arbitre d'une sagesse consommée. Son nom figure avec ceux de témoins considérables dans des chartes de l'abbaye de Saint-Paul (1150), de l'abbaye de Saint-Pierre-lez-Sélincourt (Somme) 1154), pour un accord entre Gautier, abbé de ce monastère, et Gérard de Péronne; de Saint-Martin-aux-Jumeaux, à Amiens, et dans une autre transaction entre l'abbé de cette dernière abbaye et celle de Saint-Pierre-lez-Sélincourt. Il signa l'acte de fondation de Saint-André-aux-Bois (Somme) 1157), et des lettres de l'abbé de Corbie pour Saint-Jean d'Amiens, en 1160.

L'évêque de Beauvais, Henri de France, portait un vif intérêt à l'abbaye de Saint-Just. L'abbé Jean obtint facilement du prélat, en 1151, les annates des églises de Beauvais, Notre Dame de la Basse-Œuvre, Saint-Michel, Saint-Barthélemy, Saint-Laurent et

(1) Montalembert : *Moines d'Occident,* t. VII, p. 18.

Saint-Vaast (aujourd'hui Saint-Etienne). Sur sa demande, le pape Anastase les confirma à l'abbaye de Saint-Just en 1153. Dans la confirmation des biens de l'abbaye de Saint-Lucien, qu'il donna en 1157, Henri de France cite, entre autres choses, le cens annuel dû par les religieux de Saint-Just à ceux de Saint-Lucien, pour fermage d'une terre à Trémonvillers. Il consistait en trois muids de blé et trois d'avoine. Cette redevance était estimée à 96 livres pour le blé et 42 livres pour l'avoine, en 1750 (1).

La mort de l'abbé arriva le 1er janvier de l'an 1162 (2).

II. — Verric (1162-1172).

1162. — L'élection qui suivit le décès du premier abbé de Saint-Just se fit sans retard, et conféra la crosse à un religieux de l'abbaye nommé Verric. Le choix fut ratifié par l'évêque diocésain, Barthélemy de Montcornet, en même temps qu'une convention entre l'abbaye et le chapitre de Beauvais. Celui-ci était propriétaire d'une partie du terroir de Morvillers. A ce titre, il avait des droits de dîmes et de champarts; mais, à cause des difficultés de percevoir ces droits, il offrit aux religieux de Saint-Just de les affermer, moyennant un cens de vingt mesures de grains chaque année. L'abbé s'engagea, pour le monastère, à les livrer à la Saint-Remi, moitié froment, moitié avoine, en temps de guerre comme en temps de paix, en cas de bonne ou de mauvaise récolte. L'abbaye devait les faire conduire, à ses frais et avec ses voitures, jusqu'aux greniers du chapitre. Il fut convenu également que le blé serait « groulé » (criblé) une fois et mesuré à mesure rasée au rouleau. Le contrat est daté de 1162 (3). Il a pour signataires le doyen du chapitre, Hugon, les archidiacres, le *præcentor*, l'abbé de Saint-Lucien, l'abbé de Bessons et d'autres témoins.

---

(1) « *A canonicis Sancti Justi, qui tenent terram vestram de Thameisviler, annuum censum sex modiorum, tres frumenti, tres avenæ.* » (*Mém. de la Soc. Acad.*, t. VIII, p. 324).

(2) *Gallia Christiana,* t. IX, p. 775.

(3) Pièces justificatives, VII.

Nous verrons le même mode de redevances, payables toutefois au prorata des récoltes, adopté volontiers par l'abbaye, qui étendait ainsi ses cultures. A cette époque, l'argent était rare; aussi les transactions se faisaient en nature. De là naquit l'usage de la dîme, impôt plus facile à payer qu'en espèces sonnantes. Aujourd'hui, tout le monde se plaindrait-il si ces sortes de transactions étaient encore en vigueur? Autres temps, autres usages, autres mœurs! Et pourtant les prêtres du Canada perçoivent encore de nos jours, la dîme, souvenir de la vieille France. Cet impôt bien léger, puisqu'il consiste dans la vingt-sixième partie de la récolte en grains, est versé en nature au presbytère par les habitants. Il est bien rare qu'une contestation vienne à s'élever; chacun rend à César ce qui est à César, rend avec empressement à Dieu ce qui est dû à Dieu. Il sait l'usage qui en sera fait par le dépositaire de cette modeste obole et il n'ignore pas que, dans les jours de misère, le pauvre seul en bénéficiera. Touchantes mœurs! grands et pieux souvenirs!

1163. — Henri de France, évêque de Beauvais, venait d'être transféré au siège archiépiscopal de Reims. Eloigné de ses chers religieux de Saint-Just, il ne les oublie cependant pas. Sa sollicitude pastorale veut leur assurer la possession d'un bénéfice qu'il leur avait jadis conféré à Morangles. Il consistait en une maison, avec ses dépendances, que nous verrons plus tard servir de prieuré. C'est pourquoi il leur envoie de Reims les lettres de jouissance de cet immeuble. En même temps il leur renouvelle le droit de percevoir les annates de cinq églises de Beauvais, suivant sa donation de l'an 1151 (1).

Le monastère était relativement pauvre, malgré les quelques donations qui lui avaient été faites jusque là. Pour rendre stable le droit d'annates que lui avait conféré Henri de France, les religieux s'adressèrent à Rome plus tard, sollicitant de nouveau l'approbation et la confirmation des redevances annuelles des

---

(1) Pièces justificatives, VIII. « *Annata sic dicta quia per annum emolumenta beneficiorum percipiebantur.* » (Louvet : *Hist. de Beauvais*, p. 549.) C'était une redevance imposée chaque année, selon le revenu annuel des églises. L'abbaye de Saint-Just en a joui jusqu'à l'an 1607, époque où les chanoines de Saint-Michel lui nièrent ce droit.

cinq églises désignées. Nous voyons le pape Grégoire IX, le 14 des calendes de juin (18 juillet) 1236, en vertu de son autorité apostolique, leur octroyer, au gré de leurs désirs, des lettres que nous reproduisons aux Pièces justificatives (XXXIV).

1170. — Si l'église de Saint-Laurent était redevable des annates à l'abbaye de Saint-Just, celle-ci, de son côté, avait contracté, en la personne de Verric, abbé de Saint-Just, des engagements envers le chapitre de Saint-Laurent. En affermant les cens de cette collégiale à *Bléoviler* et à *Estierles,* lieuxdits situés près de Saint-Just, l'abbé promit de jouir de tous les droits du chapitre sur les terres labourables, les bois, les troupeaux, moyennant 10 sols beauvaisins (valant 15 sols tournois), payables chaque année avant la Saint-Remi (1er octobre), terme de rigueur. De plus, il s'engageait à livrer à Beauvais huit muids de froment, à un denier près de la meilleure qualité, et autant d'avoine, le tout à la mesure de la ville. Cette transaction, à laquelle n'était pas étranger Barthélemy de Montcornet, fut rédigée à Beauvais, en présence des archidiacres Jean et Gautier, des chanoines Wilard, Hubert, Roger, Jean et Galeran, et du prêtre Jean (1).

La même année, une contestation s'éleva entre Hubert, prévôt de l'abbaye de Saint-Just, et l'évêque de Beauvais. Le prévôt prétendait pouvoir garder 5 sols tournois de droits, qui n'avaient pas été perçus à leur échéance. Il soutenait de plus que l'évêque, en appelant certaines causes litigieuses à Beauvais, ou ailleurs, au lieu de les juger à Saint-Just, le privait de ses honoraires. Il aurait voulu, lorsque le prélat n'habitait plus le bourg, démêler à sa place ces querelles locales, afin de percevoir le prix de ses vacations, comme un sénéchal. Barthélemy se réserva le droit de juger les différends où bon lui semblerait, ou bien d'envoyer quelqu'un avec mission de rétablir la paix. A cette condition, les 5 sols tournois en litige furent partagés également entre le prélat et le prévôt, et ce dernier dut renoncer à ses prétentions d'être juge attitré des plaintes présentées à l'évêque. La convention porte la signature de Verric, abbé de Notre-Dame de Saint-Just, d'André, prieur, de Renard de Mouy, de Simon de Saint-

---

(1) Pièces justificatives, IX.

Samson, de Renaud de Milly, de Jean de Montdidier, etc. (1).

1171. — Les religieux réclamèrent l'arbitrage de Barthélemy de Montcornet, pour la défense de certains privilèges qui leur avait été octroyés par Renaud de Merlotte, sur le terroir de Riencourt et à Morvillers. Le neveu de ce seigneur, Guillaume de Merlotte, avait dirigé des poursuites contre l'abbaye, se portant comme seul seigneur de ces lieux. Mais, sur les observations de l'abbé de Saint-Just, il renonça en toute simplicité à ses exigences, avoua son injustice, et, du consentement de son frère, promit par écrit, devant témoins, entre autres Renaud de Picquigny, Ivon de Sailly, Hubert, prévôt de Saint-Just, etc., de laisser à l'abbaye la libre et perpétuelle jouissance de Riencourt et de Morvillers. Bien plus, sur toutes les terres qu'il pouvait avoir en propre, en fief ou en surveillance à Bulles, il s'engageait par là même à laisser les religieux jouir du droit de passage pour eux, pour leurs hommes, leurs voitures et leurs bestiaux (2). Ainsi, dans ces siècles du moyen-âge, que nous appelons barbares, les actes de violence n'étaient pas rares de la part des seigneurs féodaux; mais la conscience reprenait vite le dessus.

On remarque le nom de l'abbé Verric sur une charte de l'évêque Barthélemy pour Lannoy, en 1164; en 1165, sur un acte de l'abbaye de Saint-Denis; en 1170, sur plusieurs chartes de Beaubec (abbaye du diocèse de Rouen) et de Marcheroux. Il assista au chapitre général de l'ordre de Prémontré, en 1172, et mourut le 2 août de la même année.

III. — Beaudoin (1173-1175).

Beaudoin est élu abbé de Saint-Just et bénit au commencement de 1173. Son administration fut de courte durée. Il eut à faire valoir les droits de l'abbaye sur les dîmes de Cuignières et de Dargies, *apud Dargias;* ce droit, toutefois, ne lui fut confirmé que six ans plus tard, en 1178, par le pape Alexandre III. Au commencement du siècle suivant, en 1201, nous voyons

(1) Pièces justificatives, X.

(2) *Ib.*, XI.

Louis, comte de Clermont et de Blois, approuver également la donation des dîmes de Cuignières, comme relevant de lui en fief. Ansaud de Cuignières, parti à la croisade (*in honore crucis sibi assumpte*), Emeline, sa femme, Raoul, Jean, Hubert, Pierre et Helissande, ses enfants, par acte passé à La Neuville-Roi, la même année, avaient fait à l'abbaye des largesses semblables (1).

Hugon de Crèvecœur possédait un fief, dit de Crèvecœur, au terroir de Biencourt. Cette terre lui provenait d'Ascelin de Bulles et de Fressende, sa femme. Il l'aumôna à l'abbaye, peu de temps après la donation de Guillaume de Merlotte, dont nous avons parlé plus haut. Il lui promettait protection et défense contre ceux qui oseraient élever des prétentions, devant n'importe quelle cour, à ce sujet. L'acte est sans date; il porte la signature d'Evrard d'Hardivillers, de Robicand de Breteuil, d'Ursion de Sailly, d'Ascelin de Plainval, etc.

Beaudoin avait dû se démettre de sa charge vers 1175, bien qu'il ne soit mort que le 30 décembre 1181.

IV. — André (1176-1182).

Le prieur André devint abbé, en remplacement de Beaudoin, qui avait quitté ses fonctions. Nous le voyons, dès l'an 1176, transiger avec les moines de Breteuil, sur divers intérêts matériels, des droits de dîmes et autres.

1177. — L'abbaye de Compiègne possédait un assez vaste domaine à Bussy (Quinquempoix), ainsi que des terres à Trémonvillers et Morvillers. Elle avait là pour voisine l'abbaye de Saint-Just. Quelques démêlés surgirent entre les deux communautés, au sujet de plusieurs biens et de certains hôtes. L'affaire vint jusqu'à l'évêque de Senlis, qui dut obtenir du pape Alexandre III une délégation spéciale pour la terminer. Un accord fut conclu entre les deux maisons. Il s'ensuivit que les religieux de Saint-Just renoncèrent à quatre familles d'hôtes, qu'ils avaient sur la terre de Compiègne. Comme les religieux de Saint-Corneille se

(1) Léperon : I, p. 42. — Cuignières prenait d'*hermine, à l'écusson de gueules, au lion d'argent.*

plaignaient d'avoir à transporter les moissons, on régla que le partage des gerbes récoltées, ou provenant de la dîme, aurait lieu sur place. Il fut convenu en même temps que l'abbaye de Saint-Just les ferait porter à la grange de Saint-Corneille, soit à l'ancien village de Bussy, soit à Trémonvillers, et que, de plus, elle tiendrait l'abbaye de Compiègne quitte de la redevance de deux muids de grains, à laquelle elle était tenue annuellement envers le presbytère de Trémonvillers. Enfin l'abbaye de Saint-Just enchaînait pour l'avenir sa liberté de rien acquérir, ou même de rien obtenir par action aumônière, sur le territoire commun aux deux monastères, sans l'assentiment de l'abbaye de Saint-Corneille. Les deux chapitres souscrivirent à cet acte solennel, et divers seigneurs appelés à servir de témoins y apposèrent leur griffe ou leur sceau (1).

1178. — Une autre difficulté s'éleva entre l'abbaye de Saint-Just et Odon de Plainval, à propos des bois de Bussy et de Trémonvillers. Le seigneur prétendait en avoir la quatorzième partie depuis longtemps, et l'abbaye affirmait tenir le tout de l'abbé et du chapitre de Saint-Corneille. On eut de nouveau recours à la conciliation de l'évêque Philippe. Les parties se rendirent en sa présence, à Beauvais. L'abbé de Saint-Corneille y fut mandé et interrogé avec André, abbé de Saint Just; il fit surtout remarquer à l'évêque l'engagement que l'abbaye de Saint-Just avait pris antérieurement de ne rien céder, distraire ou autrement des bois en litige. Il ajouta même que le désir du roi, d'accord avec l'archevêque de Reims, légat du Saint-Siège, était de ne rien voir de ces biens passer entre les mains des laïques. On dressa procès-verbal de ces dires. Il ne paraît pas que le seigneur de Plainval ait persisté dans ses prétentions, ni qu'il ait protesté dans la suite contre le maintien des droits de l'abbaye. Parmi les témoins de cet appel figurent Henri de Cempuis, Pierre de Chambly, Henri de Monchy, qui rédigea la charte, etc. (2).

Soit que cette convention n'eût pas encore reçu l'approbation du Saint-Siège, soit qu'un nouvel accord dût être nécessairement conclu entre les deux abbayes, nous avons une bulle du

---

(1) Pièces justificatives, XII et XIII.

(2) *Ib.* XIV.

pape Célestin, de l'année 1192, qui sanctionna cet arrangement à l'amiable, demandant que désormais on évitât toute matière à procès et que la paix et la concorde régnassent entre les deux communautés (1).

1179. — Précédemment, le pape Eugène III avait pris l'abbaye de Saint-Just sous sa protection. L'un de ses successeurs, Alexandre III, désireux d'assurer le service de Dieu et de contribuer à sa gloire, à la demande d'André, abbé de cette abbaye, approuva toutes les possessions comme les biens de toute nature qui formaient son domaine. La bulle pontificale est datée du troisième jour des calendes d'avril 1179. Elle ratifie pour le passé et d'avance pour l'avenir les largesses des rois, des princes, des pontifes, ou les offrandes des simples fidèles envers le monastère de Saint-Just. Le détail des biens et revenus, à cette époque, y est relaté dans les termes mêmes de la bulle de 1147. La liste est complétée par cette énumération : « La cour « du Quesnel, aux conditions imposées par le donateur, qui « était le comte de Clermont; une partie de la dîme de Mory; « tous les bois de l'abbaye de Saint-Corneille, à Bussy et à Tré« monvillers, tenus à cens par les religieux de Saint-Just, grâce « à l'entremise du roi Louis VII et de son neveu Philippe, élu « de Beauvais; deux muids de froment à Erquinvillers; un muid « de blé à Angivillers; un demi-muid de blé au Quesnel; 12 de« niers de cens donnés par Arnulphe de Mory; 10 sous de la « monnaie de Beauvais à toucher chaque année, pour l'église de « Morangles, sur les revenus de Mathieu, comte de Beaumont, à « Chambly, à charge de célébrer un service anniversaire pour « lui; la dîme de Cuignières; à Dargies, la septième partie de « la dîme sur le tiers de tout ce qui revient au seigneur dudit « lieu; la dîme de l'ancien Boutenangle; la terre et les bois de « Renaud Pinchon, à Bussy; l'hôtise et les terres de Riencourt; « partie de la dîme à Godenvillers; *idem apud Beclenses* (?); qua« torze mines de blé données par un prêtre nommé Hugon, à « percevoir à Montigny et au Quesnel; cinq mines de blé à re« cevoir du seigneur de Rouvillers; la maison de Ricard de « Chanteny (?), dans les mêmes conditions qu'il l'avait acceptée,

(1) Pièces justificatives, XVII.

« c'est-à-dire à charge de 4 sous de cens annuel, et avec elle les « maisons du pont, comprenant le moulin et un jardin. » Dans cette bulle, adressée à l'abbé des religieux de Saint-Just, le Souverain-Pontife ajoutait : « Nul ne pourra s'arroger le droit « de prélever la dîme sur les *novales* que vous cultivez de vos « mains, ou à vos frais, ni sur les nourritures de vos bêtes. Il « vous est permis d'accepter dans votre monastère les hommes « qui, fuyant le monde, veulent assurer leur salut. Mais nous « enjoignons à tous vos frères qui ont fait profession, de ne « pas s'éloigner du couvent sans la permission de leur abbé, ni « sans s'être munis de lettres testimoniales, garantie sans la- « quelle nul ne devra les recevoir ailleurs. Pour trois cas d'in- « terdit général ou d'excommunication, nous vous permettons « de célébrer l'office divin dans votre église abbatiale, mais « seuls, à voix basse, les portes étant closes et sans sonner la « cloche. Nous voulons que la sépulture de votre monastère soit « libre, de telle sorte que l'on ne puisse s'opposer aux pieux « désirs ou bien aux dernières volontés de ceux qui voudraient « s'y faire enterrer, excepté toutefois les excommuniés et les « interdits, pourvu d'ailleurs que les droits de l'église soient « sauvegardés. Nous statuons, enfin, qu'il n'est permis à per- « sonne de troubler l'abbaye, de saisir ses biens pour se les ap- « proprier ou les diminuer, de l'inquiéter par aucun moyen « vexatoire, afin que tout soit intégralement conservé pour « l'usage de ceux qui ont la charge d'administrer cette abbaye... « Violer cette charte ce serait, de la part de tout individu, « laïque ou ecclésiastique, s'exposer à être dégradé, livré à la « justice divine, privé de la communion du corps et du sang de « Jésus-Christ, notre rédempteur... (1). »

D'après le *Gallia Christiana*, André aurait apposé son sceau à l'acte de donation qu'Ursion de Gannes et Hescia, sa femme, avaient faite, en 1182, à l'abbé de Froidmont, et s'est endormi dans le Seigneur le 19 octobre.

(1) Pièces justificatives, XVI.

V. — Pierre Ier (1182-1197).

L'abbé désigné pour lui succéder fut Pierre Ier. Son nom apparaît dans l'inventaire fait par les auteurs du *Gallia Christiana*, d'abord pour une transaction avec l'abbaye de Sainte-Marie, à Compiègne, en 1184. En 1186, il reçut communication de la bulle *Quoties à nobis petitur*, par laquelle le pape Urbain confirmait à l'église Saint-Pierre de Beauvais tout le revenu qu'elle avait jusque-là. Il y est fait mention de dix muids de blé et autant d'avoine, que les chanoines de Saint-Just devaient apporter et mener à Beauvais (1).

Pierre fut choisi pour arbitre, l'an 1187, entre les moines de Froidmond et Guidon de Haudivillers, à propos d'une terre sise à Ansauvillers. Il fut témoin dans la donation faite en 1189 par Hainard de Brunvillers.

Une charte de l'abbaye de Froidmont (2) était revêtue de son sceau, de forme ogivale, d'un diamètre de 52 millimètres. L'abbé est assis, crossé, tenant un livre. Autour on lit : † SIGILLVM : PETRI : ABBATIS : SANCTI : IVSTI. Il a été porté au musée sigillographique. Dans cette charte il s'agit d'une prise de possession des bois d'Angivillers, en 1190, sous le règne de Philippe, parti pour l'expédition de Jérusalem. Une autre, de l'abbaye de Foucarmont (diocèse de Rouen), du mois de février 1190, donne à Pierre Ier le titre d'abbé de Saint-Just et d'official de l'évêque de Beauvais.

1191. — Pierre Ier eut à faire un arrangement avec Robert, abbé de Saint-Quentin, dont les religieux avaient précédé les Prémontrés à Saint-Just. Robert lui abandonna tous les hôtes et censives que l'abbaye de Saint-Quentin avait à Saint-Just (*tam in hospitibus quam in censû*), moyennant une redevance annuelle de cinquante muids de grains, moitié froment, moitié avoine, à la mesure du grenier de Saint-Quentin. Cette dernière abbaye réduisit également ses vassaux et les censives de Trémonvillers,

---

(1) Louvet : *Hist. et antiq.*, t. Ier, p. 294.

(2) Archives de l'Oise : *Abb. de Froidmont.*

avec tous ses droits sur le personnel de l'église, ses bois, ses terres labourables, les dîmes et champarts. La convention portait aussi qu'elle cédait à l'abbaye de Saint-Just tous ses droits d'hommage sur Bussy et Trémonvillers. Il fut spécifié que la redevance serait payée chaque année, quinze jours après Pâques. L'abbaye de Saint-Just s'engageait à faire transporter les grains avec ses voitures; on devait les mesurer à l'arrivée, en ne « groulant » qu'une fois et en rasant la mesure au rouleau; l'avoine, au contraire, tassée une fois, devait faire mesure comble (1).

Durant la même année, Pierre Ier signa l'acte de restitution faite à l'église de Saint-Fuscien-aux-Bois (diocèse d'Amiens), par Robert *Moreals de Mairi,* ainsi qu'une donation de Gautier de Hermes.

1194. — L'église Sainte-Marie de Compiègne possédait, en commun avec l'abbaye de Saint-Just, des bois qui avaient fait déjà l'objet d'arrangements particuliers entre elles, sur les coupes, l'arrachage et le défrichement. Par une transaction survenue quelque temps auparavant, l'abbaye de Saint-Just, en payant un droit de terrage et la dîme de ces bois, s'était engagée à terminer les coupes dans un délai convenu. On avait excepté de ce travail le bois de Fay, pour le revenu duquel l'abbaye de Saint-Just était tenue de payer à celle de Compiègne un muid de froment chaque année; encore celle-ci s'était-elle réservé de pouvoir y prendre, le cas échéant, le bois nécessaire pour la construction d'abord et le chauffage ensuite d'une habitation destinée à un moine ou bien à un frère convers. Mais à l'époque fixée par la convention, les coupes ne furent point terminées; l'abbé de Saint-Just trouvait même la condition trop onéreuse; il souleva de plus des récriminations à propos du terrage et de la dîme. Des discussions furent entamées; elles n'aboutirent point à une entente à l'amiable. Il fallut recourir à l'arbitre naturel des religieux de Compiègne, qui était l'évêque de Senlis, Gaudefroy. Plusieurs « honnêtes et discrètes personnes » vinrent en sa présence servir à la conciliation des deux monastères, et pour terminer le différend l'on signa de part et d'autre de nouveaux arrangements sur ce qu'il restait de bois à défricher. Quant à celui

(1) Pièces justificatives, XIX.

de Fay, rien ne fut changé; les conventions antérieures furent maintenues. L'abbaye de Compiègne abandonna à celle de Saint-Just son droit de domaine direct et de justice sur tous ces bois, à raison d'une pension annuelle de douze boisseaux de froment moyen et de bonne qualité et huit d'avoine, livrables à Saint-Just durant l'octave de la Toussaint, terme de rigueur, dans la grange de l'abbaye et à la mesure ayant cours alors à Saint-Just. Cette clause restrictive des nouveaux droits qu'achetait l'abbaye est toutefois ajoutée à celle qui lui garantissait la libre possession des bois en question : si l'abbaye de Saint-Just fait défricher plus de trente six arpents, celle de Compiègne prélèvera la dîme sur le reste, comme elle le fait sur les autres terres du même terroir. Ainsi finit la querelle, par accord signé en l'année 1194 et souscrit par l'évêque de Senlis (1).

Les auteurs du *Gallia Christiana* relatent que cette transaction eut lieu entre Pierre, abbé de Saint-Just, Alfred, abbé de Breteuil, et Pierre de Compiègne. M. Graves dit qu'en 1192, Pierre était abbé général de l'ordre (2).

Il est inscrit dans l'obituaire de Prémontré, à la date du 2 janvier 1197.

VI. — Hermer (1197-1199).

Son élection eut lieu en 1197, et sur son court passage dans l'abbatiat on n'a rien conservé de remarquable. Il n'est fait mention de cet abbé que dans plusieurs chartes de l'abbaye de Braine (diocèse de Soissons). Il mourut le 3 janvier 1199.

VII. — Gervais (1199-1207).

D'origine anglaise, il avait été élevé en France. S'étant fait religieux de Prémontré, après sa profession il fut envoyé à l'abbaye de Saint-Just. Il en devint prieur, puis abbé, l'an 1199. Philippe de Dreux le nomma administrateur de l'hôpital de Saint-Just, en 1203.

---

(1) Pièces justificatives, XVIII.

(2) *Statistique du canton de Saint-Just,* p. 90.

Les évêques de Beauvais avaient toujours approuvé l'extension de l'abbaye de Saint-Just, et souvent même contribué de leurs propres largesses à l'agrandir. Sur la demande de l'abbé Gervais et de ses moines, Philippe de Dreux disposa en leur faveur, pour le cas où il mourrait, ou bien prendrait l'habit religieux, ou changerait de siège épiscopal, d'un jardin planté d'arbres fruitiers près de l'église de Saint-Lucien, et d'un vivier qui se trouvait à quarante pas au-dessous. Il leur en octroyait la propriété sans conditions, après sa mort, voulant que l'abbaye entrât en jouissance alors, sans rien payer pour les améliorations qu'il aurait pu apporter à ce jardin. Et pour éviter à la méchanceté humaine toute occasion de contester aux moines la paisible possession de ces biens, il signait de sa main et scellait de son sceau l'acte de donation, en l'an 1200 (1).

1206. — Le nom de Gervais est porté sur des chartes de l'abbaye de Sélincourt.

Renaud, fils d'Ursion de Catillon, donne en aumône à l'église de Saint-Just toutes les gerbes qui lui étaient dues, sur les terres que tenait de lui ladite église en ce temps-là, de la mouvance soit du seigneur de Bulles, Robert de Conty, soit d'ailleurs. De plus, il renonce à toutes contestations pour le présent et pour l'avenir entre lui et l'abbaye. La charte fut donnée le 5 février 1206, par Robert de Conty. Quinze ans plus tard (décembre 1220), Renaud confirma à l'abbaye son droit de propriété sur ces mêmes biens. Il déposa sur l'autel de Saint-Just une promesse écrite, de ne jamais élever de contestations à ce sujet contre les religieux, et fit serment d'y être fidèle.

Ce fut une des dernières libéralités, en faveur du monastère, qu'avant de quitter Saint-Just l'abbé Gervais dut accepter. En effet, l'année suivante, après avoir été choisi, à cause de sa valeur personnelle, comme arbitre entre l'évêque et le chapitre de Beauvais, il fut transféré à l'abbaye de Thenailles (Aisne), puis nommé général de l'ordre de Prémontré. Ses mérites l'ayant fait distinguer, on l'appela à monter sur le siège épiscopal de Séez, qu'il occupa depuis le 18 juillet 1220 jusqu'au 10 février 1228, date de son décès.

---

(1) Pièces justificatives, XX.

VIII. — H. (1207-1212).

Il vendit à Arnulphe de Cambronne quarante septiers de vin et une mine un quart d'avoine, en 1214. C'est tout ce que le *Gallia xᵃⁿᵃ* a relaté à son sujet, sans n'avoir pu donner que l'initiale de son nom. Souvent cela se rencontre dans les chartes.

IX. — Nicolas Ier (1212-1225).

Cet abbé venait d'être installé, lorsque Jean de Ravenel résigna entre les mains de Philippe de Dreux toutes les dîmes qu'il possédait à Ravenel, au profit des religieux de Saint-Just. Ceux-ci, d'ailleurs, les lui avaient achetées; ce que voulait le seigneur, c'était donc la sanction épiscopale. L'évêque de Beauvais corrobora cette vente par une sorte d'investiture, en faveur du monastère de Saint-Just; il la mit sous la protection du chef des Apôtres, réclamant de ses successeurs sur le siège de Beauvais qu'ils voulussent bien en sauvegarder l'exécution à jamais (1).

En 1215, les religieux de Beaupré, de l'ordre de Citeaux, en retour de la dîme de Dargies, que leur abandonnait l'abbaye de Saint-Just, lui donnent tout ce qu'ils possédaient de dîmes à Ravenel et Angivillers. Cet échange était avantageux aux deux communautés; d'un commun accord, les abbés recoururent au Saint Siège pour en obtenir la ratification. Le légat du Saint-Siège, cardinal R., du titre de Saint-Etienne du Mont Cœlius, leur envoya des lettres d'approbation en bonne et due forme (2).

En 1217, Nivelon, chevalier, seigneur de Quinquempoix, transigea avec l'abbé Nicolas, au sujet de deux muids de blé qu'il devait, chaque année, à l'abbaye de Saint-Just pour sa terre de Quinquempoix. Il leur devait, en outre, 18 livres parisis et demie; mais se trouvant dans l'impossibilité de rendre cette somme au terme fixé, et ne pouvant même pas, sans de grandes

---

(1) Pièces justificatives, XXIII.

(2) *Ib.*, XXIV.

difficultés, payer la redevance annuelle de blé, il préféra abandonner aux religieux certaine terre contenant quinze mines, sise auprès de Trémonvillers, qu'il avait jadis achetée d'accord avec Emeline, sa femme, et son fils Beaudoin Moyennant l'abandon de cette terre, l'abbé le tint quitte et lui offrit même, une fois donnés, trois muids de froment.

Ledit seigneur de Quinquempoix abandonna, en outre, à l'abbaye une terre qu'il possédait à Roomont, auprès de la Chaussée, en échange, verge pour verge, d'une autre sise au même terroir, auprès de l'Orme. Ce personnage, accompagné de sa femme et de son fils, comparut devant l'évêque de Beauvais, dans sa résidence de Saint-Just, pour rédiger l'acte d'échange et de donation, le 10 mai 1217. Selon l'usage, il prêta serment d'observer et de faire observer par ses enfants, en âge de majorité, les conventions passées entre lui et l'abbaye (1).

La même année (2 novembre 1217), dans ses dernières dispositions, Philippe de Dreux n'oubliait pas l'abbaye de Saint Just, à laquelle il avait toujours témoigné beaucoup de bienveillance. Il lui légua, avant de mourir, un de ses tapis pour l'église conventuelle (2).

1218. — Odon de Hermes, du consentement d'Aélide, sa femme, et de ses enfants, et Pierre de Rosète, sur le point de partir pour la croisade, *peregre profuturi,* donnent à l'abbaye, solennellement et en présence de nombreux témoins, tout le champart et tout ce qui leur appartenait en revenus, titres et droits quelconques, auprès de Ravenel.

Jean de la Tournelle, prévôt de Saint-Just, accorda aussi à l'abbé, en pure aumône et à perpétuité, la permission de tirer des pierres dans ses carrières et de les charrier sur son terrain.

1219. — Nicolas, de concert avec ses religieux, fit exposer au Souverain-Pontife que chaque année la fête de la dédicace de leur église tombait dans l'octave de Saint-Just. Il ne voulait omettre ni l'un ni l'autre de ces deux offices; mais comment éviter la confusion? C'est pourquoi il sollicitait un indult du

---

(1) Pièces justificatives, XXV.

(2) Abbé Delettre, t. II, p. 231.

pape, les autorisant à célébrer la dédicace le troisième jour des nones de novembre (3 novembre).

Le pape Honorius acquiesça volontiers à ses désirs, dans l'intérêt de la gloire de Dieu et de son culte, par bref en date du 8 des calendes d'août 1219 (1).

1222. — Mathieu Moleiniers de Bélin et Adélaïde, sa femme, pour le salut de leur âme et celui de leurs ancêtres, font donation à l'abbaye, en perpétuelle aumône, d'un muid de terre de semence sur le champart de Saint-Just et d'un muid de froment, à quelques deniers près du meilleur, à prendre dans la grange de Hugon de Longbus, chevalier, auprès du puits d'Ansauvillers. Mathieu de Bélin, qui était antérieurement propriétaire de cette grange, l'avait cédée au chevalier de Longbus, moyennant le susdit muid de froment. Ce dernier s'engageait à le faire porter désormais à ses frais, jusqu'à Saint-Just, le jour de Saint-Remi. Il devait mesurer à la mesure du grenier des moines.

Mathieu donne de plus, et toujours du consentement de sa femme, en aumône perpétuelle, à l'abbaye et aux chanoines de Saint-Just, cinq mines de terre de semence qui lui revenaient par héritage, aux Osiers, près de Boutenangle. Il renonce, devant l'officialité de Beauvais, à tous droits présents et à venir, sur les biens dont il gratifiait les religieux, leur en garantissant d'ailleurs la propriété, en la personne de Nicolas, abbé de Saint-Just. La charte est du mois de mai de l'année 1222 (2).

1224 (mois d'avril). — Convention entre Gérard, seigneur de Saint-Remy et de Boutenangle, d'une part, et l'église de Saint-Just, d'autre part, pour arrêter qu'au lieu et place d'une redevance annuelle de froment, à prendre au moulin de Saint Remy-en-l'Eau, appartenant audit seigneur, et de trois muids de vin, à prendre en ses vignes auprès de Saint-Remy, Gérard donnait à l'abbaye, du consentement de sa femme, de ses héritiers et de Jean de Conti, pour son salut et celui de ses hoirs, dix-huit mines de terre appelée le Pré, et sa ferme de Boutenangle, située sur le chemin qui conduisait du château de Saint-Just à Cuignières. Cette terre était un fief de Jean de Conti. Elle fut donnée

(1) Pièces justificatives, XXVII.

(2) *Ib.*, XXVIII.

aux religieux exemple de toute justice séculière et de toute obligation féodale (1).

Le neuvième abbé, Nicolas, mourut en 1225.

X. — Girard (1225-1226).

Il fut élu peu de temps après la mort de son prédécesseur. L'un des premiers actes de son administration, qui d'ailleurs dura à peine deux ans, fut d'accepter l'offre que Simon de Hargelin lui fit, en pure et perpétuelle aumône, de tout le champart avec le domaine qu'il avait sur la terre de Garde, contenant sept mines, au terroir de Lieuvillers, avec tous les droits y attachés (2).

Le nom de cet abbé se présente sur des chartes de Sainte-Marie de Thourotte (octave de la Résurrection) et de Froidmont, en l'année 1226. Il descendit dans la tombe le 11 mars 1227 (3).

XI. — Gaudefroy (1227-1245).

On ne connait pas le jour de son élection. Nous voyons seulement, sous son abbatiat, plusieurs libéralités venir accroître les biens de l'abbaye. D'abord il obtint de Milon de Nanteuil, évêque de Beauvais, le droit d'annates sur les cinq collégiales de cette ville (droit accordé précédemment par Henri de France), et sur celles qu'on fonderait à Beauvais. En 1229, Conrad, abbé général de Prémontré, écrivit à Gaudefroy pour lui interdire, sous peine d'excommunication et d'anathème, de céder ce droit à d'autres. Plus tard, Arnould, maïeur de Wavignies, de retour après vingt ans passés loin de sa patrie, reconnait devant l'official de Beauvais avoir donné à l'église et couvent de Saint-Just quatre pièces de terre, contenant environ vingt mines, sises au terroir de Morvillers, avec abandon de tous ses droits en icelles pièces. L'acte est de 1230 (4).

---

(1) Pièces justificatives, XXIX.

(2) Archives de l'Oise : *Abb. de Saint-Just.*

(3) *Gallia x^{na}*, t. IX, p. 850.

(4) Pièces justificatives, XXX.

Le dimanche de la Passion 1233, l'abbé Gaudrefroy acheta pour l'abbaye, à Jacques et Gautier de Plainval, tout ce qu'ils possédaient dans la culture appelée Avertume, près Brunvillers, moyennant 200 livres parisis, *cum omni jure et justitiâ*. Ce prix nous semble bien avantageux pour l'abbaye, car le fief de l'Avertume consistait « en vingt-quatre mines de terre, à cinquante verges par mine (1). »

1235. — D'un consentement unanime, Nivelon de Plainval, chevalier, seigneur de Saint Remy-en-l'Eau, Clair de Quinquempoix et sa femme, Arnoud de Montigny et Isabelle, sa femme, Marie Passe-Avant et Herlinde de Mory, échangèrent avec l'abbaye la terre de Fauvel, sise près de Trémonvillers, contre quatre mines de terre, situées près du monastère de Bussy, et 100 livres parisis. De plus, Nivelon lui-même, avec l'agrément de sa femme et de ses enfants, abandonne généreusement à l'abbaye, en perpétuelle aumône, la part qui lui revenait à titre héréditaire, c'est-à-dire le tiers de cette terre de Fauvel, avec tous les fermages, champarts et autres revenus. Il se porta aussi pleige ou caution pour Clair de Quinquempoix, afin d'offrir toutes garanties désirables aux religieux, nouveaux possesseurs de ces biens. L'acte fut dressé le 3 mars de l'année 1235 et scellé du sceau de Nivelon.

Deux jours après, le même seigneur, Emeline, sa femme, Raoul, Pierre et Jean, leurs fils, et tous ses autres héritiers, « se portant parties contractantes et garantes, » donna à l'abbaye tout le champ Ascelet, près de Trémonvillers, d'une contenance de vingt mines. Il ajouta à sa donation le champart et les droits de justice qui en dépendaient. En échange et par reconnaissance, l'abbaye aliéna deux pièces de terre qu'elle possédait à Boutenangle, l'une au Courcel, l'autre à la vallée d'Eliard. Elle donna de plus audit seigneur de Saint-Remy 45 livres parisis. La charte qui relate cet arrangement fut scellée du sceau de Nivelon de Plainval (2).

Le dimanche des Rameaux de la même année 1235, Odon de

(1) Déclaration de 1540. Arch. : *Fonds de l'abb. de Saint-Just.*

(2) Pièces justificatives, XXXI et XXXII. — Le sceau a été emporté de Beauvais et déposé au Musée sigillographique (n° 1.348).

Bury, Richaude, sa femme, et Renaud, leur fils aîné, s'engagèrent, moyennant l'abandon de la redevance annuelle d'un muid de vin que réclamait l'abbé de Saint-Just, à lui donner cinq mines de froment, à prendre chaque année sur le champart du Quesnel-Saint-Just, près de Saint-Remy-en-l'Eau.

1236. — Arnoud, maïeur de Wavignies, dont nous avons parlé plus haut, puis Lagarde, sa veuve, renoncent à toutes prétentions sur vingt-huit mines, en trois pièces de terre, sises à Morvillers. Le maïeur avait élevé des plaintes contre l'abbé de Saint-Just. Il prétendait avoir un droit *héréditaire* sur ces trois pièces de terre, situées l'une au Mur, l'autre au Frène et la troisième auprès de la Chaussée de Morvillers. L'abbé contesta ce droit; on étudia l'affaire, qui fut portée devant l'officialité de Beauvais. Enfin, le vendredi d'après le dimanche *misericordiam Dñi,* au mois d'avril 1236, le maïeur reconnut qu'il avait été mal inspiré, en cherchant querelle aux religieux pour cette terre, et se désista absolument de tous droits sur elle. De plus, voulant participer aux bonnes œuvres du monastère de Saint-Just, pour le bien de son âme et pour celle de ses ancêtres, il fit remise, en général, de tous les droits dont il jouissait ou pouvait jouir sur les diverses terres de l'abbaye. En retour de cette marque de bienveillance, l'abbé lui assura, chaque semaine, sa vie durant, trente-cinq pains sur la provision du couvent, et, chaque année, 60 sols parisis. La mort seule d'Arnoud, ou bien son entrée en religion, aurait pu briser ce contrat. Il fut signé une seconde fois dans l'octave de Saint Laurent, au mois d'août suivant.

1238 (mai). — Jean de Wavignies, chevalier, du consentement de Mathilde, son épouse, et de ses enfants, Verric, Jean, Pierre, Renaud, Béatte et Comtesse, donne, en vue de l'avantage spirituel de son âme et de celle de ses parents, tout le champart qu'il pouvait posséder sur les terres de l'abbaye, dans la vallée Engerrand, au lieudit la Fosse. Il donne également le sixième du champart sur quatre muids de terre, sis au même terroir, vers Morvillers. Son neveu Jean, chevalier et seigneur de Wavignies, ratifia cette donation.

La même année, l'abbé Gaudefroy obtint du chapitre de Saint-Vaast, de Beauvais, concession et donation de deux mines de terre dans les carrières de Fournival. « *Duas minas terre site*

« *inter terras dte Ecclesie (Sancti Justi), videlicet in rupticiis de*
« *Fornival.* »

1242. — Jean de La Tournelle, seigneur de Villers, du consentement d'Eustachie, sa femme, donne à l'église de Saint-Just la dîme qu'il percevait, avec Beaudoin Ricouhère, sur toutes les terres où il jouissait de ce droit. Il engagea ses saisines pour 140 livres parisis, que ses héritiers durent verser entre les mains de l'abbé de Saint-Just (1).

1243. — Cette année-là l'archidiacre de Beauvais avait voulu exercer le droit de visite sur la paroisse et dans l'abbaye de Saint-Just. Aussitôt que l'abbé eut vent de ce dessein, il fit sonner la cloche du monastère. Les religieux se réunirent à la salle du chapitre, pour délibérer sur cette prétention arbitraire et insolite. Tous furent d'accord qu'il fallait, en cette circonstance, comme toujours, s'en tenir aux chartes par lesquelles les évêques précédents avaient accordé aux moines de Saint-Just le titre d'archidiacre, tant dans l'intérieur de l'abbaye que sur toute l'étendue de la paroisse. Il en résulta un procès porté sans retard au tribunal de l'évêque. La cause fut appelée au mois de septembre 1243. Le prélat, Robert de Cressonsacq, après avoir tout entendu et bien examiné les titres de chacun, déclara l'archidiacre de Beauvais débouté de ses prétentions et confirma l'abbé de Saint-Just dans la paisible jouissance de ses privilèges (2).

Dans le mois de janvier de cette même année, le jour de l'octave de l'Epiphanie, Servin ou Ségouin, surnommé Gelée de La Faloise, avait vendu à l'abbaye : 1° deux gerbes auxquelles il avait droit sur douze, au champ appelé le Plessis-Vaudry (terroir du Plessier-sur-Saint-Just) ; 2° le quart du champart de ce même champ ; 3° la moitié du champart qu'il possédait sur ce terroir jusqu'à la vallée Ogeret ; 4° la moitié du champart de quatre mines de terre au même lieu.

En 1245, il consentit, de concert avec Clémence, sa femme, et son frère Aubert, à vendre également aux religieux, moyennant 30 livres parisis, payées comptant, le tiers des terres

---

(1) Pièces justificatives, XXXVIII.

(2) Abbé Delettre, t. II, p. 296.

arables, avec le droit de champart qu'il possédait héréditairement, au Bois de la Croix, et de plus vingt-deux mines sur le terroir de Trémonvillers, ainsi qu'une autre pièce d'une contenance de six mines environ, à Morvillers. Avec l'assentiment de son épouse et de son frère, il leur vendit, en outre, pour le même prix de 30 livres parisis, le champart sur six mines au champ Droet et au champ Courcel (Morvillers), qui avaient appartenu à Renaud et Mathieu Malet. Ces biens faisaient partie de la dot de Clémence; en retour, ledit Gelée lui assura, pour aussi longtemps qu'elle le désirait, trois muids de grains, blé et avoine, par moitié, à prendre chaque année sur le fief de La Faloise, qu'il tenait de Raoul, seigneur de Quinquempoix. Clémence affirma se contenter de cette compensation, témoignant d'ailleurs sa reconnaissance pour l'échange que son mari avait consenti. La main sur les saints Evangiles, Aubert jura qu'il ne chercherait jamais à contrevenir à cet accord, mais qu'au contraire il se portait garant, en faveur de l'abbaye, des biens cédés par son frère. L'acte fut rédigé au monastère de Saint Just, le dimanche avant l'Ascension 1245, signé sur l'autel de Saint-Just, en présence de témoins dignes de toute estime; c'étaient Jean, maïeur du Plessier, Guillaume de Catillon, Salomon, charpentier, Barthélemy et Simon, son frère, fils de feu Simon, chevalier de Valescourt.

L'officialité ratifia deux fois cette vente dans toutes ses clauses : la première fois le vendredi qui suivit le dimanche *in quâ cantatur Jubilate*, de la même année 1245, et la deuxième fois en 1248, la veille de l'Ascension (1).

Renaud de Waumont, qui avait droit de foi et hommage de la part de Servin de La Faloise sur les biens susdésignés, le céda à l'abbaye par le fait même de ladite vente. L'acte fut scellé de son sceau le lendemain de la fête de sainte Potencienne, 1245 (2).

Saint Norbert avait entièrement interdit à ses frères l'usage de la viande, à moins qu'ils ne fussent malades, et il avait ajouté à cette austérité un jeûne perpétuel. Mais au commencement du pontificat d'Innocent IV, quelques religieux, s'éloignant

---

(1) Pièces justificatives, XXXIX.

(2) *Ib.*, XL.

de l'esprit de leur fondateur et tombant insensiblement dans le relâchement, se dispensèrent de cette abstinence. Le pape dut en écrire au général de Prémontré, lui ordonnant de réunir le grand chapitre de l'Ordre, pour remédier à cet abus. Gaudefroy se rendit à cette réunion de tous les abbés des maisons de Prémontré. C'était vers l'an 1245. On y fit lecture de la lettre d'Innocent IV. Le Souverain-Pontife reprenait sévèrement les abbés du peu de soin qu'ils apportaient au maintien de la discipline régulière. Il enjoignait pour pénitence à ceux qui, étant en santé, avaient mangé de la viande et permis à leurs religieux d'en manger, de jeûner au pain et à l'eau trois vendredis de suite pour chaque transgression. Gaudefroy dut courber la tête et accepter la pénitence salutaire.

Le Souverain-Pontife était d'ailleurs animé du meilleur désir de voir cet Ordre prospérer, au temporel comme au spirituel. Par une bulle donnée à Lyon, le quatrième jour des nones d'octobre 1246, il avait daigné, sur la demande de l'abbé de Saint-Just, concéder à l'abbaye le droit d'user des privilèges dont les religieux avaient négligé de se servir, pourvu toutefois qu'il n'y eût pas prescription (1). En même temps, il confirma de son autorité apostolique les exemptions, les facultés, les immunités quelconques accordées, soit par ses prédécesseurs, soit par les puissances civiles, soit par la charité privée, aux religieux de Saint-Just en particulier.

Quatre ans plus tard, le même pape écrivait de nouveau à tous les abbés de l'Ordre de Prémontré, par l'intermédiaire de leur abbé général. Gémissant à la vue du mépris qu'on faisait des censures ecclésiastiques, des injustices dont les religieux étaient l'objet et des désordres qui s'ensuivaient, le Souverain-Pontife infligeait des peines sévères aux auteurs de ces abus intolérables, à tous ceux qui, sans vergogne, s'étaient emparés de leurs biens, de leurs demeures, de leurs hommes, des legs qui leur avaient été faits, de leurs dîmes, et cela au mépris des privilèges octroyés par le Siège Apostolique. Pour les laïques coupables de ces méfaits, il y avait sentence d'excommunication portée publiquement, les cierges allumés, si, malgré un

(1) Pièces justificatives, XLI.

avertissement préalable, ils n'avaient satisfait pleinement et mérité d'être absous de leurs fautes. Pour les clercs réguliers, il y avait privation de leurs bénéfices et suspense, que l'évêque diocésain seul pouvait lever, ou, dans certains cas, leur propre abbé. Si, avant d'entrer en religion, quelqu'un avait été assez osé pour frapper, jusqu'à effusion du sang, soit un évêque, soit un abbé, soit un clerc séculier ou régulier, ou même s'il avait exercé quelque violence envers eux, l'excommunication encourue *ipso facto* était réservée au pape, à cause du grand scandale résultant de ces sortes de méfaits. L'interdit ecclésiastique pesait en même temps, sur les localités témoins de ces outrages envers les religieux consacrés à Dieu. Telle est la substance de la bulle donnée par Innocent IV, la septième année de son pontificat, à Rome, le neuvième jour des calendes de février 1250 (1).

Mais n'anticipons pas et revenons à l'ordre chronologique des faits.

XII. — Jean d'Hardivillers (1246-1252?)

En 1246, Gaudrefroy était remplacé à Saint-Just par Jean d'Hardivillers, qui acheta, le 6 mars, de Firmin, fils de Renaud de Fournival, trois mines et demie de terre à Fournival.

En cette même année, Jean d'Hardivillers eut une affaire importante à traiter. Il s'agissait de pourvoir au remplacement des chanoines séculiers, de l'ordre de Cluny, établis à Bury. Une fondation canoniale avait été créée dans cette paroisse l'an 1078, sous l'épiscopat de Guy, par le prêtre Albert, curé de Bury. Peu de temps après la mort de cet ecclésiastique, en 1085, ces canonicats furent donnés aux religieux de Cluny, qui transformèrent le chapitre collégial en prieuré conventuel, placé sous le patronage de l'abbaye de Saint-Jean d'Angély (2). Mais lorsqu'ils s'y crurent solidement établis, ces religieux prétendirent ne dépendre en toutes choses que de l'abbé de leur ordre et commen-

(1) Pièces justificatives, XLV.

(2) Simon : Supplément à l'*Histoire de Beauvais*, p. 110. — God. Hermant, l. III, ch. XV.

cèrent à décliner l'autorité de l'évêque diocésain. De là résultèrent d'assez longues contestations, qui duraient encore sous l'épiscopat de Robert de Cressonsacq. Pour avoir la paix, ce prélat proposa à l'abbé de Cluny un arrangement qui fut adopté : il offrit de payer à l'abbaye une somme annuelle de 70 livres parisis, à la condition que l'abbé rappellerait ses religieux et rendrait le prieuré à l'évêque (1).

Après le départ des Clunistes, Robert établit à Bury des Prémontrés qu'il demanda à l'abbaye de Saint-Just. Jean d'Hardivillers en envoya d'abord trois, auxquels l'évêque assigna les propriétés territoriales qui formaient la dotation du prieuré, à la charge par eux de célébrer, en l'église de Bury, l'office du jour et de la nuit, et aussi de s'adjoindre un quatrième religieux si leurs revenus venaient à dépasser le chiffre de 80 livres pour chacun. Cet arrangement fut conclu dans le mois d'août 1246 (2).

Le prieuré-cure de Bury comprenait dans sa circonscription

---

(1) Abbé Delettre : t. III, p. 303.

(2) *Robertus Dei gracia Belvacensis Episcopus, etc.... Eisdem (monachis sancti Justi) ut honeste et sine penuria in eodem loco vivant et ibidem possint de cetero convocari in suscriptis redditibus duximus providendum. Ordinantes quod ipsi a Drogone de Mouy tres modios bladj annuatim percipiant et a moltura sint omnino liberi et immunes. Item apud Lardieres sex minas bladj et dimidiam. Item apud Farecourt sex minas avene, sex panes et sex capones, quatuor solidos et tres denarios. Item apud Mouchiacum sex minas avene, sex capones et octodecim denarios, minam et dimidiam bladj. Item apud Cochinicourt duas minas bladj. Item apud Angi unum modium bladi in una qualibet parte accipiendum ; item ibidem duo dolia vini. Item apud Buri duo arpenta prati sita in Angulis et duo arpenna vinearum sita super fontem de Frambi. Item apud Ruisseloy decem minas terre arabilis. Item in domo de Planguié duodecim denarios. Item apud Buri sex minas bladi. In molendino de Mequans duas minas bladi. Preter istos redditus concessimus omnes obventiones et oblationes altaris d. loci, candelas que in Purificatione B. Marie Virginis offeruntur et domum unam ad manendum, et ut in terra sua possent acquirere et dictos redditus augmentare, usque ad valorem 80 librarum : ita tamen quod si dictam summam attingerent ibidem residerent 4 canonici qui ibidem perpetuo Domino famularentur. Hoc actum est anno Domini 1246, mense Augusto.*

(Louvet : *Hist. et Antiq.*, t. I, p. 99 et 655.)

l'église de Rousseloy, et comme simple vicariat la commune d'Angy, importante à d'autres titres. « Il y a, dit Louvet, au « cartulaire de Saint-Just, sentence de l'an 1255, donnée par l'of- « ficial de Beauvais, au profit du curé de Bury contre le chape- « lain d'Angy, par laquelle le chapelain, pour la bénédiction du « lict des nouveaux mariez d'Angi, luy rendra la troisième partie « des deniers qu'il recevra, qu'il sera tenu de luy prêter le ser- « ment de fidélité; qu'il pourra célébrer le divin service les « iours du saint vendredy, les samedis de Pasques et Pentecoste, « en sorte néantmoins que les paroissiens puissent aller à Bury, « que le curé pourra aussi célébrer en ladite église d'Angi le « iour de la Nativité et toutefois et quantes il luy sera nécessaire, « qu'il y pourra prendre les ornements sacerdotaux et joüir « d'autres drois déclarez en ladite sentence (1). »

Dès longtemps avant la Révolution française, un seul curé desservait la belle église de Bury. Il avait gardé son titre de prieur. Le 2 mai 1781 le chapitre de Saint-Just s'assembla capitulairement, au son de la cloche, en présence de Claude Brajeux, notaire à Saint-Just. Dans cette séance, les religieux, présidés par le prieur claustral, renoncèrent purement et simplement à la succession « au sujet de la cote morte de vénérable « personne J. B. Grinel, d'abord chanoine de l'abbaye de Saint- « Just, ensuite pourvu par nomination royale de l'abbaye régu- « lière de Doué, du même Ordre, diocèse de Puy-en Velay, et « puis de la cure de Saint-Lucien de Bury, décédé le 22 avril. »

Nous avons vu précédemment que Nivelon, seigneur de Plainval et de Saint-Remy-en-l'Eau, avait abandonné à l'abbaye la culture de l'Avertume, près de Quinquempoix, à titre de ferme, avec tout le champart de ce fief. Il lui avait affermé, en outre : 1° la quatorzième gerbe du champart, qu'il avait coutume de percevoir au terroir de Trémonvillers, tant sur les biens de l'abbaye que sur les autres; 2° toute la justice de Trémonvillers et les droits de ventes et saisines sur ce terroir, moyennant dix muids de blé, à deux deniers près de la meilleure qualité, et six muids d'avoine à prendre au grenier de l'abbaye pendant l'octave de Noël.

---

(1) Louvet : *Hist. et Antiq.*, t. I, p. 100.

En bon fils, Raoul de Quinquempoix s'engagea à respecter les actes de son père, attestant qu'il avait agi pour son utilité propre, c'est-à-dire pour le profit de son âme. Il voulut, lui aussi, garantir que ses descendants n'iraient jamais à l'encontre des dites conventions. En conséquence, le 7 juillet 1247, il fit sceller une charte, et, trois jours après, Marguerite, sa sœur, Pierre et Jean, ses frères, donnèrent à l'abbé de Saint-Just acte de confirmation et de ratification des conventions qui précèdent (1).

1249. — Simon de Saint-Just et sa femme firent don à l'abbaye, à titre d'aumône, d'une pièce de terre de deux mines environ, sous la grange de Trémonvillers. L'acte fut rédigé le vendredi qui suivit l'Epiphanie.

1250. — On aimait alors à avoir des cloches d'un poids considérable. Jean d'Hardivillers en fit fondre une du poids de quatre mille livres, de concert avec le maire et les pairs de la commune, qui y contribuèrent par moitié. Ce fut à la condition qu'elle servirait également pour les offices de l'abbaye et pour les affaires de la commune, que les bois du beffroi, les cordes, les ferrements, etc., seraient entretenus à frais communs. Il fut convenu, en outre, que du jour où la cloche deviendrait la propriété exclusive de l'abbaye, les religieux paieraient à la commune 40 livres tournois. D'un autre côté, si l'abbaye renonçait à faire usage de cette cloche, la commune devait lui verser 40 livres parisis (2).

1251. — Robert Boucher de Mory donne en pure aumône perpétuelle et irrévocable à l'abbaye un héritage de vingt-deux mines de terre, situées auprès de la culture des religieux à Morvillers, et que ceux-ci exploitaient déjà, de telle sorte toutefois que ledit Robert percevait le tiers des produits. Jeanne, mère du donateur, Raoul, Honoré-Pierre, Jean-Marie, Marguerite et Agnès, ses frères et sœurs, d'un commun accord, approuvent pleinement cette libéralité. Robert, d'ailleurs, leur abandonnait, sous le sceau du serment, le reste de sa part dans la succession paternelle et maternelle. L'acte est daté du mois de mars 1251, le

(1) Pièces justificatives, XLIII et XLIV.

(2) *Ib.*, XLVI.

mercredi après le dimanche *Lætare* (1). Ce seigneur ne se contenta point de se dépouiller de ses biens, pour l'amour du Christ; c'est de sa personne, de sa liberté, de sa vie tout entière, qu'il fit à Dieu le sacrifice complet en prenant l'habit monastique, à l'abbaye qu'il dotait.

Le nom de Jean d'Hardivillers est marqué au septième jour des ides d'août, dans le nécrologe de l'abbaye de Marcheroux (2). Il trépassa en l'an 1252 ou 1253.

XIII. — Généran (1253-1260).

Il fut élu vers l'an 1253. Son abbatiat dura environ sept ans, pendant lesquels l'abbaye enregistra de nouvelles munificences de divers seigneurs et de personnes généreuses.

D'abord, en janvier 1253, une donation faite par Ricard de Bélin et Ada, sa femme, de trois pièces de terre leur appartenant, au terroir d'Ansauvillers, et de 30 livres parisis à prendre sur tous leurs biens, à condition qu'ils jouiront des dits immeubles leur vie durant; qu'après leur mort ils deviendront frères de l'abbaye et qu'on les revêtira de l'habit monastique. « *Voluerunt insuper quod ipsi post eorum obitum fratres fiant et habi-* « *tum suscipiant ecclesiæ ante dictæ* (3). »

Au mois de juin suivant, Gervais dit Beudins de Hermes et Eremburge, sa femme, firent don aux religieux de Saint Just de tout ce que ladite dame possédait, tant en domaine qu'en droits quelconques dans le champ de la vallée d'Engerrand, sise entre Wavignies et Ansauvillers. Il met comme condition de cette donation qu'en retour, les religieux accorderont à lui et à ses des-

---

(1) Pièces justificatives, XLVII.

(2) *Gallia Christiana*, t. IX, p. 851.

(3) Arch. de l'Oise : *Abb. de Saint-Just.* — Cet exemple n'était pas rare. Souvent empêchés par le mariage ou par les engagements de la vie séculière, les seigneurs attendaient jusqu'au lit de mort pour faire à Dieu l'offrande de leur personne et mourir en paix sous l'habit qu'ils avaient si longtemps honoré. Les exemples aussi de vêtures solennelles par des guerriers mourants sont innombrables.

cendants trois mines de blé, du meilleur, après la semence faite, durant l'octave de Saint-André, à prendre chaque année dans la cour du couvent, à Morvillers. Comme seigneurs du lieu, Jean de Wavignies et Eustache, chevaliers, Colard et Jean de Herchies, deux frères, écuyers, Eloïde, châtelaine de Breteuil, Hersende de La Chapelle et Raoul de Bulles, formulent des éloges sur cette bonne œuvre et promettent de se porter garants contre toute atteinte aux droits cédés à l'abbaye. Aussi, la charte de cette donation était elle jadis ornée de sept sceaux, aux blasons de ces différents seigneurs.

D'une commune entente, ils abandonnèrent, en outre, au couvent de Saint-Just, à titre d'amodiation perpétuelle et irrévocable tout ce qu'ils possédaient eux-mêmes soit comme domaine, soit comme justice, ou autres droits, dans le champ de la vallée d'Engerrand, sis auprès de la culture de la Bruyère, avec six mines de terre, d'une part, et auprès de la haie existant entre Wavignies et Ansauvillers, d'autre part. La convention était ainsi faite que les religieux, pour cet abandon, s'engagèrent à payer chaque année, dans l'octave de la Saint-André, en même temps que la précédente redevance, six muids de blé, à la mesure de Saint Just, et quatre muids d'avoine, même mesure, livrables dans la cour de Morvillers. Le partage entre les seigneurs cessionnaires devait être fait dans les proportions suivantes :

Jean de Wavignies.....	37 mines de blé	1 quartier	26	m. d'avoine.
Eustache, son frère....	8 —	id.	5	—
Colard................	8 —	id.	5	—
Jean de Herchies......	9 —	id.	6	—
La dame Helwide.....	3 —	»	2	—
Hersende de la Chapelle	3 —	»	2	—
Raoul de Bulles.......	3 —	»	2	—
Total..........	72 m. (pour 6 muids)		48 m.	(4 m.) (1).

(1) Pièces justificatives, XLVIII et XLIX. — Le muid valait douze mines. A la mesure de Saint-Just, il fallait trois mines et demie de blé pour faire le septier de Paris et quatre mines d'avoine. A la mesure de Beauvais, le muid de blé revenait à seize mines, et trois mines, mesure de Saint-Just, valaient quatre mines, mesure de Beauvais.

Enfin, durant la même année 1253, Liégarde, fille d'Ingerrand de Bulles, fit don à l'abbaye de la cinquième partie lui appartenant sur dix mines de blé de redevance annuelle, à prendre en la grange des religieux, sise à Morvillers (1).

Le 6 août 1256, un procès avait été intenté à l'abbé de Saint-Just par Raoul, seigneur de Quinquempoix, et Marie, sa femme, Roger, maïeur de Monceaux, et Emeline, sa femme. Ils se prétendaient propriétaires de vingt-deux mines de terre sise en la culture de Morvillers, le long de la grand'route d'Ansauvillers à Saint-Just. L'abbé leur contestait cette propriété. Barthélemy de Chepoix fut chargé de défendre les intérêts des plaignants; il usa de sa procuration pour amener les parties à se choisir comme arbitres Pierre de Liancourt et Gérard de Sains. Leur décision amena un compromis : les réclamants furent condamnés à renoncer à leurs prétendus droits, moyennant toutefois que, pour les réduire tout à fait au silence, l'abbé leur paierait 40 livres parisis une fois données. Ce qui fut soldé séance tenante.

Généran mourut vers l'an 1260. Son nom est inscrit au nécrologe de Marcheroux, à la veille des nones de juillet.

XIV. — René (ou Renerius) (1260-1275).

Peu après son élévation à la dignité d'abbé, René accepta avec reconnaissance de Nicolas de Rémérangles et de Marie, sa femme, leur grande maison sise près de la porte de Bresles. Ces généreux personnages étaient d'anciens habitants de Beauvais, qui tenaient cette demeure de Regnault, chevalier, receveur en cette ville, à charge de 30 deniers parisis de cens annuel. Ce dernier approuva la donation de ce bien de main-morte dans le mois de décembre 1261, pourvu que les 30 deniers fussent payés à la chapelle de *Molleynes*, en trois termes égaux, à la Saint-Remi, à Noël et à la mi-mars (2).

Cette donation agrandit d'autant l'immeuble que l'abbaye de

(1) Pièces justificatives, L.

(2) *Ib.*, LI.

Saint-Just possédait déjà au même emplacement. Nous la verrons plus tard, grâce à la charité des âmes chrétiennes, posséder une agglomération suffisante de maisons pour en faire un lieu de refuge dans la ville fortifiée de Beauvais, pendant les guerres des Anglais et des Bourguignons. Puis cette réunion d'immeubles, à laquelle s'en ajoutera un autre appelé hôtel Maubeuge, avec l'hôtel de Saint-Just, deviendra l'hospice des pauvres, actuellement établi à Beauvais.

Les religieux de Saint Just possédaient, à l'époque de la nomination de l'abbé René, plusieurs maisons bâties près de la porte de Bresles, du Pont-Godard et de la rue du Papillon. Les noms de leurs bienfaiteurs ne nous sont point restés; mais déjà, en 1219, une dame Widra, veuve Guérin Le Cuvelier, accablée de chagrin par la perte de son mari et devant s'éloigner du Beauvaisis, « *recognovit etiam quod per mortem mariti sui cùm ipsa* « *esset in tristitiâ peregre profectura,* » ratifiait la donation que son mari avait faite à l'église de Saint-Just. Cette aumône consistait en 6 sols parisis de cens, à prendre à Beauvais sur la maison de Gosson de Reuil. Elle y ajouta en pur don l'abandon de 46 autres sols parisis à prélever sur celle de Raoul Plantoignon, et 26 sols à toucher sur le four de Lambert Maindroite, près de la porte de Bresles.

En 1240, Hubert, seigneur de Crépy, et Euphémie, sa femme, avaient vendu à l'abbaye de Saint-Just une maison avec ses dépendances, sise près de la porte de Bresles. Le titre fut renouvelé en 1267, le lundi d'après l'Ascension, en y comprenant la maison voisine.

En 1244, le samedi d'après la Toussaint, Nicolas de Rémérangles et Marie, sa femme, avaient assuré à l'abbaye, à titre d'irrévocable aumône, pour le bien de leurs âmes et de celles de leurs ancêtres, la maison dont nous avons parlé plus haut et dont le chevalier Regnault ratifiait, en 1261, la donation pure et simple à l'abbaye.

En 1253, le mardi qui suivit la fête de Saint-Just, l'abbé Généran et quelques uns de ses moines avaient signé un contrat de vente avec Pierre Deruelle, habitant de Beauvais. Par cet acte, il leur cédait 4 sols moins 3 deniers de cens annuel qu'il avait sur un fonds de terre et sur une certaine maison, appartenant à l'abbaye de Saint-Just, sise au faubourg de la porte de Bresles,

entre celle de Faucon Bassechèvre et celle de Nicolas de Rémérangles.

Nous ne perdrons pas de vue ces diverses propriétés bâties dans la ville de Beauvais, sur lesquelles nous aurons à revenir.

En attendant, nous voyons, en 1267, Raoul de Quinquempoix et la dame Mathilde, son épouse, permuter avec l'abbaye différents terrains sis au champ Guéroudel, entre le Cornouiller et le Galisoy, contre d'autres de même contenance (4 mines et une demi-verge) au champ Hubert, vers Quinquempoix, près d'Angicourt. Le seigneur de Quinquempoix renonçant au droit de champart, qui appartenait aux religieux, sur quatre mines de terre au Bûcher de Caillouel, ceux-ci renoncèrent, de leur côté, à celui qu'ils avaient sur le champ Guéroudel. Cet échange fut consenti le cinquième jour après l'Invention de la Sainte-Croix (1).

En même temps, Agnès de Saint-Just prétendait avoir un droit héréditaire sur six mines de terre labourable possédées par les religieux au Sauchel, terroir de Morvillers. Elle finit par convenir que ses prétentions étaient mal fondées; aussi y renonça-t-elle de plein gré, dans le but de mettre sa conscience en sécurité. Elle s'engagea, le jour de la fête de Saint-Just, 18 octobre 1267, devant le tabellion désigné par l'officialité de Beauvais, à éviter toute réclamation à l'avenir (2).

1269. — Raoul, chevalier et seigneur de Saint-Remi et de Quinquempoix, donne à l'abbaye quatre mines de terre sises au champ Dréon, avec champart et toute propriété inviolable (3).

1273. — Hugon, châtelain de Saint-Just, pour la délivrance de son âme, accorde amortissemennt en faveur de l'abbaye de tout ce qu'elle possédait, à tel titre que ce fût, sur ses terres ou ses domaines. L'acte fut signé par lui la veille de la fête des apôtres saint Simon et saint Jude (4).

Vers 1275, le 9 juin, René entra dans son éternité.

---

(1) Pièces justificatives, LII.

(2) *Ib.*, LIII.

(3) *Ib.*, LIV.

(4) *Ib.*, LV.

XV. — Lambert (1275?-1280?)

Une pièce saillante est demeurée aux archives de l'abbaye, touchant le court séjour de cet abbé à Saint-Just. C'est une bulle par laquelle le pape Nicolas III, au nom de l'équité et par un privilège octroyé avec beaucoup de bienveillance, maintint et fit valoir en faveur de l'abbaye les libertés, immunités, indulgences, exemptions de toute nature qui lui avaient été accordées par les Souverains Pontifes ses prédécesseurs. Pour ne pas encourir la colère du Tout-Puissant, on devait bien se garder de contrevenir à cet arrêté papal, signé auprès de Saint Pierre, à Rome, en 1277 (nones d'avril) (1).

Une autre charte de cette époque est intéressante; c'est la première en vieux français que nous découvrons dans les papiers de l'abbaye. L'abbé de Saint-Just fait un échange avec Jean de Conty, seigneur de Béleuse (Somme). Ce seigneur abandonne aux religieux, dans le mois d'août 1276 : 1° dix-sept mines moins neuf verges de terre à Morvillers, partie au-dessus du Plessis-Vaudry, provenant de Gallain de La Falloyse (Gelée de La Faloise); 2° le champart, les droits de justice et seigneurie lui appartenant, au même terroir (2). Les religieux lui cèdent, en échange, huit mines au Pommereth, derrière Trémonvillers, « un cour- « tilg, etc., en la cousture de Riencourt, » avec justice, seigneurie et les champarts.

L'abbé Lambert avait échangé aussi (en juillet 1277) toutes les dîmes de Ravenel et d'Angivillers avec l'abbaye de Saint-Martin-aux Bois. Il résigna sa charge avant la fin de sa vie, car dans un chapitre général de l'Ordre il fut décidé qu'on ferait pour cet

---

(1) Pièces justificatives, LVI.

(2) « Sachent tout chil qui sunt et qui à venir sunt qui ches presentes « lettres verront ou orront que je Jehans de Conty, chevalier, sire de « Beeleuses, pour men gran profit, par le consailg de mes amis ai doné, « baillié, otroié, escangé... et à touiours as homes religieus, l'abbé et « le couvent de l'église de Saint-Just, XVII mines de terre venaigna- « bles... Leur baillier par escange tout le campart, toute la seigneurie « et toute la droiture que je avois etc. » (Arch. de l'Oise.)

abbé comme s'il était déjà mort. Il était marqué dans l'obituaire, au 25 septembre, sans indication de l'année de son décès.

XVI. — Guillaume (1280?-1292).

Cet abbé se donna assez de mouvement pour fixer dans le domaine du monastère quelques droits litigieux. Il ajouta aussi à la liste des bienfaiteurs de l'abbaye le seigneur du Quesnel-Saint-Just (Saint-Remy) et celui de Wavignies.

En 1282, Raoul de Harpins, fils de Thomas de Liancourt et d'Odeline, avait hérité des biens et des sentiments de son père en faveur des moines. L'un de ses soins les plus attentifs fut de confirmer la donation qui leur avait faite antérieurement de diverses terres sur les terroirs de Catillon et de Quinquempoix, près de la fosse Cancel, au Val-Ogeret, au lieudit la Capellerie, au Plessis-Vaudry; de plus, à Riencourt, des biens et divers droits de champarts, sur ces lieux, tenus par sa mère en fief et hommage des religieux de Saint-Just. Il rédigea l'acte de sa donation, l'an 1282, au mois de mars; c'est la deuxième pièce en vieux français que renfermait le cartulaire de l'abbaye (1).

Au mois de juillet suivant, l'abbé Guillaume acheta de Pierre de Vendeuil et d'Isabeau, sa femme, diverses pièces de terre et des champarts attenant aux biens donnés précédemment par Thomas de Liancourt, et qui paraissaient avoir formé un même domaine, car Isabeau était fille de Thomas de Liancourt et sœur de Raoul de Harpins. La vente fut conclue moyennant « quatorze vins livres de parisis » qui furent payées comptant par l'abbé et ses religieux, « des quieus nous nous tenons « apaiés, » dit l'acte formulé par Pierre de Vendeuil, en ces termes :

A tous chieus qui ches presentes lettres verront et orront Nous Pierres de Vendeulg et damoisele Ysabiaus me feme, fille mon seingneur Thoumas de Liencourt, chevalier, et madame Oudeline sa fame, salut en Nostre Seigneur. Sachent tout que nous de nostre commun assentement et pour notre pourfit avons vendu et en non de vente otroié a hommes religieus abbé et couvent de Saint-Just en Beauvoisins, de l'ordre de

(1) Pièces justificatives, LVII.

Prémontré, vint et six mines de terre en deux pièches atlenant l'une à l'autre séans à le fosse Cansel jongnant... etc. (Ces biens sont énumérés plus haut dans la donation de Raoul de Harpins.) Des quieus choses nous sommes dessaisi simplement en le main des devans dis religieus abbé et couvent, seingneur du fief et des choses devant dites, et prametons par le for de nos cors que ces choses devant dites, ou fief en hommage et appartenanches dore en avant riens ne demanderons ne reclamerons, demander ne reclamer ne ferons, auchois bien et loyamment as us et as coustumes du païs envers tous, au devans dis religieux, abbé et couvent warandiront et warandir ferons, etc.

La charte dans laquelle le vendeur donnait décharge du prix de la vente fut scellée par Raoul de Harpins et Pierre de Hémévillers (1).

Sous l'administration de Guillaume, les biens de l'abbaye paraissent avoir été gérés avec zèle et adresse. Mais, au spirituel, la discipline perdait de sa vigueur. Ainsi, à la prière des abbés de l'Ordre, le général de Prémontré demanda et obtint du pape Nicolas IV la permission pour les religieux de manger de la viande. Ces adoucissements ne suffirent point à la délicatesse humaine. On fit du privilège une loi commune; les moines de Saint-Just, qui restaient sédentaires, voulurent avoir part à la faveur accordée aux voyageurs (1288). Guillaume ne put résister aux sollicitations de ses frères sur ce point. Il mourut vers l'an 1292, le 1er août, et fut aussitôt remplacé par un chanoine nommé Pierre en religion, de la maison-mère de Prémontré.

En 1289, le premier dimanche de l'Avent, le cardinal Jean Cholet, fils d'Oudard de Nointel et frère d'Odon de Nointel, abbé de Saint-Lucien, avait rédigé ses dernières volontés en plus de deux cents articles. Il distribuait sa fortune entre une foule de mains, d'abbayes, d'églises et d'établissements charitables. Il léguait, entr'autres choses, 50 livres parisis à l'abbaye de Saint-Just. Mais le testament devint caduc, à cause d'un legs de 6,000 livres destiné à continuer la guerre contre Pierre d'Aragon, avec qui la paix fut faite en 1294, deux ans après la mort du cardinal, par l'entremise du pape Boniface VII. C'est pourquoi les exécuteurs testamentaires, Jean de Bulles, archidiacre

---

(1) Arch. de l'Oise : *Abb. de Saint-Just.*

de Caux, Evrard de Nointel et Jean de Saint Just, chanoines de Beauvais, Jean de Nointel, chanoine de Thérouane, et Aubin de Cempuis, chanoine d'Arras, convertirent le legs en achat d'une maison et fondèrent le collège des Cholets en faveur des écoliers des diocèses de Beauvais et d'Amiens (1).

XVII. — Pierre II (1292-1327?).

Il s'empressa d'aller se prosterner aux pieds de l'évêque de Beauvais, Thibaud de Nanteuil, pour lui demander d'attirer la bénédiction et l'assistance divine sur sa communauté. Il lui promettait en même temps respect et obéissance, comme à l'évêque diocésain.

En 1298, le samedi d'après Noël, il donna à ferme à Ansel de Fumechon, quinze mines de terre au lieudit Barbufai, entre Wavignies et Fumechon. Ansel prit la charge de lui fournir, chaque année, vers Noël, deux muids de blé sec, du meilleur prix, à la mesure de Saint Just, et vingt mines d'avoine de bonne qualité.

Le 29 octobre 1299, Raoul Souillard de Courcelles, écuyer, Béatrix, sa mère, Marguerite et Sainte, ses sœurs, vendirent à l'abbé tous les champarts, droits, saisines, la seigneurie et la justice leur appartenant, avec Richard de Boullenois, écuyer, en toutes les terres du Plessis-Vaudry et du Plessis, moyennant 72 livres parisis, « laquelle somme d'argent nous a été bien « payée, dit la charte, baillée et délivrée devant lesdits religieux « en bonne monnoie bien nombrée et bien comptée, et dont « nous nous tenons pour bien payés et les acquittons. »

1303. — Lecaron de Saint-Just et sa femme donnèrent une pièce de terre contenant un arpent environ, au terroir de Trémonvillers, lieudit le Petit-Fay. La même année, rapporte le *Gallia Christiana*, le chapitre de Beauvais fit quelques dons ou remises sur des charges, à l'abbé Pierre.

On ne sait pas la date de sa mort; elle dût arriver vers l'an 1327.

---

(1) Simon : Supplément à l'*Histoire de Beauvais*, p. 22.

XVIII. — Etienne (1328-1345?).

CHANTRERIE DE TILLARD. — Cet abbé fut bénit en 1328. Un acte assez considérable doit arrêter ici notre attention. C'est l'érection de la chapelle de Tillard en église paroissiale, l'an 1340. Jusque-là cette localité dépendait de Silly et de Ponchon ; elle n'avait d'autre titre que celui d'oratoire et chantrerie. Un chanoine de Beauvais et de Senlis, Jean de Saint-Just (1), correcteur de la chambre des comptes, à Paris, et confesseur de la maison du roi Philippe, clerc royal, demanda à l'évêque de Beauvais de vouloir bien lui permettre d'y construire une église à ses frais, avec l'aide « de Notre-Seigneur Jésus Christ et de « plusieurs bonnes gens » du pays, « en l'honneur de Notre-« Seigneur, de Madame Sainte-Marie, sa mère, du glorieux « martyr saint Blaise, de tous les saints et saintes de la très « glorieuse compagnie du Paradis. (2). » Il désirait de plus en conférer la collation à l'abbaye de Saint-Just. Jean de Marigny,

---

(1) Jean le Comte, d'aucuns disent Piedeleup, natif de Saint-Just, connu plus communément sous le nom de Jean de Saint-Just. Il fut l'auteur d'un livret intitulé : *Diarium Itineris Philippi IIII Regis Francorum, e tabulis fagineis ceratis autographis Joannis de Sancto Justo excerptum ab Antonio Cocchio Mugellano.* Ce livret, tout-à-fait singulier, renferme quatorze tablettes de bois de hêtre enduites de cire, dont la première et la dernière ne sont écrites que d'un côté, ce qui réduit tout le volume à vingt-six pages. Il contient le journal d'un voyage fait par la cour de France sous le règne de Philippe-le-Bel, depuis Paris jusqu'à Gand et Bruges, et de son retour par la Picardie, la Normandie, l'Orléanais et le Blésois, au château de Vincennes, depuis le 28 avril 1301 jusqu'au 29 octobre de la même année. « Ce rare et singulier manuscrit, peu inté-« ressant par sa matière, puisqu'il ne s'agit guères que de la dépense « journalière faite pendant ces mois, est néanmoins fort curieux tant « par sa fabrique inusitée que par les noms des seigneurs et grands offi-« ciers de cette cour. Il passa dans plusieurs mains, et finalement entre « celles de Jean Gaston, grand duc de Toscane. »

(Prosper Marchand : *Dict. hist.*, in-f°, p. 164.)

(2) Arch. de l'Oise : charte du 5 septembre 1343. — Louvet, t. I, p. 823 sqq.

considérant qu'à cause de leur éloignement des deux villages les plus rapprochés, Silly et Ponchon, les habitants du hameau de Tillard étaient privés des secours spirituels et de l'assistance à l'office divin, dans l'intérêt des âmes, acquiesça volontiers aux pieux désirs de Jean de Saint Just. Il décida en principe l'érection d'une cure avec son église, ses cloches, ses fonts baptismaux et son cimetière, mettant toutefois comme condition qu'elle serait suffisamment dotée pour pourvoir aux frais du culte et à l'entretien de deux religieux prémontrés de Saint-Just. L'un de ces chanoines réguliers devait être à la présentation du fondateur, sa vie durant; après sa mort, le choix des deux revenait à l'abbé de Saint-Just, qui les proposerait à l'agrément de l'évêque diocésain.

La nouvelle création devant se faire aux dépens des cures de Silly et Ponchon, auxquelles il fallait retrancher une partie de leur territoire, pour dédommager les titulaires de ces deux bénéfices on obligeait le chantre de Tillard à verser, chaque année, entre leurs mains, à époques fixes, au moins l'équivalent des revenus qu'ils y avaient perçus jusque là. Jean de Marigny permit même à Jean de Saint-Just et aux habitants de Tillard d'acquérir des hôtes de l'évêché de Beauvais, en cet endroit, jusqu'à concurrence de 25 livres de redevance annuelle, sur les terres et les vignes, mais sans fief noble, afin d'augmenter d'autant la dot de la nouvelle cure. Cette autorisation fut donnée le 3 janvier 1338 et ratifiée par le chapitre de Beauvais, qui octroya son *vidimus* douze jours après. (1).

En mars 1340, pendant que se décidait la question de construction d'une église à Tillard, Jean de Marigny fit une nouvelle ordonnance pour y assurer l'exercice de toutes les fonctions du ministère paroissial, l'acquit des messes et le chant ou la psalmodie de l'office liturgique. Il constate, dans ce décret, que la nouvelle cure a 60 livres parisis de revenu amorti, pour le vivre de deux religieux qui en ont la charge, plus 9 livres parisis sur les terres de Jean de Saint-Just, au Mesnil-Saint-Denis. Ils devaient toutefois distribuer ces 9 livres, chaque année, en deux termes égaux, le dimanche d'avant le synode d'été et celui

(1) Pièces justificatives, LVIII et LIX.

d'hiver, à Beauvais; savoir 4 livres au curé et aux marguilliers de Ponchon (ceci fut réglé de concert avec l'abbé de Saint-Germer qui avait le patronage de la cure de Ponchon) et les 100 sols de reste au curé et aux marguilliers de Silly. Cette sorte de redevance, qu'on appelait le droit de cêne ou de senne, était moins un revenu qu'un témoignage de leur ancienne suprématie (1). Les religieux desservants de Tillard étaient passibles d'une amende de 2 sols pour chaque jour de retard dans le paiement de ces deux sommes partielles. La peine d'excommunication *ipso facto* menaçait tous ceux qui auraient osé enfreindre le décret dont il s'agit.

Le prélat, voulant participer à la fondation pieuse de Jean de Saint-Just, abandonna à l'église de Tillard un petit fief qui provenait de Lambert le Bouteillier, puis de Jean de Roye. Il accorda aux religieux la participation avec lui-même aux droits de haute et moyenne justice, foi et hommage, afférents à ce fief. Les autres produits (environ onze mines de blé, mesure de Mouchy-le-Châtel), la basse justice, le droit de colombier qu'on pouvait y élever, revenaient aux desservants. Il leur accorda également une prise d'eau dans un étang, où tournait jadis un moulin. Comme condition de sa libéralité, Jean de Marigny obligeait les religieux de Tillard à célébrer tous les jours, dans leur église, au moins une messe chantée « *cum notâ certâ,* » et chaque vendredi, pendant sa vie, deux messes hautes, dont la première à une heure convenable et l'autre vers midi, en l'honneur du Saint-Esprit, pour lui, pour ses amis et ses bienfaiteurs. Ces messes devaient être annoncées par une sonnerie des cloches en branle, au moins le temps d'un *miserere.* Pour forcer les religieux à ne pas oublier ces charges rigoureuses, il les obligeait à payer, à perpétuité, au chapelain de l'Hôtel-Dieu de Sainte-Geneviève 5 sols d'amende pour chaque omission de ces messes, aussi bien que du chant des matines.

A la requête de Jean de Saint-Just, l'évêque imposa aux religieux le chant solennel des heures canoniales, la nuit et le jour, en sus des matines et des vêpres. Ils devaient suivre le rite et la mélodie de Prémontré. Toutefois, comme condition

---

(1) Graves : *Statistique du canton de Noailles.*

particulière, il leur était prescrit de chanter les évangiles et les épîtres de la messe, avec les inflexions d'usage dans l'église de Beauvais et non suivant le chant de Prémontré.

L'abbé ou le prieur de Saint-Just était tenu, en cas de maladie, d'inconduite ou d'absence de l'un des desservants, de pourvoir à leur remplacement immédiat, afin que leur ministère ne souffrît en rien. Cela fut réglé sous peine, pour l'abbaye de Saint-Just, de se voir enlever le poste en faveur d'autres religieux prémontrés, soit de Ressons-l'Abbaye, soit de Marcheroux, si cette dernière clause n'était ponctuellement exécutée.

Si les revenus de l'église augmentaient, il était loisible à l'abbé d'envoyer à Tillard un plus grand nombre de moines. Mais jusque-là, vu son peu de ressources au début de l'œuvre, vu le grand nombre de voyageurs passant à Tillard, vu l'aide que l'abbaye de Saint-Just était obligée de lui apporter, l'évêque de Beauvais voulut y intéresser les fidèles, en accordant quarante jours d'indulgence à tous ceux qui visiteraient, avec les conditions requises, l'élégante église de la Chantrerie. Son ordonnance fut rédigée à Paris, au mois de mars 1340, et dans le mois de décembre suivant le roi Philippe de Valois, par une charte donnée à Vincennes, confirma les dispositions détaillées ci-dessus (1).

Le 26 octobre 1340, Jean de Marigny, s'intéressant de plus en plus au monument tout-à-fait gracieux que l'on construisait alors d'un seul jet, à Tillard, ainsi qu'une maison pour les desservants, donna amortissement du lieu où l'église s'élevait. Cet emplacement avait appartenu d'abord à Jean le Boucher, puis à Gilles de Maimbeville. Tout le domaine appelé l'Eperon, sur la censive de l'évêque de Beauvais, y resta annexé.

Le 24 avril 1342, d'autres lettres épiscopales permirent à la nouvelle cure d'acheter 40 livres de rentes féodales et nobles. Au moyen de ces revenus, le curé-chantre fut tenu d'entretenir l'église et de pourvoir aux frais du culte. « On lui reconnut, en « outre, un droit que les ecclésiastiques exerçaient ancienne- « ment sur leurs serfs affranchis : c'était celui de prendre, à « leur choix, le plus bel habit de chaque paroissien décédé, tant

(1) Pièces justificatives, LX, LXI et LXII.

« homme que femme, et la plus belle jument de l'écurie (1). »

D'accord avec Jean de Saint-Just, les habitants de Tillard s'engagèrent par un traité, en date du 8 janvier 1342, vis-à-vis les curés et les marguilliers de Ponchon, à leur payer à perpétuité 100 sols parisis de rente annuelle, et à ceux de Silly 4 sols parisis. C'était une des conditions, avec celle de leur payer aussi une redevance de vingt mines de blé, pour ne plus être « jamez « parochiens » de ces deux localités.

En même temps, Jean de Saint-Just engageait spécialement ses revenus sur la terre du Mesnil-Saint-Denis, pour les réparations de toute nature, courantes ou accidentelles, à faire dans l'avenir à l'église de Tillard, pour l'acquisition des ornements et vases liturgiques, en général du mobilier nécessaire. Il donnait également à cette église deux draps des morts, deux bannières de procession et plusieurs reliquaires.

Sur ce titre, il est question du droit de manteau ou juppe « du meilleur garnement » que le chantre de Tillard peut prélever après la mort des chefs de famille. Il y est fait mention, enfin, d'un règlement de la sonnerie réservée en toute circonstance au curé et aux serviteurs de l'église.

Au bas de cette pièce curieuse est attaché le consentement d'Etienne, abbé de Saint-Just, donné le 15 janvier 1342 et scellé de divers sceaux, aujourd'hui disparus (2).

Le dimanche 5 septembre 1343, devant les notaires jurés et les tabellions royaux du Châtelet, à Paris, Jean de Saint-Just passa contrat de sa fondation pour le salut de « l'âme de luy, de son père et de sa mère. » Il dota définitivement la Chantrerie des biens, cens, rentes, possessions quelconques qu'il avait à Tillard, à Beaumont-sur-Oise, au Plessis-Crucifix, à Saint-Just-en-Chaussée, à Warluis, Allonne, Laversines, Merlemont, au Mesnil-Saint Denis. « Ensemble tous les fruicts, prouffits, issües, « émolumens et revenus des dits fiefs, héritages et possessions, « avec tous droicts de saisine, propriété, justice et seigneurie et

(1) Graves : *Précis Statistique du canton de Noailles,* p. 109.

(2) Arch. de l'Oise série G : *Fabrique de Tillard.* — Pièces justificatives, LXII *bis.*

« toutes actions réelles et personnelles, mixtes, directes, tacites « et expresses, etc. (1). »

Jean de Saint-Just tenait à doter suffisamment son église. Après sa mort (ses dispositions étaient prises en conséquence), la cure de Tillard devait hériter des maisons de son bienfaiteur et fondateur, bâties à Saint Germain-des Prés et à Saint Cloud, de 75 sols tournois de rente, d'un pressoir et de vignes à Campdeville. C'était à charge toutefois de servir une rente annuelle de 100 sous pour « celle qui ensevelit les corps des personnes « trespassant en l'Hôtel-Dieu de Beauvais. » Par cette nouvelle libéralité, à percevoir après son décès, Jean de Saint-Just voulait assurer à chacun des religieux attachés à l'église de Tillard, et y disant la messe, 160 livres tournois de revenus (2), en pur don et perpétuelle aumône. L'abbaye de Saint-Just, de son côté, devait fournir non plus deux, mais dix religieux pour remplir les fonctions pastorales et chanter l'office.

Philippe de Valois, par ses lettres patentes du mois de mai 1346, approuva toutes les dispositions généreuses de Jean de Saint-Just. Celui ci, en témoignage de sa reconnaissance, fit sculpter, en pierre, les statues de Philippe de Valois et de Jeanne d'Evreux pour les placer sous deux dais ornés, dans l'église de Tillard. Elles y sont encore, revêtues de robes, selon le costume de cette époque.

Jeanne de Coudun, veuve de Jean de Paris, bourgeois de Compiègne, fit don à l'église de Tillard et aux religieux qui y résidaient d'une maison sise à Compiègne, avec ses dépendances, ses revenus, sa cense et des biens sans foi et hommage ni justice. Le tout pouvait rapporter annuellement 40 livres parisis, qu'elle aumônait afin de faire acquitter, chaque année, une messe pour elle et son mari.

Cette donation fut approuvée volontiers par Jean le Bon, qui monta sur le trône après son père, Philippe de Valois. Désireux d'avoir part aux prières et aux bonnes œuvres des religieux, il amortit cette fondation par acte donné en son château de Crépy, dans le mois de mars 1360 (3).

---

(1) Louvet, t. I, p. 823 sqq.

(2) Louvet, t. I, p. 823 sqq.

(3) Pièces justificatives, LXIII.

Nous voyons dans une sentence, rendue le 15 février 1529 par le commissaire des nouveaux acquêts, que la maison et les autres biens de Jeanne de Coudun sont déclarés appartenir à la chapelle Saint-Blaise, hors les murs de Compiègne. Cette espèce de contradiction peut s'expliquer. Il est à croire qu'à cause des guerres des Anglais, déjà maîtres de la Normandie, les religieux de Tillard se sont retirés sous Compiègne et en-deçà de la rivière de l'Oise, où ils ont formé une espèce de couvent installé dans la maison de Jeanne de Coudun. Ils y ouvrirent un oratoire dédié, comme l'église de Tillard, à saint Blaise et s'attribuèrent, pour vivre, les revenus de leur bienfaitrice en faveur de cette église.

Le nom de prieuré ou chapelle Saint-Blaise est resté à Compiègne, bien que le petit monastère ait été détruit plusieurs fois. En 1539, Josse, abbé de Saint-Just, passait bail de la chapelle Saint-Blaise, au faubourg de Compiègne, à Pierre de Rocquemont. Le 27 août 1689, Claude de Gouy, religieux prémontré, fut mis en possession du prieuré simple de Saint-Blaise, en vertu des provisions de Mgr l'archevêque de Lyon, abbé commendataire de Saint-Just, en date du 4 du même mois.

Le 2 octobre 1700, Jean-Baptiste Bazin lui succédait dans ce poste.

Par des lettres-patentes, en date du 22 mai 1384, Charles VI avait donné une marque de sa bienveillance royale envers la Chantrerie. Il remit à Jean de Bellefosse, chantre et gouverneur de l'église de Tillard, la somme de 12 livres parisis à déduire sur la finance due pour certain fief, « de crainte que le divin « office de ladite église ne fût délaissé en partie, à cause de « sa petite fondation et des dommages qu'elle a soufferts depuis « deux ans par les gens d'armes qui ont esté ès chevauchées « qu'il a fait au païs de Flandres (1). »

Il ne paraît pas, malgré cela, que l'institution des chanoines réguliers se soutint longtemps dans la cure régulière de Tillard ; car, dès le milieu du XVe siècle, il n'y est plus question que d'un seul religieux. Il était toujours nommé par l'abbé de Saint-Just ou par le prieur, lorsque les commendataires lui abandonnaient

---

(1) Graves : *Précis statistique du canton de Noailles.*

ce droit, et présenté à l'acceptation de l'évêque de Beauvais. Quelques procès-verbaux en font foi. Il nous suffira de citer ici celui qui fut donné à Lyon, le 24 juin 1669, par Antoine de Neufville, abbé commendataire de Saint-Just, portant nomination de Claude Capperonnier, religieux profès de Saint-Just, à la Chantrerie de Tillard (1).

Les malheurs des temps diminuèrent les revenus. Une déclaration, fournie au district de Beauvais, le 3 décembre 1790, porte ceux de la cure à 3,261 livres 2 sols, ceux de la fabrique à 106 livres. Ensemble 3,267 livres 2 sols. Les charges se montent à 720 livres. Le revenu net était donc de 2,647 livres 2 sols (2).

Le 19 novembre 1782, un échange fut conclu « sans soulte ni « recours, » pour le changement de la rivière et du moulin nouvellement bâti à Tillard, entre le curé Jean-Baptiste Routart, chanoine régulier, profès de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Just, avec l'agrément de ladite abbaye, et Philippe de Noailles, duc de Mouchy, maréchal de France, grand d'Espagne, seigneur d'Auxmarais, Silly et Tillard, prince de Poix, marquis d'Arpajon, vicomte de Lautrec, baron d'Ambres et des Etats du Languedoc, etc., chevalier et seigneur des ordres du roi et de la Toison d'or, grand croix de Malte, gouverneur et capitaine des chasses, des villes, châteaux et parcs de Versailles, Marly et dépendances, lieutenant général de la Guyenne et commandant en chef dans le gouvernement de ladite province (3).

Le dernier curé qui resta à son poste jusqu'à la Révolution, Jean-Baptiste Routart afferma pour neuf ans, le 26 avril 1789, les terres et prairies de la Chantrerie, à Laversines et aux environs, moyennant la somme de 7,133 livres 6 sols 8 deniers, au

---

(1) Pièces justificatives, LXX. — Noms de divers titulaires de la Chantrerie : 1485, Jean Cordier ; 1526, Josse Budin ; 1730, Pharon-Augustin Dollé ; 1734, Pierre-Henri-Cottin Pelletier ; 1741, Arthur-Michel Fournel ; 1753, Guillaume-Nicolas Jarosson, ex-prieur-curé de Bury ; 1762, Jean-Baptiste Routart.

(2) Arch. de l'Oise, série G : *Fabrique de Tillard.* Une copie collationnée d'une autre déclaration des biens de la Chantrerie, en 1521, se trouve dans le même carton.

(3) Arch. de l'Oise : *Abb. de Saint-Just.* — Voir le plan des lieux.

sieur Vuatebled. Il afferma, également pour neuf ans, à André Bourgeois, demeurant à Blainville, paroisse de Longvillers, et Adélaïde-Julie Batardy, sa femme, le 27 mars 1780 :

8 mines de terre, vis-à-vis de l'église.
7 — lieudit les Ruisseaux.
5 — à l'Ostène.
7 — et 21 verges, lieudit le Font.
1 — au clos des Barbaux.
7 — au Franc-Marché.
32 — au bois du Fond des Chantres.
3 quartiers, à la Maladrerie.
3 mines et demie, au fond de Hodenc.
5 quartiers, au fond de Rodenc.
1 arpent et demi au pré de la Praye.
Le pré de la Chantrerie.
Le pré de l'Ostenne.

Le bail de ces biens fut fait moyennant :

La somme de 288 livres en argent ; douze septiers de bled muison, mesure de Mouchy-le-Châtel, bon, sec et net, et dans lequel il ne pourrait y avoir au plus qu'un tiers de seigle ; six septiers d'avoine ; trois septiers d'orge, susdite mesure de Mouchy-le-Châtel ; 400 bottes de foin loyal et marchand, du crû des prés ci-dessus affermés, pesant entre quatorze et quinze livres la botte ; quatre cents de gerbées pesantes l'une dans l'autre dix-huit à vingt livres la gerbée ; un cent de fouaire d'avoine du même poids ; deux cents de regain du crû du pré, qui est encore le long de la rivière ; cinquante bottes de mangeaille ; douze gluis de seigle et un demi-muid de vin, du crû de Chanteloup-Triel, ou autres lieux des environs, appelé *vin de France*, bon, loyal et marchand : le tout de principal loyer et fermage, que lesdits preneurs promettent et s'obligent solidairement l'un pour l'autre, un d'eux seul pour le tout, sans division discussion ni fidéjussion, de payer, livrer, etc., à la Saint-Martin. Plus, de fournir au bailleur un bon poulet dinde, au 3 février, jour de la Saint-Blaise, chaque année (1).

Le 28 février 1790, le curé-chantre de Tillard donna un bail à ferme à Denis Carbonnier, laboureur à Silly, de :

3 quartiers, à Hodenc-Lévêque, lieudit les Allois,
12 verges de vignoble, à Hodenc-Lévêque, lieudit les Avesnes,
31 verges un quart à Silly, lieudit la Rochelle,
moyennant 75 livres et une paire de poulets.

Un autre bail, en date du 27 juin 1782, assigne au chantre de Tillard « cinquante mines de bled de muison, sain, sec et net »

(1) Arch. de l'Oise : *Abb. de Saint-Just.*

(mesure de Mouchy-le-Châtel), payable à Noël; 230 livres en argent monnayé à la Saint-Jean; un bon cochon de lait et deux chapons à la Saint Blaise, sans nous occuper des charges et réserves pour l'assolement des terres et les coupes de bois (1).

Les biens qui faisaient l'objet de ces baux furent vendus partie le 15 mars 1791 à Pierre-Just-Victor Théron, aubergiste et laboureur à Saint-Just, moyennant 7,525 livres, partie le 21 juin suivant au sieur Parent.

Ainsi de la fondation de Jean de Saint-Just, comme de tant d'autres œuvres utiles qui s'abîmèrent dans le cataclysme révolutionnaire, il ne resta plus que le souvenir (2).

Nous avons anticipé sur l'ordre chronologique, en exposant ici l'histoire de Tillard, afin de n'avoir plus à y revenir.

On ne connait pas la date précise de la mort de l'abbé Etienne. Elle dut arriver vers l'an 1345.

XIX. — Anselme (VERS 1345).

Peu de temps après l'érection de la Chantrerie de Tillard, le Beauvaisis fut ravagé par les Anglais (1346). Leur roi, Edouard, guidé par un Français nommé Godefroy d'Harcourt, qui avait été puni de bannissement, abordait à Harfleur avec une armée qui vint mettre tout à feu et à sang. Il remonte le cours de la Seine et se dirige vers Paris; les ruines fumantes de Vernon, de Mantes, de Meulan et de Saint-Cloud annoncent tout ce qu'il prépare de maux à la France. Arrêté dans sa marche incendiaire, il tourne vers le Beauvaisis et vient s'établir dans l'abbaye de Saint-Lucien. A peine s'en fut-il éloigné que les traînards de l'armée y mirent le feu, et l'incendie fut si violent qu'il ne resta presque rien de ce vaste et magnifique établissement. L'abbaye de Saint-Quentin vit l'incendie dévorer sa métairie du Marais et ne dut sa propre conservation qu'à l'un de ses religieux, Jean de Maisoncelle, qui versa une forte somme d'argent entre les

(1) Arch. de l'Oise, série G : *Fabrique de Tillard.*

(2) Arch. de l'Oise : *Fonds des figures, carte topographique des environs du bourg de Tillard* (1760). (Haut., 0.505; larg., 0.557.)

mains des ennemis, afin de sauver son monastère de leur fureur. L'abbaye de Saint-Just fut également pillée et saccagée par un autre corps de troupes anglaises; les bâtiments claustraux, le château et une partie du bourg furent dévorés par l'incendie. Les religieux n'eurent d'autres ressources que de venir se réfugier à Beauvais, jusqu'à ce qu'ils eussent trouvé le moyen de relever les ruines de leur monastère (1).

La ville de Beauvais fut mise en sûreté par la prévoyance de son évêque, Jean de Marigny, qui avait fait réparer les fortifications. Aussi, Edouard ne fit-il qu'en longer les murs, sans oser l'insulter. Godefroy d'Harcourt ayant tenté un assaut fut vigoureusement repoussé avec pertes nombreuses et contraint de s'éloigner, frémissant de rage. Dans son dépit, il met le feu aux faubourgs. Ces désastres du Beauvaisis ne furent que le prélude des malheurs de la journée de Crécy, où la bouillante impétuosité de l'armée française attira à Philippe de Valois le plus accablant revers (1346) (2).

Deux ans après, lorsque Guillaume Bertran fut transféré de Bayeux au siège épiscopal de Beauvais, les religieux de Saint-Just assistèrent à son entrée solennelle. Ils étaient toujours dans leur maison de refuge (3), attendant que les cellules de l'abbaye fussent suffisamment réparées. L'abbé Anselme eut la consolation de ramener sa communauté à Saint-Just au commencement de l'année 1349.

En 1354, il dut réclamer contre la taxe du droit de gîte, que la commune de Saint-Just voulait faire peser sur l'abbaye. Le 14 mars, le garde de la prévôté de Paris lui fit parvenir des lettres du roi Jean, portant que les religieux n'étaient pas tenus au droit de gîte, mais que ce droit était dû par les habitants de Saint-Just. « Ladite ville doit un giste et non pas les religieux, « et est le giste de 100 livres parisis. » Telle était la réponse du

---

(1) *Annuaire du département*, 1835.

(2) Abbé Delettre, t. II, p. 428.

(3) Sur l'emplacement qu'occupe maintenant l'Hospice des Pauvres. — Voir plus loin abbatiat de N. Le Boucher et de Josse Coquerel (XXVIII[e] et XXIX[e] abbés de Saint-Just).

garde de la prévôté, en envoyant à l'abbé la charte suivante avec son *vidimus :*

« A tous ceulx qui ces lettres verront Guillaume Staise, garde « de la prévosté de Paris, salut. Savoir faisons que nous, l'an « de grâce mil trois cens cinquante et quatre, le samedi neu- « vième jour de mars, voismes mes lettres du Roi, notre sire, « dans la fourme qui s'ensuit :

« Jehan, par la grâce de Dieu, roys de France, à nos amez et feaulx les maistres de nostre hostel et de la chambre de nos deniers, salut et dilection. Pour ce que les religieux de Saint-Just sont venus pardevant nous en disant que à tort vous voulez lever de eulx le giste que la ville de Saint-Just doit pour ce que naguère nous y avons esté. Nous avons faic regarder par nos amez et feaulx les gens de nos comptes de Paris les escrips de la chambre de nos diz comptes esquels est contenus que la dicte ville doit un giste et non pas les religieux. Ce est le giste de 100 livres. Et vous mandons et à chascun de vous si comme à ce appartiendra que du dist giste vous tenez paisibles les dits religieux.

« Donné à Paris, le neuvième jour de mars, l'an de grâce mil trois cent cinquante-quatre. sous le scel du chastelet en l'absence du... et nous a cest transcript avons mis le scel de la prévosté de Paris, l'an et le samedi dessus dis. « P. LEBÈGUE (1). »

Le roi avait droit de gîte dans cinq autres bourgs, indépendamment de Saint-Just : Bresles, Catenoy, Grandfresnoy, Ressons-sur-Matz et Villers Saint-Paul.

Dans le glossaire de Ducange, il est question d'un manuscrit du temps de saint Louis, indiquant le droit de gîte, à Saint-Just, en 1223, du lundi d'après Saint-Pierre ès-Liens. Il était de 100 livres parisis.

« ... *Villare — S. Pauli; Fresneium (aliud Fraunetum); Cas-* « *tineium Belvac. (aliud Casteneium); S. Justus in Belvac. in* « *villa; Bragella (aliud Braele), Episcopus Belvac. de centum* « *lib. Paris. sicut continetur in chartâ super hoc cujus trans-* « *criptum habetur... Gista quœ dominus Rex cepit an. Dom.* 1223... « *Dominica ante festum B. Petri ad vincula apud Belvacum,*

(1) Voir et rapprocher de cette charte celle de 1218. — Pièces justificatives. XXVI.

« *gistum* 136 *lib... Die lunæ post apud S. Justum in Belvacino* « *gistum* 100 *lib.* (1). »

Nous citerons ici, comme se rapportant à la même époque, un détail de mœurs sur les superstitions de la Saint-Jean, que dom Grenier eut soin de ne pas laisser de côté, et qui est intéressant.

On voit, dit-il, par lettres de rémission, de l'an 1364, en faveur de quelques habitants de la ville de Saint-Just, en Beauvaisis, que chaque particulier faisait un feu à la porte de sa maison. « Comme la veille de la Saint-Jean-Baptiste les bonnes « gens de la ville de Saint-Just qui ont petiz enffans, gisans en « bers, ont accoustumé de temps ancien de veillier leur diz « enffans en la rue, devant leurs huys, et de faire ramées de « bois verd autour de leurs diz enffans, pour la solempnité de « la feste; et de donner et départir des tartes aux bonnes gens « qui y viennent veillier et eulx esbattre et jouer, ainsi qu'il a « esté et est accoustumé (2). » Cette fête, à laquelle les fidèles se préparaient autrefois par un jeûne de quarante jours (3), fut profanée, dans la suite, ajoute D. Grenier, par mille absurdités, la veille par des feux, le jour par un déluge d'extravagances. On s'imaginait sans doute vérifier par là l'oracle de l'ange, que beaucoup se réjouiraient au jour de la naissance de saint Jean-Baptiste : *multi in nativitate ejus gaudebunt.* Il est peu de contrées qui aient conservé un plus grand nombre de superstitions de la Saint-Jean, que le diocèse d'Amiens. Cela tient probablement à ce que dans ce diocèse, qui s'honore de posséder le chef du glorieux précurseur, saint Jean Baptiste y était plus vénéré qu'ailleurs (4).

XX. — Rodulphe de Hermes (VERS 1375).

Cet abbé ne nous est connu que par son nom, compris dans la liste du *Gallia Christiana.*

---

(1) M. Mathon : *Bulletin de la Société Académique,* 1867, p. 647.

(2) Trésor des chartes : reg. 96, cart. 95.

(3) *Nota quod antiquitus solebat una quadragesima celebrari ante hoc festum.* Durand : *Ration.,* lib. 7, c. 14, fol. 442.

(4) V. Dufour et Garnier : *Introd. à l'Hist. gén. de Picardie,* p. 395.

Il n'est resté qu'un acte mémorable de son administration. Nous sommes en face d'une pénurie complète de documents sur une période de plus d'un siècle. La suite des abbés, leur nom à peine prononcé : voilà à peu près tout ce que peut se promettre la patience du compilateur. Faible dédommagement, comme on le voit, de la peine attachée à de semblables recherches ! Les chartes de propriété, qui, en réalité, donnent peu de lumière sur le régime intérieur de l'abbaye, sur son histoire proprement dite, auront été détruites par l'incendie ou le pillage; c'est une perte irréparable qu'il faut attribuer aux malheurs de cette époque désolée par les guerres. Une pièce de 1383 nous montre l'abbé de Saint-Just accordant gratuitement aux habitants « qu'ils aient en leur pouvoir de commencer une forteresse sei-« gneuriale à l'église, dans l'intention d'avoir un refuge, secours « et aide, sans pour ce avoir aucun contredit ni pour ce payer (1). »

XXI. — Jean d'Angivillers (VERS 1385).

Il était chanoine de Saint-Josse-au-Bois ou Dommartin, lorsqu'il fut élu abbé de Saint-Just. Il mourut le 2 août, avant 1395.

XXII. — Pierre III (1395-1425?)

Nous le voyons soutenir les droits d'annates de l'abbaye sur les églises collégiales de Beauvais (1397).

Il assista, le 19 mai 1398, avec les abbés de Saint-Lucien, Saint-Germer, Saint-Symphorien, Saint-Quentin et Saint-Martin-aux-Bois, à l'entrée solennelle de Pierre de Savoisy dans sa ville épiscopale de Beauvais.

Le 6 mars 1402 il prit, en faveur des religieux de Saint-Just, à bail à cens, surcens ou rente en emphytéose, une partie de cour, avec l'hôtel et le jardin sis entre les *Bornes*, appartenant à Jacques Le Potier, pour agrandir l'hôtel de Saint-Just, à Beauvais.

Le 28 août 1402, l'abbé conclut un accord entre le chapitre de

---

(1) Pièces justificatives, LXIV.

Beauvais et le couvent de Saint-Just, pour droits de cens respectifs. Le couvent cédait au chapitre plusieurs cens à Saint Just, à prendre sur des maisons sises rue Saint-Lucien et rue des Croix, moyennant quoi le chapitre se désista de plusieurs censives dues par le monastère, et le tint quitte en ces termes :

A tous ceuls qui ces présentes lettres verront ou orront Pierre, par la permission divine, humble abbé de l'église de Saint-Just en Beauvoisis et tout le couvent de ce mesmes lieu, salut en Nostre Seigneur. Comme procès et descort feussent meus et pendans au siège de Mondidier entre honorables et discrettes personnes, doyen et chappitre de l'église de Beauvais demandeurs d'une part, et nous abbé et couvent d'autre part pour cause de ce que les dis doyen et chappitre disoient et maintenoient avoir à prendre chascun an de rente onze mines d'avoine, onze pains et onze chappons sur nostre église de Saint-Just, et les revenus et proffis d'icelle dont il leur estoit deu plusieurs arrérages, et pour ce que au contraire nous abbé et couvent disions que supposé que la dite rente feust deue à iceulx doien et chappitre, ce estoit sur les rentes et aumosnes que nous avions en leur juridiction, et si avions sur l'hostel d'iceuls de chappitre au dit Saint-Just deux mines d'avoine, deux pains, deux chappons et 6 deniers parisis dont il nous estoit deu plusieurs arrérages, et aussi nous devoit le fermier d'iceulx de chappitre que il nous avoit promis desduire.

Scavoir faisons que pour nourrir paix et amour et aschever le dit procès, eu sur tous bonne délibération, avons traittié et accordé avec les dis de chappitre que dores en avant iceux de chappitre demourront quittes et deschargés et leur maison aussi d'icelles deux mines d'avoine, deux pains, deux chappons et 6 deniers. Et aussi auront iceulx doien et chappitre chascun an perpétuellement les drois et rentes que nous avions par avant. Cest présent traitté dont la déclaration ensuit. C'est assavoir sur une maison appartenant à présent à Jehan Duchesne, assise en la rue de Saint-Lucien, 12 sols parisis. *Item* sur une maison appartenant à présent à Jehan Le Boulenger dit Malet, assise en la rue des Croix, 2 souls parisis. *Item* sur la maison Jehan de Fournival, assise en la dite rue des Croix, 5 souls parisis. *Item* sur un jardin qui est Jehan Feudry, 9 souls parisis. *Item* sur la maison Martin Caterel, assise en icelle rue, deux mines d'avoine, deux pains et deux chappons. *Item* sur la maison qui est ou fut Raoul Witace Charpentier, une mine d'avoine. Lesquels drois et rentes nous leur délaissons, baillons, cédons et transportons. Et parmy et moiennant ce, nous abbé et couvent et nostre dite église demeurons quittes dores en avant des dites onze mines d'avoine, onze chappons et onze pains que iceulx de chappitre disoient avoir chascun an sur nous et nostre ditte église. Lequel traittié et accort nous

promettons tenir et non venir encontre. Et pour ce obligons tous les biens et temporel de nostre ditte église. Et en tesmoin de ce nous abbé et couvent dessus dis avons scellé ces présentes lettres de nos seaulx. Donné le XXVIIIe jour du mois d'aoust l'an mil quatre cens et deux (1).

Le nom de Pierre III apparaît encore dans une charte pour l'abbaye de Breteuil, en 1416, et, le 22 mai 1420, il est inscrit comme faisant partie de l'assemblée synodale tenue à Beauvais à cette date. On ne connaît pas le jour de sa mort.

XXIII. — Enguerrand de Ruchen (VERS 1430).

Il eut à prémunir ses religieux contre le relâchement général de la discipline régulière, en ces temps agités. Les prescriptions de la règle monastique n'étaient plus observées scrupuleusement. Il fallut des ordonnances spéciales du Saint-Siège, pour ramener les religieux dans le devoir de la pénitence et de la ferveur primitive et rendre à l'ordre de Prémontré sa vigueur antique. L'abbé Enguerrand s'unit aux abbés d'un grand nombre de maisons norbertines, pour conjurer le général, Simon de Péronne, de solliciter du Saint-Siège une admonition suprême. En 1460, il représenta donc au pape Pie II que les malheurs des temps ayant produit dans le cloître l'usage de la viande, sans espérance de pouvoir la supprimer, il suppliait Sa Sainteté de vouloir bien dispenser l'Ordre de l'observation d'un article dont la violation paraissait sans remède. Le pape y consentit en obligeant toutefois les religieux à garder l'abstinence tous les mercredis et samedis de l'année, pendant l'Avent et depuis le dimanche de la Septuagésime jusqu'à Pâques, et de plus à jeûner tous les vendredis. Comme sanction, à la fin de l'ordonnance, il était statué que si quelqu'un était convaincu d'avoir enfreint ces règles, il devait être condamné à jeûner trois vendredis au pain et à l'eau pour chaque transgression.

Enguerrand trépassa le 2 juin 1476.

---

(1) Archives du château de Saint-Remy-en-l'Eau.

XXIV. — Josse de Castres (1476-1486).

Elu aussitôt après la mort d'Enguerrand, Josse mit son premier soin à venir promettre obéissance à l'évêque de Beauvais.

Une bulle, que le pape Sixte IV lui adressa en 1476, fixe notre attention. Il avait exposé, par lettres, au Souverain Pontife que les guerres récentes dans la contrée avaient occasionné de grands troubles et des ravages sérieux dans les abbayes. Entre autres choses, la chapelle dédiée à saint Just et située dans l'enclos du monastère, comme l'église abbatiale elle-même, avait été totalement ruinée. Livres, calices, luminaires, ornements ecclésiastiques, tout était perdu, et il fallait de plus relever les murailles de cette chapelle.

Pour exciter le zèle et la générosité des fidèles qui venaient souvent la visiter, le Souverain Pontife, de concert avec la S. Congrégation des Indulgences, accorda cent jours d'indulgences, à gagner aux conditions ordinaires, par tous ceux qui visiteraient l'église de l'abbaye et la chapelle le jour de la passion et de la translation de saint Just, de saint Blaise, martyr, le lundi de Pâques et le jour de la dédicace de l'église et de la chapelle (depuis les premières vêpres jusqu'aux secondes inclusivement), et laisseraient une offrande pour aider à réparer le délabrement de ces édifices. La charte, vraiment remarquable par ses riches enluminures, est datée du 9 novembre 1476 (1).

En 1481, les habitants du Plessier eurent la consolation de voir s'ouvrir chez eux une église, qui venait d'être construite pour leur faciliter l'accomplissement des devoirs religieux. Jusque-là ils n'en avaient eu d'autre que celle de Saint-Just, dont le Plessier faisait partie. L'abbé Josse de Castres s'engageait à faire desservir régulièrement le Plessier. Plus tard, en 1541, l'église fut érigée en cure, et le religieux de Saint-Just, qui en eut l'administration, porta le nom de prieur-curé.

Josse de Castres avait cessé de vivre en 1486.

---

(1) Pièces justificatives LXV.

XXV. — Jean Cordier (1487-1502).

De chantre-curé de Tillard, Jean Cordier devint abbé de Saint-Just. Le 26 juin 1487, il aliéna entre les mains de Jean Sohier, pour une rente annuelle et perpétuelle de 6 sols parisis, payable à lui-même et à ses successeurs, une pièce de terre contenant neuf mines environ, sur le terroir de Venette.

Le 20 avril 1490, il y eut une transaction entre l'abbé et le seigneur du Plessier, après un différend qui s'était élevé entre eux à propos des deux messes que les religieux devaient célébrer chaque semaine dans la chapelle du Plessier. A la suite de cet accord, il fut décidé que les religieux seraient tenus à jamais de célébrer la messe à voix haute les jours de fête, aux *quatre nataux*, le lendemain de Noël et à la Saint-Etienne du mois d'août. Ils devaient une messe à *notes* avec diacre et sous-diacre. Ce faisant ils étaient quittes de tous champarts relativement à seize muids de terre, en plusieurs pièces leur appartenant, au terroir du Plessier, tenues et mouvant dudit seigneur.

Dans le siècle suivant, Antoine de Lameth, général des finances de François Ier, obtint que la chapelle fût érigée en cure, à laquelle sa libéralité assigna des revenus considérables; il paya en outre 100 écus sol. d'indemnité à l'abbaye. Ce changement fut consommé par acte du 30 juin 1541 : l'abbé de Saint-Just eut la collation du nouveau bénéfice; le curé prenait le titre de prieur.

Le 22 juillet 1497, Antoine de Baillauval donna à l'église et au monastère de Saint-Just une maison avec cour, étable, jardin, pourpris et lieu, sis à Beauvais, « en la rue qui mène de la « porte de Bresles à Saint-Laurent. » Ses héritiers, en 1503, contestant à l'abbaye la libre propriété de cet immeuble, l'abbé Jean Cordier dut recourir aux moyens de légitime défense pour maintenir ses droits; et il obtint, le 13 mars, du bailli de Beauvais une sentence qui déboutait les turbulents héritiers de leurs prétentions.

Il dut quitter sa charge vers 1502 et fut envoyé, par l'abbé général de Prémontré, à l'abbaye de Trèves. Sa mort arriva peu après, le 6 avril 1505.

XXVI. — Antoine de Nampont (1502-1512).

Pendant son abbatiat, le monastère fut grandement éprouvé. A peine Antoine de Nampont était-il installé dans sa charge que les flammes d'un violent incendie dévorèrent l'abbaye presque entièrement. Il eut à s'occuper de nouvelles constructions, mais ce fut moins pour embellir la maison que pour relever des ruines ; les religieux n'avaient plus d'asile.

Il rendit son âme à Dieu, après avoir généreusement travaillé au bien de sa communauté, en l'année 1512.

XXVII. — Jean de La Morlière (1512-1522).

Son élection arriva en 1512. Un seul souvenir reste de cet abbé ; c'est qu'il assista, avec plusieurs religieux de Saint-Just, aux pompeuses funérailles de Louis de Halluin, seigneur de Maignelay et fondateur de l'église. L'évêque Louis de Villiers présidait la cérémonie funèbre ; les évêques de Noyon et de Soissons l'accompagnaient ; l'évêque d'Amiens, fils du défunt, conduisait le convoi funèbre. Jean de La Morlière marchait après le grand deuil, avec les abbés de Saint-Josse et de Saint-Martin aux-Bois. Au service célébré par l'évêque de Beauvais, il fit sous diacre (1). Trois cents chevaliers et autant de gentilshommes à cheval escortaient le cortège ; de nombreux religieux, le clergé de plusieurs paroisses précédaient le cercueil et s'avançaient en bel ordre vers l'église, où plus de six cents messes furent dites (2). C'était la coutume, à cette époque, d'étaler un luxe excessif dans les grandes solennités, de quelque nature qu'elles fussent.

Le titre le plus ancien du cartulaire de l'Hospice de Beauvais est daté du 17 janvier 1513, c'est un acte par lequel Jehan de Breteuil, entrant à l'âge de treize ans à l'abbaye Notre-Dame de Saint-Just, fait transport à son profit de l'hôtel dit de Maubeuge. Cet immeuble vint s'ajouter à ceux des religieux à Beauvais, et

---

(1) *Bulletin de la Com. Archéol. du diocèse de Beauvais*, t. II, p. 60.

(2) Abbé Delettre, t. III, p. 159 et 160.

fut connu sous le nom d'hôtel de Saint-Just, qu'on avait déjà donné à toute la maison de refuge des religieux de Saint-Just.

Jean de La Morlière entra dans son éternité le 6 des calendes de novembre 1522.

XXVIII. — Nicolas Le Boucher (1522-1533).

Il fut élu, le 14 novembre 1522, au chapitre tenu par les religieux de Saint-Just, sous la présidence de l'abbé de Marcheroux. Cette élection fut regardée par tous comme heureuse, « *ratam et gratam.* » Les moines rendirent grâces à Dieu, à la sainte Vierge et à saint Just, leur patron. « *Collaudantes Dominum et in eo* « *exultantes gratias universas benigne agimus.* » (Acte d'élection.)

La cérémonie de sa bénédiction eut lieu à Paris le 30 novembre 1522. Le prélat qui la présidait fut Jean, évêque de Mégare, en Attique.

Le 1er juillet 1528, l'abbaye de Saint-Just acheta, au profit de la Chantrerie de Tillard, une autre maison voisine de l'hôtel Saint-Just, à Beauvais, avec ses dépendances, rue Papillon. Pierre Prévenel était le vendeur, et l'acheteur « Josse Budin, « chantre de Tillard, membre dépendant de l'église et abbaye de Notre-Dame de Saint-Just. » L'abbé de Saint-Just signa l'acte de vente. Il renonça à sa dignité en 1533 et mourut le 18 mai 1548. Sur sa demande, son corps fut inhumé dans le cloître de l'abbaye, afin que, marchant sur sa tombe, ses frères en religion songeassent à prier sans cesse pour lui.

XXIX. — Josse Coquerel (1533-1564).

Docteur en théologie et professeur, il devint, comme il le disait lui même, « par la permission divine, humble abbé de Saint- « Just. » Il fut investi de sa nouvelle dignité le 11 octobre 1533 par Guidon, évêque de Mégare.

Le 21 août 1540, un sieur Antoine Lemaire vendit à Nicolas Le Boucher, devenu pensionnaire de l'abbaye de Saint-Just, 9 sols parisis de rente que son frère et lui avaient à prendre annuellement sur une maison, jardin et lieu sis à Beauvais, rue Papillon. Par les soins de l'abbé Coquerel, cette maison revint à l'hôtel Maubeuge après la mort de Nicolas Le Boucher.

25 mai 1554. — Vente par Jean Lefebvre, prêtre, demeurant à Saint-Just-en-Beauvaisis, comme procureur des abbé et couvent Notre-Dame de Saint-Just, à Richard Delaporte, marchand drapier à Beauvais, d'un jardin, fermé de murs, séant à Beauvais, en la rue Papillon, appartenant audit couvent par acquisition (1). Il est très certain que l'abbé n'aurait pas consenti à cette aliénation, s'il n'y avait trouvé l'avantage de l'abbaye. D'ailleurs cette vente particulière fut le prélude de la vente générale des immeubles connus à Beauvais sous le nom d'Hôtel Saint-Just, dont l'achat fut fait, le 4 octobre 1555, par les Frères et Sœurs de l'Hôtel-Dieu. Ils achetèrent :

« Pour eux, leurs successeurs et aïans cause au temps advenir, une maison, court, jardin, cave lieu et pourpris, contenant plusieurs marchandises séant rue du Pont-Godard, joignant parderrière à la rue du Pont-Mouquet; la dite maison et lieu vulgairement appelée Maubeuge, autrement l'Hostel de Saint-Just, aus dits religieux, abbé et couvent de Sainct-Just, pour du dit lieu vendu, comme dû est, jouir, user et posséder par les dits de l'Hostel-Dieu, leurs successeurs et aians cause, en tous droits, fruicts, proffits, revenus et émolumens quelconques aussy à tousjours.

« La vendition du dit lieu, faite afin d'en faire construire et édifier par les dits achepteurs, un Hostel-Dieu au lieu de celuy où tout à présent demourans iceux acheteurs, qui est de présent pour la pluspart en ruine à cause des démolitions qui y ont puis naguères esté faites à raison des entreprises faites sur iceluy pour les fortiffications, remparts et forteresses de la dite ville de Beauvais (2).

« Monseigneur et Révérendissime Cardinal de Chastillon, évêque et comte de Beauvais, ou son vicaire général, auroit permis aus dits de l'Hostel-Dieu achepter le dit hostel de Maubeuge, après avoir esté informé de la commodité ou incommodité, à la charge toutefois d'en prendre saisine du dit seigneur révérendissime et de luy payer droit de coustume, quand le cas y échet, etc.

« Les procureurs et abbé de l'abbaye de Saint-Just avaient promis de livrer et bailler aus dits de l'Hostel-Dieu, au jour de Saint-Jean-Baptiste prochainement venant, émologation, approbation et décret suffisans de Nostre Sainct-Père le Pape et du chapitre de l'Ordre de Prémontré, selon

(1) Registre des Insinuations de la prévôté d'Angy, p. LXIII.

(2) *Cartulaire de l'Hôtel-Dieu* (Beauvais) : contrat de vente, fol. 228.

qu'il est requis de droit pour la validité de ce présent contrat, et qu'il est de coustume faire en tels actes, ce qui se fera à la diligence des dits de Sainct-Just, aux despens des dits de l'Hostel-Dieu (1). »

La vente de l'hôtel Maubeuge se fit « moyennant et parmy le prix et « somme de 3,100 livres tournois en principal, avec 10 escus d'or sol « au vin de ce présent marché. » Il fut « compté, nombré et payé sur « le champ aux procureurs la somme de 500 livres tournois avec iceux « 10 escus dont ils s'estoient tenus pour contens. » Différents termes étaient fixés pour payer « le reste montant à 2,600 livres tournois » dans l'espace d'environ dix-huit mois (2).

L'hôtel de Saint-Just fut donné à louage à plusieurs personnes de Beauvais. Comme on ne pouvait guère en obtenir un revenu convenable, on le vendit, en 1643, aux Enfants de la Trinité (Confrérie établie en 1578), moyennant 6,000 livres. L'administration de l'Hôtel-Dieu ajouta à cette somme 3,000 livres pour payer l'hôtel de Chaalis (3), qu'elle acheta en remplacement de l'hôtel de Saint-Just.

Un plan de Beauvais, dressé, vers 1630, pour l'établissement des fortifications, conservé aux archives de l'Hôtel-Dieu, et sur lequel figurent seulement les principaux édifices, représente l'hôtel de Saint-Just. L'enceinte y est indiquée par des traits, comme si elle était fermée de gros murs. Elle renferme deux constructions distinctes; la plus grande serait la chapelle actuelle de l'Hospice des Pauvres. Par derrière, une ouverture donnait accès dans la petite voirie (rue du Pont-Godard); il y avait, par devant, un grand jardin, au bout duquel une avenue plantée d'arbres rejoignait la rue du Pont-Mouquet (aujourd'hui Poivre-Bouilli).

La chapelle des hommes, à l'Hospice, est éclairée par quatre grandes fenêtres qui ont été percées en 1668. Cette date est inscrite au-dessus de l'une d'elles, du côté nord. Le cartulaire en fait foi également. Trois trous, remarqués par le maçon dans le mur qu'il perçait, ont été attribués aux boulets lancés par les Bourguignons sur la ville de Beauvais. Deux boulets de pierre

---

(1) *Cartul. de l'Hôtel-Dieu* (Beauvais) : contrat de vente, fol. 227-232.

(2) *Ib.*, fol. 229.

(3) C'est probablement la maison actuelle du médecin de l'Hôtel-Dieu.

ont été placés au-dessus de celles des ouvertures circulaires qui n'ont pas disparu dans le percement des fenêtres. Ils attesteraient que la construction était antérieure au siège de Beauvais.

Les deux fenêtres qui sont percées dans le portail sont de forme ogivale, sans arêtes prismatiques. Trois fenêtres qui s'ouvrent sur la même ligne, dans le mur du chevet, ont les mêmes caractères. Trois arcades simulées ont été bouchées au-dessous. à partir du pavé. Toutes ces ogives sont en tiers-point, comme on aimait à les tracer au XIIIe et au XIVe siècles. Les caves pratiquées sous ce bâtiment forment deux nefs longitudinales voûtées et séparées par des colonnes à chapiteaux. Malgré toutes les modifications apportées dans la suite des temps à cet édifice, on se figure encore facilement l'aspect que pouvait offrir cette partie intéressante de l'hôtel de Saint-Just.

La chapelle des femmes devait exister à l'époque de l'union du Bureau des Pauvres avec l'hôtel de Saint-Just. La voûte en lambris avec poutres transversales et poinçons pour soutenir le faîte, la corniche de bois, les figures grimaçantes, les fenêtres annoncent une construction du XVIe siècle à l'usage d'église.

Construite par les prémontrés de Saint-Just, elle aurait continué de servir de chapelle unique pour les Enfants de la Trinité, de 1643 à 1658, et pour les pauvres réunis aux orphelins, de 1658 à 1668.

L'hôtel de Saint-Just, qui abritait la petite troupe des orphelins de la Trinité, était construit en pierres de taille et avait un certain air monumental (1).

Homme d'une valeur intellectuelle remarquable, Josse Coquerel fut député par les habitants de Senlis pour assister au conseil noble, tenu le mercredi 5 janvier 1557, dans la cour de Saint-Louis, au Parlement de Paris.

Bientôt après on le nomma vicaire général des cardinaux de

---

(1) *Saxea sublimi consurgunt atria tecto*
Pauperibus prœtenta meis, quos parvula pridem
Turba tenet sedes, viduata utroque parente,
Quos pueros Triadis dictos de nomine Sanctæ
Cœrula succingit miniata cum cruce vestis.
Ibid. cartul. *(Ptochotrophii constitutio).*

Pise et de Ferrare; il devint général de l'Ordre de Prémontré, qu'il gouverna jusqu'en 1564. Le 26 novembre 1564 s'ouvrait, à Reims, un concile provincial, sous la présidence du cardinal de Lorraine; l'abbaye de Saint-Just fut l'une des quarante-huit communautés représentées à ce concile. La mort mit fin à la vie terrestre de Josse Coquerel le 27 mai 1565.

Son activité s'étendait à tout; il fit renouveler les reconnaissances envers l'abbaye et rentrer des censes arriérées. Un état général des biens et rentes du monastère, tant dans le bailliage et comté de Clermont qu'en la prévôté de Montdidier, fut dressé par ses soins. Nous reproduisons ces deux documents à la fin de cette histoire (1). Ils sont la récapitulation de tous les biens que possédait l'abbaye au XVIe siècle et donnent une idée complète de son importance au point de vue temporel.

XXX. — Adrien de Mailly (2) (1565-1582).

Troisième fils de Jean de Mailly, seigneur de Rumesnil, de Silly-le-Tillard, Auxmarais, gouverneur de Doulens, et de Jeanne de Casenove (3), Adrien de Mailly fut élu abbé de Saint-Just en 1565.

Rien de mémorable ne donne de l'importance à ce nom illustré d'ailleurs par une noble famille.

L'abbé de Mailly fit don à l'Hôtel-Dieu de Saint-Just de neuf arpents de bois, « bien bornés, » dans le bois de l'abbaye. On en coupait trois tous les cinq ans. Jusqu'au XVIIIe siècle on vit son portrait peint sur verre, avec ses armes, dans une fenêtre du chœur de l'église de Tillard (4).

---

(1) Pièces justificatives n°s LXVI et LXVII.

(2) Ses armoiries sont : *d'or à trois maillets de gueules.*

(3) P. Anselme, t. VIII, p. 616. — La Chesnaye Desbois *(Diction. de la noblesse)* et le P. Anselme lui-même, t. VIII, p. 635, le font quatrième fils d'Antoine, baron de Mailly, seigneur de Bouillancourt, Breilly, Beaufort, etc., conseiller et chambellan du roi François Ier, et de Jacqueline d'Astarac, des comtes d'Astarac.

(4) Arch. de l'Oise : série G, *Fabrique de Tillard :* Consultation pour l'abbé de Saint-Just contre le duc de Noailles, qui revendiquait faussement le droit de litre funèbre sur l'église de Tillard, laquelle était à la nomination de l'abbé.

En 1576, l'abbaye fut taxée à 31 écus de revenu annuel, pour sa part dans la somme de 50,000 écus de rente accordée au roi par bulle du pape, le 18 juillet, sur l'aliénation du revenu temporel du clergé de France.

L'année suivante, l'abbé de Mailly déclara aliéner et vendre pour satisfaire à cette imposition obligatoire : 1° deux muids de terre au terroir de Wavignies, au lieu nommé le Camp Raoul ; 2° une autre pièce, au même triage, de la contenance d'un muid, à la charge notamment d'une cense annuelle envers l'abbaye de Saint-Just de 3 deniers tournois, pour chaque aveu desdites terres. Elles furent adjugées à Claude Hallet, moyennant 710 livres tournois et 92 sols tournois de *pluvente.*

Le 12 mars 1578, Thomas Bougye donna aux religieux de Saint-Just une reconnaissance de 18 sols parisis et demi et 36 sols de surcens de rente annuelle, pour une partie de maison située rue de la porte de Bresles.

Tels sont les seuls points connus de l'administration de l'abbé de Mailly. Il mourut le 28 avril 1582 et fut inhumé à Saint-Just. Avec lui finit l'abbaye régulière. Jusqu'ici, les abbés ont fait l'histoire de leur monastère par leurs actes propres, parce qu'ils s'identifiaient avec lui. Désormais nous allons voir se succéder des personnages qui ne partagèrent pas la bure de leurs devanciers. Ils connurent fort peu du reste l'abbaye dont ils étaient commendataires.

CHAPITRE HUITIÈME.

L'ABBAYE DE SAINT-JUST EN COMMENDE.

XXXI. — Henri de la Marthonie (1)
(1582-1593)

Vers la fin du xv[e] siècle, la commende, triste précurseur des événements qui achevèrent le siècle dernier, s'introduisit à Saint-Just par la nomination de l'abbé Henri de la Marthonie. Il était

(1) De la Marthonie portait : *De gueules au lion d'or, au chef cousu de sable, chargé de 3 étoiles d'argent.*

né dans le diocèse de Périgueux ; il eut pour père Geoffroy ou Gaudefroy de la Marthonie, et pour mère Isabelle de Pompadour (1).

La provision du bénéfice régulier de l'abbaye de Saint-Just lui fut accordée en 1582. Il n'était encore que clerc séculier et devint bientôt après évêque de Limoges (1587). Ce titre d'abbé lui donna des droits réels, ceux d'être considérés comme prélat et vrai titulaire de l'église abbatiale, d'exercer les fonctions de la juridiction spirituelle, de siéger aux conciles. En un mot, il était assimilé de tout point aux abbés réguliers, avec cette seule particularité qu'il ne reçut pas la bénédiction abbatiale et ne portait la mitre et la crosse que dans ses armoiries. En réalité, sous la prélature soit de cet abbé, soit de tous les autres commendataires, le sens du mot commende, *commenda*, qui veut dire surveillance, protection, était bien détourné dans l'application qu'on en fit. Pour ce qui concerne Henri de la Marthonie, l'administration du monastère de Saint-Just ne le préoccupa guère. Il n'eut qu'à donner sa procuration au prieur claustral, Etienne Hainsselin, que nous voyons toujours agir au nom de l'abbé, avec l'aide d'un procureur fiscal, nommé Adrien Gory, et « estant bien deuement certioné qu'il est homme catholique « et de bonne prudhomie de ses sens et de bonne diligence. » Le prieur renouvela des baux relatifs aux droits de censives, dus sur le fief de Bussy, tant en argent qu'en grains, et à l'ensemble des droits seigneuriaux de lots, ventes et amendes à échoir pendant la durée du bail (1584). De même pour les dîmes de Valescourt (1586); et, le 19 mars 1587, il aliéna neuf mines de terre à raison de soixante verges par mine, vingt-deux pieds par verge et onze pouces par pied) au Champ de l'abbaye, terroir de Lieuvillers, ainsi qu'au lieudit le Cramilly, même terroir. Cette vente fut faite au profit de Pierre Dupuis, homme d'armes de la Compagnie du seigneur de Piennes, demeurant à Fresnoy, à charge de tenir les dites terres à censives, envers l'abbaye, à raison de 12 deniers tournois pour mine chaque année, « moyennant la « somme de sept vingt-cinq escus sol. en principal et 18 deniers

(1) *Gallia Christiana*, t. II, col. 541. — La Chesnaye Desbois dit que sa mère fut Marguerite de Mareuil de Villebois.

« pour livre devant fournir portion de la contingente partie de « la somme de 1,200 mille escus accordés au roi l'année précé- « dente. »

L'abbé commendataire s'attribuait les trois quarts des rentes, laissant aux religieux bien juste de quoi subsister. Pour les réparations les plus urgentes, on devait s'entendre avec lui, sans recourir aux arrêts du Parlement. De la surveillance spirituelle, il n'en était pas question ; car, éloigné de l'abbaye, quelle influence pouvait-il avoir sur les religieux et sur la régularité claustrale? Le véritable gardien fut donc le prieur conventuel, qui, par sa charge, placé de fait à la tête du monastère, suppléait l'abbé primitif. Son premier devoir, en effet, était de veiller à la stricte exécution de tous les règlements de la vie commune. Aussi, le voyons-nous le premier parmi ses frères aux offices, au chapitre et dans tous les exercices prescrits par la règle. Il s'applique constamment à sauvegarder les intérêts spirituels et temporels de la communauté; il admet les novices et les reçoit ensuite à la profession (1), les dirige, les soutient dans les diverses circonstances de leur modeste et pieuse carrière, et leur administre les sacrements ; enfin, à l'heure suprême, il leur prodigue les dernières consolations, avant de confier à la terre leur dépouille mortelle.

Malheureusement, cette autorité, devenue de second rang et de plus temporaire, se trouvait par là même affaiblie. Une des funestes conséquences des commendes fut de perdre toute fécondité spirituelle ; on ne vit bientôt plus que quelques ombres errer dans le cloître de Saint-Just. Les moines cependant restèrent religieusement soumis à leur prieur et supérieur spirituel, donnant, donnant toujours avec charité autour d'eux, bien que l'abbé en titre prélevât la part du lion sur les revenus de l'abbaye, jusqu'au moment fatal où le souffle révolutionnaire renversa la porte du couvent. Il est important de conserver les noms des prieurs qui se succédèrent dans le gouvernement intérieur du monastère de Saint-Just, puisqu'ils en furent réellement

(1) Pièces justificatives, LXIX. — Décret du chapitre de l'Ordre, réprouvant formellement l'immixtion des abbés commendataires dans la réception ou la prise d'habit et la profession des novices.

les administrateurs, depuis le milieu du XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIIIe. En voici la liste, aussi complète qu'il nous a été possible de l'établir :

1580. Etienne Hainselin.
1632. Martin Régnier.
1648. Pasquier Colombier.
1659. François Ducouroy.
1664. Robert Cabier.
1680. François Buyrette.
1686. Claude Capperonnier.
1687. Claude Degouy.
1694. Claude-Honoré Lucas.
1698. Toussaint-Martin de Chantemelle.
1703. Jean Fossier.
1706. Michel Fournet.
1709. Michel Patissier.
1715. Robert Caignart.
1718. Augustin de Roquevert.
1724. Jean-Baptiste Opinel.
1726. Josse Delville.
1744. Jean-Baptiste Opinel, réélu le 9 février.
1752. Jean Coppin.
1759. André Dupont.

XXXII. — Jean de l'Aubespine (1) (1593-1596).

Il naquit à Orléans, d'une famille féconde en diplomates habiles et originaire de Beaune. Son père, Gilles de l'Aubespine, était seigneur de Verderonne, et sa mère se nommait Marie Gobelin.

Il cumula les titres d'abbé de Saint-Just, de Saint-Martial de Limoges et de Saint-Eloi de Noyon. Il fut créé chanoine de Paris, puis évêque de Limoges (1584) et enfin passa au siège d'Orléans, sa ville natale (1587). Sa mort arriva le 23 février 1596 (2).

XXXIII. — Germain de Lordereaux (1596-1615).

Il était clerc à Auxerre, lorsqu'il fut nommé, par légation apostolique, abbé de Saint-Just, en remplacement de Jean de l'Aubespine, le 15 des calendes de décembre 1596.

(1) Armoiries : *De gueules à 3 fleurs d'aubépine d'argent.*

(2) V. *Gallia Christiana*, t. II, col. 519; t. VIII, col. 1190-1192; t. IX, col. 852, 1074. — P. Anselme, t. VI, p. 561. — *Gall. Christ.*, t. IX, p. 851.

Il fut promu au titre de doyen de Saint-Mellon de Pontoise, le 28 janvier 1599. A Saint Just, il n'est resté de traces de son abbatiat que dans plusieurs pièces sans intérêt historique, notamment un bail de grosses et menues dîmes, des états de dîmes novales à percevoir chaque année au terroir de Ravenel (1600), de dîmes de grains sur le fief de Haranville, à Lieuvillers (1601). En 1608, il reçut par procureur aveu et dénombrement du fief du Petit-Fromentel, que Claude Beudin déclarait tenir à foi et hommage de l'abbé de Saint-Just, à cause de la seigneurie de Bussy. Le 1er juillet, il afferma, par un bail de neuf années, au nommé Le Comte, toutes les censives appartenant à l'abbaye, tant dans le bourg que sur le terroir d'Ansauvillers. En 1613, il fit fondre plusieurs cloches pour l'église abbatiale. Par une transaction ou acte d'accensement passé devant notaire, à Saint-Just, le 15 mars 1615, il céda à Edme Regnaud le terrain d'un fossé de l'abbaye, « à charge de 2 sols de cens annuel portant lots, ventes et amendes. » C'était près du jardin de l'auberge Saint-Nicolas. Il trépassa cinq mois après, le 20 août 1615, suivant le *Gallia Christiana*, ou bien le 4 août 1619 (1), et fut enterré le 5 du même mois en l'église de Saint-Mellon, au bas du marchepied du grand autel.

XXXIV. — Antoine de Neufville (2) (1616-1679)

Issu probablement du premier mariage de Nicolas de Neufville (1588) avec Marguerite de Mandelot, dame de Passy, il était vicaire-général et archidiacre de Lyon lorsqu'il obtint le bénéfice de Saint-Just. Puis conseiller et aumônier du roi, il fut reçu haut doyen de Saint-Mellon de Pontoise, le 31 octobre 1619, sur la nomination de Charles de Neufville, marquis de Villeroy, seigneur de Pontoise.

En son lieu et place, les prieurs successifs gérèrent les biens de l'abbaye à Léglantiers, nommant à la cure, faisant la décla-

---

(1) *Mémoires de la Société hist. de Pontoise et du Vexin*, t. I, p. 50.

(2) Armoiries : *D'azur au chevron d'or, accompagné de 3 croisettes ancrées de même.*

ration des terres, champarts et menues dîmes dans cette paroisse sur quatre-vingt-quatorze pièces, tant héritages que vignes, et recevant les reconnaissances, aveux, foi et hommage des divers fiefs de la seigneurie de l'abbé. Il soutint les droits d'annates de l'abbaye, sur la première année des bénéfices vacants des églises collégiales de Beauvais (1622). Plus tard (7 juillet 1632), devant les notaires royaux Nicolas Bourée et Eustache Oudaille, le prieur Martin Bégnier, fondé de pouvoirs de l'abbé, reconnaît que l'abbaye est redevable de huit muids de blé froment, huit muids d'avoine, mesure de Beauvais, et 10 sols de surcens et rente annuelle, payable à la Saint Remi envers le chapitre de Saint-Laurent, à Beauvais, lequel blé « on doit une « fois *grouler* et chaque mine d'avoine une fois *poulser* (1). »

La paix dont on jouissait en France, depuis le commencement du règne de Louis XIII, fut tout à coup violemment rompue. Les Espagnols, peu éloignés du Beauvaisis par leurs possessions en Flandre, franchissaient la frontière au nord et traversaient la Picardie, le fer et la torche à la main. Les populations, épouvantées, fuyaient à leur approche et allaient, avec le peu qu'elles pouvaient emporter, se cacher dans la profondeur des forêts et dans l'obscurité des cavernes, ou bien se réfugier dans les lieux où l'on espérait pouvoir résister aux ennemis. Ceux-ci, conduits par Jean de Verth, mettaient tout à feu et à sang dans une partie du Beauvaisis. Ils y pénétrèrent par Gournay-sur-Aronde, dont ils massacrèrent les habitants, dévastèrent le bourg et incendièrent le château. La Neuville-Roy, Tricot, Wacquemoulin, Ménévillers, Saint-Just, Quimquempoix, Breteuil, Bulles, Francastel, Domèliers, Crèvecœur et grand nombre d'autres villages subirent le même sort. Eglises, châteaux, chaumières, tout fut pillé, dévasté, incendié, et il se fit une horrible boucherie des habitants de ces paroisses infortunées. Heureusement, l'ennemi fut battu sous les murs de Beauvais et chassé hors de la France (2).

L'église abbatiale, le monastère et ses dépendances, tout fut ruiné et demanda une prompte restauration, qui coûta fort cher aux religieux. L'abbé leur vint en aide dans une large mesure.

---

(1) Pièces justificatives, X, charte de 1170.

(2) Abbé Delettre, t. III, p. 111, 116, 118.

La pierre employée pour cette reconstruction fut tirée, en partie, dans les carrières du Plessier, et, en partie, dans celle de Valescourt, avec l'agrément de Jean Bonvalet, de Saint-Remy-en-l'Eau, qui voulut recevoir seulement 25 livres tournois du prieur conventuel Robert Cahier, le 9 août 1665. Les travaux étant presque achevés, l'évêque de Beauvais, Nicolas de Buzenval, par ordonnance du 21 décembre 1674, commit au prieur le soin de bénir l'église nouvellement rebâtie, dans l'enceinte des murs de l'abbaye. La bénédiction eut lieu en effet le 23 décembre. Selon l'expression d'un moine historien, « on voyait bien au nid quel « genre d'oiseaux y habitaient. » Cependant l'édifice devait être complété d'une façon plus grandiose encore, en 1777. L'église paroissiale avait été reconstruite vers 1640; mais les religieux ne s'en servirent pas, préférant, pour attendre, convertir en chapelle une salle basse qui leur avait servi de réfectoire, et ne voulant pas, même provisoirement, violer leurs constitutions sur la clôture monastique.

D'ailleurs, cette église paroissiale n'avait pas été rebâtie à la place de celle que les guerres avaient détruite. On l'avança plus le bourg, au-devant du cimetière; elle se trouvait ainsi placée dans la seigneurie des châtelains, dont la demeure était voisine et de l'abbaye et de cette église. Par conséquent l'abbaye n'avait plus sur cet édifice que des droits purement spirituels. Il se passa, à ce propos, le 12 novembre 1665, une scène grotesque, qui, entraînant procès sur procès, au désavantage des religieux, leur donna beaucoup trop l'occasion de sortir du calme de la vie claustrale. Le fils aîné de la dame veuve Antoine-François de Lameth, comte de Bussy, châtelain de Saint-Just, était mort. Sa mère, aussitôt, fit venir un peintre, François Hévin, pour apposer aux murs intérieurs et extérieurs de l'église une tenture noire chargée d'écussons, en signe de deuil. C'est ce qu'on appelait *la litre*. Or, le sous-prieur, F. François, apprenant ce qui se passait, mande l'ouvrier à l'abbaye, lui reproche vertement de tracer cette bande funèbre, et, en présence de trois religieux, le prie de laisser là sa besogne. Le peintre répond qu'il a reçu des ordres de la comtesse de Bussy pour activer son travail, et qu'il est entré dans l'église avec la clef du magister François Leclercq. Le lendemain, samedi 13 novembre, à dix heures du matin, le sous-prieur le trouve à l'œuvre de nouveau, mais en

compagnie du seigneur de la Rozière, parent de la châtelaine. Une altercation violente s'en suit. Le seigneur monte lui-même à l'échelle pour continuer l'ouvrage commencé. Pendant qu'un nommé Laverdure lui présentait un pot de couleur noire, F. Jacques, de l'abbaye, renverse cette peinture, qui se répand sur la robe blanche du sous-prieur... Le soir on vit des religieux avec leurs domestiques, après avoir acheté toute la craie qu'ils purent trouver chez les épiciers du bourg, barbouiller la litre peinte les deux jours précédents. *Inde iræ!* Quatorze personnes avaient été témoins de ces divers esclandres (1). Le lendemain, dimanche, avant et après la messe paroissiale, cette histoire défraya beaucoup les conversations. Le 15, sans plus de retard, l'affaire était introduite au bailliage de Montdidier, par la châtelaine Mme de Lameth. Sa requête expose qu'elle est en possession de jouir sans contredit des droits honorifiques, et en particulier de faire mettre une litre, comme il appartenait aux seigneurs ayant le patronage des églises.

Dans le cours du procès, le 27 avril 1667, l'abbé et les religieux établissent :

1° Qu'ils sont seigneurs en partie du bourg de Saint-Just ; — 2° qu'ils ont droit de justice dans l'étendue de leur seigneurie ; — 3° que l'église a toujours fait partie de leurs lieux réguliers, et qu'avant sa destruction le tout était compris dans une même enceinte, que cela se reconnaît encore par ce qui reste des anciens vestiges ; — 4° qu'il n'y avait anciennement qu'une seule église, dont une partie appelée la chapelle paroissiale servait aux habitants de la paroisse et le reste aux religieux pour leurs fonctions claustrales ; — 5° que l'abbé et les religieux sont les seuls patrons, curés primitifs et administrateurs ; — 6° qu'ils ont dans l'étendue de leur église toute juridiction spirituelle et temporelle ; — 7° que les seigneurs de Bussy n'ont la seigneurie, en partie, que depuis trente ans ; qu'auparavant il n'y a eu ni marque, ni exemple de litres funèbres ; que celles qui ont été apposées n'ont été tolérées qu'à cause de la dignité des seigneurs voisins ; — 8° qu'il y a dans le même bourg différentes seigneuries ayant pareillement haute, moyenne et basse justice, v. g. le chapitre de Beauvais, le sieur de Hargicourt et de Fontaine, etc. ; que de toutes les seigneuries, l'abbaye seule possède celle de la partie où

(1) Archives du château de Saint-Remy-en-l'Eau : registre d'informations faites, le 15 novembre 1666, par le lieutenant du bailliage de Montdidier.

l'église est située ; — 9° que l'église ayant été ruinée dans les guerres, les habitants ont, pour leur usage, dans l'enceinte des anciens vestiges, bâti une chapelle ; que celle qui existait alors fut rétablie par le fait et aux frais des religieux ; — 10° qu'entr'autres mouvances ils en ont une près de l'église, sur la maison de Nicolas Coquerel, et qu'ils y ont exercé leur justice quand l'occasion s'en est présentée ; — 11° que le jour de la foire, les abbés et religieux ont un homme qui reçoit la moitié des droits et qu'ils ont toujours eu des personnes pour visiter chez les taverniers et les cabaretiers ; — 12° que le nommé Roch Lesieur, simple habitant, a toujours été le premier à l'offrande dans la paroisse ; — 13° que les seigneurs n'ont aucune place, ni banc, ni chaise ou accoudoir ; — 14° que lorsqu'on a posé la litre, en 1608, l'abbé et les religieux, ayant formé empêchement, n'ont cédé que devant la violence de personnes armées ; — 15° qu'à cause de l'autorité des châtelains, « ils sont « toujours demeurés dans la crainte jusque là que trois de leurs fermiers « ayant été cottisés en la taille en 1,000 livres par plusieurs années, quoi- « qu'ils n'eussent pas dû payer 300 livres, ils en sont demeurés à la ditte « cotte par la crainte d'autres insultes ; » — 16° que les officiers de l'élection de Montdidier ayant voulu taxer leurs fermiers séparément, lorsque cela parvint à la connaissance des habitants et de la dame de Bussy, elle envoya menacer lesdits officiers et les fermiers. Ils en conçurent de la crainte, au point de consentir à être « compris et joints avec « la communauté du bourg. »

Les religieux soutinrent trois juridictions (arrêts et sentences du 30 septembre 1667, du 8 juin 1668 et du 21 janvier 1670), mais ils furent déboutés de leurs prétentions sur appel au Parlement, le 21 mars 1672. Toutes les pièces de cet interminable procès, entre la châtelaine et l'abbaye, établissent que les droits honorifiques de la nouvelle église paroissiale étaient l'unique objet de la demande des parties. Il ne faut pas confondre les demandes d'un procès, avec les moyens dont on l'appuie. On est débouté de sa demande, toutes les fois que les moyens que l'on emploie ne suffisent pas à en prouver la légitimité. Ce n'est pas à dire pour cela que, tout insuffisants qu'ils paraissent, ces moyens de défense, pris et considérés en eux-mêmes soient faux et vicieux. Un des principaux moyens de l'abbaye dans ce grand procès a été de prouver qu'elle avait seigneurie et haute justice à Saint-Just. Cela n'en est pas moins vrai, quoiqu'elle ait été déboutée de sa demande concernant les droits honorifiques. Il ne suffisait pas, en effet, d'être seigneur haut justicier, mais il fallait prouver encore que l'église était située dans l'étendue de

son propre fief, quand on n'avait pas l'avantage d'être seigneur universel de la paroisse. L'abbaye n'a échoué que dans cette dernière preuve et la sentence ne porte uniquement que sur les honneurs de l'église paroissiale.

Sur cet arrêt, la famille de Bussy-Lameth prétendit à l'honneur d'être nommée en première ligne aux prières du prône, sauf à l'abbé de Saint-Just, pourvu qu'il soit dans les Ordres sacrés, de se faire recommander au rang du clergé, immédiatement après l'évêque diocésain, et cela à cause du droit spirituel d'archidiacre qu'il avait dans l'église. Mais les moines affectèrent de faire donner le pain bénit à certains paysans de Saint Just, pour troubler d'autant la possession du châtelain, puis, aux prières nominales de la messe paroissiale, de recommander l'abbé au rang de la noblesse avant le seigneur réel. Sur ce, nouveau procès, compliqué de réclamations de la part de la dame de Courtenay, à propos d'un droit de tour d'échelle et de passage par l'abbaye, pour elle et ses hôtes; les religieux perdirent encore. Cependant la prétention de ladite dame semblait bien constituer une servitude impossible dans un lieu régulier, car, même pour des fondateurs ou fondatrices, jamais la règle augustine et norbertine ne permettait cette immixtion des séculiers dans le couvent.

Nous verrons plus tard les querelles recommencer à propos des autres droits seigneuriaux, dont l'abbaye jouissait de temps immémorial. Pendant ces long conflits avec la dame de Lameth et son gendre, le prince de Courtenay, plusieurs petits différends, bien moins éclatants, s'étaient élevés entre le prieur conventuel, au nom de l'abbé, et le curé de Cuignières, Pierre Trudelle, au sujet de la perception des *novales* (dîme des terres défrichées) et des fruits sur plusieurs terrains. Au bailliage de Montdidier, où l'affaire fut portée, deux sentences (18 décembre 1668 et 25 novembre 1669) adjugèrent au curé de Cuignières les dîmes qu'il réclamait. Le prieur Josse Delville fut chargé de notifier ces arrêts à l'abbé de Saint-Just. Pareil procès fut repris en 1725, contre le cardinal Dubois. On donna encore gain de cause au réclamant.

Un autre fait, sans grande importance non plus, eut lieu le dimanche 13 février 1667, dans l'église de Saint Just, où le désordre fut un vrai scandale. Il s'agissait de la publication d'un

monitoire, obtenu de l'official de Beauvais, à la requête de l'abbé et des religieux. Messire Caron, confesseur des Ursulines de Clermont, étant monté en chaire, après l'Evangile, commença la lecture. Aussitôt plusieurs femmes se mirent à murmurer et à faire du bruit, pour l'empêcher d'être entendu. Une entr'autres, la veuve Antoine Duvoir, debout sur son banc, se jeta avec violence sur les lettres que Mre Caron tenait entre les mains et s'efforça de les lui arracher. Les hommes furent plus calmes; néanmoins le tumulte devint tel que le prêtre qui célébrait la messe fut contraint de l'interrompre.

Mre Caron, quittant alors l'église de Saint-Just, vint au Plessier, où il arriva pendant la célébration de l'office. S'étant revêtu du surplis, il voulut faire la lecture dudit monitoire. La même scène qu'à Saint Just se renouvela aussitôt; il fut repoussé hors de l'église, de la manière la plus inconvenante. Une servante du château de la demoiselle de Bussy, Nicolle des Rosiers, s'oublia au point de le frapper, sans respect pour sa dignité. Les enfants du village, en grand nombre, ramassèrent de la boue au fanger et lui en jetèrent avec des pierres. Cet âge est sans pitié! Une enquête fut faite par Jacques Martin, curé de Brunvillers, au lieu et place de Jean Gaudefroy, curé d'Ansauvillers, doyen de Breteuil. L'histoire ne nous dit pas quelle fut la fin de cette aventure.

L'église du Plessier avait sans doute beaucoup souffert de la guerre, car en 1675 l'évêque de Beauvais députa François Lemaire, lieutenant et promotenr de la cour spirituelle de Beauvais, pour la visiter. Sur son rapport attestant qu'elle menaçait ruine, et qu'il n'y avait plus de sécurité pour les offices, l'évêque ordonna, le 13 juillet, de commencer dans la quinzaine les réparations urgentes de cet édifice.

Le 14 août 1679, le curé de Wavignies, François Vacquerie, vint se plaindre au prieur de Saint-Just, remplaçant l'abbé dans cette sorte d'audience, que les religieux de Breteuil s'étaient avisés « de troubler et empêcher son commis en perception de « dîmage, sur le lieu dit le Dimeron du curé. » Cette terre provenait de l'abbaye de Saint-Just, qui l'avait jadis aliénée à plusieurs habitants de Wavignies, condamnés à payer le droit de dîme au profit de la cure, laquelle avait déjà celle « des cours, « jardins et héritages fermés de murs ou de haies vives, excepté

« la dîme des cochons, agneaux et laines qui étaient au profit « des religieux de Breteuil. »

De même à la Malvoisine, ancien hameau de la paroisse de Saint-Lucien de Fumechon, la cure avait, par accommodement entre les curés de Fumechon, qui s'en déchargeaient sur ceux de Wavignies, tous droits de dîmes. Or, dans l'une et l'autre de ces deux localités, un religieux de Breteuil, accompagné de plusieurs personnes qu'il ne quittait pas, se permit de venir prendre et d'emporter, sans aucun ordre ni mesure, la part du curé de Wavignies. Malgré les protestations des hommes députés aussitôt par ce dernier, le religieux ne voulut absolument rien céder de ce qu'il prétendait devoir lui revenir. L'abbé de Saint-Just fut instruit de cette affaire et la termina lui-même, en faisant ordonner à l'abbaye de Breteuil de renoncer à ce qu'elle regardait, à tort, comme lui appartenant. Néanmoins, deux ans plus tard, la querelle recommençait d'une façon plus violente, le 1er août 1681. Un soi-disant fermier des dîmes de l'abbaye de Breteuil, Antoine Baude, avec ses deux valets armés de couteaux et de bâtons, emportèrent de force le droit de dîmes du pauvre curé de Wavignies. Nous ne savons pas comment cette fois justice lui fut rendue.

L'abbé Antoine de Neufville était mort à Lyon, le neuvième jour des calendes d'avril 1679.

XXXV. — François d'Urfé (1) (1680-1687) ?

Les auteurs du *Gallia Christiana* ajoutent, sous bénéfice d'inventaire, le nom de François d'Urfé à la liste des abbés de Saint-Just. Nous ne sommes pas certain que la charge dont il fut pourvu soit celle de Saint-Just en Beauvaisis. Le P. Anselme n'en parle pas (2).

François d'Urfé, marquis de Beaugé, était fils de Charles-Emmanuel de Lascaris d'Urfé, baron de La Bastie, de Saint-Just et de Sommerive, et de Marguerite d'Alègre. Il avait pour frère Louis de Lascaris d'Urfé, évêque de Limoges. Il fut d'abord,

---

(1) Armoiries : *De vair au chef de gueules.*

(2) *Gallia chr.*, t. II, col. 592. — P. Anselme, t. VIII, p. 501.

pendant sept ans, missionnaire au Canada, d'où il revint en France se reposer des fatigues de l'apostolat. On le nomma doyen d'Annecy. Il quitta son abbaye de Saint-Just, pour retourner plus tard vers ses chers Canadiens, au milieu desquels il vécut encore seize ans. Enfin, accablé par la vieillesse, il regagna de nouveau sa mère-patrie. A son retour, il fut nommé abbé de Saramon (*abbas Bellæ-Medulfi*), diocèse d'Auch, et deux mois après, le 3 avril 1695, d'Userche, diocèse de Limoges, où il prit sa charge à cœur, et s'efforça, de tout son pouvoir, de ramener les religieux à la stricte observance de saint Maur. Malgré son âge avancé, il montrait encore une vigueur de caractère étonnante, qui le faisait regarder comme un homme consommé en vertu. Il mourut le 30 juin 1701. Cette date est indiquée par l'épitaphe suivante, qu'on plaça sur sa tombe dans l'Hôtel-Dieu de Beaugé, dont il fut le bienfaiteur, et dans lequel on ensevelit sa dépouille mortelle : « *Piæ et perpetuæ memoriæ. Hic jacet illustrissimus et* « *Reverend. D. D. Franciscus de Lascaris d'Urfé, presbyter, regii* « *cœnobii S. Petri d'Userche abbas dignissimus, apud Canadenses* « *missionarius apostol., hujus et loci pauperum pater beneficus,* « *omnibus carus et lugendus, cujus memoria in benedictione est.* « *Obiit die ultimâ junii* 1701. »

XXXVI. — Camille de Neufville (1) (vers 1687-1693).

Peut-être cet abbé était-il le frère d'Antoine de Neufville, dont nous avons parlé plus haut, et qui eut avant lui l'abbaye de Saint-Just en commende.

Camille de Neufville, né à Rome le 22 août 1606, archevêque de Lyon (mai 1653), abbé d'Aisnay, de l'Isle-Barbe, de Foigny et de Saint-Just, mourut à Lyon le 3 juin 1693. Il était le troisième fils de Charles de Neufville, marquis de Villeroy et d'Alincourt, baron de Bury, seigneur de Magny, gouverneur de Lyon, de Pontoise et du Vexin, et de Jacqueline de Harlay, sa deuxième femme (2).

---

(1) Armoiries : *D'azur au chevron d'or, accompagné de trois croisettes ancrées de même.*

(2) Cf. P. Anselme, t. IV, p. 642. — *Gallia Christiana*, t. IV, col. 195.

Il décora l'église abbatiale de Saint-Just pour preuve de l'intérêt qu'il portait à son monastère. Ses armes se voyaient au vitrage de l'abside (1). Comme abbé de Saint-Just, seul gros décimateur de Ravenel, il consentit, le 17 décembre 1687, à donner au curé de cette paroisse, à titre de supplément de portion congrue, 70 livres tournois et dix muids de grain.

Dans ses actes concernant l'abbaye, il s'intitulait « archevêque-« comte de Lyon, primat de France, lieutenant-général du « Lyonnais, du Forez et du Beaujolais, abbé commendataire de « Saint-Just. » Cette énumération de titres se trouve dans plusieurs dénombrements concernant spécialement le fief du petit Avertune, appartenant, tenant et mouvant de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Just, avec droit de justice (2). Ce fief contenait quatre-vingt-dix mines de terre, sises au terroir de Brunvillers, données en partie, en 1203 et 1233, par Gauthier, chevalier, seigneur de Plainval.

Un aveu et dénombrement de ce même fief avait été communiqué précédemment, le 5 juillet 1672, à Jean Esmangart, procureur de l'abbaye, par Antoine Coblin, chevalier, marquis de Brunvillers, Sains-Morainvillers, Esquennoy, Nourard, et comte d'Offémond, ci-devant colonel du régiment de Normandie, maréchal de camp des armées du roi.

Pendant ce temps-là la paroisse de Saint-Just était administrée par un religieux, qui prenait le titre de curé titulaire, ou de vicaire perpétuel, bien que l'abbé commendataire restât toujours curé primitif, par le fait de sa dignité. Anciennement, lorsque l'église paroissiale et la conventuelle étaient la même, l'abbé régulier, curé de droit à cause de son titre, faisait administrer la paroisse par des religieux, qu'il commettait à cet effet comme ses vicaires, sans cesser néanmoins de veiller sur son troupeau et sur ses moines. Mais lorsque la séparation se fit, le curé titulaire voulut avoir pleine liberté chez lui et indépendance entière. Le prieur, de son côté, comme représentant l'abbé, curé primitif du lieu, prétendit venir faire l'office quand il voudrait dans l'église paroissiale. Il y allait effectivement plus de trente

(1) *Mém. de la Soc. des Antiq. de Picardie*, t. IX, p. 271.

(2) Arch. de l'Oise : *Abbaye de Saint-Just.*

fois l'année, ce qui troublait beaucoup le titulaire dans l'exercice de ses fonctions. Pour concilier toutes choses, il fallut recourir à un arbitre, afin de bien déterminer les droits honorifiques de l'abbé, ou du prieur et des religieux. Michel Colbert, abbé de Prémontré et général de l'Ordre, régla, le 18 mai 1689, de concert avec le prieur Claude de Gouy et Augustin Dollé, curé de Saint-Just, que la communauté pourrait célébrer la messe paroissiale dans l'église de la paroisse le jour de Pâques, de la Pentecôte, du Saint-Sacrement, de Saint Just et de Noël, et que le prieur seul, comme représentant M. l'abbé, donnerait la bénédiction au prédicateur. Un traité fut signé par les parties intéressées. Il paraît qu'il n'était pas assez explicite, en ce qui concerne la Fête-Dieu. Le jeudi, jour de la fête, le prieur prenait le Saint-Sacrement dans le chœur de l'abbaye, où déjà le curé titulaire était arrivé avec son clergé et les fidèles. De là on se rendait processionnellement à la chapelle des religieuses de l'Hospice, pour regagner ensuite l'église paroissiale et y chanter la messe, à la fin de laquelle on reportait solennellement l'ostensoir au tabernacle de l'abbaye. Le dimanche suivant, jour de la solennité, pour satisfaire la dévotion des paroissiens qui dressaient des reposoirs dans les rues, le curé sortait en procession, mais sans faire de station à l'église de l'abbaye. Il aurait voulu se soustraire à l'obligation d'aller le jeudi au-devant du prieur à l'église conventuelle, et le faire venir, au contraire, purement et simplement célébrer à l'église paroissiale, aussi bien que les autres jours déterminés dans le traité; en un mot commencer et achever la procession à la paroisse. L'évêque de Beauvais, consulté, dut intervenir. Il décida que l'on continuerait de faire à Saint-Just, comme à Beauvais et ailleurs, où, les curés ayant assisté à la procession générale du jeudi, la faisaient en particulier, le dimanche dans l'octave, sur l'étendue de leur paroisse. Désormais le curé et le prieur, soumis au jugement de l'évêque, vécurent en bonne intelligence.

L'accord cité plus haut ne parlait point de la coutume d'aller chercher solennellement les religieux, chaque fois qu'ils devaient célébrer dans l'église de Saint-Just. Le curé titulaire en contesta l'obligation « comme étant la plus grande marque de servitude « pour l'un et d'honneur pour les autres. » Il invoqua le principe : *Odia restringenda*. Cet usage fut aboli avant la mort de l'abbé C. de Neufville (1693).

XXXVII. — Guillaume Dubois,

CARDINAL DE CAMBRAI (1693-1730).

Il naquit à Brives-la-Gaillarde en 1657. Son père était apothicaire, mais le jeune Dubois ne fit pas long séjour dans l'officine paternelle. Rusé et remuant, il s'insinua au Palais-Royal, devint lecteur et bientôt précepteur du duc de Chartres. Il gagna sa confiance et obtint l'abbaye de Saint-Just, en 1693, pour récompense de ce qu'il avait persuadé à son élève d'épouser Mademoiselle de Blois. A l'avènement du régent, Dubois passa au conseil d'Etat et fut élevé, en 1715, au poste d'ambassadeur en Angleterre; en 1720, il fut nommé archevêque de Cambrai, lui successeur de Fénélon! En ce temps-là il n'était pas même prêtre, et l'on assure, mais sans preuves suffisantes, qu'il était secrètement marié. En 1721, le voilà cardinal; en 1722, il est premier ministre; la même année, l'Académie française lui ouvre ses portes à deux battants; il devient membre honoraire de l'Académie des sciences et de celle des inscriptions.

Il gouverna la France jusqu'au 10 avril 1723 et prépara la ruine de la monarchie. Partisan du pouvoir absolu, il empêcha le régent de rassembler les Etats généraux, mesure qui, prise à cette époque, eût peut-être prévenu la Révolution. Il mourut à soixante-six ans. Si l'Eglise eût été plus libre, une partie de ces scandales n'aurait pas eu lieu; on fit violence à Rome. Le régent trouvait piquant de voir Dubois cardinal et prêtre; pour s'en donner le plaisir, il n'y avait pas de ruse ou de menace qu'il ne sût employer. Mais que ces profanations n'aient pas soulevé la clameur publique, cela est moins concevable; il fallait vraiment que les philosophes eussent déjà fait en France bien des progrès. Du reste, jugeant le cardinal d'après la réputation qu'on lui a faite, il est bon de remarquer que l'on a probablement exagéré les vices et que l'opinion publique a sans doute accueilli trop facilement les bruits répandus par la malignité. L'auteur de sa vie privée a rassemblé une foule d'anecdotes remarquables dont l'authenticité n'est garantie par aucune preuve, et tout porte à croire qu'il a eu moins pour but de re-

chercher et de dire la vérité que de gagner des lecteurs par du scandale (1).

Quant à ce qu'on trouve dans les *Mémoires* de Saint-Simon, il ne faut pas oublier que cet écrivain caustique accueillait sans choix, et quelquefois sans jugement, tous les contes populaires et surtout qu'il n'épargnait rien contre quiconque parvenait à s'élever, sans être d'une naissance aristocratique. Ajoutons que le célèbre Massillon consentit à sacrer Dubois comme évêque, après lui avoir donné un témoignage pour la prêtrise, ce que celui-ci n'aurait sans doute ni demandé ni obtenu d'un prélat si généralement estimé et dont on ne peut contester les vertus, s'il eût été aussi corrompu et d'une vie aussi scandaleuse que le prétendent ses biographes.

Relativement à l'abbaye de Saint-Just, l'un des premiers soins de Guillaume Dubois fut de faire visiter les bâtiments par des experts, afin de mettre tout en état convenable. L'église, les fermes et lieux dépendant de l'abbaye, le logis des hôtes avaient besoin d'une réparation, dont les frais s'élevèrent à 3,942 livres 2 sols. Pour les églises de Morvillers, Catillon, Ravenel et Saint-Félix, la dépense fut de 3,249 livres 10 sols : total général, 7,191 livres 12 sols. C'était un peu moins que la part séparée de l'abbé dans les revenus annuels de l'abbaye ; car le 15 mars 1694 celui-ci les afferma pour neuf ans moyennant le prix net de 7,700 livres. D'autre part, il renouvela l'engagement pris, le 11 décembre 1687, par son prédécesseur, Camille de Neufville, de payer ou faire payer ce qui suit aux religieux :

1° 2,000 livres à bailler par les fermiers, dont 1,800 qui leur avaient été allouées par le précédent concordat et 200 d'augmentation, le tout pour les frais de leur existence et entretien, viande, vin, vêtements et autres choses nécessaires à la vie, payables par trimestres, dont deux toutefois au mois d'octobre, pour donner aux religieux la facilité de faire leur provision de vin.

2° Tant pour le pain que pour les aumônes aux pauvres, la quantité de « quarante muids de blé froment tel qu'à 2 sols près du meilleur, « mesure de Saint-Just à rendre dans les greniers de l'abbaye. »

3° De plus, deux muids d'avoine, même mesure, « bonne et loyale « telle qu'à brasser. »

---

(1) *Encyclopédie* du XIXe siècle, t. VIII. — Cf. Biographie de Feller, etc.

4° Aux dépens de l'abbé, deux cents bottes de foin, deux cents gerbées et cinq mille cinq cents fagots (1), le tout rendu à l'abbaye.

5° La fourniture, la façon et le charroi, chaque année, de vingt cordes de gros bois, dans les bois de l'abbaye.

6° « Un porc gras, bon à larder, trois mines de pois, un voiturage de « vin. L'huile, la cire et innocens accoutumés (les épingles) pour le curé « de Saint-Just. »

7° Pour le pot-de-vin et une fois données 200 livres, dont 100 pour achat d'ouvrages de bibliothèque (2) et 100 pour les affaires les plus urgentes de la communauté.

8° En outre la jouissance de toutes les terres comme ci-devant, et celles du colombier (3), du pré à chenal et du jardin fermé, avec sept arpents de pré au bout du jardin.

9° Enfin la cote-morte des religieux pourvus de bénéfices dépendant de l'abbaye.

Ces clauses, ainsi stipulées entre Guillaume Dubois et les révérends Pères de l'abbaye, représentés par Claude-Honoré Lucas, prieur, Martin Roger, sous-prieur, et Augustin Dollé, curé de Saint-Just, furent signées dans un concordat intervenu le 25 mars 1694. Les religieux ne pouvaient prétendre à rien autre chose du seigneur abbé; c'est à lui que devait appartenir le surplus des biens et revenus temporels du monastère. Ils se trouvèrent d'ailleurs exemptés, par le même arrangement, de « tous décimes ordinaires et extraordinaires, moinelaie, dons « gratuits et réparations. » Le concordat était fait pour une durée de neuf ans, à partir du 1er août 1694.

On remarque dans ces conventions le droit du colombier à pied ou de volière à pigeons, cédé par l'abbé aux religieux. L'abbaye a toujours eu un colombier dans sa basse-cour. Or, on n'en jouissait qu'en vertu du droit attaché à une seigneurie (4).

---

(1) D'après une note du prieur et procureur de l'abbaye, en 1706, Michel Fournet, les fagots devaient avoir 33 pouces de grosseur et 45 pouces de long.

(2) Un cloître sans livres, selon l'expression de saint Bernard, était un château-fort sans arsenal.

(3) Le produit du fumier des pigeons du colombier a été abandonné par bail ordinaire, le 18 mai 1692, moyennant 27 livres tournois

(4) C'est une vérité bien connue, et les auteurs qui ont traité des fiefs

D'un article fort curieux inséré dans la *Feuille du cultivateur* (année 1792, p. 245), publiée par MM. Dubois, Lefebvre et Parmentier, il ressort ceci : qu'au moyen âge, lorsque les feudataires commencèrent à donner leurs terres à loyer à des tenanciers, ceux-ci *exigèrent* qu'on leur permît de construire des colombiers, tant les pigeons étaient alors estimés *utiles à l'agriculture* par la destruction des insectes et des graines nuisibles dont ils *purgeaient les champs.* Plus tard, lorsque l'usage du colombier devint un des privilèges du seigneur, on le considéra comme une invention despotique et vexatoire du plus fort. C'est alors qu'on se mit à le blâmer et à se plaindre des pigeons.

Cette réhabilitation des droits du pigeon à la reconnaissance publique nous a paru d'autant plus remarquable, que le passage d'où nous l'avons extraite se publiait au moment où la Révolution battait en brèche tous les vestiges de la féodalité, à commencer par les colombiers (1).

Quelques notes, conservées comme des éphémérides, à l'abbaye, nous apprennent qu'en 1698 des malfaiteurs entrèrent, durant la nuit du 22 au 23 août, dans l'enclos de l'abbaye par des brèches faites aux haies vives. Ils ouvrirent ensuite le colombier et firent râfle de tout ce qu'ils y trouvèrent, volèrent les fruits du jardin et brisèrent des arbres. Le procureur fiscal instruisit l'official de la cour ecclésiastique, à Beauvais, de ce vol avec effraction, recourant à son assistance pour en découvrir les auteurs. Celui-ci, dans une formule donnée le 30 août 1698, ordonnait que par trois dimanches consécutifs on admonestât les paroissiens, leur enjoignant de venir révéler ce qu'ils avaient vu, entendu ou appris, de quelque manière que ce fût, « dont on puisse tirer preuve, à faute de quoy satisfaire, disait-il, « nous procéderons tant allencontre des uns que des autres par

---

en parlent tous. Il suffit de renvoyer à *Duplessis*, sur la coutume de Paris, traité des fiefs, l. VIII, ch. 3; *Brodeau*, sur la même coutume, art. 69 et 70, avec les arrêts qu'il rapporte; *Auzanet* et tous les autres commentateurs de cette coutume; *Chopin*, sur l'art. 32 des coutumes d'Anjou; *Poquet de Livonnière*, traité des fiefs, l. VI, ch. 8 § II; *Guyot*, traité des fiefs, l. VI, ch. 5, et *Salvaing*, de l'usage des fiefs, etc.

(1) Note de M. de Glanville : *Promen. arch. de Rouen à Fécamp*, p. 218.

« censures ecclésiastiques, selon les formes ecclésiastiques du « droit. » Signé : Claude Danse. On ne découvrit pas les coupables. Par contre, le procureur de l'abbaye eut à punir différents délits commis dans les bois d'Haimonselve. Il condamnait les auteurs à une amende variant de 1 à 5 livres.

Il est resté, à la date du 10 septembre 1698, un procès-verbal d'installation et de mise en possession de la cure et église paroissiale Notre-Dame de Saint-Just par Pierre Danjou, notaire royal et apostolique, en faveur du R. P. Pierre Audoy, chanoine régulier, profès de l'ordre de Saint-Augustin de Prémontré en l'abbaye de Saint-Just. Les lettres de provisions pour la juridiction spirituelle de la paroisse avaient été accordées par le cardinal de Janson-Forbin, évêque de Beauvais. Les témoins de cette installation furent Toussaint-Martin de Chantemelle, prieur de Saint-Just, et le curé chantre de Tillard. Pierre Audoy resta curé jusqu'au 7 juin 1708, jour de sa mort. Aussitôt qu'il apprit cette perte, Guillaume Dubois, comme marque de son affection et témoignage de sympathie envers l'abbaye, abandonna aux religieux une somme de 1,178 livres 4 deniers, pour être employée à acheter des livres ou consacrée à d'autres usages pieux, au gré du prieur.

Le 16 juin 1699, l'abbé commendataire fit une reconnaissance à Jean-Baptiste de Pocholles, chevalier, seigneur du Hamel, de Rousseloy, du Quesnel, de Malvoisine et autres lieux, demeurant au Quesnel-Aubry, près Bulles, de cinq muids de grains (mesure de Saint-Just), moitié blé de mouture, moitié avoine. C'était une rente « foncière annuelle et perpétuelle de bail d'hé« ritage et fief à prendre et percevoir par chacun an sur le re« venu temporel de l'abbaye, à cause du moulin du Pont, » depuis le 17 juillet 1648.

Le 18 octobre de cette même année, huit habitants de Plainval versèrent entre les mains de Pierre Cresson, procureur de l'abbaye de Saint-Corneille, et de François Grenier, receveur général de l'abbaye Notre-Dame de Saint-Just, la somme de 1,980 livres tournois, pour six années de jouissance (1694-1699) du droit des dîmes et champarts, revenant, à raison de dix huit gerbes du cent, aux deux abbayes, sur les terres de Plainval et environs.

En cette même année, un domestique de l'abbaye, Nicolas Crépin, profitant de l'absence du prieur, s'introduisit dans sa

chambre et enleva une somme de 1,500 livres. La justice de l'abbaye fut saisie de cette affaire et le coupable parut à l'audience, « tête nue et à genoux pour, en cet état, demander pardon à « Dieu et aux personnes innocentes qu'il avait eu l'indiscrétion « de charger de ce vol. » On le condamna à faire de la prison et à restituer, puis il fut « semoncé de ne pas récidiver. »

En 1700, le 2 décembre, Guillaume Dubois présenta au cardinal de Janson, évêque-comte de Beauvais, Martin Roger, sous-prieur de l'abbaye, comme curé de Catillon (1). La collation de cette cure appartenait à l'abbé, avec celle de la chapelle de Morvillers. Il conférait encore celles de Ravenel, du Plessier-sur-Saint-Just, de Léglantiers, de Tillard, et nommait aux prieurés de Bury (2) et de Morangles (3).

---

(1) Voici en quels termes : « *Eminentissimo Dño Dño cardinali de « Janson episcopo comiti Belvacensi, Pari Franciæ, vestrisve Dominis « vicariisgeneralibus, aut eorum alteris, Guillelmus Dubois Serenissimi « Principis Ducis Carnotensis antea præceptor, abbas comius monasterii « Sancti Justi, ordinis Præmonstratensis, diœcesis vestræ Belvacensis, « Salutem cum honore et reverentiâ debitis.*

« *Ad curam seu parochialem ecclesiam regularem Sancti Nicolai de « Castillon dictorum ordinis et diœcesis, cujus occurrente vacatione no- « minatio et præsentatio adnos, ratione dicti nostri monasterii, institutio « verò provisio et quævis alia dispositio ad Vos pro vestrâ episcopali « dignitate respective spectant et pertinent, liberam nunc et vacantem « per obitum illius ultimi possessoris, dilectum nostrum fratrem Marti- « num Roger presbyterum, canonicum regularem ac subpriorem dicti « nostri monasterii tanquam sufficientem, capacem et idoneum ad dictam « curam de Castillon tenendum et gubernandum Vobis nominamus et « præsentamus, Vos que rogamus illum admittere et instituere, eique « litteras institutionis et alias desuper necessarias concedere cum solem- « nitatibus assuetis.*

« *Datum Parisiis coram consiliariis regis, notariis in Castelleto pari- « siensi subsignatis, anno Domini millesimo septingentesimo, die verò « secundâ mensis decembris. Et signavimus cum dictis notariis...*

« DUBOIS. »

(2) V. chap. VII, sous l'abbatiat de Jean d'Hardivillers, l'établissement des Prémontrés de Saint-Just à Bury (1216).

(3) Ce bénéfice avait été jadis conféré aux religieux de Saint-Just par Henri de France, lorsqu'il quitta le siège épiscopal de Beauvais pour

L'abbé veillait à ce que les conventions de son concordat avec les religieux fussent fidèlement exécutées, témoin cet ordre écrit de sa main pour la dimension du bois qu'il devait leur fournir :

Je souhaite que le bois de corde qu'on délivrera à Messieurs les religieux soit de la grosseur et de la longueur accoutumées et comme on le leur a donné toutes les autres années, sans leur en rien retrancher. Et

---

celui de Reims (1163). Ils en ont joui jusqu'à la Révolution. En 1526, le prieur de Sainte-Marguerite de Morangles, Pierre de Nampont, prenait à bail de Josse Budin, prieur-chantre de Tillard, tout le revenu que celui-ci pouvait avoir sur le territoire du Mesnil-Saint-Denis. En 1606, Louis du Tillet; en 1705, Henri Blouette; en 1740, Josse Delville; du 30 décembre 1744 au 9 février 1745, Jean-Baptiste Opinel; en 1745, Louis-Auguste Dupont, administraient comme prieurs les biens temporels de ce prieuré, percevant « les profits, revenus et émoluments en terres, « vignes, censives et autres droits seigneuriaux, » dont l'abbé de Saint-Just, à cause de sa dignité d'abbé, était le collateur.

L'autorisation donnée à Jean-Baptiste Opinel par l'abbé général de Prémontré, d'accepter le prieuré simple de Sainte-Marguerite de Morangles, était ainsi conçue :

« *F. Bruno Becourt Dei et sanctæ Sedis apostolicæ gratiâ Præmonstrati* « *abbas totiusque canonici præmonstratensis Ordinis caput et generalis.* « *Dilectissimo nobis in Christo confratri Johanni Baptistæ Opinel ecclesiæ* « *nostræ præmonstratensis canonico presbytero expresse professo, Sa-* « *lutem.*

« *Tibi idoneo, capaci, bonis moribus sanâque doctrinâ commendabili* « *licentiam nostram et facultatem concessimus sicuti præsentium tenore* « *concedimus prioratum simplicem Sanctæ Margaritæ vulgo de Moran-* « *gles nuncupatum, diœcesis Bellovacensis, acceptandi obtentisque ab* « *Ordinario necessariis litteris possidendi et regendi.*

« *Datum in œdibus nostris parisinis, die trigesimâ decembris, anno* « *millesimo septingentesimo quadragesimo quarto. In quorum fidem* « *præsentes manû propriâ et secretarii nostri subscriptas sigilli nostri* « *jussimus appressione muniri.*

« F. BRUNO BECOURT, *Præmonstati abbas et generalis.*

(Sceau.) « *De mandato reverendissimi Domini D. mei* « *abbatis et generalis.*

« F. MAIGRET, *secretarius.* »

(Arch. de l'Oise : *Abb. de Saint-Just.*)

si celui qui a esté façonné cette année n'est pas de la mesure et de la qualité ordinaire, je charge Ozéas, charpentier, de m'en rendre compte, afin que je donne sur cela mes ordres.

A Paris le 15 février 1706. Dubois.

Nous le verrons, l'année suivante, faire don aux religieux, victimes d'un violent incendie, des bois de charpente nécessaires pour rebâtir l'abbaye, presque entièrement détruite par les flammes. En effet, durant la nuit du dimanche au lundi 3 et 4 juillet 1707, le feu prit par accident dans le second dortoir de la maison. Tous les religieux étaient endormis. On ne s'aperçut du danger que vers deux heures du matin. Malgré tout le soin qu'on mit à l'éteindre, l'incendie consuma tout le second dortoir, quatre chambres, la communauté, la bibliothèque, la bultrie et une chambre de domestique. Comme toutes les cellules des religieux, situées au-dessous de ce dortoir, ne pouvaient vraisemblablement échapper à la fureur du feu, tous les religieux ont été obligés, pour sauver leur mobilier, leurs livres et leurs effets, d'en jeter la plus grande partie par les fenêtres et de laisser emporter le reste par les personnes du bourg et des villages voisins, accourues au secours. Parmi celles-ci, beaucoup, abusant de la confiance qu'on avait en elles, gardèrent tout ce qu'elles avaient pu emporter; ce qui causa à la maison une perte presque aussi considérable que celle de l'incendie.

L'intensité des flammes endommagea la pierre des murs, sur une longueur de cinquante-quatre pieds; sept lucarnes, dont trois avec statues, furent détruites et tombèrent dans le jardin; les combles du toit furent totalement brûlés, au-dessus du dortoir. Il fallut les refaire sur une longueur de cent vingt pieds et une largeur de vingt-sept. Heureusement, le feu respecta l'église; il s'arrêta à la sacristie. La bibliothèque se trouvait au-dessus du dortoir incendié; la plupart des volumes furent perdus. La perte totale a été évaluée à 4,761 livres 14 sols.

Une enquête fut ouverte, dès le lendemain, par le lieutenant-général de Montdidier. Il recueillit plusieurs dépositions qui prouvèrent que les soupçons formés sur un domestique du couvent n'étaient pas fondés. On fit d'abord comparaître devant le lieutenant enquêteur Mre Antoine de Monchy, chevalier, seigneur de Noroy, Bizancourt et autres lieux. Il dit que le dimanche

3 juillet, il était allé le soir en visite à l'abbaye, pour y revoir spécialement le sieur de Bouchart qui y faisait sa retraite. S'étant trouvé là, à l'heure du souper des religieux, il demanda au P. prieur de lui faire donner une portion monacale. On l'invita à la table du prieur. L'abbaye d'ailleurs était très hospitalière ; elle ouvrait volontiers sa porte à tous les étrangers et aux voyageurs. De même que l'hospice de Saint-Just, dont nous parlerons plus loin, avait ses chambres « pour les passans et repassans, » de même les religieux leur assuraient un gîte paisible sous leur toit et un accueil fraternel dans leur hôtellerie. Après le repas, Antoine de Monchy assista à la récréation des moines dans le jardin, causant avec eux durant cette récréation, qui ne fut pas plus longue qu'à l'ordinaire. Lorsque la cloche annonça la fin de la journée, chacun des religieux rentra dans le silence, et le visiteur sortit de l'abbaye « n'y ayant rien vu, disait-il, que de « très modeste parmi les domestiques, aussi bien que parmi les « religieux ; croyant que c'est une calomnie criante d'avoir voulu « insinuer dans le public qu'il y avait eu ce soir là quelqu'air « de débauche dans l'abbaye. » Cette déclaration fut certifiée véritable par serment.

Un cabaretier de Saint-Just, nommé Nicolas Brière, vint à son tour affirmer que le domestique de l'abbaye, accusé ou soupçonné d'avoir contribué à l'incendie, « lui a paru aussi bien « que plusieurs autres qui jouaient tranquillement aux quilles « ce soir-là, d'un sens fort rassis...; que le seigneur de Monchy « leur avait fait servir à boire pour encourager les joueurs ga- « gnants dans ce jeu, qui s'est terminé vers sept heures et demie, « n'ayant d'ailleurs aucune apparence de boisson ni d'ivresse « parmi les autres domestiques. »

Après lui, Jacques Giraud, chirurgien à Saint-Just, dit que le soir de la nuit où le feu prit, le jardinier de l'abbaye vint le trouver afin de remporter des médicaments pour un religieux. Il dut attendre assez longtemps que la médecine fût préparée. Comme il tardait à rentrer au couvent, le prieur avait envoyé à sa rencontre le petit domestique que l'on soupçonnait d'avoir été cause de l'incendie. Il trouva le jardinier, chez le chirurgien, attendant toujours, et le pria de revenir sous prétexte que l'on voulait fermer les portes de l'abbaye, que tout le monde était déjà rentré. Le répondant ajouta que ces deux hommes n'avaient

aucune apparence d'avoir « fait débauche de vin, » et qu'il avait ouï dire « que l'on a fait autrefois plusieurs mauvais tours aux « religieux, en leur prenant des cahiers et de l'argent sans qu'on « ait pu découvrir les malveillants. »

Paul Frémin fils, de Brunvillers, dans sa déposition, raconte qu'il est demeuré cinq mois dans l'abbaye, où il a servi d'enfant de chœur, qu'il y était encore la nuit de l'incendie, mais fait observer que « ce soir-là il est allé coucher sans chandelle, ne « s'en étant presque jamais servi depuis Pâques. Et dans le « temps qu'il se déshabillait il a entendu quelqu'un marcher au« près de sa chambre; mais n'ayant pas osé en sortir il s'est « mis dans son lit, et s'étant endormi il a été surpris, en s'é« veillant vers l'heure de minuit, de voir son lit brûler. » Il ne peut savoir par quel accident le feu avait pris à son chenil.

Toutes les recherches faites à ce sujet n'aboutirent à rien. Les religieux subirent donc une perte considérable, que l'abbé Dubois s'efforça d'alléger, en leur donnant cent vingt chênes des bois de Saint-Just et de Trémonvillers pour la réparation des bâtiments détruits, et une quantité de baliveaux suffisante pour le chauffage des religieux. Ceux-ci se mirent à l'œuvre avec courage, relevèrent les ruines avec empressement et rendirent au monastère sa physionomie imposante, de telle sorte qu'en 1758 le chanoine Danse pouvait écrire ces lignes :

Rendu à Saint-Just de très bonne heure, je m'y suis arrêté pour admirer les ouvrages modernes, car il n'y reste plus aucun vestige d'antiquité... Les bâtiments de l'abbaye sont trop beaux pour les disciples de saint Norbert. Ils ont excité mon admiration par leur beauté et presque mon indignation pour l'usage auquel ils sont destinés... L'église a été bâtie des libéralités d'un M. de Villeroy, abbé ; ses armes sont au vitrage de l'abside. La forme de construction est celle qui approche le plus de celle du XVI[e] siècle ; les voûtes sont à ogives (1).

Nous ne savons lequel des deux abbés de Saint-Just, descendants de la noble famille de Villeroy, et dont nous avons donné les noms plus haut, Antoine ou Camille de Neufville, fut le restaurateur de l'église abbatiale.

---

(1) Voyage du chanoine Danse : *Mém. de la Soc. des Antiq. de Picardie.* t. IX, p. 271.

Nous ne nous expliquons pas clairement l'indignation du chanoine archéologue, en face de cet édifice claustral. A quel usage alors pouvait-il être destiné, sinon à servir de maison de prière, de piété, de pénitence, où le chant des louanges de Dieu alternait avec les labeurs manuels et les travaux du zèle apostolique? Il pouvait s'y glisser, comme partout, des abus; sous la tunique blanche et grossière de saint Norbert, ses fils pouvaient ne plus être ses fervents disciples. Mais il reste à tout jamais regrettable que cette abbaye si belle soit détruite. Surmontée de son auréole glorieuse, elle tiendra dans les annales de Saint-Just la place la plus importante. De plus il ne faut pas oublier que déjà, au milieu du XVIII[e] siècle, le sentiment national condamnait les moines et la haine s'acharnait contre les couvents. La politique s'unit au philosophisme pour tarir la source des vocations religieuses; le pouvoir civil usurpa les droits de l'Eglise, pour précipiter la décadence monastique, sous prétexte de réforme. Il n'est pas d'accusations de relâchement qu'on ne fit peser sur toutes les maisons religieuses, comme pour invoquer les circonstances atténuantes en faveur de la Révolution qui les a détruites. Même au XVIII[e] siècle il y avait, dans les monastères, beaucoup plus de régularité qu'on ne le pense communément. M. Taine, dans son remarquable ouvrage sur la Révolution, a rectifié ce jugement erroné, avec une abondance de preuves et une sûreté d'érudition qui ne laissent rien à désirer.

Nous regrettons d'avoir trop de documents sur la vie extérieure de l'abbaye et pas assez sur le régime intime de ses habitants. Il nous apparaît pourtant sous un aspect fort édifiant dans ces associations de prières renouvelées successivement entre le couvent de Saint-Just et les abbayes de Beaupré (1),

---

(1) UNION DE PRIÈRES ENTRE LES RELIGIEUX, PRIEURS ET CHAPITRES DES MONASTÈRES DE BEAUPRÉ ET DE SAINT-JUST, EN FAVEUR DE LEURS FRÈRES MORTS, SOUS LES CONDITIONS ÉNONCÉES DANS CET ACTE (1711).

Omnibus has littās præsentes inspecturis Salutem. Cum sancta et salubris sit cogitatio pro deffunctis orare, gratissimum que sit Deo viventes inter et mortuos charitatis vinculum, placuit religiosis, prioribus et capitulis monasteriorum de Bello Prato Ordinis Cisterciensis et Sancti

de Breteuil et de Saint-Josse-aux-Bois (vers 1760) (1). Ces actes respirent un suave parfum de piété et de charité fraternelle. Les religieux, de part et d'autre, s'engagent à prier pour leurs frères malades, et, dès qu'ils seront prévenus du décès de quelqu'un d'entre eux, à lui appliquer le mérite de leurs œuvres. Les ramifications d'ordres avaient étendu l'empire d'une confraternité

Justi Prœmonstatensis Ordinis, Belvacensis diœcesis, mutuam inter se pro fratrum deffunctorum refrigerio inire societatem sub sequentibus conditionibus reciprociter adimplendis, nempe quod pro uno de confratribus unius capituli, sive clerico, sive laico, aut conservo etiam non professo, alterutrum capitulum respective solemne servitium cum vigiliis novem lectionum et mediâ commendatione cum cantû facere, sacerdotes unam pro deffuncto missam celebrare, clerici non sacerdotes psalterium integrum, laici autem et conversi quinquaginta Pater *et* Ave *recitare, ac eodie pro quo dictum servitium persolvetur ad sacram sinaxim accedere teneantur. Et ut dicta fraternitas ac societas semper in posterum in suo robore permaneat, est et decretum ut duo fratres unius cuiusque capituli ad alterutrum monasterium singulis annis in festo Patroni accedant festum celebraturi et animadversuri an fratrum nomina defunctorum fideliter ab unâquâque ultimâ visitatione in capitulandum commendationum codicem relata, reliquaque ad hanc societatem et confraternitatem requisita, debito modo peracta fuerint.*

Hanc sanctam societatem ità constitutam perpetuis duraturam temporibus utrumque capitulum observari velle protestatur. Hâc ipsâ fide quâ hœpresentes sigillo conventuali utriusque capituli ac chirographis particularibus sunt munitœ

Actum in monasterio de Bello Prato, die augusti vigesimâ primâ, anni millesimi septingentesimi undecimi. Subscripsêre infradicti Religiosi Cistercienses de Bello Prato, prœsentibus Domino Stephano Bernard canonico, thesaurario Capituli de Monciaco Castro, et Domino Joanne Desnoyers habitanti de Britolio, cum Domino Ludovico Michault de Gribouval habitanti de Grande villâ. Domino Petro Bernard de Moncyaco Castro qui nobiscum etiam subscripserunt.

(Signé et scellé.)

Festum autem de Bello prato Sancti Bernardi semper celebratur die vigesimâ Augusti, sicut festum Sancti Justi, seu Sancti Norberti Julii undecimâ. (Arch. de l'Oise : *Abb. de Saint-Just.*)

(1) Pièces justificatives, LXXII, 1-2.

puissante sur le ciel. Les nécrologes des principaux monastères témoignent, sous la forme la plus touchante, de l'union spirituelle des cœurs et de la communauté de prières, de l'unité de foi et de l'esprit de charité qui régnait entre les religieux de différentes maisons. Chaque fois qu'un membre mourait dans l'un de nos monastères associés, il était impossible alors de donner des ailes aux nouvelles du jour et de les faire arriver à leur but avec la rapidité de l'électricité. Un frère partait donc, murmurant le *De profundis*. Pélerin de la mort et image vivante de notre existence terrestre qui n'est qu'un triste voyage, ce courrier arrivait avec des lettres dont la forme était très simple et qui portaient le nom de *Rouleau des Morts* (1). Il les remettait au prieur. Aussitôt la cloche sonnait, pour appeler la communauté à l'église. On y venait prier pour l'âme du défunt et psalmodier l'office des trépassés avec les commendaces. De plus, les religieux prêtres devaient célébrer une messe; les profès non prêtres récitaient le psautier entièrement; les frères convers cinquante *Pater* et cinquante *Ave* et faisaient la sainte communion à l'intention du mort. La même réciprocité de sentiments régnait entre les religieux de ces diverses communautés, dans la joie comme dans la tristesse. Ainsi se cédaient-ils mutuellement l'honneur de célébrer leurs fêtes patronales avec toute la solennité possible, et les moines venaient exprès des abbayes associées pour ces réunions fraternelles.

L'amitié qui existait entre l'abbaye de Saint Just et celle de Saint-Josse-aux-Bois était encore plus étroite. C'est là, en effet, qu'au XIIe siècle le monastère de Saint-Just s'était recruté; il pouvait regarder l'abbaye de Saint-Josse comme sa maison-mère (2). Aussi les deux couvents se prêtaient un mutuel concours chaque fois qu'il en était besoin et que d'un côté ou de l'autre le nombre des religieux n'était pas suffisant, ou bien ils s'entr'aidaient dans les moments de calamité; lorsqu'ils étaient obligés d'abandonner leurs cloîtres par force majeure, ils trou-

---

(1) Voir l'intéressant travail de M. Léopold Delisle sur les *Rouleaux des Morts* (août 1867 : Recueil des documents inédits de la Société de l'Histoire de France.

(2) V. chap. VII, abbatiat de Jean, premier abbé de Saint-Just.

vaient un asile assuré chez leurs frères, et ne leur payaient que les frais indispensables de nourriture et d'entretien.

Enfin, du temps où le cardinal Dubois était abbé commendataire de Saint-Just, le 19 juillet 1718, il fallut pourvoir au remplacement du curé de Saint-Lucien de Bury, Denis Lejeune, décédé. Selon la coutume, la cloche appela les religieux à la salle du chapitre; il s'agissait de choisir l'un d'entre eux pour le nommer à ce titre vacant et le présenter à l'acceptation de l'évêque de Beauvais. Le prieur fit observer que la réunion capitulaire avait lieu en l'absence de l'abbé commendataire, collateur de droit de ce bénéfice, à cause même de sa dignité. Mais retenu en Angleterre depuis longtemps déjà pour certaines affaires de France, il avait cédé provisoirement aux prieur et religieux de l'abbaye son droit de présentation. L'élection se fit donc en son nom. Pierre Henri Cotin Pelletier, d'abord profès de l'abbaye de Saint-Just, puis prieur curé de l'église Saint-Médard de La Neuville-Roy, fut nommé et agréé par l'évêque diocésain, qui s'empressa de lui expédier ses lettres de provisions.

Le procès-verbal de cette élection fut signé, séance tenante, par le prieur de Rocquevert, Aubry, sous-prieur, Roger, le plus ancien du monastère, et Vautier, économe. Le petit sceau en cire rouge de l'abbaye y est bien conservé (1).

D'autres pièces peu importantes, baux des dîmes à Godenvillers; — sentence du bailliage de Montdidier (28 février 1709) condamnant la veuve Guillaume de Bouchart, seigneur de Ravenel (le même qui avait reçu l'hospitalité à l'abbaye la veille du terrible incendie de 1707), à payer à l'abbé 700 livres dont elle était convenue pour la pension alimentaire de feu son mari; — main-levée (21 octobre 1717) de la saisie censuelle faite à la requête du prince de Courtenay, châtelain de Saint-Just, sur une maison appartenant aux religieux, en la grande rue de Saint-Just : tel est le complément de l'inventaire des documents qui ont rapport à l'abbatiat de Guillaume Dubois.

Le cardinal décéda le 10 avril 1723.

(*A continuer.*) L'abbé L. PIHAN.

---

(1) Arch. de l'Oise : *Abb. de Saint-Just.* — Voir le *fac-simile*, pl. I.

MONTRE

DE

L'ÉVÊQUE DE BEAUVAIS

A AMIENS

(9 septembre 1386).

Le document suivant peut fournir de nouveaux et utiles éléments pour un nobiliaire du Beauvaisis. Son intérêt réside principalement dans le grand nombre de noms de chevaliers ou d'écuyers appartenant à des familles de la comté-pairie de Beauvais. A ce titre, il a sa place marquée dans les *Mémoires de la Société Académique.*

Cte DE MARSY.

La monstre de très révérend père en Dieu Mons. l'Evesque de Beauvais (Miles de Dormans), pair de France, monstrée par ceux cy après déclarez, receue à Amiens, le XI septembre 1386, *en laquelle avoit IX chevaliers bacheliers et LXXVI escuiers, en ce comptez un chevalier et VIII escuiers, dont mention est faite en la fin de cette présente monstre.*

Et premièrement :

Messires

1 Gaucher de Fresnes, chevalier
2 Mahieu d'Aridel.
3 Ottes Hauet.
4 Janvry de Paillart.

Messires

5 Aubert d'Ausonvillier.
6 Guillaume de Candoire.
7 . . . des Dormans.
8 Regnaut de Helly.

ESCUIERS :

9 Jehan de Condé.
10 Pierre de Saint-Remy
11 Le Borgne de Nouveray.
12 Jehan d'Avregny.
13 Raoul de Longue-Eaue.
14 Engerren de Longue-Eaue.
15 Sausset Fresnel.
16 Le Borgne de Vaux.
17 Jehan de Frevens.
18 Guillaume Mesgret.
19 Symonnet de Sormont.
20 Estienne de Loncprey.
21 Postelet de Choisy.
22 Henry de Saint-Rumant.
23 Barades de Saint-Rumant.
24 Louis de Gouy.
25 Honouré de Cerisy.
26 Raoul Loir.
27 Raoul de Rucourt.
28 Jehan Hedou.
29 Jehan Charlet.
30 Godeffroy de Maubeuge.
31 Taupin du Mont.
32 Pierre du Mont.
33 Evrart de Lusarches.
34 Philipot de Guiencourt.
35 Robinet de Gacourt.
36 Regnaut de Versailles.
37 Perrinet Beernant.
38 Perrotin de Saint-Jehan.

ESCUIERS :

39 Gaucher de Rosoy.
40 Robert d'Ermenonville.
41 Jehan de la Table.
42 Le Borgne de Paillart.
43 Mahieu de Milly.
44 Raoul de Framicourt.
45 Pierre de Maucourt.
46 Engerren de Milly.
47 Guiot de Milly.
48 Robert de Saint-Remy.
49 Philippot de Bruières.
50 Colart de Blaincourt.
51 Jehan Boulatre.
52 Desrame de Vaux.
53 Grouet de Candoire.
54 Sauvage de Lannoy.
55 Jehan de Guacourt.
56. Henry de Bligies.
57 Jehan de Soymeesme.
58 Jehan de Brichantel.
59 Robinet Drussart.
60 Guiot de la Perruce.
61 Laurens de Lorable.
62 Jehan Beraut.
63 Robin Morant.
64 Pierre de Merlain.
65 Robinet de Crael.
66 Guillaume de Ricourt.
67 Noel Jobert.
68 François Lombart.

ESCUIERS :

69 Jehan de Prones.
70 Regnaut de Simes.
71 Ansou du Quesnel.
72 Charles de Villiers.

ESCUIERS :

73 Andeuf de Guenrres.
74 Mirel de la Neuville.
75 Colart de Posières.
76 Baudet de Bougainville.

Item ceux qui sont compris en la certification de M. l'Evesque de Beauvais, passez par le commandement de M. de Bourgogne en cet présente monstre :

77 Et premièrement, Messire Pierre du Bisson, chevalier.

ESCUIERS :

78 Pierre de Précy.
79 Hestor de Heret.
80 Philippot de Jully.
81 Berthelot de Liers.

ESCUIERS :

82 Jehan d'Aridel.
83 Durant Poulain.
84 Guillaume de Chaliffer.
85 Jehan du Bois-Geraut.

(Bibliothèque nationale, mss. latin 17,031, fol. 151, autrefois Gaignières, t. 165. Copie du XVIIe siècle.)

JEAN CHOLET

§ I. — NOM, FAMILLE, DATE DE NAISSANCE.

1. Nom. — M. Félix Lajard, l'un des collaborateurs de l'*Histoire littéraire de la France,* a consacré à Jean Cholet un savant article auquel notre notice renverra plus d'une fois. « Jean Cholet, » y est-il dit, « est appelé *Choletus, Coleti, Cioleti, Colletus, Jean* « *Carlet de Noyentello...* » La Chronique de saint Bertin (1), que Jean d'Ypres achevait avant 1383, ajoute à cette variété d'orthographes celle-ci : « *Toletus,* » l'étourderie d'un copiste ayant substitué un T au C de *Coletus;* « *Johannes cognomento Cholet,* » écrit Guillaume de Nangis; Bzovius (2) a mis à tort « *Colethus.* »

D'où vient à notre cardinal le nom de Cholet, qui me paraît le plus exact? Peut-être de sa mère. Voir *infra* où Jean de Nointel et Marie Cholette.

2. Famille. — Le grand-père de Jean Cholet était, au rapport de l'historien beauvaisin Hermant, « Hugues Cholet, » qui fut le premier échevin d'Abbeville lorsque cette commune fut confirmée par Jean, comte de Ponthieu. — Son père, ajoutent Loisel et Simon, était Oudart (3) de Nointel, qui est qualifié chevalier,

---

(1) Dans le *Thesaurus novus anecdotorum* de D. Martène, t. III.

(2) *Baronii continuatio auctore R. P. F. Abrahamo Bzovio (Bzowski) Polono, ordinis prædicatorum.*

(3) Edouard, dit le *Gallia purpurata* de Pierre Frizon; Paris, 1638.

miles. — Jean avait pour frère cadet Eudes ou Odon de Nointel, lequel, après avoir été probablement abbé de Corbie (1), devint un des plus illustres abbés de Saint-Lucien. — L'autre frère du cardinal était, dit Lajard, chanoine de Saint-Gervais de Soissons. — Pourquoi La Martinière veut-il placer à Cholet en Maine-et-Loire le berceau de cette famille?

L'on rencontrera *passim* d'autres de Nointel dont je laisse aux savants le soin d'éclairer la généalogie. Exemple : dom Grenier a tiré du cartulaire de Philippe-Auguste, à la date de 1218 ou environ, cette note : « Voici les vassaux du comté de Clermont : « Jean de Nointel, Marie Cholette : *Hœc sunt feoda comitatus* « *Clarimontis... : Joannes de Nointel, Maria Cholette.* » — Le cartulaire de Saint-Vincent de Senlis parle, à l'année 1237, d'une dîme à Nully, donnée par « Nicolas de Nointel, » écuyer (2). — 1282, août. — La collection Moreau (3) a emprunté au premier cartulaire de l'abbaye de Saint-Germer des « lettres d'amortisse- « ment de Robert, comte de Clermont, d'une dîme située au « terroir de Nointel, tenue en fief de Pierre de Bonquerolles, « vendue par Ansold de Nointel à l'abbaye de Saint-Germer. » Cet Ansold est dit « noble homme et chevalier, » et a pour femme « dame Eustagie : *Vir nobilis Ansoldus de Noyentello,* « *miles, et domina Eustagia ejus uxor* (4). » — « En cette année « 1304, » raconte Le Vasseur, l'annaliste de Noyon, « sous l'épis- « copat d'André Lemoine, lequel était ami du cardinal Cholet, »

(1) *Oddo ex monacho Corbeiensi, abbas S. Luciani, creditus frater cardinalis Choleti, nisi sit Oddo II, anno 1272 aut 1308.* (Hist. abrégée de l'abbaye de Corbie, par D. Cocquelin : *Mém. de la Société des Antiquaires de Picardie*, t. VIII, p. 119.

(2) Collection Afforty, t. XV, p. 831, 819, où distinction entre deux Nointel. (Bibliothèque municipale de Senlis.)

(3) Bibliothèque nationale, t. XXV, p. 249.

(4) Le cloître de Royaumont montrait une tombe qui portait cette inscription : *Hic jacet Mār (magister) Guillelm(us) de Noītello cōdam canonic. Turo(nensis) et cantor sci Urcini Bitur(icensis).* (Portefeuille Gaignières, t. XIV, f° 24.) Il s'agit probablement de Nointel, à côté de Beaumont.

le chapitre de Noyon acquit Sommette du chevalier Jean de Noyentel et de Péronnelle, sa femme (1).

3. NAISSANCE. — M. Lajard fait naître Jean Cholet « entre les « années 1212 et 1222. » Bien que la date de 1212 semble justifier mieux la remarque du *Gallia purpurata* : « *Vir multæ ætatis* « *et meritorum*, il mourut (1292) chargé d'années et de mérites, » j'oserais préférer la dernière de ces chronologies. Le rôle que Cholet eut à remplir lors de son cardinalat, de 1281 à 1289, suppose une force morale et physique que l'on n'a guère après soixante-sept ans.

§ II. — PREMIÈRES DIGNITÉS ECCLÉSIASTIQUES.

1. Jean Cholet, après des études dont le lieu, les maîtres, les circonstances nous sont demeurés inconnus, nous apparaît d'abord *chanoine* de Notre-Dame du Châtel, à Beauvais. — En 1267, il était chanoine de Saint-Pierre; car lorsque le chapitre de cette cathédrale élut à l'épiscopat son doyen, Renaud de Nanteuil (31 mars), Jean Cholet fut nommé scrutateur de l'élection avec Alfroy, neveu de Clément IV, et Jean de Paris (2), chanoines, et proclama le résultat du vote : « L'élu (c'est ainsi qu'il s'exprima) « est un homme d'un âge mûr, d'une vie exemplaire, rele- « vant la noblesse de sa naissance par un esprit cultivé (3). » Cette façon de juger suffit à révéler l'administrateur sérieux et le diplomate. — Jean Cholet rencontra-t-il Guillaume de Saint Amour, docteur de Sorbonne, « procureur des maistres et éco- « liers de Paris (1254), » et chanoine aussi de Beauvais (4), lequel mourut en 1271? — Eudes Rigault, archevêque de Rouen,

---

(1) Premier cartulaire de l'abbaye de Saint-Germer de Flay. p. 19. (Collection Moreau, t. CCV, p. 219. Bibliothèque nationale.)

(2) Archidiacre de Meaux. (*Histoire du diocèse de Beauvais*, par l'abbé Delettre, LXII.

(3) *Ib.*, d'après le mss. d'Etienne de Nully.

(4) *Index chronologicus chartarum pertinentium ad historiam universitatis Parisiensis, etc.*, par M. Charles Jourdain, CXI, an. 1254.

qui avait apprécié sa valeur lors d'un voyage qu'il fit à Beauvais et à l'abbaye de Saint-Lucien (1260), le nomma *archidiacre* de Caux, dans son église métropolitaine, honneur qui dut nouer déjà des relations d'amitié entre Cholet et Simon de Brie (1) ou Brion, qui avait été aussi archidiacre de la même église. — Lorsque le cardinal Simon de Brie fut envoyé (1275) à Beauvais par Philippe le Hardi pour faire la lumière dans les conflits de juridiction qui éclataient fréquemment entre l'évêque Renaud de Nanteuil et la commune, il put apprécier davantage et de près les hautes qualités de Cholet (2). — Un *Etat* de 1274, que Labbe nous a conservé dans ses *Miscellanea* (3), rapporte le nom de Jean Cholet « *Johannes a Choleto* » à côté de ceux de Thomas de Paris, chanoine de Rouen, Pierre de Condé, Robert de Senlis, etc., parmi les clercs auxquels le roi donnait des manteaux. — La veille de l'Epiphanie 1281, ses talents et son esprit d'accommodement lui méritèrent d'être nommé au décanat pour remplacer, ce qu'il refusa, Gérard de Granville (4), qui se retirait par amour de l'humilité dans l'abbaye de Saint Victor. C'était l'époque (1272) d'architecture merveilleuse où la cathédrale commençait à faire retentir ses « voûtes aériennes du chant des divins cantiques. »

2. Il est inutile de faire remarquer que Jean Cholet était gradué en droit canon et en droit civil. L'Eglise, qui a toujours été une grande maîtresse de savoir, ne conférait de bénéfices et de dignités qu'aux clercs qui avaient acquis, au prix du travail et de la patience, « la perle du savoir. »

---

(1) ...*e Bria, Campaniæ. ad Matronam, Galliarum Oppido, haud ignobili genere natum;* Bzovius, an. 1281. — *Quamvis non alto genere natus, etc. Annalium Baronii continuatio ab anno* MCXCVII, *ad finem* MDCXLVI, *per Henric. Spondanum (Sponde)* — Sur quel motif l'abbé Bareille, le continuateur de Darras, se fonde-t-il pour faire naître Martin IV dans la province de Tours ?

(2) Louvet, t. I, p. 137 à 165 et 175.

(3) T. II. — Voir *Hist. eccl. de la chapelle des Rois de France*, par Louis Archon, t. II, liv. III, p. 176, 182, etc.

(4) Giraud, dit Delettre. — Jean demeura archidiacre de Rouen. (*Ibid.*

André du Chesne (1), du Breuil et les auteurs du *Dictionnaire de biographie et d'histoire* de MM. Dezobry et Bachelet, ont copié à tort que Cholet fut évêque de Beauvais. — Du Boulay affirme dans son *Histoire de l'Université de Paris* que Jean Cholet était « docteur et professeur en l'Académie de Paris. »

§ III. — CARDINALAT.

1. L'affection très étroite qui s'était établie facilement entre Jean Cholet (2) et Simon de Brie, inspira à ce dernier, devenu Martin IV (nom qu'il prit en souvenir de sa trésorerie de Saint-Martin de Tours), de transmettre son titre de *cardinal de Sainte-Cécile* à son ami, le jour même de sa « consécration, » à Orvieto (23 mars 1281). Jean Cholet assistait probablement à cette cérémonie, sur laquelle les disputes sanglantes de Hannibaldi et des Ursini, et des présages sinistres, s'il faut en croire les naïfs chroniqueurs, répandirent une ombre épaisse de préoccupations.

2. Il n'entre point dans le plan de cette notice de résumer ici l'existence de Martin IV, les factions qui se disputaient la domination de Rome, la politique qui voulait faire de l'illustre Charles d'Anjou le chevalier de l'Eglise, Charles de Valois achevant d'entraîner la France dans une guerre d'aventures, le Pontife opposant la vigueur d'une âme indomptable aux coups des événements..... Martin IV avait été, dit Archon, « garde du scel de « saint Louis, » et avait fait partie de son entourage sacré (3).

Urbain IV le déclare « remarquable par la profondeur de sa « science, la pureté de ses mœurs, la sagesse de ses conseils. » — La Chronique de saint Bertin le proclame un « homme sage et

(1) André du Chesne, qui a trop écrit pour ne se tromper jamais, appelle notre cardinal « Jean Chaulet, évêqué de « Beauvais, de Nointrée. » (*Hist. des card. français.*)

(2) M. Lajard dit qu'il ignore les circonstances qui l'unirent d'amitié avec les Souverains-Pontifes.

(3) *Hist. eccl. de la chapelle des rois de France*, d'après les Miscell. de Labbe, t. I, liv. III, p. 153.

« probe, *vir sapiens et probus.* » — Guillaume de Nangis, les chroniques de saint Denis et de saint Bertin le tiennent pour un saint, car « les malheureux, affligés d'infirmités et de maladies diverses, « venant à son tombeau, » à Perouse, où il mourut et reçut la sépulture en l'église Saint-Laurent, « furent guéris. » — Bzovius et Sponde (1), après avoir répété à la suite de Platine, etc., que Martin IV « était éminemment remarquable par son savoir, sa « grandeur d'âme, la sainteté de ses mœurs et de sa vie, et son « expérience des affaires, » ajoutent ce trait : « Il aimait les « personnes religieuses, était enclin aux œuvres de piété et se « plaisait à exercer la miséricorde envers les indigents. Il répé- « tait volontiers que les biens de l'Eglise sont le patrimoine, « non des parents, mais des pauvres. » Voilà en quelque sorte la noble école dans laquelle Jean Cholet trouva amitié, estime, direction de vie... L'on se rappellera la belle maxime de Salluste : « L'amitié trouve ou forme des semblables. »

§ IV. — ARBITRAGES.

Nous saluons plus d'une fois le nom de Cholet dans l'histoire des Eglises de Beauvais, de Senlis, de Noyon, etc. Je cite quelques traits :

1. Jean Cholet servit d'arbitre entre l'abbaye de Saint-Lucien et les habitants de Grandvilliers (1278) (2).

2. Hugues III, c'est dom Cocquelin (3) qui relate encore ce fait, « Hugues III, dit de Vers, qui était abbé de Corbie en 1269, « se démit de sa charge sur les instances de Jean Cholet, car- « dinal et légat du Saint-Siége, en faveur de Garnier de Boran « (*de Borenno*), moine de Saint-Lucien et chapellain du même « cardinal. »

3. Jacques Le Vasseur (4) signale l'intervention et quelquefois

(1) « *Testatur*, dit Sponde, *qui vidit Poloni continuator.* » An. 1285, IV.

(2) *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Lucien* par MM. l'abbé Deladreue et Mathon, dans les *Mém. de la Soc. Acad. de l'Oise*; 1872, p. 357.

(3) *Ib.*, p. 129.

(4) *Annales de Noyon*, p. 139, 193 et 964.

la présence à Noyon de Simon, cardinal de Sainte-Cécile, et plus tard de Jean Cholet, en 1275, 5 août 1277, 1279, 1285, etc., à cause de multiples et curieux différends qui existèrent entre l'évêque Gui des Prez et le chapitre... — Quel est le Jean de Brie, « chanoine de Noyon » (1277), que cite Sézille? — La sentence arbitrale rendue le 10 février 1285 par Jean Cholet règle « que « les églises des abbayes ne sont point obligées de cesser l'office « divin avant que l'évêque n'ait déclaré évident le tort fait au « chapitre; que l'évêque n'a point le droit de scellé dans les « maisons des chanoines ni des ecclésiastiques du chœur dé- « funts; que l'évêque prêtera main-forte au chapitre et publiera « les sentences rendues par le chapitre contre les malfai- « teurs, etc. »

4. 1281, 10 décembre. — Adam, abbé de Saint-Vincent de Senlis, d'une part, — et les prieur, sous-prieur, procureur et autres religieux de l'abbaye, d'autre part, — choisissent Jean Cholet pour arbitre dans une contestation délicate. « Ce fut fait « à Vieille-Ville, qui est Orvieto, dans la chambre du cardinal, « par devant Gui de Ravenel, chapellain du pape, et les frères « mineurs Ricard et Pierre, familiers du cardinal. » Inutile de faire remarquer que ce Gui de Ravenel sent encore le voisinage de Clermont. Le droit d'intimité accordé aux frères mineurs est un trait de mœurs qui éclaire la figure de Jean Cholet.

5. 1282, 7 avril. — « Sentence arbitrale du cardinal contenant « plusieurs règlements par lui faits pour l'abbé et les religieux « de Saint Vincent de Senlis, en vertu des compromis du dix dé- « cembre précédent. » Les amateurs du curieux trouveront dans cette sentence plus d'un détail piquant pour l'histoire de l'abbaye de Saint-Vincent, l'étude des mœurs contemporaines et le style diplomatique. « Elle est datée, » dit Moreau, qui nous l'a conservée dans sa collection (1), « elle est datée, comme le docu- « ment précédent, *apud urbem veterem, Orviete...*, scellée en « cire rouge sur cordonnets de soie verte, tel qu'il est dessiné « planche XIV, n° 4, avec la légende : « † *Si Johis Di gra T. S. C.* « *Sigillum Johannis Dei gratia tituli Sanctæ Ceciliæ,* » et appar- « tient aux archives de Saint-Vincent de Senlis. » En voici le début et quelques extraits traduits mot à mot :

(1) T. XXV, p. 146 à 151. (Bibl. nation.)

Jean, par la permission divine cardinal prêtre du titre de Sainte-Cécile, à tous ceux qui verront les presentes lettres, salut dans le Seigneur. Les fils fidèles de la paix, imitant fidèlement l'auteur de la paix, s'appliquent à former des conseils de paix volontiers et avec un zèle efficace, afin d'obtenir ce fruit, ce fruit de joie que la vérité certaine de l'Ecriture promet. En effet, la douceur de la paix, on le sait, assoupit les maux que la calamité des procès et des dissensions amène; le bien de la paix renferme et conserve tous les biens, au point que la privation de ce doux et utile accompagnement suffit à troubler et détruire les sources d'où l'on sait bien que provient la joie du cœur, laquelle dépasse tous les contentements. C'est pourquoi pour les avantages de ce bien, avantages, ô douleur! trop souvent ignorés, frères bien aimés dans le Christ, Adam, abbé du monastère de Saint-Vincent de Senlis, de l'ordre de saint Augustin, pour lui d'une part, — et les frères Eudes, sous-prieur, et Gérard de Lorraine, chanoines du même monastère, procureurs du prieur et du couvent du même monastère..... d'autre part, entre lesquels l'ennemi de la paix, se transformant en ange de lumière et mettant en avant un prétexte de zèle, avait semé la zizanie de la dissension et du procès,..... ont consenti..... que nous réglions..... Par suite de quoi nous avons jugé bon de régler toutes choses de la façon qui suit : ..... Que le dit abbé s'applique à assister à toutes les heures canoniales et surtout au chapitre et à la collation, et à observer les heures du silence... Quant au dortoir, au réfectoire... Ses vêtements, ses chaussures, ses couvertures ne doivent pas différer notablement, ni par la couleur, ni par la forme, de la façon habituelle des autres frères. Qu'il use de plats d'argent, selon qu'il est accoutumé, s'il lui plaît, jusqu'au chapitre général... De même qu'il ait des coupes d'argent et des coupes dorées... Que les dépôts soient enfermés sous cinq clefs... Qu'il ait des vêtements, un entourage de domestiques et un mobilier à son usage, et aussi un palefroi convenable en rapport avec sa charge, selon le mode jusqu'ici accoutumé dans le même monastère... Que le dit abbé prenne garde de jeter la sentence d'excommunication... à l'étourdie et sans avoir délibéré préalablement avec le prieur et le sous-prieur ou quelques autres du même monastère dignes de foi, ou d'autres sérieux. Pour les dépenses faites par le prieur dudit monastère et ses adhérents, tant dans la cour romaine qu'ailleurs, à l'occasion du procès..., nous voulons... que l'abbé susdit acquitte cent cinquante livres de petits tournois... Ce fut fait en présence de discrètes personnes maître Gui de Ravenel, chapellain du seigneur pape, et de religieuses personnes frère Pierre de l'ordre des Mineurs, maîtres Josie, physicien, Eustache et Adam, chapellains du seigneur cardinal.....

§ V. — PREMIÈRE MISSION DIPLOMATIQUE.

CHOLET LÉGAT AUPRÈS D'ÉDOUARD III.

Les continuateurs de Baronius, Bzovius et Sponde, et le *Gallia purpurata,* qui est une biographie des papes et cardinaux français, rappellent que Jean Cholet fut envoyé en mission auprès d'Edouard III, roi d'Angleterre, en 1282-1283, pour empêcher, comme contraires aux intérêts de l'Eglise et de la Terre-Sainte, « le duel de Charles de Sicile et de Pierre d'Aragon, l'envahis- « seur excommunié de la Sicile. » M. Lajard dit : « Le pape « donna l'ordre à Cholet de se rendre en Sicile pour empêcher « Charles d'Anjou et dom Pèdre III d'en venir à un combat sin- « gulier. » Le cardinal était autorisé à prononcer « anathème « contre ces deux princes s'ils tiraient l'épée... » M. Lajard n'a-t-il point commis ici l'une de ces confusions que rendent si facile le pêle-mêle des événements et l'obscurité des sources? Il semble que le projet de duel a commandé deux légations diverses. « Gérard de Parme, cardinal de Sainte-Sabine, qui avait été en- « voyé en Sicile pour servir de conseiller à Charles, ramener la « Sicile, si il en était quelque moyen, sous son obéissance, etc., « fut chargé, en outre, de détourner les deux champions du « duel : *Insuper ut a duellando utrumque averteret,* » dit Bzovius (1). Cholet, lui, se rendit auprès d'Edouard d'Angleterre afin qu'il refusât aux deux compétiteurs l'entrée sur ses terres de Guyenne, etc.

Dans la lettre qui accréditait Cholet, et qui est datée d'Orvieto, nones d'avril (2), le pontife fait de Jean Cholet cet éloge qui n'est point banal (3) : « Nous vous envoyons notre fils bien aimé le

---

(1) Pourquoi Jean Villani, le continuateur de Ricort, et autres accusent-ils Martin IV d'avoir souscrit au duel? Tous les détails de l'histoire démentent cette supposition.

(2) Bzovius, année 1282, I, indiquant ép. 5, datée d'Orvieto, *nonis junii, anno 2 et ibid. 1283,* II, où lettre de Martin IV.

(3) *Et nichilominus dilectum filium nostrum, tituli Sanctæ Cœciliæ presbyterum cardinalem, virum utique grandi scientia præditum, pru-*

« cardinal prêtre de Sainte-Cécile, c'est un homme d'un grand « savoir, d'une prudence consommée et d'une honnêteté de vie « sans tache, que nous chérissons vivement à cause de l'expé- « rience que nous avons faite de ses hautes qualités. Acceptez, « nous vous en prions, ses conseils dans la circonstance. » — Le pape, dit le chroniqueur de Saint-Denis, « blâma moult « fortement Charles d'Anjou de cette besongne qu'il avoit em- « prinse, et les cardinaux lui montrèrent bien qu'il povait bien « la chose laisser. Quant le pape vit qu'il n'en laisseroit riens, « si (alors) lui bailla Jehan Colet, prestre et cardinal de léglisse « Saincte Cecille... »

Il n'est point de mon sujet de raconter ici l'origine, l'histoire et le dénouement de ces expéditions de Sicile et d'Aragon, où les désastres balancèrent la gloire; la papauté favorisant, avec une fixité inébranlable de politique, l'établissement à Naples d'une monarchie française; les difficultés de tout genre, scrupules de saint Louis, jalousies de Marguerite de Provence, ambitions, auxquelles se heurta l'illustre Urbain IV pour substituer Charles d'Anjou à Manfred, et les services éminents que Simon de Brie rendit alors au Saint-Siège; Pierre d'Aragon préparant une flotte (1280) contre Charles, roi de Sicile, et prétextant, pour expliquer ces armements coûteux et habiles, qu'il dirigeait sur les barbares d'Afrique le bras de sa puissance (1); l'élection au pontificat suprême de Martin IV, les vêpres siciliennes, le lendemain de Pâques (2) (29 mars) 1282; le débarquement de Pierre d'Aragon à Palerme, où, se réclamant des droits de sa femme, il prend la couronne, et son excommunication (3);

---

dentia et morum honestate decorum, quem, suæ probitatis obtentu, grandi affectione prosequimur, cujusque consiliis te in his acquiescere rogamus ac petimus.

(1) Guillaume de Nangis : *Potentiæ suæ brachium.*

(2) Voir Bzovius, an. 1278, VIII ; Sponde, qui affirme que l'on a exagéré la prétendue tyrannie des Français en Sicile, juge équitablement, etc.

(3) *Spicil.*, t. III, 684, 689, etc. — *Chronique* de Nicolas Triverti (*ibid*). Le dominicain Triverti a écrit du temps de saint Thomas d'Aquin, avec une sage critique et indépendance, une chronique où les événements de l'histoire d'Angleterre surtout sont relatés.

Charles dit le Boiteux, prince de Salerne, amenant au roi de Sicile, son père, « une troupe nombreuse de chevaliers : Pierre « d'Alençon, Robert d'Artois, Matthieu de Montmorency, etc. (1); » Pierre d'Aragon offrant, afin de gagner astucieusement du temps, un combat de cent chevaliers contre cent dans les plaines de Bordeaux, pour le 1er juin de l'année suivante, l'élite de la chevalerie de l'Europe entière réunie pour cette joute sanglante, et Pierre d'Aragon seul manquant au rendez-vous (1283) par duplicité ou par peur (2); la déroute navale du prince de Salerne, qui tomba, malgré une résistance héroïque, entre les mains de l'amiral Roger de Loria (5 juin 1284); la mort chrétiennement résignée de Charles de Sicile (7 janvier 1285), dont les qualités vraiment royales (3), louées par ses ennemis eux-mêmes, furent malheureusement entachées d'ambition et de dureté; la tutelle de ses petits enfants confiée à Robert d'Artois, etc. (4).

§ VI. — CROISADE D'ARAGON.

1. La chronique de Saint-Bertin ou de Jean d'Ypres, qui l'acheva, après avoir mentionné la déclaration du duel, ajoute : « Alors « le pape envoya pour légat en France le cardinal Cholet (*Toleti*, « par erreur du copiste) pour prêcher la croisade contre Pierre « d'Aragon. » – « Afin de rabattre l'insolence téméraire de Pierre

---

(1) Guil. de Nangis : *Gestes* de Philippe II, dans le Recueil des *Histor. de France*, t. xx, 522 et suiv.

(2) Voir dans le *Thesaurus nov. anecd.*, de D. Martène, t. III : la chronique de Sicile où entr'autres voyage singulier de Pierre d'Aragon à Bordeaux, *instrumentum publicum duelli*. — L'on devine que les historiens ont expliqué ou tâché d'expliquer cette absence de Pierre d'Aragon par des moyens de défense divers, selon leurs intérêts et leurs variétés de nationalité.

(3) Villani, qui a beaucoup connu Charles, le loue. Les Grecs eux-mêmes exaltent sa bravoure royale, etc.

(4) Le pape Martin IV, « *largitus eidem* (Robert d'Artois) *pecuniæ « magnam summam.* » dit Nic. Triverti, lui adjoint le cardinal Gérard de Parme.

« d'Aragon, » je traduis Sponde (1) ou plutôt sa source, Jean Villani, « le Pontife confia à Jean Cholet, *Johanni Choleto* Fran- « çais de nation, Beauvaisin de patrie..., légat envoyé en France, « la mission de confirmer le royaume d'Aragon à Charles de « Valois, fils de Philippe, roi de France, et de prêcher la croix « contre Pierre d'Aragon, avec le pardon de leurs péchés à tous « ceux qui prendraient les armes contre l'excommunié. » Pourquoi l'abbé Bareille, abrégeant le récit de ces faits, nous donne-t-il cette orthographe : « Jean Collet, du titre de Sainte- « Cécile, etc.? » — Le 17 août 1283, le cardinal, après avoir fait avec pompe son entrée en France et reçu partout les plus grands honneurs (2), tint à Paris un concile « qui fut nombreux, et où « Philippe III, ainsi que ses deux fils aînés, prit la croix. Plu- « sieurs historiens, » remarque encore M. Lajard, « rapportent, « à cette occasion, que le roi de France, disposé à céder aux « instances persuasives de Cholet, ne voulut cependant ni se « croiser, ni accepter pour son fils Charles le don de Martin IV, « sans avoir préalablement consulté les prélats et les barons du « royaume. Un parlement avait été convoqué à Paris le 21 février « 1284 : la bulle (3) apportée par Jean Cholet, *légat en France et « en Espagne*, y fut lue. Cette bulle investissait Cholet des fonc- « tions de procureur général de la croisade, lui donnant la « charge de prêcher une levée d'armes... et d'offrir les trônes « d'Aragon et de Valence et le comté de Barcelone à Charles de « Valois; le pape s'engageait, de son côté, à céder au roi de « France, pour les frais de la guerre et pendant quatre années « consécutives, le produit de la dîme sur les biens du clergé, etc. « Après cette lecture, le clergé s'étant retiré dans une salle et la « noblesse dans l'autre, les deux ordres, non sans avoir ren- « contré dans leur sein une vive opposition, que les évènements « ultérieurs se chargèrent de justifier, furent d'avis que le roi, « pour la gloire de la religion et du royaume, devait accepter « l'offre du pape et souscrire aux conditions imposées par la

---

(1) An. 1283, et Villani, lib. VI, cap. 86.

(2) *Chronique de Rouen.*

(3) Rinaldi : lettre XII de Martin IV, 1283, à Jean Cholet, contre Pierre d'Aragon, envahisseur..., ex mss. Colbertino en D. Martène, p. 1291.

« bulle d'investiture. Philippe, fort de cet assentiment, put alors « notifier au cardinal-légat et au concile son acceptation, etc. »

L'acceptation de Charles de Valois, signée par le cardinal, le roi et Philippe (le Bel), au nom du prince, qui était mineur, fut immédiatement portée au pape par Gilles de Castellato. C'est alors que « Messire Colet, cardinal, » dit le traducteur anonyme de Guillaume de Nangis, « prescha de la croix pour aller sur le roi « d'Aragon, si comme homme dampné et escommunié qu'il « estoit. » — Il avait fallu toute l'habileté du cardinal pour obtenir du roi, des évêques, des barons, un consentement qui engageait la France dans une politique de complications redoutables. L'on sait l'histoire tragique de la guerre d'Aragon, le cardinal, comme le rapporte Guillaume Guiart dans *La branche des royaux lignages*, haranguant les armées,

« I cardinal Jehan Cholet,
« Veant que leur voie iert périe,
« Préescha lors la croizerie,
« Disant qui la croiz saisiroit
« Et sur ceux d'Aragon iroit
« Il seroit, sans autres mérites,
« De ses péchiez assouls et quittes; »

presque toute la noblesse de France se pressant à Narbonne autour des étendards du roi et de son fils, Charles de Valois; Pierre quittant la Sicile pour aller défendre l'Aragon et coalisant, par son habileté politique et les excitations des poëtes, le midi contre les envahisseurs; l'illustre pape Honoré IV (1285) suivant la politique ferme de Martin IV; Perpignan ouvrant ses portes au roi de Majorque, Jacques, etc.

Mais ici se placent plusieurs épisodes qui exigent quelque arrêt : ce sont l'assaut d'Elne, la prise de Girone, le désastre naval de Roses.

2. ASSAUT D'ELNE. — « ...Elne, » dit la chronique de Saint-Bertin, « que le roi, d'après l'ordre du légat, *de præcepto legati*, « détruisit entièrement, tuant tous les habitants, jeunes gens, « vieillards, clercs, femmes et enfants (1). » — Guillaume de

(1) *...Janne quam rex de præcepto legati, omnino destruxit, trucidans omnes qui intus erant, juvenes, senes, clericos, mulieres ac parvulos.*

Nangis rapporte le même fait : « Le légat, » c'est la traduction du moine de Saint-Denis, « sermonna et prescha aux François « et prinst tous les peschés sus luy qu'ilz avoient oncques fais « en toutes leurs viez, mais que ilz allassent sus les ennemis « de la crestienté bien et hardiement, quilz ne espargnassent « riens comme ceulx qui estoient excommuniés et séparés de la « crestienté, etc. (1). » Que penser de ces textes? Je crois qu'il importe, quand il s'agit d'une de ces guerres de race et de religion, où les âmes, prises par ce qu'elles ont de plus intime, la patrie, l'honneur, Dieu, s'abandonnent facilement aux amours aveugles ou aux détestations absolues (2), de se défier des historiens. Pour ce qui est, par exemple, de la conduite de Charles de Sicile, les Italiens dissimulent leurs torts et leurs revers; les Espagnols racontent avec emphase leurs exploits (3); les Français excusent opiniâtrement leurs princes. Donc *un légat* a-t-il effectivement donné l'ordre violent que les chroniques de Saint-Bertin (1383), de Saint-Denis, etc., s'entendent à répéter?

La chronique de Jean d'Ypres (1) me semble mériter plus de créance, lorsque le pieux écrivain rapporte les faits de la vie intime du monastère, que quand il recueille les bruits du dehors.

---

(1) *Livre* du roi Philippe, filz Monseigneur saint Louis, ch. XL.

(2) « La nation gauloise, » avaient écrit les Palermitains à Martin IV, « est une race cruelle, sans conseil et sans prudence, dont l'attention « ne va pas au-delà du présent. *Gallicana gens est fera gens, absque « consilio et sine prudentia, cujus intuitus ad prœsentia tantum.*

(3) Le « Sicilien Lucius Marineus » attribue cette expédition à Charles, roi de Sicile. — Jérôme Blanc tait que les Français aient jamais été maîtres de Girone, etc. (Sponde an. 1285, XIV.) — La chronique de Sicile rapporte que « *post vero prœdictum reditum Petri de Burdello, idem... « inveniens civitatem suam Gironam obsessam..., obtinuit victoriam...,* » que Roger de Loria, venant de Sicile à Rosa, en Catalogne, bat la flotte française. *Et propterea Girona liberata fuit...* Et la prise de la ville auparavant? — Sponde, an. 1288, II, nomme et apprécie les historiens : français, Guillaume de Nangis; italien, Villani; espagnol, Surita; anglais, Floril Vualsingh; allemand, Naucler.

(1) Cap. LIII, pars III et Seq.

En particulier, pour ce qui est de l'expédition d'Aragon, l'on sent en lui l'historien scrupuleux, mais gêné par un entrechoc de rumeurs venues trop souvent d'Espagne. En parlant du manquement de parole de Pierre d'Aragon, « quelques-uns, » écrit-il, « s'efforcent de l'excuser, affirmant que venu à Bordeaux avec « deux compagnons seulement, il s'y entretint, dans un endroit « privé et retiré, avec le sénéchal de Bordeaux ; » et plus tard, racontant sa mort, « Pierre, » ajoute-t-il, « fut tué dans ce « combat, comme quelques uns le disent, ou, gravement blessé, « comme d'autres le disent avec plus de vérité, s'enfuit avec « son fils. » Nous verrons plus loin la très hypothétique discussion du légat avec Philippe le Bel. Quant à la chronique du moine de Saint-Denis et au discours que Bzovius a emprunté aux *Annales des Francs :* « Les péchés de ceux qui tomberont « vaillamment seront lavés dans le sang des impies, etc., » j'y verrais volontiers un développement oratoire.

Puis, si le cardinal dont il s'agit, n'importe son nom, a plus suivi les habitudes rudes des camps que les conseils de l'Evangile, que l'on se rappelle, avec Guillaume de Nangis, « comment « les assiégés s'étaient exposés à toutes les rigueurs des lois de « la guerre en violant ouvertement une trêve de trois jours que « Philippe, l'avant-veille, leur avait accordée au moment où la « ville allait être enlevée de vive force (1); » que l'on reconstruise les faits dans leur couleur vive, l'armée entourant cette ville que sa position faisait appeler par Bzwoski *Genua* (porte de la Catalogne), quatre rois attendant avec une fière impatience la reddition, un envoyé sollicitant un sursis de trois jours, des tourbillons de fumée indiquant à Pierre d'Aragon l'état désespéré de la place, une violation de la promesse donnée irritant encore les haines de race et de religion, et l'on comprendra moins malaisément que, au milieu de ces orages des âmes, un cri ait retenti, qui sente plus le soldat du XIIIe siècle que l'apôtre de la pacification.

Mais la question est plus spéciale : le cardinal qui aurait parlé à la Montluc, comme certaines chroniques le relatent, ce cardinal est il notre Jean Cholet ? Jean d'Ypres, le moine de

---

(1) M. Lajard. — Bzovius, an. 1284, VI. — Sponde, an. 1285, IX.

Saint-Denis, emploient la formule vague : « *Jennæ quam rex de* « *præcepto legati omnino destruxit ;* le *legat sermonna, etc.* »

Mais l'évêque de Montpellier, Henri de Sponde (1), dont il est superflu de louer l'autorité, spécifie de la sorte : « Il ne man- « quait point à cette expédition, qui comptait le roi Philippe le « Bel, son fils, Charles d'Aragon, Jacques, roi des Baléares, il « ne manquait point au nom du Souverain Pontife, de légat, qui « prêtât l'autorité du siège apostolique à l'entreprise : c'était « Gervais Iancolet, *Gervasius Iancoletus*, qui était du Mans, « et était prêtre, cardinal du titre des Saints-Silvestre et Martin; « c'est l'opinion de la plupart des historiens; quelques auteurs « introduisent à sa place Jean Cholet, cardinal de Sainte-Cécile, « que nous avons déjà vu sous le pape Martin, avoir été envoyé « pour prêcher la croisade contre les Aragonais. La similitude « des noms a rendu facile cette confusion : *facili lapsu ex no-* « *minum similitudine.* » De fait, le 23 mai 1285, époque où les troupes françaises traversaient le Roussillon et descendaient péniblement en Catalogne, Jean Cholet séjournait à Saint-Germain-des Prés (Voir *infrà*), où le retenaient probablement la faiblesse des années et l'administration des affaires de l'Eglise.

3. Girone. — Le gouverneur Raymond, de Crémone, noble Catalan, avait brisé, durant trois longs mois, les efforts des Français (7 septembre 1285) ; le connétable Raoul de Nesle, le maréchal Jean d'Harcourt (2) et leurs trois cents compagnons avaient multiplié, la veille de l'Assomption, leurs célèbres exploits ; Pierre d'Aragon était mort tragiquement à Villefranche (1285), blessé grièvement au visage (3), faisant son héritier Alphonse, l'aîné des enfants qu'il avait eus de Constance. C'est alors que certains historiens ramènent de nouveau le nom du cardinal, le mêlant à des souvenirs de sang. « Pierre, » je cite

---

(1) An. 1285. IX.

(2) *Johannes de Haricuria. Normannus miles strenuissimus* Triverti.

(3) Bzovius et Spondanus, an. 1285. — Sur les circonstances de cette mort, voir les accusations de Jean Villani et de saint Antonin, imputant à Pierre « vie licencieuse, » de Mariana constatant remords et soumission à l'Eglise.

la chronique de Saint-Bertin, laquelle semble recueillir volontiers les anecdotes, « Pierre ayant été tué, comme certains le « rapportent, ou s'étant enfui, comme d'autres l'affirment avec « plus de vérité historique, après avoir été grièvement blessé, « avec ses fils à Girone, l'archevêque de Saragosse vint trouver « le roi de France, lui offrant de la part de Pierre d'Aragon, « que Pierre livrera sa personne, sa race (*gentem suam*) et la « ville dans la puissance du roi, pourvu qu'il puisse traiter avec « le roi lui-même. Le roi demande au légat la conduite qu'il « fallait tenir, lequel légat répond qu'il ne leur faut faire aucune « miséricorde. Philippe le Bel, fils aîné du roi de France et « neveu de Pierre d'Aragon, par sa mère, demanda au légat ce « qu'il adviendrait des deux petits et des petites. Le légat ré- « pondit que tous seraient massacrés. Ils périraient, dit Phi- « lippe, s'ils ne se défendaient pas; il est plus honorable de « mourir en combattant que de demander grâce. Alors Philippe, « l'archevèque ayant été tiré secrètement à part, lui dit : Dites « à mon oncle de se bien garder parce que nous ne pouvons « pas demeurer plus longtemps ici. C'est ainsi que l'archevêque, « congédié par le roi, s'en alla joyeux de ces dernières paroles. « Certains murmurèrent tout bas que Philippe le Bel trahît son « père en Aragon. Sur ces entrefaites, une faiblesse survint au « roi des Français, etc. » J'ai traduit mot à mot ce texte. Faut-il attacher plus d'importance aux détails singuliers qu'il ébruite, qu'à son style monotone?... Cette fuite du roi blessé et de son fils (1) dans Girone, cet archevèque qui fait les commissions d'un mort, ces offres exorbitantes, cette opiniâtreté à prolonger un siège si rude, cette omnipotence du légat, si aisément subie par Pierre le Hardi, ce rôle étrange de Philippe le Bel, les soupçons, tout cela sent « la rumeur » plutôt que l'histoire sérieuse.

Pour ce qui regarde la question de Cholet, nous n'avons point à prendre ici la défense de ce grand homme, qui était alors loin du camp. Quoiqu'il en soit, la prise de Girone fut souillée par des massacres et des sacrilèges détestables : le tombeau de saint

---

(1) Jacques, son fils, était en Sicile, où il se faisait couronner roi; Alphonse et Frédéric étaient demeurés en Espagne (Bzovius).

Narcisse, qui était l'objet de la vénération spéciale des Gironais, fut profané. La punition, disent certains chroniqueurs et Bzovius, ne tarda point : c'étaient la peste et l'enlèvement de la sagesse aux chefs « *ducibus consilium ademptum...* » Comme l'armée, en effet, se disposait à rentrer en France à cause de l'approche de l'automne. « les navires marchands qui étaient « dans le port de Roses furent congédiés par économie; ce fut « une détermination détestable, comme l'expérience le dé- « montra (1). »

4. DÉSASTRE DE ROSES. — Roger de Loria, accourant de Sicile avec son habileté ordinaire, loue les chalands gênois et pisans que les Français avaient rendus, grossit ainsi ses forces, attaque la garnison de Roses, laquelle se réfugie, à travers l'incendie de la ville et de la flotte, vers le roi. « Aussi, dit M. Lajard, « affirme-t-on qu'après la perte des vingt-cinq galères fran- « çaises qui furent battues et enlevées dans le port de Roses « par Raimond Marquet et Bérenger Mallol, Philippe le Hardi « impute l'évènement à Jean Cholet et lui reproche, en termes « assez vifs, d'avoir conseillé une entreprise navale qui devait « être suivie d'un tel désastre. »

Sur quel document grave repose cette nouvelle affirmation ? Il est probable, comme il arrive toujours après des revers, que chacun déclinait la responsabilité des événements; le roi, malade, devait facilement s'abandonner aux récriminations; la papauté, qui avait prêché la croisade et enlevé de haute lutte l'entrée en campagne de la France, portait la part la plus considérable des reproches justes ou injustes. A l'histoire de distinguer entre ce qui n'est que l'écho des irritations qu'amènent les échecs et les fautes vraies, et ce qui est plus court de constater que le nom de Cholet est ici encore plus risqué. L'on sait comment après le désastre de Roses l'armée opéra sa douloureuse retraite vers Carcassonne; les ennemis occupant les defilés des montagnes; les Français se frayant, à force d'héroïsme, un chemin semé de morts: le roi, malade, porté en litière sur les épaules de ses officiers; une noble tristesse planant sur ces dé-

---

(1) Bzovius. — *Majorem navium partem, velut inutilem, improvido consilio dimiserunt* (Sponde).

bris, et Philippe le Hardi mourant auprès de Perpignan (octobre 1285) (1).

§ VII. — DISCUSSIONS AU SUJET DU CŒUR DE PHILIPPE LE HARDI. COLLÈGE DES LANGUES ORIENTALES. SACRE DE PHILIPPE LE BEL.

1. Quelle part aurait prise Jean Cholet dans l'ardente discussion que souleva, entre les dominicains de Saint-Jacques et les religieuses de Saint-Denis, la possession du cœur de Philippe le Hardi? Les chroniques nous disent (2) que « ses chairs et ses « entrailles ont été inhumées dans l'église de Narbonne, ses « ossements à Saint Denis, son cœur dans le chœur des frères « prêcheurs, à Paris. » — « C'est d'une façon irréfléchie, *im-« provide,* » remarque le moine de Saint-Denis, « que le royal « défunt avait promis, à la demande d'un des frères, la pos-« session de son cœur, car le cœur ne devait pas reposer ailleurs « qu'en l'endroit où le prince avait choisi sa sépulture. » L'on sait que l'autorité du nouveau prince prévalut et que le cœur demeura chez les frères prêcheurs (3)

2. Sponde, après avoir rapporté les efforts du pape Honoré IV pour établir à Paris un collège de langues orientales et aider ainsi au retour des schismatiques, rappelle « qu'il écrivit à ce « sujet des lettres (4) à Jean Cholet, qui remplissait en France « les fonctions de légat apostolique. » Il semble que Cholet était alors à Paris plutôt qu'au milieu des croisés.

3. Le 6 janvier de l'année 1286 amène, à côté du coronateur Pierre Barbet, Jean Cholet, au sacre de Philippe le Bel, « *Phi-*

---

(1) 23 septembre 1285, dit l'abbé Darras.

(2) Triverti.

(3) Il fut plus tard décidé par plusieurs maîtres en théologie qu'il faudrait désormais, pour donner ou retenir le cœur d'un roi, une dispense papale. (Sponde, an. 1285, XI.)

(4) Epitre 270. — Sponde, an. 1285, XXII.

« *lippus*, » dit la chronique de Sainte-Catherine du Mont, à Rouen, « *qui coronatus est eodem anno, in festo Epiphaniæ,* « *presente domino Johanne Cholet, sedis apostolicæ cardinali* « *legato.* » L'on comprendrait difficilement que Jean Cholet eût conservé cette situation de légat sous Philippe le Bel, jeune et indépendant, s'il avait existé entre eux de ces discussions vives et de ces antipathies que certains chroniqueurs ont imaginées (1).

§ VIII. — ENTREVUE DE CONFOLENS. TRAITÉ DE LYON. — PAIX DE TARASCON.

I. Entrevue de Confolens. — A la mort de Honoré IV, laquelle arriva le 3 avril 1287, Jean Cholet conserva, sous Nicolas IV (1288), le poste de confiance que Martin IV lui avait confié cinq ans auparavant

Nicolas, en effet, en même temps qu'il adressait une noble apologie de la politique de son prédécesseur au roi de France, à Marie, épouse de Charles II de Salerne..., et réprimandait la mollesse que les archevêques Boniface de Ravenne et Pierre de Montréal, et le dominicain Régnier, avaient montrée à l'égard d'Alphonse d'Aragon, prescrit « aux rois de France et d'Angle-« terre de s'entendre avec Jean Cholet (*Coletho*) pour imaginer « quelque moyen honnête d'obtenir la liberté du prince Charles, « prisonnier d'Alphonse d'Aragon, sans préjudice pour lui, ni « surtout pour l'Eglise romaine. » — « Je ne puis, » ajoutait le Souverain-Pontife, « me résoudre, en aucune manière, à ap-« prouver les conventions qui ont été faites à Oleron (2), sous « le pontificat d'Honoré IV, entre Alphonse et Charles; » elles

---

(1) Tandis que Philippe le Bel prenait les responsabilités du pouvoir, la fille de saint Louis, Blanche, veuve de Ferdinand d'Espagne, cachait le fardeau de ses peines dans le monastère de Notre-Dame, de l'ordre de Sainte-Claire (1286). Que de reines, à cette époque, faisaient succéder aux agitations de la cour le recueillement du cloître!

(2) Oleron (*Iluro* dans l'itinéraire d'Antonin en Béarn). — Sponde, an. 1287, I.

sont avilissantes, contraires à l'honneur et opposées aux intérêts de l'Eglise (1). De là l'entrevue de Confolens, dans le Poitou, entre Alphonse, le nouveau roi d'Aragon, et Edouard Ier, « lequel, « dit M. Lajard, venait d'être remis en possession par Philippe « de cette partie de la Saintonge, qu'assurait au roi d'Angleterre « le traité conclu en 1259 entre saint Louis et Henri III. Le car- « dinal légat avait assisté à cette entrevue, où l'on s'était parti- « culièrement occupé de la paix du roi d'Aragon avec l'Eglise et « avec la France. La lettre qui, précédemment, avait accrédité « Jean Cholet auprès du prince anglais, est ainsi conçue, etc. » L'on sait que les premières négociations avaient à peu près échoué et que le roi de France allait envahir à son tour l'Aragon lorsque l'Eglise intervint de nouveau à Lyon.

2. Paix de Lyon (1287). — Le traité qui mettait fin aux différends du roi de France et de Sanche IV, roi de Castille, doit être attribué à l'habileté diplomatique et à l'intervention énergique de Cholet. « Philippe Ier (2) et Sanche traitaient, par des ambas- « sades qu'ils échangeaient de Bayonne à Mont-de-Marsan, des « mauvais traitements qu'avaient subis Blanche et ses fils, « lorsque Jean Cholet (*Colethus*), cardinal légat, arrivant d'une « façon fort opportune, usa des censures ecclésiastiques pour « contraindre les rois à faire la paix... » — « Grande humilité, » continue Bzovius, « dans un prince d'une situation si élevée, de « remettre, sur les ordres d'un prêtre, la cause de ses pupilles « et de ses neveux à un arbitrage étranger. C'est à Lyon que le « cardinal légat Jean Cholet donna jour à l'un et à l'autre roi. « Le roi de France envoya pour ambassadeurs Mornay et Lam- « bert, hommes de première autorité; Sanche députa Nérinus, « évêque d'Astorga. » — « Un nouveau traité, dit Sponde, fut « conclu à Lyon, au mois de juin, par Jean Cholet, légat (3). » L'on en connaît les conditions. Le roi de Castille enverrait mille cavaliers au secours du roi de France, qui songeait à reprendre l'Aragon, et, si il était nécessaire, laisserait un libre passage aux troupes françaises à travers la Provence...

(1) Ep. 1, 2, 3, 4, 6, 8, 56, 68. — Bzovius et Sponde, an. 1288, II.

(2) Bzovius, an. 1287, II.

(3) Sponde, an. 1288, IV.

3. Paix de Tarascon (1291). — Déjà, en 1289, tandis que Jacques d'Aragon assiégeait Gaëte (*Caëtam*) par terre et par mer, et que Charles de Valois accourait avec les troupes papales au secours de la place, les légats et les ambassadeurs d'Alphonse d'Aragon et du roi d'Angleterre, profitant du découragement des esprits, avaient tant fait par leurs démarches, que nonobstant les protestations et les colères de Robert d'Artois, une trêve de deux ans avait été signée (1). En 1290, Nicolas IV, invité à se prononcer sur des projets de paix, envoie deux légats, Gérard de Parme, évêque de Sabine, et Benoît Cajetan, qui décident qu'une trêve de plusieurs mois permettra de discuter. Tout invitait au désarmement, les ruines qui s'accumulaient, les consciences qui hésitaient entre les attaches politiques et les excommunications, les multitudes qui gémissaient sous le faix tous les jours grossissant des exactions (2), les triomphes du croissant à Saint-Jean d'Acre. Bref, au commencement de février 1291, le traité de Tarascon acheva de mettre fin aux démêlés des maisons d'Anjou et d'Aragon (3). — Jean Cholet remplit-il un rôle dans cette œuvre de réconciliation? Quoiqu'il en soit, le traité de Lyon aurait suffi pour nous permettre de conclure avec M. Lajard : « Cholet méritait avec raison que la France, reconnaissante, lui décernât le titre de *Francorum regum consul bonus et specialis,* consul (conseiller) bon et particulier des rois des Francs, qui se lit dans une de ses épitaphes. »

§. IX. — AUTRES ARBITRAGES. 1283-1289.

Nous trouvons, pendant cette période agitée, le nom de Cholet à d'autres actes.

---

(1) Bzovius, an. 1288, vi, an. 1289, xi à xiii. — Les Aragonais prétendent que c'est à la sollicitation des légats que la trêve a été faite; d'autres disent que c'est Jacques qui la demanda. — Guillaume de Nangis attribue ces premiers conseils de pacification à un certain chevalier qui arriva de la part du roi d'Angleterre; an. 1290, ii.

(2) Bzovius, an. 1290, v. — Sponde, an. 1291.

(3) Bzovius, an. 1291, xi, où conditions de ce traité. — Sponde, an. 1291.

1. 1283. — Entrée du cardinal à Paris. Est-ce à cette époque qu'il faut reculer l'établissement premier du collège des Cholets? M. F. Lajard semble incliner vers l'opinion que Jean Cholet aurait fondé, dès 1283, un collège dit « maison des pauvres éco- « liers ou des Picards; — que cette maison fut transférée, en « 1295, à Paris par les exécuteurs du cardinal; — que le collège « fut établi lors dans un local formé de la maison de Jean de « Bulles et de l'hôtel de Jean de Chambli. » J'avoue que le testament de Jean Cholet et la phrase : « *pecuniam inde redactam* « *dari prœcipio pauperibus studentibus Parisiis in theologica* « *facultate,* » ne me semblent contenir rien qui puisse servir de base à ces hypothèses.

2. 1284. — « Adam Halot, bailli de Senlis, vend à Jean de « Nointel, cardinal, moyennant 220 livres parisis, toute la terre « que Jean de Poissi possédait à Barisseuse et à Mello (1). »

3. 1285, 23 mai. — Jean Cholet, *légat*. — Martin IV, mort le 28 mars, avait reçu pour successeur Honoré IV. — Jean Cholet, séjournant lors à Saint Germain-des-Prés, atteste par un *vidimus* une bulle de Martin IV autorisant l'abbaye de Saint-Denis à échanger avec Guillaume Caletot ou Calletot, chevalier, châtelain de Montméliant, des biens qu'elle possédait dans le Vexin-Normand, les forêts de Laigue et de Lions, etc., contre des propriétés sises à Auvers, Gouvieux (*Govix*), Montméliant, Plailly, et Roberval (2). De fait, le *Carton des Rois*, que M. Jules Tardif a donné dans les *Monuments historiques* (3), contient, à la date de février 1288, un arrêt du Parlement portant que « la justice « sur les personnes nobles des terres de Montméliant et de Gouix « (Gouvieux), appartient à l'abbaye de Saint-Denis. » — Les reli-

(1) Collection Moreau, t. CCVIII, p. 85.

(2) Arch. Nation., L, 270, n° 20. — Arch. de Senlis, collection Afforty. t. XVI, 444, 445, 450. — Voir *ibid.*, t. III, 112; t. IV, 1786; X, 5801 9°; XVI, 358 en 1281, 10 décembre, 376, 453, 454, 483 : bois de Montméliant et de Gouvieux à Saint-Denis, 493, en 1286, 497, 544, en 1288, 613 : querelle entre Pierre Collau et le chapitre de Senlis, 615. — Actes du Parlement de Paris, 7055; année 1312.

(3) Arch. Nation., K, 36, n° 14. — *Olim* de Beugnot, II, 877. — Doublet.

gieux de cette royale abbaye recommandaient l'âme de Jean Cholet l'avant-dernier jour de juillet (1).

4. Les *Monuments historiques* contiennent : « 1289, novembre. « Lettres par lesquelles Philippe le Bel autorise l'Université de « Paris à acquérir dans ses domaines 20 livres parisis de rente « pour la dotation de la chapelle fondée par le cardinal Cholet, « en réparation du meurtre de quelques écoliers commis par ses « gens. » L'on sait les rixes, quelquefois sanglantes, que les insolences des écoliers amenaient souvent entre les diverses nations et les bourgeois ou les gens d'armes. Jean Cholet avait eu procès avec l'Université de Paris (2).

§ X. — ÉCRITS DU CARDINAL.

Je n'ai rien à ajouter à ce que dit M. Lajard : « ... S'il a laissé « une somme de casuistique (*summa de casibus*) et des gloses sur « quelques livres de théologie, ces ouvrages n'ont pas été pu- « bliés et se sont même perdus sans qu'aucun auteur ait pris la « peine de nous en faire connaître l'importance et le mérite. Les « seuls écrits de Jean Cholet qui aient été imprimés sont : « (*a*) un rapport politique au pape Martin IV pour lui rendre « compte des négociations dont ce pontife l'avait chargé; — « (*b*) une lettre portant dispense du paiement des dîmes dans le

---

(1) *Gallia purpurata.*

(2) Guillaume de Nangis, MCCLXXXI, et vie de Philippe III. Voir encore Matthieu Paris, — Du Boulay : querelles de 1228 entre les étudiants et les Parisiens, et lettres de Guillaume, évêque de Paris. — « L'an 1230 estant « arrivé un grand débat entre les habitans de Paris et les escoliers de « l'Université..., ils abandonnèrent avec leurs maîtres et régens icelle « ville : ce que parvenu à la cognoissance du roy sainct Louys (qui avoit « ouy le bruit que le roy d'Angleterre les pratiquoit, afin de les attirer « en sa ville et Université d'Oxfort)..., par sa grande prudence et sa- « gesse il les réconcilia, disant qu'il ne vouloit pas perdre un tant pré- « cieux et si excellent trésor que celuy de la sapience salutaire qui « estoit venüe de la Grèce ès Gaules et à Paris avec sainct Denys l'aréo- « pagite, sainct Rieule et ceux qui les avoient suivis. » (Jaulnay, *Histoire et Annales des évêques de Senlis*, p. 118.)

« diocèse de Beauvais; — (c) une courte lettre pendant l'expédi-
« tion contre Pierre d'Aragon : — (d) enfin le testament. Rinaldi « a publié, sous l'année 1284, la première de ces quatre pièces, « en la faisant suivre de l'approbation donnée par le Saint-Siège « à la conduite du légat. Celui-ci avait rédigé (e) une relation « plus ample de sa légation pendant le pontificat de Martin IV, « adressée au pape lui-même, et qui se conserve dans les ar- « chives du Vatican, ainsi que (f) plusieurs autres lettres écrites « par le négociateur, et probablement ainsi toute sa correspon- « dance avec le Saint-Siège, tant à cette époque que sous Ho- « noré IV et Nicolas IV. Des deux lettres imprimées, l'une a été « publiée par Duchesne, l'autre par dom Vaissète. La première, « datée de Saint-Germain des-Prés, le 17 février 1285, écrite en « latin, sur parchemin, était comprise dans un recueil manus- « crit qui appartenait à l'évêché de Bayeux et dont nous ne re- « trouvons point de trace. La seconde lettre, datée du camp « devant Girone, le 8 août 1285, est adressée à l'évêque de Ma- « jorque. Le testament a été copié sur l'original latin conservé « autrefois dans les archives de l'abbaye de Moustier-la-Celle. »

§ XI. — SCEAU ET ÉCUSSON. — CHAPELLE. VITRAIL. — CLOCHE. — CROIX.

1. Sceau et écusson. — La collection des sceaux de la bibliothèque nationale, dont M. Douët d'Arcq a édité le catalogue, possède (1) de Jean Cholet un sceau ogival, de 24 millimètres, portant : « *Sigillum Johānis Dei gratia tituli Sancte Cecilie presbiteri cardinalis,* » et semblable à celui de Simon de Brie, avec cette différence seule que le priant est accosté de deux clefs.

« L'écusson de Cholet, » dit l'auteur du *Gallia purpurata,* Pierre Frizon, « prend sur un champ d'or une croix et quatre « clefs adextrées de gueule. » On le voyait ainsi sculpté à la porte du collège de Cholet, « semblable, » remarque Frizon, à « celui de l'insigne Eglise de Beauvais, à cette différence près

(1) 23 mai 1285, S. 270 n° 2.

« que dans ce dernier les croix ne sont pas opposées, *obversæ.* » — Selon Hermant, « le champ de l'écusson est d'*argent;* on le « remarque à la chapelle de Sainte-Cécile » de la cathédrale de Beauvais, « à une vieille fresque qui reproduit un fait de la vie « du cardinal, » probablement son entrée à Beauvais, près de l'endroit où sont enterrés *Evrard de Nointel* (23 janvier 1297) et Gérard de Saint-Just (22 décembre 1297). — « On rencontre aussi, » ajoute le même historien, « cet écusson avec des clefs non op- « posées, ainsi que les porte le chapitre de Beauvais. » — Desmaretz a reproduit plus d'une fois le sceau de Cholet.

2. CHAPELLE ET VITRAIL. — Comme je viens de l'indiquer, Jean Cholet fonda dans la cathédrale une chapelle où sont aujourd'hui les fonts, en l'honneur de sainte Cécile, dont il portait le titre. Une fresque sur le mur oriental représentait probablement sa visite à Beauvais en qualité de légat. Un vitrail, qu'il y fit placer, montrait cette légende : *« Johannes Dei gratia titulo « S. Ceciliæ cardinalis. »* Il en reste, a fait remarquer le chanoine Barraud, une figure de sainte Cécile dans la chapelle de Saint Léonard (1).

3. CLOCHE. — Le cardinal Cholet avait fait don à la même cathédrale d'une cloche; elle tenait de lui le nom de *Cholette.* On la sonnait pour conjurer la peste. Cette vieille cloche, fêlée en 1387, fut restaurée par le fondeur R. de Croisille (2). Comme elle se brisa encore, le jour de Pâques, 31 mars 1709, le cardinal de Forbin-Janson la fit refondre, et ajouta à son nom de *Cholette* celui de *Jeanne-Toussainte.*

4. CROIX. — M. E. Charvet, auquel je suis redevable de plus d'une note intéressante, m'a rappelé qu'une croix, nommée la *croix du légat* et citée dans des textes du xve siècle, était élevée en dehors de la ville, entre la porte de l'Hôtel-Dieu et les Capucins, comme on peut le voir sur le plan Forbin-Janson et sur le plan Potier de Gesvres. C'est là que se réunissait le clergé pour attendre l'arrivée du nouvel évêque, lorsqu'il venait de Saint-Lucien pour faire son entrée dans la ville. Elle avait été érigée « en l'honneur du cardinal Cholet. » A quelle époque?

---

(1) *Description des vitraux de la cathédrale de Beauvais.*

(2) Desjardins : *Histoire de la cathédrale,* p. 242.

5. J'ai cherché en vain dans l'église de Nointel quelque souvenir de l'illustre cardinal. L'édifice, dont la construction première date du XIIe siècle et a été remaniée au XVIe, n'offre au curieux aucune statue, aucune tombe de la famille des Cholet.

§ XII. — TESTAMENT.

1. En 1289, le premier dimanche de l'Avent, Jean Cholet, entouré de souvenirs attristants, averti par mille coups qui faisaient la solitude autour de lui, et surtout par la mort de son frère, Odon, abbé de Saint-Lucien, de la caducité des choses terrestres, et retiré alors à l'abbaye bénédictine de Moustier-la-Celle, près de Troyes, composa son testament. Les chercheurs le trouveront (1) aux archives de l'Oise, G. 773. Trois scribes inconnus du XVIe siècle en ont fait une copie dans un recueil in-quarto que l'on trouvera à la bibliothèque nationale, n° 203, du fonds de Notre-Dame. Dom Grenier l'a reproduite dans sa collection, t. LIV, folio 292, et MM. l'abbé Deladreue et Mathon en ont donné au public une analyse dans leur *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Lucien*. Ce très précieux document, qui contient plus de deux cents articles, témoigne de la fortune considérable de Jean Cholet, de la magnificence de ses goûts, de la solidité de ses amitiés, de la délicatesse de son cœur, de son patriotisme, de sa religion ardente et, que l'on nous permette d'insister sur ce détail, d'une passion vive pour la diffusion du savoir.

Pour ce qui regarde nos pays (2), Cholet donnait à l'abbaye de Saint-Lucien, où il choisissait sa sépulture, 2,400 livres d'argent, sa grande bible glosée (annotée) en huit volumes et tous ses autres livres glosés de théologie, à la condition que l'on y célébrerait tous les mois un service solennel pour le repos de

(1) Malgré toutes nos recherches, dit M. Lajard, nous ne sommes pas parvenu à découvrir ni l'original, ni aucune copie manuscrite du testament de Jean Cholet.

(2) « J'ay appris dès mon enfance, » dit Loisel, « que c'est luy qui a « donné aux habitants des villages (du Beauvaisis) la pluspart des com- « munes et pastis qui y sont. »

son âme, et que l'on augmenterait, ce jour-là, l'ordinaire du repas monacal; — à Saint-Vincent de Senlis, 100 livres; — à Saint-Remi de Senlis, 20 livres; — au curé de *Nointel*, 10 sous, et aux pauvres de ce lieu 29 livres le jour de ses obsèques et 60 livres pour son anniversaire; — à l'Hôtel-Dieu de Senlis, 10 livres. On fera, écrivait encore Jean Cholet, cent calices d'argent doré d'un poids d'une livre, soixante pour autant de paroisses du diocèse de Rouen, quarante pour des paroisses du diocèse de Beauvais. Le Vasseur fait remarquer que « Jean de « Noyentel n'oublia pas l'église de Noyon et y fonda un anni- « versaire. » Ce testament fut fait, dit M. Lajard, en présence « de frère Barthélemy de Nointel, etc. »

2. M. Lajard insiste sur certains détails qui aident à reconstituer une *librairie* ou bibliothèque du XIIIe siècle. « Je donne et « lègue, » écrit Jean Cholet, « mes livres théologiques glosés et « ma plus grande *Bible* à l'église du bienheureux Lucien, défen- « dant qu'on les aliène jamais. Je donne et lègue mes livres de « philosophie, tant logiques que naturels (1), à frère Pierre de « Soullons, mon chapellain et pénitentier, à la condition qu'a- « près lui ils retournent au couvent des frères mineurs de Paris. « J'ordonne que mes autres livres de droit, tant canonique que « civil, soient vendus et que le prix de cette vente soit attribué « aux pauvres étudiants à Paris, dans la faculté de théologie. « Je lègue mes originaux (*originalia mea*) (2), à savoir *Augustin*, « *Hilaire* et les autres au couvent des frères mineurs de Paris, « sous la condition que le susdit frère Pierre les aura à sa con- « venance tout le temps qu'il vivra. Je lègue à Pierre dit Mulot, « s'il assiste à l'époque de ma mort à mes obsèques..... *Item* je « lègue les *Sermons* de frère Guibert (3), en quatre volumes, à « Jean de Bulles, grand archidiacre de Calet (4) dans l'église de « Rouen, et ma *Somme des cas* et sur *Papias* (5). *Item* je lègue

---

(1) Physique.

(2) Œuvres complètes par opposition à extraits.

(3) Guibert de Nogent.

(4) *Caleto*, de Caux.

(5) *Ma* indique-t-il un ouvrage de Cholet?

« *Isidore (des Etymologies)* à maître Jean de Nointel, mon cha-
« pelain. *Item Priscien* à Evrard de Nointel. *Item* je veux que « la *Hierarchie* en deux volumes, que je tiens du monastère « de Saint-Denis, lui soit rendue. *Item* je mande que l'on res- « titue semblablement le *Sénèque* et les autres livres que je « tiens du monastère de Saint-Denis. *Item* un certain livre qui « est intitulé *Archithrenius* au monastère de Mortemer (1).

3. L'on aimerait à reconstruire, par des documents plus in times, l'ensemble de la physionomie morale de Jean Cholet. L'histoire n'a tracé que les grandes lignes. La rude et difficile époque où il vécut n'a point produit que des Prochylas rusés, des politiques fermés comme Pierre d'Aragon (2).

Elle était riche surtout en nobles inspirations, en coups de génie, en merveilles d'architecture, en caractères supérieurs. Quelle plus illustre fréquentation que celle de saint Thomas d'A-quin et de frère Bonaventure; de saint Louis, d'Ysabelle, sa sœur, fondatrice du couvent des sœurs mineures auprès de Saint-Cloud (1259) et de Marguerite, sa veuve, qui, elle aussi, établit une abbaye, celle des Cordelières ou Clarisses, du faubourg Saint-Marcel, où peut-être elle déroba sa vie depuis la mort de son époux (3) (1270-1285); de saint Louis, fils de Charles II, roi de Sicile, lequel, après avoir été livré comme otage avec Robert et Jean au roi d'Aragon, entra dans l'ordre de Saint-François, devint évêque de Toulouse en 1296, mourut à Brignoles le 19 août 1297, et fut enterré chez les frères mineurs

---

(1) Mortemer, diocèse de Rouen. — Duchesne, qui a donné de ce testament une copie défectueuse, a écrit : *Johanni Ymari de Noyentello, Surardo de Noyentello, Gerarchias.* — Il faut lire : *Jean Vivian (Viviani) Evrard de Nointel, Hierarchiam.*

(2) « Je brûlerais, » répondit-il au roi de France qui lui demandait la raison de ses préparatifs maritimes, ou à l'aragonais Roger, « cette « mienne tunique de dessous, si je pensais qu'elle fût informée de mes « secrets, » maxime, fait remarquer Sponde, qu'il empruntait à Q. Metellus, le Macédonien, et qu'il est aisé de trouver en *Valère Maxime*, liv. VII, ch. 1.

(3) Elle laissa son mobilier précieux au grand hôpital de Paris et fut inhumée à côté de saint Louis. Sponde, an 1285, XIII.

de Marseille (1); des bienheureux André d'Anagni, parent des papes Alexandre IV et Boniface VIII, Ambroise de Sienne, dominicain (2) (1287), et Jean Vincentin; de Jacques de Voragine (3); de Robert de Sorbon! Heureux siècle, malgré les calamités que l'humanité traîne et traînera toujours à sa suite! Heureux parce qu'il avait la foi et l'énergie des dévouements!

§ XIII. — MORT.

1. Quand mourut Jean Cholet? Les annalistes ne sont point d'accord sur la date précise à laquelle ce grand homme rendit son âme à Dieu et trouva le salaire d'une existence ainsi remplie, suivant de près l'illustre Nicolas IV (4 avril 1292). C'est le 2 août 1292, disent Loisel, Afforty (4) et Frizon; c'est le 12 août 1292, écrit Du Boulay dans son *Histoire de l'Université;* c'est le 4 août 1293, affirme Le Vasseur. Hermant s'appuie, avec raison, pour déterminer ce point de chronologie sur « d'anciens vers tirés de « l'obituaire de l'abbaye de Saint-Lucien. » Ces anciens vers ne sont-ils pas l'épitaphe ci-après que le *Gallia purpurata* nous a conservée?

2. Où mourut Cholet? A Rome, à la Minerve, répond M. F. Lajard. Son corps fut transporté, ajoute le même savant, ainsi qu'il l'avait ordonné, à l'abbaye de Saint-Lucien, où une effigie en argent, de grandeur naturelle, orna son tombeau jusqu'à l'époque de ruines où l'abbaye dut la vendre pour rebâtir son église, brûlée par les Anglais. « Sa sépulture, » écrivait Loisel en 1617, « est maintenant d'airain doré. »

3. « Selon Oldoini, » écrit encore M. Lajard, « Jean Cholet « aurait eu aussi un tombeau à Rome, dans l'église de Saint-« Cyriaque, près des Thermes. L'auteur de l'*Athenœum Roma-*

---

(1) Voir *Surius*, t. IV, et *Mémoires de l'Histoire du Languedoc*, par Guill. de Catel.

(2) Sponde, an. 1285, IV, XIX; 1286, X; 1292, VI, VII.

(3) Bzovius, an. 1288, XIII; 1289, XVI, etc.

(4) Afforty, X, 5,801; XVI, 359. — C'est cette date qui est gravée au bas d'un portrait de Cholet par Montcornet

« *num* ne dit rien de l'épitaphe du monument, et nous laisse le « regret de ne pas connaître un document qui, au moyen de la « date qu'il devait porter, aurait pu mettre d'accord les biogra- « phes sur l'époque précise de la mort du cardinal. »

4. L'abbaye de Saint-Denis faisait l'anniversaire de son trépas le 30 juillet; un nécrologe de Saint-Germain-des-Prés le plaçait le 17 novembre.

§ XIV. — ÉPITAPHES.

Il nous est resté quatre épitaphes ou inscriptions de Cholet. Voici celle qui nous semble la plus archaïque, telle que Frizon l'a copiée, l'empruntant peut-être au tombeau dont parle Oldoini :

Ista legens, siste pensa (1) *quantus fuit iste*
Cujus tam pulchrum cernis fulgere sepulcrum,
Est rosa sub Petra, quam primum subdita metra (2)
Et tanti floris via se diffundit odoris.
Ecce sub hoc tumulo venerabilis ossa Joannis,
Cæciliæ titulo decorati pluribus annis.
Postea Legatus fuit inclytus atque probatus,
Vir magni cordis, cujus mens nescia sordis,
Gloria Francorum, decus Orbis formaque morum,
Fautor justorum, constans ultor vitiorum.
Canonis et legum professor erat generalis.
Francorum Regum consul bonus et specialis.
Provocet ad fletum pietas recolendo Choletum,
Tanquam deletum fontem, bonitate repletum.
Mors quid fecisti, vitæ resecans iter isti?
Multa gregi Christi charismata subripuisti.
Dapsilis, et mundus, verax fuit atque fidelis.
Floreat in cœlis quia nunc sibi nemo secundus.
Annos depromens octo de mille trecentis
Augusti nonas quarto lux est morientis.

En voici la traduction, plus fidèle qu'élégante :

Vous qui lisez ceci, arrêtez-vous. Pesez combien fut grand celui dont

(1) *Siste. Pensa.*

(2) *Mitra.*

vous voyez le sépulcre briller ainsi. C'est une rose qui, de bonne heure mitrée, se trahit de dessous la pierre et l'odeur d'une fleur si éclatante se répand. Sous ce tombeau sont les ossements du vénérable Jean, honoré plusieurs années du titre de Sainte-Cécile. Puis il fut un légat illustre et éprouvé, homme de grand cœur dont l'âme ignora toute souillure, gloire des Français, honneur du monde et règle des bonnes mœurs, appui des justes, punisseur constant des vices. Il était professeur public de droit canon et de lois, conseiller bon et privé des rois de France. Que la piété provoque aux pleurs, en rappelant en Cholet, aujourd'hui mort, une source remplie de bonté. O mort, qu'as-tu fait, lorsque tu lui as coupé le chemin de la vie? Tu as ravi au troupeau du Christ de nombreuses grâces. Il était généreux et pur dans sa conduite, vrai et fidèle. Qu'il fleurisse dans les cieux, car personne aujourd'hui ne pourra lui ressembler. Otez huit ans de mille trois cents, le quatre des nones d'août ramène le jour de sa mort.

Inutile de faire remarquer cette manie, qui était dans le goût de l'époque, d'introduire le système des assonances au milieu même du rhythme de l'hexamètre : *siste, iste, pulchrum, sepulcrum, tumulo, Joannis, titulo annis*, etc.; le mauvais goût d'énumération; la pompe des éloges, etc., etc.

L'on pourra voir sur la tombe de Jean Cholet le portefeuille Gaignières, le *Voyage littéraire* de deux religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur (1), les *Annales archéologiques* de Didron (2) et l'*Histoire* déjà citée de l'abbaye royale de Saint-Lucien. Jean est représenté en costume cardinalice, étendu sur le dos, joignant les mains, abritant à demi sa tête sous un dais à arcades trilobées; cette ronde bosse a pour support un lit dont les faces sont partagées, par des colonnettes solitaires, en une trentaine de niches que garnissent autant de statuettes variées. Le tout est surmonté par un édicule à six baies, que toutes les ressources de l'architecture du XIVe siècle, quatre-feuilles, frontons à crochets, clochetons, anges, etc., s'entendent à embellir. De toutes ces grandes choses, abbaye de Saint-Lucien, tombe de Jean Cholet, il reste à peine un souvenir qu'évoque en passant l'historien !

---

(1) 1721, 2e partie, p. 157.

(2) T. VIII, p. 265 et 266.

§ XV. — COLLÈGE DU CARDINAL CHOLET.

1. L'on me permettra d'ajouter quelques détails sur le collège de Cholet. Les exécuteurs testamentaires du cardinal, qui étaient Jean de Bulles, archidiacre de Caux, Evrard de *Nointel*, chanoine de Beauvais et d'Amiens, Gérard de Saint-Just (1), chanoine de Beauvais, Jean de *Nointel,* chanoine de Therouane, et Aubin de Cempuis, chanoine d'Arras, fondèrent, au nom et avec les deniers de l'illustre défunt, car la paix rendit inutile le don de 6,000 livres, une maison ou collège en faveur des étudiants des diocèses de Beauvais et d'Amiens, et les exécuteurs testamentaires (2) obtinrent de Boniface VIII (3) une bulle (26 janvier 1296) les autorisant à employer cette somme à la maison des pauvres écoliers ou des Picards. Ce collège, dit « maison des pauvres écoliers » et bientôt de Cholet, était situé auprès de l'église Saint-Etienne-des Grès, et avait son entrée en face la chapelle Saint-Symphorien-des Vignes, « ainsi appellée, » raconte l'auteur du *Gallia purpurata,* « parce que l'on rencontrait au « haut de la montagne Sainte-Geneviève » de très nombreuses plantations de vignes. Ce local, avant que Jean de Bulles et Jean de Nointel en eussent fait l'acquisition, avait appartenu à Gautier de Chambli (4), archidiacre de Brie au diocèse de Meaux, puis évêque de Senlis (1285-1289).

2. On voyait au collège des Cholets, dans un petit livre (*in codice manuscripto*), selon Dubreuil et Duchesne (Frizon), ou

---

(1) *Gerardo a S. Lupo* (Frizon)

(2) Les lettres d'Evrard de Nointel *(de Noyentello)* et de Gérard de Saint-Just sont insérées dans le diplôme de Boniface VIII indiqué *infrà* et datent de juillet 1295.

(3) *Litteræ Bonifacii papæ VIII ad custodes, magistros et scholares domus pauperum scholarium prope ecclesiam sancti Stephani de gressibus, etc.*, en Félibien, Du Breuil, M. Ch. Jourdain, CCCIX, et Archives de l'Oise, G 766.

(4) Frizon. — Du Breuil : *Le théâtre des antiquités de Paris.* — L'abbé Delettre.

sur le portail même du bâtiment principal, au rapport de dom Martène, l'inscription que voici :

Belgarum me primus ager nutrivit, honorat
Roma : seni curæ fœdera pacis erant.
Relligio, pietas, studiorum insignia crescunt
Me duce. Quis fuerim, comprobat ista domus.

La Belgique me nourrit d'abord ; Rome m'honore ; vieillard, les traités de paix étaient ma sollicitude. La religion, la piété, l'éclat des études croissent sous ma direction. Ce que je fus, cette maison l'atteste.

3. Chapelle. — « Ce fut en 1504 seulement, » je cite toujours M. Lajard, « que les officiers ou dignitaires du collège obtinrent « de l'évêque de Paris et de l'abbé de Sainte-Geneviève la per- « mission de faire construire une chapelle dans l'enceinte même « de l'établissement. Jusque-là ils avaient été obligés, chaque « jour, de sortir du collège avec les élèves pour assister aux « offices ou de les célébrer dans la chapelle de Saint-Symphorien, « qui était située en face de leur portail, au milieu des vignes, « et qui dépendait de l'abbaye de Sainte-Geneviève. La chapelle « du collège fut dédiée le 10 août 1519, sous l'invocation de « sainte Cécile. » La chapelle dont il est parlé *infrà*, sous la date de 1484, n'est-elle point un oratoire? Le cardinal Le Moine avait fondé, en effet, dans le collège même « *per singulos dies* « *duæ missæ*, » et nous voyons les réformateurs de 1415 demander que l'on dise la messe de façon à « retrancher les occasions « de sortir que les boursiers cherchent dans l'audition de la « messe. »

4. Le sceau du collège était une image de la Vierge avec des clefs, ou une sainte Cécile, car la chapelle était sous le vocable de sainte Cécile, cantonnée aussi de clefs (1).

5. Premiers statuts. — 1296, 8 juillet. — Raoul de Neuville (*de Novella*), sous-chantre, Thomas de Laverrière (*de Verreria*), Oudart de Herdentin (*de Herdentino*), Hannibald de Salanc (*de Salano*), chanoines de Beauvais, Colard de Saint-Just, etc., reunis dans le cloître de l'église de Beauvais, rédigent les premiers statuts de la maison des Cholets. Le collège recevra seize « boursiers de la nation des Picards, » moitié du diocèse de

(1) Hermant.

Beauvais, moitié du diocèse d'Amiens ; nul ne sera agréé à ce bénéfice qu'il ne soit « maître ès arts, » etc. C'était alors une des œuvres de charité le plus pratiquées que d'aider à la formation en science du clergé, témoins les collèges de Sorbonne, de Calvi, du Trésorier (Guillaume de Saône), d'Harcourt, de Tournai et maintes autres fondations (1).

6. 1296, janvier. — Philippe le Bel, par une lettre datée de Vincennes, avait ratifié « l'exécution du testament du cardinal « Cholet contenant divers legs en faveur des maîtres et élèves en « théologie (2). » — Afforty (3) ajoute que vers la même époque le même roi assigna une rente de 300 livres aux légataires du cardinal Cholet sur les émoluments de la prévôté de Verberie.

§ XVI.

GÉNÉROSITÉS DU CARDINAL JEAN LE MOINE.

1. 1301, 24 janvier. — Le cardinal Jean Le Moine, lequel avait été lié de bonne heure d'une étroite amitié avec le cardinal Cholet — « *cui dudum* » dit-il « *in minori constitutus officio*... « *familiariter adhærebam*, » et institué son exécuteur testamentaire quant à ses biens d'outre monts, porte jusqu'à vingt le nombre des boursiers « maistres ès arts, » et établit dans une maison voisine vingt autres bourses pour des jeunes gens qui « brûlant de posséder la perle de la science » étudieront la grammaire et la philosophie « *in grammaticalibus seu littera-* « *libus (logicalibus)* : d'où grands et petits boursiers. — La règle reçoit une forme plus complète : un supérieur ou custode (*custos domus*), un prieur annuel qui détermine les lectures, les prédications, les « disputations, etc., » et deux procureurs choisis l'un par le prieur, l'autre par la communauté, veillent au bien temporel et spirituel de la maison ; — nul ne possède de titre « *ne quis se jus habere perpetuum arbitretur*..... de peur que

(1) Voir *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris*, par l'abbé Lebeuf, continuée par M. Hipp. Cocheris, t. II, p. 668, note. — *Hist. et recherches des antiquités de la ville de Paris*, par Sauval, t. II, p. 126 ; t. VII, p. 264.

(2) *Monuments historiques*, K 36, n° 44.

(3) T. XI, 51.

quelqu'un ne s'imagine avoir à l'autorité un droit perpétuel; — un des boursiers maîtres instruira les petits, moyennant 4 sous par semaine; — pas d'étranger la nuit ni d'écurie pour recevoir des chevaux « *ne contingat mentes studientium distrahi* « *ab intensis, etc.*, de peur qu'il n'arrive que les esprits des étu- « diants ne soient distraits de leurs recherches, etc » L'on comprenait aussi bien qu'aujourd'hui les conditions de toute formation intellectuelle et morale... « Ce fut fait à Rome, en « présence de Jean d'Abbeville, prieur de Saint-Victor de Paris, « de Richard de Bruges, archiprêtre de Poitiers, etc. »

2. La date de 1322 m'invite à placer ici cette note : « Arrêt « confirmant une sentence par laquelle le prévôt de Paris déboute « les écoliers du collège du cardinal Cholet, qui réclamaient à « Philippe Ansiaume une somme de 2,760 livres tournois due « au cardinal Cholet par la Société de banque italienne de Cla- « rendi (1). »

3. Est-ce au collège des Cholets, comme le pense Sauval, que fut appliquée une rente de 600 livres que Marie de Saint Pol, comtesse de Penbrock, avait donnée sur le trésor du roi (1356), « pour le encommancement de la fondation de un collège d'es- cholliers (2)? »

4. Un prêt que le collège fit en 1411 à Pierre Plaru (Plaoul), évêque de Senlis et proviseur de Sorbonne, nous fait connaître quelques-uns des manuscrits que la librairie possédait alors (3). L'on trouvera la reconnaissance de ce prêt dans l'*Histoire du diocèse de Paris*, par l'abbé Lebeuf, annotée et continuée par M. Hippolyte Cocheris (4). Le 8 mai 1415, Jean de Monstrelet et Jean Baudouin « confessent avoir receu des exécuteurs du testa- « ment de maistre Pierre Plaru (Plaoul) les livres contenus et « desclairés au blanc. » En 1484, l'obituaire du collège (5) mentionne : « *Item, diversa volumina seu libros in libraria et capella* « *incathenatos ad valorem seu appretiationem sexaginta octo li-*

---

(1) *Actes du Parlement de Paris*, t. II, nº 7055, année 1322.

(2) M. Ch. Jourdain, DCLVIII.

(3) Arch. nation., sect. hist., M. 111.

(4) T. II, p. 668.

(5) Arch. nation., sect. hist., M 112.

« *brarum* XIII *s. paris.*, divers volumes ou livres enchaînés
» dans la librairie et la chapelle, à la valeur ou appréciation de
« 68 livres 13 sols parisis. »

§ XVII. — NOUVEAUX STATUTS.

1. Le 7 mars 1415, Gilles Le Maire, Matthieu Feuillette, Jean de Monstrelet, Jean de Fresnoy, etc., boursiers des Cholets, après avoir constaté un dépérissement du premier esprit, proposent entr'autres ce statut : les boursiers feront serment sur l'Evangile de parcourir dans les huit, dix et quatorze ans un programme convenu, etc. Henri de Bruges, prieur séculier des Cholets, et Jean Dargnes présentèrent ce projet le 15 mars, à Amiens, à Jacques Petit, chanoine d'Amiens et « instituteur. »

Voici quelques statuts intéressants qui datent de la même epoque : l'on ramènera au chiffre de la fondation le nombre des boursiers. — Les boursiers ne poursuivront point de procès au Parlement ni au Châtelet, à moins qu'il ne s'agisse de leurs intérêts personnels, car les courses distrayantes nuisent aux études. — La longueur des repas n'excédera point une heure; les retardataires mangeront à leurs chambres, afin que leur entrée dans le réfectoire ne nuise point à l'audition de la Bible. — L'on diminuera la sumptuosité du « grand dîner de joyeux avènement qui « coûte au moins 10 livres aux entrants; les grands boursiers « donneront pour ce repas 2 écus, les petits 1. Nous tolérerons « cependant que les théologiens apportent en don à la commu- « nauté un gobelet (*tasseam*) de six onces et une serviette de « 40 sous, et les petits boursiers une serviette de 32 as (*assium*), « attendu que cet usage est d'ancienne institution, etc. (1). »

Le chancelier de l'Eglise et Université de Paris, Silvain de Pierrevive, lequel était proviseur des Cholets, confirme de nouveaux statuts de réforme.

2. Un acte de 1556, concernant une augmentation des bourses du collège des Cholets, c'était sous « la garde et le magistère » de l'évêque de Nevers, Jacques Spifame, mentionne les noms des boursiers, des proviseurs, représentant les diocèses d'Amiens et de

---

(1) Arch. de l'Oise, G 766. — M. Ch. Jourdain, MCIV : *Ordinationes et statuta pro collegii Choleteorum reformatione;* 1415.

Beauvais, savoir François Cornet, chanoine de Beauvais, etc. (1).

3. 1670, 24 mai. — *Statuts* signés *de Monthulon*, concernant la visite des grands maîtres. Le cérémonial est affiché aux portes des cathédrales de Beauvais et d'Amiens.

Réglement suivi vers cette époque. L'on me pardonnera ces détails ; tout minutieux qu'ils paraissent, ils aident à reconstituer la physionomie de la maison des Cholets. *Gouvernement* : Le collège est administré dans son intérieur par un prieur, deux *socii*, un procureur et un prévôt. Le prieur est nommé pour un an qui commence le 23 octobre; sa charge, qu'il ne peut refuser à moins de 5 sous d'amende, est de proposer à la communauté ce qu'il juge expédient au bien général, etc. L'on rencontre au milieu de ces chapitres : « Dans les questions que le prieur pro- « posera en commun l'avis qui aura été adopté par la pluralité « des *socii* sera suivi avec fermeté, car il ne faut pas que l'enté « tement d'un seul (*capitositas*) arrête l'exécution de la volonté « commune... Si l'on fait au prieur quelque rapport secret, il « doit se garder de révéler par un mot, un signe ou une mani- « festation quelconque le nom de celui ou de ceux qui l'ont in « formé, etc. » — *Vie pieuse :* Il y a matines, messe et vêpres... aux cinq fêtes de la Vierge. ., à l'obit du cardinal Cholet, à Sainte Catherine, à Saint Nicolas..., à l'invention du corps de saint Firmin. — On fait aux repas une lecture de la Bible ou de la légende des saints, lecture qu'un des *socii* résume aussitôt. — *Etudes :* Disputations. Parler latin dans la cour, à moins que la présence d'un laïc n'exige l'usage de la langue vulgaire... Je n'insiste pas sur les avantages de ces exercices. — *Repas.* Repas en commun. — Les étrangers, qui vivront sur le fonds de la communauté, devront pour chaque plat une obole. Les restes seront abandonnés à l'économe (*dispensator*), qui les distribuera aux pauvres clercs. — *Police.* Aucun *socius* ne portera de ces vêtements et chaussures à effet (*notabiles*) qui pourraient mal édifier (*unde possint aliqui male ædificari*). — Des amendes atteignent certaines contraventions à la morale chrétienne ou au règlement. Faire ouvrir la porte de la maison après neuf heures en hiver, après dix heures en été coûte 6 deniers; négliger de fermer l'huis de la chapelle, poursuivre une querelle après trois monitions, re-

(1) M. Ch. Jourdain, MDCCCLXXIX et MCMIV.

fuser de remplacer le prieur qui s'absente, 12 deniers; répondre trop à côté dans une disputation, 2 sous; mentir, 6 sous, etc.

4. Une liste des prieurs, procureurs et boursiers théologiens du collège, depuis 1408, est conservée aux Archives Nationales (section historique, 113)

§ XVIII. — BIENFAITEURS DU COLLÈGE.

J'emprunte ce chapitre à M. Lajard : « Parmi les bienfaiteurs « de l'établissement, on cite, outre le cardinal Le Moine, Geoffroi « du Plessis, fondateur d'un célèbre collège dans la rue Saint-« Jacques, le roi de France Charles VI, le cardinal de Boulogne, « plusieurs grands-maîtres du collège, les évêques de Senlis et « de Noyon, et un nombre considérable de doyens, d'archidia-« cres, de chanceliers, de chantres, de chanoines, de docteurs en « théologie ou en jurisprudence, et de laïques de diverses condi-« tions, tant du diocèse de Paris que des diocèses ou des villes « de Beauvais, de Senlis, de Noyon, de Bayeux et de Rouen.

« Au temps où vivait Du Breul, un relevé du registre des do-« nations ou fondations portait à onze cent quatre-vingt-deux « le nombre des messes annuelles que disaient ou devaient dire « les chapelains du collège, en mémoire des donateurs, sans « compter les grands anniversaires funèbres que l'Église appelle « les *obits solennels*. »

§ XIX.
HOMMES DISTINGUÉS SORTIS DU COLLÈGE.

Le collège des Cholets a fourni un grand nombre d'ecclésiastiques remarquables par leur piété et leur savoir, « des docteurs « aux conciles de Constance, de Bâle, de Trente, » des évêques, etc. (Hermant) : Jean Fouquerel, évêque de Senlis (1422-1429); Jean Boëry ou de Brion d'Amiens, qui devint évêque de Meaux (1447) (*Gall. purp.*); Jean d'Auxi ou d'Auxy, du diocèse de Beauvais, évêque de Langres (1452) après avoir été confesseur et aumônier de Charles VII (1), « peut-être frère du seigneur « d'Aussy, gouverneur du Ponthieu, qui s'était acquis beaucoup

(1) *Gallia Christiana*, t. II.

« de gloire dans le siège de Croutoy (1); Martin Questel de « Beauvais, docteur des Cholets, confesseur de Charles II, duc « de Bourbon, doyen de Beauvais en 1455, député en 1456 au « concile de Soissons, mort en 1475 (Simon); Hubert Morus, « doyen de Reims, qui publia trois volumes importants sur le « sacrifice et la cérémonie de la messe. » (*Gall. purp.*)

Beauvais, pour me renfermer dans l'histoire locale et ne reculer pas trop dans le passé, comptait au nombre des écoliers des Cholets, entr'autres : Claude Gouyne, doyen de la cathédrale de Beauvais, grand vicaire de trois évêques, poëte, ardent royaliste, etc.; Maurice Tiersonnier; 1653, Claude Tristan, grand archidiacre sous M. Choart de Buzanval; 1658, Georges de Nully, chanoine, prieur de Sainte-Marie-Madeleine, grand maître des Cholets; 1704, Etienne Ménard; 1705, Pierre-Charles de Malinguehen; 1706, Pierre Le Barbier, chanoine et grand maître; 1706, Robert Poquelin : en 1629, un Nicolas Poquelin, et, en 1637, les hoirs d'un Jean Poquelin habitaient « dans la rue qui « conduit de l'église Saint-Sauveur au Gloria-Laus, près du « cours de Merdanson, » une maison que Jean Vast, l'architecte de la cathédrale de Beauvais, avait jadis expertisée comme le démontre un procès-verbal *signé de lui* que j'ai remis, il y a une vingtaine d'années aux archives de la préfecture de l'Oise; 1715, Jacques-Nicolas Danse, chanoine et grand maître; 1717-1724, Jean-Baptiste l'Escuyer; 1717, Georges-François Fombert, doyen; 1718, Antoine Michel, vicaire général et grand maître; 1724, Adrien Ducauroy; 1726-1729, Nicolas Mesnard; 1732, Henri-François de Malinguehen, chanoine et grand maître; 1732, Paul de Viennes, clerc; 1732, Jean-Nicolas Auxcousteaux; 1735, Claude-François Jacques Michel; 1736, Charles Delacour; 1736, Blaise Messier.

§ XX. — FIN DU COLLÈGE.

M. Jourdain (2) raconte comment, aux débuts du XVIIIe siècle, de grands désordres s'étaient introduits dans tous les collèges,

(1) *Hist. eccl. de la chapelle des rois de France*, t. II, p. 375.

(2) *Hist. de l'Univ. de Paris*, p. 291. — V. aussi Arch. de l'Oise, G 770.

au détriment de la discipline et des études. « Au collège des « Cholets il y avait des boursiers maîtres ès-arts, se destinant « à la théologie, qui étaient en possession de leurs bourses de- « puis plus de vingt ans sans avoir pris leurs degrés, etc. Aussi, « en 1701, une commission fut chargée, par un arrêt de la Cour, « de visiter tous les collèges et de proposer les moyens de pour- « voir à la répression des abus.....

« En 1704, le Parlement, continuant ses enquêtes, délégua « au collège des Cholets le chancelier de Notre-Dame, Edmond « Pirot, et le syndic de l'Université, l'austère Pourchot. Il paraît « que Pourchot fut peu édifié de la tenue de ce collège, et que « surtout il se montra fort sévère à l'égard des boursiers, car « ceux-ci, dans un mémoire pour leur défense, n'hésitent pas « à le désigner comme un homme emporté et violent, étranger « à tout sentiment de compassion et n'ayant jamais ménagé « personne dans ses réquisitoires à la Faculté des arts..... »

Voir encore dans l'Index de l'*Histoire de l'Université de Paris* (1):

21 novembre 1763. Lettres-patentes supprimant vingt-sept collèges, dont celui des Cholets, et *réunissant* les boursiers au collège Louis-le-Grand.

1771. Acquisition faite par le gouvernement de Louis XV du collège des Cholets, afin d'y transporter le chef lieu de l'Université, ce qui ne fut point exécuté à cause de l'exiguïté du terrain.

En 1792, le collège des Cholets devint propriété nationale. Le terrain qu'il occupait fut donné au collège Louis-le-Grand. La chapelle, qui était fort élégante, fut détruite en partie sous l'Empire et le reste en 1822 et 1823 (2).

L'abbé Eug. Müller.

---

(1) P. 413, 449, 471.

(2) Voir, *si libet* : Archives nationales, section administrative, S 6402 à 6414, où *Inventaire* des biens des Cholets à Pronleroy, Ravenel, etc., H 2800, P 46: Section historique, M 111 à 115, MM 371 à 385, MP 1229; l'*Histoire du diocèse de Paris*, par Lebeuf, annotée et continuée par M H. Cocheris, t. II, p. 608 à 671, où bibliographie des documents manuscrits et imprimés; et l'*Invent.* des Arch. de l'Oise, série G 766 à 777.

PIÈCE JUSTIFICATIVE.

Sentence arbitrale du cardinal Jean Cholet, du 7 avril 1282, contenant plusieurs règlements par lui faits pour l'abbé et les religieux de Saint-Vincent de Senlis, en vertu d'un compromis du 10 décembre précédent.

Johannes, permissione divina titulo sancte Cecilie presbiter cardinalis, universis presentes litteras inspecturis salutem in Domino (1). Pacis auctorem pacis fideles filii fideliter imitantes (2), pacis inhire (3) consilia libenti animo ac studio efficaci satagunt, ut illum, quem indubitale scripture veritas pollicetur, fructum videlicet gaudii consequantur. Mala siquidem pacis lenitas sopire noscitur que litis et dissentionis calamitas introducit; pacis etiam bonum bona cetera sic complectitur et conservat quod turbantur aut pereunt dulci ejus ac utili consortio destituta, ex quibus cordis gaudium, quod oblectamenta cetera superat, noscitur provenire. Ad ejus itaque boni commoda, proh dolor! ignota frequentius, dilecti in Christo fratres, Adam, abbas monasterii Sancti Vincentii Silvanectensis, ordinis Sancti Augustini, pro se ex parte una, et fratres Odo subprior et Gerardus de Lotharingia, canonici ipsius monasterii, procuratores prioris et conventus ejusdem monasterii, habentes ab eis potestatem et mandatum speciale componendi et compromittendi, prout in eorum procuratione coram nobis exhibita plenius continetur, nomine suo et procuratorio nomine predictorum ex parte altera, inter quos pacis emulus, in lucis angelum se transformans, zeli colore proposito, super diversis et variis articulis dissentionis et litis zizania seminerat (4), sue considerationis oculos dirigentes in nos, unanimi consensu ac voluntate concordi consenserunt et compromiserunt alte et basse tanquam in

---

(1) L'on nous permettra de jeter quelque ponctuation.

(2) Remarquer ces jeux de mots et assonnances qui sentent l'époque

(3) Inire.

(4) Seminaverat.

arbitrum vel arbitratorem et amicabilem compositorem, ut per nos, vel per alium seu alios, super omnibus causis, litibus, discordiis, controversiis motis inter ipsos et que movebantur aut moveri poterant ex preteritis vel presentibus in futurum, et expensis factis in eis per ipsum priorem et adherentes eidem, prout nobis expediens videbitur, ordinemus, statuamus et etiam disponamus; quod compromissum de conscientia et voluntate domini nostri domini Martini divina providentia summi pontificis duximus acceptandum, prout in instrumento publico super hoc confecto manu Pauli nostri notarii, nostro et dicti abbatis munito sigillis, plenius continetur, undè nos, virtute hujusmodi compromissi, deliberatione habita cum peritis, et auditis et intellectis omnibus que dicte partes super predictis coram nobis dicere et ostendere voluerunt, et utriusque partis diligenter investigata et cognita voluntate, pro bono pacis atque concordie et pro bono statu et reformatione ipsius monasterii, in primis Christi nomine invocato, sic duximus ordinandum: quod dicto abbati non liceat de cetero, occasione seu ratione alicujus facti seu commissi preteriti, contra aliquem concanonicorum dictorum nunc in dicto monasterio vel extra morantium ad correctionem vel pene impositionem cujuscumque procedere per viam publice discipline, nec alicui canonicorum predictorum occasione cujuscumque cause preterite liceat de cetero contra dictum abbatem insurgere, in foro judiciali denuntiando, accusando, aut inquisitionem procurando vel etiam excipiendo. Studeat autem dictus abbas horis omnibus canonicis interesse et maxime capitulo et collationi, et horas silentii, prout bono modo poterit, observare; ad hec tamen ex hujus ordinationis necessitate ipsum non duximus adstringendum sed hoc boni consilii potius honestati volumus subjacere. De dormitorio vero, refectorio, cibo et potu ejusdem abbatis nihil aliud quam quod de persona abbatis in regula continetur duximus ordinandum, cujus regule si forsan, quod absit! transgressor extiterit, correctioni debite sui ordinarii relinquatur. Vestimenta ejus, et calceamenta, et lectuliam (1) nec colore nec forma ab habitu ceterorum fratrum notabiliter differre debent. Scutellis (2) argenteis utatur, prout consuevit, si sibi placuerit, usque ad capitulum generale et deinceps prout generale capitulum duxerit ordinandum. Item habeat cifos (3) argenteos et inaureos ceteraque ustencilia usui cotidiano domus necessaria, prout utilitati et honestati ecclesie viderit expedire. Item dictus abbas cum priore et subpriore duos alios fratres ejusdem monasterii discretos ac etiam fide dignos eligat seu assumat, quos quatuor testes et consocios faciat tam

---

(1) *Manteau, couvertures (?)*

(2) *Plats, bassins*

(3) Scyphos, *coupes.*

pecunie numerate quam ceterorum bonorum mobilium custodie ac repositionis causa habitorum ita videlicet quod deposita hujusmodi sub quinque clavibus includantur, quarum primam et principalem abbas, ceteri singuli singulos habeant et custodiant, tradendas ac etiam exhibendas quotiens ipsius monasterii urgebit utilitas aut necessitas suadebit. preterea librum convenientia (1) prout sibi viderit expedire; si non sit, similiter dictus abbas sub custodia unius fratris reponat sub certo numero syphos argenteos et inaureos ceteraque usten..............
Si non sit in ipso monasterio aut si fuerit imperfectus, facere perfectum studeat dictus abbas, census, additus (2), jura, possessiones et obventiones ipsius monasterii, prout bono modo poterit, continentem, in thesauro ejusdem monasterii collocandum; in cujusmodi thesauro qui, prout meliori modo fuerit (3) poterit, secretius esse debet et securius; carte et privilegia ejusdem monasterii et archa repositorum quinque, ut jam dictum est, clavibus obserata deponantur; et in eadem archa, cum rebus supra dictis, similiter sigillum capituli reponatur; de rebus autem ibidem custodie seu thesauri causa reconditis nihil, prout jam tactum est, nisi necessitas monasterii urgeat aut utilitas suadeat, auferatur seu etiam expendatur. Legata dicto monasterio ad emendos redditus deputata in predicta archa sub conditione simili deponantur quod de pecunia reposita in dicto thesauro diximus; idem de pecunia repositionis destinata sive ad reponendum habita observetur; item abbati non licebit possessiones seu bona immobilia monasterii vendere, dare, seu permutare, vel alienare, aut pignori vel ypothece obligare, seu ad non modicum tempus ad firmam seu ad annuum censum concedere, sine dicti conventus consilio et assensu; item abbas deliberato consilio cum priore et aliquibus discretioribus monasterii, unum de fratribus ipsius monasterii, quem viderit expedire, officio camerarie præficiat, qui camerarius hujusmodi fungatur officio tam in recipiendo quam sumptus et expensas dispensando juxta consuetudinem in eodem monasterio hactenus observatam, salva in omnibus auctoritate et potestate abbatis; ordinamus etiam ut dictus camerarius, singulis duobus mensibus, de receptis omnibus et expensis, coram abbate et priore et tribus vel quatuor fratribus ipsius monasterii, reddat integre rationem, ac semel in anno tam ipse camerarius quam abbas receperit de proventibus vel obventionibus ipsius monasterii, de universis proventibus, redditibus, et obventionibus, et expensis in quascumque causas et quacumque ratione factis, nec non

---

(1) Convenientem.

(2) Reditus.

(3) Fieri.

debitis et creditis ac etiam reconditis in thesauro; si qua recondita fuerint vel etiam reponenda, plenam reddant in conventu veram et integram rationem ita videlicet quod, hujusmodi ratione reddita seu facto compoto, status ipsius monasterii absque omni fraudis et doli commuto (1) plene ac liquide innotescat; hanc autem ordinationem de camerario volumus usque ad biennium permanere ut de utilitate monasterii an ex ipso officio proveniat per experientiam cognoscatur, quo transacto biennio, si circa hujus observationem officii ipsius monasterii utilitatem versari constiterit evidenter, sub forma alias observata hujusmodi officium perseveret, alioquin provisioni et dispositioni ipsius abbatis penitus relinquatur; ad hec dictus abbas possessiones, redditus aut obventiones quascumque proprias sive deputatas ad usum suum non habeat, cum non sint nec fuerint abbatis et conventus bona discreta. Vestes autem, familiam et suppellectilem aliam ad usum suum, nec non et palefridum honestum sui officii congruentes habeat juxta modum in eodem monasterio hactenus consuetum; ceteri autem officiales ejusdem monasterii ad usum suum nihil proprium habeant similiter ni secundum modum et formam in eodem monasterio hactenus observatam. Item quando oportuno tempore dictus abbas licentiat aliquem de fratribus monasterium exire de causa honesta, idem abbas sustineat quod dictus frater de licentia ipsius abbatis habeat equum vel equos, secundum quod decet statum fratris licentiati, de equis in dicto monasterio existentibus non occupatis, et viaticum ei ministrari faciat a camerario dicti monasterii, prout distantia loci exigit et requirit; non tamen ipsum in hoc necessitati subjicimus sed potius honestati, ut evitetur omnis occasio proprietarium faciendi. Item abbas permittat priorem, subpriorem et alios officiales suis fungi officiis, prout est hactenus consuetum nisi ex causa rationabili aliquid circa hoc duxerit immutandum. Circa correctionem autem excessuum, non ex indignationis vel odii sed caritatis fomite, communicato consilio prioris et subprioris et aliquorum fide dignorum, de ipso monasterio procedat, juxta tenorem regule quam in nullo per traditiones nostras mutare intendimus sed eam potius plene et integre volumus observari. Caveat etiam dictus abbas ne pro statutis, prohibitionibus vel preceptis, si qua honestati conscia facienda duxerit, observandis, sententiam excommunicationis generaliter conferat in hujusmodi transgressores nisi prohibitorum atrocitas, vel circa hec delinquentium aut transgressorum pluralitas, aut manifesta et evidens utilitas aliud suaserit faciendum, et tunc id faciat cum priore et subpriore et aliquibus aliis de ipso monasterio fide dignis aut aliis discretis, deliberatione prehabita diligenti. Super expensis vero a priore dicti monasterii et sibi

---

(1) Commento.

adherentibus factis tam in curia romana quam alibi, occasione litis aut contentionis mote contra dictum abbatem et prosecutionis ipsius negotii, volumus et etiam ordinamus quod prefatus abbas de boni predicti monasterii centum quinquaginta libras Turonensium parvorum pro omnibus expensis hujusmodi ubicumque factis occasione predicta persolvat seu faciat persolvi; volumus insuper et districte precipimus ut omnes canonici ejusdem monasterii dicto abbati condignam honorificentiam, reverentiam, et obedientiam debitam et devotam exhibeant ac ejus potestati, prout eorum regula expostulat, sint subjecti, retinentes nihilominus nobis plenam et liberam potestatem interpretandi, declarandi, et corrigendi, addendi, et imminuendi circa predicta vel aliquod predictorum, si forsan qua vel ambiguitas super his emerserit aut si forsan utilitas vel necessitas proposuerit aliquid corrigendum seu etiam immutandum, quotiens et quando nobis videbitur expedire. Hanc autem nostram ordinationem et prefatus abbas, et Odo subprior et Girardus de Lotharingia procuratores predicti omologaverunt, laudaverunt, et acceptaverunt expresse; in quorum omnium testimonium et certitudinem pleniorem exinde hoc instrumentum publicum per Paulum nostrum notarium infra scriptum fieri mandavimus et nostri sigilli appensione muniri. Lectata, recitata et pronuntiata fuit in scriptis presens ordinatio per dictum dominum cardinalem apud urbem veterem in camera sua, abbate et procuratoribus memoratis presentibus acceptantibus et omologantibus ut est dictum; presentibus etiam discretis viris magistro Guidone de Ravenel domini pape capellano et religiosis viris fratre Ricardo et fratre Petro de ordine minorum, magistris Josio fisico, Eustachio et Adam capellanis ipsius domini cardinalis, anno nativitatis domini millesimo ducentesimo octogesimo secundo, indictione decima, die septima mensis aprilis, pontificatus domini pape quarti anno secundo; et ego Paulus Gregorii de Collelongo publicus imperiali auctoritate et nunc prefati domini cardinalis notarius pronuntiationi hujus ordinationis interfui eamque de mandato et auctoritate ipsius domini cardinalis scripsi et publicavi meoque signo solito roboravi.

LA PINTE-ÉTALON

DU

MUSÉE DE BEAUVAIS.

La Société Académique a fait, cette année, pour le Musée, l'acquisition de trois vases de cuivre gravés aux armes de France, de la ville de Paris, de l'évêché comté de Beauvais et du cardinal de Gesvres (1).

On lit sur le premier, qui a la forme d'une pinte à vin : *Pinte jaugée et ajustée sur la pinte servant à l'étalonnage des mesures en la chambre des huissiers-commissaires étalonneurs de l'hôtel de ville, suivant le procès verbal du* 20 *mars* 1758.

Sur le second, qui a la forme d'un grand gobelet : *Mesure de pinte conforme à celle de Paris, suivant le procès-verbal du* 11 *juillet* 1760.

Sur le troisième, qui est un bassin cylindrique de forme basse : *Etalon de la mesure de Beauvais, ajusté à l'hôtel de ville de Paris par les huissiers-commissaires-étalonneurs sur la mesure de pinte étant en leur possession, en exécution de l'arrêt du Parlement du* 5 *septembre* 1761, *suivant les procès verbaux des* 26 *et* 30 *du mois.*

Cet étalon de la mesure de Beauvais fut fabriqué en 1737, sur

---

(1) Ces pièces, d'un si haut intérêt, ont été découvertes par M. G. de Carrère, qui s'est empressé de les signaler à la Société. Pendant que nous écrivions cet article, les journaux annonçaient que le Musée Carnavalet venait, de son côté, de s'enrichir de la pinte-étalon de Paris.

l'ordre du cardinal de Gesvres, pour remplacer l'ancien étalon de 1630, devenu hors de service. Comme nous l'apprend l'inscription, il ne fut vérifié et marqué que vingt trois ans plus tard, en 1761, en vertu d'un arrêt du Parlement. Cet arrêt fut rendu à la suite d'un long procès que nous allons résumer d'après les nombreuses pièces conservées aux Archives de l'Oise (1).

Au moyen-âge, le châtelain de Beauvais avait seul l'inspection et la police sur toutes les mesures à grains de la ville, même sur celles de l'évêque, son suzerain. Augustin Potier ayant acquis la châtellenie en 1627, et l'ayant réunie à l'évêché-comté, cette réunion fit passer à l'évêque les droits que son vassal avait sur les mesures à grains.

La mesure-matrice était la pinte. Le boistel contenait quatre pintes; la mine à blé contenait huit boistels, soit trente deux pintes, plus un demi-setier (quart de pinte) pour l'évent.

Dans une visite de police, le 13 mars 1760, les officiers du cardinal de Gesvres saisissaient chez André Descateaux, meunier des deux moulins du chapitre (2), deux boistels qui, vérifiés sur le bassin-étalon, furent trouvés trop grands « de continence, » l'un d'un huitième, l'autre d'un seizième. Deux demi-boistels présentaient aussi une certaine augmentation de capacité; ils furent cependant laissés à Descateaux pour percevoir ses droits de mouture, jusqu'à ce qu'il eut fait faire d'autres mesures conformes à l'étalon.

Les chanoines se récrièrent et entamèrent avec l'évêque une discussion qui se prolongea pendant plusieurs mois. Votre bassin-étalon, disaient-ils, n'est ni marqué ni vérifié, il n'a aucun caractère d'authenticité. C'est vrai, répondait l'évêque, mais voici deux pintes de Paris parfaitement authentiques, — il présentait les deux vases dont nous avons parlé plus haut, — et mon bassin-étalon est exactement de la même capacité. Que nous parlez-vous de la pinte de Paris, reprenaient les chanoines; elle n'a aucun rapport avec celle de Beauvais. L'évêque alors citait d'anciens textes; les chanoines en discutaient l'interprétation.

---

(1) Série G 150 (13 pièces).

(2) Le moulin Allard et le moulin de la Fontaine (Porte de Paris).

Pour couper court à toutes les arguties du Chapitre, le cardinal de Gesvres fit suivre l'affaire en justice. Par sentence de police, rendue au siège de la comté-pairie de Beauvais le 20 avril 1761, ordre fut donné à Descateaux d'apporter au greffe, dans les vingt-quatre heures, à peine de 100 livres d'amende, les deux demi-boistels laissés en sa possession, pour y être brisés ainsi que les deux boistels saisis le 13 mars. Défenses lui étaient faites de percevoir à l'avenir ses droits de mouture avec d'autres mesures que celles épalées par les officiers de l'évêché.

Le Chapitre, prenant le fait et cause de son meunier, interjeta appel au Parlement. Il alléguait que le bassin-étalon n'ayant aucun caractère d'authenticité, les officiers de police ne pouvaient ni saisir ni condamner les boistels et demi-boistels de Descateaux, comme supérieurs en capacité à une mesure matrice qu'ils n'avaient pas. Il soutenait ensuite que jamais la pinte de Paris n'avait été reçue à Beauvais pour mesure matrice; que la choisir pour étalon serait une « innovation cruelle » tendant à diminuer de plus d'un seizième toutes les mesures du marché de Beauvais, parce que, de toute ancienneté, la mine à blé de Beauvais, composée à la vérité de trente-deux quarts de boistel, mais à la mesure qui lui était propre, contenait trente-quatre pintes et deux tiers, même trente-cinq et trente-six pintes à la mesure de Paris. Il terminait son *Mémoire* par ce « tableau pathétique : . . . C'est ici la cause du pauvre et du riche, c'est la cause des hôpitaux, des communautés et maisons religieuses, du seigneur, du bourgeois, de l'artisan; c'est la cause, enfin, de toute la province assemblée, qui réclame contre l'innovation, qui se plaint de ce qu'on lui a soustrait sa mesure matrice, qui se plaint de ce que l'on profite de cette soustraction pour lui arracher *un seizième au moins* de son revenu... »

Les maire et pairs, se joignant au Chapitre « au nom de l'intérêt public, » adhéraient à ses conclusions et intervenaient aussi dans l'appel.

Le 5 septembre 1761, le Parlement, confirmant la sentence relative à la destruction des mesures saisies chez Descateaux, rendit l'arrêt suivant : « Notre dite Cour... ordonne que la mine à blé de la ville de Beauvais sera, *comme par le passé*, de trente-deux pintes à vin, mesure de Paris, et un demi-setier pour le vide ou l'évent, et que la pinte à vin de Paris *continuera* de

servir de mesure matrice à toutes les mesures à grains de la ville de Beauvais ; qu'en conséquence, M. le cardinal de Gesvres sera tenu de faire étalonner sur la pinte de Paris, par les huissiers-commissaires au bureau de la ville, étalonneurs des liquides, le bassin de cuivre représenté en la Cour et servant jusqu'alors d'étalon à Beauvais, et d'en faire faire deux autres pareils, chacun desquels sera marqué aux armes de la comté-pairie de Beauvais, avec une inscription portant *étalon de la mesure de Beauvais,* que de ces trois étalons, l'un sera déposé au greffe de la comté-pairie, un autre aux archives de l'évêché de Beauvais, et le troisième aux archives de l'hôtel de ville de Beauvais ; ordonne pareillement que les épalements des mesures à grains continueront aussi d'être faits sur la mesure matrice avec la graine de navette et à la main, comme par le passé (1) ; ordonne que le

---

(1) On lit dans le *Mémoire* du Chapitre : « La forme d'épaler à la main, employée jusqu'à présent, est vicieuse. En appesantissant ou en allégeant la main, en versant de plus ou de moins haut, en plus ou en moins de temps, on fait entrer plus ou moins de grain dans la même mesure... Le Chapitre peut-il demander que l'on change cette forme et que l'on y substitue celle d'épaler à la trémie? Cette dernière pare, autant que possible, à tous les inconvénients, en ce qu'elle fait tomber le grain dans la mesure, de hauteur et avec des vitesses égales et par un orifice qui est toujours le même. Elle a été trouvée si juste que Louis XIV a cru devoir rendre un édit en 1669 pour ordonner qu'on ne se servirait plus, à l'avenir, que de cette forme d'épaler dans la ville de Paris. » — L'évêque répondait : « ... Dès que l'expérience a prouvé que du grain épalé à la trémie s'affaise d'un seizième au moins de plus que le grain mesuré doucement et à la main ; dès qu'il est également prouvé que depuis qu'il existe des mesures à Beauvais, elles n'ont jamais été étalonnées qu'avec la navette mise doucement à la main dans la mesure matrice et renversée ensuite aussi tout doucement dans la mesure qu'il s'agit d'épaler, il s'ensuit que changer le mode de l'épalement ce serait changer la capacité de la mesure. L'édit de 1669 a introduit l'usage de la trémie, mais il ne l'a établi que pour Paris. Il a même ordonné qu'avant que l'usage put en commencer, les mesures seraient refondues, afin qu'épalées à la trémie elles ne contiennent pas plus de grain que quand elles étaient épalées à la main. En tout cas, l'édit même de 1669 fait foi qu'un tel changement ne peut se faire qu'avec le concours de l'autorité du Roi. »

présent arrêt sera imprimé jusqu'à concurrence de cent cinquante exemplaires, lu, publié et affiché dans la ville et comté de Beauvais, aux dépens de la Ville et du Chapitre. »

En exécution de cet arrêt, le cardinal de Gesvres fit présenter aux huissiers-jaugeurs étalonneurs de la ville de Paris le bassin-étalon, ainsi que deux autres bassins pareils fabriqués à neuf suivant ses ordres. Les huissiers-étalonneurs les ayant vérifiés et jaugés, « et les ayant trouvés chacun conformes pour la contenence à leur matrice de pinte, » les firent étalonner, armorier, fleurdeliser et graver, pour servir aux usages déterminés par l'arrêt.

Voulant « dissiper de l'esprit du peuple l'inquiétude et les alarmes que ses adversaires avaient affecté d'y semer, » le cardinal de Gesvres fit immédiatement procéder à la vérification des mesures du marché.

Le 16 novembre 1761, les officiers du comté, en présence des fermiers du droit de minage, des gardes en charge de la communauté des boulangers et de plusieurs intéressés, notamment de Descateaux, se faisaient présenter publiquement les anciennes mesures, au nombre de quinze, qui servaient sur le marché pour l'achat et la vente du blé, et les faisaient épaler avec le grain de navette, suivant la forme déterminée par l'arrêt. Neuf mesures contenaient exactement trente-deux pintes de Paris et un demi-setier pour l'évent. Cinq présentaient un léger excédant de contenance que l'on pouvait attribuer à l'effet de la sécheresse et de l'humidité de la saison sur le bois, et on jugea qu'elles pouvaient être conservées. Une seule mesure contenait en trop trois quarts de demi-setier, formant un excédant non d'un seizième, mais d'un cent quatre-vingtième, ce qui fut reconnu provenir de son trop de service et de ce que le fond était si altéré, qu'il avait été besoin d'ajouter en dessous un cercle de bois pour le soutenir. De l'avis de tous, il fut décidé que cette mesure serait immédiatement brisée.

L'expérience était concluante : le cardinal de Gesvres n'avait voulu apporter aucune « innovation cruelle » dans les mesures depuis longtemps en usage. Le Chapitre se rendit sans difficulté à l'évidence ; il présenta et fit épaler par les officiers de l'évêché de nouvelles mesures pour remplacer celles qui avaient été saisies chez son meunier.

Mais les maire et pairs, « déterminés par des impressions particulières, » continuèrent le procès au nom de la Ville.

Forcés de s'incliner devant l'arrêt du Parlement, qui déclarait que la pinte de Paris avait toujours été la mesure matrice à Beauvais, » ils arguèrent qu'il fallait comprendre l'ancienne pinte de Paris, telle qu'elle existait d'ancienneté, et non la pinte actuelle, diminuée par Henri II en 1557. « La Ville, disaient-ils, la province vient représenter que son pasteur, en déclarant qu'il voulait conserver la capacité des mesures, l'a notablement amoindrie : que par là il a diminué les revenus en grains, la portion congrue et le pain du pauvre; il a mis la confusion dans le commerce: il a occasionné la fraude dans les marchés, où, par son fait, il se trouve à présent mesure et mesure; il a augmenté son droit de minage qu'il perçoit en argent. »

A cette « odieuse imputation, » le cardinal de Gesvres répondit avec raison :

« ..... Cet amoindrissement imaginaire de mesure ne blesserait que les seigneurs, les bénéficiers et les corps et communautés, comme, ou créanciers de rentes en grains, ou propriétaires de terres et fermes payables en blé; et nul d'entre eux ne se plaint; c'est au peuple qui, débiteur de ces redevances en grains, trouverait dans la diminution de la mesure, s'il y en avait, une diminution à sa dette, que les maire et pairs font prendre la voie de la requête civile.

« Enfin comment dire avec quelque réflexion, qu'amoindrir la mesure à Beauvais ce serait diminuer le pain du pauvre, ce serait augmenter le droit de minage appartenant à l'évêque?

« Le prix d'achat d'une mesure de grains dépend toujours du plus ou moins de sa capacité. Il ne tombera sous le sens de personne qu'une mine de grains appetissée s'achète autant qu'une mine de grains plus grande. La contenance de la mesure à blé sera toujours indifférente au pauvre, parce que le pauvre n'y mettra jamais que le prix proportionnel, surtout à Beauvais où la police ne met point le prix aux grains.

« L'augmentation du droit de minage n'est pas moins idéale. Ce droit, de l'aveu de toutes les parties, consiste dans la perception de la quarante-huitième partie de ce qui est vendu. S'il se prend en nature, il n'est jamais que la partie de la mesure, dont les quarante-huit font le total. S'il est payé en argent, le

quarante-huitième du prix d'achat en forme l'acquit : ce qui, dans l'un et l'autre cas, est inséparable et totalement dépendant de la grandeur telle quelle de la mesure à laquelle le grain se vend.

« Ainsi il demeure certain que la requête civile prise par les maire et pairs, conséquemment au nom du peuple et de l'habitant, et fondée sur le prétexte vrai ou faux de la diminution des mesures à grains, est dénuée de tout intérêt légitime. »

Les maire et pairs disaient aussi : « ... Cet intérêt pécuniaire procède de ce que l'évêque devant beaucoup de rentes en grains à des chapitres, des communautés et des curés, dont il paie le gros, la prestation sera d'autant plus faible que la mesure sera plus diminuée. » Sur ce point, l'évêque pouvait, en effet, trouver un bénéfice, mais sa réponse était encore concluante : « ... La diminution d'un seizième de la mesure n'en opérerait pas une de 50 écus par an sur les charges de l'évêché. Je laisse à l'arrêt de la Cour le soin de me venger de l'odieuse accusation d'avoir violé la foi publique des mesures pour un objet si modique. »

Discutant ensuite les lettres-patentes et l'ordonnance de 1557, il établissait que Henri II avait fait « ramener, réduire, augmenter ou diminuer » les mesures de la ville et prévôté de Paris, « suivant l'étalon étant en l'hôtel de ville, » étalon, qui, comme le prouvait ce texte, était toujours resté le même et n'avait jamais été modifié.

Après de longs débats (1), le 21 juillet 1763, le Parlement rendait enfin un arrêt déclarant les maire et pairs non recevables et mal fondés dans leur demande et les condamnant en l'amende et aux dépens.

Le cardinal de Gesvres mourut en 1774. Cet homme de bien, que le Chapitre et la Ville avaient accusé de vouloir spéculer sur le pain de l'indigent, laissait par son testament toute sa fortune au Bureau des Pauvres.

Ernest Charvet.

---

(1) Les plaidoiries des avocats occupèrent sept audiences.

RECHERCHES

SUR LES

ANCIENS THÉÂTRES DE BEAUVAIS

NOTE ADDITIONNELLE.

LE THÉATRE FEUILLET.

Les *Instructions pour la police episcopale*, rédigées vers 170[illegible], nous ont montré que Mgr de Forbin-Janson, pensant « qu'il faut donner quelque chose aux divertissements du public », accordait quelquefois — très rarement, il est vrai, et « avec beaucoup de circonspection » — un court permis de séjour aux comédiens ambulants. Ses successeurs furent plus sévères, le cardinal de Gesvres surtout fit preuve d'une rigueur excessive à l'égard des spectacles. Il ne put s'opposer à la création de la Société de musique, société privée qui avait choisi pour protecteur le duc de Tresmes, gouverneur de l'Ile de-France (1), mais il approuva probablement les « censeurs indiscrets » qui accusaient les concerts d'être un danger pour les mœurs.

En 1772, après un épiscopat de quarante-quatre années, le cardinal de Gesvres, affaibli par l'âge, se démit de son siège en faveur de M. de La Rochefoucauld. Le nouveau prélat avait des

---

(1) Le duc de Tresmes était le frère du cardinal de Gesvres.

idées plus larges que son prédécesseur : aussi voyons-nous, en 1773, la Société de musique organiser de véritables représentations de comédie et d'opéra comique sans qu'aucune critique se fasse entendre.

Depuis longtemps l'Hôtel-de-Ville et l'Etat-Major désiraient la création d'un théâtre public. Le directeur du théâtre d'Amiens, dont la troupe avait une certaine réputation (1), offrit de venir donner des représentations à Beauvais ; il s'appelait Armand Desroziers, et nous allons le présenter au lecteur.

Desroziers, de son vrai nom Duval (2), appartenait à une bonne famille qu'il avait quittée pour suivre des comédiens de passage. Il s'était lié et avait fait ses débuts avec un jeune homme qui se trouvait dans la même situation que lui, mais qui devait abandonner plus tard le théâtre pour la politique, Collot d'Herbois. Après avoir dirigé une troupe à Saint-Germain-en-Laye, d'où il s'enfuit sans ressources et criblé de dettes ; après être monté sur les planches à Nantes, à Gand, à Charleville, à Reims, à Amiens, où il épousa la fille de Warenghien, « lieutenant des perruquiers, » il se fixait à Lille, où il resta deux ans, jouant au théâtre, pendant que sa femme tenait un salon de coiffure dans la rue des Fossés. En 1773, il organisait une troupe de comédie et d'opéra bouffon, fort en vogue à cette époque, pour prendre la direction d'Amiens, malgré les conseils de son beau-père (3) ; il y joignit les privilèges de Douai et d'Abbeville et desservit en outre Arras et Cambrai. Voulant encore rayonner plus loin, il pensa à Beauvais et entra en relation avec Nicolas

---

(1) Elle comptait vingt-cinq personnes, dont les appointements, pour l'année de comédie, s'élevaient à un total de 41,100 francs, somme importante pour l'époque.

(2) Ces détails nous sont fournis par les deux intéressantes monographies de M. Gustave Lhotte : *Le théâtre à Douai avant la Révolution* (Douai, 1881) et *Le théâtre à Lille.....* (Lille, 1881).

(3) « A l'égard de votre entreprise, écrivait le père Warenghien à son gendre, ma femme et moi nous sommes dans l'appréhension... Depuis trente-trois ans que je vois la comédie à Amiens, j'ai toujours vu les directeurs faire très mal leurs affaires... Les comédiens actuellement ne font rien. »

Feuillet, qui était disposé à faire bâtir une salle de spectacle dans sa maison de la rue de l'Ecu.

Actif et remuant, comme nous l'avons dit, Feuillet se mit immédiatement en campagne. Au mois de juillet 1773, il écrivait à Desroziers : « Je fais les plus vives démarches pour vous obtenir le privilège. Les officiers de l'évêque, désireux comme toute la ville d'avoir ici une troupe, n'osent solliciter par crainte d'un refus. Mais j'ai visité le comte de La Rochefoucauld, frère de l'évêque, qui a bien voulu se charger de la démarche au nom de tous les Messieurs de l'Etat-Major et de l'Hôtel de Ville. » Feuillet comptait sans le cardinal de Gesvres. Le 6 août, il écrivait encore à Desroziers, mais pour lui annoncer l'insuccès de leur entreprise (1) :

Monsieur,

Voici le résultat de la commission dont je me suis chargé au sujet de votre établissement en notre ville. J'ai appris ce matin que Monsieur le comte de La Rochefoucauld revenait de Bresles avec Monsieur son frère, notre évêque ; je me suis trouvé à l'évêché à la descente de leur carosse ; du plus loin que M. le comte m'aperçut il me fit des signes de tête qui m'annoncèrent le peu de succès de notre entreprise. J'en voulus savoir le détail, je l'ai suivi comme il montait l'escalier, et chemin faisant je lui ai demandé quel obstacle s'opposait à votre établissement. En voilà les raisons invincibles telles qu'il me les a dites.

M. de La Rochefoucauld, grand vicaire et chanoine de Rouen, malgré son grand nom, ne serait jamais parvenu à l'évêché de Beauvais sans une faveur spéciale de M. le cardinal de Gesvres, qui lui résigna ou plutôt lui fit présent de son évêché, quoique après sa démission il fut brigué en cour par plusieurs autres évêques. M. de La Rochefoucauld, devenu évêque, lui voua pour un si signalé bienfait une éternelle reconnaissance et une entière résignation à toutes ses volontés. M. le comte de La Rochefoucauld, que j'avais prévenu, demanda pour vous le privilège à Monsieur son frère, au château de Liancourt, chez M. le marquis d'Estissac, parent de Messieurs de La Rochefoucauld, que M. le comte avait intéressé en votre faveur. M. le cardinal de Gesvres, qui était revenu de Compiègne avec notre évêque, y était ; il lui dit qu'aucun de ses

(1) Archives judiciaires du Parlement de Douai (papiers de Desroziers). — Nous remercions M. Lhotte, qui nous a signalé cette curieuse lettre et qui a eu la complaisance de nous en envoyer une copie.

prédécesseurs n'avait jamais souffert de spectacles de leur temps, que, pendant son épiscopat, fidèle à leurs exemples, il avait fait la même chose, et qu'il le priait de ne pas lui donner cette mortification de son vivant. Vous devez penser qu'il n'a pas moins fallu qu'une telle prière pour le faire résister aux instances que M. le marquis d'Estissac et M. le comte de La Rochefoucauld lui ont faites, et surtout le dernier au nom de Messieurs les chefs des gardes du Roi et du Corps de Ville. Le bien public et l'intérêt des pauvres furent sacrifiés à la condescendance de notre évêque aux volontés du cardinal; voilà comme tout roule aujourd'hui dans le monde.

Je suis faché, Monsieur, de n'avoir pu réussir, je n'ai rien épargné pour cela. Les temps pourront changer et je ferai mon possible pour parvenir à avoir dans notre ville une chose qui manque à ses plaisirs, à son embellissement. Je voudrais, Monsieur, pouvoir avoir dans ce temps l'honneur de vous connaître pour savoir votre résidence et vous le mander. Soyez persuadé du zèle avec lequel je m'en acquitterais et de l'honneur que je recevrais d'être toute ma vie,

Monsieur,

Votre très humble et obéissant serviteur,

N. Feuillet.

De Beauvais, ce 6 août 1773.

« Les temps pourront changer, » disait avec raison Feuillet. Le cardinal de Gesvres mourut l'année suivante (26 juillet 1774) (1), et Mgr de La Rochefoucauld, devenu libre de ses actions, permettait l'établissement d'un théâtre. Feuillet fit commencer ses travaux et s'empressa d'annoncer la bonne nouvelle à Desroziers. Mais, comme l'avait prévu le lieutenant des perruquiers, Desroziers se trouvait alors dans une situation financière des plus embarrassées. Il espérait cependant encore pouvoir surmonter la mauvaise fortune et avait préparé un projet de troupe pour 1774-75, en tête duquel nous voyons figurer son ami Collot-

---

(1) On lit dans les *Mémoires secrets :* « — 26 juillet. — M. le cardinal de Gesvres vient de mourir assez avancé en âge, d'autant plus qu'il était contrefait et bossu. Il plaisantait lui-même de ce dernier défaut naturel et disait en riant qu'il n'aimait pas qu'on l'appelât *Son Eminence.* » — Le portrait du cardinal, par Pompeo Batoni (Rome, 1758), conservé au Bureau des Pauvres, nous le montre en effet avec les épaules un peu hautes. Ce portrait est bien connu par la belle gravure de P. Gaillard (Paris, 1761).

d'Herbois comme premier rôle, aux appointements de 2,400 fr. Tous ses efforts furent inutiles, la faillite était déclarée avant qu'il ait pu donner un commencement d'exécution à son projet (1).

Le théâtre Feuillet fut terminé dans les premiers mois de 1775. Diverses ordonnances de police de la comté-pairie (2) vont nous permettre de dresser la liste à peu près complète des directeurs qui s'y succédèrent, depuis son ouverture jusqu'à sa fermeture, en 1786.

1775 à 1779. — Charles-Louis Delacroix. — Le 24 juin 1775, le duc de Gesvres, gouverneur de l'Ile-de-France, accorda à la demoiselle Montansier, « directrice de spectacles suivant la Cour, » un privilège exclusif pour conduire sa troupe à Beauvais et y représenter comédie, tragédie et opéra pendant l'espace de trois années consécutives. Mais la célèbre directrice ne vint probablement pas dans notre ville, car nous la voyons céder presque immédiatement son privilège au sieur Delacroix. Aux gouverneurs des provinces appartenait le droit de concéder le privilège des

---

(1) Les papiers de Desroziers contiennent plusieurs lettres de Collot d'Herbois. Quelques-unes ont été publiées dans les *Mémoires* de la Société d'Agriculture de Douai (t. IX, 2e série).

(2) Archives de l'Oise. — Nous devons la connaissance de ces pièces à l'obligeance bien connue de M. Coüard-Luys, archiviste du département. Les fonds de la comté-pairie, des élections, des bailliages, des maîtrises des eaux et forêts, des greniers à sel, ne sont pas à la préfecture, mais au Palais de justice, dans trois grandes salles du second étage, qui sont depuis longtemps tout à fait inhabitables. « L'eau a pénétré à travers la toiture, dit M. Coüard-Luys dans son rapport à M. le préfet, du 1er juillet 1882, détrempé les plâtres, mouillé les dossiers et les registres, et j'ai constaté que *cent registres environ sont complètement perdus par l'humidité*. En travaillant dans les salles où doivent être classés les fonds, on est exposé à recevoir sur la tête des morceaux de plâtre qui se détachent sans cesse du plafond. » A la suite de ce rapport, le conseil général a voté les réparations nécessaires. Les collections seront préservées et une salle convenable sera mise à la disposition du public, qui pourra enfin prendre connaissance de nombreux documents qu'il lui avait été jusqu'ici à peu près impossible de consulter.

spectacles, mais ce privilège devait être ratifié par les autorités locales, qui, seules, pouvaient autoriser l'ouverture des théâtres, donner des règlements aux comédiens, etc. Sur les conclusions du procureur fiscal, le bailli de la comté-pairie, juge général de police de la ville et des faubourgs, accorda à Delacroix la permission de venir donner des représentations au théâtre Feuillet, « à la condition de se conformer à tous les règlements de police, d'avoir une garde suffisante et d'y employer entre autres un huissier désigné par le procureur fiscal, qui serait payé 20 sols par représentation (1). » En 1776, cette permission fut suspendue pendant quelques jours, comme nous l'apprend l'ordonnance suivante :

.....Attendu que le jeudi 19 (décembre) les processions et prédications doivent avoir lieu pour la clôture du jubilé, et que ces processions et prédications doivent durer jusqu'au et y compris le 31 décembre, qui est le dernier jour du jubilé..... nous ordonnons que la permission accordée au sieur Delacroix sera et demeurera suspendue..... En conséquence lui faisons défense de donner pendant ledit temps aucunes comédies et spectacles à peine de prison encourue par le simple fait et de 100 livres d'amende, au payement de laquelle ledit sieur Delacroix et ses acteurs et actrices seront solidairement condamnés et contraints par toute voie, même par corps.....

Le 2 janvier 1777, nouvelle ordonnance relative à la censure des pièces qui devaient être représentées :

Nous, Jean-Louis Lescuyer, bailli de la ville, bailliage et comté-pairie de Beauvais, juge général de police de la ville et de tous les faubourgs. Faisons, sur le réquisitoire du procureur fiscal, très expresse inhibition et défense au sieur Delacroix, directeur de la troupe de comédiens établis en cette ville, et à tous ses acteurs et actrices, dont il demeurera civilement responsable, de représenter, soit en chants, soit en déclamations, aucunes pièces de quelque genre que ce soit, sans nous en avoir communiqué l'imprimé ou le manuscrit, et sans en avoir obtenu de nous la permission par écrit, à l'exception toutefois de celles qui sont reçues sur les trois grands théâtres de la ville de Paris. Lui enjoignons de faire passer à nous ou au procureur fiscal le manuscrit des annonces qu'il voudra faire imprimer et afficher des pièces qu'il a intention

(1) Le salaire de l'huissier de service fut porté plus tard à 24 sols.

de faire exécuter sur son théâtre, avant de les pouvoir faire imprimer ou afficher. Le tout à peine de 100 livres d'amende et de prison encourue par le seul fait, même de la révocation de la permission à lui accordée....

La troupe quitta Beauvais quelques jours après; elle avait donné des représentations pendant deux mois et demi. Le 18 janvier, Feuillet demanda, « attendu qu'il avait les droits cédés du sieur Delacroix et pour l'indemniser d'un loyer très considérable, la permission de donner tous les dimanches, et le jeudi et le mardi gras, bal paré et masqué à son profit, qui commencerait chaque jour à dix heures du soir, à raison de 30 sols par personne, 15 sols par spectateur, et 3 livres pour un homme et deux femmes qui se présenteraient ensemble au bal. » Cette permission lui fut accordée, à la condition d'établir une garde suffisante, tant à la porte que dans l'intérieur, pour empêcher tout désordre, de ne donner à jouer à aucun jeu de hasard, « de bien éclairer tous les endroits de sa maison par où passeraient et repasseraient tous les gens du bal, et de tenir tous les autres endroits, qui ne seraient pas nécessaires à l'exécution des bals, clos et fermés, de manière qu'il ne put y avoir *aucune retraite secrète.* » Il fut aussi autorisé à donner, dans le courant de l'année, des fêtes, bals ou wauxhall, hors le temps du service divin, le temps du carême et des fêtes annuelles, à la charge d'en présenter chaque fois le projet au procureur-fiscal.

L'année suivante (1778), Delacroix céda le privilège de donner des bals masqués pendant le carnaval, non à Feuillet, mais à Charles Robart, dit *La Jeunesse*, maitre de danse à Beauvais.

En 1779, Hébert, « directeur de comédie, demeurant ordinairement à Amiens, » vint, avec l'autorisation de Delacroix, donner quelques représentations dans notre ville.

1779, 1780. — Jean-Mathieu Desroches, Hyacinthe Desbarreaux et Guillaume Mariette, comédiens associés. — Nous n'avons aucun renseignement sur cette direction.

1780. — Jean-Jacques Briancourt. — Ce directeur ayant quitté Beauvais après quelques représentations, en déménageant sans tambour ni trompette, Thomas-Pierre-Michel Pagny fut autorisé, le 29 juillet 1780, « à donner son spectacle où ne seraient représentées que des pièces du genre de *L'ambigu comique* ou autres des boulevards de Paris, attendu le privilège de Briancourt pour celles d'un genre supérieur; que néanmoins son

spectacle cesserait du jour où le privilégié, ou un autre ayant pourvoi de lui, reviendrait en la ville pour rouvrir le sien. »

Nous retrouvons Briancourt à Beauvais le 1er décembre 1780, « détenu pour dettes dans les prisons de la ville. » Feuillet, qui, comme nous l'avons dit, pouvait donner des redoutes et wauxhall dans le courant de l'année, « à l'exception du temps que le directeur privilégié ferait son séjour et jouerait dans la ville, » demanda de nouveau l'autorisation de donner des bals masqués pendant le carnaval. Elle lui fut accordée « par provision seulement, le privilège du sieur Briancourt subsistant et n'étant pas révoqué. »

1781, 1782, 1783. — Nicolas Feuillet. — Le 24 janvier 1781, le duc de Gesvres retirait à Briancourt son privilège pour l'accorder à Feuillet. Ce dernier, après avoir fait paraître quelque temps sur son théâtre « la demoiselle Durosier, première actrice et chanteuse, conjointement avec sa troupe, » signait, avec plusieurs comédiens, le traité suivant :

Les soussignés, N. Feuillet, propriétaire de la salle des spectacles de la ville de Beauvais, et privilégié exclusif pour la comédie dans la dite ville de Monseigneur le duc de Gesvres, gouverneur de l'Ile-de-France, d'une part ;

Et François Farges, basse-taille et comédien, tant pour lui que pour ses consorts associés, d'autre part, sont convenus de ce qui suit, à savoir :

Que le dit Feuillet abandonne ledit privilège au sieur Farges, pour en jouir dans la dite ville avec ses associés, pendant le temps et espace de trois ou quatre mois, à compter de la date des présentes, pour la rétribution d'un jeton de 3 livres par chaque représentation et de 6 livres quand la recette sera de 200 livres environ, les frais payés.

Et que ledit sieur Farges promet tenir, tant pour lui qu'au nom de ses dits associés, la convention ci-dessus.

Fait double à Paris, ce 8 mai 1781.

On se souvient que Farges, ayant chanté, le dimanche 29 juillet, des couplets licencieux qui n'étaient pas dans son rôle, fut condamné, le 14 août, à trente-six heures de prison. Feuillet, « pour n'avoir pas empêché, comme il en était tenu en sa qualité de directeur privilégié, la licence commise par l'acteur de sa troupe, » fut aussi condamné à 15 livres d'amende (1).

---

(1) Nous devons expliquer comment Feuillet fut aussi condamné

Feuillet, il est facile de le comprendre, ne renouvela pas l'engagement de Farges et de ses associés. Au mois de novembre il traitait avec le sieur de Morainville, « tant en son nom qu'en celui de tous ses consorts associés de présent à Meaux. » Il leur faisait « une cession, transport et abandon de son privilège, pour en jouir dans tout son contenu, moyennant bon accord et arrangement dont ils se tenaient pour contents. »

Depuis l'affaire de Farges, la police épiscopale montrait une grande sévérité et examinait avec soin les manuscrits qui lui étaient présentés. Le 30 janvier 1782, le procureur fiscal écrivait au bailli de la comté-pairie :

J'ai l'honneur d'envoyer à Monsieur le Bailli le manuscrit d'une pièce que les comédiens demandent la permission de représenter. Elle est en trois actes et en vers de dix syllabes, sous le titre de l'*Héloïse anglaise*. Je répugne à y consentir; et si après l'avoir lue M. le Bailli en porte le même jugement que moi, cette permission sera refusée. Outre les tirades contre l'autorité paternelle et le respect filial (p. 26) et celles en faveur du suicide (p. 65 et suivantes), le plan général de la pièce me paraît pécher contre les bonnes mœurs et le dénouement offrir un exemple dangereux pour elles. Si l'on voit au théâtre, comme on rencontre dans le monde, des hommes entraînés par l'amour proposer des mariages clandestins, on remarque d'ordinaire et l'on doit toujours présenter au public assemblé ces projets contrariés par les efforts du sexe en qui la nature même a placé la résistance.

Ici, tout au contraire, c'est *Clary* qui propose à *Fonrose* son amant, et qui, loin de céder à ses représentations, l'entraîne avec elle dans le

---

« comme directeur privilégié. » Il avait jugé inutile de faire ratifier la cession de son privilège à Farges. C'est seulement le 18 août, c'est-à-dire quatre jours après sa condamnation, que nous le voyons faire signifier son traité au procureur fiscal par Pierre Brocard, huissier audiencier près le présidial, « afin que du contenu en iceluy M. le procureur fiscal n'en ignore. » Il voulait sans doute, sinon obtenir main-levée de sa condamnation, du moins dégager sa responsabilité dans l'avenir. Mais les pièces que nous avons sous les yeux montrent qu'il ne put obtenir la ratification des cessions qu'il fit de son privilège qu'en « se soumettant en son propre et privé nom à la garantie de tous les évènements concernant la sûreté publique, le maintien du bon ordre et la police dans la salle. »

précipice. Le mariage clandestin se consomme ; et, sans qu'aucune circonstance vienne excuser cette action infâme, le père, furieux de la mésalliance et du mépris de son autorité, s'apaise tout à coup et couronne le vice en consacrant un hymen scandaleux. « Nous triomphons, dit alors le bon ami *Angister*, d'un préjugé cruel ! La nature a parlé ; c'est l'oracle du ciel. »

D'après cette analyse, j'estime que nous ne pouvons autoriser la représentation de cette pièce qui n'a pas été imprimée, quoiqu'on dise qu'elle ait été représentée dans plusieurs villes.

Ce 30 janvier 1782. GOUJON.

Monsieur Lescuyer est prié de vouloir bien ne pas différer son avis par écrit à la suite du mien, ayant promis de rendre vendredi matin le manuscrit à l'auteur qui me l'a présenté.

Suivant le désir du procureur fiscal, la réponse ne se fit pas attendre.

J'ai pris, Monsieur, lecture du manuscrit que vous m'avez envoyé. Sans entrer dans le mérite de la versification et du plan de la pièce, dont quelques endroits ne sont pas aisés à comprendre, il est vrai que ce qu'*Angister* déclame contre l'autorité paternelle est tout à fait contraire aux principes de religion et à nos mœurs, et que l'on ne peut pas plus mal finir contre les principes que par le dernier vers.

Il est aussi contre l'honnêteté que *Clary*, pour engager *Fonrose* à un mariage clandestin contre la volonté de son père, ose dire que c'est un penchant vertueux et que le ciel l'ordonne.

L'on ne voit pas pourquoi *Fonrose* après cet hymen clandestin, tandis qu'*Angister* lui assure que *Clary* est vivante, paraît vouloir se tuer.

Il est vrai aussi que *Delburg*, sans examen, s'adoucit tout d'un coup, après avoir dans la pièce témoigné qu'il voulait soutenir son autorité de père et témoigné son désir de se venger.

Mais il suffit qu'il y ait dans cette pièce quelques endroits contre les bonnes mœurs et contre les principes de la religion pour ne pas permettre la représentation.

Ce 31 janvier 1782. LESCUYER.

Deux jours après (1er février), nouveau rapport du procureur fiscal, qui réclame quelques changements dans le *Siège de Beauvais*. On sait qu'une tragédie en cinq actes portant ce titre avait été dédiée aux maire et pairs, en 1765, par un avocat au Parlement de Paris, nommé Araignon, et nous avons dit qu'elle travestissait l'histoire d'une si singulière façon que sa représen-

tation dans notre ville était absolument impossible (1). La pièce présentée au procureur fiscal était probablement l'œuvre d'Araignon, revue et corrigée par un de nos concitoyens. Mais si le correcteur avait donné plus de vérité historique au rôle de Jeanne Hachette, il avait eu, d'un autre côté, l'étrange fantaisie de remplacer les noms des combattants de 1472 par ceux de quelques honorables Beauvaisins de 1782; et le procureur fiscal demandait le rétablissement pur et simple de plusieurs vers d'Araignon :

Changements indispensables sur la pièce du Siège de Beauvais, *sans lesquels je n'estime pas qu'il doive être permis de représenter ladite pièce.*

ACTE I. — SCÈNE 2.

Au lieu de :
Rassurons-nous enfin, etc.
D'Autheuil, etc.
Le brave Descourtils, etc.

Mettez :
Rassurons-nous enfin, le ciel nous favorise;
Il a de nos guerriers secondé l'entreprise;
Crussol, d'Estouteville, avec trois cents Français,
Malgré les ennemis sont entrés dans Beauvais.

---

(1) De Belloy venait de faire représenter le *Siège de Calais*, et « pour le remercier d'avoir mis au théâtre la belle action de leurs ancêtres » les officiers municipaux lui avaient envoyé des lettres de citoyen dans une boîte d'or. Ils avaient aussi commandé à Jollain, peintre du Roi, un tableau qui fut gravé par Lempereur : « La ville de Calais présentant au génie de la poésie le médaillon de M. de Belloy pour être attaché à la pyramide de l'Immortalité. » Araignon s'était bercé de l'espoir que son *Siège de Beauvais* lui attirerait aussi quelques honneurs. Il ne fut pas tout à fait déçu. Le corps de ville de Beauvais, comme nous l'avons dit, lui adressa une simple lettre de remerciements; mais Saint-Malo — il était probablement né dans cette ville — lui envoya un brevet de citoyen malouin et une médaille d'or. Comme témoignage de reconnaissance, Araignon dédia, l'année suivante, aux maire et échevins de Saint-Malo, une comédie en cinq actes et en prose, *Le vrai Philosophe*, « drame romanesque qui offre le tableau toujours attendrissant de l'innocence persécutée et triomphante. » — (*Mémoires secrets* pour servir à l'histoire de la république des lettres; année 1767.)

ACTE II. — SCÈNE 3.

Au lieu de : Le fameux Malinguehen, etc.
Dans les champs de la gloire, etc.

Mettez : Le fameux Rhubambré, de Vignolle, de Croy.
Dans les champs de la gloire ont péri pour leur Roi.

Au lieu de : Walon au même instant, etc.

Mettez : Crussol au même instant, dans sa noble furie,

ACTE III. — SCÈNE 5.

Au lieu de : Ainsi que Descourtils, d'Autheuil et d'Hucqueville.
De Malinguehen, Michel, l'espoir de votre ville,

Mettez : Ainsi que Balagny, Rhubambré, d'Estouville,
De Vignolle, de Croy, l'espoir de cette ville,

Le 25 novembre 1782, François Chaulieu, Brunet et de Villeneuve, directeurs associés, demandaient au bailli de la comté-pairie « nonobstant la révérence du jour et attendu que le cas requiert célérité » de vouloir bien ratifier immédiatement la cession que Feuillet leur faisait de son privilège. Cette ratification fut immédiatement accordée, mais, comme nous l'avons dit plus haut, à la condition que Feuillet resterait garant de tous les évènements concernant la sureté publique, le maintien du bon ordre et la police dans la salle.

Le 6 mai 1783, François Chaulieu, Henri-Marie Dubourg et autres associés « vu la cession faite par Feuillet au profit du premier » obtinrent l'autorisation de donner des représentations. Il leur fut enjoint « de faire ouvrir le spectacle et lever la toile à six heures précises, sans que sous aucun prétexte, à moins de permission expresse et par écrit, l'heure puisse être avancée ni retardée. »

1783, 1784. — Constance-Henriette de Byland, épouse du sieur Jean-Baptiste Legrand de Bologne, autorisée par son mari. — Voici la copie du privilège qui lui fut accordé par le duc de Gesvres (1) :

(1) Les privilèges accordés aux autres directeurs par le duc de Gesvres — celui de la dame Legrand est le seul que nous connaissions — avaient probablement la même teneur.

Louis-Joachim-Paris (1) Potier, duc de Gesvres, pair de France, marquis de Gesvres, de Gaudelu, de Blérancourt, de Fontenay-Mareil, comte de Frocy, baron de Montjay, châtelain de Coucy, seigneur de Boyenval, Brétigny, Vaux, Thorigny-en-France, Saint-Ouen-sur-Seine, etc., gouverneur et lieutenant-général pour le Roy de la province de l'Isle-de-France, gouverneur et capitaine du château et capitainerie de maison royal de Monceaux, lieutenant pour Sa Majesté du pays de Caux et bailliage de Rouen, gouverneur particulier des villes et châteaux de Soissons, Laon, Beauvais et Ponteau-de-Mer ;

Messieurs les officiers des gardes-du-corps de Sa Majesté, compagnie de Noailles, en garnison à Beauvais, ville de notre gouvernement, nous ayant prié d'accorder le nouveau privilège pour la comédie dans ladite ville de Beauvais, par préférence à la dame Le Grand, directrice de la troupe de ladite ville, à ces causes, voulant faire droit sur la demande de mesdits sieurs les officiers des gardes-du-corps et favoriser ladite dame Le Grand, nous lui avons permis et permettons par ces présentes de faire jouer et représenter sur le théâtre de ladite ville des tragédies, comédies, opéras-comiques, et même d'y donner des bals parés, masqués, redoutes et wauxhall depuis la Saint-Martin jusqu'au mercredi des cendres, exclusivement à tous autres spectacles, dans ladite ville et faubourgs, pendant l'espace de deux années à compter de la date des présentes. Autorisant même ladite dame Le Grand à faire toute cession pendant la durée de son privilège, à condition par ladite dame Le Grand de se soumettre à tous les règlements de police et de ville usités en pareil cas. Si mandons et ordonnons à tous officiers municipaux et autres de justice et police de ladite ville de tenir la main au soutien de notre autorité en favorisant ladite dame Le Grand notre privilégiée de tout leur pouvoir, pour la faire jouir pleinement et paisiblement.

Donné en notre hôtel, le 25 juin mil sept cent quatre-vingt-trois.

Le privilège de la dame Legrand fut ratifié le 25 octobre par le bailli de la comté-pairie, à la condition, « attendu les abus qui s'étaient produits, d'empêcher qui que ce soit autre que les

---

(1) Il avait eu pour parrain la ville de Paris. Le jour du baptême on fit courir les vers suivants :

Vous avez sur la ville un droit héréditaire,
Tout vous le renouvelle en ce jour triomphant;
Vous en devenez l'enfant
Pour en être un jour le père.

Louis-Joachim-Paris était le neveu du cardinal de Gesvres.

acteurs et les personnes utiles à la scène de rester sur le théâtre pendant les représentations, à l'effet de quoi serait mis aux frais de ladite dame Legrand un factionnaire à l'entrée du théâtre et un autre dans le parterre; et de faire commencer exactement à cinq heures et demie, sauf les jours où pour circonstancs particulières, à cause du service divin ou autrement, elle recevrait ordre de commencer plus tard. « Le 16 décembre, la dame Legrand céda au maître de danse *La Jeunesse* le droit de donner des bals masqués pendant le carnaval.

Le 17 avril 1784, Jean-Louis Guérin, marchand fripier, demeurant à Beauvais, demanda, « vu la cession faite le 15 janvier dernier de son privilège par la dame Legrand, l'autorisation de faire jouer et représenter, par la troupe d'enfants du sieur Renaut, comédies et opéras-comiques. » Après avoir fait comparaître le sieur Renaut, qui déclara loger à Beauvais chez Gafet et qui présenta un certificat du maire d'Amiens, « justificatif de la considération que lui et sa femme s'étaient attirée pendant leur séjour en cette ville, » le procureur-fiscal accorda l'autorisation demandée.

A la fin de l'année (6 novembre 1784), Guérin fit débuter une nouvelle troupe et obtint la permission de donner des bals parés et masqués jusqu'au mercredi des cendres.

1785, 1786. — Nous ignorons le nom du directeur qui eut le privilège pendant ces deux années.

Le théâtre Feuillet fut fermé à la suite de l'affaire des gardes-du-corps (26 mars 1786). L'émotion causée par ce triste événement n'avait pas été moins grande à Paris qu'à Beauvais.

Le 2 avril, les *Mémoires secrets* annonçaient brièvement les faits; le 7, ils donnaient quelques détails et ajoutaient : « ... Il paraît que c'était un complot formé, qui ne s'est que trop littéralement exécuté le dimanche 26 mars... La Ville a député à Versailles. M. le duc d'Ayen est parti pour Beauvais avec l'état-major, et l'on dit qu'il y a eu sur le champ un conseil de guerre pour juger les coupables : cependant on ne parle ni de roue ni de potence, ainsi que le cas le requérerait, mais simplement de cassation, de dégradation, de prison. Il est fort à craindre que cette horreur ne soit pas plus punie que celle de Troyes, à l'égard d'un garde du corps qui, après avoir insulté la sœur, tua

dans ses bras le frère qui la défendait : le coupable est resté sans châtiment. »

Le 8, le *Mercure de France* publiait la lettre suivante, qu'il avait reçue d'un abonné de Beauvais :

Monsieur,

Le dimanche 19 mars, un militaire tenait une porte ouverte sur le théâtre pour jouir du spectacle.

Le parterre trouvant mauvais qu'on lui ôtât ainsi l'illusion de la pièce, cria : « *Fermez la porte.* » Le militaire, sentant bien son tort, se rendit aux vœux réitérés du parterre, malgré la défense de plusieurs de ses camarades. Le lendemain il reçoit des reproches sur sa lâche complaisance pour un parterre aussi mal composé et on lui dit qu'on lui ferait bien voir comme on morigénait un parterre de cette espèce. Le jour était sans doute pris pour le dimanche suivant 26 mars, la foule étant d'ordinaire plus grande ; elle le fut effectivement.

Trente militaires à peu près occupaient, des deux côtés, les places sur le devant du théâtre, au point que plusieurs dames s'étant présentées au bureau, ayant appris que tout était occupé, se retirèrent.

J'arrive à l'orchestre, et j'entendis le parterre crier unanimement : « *Bas le chapeau !* » Je vois que c'était un G... du C..., M. de L..., qui occasionnait ce tumulte, et qui, bien loin d'avoir égard à la réclamation du parterre, lui répondit par des grossièretés.

Le parterre redouble ses cris ; le sieur de L...., premier moteur, gardant toujours son chapeau, veut prendre son tabouret pour le lancer au parterre ; il en est empêché par d'autres de ses camarades, qui avaient médité sans doute un autre coup d'éclat. On lève le rideau, dans l'espérance que le sieur de L..., devenu plus honnête se découvrirait et ferait, par là, cesser les justes réclamations du parterre. L'espérance fut trompée, les cris continuèrent toujours. Le sieur de L... (je ne peux cependant pas affirmer cette circonstance, l'ayant seulement entendu dire) ; mais je l'ai vu renfoncer son chapeau, un de ses camarades à côté de lui prendre le sien et s'en coiffer ; tous les autres de le suivre aussitôt. Les cris redoublent encore ; au même instant, le sieur de L... se précipite des premières loges dans le parterre, l'épée nue et la pointe levée ; il est bientôt suivi du sieur L..., des sieurs G..., M..., de L..., le moteur de tout, et de quelques autres. Ils commencent leur carnage dans le parterre ; d'autres encore, du haut des loges, piquèrent au hazard dans le parterre ; d'autres avaient été s'emparer des portes de sortie et perçaient à travers les grillages les personnes qui descendaient des secondes loges, ne voulant pas être spectatrices de cette scène. D'autres encore occupaient le théâtre et empêchaient de se sauver ceux qui en avaient par là la facilité. Un jeune homme, marié depuis deux

ans, dont la femme est prête d'accoucher, y a été indignement assassiné et est mort dix minutes après le coup. Vingt personnes au moins ont été blessées, dont quatre assez grièvement. On rétablit du mieux qu'il fut possible la balustrade qui sépare le parterre de l'orchestre, d'où je m'étais retiré, ainsi que les autres amateurs et musiciens, assez à temps pour ne pas être écrasé par sa chûte. Après cette légère réparation, on joua la pièce. Vous devez bien penser que les spectateurs, encore effrayés, n'y prirent point beaucoup de part. Dans l'intervalle des déux pièces, la seconde pièce étant commencée, ils reçurent ordre de l'état-major de se rendre à l'ordre. Le bruit de la mort du jeune homme s'étant bientôt répandu, on fit cesser le spectacle.

Voilà, Monsieur, le récit exact de cette querelle meurtrière.

Le 13, nouvel article des *Mémoires secrets :*

« Par un heureux hasard, le Roi ayant vu une lettre de Beauvais qui racontait la dragonnade de la comédie dans toute son horreur, a fait reproche au duc d'Ayen de l'avoir trompé, en lui déguisant les faits. Il s'est récrié sur le malheur qu'il avait d'être gardé par des assassins et a déclaré qu'il voulait que l'affaire fut finie en justice réglée. En sorte que, malgré le conseil de guerre tenu à ce sujet, les juges de la ville, continuant les informations, ont lancé des décrets et condamneront au moins les coupables par contumace. Il s'est élevé à ce sujet une contestation entre la justice royale et les officiers de l'évêque-comte de Beauvais, qui voulaient en connaître en première instance; le conflit ayant été porté au Parlement, la question a été décidée en faveur de la première (1). »

(1) On lit dans les numéros suivants : « Les gardes-du-corps s'étaient flattés de pouvoir assoupir la fâcheuse affaire de Beauvais, en désintéressant la partie civile et en faisant en commun une pension à la femme et aux enfants du mort. Heureusement on a fait connaître au roi que cela ne suffisait pas pour la vindicte publique, qu'il fallait un exemple, et l'on parle de lettres-patentes expédiées qui attribuent la connaissance du délit au parlement, grand'chambre et tournelle assemblées...... Il paraît que ce sont les gardes-du-corps qui ont désiré que l'affaire de Beauvais ne fût point jugée en première instance par les magistrats du bailliage de cette ville; ils ont représenté que ces magistrats en étant habitants eux-mêmes, dans un procès où les habitants généralement étaient parties adverses de ces militaires, ne se trouvaient pas dans le point de vue d'impartialité nécessaire. Le roi a eu égard à leurs représentations. »

Le 15 avril, le *Mercure* publiait la rectification suivante :

On a conté diversement une aventure très malheureuse arrivée à Beauvais. Voici le fait : On jouait la comédie dans cette ville ; un garde-du-corps avait son chapeau sur la tête dans une loge ; le parterre, composé d'ouvriers étrangers employés aux manufactures de cette ville, crièrent avec beaucoup d'arrogance *chapeau bas*. Les cris empêchaient de jouer la comédie ; ils crièrent encore en l'insultant. Alors un autre garde-du-corps en colère se jeta, l'épée à la main, dans le parterre et fut suivi de plusieurs autres..... Le garde qui a gardé son chapeau et celui qui a sauté dans le parterre ont été arrêtés et enfermés. Les coupables qu'on a pu découvrir ont été renvoyés du corps. On ne connait pas celui qui a eu le malheur de tuer l'ouvrier. Cette aventure cause un grand chagrin à tous les gardes-du-corps qui passent pour une troupe aussi bien composée que disciplinée.

Le *Mercure* est une « feuille spécialement soumise à l'influence ministérielle, » répondirent les *Mémoires secrets;* « le fait est absolument déguisé et adouci de beaucoup..., il n'est plus question de complot prémédité de huit jours...; on a circonvenu Sa Majesté (1), » et le rédacteur ajoutait ironiquement : « Les coupables qu'on a pu découvrir ont été renvoyés du corps. En voilà bien assez pour venger la mort d'un vilain ! »

Le 12 mai, alors que notre ville avait repris son calme habituel, les *Mémoires secrets* revenaient encore sur cette triste affaire :

« Quelque poëte de la ville de Beauvais, vraisemblablement indigné de l'impunité des assassins gardes-du-corps de cette ville, du moins de la lenteur avec laquelle on procède à la vindicte publique, et plus encore de la lâcheté des habitants, les tolérant dans leur sein, et des femmes ne rougissant plus de les voir autour d'elles et d'en recevoir les hommages, a composé sur ce sujet une ode vigoureuse, qui mérite de circuler, par l'énergie des sentiments, des images et du style. Elle n'est que

---

1 Les gardes-du-corps, irrités contre le parterre après la petite affaire du 19 mars, étaient probablement décidés à résister aux injonctions du public ; mais il est certain qu'ils n'avaient pas comploté à l'avance de se jeter, l'épée à la main, sur les spectateurs. Les dépositions des témoins, que nous avons publiées (Pièces justificatives, VIII), ne contiennent aucune accusation de préméditation ; elles ne signalent même pas l'affaire du 19 mars.

manuscrite, et messieurs les gardes du-corps l'empechent autant qu'ils peuvent de se répandre, ce qui la rend difficile trouver : »

STANCES OU ODE SUR LE MASSACRE DE BEAUVAIS.

Quoi! Beauvais, des hommes féroces.
Dans la paix seule courageux,
Par les meurtres les plus atroces
Pourront ensanglanter tes jeux,
Et dans un timide silence
Souffrant qu'on t'égorge à loisir
Devant la suprême puissance
Tu n'oserais aller gémir!

J'implore ô mon Roi! ta vengeance;
J'ai vu tes gardes inhumains
Contre ton peuple sans défense
Tourner leurs parricides mains;
J'ai vu de leurs loges perfides
Des tigres sur nous s'acharnant,
Nous porter des coups homicides
Et rire en nous assassinant.

Témoins de cette barbarie,
O trop faciles citoyens,
Sortez de votre léthargie,
Réunissez vos cris aux miens!
Semant par d'adultères flammes
La honte au sein de vos amours,
Ces vils corrupteurs de vos femmes
En veulent encore à vos jours.

Chassez ces hôtes sanguinaires.
Bannissez-les de vos foyers;
C'est être assassin de ses frères
Que d'en souffrir les meurtriers.
Mais, quoi! Déjà nos élégantes
Les promènent avec orgueil,
Le long des maisons gémissantes
Qu'ils viennent de remplir de deu

Lâches habitants d'une ville
Autrefois pleine de valeur,
Allez, rampez. peuple imbécille,

Vous méritez votre malheur.
A la soldatesque insolente
Livrez vos femmes sans pudeur
Et caressez la main sanglante
Qui vous prend la vie et l'honneur.

Fermé en 1786, le théâtre Feuillet ne fut rouvert qu'en 1790. Pendant quatre ans les habitants furent privés de spectacles et n'eurent plus, comme distractions, que des redoutes et des bals masqués que le maître de danse *La Jeunesse* obtint l'autorisation de donner « dans une salle de la maison occupée par le sieur Dirluy, maître charpentier, et sa femme, avant veuve du sieur Louis Floury, sise rue Saint-Jean, près celle du Moulin-Neuf. »

ERNEST CHARVET.

DISTRIBUTION DES PLUIES

DANS

LE DÉPARTEMENT DE L'OISE

EN 1881.

Les quantités d'eau tombée en 1881 dans les diverses stations pluviométriques du département sont les suivantes, évaluées en millimètres de hauteur :

Beauvais	692mm20
Senlis	630 80
Le Coudray-Saint-Germer	724 »
Le Plessis Belleville	594 85
Venette	692 10
Neuilly-en-Thelle	697 30
Maignelay	607 15
Apremont	690 »
Lihus	668 10
Lassigny	566 10
Bresles	624 »

(Voir la planche.)

La moyenne de ces quantités est 653mm34

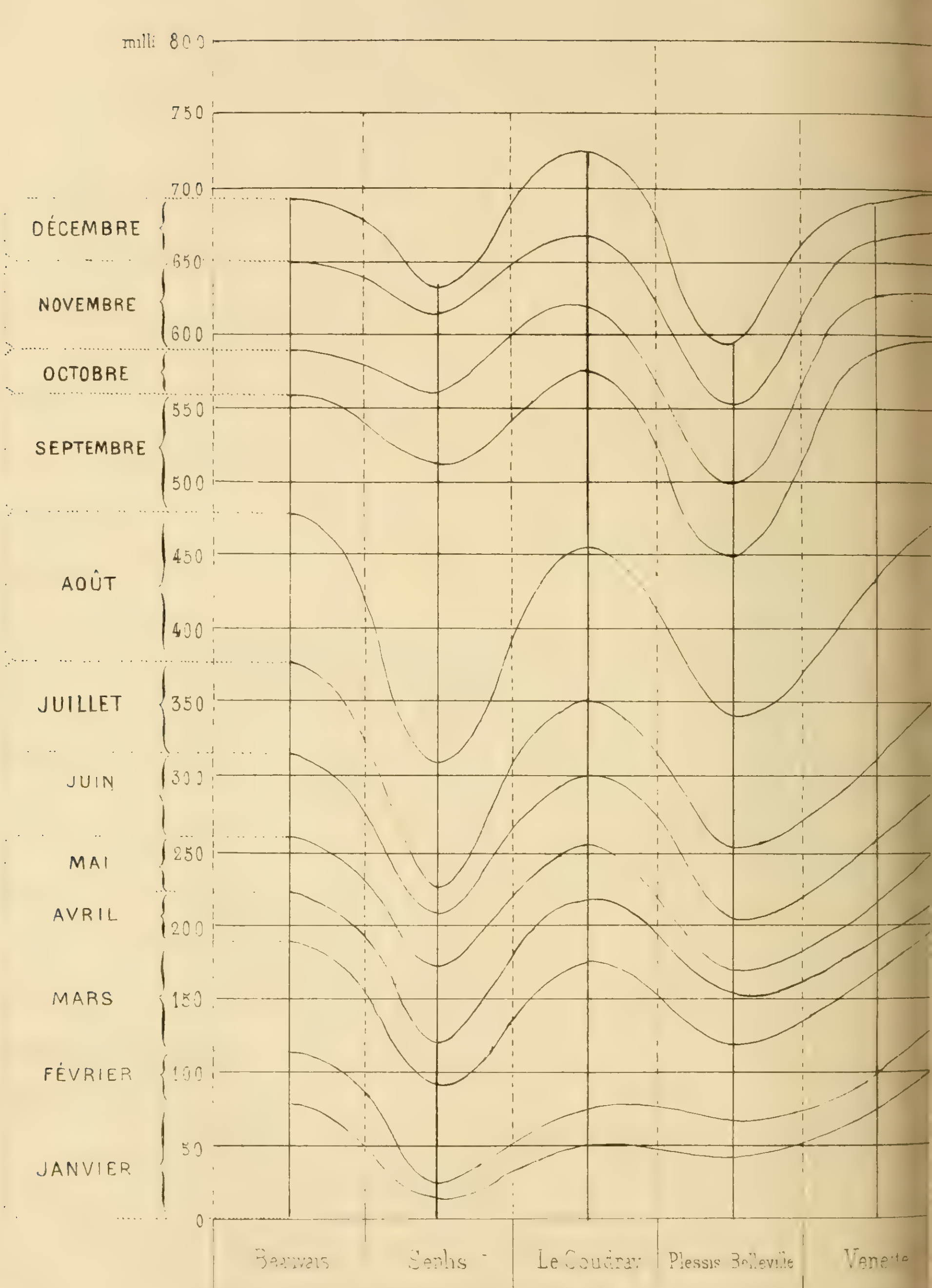
Elle était en 1880 .... 609 69

Les six premiers mois de l'année 1882 ont donné les résultats suivants :

Beauvais	269mm95
Senlis	195 95
Le Coudray-Saint-Germer	340 »

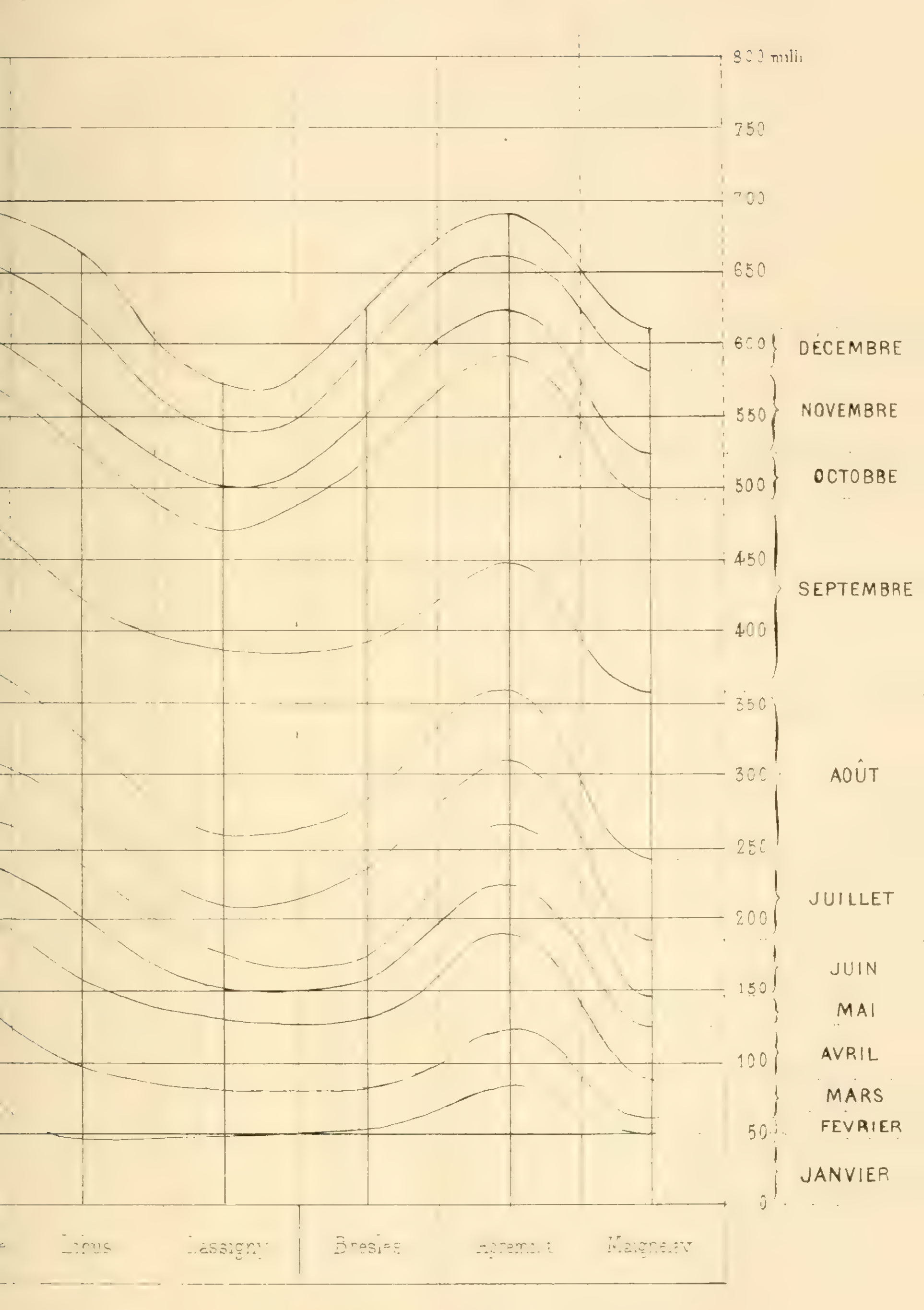
DISTRIBUTION DES PLUIES

pend



DEPARTEMENT DE L'OISE

ée 1881



Le Plessis-Belleville	258mm 40
Venette	205 30
Neuilly-en-Thelle	216 70
Maignelay	261 20
Lihus	364 80
Lassigny	187 50
Bresles	256 50
Breteuil	319 10
Formerie	233 40
Grandvilliers	338 45
Noailles	295 »

La moyenne est. 267mm40

En comparant les moyennes des quantités d'eau tombée pendant les périodes correspondantes, c'est-à-dire pendant le premier semestre des trois années dont il vient d'être question, on a la progression suivante :

En 1880	240mm84
1881	254 63
1882	267 10

Il est certain que lorsque les résultats des six derniers mois de 1882 seront connus, ils donneront des chiffres bien supérieurs à ceux de la période correspondante des deux dernières années.

CH. CARON.

BUREAU

DE LA

SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE D'ARCHÉOLOGIE, SCIENCES ET ARTS

DU DÉPARTEMENT DE L'OISE

Pendant l'année 1882.

Président	M. CH. DELACOUR ✻.
Vice-Président pour la section d'Archéologie	M. l'abbé DELADREUE
Vice-Président pour la section des Sciences naturelles	M. CH. CARON.
Secrétaire général	M. QUESNOT.
Secrétaire pour la section d'Archéologie..	M. FERDINAND CARON.
Secrétaire pour la section des Sciences naturelles	M. HENRI VUATRIN.
Trésorier	M. LANEL.
Bibliothécaire-Archiviste	M. ALF. LEHEC.
Bibliothécaire-adjoint	M. BARRÉ.
Conservateur du Musée	M. AL. DELAHERCHE.
Conservateurs-adjoints	M. CHARVET. M. l'abbé RENET.

BUREAU

Pour l'année 1883.

Président honoraire....................	M. CH. DELACOUR ✻.
Président................................	M. CH. CARON.
Vice-Président pour la section d'Archéologie..............................	M. l'abbé DELADREUE
Vice-Président pour la section des Sciences naturelles..........................	M. E. CHARVET.
Secrétaire général......................	M. E. COÜARD-LUYS.
Secrétaire pour la section d'Archéologie..	M. FERDINAND CARON.
Sécrétaire pour la section des Sciences naturelles..............................	M. HENRI VUATRIN.
Trésorier................................	M. DESGROUX.
Bibliothécaire-Archiviste................	M. BARRÉ.
Bibliothécaire-adjoint...................	M. l'abbé PIHAN.
Conservateur du Musée....................	M. AL. DELAHERCHE.
Conservateurs-adjoints...................	M. BEAUVAIS. M. E. DUBOS.

MEMBRES

ADMIS

PENDANT L'ANNÉE 1882.

M. ASHER, Libraire à Berlin.

M. BADIN, Directeur de la Manufacture nationale de tapisseries, à Beauvais.

M. BEHREND, Libraire à Berlin.

M. BELLOU, Pharmacien à Formerie.

M. BENOIST (GUSTAVE), Manufacturier à Beauvais.

M. CHEVALLIER, Ingénieur des arts et manufactures, à Beauvais.

M. CHEVEREAU-LESCUYER, Inspecteur des forêts, à Beauvais.

M. COPINEAU, Substitut du Procureur de la République, à Beauvais

M. DELANNOY (le Docteur), à Beauvais.

M. D'ELBÉE (HENRI), Propriétaire à Warluis.

M. DENIZART, Négociant à Beauvais.

M. DESGROUX, Notaire à Beauvais.

M. DUBOIS (l'abbé), Vicaire à Beauvais.

M. DUBOS (ERNEST), Inspecteur des épizooties, à Beauvais.

M. DUBUS (EDGARD), Propriétaire à Beauvais.

M. DUFLOS (l'abbé), Vicaire général, à Beauvais.

M. DUMONT (ALFRED), Propriétaire à Beauvais.

M. DUPETITRIEUX, propriétaire à Beauvais.

M. DUPONT (ALPHONSE), Manufacturier à Beauvais.

M. DUQUESNE-GROMAS, ancien Négociant à Beauvais.

M. DURIEUX, Négociant à Méru.

M. EUGÈNE-MARIE (le Frère), Directeur de l'Institut agricole de Beauvais.

M. FITAN (ALFRED), Propriétaire à Trye-Château.

M. DE GRASSE (le comte CÉSAR), Propriétaire à Beauvais.

M. HERBERT, Photographe à Beauvais.

M. HUCHER, Négociant, Conseiller municipal à Beauvais.
M. JOLY (le Docteur), à Clermont de l'Oise.
M. LAFFINEUR, Architecte Voyer à Beauvais.
M. LAINÉ, Manufacturier à Beauvais.
M. LE CLERC, Manufacturier à Saint-Just des Marais.
M. LECOURT, Ingénieur des ponts et chaussées, à Beauvais.
M. LELONG (CH.), Cultivateur à Champignolles-Sérifontaine.
M. LÉON (ADRIEN), Trésorier-Payeur de l'Oise, à Beauvais.
M. LE VAILLANT (le Docteur), à Beauvais.
M. LEVÊQUE, Peintre Verrier, Conseiller municipal à Beauvais.
M. MERVILLE, Conseiller à la Cour de cassation, à Paris.
M. DE MYTHON, Vice Président du Tribunal civil, à Beauvais.
M. PETITHOMME (RENÉ), Propriétaire à Beauvais.
M. PETITHOMME (JULIEN), Propriétaire à Beauvais.
M. PULLEUX-GÉRARD, Propriétaire, Conseiller municipal à Beauvais.
M. RAINVILLERS (l'abbé), au séminaire des Carmes, à Paris.
M. RATIER, Directeur de la Banque de France, à Beauvais.
M. RICARD (LOUIS), Propriétaire à Beauvais.
M. ROGER, avoué à Beauvais.
M. RUPP-TETARD, Manufacturier à Beauvais.
M. SORET, Professeur au collège de Beauvais.
M TÉTARD (ALFRED), Manufacturier à Beauvais.
M. THIZEAU, Directeur d'usine, à Beauvais.
M. VACQUERIE (CH.), ancien Négociant à Beauvais.
M. ZENTZ D'ALNOIS, Manufacturier à Beauvais.

LISTE

DES

MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ ACADÉMIQUE DE L'OISE

au 31 décembre 1882.

MEMBRES HONORAIRES.

M. le PRÉFET du département de l'Oise.
Mgr l'ÉVÊQUE de Beauvais, Noyon et Senlis.
Mgr le duc D'AUMALE.

MEMBRES TITULAIRES.

MM. ALAVOINE, Directeur de l'usine à gaz de Beauvais.
ANNEREAUX (l'abbé), Directeur au séminaire, à Beauvais.
ASHER, Libraire à Berlin.
D'AUTEUIL (le comte), ancien Conseiller géneral, à Auteuil.
AVONDE, Notaire à Beauvais.
BACQUET, Greffier du Tribunal civil, à Beauvais.
BADIN, Directeur de la Manufacture nationale de tapisseries, à Beauvais.
BAILLIÈRE (Jean Baptiste), Libraire, rue Hautefeuille, 19, à Paris.
BALDY, ancien Principal du collège de Beauvais.
BARRAT, ancien Négociant à Beauvais.
BARRÉ, ancien Greffier de justice de paix, à Beauvais.
LE BASTIER DE THÉMÉRICOURT, Propriétaire à Théméricourt (Seine-et-Oise).

MM. BAUDON, Docteur en médecine à Mouy.
BEAUVAIS, Architecte à Beauvais.
DE BEAUVILLÉ (Félix), Propriétaire à Paris.
BEHREND, Libraire à Berlin.
BELLOM, Ingénieur en chef, à Beauvais.
BELLOU, Pharmacien à Formerie.
BENOIST (Gustave), Manufacturier à Beauvais.
BERTON, Propriétaire à Fay-sous-Bois, commune de Saint-Félix.
BLOT, Propriétaire à Lannoy-Cuillère.
BOULENGER, Fabricant de carreaux mosaïques, à Auneuil.
BOURÉ, Avocat et Juge suppléant, à Beauvais.
BRISPOT-GROMARD, Banquier à Beauvais.
BUDIN, Propriétaire à Porcheux.
BUÉE (l'abbé), Curé-Doyen de Mouy.
BUQUET, Propriétaire à Ully-Saint-Georges.
CAFFET (l'abbé), au grand séminaire, à Beauvais.
CAILLET, ancien Juge de Paix à Liancourt.
CAPRONNIER, Négociant, Conseiller municipal, à Beauvais.
CARON (Henri), Propriétaire et Botaniste, à Bulles.
CARON (Charles), Propriétaire à Beauvais.
CARON (Ferdinand), Juge suppléant à Beauvais.
LE CARON DE TROUSSURES, Propriétaire à Troussures.
DE CARRÈRE, Propriétaire à Beauvais.
CAVREL-BOURGEOIS, Manufacturier à Beauvais.
CHARTIER DU RAINCY (Fulgence), Propriétaire à Cauvigny.
CHARVET (Ernest), propriétaire à Beauvais.
CHEVALLIER, Ingénieur des arts et manufactures, à Beauvais.
CHEVEREAU-LESCUYER, Conservateur honoraire des forêts, à Beauvais.
COLSON, Docteur en medecine à Beauvais.
DE CONDÉ (le baron), Propriétaire à Montataire.
COPINEAU, Substitut du Procureur de la République, à Beauvais.
DE CORBERON (le comte Charles), Propriétaire à Troissereux.
COÜARD-LUYS, Archiviste de l'Oise, à Beauvais.
COUSTURE, Propriétaire à Beauvais.
DAUDIN (H.), Propriétaire à Boissy-le-Bois.
DELACOUR (Charles), Juge honoraire à Beauvais.

MM. DELADREUE (l'abbé), Curé de Saint-Paul.
DELAHERCHE (Alexandre), Propriétaire à Beauvais.
DELANNOY (le Docteur), à Beauvais.
DELARCHE, Avoué à Beauvais.
D'ELBÉE (Henri), Propriétaire à Warluis.
DENIZART, Négociant à Beauvais.
DES CLOIZEAUX (Alfred), Minéralogiste, à Paris, rue Monsieur, 13.
DESGROUX, Notaire à Beauvais.
DESJARDINS (Albert), ancien Sous-Secrétaire d'Etat, rue de Condé, 30, à Paris
DESJARDINS (Arthur), membre de l'Institut, Avocat général à la Cour de cassation, rue de Solférino, à Paris.
DESJARDINS, Propriétaire à Fercourt-Cauvigny.
DESMARETZ, Avocat, rue de Condé, 28, à Paris
DUBOIS (l'abbé), Vicaire à Beauvais.
DUBOS (Ernest), Inspecteur des épizooties, à Beauvais.
DUBUS (Edgard), Propriétaire à Beauvais.
DU LAC, Juge au Tribunal civil de Compiègne.
DUFLOS (l'abbé), Vicaire général, à Beauvais.
DUMONT (Alfred), Propriétaire à Beauvais.
DUMONT, Propriétaire à Abbecourt.
DUPETITRIEUX, Propriétaire à Beauvais.
DUPONT (Alphonse), Manufacturier à Beauvais.
DUPORCQ (l'abbé), à Beauvais.
DUPUIS, Docteur en médecine à Beauvais.
DUQUESNE-GROMAS, ancien Négociant à Beauvais.
DURIEUX, Négociant à Méru.
EUGÈNE-MARIE (le Frère), Directeur de l'Institut agricole de Beauvais.
FERDINAND, Pharmacien à Méru.
FITAN (Alfred), Propriétaire à Trye-Château.
FROMENT, Président du Tribunal civil de Beauvais.
GAILLARD (Georges), Juge d'instruction à Beauvais.
GALLOPIN, Propriétaire à Beauvais.
DE GAUDECHART (le marquis), Propriétaire à L'Epine-Warluis.
DE GRASSE (le comte César), Propriétaire à Beauvais.
GROMARD (Eugène), Banquier à Beauvais.
HAGUET, Notaire à Beauvais.

MM. Hahn, Greffier de Justice de Paix à Luzarches.
Herbert, Photographe à Beauvais.
Héricart de Thury (le vicomte), à Thury-en-Valois.
Herselin (l'abbé), Curé de Montmille.
Hucher, Négociant à Beauvais.
Isoré, Notaire à Bresles.
Janet, Ingénieur des arts et manufactures, à Beauvais.
Joly (le Docteur), à Clermont de l'Oise.
Jousselin, Propriétaire à Beauvais,
Laffineur, Architecte Voyer, à Beauvais.
Lagache, Sénateur, à Courcelles-Epayelles.
Lagrenée, Maire de Frocourt.
Lainé, Manufacturier à Beauvais.
Lanel, Notaire à Beauvais.
Langlois, Notaire à Noailles.
Le Clerc, Manufacrurier à Saint-Just des-Marais.
Lecourt, Ingénieur des ponts et chaussées, à Beauvais.
Lefèvre, Rédacteur-Gérant du *Journal de l'Oise*, à Beauvais.
Legoix (l'abbé), à Beauvais.
Lehec (Alfred), Propriétaire à Beauvais.
Lelong (Charles), cultivateur à Champignolles-Serifontaine.
Léon (Adrien), Trésorier Payeur de l'Oise, à Beauvais.
Le Vaillant (le Docteur), à Beauvais.
Levasseur, Conseiller à la Cour d'appel de Bourges.
Levasseur (Albert), Agriculteur à Lamécourt.
Lévêque, Peintre-Verrier à Beauvais.
Lhomme, Professeur au collège de Beauvais.
Loir, Notaire à Auneuil.
de Luçay (le comte), à Saint-Aignan-Hondainville.
Lucet, ancien Notaire à Feuquières.
de Malherbe (le comte), Conseiller général, à Beauvais.
de Malinguehen (Robert), Propriétaire à Douy-Juvignies.
de Marsy (le comte Arthur), Avocat à Compiègne.
Masson, Percepteur au Meux.
Mathon, ancien Pharmacien à Beauvais.
Mercier, Avoué à Beauvais.
Merville, Conseiller à la Cour de cassation.
Michel, ancien Ingénieur, à Beauvais.
Millière (l'abbé), Vicaire général à Beauvais.

MM. MILLON DE MONTHERLANT, Propriétaire, rue Saint Benoist, 5, à Paris.
MILLOT (le Docteur), à Beauvais.
MOISSET (Eugène), Propriétaire à Beauvais.
MOREL, Propriétaire à Auteuil (Oise).
DE MORNAY (le marquis), à Montchevreuil.
MÜLLER (l'abbé), Vicaire à Senlis.
DE MYTHON, Vice-Président du Tribunal civil, à Beauvais
NEZ, Procureur de la République, à Beauvais.
NOËL père, Propriétaire à Beauvais.
PELLETIER, membre du Conseil général, à Ons-en Bray.
PERE (D.), Imprimeur à Beauvais.
PETITHOMME (Julien), Propriétaire à Beauvais.
PETITHOMME (René), Propriétaire à Beauvais.
PIHAN (l'abbé), Secrétaire de l'évêché, à Beauvais.
PILLEUX, Manufacturier à Beauvais.
PILLON (Monseigneur), Protonotaire, à Ercuis.
PILLON (Ad.), Propriétaire à Beauvais.
PLESSIER, Conducteur de la navigation, à Venette.
POTIER (l'abbé), Curé de Saint-Etienne, à Beauvais.
PULLEUX-GÉRARD, Propriétaire à Beauvais.
QUESNOT (Lucien), Propriétaire à Beauvais.
RAINVILLERS (l'abbé), au séminaire des Carmes, à Paris.
RATIER, Directeur de la Banque de France, à Beauvais.
RAVIART (Emile), Avoué à Beauvais.
RENET (l'abbé), Directeur au grand séminaire, à Beauvais.
RICARD (Joseph), Propriétaire à Beauvais.
RICARD (Louis), Propriétaire à Beauvais.
ROGER, Avoué à Beauvais.
ROUSSEL, Maire de Beauvais.
LE ROUX, Adjoint au Maire de la ville de Beauvais.
RUPP-TÉTARD, Manufacturier à Beauvais.
SABATIER (l'abbé), Aumônier de l'hospice, à Clermont.
DE SALIS (le comte Paul), à Beauvais.
SOREL (Alexandre), Président du Tribunal civil de Compiègne.
SORET, Professeur au collège de Beauvais.
TELLIER (Jules), Propriétaire à Beauvais.
TÉTARD (Alfred), Manufacturier à Beauvais.

MM. **Thémé** (l'abbé), Curé de la cathédrale de Beauvais.
Thizeau, Directeur d'usine, à Beauvais.
Vacquerie (Charles), ancien Négociant à Beauvais.
Vérité, Ingénieur civil, à Beauvais.
Viglas, Propriétaire à Beauvais.
Vuatrin (Ferdinand), Propriétaire à Beauvais.
Vuatrin (Henri), Propriétaire à Beauvais.
Warmé (le Docteur), à Beauvais.
Woillez, Architecte à Beauvais.
Zentz d'Alnois, Manufacturier à Beauvais.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM. **de Baecker** ✻, Inspecteur des monuments historiques, à Norpeen (Nord).
de Cardevacque, membre de l'Institut des Provinces, à Arras.
Corblet (l'abbé) ✻, Chanoine honoraire, à Versailles, correspondant du ministère de l'Instruction publique.
Desjardins (Gustave) ✻, Directeur des Archives départementales, rue de Fleurus, 26, à Paris.
Gérin, à Senlis.
Fenet, Artiste à la Manufacture de Beauvais, à Notre Dame-du-Thil (Oise).
Gomart, correspondant du ministère de l'Instruction publique, Directeur du Comice agricole de Saint-Quentin.
Hamart (l'abbé), Curé de Hermes.
Lécot (l'abbé), Curé de Saint-Antoine, à Compiègne.
de Maindreville (Gaston), Officier de la marine militaire.
Préaubert, Professeur de physique au lycée d'Angers.
Rodin (Hippolyte), ancien Chef d'institution, à Beaumont.
Van Drival (l'abbé), Chanoine, correspondant du ministère de l'Instruction publique, à Arras.

TABLE DU ONZIÈME VOLUME.

Pages.

Bureau de la Société pour l'année 1880 288
Membres admis pendant l'année 1880 288
Bureau de la Société pendant l'année 1881 599
Membres admis pendant l'année 1881 600
Bureau de la Société pour l'année 1882 865
Bureau de la Société pour l'année 1883 866
Membres admis pendant l'année 1882 867
LISTE DES MEMBRES de la Société Académique au 31 décembre 1882 869

SECTION DARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE.

LES FOUILLES DE HERMES (1878-1879), par M. l'abbé RENET. 5
HISTOIRE DE L'ABBAYE DE LANNOY (ordre de Citeaux) *(suite)*, par M. l'abbé DELADREUE .... 156 et 289
LES DERNIÈRES ANNÉES DE ANTOINE LOISEL, par M. Ernest CHARVET 237
RECHERCHES SUR LES ANCIENS THÉATRES DE BEAUVAIS, par M. E. CHARVET .... 449 et 843
INTERVENTION ROYALE DANS L'ÉLECTION D'ARTHUR FILLON, Evêque élu de Senlis en 1522, par M. COÜARD-LUYS..... 601
LA CHAPELLE DE SAINTE VÉRONIQUE ET L'HOTEL DES VIDAMES DE GERBEROY A BEAUVAIS, par M. BARRÉ 636
SAINT-JUST-EN CHAUSSÉE. — Etude historique et archéologique, par M. l'abbé PIHAN 643
MONTRE DE L'ÉVÊQUE DE BEAUVAIS A AMIENS (9 septembre 1386), par M. le C[te] DE MARSY 787
JEAN CHOLET, par M. l'abbé MÜLLER 790
LA PINTE-ÉTALON DU MUSÉE DE BEAUVAIS, par M. E. CHARVET. 836

SECTION DES SCIENCES.

Pages.

SUR L'ORIGINE DES SOURCES FERRUGINEUSES, par M. PRÉAUBERT 283

NOTE SUR LES VARIATIONS DE LA TEMPÉRATURE, par M. Ch. CARON........ 287

NOTE SUR LA DISTRIBUTION DES PLUIES DANS LE DÉPARTEMENT DE L'OISE, pendant l'année 1880, par M. Ch. CARON. 598

DISTRIBUTION DES PLUIES DANS LE DÉPARTEMENT DE L'OISE, en 1881, par M. Ch. CARON........ 862

TABLE DES MATIÈRES........ 875

PLACEMENT DES PLANCHES.

I. Vases en terre des fouilles de Hermes........ 23

II. Vases en terre des fouilles de Hermes........ 32

III. Armes découvertes dans les fouilles de Hermes........ 40

IV. Objets de toilette découverts dans les fouilles de Hermes 60

V. Plaques de ceinturon découvertes dans les fouilles de Hermes........ 82

VI. Objets divers découverts dans les fouilles de Hermes. 100

VII. Portrait d'Antoine Loisel d'après le portrait conservé au Musée de Beauvais........ 236

VIII. Portrait d'Antoine Loisel d'après un buste en cire ... 237

IX. Tableau des variations de la température pendant les années 1874, 1875, 1876........ 286

X. Plan du théâtre Feuillet et du théâtre Laurent........ 448

XI. Distribution des pluies dans le département de l'Oise, pendant l'année 1880........ 598

XII. Sceaux de l'abbaye de Saint-Just 643

XIII. Distribution des pluies dans le département de l'Oise pendant l'année 1881........ 862

